S^{T} NICOLAS

JOURNAL ILLUSTRÉ

POUR GARÇONS & FILLES

ABONNEMENTS :

	Édition de luxe.	Édition en noir.
	—	—
Paris et Départements, un an	18 fr.	10 fr.
— — six mois	10 fr.	6 fr.
États de l'Union postale, un an	20 fr.	12 fr.
— — six mois	12 fr.	7 fr.

1912

St NICOLAS

JOURNAL ILLUSTRÉ

POUR

GARÇONS & FILLES

Instruire en amusant !

TOME TRENTE-TROISIÈME

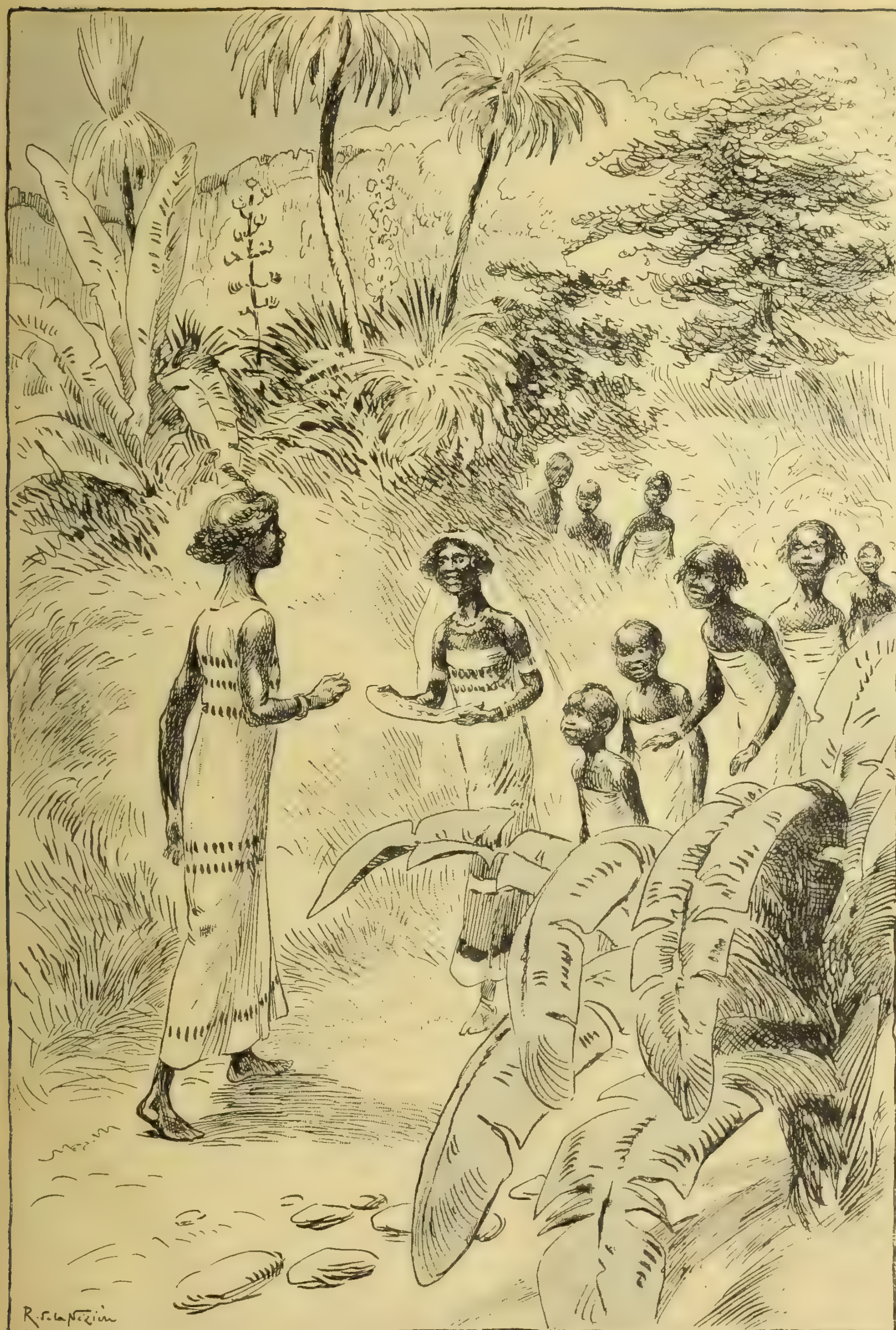


PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1912

TABLE DES MATIÈRES

N. B. — Les chiffres *en italiques* sont portés *en haut* des pages.
Les chiffres *en romaines* sont portés *en bas* des pages.



La bande parut se calmer.

LE PRINCE MOKOKO

PAR

JULES CHANCEL

ILLUSTRATIONS DE R. DE LA NÉZIÈRE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

UN CURIEUX PRÉCEPTEUR

La capitale du roi Toffa.

Nous sommes au Soudan, dans ce pays mystérieux de l'Afrique centrale qui, maintenant conquis grâce à la valeur de nos troupes, constitue une de nos belles colonies.

Vous ne vous doutez pas, mes petits lecteurs, et beaucoup de grandes personnes ne se doutent pas plus que vous, de la difficulté que nos soldats ont rencontrée pour pénétrer et occuper ce pays, dont l'étendue est immense.

On raconte qu'un ministre des colonies à qui on présentait, il y a longtemps du reste, une carte du Soudan tirée dans le but d'éclairer les députés au moment d'une interpellation, jeta subitement un cri de désespoir. On avait tracé dans un coin une toute petite France, minuscule à côté du Soudan.

« Supprimez ça, déclara le ministre; vous ne ferez jamais croire à des députés que le Soudan est plus grand que la France. »

Eh bien, mes jeunes amis, ce que nos députés, paraît-il, ignorent, vous le saurez désormais, vous autres. Sénégal et Soudan représentent comme surface un rectangle de plus de deux mille kilomètres de long sur mille de large.

Ce n'est pas trop d'avoir employé quarante ans à occuper et à organiser un pays d'une si énorme superficie.

Mais ce n'est pas sur le territoire de cette colonie que je veux vous transporter; c'est plus loin, dans ces régions de l'intérieur, distantes du fleuve Niger, qui a servi à la pénétration de nos troupes.

Dans les environs de Médina, près des forêts vierges et des marais que le célèbre Samory illustra par sa résistance, se trouvait, en 1910, une tribu sauvage qui vivait heureuse sous le gouvernement du roi Toffa.

Ce pays s'appelait le pays des Akoutonars.

Et c'est dans ce petit royaume noir que je veux vous faire pénétrer. Nous allons y trouver les jeunes héros de cette histoire, moitié coloniale, moitié parisienne, car, si une partie se déroulera dans le décor éclatant du soleil africain, l'autre se continuera dans un milieu plus familier pour vous, dans votre bonne ville de Paris.

Et ainsi, j'espère, il y en aura pour tous les goûts, pour les esprits aventureux avides d'exotisme, et aussi pour les lecteurs désireux de voir situer un récit dans un décor connu et familier.



Ce héros est un petit négrillon de douze à treize ans.

La capitale du roi Toffa n'était pas immense, et un métropolitain n'était aucunement nécessaire pour en faire le tour, mais elle était coquette et bien située.

Elle se composait d'une centaine de paillotes échelonnées le long d'un petit cours d'eau appelé le Saoule.

Une palissade de pieux pointus et hauts de trois mètres, solidement plantés en terre, constituait sa ceinture de remparts et suffisait à en faire une place forte de premier ordre.

Sur la place centrale, ombragée de superbes baobabs et de palétuviers géants, s'élevait la case du roi Toffa, plus vaste et plus soignée que les paillotes des simples sauvages. En face de cette case, au milieu de la place, était planté un énorme poteau en bois de fer dont les usages étaient aussi multiples que solennels.

C'est autour de ce poteau que se réunissaient le conseil des vieillards pour rendre la justice, et les assemblées du peuple quand le roi voulait leur annoncer une grande nouvelle. C'est autour de son sommet qu'étaient exposées les têtes des criminels ou des ennemis tués dans les combats. Appuyé au poteau enfin, le griot chantait les louanges du roi ou des grands chefs désireux de célébrer leurs exploits de guerre ou de chasse.

Ce poteau représentait à lui tout seul le forum des Romains ou les palais de nos capitales.

Heureux les peuples qui savent se contenter d'un simple morceau de bois pour symboliser toutes ces grandes choses, car ils ont gardé la naïveté de l'enfant, satisfait à peu de frais avec son château de cartes ou sa canne lui tenant lieu de coursier fougueux!

'élève et le précepteur.

En dépit du guerrier montant la garde devant la porte de la case royale,

sous son uniforme composé d'un simple pagne roulé autour de ses reins, n'hésitons pas à pénétrer dans la demeure du roi Toffa; nous allons y trouver tout de suite le héros de notre histoire.

Ce héros est un petit négrillon de douze à treize ans qui, en ce moment, est couché sur une natte, à plat ventre, dans une pose qui, à vrai dire, manque un peu de majesté.

Et cependant ce petit garçon n'est autre que le prince Mokoko, fils du roi Toffa, héritier présomptif de la couronne des Akoutonars.

Nous pouvons détailler tout à notre aise le petit garçon, car, suivant la mode du pays, il est fort peu habillé; mais sur sa tête se dresse fièrement, fixée au milieu de ses cheveux crépus, une plume de héron, signe de son origine royale.

Il est grand, fort et sculpturalement bâti, le prince Mokoko. On voit ses muscles saillir sous sa peau d'ébène, mais sa figure intelligente n'est pas déformée par les signes caractéristiques de la race nègre : lèvres énormes et nez aplati.

Le roi Toffa descend d'une famille maure, et ses traits, comme ceux de son fils, sont réguliers, fins, presque européens. Aussi la figure du petit prince était-elle charmante. L'ovale en était délicat avec un renflement à peine perceptible des pommettes; le nez petit; mais les yeux, par contre, immenses, brillaient comme un jais plus noir sur le noir de cette physionomie pétillante d'intelligence et de vivacité.

Donc le prince Mokoko, dont nous connaissons maintenant l'aspect extérieur, se roulait à plat ventre sur sa natte, tandis qu'auprès de lui, assis sur une chaise rustique, un homme semblait le morigéner d'importance.

Cet homme, à son tour, mérite une description, car c'était le précepteur du prince, celui que les noirs du pays n'appelaient avec respect que le « savant blanc ».

Pas très beau, cet échantillon de la race européenne égaré dans une tribu sauvage au fin fond de l'Afrique.

Certes il était habillé, lui, et correctement même, d'une redingote élimée ouverte sur un linge douteux; mais la vérité nous oblige à avouer que la comparaison de ce civilisé et des nègres peu vêtus était toute à l'avantage des indigènes.

Petit, gros, le ventre bedonnant, les jambes courtes, il donnait l'impression d'un clerc d'huissier ou autre gratte-papier échappé d'une étude provinciale.

Sa figure cependant, large, rude, épanouie, ne manquait pas d'une certaine finesse matoise, et ses petits yeux bordés de rouge dardaient un regard vif et malicieux, sinon tout à fait franc. En résumé, le bonhomme, s'il n'était pas pour nous d'aspect très sympathique, n'avait pas l'air d'un imbécile, et qualifiait jusqu'à un certain point la haute estime où on le tenait dans la tribu des Akoutonars, pour qui il représentait, sans doute, le plus bel échantillon de la race française et civilisée.

Pardessus — ainsi s'appelait ce blanc — était tombé un beau matin, il y avait un an environ, dans la capitale du roi Toffa, venant, disait-il, de Podor, où il avait voulu faire du négoce et échanger des pacotilles contre des plumes d'autruche et du caoutchouc.

Ses affaires n'avaient pas été très brillantes; aussi quand, amené auprès du roi des Akoutonars, celui-ci lui fit la proposition de rester quelque temps dans sa ville, il avait accepté avec joie.

Le roi Toffa, très intelligent et hanté d'idées de progrès, parlait un peu français et de plus avait le projet d'élever son fils à la moderne; aussi avait-il son idée quand il avait offert à Pardessus l'hospitalité dans son pays. Il s'était dit :

« Voilà un blanc qui arrive à point pour élever mon fils, lui apprendre le français et l'initier aux beautés de la civilisation européenne. »

Pardessus, très malin, avait tout de suite deviné l'idée du monarque africain, et il avait su admirablement en jouir. Aussi en peu de temps était-il devenu le favori de Toffa, qui ne jurait plus que par le savant blanc.


Un homme était assis auprès de lui sur une chaise rustique.

Dans ces conditions, Pardessus s'applaudissait chaque jour de l'heureuse inspiration qu'il avait eue de venir frapper à la porte du souverain nègre. Bien nourri, traité avec les plus grands honneurs, il trouvait que cette existence valait mieux que celle de commerçant sans commerce qu'il avait d'abord menée à son arrivée sur la terre d'Afrique.

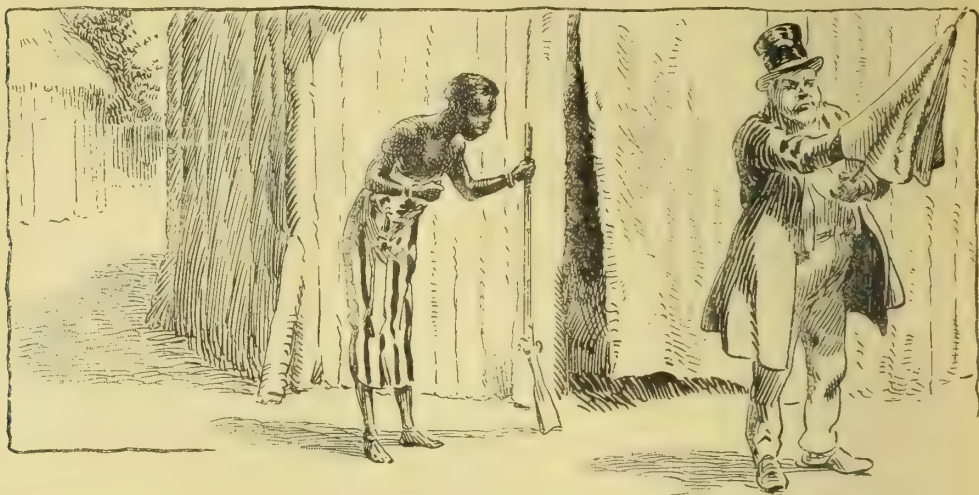
Quant à la situation qu'il occupait à Paris, nous saurons plus tard ce qu'elle était.

e « français » du savant Pardessus.

Revenons pour le moment à la leçon que le savant blanc était occupé à donner à son royal élève et que celui-ci écoutait avec un laisser-aller bien oriental.

« Ah çà! jeune lardon, criait le professeur, d'une voix que l'alcool avait quelque peu éraillée, tu ne veux donc pas trimer un brin? »

L'élève répondit par un simple bâillement à cette apostrophe, qui n'était pas formulée dans un langage très académique; mais ne vous étonnez pas, car nous allons en entendre bien d'autres.



Et, ouvrant la porte, le savant blanc sortit du palais royal.

« Eh bien, flûte après tout! conclut le singulier professeur en envoyant promener à l'autre bout de la case le livre qu'il tenait à la main, et qui n'était autre qu'une grammaire française que le roi avait fait venir à grands frais par courrier spécial d'Alger. Flûte! puisque tu ne veux rien savoir, je ne vais pas me démancher à te fourrer en tête les règles des participes... Fais la panthère tant que tu voudras, moi je vais étouffer une verte. »

Le petit prince avait bondi légèrement sur ses pieds à cette déclaration, et en riant s'écria :

« Toi encore prendre une cuite, vieux frère?

— Ma foi, répondit le singulier professeur, c'est tout ce qu'il y a de mieux à faire dans ton failli patelin, où l'on mijote dans son jus tant il fait chaud... Ah! bon sang! la classe!... Si j'avais de la galette, je n'y resterais pas une heure, dans ta cambuse. »

Et, ouvrant la porte, le savant blanc sortit du palais royal, salué très bas par le soldat noir, qui inclina devant lui le vieux fusil démodé qu'il tenait à la main et dont il se servait pour monter la garde.

Resté le maître de la place, le petit prince murmura :

« Veine! Li a colete! »

Puis, pour manifester sa joie, il se livra à une danse échevelée, mélange de bamboula nègre et de cancan montmartrois.

Ainsi qu'on vient de le voir, par les quelques paroles qu'il avait prononcées, le fils du roi Toffa parlait l'argot parisien et même montmartrois comme un habitué du boulevard Rochechouart.

C'était en effet cette langue imagée, mais un peu spéciale, que lui apprenait le savant blanc, qui n'en connaissait pas d'autre.

Ah! si le roi, qui tenait tant à donner à son fils une éducation européenne

et choisie, avait pu se douter du singulier professeur qu'il avait trouvé! Mais, subjugué par l'aplomb de Pardessus, impressionné par sa qualité de blanc, sa redingote et son chapeau haute forme défoncé, il était persuadé que cet homme représentait toute la civilisation à lui tout seul.

Le Parisien blagueur lui avait expliqué qu'il était un grand savant dans son pays. Il lui avait montré une vieille quittance de la Compagnie du gaz, en lui disant que c'était un diplôme, et le bon roi sauvage, confiant dans tout ce qui représentait pour lui la civilisation, avait livré l'éducation de son fils chéri à ce personnage.

Mieux encore, lui-même avait voulu apprendre le français et le faire apprendre aux principaux dignitaires de son royaume. Aussi parlait-on dans le pays des Akoutonars une langue bizarre, moitié petit-nègre, moitié argot, qui était irrésistiblement comique.

Ce langage montmartrois et fleuri va sans doute se propager dans toute cette région africaine, et dans quelques années, quand nos soldats ou nos explorateurs arriveront dans les États du roi Toffa, ils seront singulièrement étonnés en se voyant accueillis par le fameux refrain de Bruant :

Oh! là là! c'te tête, c'te binette!
Oh! là là! c'te tête qu'il a!

Ils rédigeront sur ce cas extraordinaire des rapports volumineux et des mémoires qui viendront échouer dans les bureaux du ministère des colonies, et tout le monde se demandera d'où peut venir cette invasion de l'argot dans le centre africain.

Tout cela était la faute de M. Pardessus, le savant blanc, qui était surtout savant dans la langue des boulevards extérieurs et docteur en sciences variées, mais peu recommandables, dont nous allons le voir tirer parti dans la suite de ce récit.

CHAPITRE II

LA NOUVELLE D'ISLÉ

La fille de Mamoï.

En quittant son professeur, le prince Mokoko se dirigea en courant vers le bord de la rivière. Toute la tribu des Akoutonars semblait réunie à cet endroit et se livrait au travail.

Ce travail consistait à fumer la viande des hippopotames qui avaient été tués dans la dernière chasse.

Les uns ramassaient du bois pour alimenter un grand feu, d'autres construisaient avec des lianes des claies sur lesquelles ils allaient étendre la viande.

Plus loin, sous l'ombrage des grands arbres, les noirs étaient occupés à dépecer les cadavres des énormes bêtes qui étaient étendues sur le sol dans des feuilles de papyrus.

Une bande d'enfants s'amusaient à considérer cette opération, mais de temps en temps ils quittaient ce spectacle pour courir vers un petit bois voisin, dont les fruits brillaient au soleil comme autant de points d'or. Ce bois était en effet un bois de jujubiers, et les branches étaient surchargées de fruits jaunes à maturité.

On devine avec quelle ardeur les enfants se disputaient en riant ce dessert, et c'était vraiment un joli spectacle de les voir grimper aux arbres avec une agilité surprenante, ou courir à quatre pattes sur le sol à la recherche des fruits éclatants.

Quand Mokoko parut, la bande joyeuse se calma presque instantanément, les rires cessèrent, et ce fut avec respect qu'une fillette se détacha du groupe pour s'avancer vers le petit prince et lui offrir quelques fruits placés sur une large feuille luisante.

Mokoko sourit aimablement et fit un geste de la main qui semblait dire à ses jeunes sujets :

« Continuez à vous amuser... Ne vous occupez pas de moi. »

Alors les jeux et les rires reprirent de plus belle, tandis que le fils du roi s'asseyait sur le sol pour croquer ses jujubes.

La fillette était restée près de son souverain, et, en le regardant manger, fit un petit plongeon de révérence des noirs.

« Diaousouéli Mokoko ! »

Et son plus gracieux sourire avait accompagné ce bonjour.

« Diaousouéli Islé ! » répondit le petit prince avec un mélange très bien dosé de majesté et d'amitié.

Disons tout de suite qu'Islé était la camarade préférée du fils du roi des Akoutonars, la compagne de ses jeux et de ses leçons.

Fille du guérisseur Mamoï, important personnage de la tribu, elle devait à la haute situation de son père le privilège de partager l'éducation de Mokoko.

Islé était d'ailleurs une très jolie négresse. Grande, mince, souple, ses traits représentaient fidèlement les caractères de la race, formée d'un croisement de Peuhls et de Bambaras.

Si elle devait aux premiers Berbers de l'antique Égypte l'ovale régulier de son visage, ses lèvres relativement minces, son nez à tendances aquilines, ses attaches fines, elle était redevable aux seconds de ses cheveux abondants et longs, mais crépus, de ses yeux brillants et de ce léger renflement des narines qui ajoutait à l'expression de sa physionomie une vivacité, un piquant extraordinaires. Les trois petites incisions verticales qu'elle portait au milieu du front lui donnaient un air volontaire sans la déparer.

En sa qualité de fille d'un notable, elle était habillée d'un pagne roulé sur une ceinture de perles. Un léger voile de gaze bleue jeté sur ses cheveux et maintenu par des lanières de cuir retombait sur ses épaules en plis harmonieux.

En résumé, Islé était une petite créature exotique, mais gracieuse et séduisante au possible ; une intelligence très vive éclatait sur son visage, qu'un sourire énigmatique rendait d'habitude singulièrement attirant.



« Qu'as-tu donc, Islé ? » demanda-t-il.

Fâcheuse nouvelle.

Mais ce jour-là Islé ne souriait pas, elle restait muette et renfrognée à côté de Mokoko qui grignotait ses jujubes avec délices. Cependant, quand il eut fini sa provision, le fils du roi des Akoutonars regarda sa compagne et daigna enfin s'apercevoir de son silence.

« Qu'as-tu donc, Islé ? demanda-t-il ; tu ne parles pas, tu ne ris pas, tu ne manges pas de jujubes, tu as l'air de me bouder. Aurais-je fait quelque chose qui te déplaît ? »

Islé se borna à secouer sa petite tête négativement et ne répondit pas.

Ce silence persistant irrita Mokoko, qui, en sa qualité de fils de roi, semblait assez peu patient.

Il frappa du pied, et sur un ton sec et impératif il s'écria :

« Je veux savoir ce que tu as, Islé, je le veux. »

La fillette, devant cet ordre de son souverain, se décida à parler.

« Petit maître, dit-elle d'une voix tremblante, je suis triste et malheureuse parce que je sais que nous allons bientôt nous quitter. »

Mokoko à ces mots bondit sur ses pieds.

« Nous quitter! reprit-il vivement, et pourquoi, je te prie?... Ton papa songe donc à abandonner le pays?... »

De nouveau Islé secoua sa petite tête crépue.

« Ce n'est pas de mon papa le guérisseur Mamoï qu'il s'agit, dit-elle; ce n'est pas lui, ni moi, qui allons quitter les bords du Saoule, c'est toi, toi, Mokoko, qui vas bientôt partir.

— Moi! interrompt le petit prince étonné, et pour où?

— Pour la France, pour Paris.

— Qui t'a dit cette nouvelle?

— Je l'ai entendue. »

Islé alors daigna donner de plus complètes explications.

« Hier, dit-elle, après la leçon de français, j'étais restée dans la case du roi pour finir de lire un des livres que le savant Pardessus a fait venir d'Algérie par le chameau du dernier courrier.

« Tandis que je lisais ce livre si amusant, ce cours des histoires d'animaux... tu sais bien, celui dans lequel il y a des corbeaux, des renards, un tas de bêtes qui parlent ensemble.

— Les fables de La Fontaine, dit le petit prince avec assurance.

— Tout justement, reprit Islé... tandis que je lisais donc les fables de ce blanc appelé La Fontaine, je vis rentrer dans la case le roi et le savant Pardessus; j'ai eu peur d'être grondée si on me trouvait en train de lire après la leçon dans la case du roi, alors je me suis cachée derrière un rideau, et c'est de là que j'ai tout entendu.

— Mais quoi donc?.. qu'est-ce que tu as entendu, à la fin? demanda le petit prince avec une impatience de plus en plus accentuée.

— J'ai entendu, continua la fillette, le savant Pardessus qui disait à ton papa que, pour terminer ton éducation, il faudrait que tu ailles en France, à Paris, qu'on n'était pas un roi moderne si on ne connaissait pas la civilisation des blancs, et surtout des Français, qu'il se chargeait de te conduire dans son pays et de veiller sur toi pendant un an. »

Pourquoi non?

Cette nouvelle, au lieu de produire sur Mokoko l'effet qu'attendait Islé, semblait ne pas être désagréable à l'enfant.

Ses yeux brillaient, un vague sourire voltigeait sur ses lèvres tandis qu'il demandait :

« Et qu'a répondu papa?

— Le roi, reprit Islé, semblait trouver l'idée de ce voyage très bien, et il a dit au savant Pardessus qu'il allait réfléchir et que dans quelques jours, après la fête des Calebasses, il lui donnerait une réponse...

« Comprends-tu, petit maître, pourquoi je suis si triste, pourquoi je n'ai pas

envie de rire et de m'amuser à l'idée que tu vas peut-être bientôt partir, nous quitter pour longtemps?

— Bah! s'écria Mokoko, pour un an seulement, ce n'est pas bien long.

— Ah! tu trouves? répliqua Islé sur un ton de reproches... Méchant! »

En voyant les grosses larmes qui montaient dans les beaux yeux noirs de sa petite amie, le prince essaya d'atténuer le chagrin que, sans réfléchir, il venait de lui faire.

« Voyons, Islé, dit-il en tapotant gentiment les joues humides de la fillette, ce n'est pas encore le moment de t'affliger... je ne suis pas encore parti... papa n'a pas dit oui... il peut changer d'idée. »

En dépit des paroles rassurantes qu'il prononçait et de l'air faussement attristé qu'il essayait de prendre, il était facile de deviner que le petit prince ne partageait pas la crainte de sa petite amie sur cette absence.

Les yeux du petit roi brillaient de joie à l'idée de quitter son pays pour aller au loin, là-bas, de l'autre côté de la mer, chez les blancs, à Paris, la grande ville dont Pardessus leur avait parlé si souvent en leur en vantant les beautés.

Il voulut au moins donner une raison de ce contentement à sa petite amie.



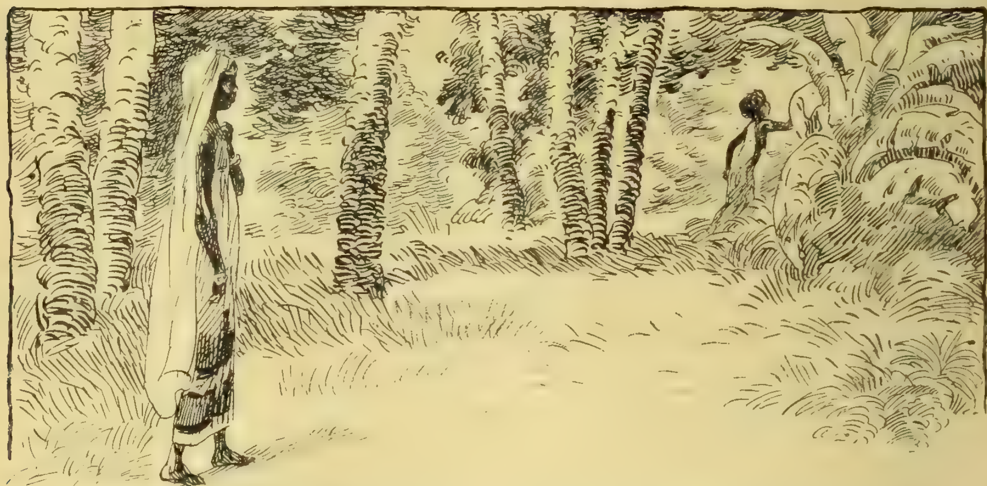
« Voyons, Islé, ce n'est pas encore le moment de t'affliger. »

« Vois-tu, Islé, dit-il avec noblesse et dignité, un fils de roi ne fait pas toujours ce qui lui plaît. Si demain la guerre était déclarée contre nos ennemis les Badaboums aux cheveux rouges, je partirais sûrement avec papa. Ce serait bien plus dangereux que d'aller passer quelques mois chez les blancs, qui sont nos amis. »

Islé dut convenir de la justesse de ce raisonnement, et Mokoko continua :

« Songe un peu, lui dit-il, à tout ce que je vais voir de belles choses là-bas, et comme je serai savant quand je reviendrai dans notre pays... J'en aurai à te raconter alors!... Au lieu de rester toute ma vie dans ce petit coin d'Afrique, j'aurai voyagé, je connaîtrai les beautés de la civilisation et je les rapporterai plus tard à mes sujets quand je serai roi... Je ferai du pays des Akoutonars un grand pays! »

La fillette n'était pas convaincue. Elle trouvait son pays suffisamment grand et songeait qu'on y était très heureux, car il y avait des gazelles dans la plaine,



Islé regarda un instant son ami qui détalait dans la direction du village.

des hippopotames dans le fleuve et des fruits sur les arbres, toutes choses parfaitement suffisantes à nourrir les habitants.

Quant aux beautés de la civilisation, elle s'en moquait pas mal, la petite Islé. Pardessus lui avait bien raconté que dans son pays les femmes s'habillaient avec des grands chapeaux couverts de fleurs ou de plumes, qu'elles portaient des robes serrées autour de leur corps, mais elle ne se figurait pas que tout cela fût bien joli.

D'ailleurs l'échantillon de la race civilisée que représentait Pardessus ne lui semblait pas particulièrement attirant. Elle s'abstint cependant de donner son opinion, et voyant son ami si heureux à l'idée d'aller à Paris, elle se borna à soupirer en disant :

« Petit maître! il sera fait selon ta volonté et celle du roi ton père.. Si tu dois partir, je serai triste, mais je compterai les lunes et les levers du soleil en attendant ton retour. »

Mokoko à ces mots passa son bras autour du cou de sa petite amie, et en l'embrassant il conclut :

« Tu es une bonne petite fille, Islé... D'ailleurs tu sais que je ne t'oublierai jamais, pas plus à Paris qu'ici, et plus tard, quand je serai grand, c'est toi qui seras reine des Akoutonars.

— Nous verrons ça! » fit Islé d'un air de doute.

Des coups de tam-tam annonçant l'heure du repas royal interrompirent cette conversation.

Le fils du roi Toffa quitta aussitôt sa camarade et partit en courant pour arriver à temps au déjeuner, car il savait que son auguste papa ne plaisantait pas sur l'exactitude.

Voilà l'ennemi!

Islé regarda un moment son ami qui détalait à toutes jambes dans la direc-

tion du village, et quand il eut disparu derrière les tamaris qui bordaient le fleuve, elle tomba avec accablement sur un tronc d'arbre, et toute seule se mit à pleurer tout à son aise.

« Il va partir, murmurait-elle. Qui sait quand et comment il reviendra, mon petit maître?... Ah! maudit soit le jour où ce vieux savant de Pardessus est arrivé chez nous!... C'est lui qui m'enlève mon ami... Ah! le gredin!.. Ah! la canaille!... »

Et la fillette lançait ainsi à l'adresse de son maître toutes les épithètes aussi nombreuses qu'énergiques dont sa mémoire était abondamment pourvue, car on sait que, dans ses leçons de français, le professeur apprenait à ses élèves des expressions plus colorées et plus populaires qu'académiques.

Aussi le répertoire français d'injures de la petite Islé était excessivement riche.

Soudain, comme si Pardessus avait entendu les appels énergiques de son élève, il parut dans le chemin qui conduisait au fleuve.

Dieu! qu'il était laid cet Européen, ce civilisé, dans ce décor lumineux et éclatant de l'Afrique tropicale! Sa redingote noire élimée, son pantalon long et son gilet ouvert qui bâillait sur son gros ventre, produisaient sous le grand soleil le plus déplorable effet.

Comme ils étaient plus beaux que lui ces superbes noirs, peu vêtus certes, mais sculpturalement bâtis, qui travaillaient là-bas autour du grand feu à fumer leur viande!

Tout en faisant ces réflexions, Islé observait son ennemi qui s'avançait de son côté.

Pardessus venait de déjeuner, et nous savons que Pardessus aimait beaucoup le gin et l'alcool, dont le roi ne se montrait pas assez avare avec lui. Aussi le blanc n'était plus blanc pour le moment; il était rouge cramoisi. L'excitation de la boisson jointe à la chaleur transformait son visage en tomate. Il marchait, titubant légèrement, et tenait ouvert au-dessus de sa tête un vieux parapluie avec lequel il essayait de se garantir des rayons ardents du soleil tropical.


Pardessus venait de déjeuner.

Mais cette marche ne fut pas bien longue. Dès qu'il arriva au bord de l'eau, à l'ombre des arbres qui longeaient la rive, il se laissa choir lourdement sur le sol, et bientôt,

alourdi par son plantureux repas autant que par la chaleur, il s'endormit.

Islé, qui n'avait pas quitté du regard son ennemi, s'enhardit jusqu'à aller vers lui quand elle le vit vaincu par le sommeil.

Elle commença par se tenir à distance respectueuse, légère et prête à fuir au moindre mouvement comme une biche qui soudain aperçoit un chasseur. Mais bientôt les ronflements sonores du bonhomme lui donnèrent confiance, et elle s'approcha, attirée invinciblement vers cet homme qui dormait vautré sur le sable.



Affolé, Pardessus se précipite dans la rivière, où il s'inonde d'eau.

« Eh quoi ! se disait-elle, c'est à cause de ce vilain personnage que notre petit maître va s'en aller ! »

A cette pensée, la petite fille, folle de colère, était obligée de se contenir pour ne pas frapper cette grosse face rouge et suante qu'elle voyait briller à ses pieds sur le sol. *C'est bien fait!*

Mais si elle eut assez de raison pour ne pas commettre la folie de battre celui qu'elle détestait, Islé ne put résister au désir de lui faire au moins une farce, une bonne farce.

Pendant un moment elle chercha, creusant sa cervelle pour découvrir ce qu'elle pouvait faire de désagréable au vilain blanc. Soudain sa figure pensive s'illumina d'un sourire, ses yeux malicieux pétillèrent, et elle se retint pour ne pas danser : elle avait trouvé.

Le savant professeur Pardessus était couché à côté d'une sorte de monticule de sable qu'on appelle une termitière. Ces constructions coniques, qui atteignent quelquefois un mètre de hauteur, sont très fréquentes au Soudan, où abondent les fourmis blanches dites termites.

Islé, quand elle eut remarqué l'imprudence de son ennemi, alla chercher au bûcher où les Akoutonars avaient fumé la viande des hippopotames, deux morceaux de bois encore enflammés, et elle les introduisit dans l'ouverture de la termitière opposée à la face contre laquelle était appuyé le savant.

La maligne fillette n'attendit pas longtemps le résultat de cette manœuvre.

Au bout de quelques minutes à peine elle vit une colonne pressée de ter-

mites délogés de leur demeure par la fumée, qui se dirigeait vers le corps du professeur.

Ils courent par milliers le long de son bras, et les voici qui gagnent sa figure, se glissent dans son cou.

Pardessus, brusquement réveillé par cette invasion de bestioles, se redresse, ouvre des yeux alourdis par le sommeil et l'alcool, porte ses mains à la figure et pousse un cri d'horreur et d'effroi.

Cachée derrière le tronc d'un gros arbre, Islé ravie assiste à toutes les phases du combat soutenu par son ennemi contre les innombrables petites bêtes.

Elle sait qu'il ne se débarrassera pas facilement de ces animaux, qui, suivant le courant établi, continuent à grimper le long du corps du bonhomme et l'entourent comme d'un triple ruban blanchâtre et mouvant.

Pardessus se secoue vainement; il arrache sa redingote noire, se roule par terre, défait le col de sa chemise et constate avec désespoir que son corps entier est couvert de termites.

Complètement affolé, il crie, appelle au secours, et enfin se précipite vers la rivière, où il s'inonde d'eau.

Pendant ce temps, Islé rit aux éclats.

« C'est bien fait, murmure-t-elle... Vilain blanc! pourquoi m'enlèves-tu mon petit maître? »

Cependant, grâce à l'eau dont il s'asperge, Pardessus est arrivé à se débarrasser à peu près des termites, et, tout en se rhabillant, il jure comme un démon et grommelle :

« Sale pays!... heureusement qu'on va filer bientôt et revoir Paris...! C'est pas malheureux! »

CHAPITRE III

LE DIAMANT VERT

Le guérisseur Mamoï.

Islé avait dit vrai. Pardessus, après une année environ de séjour au pays des Akoutonars, s'était lassé de cette existence monotone, qui au début lui avait paru si pleine de charmes.

Certes il était bien nourri, bien traité par le bon roi Toffa, qui s'efforçait de rendre la vie agréable à celui sur lequel il comptait pour élever son fils à l'européenne; mais la nostalgie de Paris, des rues, des boulevards, de Montmartre, avait vite saisi Pardessus.

Depuis longtemps il cherchait le moyen de concilier la sécurité qu'il avait trouvée dans ses nouvelles fonctions avec son désir de rentrer en France; enfin, un beau jour, il avait découvert ce moyen génial.

Usant de son pouvoir sur le roi, qui avait en lui la plus aveugle confiance, il avait persuadé au souverain d'envoyer son fils à Paris pour terminer ses études sous sa direction. Et le roi avait accepté cette combinaison.

Depuis le jour où nous avons assisté à la conversation entre Islé et le prince Mokoko, journée qui s'était si mal terminée pour le pauvre Pardessus dévoré par les termites, les préparatifs du départ du prince Mokoko avaient été menés avec la plus grande activité.

Le 17 juin, dès le lever du soleil, la tribu tout entière des Akoutonars était réunie sur la place, autour du poteau, car c'était ce jour là-que devait s'effectuer le départ du prince, départ que le roi voulait entourer d'une grande pompe.

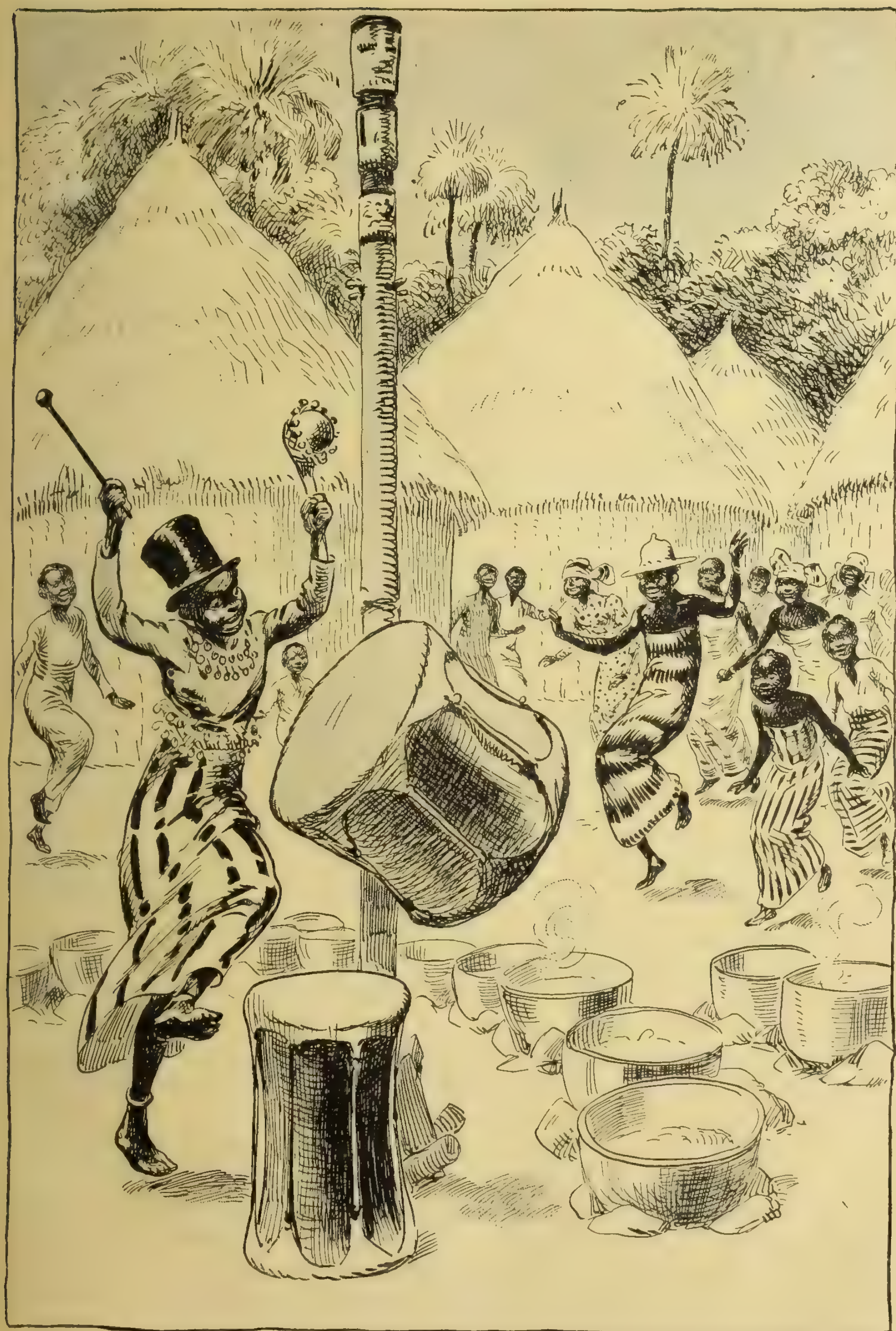
Aussi, dès les premières lueurs du jour, le bruit du tam-tam retentissait dans tout le village, et les danses commencèrent sur la place devant la case royale.

A midi devait avoir lieu le grand repas d'adieu offert par le souverain. Déjà les serviteurs et les femmes apportaient et rangeaient sur le sol les calebasses pleines de riz, de poissons frits à l'huile de palme, de viandes de gazelle et d'hippopotame.

Une bande d'enfants se bousculaient en regardant toutes ces bonnes choses, tenus en respect par un grand vieillard qui se tenait appuyé au poteau et, de temps en temps, donnait un ordre rapidement exécuté.

Ce vieillard, c'était le guérisseur Mamoï, le père d'Islé.

Mamoï était admiré et considéré par tous, non seulement dans la tribu des Akoutonars, mais encore jusque sur les confins du Bahr-el-Ghazal, où sa réputation de savant et de sorcier était connue.



Un nègre du roi va accrocher son tam-tam au poteau sacré et tape dessus à tour de bras, donnant ainsi le signal du repas.

Mamoï, en effet, savait les secrets des plantes qui guérissent et de celles qui tuent. Quand un membre de sa tribu était piqué par un serpent ou par la mouche tsé-tsé qui donne la terrible maladie du sommeil, il venait vite trouver le guérisseur, qui le sauvait de la mort.

Le savant noir ne parlait presque jamais et vivait toujours enfermé dans sa case, où il préparait ses drogues. De temps en temps il disparaissait pendant de longues semaines pour aller dans les forêts ou dans les marais chercher les plantes avec lesquelles il composait ses remèdes merveilleux.

On conçoit que, absorbé dans ses découvertes, le grand savant n'avait pas le temps de s'occuper beaucoup de sa petite fille Islé, qui jouissait d'une grande liberté.

C'est pour cette raison que le roi avait voulu que l'enfant de son grand guérisseur fût élevée par le même précepteur que son fils Mokoko.

Durant les préparatifs de cette journée de fête qui devait la séparer de son compagnon, Islé était bien triste. Elle refusa de se mêler aux jeux et aux rondes des fillettes de son âge, qui dansaient au son du tam-tam ou bien se baignaient dans la rivière.

Assise solitaire sur l'une des marches de la case royale, la tête dans ses mains, l'œil fixe, elle semblait absorbée dans de graves pensées. Nous verrons bientôt quel fut le résultat de ces réflexions, qui devaient entraîner la fillette dans des aventures aussi nombreuses que variées.

Le festin d'adieu.

Mais voici le soleil qui darde ses rayons d'aplomb : il est midi. Un nègre du roi va accrocher son tam-tam au poteau sacré et tape dessus à tour de bras, donnant ainsi le signal du repas.

Aussitôt, de tous côtés, se pressent les sujets du roi Toffa, qui viennent prendre part au festin d'adieu.

En même temps apparaissent sur les marches de la case royale le souverain noir vêtu de son boubou rouge de cérémonie, la main posée sur l'épaule du prince Mokoko, qu'il semble présenter à son peuple.

Des cris et des acclamations frénétiques saluèrent le roi Toffa et son fils.

Derrière eux on distinguait la silhouette peu élégante de Pardessus, dont la physionomie était radieuse.

Enfin il avait réalisé son rêve de précepteur : il allait partir pour Paris aux frais du roi, qui pendant une année subviendrait largement à ses besoins et à ceux du prince.

Nous sommes obligés de dire que le visage de Mokoko était aussi fort satisfait.

Le petit garçon noir n'était en réalité pas fâché de quitter son pays pour quelque temps et d'aller faire connaissance avec la grande ville des blancs.

Ce mot magique de Paris, dont son professeur lui avait tant parlé, l'attirait, et il oubliait presque son papa, ses amis, sa petite camarade Islé qu'il devait quitter pour cette longue absence pleine pour lui de nouveauté et d'imprévu.

Le changement, la nouveauté, ces deux choses suffisent aux enfants pour effacer les plus doux souvenirs, pour leur faire quitter sans regrets les lieux où ils connurent le bonheur.

Cependant, après avoir promené un regard vainqueur et satisfait sur son peuple qui l'acclamait, Mokoko aperçut Islé, toujours fixée impassible dans l'angle de la case d'où elle n'avait pas bougé depuis le matin.



Une bande d'enfants se bousculaient en regardant toutes ces bonnes choses.

La vue du visage triste et contracté de la fillette rappela au petit prince son ingratitude, et il courut vers sa petite amie, lui prenant la main pour la conduire au repas.

Islé se laissa faire.

« Il ne faut pas m'en vouloir, Islé, lui dit le prince, je ne puis pas refuser de partir... C'est mon devoir, mon devoir de fils de roi.

— Mais oui, répondit la fille de Mamoï simplement... je ne t'en veux pas du tout... pas du tout, je t'assure;... seulement je ne suis pas contente. »

Les deux enfants n'en dirent pas plus long, et le repas commença.

Il fut long et copieux; le roi Toffa traitait bien ses sujets. Pendant plus de trois heures on mangea et on but; des barils de vin et d'eau-de-vie furent défoncés, et Pardessus ne fut pas le dernier à prendre sa part de toutes ces bonnes choses.

Il eut cependant la sagesse de comprendre qu'il devait éviter de rester ivre mort sur le sol, comme le faisaient la plupart des hauts dignitaires akoutonars. C'eût été une mauvaise note pour un précepteur sur lequel reposait dorénavant la responsabilité de l'héritier royal, et puis le départ aurait été retardé. Or à aucun prix le précepteur Pardessus ne voulait entendre parler de cette éventualité.

Il avait la joie inespérée de quitter ce pays de sauvages où il y avait des moustiques, des fourmis, des crocodiles, un tas de sales bêtes enfin qu'on ne risquait pas de rencontrer sur les boulevards parisiens et dans les brasseries de Montmartre. Il était assez heureux pour aller retrouver Paris, bien renté, avec de l'argent plein ses poches. Il s'agissait de ne pas détruire ce beau rêve par quelque bêtise.

Aussi Pardessus fut-il admirable de tenue pendant le repas. Il but évidemment quelques bouteilles, mais juste ce qu'il fallait, et, à la fin du festin, il était rouge, suant, congestionné, mais en possession de son sang-froid. Ne fallait-il pas qu'il fût en état de répondre au discours d'adieu et aux recommandations que le roi allait lui faire?

Un discours qui promet.

Justement voici le souverain qui se lève et, superbe de majesté, prend la parole.

Il parle en langue africaine, mais le prince Mokoko traduit au fur et à mesure ce qu'il dit à son professeur.

« Illustre savant, disait-il, le moment est venu où nous allons te confier ce que nous avons de plus précieux, notre fils chéri, pour que tu le conduises au milieu de tes frères blancs.

« Là-bas, dans la grande ville des Français, il apprendra sous ta direction les secrets de la civilisation, et dans un an il reviendra parmi nous riche de science et d'expérience, tout prêt à régner selon les règles d'un roi moderne.

« Grâce à cette science, à cette expérience qu'il aura acquise chez les blancs, il sera capable de rendre plus grand, plus fort, plus heureux, notre royaume chéri d'Akoutonar. »

Pardessus écoutait avec indifférence ces nobles paroles.

« Bon! Bon! Bon! murmurait-il à voix basse, avec cette distinction de paroles que nous lui connaissons, cause toujours, vieux Nubian, tu m'intéresses avec tes boniments. »

Mais soudain il devint attentif : ce fut quand le souverain aborda certain sujet qui seul était capable de passionner le bonhomme.

« Je veux, continuait le roi, que mon fils tienne à Paris un rang digne de lui, de moi et de notre pays; c'est pourquoi je vais te confier, ô grand savant Pardessus, ce sac qui contient pour cent mille francs de pépites d'or vierge et qui serviront à l'entretien du prince pendant son séjour chez les blancs. »

Cent mille francs! c'était un joli denier, et Pardessus eut presque un éblouissement de joie en entendant l'énoncé de ce chiffre mirifique. Il se remit cependant assez vite de son bonheur pour étendre une main un peu tremblante et saisir le sac d'or, qu'il se dépêcha d'engloutir dans la poche de sa redingote noire élimée.

Mais il n'était pas encore au bout de ses étonnements et de ses joies.

Il vit le roi faire un signe, et un de ses soldats apporta un coffre en bois de santal, qu'il déposa entre les mains royales avec le plus profond respect.

« Qu'est-ce que c'est que ce fourbi-là? se demandait Pardessus. Y aurait-il encore une surprise? »

Il y en avait une en effet.

Le souverain noir ouvrit le coffret et en tira un diamant énorme qui scintilla au soleil de ses mille feux; puis il annonça :

« Illustre savant Pardessus, je vais encore remettre entre tes mains loyales ce bijou : c'est le diamant vert que j'ai conquis à la tête de mes troupes sur mon ennemi le roi Migé. Ce diamant vaut un million! »

Cette fois, c'en était trop. Pardessus vit tout tourner autour de lui, et s'il n'avait pas déjà été assis par terre, il serait tombé, tant son saisissement fut grand.

Un million! On déposait un million dans ses mains loyales! Mais le roi, de sa voix grave, continuait, et cette fois Pardessus l'écoutait de toutes ses oreilles, car décidément le discours devenait intéressant.

« Je te remets ce diamant précieux, savant précepteur, disait le souverain, pour que, dès ton arrivée à Paris, tu le donnes au plus habile orfèvre de la capitale et qu'il le monte. Il doit figurer en effet au centre de la couronne royale que portera après moi le prince Mokoko, mon fils bien-aimé. »



Pardessus écoutait avec indifférence ces nobles paroles.

Après avoir remis le coffret à Pardessus, qui de rouge écrevisse était devenu tout pâle, le roi ouvrit ses bras, dans lesquels le prince se précipita. Tout le peuple manifesta son émotion devant cette scène attendrissante, mais tandis que le père et le fils s'étreignaient longuement, Pardessus étreignait, lui, sur son cœur le coffret de santal renfermant le diamant vert, dont il lui semblait voir briller les feux éblouissants à travers l'enveloppe de bois.

Chacun fait ses malles.

Le moment du départ était venu. Pendant qu'on était allé chercher les porteurs et les bagages, le roi rentra dans sa case suivi de son fils, qu'il voulut équiper lui-même de ses mains pour le voyage. Mamoï les suivit, et Pardes-



« Maouïli Moriba! » dit Islé au porteur.

sus alla de son côté faire ses derniers préparatifs, pendant que les porteurs se rangeaient sur la place.

Ils étaient vingt, ces porteurs, car le voyage était long et dur jusqu'à Saint-Louis, où le prince et son précepteur devaient prendre le paquebot qui les conduirait en France.

Mais pour atteindre Saint-Louis il fallait d'abord traverser la forêt vierge, naviguer en pirogue sur les marais du lac Paquitine et atteindre enfin le fleuve Sénégal, qu'on descendrait en bateau jusqu'à la côte.

Ce n'était pas trop des vingt solides sujets du roi Toffa pour aider Mokoko et Pardessus à accomplir ce long voyage.

Ils étaient tous là, les porteurs, les pagayeurs, superbes de force et de dévouement. Simplement vêtus du pagne léger qui ne gênerait pas leurs mouvements, ils se tenaient près des bagages qu'ils allaient emporter sur leur dos.

Deux chaises à porteur en jonc tressé attendaient les voyageurs. Huit hommes étaient uniquement chargés de transporter les pirogues légères, faites en bois d'ambatch, sur lesquelles on descendrait le fleuve.

Tout était prêt, il n'y avait plus qu'à partir, et les noirs restaient l'œil fixé sur la case royale, attendant leur petit prince et son précepteur.

Cependant Islé, qui était restée silencieuse et toujours absorbée dans ses pensées durant tout le repas, semble sortir de sa torpeur. Sa figure s'illumine d'un sourire énigmatique. Elle jette autour d'elle un rapide coup d'œil : le moment lui semble favorable pour exécuter le projet que depuis si longtemps elle rumine dans sa petite tête.

La voici qui se faufile comme une jeune panthère vers l'angle de la case royale où Moriba, l'un des porteurs, s'apprêtait à charger sur ses épaules les caisses dont il était responsable.

« Maouïli Moriba! dit Islé au porteur.

— Maouïli petite maîtresse! » répond celui-ci à la fillette.

Moriba est un grand ami d'Islé, qu'il a fait sauter sur ses genoux quand elle était toute petite, car il était resté longtemps au service du vieux guérisseur Mamoï, son papa, qu'il accompagnait dans ses expéditions à la recherche des plantes.

Aussi Moriba a-t-il une grande amitié pour la petite fille, dont il a toujours fait les quatre volontés. C'était lui qui la promenait sur son dos quand, toute petite, elle allait assister à une chasse au crocodile ou aux éléphants; c'était lui encore qui lui fabriquait de petites flûtes à cinq trous avec les roseaux du fleuve. Il éprouvait pour sa petite maîtresse une admiration sans borne, obéissait à ses moindres volontés comme un chien fidèle et aurait donné vingt fois sa vie pour éviter qu'elle se fît la moindre égratignure.

Islé, en petite fille maligne qu'elle était, connaissait son pouvoir sur le bon Moriba; aussi dès qu'elle l'avait vu en faction auprès de ces malles, son plan avait été vite imaginé, et, grâce au porteur, il devait réussir.

Tout de suite et sans hésiter elle dévoila ce plan au nègre abasourdi.

« Moriba, lui dit-elle, je veux partir avec le prince Mokoko.

— Pour où, petite maîtresse ? demanda le nègre.

— Pour la France... pour le pays des blancs où il va... Je veux aller aussi avec lui. »

La fillette avait exprimé cette idée exorbitante avec netteté, en fixant son œil d'acier sur ceux de Moriba, qui, ahuri par ce désir fou, balbutiait :

« Mais... mais, petite maîtresse... c'est pas possible! Le roi veut pas... grand guérisseur Mamoï veut pas.

— Moi je veux, » interrompit nettement Islé, en frappant la terre du pied d'un geste autoritaire et péremptoire.

Malgré sa grande habitude de ne rien refuser à sa petite maîtresse, le bon nègre cette fois ne semblait pas convaincu... Ce qu'elle exigeait de lui était tellement énorme, tellement extraordinaire, qu'il se bornait, n'osant refuser, à sourire béatement de ce bon sourire enfantin qui montrait ses dents blanches.

Mais Islé n'entendait pas se contenter de ce sourire.

Le temps passait; dans quelques minutes le roi et Mokoko sortiraient de la case, le cortège se mettrait en route, et l'occasion inespérée qui se présentait à elle serait perdue.

Aussi résolut-elle d'en venir aux grands moyens.

Elle arracha de son cou son collier de belles verroteries bleues, cadeau d'un



Elle jeta autour d'elle un coup d'œil rapide.

blanc que son père avait guéri de la maladie du sommeil, et le balançant devant le nez de Moriba, elle lui dit :

« Si tu consens à faire ce que je vais te dire, ce collier est à toi. »

Le nègre repoussa le collier de sa main. Alors aussitôt la fillette ajouta :

« Et si tu ne consens pas, je bois à l'instant la drogue qui fait mourir. »

Pour donner plus de poids à ces terribles paroles, la malicieuse petite fille avait saisi dans son boubou et portait à ses lèvres une coquille contenant une liqueur semblable à celle que Moriba avait vue souvent dans les mains du guérisseur Mamoï.

Le nègre, à ce geste, bondit comme un tigre sur l'enfant, et, saisissant son bras, il lui dit d'une voix tremblante :

« Moi veux pas, petite maîtresse... Moi veux pas que tu boives la drogue qui fait mourir...

— Alors, interrogea Islé rayonnante, tu feras tout ce que je voudrai? »

Moriba était vaincu. Il baissa la tête sans répondre, mais la petite folle avait compris que le bon porteur était à sa merci.

Aussitôt elle se mit à lui dicter ses volontés...

« Je vais partir avec vous, dit-elle.

— Mais on te verra... on t'arrêtera.

— Non, répliqua Islé, on ne me verra pas parce que je partirai dans cette malle. »

Elle désignait de son petit doigt une énorme malle en osier qui était préparée pour être emportée.

Le nègre, à bout d'arguments, ne résistait plus, affolé par le spectacle qu'il avait toujours devant les yeux de sa chère petite Islé buvant la drogue qui fait mourir. Lui-même il ouvrit la malle, enleva ce qui y était contenu, l'empila dans un autre colis et attendit résigné.

Aussitôt Islé jeta autour d'elle un coup d'œil rapide, et, après s'être assurée que personne ne la voyait, sauf Moriba, elle sauta dans la malle en criant au porteur :

« Ferme! »

Partis!

Celui-ci obéit, rabattit le couvercle, qui fut bientôt relevé par Islé souriante.

« Je suis très bien là dedans, dit-elle... Tu me donneras à manger pendant la route, et tu t'arrangeras pour que personne ne me voie, avant que je te le dise. »

Moriba allait faire de nouvelles objections, mais il n'en eut pas le temps : la porte de la case royale s'ouvrait toute grande, livrant passage au roi, à Mokoko et à Pardessus, qui apparaissaient tout équipés pour la route.

Toffa fit un geste, et aussitôt on entendit résonner l'appel du tam-tam annonçant le départ. Les porteurs vigoureux chargèrent sur leurs dos les bagages; Moriba, bien entendu, se réserva la malle d'osier qui contenait Islé.

Après une dernière étreinte de son père, Mokoko s'apprêtait à monter dans

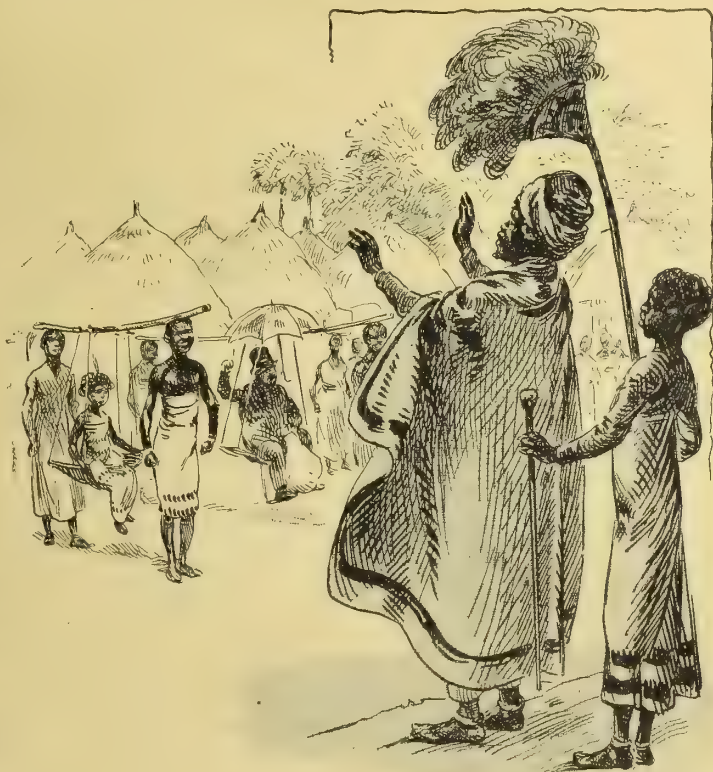
son palanquin. Il chercha des yeux tout autour de lui, étonné de ne pas voir Islé, à laquelle il voulait dire adieu encore une fois. Mais Pardessus le pressait.

« Allons! criait-il, filons! c'est l'heure... faut se tirer, mon prince! »

Mokoko obéit et monta à regret dans son palanquin. Le savant précepteur fit de même, aidé par les noirs qui devaient transporter ce fardeau et semblaient peu ravis de l'honneur qui leur était réservé.

On allait partir, quand soudain il s'écria :

« Eh là, clampins!... vous oubliez mon sac précieux... mon sac qui contient les livres de science de mon élève... Il est là au pied de l'arbre. »



« Allez, dit le roi noblement, et qu'Allah vous conduise! »

On lui tendit le sac désigné, qu'il plaça soigneusement entre ses jambes; puis, après s'être assuré que le coffret contenant les lingots d'or et le diamant vert était solidement attaché sur sa poitrine, il soupira et dit :

« Maintenant on peut partir.

— Allez! dit le roi noblement du haut des marches de sa case, et qu'Allah vous conduise! »

La caravane se mit aussitôt en marche, et bientôt elle disparut au tournant de la route, suivant la direction du fleuve.

Le prince Mokoko était parti pour apprendre la civilisation des blancs, sans se douter que, dans cette malle d'osier bercée par le pas régulier et rapide du vigoureux Moriba, Islé partait, elle aussi, vers les aventures.

CHAPITRE IV

RENCONTRE INATTENDUE

Les transes de Moriba et le sac de Pardessus.

Depuis quatre jours la colonne marchait dans la direction de l'ouest, où l'on devait trouver le fleuve à Bafoulabé. Là on mettrait les pirogues à l'eau, et le voyage se poursuivrait sans fatigue jusqu'à la mer. Mais il fallait arriver à Bafoulabé, et pour cela traverser d'abord le marais de Paquitine, puis la forêt vierge et enfin le Kousse.

Tout cela n'était qu'un jeu pour la solide petite troupe qui transportait Mokoko, Pardessus et Islé.

Bien approvisionnés de viande sèche, de riz, de maïs et d'eau claire, les porteurs marchaient gaillardement, s'arrêtant seulement aux chaudes heures du jour.

Chacun occupait son temps à sa guise durant la monotonie des longues marches.

Pardessus ouvrait souvent le sac, le fameux sac qu'il avait réclamé si haut lors du départ et qui contenait, avait-il dit, les livres de science de son élève.

De ce sac il tirait, en guise de livres, des bouteilles variées contenant du rhum, de l'eau-de-vie, de l'absinthe. Grâce à cette bibliothèque d'un nouveau genre, il passait son temps dans une ivresse douce et presque continue, que le bercement de ses porteurs achevait de transformer en lourd sommeil.

Le savant précepteur aurait été tout à fait heureux sans les moustiques qui, dans les marais, l'empêchaient de goûter un repos si bien gagné par l'absorption de ces liquides variés.

Aussi quand il ne dormait pas il ne cessait de jurer, de sacrer et de maudire ce chien de pays d'où heureusement il allait bientôt sortir.

La somnolence continuelle dans laquelle se complaisait le grand savant Pardessus aidait singulièrement Islé à conserver son incognito dans la malle, d'où elle ne sortait que la nuit, quand la colonne dormait au campement.

A deux journées de marche de la capitale, elle avait eu bien peur.

Un courrier était arrivé sur un chameau, de la part du guérisseur Mamoï, demandant si on n'avait pas vu Islé, qui avait disparu le jour même du départ du prince. Pardessus répondit au courrier qu'il n'avait pas vu Islé, et par hasard cette fois le vieil ivrogne ne mentait pas.

Quant à Moriba, plus mort que vif, il avait disparu pour ne pas avoir à répondre à l'envoyé de son ancien maître.

Celui-ci était reparti à toute allure vers le pays d'Akoutonar, portant la nouvelle qu'Islé ne faisait pas partie du convoi.

La petite fille eut un gros chagrin en pensant à la douleur de son vieux papa quand il apprendrait que son dernier espoir était vain et que sa fille était définitivement perdue, mangée sans doute par quelque léopard de la forêt ou quelque crocodile du fleuve.

Mais elle se consola à l'idée que, dès qu'elle serait assez loin pour qu'on ne pût la ramener, elle ferait savoir par Moriba à son papa qu'elle n'était pas perdue pour toujours et qu'il la reverrait.

Le brave porteur faisait tout ce qui lui était possible pour que le voyage dans la malle ne fût pas trop pénible à sa petite maîtresse.



Pardessus passait son temps dans une ivresse douce et presque continue.

Il avait tapissé le coffre à l'intérieur de feuilles de bananiers qui entretenaient une température relativement fraîche.

A chaque instant il ouvrait furtivement la malle et donnait à la fillette un fruit ou une calebasse pleine d'eau.

Le soir, au campement, il lui apportait son repas prélevé sur sa part et l'installait bien confortablement sous une tente fermée par une moustiquaire où elle dormait paisiblement. Une heure avant le réveil, il la prenait doucement dans ses bras et la portait tout endormie dans la malle, afin que personne ne remarquât sa présence, sauf quelques camarades dont il savait pouvoir garantir la discrétion.

Les récits du tirailleur.

Le prince Mokoko, lui, occupait son voyage en se faisant raconter par un de ses vieux soldats, qui avait fait partie de l'armée française, les péripéties de l'expédition qu'il avait faite dans les pays qu'on traversait.

Le nègre lui parlait du colonel Archinard, du colonel Monteil, du lieutenant Baratier, de tous ces héros français qui avaient contribué à vaincre le célèbre nègre Samory, que l'on pouvait appeler le Napoléon des noirs, tellement sa carrière fut splendide et aventureuse.

Fils d'un Dioula de Sanenkoro, Samory, comme tous les Dioulas commerçants du Soudan, vivait de la vente des marchandises qu'il colportait sur les marchés de Ouonoulou.

Il avait dix-huit ans quand, au retour d'une de ses tournées de colporteur, il trouva le logis vide : Sori Ibrahmina, le chef du pays, était passé, et la mère de Samory, Sokhona Komora, avait été razziée et emmenée avec d'autres captifs à Médina, la résidence du roitelet.

Médina était à sept jours de marche de Sanankoro.

Sept jours après la capture de sa mère, Samory se présenta devant Sori Ibrahmina, roi du Konia.

« Ma mère est déjà âgée, lui dit-il, moi je suis jeune et fort; laisse-la partir et garde-moi. »

Sans deviner ce qu'il y avait d'énergie et de volonté dans les yeux qui l'imploraient, Sori regarda avec mépris ce jeune homme aux traits tirés par la fatigue; mais un captif n'est jamais à dédaigner.

« Je te garde, déclara-t-il ironiquement, et je garde aussi ta mère. Quand tu auras assez travaillé, je te renverrai. Choisis toi-même ce que tu veux faire pour la racheter. »

Ce qu'il voulait faire? Toute son âme, au fond de laquelle brûlaient des ardeurs ignorées, se révéla et s'exhala dans cette laconique réponse :

« La guerre! »

Il veut faire la guerre! Cri jeté d'instinct, où l'ambition et la provocation se mêlent sans qu'il s'en rende compte.

Son avenir vient de se décider. Pendant sept ans, sept mois, sept jours, disent les bardes soudanais, le futur sultan se battit, étendant sa renommée, se préparant au rôle pour lequel il était né.

Il finit par fonder un empire de près de quatre cent mille kilomètres carrés, qu'il sut organiser, car ce conquérant était aussi un organisateur.

Et ce fut contre cette puissance que la France lutta pendant seize années avec les colonels Borgnis-Desborde, Boilève, Combes et Frey qui l'avaient rejeté sur la rive gauche du Niger.

Puis ce furent les Gallieni, les Archinard, qui finirent par le vaincre, jusqu'au jour où, traqué par les colonnes du commandant Lortique, il fut pris.

Ce fut la fin du grand Almany[1].

Mokoko écoutait ces récits, que lui faisait de sa voix chantante et dans sa langue noire et imagée le vieux soldat qui avait combattu contre l'empereur noir aux côtés des vaillants officiers français, et ainsi il préparait son admiration pour ce grand peuple dont il allait visiter le pays et connaître les mœurs.

Ces récits étaient certes plus instructifs et plus intéressants pour lui que les leçons du savant Pardessus.

Heureusement, pour le moment il n'avait rien à craindre de ce côté : le

1. *A travers l'Afrique,* par le colonel Baratier.

grand savant, vaincu par l'alcool absorbé à trop forte dose, vivait dans un état voisin de l'abrutissement, et le petit prince se passait fort bien de sa conversation et de ses leçons.

Apparition inattendue.

Après douze jours de marche on arriva enfin à Bafoulabé, où la colonne dut s'arrêter vingt-quatre heures pour monter les pirogues sur lesquelles on allait désormais voyager.

Le Sénégal était là, et il n'y avait plus qu'à descendre son cours jusqu'à la mer. La partie la plus pénible du voyage était terminée.

Pardessus apprit avec indifférence cette nouvelle. Grâce à son fameux sac, il ne se trouvait pas trop mal dans son palanquin; mais ses porteurs n'étaient pas tout à fait de son avis, et ils étaient heureux de se débarrasser de leur lourd et peu intéressant colis.



Pendant sept ans, sept mois, sept jours, le futur sultan se battit.

Dès que la première pirogue fut construite, Pardessus s'y installa avec son sac et son coffret, et manifesta clairement son intention bien arrêtée de continuer sur l'eau la même existence qu'il avait menée sur terre, c'est-à-dire de rester toujours entre deux vins. C'était, affirmait-il, la seule manière possible de vivre dans cet abominable pays.

Quant à son élève, il s'en souciait fort peu. N'avait-il pas, attaché à son cou, le coffret renfermant les lingots d'or et le diamant vert? C'était l'essentiel.

En dépit des soins et du dévouement du bon Moriba, Islé commençait à se fatiguer de son séjour dans la malle. Elle s'ennuyait et mourait d'envie de faire connaître sa présence au prince Mokoko.

Nous avons dit que la petite colonne s'arrêta une journée entière à Bafoulabé, arrêt nécessité par la construction des pirogues et le changement apporté dans la marche du convoi.

Mokoko, pendant que ses hommes travaillaient et que son précepteur dormait, avait voulu visiter le marigot de Bafoulabé, auprès duquel se trouvait, lui avait-on dit, une superbe mosquée.

Il prit avec lui deux hommes d'escorte et quitta les bords du fleuve pour se diriger vers le village. Islé, qui guettait depuis un moment, de l'intérieur de sa malle, les mouvements de son petit ami, sortit de son abri et s'apprêta à courir après le prince.

Moriba accourut effrayé.

« Mais, petite maîtresse, dit-il, on va te voir?

— Ça m'est égal, » répondit la fillette.

Et, sans écouter les supplications du porteur, elle se lança sur la piste de Mokoko. Elle le rejoignit au moment où celui-ci allait pénétrer dans la mosquée qu'il voulait visiter.

Par un habile mouvement tournant, la fille de Mamoï vint se placer sur le chemin du prince.

Celui-ci ne la reconnut pas tout d'abord. Il la regardait avec obstination et semblait se dire :

« Comme cette petite fille ressemble à Islé! »

Mais quand elle ne fut plus qu'à trois pas de lui, il fallut bien qu'il se rendît à l'évidence.

C'était bien Islé elle-même, Islé en chair et en os, qui regardait sans mot dire, avec des yeux brillants et son sourire moqueur.

Les nègres qui accompagnaient le prince et qui connaissaient la présence de la fillette dans la malle souriaient en se demandant comment le fils du roi allait prendre la surprise qu'on lui réservait.

Mais Mokoko ne leur donna pas cette satisfaction.

Quand il fut certain qu'il ne se trompait pas, qu'il n'était pas dupe d'une illusion, que c'était bien Islé qui l'avait suivi jusque-là, il se retourna vers sa suite, et d'un geste impératif renvoya les nègres.

« Allez-vous-en, dit-il, attendez-moi sur la route. »

Ceux-ci disparurent, et les deux enfants restèrent seuls en présence.

Un « poison » qui sert à tout.

Mokoko ne savait trop s'il devait rire ou se fâcher.

Certes l'imprudence de sa camarade de jeux lui semblait un peu trop forte, mais d'autre part il était si content de la revoir!

Enfin il se décida à parler.

« Alors, dit-il bêtement, c'est toi?

— Naturellement c'est moi, répondit Islé moqueuse... Ce n'est pas le grand esprit.

— Comment es-tu venue jusqu'ici?

— Dans une malle, sur le dos de Moriba... Ah! dame! j'avoue que je n'étais pas très bien et que je suis un peu moulue partout. »

Mokoko, à cette déclaration, ne peut garder plus longtemps le ton sérieux et sévère qu'il avait d'abord essayé de prendre.

« Oh! dit-il en tendant la main à Islé... quelle petite fille tu fais!... Pourquoi as-tu commis cette sottise?

— Parce que, répondit la petite fille, parce que je ne voulais pas que tu partes tout seul chez les blancs... parce que je ne voulais pas rester à m'ennuyer au pays avec papa Mamoï, qui est toujours plongé dans ses drogues et ne s'occupe pas de moi; enfin, parce que j'avais envie de connaître comme toi du pays, les grandes villes des blancs et toutes les belles choses que tu vas voir. »

Mokoko hocha la tête.

« Malheureuse, dit-il, tu sais bien que c'est impossible!... Tu es venue jusqu'ici dans une malle, mais tu ne peux pas continuer ton voyage dans ces conditions. Quand Pardessus te verra, il se fâchera tout rouge et te renverra au pays rapidement. »


C'était Islé elle-même.

Islé eut un geste d'indifférence.

« Oh! Pardessus, fit-elle, ce que je m'en moque, de celui-là!... Il est gris tout le temps, et il me verra quand je voudrai qu'il me voie. »

Mokoko reprit d'un air important :

« Mais moi, petite folle d'Islé, je t'ai vue et je ne puis pas prendre la responsabilité de t'emmener chez les blancs... Que diront ton papa et le mien quand ils sauront ton escapade?

— Que veux-tu qu'ils disent? répliqua Islé avec une logique qui faisait honneur à son esprit. Ou bien, quand ils sauront que je suis à Paris, ils viendront me chercher, ou bien ils s'arrangeront pour m'y laisser afin que je complète mon éducation. »

Le petit prince n'était pas encore convaincu. La chose ne lui paraissait pas aussi simple qu'à la petite fille.

Mais celle-ci résolut, pour en finir, de recourir aux grands moyens, à ceux qui lui avaient déjà si bien servi pour Moriba.

Elle changea brusquement l'expression de son visage, qui devint soudain triste, et, presque pleurant, elle s'écria :

« Oh! je vois bien que tu ne m'aimes plus, Mokoko... Tu n'as pas l'intention de faire de moi ta femme quand nous serons grands; aussi je veux mourir, je veux boire le poison de papa Mamoï. »

Et en avant la petite coquille, que l'enfant faisait mine de porter à ses lèvres.

L'effet attendu se produisit.

Mokoko abattit vivement son bras sur celui de sa petite amie et lui arracha de force le poison.

Mais ce geste terrible avait dissipé ses dernières hésitations.

Puisque cette enragée de petite Islé voulait à toute force venir avec lui, puisqu'elle était décidée à mourir si on la laissait au pays, il n'avait pas le droit de l'empêcher d'agir à sa volonté. Après tout, c'était à elle à se débrouiller avec son papa, qui, s'il avait veillé sur elle, ne l'aurait pas laissée ainsi s'échapper.

Islé lisait sur le visage mobile de son ami tout ce qu'il pensait. Elle comprit qu'il consentait très bien à devenir son complice ; aussi, radieuse maintenant, elle jeta au loin la coquille de papa Mamoï, et, sautant de joie, elle s'écria :

« Oh ! comme on va s'amuser tous les deux au pays des blancs ! »

Puis gravement elle ajouta :

« Et puis, tu sais, je pourrai peut-être te servir beaucoup là-bas... Je suis maligne... tu auras peut-être besoin de moi.

— Pour quoi faire ? interrogea Mokoko, pas convaincu.

— On ne sait pas ! On a souvent besoin d'un plus petit que soi, comme le dit le blanc dont nous avons appris les fables. »

L'accord était établi entre les deux enfants. Ils décidèrent que le voyage se continuerait comme auparavant jusqu'à la côte.

Il serait facile de continuer à cacher Islé à Pardessus, puisqu'on allait descendre le fleuve dans trois pirogues. La petite fille resterait avec Moriba et les bagages dans la dernière, et le soir, au campement, pendant que Pardessus dormirait, ils pourraient échanger quelques paroles.

Arrivés à Saint-Louis, au moment de monter sur le grand bateau des Français, on verrait.

Tout étant ainsi convenu, ils regagnèrent le campement chacun de son côté. Mokoko retrouva ses soldats d'escorte sur la route qui menait au fleuve, et Islé rejoignit en courant par un autre chemin Moriba dévoré d'inquiétude à cause de cette nouvelle incartade de sa petite maîtresse.

Quant à Pardessus, bien entendu, il ne s'était aperçu de rien : il ronflait !



Le navire était sous pression.

CHAPITRE V

L'EMBARQUEMENT D'ISLÉ

La séance continue!...

Le programme tracé par les enfants à la mosquée de Bafoulabé avait été scrupuleusement suivi et avait parfaitement réussi.

Depuis huit jours déjà on descendait le fleuve Sénégal sans que Pardessus se doutât qu'il conduisait en France deux élèves au lieu d'un. D'ailleurs il faisait bien trop chaud pour que Pardessus se doutât de quelque chose. Mollement couché dans le fond de la pirogue, il regardait d'un œil à demi fermé défiler le paysage monotone des rives du Sénégal.

Mokoko lui-même, assis à l'avant de la pirogue, subissait l'influence de la chaleur et des pays tristes qu'ils traversaient.

Partout, dans ces régions tropicales, règne une teinte grise uniforme, un ton douteux dans lequel se confondent sable, terre, herbes flétries, brousse incendiée. Toujours les mêmes eaux jaunâtres coulent entre les mêmes rives plates, effrayantes de monotonie.

Sur la rive sud habitée par les noirs, quelques toits pointus se rencontrent de loin en loin, dominés par des palmiers raides, immobiles, qui découpent dans le ciel des silhouettes d'arbres de carton.

Sous le ciel brûlant, les nègres pagayaient, entraînant les trois légères pirogues d'une allure vive et régulière, que d'ailleurs le courant du fleuve contribuait à accélérer.

On vivait toute la journée dans une sorte de torpeur, puis enfin le soleil terrible décline. On dirait sa force usée; semblable à un disque de cuivre rouge sur un fond d'or éteint, il plonge dans le fleuve, l'éclabousse d'une traînée de poudre en un dernier effort, et tout de suite la nuit vient.

Alors on accostait, soit dans un village, soit sur la rive s'il n'y avait pas de village aux environs, et le campement était organisé. C'était durant ce campement qu'Islé devait prendre quelques précautions, pour ne pas être vue de Pardessus. A mesure que l'on approchait de la côte, le professeur semblait sortir un peu de sa somnolence. Parfois, le soir, il risquait de courtes promenades sur la rive pour dégourdir ses jambes ankylosées et visiter le campement.

Les petites ruses qu'Islé devait déployer pour éviter la rencontre du professeur l'amusaient, rompaient la monotonie de ce voyage ennuyeux. C'était pour la fillette l'occasion d'une amusante partie de cache-cache qui faisait également la joie de Mokoko et des porteurs de l'expédition, tous au courant maintenant du coup de tête de la fille du vieux guérisseur.

Seul Moriba ne s'amusait pas des hardiesses de l'enfant, qui attendait que

Pardessus fût à quelques pas d'elle pour disparaître derrière une caisse, derrière un tronc d'arbre ou à l'intérieur de sa fameuse malle, toujours prête pour lui servir de retraite.

Bientôt d'ailleurs Pardessus, vite fatigué de sa marche, regagnait la tente qu'on lui avait dressée pour la nuit. Là il s'enfermait sous une triple barrière de moustiquaires, pour essayer d'éviter les visites de ces horribles moustiques qui représentent un des plus épouvantables fléaux du pays.



Sous le soleil brûlant, les nègres pagayaient, entraînant les trois pirogues d'une allure vive et régulière.

Dès que le soleil est couché, ils surgissent de toutes parts, et leurs sifflements réunis produisent un bourdonnement qui atteint à l'intensité d'un son d'orgue.

Quelques-uns réussissaient à entrer sous les moustiquaires de Pardessus, et l'on entendait alors ses mains qui claquaient, son gros corps qui se retournait en gémissant et en jurant.

Pendant ce temps Mokoko et Islé faisaient des projets d'avenir, parlaient de ce Paris qu'ils allaient bientôt voir, et une partie de la soirée se passait ainsi en causeries sous l'œil attentif de Moriba qui surveillait les enfants, toujours craignant quelque catastrophe.

On avait traversé ainsi Kayes, Bakel, Motans, Saldé et enfin Podor, le pays du soleil roi, du soleil Dieu, Podor, le point réputé le plus chaud du globe.

En sortant de Podor on commença à apercevoir sur les berges du fleuve les Maures groupés autour de leurs ballots gonflés de gomme ou de dépouilles d'autruches qu'ils portaient à Saint-Louis pour les vendre ou les échanger.

Enfin un beau matin Mokoko aperçut à l'horizon, sur la rive droite du fleuve qui s'élargissait, des taches blanches carrées, et derrière d'autres taches encore. C'étaient des maisons, des maisons en pierre, comme il n'en avait encore jamais vu.

On arrivait à Saint-Louis du Sénégal, dans la ville des Français, première étape vers la civilisation.

*
* *

Erreur n'est pas compte.

Le programme du voyage réglé par Pardessus était de s'embarquer de cette ville pour Marseille. Mais si le précepteur possédait à fond l'art de combiner des boissons alcooliques variées, s'il était connaisseur en vermouth et absinthes, il l'était moins en géographie.

Le confident du roi Toffa ignorait en effet totalement que les grands navires des compagnies Freycinet ou Transports maritimes, qui font le service de la France, ne partent pas de Saint-Louis, mais de Dakar, situé à quelques centaines de kilomètres à l'ouest.

Quand il eut appris cette nouvelle de la première personne à qui il s'adressa, Pardessus fut obligé de la communiquer à son escorte et à son élève. Il le fit avec la diplomatie et la distinction qui le caractérisaient.

« Allons! s'écria-t-il en revenant auprès de sa petite troupe réunie sur les quais et heureuse d'être arrivée au terme de ce long voyage. Allons, tas de vilains singes, faut tâcher de se grouiller un peu, car nous avons encore pas mal de kilomètres à bouffer.

— Comment! fit Mokoko étonné, nous pas arrivés? Toi nous dire que dans la première ville des Français on prendrait beau bateau pour aller sur la mer. »

Pardessus se borna à hausser les épaules d'un air majestueux, moyen excellent pour dissimuler la bêtise qu'il avait faite, et ajouta :

« Mais vous êtes donc plus ignorant qu'une carpe de Fontainebleau, jeune serin? »

Et, solennellement, il répéta ce qu'on venait de lui apprendre.

Saint-Louis n'est pas un port suffisant pour les grands bateaux, et il fallait aller s'embarquer à Dakar, qui était à trois jours de marche en suivant la mer.

Un grognement désapprobatif des noirs accueillit cette nouvelle, mais en l'entendant Pardessus se retourna furieux.

« Quoi! dit-il, on ose manifester contre mes ordres? Eh bien, puisque c'est ainsi, on ne s'arrêtera pas du tout à Saint-Louis... En route! en route! tout de suite... Qu'on décharge les pirogues et qu'on prépare les filanzanes. »

Un nouveau grognement plus fort que le premier salua ces paroles, mais, malgré leur mécontentement, les nègres, habitués à l'obéissance, se mirent aussitôt à la besogne.

Pendant qu'on déchargeait les pirogues, Pardessus daigna permettre à son élève de l'accompagner à travers la ville.

Le professeur, naturellement, n'alla pas bien loin et s'installa à la terrasse du premier café qu'il aperçut, sans s'occuper davantage de Mokoko, qui continua sa promenade, émerveillé par les rues macadamisées qui se coupent à angle droit et viennent aboutir à la place du Gouvernement, au milieu de laquelle se dresse la statue du général Faidherbe.

Dire l'admiration du petit sauvage pour les merveilles toutes nouvelles pour lui que représentait cette ville de vingt mille habitants, est impossible. Il restait bouche bée devant les maisons européennes du faubourg de Sor, relié à la ville par un beau pont de fer. Il regardait les magasins, les trottoirs, et serait volontiers resté là longtemps, mais bientôt son précepteur vint le tirer de son extase en disant :

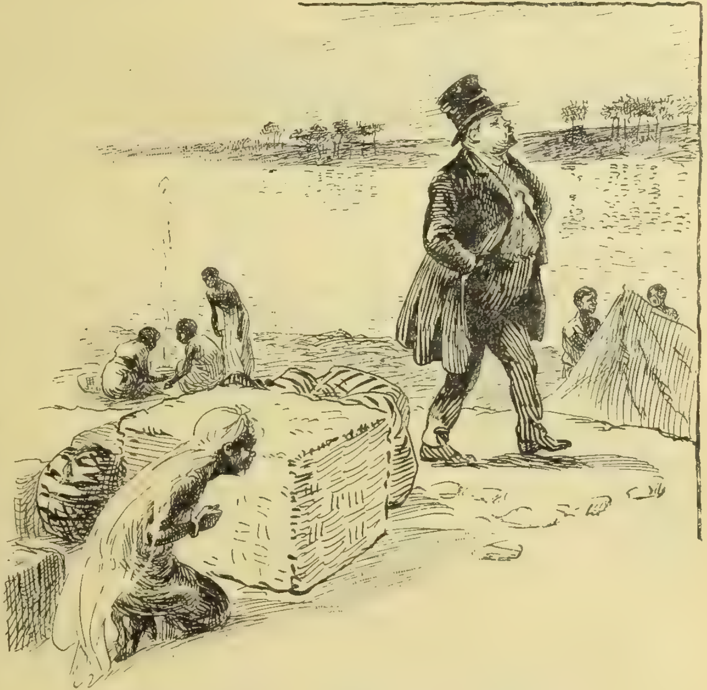
« Allons! en route pour Dakar!... Ce n'est pas la peine de t'extasier sur ce petit bout de ville de rien du tout... Qu'est-ce que tu diras alors, crapaud, quand tu verras Montmartre et les brasseries du boulevard Rochechouart! »

* * *

Les scrupules de Pardessus.

Trois jours après, la petite troupe arrivait à Dakar après un voyage assez agréable au bord de la mer, dont la bise vivifiante rafraîchissait les porteurs.

Quand il mit le pied sur les quais du grand port charbonnier de la Sénégambie, Pardessus avait un air majestueux et digne.



C'était l'occasion d'une partie de cache-cache.

Hâtons-nous d'ailleurs d'ajouter qu'il était presque de sang-froid, n'ayant bu que deux bouteilles de rhum depuis son réveil.

C'est que le savant professeur, à mesure qu'il s'acheminait vers la France, prenait conscience de son importance.

Après tout, il n'était pas le premier venu. Il n'était plus le famélique raté qui, deux années plus tôt, avait débarqué dans cette même ville de Dakar, sans un sou dans la poche et ne sachant pas ce qu'il allait devenir.

Maintenant il était un personnage considérable, le précepteur, le Mentor d'un fils de roi. De roi noir, il est vrai; mais ce souverain en valait bien d'autres, puisqu'il lui avait remis cent mille francs en lingots d'or et un diamant vert d'un million.

A cette idée, le savant Pardessus avait peine à contenir sa joie et son orgueil,

surtout depuis qu'il se trouvait dans une ville avec des rues, des maisons, des cafés, des cafés surtout, enfin tout ce qui constituait pour lui l'existence.

Ce n'était pas vivre que de végéter comme il l'avait fait au milieu des sauvages, mais dorénavant tout allait changer.

Aujourd'hui il était à Dakar, dans deux jours il s'embarquerait sur un bon navire, et bientôt il serait à Paris, mieux encore, à Montmartre, ce paradis terrestre quand on était riche.

Or, ne l'était-il pas, riche, très riche même ?

En faisant ces réflexions, Pardessus caressait amoureusement le coffret de santal solidement accroché sur sa poitrine et qui contenait l'or et le diamant.

Il oubliait bien un peu un détail, un petit détail.

Cette fortune dont il se réjouissait si fort n'était pas à lui. C'était un simple dépôt qui lui était confié.

Mais le bonhomme ne s'embarrassait pas de semblables subtilités, et dès maintenant il considérait le million et l'or comme lui appartenant.

Quant au prince Mokoko, il faudrait qu'il marchât droit... oh! mais! On n'était plus au Soudan, dans la forêt vierge !..

On conçoit que, dans ces dispositions d'esprit, le précepteur du prince chercha à raccourcir le plus possible le séjour à Dakar et à se débarrasser de son imposante escorte, qui lui rappelait trop les Akoutonars et le roi Toffa.

Aussi, laissant tout son monde sur le quai, il courut tout droit au bureau de la Compagnie de Navigation pour s'informer du départ du prochain bateau pour la France. Le hasard le servit à souhait, car le paquebot *l'Afrique,* de la Compagnie des Transports maritimes, partait le lendemain pour Marseille. Pardessus retint séance tenante ses places et revint annoncer à son monde qu'il n'avait plus besoin d'eux. Il le fit dans les termes familiers qui lui étaient habituels.

« Allons, oust! s'écria-t-il, tas de mal blanchis, vous pouvez filer, et plus vite que ça!... je vous ai assez vus... Amitiés à vos poules quand vous rentrerez et à ce vieux sapajou de roi Toffa. »

Les nègres de l'escorte ne comprirent peut-être pas la teneur de cette harangue, mais, comme elle était accompagnée d'une mimique expressive, ils s'apprêtèrent, en braves gens obéissants qu'ils étaient, à repartir vers leur pays.

Un serviteur qui pense à tout.

Moriba cependant, qui parlait un peu français, ne semblait pas disposé à abandonner aussi facilement le petit prince et son précepteur. Il avait pour cela de bonnes raisons. Qu'allait devenir Islé ? La situation devenait délicate pour elle.

Le bon nègre avait de nouveau essayé de faire entendre raison à sa petite maîtresse en lui démontrant que sa folie avait assez duré, qu'il fallait maintenant retourner tranquillement au pays et rassurer le pauvre papa Mamoï, qui devait être bien malheureux.

Mokoko avait tenu à sa petite amie le même raisonnement, mais en vain. La fillette était entêtée : elle avait décidé qu'elle irait chez les blancs avec son petit prince, et elle irait. Si on ne voulait pas l'aider, elle s'arrangerait bien pour gagner la France toute seule; quant à revenir auprès de son papa, jamais! elle préférait mourir et boire le poison de la coquille.

Une fois encore vaincus par cette volonté si énergiquement exprimée, Mokoko et Moriba se résignèrent et tinrent conseil pour savoir comment ils allaient s'y prendre pour embarquer sur le bateau Islé sans que personne se doutât de sa présence.

La maligne fillette, au cours de la route, avait combiné son plan.

Il consistait à se faire hisser sur le bateau que prenaient Pardessus et Mokoko dans sa malle, et puis, en route, quand on serait en pleine mer et qu'on ne risquerait plus de la renvoyer, elle se ferait voir.

A ce moment le précepteur serait bien obligé de la garder.

Voilà pourquoi Moriba était peu disposé à se laisser congédier aussi facilement par Pardessus.

Il arriva à faire comprendre à celui-ci qu'il ne pouvait pas le quitter avant d'avoir porté les bagages sur le bateau.


« Tas de mal blanchis, vous pouvez filer... »

Pardessus, en dépit de son désir de se débarrasser de sa suite, se rendit à la justesse de ce raisonnement, et il chargea Moriba de transporter les bagages. C'était tout ce que désirait le bon noir, et, satisfait de l'avoir obtenu, il remercia le savant professeur avec tant d'effusion que celui-ci ne put s'empêcher de lui dire :

« Il n'y a pas de quoi, vieux serin... Puisque tu veux travailler, travaille, mais arrange-toi pour que tout soit à bord ce soir même.

— Compris, moussa! » répondit le noir ravi.

Puis Pardessus s'éloigna dans les rues de la ville, car il avait à faire une commission importante. Il s'agissait de trouver une boutique de changeur ou de juif où on lui donnerait de l'argent en échange de ses pépites et de ses lingots.

Débarrassés du professeur, Moriba et Mokoko purent préparer tout à leur aise le transport d'Islé sur le bateau.

La fillette avait beau leur dire qu'elle resterait à peine une nuit et le matin du lendemain dans sa malle, Moriba et Mokoko prirent les plus minu-

tieuses précautions pour que l'enfant fût aussi bien que possible durant cette réclusion.

Le bon nègre ne cessait pas de pleurer en travaillant à l'aménagement de la fameuse malle. Quant à Islé, au contraire, elle riait comme une petite folle qu'elle était, en déclarant que jamais elle ne s'était tant amusée.

« Et quand je pense, disait-elle à Mokoko rêveur, qu'en sortant de là je verrai la France, puis que nous serons tous les deux dans la grande capitale... comme ce sera gentil ! »

Mokoko avait beau essayer de calmer cet enthousiasme en faisant presque la figure de Croquemitaine-Pardessus, la fillette n'était pas effrayée le moins du monde.

« Eh bien, quoi, Pardessus ! s'écria-t-elle gaiement, que veux-tu qu'il dise, Pardessus ? Que veux-tu qu'il fasse quand, en pleine mer, j'apparaîtrai devant ses yeux ? Il ne pourra pas me renvoyer, puisque nous serons sur la mer et que toute seule je ne pourrais jamais revenir au pays des Akoutonars... Alors il grognera, il tempêtera, mais ça m'est égal, au contraire, je serai enchantée de le faire enrager, ce gros blanc qui a voulu t'emmener loin de moi. »

Pendant que le petit prince et son amie causaient ainsi, Moriba ne perdait pas son temps.

Il avait commencé par s'assurer, en entrant lui-même dans la malle d'osier, qu'elle était suffisamment à claire-voie pour que sa petite maîtresse ne risquât pas de manquer d'air aussi longtemps qu'elle y resterait enfermée. Puis il avait transporté à l'intérieur du coffre des étoffes, de façon à établir à l'enfant un lit moelleux et confortable.

Ce n'était pas tout : en homme de précaution qu'il était, le bon nègre plaça encore à l'intérieur deux boîtes de conserves de viande, une bouteille d'eau, un couteau et quantité d'autres objets. Si on l'eût laissé faire, il aurait accumulé dans cette malle tant de choses qu'Islé n'aurait pas eu la place de s'y caser elle-même.

« Mais enfin, Moriba, lui dit la fillette, tu n'y penses pas !.. On dirait que je dois rester un mois là dedans. Tu oublies que dès demain j'en sortirai.

— Ça ne fait rien, répondit le nègre, dont les larmes continuaient à ruisseler, vaut mieux trop que pas assez. »

Puis il expliqua longuement à la fillette comment elle devrait s'y prendre pour sortir de la caisse quand le moment serait venu.

La malle serait ficelée avec une corde suffisamment tendue pour qu'elle ne risquât pas de s'ouvrir, mais pas trop cependant, de façon qu'en soulevant le couvercle un léger entre-bâillement pût se produire.

Elle n'aurait alors qu'à passer son petit bras par cette fente et à couper la corde avec le grand couteau qu'il avait eu soin d'enfermer avec elle.

Islé et Mokoko ne purent qu'approuver ces ingénieux préparatifs. Moriba voulut même que, pour plus de sûreté, on procédât à une répétition. Islé fut enfermée dans la malle, cordée de la façon dont le voulait Moriba, et, ainsi

qu'il l'avait prévu, l'enfant put, avec la plus grande facilité, sortir de sa prison en coupant la corde.

Oh, hisse!...

Durant ces préparatifs le temps s'était écoulé, et il fallait se dépêcher de porter les bagages au bateau pour arriver avant l'heure fixée par Pardessus.

Moriba se hâta de faire charger les caisses sur le dos des noirs; il prit lui-même celle qui contenait Islé, habituée d'ailleurs à cette façon spéciale de voyager, et ils s'acheminèrent ainsi vers le port, suivis de Mokoko, qui, inquiet, voulait assister à l'embarquement de sa petite amie.

En route il continuait à causer avec elle à travers la malle d'osier. Il lui exprimait son admiration naïve pour la beauté de la ville qu'ils traversaient, ville presque européenne déjà et dont les larges rues bordées de maisons de pierre bien alignées ressemblaient si peu aux modestes paillotes pointues de la capitale paternelle.

Cette admiration se transforma en délire quand ils débouchèrent sur le port, en face des énormes navires, véritables villes flottantes, dont l'enfant, pas plus que Moriba d'ailleurs, ne se faisait une idée.

On leur indiqua le quai de la Compagnie des Transports maritimes où était amarré l'*Afrique*, qui devait les emporter.

Le navire fumait déjà sous pression pour le départ du lendemain.

Une nuée de nègres et de matelots étaient occupés à le charger. Mokoko et Moriba restèrent un moment ébahis à regarder ce spectacle tout nouveau pour eux.

Deux grues installées l'une à l'avant, l'autre à l'arrière du bateau, prenaient des caisses sur le quai à l'extrémité de leur chaîne, et puis, par un mouvement de rotation automatique, les transportaient au-dessus d'une ouverture pratiquée dans le pont, par laquelle elles disparaissaient dans les flancs du navire.

Mokoko remarqua que l'une des grues servait uniquement à transporter des bennes de charbon, tandis que l'autre semblait réservée aux caisses et bagages.

Mais tous deux hésitaient avant de confier la malle qui contenait Islé à cette énorme machine. Sans se le dire, ils se demandaient si, en tombant dans la profondeur, la fillette ne risquerait pas de se



« Tu n'y penses pas, » dit la fillette.

blesser. Moriba semblait consulter son jeune maître du regard, tout prêt à ouvrir la malle pour rendre la liberté à Islé; mais à ce moment ils entendirent une voix bien connue qui grognait et tempêtait.

Cette voix, c'était naturellement celle de Pardessus, qui venait surveiller le transport de ses bagages.

Il n'y avait plus à hésiter.

Par une dernière précaution, Moriba s'avança vers l'employé de la Compagnie chargé de la manœuvre de la grue et, lui parlant dans sa langue, il lui dit, en montrant la malle d'Islé :

« Prends garde, camarade, ma malle est fragile.

— N'aie pas peur, ami, lui répondit le noir... on la descendra comme un panier d'œufs. »

Et aussitôt l'homme pressé agrippa autour du coffre d'osier les chaînes de sa machine.

Ni Moriba ni Mokoko n'eurent le temps de protester, d'ailleurs Pardessus était derrière eux.

Pâles d'émotion tous les deux, ils virent tout à coup la malle d'osier s'élever au-dessus de leur tête, monter, monter encore, monter toujours, puis tourner, enfin descendre rapidement vers le trou noir, où elle disparut.

Islé était embarquée, mais Moriba et Mokoko étaient bien attrapés.

« Pourvu qu'il ne lui arrive pas malheur là dedans! » pensaient-ils, blêmes de peur et claquant des dents.

Mais Pardessus se chargea de les tirer de leur songerie.

« Eh bien, quoi! criait le gros homme avec l'aplomb et l'audace de quelqu'un qui porte dans son portefeuille une respectable liasse de billets de banque... avez-vous l'intention de rester plantés là comme des imbéciles jusqu'à demain?... Les bagages sont tous embarqués? Filons, et au trot!... Je commence à avoir soif, moi. »

Mokoko et Moriba obéirent avec regret à cet ordre. Ils ne pouvaient quitter la place et détacher leurs yeux de ce trou noir et béant dans lequel Islé venait de disparaître et où continuaient à s'engouffrer d'autres malles et d'autres colis.

Tous deux étaient tristes, mécontents, inquiets, et en marchant Moriba glissa à l'oreille du petit garçon, en français :

« Petit maître... nous avoir fait une bêtise d'écouter Islé.

— Je le crains, » répondit Mokoko pensif.

CHAPITRE VI

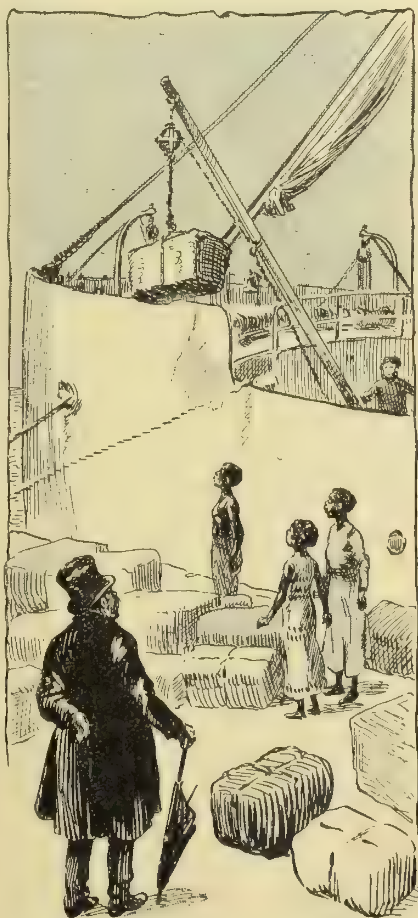
SUR LE PONT

L'ordre du « Crocodile ».

« Menez-moi au capitaine !... Je veux parler au capitaine ! »

C'était Pardessus qui, dans le brouhaha du départ, ne cessait de s'adresser en ces termes à tous les matelots de l'*Afrique* ou à chaque individu que sa casquette galonnée semblait lui indiquer comme faisant partie du navire.

Le savant précepteur, qui était venu prendre possession de sa cabine avec son élève dès le matin, n'était pas satisfait. Disons même qu'il était furieux, absolument furieux.



Ils voient tout à coup la malle d'osier s'élever au-dessus de leur tête...

En l'honneur de son retour au milieu des gens civilisés, il s'était fait beau. Il avait passé sa soirée à courir les magasins de Dakar pour renouveler sa tenue un peu fatiguée par son séjour chez les Akoutonars et par son voyage.

Aussi arborait-il, le matin du départ, sur le pont de l'*Afrique*, une redingote noire presque neuve et un chapeau haut de forme presque reluisant. Ce chapeau haut de forme n'était pas très indiqué comme coiffure maritime, mais Pardessus tenait à ce couvre-chef majestueux, qui lui semblait l'étiquette nécessaire désignant un personnage important.

Or, il tenait à montrer tout de suite qu'il était un personnage important. Il avait même découvert dans une boutique de bric-à-brac une plaque en faux brillants qu'il avait accrochée au revers de sa redingote.

Quand Mokoko, étonné de lui voir ce bijou, lui demanda ce que c'était, il lui répondit :

« C'est l'ordre du Crocodile d'Akoutonar... une décoration de ton papa. »

Et comme le petit prince s'étonnait de ne jamais avoir entendu parler de cet ordre, il lui dit avec tranquillité :

« On n'est pas un roi pour de bon quand on ne peut pas donner des décorations, et si ton papa était trop sauvage pour avoir pensé à ce détail, j'y ai pensé pour lui, moi... Dorénavant l'ordre du Crocodile d'Akoutonar existe, puisque je le porte et que tu vas le porter aussi. »

Sans attendre la réponse de l'enfant, il sortit de sa poche une seconde plaque de verroterie à peu près semblable à la sienne et l'attacha au cou du prince à l'aide d'un énorme ruban vert.



« L'ordre existe, puisque je le porte. »

Celui-ci n'osa pas protester.

Il se dit que peut-être cette mode était nécessaire dans le pays des blancs, et il garda son ruban vert, en songeant seulement que les gens civilisés avaient de drôles d'idées; mais en somme ces gris-gris rappelaient ceux que les soldats de son père portaient à leur cou, et il ne s'en étonna pas autrement.

Quant à Pardessus, on ne voyait que lui, son chapeau haut et sa décoration, sur le pont du navire. Il courait d'un bout à l'autre du pont d'un air important, et répétait toujours, d'une voix qui essayait de dominer le tumulte de l'embarquement :

« Je veux voir le capitaine!... Qu'on me mène au capitaine!... »

Cet appel fut enfin entendu, et un matelot, impressionné par ce gros homme qui criait si fort et portait un soleil sur la poitrine, se décida à le conduire auprès du grand chef.

Pardessus trouve à qui parler.

C'était un brave homme, le capitaine Marius, mais pas toujours commode. Marseillais pur sang, il réalisait, avec sa petite figure ronde brunie par le vent de la mer et encadrée d'un collier de barbe grisonnante, le type classique du vieux loup de mer d'autrefois.

Sacrant et jurant sans repos avec un terrible accent de naturel de la Canebière, il manquait un peu de tenue et de diplomatie pour être capitaine d'un grand paquebot; mais comme il était excellent marin, très consciencieux, la Compagnie le tolérait en dépit de son originalité.

Marius était assis dans son bureau quand Pardessus, flanqué de Mokoko qu'il tenait par la main, y fut introduit par le matelot. Il finissait de signer les dernières feuilles relatives au départ, et, comme quelqu'un qu'on dérange, il demanda avec brutalité :

« Qu'est-ce qu'il y a?... On ne me fichera pas la paix, alors?

— Capitaine, répondit le matelot épouvanté de cet accueil et montrant Par-


« Tu es un imbécile ! »

dessus, c'est ce monsieur qui a voulu à toute force vous parler; il dit qu'il vient de la part d'un roi... Alors j'ai cru bien faire...

— Tu es un imbécile !... On ne dérange pas le capitaine Marius au moment de lever l'ancre... Détale... et plus vite que ça... Pas vrai, mon petit? »

Le matelot n'en demanda pas davantage; il tourna les talons et décampa, heureux de s'en tirer à si bon compte, en laissant l'homme décoré se débrouiller avec le terrible marin.

Mokoko avait bien envie d'en faire autant, et il tirait son professeur par la main pour fuir avec lui ce petit homme rageur qui les regardait d'un œil peu encourageant. Mais Pardessus, fort de son importance, tenait à faire savoir, dès le début du voyage, au capitaine l'honneur qu'il avait de le compter au nombre de ses passagers.

« Monsieur,... commença-t-il.

— Je ne suis pas un monsieur, interrompit le petit homme rogue d'une voix de stentor... je suis capitaine. »

Et pour le prouver il se coiffa rageusement de sa casquette galonnée qui était posée sur son bureau, puis il continua :

« Si vous avez quelque chose à dire, dépêchez-vous, parce que je suis pressé ; on lève l'ancre dans un quart d'heure.

— Capitaine, reprit Pardessus noblement, je tiens à me présenter à vous, moi et cet enfant mon élève, fils du roi des Akoutonars. »

Le Marseillais se leva d'un bond, de plus en plus furieux.

« Et c'est pour me raconter des fariboles pareilles que vous me dérangez au moment du départ! s'écria-t-il... Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse que ce moucheron soit le fils d'un roi nègre?... J'en ai vu plus de cent dans mes voyages, des rois nègres, et même qu'il y en a un qui a voulu me manger sur la côte d'Ivoire... »

Marius, après cette déclaration, s'apprêtait à sortir pour courir à ses affaires; mais Pardessus, ne pouvant croire à un manque de considération aussi complet vis-à-vis de lui et de son élève, insista.

« Mais enfin, dit-il, je suis grand-croix de l'ordre du Crocodile, et je n'admets pas qu'on me loge, moi et *S. A.* le prince Mokoko, dans une petite cabine placée à côté des machines... Quand on a la chance de posséder un fils de roi à son bord, on lui donne une cabine d'honneur... »

Le capitaine était bien décidé à ne pas en écouter davantage; d'un coup d'œil il avait jugé le bonhomme, et, nullement impressionné par sa décoration, ses grands airs et son chapeau haut de forme, il déclara :

« Si vous voulez changer de cabine, voyez le commissaire et payez la différence... Ces choses-là, ça ne me regarde pas; et maintenant au large! C'est l'heure, on va lever l'ancre! »

Tout en parlant, le bouillant petit homme avait poussé Pardessus et Mokoko hors de sa cabine, tout comme s'il s'agissait de vulgaires mortels, et disparut en courant par l'escalier qui menait sur le pont.

Le précepteur était très vexé du manque d'égards qu'on venait de lui manifester devant son élève.

« Celui-là, s'écria-t-il, je le ferai révoquer en arrivant à Paris. »

Quant à Mokoko, il réfléchissait sur ce qu'il venait d'entendre et se demandait avec quelque inquiétude si tous les blancs au milieu desquels il allait vivre étaient aussi rageurs et peu aimables que le capitaine.

Mais il fut vite distrait de ces pensées par le départ qui était en train de s'effectuer.

Le navire commençait à tressaillir sous l'effort de l'hélice qui faisait bouillonner l'eau à l'arrière; on entendait le vacarme de la chaîne de l'ancre qui s'enroulait sur le cabestan.

L'enfant se dépêcha de grimper sur le pont. Quant à Pardessus, il ne suivit pas son élève, il se mit à la recherche du fumoir, où il voulait aller calmer sa colère en absorbant quelques verres d'absinthe.

Adieu, l'Afrique!

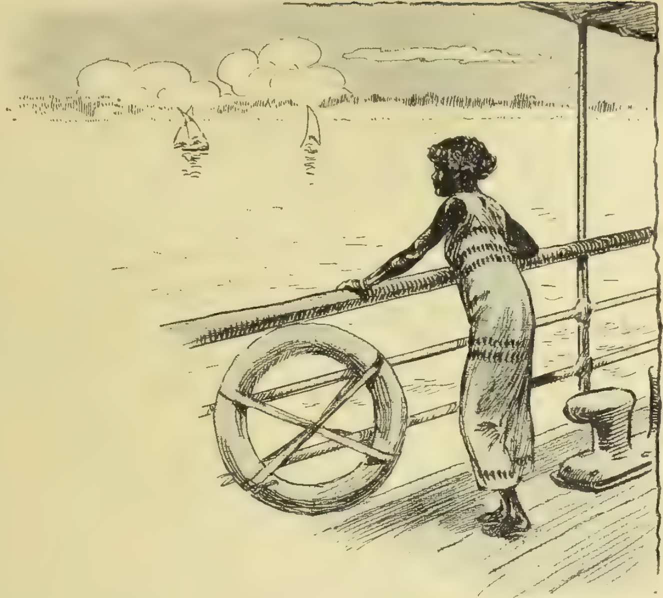
On est parti! Mokoko, appuyé au bastingage, regarde reculer devant ses yeux la côte sablonneuse de l'Afrique, son pays.

Le grand navire a franchi la passe du port, il est maintenant en pleine mer; un calme subit a remplacé à bord l'agitation fébrile du départ. Presque tous les passagers sont comme lui accoudés au bordage, silencieux et un peu émus. Il y a en effet toujours quelque chose d'un peu mystérieux dans cette séparation d'avec la terre ferme. C'est l'inconnu qui s'ouvre devant vous, c'est l'acheminement vers d'autres pays, vers d'autres civilisations.

On comprend que, plus que tout autre, le petit prince noir éprouvât cette impression habituelle à tous les passagers.

Qu'allait-il trouver de bon de l'autre côté de cette mer bleue, dans cette France dont on lui avait conté tant de merveilles? Comme tout ce qu'il voyait lui paraissait déjà beau, puissant, presque surnaturel, à ce petit sauvage à peine sorti de sa forêt vierge! Il restait impressionné par ce beau monde, cette grande maison flottante qui, sans efforts apparents, semblait bondir toute seule si vite sur la crête des vagues.

Aussi regardait-il comme une sorte de divinité le capitaine, qu'il apercevait seul, là-haut, sur sa passerelle, lançant quelques ordres brefs et mystérieux dans son porte-voix de cuivre.


Mokoko, appuyé au bastingage, regarde reculer la côte d'Afrique.

C'était lui, cet homme tout seul, qui faisait obéir d'un mot à sa volonté ce grand monstre. A sa voix, il évoluait à droite, à gauche, il ralentissait, accélérait son allure, et on entendait seulement le ronflement sourd et régulier, à peine perceptible, des machines enfouies dans les flancs du navire.

Il aurait bien voulu comprendre tout cela, le petit prince, avoir quelques explications sur le fonctionnement de toutes ces belles choses nouvelles pour lui, mais son précepteur n'était pas là. Il était occupé ailleurs, et Mokoko se bornait à regarder avec admiration.

Un point du navire sur lequel son regard inquiet se fixait le plus souvent, c'était le trou béant pratiqué sur le pont et par lequel, la veille, il avait vu disparaître sa petite amie Islé.

En se promenant il le recherchait vainement, ce trou, et s'étonnait de ne pas le découvrir.

Avait-il donc été bouché?... Pourvu qu'Islé ne fût pas trop mal dans ces profondeurs mystérieuses!

Afin d'essayer de se rendre compte de l'endroit où pouvait se trouver sa petite amie, Mokoko parcourait tout le navire, n'osant pas cependant s'engager dans ces escaliers tortueux par où montaient et descendaient des gens à peine vêtus qui allaient jeter à la mer des hottes de cendres et de charbon brûlé.

Il avait pu cependant jeter un coup d'œil sur une échelle de fer, et il les avait vus s'enfoncer loin, très loin, là-bas, dans des profondeurs obscures que son regard ne pouvait pas percer.

Toute la matinée il se promena ainsi, cherchant à deviner l'endroit mystérieux où se trouvait sa petite camarade.

Vers midi, une cloche annonça l'heure du déjeuner.

On était maintenant tout à fait en pleine mer, et la côte africaine n'apparaissait plus que comme un léger ruban jaune bornant le ciel bleu dans le lointain.

Il avait été convenu avec Islé qu'elle sortirait de sa malle vers deux heures de l'après-midi. La fillette se trouvait enfermée depuis la veille cinq heures du

soir; c'était un séjour déjà assez long, et Mokoko attendait avec impatience le moment où il la verrait surgir devant ses yeux, d'un de ces nombreux escaliers... mais lequel?

Messieurs... le Roi!...

Pour tromper son impatience, et bien que l'émotion lui eût un peu coupé l'appétit, il suivit la foule des passagers de première classe qui descendaient à la salle à manger.

En y entrant il resta interloqué par le luxe de la pièce, par cette immense table en fer à cheval couverte de vaisselle et de fleurs, par les valets en vestes blanches qui se tenaient immobiles et silencieux tout autour.

Ce repas ne ressemblait pas à ceux du roi son père. Qu'était, par exemple, le festin du jour de son départ, qui lui avait cependant paru si beau, à côté de celui auquel il allait assister?

L'enfant ignorait ce qu'il devait faire, n'osant aller prendre place dans ces chaises tournantes qui étaient fixées tout le long de la salle à manger.

Il était gêné par les regards curieux des passagers, qui semblaient se demander ce que c'était que ce petit bonhomme noir, affublé de ce ruban vert au bout duquel brillaient les bijoux en toc que lui avait imposés son précepteur.

Tandis qu'il hésitait ainsi sous l'œil un peu ironique du capitaine installé au milieu de la table et qui le montrait en souriant à ses voisins, il aperçut enfin Pardessus qui, noblement, faisait son entrée dans la salle à manger.

Dès qu'il vit son élève, il alla le prendre par la main et, s'avançant avec lui vers le centre de la table où déjà les convives attaquaient les hors-d'œuvre, il prit la parole à haute voix en disant :

« Mesdames et messieurs, je tiens à vous présenter le prince Mokoko, fils du grand roi des Akoutonars, et son précepteur le savant docteur Pardessus, grand-croix de l'ordre du Crocodile. »

Cette présentation accomplie au milieu des sourires de l'assistance, il se disposait à s'asseoir à la place qui lui était réservée au bout de la table, quand une nouvelle lubie lui vint à la tête.

« Il est impossible, s'écria-t-il, que le fils du roi des Akoutonars n'occupe pas à cette table la place d'honneur, et je prie le capitaine, devant tout le monde, de remplir les devoirs de courtoisie et d'étiquette qui sont dus à mon élève. »

Toute l'assistance s'amusait énormément de cet incident qui venait si à propos mouvementer la monotonie du voyage. Les uns se demandaient s'ils avaient affaire à un fou, et les autres regardaient le capitaine pour savoir ce qu'il allait répondre à ce curieux individu.

Le brave Marseillais n'hésita pas.

Il était de bonne humeur : le départ s'était effectué d'une façon satisfaisante, le temps n'était pas menaçant, la traversée s'annonçait favorable; aussi ce fut avec un visage largement épanoui qu'il accueillit la requête de l'homme à la ferblanterie, ainsi qu'il appelait Pardessus.



« Moi suis là, Islé... »

« Ma foi, dit-il aimablement, je veux bien placer à ma droite ce petit bonhomme, car, prince ou non, il a une bonne petite frimousse, et je suis sûr que mes voisines seront heureuses de lui faire place à côté d'elles. »

Aussitôt les deux dames qui étaient à la droite et à la gauche du capitaine se levèrent en souriant et invitèrent Mokoko à venir s'asseoir entre elles.

Pardessus, important et fier de la victoire publique qu'il venait de remporter, se glissa entre les rangs en entraînant son élève, à côté duquel il avait la prétention de rester.

Mais alors le capitaine intervint :

« Pas de ça, troun de l'air! s'écria-t-il vivement; nous voulons bien du petit, qui nous plaît, mais nous ne voulons pas de vous, monsieur le professeur... pas vrai, mesdames? Au bout de la table le professeur! »

Pardessus verdit à ce nouvel affront du capitaine, qui décidément semblait avoir pour lui une antipathie bien marquée.

Il voulut d'abord protester, mais comme il gênait le service, quelques grognements significatifs se firent entendre parmi les convives, décidés maintenant à s'amuser aux dépens de celui que le capitaine traitait avec une semblable désinvolture.

A dire la vérité, le diable d'œil gris de Marius fixé sur lui avec insistance lui en imposait. Sans mot dire, il alla s'asseoir tout au bout de la table, et le repas commença.

Les débuts d'un petit sauvage.

Si Pardessus ne semblait pas avoir conquis dès son début les sympathies des passagers, Mokoko, au contraire, devint très vite le favori de tout le monde. Les étonnements, l'ignorance de ce petit sauvage, amusaient les voyageurs, et c'était à qui lui apprendrait à manger, à se débrouiller, au milieu des difficultés d'un repas servi à l'européenne.

Ce qui faisait aussi la joie de ses voisins et celle du capitaine, c'était le français pittoresque et émaillé d'argot que parlait le petit prince.

Quand on lui eut demandé qui lui avait appris le français et qu'il eut répondu que c'était son professeur le savant Pardessus, tous les passagers montrèrent encore plus de méfiance pour le précepteur ridicule qui enseignait à ses élèves la langue des apaches et des habitués des boulevards extérieurs.

Le capitaine ne se gênait pas pour dire à voix haute :

« Ce particulier-là, avec ses morceaux de verre sur l'estomac, ne me dit rien qui vaille, et si ça me regardait, je ne laisserais pas volontiers ce petit bonhomme à la garde d'un pareil Olibrius. »

Après le déjeuner on se rendit sur le pont. Quant à Pardessus, il disparut, et il n'était pas bien difficile de deviner où on pouvait le trouver.

Naturellement il s'était rendu tout droit au fumoir, où, entre deux bouteilles de wisky, il racontait à ceux qui voulaient bien l'écouter la haute situation qu'il occupait auprès du roi Toffa.

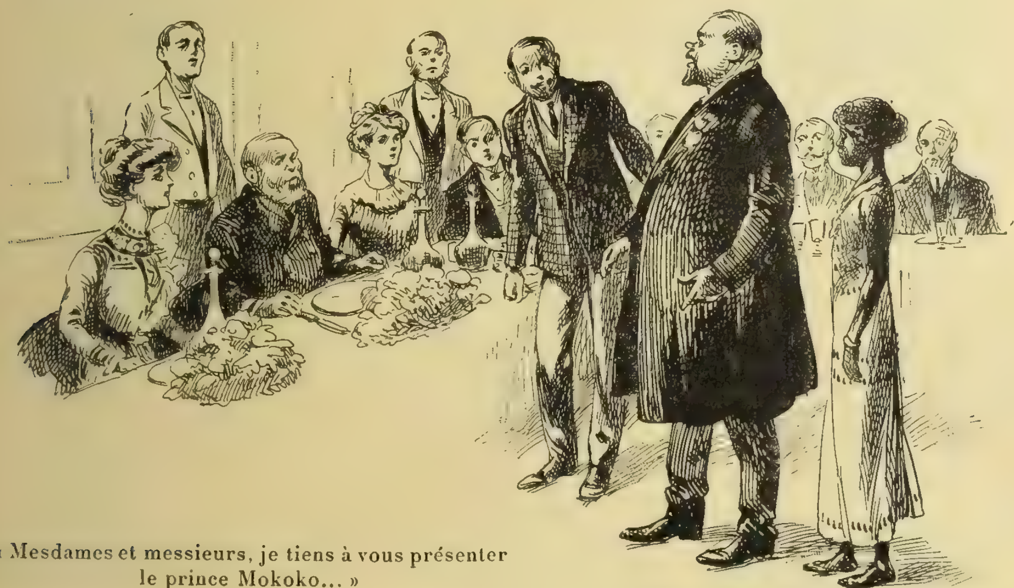
Sous l'influence de l'alcool, sa langue se délia, et, accumulant mensonges

sur mensonges, il laissa entendre à ses auditeurs qu'il se rendait à Paris pour accomplir auprès du ministre une mission diplomatique.

Pendant ce temps Mokoko avait été invité à faire avec ses voisines de table une partie de palets.

C'est un jeu auquel on se livre assez fréquemment sur le pont des paquebots, pour occuper les longues heures de désœuvrement auquel sont condamnés les passagers. Il s'agit de pousser des palets avec une sorte de râteau dans des cases numérotées.

Pendant ce jeu encore le petit prince noir fit la joie de tout le monde par ses allures de jeune sauvage. Il avait en effet l'habitude, quand il jouait dans



« Mesdames et messieurs, je tiens à vous présenter le prince Mokoko... »

son pays d'Akoutonar avec les enfants de son âge, de voir tous ses camarades qui étaient ses sujets s'ébahir sur son adresse et lui donner toujours les meilleures places.

La flatterie est un sentiment que l'on retrouve même à la cour des rois noirs. Il était tout étonné de voir qu'avec les blancs il n'en était pas ainsi : on se moquait de lui quand il manquait ses coups, on l'obligeait à attendre son tour pour lancer les palets.

Dans la fièvre du jeu, il s'oublia même jusqu'à menacer de son râteau un petit garçon anglais qui prétendait jouer avant lui.

Le petit Anglais, pâle de colère, s'était déjà mis en position de boxe, tout prêt à défendre l'honneur de sa race contre ce négrillon insolent, quand le capitaine, qui suivait sa partie en fumant sa pipe, jugea utile d'intervenir.

« Non... non, dit-il, en s'interposant entre les deux rivaux... pas de boxe,


Il s'était rendu tout droit au fumoir.

les enfants... Il faut se cogner de temps en temps, mais pour des choses qui en vaillent la peine. »

Puis, prenant paternellement le petit Mokoko par l'oreille, et l'entraînant un peu à l'écart, il se mit à lui faire la morale.

« Mon petit ami, lui dit-il, c'est possible que tu sois fils d'un roi, comme le chante à tue-tête ton escogriffe de professeur. Mais tu es diantrement mal élevé, ce qui n'est pas étonnant du reste, si c'est ce Pardessus qui a été chargé de ton éducation. »

Puis brusquement il lui expliqua que chez les blancs on devait se conduire de tout autre façon que chez les sujets de son papa. Il fallait être poli, doux et ne pas penser qu'à soi tout seul.

Mokoko écoutait avec intérêt ce langage nouveau pour lui et qui lui découvrait un monde qu'il ne soupçonnait pas. Comme il était intelligent et qu'il ne demandait qu'à s'instruire, il fit bon profit des paroles sensées du bon capitaine et prit ainsi avec lui sa première leçon de politesse.

Mokoko se décide à parler.

Pendant ce temps l'après-midi s'écoulait, et on voyait déjà le soleil tout rouge baisser à l'horizon sur le bleu plus clair du ciel.

Ce spectacle rappela brusquement à l'esprit de Mokoko le souvenir d'Islé, que les nombreuses émotions qu'il avait eues depuis son arrivée sur le bateau lui avaient momentanément fait oublier.

« Mais, s'écria-t-il soudain avec effroi... c'est le soir!

— Eh oui! répondit le capitaine... il faut croire que la journée ne t'a pas paru longue, petit... Tant mieux! Demain je te donnerai encore quelques conseils qui te seront utiles, je crois, dans la vie nouvelle que tu vas mener. Mais qu'est-ce que tu as, gamin? Tu pleures... je t'ai fait de la peine? »

Et vite le brave homme passait son bras autour du cou de l'enfant, dont les yeux étaient pleins de larmes, s'efforçant en vain de le consoler, car il se figurait être la cause de ce chagrin dont Mokoko se refusait de donner la véritable raison.

Mokoko était mortellement inquiet en voyant que la journée s'était écoulée sans qu'Islé eût paru.

« Pour sûr, pensait-il, elle s'est blessée en tombant avec sa malle dans le fond du navire. Puisqu'elle n'est pas revenue, c'est qu'elle est morte... Oh! c'est épouvantable! »

A la fin l'enfant n'y tint plus, et, encouragé par la bonté du capitaine qui continuait à le consoler de son mieux, il se décida à lui confier son secret.

« Ah! dit-il d'une voix tremblante... toi vouloir savoir pourquoi je pleure? C'est parce que moi avoir peur qu'il soit arrivé malheur à ma petite amie Islé, qui est descendue par le trou noir dans le fond du bateau hier soir. Elle pas revenue comme elle l'avait promis... Peut-être elle pas avoir pu couper la corde avec son couteau... »

Le capitaine ne comprit pas tout d'abord ce que lui disait le petit prince dans son langage, mais quelques mots attirèrent son attention... Une petite fille descendue en cachette dans une malle au fond de la cale! Oh! oh! que signifiait cette histoire?

Il interrogea nettement l'enfant, qui peu à peu lui raconta la supercherie dont Islé s'était rendue coupable pour qu'on l'emmenât de force en France.

Dès qu'il eut compris ce qui s'était passé, le Marseillais pâlit.

« Nom d'une bouillabaisse! s'écria-t-il... C'est du joli ce que vous avez manigancé là, faillis gosses!... Jamais ta camarade ne pourra sortir toute seule de sa malle... Il y a peut-être cent colis qui sont entassés au-dessus d'elle... Ah! tu peux l'attendre, gamin! »

La cage est vide!

Sans s'expliquer davantage, le capitaine courut vers l'escalier et le descendit rapidement, suivi de Mokoko qui s'attachait à ses pas, comprenant, à l'agitation du brave homme, qu'il allait porter secours à Islé qui courait un grand danger.

En route, le capitaine appela cinq ou six matelots.

« En bas, les gas, dit-il vivement; paraît qu'il y a une petite fille enfermée dans une malle à fond de cale... Faut aller la délivrer. »

Quelques minutes plus tard, dans le fond du navire une équipe de marins commençait à manœuvrer les colis amoncelés, guettant un cri, un appel qui les guiderait dans leurs recherches.

Mais rien; un silence de mort régnait dans la cale éclairée par les lanternes que les hommes tenaient à la main.

Mokoko atterré contemplait cet océan de malles et de colis, et en les voyant il comprit la folie qu'avait accomplie Islé et à laquelle il s'était associé. Il s'expliquait maintenant pourquoi la fillette n'avait pas reparu sur le pont. Comment aurait-elle pu



Il se mit à lui faire la morale.

soulever le couvercle de sa prison au milieu de ce fouillis de caisses superposées ?

« Pourrais-tu reconnaître la malle dans laquelle ton amie était enfermée ? demanda le capitaine à Mokoko.

— Oui, répondit le petit prince ; c'est une caisse jaune et rouge, faite avec l'arbre qui sert dans mon pays à construire les bateaux.

— Bon ! fit le Marseillais, viens avec moi et regarde de tous les côtés si tu ne vois pas cette malle. »

Il prit une lanterne des mains d'un matelot et s'élança dans la cale suivi de Mokoko. Ils sautèrent d'une caisse sur une malle, enfoncèrent dans des sacs,



« Capitaine je crois, que c'est par ici. »

se glissèrent entre des caisses, mais Mokoko avait beau écarquiller les yeux, il ne voyait pas la fameuse malle en osier blanche et rouge.

Cette pénible recherche durait déjà depuis près d'une heure, quand des appels retentirent à l'autre extrémité de la cale.

« Capitaine, criait un matelot, je crois que c'est par ici ; il y a une malle d'osier crevée ; les côtés semblent sciés avec un couteau, mais il n'y a personne dedans. »

Le capitaine et Mokoko s'empressèrent de se diriger aussi vite qu'ils le purent vers le point où le matelot les appelait.

Du premier coup d'œil Mokoko reconnut la malle.

« C'est celle-là, dit-il.

— Hélas ! fit le capitaine, de plus en plus inquiet en constatant sur les parois de la caisse crevée des taches de sang ; voilà bien la cage ; mais où est l'oiseau ? »

CHAPITRE VII

A FOND DE CALE

Ensevelie sous les malles.

Pendant que les recherches se poursuivent, d'autant plus fiévreuses que la malle vide et sanglante semblait indiquer au capitaine la probabilité d'un malheur, nous allons raconter ce qu'était devenue Islé depuis le moment où nous l'avons quittée, sur le quai de Saint-Louis, suspendue dans sa caisse fragile au bout de la chaîne qui la maintenait dans le vide.

Elle sentit une sensation pénible et angoissante de descente rapide quand la grue la laissa dégringoler au fond de la cale.

Cette sensation s'augmenta encore de l'obscurité brusque dans laquelle elle fut plongée, car, tant qu'elle se trouvait à l'air libre, le jour arrivait jusqu'à elle à travers l'osier de la malle.

Mais elle n'eut pas le temps d'analyser longtemps sa nouvelle situation, qui se trouva brusquement modifiée par des complications qu'elle n'avait pas prévues.

A peine, en effet, se trouva-t-elle immobile au fond de la cale, qu'elle sentit soudain un choc énorme au-dessus de sa tête, l'osier du couvercle craqua comme s'il allait s'effondrer, mais heureusement il était solide et résista.

C'était un colis qui venait d'être précipité sur la malle d'Islé; après celui-là d'autres suivirent, et encore d'autres.

Islé ne s'en rendait pas compte, mais autour d'elle, à côté, partout s'amoncelèrent les caisses, les sacs, les valises. Elle était ensevelie vivante sous un amas qui partait du fond du navire et s'élevait sur une hauteur de trois ou quatre mètres.

Puis le silence se fit, succédant brusquement au choc des objets précipités par la grue dans la cale : le chargement était terminé.

La petite fille savait qu'elle avait la nuit entière à passer dans sa malle, et elle chercha à s'organiser de son mieux.

Par bonheur, la caisse d'osier était tombée à plat dans la cale.

Il lui fut donc facile de se coucher sur les étoffes nombreuses dont le prudent Moriba avait garni sa prison.

Elle pouvait s'étendre tout de son long et se trouva très confortablement sur son lit improvisé.

Malheureusement le sommeil qu'elle attendait ne vint pas tout de suite clore ses paupières.

Elle avait beau rester bien sage, couchée sur le dos, et appeler l'homme de sable, l'homme de sable oubliait sans doute dans sa distribution les petites filles désobéissantes qui abandonnent leur papa pour se cacher au fond des bateaux.

Un temps assez long se passa ainsi.

Islé ne dormait pas. Elle avait horriblement chaud, et elle sentait des gouttes de sueur ruisseler de son front sur ses mains. Ses oreilles battaient, et elle entendait le tic tac de son cœur qui résonnait dans le silence de la nuit.

Bientôt le malaise qu'elle ressentait l'effraya.

« Qu'est-ce que j'ai? se demanda-t-elle. Serais-je malade ? »

Son souffle devenait court. En réalité la pauvre enfant étouffait, manquant d'air respirable sous l'amas des colis qui l'entouraient de tous côtés.

Elle pensa alors à la bouteille d'eau que Moriba avait placée à côté d'elle.

A tâtons, d'une main fiévreuse, elle la chercha et finit par la trouver. Elle but : l'eau était tiède, mais lui fit du bien tout de même.

Alors elle essaya de se rendormir, mais à peine fut-elle couchée que les malaises reprirent, et aussitôt des craintes folles, des hallucinations, la saisirent. Il lui sembla que tout tournait, qu'elle était ballottée sur les vagues; des craquements sinistres résonnaient à ses oreilles, mêlés à des bruits de cloches.

Puis son imagination se mit à battre la campagne. Elle rêva qu'elle était dans l'enfer, où elle avait été précipitée par punition d'avoir désobéi à son papa. Mais elle eut assez d'énergie pour chasser cette idée, et, se pinçant pour s'assurer qu'elle n'était pas morte, elle essaya de se rendre compte de la situation.

En réalité, elle souffrait du manque d'air.

« Si j'ouvrais un peu mon couvercle, se dit-elle, j'aurais moins chaud et je respirerais mieux.

Islé se rappela alors les recommandations que lui avait faites Moriba. Elle n'avait, pour sortir de la caisse, qu'à se mettre à quatre pattes dans la malle et, en s'arc-boutant, à soulever le couvercle avec son dos.

Aussitôt elle se mit dans la position voulue pour exécuter cette manœuvre; mais elle eut beau faire, presser de toutes ses forces, le couvercle ne bougeait pas, et l'entre-bâillement qu'elle espérait ne se produisit pas. Le poids des colis tombés sur elle l'empêchait de soulever ce couvercle.

Elle ne comprit pas tout de suite l'horreur de sa position, et pendant plus d'une heure essaya de toutes les façons de soulever ce damné couvercle, tantôt avec ses bras, tantôt avec son dos.

En détresse !

Quand elle se fut assurée de l'inutilité de ses efforts, elle eut peur, mais une peur atroce, qui était d'ailleurs assez naturelle.

« Je suis perdue, criait-elle... je vais mourir là dedans. J'étouffe ! Au secours ! Au secours ! »

Mais ces cris assourdis restèrent sans effet.

Au bout d'une heure environ, elle tomba épuisée, sanglotante, à bout de force, à bout de souffle, haletante, au fond de sa malle qu'elle considérait déjà comme son cercueil.

Elle resta ainsi longtemps, très longtemps.

Heureusement le manque d'air qui d'abord l'avait suffoquée n'était pas complet, et elle commençait à s'habituer à l'atmosphère raréfiée qu'elle respirait.

Elle essaya de réfléchir, de raisonner. Pourquoi ne pouvait-elle pas entrebâiller sa prison? Moriba se serait-il trompé? Avait-il trop serré les cordes qui ficelaient la malle?

Non, puisque avant de partir pour l'embarquement elle avait essayé et pouvait soulever son couvercle à sa volonté.

Soudain elle pensa au choc qu'elle avait ressenti au-dessus de sa tête et comprit.

« J'ai d'autres malles au-dessus de moi, murmura-t-elle; mais alors, comment vais-je faire pour sortir? Je ne le pourrai pas. Quelle heure est-il?... Est-ce le jour? est-ce la nuit? Depuis combien de temps suis-je enfermée dans cette horrible boîte? »


Le sommeil ne vint pas tout de suite.

La pauvre petite était incapable de répondre à toutes ces questions qui se pressaient dans sa tête surchauffée.

Fallait-il donc se laisser mourir ainsi? Non. Islé était une fillette énergique; elle voulut lutter. De nouveau elle essaya de soulever le couvercle, et de nouveau elle n'y réussit pas.

Alors elle se dit : « Puisque je ne peux pas sortir par en haut, à cause des malles qui m'écrasent, peut-être pourrai-je sortir par les côtés. Oui; mais comment percer ces épaisses parois d'osier tressé à double fil, comme savent le faire les habitants d'Akoutonar? »

Tandis qu'elle gisait éperdue sur le fond de sa malle, sa main rencontra le couteau, ce couteau qui devait être l'objet de sa délivrance. Elle poussa un cri de joie.

« Parbleu, dit-elle, avec ce couteau je vais faire un trou dans le côté de la malle. »

La brèche.

Aussitôt la voilà à l'œuvre. Courageusement elle attaque, avec son arme tranchante, l'osier qui gémit, mais résiste à l'effort des petites mains nerveuses de la fillette.

Longtemps elle s'acharna, coupant, piquant, et enfin elle sentit la lame qui sortait tout entière de l'autre côté. Il ne restait plus qu'à agrandir le trou.

Oh! si seulement elle avait un peu de lumière pour pouvoir guider son travail, si elle pouvait respirer! Mais sans se décourager Islé manœuvrait son couteau.

En tâtonnant elle eut la satisfaction de constater que son ardeur n'était pas inutile, car elle put bientôt passer le bras par l'ouverture qu'elle avait faite.

Mais alors une nouvelle déception l'attendait : au bout de ses doigts elle sentait un nouvel obstacle : c'était une seconde malle qui était calée contre la sienne.

Elle essaya de la repousser, mais en vain, elle était trop lourde : l'enfant avait bien brisé le mur de sa prison, mais pour en trouver un second derrière. Ses efforts étaient inutiles.

Elle retomba découragée, ruisselante de sueur sur son lit, résignée à mourir, puisque, malgré tout son courage, elle ne pourrait sortir de ce tombeau où sa folie et son entêtement l'avaient précipitée.

Mais non, même dans les cas les plus désespérés, un effort est rarement tout à fait vain. Elle s'aperçut bientôt qu'elle respirait plus librement; l'air pénétrait par le trou qu'elle avait pratiqué dans sa malle; elle n'étouffait plus, ses tempes battaient avec moins de violence, et elle put goûter quelques instants de repos qui apportèrent un peu de calme dans son esprit.

Pourra-t-elle rester ainsi jusqu'à ce que Mokoko, inquiet de ne pas la voir apparaître, dénonce sa présence dans le navire et qu'on vienne la chercher?

Non, ce serait trop long; il fallait lutter encore, essayer de se dégager toute seule de ce chaos dans lequel elle était plongée.

« Puisque j'ai percé une malle, pensa-t-elle, pourquoi n'en percerais-je pas deux? Derrière celle-là il n'y en a peut-être pas d'autre. »

Et la voilà qui s'escrime sur la paroi de la deuxième malle. Elle était heureusement en bois mince, et, grâce au couteau bien tranchant de Moriba, elle en vint à bout en moins d'une heure. Un craquement lui apprit que la seconde malle avait cédé.

Il était temps, car l'enfant était à bout de forces. Ses mains brûlaient, et elle s'était coupée en manœuvrant le couteau.

Il ne restait plus qu'à agrandir les ouvertures pour lui permettre de se glisser à travers. Elle accomplit cette besogne, mais se heurta ensuite au contenu de la malle.

Au toucher elle reconnut du linge, des étoffes. Il fallait déplacer tous ces objets pour avancer.

Un à un elle arracha les vêtements contenus dans le coffre et les fit passer derrière elle, puis attaqua vigoureusement la paroi opposée de la seconde malle.

C'était derrière cette paroi que se trouvait le salut ou le désespoir.

En quelques coups de couteau aidés par des coups de pieds, elle défonça le côté du coffre et constata avec une joie facile à comprendre que le vide s'ouvrait par derrière. Elle était sauvée!!

Pas encore!

Islé se glisse hors de la deuxième malle; mais, au lieu de se trouver sur le sol comme elle l'espérait, elle s'y trouve dans un étroit couloir formé par les colis.

Comment se diriger? De quel côté va-t-elle aller? Et toujours cette obscurité qui l'environne de toutes parts!

Elle appelle encore au secours de toutes ses forces, mais cette fois c'est un bruit sourd et lointain qui couvre sa voix.

Islé n'est jamais montée en bateau. Islé sort de son village nègre ; elle ne sait pas que ce bruit, c'est celui de la machine en mouvement qui entraîne le navire.

Elle chemine le long de l'étroit passage, se heurte de nouveau à des tas de sacs empilés, tourne cet obstacle en tâtonnant et en rencontre d'autres.

Pendant des heures elle tourna ainsi, allant à droite, à gauche, mais toujours sans apercevoir la moindre lueur pour la guider vers l'extérieur, vers la vie.

Soudain un fracas épouvantable retentit dans la cale : une montagne de colis s'est écroulée, ensevelissant sous leur poids Islé épuisée, blessée, Islé qui gît sans connaissance et peut-être sans vie...

*
* *

ésurrection !

Islé rouvre les yeux et aperçoit penchée sur elle la figure rougeaude d'un homme qui la regarde à la lueur d'une lanterne.

« Elle a bougé !... Elle n'est pas morte ! » cria la voix du brave capitaine, car c'était lui qui, après de longues heures de recherches, venait de découvrir Islé dans un coin de la cale, sous l'amas des colis écroulés.

Aussitôt accourent les matelots, et la petite fille se sent enlevée par des bras robustes. Enfin un rayon de jour fait clignoter ses paupières habituées depuis si longtemps à l'obscurité.



Islé se glisse hors de la deuxième malle.

A mesure que l'homme qui la portait gravit les marches d'un escalier interminable, le jour grandit, et soudain elle aperçoit devant elle la mer bleue, sur sa tête le ciel.

Elle respire longuement et sourit à ses sauveurs, qui viennent de l'asseoir sur un des bancs du pont.

« Ah ! dit-elle, bon ça, ciel bleu ! »

Puis soudain, reprenant la conscience des choses, elle voit le cercle des passagers qui l'entourent avec curiosité, et elle demande :

« Où est Mokoko ? Pourquoi lui pas là ? »

Le petit prince n'était pas loin. Il n'avait pas quitté le capitaine durant les longues angoisses de ce sauvetage, et, s'avançant vers sa petite camarade, il s'assit à côté d'elle sur le banc en disant :

« Moi suis là, Islé... Oh! si tu savais la peur que toi nous as faite!... Nous bien imprudents.

— Ah! quant à ça, mes gaillards, reprit la grosse voix du capitaine, vous pouvez vous en vanter, d'avoir été imprudents... A-t-on jamais vu des petites filles qui se font descendre à fond de cale dans une malle? »

Les passagers assistaient amusés à cette scène et bénissaient ces deux petits sauvages qui leur procuraient les distractions d'un voyage aussi mouvementé. Tous laissaient voir leur sympathie pour les enfants. Le capitaine lui-même n'osait pas gronder pour son inconséquence cette fillette qu'il venait d'arracher à un si grand péril.

L'accueil de Pardessus.

Heureux d'être réunis et mis en confiance par les visages souriants qu'ils voyaient autour d'eux, Islé et Mokoko goûtaient la joie qui succède aux grandes inquiétudes, quand soudain un passager rompit brusquement le charme.

« Que va dire de cette aventure le précepteur de ces gamins, le célèbre M. Pardessus? dit le passager en riant.

— Mais c'est vrai! ajouta un autre; où est-il donc, le précepteur?... Comment se fait-il qu'il ne soit pas là? Il faut l'avertir. »

A ce nom de Pardessus, les enfants s'étaient regardés avec effroi.

Ils n'étaient pas au bout de leurs difficultés. Comment le précepteur, l'homme de confiance du roi Toffa, allait-il accueillir Islé? Quelle décision était-il capable de prendre à son égard?

Ils allaient le savoir, car un mouvement de curiosité s'était manifesté parmi les passagers, qui regardaient tous dans la direction que l'un d'eux venait d'indiquer. On voyait, en effet, le chapeau haut de forme de Pardessus, qui sortait du fumoir situé à l'avant du bateau, et voici le bonhomme qui se dirige du côté des enfants.

Islé et Mokoko, à cette vue, se prirent les mains, pâles, mais tout prêts à affronter l'orage.

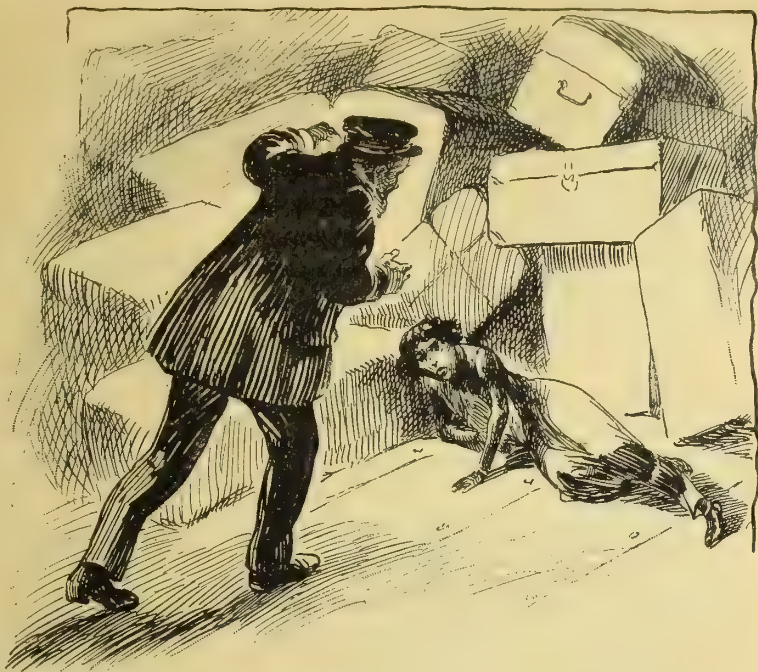
Le brave capitaine, qui avait remarqué leur terreur, se dépêcha de jeter à l'enfant ces paroles rassurantes :

« Ne t'inquiète pas, petite... je suis là... on arrangera les choses. »

Excellent homme! Mokoko le remercia d'un regard si touchant, que le Marseillais en fut tout ému et ne put s'empêcher de grommeler à part lui :

« Satanés gamins!... ils sont capables de me faire faire des bêtises. »

Le cercle des curieux s'était ouvert pour laisser le passage à Pardessus, et le bonhomme s'avança en titubant à deux pas du banc sur lequel se trouvaient les deux enfants. Il était abominablement rouge, et ses yeux vagues ne laissaient aucun doute sur l'état d'ébriété dans lequel il se trouvait.


« Elle a bougé... Elle n'est pas morte! » cria le brave capitaine.

Mais, comme tous les alcooliques invétérés, Pardessus était capable de se dominer un moment et de se donner l'apparence du sang-froid.

Aussi ce fut d'un ton presque froid qu'il interpella son élève et la fille de Mamoï :

« Que signifie? dit-il... comment es-tu ici, Islé? »

Islé répondit simplement d'une petite voix que l'émotion étranglait :

« Grondez pas, maître Pardessus... Moi vouloir aller chez les blancs avec Mokoko, alors moi cachée dans les bagages. »

Pardessus, auquel on avait déjà raconté l'histoire de la malle, ne demanda pas de plus amples explications.

Une colère folle, augmentée d'ailleurs par l'alcool dont les fumées lui montaient au cerveau, l'envahit.

« Ah! c'est ainsi, s'écria-t-il, que vous vous moquez de votre maître, petits bandits, petits gredins? Mais je vais vous apprendre... »

Et, le poing levé, le gros homme s'élançait déjà sur les enfants pour les battre, quand il se sentit saisi par une poigne solide qui le fit pirouetter sur lui-même de si vive façon, qu'il faillit s'étaler sur les planches du pont, aux rires de l'assistance.

Inutile de dire que celui qui prenait ainsi la défense des enfants, c'était encore le brave capitaine. Furieux à son tour de la lâcheté du professeur et écœuré de l'état d'ivresse dans lequel il le voyait, il cria d'une voix qui n'admettait pas de réplique :

« Je vous défends de toucher à ces enfants. »

Pardessus essaya d'abord de crâner.

« Mais enfin, dit-il d'une parole pâteuse, c'est à moi pourtant qu'ils ont été confiés... Je suis leur précepteur, le délégué du roi des Akoutonars, et j'ai le droit de les diriger à ma guise. »

Le capitaine haussa les épaules et répliqua :

« Possible que vous ayez le droit ailleurs, mais tant que vous serez à mon bord, je ne vous permettrai pas de les toucher même du bout du doigt ; c'est-il compris, monsieur le délégué du roi ? »

Des rires unanimes saluèrent cette salutaire leçon, et Pardessus, comprenant, malgré son ivresse, qu'il n'était soutenu par personne, changea de tactique.

« Cependant, monsieur le capitaine, dit-il sur un ton plus calme, vous admettrez, j'espère, que cette petite fille a eu tort de s'échapper de son pays pour nous suivre jusqu'ici, cachée dans une malle, et je ne peux pas la féliciter de cette folie. »

Cette opinion était raisonnable, aussi le capitaine dut-il en convenir.

« Évidemment, fit-il, la gamine a eu tort.

— Bien, continua Pardessus encouragé par ce premier succès, aussi j'espère bien que vous allez la débarquer et la renvoyer en Afrique le plus tôt possible. »

Un gros rire du capitaine accueillit cette proposition.

« Ah çà ! monsieur le précepteur, s'écria Marius, vous êtes complètement fou ou idiot. Vous vous figurez qu'on arrête un transatlantique en pleine mer comme un fiacre sur la Canebière ? Nous sommes à deux jours de Marseille ; je débarquerai la petite sur le quai de la Joliette, et pas avant.

— Et là-bas, insista Pardessus, qu'est-ce que j'en ferai ?

— Ce sera votre affaire, répondit le capitaine ; je vous conseille cependant de remplir votre devoir avec les enfants, ou bien je me verrai forcé de faire mon rapport aux autorités. »

A ce mot d'autorité, le délégué du roi Toffa devint subitement très doux ; il parut même se dégriser et se contenta de déclarer :

« Soit ! en arrivant à Marseille je me mettrai en communication avec le roi mon maître, et j'agirai selon ses instructions au sujet de cette petite fille. »

Puis, sans insister davantage, sans même parler à ses élèves, Pardessus, gêné par les regards moqueurs de l'assistance et surtout par l'attitude de son ennemi, le peu commode capitaine, tourna sur ses talons et s'éloigna dans la direction du fumoir, son grand refuge.

L'Angleterre s'en mêle !

Mais au moment où il allait s'engager dans l'escalier qui y conduisait, des cris de colère et de protestation se firent entendre, qui attirèrent l'attention de tous les passagers. Ces cris étaient poussés par un grand escogriffe d'Anglais au teint de brique, qui, suivi de sa femme, s'avançait vers le capitaine, en proie à la plus grande agitation. Pardessus lui-même s'arrêta, curieux de savoir ce qui motivait l'indignation de ce couple britannique.

Ah ! comme il aurait mieux fait de suivre sa première idée, le professeur, et d'aller continuer devant ses bouteilles le cours de ses occupations habituelles ! Malheureusement il voulut connaître le sujet de la colère du passager, et cette curiosité lui coûta cher.

L'Anglais s'était avancé vers le commandant et lui disait, sur un ton menaçant :

« Master commodore, mon nom est Sir William Heisch.

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? » grommela le capitaine Marius qui, on le sait, n'avait pas très bon caractère et trouvait la façon dont lui parlait cet étranger un peu trop cavalière.

Mais celui-ci, sans se laisser démonter, continuait :

« Mon nom est William Heisch, et William Heisch n'est pas content.

— Pourquoi ? demanda flegmatiquement le commandant.

— Parce que, répondit l'Anglais, de plus en plus rouge, parce que j'arrive de la cale avec mon épouse Mistress Heisch afin de voir si mes coffres étaient sur une bonne place, et qu'est-ce que j'ai vu, *by god!* dans la cale, qu'est-ce que j'ai vu ?

— Oui, qu'est-ce que vous avez vu, à la fin ? demanda Marius impatient.

— J'ai vu, reprit l'insulaire, et Mistress Heisch l'a vu aussi... nous avons vu tous les deux mon malle cassé, mon linge qui traînait partout, mes papiers qui se promenaient jusque sur les escaliers, et mon vêtement de cérémonie, mon frac tout neuf, le voici. »



« Je vous défends de toucher à ces enfants. »

Ce disant, le grand escogriffe se tourna vers sa femme, qui brandit aussitôt aux yeux de tous un vêtement noir évidemment fripé et sali.

Après avoir attendu un moment pour laisser produire sur le commandant et sur l'assistance l'effet qu'il attendait de cette pièce à conviction, Sir William continua, de plus en plus agressif :

« Et vous croyez, master commodore, qu'un citoyen de la Angleterre souffrira sans rien dire qu'on ouvre son malle, qu'on salisse son frac et qu'on répande son linge sur tout le bateau !... Non, master commodore, ce n'était pas une chose possible... je demande réparation. »

Le capitaine avait compris ce qui s'était passé. C'était encore cette satanée petite Islé qui lui occasionnait cette affaire, car c'était elle qui, pour sortir

de sa malle, avait été obligée d'éventrer dans la cale celle de l'Anglais irascible.

Au lieu de se fâcher, Marius semblait enchanté, et un sourire malicieux se dessina sur sa lèvre rusée. Aussi ce fut d'un ton très adouci, presque poli, qu'il répondit à Sir William :

« Mossieu, vous avez parfaitement raison. Il n'est pas admissible que sur un navire bien tenu les bagages des passagers soient éventrés; aussi vous n'avez qu'à vous en prendre à M. Pardessus, ici présent, qui, en ne surveillant pas les enfants qui lui sont confiés, est seul responsable de cet accident, que je déplore. »

L'Anglais n'en écouta pas davantage. Heureux de trouver enfin quelqu'un sur qui il pût assouvir sa colère et venger l'honneur britannique, il courut en trois enjambées sur Pardessus et, lui mettant sous le nez le frac qu'il avait arraché des mains de sa femme, il lui cria :

« Alors c'était vous qui avez démoli mon bagage?

— Mais non, mais non, balbutia Pardessus tout interloqué de voir retomber sur lui cette affaire... Ce n'est pas moi... C'est ce démon de petite Islé...

— Bon! interrompit Sir William... ça suffit... Nous autres Anglais, nous avons pas l'habitude de nous venger sur des petites filles, mais nous tapons sur des gros messieurs comme vous qui sont responsables des petites filles... Aussi, monsieur, je vous préviens que je vais boxer vous. »

Le professeur, à la suite de cet avertissement, essaya de se débarrasser de cet Anglais dangereux et voulut quitter la place; mais Sir William l'arrêta d'un vigoureux coup de poing appliqué en plein nez.

Pardessus poussa un cri de douleur et se retourna vers le capitaine pour appeler à l'aide; mais Marius avait jugé prudent de disparaître, et il suivait la petite scène derrière la fenêtre du salon de première.

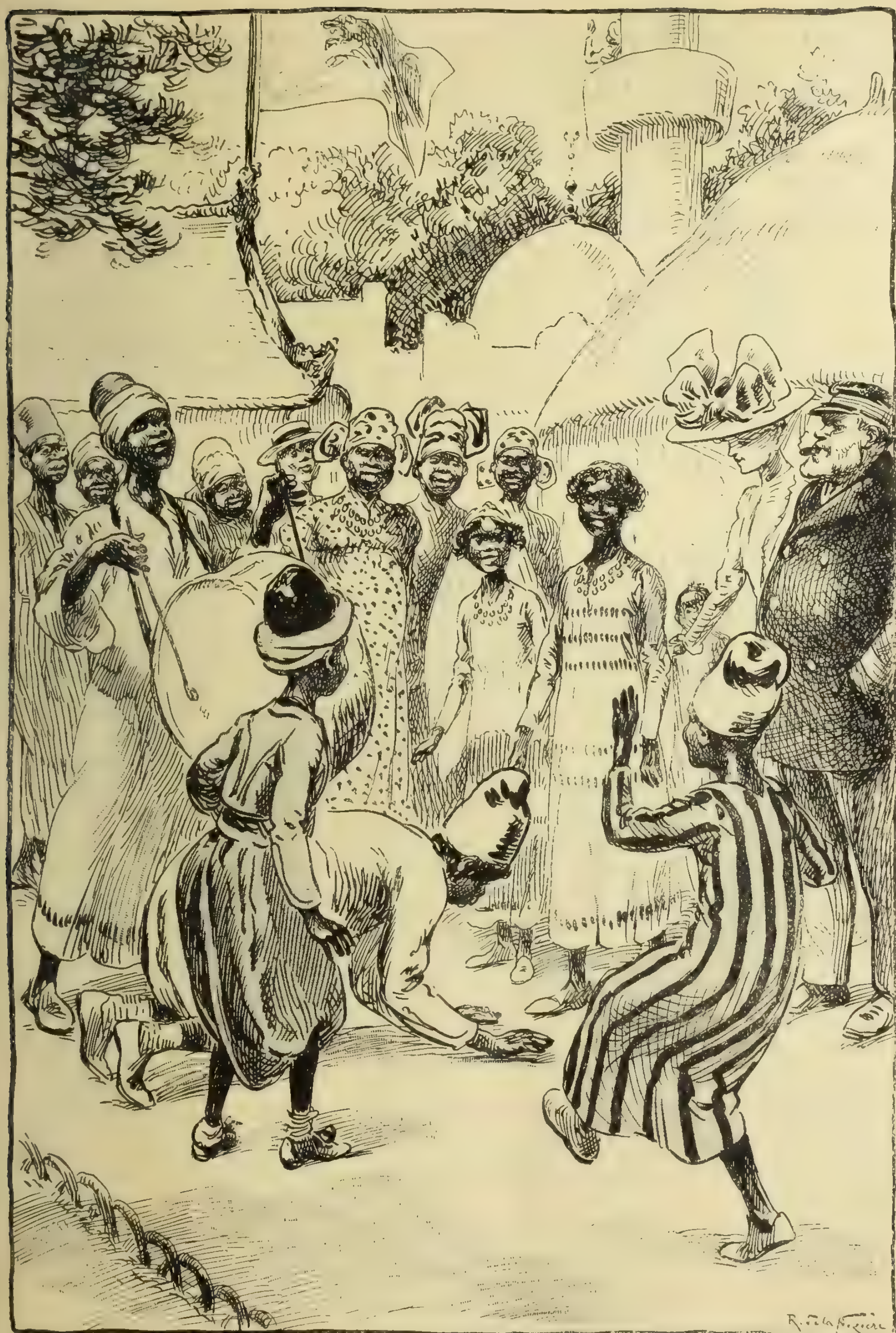
Quant aux passagers, ils s'amusaient beaucoup et encourageaient l'Anglais.

Celui-ci, du reste, n'avait pas besoin d'encouragement. Il continuait, avec une régularité de boxeur émérite, à appliquer son poing sur chaque œil de l'infortuné professeur, que pendant ce temps sa femme bourrait de coups d'ombrelle dans les jambes.

Mais ce petit exercice ne se prolongea pas; l'insulaire jugea sans doute que son adversaire n'était pas digne de lui, et, estimant l'honneur national suffisamment vengé, il salua, offrit le bras à son épouse et s'en alla très digne. Pardessus, geignant, pleurant, grognant, saignant, disparut dans la direction de la buvette, où il allait tâcher de se remettre d'une alarme aussi chaude.

Tout s'arrange!

Mokoko et Islé voulurent suivre leur professeur, qu'ils voyaient en si triste état, mais les passagers les retinrent. Ils pensèrent, après cet intermède, à s'occuper d'Islé, qui, après la terrible journée qu'elle avait passée dans la cale, avait besoin de soins. Il fallait la loger, lui trouver une cabine où elle pût se reposer dans un bon lit.



Les nègres vinrent tous avec le plus grand respect baiser les pieds de Mokoko.

Plusieurs dames s'offrirent à s'occuper d'elle. Le capitaine et le commissaire du bord lui désignèrent une bonne cabine, et la fille de Mamoï s'y rendit immédiatement sur ses jambes, conduite par les passagers, qui l'avaient prise sous leur protection.

Mokoko avait accompagné sa petite amie jusqu'à l'escalier qui conduisait aux cabines.

Au moment de la quitter, la maligne fillette se pencha vers son oreille et lui murmura dans sa langue quelques mots qui voulaient dire à peu près ceci :



« Ça y est! il y a du bon!... »

« Ça y est! il y a du bon! nous ne nous quitterons plus maintenant, et j'irai à Paris avec toi. »

Mokoko, soulagé d'un grand poids en sachant sa petite amie sortie saine et sauve de sa terrible aventure, et brisé par les émotions qu'il venait de subir, était venu s'accouder aux bastingages.

La nuit était presque complètement venue, et l'enfant goûtait avec délices le repos et le calme de la mer, éclairée seulement par la lueur imprécise du crépuscule.

Dans le ciel encore rosé, mais d'un rose pâle, comme couvert d'un crêpe, les premières étoiles commençaient à scintiller; et Mokoko, debout à l'avant du navire, cherchait à deviner tout là-bas, très loin à l'horizon, ces côtes de France où il allait aborder dans quelques jours.

Que lui réservait ce pays nouveau où il allait vivre?

Le peu qu'il avait déjà vu de la civilisation à bord du bateau avait commencé à l'effrayer, et il était presque sur le point de se laisser envahir par de vagues sentiments de crainte et de regrets.

Peut-être aurait-il été plus heureux en restant bien tranquille, choyé et gâté dans son pays d'Akoutonar, au lieu d'aller courir les aventures avec, comme seul soutien et guide, ce déplorable Pardessus.

Mais l'enfant secoua bien vite cette tristesse et ces craintes, qui lui parurent une preuve de faiblesse.

« Non! dit-il, il vaut mieux que j'aille là-bas... Si j'éprouve des difficultés, tant pis! je les surmonterai; et quand je reviendrai au pays pour gouverner mes sujets, j'aurai vu, j'aurai comparé, j'aurai peut-être souffert, mais je serai un homme. »

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

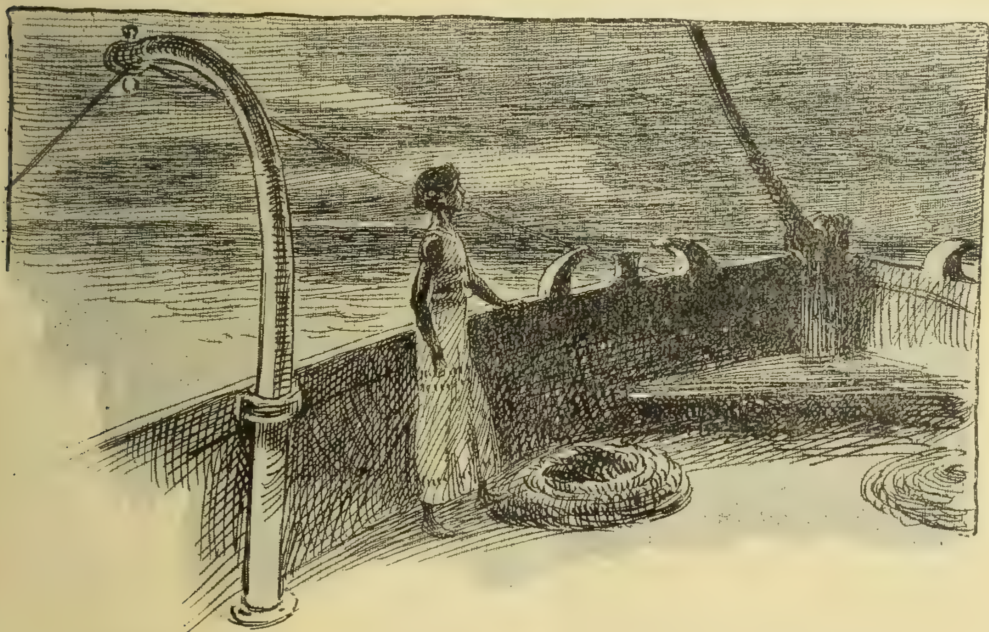
DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

UNE BONNE JOURNÉE

Un instant de répit.

L'*Afrique* est entré dans le port de Marseille après une excellente traversée. Dès qu'il put quitter le navire, Pardessus le fit avec le plus vif contentement.



Il cherchait à deviner à l'avant du navire ces côtes de France où il allait aborder.

Il lui tardait d'échapper à la surveillance du capitaine et à l'hostilité des passagers.

Il comprenait qu'il ne s'était pas montré très à son avantage durant la traversée, et n'avait pas réussi à imposer le respect et l'admiration qu'il croyait dus à un homme comme lui.

Tout cela était la faute de ce diable de capitaine, qui tout de suite avait

refusé de le prendre au sérieux ; mais Pardessus comptait bien se rattraper à Paris.

Aussi à peine fut-il entré en possession de ses bagages, que, tenant Mokoko par la main droite et Islé par la main gauche, il s'apprêtait à sauter dans un fiacre pour se faire conduire à la gare.

Mais il avait compté sans les passagers de l'*Afrique* et sans le capitaine Marius, qui s'était mis dans la tête de ne pas le lâcher aussi facilement.

« Eh là! monsieur Pardessus, s'écria l'homme terrible, où allez-vous si vite? »

Le précepteur fut sur le point d'envoyer promener le capitaine, en lui répondant que depuis qu'il avait quitté son bord il n'avait plus de comptes à lui rendre et qu'il allait où bon lui semblait. Mais il se retint, sachant par expérience que le Marseillais n'était pas homme à se laisser intimider, et qu'il pouvait lui attirer des ennuis.

Aussi ce fut sur le ton le plus courtois qu'il répondit qu'il allait prendre le train pour Paris avec ses élèves.

« Mais le rapide ne part qu'à neuf heures du soir, fit observer le capitaine, et il est dix heures du matin ; vous avez donc tout le temps de faire visiter la ville à ces enfants. »

Les dames qui avaient pris soin d'Islé depuis sa sortie de la cale intervinrent :

« Nous serions heureuses, monsieur, dirent-elles, de nous charger du prince et de la fillette pendant cette journée. Si vous vouliez nous les confier, nous vous les ramènerions ce soir à la gare pour prendre le rapide de Paris. »

Pardessus hésita un instant; mais il comprit qu'il était préférable pour lui d'accueillir cette demande, et il répondit qu'il accordait volontiers la permission.

Pendant ce temps il s'occuperait à télégraphier à son souverain pour lui demander des instructions au sujet d'Islé.

« Malheureusement, ajouta-t-il, la réponse sera longue à venir, et je serai obligé de garder pendant plusieurs mois peut-être cette petite fille. »

Pardessus prit ensuite congé de ses connaissances du bateau en leur laissant les enfants.

A l'Exposition coloniale.

Quelle belle journée ce fut pour Mokoko et Islé que celle qu'ils passèrent à Marseille avec les charmantes personnes qui avaient ainsi intercédé en leur faveur!

Longtemps, par la suite, durant les terribles épreuves qu'ils devaient traverser à Paris, ils se rappelleront ces heures de bonheur, les plus heureuses peut-être qu'ils devaient passer sur la terre française.

D'abord et avant tout ils se trouvaient délivrés de la tutelle de l'insupportable Pardessus, et c'était déjà une grande satisfaction. Aussi ce fut avec une



« Eh là, monsieur Pardessus, où allez-vous si vite ? »

gaieté d'oiseaux échappés de leur cage que Mokoko et Islé suivirent leurs aimables compagnons dans leur visite de Marseille. Ceux-ci, de leur côté, s'amusèrent de l'ébahissement de ces petits sauvages devant les merveilles d'une grande ville. Ils parcoururent en voiture la Canebière, la rue Noailles, montèrent à Notre-Dame de la Garde par le funiculaire.

Partout c'étaient, de la part de Mokoko et d'Islé, des exclamations admiratives et des questions sans fin auxquelles les dames répondirent de leur mieux, heureuses d'instruire ces enfants naïfs, mais à l'intelligence si vive et si ouverte.

A une heure ils retrouvèrent dans un restaurant du vieux port le brave capitaine qui était venu les rejoindre, sa besogne de débarquement terminée.

On mangea une admirable bouillabaisse qui parut succulente aux petits sauvages, puis on discuta des projets pour l'emploi de l'après-midi.

Les uns voulaient aller au palais de Longchamp ; il leur paraissait curieux de voir l'impression que les sujets du roi Toffa éprouveraient devant les tableaux.

D'autres proposèrent de se rendre à l'Exposition coloniale, qui se tenait justement au rond-point du Prado.

Ce fut cette dernière proposition qui réunit les suffrages, et on partit en tramway pour l'Exposition.

« Tu verras là-bas, disait le capitaine à Mokoko, des hommes de ton pays.

— Qu'est-ce qu'ils font ici? demanda le petit prince. Pourquoi sont-ils venus ?

— Pour se faire voir, lui répondit-on.

— Tiens ! dit l'enfant après un moment de réflexion... bonne idée ! Quand moi serai roi, moi ferai aussi une exposition en Akoutonar et montrerai des blancs à mes sujets. »

Ce projet du petit prince amusa follement les dames.

« Bravo ! s'écria l'une d'elles ; si tu veux de moi, petit, je m'engagerai à ton exposition. »

Mais Mokoko secoua la tête négativement à cette proposition ironique.

« Oh! non, fit-il, madame... pas vous... vous trop jolie; gens de mon pays trop malheureux s'ils vous voyaient à côté de leurs femmes. »

La passagère de l'*Afrique* fut sensible à ce compliment si bien tourné, mais elle n'eut pas le temps d'y répondre, car on arrivait à la porte de l'Exposition.

Où Mokoko retrouve des compatriotes.

Dès l'entrée, Mokoko et Islé restèrent ébahis devant le spectacle qui se déroulait devant leurs yeux.

Ainsi, pensaient-ils, les blancs si puissants n'avaient pas seulement leurs hautes maisons de pierre, leurs bateaux qui marchent tout seuls, leurs magasins si brillants, mais ils possédaient encore, quand ils le désiraient, les paillotes de leur pays d'Afrique.

Ils reconnaissaient le village nègre, qui était construit auprès d'un petit lac, les arbres et les pirogues, et cette vue les émut profondément.

Ils voulurent causer avec les gens de leur race, et, bien que ne parlant pas tout à fait la même langue que cette tribu soudanaise, assez lointaine du pays d'Akoutonar, ils se comprirent fort bien.

La nouvelle de la présence à l'Exposition du fils du roi Toffa se répandit rapidement dans le camp des nègres, et ceux-ci vinrent tous avec le plus grand respect baiser les pieds de Mokoko.

Le petit prince se laissait rendre ces hommages avec une majesté qui amusa et intéressa beaucoup ses compagnons.

Quant aux enfants, ils étaient heureux de ce souvenir de leur pays, trouvé dès leur arrivée sur la terre étrangère. La France leur paraissait moins lointaine depuis qu'ils voyaient ces gens de leur couleur et de leur race.

Ah! elle est bien puissante, cette attraction du pays natal que tout homme ressent invinciblement dès qu'il en est parti! Les antipatriotes auront beau s'ingénier à nous prouver le contraire, tout individu au cœur bien placé doit souffrir loin de son pays, même s'il se trouve transporté dans des contrées plus belles, plus favorisées, plus civilisées.

L'Esquimau sous les climats bénis de nos régions tempérées regrette sa hutte de neige et son ciel inclément, comme l'habitant du désert regrettera ses sables brûlants.

« Eh! troun de l'air! c'est comme moi, disait le brave capitaine tout joyeux, c'est comme moi quand je ne suis plus à Marseille; je suis malheureux, tandis qu'ici un roi n'est que mon cousin. »

Pour prouver sa joie et faire les honneurs de sa ville, le Marseillais fit goûter aux enfants et à ses passagers toutes les joies de l'Exposition.

On grimpa sur des montagnes russes, on tira à la carabine, et là encore Mokoko fit preuve d'une adresse qui stupéfia ses compagnons. Le petit prince faisait mouche à tous coups et cassait les œufs par douzaines.

« Ah çà, gamin, lui demanda le capitaine, on connaît donc les armes à feu dans ton pays?

— Pas tout le monde, répondit Mokoko, mais papa a reçu un fusil, cadeau d'un chef français, il a appris à moi à faire poum! Quand je serai roi, ajouta Mokoko avec gravité, tous mes soldats auront des fusils, et alors nous aller combattre nos ennemis les Badaboums. »

Les adieux du capitaine Marius.

Malheureusement cette belle journée était terminée; il était l'heure de partir pour la gare, où l'on devait retrouver Pardessus.

Le retour dans la voiture, le long de la promenade du Prado, fut presque triste, on parlait peu; le capitaine lui-même était silencieux, contrairement à son habitude.

Il pensait avec inquiétude à l'existence qui attendait à Paris ces enfants livrés à ce curieux personnage auquel il allait les remettre et en qui il avait une si maigre confiance.



On grimpa sur des montagnes russes.

Aussi, au moment de les quitter, tandis que le fiacre gravissait au pas du cheval la rude montée du boulevard du Nord, il dit à Mokoko, avec un peu d'émotion dans la voix :

« Petit, si un jour tu avais quelque chose qui n'allât pas là-bas dans ce grand diable de Paris, si on te rendait malheureux, faudrait m'écrire tout de suite : capitaine Marius, rue Mazagran, à Marseille... Tu as bien compris ?

— Oui, compris, répondit le prince touché de la bonté de cet homme.

— Capitaine Marius, rue Mazagran, » répéta le Marseillais.

La voiture s'arrêtait devant l'entrée de la gare, et tout le monde y pénétra. Pardessus les attendait devant les guichets. Il vint au-devant de ses élèves d'un pas ferme et mesuré qui surprit le capitaine.

Celui-ci, dès qu'il aperçut le précepteur, avait fixé sur lui son regard d'acier, et quand il vit que l'homme de confiance du roi Toffa n'était pas trop gris, il marmotta entre ses dents :

« Tant pis! S'il n'avait pas été d'aplomb, je ne lui aurais pas laissé les marmots. »

Mais Pardessus, depuis qu'il avait quitté le navire, semblait vouloir effacer la mauvaise impression que ses allures et ses habitudes d'intempérance avaient produite sur le capitaine et les passagers.

Il se présenta donc avec dignité, flanqué d'un employé de la gare qui paraissait avoir pour lui la plus grande déférence.

« Je vous remercie d'avoir bien voulu vous charger de mes élèves, » dit-il, froid et correct, au capitaine.

Puis, se tournant vers la petite fille, il ajouta :

« J'ai télégraphié au roi ton équipée, Islé, et quand j'aurai reçu les instructions de mon souverain, je saurai ce que je dois faire de toi.



Vivement Pardessus grimpa sur le marchepied.

— En attendant je vais à Paris avec vous? demanda la fille de Mamoï, timidement.

— Oui, » répondit le professeur.

Islé retint un mouvement de joie, et elle se contenta d'échanger avec Mokoko un coup d'œil de satisfaction.

On passa sur le quai de départ, le long duquel était rangé le rapide qui allait les emmener à Paris.

Là encore l'émerveillement des enfants put se donner libre cours. Ils n'avaient jamais vu de gare ni de chemin de fer, et regardaient, muets d'admiration, l'énorme machine qui haletait comme un animal fougueux, impatient de bondir à travers l'espace.

Mais Pardessus ne s'attarda pas à leur donner la moindre explication sur cette merveille du génie humain, que l'habitude nous empêche même de remarquer.

Il saisit brusquement les enfants par le bras et les guida vers un compartiment devant lequel l'attendait, casquette à la main, l'employé respectueux.

« Si mon prince veut monter, dit cet homme, son wagon réservé l'attend. »

Pardessus était ravi de cette mise en scène qu'il avait préparée, et il regardait sur les figures du capitaine et de ses amis l'effet qu'elle produisait.

Voyant que ceux-ci restaient indifférents, occupés surtout de faire leurs adieux aux enfants, il insista :

« Le chef de gare, à qui j'ai fait connaître ma qualité et celle de mon élève, m'a donné un wagon réservé. »

Puis fièrement Pardessus grimpa sur le marchepied, après avoir échangé avec le capitaine et les passagers un salut plus cérémonieux que sympathique. Il alla ensuite se prélasser sur la banquette du wagon.

Les adieux de Mokoko et d'Islé furent plus longs.

Le brave Marseillais ne pouvait s'empêcher d'être ému en embrassant les deux enfants.

« Je ne sais, nom d'une brique, pas pourquoi, disait-il aux dames, mais ça me fait quelque chose de voir partir ces deux petits sauvages pour Paris, tout seuls avec cet escogriffe... J'ai comme une idée qu'il va leur arriver malheur. »

Le coup de sifflet du départ coupa court aux confidences du capitaine. Le train s'ébranla lentement sur les rails, et l'on vit les deux petits nègres, leur nez collé contre les grandes vitres du beau wagon, envoyer des signes amicaux à leurs amis d'un jour, à ceux en compagnie desquels ils avaient passé cette bonne journée à Marseille.

Mokoko trouvait qu'il allait joliment vite, ce train qui les emportait vers l'inconnu et les séparait de ce brave capitaine Marius, dont ils devaient garder un si bon souvenir.

CHAPITRE II

L'HOTEL DE LA BUTTE

Une grosse déception.

Je ne m'attarderai pas à vous décrire les étonnements continuels de nos jeunes héros devant toutes les choses nouvelles et merveilleuses qu'ils trouvaient sur leur route.

L'arrivée à Paris, dans le brouillard gris de la matinée, les déçut. Ce mot magique « Paris » leur faisait supposer une ville toute en or, peuplée de gens magnifiquement vêtus. Quand ils s'aperçurent que cette capitale n'était, à leur avis, pas plus belle que Marseille, car elle n'avait même pas de soleil, ils en furent tout étonnés.

Mokoko essaya d'obtenir à ce sujet quelques explications de son professeur, mais celui-ci le rabroua vertement.

Depuis qu'il se sentait libre, qu'il n'était plus tenu de garder les apparences comme quand le capitaine l'observait de son œil gris perçant et moqueur, Pardessus traitait le petit prince et surtout Islé avec une brutalité et un sans-gêne révoltants.

Dès l'arrivée à Paris surtout, son aplomb semblait avoir doublé. Il était chez lui, là, et dans le fiacre où il s'était installé avec ses élèves, il réfléchissait, tandis que la voiture les entraînait à l'adresse qu'il avait indiquée. Ses réflexions devaient être cependant agréables, car les enfants, qui étaient blottis sur la banquette de devant, voyaient par instants un sourire mauvais voltiger sur les lèvres de leur précepteur.

Oh! oui, il était heureux, Pardessus, en voyant défiler devant ses yeux les rues de ce Paris qu'il avait quitté deux années plus tôt pauvre, à bout de ressources, pour aller tenter la fortune en Afrique.

Et il l'avait trouvée, cette fortune!

Ne revenait-il pas avec plus d'un million sur lui, là, dans ce coffret qu'il tenait toujours accroché à son cou?

Évidemment un obstacle s'opposait à ce qu'il pût considérer cette fortune comme lui appartenant, à lui Pardessus : cet obstacle, c'était ce petit prince noir et aussi cette satanée fillette qui par sa folie venait encore compliquer la difficulté de son plan; mais bah! il en viendrait à bout tout de même.

Il était chez lui, à Paris, mieux encore, à Montmartre, car la voiture longeait maintenant le boulevard des Batignolles, et cet obstacle, il saurait bien s'en débarrasser.

Quelques minutes plus tard le fiacre s'arrêtait rue des Martyrs, devant une

maison d'assez piètre apparence, sur laquelle on lisait écrite en grosses lettres l'enseigne suivante :

HOTEL DE LA BUTTE

MAISON MEUBLÉE

Chambres depuis 1 fr. 50. — *On prend des pensionnaires.*

Pardessus ouvrit la portière, et comme ses élèves, se croyant arrivés à destination, s'apprêtaient à descendre à sa suite, il les retint.

« Restez dans la voiture, marmaille! dit-il de cette voix rude et autoritaire dont il se servait avec eux depuis son arrivée en France... Attendez-moi sans bouger là dedans jusqu'à ce que je vienne vous chercher... Si vous avez le malheur de mettre le nez hors de la voiture, gare à vous! »

Après avoir soigneusement fermé les glaces, le professeur descendit de l'équipage, repoussa la portière et dit au cocher :

« Attendez et empêchez les enfants de bouger.

— Compris, patron! » répondit l'homme, qui déplia son journal, heureux de l'aubaine qui lui présageait une longue attente durant laquelle l'aiguille de son taxi continuerait à travailler pour lui.



« Restez dans la voiture, marmaille! »

Mokoko et Islé restèrent donc seuls dans la voiture. Ils purent se communiquer tout à leur aise leurs réflexions, qui n'étaient pas des plus joyeuses.

Ainsi c'était là ce beau Paris dont ils avaient tant rêvé sous leurs paillotes lointaines : c'était ces petites rues noires, ces maisons tristes sous la pluie qui tombait, ces habitants habillés de couleurs sombres qui filaient le long des rues au milieu du flot des voitures bruyantes et fumantes!

Une sorte de malaise indéfinissable envahissait ces pauvres petits enfants du soleil et de la nature, transplantés brusquement et sans transition au milieu des lourdeurs d'une grande ville, dont personne n'avait su leur faire d'abord apprécier les beautés et la majesté.

Et puis ils regrettaient leurs amis du bateau, surtout depuis l'attitude nouvelle de Pardessus à leur égard.

« Pourquoi, demandait Mokoko, notre professeur est-il devenu tout d'un coup si méchant avec nous?... Il ne nous parle que pour nous gronder... Au pays il n'était pas ainsi...

— C'est peut-être, disait Islé, parce qu'il est en colère contre moi de ce que je t'ai suivi; mais ce n'est pas de ta faute, et dans tous les cas il ne devrait pas te manquer de respect comme il le fait... Tu es son maître, après tout... tu es le fils du roi Toffa. »

Hélas! depuis qu'il avait quitté le sol de l'Afrique, le petit prince commençait à s'apercevoir que sa royauté n'était pas chose très importante chez les blancs.

La mère Grippe-Sous.

Mais laissons les enfants à leur conversation dans la voiture fermée, et pénétrons dans l'hôtel de la Butte, où nous allons retrouver le savant professeur.

Dans une petite pièce sale et mal meublée, qui servait à la fois de conciergerie et de bureau, une vieille femme est assise dans un grand fauteuil, à côté d'une planche fixée au mur, sur laquelle sont accrochées, à des clous numérotés, les clefs des différentes chambres de la maison.

Cette vieille, présentons-la tout de suite : c'est la mère Grippe-Sous, la patronne de l'hôtel de la Butte.

Elle semble fort agitée, la mère Grippe-Sous, et de son bonnet sale ses mèches grises s'échappent et retombent en saule pleureur sur sa figure parcheminée.

« Ainsi, disait-elle à Pardessus, vous voilà donc revenu?

— Eh oui, mère Grippe-Sous, répondait le professeur, et je reviens avec de l'argent... je suis riche.

— Pas possible! s'écriait la vieille... Vous, riche!... Mais alors vous allez pouvoir me payer l'argent que vous me devez?

— Certainement! » fit Pardessus.

Afin de prouver à la patronne la véracité de ses affirmations, il plongea sa main dans la poche intérieure de sa redingote et en tira un vieux portefeuille au ventre rebondi.

« Regardez! » dit-il.

Et il étala devant la vieille, sur la table graisseuse, une respectable liasse de billets bleus.

A ce spectacle, les yeux de la mère Grippe-Sous pétillèrent, ses mains maigres aux doigts crochus s'avancèrent sur la table comme s'ils allaient happer cette proie; mais Pardessus rentra vite le portefeuille.

« Pas de ça, Lisette! s'écria-t-il... les fafiots sont pas pour votre vilain nez, la maman.

— Cependant, supplia celle-ci sur un ton larmoyant, vous savez bien que vous me devez trois cents francs depuis deux ans, sans compter les intérêts. »

Pardessus tira à regret trois billets, et les tendant à la vieille :



« Pas possible! »

« Les voilà, vos trois cents francs! fit-il en souriant. Et maintenant écoutez-moi bien; car si vous m'obéissez fidèlement, si vous consentez à m'aider dans l'affaire que je vais vous proposer, il y en aura bien d'autres à gagner. »

La patronne de l'hôtel de la Butte avait ramassé avec joie l'argent qu'on lui donnait, et soudain souriante, aimable, obséquieuse même, elle disait :

« Vous savez que je vous suis toute dévouée, monsieur Pardessus; la preuve c'est que je vous ai fait crédit dans le temps, et même que vous me l'avez joliment fait attendre, mon pauvre argent... Je croyais bien ne plus pouvoir le revoir... Voyons, dites-moi, de quoi s'agit-il? »

Le professeur réfléchit un moment avant de répondre, puis il se décida :

Donnant, donnant!

« Voilà, dit-il. J'ai ramené avec moi de l'Afrique deux enfants, deux petits noirs... L'un est le fils d'un roi, qui me l'a confié pour faire son éducation. »

En dépit de son désir d'encaisser l'argent de Pardessus, la vieille, en entendant ces paroles, ne put s'empêcher de rire.

« Vous, dit-elle, vous, monsieur Pardessus, vous êtes chargé de faire l'éducation du fils d'un roi!... Ah! ça, par exemple, c'est drôle!

— Pas si drôle que ça, interrompit sèchement Pardessus vexé. Je suis aussi capable que n'importe qui d'instruire un petit nègre; d'ailleurs ce n'est pas votre affaire...

— Vous avez raison, fit la maman Grippe-Sous conciliante, continuez.

— J'ai l'intention de loger ces enfants chez vous, et je vous payerai bien leur entretien, mais à une condition : c'est que vous veillerez sur eux, et que quand je serai absent ils ne pourront sortir de l'hôtel sous aucun prétexte.

— C'est facile, fit la vieille, et je m'engage à remplir ce rôle de geôlier... Mais combien me donnerez-vous pour ça?

— Dix francs par jour et par enfant.

— Quinze, implora la patronne... ça vaut quinze francs!

— J'ai dit dix, et pas un sou de plus... Si vous ne voulez pas, j'irai ailleurs.

— Eh bien, soit! s'écria la vieille, ravie de l'aubaine, j'accepte, mais dites-moi au moins combien de temps vous me les laisserez. »

Pardessus ne répondit pas tout de suite à cette question, qui parut l'embarrasser. Puis, après quelques secondes de réflexion, il dit :

« Je ne puis pas vous fixer encore à ce sujet... Le séjour chez vous de mes

élèves dépendra de certaines raisons qui pourront le prolonger ou le raccourcir... Mais vous pouvez toujours compter sur deux mois.

— Ça suffit, dit la vieille... Je leur donnerai de bonnes chambres... Des enfants de roi, il faut qu'ils soient bien logés. »

Pardessus eut un geste indifférent.

« Comme vous voudrez, fit-il en souriant... D'ailleurs le garçon seul est fils de roi; quant à la fillette, il n'y a pas le moindre ménagement à garder avec elle... Il faut la faire travailler, qu'elle vous aide dans la maison. »

La figure ridée de la vieille s'épanouit, car la perspective de loger chez elle une bonne qui non seulement ne lui coûterait rien, mais lui rapporterait, lui parut fort agréable.

A ce moment des cris, des rires, un vacarme de pas rapides, se firent entendre dans l'escalier.

« Ah! dit la vieille hôtelière, voilà mes clients qui rappliquent pour le déjeuner... Pas de danger qu'ils manquent à cette habitude, les gaillards!

— Qu'est-ce que c'est que vos clients? demanda Pardessus.

— Toujours les mêmes, vous les connaissez... les artistes du cirque voisin. »

Le professeur se frotta les mains avec satisfaction.

« Eh quoi! s'écria-t-il, Auguste, l'Hercule et Poum-Poum sont toujours ici?

— Naturellement, répliqua la mère Grippe-Sous, pourquoi n'y seraient-ils plus?... Mon hôtel n'est donc pas une maison où l'on peut rester longtemps? »

Pardessus s'était levé et semblait ruminer une idée.

Au moment où l'hôtelière manifestait le désir de s'en aller pour aller nourrir ses fauves, ainsi qu'elle le disait, le professeur la saisit par le bras et lui dit joyeusement :

« Maman Grippe-Sous, avez-vous du bon vin dans votre cave?

— J'ai toujours tout ce qu'il faut pour les gens qui me payent, » répondit-elle.

Le délégué du roi Toffa comprit. Sortant deux pièces d'or de la poche de son gilet, il les mit dans la main ridée de la vieille et lui dit :

« Vous allez couvrir la table de vos clients de bonnes bouteilles... C'est moi qui régale... Pardessus paye sa bienvenue... Allez le leur dire. »

L'hôtelière sortit vivement, et quelques minutes après on entendait des hurlements, des cris de joie et même un ban frappé sur les assiettes avec les manches des cuillères.

C'étaient les habitués de l'hôtel de la Butte, auxquels la patronne venait de communiquer les intentions généreuses de Pardessus, et qui manifestaient leur satisfaction avec un certain vacarme.

Quand le professeur jugea que son entrée était suffisamment préparée, il se regarda dans un morceau de glace étoilée qui était accrochée à la muraille du petit bureau, arrangea sa chevelure rare, tira de sa poche l'ordre du Crocodile, qu'il suspendit au revers de sa redingote, et, l'air important, il ouvrit la porte, se dirigeant, en homme qui connaît la maison, vers la salle à manger.

Des pensionnaires originaux.

Son arrivée fut saluée par de nouveaux cris et de nouvelles acclamations.

Autour de la table ronde étaient assis une dizaine de convives dont la plupart paraissaient connaître Pardessus et se levèrent, dès qu'ils l'aperçurent, pour venir lui serrer la main.

Ce fut d'abord un gros homme à la figure rubiconde, qui n'était vêtu que d'une culotte et d'un maillot rose, découvrant ses bras nus et énormes. Il marchait en se dandinant et parlait d'une voix de basse fortement éraillée.


Son arrivée fut saluée par de nouveaux cris.

— Bonjour, Hercule! dit Pardessus au colosse.

— Eh! bonjour, Pardessus, répondit l'autre en lui envoyant une bourrade amicale, qui le fit trébucher sur ses courtes jambes... Te voilà donc revenu de ton grand voyage?

— Comme vous voyez, Auguste, fit Pardessus en serrant les mains d'un petit homme glabre, maigre, la figure longue, les yeux petits et malicieux, qui ne cessait de se courber devant lui dans des salutations grotesques.

Soudain on entend un craquement sinistre. Un corps léger et souple bondit par-dessus la table sans renverser même une salière, et un homme à la figure ouverte, intelligente, se trouve à côté de Pardessus, auquel il dit avec un accent anglais très prononcé :

« Allo! master Pardessus... vôlez-vous secouer la main avec moa?... Je suis enchanté de vous voir de retour. »

L'homme qui prenait ainsi le chemin le plus court, par-dessus les tables, pour venir saluer les arrivants, ne pouvait être que le clown Poum-Poum, le favori de tous les petits Parisiens, celui qu'ils appelaient dans leurs rêves, Poum-Poum enfin, le seul, l'unique Poum-Poum, qui faisait la voltige, le tapis, les barres fixes, jouait la pantomime en véritable artiste, et chaque jour savait trouver une plaisanterie ou une scie nouvelle pour amuser ses petits amis les enfants.

Pour finir de faire connaître les habitants de cet hôtel dans lequel étaient

appelés à vivre Islé et Mokoko, nous devons mentionner aussi Mme Ismérie, la femme de l'Hercule, une toute petite personne aux cheveux filasse, menue et frêle à croire qu'on la renverserait en éternuant à côté d'elle. C'était pourtant l'épouse du robuste gaillard. A première vue, il faut avouer qu'elle ne paraissait pas autrement ravie de sa destinée, car elle avait une petite figure triste et des yeux qui semblaient toujours noyés de larmes.

Les propositions de Pardessus.

Quand le premier étonnement causé par son retour fut calmé, Pardessus montra d'un geste large les bouteilles que la mère Grippe-Sous avait placées sur la table, et, tel un grand seigneur invitant ses vassaux, il annonça :

« Je paye ma bienvenue et je vous invite tous à boire à ma santé. »

A peine ces paroles étaient-elles prononcées qu'elles furent saluées par le bruit sec que produisirent les bouchons fortement arrachés par des mains expertes, et le vin coula dans les verres. Poum-Poum jugea utile de porter un toast au généreux amphytrion, et, sautant d'un bond sur la table, il commença dans son jargon si pittoresque et avec sa gaieté communicative :

« Master Pardessus, vo étiez parti pour les pays très loin, les pays où il faisait chaud et où il y a de petites bêtes appelées éléphants et des grosses bêtes appelées moustiques. Ou plutôt non, c'est pas ça, c'est tout le contraire : des petites bêtes appelées moustiques et des grosses bêtes appelées éléphants.

« En vous voyant aujourd'hui, là devant nous, je devine tout de suite, car je suis un homme très intelligent, que vous êtes revenu du pays chaud. Vous avez un bon mine, un décoration sur la poitrine, vous payez à boire à tout le monde, et vous avez aussi payé vos dettes à maman Grippe-Sous.

« Quand on paye ses dettes on est fou ou bien riche, riche à plus savoir que faire de son argent. Dites-nous ce que vo êtes, master Pardessus : un maboul ou un richard ? »

Pardessus répondit avec une bonhomie souriante à cette question indiscrète :

« Je ne suis pas maboul le moins du monde, fit-il.

— Alors vo êtes riche ?

— Eh bien, oui, là, reprit le professeur... j'avoue que j'ai fait fortune auprès du roi noir dont j'étais le conseiller et l'ami. »

Poum-Poum leva sa jambe en l'air et commanda :

« Je propose un ban pour l'homme riche. Hip ! Hip ! Hourra ! »

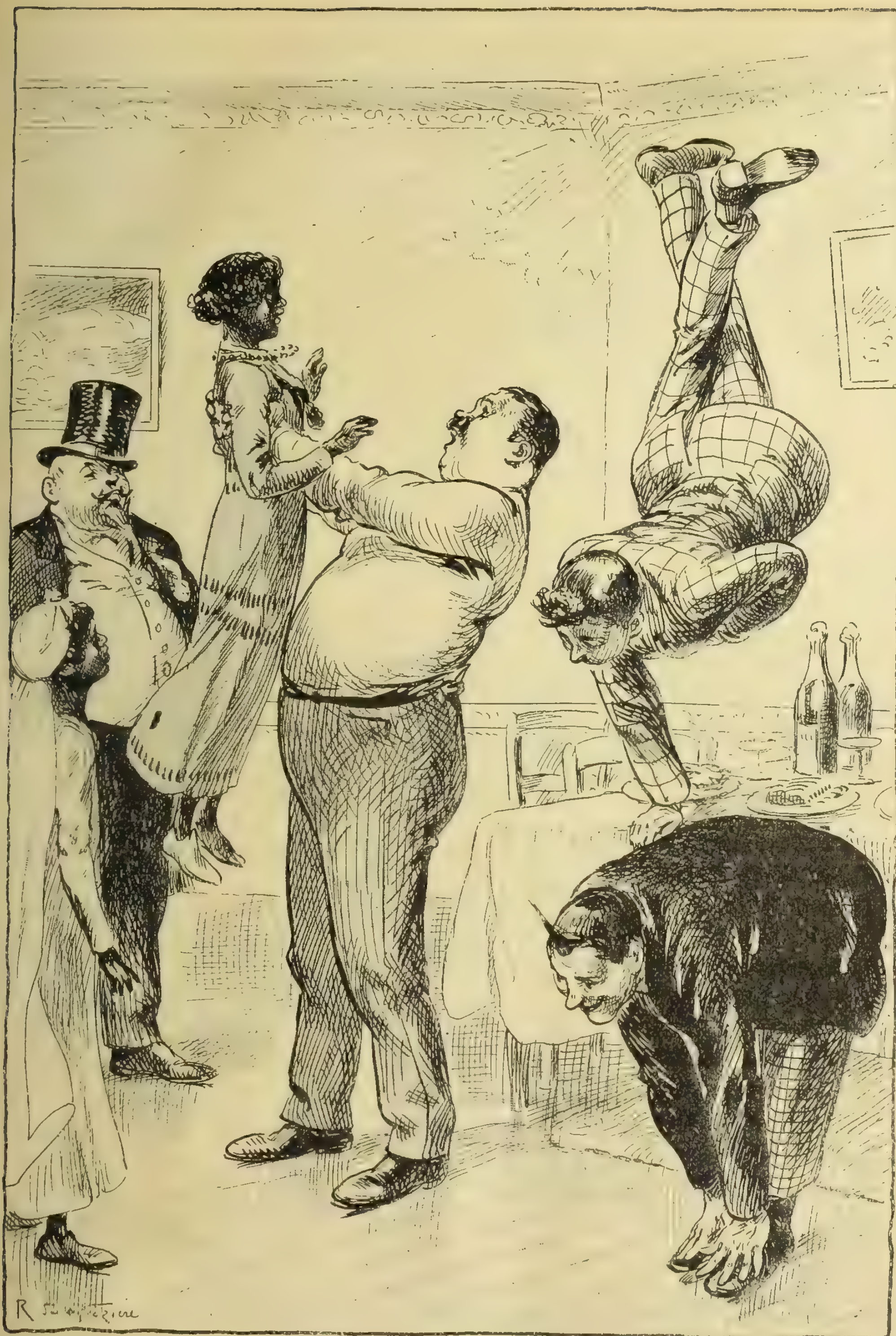
Et, se servant de sa jambe comme d'un bâton de chef d'orchestre, il compta :

« Un ! deux ! trois ! »

Le ban fut exécuté avec maestria par les convives.

Quand le tumulte fut calmé, Pardessus reprit la parole.

« Mes amis, dit-il, si je suis revenu auprès de vous dans cet hôtel de la Butte où vous m'avez connu pauvre et malheureux, c'est que je veux vous faire profiter de la fortune que j'ai acquise. Si vous consentez à m'aider dans l'affaire que j'entreprends, vous pourrez tous en attraper un petit morceau. »



« Hip! hip! hourra!... »

Cette promesse sembla intéresser vivement l'auditoire. Personne ne songea plus à faire le moindre bruit; on s'approcha de l'homme riche pour saisir ce que c'était cette fameuse affaire qui devait rapporter de l'argent à tout le monde.

Poum-Poum lui-même vint s'asseoir gravement sur le goulot d'une carafe, le menton appuyé dans ses mains, dans une pose attentive.

Pardessus était radieux. Au moins ici il produisait son effet, on le prenait au sérieux, ce n'était pas comme à bord de l'*Afrique;* et, au milieu du silence général, il continua :

« Voilà ce dont il s'agit. Le roi nègre dont j'étais le conseiller et le premier ministre m'a chargé en France d'une importante mission diplomatique, en même temps qu'il me confiait son fils, le prince héritier, afin que je le mette à Paris dans une bonne pension où il puisse faire son éducation. Alors une idée m'est venue : pourquoi cette bonne pension ne serait-elle pas l'hôtel de la Butte?



Poum-Poum lui-même vint s'asseoir sur le goulot d'une bouteille.

— Chambre depuis 1 fr. 50 par jour, cuisine de famille, » s'écria machinalement la mère Grippe-Sous.

Pardessus, sans se laisser troubler par cette interruption, continua :

« Eh oui! pourquoi ne mettrais-je pas le prince héritier des Akoutonars en pension ici? Des professeurs, il en trouvera d'excellents parmi vous, et de cette façon nous profiterons tous de l'argent que m'a remis le roi Toffa pour assurer l'éducation de son héritier. »

L'Hercule, qui était d'esprit plutôt lent, laissa deviner son étonnement à cette proposition inattendue.

« Mais, dit-il de sa voix éraillée, nous ne sommes pas ici un pensionnat, nous sommes dans un hôtel meublé.

— Est-ce que ce n'est pas la même chose? répondit Pardessus... D'ailleurs ce n'est pas mon élève, qui arrive tout droit de ses forêts vierges et n'a jamais rien vu, qui pourra s'apercevoir de la différence. L'important c'est qu'il se figure être dans un véritable pensionnat, pour qu'il écrive à son papa que j'ai rempli les instructions qui m'étaient données, ensuite nous serons tranquilles.

— Mais les professeurs? interrogea le clown Auguste.

— Je vous l'ai dit, reprit Pardessus, les professeurs ce sera vous tous. Tenez, vous, Auguste, vous serez le professeur de français.

— All right! fit Auguste.

— Vous, Hercule, vous serez le professeur de sport.

— Enlevé! acquiesça le gros homme.

— Poum-Poum sera chargé de l'histoire.

— Bravo! Je savais très bien mon histoire de la France, s'écria le joyeux clown. Henri IV, poule dans le pot... Louis XIV, coups de cravache dans le parlement... Louis XV, shocking! pas pour les enfants... Napoléon, pan, pan,

rossée à tout le monde... M. Fallières... oui, mais il y en a qui s'habillent mieux... voilà!

— C'est parfait! affirma Pardessus ravi; moi-même j'ai été précepteur du roi pendant un an, et je n'en savais pas autant... Il n'y a pas besoin d'être savant avec les élèves, puisqu'ils ne savent rien; donc tout s'arrange pour le mieux. Si vous consentez à jouer sérieusement les rôles que je viens de vous distribuer, je vous donnerai pour cela cinq francs par jour à chacun. »

A ce chiffre fantastique, l'enthousiasme des pensionnaires de l'hôtel de la Butte ne connut plus de borne. Auguste jetait sa serviette par terre et la ramas-



« Dites-nous ce que vous êtes, master Pardessus : un maboul, ou un richard ? »

sait sans s'arrêter, Poum-Poum jonglait avec les assiettes, les verres et les carafes; quant à l'Hercule, il avait empoigné sa malheureuse femme qui pleurait toujours, et la portait à bras tendu.

Seule, la mère Grippe-Sous, restée calme, essayait de faire cesser ces manifestations de joie dangereuses pour sa vaisselle et son mobilier. Au bout de quelques minutes cependant, la bande des clowns redevint sage, et on causa plus tranquillement.

« Quand nous amènerez-vous votre élève? demanda l'Hercule, pressé de voir commencer cette combinaison si avantageuse.

— Mais tout de suite, répondit Pardessus... Je vais le chercher, il m'attend en bas dans un fiacre à l'heure... »

Le gros homme se leva; mais, au moment où il posait la main sur le bouton de la porte, il se tourna vers ses complices et leur demanda de nouveau :

« Ainsi c'est bien convenu?... Je vais faire entrer le prince Mokoko dans cette maison, mais pour lui cet hôtel n'est pas un hôtel, c'est une pension.

Vous n'êtes pas Poum-Poum, Auguste et l'Hercule, artistes du cirque Fernandi, vous êtes des professeurs.

— C'est compris! dirent ensemble les trois hommes.

— Et vous, maman Grippe-Sous, vous vous chargez d'empêcher mes gamins de sortir. Une fois qu'ils seront entrés ici, ils ne sortiront plus qu'avec moi. »

La patronne jura ses grands dieux que les petits nègres ne pourraient franchir la porte de l'hôtel qu'après lui avoir passé sur le corps.

Tout étant ainsi réglé, Pardessus sortit pour aller chercher Mokoko et Islé. Le gros homme était fort satisfait du marché qu'il venait de conclure avec la patronne et les habitués de l'hôtel de la Butte. On comprendra par la suite les raisons qui l'avaient décidé à choisir pour le fils du roi Toffa cette étrange pension.

Présentation!

Après avoir payé le cocher du fiacre, qui s'était endormi sur son siège, Pardessus ouvrit la portière aux deux enfants, qui, en dépit de la longueur de l'attente, lui avaient obéi et étaient restés bien sagement dans la voiture.

« Venez! » leur dit-il.

Ceux-ci le suivirent avec joie, car ils commençaient à s'ennuyer dans leur fiacre.

« Je vais vous conduire, leur dit le précepteur, dans une pension de premier ordre, celle où les plus grands rois d'Europe mettent leurs enfants quand ils viennent à Paris. »

Islé et Mokoko étaient entrés dans l'étroite pièce sale et mal meublée que nous connaissons et qui servait de salon à la mère Grippe-Sous.

Ils jetaient autour d'eux des regards curieux, et sans rien dire trouvaient que la célèbre pension que leur annonçait le savant Pardessus était bien triste, bien sale et bien petite.

Mais, ne connaissant encore rien de Paris, ils se figuraient que toutes les maisons de la grande ville étaient semblables à celle dans laquelle on venait de les faire pénétrer.

Leur maître les présenta d'abord à la mère Grippe-Sous en disant :

« Voici la directrice de la pension... C'est à cette dame que vous obéirez. Si vous ne lui obéissez pas, elle me préviendra immédiatement, et gare à vous! »

La maman Grippe-Sous regardait curieusement ses deux nouveaux pensionnaires, et surtout ce fils de roi qui venait ainsi s'échouer dans sa maison. Elle allait dire quelques mots d'encouragement à l'enfant dont les beaux yeux fixés sur elle la remuaient un peu, mais Pardessus ne lui en donna pas le temps. Il venait d'ouvrir la porte de la salle à manger, et, poussant les deux petits noirs devant lui, il les montra à toute l'assistance, en criant d'une voix de stentor :

« Le prince Mokoko, héritier du roi des Akoutonars!

— Hip! hip! hourrah!! » hurla Poum-Poum, qui, pour manifester son admi-

ration, exécuta un superbe saut périlleux sur place, tandis qu'Auguste s'inclinait devant l'enfant à angle droit, la paume de ses mains touchant le sol.

Enfin l'Hercule s'avança vers lui et, le saisissant délicatement entre deux doigts, il l'éleva au-dessus de sa tête.

Cette curieuse arrivée ahurit les petits sauvages; ce qu'ils voyaient ne répondait pas du tout à l'idée qu'ils s'étaient faite d'une pension française. Mais, d'autre part, la gaieté de ceux que Pardessus leur présentait comme de savants professeurs ne leur déplaisait pas. Cela les changeait agréablement des allures solennelles de leur précepteur, et Mokoko trouvait que ces gens avaient de bonnes figures.

Quand la cérémonie des présentations fut terminée, Pardessus demanda à la mère Grippe-Sous de conduire le prince à sa chambre.

Quand on entra dans une vilaine petite pièce meublée d'un lit de bois branlant, d'un fauteuil dont le crin s'échappait et de rideaux rouges déteints, Mokoko fit la grimace.



« Voici la directrice de la pension. »

Mais le précepteur vantait avec tant de conviction les charmes et le confortable de ce logis, que le petit prince finit par croire qu'il se trompait et que ce qui paraissait laid et sale à ses yeux de sauvage constituait au contraire pour les blancs l'idéal du genre.

uvre petite Islé!

D'ailleurs sa chambre était un palais, comparée à celle que l'on désigna à Islé.

La fille de Mamoï avait été logée par la mère Grippe-Sous, d'accord avec Pardessus, tout là-haut sous les combles, dans une étroite chambrette mansardée et réservée aux domestiques.

La pauvre petite n'était pas encore au bout de ses étonnements.

Pardessus lui expliqua ensuite qu'elle n'était pas reçue à la pension à titre d'élève, car elle n'avait pas les qualités suffisantes pour être admise dans la maison réservée aux fils de rois.

Toutefois, en attendant la lettre dans laquelle on dirait à Pardessus ce qu'il devait faire d'Islé, la mère Grippe-Sous avait bien voulu consentir à donner l'hospitalité à la petite fille, mais à la condition qu'elle l'aiderait à tenir la maison.

Islé fut bien triste en apprenant le sort qui l'attendait.

Bonne, elle, la fille du grand guérisseur Mamoï! Quelle honte!

Elle n'osa pas cependant protester, car elle craignait que, si elle ne se montrait pas douce et obéissante, Pardessus ne la séparât de Mokoko.

Ce fut donc sans rechigner qu'elle ceignit sa taille du tablier deux fois trop long pour elle que lui tendait la patronne, et qu'elle la suivit à la cuisine, où on la mit à laver la vaisselle.

Quant à Pardessus, dès l'installation terminée, il conduisit son élève au bureau de l'hôtel et fit écrire devant lui au petit prince une longue lettre à son père le roi Toffa.

Dans cette lettre l'enfant racontait à son papa son heureuse arrivée à Paris, les bons soins de l'illustre savant Pardessus, enfin son installation dans la pension des fils de souverains.

Dès qu'il posséda cette lettre, écrite de la main de l'enfant, le bandit quitta l'hôtel de la Butte, souriant et ravi, en disant à mi-voix :

« Maintenant me voilà tranquille pour trois mois... C'est plus de temps qu'il ne m'en faut! »

Quelle était la besogne à laquelle le professeur faisait ainsi allusion?

Nous ne pouvons pas encore le dire, mais nous connaissons déjà suffisamment le personnage pour deviner qu'il s'agissait sans doute de quelque canaillerie.

CHAPITRE III

UNE CONVERSATION INTÉRESSANTE

Éducation de prince.

Deux mois déjà ont passé depuis que nous avons vu Pardessus confier Mokoko et Islé aux bons soins de la maman Grippe-Sous, élevée à la dignité de maîtresse d'école.

Contrairement à ce qu'on pouvait craindre en voyant les enfants remis en de si étranges mains, ceux-ci n'étaient pas trop malheureux, au moins pour le moment. Certes, ils étaient assez mal logés dans leurs petites chambres mansardées du sixième étage, mais par la lucarne on avait une vue superbe sur les toits infinis de la grande ville. Le mobilier était sale, déplorable, les lits durs, les tables boiteuses et les chaises dépaillées, mais aussi les cloisons qui séparaient ces deux chambrettes étaient minces, et le soir, avant de s'endormir, les enfants pouvaient se dire bonsoir en frappant contre la paroi de planches des petits coups discrets.

Cette communication suffisait à leur prouver qu'ils étaient près l'un de l'autre, et ils se sentaient moins seuls dans le grand Paris.

D'ailleurs les petits sauvages, qui étaient peu habitués au luxe et au confortable, ne souffraient pas de leur modeste installation, et ils dormaient à poings fermés dans les couchettes de fer rembourrées de noyaux de pêches.

Ils n'étaient pas trop mal nourris non plus. Mokoko, en sa qualité de fils de roi, était admis à l'honneur de manger à la table des habitués avec les clowns; malheureusement cette pauvre Islé était obligée, par sa situation inférieure de servante, de prendre ses repas à la cuisine.

Elle se vengeait de cette humiliation en prélevant par avance tous les bons morceaux sur les plats avant de les présenter, et cette farce suffisait à lui faire prendre son mal en patience.



Elle ceignit sa taille du tablier deux fois trop long...

Certes, s'il n'y avait eu que la maman Grippe-Sous dans la maison, la vie aurait été peu drôle pour les enfants; mais heureusement ils avaient pour les distraire tous les pensionnaires, c'est-à-dire les clowns du cirque Fernandi. Ceux-ci étaient de braves gens et de joyeux vivants, qui s'étaient vite pris d'affection pour ces mioches noirs, grâce auxquels ils avaient bénéficié des largesses de Pardessus.

L'impression que les enfants avaient rencontrée à leur arrivée dans cette maison, en faisant la connaissance de leurs bizarres professeurs, n'avait fait naturellement que s'accentuer à mesure qu'ils fréquentaient Auguste, Hercule et le joyeux Poum-Poum.

Les leçons de ces maîtres bouleversaient les idées que le petit prince nègre se faisait de la civilisation française. Car l'Hercule était un excellent homme, mais Mokoko s'étonnait de voir qu'il lui parlât tout le temps de ses muscles et de ses biceps.

« Pas besoin biceps, disait-il, quand on est roi... Ce qu'il faut, c'est de la tête. »

Mais l'Hercule n'était pas de cet avis, et il s'obstinait à faire soulever à Mokoko d'énormes haltères, en déclarant avec mépris que l'enfant ne serait jamais un roi de l'arène.

Auguste était plus instructif dans les rares moments qu'il consacrait à Mokoko. En dépit du métier de pitre qu'il était obligé d'exercer pour gagner sa vie, cet homme ne manquait ni d'intelligence ni d'instruction. Aussi Mokoko s'adressait-il à lui pour obtenir des explications sur les multiples sujets qui attiraient son attention.

Il passait de longues heures accoudé à la fenêtre, dans la chambre du clown, à regarder dans la rue et à interroger Auguste sur tout ce qu'il voyait. Celui-ci répondait avec patience aux innombrables questions du petit prince, qui, grâce à lui, put s'initier un peu à la vie d'une grande ville.

Auguste lui expliquait le fonctionnement de ces voitures qui marchent toutes seules, les mystères de cette fée électricité qui le soir faisait briller les globes lumineux des cafés qui se trouvaient de l'autre côté de la rue. Il lui montrait la ruée de cette foule qui le matin se rendait au travail pour gagner de l'argent.

Et dans l'intelligence toute neuve de l'enfant un travail constant se faisait qui amenait sur ses lèvres de nouvelles questions, auxquelles le clown répondait avec patience et clarté.

Le fantaisiste Pardessus, en nommant Auguste professeur du prince, ne croyait pas avoir fait un aussi bon choix, et, certes, le petit bonhomme pâlot, maigre, aux gestes ridicules, habitué le soir à recevoir dans l'arène du cirque des coups de pied et des nasardes, fut le véritable éducateur de Mokoko. Grâce à lui, le séjour du fils du roi Toffa à l'hôtel de la Butte ne fut pas inutile, et, malgré l'emprisonnement auquel l'avait condamné Pardessus, il profita merveilleusement de ses longues conversations avec le ridicule fantoche.

Sous sa direction il se perfectionna dans la langue française, élimina peu à peu tous les mots d'argot dont Pardessus avait émaillé ses leçons.

Le petit prince aurait été tout à fait heureux s'il avait pu sortir, quitter l'hôtel de la Butte, visiter ces rues, ces palais, toutes les belles choses enfin dont Auguste lui avait révélé l'existence.

Il savait maintenant qu'il y avait autre chose à Paris que les ruelles sordides et les maisons noires qui limitaient la région aperçue de sa fenêtre.

Mais la consigne donnée par Pardessus était formelle : les deux enfants ne devaient quitter l'hôtel qu'avec lui, et la mère Grippe-Sous, désireuse de garder le plus longtemps possible ses petits pensionnaires, exécutait fidèlement les ordres qu'elle avait reçus.



Mokoko lui avait demandé l'autorisation d'accompagner Auguste.

En vain Auguste demanda à plusieurs reprises à la vieille logeuse la permission de mener l'enfant en promenade : celle-ci s'y était toujours énergiquement refusée.

Quant à Pardessus, ses allures étaient bizarres.

Dans les premiers temps du séjour des enfants à l'hôtel de la Butte, il venait assez souvent, prenait quelques repas avec eux et sortit même une dizaine de fois en compagnie de Mokoko.

Il le mena sur les grands boulevards, aux Champs-Élysées, lui montra quelques monuments, et le petit prince rentrait émerveillé de ses promenades, qui servaient à alimenter les innombrables questions dont il harcelait le brave Auguste.

Mais peu à peu les visites de Pardessus devinrent plus rares. On ne le vit plus qu'une fois par semaine, le jour où il venait payer la pension de ses élèves à la mère Grippe-Sous. Il semblait toujours pressé, et, sans échanger quatre paroles avec Mokoko, il disparaissait bien vite jusqu'à la semaine suivante.

Le petit prince n'aurait certes pas beaucoup regretté la présence de son précepteur s'il avait pu compter sur d'autres que lui pour le sortir ; mais sur ce point Pardessus restait intraitable.

Un jour que Mokoko lui avait demandé l'autorisation d'accompagner Auguste dans une de ses courses, ou même la mère Grippe-Sous quand elle se rendait au marché, le professeur avait répondu sèchement :

« Impossible!... J'ai des ordres de votre père, et je ne puis qu'exécuter ces ordres. »

Mokoko se soumit au nom de la volonté paternelle, mais il écrivit au roi une longue lettre pour lui demander à ne plus être ainsi prisonnier. Cette lettre, naturellement, devait rester sans réponse, car la mère Grippe-Sous avait réussi à s'en emparer et l'avait remise à Pardessus.



Obligée de servir de bonne...

Un brave homme de clown.

Si la situation de Mokoko était en somme supportable, grâce au bon Auguste et à la gaieté de Poum-Poum, nous ne pouvons en dire autant de celle d'Islé, qui était très malheureuse à l'hôtel de la Butte.

Islé était obligée de servir de bonne à la mère Grippe-Sous, qui ne se gênait pas pour imposer les plus rebutants travaux à la petite fille.

Depuis qu'elle était là, la patronne avait renvoyé la femme qui l'aidait, pour ne garder que le garçon borgne chargé du service des messieurs et de la surveillance de la porte durant ses rares absences.

C'était donc sur Islé que retombait la plus grande partie des besognes du ménage. Elle devait aider à la cuisine, éplucher les légumes, laver la vaisselle, nettoyer les appartements.

Mokoko souffrait beaucoup des fonctions subalternes que sa petite amie était obligée de remplir, mais celle-ci travaillait gaiement en disant :

« Bah! moi heureuse qu'on me laisse ici avec toi... au lieu de me renvoyer tout de suite au pays, où papa Mamoï m'aurait mal reçue après mon escapade. »

Et la petite fille, toujours contente, se remettait en souriant à frotter la table ou à éplucher les pommes de terre.

Elle s'acquittait avec tant de bonne volonté et de complaisance de ses multiples occupations, que la mère Grippe-Sous, ravie de cette bonne économique et laborieuse, la traitait sans trop de dureté.

Quant aux pensionnaires, ils s'étaient pris d'affection pour cette charmante petite fille qui riait et chantait toujours en travaillant si fort, et c'était à qui ferait son possible pour lui éviter les plus dures besognes.

Un jour que, rouge, le visage ruisselant de sueur, elle s'épuisait à cirer les

parquets, montée sur deux larges brosses accrochées à ses petits pieds, Poum-Poum entra dans la pièce où elle se trouvait.

Il remarqua la peine que se donnait l'enfant pour exécuter ce travail trop dur pour elle, et aussitôt, sur ce ton comique avec lequel il parlait toujours, même quand il s'agissait des choses sérieuses, il lui dit :

« Oh! là là! mamzelle Islé, vous avez l'air fatiguée...

— Mais non, monsieur Poum-Poum, » répondait Islé, toujours courageuse.



« Et voilà!... »

Le clown, sans se laisser arrêter par cette dénégation de la petite fille, continua.

« Mande pardon, mamzelle... votre gentil petit front il est mouillé, et vous soufflez comme un phoque... Il faut pas vous fatiguer, petite mamzelle... Il faut pas!

— Pourtant, reprit Islé, l'ouvrage doit être fait. »

Et elle allait se remettre à la besogne, quand le bon clown s'avance à sa rencontre en se dandinant, la bouche à demi ouverte, l'œil en coulisse, avec cette expression si joyeuse qui faisait le soir au cirque la joie des enfants.

« Ah! dit-il, petite mamzelle Réglisse, — c'était ainsi qu'il appelait la fillette, à

cause de son teint foncé qui n'était pas chocolat, disait-il, chocolat trop noir, mais réglisse seulement, — petite mamzelle Réglisse, voulez-vous jouer avec moa?... Donnez-moi vos brosses oun petit minout; oun petit minout seulement. »

Il était impossible de résister à cette prière du joyeux clown, et, prévoyant quelque amusante fantaisie de Poum-Poum, Islé sortit ses pieds des lanières placées sur le dos des brosses et lança celles-ci à son ami.

Aussitôt, tout en dansant un air de valse qu'il sifflait à merveille, Poum-Poum chaussa les brosses et se mit à cirer le parquet en mesure, avec toutes sortes de contorsions et les mines les plus comiques du monde.

Ce qu'il y avait de plus curieux, c'est que, tout en dansant, tout en racontant mille calembredaines plus drôles les unes que les autres, le clown cirait le parquet, qui reluisait sous ses vigoureux coups de brosses.

Islé assistait ravie à ce spectacle qui l'amusait follement. Elle voulut en faire profiter Mokoko et courut le chercher dans sa chambre.

Le petit prince s'empressa de descendre, car il aimait beaucoup les farces de Poum-Poum. Dès qu'il vit la curieuse danse à laquelle celui-ci continuait à se livrer, il s'amusa autant qu'Islé et ne cessa pas d'applaudir pendant tout le temps que dura le cirage complet de la pièce.

Quand Poum-Poum s'aperçut que le parquet tout entier reluisait comme un miroir, il lança ses brosses en l'air, les rattrapa au vol, s'assit sur son séant, pivota comme une toupie et enfin, sautant sur ses pieds, s'arrêta de siffler en criant radieux :

« Et voilà !... »

Mokoko et Islé remercièrent le bon clown, autant pour la joie qu'il venait de leur donner que pour la besogne qu'il avait accomplie; mais Poum-Poum coupa court à ces remerciements en disant dans une pirouette :

« Bon, ça... joli numéro !... Je donnerai au cirque Fernandi le ballet des brosses. »

Puis il disparut à travers la porte dans une cabriole.

Du nouveau!

Mokoko et Islé restèrent seuls dans la pièce si luisante et si bien cirée. Ils étendirent un tapis sur le sol pour ne pas abîmer ce beau travail, et, s'asseyant dessus, se mirent à causer ainsi qu'ils le faisaient souvent quand les occupations d'Islé leur en laissaient l'occasion.

« Ma pauvre Islé, disait le petit prince... moi triste et malheureux de voir toi obligée de travailler comme une bonne, toi la fille du grand guérisseur Mamoï.

— Bah! fit la fillette en montrant le parquet reluisant, tu vois bien que je ne suis pas si malheureuse que tu le dis... Nos amis sont bons pour nous, ils nous aiment bien. »

Mokoko hocha la tête, puis il continua :

« D'ailleurs, tout ça pas durer... Moi avoir écrit à mon papa, et sa réponse arrivera bientôt... Je suis sûr qu'il donnera l'ordre à Pardessus de te traiter

comme tu as le droit de l'être, et qu'il lui dira de ne pas me laisser plus longtemps enfermé comme un prisonnier dans cette maison. »

La petite fille ne paraissait pas aussi convaincue que son camarade de l'efficacité que pouvait avoir la lettre qu'il attendait; mais elle ne voulut pas laisser paraître ses craintes, pour ne pas l'attrister, et, coupant court à l'entretien, elle s'écria :

« Allons, Mokoko, voici la nuit qui vient, laisse-moi finir mon travail; reste pas plus longtemps avec moi, car maman Grippe-Sous va venir... Elle nous grondera si elle nous voit ensemble. »

Le petit prince obéit pour ne pas attirer sur son amie la colère de la vieille patronne, mais, en gagnant la porte, il s'écria sur un ton de regret :

« Ah! Islé!... moi commence à regretter d'avoir quitté notre pays d'Afrique où nous si heureux et où j'étais le fils du roi, pour venir dans ce Paris triste, où personne ne s'occupe de moi que pour me tenir prisonnier dans cette horrible maison. »



« Diable! diable! »

La fillette, toujours courageuse, voulut dissiper la tristesse qu'elle devinait dans les paroles de son petit camarade, et elle s'écria gaiement :

« Nous le retrouverons, notre pays.

— Quand? » fit Mokoko avec un accent de regret.

Et il sortit en silence.

Restée seule dans la salle à manger déserte, Islé se mit aussitôt à l'ouvrage, remettant les meubles à leur place et rangeant tout pour l'heure du repas qui s'avançait.

Elle était accroupie derrière la grande porte du buffet, quand elle entendit un pas bien connu crier sur le parquet si bien ciré.

« Tiens! dit-elle en glissant un œil, c'est M. Pardessus... Il y a longtemps qu'il n'était venu ici! »

Derrière le précepteur apparut la maman Grippe-Sous, une lampe à la main, car la nuit était complètement venue.

Que se passa-t-il alors dans la petite tête d'Islé? La maligne fillette eut le pressentiment, en voyant les allures mystérieuses de la patronne et de l'ancien précepteur, qu'elle allait entendre des choses intéressantes pour elle et pour Mokoko.

Aussi, au lieu de s'en aller ou de signaler sa présence, elle résolut de se cacher pour écouter ce qu'allaient dire ces deux personnages.

C'était facile. Elle n'eut, pour devenir invisible, qu'à tirer tout doucement la porte du buffet. Comme elle n'était pas bien grosse, elle réussit à se glisser dans l'étage du bas et, par l'entre-bâillement, entendit la conversation suivante :

« Ah çà, monsieur Pardessus, disait la maman Grippe-Sous sur un ton de mauvaise humeur, il faut pourtant que vous vous décidiez au sujet de ces deux petits nègres... Je ne puis pas garder indéfiniment ce garçon prisonnier dans ma maison. Je suis tenancière d'hôtel, mais je ne suis pas un geôlier.

— Il me semble, répliqua Pardessus avec autorité, que je vous paye pour ça, et vous n'avez qu'à continuer à exécuter mes ordres. »

La vieille leva ses bras au ciel.

« Impossible! fit-elle nettement; j'aime bien l'argent, mais je préfère encore ma tranquillité. Or, avec vos diables d'enfants, je sens que je finirai par avoir des ennuis... La police s'en mêlera... Mes pensionnaires, qui se sont pris d'affection pour les gosses, commencent à se douter qu'il y a là dedans quelque chose de louche... Ils ne se sont pas gênés pour me le faire comprendre, et Auguste, entre autres, m'a carrément reproché de manigancer avec vous de sales affaires.

— Diable! » murmura Pardessus en se grattant le nez comme il en avait l'habitude chaque fois qu'il était préoccupé.

Puis, après quelques secondes de réflexion, il s'écria, en tapant furieusement sur la table :

« Mais, sapristi! je les paye aussi, tous ces gens-là... Sous prétexte de faire d'eux les professeurs du prince, je les ai associés à ma combinaison; ils pourraient bien, en revanche, me laisser la paix, et à vous aussi! »

La patronne prit une prise dans une tabatière de corne qu'elle portait toujours invisible dans le creux de sa main, et, après avoir fait claquer le couvercle de la boîte, elle déclara :

« Ils ne veulent plus de votre argent... Ils prétendent que vous rendez malheureux ces enfants qui vous ont été confiés.

— Diable! diable! répéta plusieurs fois de suite Pardessus à cette déclaration... De quoi se mêlent-ils, ces imbéciles-là? »

Après s'être promené quelques instants de long en large à travers la pièce, l'ancien précepteur du prince vint s'asseoir en face de la mère Grippe-Sous,

tout près d'Islé, qui, toujours invisible dans son buffet, ne perdait pas un mot de cette intéressante conversation.

« Maman Grippe-Sous, continua celui que nous pouvons désormais désigner par le qualificatif de gredin, car nous commençons à le connaître, maman Grippe-Sous, il faut que vous me tiriez de là... J'ai besoin de vous. »

La vieille comprit que les choses tournaient bien pour elle, et elle répondit :

« Je ne demande pas mieux que de vous aider si c'est possible, monsieur Pardessus, mais vous comprenez que je ne puis pas m'exposer à avoir des ennuis avec la police à cause de vos petits nègres. »

Le « coup » du diamant vert.

L'homme de confiance du roi Toffa baissa le ton et, prenant la main de la vieille, lui dit :

« Maman Grippe-Sous, jouons franc jeu tous les deux. Vous pouvez gagner avec moi une jolie somme, mais j'ai besoin pour cela de votre concours. Je vais tout vous dire. Le père du prince m'a confié un diamant vert que j'essaye vainement de vendre depuis mon arrivée à Paris.



« Vous pouvez compter sur moi. »

— Il est faux ? demanda la vieille avec ironie.

— Certes non, répliqua Pardessus... au contraire!... il est trop beau, il vaut un million et demi... Vous entendez bien, la vieille, un million et demi.

— Fichtre ! s'exclama la patronne interdite à l'énoncé de ce chiffre fantastique; mais pourquoi alors ne pouvez-vous pas le vendre ?

— Parce que, répondit le bandit, tous les marchands auxquels je l'ai présenté m'ont dit qu'ils ne m'achèteraient ce bijou qui si je leur en justifiais la provenance et si je leur fournissais l'autorisation du roi à cette vente.

— Voilà qui est gênant en effet, insinua la petite vieille.

— J'ai dit à ces marchands que j'allais me procurer l'autorisation, et voilà pourquoi, ma bonne madame Grippe-Sous, je vous laisse les deux petits noirs plus longtemps que je ne le croyais tout d'abord. »

Pardessus laissa échapper un soupir de regret.

« Ah! s'écria-t-il, si j'avais pu palper les quinze cent mille francs de ce satané diamant, je vous aurais immédiatement remis les vingt mille billets que je vous avais promis, et puis je filais dare-dare pour la Belgique ou l'Amérique. Quelques jours après mon départ, quand vous m'auriez su en sûreté, vous vous débarrassiez des enfants en les menant au poste de police le plus voisin, et le tour était joué, nous étions riches tous les deux.

— Tandis que nous ne le sommes pas, » conclut amèrement la vieille.

Pardessus frappa de nouveau la table de son poing fermé.

« Mais nous le deviendrons, fit-il avec énergie.

— Je vous préviens, reprit l'hôtelière, que je n'attendrai plus longtemps. Je vous ai expliqué les raisons qui m'empêchent de garder ces petits noirs chez moi.

— Soit! fit Pardessus, mais vous me donnerez bien encore huit jours. Huit jours, ce n'est pas grand'chose. J'espère, au bout de la semaine, avoir trouvé quelqu'un qui m'achètera le diamant. »

La vieille se fit prier pour la forme; enfin elle dit :

« Eh bien, soit, je consens à vous accorder encore huit jours, mais pas un de plus. Nous sommes aujourd'hui le 14 février; si le 22 du même mois à midi vous ne m'avez pas compté les vingt mille francs promis, je mène les gamins à la police.

— Convenu! conclut Pardessus... vous les aurez.

— A la bonne heure! fit la vieille hôtelière, dont les yeux pétillèrent d'avance à la perspective de recevoir cette somme; je savais bien que vous étiez un homme habile. »

La vieille, sur ces mots, s'était levée.

« Et maintenant, mon cher Pardessus, je vous demande la permission de m'occuper de mes pensionnaires; il est près de sept heures, et mon couvert n'est pas mis. »

Pardessus se dirigea vers la porte en disant :

« Vous pouvez compter sur moi, maman Grippe-Sous ; le 22 février, je reviendrai avec l'argent. »

Et il sortit.

Profitant de l'instant où la patronne avait également quitté la pièce pour accompagner son visiteur, Islé se dépêcha de sortir de son placard.

La fillette était encore toute abasourdie de ce qu'elle venait d'apprendre, et ses mains tremblaient d'émotion tandis qu'elle plaçait machinalement sur la table les assiettes du couvert.

« Oh! oh! murmurait-elle à demi-voix, j'en ai appris de belles!... Pauvre Mokoko! Mais heureusement je suis là. Je sais tout et je te défendrai. »

Puis, souriante, la fillette ajouta :

« Je savais qu'il fallait que je le suive à Paris! »



Leur admiration ne connut plus de bornes quand ils virent Islé sortir de sa chambre dans tous ses atours de petite Africaine.

CHAPITRE IV

LE SERMENT DES CLOWNS

Il faut agir.

Islé ne dormit pas beaucoup dans la nuit qui suivit la soirée où elle avait appris les projets du méchant Pardessus.

Sitôt son travail terminé, elle était montée dans sa modeste chambrette, et là, assise sur son grabat, la lumière éteinte, pour ne pas éveiller l'attention malveillante de la patronne, elle se mit à réfléchir.

La petite pièce était éclairée par la lueur d'un bec de gaz allumé dans la rue, et la fillette profita de ce modeste éclairage pour griffonner quelques mots au crayon sur un morceau de papier.

Ces mots étaient les suivants :

Islé veut parler à Poum-Poum tout de suite sans que personne le sache.

Cette brève missive écrite, la camarade de Mokoko la plia, puis, après avoir enlevé ses souliers, elle descendit à pas de loup l'escalier de bois et, sans bruit, glissa son papier sous la porte de la chambre occupée par son ami le clown.

Cette opération terminée, elle remonta dans sa mansarde et parut plus calme.

La fillette avait compris que, toute seule, livrée à ses propres forces, elle ne pourrait rien pour déjouer les machinations que Pardessus avait préparées et qui devaient aboutir au vol du diamant vert et à l'abandon de Mokoko.

Aussi avait-elle décidé de se confier à Poum-Poum.

Il était impossible que ce bon clown aux yeux rieurs, qui toujours s'était montré si gentil pour eux, refusât de l'aider au moins de ses conseils, quand elle lui aurait raconté les projets de Pardessus et de sa complice la maman Grippe-Sous.

C'était pour attendre le retour de Poum-Poum qu'Islé ne se couchait pas. Elle savait que le clown rentrait vers minuit, après la représentation du cirque Fernandi, et, pendant deux heures qui lui parurent bien longues et bien tristes, elle resta assise sur son lit à guetter les bruits de la rue et ceux de l'hôtel.

Sa petite imagination galopait dans la demi-obscurité de sa chambrette sordide. Elle sentait monter en elle une peur sourde de ce grand Paris qu'elle entendait haleter dans la nuit et au milieu duquel elle se trouvait si isolée, si perdue.

Les roulements des voitures, les coins-coins des trompes d'auto, les


Elle glissa son papier sous la porte de la chambre.

ronflements des moteurs, le fracas des autobus, arrivaient jusqu'à elle dans un brouhaha confus qui résonnait dans sa pauvre tête endolorie.

Oh! comme elle regrettait les belles nuits calmes et silencieuses de son pays d'Afrique! Quelle folie de l'avoir quitté, ce pays, pour venir apprendre cette fameuse civilisation! Ah! elle était jolie, la civilisation!

Un océan de maisons dans lesquelles étaient parqués, dans d'étroits appartements sombres, des milliers d'êtres occupés par le seul souci de gagner de l'argent!

Et pour le gagner, cet argent, des méchants étaient prêts à commettre tous les crimes et toutes les vilenies.

Islé fut tirée de ces réflexions amères par le bruit de la porte de l'hôtel qui se refermait.

« Ah! dit-elle, voilà Poum-Poum. »

Et elle se glissa sur le palier, attendant ce qui allait se passer quand le clown aurait vu son billet.

Ce brave Poum-Poum!

L'attente ne fut pas longue. Quelques minutes plus tard, dès que l'Hercule et Auguste furent rentrés dans leur chambre, elle entendit un pas agile qui gravissait quatre à quatre les marches de l'escalier conduisant à son étage.

C'était Poum-Poum, mais un Poum-Poum qu'elle ne reconnut pas tout d'abord, car il avait la figure toute blanche et des lèvres rouges énormes. Sous son grand pardessus ouvert on voyait un costume bouffant vert et rouge orné de galons d'or.

« N'ayez pas peur, petite mamzelle, fit le brave garçon à voix basse... Je n'ai pas pris le temps de me déshabiller pour venir plus vite... »

Puis, saisissant la fillette par le bras, il l'entraîna dans la chambre, dont la porte était restée ouverte.

Là il s'assit sur le lit, non sans avoir rebondi trois ou quatre fois, car, même dans les cas où il était le plus préoccupé, Poum-Poum ne pouvait s'empêcher de se livrer à quelque pitrerie.

Puis il demanda encore en reprenant son accent :

« Quoi il y avait?... J'ai les oreilles ouvertes toutes grandes. »

Aussitôt Islé se mit à lui raconter la conversation qu'elle avait surprise entre Pardessus et la mère Grippe-Sous.

A mesure qu'elle parlait, on voyait la figure blanchie du clown, éclairée par la lueur falote du bec de gaz, refléter ses sentiments avec une netteté telle qu'il n'avait pas besoin de dire un mot.

Il commença par sourire comme quelqu'un à qui on confirme une chose qu'il soupçonnait déjà, puis il parut s'inquiéter quand Islé en arriva à l'histoire du diamant; enfin il s'indigna en apprenant le pacte indigne que les deux complices avaient conclu.

« Aoh! ne put-il s'empêcher de s'exclamer à demi-voix... cette monsieur Pardessus il était un canaille! »

Puis soudain, s'apercevant de la frayeur que sa figure causait à l'enfant, il la modifia brusquement, élargit sa bouche rouge dans un rire formidable et, rassurant, conclut :

« Faut pas s'inquiéter, petite mamzelle... Poum-Poum est là, et le gros Hercule est là aussi avec Auguste; tous nous sommes là pour vous défendre contre le méchant Pardessus... En attendant on va faire dodo, la fillette, bien gentiment, et demain il fera jour... Bonsoir la compagnie! »

Le bon clown disparut après avoir amicalement serré la main d'Islé, qui, rassurée maintenant, se coucha et s'endormit tranquillement.

Bon débarras!

Le lendemain elle se leva à son heure habituelle et fit son travail comme si de rien n'était. Elle eut même la sagesse de ne rien dire à Mokoko, qui traînait désœuvré dans la cuisine, attendant le déjeuner qui ramenait son ami Auguste.

Mais après le repas, profitant d'un moment où la maman Grippe-Sous était sortie de la salle à manger, Islé, qui servait à table, entendit Poum-Poum qui disait à demi-voix à ses amis :

« Ne bougez pas!... j'ai à vous parler... affaire importante, mais faudrait éloigner la patronne.

— Pas commode! dit l'Hercule.

— Comment faire pour s'en déba rrasser? » répéta Poum-Poum, qui avait l'air de chercher dans sa cervelle.

Mais alors Islé intervint.

« C'est facile, dit-elle... Je m'en charge. »

La fillette grimpa rapidement à sa chambre et prit dans un tiroir de sa commode un tube en bambou que, on s'en souvient, elle avait eu la précaution d'emporter à son départ d'Akoutonar.

Puis elle redescendit à la salle à manger, où la mère Grippe-Sous rentrait en portant un plateau sur lequel était le café.

La fille de Mamoï aida à servir les tasses. Mais, au moment de donner à la patronne celle qui lui revenait, elle versa rapidement derrière son dos quelques gouttes du liquide contenu dans le flacon et lui passa le breuvage.

Poum-Poum, qui suivait avec attention les mouvements d'Islé, s'aperçut de cette manœuvre, dont il attendit l'effet avec une certaine inquiétude.

Cet effet fut rapide.

A peine la vieille femme eut-elle vidé sa tasse, que ses yeux commencèrent à clignoter, sa tête ballotta à droite et à gauche, puis enfin s'inclina sur sa poitrine.

« Qu'est-ce qu'elle a ? demanda Poum-Poum.

— Oh ! rien, répondit tranquillement la fillette... Elle dort.

— Mais que lui as-tu donc donné ?

— La drogue qui fait dormir... la liqueur de mon papa Mamoï.

— Fichtre ! fit Poum-Poum en montrant la vieille qui ne bougeait plus et aurait semblé morte si un souffle régulier et calme n'était sorti de ses lèvres... Elle produit de l'effet, la drogue de papa Mamoï. »



« Faut pas s'inquiéter, petite mamzelle ! »

Mokoko assistait sans comprendre à cette scène, et dès qu'il vit la vieille endormie, il demanda à Islé, dans leur langue :

« Pourquoi lui as-tu versé la drogue ?...

— Tu vas le savoir, » répondit Islé.

Puis, s'adressant en français à Poum-Poum, elle lui dit :

« Maintenant, monsieur Poum-Poum, vous pouvez parler à votre aise... Maman Grippe-Sous ne se réveillera pas avant une heure au moins.

— C'est plus qu'il ne nous en faut ! s'écria le clown, qui aussitôt prit la parole en très bon français et sans le moindre accent ; car Poum-Poum était sérieux quand il le voulait, et s'exprimait avec la facilité et la correction d'un avocat.

« Mes amis, dit-il, il faut que je vous mette au courant d'un complot tramé contre ces deux enfants par cette canaille que nous appelons Pardessus. Le gaillard nous a menti en nous promettant de l'argent pour faire croire au prince Mokoko que nous étions des professeurs. La vérité, c'est qu'il voulait se servir de nous pour nous rendre complices d'un vol et d'une lâcheté. »

De braves gens !

Ce petit discours fut accueilli par des protestations véhémentes.

« Je m'en doutais, cria l'Hercule de sa voix éraillée et sonore, les allures de ce bonhomme depuis quelque temps me semblaient louches.

— De quel droit, insista Auguste plus calme, tient-il ces enfants prisonniers ici ? »

Mokoko, durant cette discussion, s'était rapproché d'Islé, qui lui disait le péril auquel ils étaient exposés.

De son côte, Poum-Poum répéta à ses amis l'histoire du diamant vert et les projets de Pardessus d'accord avec la mère Grippe-Sous.

Il termina en disant :

« Je suis sûr que vous serez d'accord avec moi pour empêcher ces deux bandits de commettre leur vol au détriment de ces pauvres enfants, qui sont désormais livrés seuls et sans défense au bon plaisir de M. Pardessus. »

Hercule ne laissa pas l'orateur finir sa période. Il s'était dressé, et, dominant tout le monde par sa haute taille et la largeur de sa poitrine, il s'écria :

« Parbleu non ! nous ne permettrons pas cette malhonnêteté ! Nous sommes de braves gens, nous autres dans la baraque... pas riches, c'est vrai, mais incapables de nous associer à un vol ou à une canaillerie. Pour commencer, je déclare que je vais aller étrangler ce Pardessus s'il ne me rend pas séance tenante le diamant vert appartenant au petit Mokoko.

— Bravo ! s'écria le prince enthousiasmé de cette aide puissante et inattendue... Il faudra aussi qu'il rende l'or, car le roi mon papa lui a donné aussi à lui beaucoup d'or pour moi, et il veut sans doute le voler aussi. »

Auguste, qui jusqu'alors était resté muet et écoutait avec le plus grand intérêt tout ce qui se disait, prit la parole à son tour.

Aussitôt l'Hercule se rassit, et le silence le plus complet se fit autour de la table. Tous savaient que le pitre était un garçon savant, intelligent et de bon conseil.

Dans l'association en quelque sorte établie entre ces trois hommes, Auguste représentait l'esprit et la sagesse, l'Hercule la force brutale, et Poum-Poum l'adresse et l'habileté.

« Mes amis, dit Auguste de sa petite voix grêle, vous parlez d'étrangler Pardessus, de le livrer à la police : tout cela est très joli, mais il me semble que vous vendez la peau du bandit avant de l'avoir en votre possession. Savez-vous où se cache notre voleur ? Avez-vous la moindre idée de l'endroit où vous pouvez le rencontrer en dehors de l'hôtel de la Butte ? »

Tous se regardèrent, et personne ne fut capable de répondre à cette question.

Auguste alors continua :

« Dans ces conditions, si nous voulons avoir quelque chance de mettre la main sur le diamant, nous devons, à mon avis, ne pas montrer à Pardessus que nous connaissons son secret. Quand il reviendra, nous le recevrons comme nous en avons l'habitude. Seulement, à sa sortie de l'hôtel nous le filerons, nous ne le perdrons de vue ni jour ni nuit. Il faudra bien qu'il nous mène ainsi à l'endroit où il a caché le diamant ou chez les personnes à qui il

veut le vendre. A ce moment, termina Auguste en s'adressant à l'Hercule, tu pourras cogner, mon gros.

— Et je cognerai! » appuya le colosse en faisant jouer ses biceps.

Poum-Poum, cependant, fit une objection à ce plan ingénieux.

« Ce que nous propose Auguste est épatant, dit-il, very well épatant; mais si le Pardessus ne revient pas.., s'il a déjà filé avec le magot?

— Dans ce cas, riposta Auguste, le mal est fait, et il est déjà trop tard pour lui courir après. La police même refuserait de se mettre à sa poursuite, car il nous serait impossible de prouver le vol. Le roi des Akoutonars a confié ce diamant à son professeur, en le chargeant de le faire monter. Il peut le porter où il veut, même en Belgique ou en Amérique; ce n'est que dans un an, à



« Parbleu non! nous ne permettrons pas cette malhonnêteté! »

l'époque où il doit ramener le petit prince à son papa, que celui-ci pourra lui réclamer le bijou. Jusque-là nous n'obtiendrons pas de la police qu'elle agisse, puisqu'elle ne peut le faire sans mandat.

— C'est trop fort! s'écria l'Hercule furieux... Alors nous ne pouvons rien, nous devons laisser dépouiller ces pauvres enfants sans rien dire?

— Non pas, reprit Auguste, mais il faut surtout compter sur nous-mêmes et agir par ruse pour retrouver le diamant. Et ceci me regarde. Dès que j'aurai pu me mettre sur la piste de Pardessus, je ne le lâcherai plus. »

La discussion était finie, car tous les assistants, confiants dans l'adresse du pitre, convinrent qu'il avait raison, et que la seule chose à faire pour le moment était d'attendre la prochaine visite du professeur à l'hôtel de la Butte.

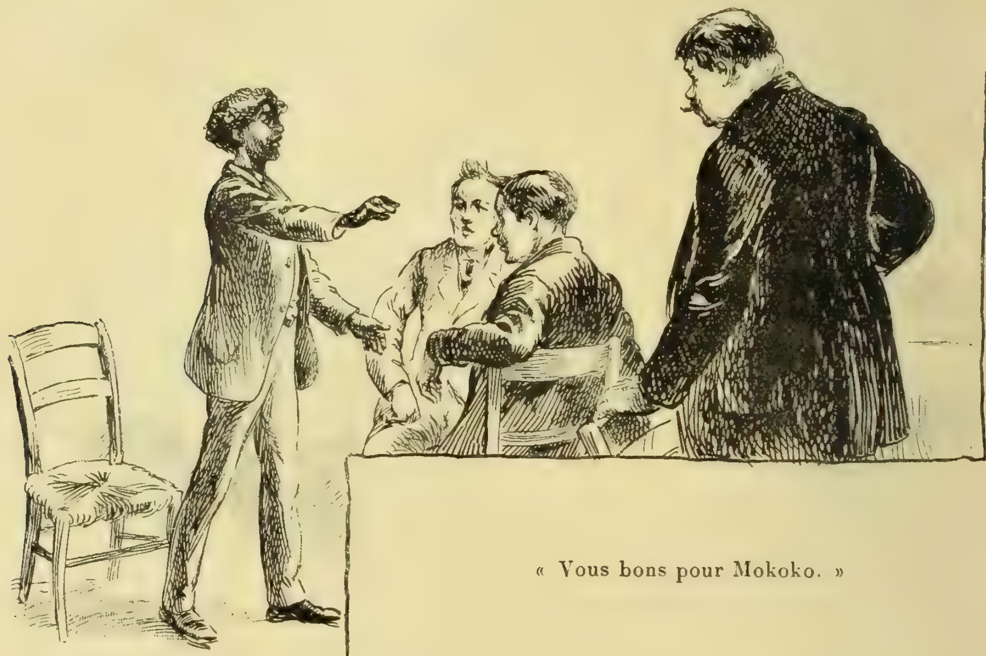
La reconnaissance de Mokoko.

Mokoko avait assisté muet et impassible à cette scène. Quand elle fut terminée, il se leva à son tour, et, tout pâle, avec une gravité qui surprit les clowns, il leur dit :

« Merci, mes amis... Vous bons pour Mokoko, et Mokoko veut vous récompenser. Mokoko sera roi un jour; demandez-lui ce que vous voudrez, et il vous le donnera. »

Ces paroles étaient prononcées avec une telle conviction et même une telle solennité, que personne parmi les clowns ne songea à en rire. Au contraire, l'Hercule, grave et sérieux lui aussi, annonça :

« Prince Mokoko, nous te jurons fidélité et dévouement... Je ne sais pas si nous réussirons à te rendre ton diamant vert, mais ce que nous pouvons te



« Vous bons pour Mokoko. »

promettre, c'est que nous veillerons sur toi et sur ta petite amie Islé, que nous te défendrons envers et contre tous durant le temps que tu resteras à Paris, et que nous te renverrons dans ton pays sain et sauf.

— C'est juré, » firent ensemble Poum-Poum et Auguste.

Le petit prince, ému par ces paroles, prit les mains de ses défenseurs et, selon la coutume de son pays, les appliqua sur son front en signe d'amitié, puis il dit :

« Quand moi partirai pour mon pays, vous viendrez avec moi... Je le veux. Toi, Hercule, je te nomme commandant de mes soldats.

— J'accepte, fit le colosse... ça vaudra mieux que le cirque.

— Toi, Auguste, continua l'enfant, tu seras mon ministre; quant à toi, Poum-Poum... »

Le joyeux clown interrompit ces nominations du petit prince en plaisantant selon son habitude.

« Oh! moa... fit-il, je serai le fou du roi! c'est tout ce dont je suis capable.

— Non, reprit Mokoko, tu seras pas mon fou... tu seras mon ami. »

Ce fut sur cette parole pleine de délicatesse que se termina le dîner des clients de l'hôtel de la Butte.

Ceux-ci s'étaient assis à table simples clowns du cirque Fernandi, et ils se levaient chargés de titres et de situations glorieuses à la cour du roi des Akoutonars.

Chose curieuse, tant est grand le prestige de ce mot de roi, aucun d'eux ne songeait à rire des prétentions de ce petit nègre oublié dans un hôtel meublé de Montmartre et qui nommait des généraux et des ministres.

Ils se voyaient déjà dans un paysage ensoleillé, jouissant des honneurs et de la fortune que leur promettait le prince Mokoko.

La mère Grippe-Sous les ramena à la réalité.

La vieille se réveillait. Elle balançait sa tête et crispait ses mains sur les bras de son fauteuil...

Une heure s'était écoulée, juste le temps qu'Islé avait fixé pour la durée de son sommeil.

Les clowns, ne voulant pas que la patronne les aperçût à son réveil, quittèrent successivement la salle à pas de loup. Mokoko les suivit.

Islé resta seule auprès de la vieille qui continuait à s'agiter.

Alors la fillette, se rappelant les gestes qu'elle avait vu faire à son père le guérisseur Mamoï avec les gens qu'il avait endormis, trempa une serviette dans un verre d'eau et en frotta légèrement la figure parcheminée de la patronne.

Celle-ci ouvrit les yeux et, étourdie, demanda :

« Qu'est-ce que j'ai? Que s'est-il passé? J'ai dormi.

— Oui, madame, répondit Islé, vous avez dormi. »

La vieille avare se leva sur ses jambes qui tremblaient un peu, passa la main sur son front, et, soudain reprenant ses esprits, elle s'écria avec effroi :

« Oh! mon Dieu!... J'ai dormi... Je parie que, pendant ce temps-là, mes pensionnaires en ont profité pour manger tout mon sucre. »

CHAPITRE V

LA DATE FATALE

Le 22 février!

Cette date fatale, c'était celle du 22 février.

On s'en souvient, c'était ce jour-là que Pardessus, dans sa conversation avec la mère Grippe-Sous, avait fixé comme limite extrême à son retour.

« Si le 22 février à midi, avait-il dit, je ne suis pas revenu, vous pourrez faire de Mokoko et d'Islé ce que vous voudrez et les conduire au commissaire de police. »

Or, depuis la soirée où les clowns avaient juré aide et protection au petit prince, ils avaient vainement attendu Pardessus.

Pardessus, au grand désespoir de l'Hercule et d'Auguste, n'avait pas reparu à l'hôtel de la Butte.

Se méfiait-il de quelque chose, ou bien avait-il filé après avoir réussi à vendre le diamant vert? Voilà ce que l'on ignorait.

Il restait cependant encore un espoir : c'était de le voir arriver durant cette journée du 22 février.

Les clowns n'étaient pas seuls à attendre avec impatience la venue de l'ancien précepteur. La maman Grippe-Sous espérait sa visite avec d'autant plus d'anxiété qu'il devait lui apporter ce jour-là vingt mille francs.



La vieille ne tenait plus en place.

Aussi, depuis son réveil, la vieille ne tenait plus en place. Elle passa la matinée sur le seuil de la maison, guettant chaque passant qui s'engageait sur le trottoir de la rue des Martyrs.

Lasse enfin de cette faction inutile, elle rentra dans son antre, s'assit sur son vieux fauteuil à oreillettes, derrière la fenêtre, et, telle une araignée guettant sa proie dans l'ombre et le silence, elle attendit.

Midi sonna à toutes les pendules, et Pardessus n'avait pas paru.

Certes il ne fut pas succulent, le déjeuner que la tenancière de l'hôtel de la Butte servit ce jour-là à ses pensionnaires; mais ceux-ci, aussi préoccupés que la patronne,

ne remarquèrent même pas les vagues charcuteries et le ragoût misérable qui figuraient sur la table.

Tous avaient la tête ailleurs, et Mokoko regardait avec inquiétude les figures anxieuses de ses amis.

Quant à Islé, ses mains tremblaient d'émotion tandis qu'elle passait les plats. Elle se précipitait vers la porte chaque fois que la sonnette de l'entrée se faisait entendre.

Une heure! deux heures! toujours rien.

La maman Grippe-Sous avait regagné son fauteuil dans son antre obscur, et elle grommelait :

« Ça y est! il a filé... le drôle m'a joué : non seulement je ne verrai jamais les vingt mille francs, mais je perdrai encore les deux semaines qu'il me doit pour la pension des petits nègres.

« Quelle canaille de Pardessus!...

« Ah! j'aurais dû me méfier de lui et ne pas ajouter la moindre confiance à ses promesses.

— Quelle canaille de Pardessus! répétaient également les clowns dans le couloir de leurs chambres où ils s'étaient réfugiés pour pouvoir causer loin des oreilles de la patronne.

— Parbleu! je vous le disais bien, affirmait l'Hercule, il fallait l'étrangler tout de suite.

— Qui sait quand nous le reverrons, le bandit?... renchérissait Poum-Poum, qui ne pensait même pas à rire ou à lâcher la moindre plaisanterie... Certainement il a pu vendre le diamant, et il a filé avec l'argent à l'étranger. »



Il se promenait sans relâche le long du couloir.

Mokoko et Islé, assis côte à côte sur une marche de l'escalier, assistaient muets et impuissants à la ruine de leurs espérances.

Pardessus, revenant au jour fixé à l'hôtel de la Butte, tombait dans le piège tendu par Auguste et l'Hercule. Ceux-ci avaient pris toutes leurs dispositions pour le filer et retrouver ainsi le diamant vert.

Mais le fin matois avait sans doute éventé le danger, et il avait profité des quelques jours de tranquillité qu'il avait su se faire accorder pour gagner au large.

Auguste, qui se disait aussi tout cela, était humilié de l'échec que venait de subir le plan qu'il avait proposé à ses camarades.

Sa rage d'avoir été joué par Pardessus, lui qui se croyait si malin, ne connaissait pas de bornes; mais le pitre n'était pas homme à laisser voir sa

colère ou à se répandre, comme l'Hercule, en manifestations violentes et inutiles.

Il se bornait à se promener sans relâche le long du couloir, de ce petit pas menu et comique dont il arpentait le soir le sable du cirque pour faire rire les enfants.

Et cependant, en le regardant, Mokoko et Islé n'avaient pas envie de rire.

C'est que la figure pâle du clown était plus terrible que drôle. Auguste ne se considérait pas comme vaincu par la disparition de Pardessus. Il cherchait un moyen de retrouver la piste du voleur.

Une découverte importante.

Soudain il s'arrêta, passa sa grosse main sur ses cheveux hérissés, et, l'œil brillant, s'adressant à Islé, lui demanda :

« C'est toi qui fais la chambre de Pardessus?

— Oui, monsieur Auguste, répondit la fillette.

— Et tu es sûre qu'il a tout emporté? Il n'a rien laissé dans sa chambre, ni valise ni vêtements?

— Hélas! reprit Islé, vous pensez bien que j'ai déjà regardé partout.

— N'importe! fit Auguste, il faut que j'aille m'en assurer. »

Vivement le clown se rendit dans la chambre qu'avait occupée le professeur. Il se mit à l'inspecter minutieusement de son œil perçant auquel rien n'échappait.

Il fouilla les tiroirs de la commode, releva des lames du parquet, ramena des fragments de papier qui traînaient sur le sol, et enfin s'arrêta devant la cheminée.

Le foyer de cette cheminée était rempli de cendres noires.

« Parbleu! murmura-t-il, le bandit a tout brûlé avant de partir. »

Mais, par acquit de conscience ou poussé par son instinct, Auguste se mit à quatre pattes devant la cheminée. Mokoko et Islé le regardaient faire comme ils regardaient, au pays d'Akoutonar, le sorcier, les jours de fête, se livrer à ses pratiques mystérieuses.

Le clown fouillait délicatement dans les cendres, et à mesure qu'il avançait dans sa besogne, sa figure devenait moins crispée, ses gestes plus malicieux.

Auguste venait de s'apercevoir que, sous l'amas des papiers complètement consumés qui couvraient le dessus du tas de cendres, des fragments de lettres avaient échappé à la combustion, protégés par des restes de bûches ou par les chenets de cuivre.

Cette découverte l'avait encouragé, et, le haut du corps complètement engagé dans la cheminée dont émergeaient ses deux petites jambes risibles, il furetait avec des allures de fox-terrier à la poursuite d'une souris.

Brusquement il sortit de la cheminée et se redressa noir de suie, mais joyeux, en brandissant dans sa main un carré de papier aux trois quarts intact, sur lequel se détachait un large cachet de cire rouge, terminé par une chevelure de fibres que Mokoko et Islé reconnurent tout de suite.


Le haut du corps engagé dans la cheminée...

« Une lettre! s'écrièrent les deux enfants... une lettre du roi Toffa! »

Le clown ne répondit pas à ces exclamations. Il avait bondi près de la fenêtre, et là, il examinait avec intérêt ce chiffon de papier, à peine noirci aux angles, qu'il venait de découvrir. Il lisait la suscription, qui était ainsi conçue :

« Moi, Toffa, roi des Akoutonars, au grand ministre du peuple français à Paris. »

Mokoko, en entendant ces paroles, s'écria soudain :

« Je sais... je sais...

— Quoi donc? demanda Auguste avec vivacité.

— Je me rappelle, continua Mokoko. Au moment du départ, mon papa roi a donné cette lettre à Pardessus, en lui disant qu'il devait la remettre de sa part au grand ministre français pour lui annoncer mon arrivée dans le pays. Papa annonce aussi là dedans au grand ministre qu'il lui envoie des cadeaux pour le remercier des bontés qu'il aurait pour son fils.

— Oh oui! continua Islé, je me rappelle maintenant que Boïra, le chasseur, avait capturé deux éléphants qui, disait-on au pays, devaient être envoyés en présent à Paris. »

La figure d'Auguste s'était illuminée en entendant ces paroles.

« Allons, dit-il, en passant cette fois dans ses cheveux hérissés une main triomphale, je vois que je n'ai pas perdu mon temps en fouillant dans cette cheminée... Vous êtes sauvés, mes gamins! Je ne sais pas si nous retrouverons le diamant vert, mais dans tous les cas, grâce à cette lettre, le gouvernement se chargera de vous renvoyer dans votre pays. »

Puis, en riant, il ajouta :

« Le ministre ne peut pas faire moins pour le fils d'un roi qui lui envoie de petits cadeaux comme les éléphants promis...

« Venez, les enfants, allons annoncer cette bonne nouvelle aux camarades. »

Hip! Hip! Hurrah!!!

Ils retrouvèrent Poum-Poum et l'Hercule dans la chambre de ce dernier.

Le gros homme fumait sa pipe couché sur son lit, et Poum-Poum, qui ne pouvait rester sans rien faire, occupait son impatience en jouant *Au clair de la lune* au moyen d'une clef dont il frappait les verres et différents objets placés sur la toilette.

Pour exécuter ce petit concert, il avait jugé plus commode de grimper sur la cheminée.

La vue d'Auguste pénétrant triomphant dans la chambre, sa lettre à la main, suivi des deux enfants, indiqua aux deux hommes qu'il y avait du nouveau et que leur malin camarade avait mieux occupé son après-midi qu'ils ne l'avaient fait eux-mêmes.

« Aoh! fit Poum-Poum en sautant sur le sol du haut de son perchoir par-dessus les têtes des petits nègres, quoi il y avait? »

L'Hercule s'était assis sur son lit, qui craqua lugubrement sous le poids, et demanda aussi :

« Qu'est-ce que tu as trouvé, Auguste? »

Le pitre montra sa lettre et répéta l'explication que venaient de lui donner Mokoko et Islé, sans oublier les éléphants annoncés.

« Bravo! s'écria l'Hercule; il ne nous reste plus qu'à porter cette épître royale au ministère des colonies, et il n'est pas douteux que notre Excellence se chargera du prince Mokoko accrédité auprès de lui.

— Ce n'est pas douteux en effet, opina Auguste.

— Et il nous aidera à rattraper M. Pardessus, conclut Poum-Poum... Hip! hip! Hourra!! »

Cette fois tout le monde était d'accord pour se rendre au ministère le plus tôt possible, afin de présenter le prince Mokoko au ministre en lui expliquant la triste situation où l'avait laissé son précepteur, celui en qui le roi Toffa avait placé sa confiance.

Auguste regarda sa montre.

« Il est quatre heures, fit-il... nous pouvons encore aller voir le ministre aujourd'hui même; c'est le moment où nous avons le plus de chance de le rencontrer.

— Mais, objecta l'Hercule, il ne nous recevra pas si nous n'avons pas une audience.

— Allons donc! répondit Auguste... Un ministre de la République française est toujours heureux de recevoir le fils d'un roi... même d'un roi nègre. »

Cette réponse enleva les dernières hésitations des trois gardes du corps de Mokoko, qui se préparèrent séance tenante à la visite officielle qu'ils allaient accomplir.

Toilettes de gala.

Tous trois voulaient accompagner Mokoko, et aussitôt ils sortirent de leurs malles et de leurs tiroirs leurs plus beaux habits.

L'Hercule revêtit une redingote noire très propre, mais un peu juste, ce qui n'avait pas d'inconvénient, car elle lui permettait d'exhiber plus largement un splendide gilet de velours lie-de-vin qui dessinait ses pectoraux puissants et son ventre rebondi.

Poum-Poum endossa son petit complet à grands carreaux jaunes, très anglais certes, mais qui, à vrai dire, manquait un peu de cérémonie.

Quant à Auguste, il n'avait qu'un vêtement propre : c'était un habit de soirée, son habit à longues basques, avec lequel il faisait le soir, au cirque Fernandi, ses pitreries légendaires.

Évidemment les basques de cet habit étaient un peu longues, les jambes du pantalon un peu larges, mais le pauvre diable n'avait pas le choix. Pour être correct il était obligé d'endosser sa livrée de pitre ridicule. Cependant il remplaça le grand col classique par une chemise de dimension ordinaire et couvrit son vêtement d'un grand manteau à pèlerine.

Restait à régler la toilette du prince Mokoko.

Depuis son emprisonnement dans l'hôtel de la Butte, le fils du roi Toffa était vêtu d'un ridicule complet-veston que Pardessus, désireux avant tout que son élève passât inaperçu, lui avait acheté dès son arrivée à Paris.

Mais l'enfant avait conservé dans sa malle son costume pittoresque d'Akoutonar.

Les clowns, habitués par profession à aimer ce qui brille, ce qui attire les regards, furent unanimes à déclarer que le fils du roi Toffa devait arriver au ministère vêtu de son costume national.



« Où allez-vous ? »

Ils regrettaient même que le boubou blanc et le petit turban qui composaient le costume ne fussent pas plus voyants. Ils auraient voulu emmener avec eux un roi comme ils avaient l'habitude d'en voir dans les cirques, un roi vêtu d'un grand manteau d'hermine avec une couronne sur la tête et un sceptre dans la main.

Mais ils durent se contenter du costume déjà suffisamment exotique de Mokoko.

Ce qui les enchanta, ce fut quand le petit prince sortit de son cou le collier de gris-gris et d'amulettes qu'il portait à l'ordinaire dissimulé sous ses vêtements. Ce collier semblait augmenter à leurs yeux la majesté du petit garçon.

Quand ils le virent ainsi dans son costume blanc sur lequel brillait le collier mystérieux, ils ne purent s'empêcher de le considérer avec plus de respect que

quand il errait triste et désœuvré à travers les couloirs de l'hôtel, vêtu de son ridicule petit complet à dix-huit francs cinquante.

Leur admiration ne connut plus de bornes quand ils virent Islé sortir de sa chambre dans tous ses atours de petite Africaine.

A la bonne heure! elle était vraiment exotique, elle au moins.

Elle avait revêtu, en effet, son beau voile de gaze bleue qui s'enroulait dans sa chevelure nattée et ramenée en casque sur le sommet de sa tête. Une sorte de pagne retenu par une ceinture en peau de serpent, indice de la profession de son père, la drapait dans ses plis harmonieux; enfin ses pieds nus s'enfonçaient à demi dans des sandales de paille de riz à hautes semelles, que les jeunes filles d'Akoutonar ne chaussaient que pour les grandes cérémonies. Heureusement pour elles d'ailleurs, car la malheureuse Islé semblait marcher fort difficilement avec ces étranges chaussures.

« La garde meurt... mais ne se rend pas!... »

Tous ces préparatifs avaient été menés rapidement, et il était à peine cinq heures et demie quand tout le monde fut prêt.

Sur un signe d'Auguste, qui semblait prendre la direction de l'expédition, la petite troupe descendit l'escalier et arriva devant le trou noir où la maman Grippe-Sous continuait à ruminer ses tristes pensées.

La vieille hôtesse, à mesure que la journée s'avançait sans amener Pardessus, perdait tout espoir. Elle était donc de fort méchante humeur quand ses pensionnaires apparurent, entraînant Mokoko et Islé en costume national.

La vieille, à ce spectacle, devint encore plus furieuse. Que signifiait cette mascarade et cette sortie en masse de ses pensionnaires? Avait-on formé le projet de lui enlever les petits noirs? Il ne manquait plus que ce nouveau malheur! Elle réfléchissait justement que la présence chez elle du prince Mokoko représentait la dernière chance qui lui restait de gagner un peu d'argent.

Peut-être, en sachant s'y prendre, elle pourrait obtenir une certaine somme des parents de cet enfant ou du gouvernement.

Aussi sortit-elle de son antre comme une Furie au moment où l'Hercule mettait la main sur le bouton de la porte d'entrée, et, venant se placer devant cette porte comme pour la défendre, elle demanda :

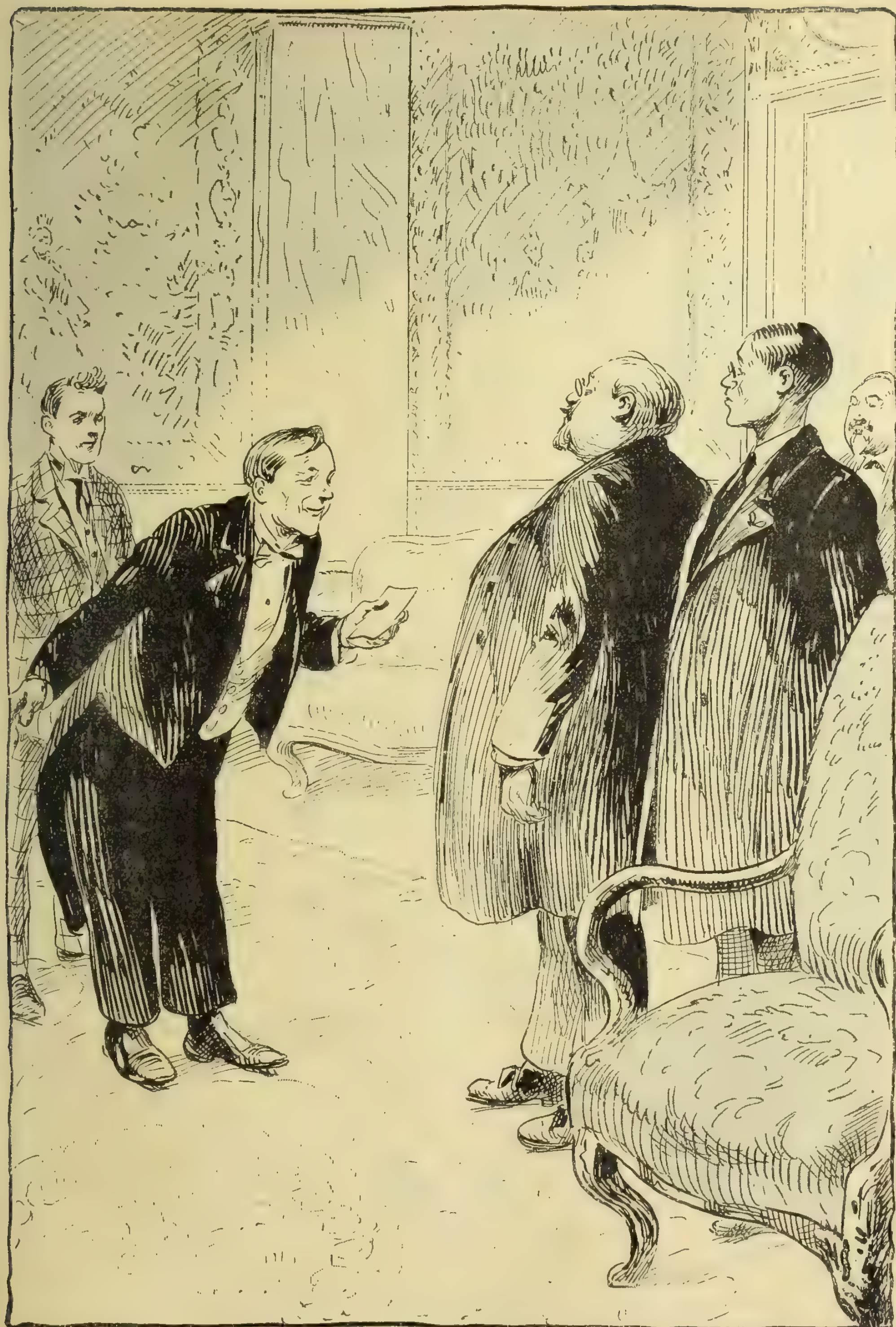
« Où allez-vous? Pourquoi emmenez-vous ces enfants?... Vous savez bien que ceux qui me les ont confiés m'ont défendu, de la part de leurs parents, de les laisser sortir d'ici. »

Auguste se chargea de répondre à la vieille.

« Maman Grippe-Sous, dit-il nettement, allez donc vous occuper de nous préparer un dîner un peu meilleur que le repas de ce matin. Nous allons où il nous plaît : veuillez nous laissez sortir. »

La vieille résista.

« Mais, fit-elle larmoyante, vous pouvez bien sortir tant qu'il vous plaira, ça ne me regarde pas... Seulement il ne faut pas emmener les enfants... j'en suis responsable. »



J'ai l'honneur de vous remettre ce pli du Roi.

L'Hercule jugea qu'il fallait couper court aux jérémiades de la vieille.

« Vous n'en serez plus responsable longtemps, de ces mioches, maman Grippe-Sous, dit-il de sa grosse voix, car nous allons justement nous occuper de les reconduire à leur parents. Ainsi, fichez-nous la paix! »



Il la porta délicatement sur son fauteuil.

Joignant le geste à la parole, le gros homme s'avança vers la patronne, la saisit délicatement par la taille et, malgré ses cris et ses gigotements, la porta délicatement sur son fauteuil dans son antre obscur.

La vieille vaincue ne bougea plus.

Après ce haut fait, l'Hercule rejoignit ses amis sur le trottoir.

Poum-Poum faisait des moulinets avec sa canne pour appeler des fiacres. Deux taxi-autos s'avancèrent.

Les clowns firent monter les enfants et s'installèrent dans les voitures. L'Hercule, avant de grimper dans la seconde, dit noblement au chauffeur :

« Au ministère des colonies, vivement! »

Puis, confidentiel, il ajouta :

« Soyez prudent; vous conduisez le prince Mokoko, fils du roi des Akoutonars.

— Mazette! fit le watman en tournant sa manivelle... faut croire que j'ai rencontré un « chopin » pour finir ma journée... Un fils de roi, chouette! J'aurai au moins cent francs de pourboire! »

CHAPITRE VI

GRANDEUR ET DÉCADENCE DE MOKOKO

S. A. Royale le prince d'Akoutonâr!

L'arrivée du prince et de sa suite au ministère des colonies fit sensation. Sans s'attarder à demander le moindre renseignement au concierge, Auguste entraîna sa petite troupe vers l'escalier qui conduisait directement au cabinet du ministre.

Avant de pénétrer dans l'antichambre de l'Excellence, il fit la leçon à ses camarades.

« Si nous voulons obtenir du ministre tout ce que nous voulons, dit-il, il ne faut pas nous présenter en solliciteurs, il faut au contraire en imposer. En politique tout est là : savoir en imposer. »

On voit par cette fine remarque combien ce simple pitre de cirque avait l'étoffe d'un grand homme d'Etat.

Auguste, pour mieux se faire comprendre de ses camarades, leur parla ensuite en termes de métier.

« En un mot, les amis, leur dit-il, il faut soigner notre entrée.

— Compris. Miousic! » cria Poum-Poum à un orchestre imaginaire, puis rapidement il régla le cortège.

Auguste, faisant office de chambellan, devait éclairer la marche et introduire le prince.

A quelques pas derrière, Mokoko marcherait, suivi par l'Hercule, son garde du corps.

Enfin Poum-Poum et Islé fermeraient la marche et représenteraient la cour.

« Attention! fit le clown à voix basse, comme s'il se trouvait dans les couloirs du cirque, prêt à se produire sur la piste.

— Ça y est! » répondit Auguste sur le même ton.

Aussitôt les figures des clowns se figèrent dans une expression à la fois digne et hautaine; Mokoko lui-même, sous son costume national, abandonnait l'air résigné et effacé qu'il avait pris depuis qu'il vivait abandonné à l'hôtel de la Butte.

Il reprenait l'allure dominatrice du temps où, aux côtés de son père, il recevait, au retour d'une grande chasse, devant le poteau sacré, les hommages de son peuple dévoué.

Ce fut dans ce bel ordre que le cortège se présenta devant les huissiers de l'antichambre ministérielle, un peu ahuris.

Auguste, s'adressant à l'un d'eux, lui dit sur un ton protecteur :

« Annoncez au ministre S. A. R. le prince d'Akoutonar, fils du roi Toffa et grand maître du Soleil lointain. »

Cette phrase, qu'il avait préparée, produisit sur le gardien de la porte ministérielle l'effet attendu.

Évidemment les accompagnateurs de ce petit roi n'avaient peut-être pas un aspect très protocolaire. Leurs vêtements n'étaient pas tout à fait à la dernière mode; le complet à carreaux de Poum-Poum et le gilet sang-de-bœuf de l'Hercule ne constituaient pas le dernier cri de la correction diplomatique.

Mais après tout on était au ministère des colonies. Ces gens venaient de loin, et il était assez naturel qu'ils présentassent un aspect un peu exotique.

Aussi ce fut avec la plus grande considération que l'huissier, s'adressant à Auguste, lui demanda en s'inclinant :

« Monsieur a-t-il une audience du ministre?

— D'abord, répliqua noblement le clown, appelez-moi monsieur le chambellan, et au lieu de me poser des questions, bornez-vous, ainsi que je vous en donne l'ordre, à aller annoncer à votre maître S. A. R. le prince Mokoko et sa suite... Allez! »

Complètement médusé cette fois par ces grands airs, l'homme à la chaîne obéit et, pénétrant dans le bureau du chef de cabinet, fit part à ce fonctionnaire de la visite qui venait d'arriver.

« Diable! fit le chef... un roi nègre au ministère... Faites-le entrer au grand salon d'attente tout de suite, je vais prévenir le ministre. »

Audience.

Quelques minutes plus tard le prince Mokoko pénétrait avec sa suite dans un superbe salon tapissé de gobelins, que l'huissier, de plus en plus respectueux, se dépêcha d'éclairer à giorno en ouvrant toute grande l'électricité des lustres et des appliques.

Puis il se retira en annonçant que Son Excellence allait recevoir Son Altesse Royale.

Dès qu'ils furent seuls dans le luxueux salon officiel, Poum-Poum ne put s'empêcher de montrer sa joie.

« Aoh! s'écria-t-il avec son plus bel accent anglais... ça boulotte!

— Ça boulotte! » répéta Mokoko, ravi de la tournure que prenaient les choses et qui, on s'en souvient, connaissait, grâce aux leçons de Pardessus, l'argot montmartrois encore mieux que le français.

Mais Auguste, sans perdre une minute, organisa de nouveau sa mise en scène, destinée cette fois à impressionner le ministre lui-même.

Il tira un énorme fauteuil Louis XIV au milieu de la pièce et y fit asseoir Mokoko. Aux pieds du prince, sur un coussin, il plaça Islé dans une pose nonchalante. L'Hercule et Poum-Poum s'établirent de chaque côté du fauteuil, l'un à droite, l'autre à gauche, mais un peu derrière.

Enfin M. le premier chambellan se tint, la lettre à la main, le pied gauche en

avant, dans une pose pleine de grâce, face à la porte par laquelle il supposait qu'allait entrer le ministre.

Ils attendirent ainsi près de trois quarts d'heure, immobiles et muets.

C'est à peine si, durant ce laps de temps, Poum-Poum se dérangea pour esquisser deux ou trois cabrioles, et l'Hercule pour soulever la pendule en bronze de la cheminée.

Soudain la porte s'ouvrit.

Le ministre parut, suivi de son chef de cabinet et de deux ou trois attachés



Ce fut dans ce bel ordre que le cortège se présenta devant les huissiers.

curieux de savoir ce que c'était que ce souverain exotique tombant ainsi au ministère sans crier gare.

Aussitôt Auguste glissa vers lui, s'inclina brusquement et lui tendit la lettre timbrée du sceau royal, en disant :

« Monsieur le ministre, j'ai l'honneur de vous remettre ce pli du roi d'Akoutonar, accréditant auprès de vous le prince Mokoko, son fils, ici présent, et le recommandant à la sollicitude de la République française, avec laquelle il entretient les relations les plus cordiales. »

Le ministre fut surpris par la mise en scène si bien réglée de cette audience imprévue.

Il hésitait, se demandant s'il devait prendre au sérieux ces gens d'allure bizarre qui envahissaient ainsi son salon. Ses yeux se fixaient avec curiosité sur le petit prince assis dans son fauteuil, raide et immobile, avec Islé couchée à ses pieds.

Enfin il se décida à ouvrir la lettre, non sans avoir remarqué les coins brûlés par le feu ; mais Auguste, prévenant sa question, lui dit :

« Monsieur le ministre, un accident arrivé au cours du voyage du pays d'Akoutonar à la côte... Cette lettre a été brûlée dans un incendie du campement attaqué par des Touareg.

— Vraiment! fit le ministre pour dire quelque chose... Je croyais le pays plus sûr. »

Et il ouvrit la lettre du roi Toffa.

Quant il en eut pris connaissance, il se tourna vers Mokoko, qui, soufflé par Poum-Poum, s'était levé et saluait le ministre.

« Prince, lui dit ce dernier, tout à fait convaincu par les termes de la missive du souverain noir, je serai heureux de satisfaire aux désirs de votre auguste père, le roi Toffa, en veillant sur votre personne durant votre séjour en France. »

Mokoko, légèrement poussé par Poum-Poum, s'était avancé vers le ministre et, lui tendant sa main à baiser comme il avait l'habitude de le faire dans son pays, il dit à son tour :

« Merci au ministre de beau pays de France... Moi très heureux d'y être venu. »

L'Excellence se borna à prendre la main du prince dans la sienne et à la serrer, puis elle ajouta :

« Nous serons très fiers de recevoir les cadeaux que nous annonce votre auguste père.

— Ah ! oui, fit Mokoko, les éléphants.

— Le président de la République en sera ravi. »

Après cet échange de politesses, le ministre s'était penché à l'oreille d'un de ses attachés :

« Dites donc, Montignac, il faudrait tout de même que je sache ce que c'est que ce pays d'Akoutonar et ce roi Toffa... Dépêchez-vous de courir dans les bureaux, et revenez avez une fiche sur ce souverain noir et sur son pays.

— Oui, monsieur le ministre, » répondit l'attaché, qui sortit immédiatement.

Gracieusetés protocolaires.

Auguste avait profité de la conversation à voix basse du ministre pour murmurer également quelques mots à l'oreille du prince.

« Présentez votre suite, » lui dit-il.

Et Mokoko présenta :

« Mon premier ministre. »

Auguste salua et baisa la main de l'Excellence.

« Mon général en chef. »

L'Hercule s'ébranla en faisant craquer le parquet sous son poids et secoua la main du fonctionnaire avec force.

Puis ce fut au tour de Poum-Poum et d'Islé, présentés comme chambellan et danseuse de la maison du prince.

Les présentations terminées, le ministre s'assit et, ravi de voir que le petit prince parlait français, il entama la conversation avec lui. Les réponses du

jeune souverain l'amusèrent, et il songea au parti qu'il pouvait tirer de sa présence à Paris.

Il devait justement donner, la semaine suivante, une fête au ministère. L'idée lui vint que le petit prince, si pittoresque dans son costume indigène, et la petite danseuse si jolie pourraient en constituer une attraction aussi amusante que peu coûteuse.

Et puis au moins voilà qui serait colonial. On ne le plaisanterait plus dans les journaux, insinuant qu'il ne se doutait pas de ce que c'est qu'une colonie, quand il présenterait à ses invités ce jeune roi nègre authentique et cette danseuse de douze ans.



L'Excellence prit la main du prince dans la sienne.

Il risquait, grâce à cette exhibition, de devenir aussi populaire que son prédécesseur, qui avait eu la chance de montrer dans une de ses réceptions le roi Sisowath et son corps de ballet.

Aussi le ministre se montra excessivement aimable avec Mokoko, auquel il fit les plus belles promesses.

« Qu'avez-vous déjà vu dans Paris, prince? lui demanda-t-il.

— Pas grand'chose, répondit Mokoko un peu gêné... Des maisons... Beaucoup de maisons.

— Son Altesse n'a pas encore eu le temps de beaucoup visiter la capitale, reprit vivement Auguste, jugeant le moment opportun pour parler de Pardessus, car elle a été volée par son précepteur.

— Ah bah! s'écria le ministre en souriant, la capitale n'a donc pas été plus sûre pour Votre Altesse que les rives du Sénégal? Mais je veux chasser la mauvaise impression que cet incident a dû occasionner à Votre Altesse. Je veux lui faire connaître Paris, la mener à l'Opéra, dans les égouts. »

Islé, voyant la bonne grâce du haut fonctionnaire, crut qu'elle pouvait se risquer à parler, et elle dit :

« Oh! les égouts! Je préférerais aller chez les couturières, les modistes, et m'habiller à la française avec des robes longues et des grands chapeaux couverts de fleurs et de plumes. »

Tout le monde, même le ministre, se mit à rire franchement à ce désir de la petite fille, et l'Excellence répondit :

« C'est convenu, petite danseuse... Je t'enverrai chez les couturières de la rue de la Paix avec ma femme. »

Cependant Auguste attendait toujours l'occasion de parler du vol du diamant et de la fuite de Pardessus, mais le ministre ne semblait pas vouloir s'occuper de cette affaire.

Il pensait beaucoup plus à sa soirée, et annonçait au prince Mokoko qu'il l'enverrait chercher en voiture la semaine suivante à son hôtel, pour le conduire au ministère avec Islé.

Il s'informait aussi avec instance si Islé serait capable de danser un petit pas devant ses invités.

Mokoko le rassura immédiatement.

« Islé bonne danseuse, dit-il; Islé connaît la danse du feu, la danse de la guerre et la danse de la joie.

« Moi aussi je connais tout ça, et je danserai avec elle si vous voulez. »

S'il le voulait, le ministre! Mais il était enchanté, ravi. Un ballet africain donné par le propre fils du roi Toffa et la danseuse de la cour, c'était une chose inespérée. Ses collègues seraient jaloux à en avoir la jaunisse.

Auguste, Poum-Poum et l'Hercule se regardaient à la dérobée durant cette conversation des enfants avec le ministre.

Certes les choses marchaient à merveille, mais ils trouvaient que dans tous ces beaux projets on ne s'occupait pas beaucoup d'eux ni de Pardessus, et surtout du diamant vert.

Après le beau temps, la pluie!

Au moment où Auguste allait revenir sur ce sujet et exposer franchement la situation terrible dans laquelle le vol du précepteur avait placé les enfants, la porte s'ouvrit, et l'attaché qui avait été envoyé en mission dans les bureaux rentra, une feuille de papier à la main et la mine un peu déconfite.

Le clown eut le pressentiment que les choses qui marchaient si bien allaient se gâter.

En effet, dès que le ministre eut jeté les yeux sur la fiche que lui tendait son attaché, sa figure souriante et affable changea brusquement, et ce fut avec froideur qu'il déclara :

« Oh! oh! mais voilà qui change tout!

— Qu'est-ce que c'est? » demanda Auguste de plus en plus inquiet.

L'Excellence jeta sur le clown un regard hautain et dit :

« Voyons, monsieur, ne faites donc pas l'innocent; vous avez essayé de me tromper.

— Vous tromper, monsieur le ministre! s'écria le clown, et de quelle façon? »

Le fonctionnaire répondit sèchement :

« En vous présentant comme les envoyés d'un roi qui n'est plus roi, en usurpant des qualités qui ne vous appartiennent pas, ou tout au moins qui ne vous appartiennent plus. »

Les clowns se regardèrent, désolés de ce changement, qu'ils ne comprenaient pas, dans l'attitude du représentant du gouvernement.



« Ne faites donc pas l'innocent! »

Ils crurent que celui-ci faisait allusion à leur situation de clowns, et ils voulurent s'expliquer.

« Monsieur le ministre, dit Auguste, vous ne m'avez pas donné le temps de vous exposer la véritable situation du prince, mais j'avais l'intention de le faire et d'avoir recours à votre haute protection.

— Impossible! fit nettement le haut personnage... Je n'ai pas envie de me lancer à cause de vous dans des complications diplomatiques; le nouveau roi d'Akoutonar est soutenu par l'Angleterre. »

Mokoko bondit en entendant ces mots.

« Comment! s'écria-t-il, qu'est-ce que vous dites? Le nouveau roi d'Akoutonar!

— Il y a donc un nouveau roi dans le pays de cet enfant? demanda Auguste, qui commençait à deviner.

— Comme si vous ne le saviez pas! répliqua le ministre avec hauteur. Le roi Toffa, m'annonce cette fiche, a été détrôné il y a plus de deux mois à la suite d'une guerre avec les tribus des Badaboums, dans laquelle son armée a été complètement vaincue; le roi a été détrôné et fait prisonnier. Il n'y a donc plus de roi Toffa ni de pays d'Akoutonar. »

Mokoko et Islé écoutaient atterrés ces paroles du ministre, qu'ils espéraient ne pas bien comprendre. Leur pays vaincu par les ennemis héréditaires les Badaboums, le roi prisonnier! Mais c'était épouvantable; ce n'était pas possible qu'un pareil malheur eût frappé leur patrie depuis leur départ. Sûrement ce blanc se trompait, il ne savait pas ce qu'il disait.

Le petit prince voulut demander des explications, faire parler le ministre, mais celui-ci jugeait inutile de perdre son temps avec ce petit nègre qui n'était même plus fils de roi.

Il se dirigea vers la porte, glacial et hautain, suivi de ses attachés, indiquant clairement que l'audience était terminée.

Clowns et ministre.

Au moment où il allait sortir, il remarqua cependant la mine éplorée du pauvre Mokoko, qui le regardait de ses deux grands yeux pleins de larmes. S'avançant vers l'enfant, il lui donna deux petites tapes amicales sur la joue et lui dit familièrement, paternellement :

« Pauvre gosse! »

Auguste s'empressa de profiter de ce mouvement de pitié.

« Monsieur le ministre, s'écria-t-il avec énergie, il est possible que ce petit garçon ne soit plus roi, puisque vous nous le dites, mais il faut tout de même qu'il vive... Que devons-nous faire de lui? »

Le fonctionnaire s'arrêta étonné.

« Le petit garçon est donc venu en France sans argent? questionna-t-il; cela me paraît bien extraordinaire, puisque vous m'affirmiez à l'instant que vous ignoriez en venant ici la défaite du roi son père. »


« Aoh!... vilain!... »

Mokoko voulut parler à son tour.

« Grand blanc, dit-il, j'avais de l'argent en venant, beaucoup d'argent et le diamant vert, mais Pardessus a tout volé, tout; moi plus rien!

— C'est justement ce que j'essayais d'expliquer tout à l'heure à Votre Excellence, » affirma Auguste, soutenu par les clowns.

Le ministre n'avait pas l'air convaincu; ces histoires de vol lui paraissaient bien extraordinaires et pas très claires. De plus, il se méfiait de ces gens d'apparence excentrique qui entouraient le petit garçon et voulut couper court à toute tentative possible d'escroquerie.

« Que voulez-vous que j'y fasse? dit-il, je ne puis rien pour cet enfant.

— Mais cependant, insista l'Hercule, il faut bien qu'il puisse retourner dans son pays.

— Quel pays? répondit le ministre. Il n'en a plus, et s'il rentrait dans l'ancien royaume de son père, il risquerait d'être assassiné séance tenante par les Badaboums, ou bien fait prisonnier comme son papa... Non, croyez-moi, il vaut encore mieux que ce petit bonhomme reste à Paris pour le moment. »

L'Hercule, qui depuis un moment sentait la colère monter en lui, n'y tint plus.

« Eh! monsieur, dit-il, pour rester à Paris il faudrait au moins que vous nous aidiez à rattraper son voleur et son argent. »

Le ministre haussa les épaules.

« Ceci n'est pas de mon ressort, fit-il sèchement; adressez-vous au commissaire de police. Si vous pouvez lui prouver qu'il y a eu vol, comme vous l'affirmez, il fera le nécessaire. »

Sur ces mots prononcés d'un ton cassant qui terminait définitivement l'entretien, le chef des colonies mit la main sur le bouton de sa porte pour regagner son cabinet. Mais soudain il se ravisa et, ému malgré lui par la douleur des deux enfants qui pleuraient silencieusement en échangeant quelques mots à voix basse dans la langue de leur pays, il fouilla dans sa poche, en tira son portefeuille dans lequel il prit deux billets de cent francs qu'il tendit à Auguste.



« Dites donc, vous autres, faudrait pas vous incruster ici... On ferme! »

« Prenez cette petite somme, dit-il; le chef du gouvernement ne peut rien faire pour votre prince déchu, mais, en mon nom personnel, je vous donne cet argent pour vous aider à subvenir aux premiers besoins de ces enfants... Ensuite, je vous le répète, adressez-vous au commissaire de police de votre quartier. »

Auguste ne tendit pas la main pour prendre les billets de banque.

Après avoir regardé ses camarades, qui approuvaient d'avance par leur mimique expressive ce qu'il allait répondre, il s'écria avec une noblesse dont on n'aurait pas cru capable ce petit bonhomme ridicule :

« Merci, monsieur le ministre, mais nous ne demandons pas l'aumône, pas plus pour nous que pour le prince; gardez votre argent, nous nous chargerons de ces enfants. »

L'Excellence remit les billets dans sa poche.

« Je vous félicite de votre dévouement, dit-il... Adieu, messieurs, je parlerai de votre protégé au préfet de police. »

Puis il disparut, suivi de ses attachés.

On ferme!

A peine furent-ils seuls dans le vaste salon que Poum-Poum éclata :

« Aoh! s'écriait-il, vilain!... »

Puis, s'avançant vers le petit prince désolé, il le prit dans ses bras et, l'embrassant sur les deux joues, il lui dit avec une bonté qui alla droit au cœur de Mokoko :

« Pleure pas, petit... Nous sommes là, nous, tes amis... Nous t'avons juré fidélité, et nous ne t'abandonnerons pas.

— Non, nous ne t'abandonnerons pas, répétèrent ensemble l'Hercule et Auguste; que tu sois roi ou que tu ne le sois plus, ça nous est égal, à nous. »

Ces paroles réconfortantes furent douces à Mokoko et à Islé. Elles ranimèrent l'énergie du petit prince, qui, séchant les larmes qui coulaient de ses yeux, s'écria avec une rage farouche :

« Mokoko sera encore roi, car il veut aller délivrer papa et se battre contre les Badaboums.

— Oui, appuya Islé... nous voulons aller nous battre. »

L'huissier qui entrait dans le salon arrêta ces nobles déclarations des petits noirs.

L'homme à la chaîne devait être au courant de la déchéance du prince Mokoko, car ce fut presque familièrement qu'il annonça :

« Dites donc, vous autres, faudrait pas vous incruster ici... On ferme!

— Ta bouche, bébé, » répondit Poum-Poum à cet huissier mal élevé, qui resta muet d'indignation devant cet attentat à sa dignité.

Puis tous quittèrent tristement ce ministère où ils étaient entrés une heure auparavant si joyeux et si pleins d'espoir.

Plus de cortège, plus de cérémonie en traversant l'antichambre, mais des regards ironiques et méprisants des valets.

Les clowns et les enfants descendirent l'escalier en silence. Devant la porte ils retrouvèrent leur chauffeur qui les attendait.

Celui-là était encore obséquieux.

« Si Sa Majesté veut se donner la peine de monter, » dit-il en ouvrant la portière de sa voiture.

Instinctivement le prince et sa suite s'empilèrent dans l'auto, qui prit la direction de l'hôtel de la Butte.

Quand ils furent arrivés devant la porte, le chauffeur était de nouveau près du marchepied, sa casquette à la main.

« Combien? demanda Auguste.

— Un louis, mon prince, répondit le chauffeur; ce n'est pas trop pour un roi. »

Sans marchander, le pauvre clown tira de son gousset une pièce d'or, une de ces pièces qui représentaient pour lui plusieurs soirées de travail, et il la mit dans la main du cocher.

« Vive le roi! » cria celui-ci en signe de joie.

CHAPITRE VII

LA CAGNOTTE

Encore la vieille!

Le retour de la petite troupe à l'hôtel de la Butte fut moins triomphant que le départ.

Tout espoir était perdu, l'appui du gouvernement, sur lequel comptaient les braves clowns, leur échappait, et celui qu'ils avaient emmené roi, ils le ramenaient simple petit nègre.

Si ces réflexions étaient tristes pour les amis du prince Mokoko, elles l'étaient encore bien plus pour le petit garçon et pour Islé, dévorés d'inquiétude sur le sort de leurs parents prisonniers des terribles Badaboums.

« Mon pauvre papa! disait sans cesse Mokoko... comme il doit être malheureux!

— Et le mien! renchérissait Islé. Ah! je suis bien punie de lui avoir désobéi. »

La maman Grippe-Sous, qui attendait avec impatience ses locataires, devina tout de suite à leurs mines déconfites que la démarche qu'ils venaient de tenter n'avait pas réussi. Aussi, furieuse de la façon fort cavalière avec laquelle on avait troublé son autorité, elle jugea le moment venu de laisser échapper sa colère et ses récriminations.

Debout devant son escalier, les bras croisés, ses petits yeux qui lancent des éclairs, elle accueillit les clowns par ces mots :

« Ah! vous voilà, vous autres!... Vous aviez emmené ces moricauds malgré ma défense. J'espérais au moins que c'était pour m'en débarrasser, mais faut croire que personne n'en veut, du petit prince, puisque le voilà de nouveau chez moi. »



« Mais vous voulez me ruiner? »

Personne ne répondit à cette phrase ironique de la vieille, qui, encouragée par ce silence qu'elle prenait pour une approbation, continua :

« D'ailleurs, puisque vous avez jugé bon de vous mêler de ce qui ne vous regardait pas en vous occupant de ces enfants, je vais vous annoncer ce que je vais en faire, de ces gamins...

— Qu'allez-vous en faire, maman Grippe-Sous? demanda l'Hercule avec calme.

— Je vais les mener dès ce soir au commissaire de police du quartier; parfaitement, au commissaire de police, car je n'ai pas l'intention de continuer à les nourrir et à les loger pour rien. Et comme leur canaille de précepteur m'a joué le tour et qu'il a filé, je ne veux pas les garder chez moi une heure de plus... Allons, oust! petit roi Chocolat, et toi, la gamine, venez avec moi chez le commissaire, et plus vite que ça. »

Ce discours terminé, la patronne s'avançait pour prendre Islé et Mokoko par la main afin de les emmener. Mais l'Hercule avait fait deux pas, et, interposant sa formidable personne entre la vieille et les enfants, il annonça tranquillement :

« Pas de ça! maman Grippe-Sous, vous ne mènerez pas ces mioches au commissaire.

— Non, je me gênerai peut-être, insista la mauvaise femme; d'ailleurs c'est mon devoir; du moment que les gamins n'ont plus de précepteur, personne pour les surveiller ou répondre d'eux, je dois avertir la police. »

L'Hercule avait, pendant ce colloque, échangé quelques mots à voix basse avec ses camarades, et ce fut Auguste qui à son tour prit la parole.

« Maman Grippe-Sous, dit-il avec cette netteté qu'il apportait dans ses discours, vous vous trompez quand vous dites que ces enfants n'ont plus de protecteurs. »

La vieille haussa les épaules.

« Oh! je sais ce que vous allez me raconter, fit-elle avec dédain : vous allez me faire de belles promesses comme Pardessus, me garantir que le roi me payera à Pâques ou à la Trinité, que je toucherai des mille et des cents l'année prochaine ou la semaine des quatre jeudis... Moi j'en ai assez de toutes ces histoires et je n'y crois plus; on s'expliquera chez le commissaire. »

Mokoko et Islé suivaient cette discussion avec indifférence. Ils ne savaient pas ce que c'était qu'un commissaire de police et, dans l'excès de leur chagrin, ne pensaient qu'à une chose, n'avaient plus qu'un désir : quitter Paris le plus vite possible et aller rejoindre leurs parents, même chez les Badaboums.

La famille d'un roi déchu!

Mais Auguste répondit à la vieille :

« Maman Grippe-Sous, lui disait-il, je vous répète que vous n'emmènerez pas ces enfants chez le commissaire, parce que nous voulons les garder ici avec nous jusqu'à nouvel ordre. »

La patronne leva les bras au ciel.

« Mais, s'écria-t-elle, vous n'y pensez pas, vous voulez me ruiner! Comment voulez-vous que je les garde, puisque personne ne payera pour eux?

— Pardon, répondit Auguste, nous vous payerons leur pension. »

Maman Grippe-Sous se rassura un peu.

« Pas possible! fit-elle, vous voulez payer pour le petit prince?

— Et pour Islé aussi, reprit Poum-Poum, parfaitement. Seulement nous exigeons que les enfants soient traités avec les mêmes égards que nous-mêmes et qu'ils aient chez vous toute leur liberté. En un mot, à partir d'aujourd'hui les petits noirs ne sont plus vos élèves, ce seront *vos locataires*.

— Voici d'ailleurs une semaine que nous payons d'avance, » continua Poum-Poum, qui avait tiré de sa poche un énorme porte-monnaie et y prit deux pièces d'or qu'il remit à la vieille.



Cette exigence de la patronne exaspéra l'Hercule.

Le clown avait trouvé le meilleur argument pour convaincre la vieille avare.

La vue de l'or l'avait complètement calmée, et ce fut sur un ton radouci, presque aimable, qu'elle déclara :

« Dans ce cas, mon ami, c'est différent... Du moment que vous payez pour eux, je veux bien garder les mioches.

— Et vous faites bien, conclut Poum-Poum gouailleur, car, si vous n'aviez pas voulu, ce soir même nous partions tous de chez vous.

— Pour sûr! » ajoutèrent les clowns.

La vieille frémit à la pensée qu'un pareil malheur aurait pu lui arriver.

Tous ses habitués la lâchant à la fois, quelle perte!

Elle essaya de sourire.

« Mes amis, dit-elle, je n'ai pas de conseil à vous donner; puisque vous prenez la responsabilité de ces petits nègres, c'est bon, n'en parlons plus...

Seulement je vous préviens que je désire être payée d'avance pour le mois entier. »

Cette exigence de la patronne exaspéra l'Hercule, qui, s'ébranlant majestueusement, marcha vers la vieille et la força à reculer ainsi jusqu'à la porte de son antre, où enfin elle disparut.

« Ah! saperlotte, s'écria-t-il, elle a bien fait de se sauver, car elle commençait à m'échauffer la bile, cette vieille guenon! »

Conseil de famille.

Mokoko et Islé suivirent leurs amis dans la salle à manger, où ceux-ci s'enfermèrent pour tenir conseil.

La décision qu'ils venaient de prendre de payer la pension des deux enfants était héroïque pour ces pauvres diables, qui grevaient ainsi leur maigre budget d'une lourde charge supplémentaire. Mais ces braves gens assumaient cette responsabilité gaiement, sans même songer aux privations qui en résulteraient pour eux.

Poum-Poum déclara seulement dans un éclat de rire :

« Aoh! les petites mioches, venez vite embrasser vos trois papas. »

Mokoko et Islé ne se firent pas répéter cette invitation, et ce fut de grand cœur qu'ils se précipitèrent successivement dans les bras que leur tendaient les bons clowns.

Puis le petit prince parla.

« Mes bons amis, dit-il, jamais je n'oublierai comme vous êtes bons pour nous... jamais!... jamais! »

Après avoir ainsi exprimé sa gratitude, l'enfant continua :

« Mais nous voulons, dit-il, partir tout de suite pour le pays, rejoindre papa.

— C'est impossible, répondit Auguste en hochant la tête; tu sais bien, mon pauvre petit, que ton papa est prisonnier. »

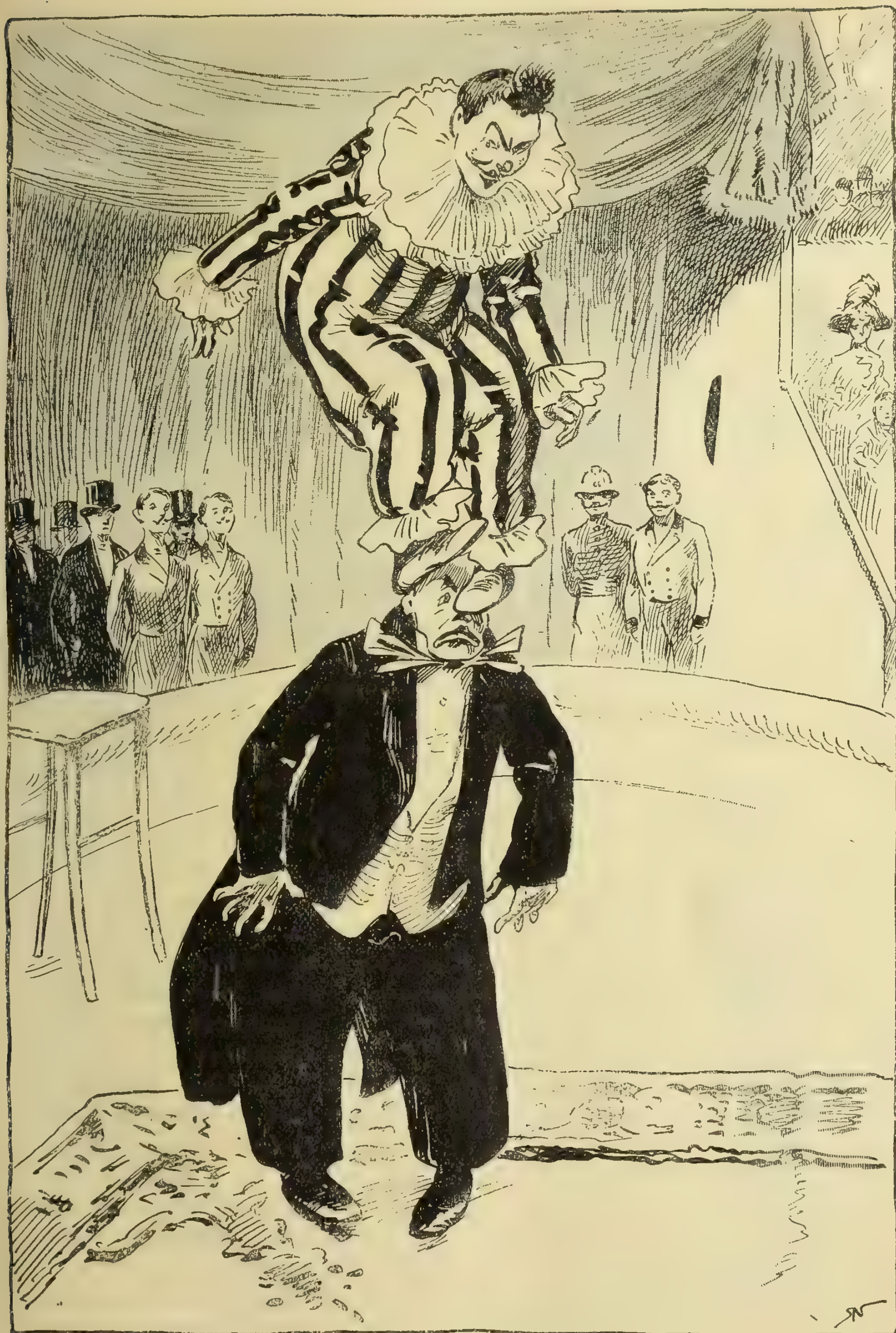
Mokoko, à ces mots, fronça les sourcils et, d'une voix tremblante de colère et d'énergie, reprit :

« C'est pour ça. Je veux aller le délivrer, je veux aller me battre contre les Badaboums. Dès que j'arriverai au pays, tous les sujets d'Akoutonar me reconnaîtront, ils prendront leurs grandes lances, leurs fusils, et nous irons à la guerre. Je suis sûr que nous battrons les ennemis et que je délivrerai mon papa, qui redeviendra roi.

— Oui! oui! oui! appuya Islé... C'est ça qu'il faut faire. Il faut aller faire la guerre, tout de suite. »

Les clowns étaient émus du courage des enfants, mais ils essayèrent de leur expliquer l'impossibilité de ce plan, en admettant qu'on se décidât à le tenter.

Pour regagner leur pays il fallait de l'argent, beaucoup d'argent, au moins deux mille francs, et, hélas! leurs faibles ressources ne leur permettaient pas de réaliser cette somme.



Ce fut une bonne soirée.

« Ah! disait l'Hercule, si j'avais deux mille francs, je ne ferais pas le pitre tous les soirs au cirque Fernandi! »

Cependant, après avoir brusquement débattu les différents projets qui leur paraissaient plus raisonnables, les clowns furent forcés de convenir que celui qu'avait trouvé le petit prince était peut-être le meilleur.

Quel avenir y avait-il en effet à Paris pour ce petit roi détrôné?

L'accueil du ministre leur avait prouvé qu'ils ne devaient pas compter sur le moindre appui du gouvernement... Alors?

« Après tout, fit soudain l'Hercule, le gars a raison. S'il croit que les anciens sujets de son père seraient capables, en le voyant, de se révolter contre ceux qui les ont vaincus, c'est la seule chance qu'il a de se tirer d'affaire.

— Peut-être, répondit Auguste; mais l'argent du voyage, où le prendrons-nous?

— Eh bien! on essayera de le gagner, déclara Poum-Poum; on y mettra le temps qu'il faudra, mais on y arrivera.

La cagnotte de la revanche.

— Bien parlé, camarade! fit Auguste, et voici ce que je vous propose. A partir d'aujourd'hui nous allons créer une cagnotte que nous appellerons la *cagnotte de la revanche*. Chacun de nous y mettra, pour commencer, dix sous par jour.

— Accepté! crièrent Poum-Poum et l'Hercule.

— Ce n'est pas tout, continua le clown. Je propose aussi que nous profitions de cette occasion pour nous corriger de nos défauts. Moi, par exemple, j'aime bien une ou deux fois par jour boire une absinthe chez le mastroquet, et c'est mauvais pour ma santé. A partir d'aujourd'hui je renonce à l'absinthe et je mets dans la cagnotte les cinquante centimes qu'elle me coûtait.



L'Hercule s'exécuta aussitôt.

— Moi, continua l'Hercule, je jure tout le temps, et c'est très vilain. Toutes les fois que je laisserai échapper un juron, vous me forcerez à mettre aussi dix sous à la cagnotte. »

Poum-Poum était perplexe. Il semblait chercher,

le bon garçon, comment il pouvait s'y prendre pour contribuer à engraisser la cagnotte. Mais Poum-Poum n'avait pas de défaut : il ne buvait pas, il ne jurait pas; soudain il s'écria en riant :

« Ça y est! moi je mettrai dix sous dans la cagnotte chaque fois que je ferai une faute en parlant le français. Voilà! »

Pauvre Poum-Poum! c'était effrayant, l'engagement qu'il venait de prendre, lui qui par habitude s'exprimait toujours dans son jargon si pittoresque, mais si peu académique.

L'Hercule alla donc chercher sur une étagère du buffet une grande boîte



Ils frémirent d'orgueil en voyant l'Hercule porter deux chevaux sur son dos...

en fer-blanc qui avait contenu des biscuits, et avec son couteau il pratiqua une fente dans le milieu du couvercle.

Quand cette opération fut terminée, il plaça son œuvre au milieu de la table en s'écriant, ravi :

« Cré nom d'un chien! c'est-il pas épatant, ma tirelire?

— Épatant! fit Auguste, mais tu as juré, et tu dois mettre pour commencer dix sous dedans. »

L'Hercule s'exécuta aussitôt de bonne grâce, et l'on entendit le bruit argentin que fit la pièce en tombant dans la boîte.

« Voilà, dit-il, nous n'avons plus que dix-neuf cent quatre-vingt-dix-neuf francs cinquante centimes à mettre là dedans pour constituer la somme nécessaire au voyage de Mokoko. »

Le petit prince, qui avait assisté sans mot dire à ces différents préparatifs, se leva et demanda avec émotion :

« Et nous, qu'est-ce que nous mettrons, Islé et moi, dans la boîte? Nous voulons aussi gagner de l'argent. »

Les clowns hochèrent la tête sans répondre. Ils appréciaient le désir de l'enfant, qui dénotait une noble nature, mais ils ne se dissimulaient pas les difficultés que ceux-ci rencontreraient pour le réaliser. Mokoko insista.

« Nous voulons travailler... gagner beaucoup, beaucoup, dit-il, pour remplir bien vite la grosse boîte.

— Emmenez-nous au cirque, appuya Islé, moi savoir danser.

— Et moi, reprit Mokoko, je ferai tout ce qu'on voudra. »

Auguste se chargea d'interpréter la pensée qu'il lisait dans les yeux de ses camarades.

« Non, dit-il, c'est impossible, on ne vous prendrait pas au cirque ; le métier de clown ou d'artiste demande un long apprentissage, il ne faut pas songer à cela. »

Mokoko ne se tint pas pour battu.

« Moi veux gagner ma vie, dit-il, moi veux pas rester ici à rien faire pendant que vous remplirez la grande boîte, c'est pas possible.

— Non, répéta Islé... c'est pas possible ! »

Devant cette volonté si arrêtée des enfants, Auguste sembla avoir une idée, mais il hésitait à la formuler. Enfin il se décida.

« Écoutez, dit-il, vous avez raison, mes enfants, et peut-être aurais-je un moyen de vous faire gagner de l'argent.

— Dis vite ! fit Mokoko.

— Voici : j'ai comme ami intime le gérant de la grande brasserie du *Chat vivant*, sur la place Blanche. Je sais que mon ami cherche en ce moment un chasseur. Peut-être sera-t-il content d'engager un petit nègre, et si tu ne crains pas, toi, un fils de roi, de porter le parapluie et de pousser la porte devant les clients... »

Mokoko était venu se camper devant Auguste, et, sans le laisser terminer, il déclara avec force :

« Moi rien craindre... moi vouloir gagner argent pour payer voyage et aller me battre contre les ennemis. »

Quant à Islé, elle demanda suppliante :

« Et moi, monsieur Poum-Poum, vous pouvez pas me faire entrer aussi au *Chat vivant ?*

— Pourquoi pas? répondit le clown ; on a toujours besoin dans ce café de danseuses ou de vendeuses de fleurs. »

La fille de Mamoï battit des mains joyeusement.

« Je danserai, je danserai ; vous verrez, monsieur Poum-Poum, qu'on sera très content de la petite Islé.

— Eh bien, soit ! finit par déclarer le clown, il ne faut pas décourager la bonne volonté et le courage de ces bons petits enfants. Dès ce soir, après le spectacle, je vous conduirai au *Chat vivant* et vous présenterai à mon ami. Il y a beaucoup de chances pour qu'il vous prenne. »

Première soirée de liberté.

Hercule eut une idée géniale.

« Et pour vous faire attendre ce moment, nous vous conduirons au cirque... Ça vous distraira. »

La nature prévoyante a donné aux enfants la faculté d'oublier rapidement même les plus gros chagrins.

C'est ainsi que Mokoko et Islé, quand ils eurent l'espoir de gagner rapidement la somme nécessaire à leur voyage et à leur retour au pays, se laissèrent un peu distraire de la douleur que leur avait causée la nouvelle de la captivité de leurs parents. La liberté que leur donnait dans l'hôtel leur nouvelle situation de clients leur parut douce, et le soir, au repas, Islé, qui ne remplissait plus le rôle de bonne, s'assit à table à côté de Mokoko.

Au centre du couvert était placée, en guise de surtout, la grosse boîte, dans laquelle tombèrent, durant cette seule soirée, plusieurs pièces de dix sous, car Auguste absorba trois verres d'alcool, l'Hercule jura, et Poum-Poum écorcha à maintes reprises la belle langue française.

A huit heures, Mokoko et Islé, toujours vêtus de leurs costumes nationaux, partirent avec les clowns pour le cirque, et cette première soirée de liberté fut pour eux un émerveillement continu.

Ils virent dans toute leur gloire leurs bons camarades. Ils frémirent d'orgueil en regardant l'Hercule couché à quatre pattes dans la piste étincelante de lumière et portant sur son dos deux chevaux qui se balançaient de chaque côté d'une planche. Ils battirent des mains aux plaisanteries d'Auguste, qui se jetait par terre si drôlement et se relevait toujours sérieux avec sa figure enfarinée et ses grosses lèvres rouges. Enfin ils applaudirent de toutes leurs forces aux prouesses de Poum-Poum, qui, excité sans doute par la présence de ses petits amis, fut, durant toute la soirée, étourdissant de verve et d'entrain. Il fit des sauts périlleux fantastiques, dansa sur le dos d'un cheval, fit de la gymnastique accroché à un lustre, et tout cela entremêlé de lazzis, de coq-à-l'âne, de calembours, d'histoires impayables.

Oh! oui, ce fut une bonne soirée!

Quand les lumières furent éteintes, dans la demi-obscurité des coulisses où les enfants étaient venus attendre leurs amis, Mokoko et Islé causaient.

Le petit prince disait à son amie avec mélancolie :

« Ah! Islé! nous bien amusés ce soir, mais fini rire maintenant, nous travailler pour délivrer papa. »

Et, courageusement, le petit prince suivit les clowns vers la brasserie du *Chat vivant*.

Le fils du grand roi Toffa allait, pour tout de bon cette fois, faire son apprentissage de la vie.

CHAPITRE VIII

AU « CHAT VIVANT »

Chasseur et danseuse.

Depuis trois semaines Mokoko et Islé font partie du personnel de l'établissement à la mode.

Oh! grand roi Toffa, comme vous souffririez, dans votre captivité, si vous pouviez voir votre fils, l'espoir de votre race, le descendant de la noble race des Akoutonars, vêtu d'un petit vêtement rouge à boutons d'or, la tête coiffée d'un polo campé sur ses cheveux crépus et occupé à pousser devant les entrants ou les sortants la lourde porte tournante du café de nuit!

Et cependant le petit prince n'est pas malheureux. S'il n'était pas hanté par le regret et les inquiétudes de savoir son père prisonnier, il se serait fort bien accommodé de sa nouvelle existence, plus agréable que celle qu'il avait menée depuis son arrivée à l'hôtel de la Butte.

Certes, il n'était pas toujours drôle de passer presque la nuit entière dans les courants d'air glacés de la porte, ou bien à patauger sous la pluie pour ouvrir les portières. Mais, quand tout le monde était entré, Mokoko passait de bonnes heures, assis au chaud dans un coin de la vaste table du restaurant, à regarder cette vie nocturne de Paris qui l'amusait. Il voyait défiler devant lui les dames empanachées et les beaux messieurs en habit noir. Souvent même on lui parlait, on l'appelait à une table, car la légende de sa triste aventure s'était vite répandue parmi les habitués du *Chat vivant.*

Le patron et les gérants avaient discrètement raconté que ce nouveau petit chasseur était le fils d'un roi nègre dépossédé, et nombreux étaient les soupeurs qui, pour occuper leur désœuvrement, interrogeaient l'enfant sur son pays et sur ses malheurs.

Celui-ci racontait alors ses projets : il s'était placé comme chasseur afin de gagner l'argent nécessaire à son voyage. Quand il l'aurait recueilli, il partirait pour son pays, se mettrait à la tête de ses fidèles sujets pour aller délivrer son père et conquérir son royaume.

On devine le succès de cette petite histoire romanesque, racontée avec aplomb par ce petit nègre au minois intelligent et énergique, aux soupeurs et soupeuses du restaurant. C'était à qui donnerait son obole au petit roi déchu, et pièces blanches, pièces d'or même quelquefois, tombaient dru comme grêle dans la poche de Mokoko.

Certain soir même un joyeux drille s'était avisé, pour s'amuser, d'organiser une quête pour le petit nègre. Il était monté sur une table et prononça un

boniment très comique dans lequel il faisait appel au bon cœur de tous les clients présents dans le restaurant.

C'était un samedi, il y avait beaucoup de monde ; personne n'osa refuser une pièce à ce jeune homme, qui passa lui-même une assiette entre les tables. Aussi la recette fut fructueuse, et ce soir-là Mokoko rentra à l'hôtel les poches bourrées d'or et d'argent. Il y avait plus de deux cents francs, qui vinrent s'engloutir dans la fameuse cagnotte.

D'ailleurs les sources de recettes étaient doubles, car, si on était généreux pour le petit chasseur, on l'était également pour Islé, qui remplissait dans l'établissement les fonctions de danseuse.



Depuis trois semaines, Mokoko et Islé font partie du personnel de l'établissement à la mode.

Vers deux heures du matin, quand toutes les tables étaient garnies, elle dansait, accompagnée par les tziganes, des danses de son pays. Et il faut avouer qu'elle était charmante, la petite Africaine. Ses danses si typiques, si sincères, changeaient un peu les clients du *Chat vivant* des fausses Espagnoles ou des ridicules bayadères qu'ils avaient l'habitude de voir. Islé récoltait aussi pas mal d'argent durant ses soirées, et quand ils rentraient à l'hôtel de la Butte, les deux enfants avaient la joie de constater que chaque jour la cagnotte devenait plus lourde.

« Allons ! disait Mokoko... nous partir bientôt pour l'Afrique.

— Ine cha Allah ! » répondait Islé, ce qui voulait dire : « S'il plaît à Dieu ! »

Dans l'après-midi, Mokoko, qui prenait son service au restaurant après le déjeuner, courait Paris pour faire des commissions. Au début, les commissions furent longues, car le petit roi ne connaissait rien de la grande ville et il se perdait tout le temps. Mais il apprit vite à se renseigner auprès des sergents de ville, auxquels il montrait l'adresse où il se rendait, qu'on avait pris soin de lui écrire sur un morceau de papier.

Grâce à ces promenades, le petit nègre connut un Paris qu'il ne soupçonnait pas. Il visita les beaux quartiers, les boulevards, les Champs-Élysées,

et restait muet d'admiration devant ces superbes maisons où on l'envoyait porter une lettre ou chercher un objet oublié.

Souvent, en montant l'avenue des Champs-Élysées par une belle après-midi printanière, il s'oublia à rêver sur un banc ou à regarder les prouesses de Guignol. Mais son patron supportait sans gronder ses retards, qu'il mettait sur le compte de la jeunesse et de l'ignorance du petit garçon.

D'ailleurs il était satisfait de la réclame gratuite que la présence du petit



La légende de sa triste aventure s'était vite répandue parmi les habitués du *Chat vivant*.

roi faisait à son établissement, et il se montrait aimable et peu sévère pour son chasseur et sa danseuse.

On voit donc que cette existence n'était pas trop dure pour Mokoko et Islé.

Ils l'auraient menée peut-être longtemps, si un événement imprévu et inespéré n'était venu soudain bouleverser tous leurs projets et augmenter leurs espérances.

Où l'on retrouve une vilaine connaissance.

C'était un samedi soir; la grande salle du *Chat vivant* était pleine à craquer. On avait dû ajouter des tables de souper dans le hall d'entrée, les garçons ne savaient où donner de la tête, et Mokoko était fatigué de pousser presque sans relâche la lourde porte tournante devant le flot ininterrompu des arrivants.

Vers deux heures du matin, il s'était assoupi un instant sur sa banquette, lorsqu'il fut éveillé par un bruit extraordinaire. L'orchestre des tziganes faisait

rage, et une farandole échevelée, conduite par un jeune homme bien connu dans le monde où l'on s'amuse, se déroulait à travers les salles de l'établissement, sous l'œil indulgent et amusé des consommateurs plus tranquilles.

La bande joyeuse, se tenant par la main, se faufila, tel un énorme serpent, entre les tables, gravit l'escalier qui menait au premier étage, redescendit et allait se disloquer, quand une idée germa dans la cervelle un peu échauffée par le champagne du fou qui conduisait cette danse échevelée.



Islé dansait, accompagnée par les tziganes...

Il saisit une canne en passant près d'un portemanteau et se mit en devoir de faire sauter les chapeaux des hommes qui, dans la première salle du café, les avaient gardés sur leur tête.

C'étaient les protestations et le brouhaha qui suivirent l'exécution de cette manœuvre qui avaient réveillé Mokoko.

Plusieurs soupeurs, en effet, ne firent que rire en se voyant ainsi décoiffés d'un brusque coup de canne, mais d'autres se fâchèrent et se précipitèrent sur les traces du jeune fou pour le corriger d'importance. Celui-ci, ravi de l'émotion qu'il provoquait dans l'établissement en révolution, courait de plus belle en entraînant derrière lui la farandole échevelée.

Islé et Mokoko, amusés par le spectacle, avaient quitté leurs places habituelles, l'un à la porte, l'autre dans la salle du fond, pour suivre la farandole, et ils se communiquaient leurs impressions.

« Regarde, Mokoko, disait la fillette... comme ils sont drôles!... Ces blancs

sont aussi sauvages que nos guerriers d'Akoutonar quand ils dansent le soir des grandes danses autour du feu.

— Pour sûr! approuvait le petit roi... Regarde donc, ils vont se battre... Oh! que c'est amusant! »

Soudain le fils du roi Toffa sentit la main d'Islé se crisper sous son bras, tandis que la fillette lui disait d'une voix étranglée par l'émotion :

« Oh! là-bas! là-bas! qu'est-ce que j'ai vu?... C'est lui... c'est lui! »

Mokoko regarda dans la direction que lui indiquait sa camarade, mais il ne remarqua rien qui semblât motiver les paroles incohérentes d'Islé. Il voyait, assis à une table qu'on avait placée, à cause de l'encombrement, dans un coin retiré derrière l'escalier, trois hommes dont l'un rajustait avec impatience son chapeau, que les danseurs venaient de lui faire sauter en passant à sa portée.

« Mais qu'as-tu donc, Islé? demanda le petit roi... qui as-tu vu? »

La fille de Mamoï, qui commençait à se remettre de son émoi, put s'expliquer :

« Regarde ce gros homme avec des cheveux blonds qui est assis à cette table derrière ces plantes vertes!

— Oui, répondit Mokoko... Eh bien... il n'est pas content parce qu'on vient de lui enlever son chapeau... voilà tout.

— Cet homme à cheveux blonds, reprit Islé, c'est Pardessus. »

Mokoko bondit à cette affirmation.

« Comment! fit-il... que dis-tu?... Mais tu es folle, aussi, toi?... Il ne lui ressemble pas du tout. Pardessus avait une moustache noire et pas de cheveux, et celui-là a des cheveux blonds et pas de moustache. »

Islé répliqua :

« Je te dis que c'est lui... Je l'ai parfaitement reconnu tout à l'heure. Quand le grand a jeté son chapeau par terre avec sa canne, ses cheveux blonds sont partis avec, et je l'ai vu alors... Il était gêné, peureux. Il s'est précipité par terre pour ramasser sa perruque, qu'il a immédiatement remise sur sa tête. Je suis sûre que ce bonhomme-là, c'est Pardessus. »

Le prince Mokoko commençait à croire que sa petite amie pouvait bien avoir raison. En examinant attentivement le bonhomme, il remarqua que, sauf la perruque et la moustache rasée qui le changeaient évidemment beaucoup, le personnage avait la même taille et la même corpulence que son ancien précepteur.

Par exemple, il était mieux habillé qu'autrefois et avait remplacé son éternelle redingote noire râpée par un habit fort bien coupé, ouvert sur un plastron blanc éblouissant.

Quand il eut terminé cet examen, Mokoko glissa à l'oreille de sa petite camarade :

« Après tout, je crois que tu as raison... Je reconnais ses mains et sa manière de s'asseoir, et du moment que tu l'as vu sans cheveux...

— J'en suis sûre, affirma Islé nettement.

— Bon alors!... Surtout qu'il ne nous voie pas... Il est entré par la porte de derrière et ne se doute pas que nous sommes ici tous les deux. S'il le savait, il n'y resterait pas une minute. »

Une drogue qui sert à tout.

Le petit prince entraîna ensuite la danseuse vers un coin de la salle éloigné de la table, d'où ils pouvaient surveiller le soupeur sans que celui-ci risquât de les apercevoir.

« Qu'allons-nous faire? demanda Mokoko.

— Prévenir Auguste et Poum-Poum tout de suite.

— J'y vais. »

Et le prince se dirigeait déjà vers la porte sans se préoccuper des gens qui l'appelaient, quand il se ravisa et, retournant vers Islé, lui dit :

« S'il se sauve avant que je revienne avec les clowns?... Ce sera peut-être long de courir jusqu'à l'hôtel, les faire lever... »

Islé avait fait les mêmes réflexions; et comme nous savons la petite fille singulièrement intelligente et avisée, nous ne nous étonnerons pas qu'elle eût déjà trouvé un moyen de supprimer cette éventualité.

« Non, dit-elle, il ne se sauvera pas, le bandit... il ne se sauvera pas, parce que je l'en empêcherai.

— Comment l'en empêcheras-tu? interrogea Mokoko.

— Ça, c'est affaire à moi. »

Et, fouillant sous sa jupe, la maligne enfant montra à Mokoko le tube en bambou qui contenait la drogue qui fait dormir.

Mokoko comprit l'intention d'Islé, mais il eut peur.

« Il va te voir, dit-il, et s'il te reconnaît, nous sommes perdus, il s'en ira... on ne le verra plus jamais, jamais! »

La fille de Mamoï haussa les épaules, un peu vexée du doute émis sur son habileté.

« Moi pas une maladroite, dit-elle; tu vas voir. »

Et, sans plus d'explications, la danseuse se faufila à travers la foule vers la table où était toujours assis Pardessus.

Mokoko la vit qui, par un habile mouvement tournant, se dirigeait vers l'ennemi qu'elle menaçait par derrière. Il frémit cependant quand



Assis à une table retirée, un homme rajustait avec impatience son chapeau.

il s'aperçut que sa maligne petite amie était maintenant à trois mètres de Pardessus. Si celui-ci changeait de place, se retournait, il se trouverait nez à nez avec elle. Mais Islé prévoyait ce danger. Elle faisait semblant de danser et ne quittait pas de l'œil l'ennemi, prête à disparaître au moindre mouvement derrière une colonne qui s'érigeait non loin de la table.

Il lui restait encore le plus difficile de sa besogne à accomplir.

Elle devait en effet s'approcher suffisamment pour pouvoir jeter dans le verre de Pardessus quelques gouttes de la liqueur qu'elle tenait à la main.

« Réussira-t-elle? » se demandait anxieusement Mokoko.

Son attente ne fut pas longue. La fillette, tout en continuant à danser, était arrivée maintenant tout contre la table. Ah! mon Dieu! Pardessus se retourne, mais il ne voit rien, car d'un mouvement rapide comme l'éclair Islé a disparu derrière la colonne protectrice. Islé en sort dès que le précepteur a de nouveau le dos tourné, et cette fois elle peut, d'un geste prompt et invisible, verser quelques gouttes de son flacon dans le verre du soupeur. C'est fait! la danseuse recule, on l'applandit, elle se perd dans la foule : Pardessus n'a rien vu!

Déjà Islé a rejoint Mokoko dans son observatoire, derrière le massif des plantes vertes, et de là ils regardent tous deux ce qui va se passer.

« Boira-t-il? demande le petit roi à voix basse.

— Mais oui, répond Islé, tu sais bien que Pardessus boit toujours. »

En effet, Pardessus a empoigné son verre de champagne et le porte à ses lèvres, puis, après en avoir vidé le contenu, il le dépose sur la table.

Les deux enfants, après ce geste, ne purent s'empêcher de laisser échapper un cri de joie et de triomphe. Ils savaient les effets certains de la liqueur de Mamoï, qu'ils avaient déjà expérimentée sur la maman Grippe-Sous, et maintenant ils étaient tranquilles : leur ancien précepteur ne leur échapperait pas.

« Je vais chercher Auguste et Poum-Poum, » fit Mokoko, qui disparut rapidement.

Un enlèvement bien conduit.

Il était tard, et l'établissement se vidait. Sur la porte, les clients réclamaient le petit roi et s'étonnaient de ne pas le trouver à son poste habituel; mais on sait que celui-ci courait à ce moment de toute la vitesse de ses jambes vers l'hôtel de la Butte.

Quant à Islé, qu'on avait appelée pour danser à une table, elle avail dû exécuter cet ordre pour ne pas attirer sur elle l'attention du gérant de l'établissement, mais, tout en dansant, elle continuait à suivre de l'œil l'état de Pardessus.

Celui-ci n'avait pas été long à ressentir les effets de la drogue du savant guérisseur. Ses voisins le virent clignoter des paupières, prononcer des mots incohérents, dodeliner de la tête, et enfin tomber comme une masse sur la table, où il resta immobile.

L'explication de cet incident fut vite trouvée.

« Tiens! dit quelqu'un, en voilà un qui a bu trop de champagne! »

Islé, rendue libre par la torpeur de Pardessus qui ne risquait plus de la reconnaître, sortit de son abri et se dépêcha de courir reprendre sa place.

D'ailleurs la salle se vidait rapidement; il était près de quatre heures du matin, et les plus intrépides noctambules songèrent à demander leur vestiaire pour aller enfin prendre un repos bien gagné.

Bientôt les garçons commencèrent à ranger la table; on éteignait les lumières, le sommelier rentrait ses bouteilles, et il ne resta plus dans le restaurant



« Satané Gaspard, va! Il ne supporte pas le champagne! »

que le personnel et Pardessus. Le gérant s'était approché de lui et essayait de le réveiller en lui tapant sur l'épaule, mais, voyant que l'homme ne bougeait pas, il se mit à dire, en s'adressant à ses garçons :

« Mazette!... il a son compte, celui-là; il va falloir le fourrer dans un sapin et le reconduire chez lui. »

Islé s'était approchée du groupe formé autour de Pardessus par le gérant et les garçons, mais ses yeux ne quittaient pas la porte d'entrée.

« Pourvu que Mokoko ramène les amis à temps! se disait-elle; si on allait l'emmener avant qu'ils arrivent! »

Mais voilà la porte qui s'ouvre, et Mokoko paraît suivi d'Auguste seul. Le clown n'hésite pas. D'un coup d'œil il a jugé la situation, et, s'avançant tranquillement vers l'homme endormi que les garçons entouraient, il dit en riant :

« Ah! je savais bien que je retrouverais mon ami dans cet état-là! Satané

Gaspard, va!... il ne supporte pas le champagne, et il est enragé pour en boire... Heureusement que je suis venu le chercher! »

En disant ces mots, Auguste tapait sur l'épaule de celui qu'il appelait son ami et qui, naturellement, continuait à rester insensible à toutes les bourrades, même les plus énergiques.

« Dites donc, monsieur Auguste, fit le gérant, puisque vous connaissez ce citoyen-là, vous seriez bien gentil de m'en débarrasser en le ramenant chez lui.

— Je ne suis pas venu pour autre chose, répondit le clown.

— Vous savez où il habite?

— Parbleu! à deux pas d'ici, rue Caulaincourt... Je vous dis que c'est un ami... Seulement il est souvent en voyage; alors quand il est à Paris, il en profite. »

Auguste joua si bien son rôle, donna des détails tellement précis sur l'inconnu, que le gérant et les garçons ne doutèrent pas une minute que le clown ne fût réellement l'ami de l'homme endormi. Ils trouvèrent donc tout naturel que celui-ci se chargeât de le reconduire à son domicile.

« Dites donc, vous autres, dit Auguste aux garçons, donnez-moi un coup de main pour porter ce gaillard-là jusqu'à la voiture. »

Les domestiques obéirent. On empoigna Pardessus par les jambes et par les épaules et on le hissa ainsi dans un fiacre qui attendait à la porte.

« Rue Caulaincourt, 18, cria Auguste au cocher, de façon à être entendu par tout le monde.

— Vous ne voulez pas que nous vous accompagnions, monsieur Auguste? demanda un des garçons; nous ne serons peut-être pas trop de deux pour monter ce poivrot-là chez lui.

— Je vous remercie, répondit le clown, c'est inutile, il habite au rez-de-chaussée, et son domestique l'attend. »

Puis, se tournant vers Mokoko et Islé, il ajouta :

« Venez avec moi, les petits noirs, nous retournerons à l'hôtel ensemble. »

Le prince et la danseuse s'empressèrent d'obéir à cette invitation. Ils grimpèrent dans la voiture, qui démarra vers la rue Caulaincourt.

Dès qu'ils furent seuls, délivrés de tous témoins, Auguste, sans perdre une seconde, se mit à fouiller dans toutes les poches du dormeur.

Hélas! il ne trouva pas sur lui le diamant vert.

Alors, se penchant à la portière, le clown cria au cocher :

« Nous n'allons plus rue Caulaincourt, nous allons hôtel de la Butte, rue des Martyrs.

— Il n'y a pas de mal, bourgeois, » répondit le cocher philosophe.

CHAPITRE IX

VOLEUR VOLÉ

Un réveil désagréable.

Une heure après, Pardessus s'éveillait assis dans le fauteuil de la maman Grippe-Sous, au milieu de la salle à manger de l'hôtel de la Butte.

Autour de lui était groupée, attendant son réveil, une imposante assistance composée de l'Hercule, de Poum-Poum, d'Auguste et enfin de la maman Grippe-Sous, que l'on était allé chercher dans sa chambre pour lui annoncer la capture de celui qu'elle appelait son voleur.

Bien entendu, Mokoko et Islé étaient là aussi, heureux d'assister à la confusion de leur ancien précepteur et fous de joie à la pensée qu'ils allaient retrouver l'or du roi et le diamant vert.

Cette scène se passait au petit jour par une grise matinée de juin. On n'y voyait pas encore beaucoup dans la pièce, éclairée par la double lueur de l'aurore et d'une lampe fumeuse qui agonisait.

Quand Pardessus entr'ouvrit les yeux et qu'il aperçut autour de lui, à cette lueur indécise, ces figures bien connues, il crut sans doute être victime d'un épouvantable cauchemar, et il referma aussitôt ses paupières alourdies pour essayer de le dissiper.

Mais Islé avait préparé son traitement énergique. Elle s'approcha du dormeur, une serviette mouillée à la main, et se mit à en frapper vigoureusement les joues et le front de Pardessus, qui cette fois se réveilla pour de bon.

Il poussa un cri d'horreur et d'effroi en reconnaissant les gens qui l'entouraient.

« Oh! fit-il, où suis-je?... Qu'est-il arrivé? »

La maman Grippe-Sous voulut répondre et se disposait à invectiver son ancien complice, mais Auguste l'arrêta.

« La paix, maman! fit-il, nous ne sommes pas ici pour parler inutilement; laissez-moi interroger cet excellent M. Pardessus. »

L'ancien précepteur avait complètement repris ses sens et l'usage de ses membres. Il se leva et essaya de payer d'audace.

« M'interroger, fit-il, et de quel droit?... Je n'ai rien à vous dire, et je veux m'en aller. »

A peine avait-il prononcé ces paroles imprudentes, qu'une poigne horriblement lourde s'abattit sur son épaule, et l'Hercule cria de sa voix la plus tonitruante :

« T'en aller! Ah! ça, jamais, mon gas... Faudrait d'abord que tu me passes sur le ventre. »

Puis, d'une vigoureuse poussée, il envoya le pauvre précepteur dans son fauteuil, où il ne bougea plus.

« Enfin, messieurs, balbutia le voleur, que voulez-vous de moi? pourquoi m'a-t-on endormi pour me conduire ici?

— C'est justement ce que nous allons t'expliquer, répondit Auguste.

— Aoh! Master Pardessus! ajouta Poum-Poum en donnant une chiquenaude sur la superbe perruque blonde du bonhomme, vô avez vraiment des beaux cheveux.

— Soyons sérieux, Poum-Poum, fit Auguste, et ne parle pas charabia, ou nous allons te faire verser à la cagnotte. »

Poum-Poum éclata de rire.

« Plou besoin de cagnotte maintenant! s'écria-t-il joyeusement; la vraie cagnotte, la voilà. »

Et il désigna d'un doigt menaçant l'ancien précepteur, de plus en plus inquiet de la tournure que prenaient les événements.

Mais Auguste imposa de nouveau silence à l'assistance, et, avec la gravité d'un juge qui prononce son arrêt, il parla :

« Monsieur Pardessus, dit-il, vous avez voulu voler ces pauvres petits qu'on vous avait confiés; c'est une indignité, et nous verrons à vous punir comme vous le méritez de cette vilaine action.

« Il vous reste cependant un moyen d'obtenir notre indulgence : c'est de restituer tout de suite l'argent qui vous reste et le diamant vert.

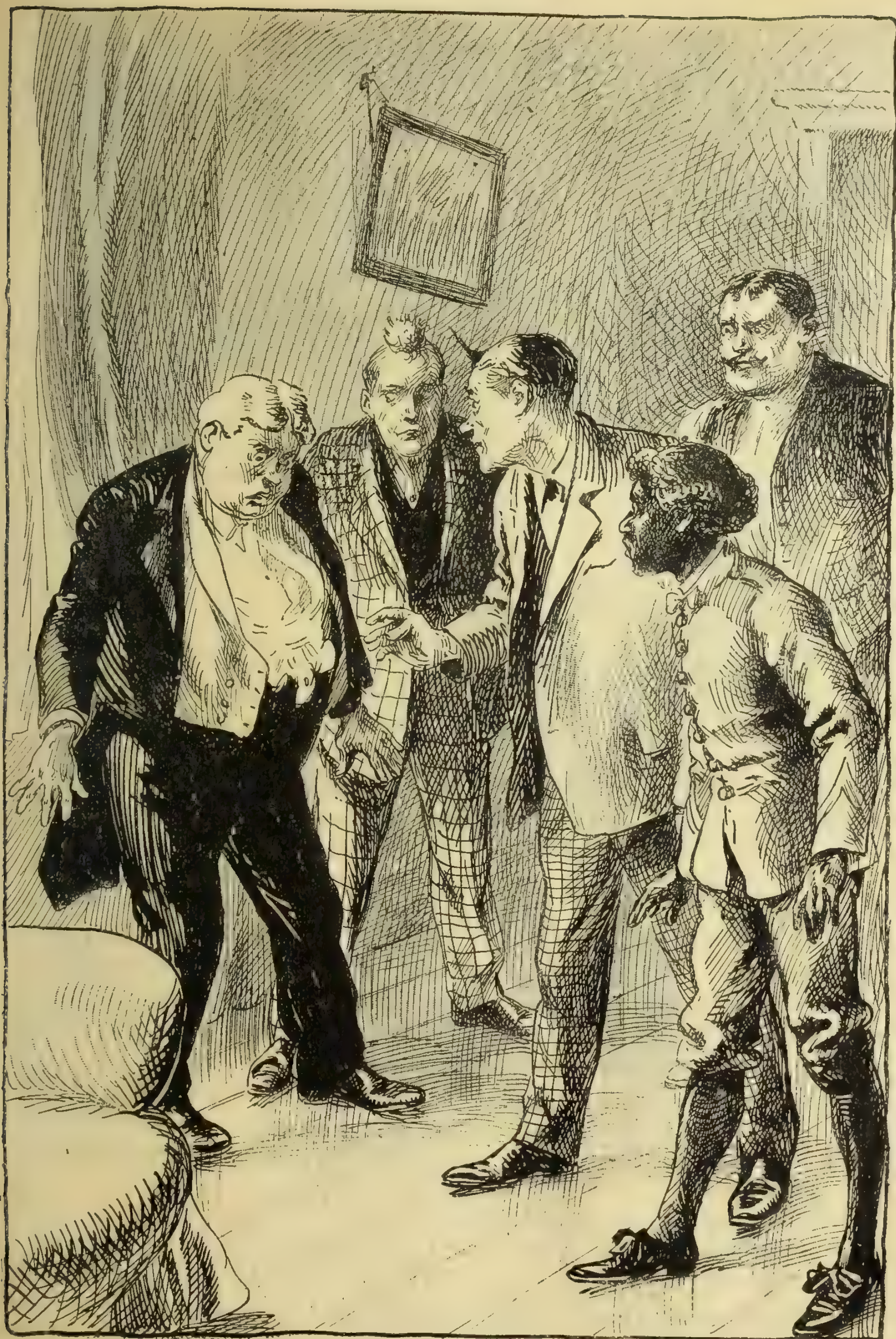
— Si tu ne les rends pas, ajouta l'Hercule menaçant, prends garde que je ne te fasse rentrer dans la muraille sans appeler le maçon. »

Pardessus était blême de frayeur; il comprit qu'il était perdu, que toute finasserie était inutile, et il dit piteusement :

« Mes amis, je ne sais pas pourquoi vous me traitez ainsi; je n'ai voulu voler personne; je me suis seulement absenté quelque temps pour affaires, mais je comptais bien revenir un jour chercher le prince Mokoko, pour lui rendre l'argent remis par son père...



D'une vigoureuse poussée, il envoya le pauvre précepteur dans son fauteuil, où il ne bougea plus.



« On me l'a volé!... »

— Bon! bon! Assez de blagues comme ça, interrompit brusquement Poum-Poum : tu as l'argent, rends-le tout de suite. »

Pardessus leva les bras au ciel.

« Mais, balbutia-t-il, je ne porte pas cet or sur moi, je l'ai déposé... chez moi, ou plutôt non, dans une banque.

— Quelle banque ? »

Le voleur ne répondait pas; alors, de nouveau, l'Hercule intervint; il empoigna Pardessus par les revers de son habit et, le secouant avec la délicatesse qui lui était habituelle, il lui cria :



« Donne-nous l'argent!... »

« Donne-nous l'argent, ou je fais de toi de la chair à saucisse. »

Cet argument parut impressionner le misérable, car il se décida à avouer.

« Mes amis, je vais tout vous dire : l'argent, je ne l'ai plus... je l'ai mangé. »

Un murmure de doute accueillit cet aveu.

« Tu as mangé cent mille francs en trois mois! s'écria Auguste; ce n'est pas vrai, tu mens. »

Pardessus mit la main sur son cœur et, avec un accent de sincérité, s'écria :

« Allons! oui, j'ai mangé cet argent, et je vous le prouverai. D'abord j'ai vendu les lingots d'or pour cinquante mille francs seulement, et avec cette somme j'ai acheté des meubles. Enfin j'ai monté ma maison; et puis j'ai joué; enfin il me reste à peine quelques centaines de francs. »

Les clowns, les enfants et la maman Grippe-Sous se regardèrent, interdits. Le misérable, cette fois, semblait dire la vérité, et la somme sur laquelle ils comptaient pour la rendre au petit prince n'existait plus, fondue, dévorée, disséminée sur les tapis verts, par ce bandit sans scrupule.

Auguste rompit le silence.

« C'est bon, dit-il, nous contrôlerons demain la vérité de ce que tu viens de nous raconter; mais tu vas au moins nous rendre le diamant vert. Tu ne nous diras pas, j'espère, que tu as dévoré aussi le million du diamant vert? »

Pardessus, en entendant parler de son trésor, ne dissimula pas son chagrin.

« Oh! dit-il, vous voulez me prendre le diamant?

— Oui, oui, oui, s'écrièrent ensemble Mokoko et Islé.

— Allons, et vivement! Montre-nous l'objet! » insista l'Hercule.

Déception!

Au grand étonnement de l'assistance, on vit Pardessus fouiller dans ses vêtements.

Tout le monde s'attendait à ce que le bandit répondît qu'il n'avait plus le bijou, qu'il l'avait déposé chez un bijoutier, ou autre défaite du même genre.

Aussi tous les yeux étaient-ils braqués sur l'ancien précepteur, tandis qu'il déboutonnait son gilet et ouvrait sa chemise pour trouver l'objet précieux.

Mais soudain Pardessus blêmit, chancela sur ses jambes et tomba affalé sur une chaise, en balbutiant d'une voix défaillante :

« Je ne l'ai plus... on me l'a volé!... Je vous jure qu'on me l'a volé. »

Bien entendu, personne ne crut tout d'abord aux paroles du gredin.



« Allons, et vivement! Montre-nous l'objet!... »

Celui-ci avait beau fouiller d'une main fébrile dans sa poitrine, montrer les débris d'une chaîne rompue à laquelle, affirmait-il, le diamant, enfermé dans une petite boîte, était attaché, tous les assistants étaient persuadés que leur ancien ami essayait de se jouer d'eux.

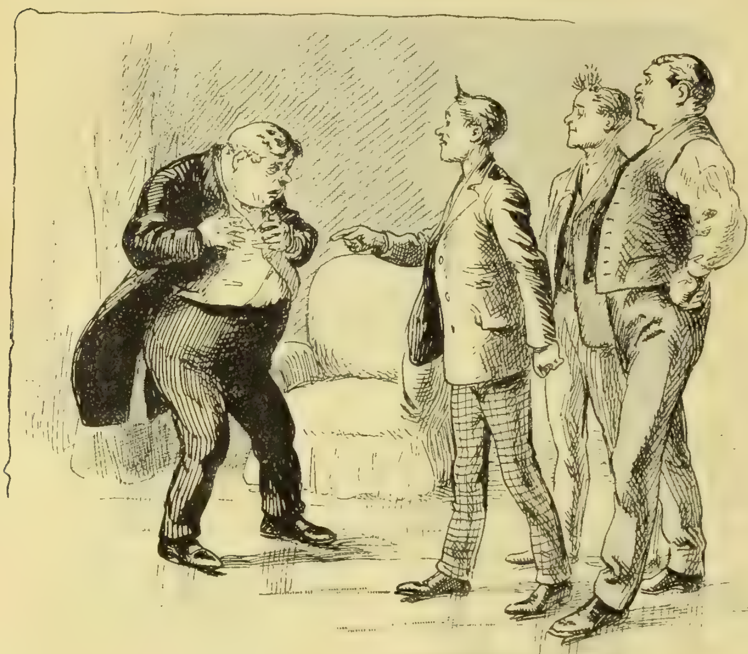
Hercule intervint à nouveau et parut tout disposé à faire subir au malheureux le supplice de la question.

Il avait saisi Pardessus à pleins bras et le serrait progressivement en disant :

« Le diamant! nous voulons le diamant. »

Pardessus, livide, résigné à tout, étouffait; il tournait déjà de l'œil sous l'étreinte, mais continuait à balbutier d'une voix hoquetante :

« Tuez-moi si vous voulez, mais il m'est impossible de vous donner le diamant... Je vous jure... on me l'a volé... Je l'avais ce soir encore avant d'entrer


« Oh! dit-il, vous voulez me prendre le diamant? »

au *Chat vivant*... C'est là qu'on a dû me le prendre pendant mon sommeil. »

Auguste et Poum-Poum eurent pitié du pauvre diable et l'arrachèrent à demi pâmé des bras de l'Hercule.

Dès que l'ancien précepteur eut repris son souffle, il se lamenta, les yeux pleins de grosses larmes.

« Ah! mes amis, croyez-moi, je vous en prie, car je suis bien malheureux. J'ai tout perdu : l'argent, le diamant vert; j'ai été un misérable, et cela pour rien. Je suis ruiné comme avant... Que vais-je devenir? »

Faute de mieux!

La vérité possède une puissance particulière qui arrive à convaincre même les plus incrédules.

Mokoko lui-même éprouva un sentiment de pitié pour cet homme, qui cependant avait été cause de ses malheurs, et il dit :

« Lui pas mentir cette fois... lui volé à son tour. »

Pardessus fut touché par la bonté de ce petit roi qu'il avait dépouillé, abandonné, et qui cependant venait à son secours.

« Ah! petit prince, dit-il, pardonne-moi... je suis bien puni de ce que j'ai fait. »

Mais Auguste empêcha le petit nègre de répondre.

« Pardessus, dit-il, je ne sais pas encore si tu nous dis la vérité, mais je te préviens que si tu nous as menti, tu ne pourras pas profiter de ton mensonge. A partir de maintenant tu resteras notre prisonnier, jusqu'à ce que nous ayons retrouvé le diamant vert.

— Oui, appuya l'Hercule, et c'est moi qui me charge de te garder. »

L'ancien précepteur releva la tête.

« J'accepte les conditions, dit-il nettement et avec toute la franchise dont il était capable. A dater d'aujourd'hui, je me considère comme votre prisonnier,

je m'engage à ne pas vous quitter d'une semelle, et c'est moi qui vous conjure de m'aider à retrouver celui qui m'a volé le diamant vert. »

Pour donner plus de poids à son engagement, Pardessus tira son portefeuille de sa poche et, le remettant à Auguste, lui dit :

« Prenez ce portefeuille, Auguste, il contient huit cents francs, toute ma fortune; je vous la rends : elle nous aidera peut-être à retrouver le bijou. »

Le clown prit le portefeuille. Un grand silence succéda au bruit et à l'agitation qui avaient régné dans la salle à manger de l'hôtel durant la première partie de cette scène.

Tous étaient tristes et désillusionnés, Mokoko et Islé surtout.

Les espérances qu'ils avaient fondées sur la découverte de Pardessus leur échappaient. Déjà ils se voyaient rentrant en possession de leur fortune, qui leur servait à retourner dans leur pays, et voilà que ces beaux rêves s'écroulaient de nouveau!

Les pauvres enfants avaient le cœur bien gros.

Auguste s'aperçut de leur chagrin, et, s'avançant vers eux, leur dit avec énergie :

« Ne pleurez pas, les mioches... Nous le retrouverons, le diamant vert, je vous le promets, ou Auguste ne sera plus Auguste. »

Poum-Poum s'avança à son tour, et, serrant la main de Mokoko, il ajouta :

« Et Poum-Poum ne sera plus Poum-Poum. »

Quant à l'Hercule, il se borna à crier de sa voix la plus forte :

« A la poursuite du diamant vert!... En avant! »

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

UN COMBAT ÉMOUVANT

L'enquête continue.

Après la nuit mouvementée dont nous venons de raconter les péripéties, on pourrait supposer que les habitants de l'hôtel de la Butte songeaient à gagner leur lit afin d'y goûter quelques heures d'un repos bien mérité.

Il n'en fut rien : personne ne pensait à dormir.

Ils sentaient tous qu'ils n'avaient pas une heure, pas une minute à perdre s'ils voulaient avoir quelque chance de retrouver le diamant vert.

Mokoko était le plus impatient.

Auguste lui avait expliqué que de la possession du fameux bijou dépendaient la liberté de son père et la conquête de son royaume.

Si, en effet, on avait le bonheur de retrouver le diamant, on aurait de l'argent, beaucoup d'argent. Avec cet argent, on achèterait des armes, des fusils qui tuent dix hommes à la minute, peut-être même des canons, et on partirait tous ensemble pour Akoutonar.

On devine combien cette perspective rendait joyeux le petit roi.

Il se voyait déjà arrivant devant sa capitale avec sa troupe de blancs, peu nombreuse, mais si bien choisie, et aussi avec un gros canon qui ferait pan! pan! et tuerait les Badaboums par milliers.

Ah! ses anciens sujets ne seraient pas longs à passer dans son camp quand ils sauraient qu'il était de retour.

Alors on irait combattre les Badaboums chez eux, dans leur village, qu'on prendrait d'assaut, et on délivrerait le pauvre roi Toffa, que son fils ramènerait triomphalement sur son trône.

Quel beau rêve! Mais, pour le réaliser, il fallait commencer par partir à la conquête du diamant vert, à travers les rues et les innombrables maisons du grand Paris.

Mokoko éprouvait l'ivresse belliqueuse de ses ancêtres quand ils partaient pour le combat après avoir dansé la ronde infernale.

Lui aussi avait dansé avec Islé le pas de la guerre; il était prêt.

Pourquoi ne partait-on pas?

Pourquoi Auguste, Poum-Poum, l'Hercule, étaient-ils là occupés à causer

tranquillement autour de la table de la salle à manger, au lieu de courir par les rues?

Le petit garçon ne se doutait pas de la besogne difficile à laquelle en ce moment se livrait Auguste. Partir, c'était fort bien, mais pour aller où?...

Quelle piste devait-on suivre?

C'était là ce que cherchait le clown, et il aurait fallu un Sherlock Holmes pour résoudre ce difficile problème.

Le diamant avait été volé à Pardessus dans l'établissement du *Chat vivant*, probablement pendant son sommeil, car l'ancien précepteur affirmait avoir constaté qu'il le possédait encore attaché sur sa poitrine, sous sa chemise, quand il était entré dans le restaurant de nuit.

Comment trouver le voleur parmi les deux ou trois cents personnes qui étaient entrées cette nuit-là au *Chat vivant?* Et pas le moindre indice pour se guider!

Auguste réfléchissait, et autour de lui Poum-Poum, l'Hercule et Pardessus attendaient, silencieux, que le clown eût trouvé.

Ils connaissaient tous l'intelligence de leur camarade. Ils savaient la force de son jugement, la puissance de ses déductions, qui auraient pu faire de lui, au lieu du pitre ridicule, si les événements l'avaient aidé, un grand policier.

Mais, cette fois, la science et l'imagination d'Auguste paraissaient en défaut. Vraiment il lui manquait même cet indice insignifiant qui sert de point de départ aux hommes de génie pour réussir dans leurs entreprises.

Le pauvre clown n'avait rien qui pût amorcer son enquête.

Le lieu public dans lequel s'était passé le vol rendait toute déduction impossible. Il était même inutile de s'y transporter.

On ne trouverait pas là-bas la moindre trace de pas, le moindre objet oublié qui pût mettre sur la piste du voleur.

Sur la piste.

Soudain, Auguste leva la tête; sa figure jusqu'alors contractée, glaciale, s'était éclaircie.

« Pardessus, ordonna-t-il sèchement, venez ici... »

L'ancien précepteur obéit; il était devenu aussi souple et plat qu'il était auparavant fier et autoritaire.

Le clown avait conduit le voleur près de la fenêtre, dont il souleva les rideaux afin que la lumière du jour frappât en plein sur celui-ci, puis il se mit à l'examiner attentivement avec ses petits yeux perçants, bien qu'à demi fermés. Son attention se portait principalement sur le plastron de chemise de Pardessus, qui, on s'en souvient, était en habit.

A peine eut-il regardé de près ce plastron qu'il tressaillit, puis il appliqua à trois ou quatre reprises sa main droite sur ce plastron en tenant son doigt du milieu replié à l'intérieur.

Cette expérience terminée, il se retourna vers l'assistance et annonça tranquillement :

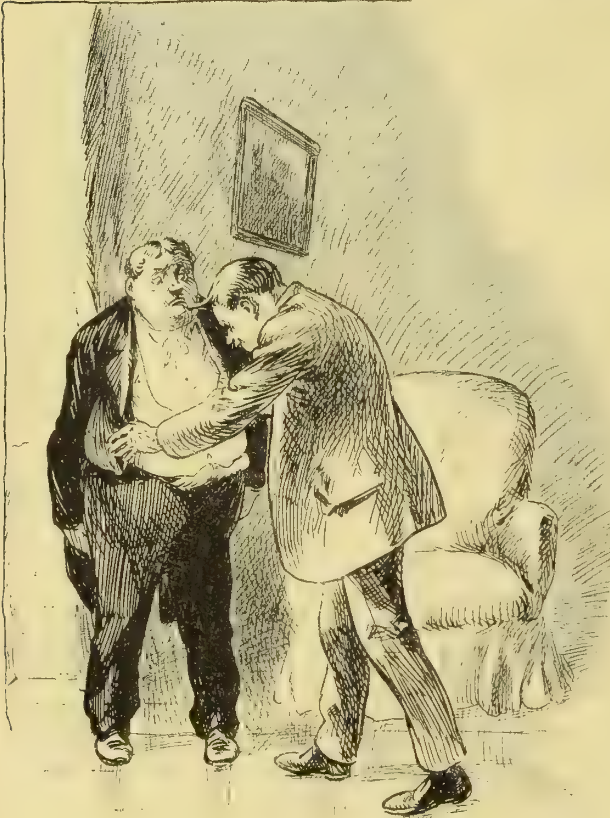
« Enfin, je tiens ma piste! »

Tout le monde se regarda anxieusement.

Qu'avait donc vu le clown sur Pardessus qui pût lui fournir la moindre indication sur le voleur du médaillon?

Auguste ne tarda pas à satisfaire la curiosité de son auditoire.

« Camarades, dit-il, je puis vous annoncer que celui qui a volé le diamant vert est un homme petit, mais très fort. Il est de position subalterne, un domestique ou un cuisinier probablement; enfin il jouit d'une particularité qui va nous aider beaucoup dans nos recherches : il lui manque le doigt du milieu de la main droite. »



Son attention se portait principalement sur le plastron de la chemise.

A peine le clown avait-il fini de parler, que Mokoko et Islé, qui écoutaient de toutes leurs oreilles, crièrent ensemble :

« Nous savons qui c'est... C'est Julot le Tordu! »

Le signalement du coupable.

Auguste faillit éclater de joie en entendant les enfants mettre si rapidement un nom sur le signalement de l'homme qu'il venait de faire surgir de l'ombre, grâce à son flair de policier.

« Ainsi, petits, demanda-t-il, vous connaissez un habitué du *Chat vivant* à qui il manque le doigt du milieu de la main droite?

— Mais certainement, répondit Mokoko, c'est celui qui lave les verres et les assiettes... Je le connais bien; il est laid et méchant, et il a essayé plusieurs fois, quand nous passions près de lui, de nous donner des coups ou de nous tirer les cheveux. »

Le clown était de plus en plus satisfait, et il interrogea de nouveau :

« As-tu remarqué, Islé, si cet homme s'est approché, durant la nuit, de Pardessus? »

La petite fille chercha un instant, puis, sans une hésitation, répondit :

« Mais oui... Julot le Tordu est sorti de sa cuisine à la fin, et quand on a porté notre ancien professeur endormi à la voiture, il était des quatre qui ont aidé à le transporter. »

Le clown sourit largement.

« Plus de doute, s'écria-t-il... J'ai trouvé du premier coup le voleur du diamant vert : c'est le plongeur du *Chat vivant*, celui qu'on appelle, paraît-il, Julot le Tordu, et je vais vous le prouver. »

Tout le monde se rapprocha, intéressé, autour d'Auguste, qui disait :

« Oh! mon Dieu, c'est bien facile, allez; le tout, c'est de penser à ces choses-là.

« Regardez le plastron de la chemise de Pardessus : il est sale, froissé, maculé par les contacts nombreux qu'il a subis durant la nuit.

« Parmi ces taches, au milieu, près de l'endroit où se trouvait le diamant qui était attaché intérieurement à une chaîne, vous remarquerez quatre taches graisseuses qui correspondent nettement à l'empreinte de doigts appuyés fortement sur le linge empesé. Il y a donc des chances pour que ces doigts appartiennent au voleur, qui a dû écarter le plastron de la chemise pour passer sa main gauche à l'intérieur et arracher le bijou qu'il avait aperçu par l'entre-bâillement occasionné au moment du transport.



Il se laissa enfermer dans la pièce où on le conduisit.

« Les traces de ces doigts sont grossières et graisseuses, donc l'homme qui les a faites appartient à une position subalterne : c'est exact, puisqu'il est plongeur.

« Enfin, remarquez qu'un vide existe entre les traces marquées par la main entière : ce vide correspond au médius de cette main, d'où il m'a été facile de conclure que l'homme qui avait volé le médaillon n'avait que quatre doigts.

« Enfin, veuillez remarquer que les traces graisseuses se trouvent aussi sur les bords et sur le revers intérieur du plastron. Ils indiquent par conséquent avec certitude qu'on a fouillé dans la poitrine de Pardessus, pour y prendre le

diamant vert. Tout cela est fort simple, comme vous pouvez vous en rendre compte. »

Les auditeurs se regardèrent, muets d'admiration, après le discours explicatif du clown.

Décidément, pensaient-ils, leur ami était joliment fort. Pardessus était le plus content de tous.

« Vous voyez bien, dit-il triomphant, que je vous ai dit la vérité et qu'on m'a réellement volé le diamant. »

Poum-Poum se chargea de répondre au bandit.

« Aoh! fit-il, la paix, vô... Pour une fois que vous avez pas menti, c'était pas la peine d'être si fier. »

Quant à Mokoko et à Islé, ils ne tenaient pas en place.

« C'est Julot le Tordu qui a le diamant, disaient-ils; allons vite le lui prendre... vite, vite! »

Avant de partir, Auguste décida que Pardessus serait enfermé dans une chambre du second étage sous double tour de clef.

En dépit du repentir montré par l'ancien précepteur, le clown prudent jugeait que le compte du malhonnête homme n'était pas réglé.

On s'occuperait de lui plus tard, quand on aurait retrouvé le bijou.

Pardessus accepta avec docilité ces conditions.

Il avait compris qu'il se trouvait à la merci de ses anciens amis, qui, s'il se montrait récalcitrant, n'avaient qu'un mot à dire pour le livrer à la police.

Or, le faux professeur craignait énormément de voir la police mettre le nez dans ses affaires.

Il se laissa donc enfermer dans la pièce solide et élevée où on le conduisit. Maman Grippe-Sous se chargea de le surveiller.

Comme son intérêt était engagé, on pouvait être sûr qu'elle s'acquitterait sérieusement de ce soin.

Julot le Tordu.

Enfin on partit pour le *Chat vivant*. Tous ces préparatifs avaient pris du temps, et il était près de onze heures quand la petite troupe, composée d'Auguste, de l'Hercule, de Poum-Poum et des enfants, arriva au restaurant.

Mokoko, qui était au courant des habitudes de l'établissement, où il venait tous les jours depuis plusieurs semaines, empêcha ses amis de pénétrer par la salle des clients, et les conduisit vers un étroit couloir qui s'ouvrait dans une rue latérale, et servait d'entrée de service aux fournisseurs et au personnel.

Ils purent ainsi arriver jusqu'à l'office, qui était le domaine de Julot le Tordu.

C'était une grande pièce obscure, continuellement éclairée par un bec de gaz, et où la vapeur de l'eau chaude déposait le long des murailles et sur le sol graisseux une perpétuelle humidité.

Au milieu d'un amas d'assiettes, de tasses, de fourchettes et de cuillères qui s'élevaient en pyramides tout autour de lui, Julot, vêtu d'un énorme tablier

bleu, noir de graisse, allait et venait en brandissant sa lavette, au milieu d'un vacarme épouvantable causé par les porcelaines qu'il remuait brutalement.

Le bonhomme était hideux, avec son corps difforme disparaissant sous son sarrau bleu, et ses cheveux roux collés par la vapeur sur son front couperosé.

Quand il vit ces gens qui envahissaient son domaine, il darda sur eux ses petits yeux bordés de rouge et resta un moment interdit, sa lavette à la main; puis, de sa voix pointue, il demanda :

« Qu'est-ce que vous voulez?... On n'entre pas ici... »

Mais les clowns ne tinrent aucun compte de cette injonction; ils placèrent Mokoko et Islé au milieu d'eux et pénétrèrent dans l'office, dont ils refermèrent soigneusement la porte.

Julot, devant cette manœuvre, marqua une certaine crainte; il recula à petits pas vers le fond de sa tanière, comme un animal traqué, puis il se décida à faire tête et répéta de nouveau :

« Qu'est-ce que vous voulez, enfin?... Je n'ai pas le temps... mon travail presse. »

Auguste se planta devant le bonhomme et, le regardant bien en face, lui dit :

« Ce que nous voulons, Julot, c'est que tu nous rendes le diamant que tu as volé cette nuit à l'homme endormi dans le restaurant. »

Le plongeur blêmit, mais il nia.

« Je ne sais pas ce que vous voulez dire, fit-il; je n'ai pas volé de diamant... Laissez-moi tranquille, ou je vais me plaindre au patron. »

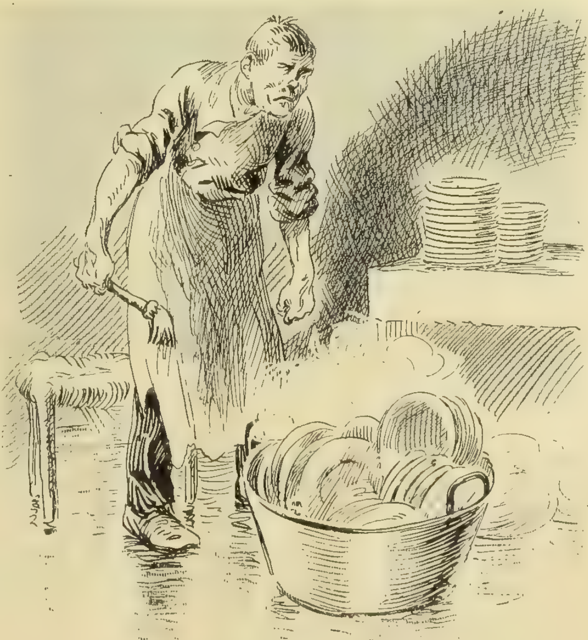
Sur un signe d'Auguste, l'Hercule intervint à son tour.

« Mon fiston, cria-t-il, il ne s'agit pas de nous raconter des histoires, nous savons tout : rends-nous le diamant que tu as certainement encore sur toi et qui appartient à cet enfant, ou nous allons te fouiller. »

Cette prétention rendit le plongeur fou de colère. Il était laid, mais il connaissait la force étonnante qu'il possédait dans son corps tordu, et ce fut avec courage qu'il répondit en ricanant :

« Me fouiller!... Oh! je voudrais bien voir ça, par exemple!

— Eh bien, tu vas le voir! » répliqua l'Hercule, qui, d'un



Le bonhomme était hideux.

geste familier, avait rejeté sa veste et s'élançait tête en avant sur son adversaire, essayant de le saisir à bras le corps.

Poum-Poum eut un mouvement pour lui venir en aide, mais l'Hercule se fâcha :

« Non, dit-il, un combat loyal, moi seul contre lui!

— A la bonne heure! fit le plongeur, avec un mauvais sourire qui crispa ses lèvres minces; eh bien, viens-y, mon gros; on va te faire voir qu'on n'est pas au cirque ici. »

Et aussitôt, courageusement, Julot le Tordu se mit en position de défense.

Une résistance imprévue.

Mokoko, Islé, Poum-Poum et Auguste se rangèrent contre la muraille pour assister en témoins à ce combat qu'ils supposaient voir tourner rapidement à l'avantage de leur camarade.

Mais, dès les premières passes, ils s'aperçurent que cet homme mal bâti était doué d'une force peu commune.

Il avait fréquenté les boxeurs et les lutteurs, et se battait comme quelqu'un qui n'en est pas à son coup d'essai.

Ses coups n'étaient peut-être pas très réguliers, ils procédaient davantage de l'école des escarpes que de celle du sport, mais ils n'en étaient pas moins terribles.

C'est ainsi que, pendant la manœuvre de l'Hercule, qui, les bras en avant, essayait de contourner son adversaire, Julot, brusquement, lui envoya deux coups de poing en pleine figure, qui faillirent faire reculer le lutteur.

« Ah! ah! cria celui-ci, écumant de rage.... on fait de la boxe sans prévenir; ce n'est pas de la lutte; eh bien! à ton aise, vilain merle! »

Aussitôt le gros homme répondit à cette attaque sournoise en envoyant quelques coups de son poing énorme dans la poitrine de Julot.

Mais l'Hercule était meilleur lutteur que boxeur. Ses coups terribles furent adroitement évités par le plongeur et ne frappèrent que le vide.

Profitant de l'ébranlement occasionné au colosse par cette manœuvre, le Tordu lui appliqua de nouveau trois rapides coups de poing en pleine figure, qui firent jaillir le sang du nez de l'Hercule.

Mokoko et Islé se regardèrent, tremblants d'effroi.

Leur bon ami, qu'ils croyaient invincible, allait-il donc se faire battre par cet horrible bonhomme ?

Mais l'Hercule, d'abord surpris par l'attaque de son adversaire, avait repris ses moyens, et, sa grosse tête en avant, ramassé comme une boule sur laquelle pleuvaient sans dommage les coups de poing, il avançait, avançait vers Julot qui reculait.

Soudain, le lutteur bondit avec une légèreté surprenante chez ce gros homme.

Il avait trouvé l'instant précis où il pouvait étreindre son adversaire dans ses bras puissants, et c'était fait.

Maintenant, Julot haletait, serré à plein corps dans l'étreinte irrésistible du colosse. Il se laissait ballotter de droite à gauche, et les spectateurs s'attendaient à le voir à chaque instant précipité sur le sol, ou écrasé contre la muraille.

Il n'en fut rien; cette situation se prolongea plusieurs minutes sans résultat.

On entendait les halètements de l'Hercule qui se fatiguait, mais ne pouvait renverser le plongeur, malgré tous les avantages qu'il possédait sur lui.

Ce diable de bonhomme tantôt rebondissait comme s'il avait été en caoutchouc, tantôt, quand on essayait de lui faire plier les reins, se redressait d'un effort irrésistible et inattendu de son corps déjeté.

Poum-Poum et Auguste échangèrent des regards d'inquiétude. Si la scène se prolongeait, elle pouvait mal tourner pour l'Hercule.

Mais celui-ci aussi avait compris le danger, et, tel un bœuf irrité par un obstacle, il donna son dernier effort.

Les veines de son cou se gonflèrent comme si elles allaient crever, ses muscles saillirent, son dos s'arc-bouta, ses pieds semblèrent entrer dans le sol : Julot le Tordu bascula.



Maintenant, Julot haletait.

Il sentit qu'il était perdu, et, portant vivement la main à sa poche, il en tira un couteau à virole, le couteau des apaches.

A Islé la victoire!

Mais Islé veillait. Elle vit briller la lame, et, rapide comme l'éclair, au moment où l'homme allait la plonger dans le dos de son adversaire, elle prit sur le fourneau une casserole d'eau bouillante et en jeta le contenu sur Julot.

Un cri de douleur aiguë retentit, et le couteau tomba sur le sol dallé. Trois secondes après, le misérable était terrassé, et l'Hercule lui enfonçait dans la poitrine son genou vainqueur en lui disant :

« Ah! canaille! ah! bandit! c'est ainsi que tu te bats, toi, avec un couteau... Mais on t'a eu tout de même. »

Julot se sentit perdu; de plus, il souffrait horriblement de son bras ébouillanté.

« Finissons-en, dit-il d'une voix tremblante ; puisque vous m'avez vaincu, fouillez-moi... vous verrez que je n'ai pas le diamant. »

Poum-Poum et Auguste s'avancèrent, et, pendant que l'Hercule et Mokoko maintenaient sur le sol le vilain bonhomme, ils cherchèrent dans ses vêtements et retournèrent toutes ses poches.

Ils ne trouvèrent qu'un carnet de deux sous, un mouchoir, une pipe en terre, des clefs, et enfin un porte-monnaie contenant deux cents francs en pièces d'or. Le diamant n'y était pas.

« Là, vous voyez bien,... fit Julot quand ils eurent terminé leur fouille... Êtes-vous convaincus maintenant ? »

Mais Auguste s'était rapproché du bec de gaz et feuilletait rapidement le carnet à couverture noire trouvé dans les poches du Tordu.

Au bout de quelques minutes à peine il annonça :

« J'ai trouvé !

— Quoi ? demandèrent anxieusement les assistants.

— Cet homme n'a plus le diamant parce qu'il l'a vendu ce matin pour la somme de deux cents francs que voilà, à une Mme Gorju, recéleuse, qui habite n° 8, rue Cavalloti, ainsi qu'en fait foi l'adresse écrite à la dernière page de ce carnet à côté du chiffre de deux cents. »

Puis, ironique, Auguste ajouta :

« Ah ! monsieur Julot ! heureusement que vous êtes un homme d'ordre et que vous tenez votre comptabilité, autrement nous perdions la trace de notre diamant. »

Mokoko et Islé avaient respiré profondément en entendant les paroles du clown. Ils avaient été si inquiets quand on n'avait pas trouvé le bijou sur le plongeur ! Mais on savait où il était, Auguste souriait ; tout allait bien.

Le mot de passe.

Quant à Julot le Tordu, il n'essaya plus de nier, et, en bon commerçant qu'il était, en effet, il dit :

« Eh bien, oui, là... j'avoue : j'ai vendu le diamant à la mère Gorju ; mais si vous voulez le rattraper il faut me rendre mes deux cents francs et ne rien dire à personne. »

Déjà l'Hercule bondissait à cette prétention du vaurien et il lui appuyait un peu plus fort son genou sur la poitrine ; mais Auguste le calma.

« Laisse, dit-il, laisse Julot s'expliquer. »

Le plongeur supplia qu'on le débarrassât un peu du poids qui l'étouffait, et, quand ce fut fait, il parla :

« Je comprends, dit-il : ce que vous voulez avant tout, c'est rattraper votre diamant ; eh bien, si vous me laissez mes deux cents francs et si vous me jurez de ne pas raconter cette affaire au *Chat vivant,* je vous aiderai à le ravoir.

— De quelle façon ? demanda Auguste intéressé.

— En vous donnant le mot de passe sans lequel vous ne pourrez jamais entrer chez la mère Gorju. »

Le clown comprit tout de suite que la combinaison proposée par le plongeur avait son importance.

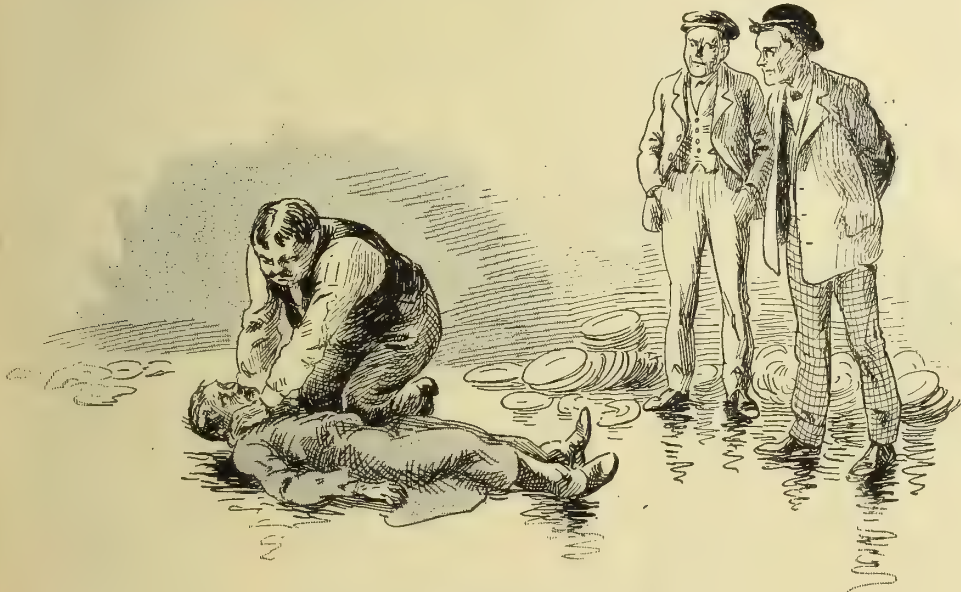
Il connaissait les mystères et les précautions dont s'entourent ces recéleuses, qui ont leurs clients et ne permettent qu'à ceux-là seulement de pénétrer chez elles.

Aussi se décida-t-il :

« J'accepte ta proposition, Julot... Donne-nous le mot de passe, et nous ne dirons rien. »

Le plongeur tendit la main.

« Rends d'abord mon porte-monnaie, » demanda-t-il.



« Canaille! bandit!... »

Le clown le lui rendit et donna l'ordre à Hercule de relâcher encore l'étreinte sous laquelle il maintenait son terrible adversaire.

Le gros homme obéit à regret.

Enfin délivré, Julot le Tordu se remit péniblement sur ses jambes et dit :

« En arrivant chez la mère Gorju, à l'adresse que vous connaissez, vous trouverez un magasin de bric-à-brac où vous serez reçu par une vieille femme à laquelle vous ne ferez pas attention.

« A la muraille de droite vous verrez un bois de cerf accroché : vous frapperez trois fois trois coups espacés sous ce bois de cerf, contre le mur. Un judas s'ouvrira, et à la personne qui paraîtra derrière ce judas vous direz ces deux mots : Autobus et surin.

— Autobus et surin! répéta tranquillement Auguste sans s'étonner de ces curieux mots de passe; et c'est tout?

— C'est tout, répondit Julot; sitôt que vous aurez prononcé ces mots, la mère Gorju vous fera entrer, et vous pourrez vous entendre avec elle. »

Les amis de Mokoko savaient ce qu'ils désiraient savoir.

Ils décidèrent de quitter le plus vite possible l'office souterraine où venait de se dérouler le brillant combat que nous avons raconté et qui heureusement, grâce à la porte fermée, avait passé à peu près inaperçu des autres employés du *Chat vivant.*

Ceux-ci avaient bien deviné que le plongeur avait quelque mauvaise affaire à démêler avec ses visiteurs, mais comme ils craignaient la méchanceté et la force de Julot le Tordu, ils s'étaient abstenus de paraître.

Seulement ils étaient tous sur la porte de la cuisine et dans le couloir quand les clowns et le petit chasseur sortirent.

« Que s'est-il donc passé ? interrogea un cuisinier.

— Ce n'est rien, répondit Poum-Poum en riant comme à son ordinaire; un petit renseignement que nous voulions demander à master Julot. »

Et ils se dépêchèrent de quitter le *Chat vivant* sans vouloir en dire davantage.

Tout en rentrant à l'hôtel de la Butte, Mokoko disait à Islé, en pensant au combat auquel ils venaient d'assister :

« Que dis-tu de ces blancs civilisés, Islé ?... Ils sont encore plus sauvages, méchants et voleurs que nos braves Akoutonars.

— Oh oui! répondit Islé, et sans ma cafetière d'eau bouillante, je crois bien que notre pauvre Hercule serait mort. »



L'arrivée de ces nobles personnages fit sensation.

CHAPITRE II

UN CHIEN VORACE

On ne réfléchit jamais trop.

Le déjeuner à l'hôtel de la Butte fut assez gai. Évidemment on ne tenait pas encore le diamant vert, mais on savait où il était, et Auguste ne doutait pas que la recéleuse, plutôt que d'avoir des ennuis avec la police, ne leur cédât le bijou contre une petite somme d'argent.

Pour le moment, les deux héros du jour, c'étaient Islé et l'Hercule. Certes, le bon colosse avait été splendide de force et de courage dans sa lutte avec Julot le Tordu. Mais, sans la présence d'esprit de la petite fille, on aurait beaucoup de chances de ne pas se trouver en ce moment tous réunis autour du déjeuner de la maman Grippe-Sous.

Et puis, n'était-ce pas cette maligne fillette qui avait découvert Pardessus, qui avait été assez adroite pour l'endormir?

« Ah! master Mokoko, disait Poum-Poum au petit prince... Vo devez une chandelle grosse comme la tour Eiffel à la petite Islé. C'était à la vérité une *clever little girl*, miss Islé! une *very clever little girl.* »

Certes, le fils du roi Toffa n'avait pas la moindre envie de nier les mérites de sa précieuse petite camarade, et il annonça, avec cette gravité royale qu'il employait toujours en parlant de ses projets :

« Islé sera récompensée quand nous reviendrons au pays... Elle sera reine d'Akoutonar. »

Quant à l'Hercule, il ne tarissait pas d'éloges et d'admiration pour celle qui, disait-il, l'avait sauvé.

« Petite, criait-il de sa grosse voix éraillée, maintenant entre nous c'est à la vie, à la mort, et tu peux compter sur l'Hercule; il fera tout ce que tu voudras, l'Hercule. »

Ce disant, le gros homme embrassait la fillette, heureuse de la sympathie que tous ces braves gens lui témoignaient.

Mais il ne fallait pas s'oublier dans les délices du repos. Certes la nuit avait été rude, et la matinée également, mais il fallait continuer cette chasse au diamant vert, et la continuer sans perdre une minute, *sans laisser refroidir la piste*, disait Auguste.

La chance les favorisait, car justement il n'y avait pas de répétition au cirque Fernandi à ce moment-là. Les clowns avaient donc toute l'après-midi devant eux pour aller chez la recéleuse.

Mokoko se figurait que, sitôt le café avalé, on allait se précipiter à l'adresse trouvée dans le livre du plongeur, et il répétait tout le temps le fameux mot de passe : « Autobus et surin, » de peur qu'on ne l'oubliât.

Malheureusement, les clowns ne semblaient pas disposés à se lever de table aussi rapidement que l'aurait désiré l'infatigable Mokoko.

Ils s'attardaient, les coudes sur la nappe, écoutant l'Hercule qui revenait volontiers sur les péripéties du combat, en avalant force petits verres dont il avait besoin pour réparer ses forces.

Il pouvait boire avec d'autant plus de facilité, le brave homme, que personne maintenant ne parlait plus de la cagnotte. Bagatelle, la cagnotte! Il s'agissait bien des quelques cents francs qu'elle renfermait, quand on était sur le point de toucher le million du diamant vert!


« Entre nous, c'est à la vie à la mort! »

Auguste, comme à son habitude, préparait soigneusement son plan et prévoyait toutes les éventualités qui pourraient se produire durant la visite chez la recéleuse.

Ce fut ainsi qu'il décida de ne pas demander brutalement le diamant à la commerçante, ce qui risquerait de la mettre en éveil et l'inciterait peut-être à répondre qu'elle n'avait plus le bijou. Le projet du clown était d'amener adroitement la femme à lui proposer des joyaux précieux, mais pour cela il fallait se présenter comme un client de marque.

Après longue discussion, les clowns s'arrêtèrent à la proposition suivante. Ils s'habilleraient en gens très chics, prendraient des noms ronflants et se donneraient comme des étrangers venus à Paris avec le prince Mokoko et désireux de trouver, dans le magasin de la recéleuse, des costumes curieux en vue d'un bal déguisé.

De chrysalides en papillons.

Le scénario de la comédie qu'ils allaient jouer étant décidé, Auguste distribua les rôles : Poum-Poum serait le baron de Petro-Negro, riche Australien, et lui, le comte de Bordonini, Italien notoire. Quant à l'Hercule, qui avait déjà travaillé dans la matinée, il fut convenu qu'il ne pénétrerait pas dans la boutique et attendrait devant la porte, prêt à intervenir si on avait besoin de sa solide poigne.

Enfin, Mokoko jouerait simplement son personnage réel, il serait le fils du grand roi Toffa.

Pendant plus d'une heure, le petit prince, qui n'avait pas de préparatifs à faire, trépigna d'impatience, en attendant les clowns qui étaient montés dans leurs chambres pour se transformer en baron de Petro-Negro et en comte de Bordonini.

Quand ils descendirent enfin, Mokoko et Islé ne les reconnurent pas.

Poum-Poum avait revêtu un costume noir des plus corrects, des souliers impeccablement vernis et un grand chapeau mou qui lui donnait un aspect exotique des plus prononcés. A sa cravate rouge brillait une énorme émeraude faite avec un morceau de bouteille, mais qui, la nuit et de loin, pouvait faire illusion.

Quant à Auguste, il avait le type parfait du grand ténor italien : pantalon gris clair retombant sur des escarpins, redingote de même couleur et chapeau haut de forme presque neuf.

Inutile d'ajouter que ces habiles comédiens avaient transformé leurs figures comme leurs vêtements. Tous deux avaient la tête couverte de perruques noires pommadées, à raies impeccables.

Ce fut dans cet équipage que tous montèrent dans une superbe limousine de louage, sans taximètre, qu'on avait été chercher au garage voisin.

L'arrivée de ces nobles personnages dans leur somptueux équipage à la boutique de la revendeuse fut impressionnante.

Ils descendirent de voiture devant la modeste maison qui portait le numéro 8 et y pénétrèrent, suivis de l'œil, avec curiosité, par les commerçants de cette rue tranquille et arriérée, où les autos sont encore rares et font presque sensation quand ils s'arrêtent devant une porte.

« Autobus et surin! »

Ah! elle n'était ni grande ni luxueuse, la boutique de Mme Gorju. Mokoko se demandait avec effroi si on allait trouver son diamant, son beau diamant vert, dans ce fouillis de vêtements fripés, de vieilles bottes, de boîtes à musique éventrées, de ferrailles et d'oiseaux empaillés qui remplissaient le magasin.

Une grosse femme, qui était assise sur un escabeau dépaillé, près de la porte, se leva à leur entrée et demanda avec un sourire obséquieux ce que désiraient ces messieurs.

« Êtes-vous Mme Gorju? demanda Poum-Poum sur un ton de grand seigneur et sans le moindre accent anglais.

— Non, monsieur, répondit la grosse femme. Je ne suis que son employée. Mme Gorju n'est jamais là, mais je la remplace, et vous pouvez être sûr... »

Auguste interrompit net ce verbiage.

« C'est bon! » dit-il sèchement.

Il regardait tout autour de lui et finit par trouver, au milieu du désordre de la boutique, le bois de cerf dont lui avait parlé Julot le Tordu.

Carrément il se dirigea vers cet objet, et de sa canne frappa au-dessous trois fois trois coups à intervalles espacés.

Aussitôt, comme l'avait prédit Julot, un judas grillé par de fortes barres de fer s'ouvrit dans la muraille, et une tête de femme brune et encore jeune s'y encadra. Avant que la moindre question lui fût posée, Auguste prononça les mots fatidiques :

« Autobus et surin!

— C'est bon, je viens, » répondit la tête.

Le judas se referma, on entendit un bruit de chaînes et de serrures, une porte aussi invisible que le judas s'ouvrit dans le mur, et la femme apparut dans la boutique en saluant aimablement.

« Du moment que vous savez le mot de passe, dit-elle avec un sourire, c'est que vous venez de la part de mes amis.

— En effet, répondit Auguste, qui aussitôt se présenta, toujours avec majesté.

— Comte Bordonini, riche seigneur italien.

— Enchantée! » reprit la marchande de plus en plus souriante, car elle flairait quelque aubaine et avait déjà remarqué par la devanture la superbe auto qui stationnait devant la porte.

Auguste continua les présentations en nommant le baron de Petro-Negro et enfin le prince Mokoko, fils du grand roi d'Akoutonar.

« Que voulez-vous de moi, messieurs? demanda la patronne. Je crains que mon modeste commerce ne me permette pas de satisfaire les désirs de clients aussi haut placés que vous l'êtes. »

Auguste regarda avec attention la patronne, en se demandant si cette femme, qui n'avait pas l'air sotte, se moquait de lui; mais Mme Gorju conservait son attitude de commerçante correcte et impénétrable; il continua.

« Madame, dit le clown, c'est au contraire à dessein que l'on nous a envoyés chez vous, et quand vous saurez ce que nous désirons, vous comprendrez pourquoi nous avons choisi votre boutique de préférence aux grands fournisseurs auxquels nous avons l'habitude de nous adresser.

— Je vous écoute, monsieur le baron, répondit Mme Gorju.

— Voici, reprit le faux baron : je donnerai cette semaine, dans mon hôtel de l'avenue de Messine, une fête



« Du moment que vous savez le mot de passe, c'est que vous venez de la part de mes amis. »

costumée, et j'ai pensé que je trouverais chez vous des costumes pittoresques, réels, de vraies guenilles, qui seraient plus artistiques que celles que nous auraient fabriquées nos tailleurs et nos couturières. »

La patronne, toujours froide et impénétrable, hocha la tête.

« Cela dépend du genre de costume que vous désirez, » dit-elle.

Poum-Poum à son tour prit la parole, et, avec une pointe d'accent fort bien imitée, il dit :

« Nous voulons des costumes d'apaches; c'est bien ainsi, n'est-ce pas, que vous appelez à Paris les voleurs et les malandrins de vos boulevards extérieurs? »

Mme Gorju acquiesça de la tête.

« C'est bien ainsi, dit-elle.

— Et on nous a affirmé, continua le comte de Bordonini, autrement dit Auguste, que nous trouverions chez vous des costumes vrais d'apaches parisiens. »

Le prétexte était admirablement choisi. Il trompa même la patronne, qui jusque-là s'était tenue sur la réserve, mais qui, croyant à une fantaisie de grands seigneurs riches et blasés, se mit en devoir de contenter ces clients, qui après tout pouvaient lui faire réaliser un appréciable bénéfice.

Elle appela la grosse femme que nous avons aperçue à l'entrée, assise sur son escabeau, et lui ordonna de rechercher dans le tas des vêtements ceux qui pouvaient convenir à ces messieurs.

On eut vite fait de découvrir deux culottes à carreaux dont les bas étaient frangés, deux tricots élimés, des foulards et des petits chapeaux melons qui remplacent maintenant pour messieurs les escarpes modernes les casquettes de jadis.

Auguste semblait ravi.

« Voyez donc, baron, disait-il à Poum-Poum, comme ces nippes sont admirables de vérité. Nous aurons à ce bal un succès prodigieux, vêtus de ces costumes qui ont été certainement portés par de vrais apaches.

— Oh! quant à ça, messieurs, fit la patronne, qui commençait à se dégeler, je puis vous le garantir... les apaches du quartier sont mes clients.

— Je le savais, répondit Poum-Poum mystérieux; celui qui nous a donné le mot de passe nécessaire pour entrer chez vous m'avait prévenu. »

Habile manœuvre.

Auguste avait sorti une bourse pleine de pièces d'or de sa poche, et négligemment il en jeta cinq ou six sur le comptoir en disant :

« Ce serait-il assez, madame? »

La patronne se récria.

« C'est beaucoup trop, messieurs, dit-elle... je vais vous rendre la monnaie. »

Auguste eut un geste majestueux.

« Gardez, gardez, dit-il, je ne reprends jamais la monnaie... Quand on est riche comme moi, on ne fait pas attention à ces misères. »

Cette fois Mme Gorju était convaincue, elle ne doutait plus d'avoir affaire à de véritables grands seigneurs.

Auguste avait pris par les épaules le prince Mokoko, et, le désignant à la patronne, il lui dit :

« Madame, je voudrais maintenant trouver aussi quelque costume pour habiller ce petit roi à ma fête. Mais, bien entendu, je ne veux pas l'habiller en apache, lui, ce serait contraire à sa dignité de prince. »

Mme Gorju s'informa :

« En quoi voulez-vous donc le déguiser ?

— Mais en roi africain, répondit le faux baron. Il a d'ailleurs un costume, il ne lui manque que le manteau et la couronne, car je tiens à ce qu'il porte une couronne. »

La recéleuse fouilla à son tour dans ses défroques et revint au bout d'un instant avec un superbe manteau en velours rouge cramoisi, qu'elle étala sur une chaise.

« Que dites-vous de ceci ?

— Admirable ! fit Auguste.

— Tout à fait ce qu'il faut.

— Très bien ! » renchérit Mokoko.



« Que dites-vous de cet objet, baron ? »

La patronne expliqua que ce manteau avait été acheté par elle dans une vente du théâtre des Batignolles, et qu'il avait servi à M. de Max pour jouer *Nabuchodonosor*.

« Nous prenons le manteau, dit Auguste, mais n'avez-vous pas aussi la couronne ?

— Certainement, répondit Mme Gorju, la couronne de Nabuchodonosor ; elle est même superbe. »

Elle disparut un instant dans un des coins de ce magasin mystérieux aux portes dérobées, et revint en portant sur un coussin une couronne royale vraiment d'un fort joli travail.

Auguste la prit et, la montrant à Poum-Poum, lui demanda :

« Que dites-vous de cet objet, baron ? »

Poum-Poum avança les lèvres dédaigneusement.

« Peuh ! dit-il.

— Évidemment, reprit Auguste, si nous avions le temps, nous aurions eu

mieux chez notre bijoutier; mais vous savez bien qu'il nous demandait quinze jours pour nous livrer cet objet. »

Mokoko et Islé écoutaient cette conversation sans comprendre où les malins personnages voulaient en venir. Ils le comprirent bientôt.

Le poisson mord!

« Écoutez, baron, s'écria soudain Auguste, qui examinait toujours la couronne de Nabuchodonosor, je crois que j'ai trouvé un moyen de tout arranger. Nous n'aurons qu'à faire sauter ces pierres fausses et à faire enchâsser à la place le diamant vrai du prince. De cette façon la couronne deviendra présentable.

— Parbleu! fit le faux comte de Pedro-Negro. En y mettant des diamants de deux cent mille francs pièce... »

Au mot de diamant, Mokoko et Islé avaient dressé l'oreille; ils sentaient qu'on arrivait au moment intéressant de la visite. La patronne aussi semblait écouter avec attention la conversation des deux étrangers.

Le faux comte Bordonini continuait :

« Ce qu'il y a d'ennuyeux, disait-il, c'est que le prince Mokoko ne possède que deux diamants de cette grosseur, et il nous en manquera un troisième pour le milieu. Il est impossible que nous laissions une pierre fausse à côté des deux vraies.

— Très juste! opina Auguste; aussi faudra-t-il acheter un troisième diamant. La cassette du roi Toffa est assez bien fournie pour nous permettre cette dépense, qui ne coûtera guère que deux ou trois cent mille francs, une bagatelle, quoi! »

A l'annonce de ce chiffre, la patronne rougit légèrement et se mordit les lèvres. Auguste, qui la surveillait du coin de l'œil, vit qu'elle allait parler.

« Messieurs, insinua timidement la recéleuse, j'aurais peut-être une proposition à vous faire, qui vous évitera de vous adresser à un bijoutier.

— Dites vite, fit Auguste de son ton le plus encourageant, nous savons que dans un magasin comme le vôtre on trouve de tout, depuis une vieille poêle à frire jusqu'à des solitaires de plusieurs centaines de mille francs, et comme nous ne sommes pas curieux sur l'origine de ce que nous achetons... »

La recéleuse était suffisamment amorcée; elle donna en plein dans le piège si adroitement tendu.

« Dans ce cas, messieurs, dit-elle, je vais vous faire voir un bijou que j'ai acheté ce matin; j'ignore encore quelle est sa valeur, n'ayant pas eu le temps de le faire estimer par mon mari, mais il m'a paru fort beau.

— Voyons l'objet, » dirent ensemble Auguste et Poum-Poum d'un ton indifférent qui cachait mal leur émotion.

Quant à Mokoko et Islé, ils s'étaient rapprochés de la patronne et la regardaient anxieusement, tandis qu'elle fouillait dans ses poches. Allait-elle tirer le diamant vert?

D'un petit sac en peau de daim, dans lequel Pardessus sans doute l'avait

enfermé, car à ce sac pendait encore un fragment de chaîne brisée, d'un petit sac en peau de daim, disons-nous, la patronne, qui s'était rapprochée de la porte, sortit la pierre merveilleuse, le diamant vert, le diamant du roi Toffa.

Mokoko et Islé le reconnurent du premier coup d'œil, et ils durent se retenir pour ne pas crier et bondir sur la pierre, dont les feux semblaient éclairer toute la boutique.

« Voici l'objet! » dit Mme Gorju en tenant le précieux bijou délicatement entre le pouce et l'index.

Raté!

Mais à ce moment un chien, un petit fox-terrier blanc qui dormait sur le comptoir et qu'on n'avait pas encore aperçu, car il était caché sous un vêtement, se dressa sur ses quatre pattes.

Il vit les doigts de sa maîtresse qui tenaient devant son nez quelque chose qui ressemblait à un morceau de sucre, et, d'un mouvement si brusque que personne ne put le prévoir, il happa le diamant et l'avala.

Un cri épouvantable poussé par six gosiers différents retentit dans la boutique.

Le chien, affolé par ce vacarme, bondit sur le sol et fila comme une flèche vers la porte.

En vain sa maîtresse l'appelait, en vain Mokoko courut pour le saisir.

Le petit chien blanc, comprenant qu'il avait commis une action qui lui attirerait une correction, détalait de toute la vitesse de ses jambes et disparut bientôt au coin de la rue.

Derrière lui s'élancèrent Mokoko, Islé, la patronne et les clowns, qui criaient :

« Arrêtez-le!... Riquette, ici... Riquette! »

Trop tard! le chien filait maintenant le long du boulevard de Clichy.

CHAPITRE III

POURSUITE FOLLE

Riquette court toujours!

Les yeux fixés sur cette tache blanche qui filait comme une flèche, Mokoko courait, et si ses petites jambes se démenaient, son imagination aussi allait, allait bon train, dans sa tête surchauffée.

Il avait vu son diamant, il l'avait presque touché, ses chagrins allaient finir, et voilà que tous ses beaux projets de départ, de bataille, étaient de nouveau détruits à cause de ce maudit chien qui avait pris un diamant pour un morceau de sucre!

Mais il l'aura, ce chien de malheur, il ne va pas courir indéfiniment.

Riquette cependant ne paraissait pas du tout disposée à écouter les appels angoissés de ceux qui la poursuivaient. Complètement affolée par le cri terrible qui avait salué son forfait, elle semblait avoir décidé, dans sa cervelle de chienne, qu'il fallait s'éloigner le plus vite possible de ces gens animés des pires intentions à son égard.



Le chien bondit sur le sol et fila comme une flèche vers la porte.

Or, Riquette appartenait à la race des fox-terriers. On sait que ces animaux sont doués d'une résistance et d'une vitesse de course considérables. Le chien semblait se jouer des chasseurs qui le poursuivaient. Tantôt il courait droit devant lui le long des trottoirs, tantôt il s'arrêtait, se campait sur ses quatre pattes, tournait la tête vers ses ennemis, et, dès qu'il les voyait s'approcher, repartait de nouveau, ventre à terre.

Il va sans dire que



cette course folle de cinq personnes dévalant à toute allure des hauteurs de Montmartre ne passa pas inaperçue et occasionna nombre d'incidents.

A l'angle de l'avenue de Clichy et du boulevard, Poum-Poum se trouva arrêté par un encombrement formé par les petites voitures des marchands de quatre saisons. Le clown eut beau crier, essayer de se faufiler, il ne pouvait pas dépasser ce barrage consolidé par les commères du quartier qui se racontaient leurs petites histoires en achetant la salade ou le



maquereau de leur repas du soir. Et pendant ce temps la tache blanche s'éloignait, diminuait, bientôt ne serait plus visible. Alors Poum-Poum n'y tint plus; il oublia qu'il s'appelait le comte Bordonini, gentilhomme italien, et qu'il était vêtu d'une superbe redingote grise, coiffé d'un chapeau haut de forme. Il recula de trois pas, empoigna son chapeau et sa canne de la main droite, s'élança et, d'un saut périlleux magistral, vint tomber de l'autre côté des petites voitures en bousculant deux marchandes ahuries.



Les assistants n'eurent pas le temps de s'étonner de ce tour de force que Poum-Poum était déjà loin.

L'Hercule, de son côté, avait fait des siennes. Un embarras de voitures lui avait barré la route. Aussitôt le colosse avait saisi un fiacre par les ressorts de derrière et l'avait déplacé pour se frayer un passage.

Il y eut des cris, des injures, un agent agita fiévreusement son bâton blanc; mais allez donc arrêter cette avalanche que représentait la masse formidable de l'Hercule dévalant une rue en pente.

Quant à Auguste, plus raisonnable, plus réfléchi, il avait songé à monter dans l'auto qui stationnait devant la porte du magasin, et, assis à côté du chauffeur, sur le siège, il guidait celui-ci dans cette chasse au chien mouvementée.

Perdue!

Quand on fut arrivé dans les parages fréquentés du boulevard des Batignolles, la poursuite devint encore plus difficile.

Riquette disparaissait au milieu de l'enchevêtrement des voitures, et on entendait les quatre chasseurs se crier des renseignements d'un trottoir à l'autre.

« Elle est là-bas au coin de la bouche du métro! » criait Auguste debout sur son siège.

Et l'on repartait, tandis que les passants se demandaient ce qui se passait.

Les coureurs défilèrent ainsi le long du boulevard de Clichy et du boulevard des Batignolles. Au coin de la rue du Rocher, ils eurent un moment d'espoir. Des enfants qui sortaient du collège se joignirent à eux et faillirent couper la route à Riquette en la prenant à rebours; mais la chienne déjoua cette manœuvre, et, faisant tête courageusement à ses nouveaux ennemis, elle fonça sur eux à toutes jambes et finit par se faufiler, gagnant le large dans la direction de l'avenue de Villiers.

Là, ce fut une belle randonnée. Les trottoirs sont larges, les passants moins nombreux; on peut courir tout à son aise. L'avenue fut avalée en quelques minutes, et l'auto conduite par Auguste semblait prendre l'avantage sur le chien, quand un enterrement, sortant de la rue Brémontier, l'immobilisa près de cinq minutes. Mokoko courait toujours, mais Islé avait dû s'arrêter; la petite fille n'en pouvait plus. Sa tête tournait, son cœur s'arrêtait, et ses jambes lui refusaient le service; elle tomba sur un refuge, épuisée, anéantie.

A la place Pereire, le petit prince lui-même, malgré son courage et son endurance, dut s'arrêter aussi, en pleurant de rage impuissante. Presque à ses côtés l'Hercule, à bout de souffle, s'était étalé tout de son long en accrochant du pied un trottoir, et semblait dans l'impossibilité de se relever. Quant à Poum-Poum, il allait toujours, mais d'un pas traînant et peu rapide qui indiquait clairement qu'il était, lui aussi, à bout de forces.

Heureusement Mokoko, qui assistait désolé à cette victoire du chien, vit passer devant lui à toute allure l'auto, qui était arrivé à tourner l'enterrement.

« Où est-il? » demanda Auguste, en passant, au petit prince.

L'enfant fit un geste :

« Là-bas, » dit-il en indiquant la place Pereire; mais son geste était vague, car depuis longtemps il avait perdu la trace de la petite tache blanche.

L'auto passa.

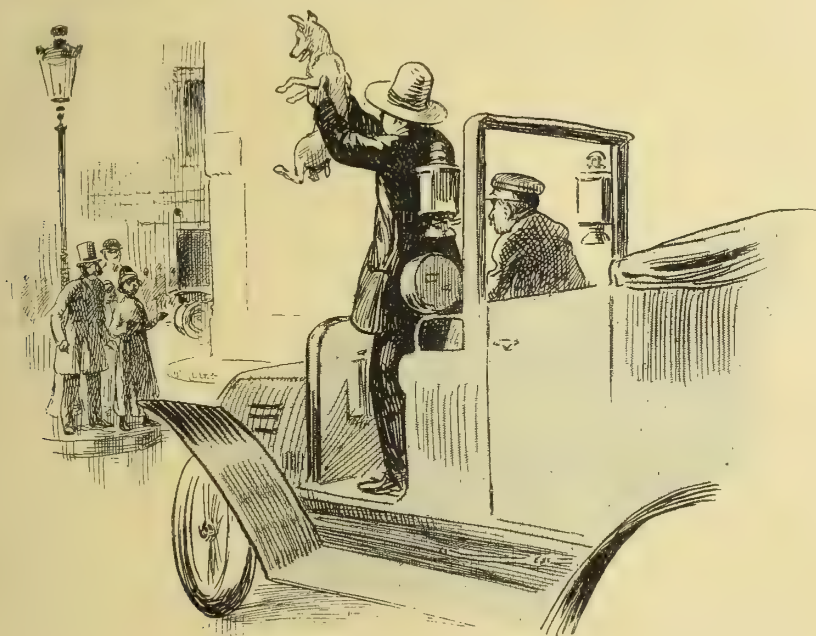
« C'est notre dernier espoir! » s'écria Mokoko.

Un quart d'heure après, les chasseurs se retrouvaient sur le refuge central de la place Pereire. Ah! ils étaient dans un joli état, les pauvres!

Mokoko, rouge comme une tomate sous le bistre de son teint; Islé, blême

au contraire d'épuisement; l'Hercule, couvert de boue, le front saignant et tirant la jambe; Poum-Poum, en nage et ruisselant de sueur; quant à la receveuse, Mme Gorju, il y avait longtemps qu'elle avait dû abandonner la chasse.

Les malheureux étaient tellement épuisés de fatigue qu'ils ne pouvaient même pas parler pour échanger leurs impressions.



« Le voilà ! »

Enfin l'Hercule ouvrit la bouche et, tout en soufflant, laissa échapper ces deux mots qui résumaient la situation :

« Ah! la sale bête! »

Poum-Poum, à son tour, avait repris l'usage de la parole.

« Auguste l'a peut-être, dit-il, avec l'auto. »

Mais cette supposition favorable rencontra peu d'écho, tant les habitants de l'hôtel de la Butte étaient découragés, à bout de forces... ils renonçaient à la lutte. Islé murmurait à l'oreille du petit prince, dans leur langue natale, la phrase favorite et résignée de petite Orientale :

« In che Allah!! »

C'était la fatalité! Il fallait s'incliner; on ne rattraperait jamais le diamant vert; on ne reverrait plus les forêts vierges du pays, le roi Toffa, le vieux guérisseur Mamoï... In che Allah!

Voilà Riquette!

Mais quelle est cette trompe qui souffle sans s'arrêter et semble sonner un chant de victoire? Un auto débouche de la rue Ampère. Sur le siège, Auguste est debout. Que tient-il dans ses bras?

Ah! mon Dieu!... mais oui : cette tache blanche, c'est celle à la poursuite de laquelle ils ont tant couru... c'est un chien... c'est un fox-terrier. C'est Riquette! Le clown a réussi à rattraper le maudit animal. Sauvés! On est sauvé!!

Tous ont oublié leur fatigue et leurs blessures. Ils quittent le refuge et se dirigent rapidement à la rencontre de la voiture, qui arrive vers eux à toute allure, en cornant toujours en signe de victoire.

Elle s'arrête, et Auguste, élevant le chien au bout de ses bras, leur dit simplement :

« Le voilà! »

Mokoko et Islé avaient sauté chacun d'un côté au cou du clown et l'embrassaient.

« Oh! monsieur Auguste, criait Mokoko enthousiasmé, toi épatant!

— Épatant! » répétait Islé avec conviction.

Le brave pitre raconta comment il avait pu s'emparer du maudit animal.

« Je croyais l'avoir perdu, dit-il, quand, en arrivant avec l'auto, j'aperçois, au coin de la rue Ampère, une bande de chiens. Cette petite peste de Riquette avait dû éprouver le besoin de raconter son aventure à ses congénères. Je remarquai de plus qu'elle s'était montrée affalée quelques instants auparavant. Évidemment l'animal était persuadé qu'il avait semé ses chasseurs et il jouissait de sa victoire. J'ai ordonné au chauffeur de modérer l'allure et de s'approcher tout doucement du groupe des chiens.

« Malgré ma manœuvre, voilà encore la maudite bête qui semble reconnaître la voiture et repart comme une flèche dans la rue Ampère, tandis que les autres chiens se dispersaient dans différentes directions.

« Cette fois, je n'y mis plus de ménagements; la rue Ampère était déserte.

« — En avant, criai-je au chauffeur, à toute vitesse!

« L'auto arriva comme une trombe sur la chienne, je sautai, au risque de me démolir les jambes, et je pus enfin la saisir au moment où elle allait s'engager sur le trottoir du boulevard Pereire. Enfin ça y est, la voilà!... Dépêchons-nous de la ramener à sa maîtresse. »

On s'empila dans l'auto, non sans avoir pris la précaution d'attacher le chien avec trois mouchoirs noués bout à bout, et on donna au cocher l'adresse de la rue Cavalotti.

Durant le trajet personne ne parla. Poum-Poum et l'Hercule étaient affalés sur les coussins, les yeux à demi clos, essayant de se remettre de leurs fatigues. Auguste était resté sur le siège à côté du cocher, le chien sur les genoux. Enfin Mokoko et Islé, installés sur les strapontins de devant, se bornaient à échanger des regards de joie et de triomphe et à se retourner à chaque instant pour s'assurer qu'ils n'avaient pas rêvé et que le chien coffre-fort, le chien écrin, le chien au diamant vert, enfin, était toujours là, reposant paisiblement dans les bras d'Auguste.

Quand ils arrivèrent rue Cavalotti, ils remarquèrent, devant la porte du magasin de Mme Gorju, un attroupement.

C'étaient les gens du quartier qui se racontaient à leur façon l'événement dont cette boutique avait été le théâtre.

La patronne, qui, étant donné le métier qu'elle exerçait, se souciait fort peu de voir les gens mettre leur nez dans ses affaires, avait poussé les volets de son magasin et fermé la porte.

L'arrivée de l'auto ramenant les clowns et le chien fit sensation. Il fallut traverser l'attroupement pour s'arrêter devant la boutique close. Dans les groupes les réflexions allaient leur train.

« Je vous dis que c'est le chien qui a avalé un bijou précieux, disait une commère bien renseignée.

— Pas du tout, affirmait une autre, c'est la police qui court après le chien que les petits nègres ont voulu empoisonner pour pouvoir voler Mme Gorju.

— Pauvre petite bête!

— On va lui couper le cou.

— Au chien?

— Mais non, au nègre. »

Ce fut au milieu de ces réflexions malveillantes et des regards inquisiteurs de la foule que les clowns descendirent de l'auto et frappèrent à la devanture pour se faire ouvrir. Ils durent frapper longtemps. Enfin une voix demanda de l'intérieur :

« Qu'est-ce que c'est?... Qu'est-ce qu'il y a encore? La boutique est fermée. »

Mais la voix sonore de l'Hercule retentit.

« Nous avons le chien!.. nous ramenons le chien. Autobus et surin, que diable! »

A ces mots, la porte s'entr'ouvrit, et Mme Gorju parut.

« Entrez vivement, dit-elle, que nous puissions nous débarrasser de ces imbéciles. »

L'Hercule, Poum-Poum, Mokoko, Islé et enfin Auguste, portant toujours Riquette, se glissèrent dans la boutique par la



« Malheureux, vous vous êtes trompés : ce n'est pas Riquette! »


« Et moi... moi, raté mon royaume! »

petite porte, qui fut aussitôt soigneusement refermée.

Le clown avait posé le chien sur le comptoir à sa place habituelle, en disant :

« La voilà, votre sale bête!... Ah! elle peut se vanter de nous avoir fait trotter, celle-là. Il est vrai qu'elle va le payer cher, ajouta Poum-Poum, car on va lui ouvrir le ventre. »

Maldonne!

Mais à peine la recéleuse eut-elle jeté les yeux sur le fox-terrier qu'on lui ramenait, qu'elle poussa un cri.

« Quoi?... qu'est-ce qu'il y a encore? » demanda Auguste.

La marchande restait sans voix, effondrée en face du chien qu'elle regardait sans pouvoir parler.

Enfin elle annonça d'une voix blanche :

« Malheureux!... Vous vous êtes trompés... ce n'est pas Riquette que vous me ramenez.

— Hein! firent ensemble tous les assistants abasourdis par ces paroles.

— Comment! ce n'est pas là votre chienne? demanda Auguste.

— Mais non, répondit la mère Gorju... Elle lui ressemble évidemment, mais ce n'est pas elle. Riquette était tachée de noir sur l'œil droit, et celle-là est tachée sur l'œil gauche. Enfin Riquette était moins grosse et avait la queue plus longue. Vous voyez bien d'ailleurs que cette bête ne me reconnaît pas. »

En effet, le chien, installé sur le comptoir, regardait tout ce qui se passait autour de lui avec la plus grande curiosité. Il reniflait, jetait des yeux timides sur cet endroit nouveau pour lui, sur ces gens qui l'entouraient, et semblait se demander :

« Que me veulent-ils, et pourquoi m'ont-ils mené ici? »

Le témoignage de la patronne était formel; il fut encore confirmé par celui de la grosse bonne du magasin qu'on avait été chercher et qui ne reconnut pas davantage la chienne qu'Auguste avait capturée.

D'ailleurs le malheureux clown s'expliquait maintenant son erreur.

« A un moment, disait-il, il m'a bien semblé dans le groupe des chiens voir deux fox-terriers semblables, mais j'étais tellement affolé par la chasse que j'ai cru m'être trompé. Je comprends à présent ce qui s'est passé.

« Votre Riquette a disparu avec les autres chiens, et j'ai poursuivi celle-là qui lui ressemblait et qui s'est engagée dans la rue Ampère. »



Tous ces animaux se mirent à hurler.

La désillusion fut rude pour tous les assistants. Ils avaient passé, depuis le matin, par des alternatives si diverses et si rapides qu'ils n'avaient plus même la force de se plaindre.

Seul l'Hercule laissa, par acquit de conscience, échapper un juron, et les deux petits nègres se regardèrent en répétant :

« In che Allah! »

Quant à Auguste, superbe de force et d'énergie, il ne se déclarait pas vaincu. Il avait pris sur le bureau de la recéleuse du papier, une plume, et rédigeait la note suivante :

Perdu une petite chienne fox-terrier blanche répondant au nom de Riquette. La rapporter ou écrire Mokoko, hôtel de la Butte, rue des Martyrs. Mille francs de récompense.

La recéleuse, qui lisait l'annonce par-dessus l'épaule du clown, fut suffoquée en voyant le chiffre énorme promis à celui qui ramènerait l'animal, et, timidement, elle demanda :

« Pardon, monsieur le baron Pedro-Negro, c'est bien vous qui les payerez, les mille francs, si on ramène mon chien!

— Parbleu! répondit le faux grand seigneur, et avec joie encore! »

La recéleuse fut touchée de ce qu'elle croyait être une bonté de son riche client.

« Oh! monsieur le baron! s'écria-t-elle, comme je vous remercie!... »

Mais l'Hercule l'interrompit brutalement.

« Imbécile, cria-t-il de sa grosse voix, tu crois donc que c'est pour ton sale roquet que nous faisons ça? C'est pour le diamant vert, qui vaut un million et qui appartient à ce petit nègre. »

Mme Gorju eut un éblouissement. Un million, le bijou qu'elle avait acheté deux cents francs et qu'elle avait laissé avaler par son chien!

« Oh! balbutia-t-elle, en tombant à demi pâmée sur son escabeau dépaillé... j'ai raté ma fortune!

— Et moi, ajouta Mokoko tristement... moi, raté mon royaume.

— Pas encore! répliqua Auguste en brandissant les papiers qu'il venait d'écrire. Demain tous les journaux publieront cette annonce, et nous retrouverons le diamant vert. »

CHAPITRE IV

LA MÈRE AUX CHIENS

Découragement!

A la belle activité des journées fiévreuses que nous venons de raconter avait succédé, pour les habitants de l'hôtel de la Butte, une période de calme et de découragement.

La vie avait repris comme auparavant, sauf que Mokoko et Islé n'étaient pas retournés au *Chat vivant*.

Après les émotions du diamant vert qui avait failli leur apporter la fortune, ils n'avaient plus le courage de travailler pour gagner chaque jour les quelques



« Donnez-moi ces lettres ! »

pièces de monnaie destinées à constituer leur trésor de voyage. D'ailleurs Auguste l'avait dit : tout espoir n'était pas perdu, il fallait attendre avec patience une réponse aux annonces qui avaient paru dans tous les journaux.

Le clown espérait que l'importance de la récompense promise forcerait la personne qui avait trouvé le chien à se faire connaître.

Évidemment cette chance était minime, car Riquette n'avait probablement pu garder dans son estomac un objet aussi peu comestible que le diamant vert; elle avait dû s'en débarrasser par une voie naturelle que nous nous abstiendrons d'indiquer davantage; mais peut-être la personne avait-elle remarqué ce résidu spécial et l'avait-elle conservé.

D'autre part, le vétérinaire du cirque, qu'on avait consulté, avait déclaré qu'un

chien pouvait garder dans son intérieur huit jours au moins un objet aussi volumineux, dont il ne pourrait se débarrasser naturellement.

Mokoko et Islé passèrent donc les deux jours qui avaient suivi le vol du diamant enfermés dans l'hôtel de la Butte, à cause des chances qui leur restaient de retrouver leur fortune.

La maman Grippe-Sous était redevenue plus désagréable, plus hargneuse que jamais, depuis qu'elle avait appris l'insuccès des démarches tentées par ses pensionnaires pour conquérir la fortune du prince Mokoko.

Il avait fallu, pour la calmer, lui payer d'avance un mois de pension pour le prince, pour Islé et aussi pour Pardessus, qui était toujours prisonnier dans sa chambre.

L'ancien précepteur se soumettait d'ailleurs avec assez de bonne grâce à cet internement.

Il n'avait plus le sou, les clowns lui ayant pris tout ce qui lui restait des cinquante mille francs si rapidement dépensés.

Comme il se trouvait logé, suffisamment bien nourri à l'hôtel de la Butte, il attendait patiemment dans sa chambre fermée à clef qu'on voulût bien lui rendre sa liberté, dont il ne savait plus que faire depuis qu'il n'avait plus le diamant.

D'ailleurs il voulait s'attirer la miséricorde des clowns par sa docilité et par le repentir qu'il ne cessait de manifester.

Durant ces longues et désolantes journées, la seule occupation de Mokoko et d'Islé consistait à courir ouvrir la porte chaque fois qu'ils entendaient un coup de sonnette. Ils espéraient toujours que le visiteur serait celui qui rapporterait le chien à l'adresse indiquée par l'annonce parue dans les journaux.

Mais ils avaient beau se précipiter vingt fois par jour du haut en bas des escaliers, pour la plus grande exaspération de maman Grippe-Sous, ils se trouvaient en face du laitier, du boucher, du boulanger.

Hélas! aucun de ces fournisseurs n'apportait le moindre chien. Dans le courrier laissé par le facteur, aucune lettre au nom de Mokoko.

Enfin!

Ils commençaient à désespérer, et Auguste lui-même avait perdu sa belle confiance, quand, le matin du troisième jour, on entendit un coup de sonnette.

Bien entendu, ce coup de sonnette fut suivi immédiatement d'un bruit de dégringolade dans l'escalier. Selon leur habitude invariable, Mokoko et Islé vinrent ouvrir au facteur, qui faisait sa première tournée.

Le petit prince avait pris les lettres que lui tendait l'homme au képi rouge, mais la maman Grippe-Sous accourut, son balai à la main, furieuse et glapissante comme à son ordinaire.

« Donnez-moi ces lettres, vilain petit moricaud, » disait-elle en tentant d'arracher les enveloppes au petit prince.

Mais celui-ci se garda bien d'obéir à la vieille. Il venait de lire son nom sur

une lettre ; mais oui, pas d'erreur; et il l'épelait en montrant la missive à Islé. *Mo ko ko;* c'était pour lui!...

Or, qui pouvait lui écrire, sinon la personne qui avait trouvé Riquette et qui avait lu l'annonce parue dans les journaux?

Fou de joie, le petit prince jeta à la figure de maman Grippe-Sous les lettres et les journaux, ne conservant que la sienne, et il courut frapper à la porte d'Auguste pour lui faire part de la grande nouvelle.

Le clown était en train de faire sa barbe. Sans même prendre le temps d'enlever le savon qui barbouillait sa figure, il saisit la lettre que lui tendait l'enfant et déchira l'enveloppe, puis, à voix haute, il lut les lignes suivantes :



Il saisit la lettre.

« Monsieur,

« C'est moi qui ai trouvé votre gentille petite chienne Riquette. Elle était bien fatiguée, la pauvre bête, mais je l'ai soignée, et elle va bien maintenant. Je la tiens à votre disposition chez moi, où vous pouvez venir la chercher quand il vous plaira.

« Je vous la rendrai sans inquiétude, car je serai sûre qu'avec vous cette bête ne sera pas malheureuse. Un homme qui promet mille francs de récompense à celui qui lui ramènera son chien aime les animaux. Bien entendu, je ne veux pas de vos mille francs, car je suis une amie des bêtes, mais vous pourrez donner la somme qui vous conviendra à la Société protectrice des animaux, dont je suis membre.

« Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

« Veuve Noémi Prosper,

« dite la Mère aux chiens,

« 103, rue de la République,

« à Levallois-Perret. »

La lecture de cette curieuse lettre fut saluée par un de ces charivaris dont les hôtes de la maman Grippe-Sous avaient le secret.

L'Hercule, Poum-Poum, avaient vivement ouvert leurs portes en entendant Mokoko crier dans le couloir qu'il avait reçu des nouvelles du diamant; et quand

ils surent que Riquette était retrouvée, ils se livrèrent à leurs manifestations de joie favorites, c'est-à-dire que l'Hercule souleva à bout de bras tout ce qui se trouvait à sa portée en proférant des rugissements de bœuf à l'abattoir. Quant à Poum-Poum, il fit tout le long du couloir une série de sauts périlleux qui firent trembler la vieille maison. Pardessus lui-même tapait sur sa porte fermée à clef en criant :

« Qu'est-ce qu'il y a?... Le diamant est retrouvé? »

Cependant cette agitation se calma, et, bien entendu, on décida de ne pas attendre pour se rendre chez la bienheureuse veuve Noémi Prosper, dite la Mère aux chiens.

« Pourvu que le vétérinaire ne se soit pas trompé, répétait Auguste en achevant sa barbe interrompue; pourvu que cette damnée Riquette ait gardé le diamant dans son ventre! »

La maison des chiens.

Une heure après tout le monde était prêt, et la petite troupe au grand complet prenait d'assaut le tramway de Levallois au boulevard Malesherbes.

Le tramway les déposa au coin de la rue Gide, et ils trouvèrent facilement le numéro indiqué dans la lettre.

Ils sonnèrent à une grille : une bonne vint leur ouvrir, et ils pénétrèrent dans un petit jardin, au fond duquel s'élevait une maison basse à volets verts, comme il en existe encore quelques-unes dans ce quartier, oubliées au milieu des vastes immeubles à cinq étages nouvellement construits.

La bonne les fit entrer dans un petit salon modestement mais proprement meublé, qui ouvrait par une porte-fenêtre sur le jardin.

Ils n'eurent pas besoin de s'informer longuement pour être sûrs qu'ils ne s'étaient pas trompés d'adresse, car dès la première inspection du logement on voyait qu'on était bien chez celle qui signait orgueilleusement ses lettres : « Veuve Prosper, dite la Mère aux chiens. »

Il y en avait partout, des chiens. Cinq ou six niches garnies de leurs locataires étaient rangées le long du mur du jardin. Des corbeilles étaient posées sur les marches de l'escalier pour les petits animaux. Enfin, sur la pelouse, un énorme dogue était couché sur une planchette garnie de roues, et à côté de lui, à sa portée, on avait placé une jatte de lait et un vase plein d'eau claire.

Bien entendu, tous ces animaux se mirent à crier, à hurler, à aboyer sur des tons différents, à l'arrivée de Mokoko et des clowns.

C'était, dans la petite maison, un vacarme insupportable, qui fit dire à l'Hercule exaspéré :

« Comment peut-on vivre au milieu de ce bruit infernal! »

Mokoko et Islé ne remarquaient pas les cris et les hurlements; ils cherchaient à retrouver Riquette parmi les nombreux locataires de la maison. Mais ils ne voyaient nulle part la damnée petite chienne blanche qui les avait fait déjà tellement courir.

Il y avait de tout chez la mère Prosper, tous les échantillons de la race

canine étaient représentés : des caniches, des carlins, des levrettes, des bull-dogs, des collys, des épagneuls, mais pas le moindre fox-terrier à poil blanc.

Le petit prince exposait son inquiétude à Auguste.

« Peut-être maudite petite bête encore sauvée, » disait-il.

Mais le clown le rassura.

« Non, Mokoko, répondit le pitre. Elle a dû probablement l'enfermer dans la maison. »

L'Hercule, lui, était intrigué par le gros chien installé sur sa planchette au milieu du jardin.

« Pourquoi diable, répétait-il, cette vieille toquée monte-t-elle ses chiens sur roulettes ?

— Aoh! répondait Poum-Poum toujours gai, c'était pour faire joujou avec. Peut-être cette animal il joue du tambour avec ses pattes de devant quand on le tire. »

Et le clown, voyant déjà une scène comique pour son cirque, se mit à danser en traînant un tapis qui représentait le chien à roulettes.

Au milieu de ces ébats la porte s'ouvrit, et Mme Prosper parut.

C'était une petite vieille, vive, proprette et avenante, coiffée d'un bonnet de dentelles noires qui encadrait une figure douce et souriante.

Elle était vêtue d'une jupe courte que couvrait un tablier bleu bien serré autour de sa taille mince.

En entrant dans son salon, Mme Prosper ne put retenir un mouvement de surprise en voyant l'imposante délégation qui venait réclamer un si petit chien.

Il faut avouer que ce mouvement était excusable, car la vieille, au cours de sa paisible existence, n'avait pas dû souvent recevoir chez elle des personnages comme l'Hercule, comme Poum-Poum, Auguste et les petits nègres.

Elle crut d'abord qu'il y avait erreur, que tous ces gens d'aspect un peu bizarre se trompaient d'adresse, et elle demanda d'une petite voix timide et très douce :

« Que désirez-vous, messieurs ? »

Auguste se chargea de répondre, car c'était l'orateur de la troupe.

« Nous sommes bien ici, demanda-t-il, chez Mme veuve Prosper?

— Parfaitement, » acquiesça la petite vieille.



Au milieu de ces ébats la porte s'ouvrit, et Mme Prosper parut.

Tous les clowns se crurent obligés de saluer après cette présentation, et leurs saluts, qui se ressentaient toujours un peu de leur profession, achevèrent d'intimider la pauvre petite Mère aux chiens, qui commençait à avoir un peu peur de ces inconnus.

L'Hercule surtout l'effrayait par sa prestance et sa grosse figure rougeaude; par contre, la présence de Mokoko et d'Islé la rassuraient, car, pensait-elle, quand on vient faire un mauvais coup, on n'emmène pas avec soi des enfants.

D'ailleurs Auguste expliquait le but de leur visite.

« Madame, disait-il, vous nous avez écrit au sujet d'un chien que vous avez trouvé et qui nous appartient.

— En effet, répondit la vieille, vous êtes sans doute M. Mokoko?

— Non, reprit le clown en montrant le petit nègre, le prince Mokoko, fils du roi des Akoutonars, le voici. »

La veuve Prosper était de plus en plus ahurie : voilà maintenant qu'elle recevait chez elle des fils de roi!

Elle surmonta cependant son embarras et dit :

« J'ai, en effet, trouvé, il y a quatre jours, dans une rue des environs, une pauvre petite chienne blanche, parce qu'il faut que je vous explique, j'aime beaucoup les bêtes, et je consacre à les soigner, à leur adoucir la vie, les quelques petites rentes que je possède. Alors tous les jours je me promène, et quand je vois un chien perdu, un chat malade, un cheval qu'on mène à l'abattoir, je l'achète et je le soigne... C'est si triste de voir souffrir de pauvres êtres qui ne peuvent pas se plaindre! »

Elle avait l'air si bonne, si convaincue, la petite vieille, en expliquant sa manie, que personne dans l'assistance ne songea à l'interrompre, quelque désir qu'ils eussent de rentrer en possession de Riquette.

D'ailleurs Mme Prosper revint vite à la question.

« Je suis bête, dit-elle, de vous raconter toutes ces histoires. Ce que vous voulez, c'est votre chien, je vais vous le chercher; il est là-haut dans la salle de bain. »

Trop bien soignée!

La vieille esquissa un mouvement de sortie, mais elle était bavarde et ne put pas s'empêcher de dire :

« Si vous saviez comme elle était malade, fatiguée, la pauvre petite bête, quand je l'ai trouvée couchée sous une porte cochère près de la mairie! Elle tremblait, son nez était chaud, elle avait la fièvre. Alors, en arrivant ici, je l'ai soignée, je l'ai purgée. »

A ce mot, les clowns ne purent retenir un mouvement d'inquiétude.

« Vous l'avez purgée? demanda Auguste.

— Mais oui, répondit la vieille toute tremblante... Il ne fallait pas?... Moi, je purge toujours mes chiens, et ils s'en trouvent très bien... Tenez, le vôtre justement, cette purge a produit un effet merveilleux.

— Lequel?... quel effet? »

Les interrogations rapides partirent comme des coups de pistolet de toutes les bouches, achevant d'affoler la pauvre Mme Prosper, qui balbutiait :

« Oh! oui, un effet merveilleux... La pauvre petite bête a rendu une grosse pierre blanche... C'était certainement ça qui la rendait malade. »

Auguste s'était avancé vers la Mère aux chiens et, la regardant dans les yeux, lui demanda :

« Où est-elle, la pierre blanche que le chien a rendue?... Vous l'avez gardée, au moins?... Où est-elle ? »

Un silence pénible, dans lequel on entendait la respiration anxieuse de l'Hercule, suivit cette question.

Mme Prosper ne répondit pas tout de suite, étonnée de l'intérêt que semblaient prendre tous ces gens à la purge de leur bête.

Enfin elle se décida :

« La pierre blanche? Vous voulez savoir si j'ai conservé la pierre blanche que le chien a rendue? Certainement non, ma bonne a dû la jeter avec les ordures, parce que, vous savez, ma maison est très propre; je tiens à ce qu'elle soit bien tenue; pour les animaux comme pour les gens, la propreté, c'est la santé. »

Elle aurait pu continuer longtemps sur ce ton, personne ne l'écoutait plus.

Les clowns se consultaient entre eux, et Mokoko gémissait :

« Alors... encore perdu... le diamant vert? »


« Prenez ceci et dites-moi bien la vérité. »

Mais Auguste, avec cette ténacité et cette présence d'esprit dont il avait donné tant de preuves, posa de nouvelles questions à la vieille.

« Madame, dit-il, nous avons le plus grand intérêt à retrouver cette pierre blanche dont vous parlez et qui avait été avalée par notre chien... Êtes-vous bien sûre qu'elle est perdue, qu'elle a été jetée? Votre bonne ne l'aurait pas, par hasard, conservée? »

Mme Prosper sourit.

« Oh! dit-elle, c'est bien possible. Eulalie, ma bonne, est comme les pies, elle garde toutes les vieilles boîtes à sardines, les bobines de fil, les vieux papiers; elle empile ça dans sa chambre et le revend ensuite au chiffonnier. »

Cette réponse mit un peu de baume dans les cœurs de Mokoko et des clowns.

« Ne pourrions-nous pas interroger Mlle Eulalie? demanda Poum-Poum.

— C'est facile, reprit la brave femme, je vais la chercher; mais d'abord il faut que je vous montre votre jolie Riquette.

— Non! non! inutile, firent les clowns ensemble... Eulalie d'abord.

— Comme vous voudrez, » fit la vieille, outrée en elle-même de voir ces gens plus préoccupés de la pierre blanche que de leur chien.

Elle sortit en marmottant :

« Oh! je crains que ces drôles d'individus n'aiment pas beaucoup les bêtes. Pauvre petite Riquette! Si tu allais être malheureuse avec eux! »

Dès qu'elle eut quitté le salon, tout le monde se mit à parler à la fois. L'un voyait tout perdu, l'autre conservait bon espoir, à cause de la manie de cette bonne qui ramassait tout.

« Si elle collectionne les vieilles boîtes à sardines, disait Poum-Poum, il est impossible qu'elle ait jeté le diamant vert, qui a dû frapper son attention; elle l'a certainement gardé.

— Nous allons le savoir tout de suite, » répondit Auguste avec calme en serrant la main tremblante de Mokoko, qui s'était rapproché de lui comme de son sauveur.

La dernière planche de salut.

La porte du petit salon s'ouvrit à nouveau, et Mme Prosper parut, poussant devant elle une grosse fille rougeaude et épaisse qui avait l'air complètement imbécile.

« Voilà ma bonne Eulalie, dit-elle; elle va répondre à tout ce que vous lui demanderez. »

La grosse fille souriait, gênée, en tortillant dans sa main droite le pan de son tablier relevé.

Auguste tira une belle pièce de cinq francs de sa poche, et la tendant à Eulalie :

« Tenez, dit-il, prenez toujours ceci et dites-moi bien la vérité. »

La servante prit timidement la pièce et balbutia :

« Je dirai tout ce que je sais, monsieur.

— Bon, reprit le clown. Eh bien, qu'avez-vous fait de la pierre blanche que la petite chienne a rendue après sa purge?

Eulalie devint encore plus rouge, se gratta le nez, et enfin répondit au milieu d'un silence général :

« Je l'ai gardée, la pierre blanche, même que je l'ai bien lavée, et elle était devenue brillante comme un beau morceau de verre. »

Mokoko n'eut pas la patience d'en entendre davantage; il bondit au cou de la grosse fille et l'embrassa sur les deux joues en criant :

« Toi bonne fille, Eulalie!... moi récompenser toi. »

La bonne reçut sans broncher les baisers du petit nègre, et, un peu rassurée en voyant qu'on la félicitait, elle continua :

« Après avoir bien lavé la pierre, je l'ai montée dans ma chambre et je l'ai mise dans une boîte.

— Là! quand je vous le disais! s'écria triomphalement la petite vieille.

— Allez la chercher bien vite! » ordonna Poum-Poum.

Mais Eulalie ne bougea pas.

Elle semblait fort peu disposée à obéir et restait fichée sur place, la tête basse, tortillant de plus en plus son tablier.

« Eh bien, insista Auguste, qu'est-ce que vous attendez? Allez le chercher, votre beau morceau de verre.

— Allez! » dirent aussi la vieille et Mokoko suppliant.

Au lieu de quitter la pièce comme on s'y attendait, Eulalie se mit tout à coup



La petite vieille, ahurie, resta sur son perron à regarder ces originaux qui filaient en emmenant sa bonne.

à pleurer comme une fontaine, et ses larmes ruisselaient le long de ses joues rouges pour tomber sur le sol.

Entre deux sanglots, elle balbutia :

« Oh! que je suis malheureuse!... Je voyons bien qu'on va me gronder! »

Mme Prosper essaya de la consoler.

« Mais non, ma fille, mais non, on ne vous grondera pas, dites-moi tout.

— Eh bien, voilà, dit la servante : le morceau de verre, je ne l'ai plus, je l'ai donné.

— A qui? demandèrent cinq voix ensemble.

— A la blanchisseuse, qui me l'a demandé pour amuser sa petite fille.

— Patatras! » s'écrièrent désolés Mokoko et Islé.

Mais Auguste tenait bon; il était de la race de ces bouledogues qui ne lâchent l'objet qu'ils veulent conserver que lorsqu'on leur a arraché les dents.

« Où est-elle, cette blanchisseuse? demandait-il déjà... où habite-t-elle?

— A côté d'ici, rue de la République, 104, répondit Eulalie.

— Bon, s'écrièrent les clowns, allons-y... Conduisez-nous, ma fille! »

Et avant que la pauvre servante, de plus en plus ahurie, eût pu songer à résister, elle était enlevée, poussée dehors par les bras de l'Hercule et de Poum-Poum.

Quand la mère Prosper vit ses visiteurs qui la quittaient ainsi brusquement, elle essaya de les retenir.

« Attendez au moins un instant, disait-elle, je vais vous chercher Riquette. »

Mais les clowns étaient déjà dans le jardin, poursuivis par les aboiements des innombrables chiens.

« Pas la peine, cria Mokoko avant de franchir la grille du jardin; gardez Riquette, madame, et bonjour. »

La petite vieille, ahurie, resta un instant sur son étroit perron à regarder ces originaux qui filaient à toutes jambes en emmenant sa bonne. Elle ne comprenait rien à leurs allures, mais elle se consola en disant :

« Après tout, je m'en moque!... Ils m'ont laissé la chienne, ces toqués-là. Elle ne sera pas malheureuse, au moins, la petite bête!! »

CHAPITRE V

LE CHAUFFEUR IVRE

Chez Mme Bérard.

Toujours poussée, soutenue, presque portée par ses acolytes, la malheureuse Eulalie avait conduit la petite troupe devant une de ces maisons ouvrières noires, sales et laides comme il en existe dans la banlieue parisienne à proximité des usines.

En arrivant devant la porte de l'immeuble, la pauvre servante avait murmuré d'une voix défaillante :

« La blanchisseuse habite au premier étage, porte à droite. »

Puis elle ajouta, après avoir levé les yeux en l'air :

« Tenez, voilà ses enfants qui jouent sur le balcon. »

Cette indication pure une fois donnée, Eulalie s'imaginait qu'on allait lui rendre sa liberté; mais il n'en fut rien.

« Il faut monter avec nous là-haut, lui dit Auguste, et demander à la blanchisseuse de vous rendre le di... (il allait dire le diamant, mais il se retint et reprit) le morceau de verre... On le lui payera bien. »

La servante était résignée. Certes ces gens avaient des façons un peu brusques, mais, après tout, ils lui avaient donné une belle pièce de cinq francs et parlaient tout le temps de payer. Elle consentit donc de bonne grâce à les accompagner chez la blanchisseuse.

« Toc! toc! On peut entrer, mame Bérard?

— Entrez! »

La blanchisseuse comptait son linge, et elle s'arrêta étonnée dans cette besogne, en voyant tous ces gens qui pénétraient chez elle; mais Eulalie lui expliqua le but de leur visite.

« Mame Bérard, nous venons rapport au morceau de verre vert que je vous ai donné l'autre jour; ces messieurs voudraient l'avoir. »

La commerçante se mit à rire.

« Et c'est pour cette bagatelle que vous vous êtes dérangés, dit-elle... C'est bon, on va vous le rendre, votre vieux bouchon de carafe; mes gosses jouent avec depuis trois jours... Tenez, ils doivent encore faire des sottises sur le balcon, ces mioches de malheur! »



On vit Mokoko enjamber lestement la rampe du balcon...

Tous les yeux se tournèrent vers l'endroit indiqué par la femme.

Deux enfants de cinq ou six ans étaient penchés sur l'appui du balcon et semblaient fort occupés à pêcher à la ligne dans la rue avec une longue ficelle à l'extrémité de laquelle se balançait une boîte de chocolat.

Eulalie, qui s'était approchée des gamins, reconnut sa boîte.

« Voilà, dit-elle : le morceau de verre est dedans. »

A peine ces mots étaient-ils prononcés que Poum-Poum avait pris des mains des enfants l'extrémité de la ficelle et commençait à tirer doucement pour amener jusqu'à lui la boîte contenant le diamant; mais soudain il sentit une résistance et attira un fragment de ficelle brisée.

Il était temps!

En même temps deux cris retentirent dans la chambre, et l'on vit Mokoko enjamber lestement la rampe du balcon et disparaître dans le vide.

Que s'était-il donc passé?

Ce fut l'Hercule et Islé qui suivaient, perchés sur l'appui, la montée de la boîte, qui l'apprirent à ceux qui étaient restés dans la chambre.

Pendant l'ascension de la boîte, une automobile de livraison avait passé dans la rue à toute vitesse; l'extrémité de la ficelle avait accroché la galerie de l'impériale, et elle s'était rompue, tandis que la boîte restait engagée dans la galerie.

Mokoko avait vu le danger. Avec une rapidité de décision et une audace inouïes, il profita d'un léger arrêt de la voiture, il avait sauté, il était venu tomber sur l'impériale, où sa chute avait été amortie par les ballots de marchandises qui y étaient arrimés.

Et maintenant il filait sur l'auto avec la boîte, qui ne risquait plus cette fois de lui échapper!

Sauvés, ils étaient sauvés! Grâce au courage du petit prince, on tenait le diamant vert.

Inutile d'ajouter que les clowns ne s'attardèrent pas chez la blanchisseuse. Ils jetèrent à la bonne femme et à Eulalie de plus en plus ahuries quelques pièces d'argent et dégringolèrent quatre à quatre l'escalier.

Quand ils arrivèrent dans la rue, l'auto qui avait emporté Mokoko était déjà hors de vue.

Heureusement un taximètre passait à vide, drapeau levé. Ils y grimpèrent.

« Cocher! droit devant vous, troisième vitesse, ordonna Auguste... Il s'agit de rattraper quelqu'un. »

Le chauffeur embraya en demandant, goguenard :

« Et les contraventions?

— On les payera!

— Alors en avant, mon prince! »

Le taxi s'élança à vive allure le long de la rue de Levallois, se dirigeant vers la Seine. Penchés à la portière, les clowns regardaient devant eux, espé-

rant toujours voir la grande voiture de livraison qui emportait Mokoko et sa fortune.

Une belle culbute.

Ce fut à la sortie de Levallois, presque sur la route du bord de l'eau, qu'ils la rattrapèrent.

« Oh! oh! fit l'Hercule, dont la figure devint soudain soucieuse, regardez, ils marchent tout de travers. »

Islé, Poum-Poum et Auguste encadrèrent leurs têtes à la portière, et le spectacle auquel ils assistèrent les remplit d'effroi.

La grande voiture de livraison zigzaguait d'un côté à l'autre de la rue sans cependant ralentir sa vitesse, et on distinguait fort bien sur l'impériale Mokoko tenant sa boîte serrée contre son cœur, qui se cramponnait de son mieux à la galerie pour ne pas être précipité sur le sol.

« Arrêtez! arrêtez! criait Auguste; le chauffeur est malade ou ivre! »

Les passants s'attroupèrent, intrigués aussi par la marche désordonnée de cette automobile qui, malheureusement, ne s'arrêtait pas, mais continuait sa course folle vers la Seine.

« Rattrapez-la donc, criait Auguste à son cocher.

— Impossible, bourgeois, elle va trop vite. »

Cependant la distance se rapprochait entre les deux voitures. Mokoko reconnut ses amis qui venaient à son secours, et il leva les bras en l'air pour indiquer le péril qu'il courait.



Mokoko, sur l'impériale, tenait la boîte serrée contre son cœur.

Trop tard! Un craquement sinistre se fit entendre : c'était l'automobile emballée qui venait de rencontrer le simple parapet de bois longeant le bord de la rivière et qui l'avait démoli. Elle fit encore trois tours de roue et disparut. L'auto était tombée dans la Seine.

Quelques secondes plus tard, le taximètre des clowns s'arrêtait au bord du fleuve sur le lieu de l'accident, où déjà accouraient de tous côtés des curieux et des mariniers.

Islé était folle d'inquiétude au sujet de Mokoko, mais Auguste la rassura



Elle fit encore trois tours de roue et disparut.

en lui désignant une petite tête crépue qui nageait tranquillement vers le bord.

L'auto s'enfonçait lentement dans l'eau, que le moteur, pas encore arrêté, faisait bouillonner.

Tandis que les mariniers organisaient le sauvetage de l'auto et du conducteur ivre, les clowns s'étaient portés au secours de Mokoko.

Le petit nègre aborda tranquillement, et comme ses amis lui demandaient avec anxiété s'il n'était pas blessé, il répondit, après s'être secoué comme un chien qu'on vient de baigner :

« Moi rien, moi plongé!... moi l'habitude. »

Puis, triomphalement, il brandit la boîte de chocolat qu'il n'avait pas lâchée, en criant :

« Et voilà diamant vert! »

Ces mots mirent de la joie au cœur de tous.

Mokoko était sain et sauf.

Le diamant vert était sauvé.

Auguste trouva inutile et dangereux de parler du bijou précieux au milieu des curieux qui les entouraient.

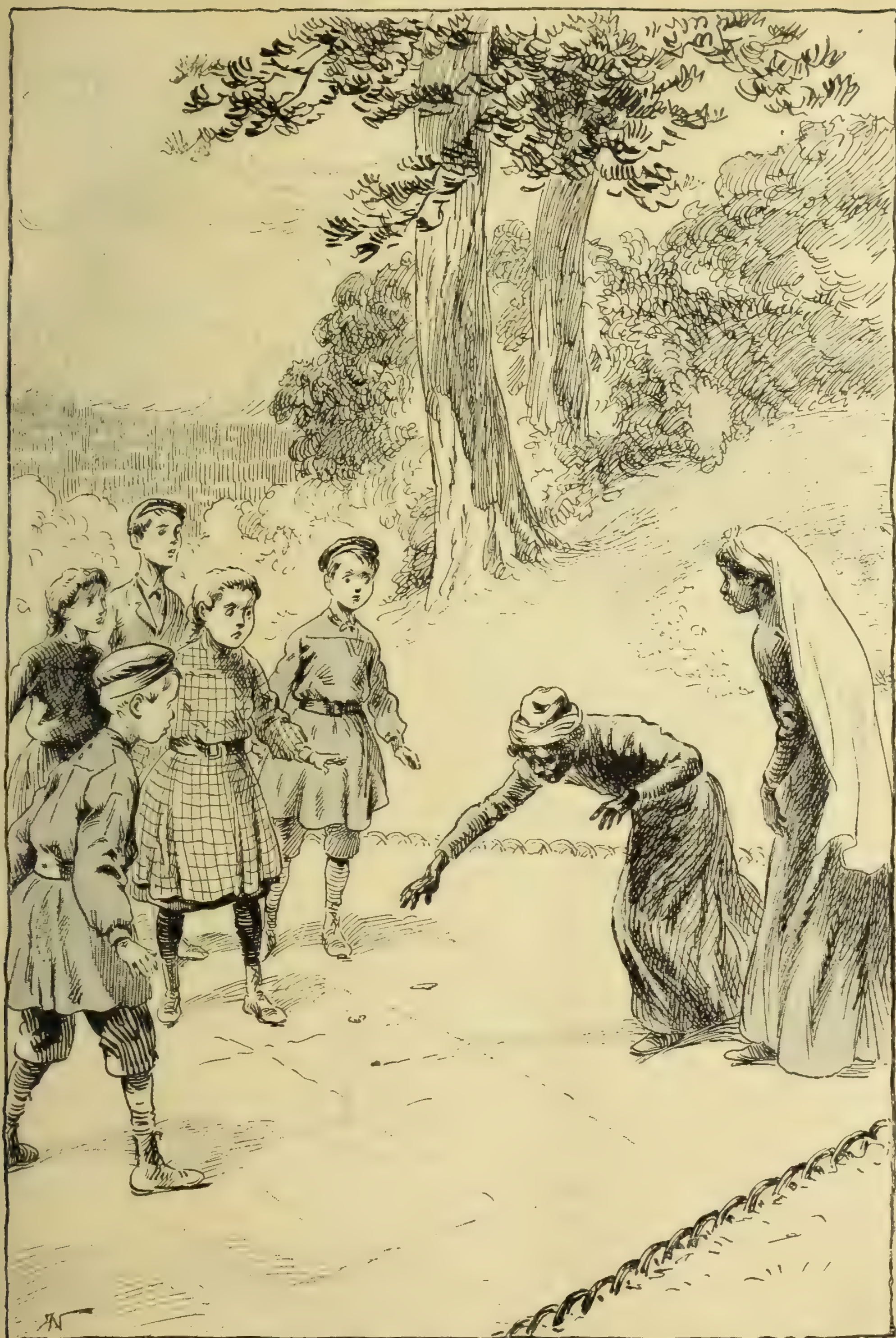
Il prit le petit prince par la main et l'entraîna vivement en disant :

« Viens te sécher et changer de vêtements. »

Ils se dirigèrent ensuite vers une auberge qui faisait le coin de la rive et du quai.

En y entrant, Auguste demanda au patron qui s'empressait :

« Donnez-nous une chambre et du feu. »



« A moi... A moi diamant vert!... »

C'était écrit!!!

Un quart d'heure plus tard, il étaient tous réunis, loin des curieux et des oreilles indiscrètes, dans la pièce que le marchand de vin avait mise à leur disposition.

L'Hercule voulait enlever à l'enfant ses vêtements mouillés pour lui faire revêtir la veste et le pantalon que la femme du patron venait d'apporter, mais Mokoko, tout en grelottant, refusa.

« Moi veux voir avant tout diamant vert, » dit-il.

Ce désir était légitime. Auguste, qui s'était emparé de la boîte de chocolat au moment où le petit roi sortait de l'eau, la tira de sa poche et se disposa à l'ouvrir.

Tout le monde fit cercle autour de lui. On le tenait enfin, ce fameux diamant qui leur avait jusqu'alors si malencontreusement échappé, ce bijou maudit qui semblait enchanté et sur lequel, disait Islé, on avait sûrement jeté un sort.

D'une main tremblante, Auguste retire le couvercle de la boîte de fer-blanc et il plonge à l'intérieur avec précaution ; il en retire successivement du papier, des écorces d'orange, du fil, de la terre, et enfin il s'écrie :

« Je le sens! »

L'impatience est à son comble, les yeux sont braqués sur les doigts du clown, qui retire enfin du fond de la boîte... une superbe bille de verre ronde, avec du rouge et du vert dans l'intérieur.

Stupéfaction générale. Le clown, devenu blême, croit s'être trompé; il fouille à nouveau dans la boîte, la renverse : elle est vide! Le diamant vert n'y est pas.

L'objet auquel la blanchisseuse avait fait allusion, c'était cette bille de verre sans valeur.

Exprimer la rage, le désappointement de tous à cette découverte, est impossible.

L'Hercule débita un chapelet de jurons interminable, et Poum-Poum en fit autant, mais en anglais. Auguste resta morne et silencieux; quant à Mokoko et à Islé, leur chagrin fut immense.

Les alternatives d'espoir et de découragement par lesquelles ils ne cessaient de passer depuis ces cinq jours les avaient brisés, anéantis. Ils se mirent à pleurer tous les deux, en murmurant quelques mots arabes.

Auguste essaya encore de les encourager en disant qu'ils allaient retourner chez la blanchisseuse, que c'était peut-être une simple erreur des enfants, et qu'il allait sans doute retrouver le diamant qu'ils avaient conservé, tandis qu'ils avaient fourré une bille à la place dans la boîte.

Le brave clown avait beau faire, on sentait dans ses paroles que la conviction n'y était pas. Cette fois il abandonnait la lutte, il était à bout de courage, d'imagination.

Il semblait que des divinités malfaisantes avaient employé tout leur pouvoir

à les empêcher de mettre la main sur le diamant. Malgré le génie d'Auguste, la force d'Hercule, l'ingéniosité d'Islé, l'adresse de Poum-Poum et le courage de Mokoko, on n'avait pu réussir.

Il n'y avait plus qu'à s'incliner devant les volontés de la destinée.

Ah! qu'il fut triste le retour de cette expédition pour laquelle on était parti si heureux, si plein d'espoir!

Mokoko, habillé tant bien que mal avec les vêtements du marchand de vin, grimpa dans l'auto qui les attendait toujours devant la porte, avec l'Hercule, Poum-Poum et Islé.

Auguste, par acquit de conscience, avait voulu repasser par la maison de la blanchisseuse pour l'interroger à nouveau et chercher dans les joujoux des enfants.

Quand ils arrivèrent à l'hôtel de la Butte, la maman Grippe-Sous les attendait sur la porte, et, gouailleuse, elle demanda :

« Eh bien, c'est-il aujourd'hui que vous le rapportez, le fameux diamant d'un million ? »

L'Hercule prit la vieille à part et lui dit tout bas, en lui montrant les deux nègres qui pleuraient :

« Taisez-vous donc, maman Grippe-Sous. Vous voyez bien que vous leur faites de la peine, à ces pauvres mioches. »

La méchante vieille haussa les épaules.

« Bah! dit-elle, ils n'ont pas fini de pleurer. Quand ils seront aux enfants trouvés, ils en verront bien d'autres! »

CHAPITRE VI

HEUREUX HASARD

Heures noires.

Une jolie après-midi. Le soleil de mars, déjà chaud, réchauffait les mamans et les vieillards assis sur des chaises, sur les terrasses étagées du square Montmartre. Une bande d'enfants jouaient sur l'esplanade et faisaient retentir le jardin de leurs cris et de leurs rires joyeux.

Assis à l'écart sur un banc, Mokoko et Islé causent tristement, bien sages, comme des enfants que les chagrins et les soucis ont mûris prématurément.

C'est qu'elle est bien triste, leur situation, à ces deux petits Africains perdus dans le désert parisien, plus terrible pour eux que le désert de sable de leur pays d'Afrique.

Depuis que tout espoir de retrouver l'insaisissable diamant vert a dû être abandonné, un avenir bien sombre s'ouvre devant eux.

Certes, les clowns avaient trop bon cœur pour leur faire voir les inquiétudes qu'ils ressentaient à leur égard; mais Mokoko et Islé ne sont pas bêtes, ils ont appris bien des choses durant les six mois qu'ils ont passés à l'hôtel de la Butte. Ils savent, par exemple, quelle importance possède, dans les pays civilisés, cette chose qu'on appelle la fortune, l'argent. Or, l'argent, ils n'en ont plus. La canaille de Pardesssus avait dévoré la somme que le roi Toffa lui avait remise à son départ, et le diamant vert sur lequel ils comptaient était définitivement perdu.

Pour subvenir à leurs besoins et payer leurs pensions à la mère Grippe-Sous, les clowns avaient dû puiser dans la cagnotte, cette pauvre cagnotte si dédaignée, alors qu'on espérait réaliser le million du bijou précieux. Mais elle ne serait pas inépuisable, la cagnotte, et après, que deviendraient-ils?

Les petits nègres causaient de tout cela dans ce jardin public où ils étaient venus chercher un peu d'air et de soleil. C'était si triste, cet hôtel de la Butte où ils traînaient de longues journées de désœuvrement et d'ennui, sous l'œil peu sympathique de la mère Grippe-Sous, qui ne se gênait pas pour leur faire des réflexions malveillantes.

« Tiens, Mokoko, disait Islé, ce matin encore la vieille a grogné. Moi ai entendu qui disait à Auguste :

« — Oh! vous avez beau faire, vous serez bien obligés de conduire ces « mioches à la police; ce sera le seul moyen de nous en débarrasser! »

Les petits nègres ne savaient pas bien ce que signifiait ce mot : « la police », mais ils imaginaient un endroit terrible et mystérieux, une prison noire et sinistre où ils seraient enfermés jusqu'à la fin de leurs jours.

« Et nous jamais plus revoir pays, gémissait Mokoko, nous pas pouvoir aller délivrer papa avec soldats d'Akoutonar! »

Le petit prince mordait ses lèvres et crispait ses poings, fou de rage impuissante, en se voyant enfermé inutile dans ce Paris, tandis qu'il se sentait capable de reconquérir son royaume et de marcher au secours de son père.

Ils cherchaient un moyen de sortir de la triste situation dans laquelle ils se trouvaient, et Islé proposait de reprendre leurs emplois de chasseur et de danseuse au *Chat vivant*.

« Nous gagnions argent, là-bas, disait-elle... Faut recommencer. »

Mais Mokoko ne semblait pas décidé, il avait une autre idée.

« Islé, s'écria-t-il soudain, pourquoi nous pas prévenir bon capitaine Marius?... Tu te rappelles lui avoir dit sur le bateau : « Si un jour, à Paris, vous êtes malheureux et que vous ayez besoin d'un appui, écrivez-moi, capitaine Marius, rue Mazagran, Marseille. »

Le petit prince avait débité cette phrase tout d'une haleine, sans la moindre incorrection, comme quelqu'un qui répète une chose fixée dans sa mémoire.


Assis à l'écart sur un banc, Mokoko et Islé causent tristement.

Islé l'avait écouté avec attention; la petite fille raisonnable et intelligente pesait, avant de répondre, les avantages de la proposition faite par son petit camarade. Elle dut convenir que l'idée n'était pas mauvaise. Le capitaine Marius était leur dernier espoir.

« Tu as raison, Mokoko, fit-elle; nous dire à Auguste écrire à capitaine; peut-être lui bien vouloir nous ramener au pays. »

Cette décision une fois prise, les enfants quittèrent le banc sur lequel ils étaient assis, et, un peu consolés par l'espoir que leur laissait ce nouveau projet, ils se promenèrent dans le jardin.

ls conseils du printemps.

D'abord ils marchèrent gravement, comme des personnes raisonnables, mais le soleil était brillant, quelques bourgeons timides verdoyaient sur les arbres du square, l'air était doux, on respirait un peu de cette allégresse et de cette joie de vivre que prodiguent à tous les premières belles journées du printemps.

Des enfants de dix et douze ans ne peuvent rester tristes et mélancoliques

quand le ciel est bleu, l'air léger, et qu'ils voient autour d'eux un peu de verdure et d'espace. Depuis si longtemps ils étaient privés de toutes ces joies, les pauvres petits, enfermés dans l'hôtel sombre, au milieu des grandes maisons qui les écrasaient! Aussi, oubliant pour un moment leurs soucis, ils redevinrent les insouciants gamins de leur âge, et, comme au pays, sous les forêts de baobabs et d'eucalyptus, le long du fleuve aux eaux argentées, ils se mirent à courir dans les allées du square parisien.

« Capa! » criait joyeusement Mokoko en tapant du plat de sa main sur l'épaule de la petite fille, comme le faisaient les enfants du pays d'Akoutonar.

« Capa! » répondit Islé, qui se mit à le poursuivre, légère et rapide, le long des sentiers en pente du jardin.

Pendant plus d'une heure ils jouèrent ainsi, montant et descendant plus de vingt fois les escaliers du square, se cachant derrière les rochers factices de la grotte ou tournant en rond, tels de jeunes chiens échappés, autour de la pelouse de l'esplanade.

Enfin ils s'arrêtèrent fatigués, mais les yeux brillants, le visage content et heureux.

« Bono jouer! dit Mokoko.

— Oh oui! » répondit Islé, à demi grisée d'air et de liberté.

Nouveaux amis, vieilles connaissances.

Cependant leurs courses et leurs jeux avaient eu des témoins. Les enfants du square regardaient avec curiosité ces petits nègres qui couraient si vite et se poursuivaient avec une ardeur, une souplesse et un entrain dont ils étaient bien incapables, eux, les pauvres bambins de ville, plus ou moins anémiques ou dégénérés. Les mamans aussi examinaient avec des regards d'envie les corps solides et bien musclés de ces petits Africains, fils de la libre nature. Quand Mokoko et Islé s'arrêtèrent pour souffler près d'un groupe d'enfants, l'un d'eux s'avança vers eux et demanda :

« Veux-tu jouer avec nous, monsieur Chocolat?

— Moi veux bien! » répondit l'enfant sans se formaliser de la familiarité avec laquelle était faite cette invitation.

Aussitôt le petit prince et Islé se mêlèrent à leurs nouveaux amis, et les parties recommencèrent de plus belle sous l'œil intéressé des mamans. On joua aux chevaux, aux barres et même au foot-ball, car l'un de ces heureux petits Parisiens possédait un superbe ballon en cuir qui fit l'admiration de Mokoko.

Puis, quand ces exercices violents eurent mis tous les fronts en sueur et que les mamans furent intervenues pour imposer des jeux plus calmes, on organisa une partie de marelle.

Pendant que le plus grand de la bande traçait sur le sol, avec un morceau de craie, les limites du jeu, Islé remarqua parmi les mioches une petite blondinette aux cheveux bouclés et à l'air éveillé, dont le visage ne lui était pas inconnu. Où diable avait-elle déjà vu cette tête-là? Pour le savoir, la fille de

Mamoï jugea que le plus simple c'était de le lui demander, surtout que l'enfant semblait se tenir loin d'elle et avait l'air d'avoir peur de Mokoko.

Elle courut donc vers la blondinette, et gentiment, avec un bon sourire qui laissait voir ses belles dents blanches, elle demanda :

« Moi connaître toi... Où avoir déjà vu toi? »

La fillette essaya d'abord de bouder et sembla ne pas vouloir répondre à



« Veux-tu jouer avec nous, monsieur Chocolat ? »

cette interrogation; mais on ne résistait pas au charme de la gracieuse Islé, et bientôt, conquise par le sourire de la petite Africaine, elle lui dit :

« Oh! Je t'ai bien reconnue, moi; c'est toi qui est venue chez maman la blanchisseuse, à Levallois, avec beaucoup de monde, le jour où on a volé la boîte à mon petit frère. »

Cette explication rappela à Islé la terrible journée du diamant vert, et elle se souvint fort bien de la petite fille qu'elle avait remarquée dans la chambre de la blanchisseuse, tandis que le drame de l'automobile emballée se passait sur le balcon et dans la rue.

La connaissance était faite, les enfants continuèrent à causer comme de vieux amis. La fille de la blanchisseuse expliqua gravement à Islé qu'ils en avaient beaucoup voulu à ces gens qui étaient entrés comme ça chez eux pour leur enlever leurs joujoux, et qui avaient été causes que la voiture avait enlevé la boîte à Riri ainsi que la belle bille qui était dedans.

« Une bille qui avait coûté vingt sous, ma chère! » disait gravement l'enfant à Islé.

Mais l'enfant de la blanchisseuse, décidément très bonne, ajouta qu'elle

n'en voulait plus aux petits nègres, et qu'elle était bien contente de voir que le garçon qui avait sauté du balcon sur l'automobile ne s'était pas fait de mal.

« Comment viens-tu jouer ici, si loin de chez toi? » demanda Islé à sa nouvelle amie, qui lui avait dit son nom et qui s'appelait Madeleine.

Madeleine lui répondit que sa maman était allée lever de l'ouvrage dans le quartier, et qu'elle l'avait laissée dans le square à la garde d'une voisine, jusqu'à ce qu'elle vînt la reprendre pour la conduire à la maison.

La « pierre » de Madeleine.

Durant ces longues conversations, la partie de marelle s'était organisée, et le chef de la bande voulut faire à Mokoko les honneurs du jeu. Il commença par lui expliquer comment il fallait s'y prendre pour pousser adroitement les pierres plates à travers les cases de façon à arriver au ciel, après avoir croisé sur l'I sans mettre ses pieds sur les raies blanches.

Le petit roi avait saisi tout de suite et il commença le premier à jouer, puis ce fut un garçon qui lui succéda, enfin le tour arriva de la petite Madeleine, la fille de la blanchisseuse, l'amie d'Islé. Celle-ci, avant de commencer, déclara à l'assistance qu'elle voulait jouer avec sa pierre à elle.

« C'est pas de jeu!... c'est tricher! s'écrièrent les enfants... Il faut jouer tous avec la même pierre. »

Mais Madeleine, qui avait l'air d'une petite personne têtue et sachant fort bien ce qu'elle voulait, tint bon.

« Non, déclara-t-elle nettement; si je ne joue pas avec ma pierre à moi, je m'en vais. »

Devant cet ultimatum qui risquait de désorganiser la partie, on céda, et, triomphante, Madeleine tira tranquillement une boîte en carton de sa poche, au milieu des regards curieux des enfants rangés en cercle autour d'elle.

Très fière de l'effet qu'elle allait produire, la fille de la blanchisseuse ouvrit sa boîte et en tira une superbe pierre qui miroita aux rayons du soleil couchant, puis, quand elle eut suffisamment joui de l'admiration provoquée par son joujou, elle le lança sur le sol et s'apprêta à pousser du pied la pierre, sa pierre à elle, à travers les cases de la marelle.

Un rugissement de fauve la figea sur place.

Ce rugissement, c'était Mokoko qui l'avait poussé, Mokoko qui venait de reconnaître dans cette pierre brillante jetée sur le sol et que l'enfant s'apprêtait à pousser négligemment de son gros soulier ferré... quoi?... le diamant vert, le diamant d'un million! Le petit prince n'hésita pas. De deux coups d'épaule il se fraya un passage au milieu des assistants, bondit sur le sol, saisit la pierre précieuse et s'enfuit en criant :

« A moi... A moi, diamant vert... A moi! »

Islé, bien entendu, l'avait suivi, et, avant qu'ils fussent revenus de leur stupéfaction, les enfants virent les deux petits nègres qui s'enfuyaient en dégringolant à toute allure les pentes raides qui conduisaient vers la sortie du square.

Madeleine essaya de protester, et, larmoyante, elle s'écria :

« Voleurs! voleurs les petits noirs!... Il faut les poursuivre. »

Il y eut un mouvement dans le groupe des enfants. Les trois ou quatre plus hardis que les autres firent mine de s'élancer sur la trace de Mokoko et d'Islé, mais ils n'allèrent pas bien loin, reconnaissant l'inutilité de leurs efforts. Les petits nègres couraient plus vite qu'eux, et déjà ils disparaissaient à l'extrémité du jardin.

On vint se plaindre aux parents, qui en référèrent au garde du square.



« Voleurs! voleurs les petits noirs!... »

Celui-ci écouta gravement la plainte que lui faisait Madeleine en pleurant, et quand elle eut terminé, le bonhomme donna une tape amicale sur les joues humides de la fillette et lui dit, en souriant dans sa grosse moustache grise :

« C'est très grave, ma petite!... Je te promets, si je retrouve ton nègre, de le mener en prison tout de suite; mais en attendant ne pleure plus... D'ailleurs attends; je vais te la remplacer, la belle pierre verte que t'a chipée ce mauvais garçon; j'en ai justement une dans ma poche que j'ai trouvée hier soir. »

Puis, fouillant dans sa tunique, le bon garde en tira une grosse bille en verre presque pareille à celle que le petit frère de Madeleine avait enfermée dans sa boîte si malencontreusement happée par l'auto.

Ce cadeau princier ramena le sourire sur les lèvres de la fille de la blanchisseuse, et, sautant de joie, elle alla montrer sa belle bille à ses amis en leur disant :

« Elle est bien plus belle que l'autre... Au moins celle-là est ronde, tandis que l'autre ne pouvait pas rouler! »

Enfin!!!

Je renonce à décrire l'émotion, la joie, l'affolement des clowns, quand Mokoko et Islé entrèrent essoufflés à l'hôtel de la Butte en criant de toutes leurs forces dans l'escalier :

« Voilà diamant vert! nous avoir diamant vert! »

La mère Grippe-Sous, Auguste et l'Hercule, qui entendirent les premiers cette nouvelle, crurent que les enfants étaient devenus fous.

Mais ils durent se rendre à l'évidence quand Mokoko ouvrit sur la table de la salle à manger sa main crispée dont les ongles étaient rentrés dans la chair, tant il avait serré, et qu'il laissa tomber sur la toile cirée le bijou précieux, qui jetait ses feux aveuglants.

Il n'y avait pas d'erreur, c'était bien là le fameux diamant vert, le diamant d'un million, que les enfants rapportaient.

Le hasard, ce grand maître des combinaisons humaines ; le hasard, que l'on trouve à l'origine de toutes les grandes découvertes ; le hasard, qui souleva le couvercle de la marmite de Papin et fit tressaillir la grenouille accrochée au balcon de Galvani ; le hasard enfin, ce dieu bienfaisant ou terrible, avait résolu le problème que toute la science réunie des clowns n'avait pu réussir.

Il avait guidé le petit prince, par cette après-midi ensoleillée, vers le jardin où il avait également attiré la fillette de la blanchisseuse. Or celle-ci avait trouvé la pierre si belle qu'elle l'avait prise pour elle et avait donné à la place à son petit frère la bille de verre que l'enfant s'était fait enlever par l'automobile emportée.

Et voilà pourquoi, par quel enchaînement merveilleux et cependant fort simple des circonstances, Mokoko se trouvait enfin possesseur du diamant vert, qu'il n'avait eu qu'à ramasser à ses pieds.

Quand les clowns eurent suffisamment épilogué sur cette extraordinaire aventure, l'Hercule résuma le débat.

« C'est tout de même épatant! » cria-t-il en frappant de toutes ses forces son poing sur la table, qui s'effondra sous le poids.

La maman Grippe-Sous voulut se lamenter en voyant ainsi démolir son mobilier, mais Poum-Poum arrêta ses plaintes d'un mot.

« Aoh! fit-il, en finissant d'achever la table d'un coup de pied... on payera, maman Grippe-Sous... Fermez votre bec; maintenant nous sommes tous riches... nous avons oun million. »

Et la vieille avare, à ce mot magique de million, sourit et regarda la pierre qui étincelait dans les doigts de Mokoko.

« Si c'était vrai pourtant! se disait-elle... J'en aurai ma part, moi aussi, de ce million ! »

CHAPITRE VII

PARDESSUS MILITAIRE

Commencement de fortune.

Une semaine déjà s'était écoulée depuis la découverte du diamant vert. Cette semaine avait été mise à profit par les amis du prince Mokoko.

Auguste avait commencé par se rendre avec le précieux bijou chez le ministre qui les avait une première fois si lestement éconduits, quand il avait connu la déchéance du roi Toffa.

Mais quand le clown eut montré au personnage gouvernemental le diamant appartenant au prince, le ministre fut repris d'une certaine considération pour un petit nègre qui possédait de semblables joyaux. Son papa n'était plus roi évidemment, mais le devoir d'un gouvernement était de veiller sur ce descendant d'une famille royale. Le fonctionnaire se mit donc à la disposition du clown pour l'aider dans ce qu'il jugerait utile de faire pour les petits nègres.

Auguste lui avoua que le prince Mokoko désirait avant tout rentrer dans son pays, où il comptait bien soulever ses anciens sujets et reconquérir son royaume.

Le ministre approuva fort ce projet, et, pour en faciliter l'exécution, il donna une lettre au clown autorisant le Mont-de-Piété à prêter au fils du roi Toffa, sur la garantie du diamant, la somme qu'il jugerait possible d'avancer.

Muni de ce précieux papier, Auguste conduisit Mokoko chez le directeur du Mont-de-Piété, rue des Blancs-Manteaux.

Celui-ci, après avoir fait estimer le diamant vert, qui valait douze cent mille francs, consentit à le prendre en dépôt et à avancer à son propriétaire la somme de cinq cent mille francs.

Le soir, Auguste rentrait à l'hôtel de la Butte portant dans sa poche un chèque de pareille somme sur la banque de France, signé du directeur du Mont-de-Piété au nom du prince Mokoko.



Auguste conduisit Mokoko chez le directeur du Mont-de-Piété.

C'était au commencement du repas, dans la modeste salle à manger où tous les clients de la mère Grippe-Sous se trouvaient réunis. Quand le clown sortit de son portefeuille ce petit chiffon de papier qui représentait une fortune, il y eut parmi tous ces pauvres diables un moment d'émotion indicible. L'Hercule, Poum-Poum, la maman, Pardessus, vinrent regarder, palper ce chèque considérable.

Seuls les petits nègres ne semblaient pas partager l'allégresse générale. Ils s'attendaient à voir comme représentation de leur fortune des lingots d'or, voire même des colliers de verroterie ou des pièces d'étoffes, comme en avaient les marchands dont les caravanes traversaient leur pays. Ils étaient déçus en voyant qu'on avait changé le beau diamant vert contre ce simple carré de papier, sur lequel ils jetaient des regards de méfiance. Les petits nègres se demandaient s'ils n'étaient pas victimes une fois de plus de quelque tromperie, de quelque nouvelle disparition de cet infernal bijou.

C'est qu'ils étaient devenus méfiants, les pauvres petits nègres. La cruelle expérience qu'ils avaient faite de la vie civilisée, depuis leur arrivée en France, leur avait enlevé pour jamais leur candeur et leur confiance d'enfants du désert.

Auguste et Poum-Poum durent leur expliquer longuement ce que c'était qu'un chèque, leur affirmant qu'ils n'avaient qu'à se présenter, munis de ce morceau de papier, au guichet de n'importe quelle banque, pour qu'aussitôt on leur donnât ce qu'ils désireraient, de l'or, de l'argent, des billets bleus, enfin que dorénavant ils ne risquaient plus rien et qu'ils étaient riches, très riches. Mokoko avait confiance dans la parole de ses bons amis les clowns; aussi, rassuré par leurs affirmations, il devint soudain gai et heureux.

« Si moi riche, dit-il gentiment, vous tous riches aussi. »

Pluie d'honneurs.

A peine eut-il prononcé ces charmantes paroles qu'il se sentit empoigné dans les mains de l'Hercule, qui l'éleva à hauteur de sa figure, l'embrassa sur les deux joues et le passa au suivant. Le petit roi fit ainsi le tour de la table et dut subir les caresses de la mère Grippe-Sous elle-même.

La vieille avare était en effet devenue aussi douce, aussi prévenante, aussi maternelle pour son pensionnaire, depuis qu'elle avait vu le fameux chèque, qu'elle s'était montrée auparavant revêche et méchante avec lui.

Mokoko n'avait point de rancune; il subit avec bonne grâce l'embrassade de la vieille, en dépit de l'odeur de graillon peu agréable qu'elle dégageait et de sa barbe qui lui piqua la figure.

D'ailleurs Poum-Poum abrégea le supplice en criant de sa voix la plus claironnante et avec son accent anglais des bons jours :

« Aoh! mamma Grippe-Sous... vôlez-vôs aller chercher tchampaigne tout de suite? Nous voulons boire à la santé du prince Mokoko et à son prochain retour dedans son pays. »

Cette proposition rencontra, on le devine, le plus grand succès auprès des hôtes de l'hôtel de la Butte, et la mère Grippe-Sous, qui comptait déjà dans sa

tête les bénéfices qu'elle allait réaliser sur ces suppléments luxueux, se dépêcha d'aller chercher du champagne et quelques plats supplémentaires dans les magasins des environs. Le dîner fut donc copieux et fort gai. Mokoko et Islé occupaient la place d'honneur, et, tout en appréciant les égards dont on les entourait, ils ne pouvaient s'empêcher d'en être un peu étonnés.

Aussi le prince dit-il tout bas à l'oreille d'Islé avec mélancolie :

« Nous pas changés depuis diamant vert, et pourtant maintenant tout le monde gentil et respectueux avec nous. »

Le petit sauvage faisait ainsi connaissance avec cette grande puissance moderne qui s'appelle la Fortune, la Richesse.

N'est-ce pas cette puissance qui tend de plus en plus à remplacer toutes les autres? Trop souvent même elle supplée au vrai mérite.

Au milieu du repas, Mokoko prit la parole et prononça le petit discours suivant :

« Amis, quand moi croyais encore papa roi, avant d'aller chez ministre, j'avais nommé toi, l'Hercule, mon général, toi, Auguste, mon secrétaire, toi, Poum-Poum, mon chambellan; maintenant moi riche et veux encore avoir général, secrétaire, chambellan, pour retourner avec eux dans mon pays... Qui veut venir avec moi en Akoutonar pour combattre les ennemis? Qui aime Mokoko le suive! »


« Prince, dit-il, j'accepte l'honneur que tu me fais. »

Une acclamation formidable sortit de toutes les bouches. Les clowns criaient à la fois qu'ils étaient disposés à suivre Mokoko partout où il le voudrait, qu'ils ne voulaient plus le quitter.

Mais Auguste se leva, calma d'un geste ce vacarme dans lequel aucune parole n'était perceptible, et, quand le silence fut rétabli, il parla à son tour :

« Prince, et vous, mes camarades, dit-il, si j'ai bien compris le désir exprimé par vous, nous sommes tous d'accord.

« Le fils du roi Toffa vous propose de vous emmener avec lui en Afrique, c'est-à-dire de courir la chance d'un voyage hasardeux, peut-être même de combats dangereux, pour reconquérir son royaume. Êtes-vous décidés à le suivre?

— Oui! oui! oui! répondirent l'Hercule et Poum-Poum.

— Bon, » reprit Auguste. Et s'adressant à Mokoko : « Il te reste maintenant prince, à nommer un chef en vue de l'expédition que nous projetons d'accom-

plir. Tu es trop jeune, trop inexpérimenté, pour pouvoir administrer toi-même ta fortune, pour préparer l'expédition que tu désires entreprendre. Qui veux-tu désigner comme chef? »

Le petit prince n'hésita pas :

« Toi, dit-il... Toi mon chef.

— Oui! oui! Auguste! » répétèrent tous les assistants, ratifiant ainsi par le suffrage universel cette nomination royale.

Le clown s'inclina devant ses camarades, puis il dit à Mokoko, avec une conviction communicative et une gravité dont personne ne songea à sourire :

« Prince, j'accepte l'honneur que tu me fais, et je te jure que je consacrerai tous mes efforts, tout mon dévouement, à te faire reconquérir le trône de ton père. »

Mokoko se leva, et avec une rage farouche ajouta :

« Achetez bien vite fusils, canons, toutes ces choses que les blancs ont inventées pour tuer les ennemis, puis nous partir et nous vaincre les Badaboums. »



Il se glissa timidement dans la salle à manger.

Tout étant ainsi décidé, les clowns convinrent que le soir même, après la représentation, ils annonceraient au directeur du cirque Fernandi qu'ils étaient obligés de quitter son établissement.

« Il ne va pas être content, le patron, objecta Auguste.

— Possible! répondit l'Hercule avec dignité, mais quand il saura que nous sommes devenus général et chambellan, il comprendra que nous préférions ces situations à sa boîte.

— Et puis, ajouta Poum-Poum, je serai very content de voyager un peu, de voir du pays... Il y avait trop longtemps que je étais en même place... Je avais des toiles d'araignée dans les jambes. »

Quelqu'un manquait à la fête.

Les convives continuaient à causer de leurs projets, les coudes sur la table, en vidant les coupes de champagne que la mère Grippe-Sous leur versait sans relâche, quand la porte de la salle à manger s'entr'ouvrit, et on vit paraître dans l'entre-bâillement la figure piteuse de Pardessus.

Nous avions perdu de vue la personne peu intéressante du savant professeur, depuis le jour où, au début de la chasse au diamant vert, les clowns avaient décidé de le tenir prisonnier dans sa chambre de l'hôtel de la Butte, en attendant de savoir ce qu'on ferait de lui. Pardessus avait accepté avec philosophie cet emprisonnement, qui n'avait pas tardé à se relâcher petit à petit.

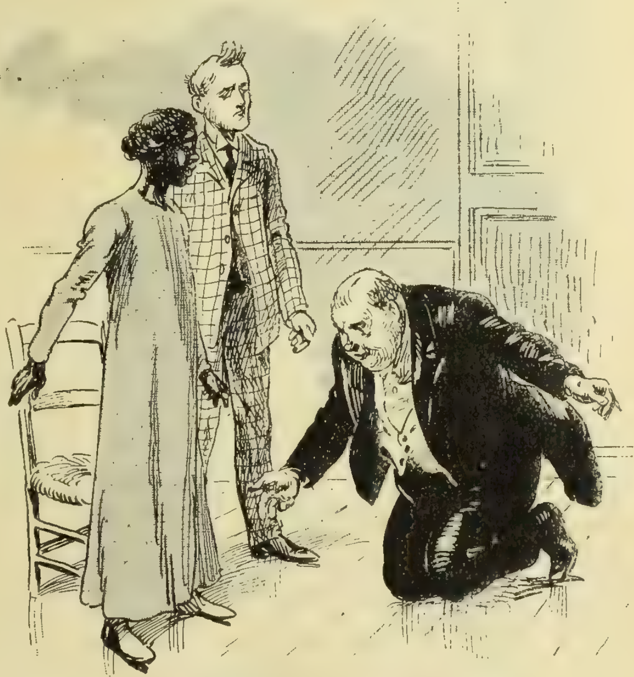
Durant les journées mouvementées passées à la poursuite du bijou, les clowns avaient autre chose à faire que de s'occuper de lui.

On oublia de fermer sa chambre à clef, et Pardessus ne profita pas de cette négligence pour se sauver.

Il était resté tranquillement à l'hôtel, prisonnier volontaire, nourri et logé aux frais de ses gardiens.

Le vieux bandit connaissait le Code; il avait réfléchi, et finalement s'était convaincu que les menaces des clowns étaient vaines et qu'il ne risquait rien de la justice.

Que pouvait-on lui reprocher en effet? D'avoir songé à détourner le diamant vert? Mais il était prouvé qu'on le lui avait volé à lui-même, donc il n'en était plus responsable. L'argent que le roi lui avait remis pour le voyage? Eh bien, il l'avait dépensé, cet argent, voilà tout, un peu rapidement peut-être; il avait été léger, imprudent, mais tout cela ne constituait pas un crime ou un délit qui tombât sous le coup de la loi.



« Oh! merci! » s'écria le gredin, joyeux.

Fort de ce raisonnement, le gredin n'avait pas éprouvé la moindre envie de fuir l'hôtel de la Butte et les clowns, dont les menaces ne l'effrayaient plus. Il avait raté la grosse affaire du diamant vert, mais peut-être, si les autres réussissaient à rattraper cette fortune, pourrait-il en récolter quand même une petite part.

Il connaissait l'humeur fantasque des clowns, leur bonté un peu naïve, et il espérait bien, en jouant la comédie du repentir, obtenir leur pardon et celui de son ancien élève.

Voilà pourquoi nous le voyons profiter de cette soirée de contentement général pour se glisser timidement dans la salle à manger.

La façon dont il fut reçu lui fit voir tout de suite qu'il avait bien choisi son moment.

Des rires unanimes saluèrent son entrée.

« Ah! te voilà, vieux gredin! » s'écria l'Hercule.

Pardessus prit la mine la plus contrite qu'il lui fut possible de prendre, il feignit même l'émotion, et ce fut d'une voix larmoyante qu'il expliqua sa visite.

« Oui, dit-il, c'est moi... J'ai voulu venir vous dire combien j'étais heureux que vous ayez retrouvé le diamant.



« A la bonne heure! » s'écria-t-il, en donnant un coup de poing formidable sur l'épaule de Pardessus.

— C'est pas ta faute, en tout cas, bandit! » interrompit Auguste.

Pardessus passa son mouchoir sur ses yeux, feignant d'éponger une larme absente, et tomba à genoux devant la table.

« Oh! prince Mokoko, supplia-t-il, pardonne-moi... J'avoue, je me suis mal conduit avec toi... J'ai eu un moment de folie quand je me suis trouvé possesseur de toutes ces richesses, moi qui n'avais jamais eu cent francs à la fois dans ma poche. Alors je t'avais abandonné, mais je comptais revenir, je te le jure, je croyais gagner de l'argent, beaucoup d'argent, en jouant, et alors je serais venu te chercher pour te faire mener à Paris la vie heureuse que ton père désirait que tu connaisses... Pardonne-moi, Mokoko, je t'assure que j'ai été malheureux, mais moins coupable que vous ne le supposez. »

Un pardon sous condition.

Les aveux déchirants de ce comédien de Pardessus produisirent sur l'assistance l'effet qu'il espérait.

Le prince Mokoko se tourna vers son ancien précepteur et lui dit :

« Pardessus, moi pardonner à toi...

— Oh! merci! » s'écria le gredin joyeux.

Le fils du roi Toffa leva la main.

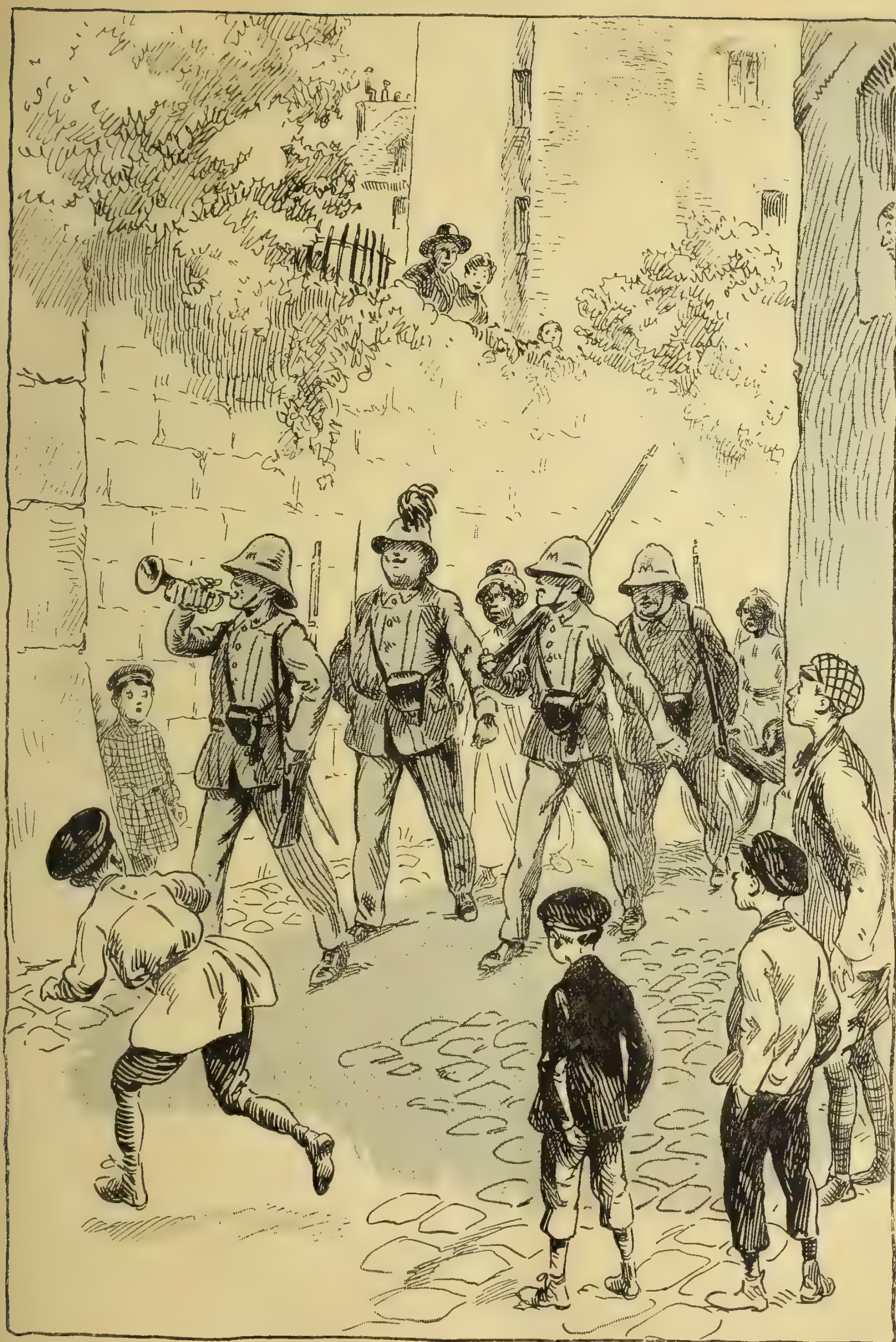
« Attends, continua-t-il; moi pardonner, mais à une condition.

— Laquelle? demanda l'ancien précepteur, un peu inquiet.

— Toi t'engager comme soldat dans ma troupe sous les ordres de mon général Hercule... »

Le colosse se leva de table, enthousiasmé par cette proposition.

« A la bonne heure! s'écria-t-il, en allant donner un coup de poing sur l'épaule de Pardessus; le petit prince a trouvé le vrai moyen de nous débarrasser de cette canaille. On va l'équiper, lui donner un fusil; nous le ferons combattre contre les Badaboums avec nous; et quand il y aura un poste dangereux, c'est là que nous le mettrons! »



Les badauds acclamèrent les soldats.

— Je vous remercie, » répondit Pardessus, qui avait l'air peu enthousiasmé par le sort qu'on lui réservait.

Puis il ajouta :

« Je ferai un bien mauvais soldat; je ne suis plus jeune, pas très entraîné, et je n'ai jamais fait mon service militaire.

— Raison de plus, insista l'Hercule; tu le feras! Je me charge de faire de toi un brillant guerrier, ou alors gare dessous! »

Auguste intervint à son tour.

« Pardessus, fit-il, c'est le seul moyen que tu possèdes d'obtenir ton pardon et de faire oublier tes fautes; si tu acceptes de partir avec nous, c'est bien; sinon, nous serons obligés, avant de quitter Paris, de déposer une plainte contre toi entre les mains du procureur de la République. »

Le faux professeur réfléchit un instant. Il se représenta la vie de misère qu'il lui faudrait continuer s'il restait en France, les ennuis qu'il risquait d'avoir si, comme l'en menaçait Auguste, la police mettait le nez dans ses affaires, et soudain il se décida.

« Eh bien, dit-il, c'est entendu, je pars avec vous.

— Tu seras soldat, tu apprendras ton métier, et tu te battras avec courage? »

Le malin bonhomme releva la tête et, avec une apparence de sincérité que lui aurait enviée un grand comédien, il répondit :

« Je serais heureux de donner ma vie pour le prince Mokoko! Ainsi je lui prouverai et je vous prouverai à tous la sincérité de mon repentir. »

Toute l'assistance se laissa prendre à ces nobles paroles. On crut à la sincérité du vieux gredin, au point que le petit prince Mokoko ordonna :

« Donnez verre champagne à l'illustre savant... Lui boire avec nous! »

Les clowns se serrèrent pour faire place à Pardessus. Celui-ci, ravi au fond de lui-même d'avoir si rapidement gagné son procès et de rester aux gages du prince, vint s'asseoir timidement à côté de l'Hercule, qui lui remplit son verre de vin.

« Merci! » fit Pardessus humblement.

Mais le colosse lui allongea un formidable coup de poing et s'écria furieux :

« Il faut dire : « Merci, mon général, » espèce de sot troupier! Oh mais! attends un peu... je vais t'apprendre le métier, moi! »

Et ce fut ainsi que l'illustre savant Pardessus, après avoir été le précepteur du prince Mokoko, devint simplement soldat de deuxième classe sous les ordres du général Hercule.

CHAPITRE VIII

LE RÉGIMENT MOKOKO

n équipement en règle.

Le départ pour l'Afrique du prince Mokoko et de sa troupe était fixé au 15 avril.

Auguste avait calculé qu'il fallait au moins deux semaines pour organiser ce départ et faire tous les préparatifs nécessaires à la longue et difficile expédition qu'ils allaient tenter.

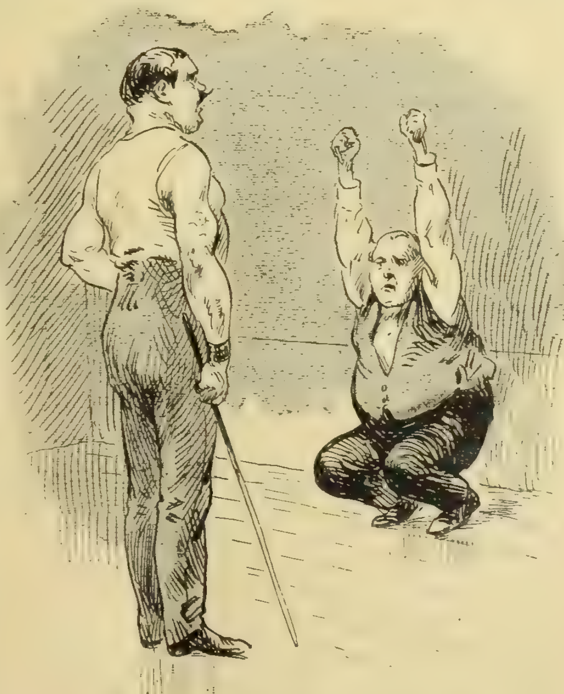
L'hôtel de la Butte, durant cette période, avait complètement changé d'aspect, et la mère Grippe-Sous ne savait plus où donner de la tête. Elle avait dû engager des bonnes, des domestiques, pour satisfaire aux exigences de ses habitués, qui ne se contentaient plus du modeste service d'autrefois.

Et puis, c'était toute la journée un défilé de commissionnaires, de fournisseurs; les paquets s'empilaient dans le vestibule, les employés des grands magasins ne cessaient de carillonner à la porte de la petite maison autrefois si calme et si paisible.

Auguste, qui avait pris en main la direction de tout, avait décidé, après en avoir causé avec le prince Mokoko, qu'il était utile d'arriver là-bas avec une pacotille qui leur aiderait à s'assurer le concours des principaux chefs de l'ancienne armée de son père.

C'est pourquoi on avait acheté des coupons d'étoffe, des caisses de pipes, des porcelaines, des verroteries, enfin tous ces objets bon marché, mais brillants, éclatants, qui plaisent aux nègres et suffisent à se concilier leurs bonnes grâces.

En prévision du long voyage nécessaire pour aller de Saint-Louis au pays d'Akoutonar, il fallait aussi se munir de provi-



Son gros ventre le gênait terriblement.

sions, biscuits, viandes conservées, farines, enfin tout ce qui était nécessaire à assurer l'alimentation d'une troupe de six personnes pendant plusieurs semaines, sans compter les porteurs et les pagayeurs qu'on recruterait en route.

Les journées se passaient donc pour Mokoko et Islé à courir les magasins avec Auguste.

Ce qui intéressa surtout le petit prince, ce fut l'achat des armes.

Il tint à choisir lui-même les deux cents fusils à tir rapide qu'il comptait emporter pour armer ses soldats. Il se fit expliquer longuement par le marchand le fonctionnement des fusils dernier modèle qu'on lui montrait.

Sa joie fut à son comble quand on lui soumit deux amours de mignonnes mitrailleuses qui pouvaient envoyer trente balles à la fois à une distance de quinze cents mètres.

« Bon ça! bon ça! s'écriait le petit nègre, en flattant de la main le canon de cuivre brillant du canon... Avec ce joujou-là, nous battre joliment les Badaboums. »

Après les armes, on s'occupa des vêtements.

L'Hercule, en sa qualité de général, avait tenu à ce que sa troupe fût vêtue d'un uniforme et soigneusement équipée. Il avait même songé à certain costume tout rouge, avec des brandebourgs et des galons dorés, qui aurait un peu trop rappelé les parades du cirque.

Auguste s'opposa à ces fantaisies de mauvais goût. Il choisit un uniforme kaki très simple et vraiment très colonial. La seule concession qu'il fit aux goûts tapageurs de son général, ce fut de faire broder sur les cols des uniformes et sur la bombe du casque en liège couvert de toile, une M rouge surmontée de la couronne royale.

Islé aussi eut son costume kaki; et comme elle voulait se rendre utile, on la nomma infirmière, ce qui lui donnait le droit de porter le brassard avec la croix rouge.

Malgré les nombreuses courses et démarches nécessitées par ces emplettes, Auguste trouva le temps de faire visiter Paris à Mokoko et à Islé.

« Il ne faut pas, disait-il, que parce que Pardessus n'a pas rempli son devoir avec vous, vous quittiez la France sans rien connaître des beautés de la civilisation. »

Aussi chaque jour le bon clown conduisait les petits nègres à un endroit nouveau. Il leur fit voir le Louvre, les monuments les plus intéressants de la capitale.

Le soir, il les mena au théâtre, et je vous laisse à deviner l'admiration des enfants devant les féeries du Châtelet ou les splendeurs de l'Opéra.

L'instruction militaire de Pardessus.

Pendant ce temps, l'Hercule ne restait pas inactif. Il avait entrepris l'éducation militaire de son régiment. Or son régiment se composait de deux hommes : Poum-Poum et Pardessus, Pardessus et Poum-Poum.

« Ce n'est pas beaucoup, avouait le gros homme, mais il vaut mieux deux soldats bien d'aplomb que cent sauvages indisciplinés. »

Et il voulait qu'ils fussent à la hauteur, ces deux soldats.

Pour arriver à ce résultat, il avait affiché sur la porte de la salle à manger de l'hôtel le tableau de travail du Régiment Mokoko. C'était sous cette étiquette empruntée à l'ancien régime que le général désignait ses troupes.

Voulez-vous que nous vous donnions un échantillon des règlements du général Hercule?

Le voici tout au long :

JOURNÉE DU 4 AVRIL

Réveil à six heures. — Toilette : douche et friction.
A sept heures : Exercices d'assouplissements.
De huit heures à midi : Mouvements d'armes. — Soupe et repos.
A deux heures : Promenade d'entraînement sur les fortifications.
A quatre heures : Manœuvre du canon dans la cour de l'hôtel.
Soirée : théorie. — Musique et étude de l'hymne national *la Mokokette.*

Comme on peut s'en rendre compte par le programme ci-dessus, les journées de l'armée étaient bien remplies.

Malheureusement ce programme admirable subissait trop souvent de graves modifications.

Poum-Poum, d'abord, ne faisait pas preuve d'une docilité à toute épreuve. Il disait que son grade de chambellan lui donnait le droit d'en faire un peu à sa tête.

Le général avait dû se rendre à la justesse de ce raisonnement, et Poum-Poum tirait au flanc assez souvent.

Heureusement il restait à l'Hercule le soldat Pardessus.

Avec celui-là, rien à craindre. Il n'était pas chambellan, Pardessus, il n'était rien du tout; de plus, il avait à se faire pardonner des fautes; il n'y avait donc pas le moindre ménagement à garder avec lui, et il pouvait exiger l'application complète de sa méthode.

Aussi fallait-il voir avec quel zèle le général s'efforçait de transformer en soldat le pacifique Pardessus.

La besogne n'était pas commode, car l'ancien confident du roi Toffa n'avait aucune disposition pour le métier militaire.

Son gros ventre le gênait terri-



« Présentez... armes! »

blement pour les exercices d'assouplissement, et la première fois qu'on lui mit un fusil dans les mains il en fut plutôt embarrassé.

Mais l'Hercule ne se laissa pas rebuter par ces difficultés.

Il n'avait qu'un soldat, il fallait qu'il en tirât parti. Durant de longues heures, dans le vestibule de la maman Grippe-Sous qui regardait tout cela d'un œil moqueur, il expliqua à « son armée » la théorie du mouvement d'armes.

On entendait sa voix sourde et éraillée qui commandait :

« Portez... armes!

« Présentez... armes !

« En joue!... Feu! »

Et Pardessus faisait de son mieux. D'ailleurs il ne pouvait guère songer à se soustraire à l'autorité du général, car celui-ci avait une façon d'appuyer ses ordres de coups de poing qui enlevait au malheureux soldat toute velléité de résistance.

Mais ce régime ne lui allait qu'à moitié, et il commençait à regretter de s'être engagé dans le Régiment Mokoko.

Garde à vous... Feu!

Quand Poum-Poum consentait par hasard à jouer son rôle de soldat, l'exercice devenait irrésistiblement drôle, et le général lui-même perdait son sérieux en voyant les mines du clown sous les armes.

D'ailleurs il était tranquille, avec celui-là.

Souple comme une lame de fleuret, entraîné à tous les exercices du corps, il savait que dans le combat Poum-Poum deviendrait un soldat hors ligne.

Malheureusement, ce diable de Poum-Poum s'était avisé que l'armée manquait de musique. Aussi avait-il acheté un vieux cornet à pistons, et il en jouait toute la journée, assourdissant avec sa trompette, non seulement les habitants de l'hôtel, mais encore les voisins, qui menacèrent la maman Grippe-Sous d'une plainte à l'autorité.

Ils n'étaient d'ailleurs pas au bout de leurs étonnements, les voisins.

Ce fut bien autre chose quand, les deux mitrailleuses ayant été livrées, l'Hercule songea à faire faire par ses hommes la fameuse manœuvre du canon figurant sur son tableau de travail.

Cette manœuvre se faisait dans l'étroite cour noire de l'hôtel.

Sur cette cour, ou plutôt sur ce puits, donnaient toutes les fenêtres des cuisines environnantes. Aussi quelle joie, quelle distraction pour les bonnes et les domestiques de venir regarder le Régiment Mokoko à la manœuvre dans la cour!

Hercule attelait Pardessus à son petit canon et le lui faisait tirer en rond tout autour de la cour.

Son livre de théorie à la main, car le général n'était pas très versé lui-même sur les questions d'artillerie, il commandait :

« En batterie! A cinq cents mètres! En joue! Feu à volonté! »

Puis, rapidement, il fallait partir comme si on était poursuivi par l'ennemi

et courir vite, vite, en traînant derrière soi le petit canon qui faisait un bruit de ferrailles en roulant sur l'asphalte de la petite cour.

Ces exercices étaient interrompus de temps en temps par une pluie d'épluchures de carottes ou de trognons de choux qui tombaient du haut des fenêtres sur les artilleurs improvisés, mais l'Hercule ne s'en souciait pas.

« Tant mieux! disait-il, on vous habitue à affronter les projectiles de l'ennemi. En avant! »

Un jour les choses faillirent se gâter.

Poum-Poum, agacé de recevoir des trognons de choux sans répondre, abandonna brusquement sa place de servant, sauta à cheval sur le petit canon et le braqua vers les fenêtres d'où étaient tombés les projectiles, puis il cria de sa plus belle voix :



Hercule attelait Pardessus à son petit canon.

« Aoh! garde à vous! Cette fois nous allons tirer... Oun, deux, trois!... Feu! »

Des cris d'effroi partirent de toutes les fenêtres des cuisines, qui se fermèrent comme par enchantement, pour la plus grande joie du clown, ravi du bon tour qu'il avait joué aux cuisinières affolées.

Le jour de gloire du général Hercule.

Le général Hercule eut son heure de gloire.

Par une belle matinée d'avril, il décida qu'on ferait une sortie générale de toute la troupe, avec revue par le prince Mokoko sur la butte Montmartre.

Auguste accéda à ce désir. Pour la circonstance, chacun prit sa place dans le rang, vêtu du bel uniforme kaki.

En tête marchait Hercule, dont le casque colonial était surmonté d'un

superbe plumet rouge. Il brandissait son sabre, tandis que le fourreau battait ses mollets avec un bruit tout à fait martial.

Puis venait Poum-Poum avec sa trompette.

Pardessus le suivait, traînant le canon, et Islé en ambulancière fermait la marche, jolie à croquer avec sa petite cape kaki, son casque et son brassard rouge. En bandoulière elle portait une pharmacie de campagne.

Quand ce curieux cortège grimpa la rue Lepic en marche vers les hauteurs du Sacré-Cœur, où devait se passer la grande revue, tous les passants s'arrêtèrent pour les regarder.

« Qu'est-ce que c'est? se demandaient les badauds intrigués.

— Une société de gymnastique, disait l'un.

— Mais non, objectait un autre... Tu vois bien qu'il y a un petit nègre... C'est un roi d'Afrique avec sa suite. »

Les agents eux-mêmes regardaient étonnés ces gens armés qui marchaient avec calme et décision.

N'ayant pas d'ordres, ils n'osaient pas les arrêter et se bornaient à faire ranger les gamins qui les suivaient.

On monta la pente rapide au pas gymnastique, aux sons de la trompette de Poum-Poum qui sonnait, ma foi, très bien, — le diable de clown ne savait-il pas tout faire? — qui sonnait, disons-nous : « Il y a d'la goutte à boire là-haut! »

Pardessus suait, soufflait, geignait, mais, par crainte des encouragements brutaux du général, il ne s'arrêta pas une seule fois et gravit en courant la pente, son canon derrière lui.

Les badauds, ravis de ce spectacle gratuit, acclamèrent les soldats, et l'Hercule, ému du succès remporté par son régiment, salua la foule d'un geste large de son sabre.

On arriva ainsi à l'esplanade du Sacré-Cœur, où devaient avoir lieu la revue et une manœuvre du canon.

L'assistance était nombreuse, et le général Hercule bien heureux.

Enfin il recevait la récompense de ses efforts en se sentant le point de mire de tous ces gens qui admiraient sa belle prestance et l'autorité de son commandement.

Mokoko aussi était bien content quand il vit défiler devant lui ses soldats à l'air martial, leur fusil à la main.

La vue du petit canon qui resplendissait au soleil de tout l'éclat de ses cuivres brillants et de ses aciers tout neufs fit tressaillir son cœur d'orgueil et d'espérance. Il était sûr maintenant, avec ces braves gens, avec ces fusils qui tuaient si vite et si loin, de rentrer vainqueur dans sa capitale, et il aurait la joie de délivrer son pauvre papa.

L'Hercule vint le tirer de ce rêve glorieux. Il se tenait devant lui raide, son sabre au défaut de l'épaule, et disait :

« Prince, quand vous voudrez passer vos troupes en revue! »

Le petit roi n'était pas très au courant du cérémonial des troupes européennes, mais son général lui expliqua à voix basse ce qu'il devait faire.

« Marchez doucement devant vos soldats, lui souffla-t-il, regardez les détails de leur équipement, tirez sur les boutons pour voir s'ils sont bien cousus, puis, quand ce sera fini, reculez de trois pas.

— Bon ça ! » fit Mokoko.

Et il se mit à faire gravement ce qu'on venait de lui apprendre. Il inspecta la superbe tenue de Poum-Poum, félicita Auguste, daigna même accorder



Et Mokoko se mit à faire gravement ce qu'on venait de lui apprendre.

un regard approbateur au malheureux Pardessus qui n'en pouvait plus, et enfin sourit à Islé.

La police s'en mêle !

Alors, à ce moment, fut interrompue l'ordonnance parfaite de cette belle cérémonie.

Les curieux avaient créé autour du Régiment Mokoko un tel rassemblement que les agents de police s'étaient inquiétés et avaient envoyé l'un d'entre eux demander des ordres au plus prochain commissariat.

Le commissaire, qui, par extraordinaire, était à son buréau, saisit avec empressement cette occasion de faire une petite promenade, et comme le temps était beau, il voulut voir lui-même ce que c'était que cette troupe armée dont lui parlaient ses agents.

Il arriva sur l'esplanade au moment où la revue se terminait, aux applaudissements des curieux massés au nombre de trois ou quatre cents pour regarder cette manifestation, à laquelle ils ne comprenaient rien.

Quand le policier aperçut le canon et les fusils des soldats improvisés, il fronça le sourcil.

« Oh ! oh ! s'écria-t-il, c'est une bande armée... Voilà qui est grave ! »

Par précaution, il ordonna à deux agents de l'accompagner et d'avancer vers l'Hercule.

Celui-ci venait justement de prononcer quelques paroles et de dire à ses hommes :

« Soldats, je suis content de vous! »

Ce devoir accompli, il s'apprêtait à mettre son armée en marche pour rentrer à la caserne, c'est-à-dire à l'hôtel.

Déjà il levait son sabre et ouvrait sa grande bouche, quand il sentit une main qui se posait sur son bras et arrêta son commandement.

C'était le commissaire de police qui lui demandait :

« Que signifie cette mascarade, et pourquoi vous promenez-vous dans les rues avec des armes?... Vous ne savez donc pas que c'est interdit? »

Le général, furieux d'être ainsi dérangé dans l'exercice de ses fonctions, envoya vertement promener le gêneur.

« Laissez-moi donc tranquille, vous, dit-il; ignorez-vous qu'on ne parle pas à un soldat sous les armes? »

Mais Auguste, voyant que les choses risquaient de mal tourner, abandonna son rôle de soldat pour prendre celui de premier ministre.

« Tais-toi, Hercule, » ordonna-t-il simplement à son général.

Puis, saluant correctement le commissaire, il lui dit, en montrant Mokoko :

« Monsieur le commissaire, je vous présente le fils du roi des Akoutonars et sa suite. »

Ce mot de roi produisit son effet sur le policier, qui devint aussitôt moins agressif; il eut même un mouvement pour saluer le petit nègre, puis demanda de nouveau :

« Avez-vous une autorisation pour vous promener en troupe et en armes dans les rues?

— Non, monsieur le commissaire, répondit poliment Auguste, nous ignorions que cette autorisation fût nécessaire.

— Elle l'est, reprit sèchement le fonctionnaire; d'ailleurs nous nous expliquerons au poste. »

Pendant ce colloque, l'attroupement avait, naturellement, grossi; il y avait maintenant plus de cinq cents badauds, difficilement maintenus par les agents à distance respectueuse de Mokoko et de ses soldats. On criait, on sifflait, on applaudissait.

Le commissaire, inquiet de l'importance que prenait cette manifestation, voulut y mettre un terme le plus vite possible. Il appela un agent et lui murmura à l'oreille :

« Vite des fiacres! »

L'agent partit en courant, et quelques minutes après trois fiacres venaient se ranger auprès du groupe formé par le Régiment Mokoko.

« Allons, montez là dedans! » ordonna le fonctionnaire.

Et, ouvrant lui-même la portière de la première voiture, il fit monter

Mokoko et Islé à l'intérieur. L'Hercule ne semblait pas disposé à obéir, mais Auguste lui dit à voix basse :

« Pas de bêtise, mon vieux ! faut filer doux.

— C'est bon ! répondit le général, mais c'est dommage ! ça marchait si bien. »

Par exemple, l'Hercule ne voulut pas partir sans son canon, et, pour arrêter au plus vite le scandale, le commissaire ordonna de hisser la mitrailleuse dans une des voitures.

Cinq hommes furent nécessaires pour mener à bonne fin cette besogne. Ils réussirent pourtant à installer l'engin guerrier sur le siège, à côté du cocher, et on le couvrit avec une couverture.



« Laissez-moi donc tranquille ! »

Puis les trois fiacres s'ébranlèrent dans la direction du commissariat.

Quel retour lamentable et piteux pour le Régiment Mokoko, qui avait connu ce matin l'ivresse de la gloire et les acclamations de la foule !

L'Hercule, renfoncé dans son coin, rageait silencieusement, son casque sur les genoux, car il craignait d'abîmer son superbe plumet rouge contre la toiture de la voiture.

Mokoko et Islé ne comprenaient pas ce que signifiait cette nouvelle aventure, et ils se demandaient avec inquiétude si leur départ pour l'Afrique allait être encore retardé.

Heureusement au commissariat tout s'arrangea assez bien, grâce à Auguste. Il se recommanda du ministre, montra la lettre de ce haut personnage qui l'accréditait auprès du directeur du Mont-de-Piété, enfin promit de ne pas recommencer les promenades militaires et les revues dans les rues de Paris.

Après avoir dressé procès-verbal pour la forme, le commissaire laissa les délinquants retourner à leur hôtel avec leurs armes et leur canon. Ils revenaient, en somme, avec les honneurs de la guerre.

Mais l'Hercule n'était pas satisfait : il avait raté son retour, le retour triomphal qu'il voulait faire à l'hôtel de la Butte à la tête de ses troupes ; aussi ne cessait-il de grommeler :

« Sale pays!... pas militaire pour un sou ! C'est pas la peine d'être géné-

ral, si on n'a pas même le droit de se montrer dans la rue avec son beau costume.

— Aoh! yes! conclut Poum-Poum toujours philosophe, ça faisait rien; dans quelques jours nous serons dans l'Afrique, et là-bas on ne nous mènera plus chez le commissaire de police.

— Pas malheureux! s'écria l'Hercule.

— On nous mènera plus chez le commissaire, continua Poum-Poum, mais on nous mènera devant un grand feu pour boulotter nous à la croque-au-sel. »

Pardessus devint livide à l'évocation du sort qui les attendait peut-être sur la terre africaine.

Mais Mokoko, de nouveau radieux depuis que le départ était fixé au lendemain, ajouta, en vrai petit sauvage qu'il était :

« Non, pas vrai, nous pas être boulottés à la croque-au-sel comme dit Poum-Poum; au contraire, nous boulotter méchants Badaboums!! »

CHAPITRE IX

Où l'on retrouve le « Sénégal ».

C'est à Marseille, sur les quais de la Joliette, que nous retrouverons nos héros, sur le point de s'embarquer à bord du *Sénégal*, qui lève l'ancre à dix heures du matin, à destination de Saint-Louis. Le Régiment Mokoko est au complet, avec armes et bagages. Il produit une vive sensation de curiosité par sa belle prestance. Sous le ciel bleu, au bord de la Méditerranée, la troupe vêtue de son costume colonial, ces petits nègres, ne présentent plus le caractère étrange, un peu ridicule, qu'ils avaient dans l'encombrement des rues parisiennes et sous le ciel gris du Nord. Ici ces gens commençaient déjà à se trouver à leur place; personne ne songeait à rire en les voyant. Les badauds marseillais, habitués aux choses exotiques, se montraient du doigt le petit nègre environné de sa suite et se disaient avec respect et admiration :

« C'est un roi nègre qui retourne dans son pays. »

L'Hercule jubilait : il comprenait qu'on le prenait au sérieux cette fois. Qu'est-ce que ce serait quand on arriverait sur la terre africaine? Mokoko et Islé étaient doucement émus. Ils étaient, enfin, sortis de ce Paris maudit où ils avaient connu de si terribles angoisses. Déjà ils se sentaient un peu chez eux. Ce ciel bleu, ce soleil éclatant, ce bruit, ce mouvement, les rapprochaient de leur pays natal. Et puis, l'arrivée à Marseille leur avait réservé une grande joie : ils avaient retrouvé le brave capitaine Marius, le joyeux et franc Marius, qui avait été leur premier ami durant leur exil.



Il comptait bien s'évader.

Par un hasard heureux, quand Auguste avait demandé aux bureaux de la compagnie de navigation les places pour le prince et sa suite, on lui avait annoncé que le *Sénégal* était le premier navire en partance. Mokoko s'était informé du capitaine Marius, et on lui avait répondu que c'était toujours lui qui commandait ce bateau.

Le *Sénégal* n'était pas amarré à quai. Il était ancré à quelques centaines de mètres dans le port. Pour s'y rendre, il fallait

prendre place dans ces nombreuses petites barques qui voguaient sans relâche et dont les patrons sollicitaient les passagers avec cette bonhomie et cet accent spécial aux naturels marseillais.

Les compagnons de Mokoko se promenaient sur le quai en attendant Auguste, qui s'était chargé des dernières formalités : payement de l'hôtel, des voitures, etc.

Ils regardaient ce navire qui allait les emporter vers l'inconnu et qui semblait les appeler par la voix de la sirène rugissante.

Mokoko et Islé cherchaient à distinguer, dans la foule des marins qui s'agitaient affairés sur le pont, la silhouette courte et massive, la casquette blanche du brave capitaine Marius.

Mokoko, de ses yeux de lynx, l'aperçut sur sa passerelle de commandement, surveillant les préparatifs du prochain départ.

Il ne put retenir un cri de joie en reconnaissant son vieil ami.

« Regarde, Islé, disait-il à la fillette, c'est lui! »

Et il agitait son mouchoir, levait le bras en l'air, bien inutilement du reste, car la distance était assez grande du navire au quai, et il était nécessaire de posséder la vue perçante du petit nègre pour reconnaître quelqu'un d'aussi loin.

Pendant que les enfants occupaient ainsi leur attente, l'Hercule se promenait gravement, d'un pas rapide et automatique, le long du quai. Il donnait l'impression du chef réfléchissant aux lourdes responsabilités qui l'attendent. Poum-Poum, qui ne posait pas pour la galerie, bourrait ses poches d'oranges, de macarons, de petits peignes, de briquets automatiques, enfin de tous ces objets que des marchands ambulants ne cessaient d'offrir aux voyageurs.

Projets d'évasion.

Il nous reste maintenant à décrire l'état d'âme de Pardessus. Il devait être morose, cet état d'âme, à en juger par l'air préoccupé, la mine déconfite de l'ancien confident du roi Toffa. A la vérité, le vieux bandit commençait à regretter l'inspiration qu'il avait eue de rester lié aux clowns et de s'engager dans le régiment de son ancien élève.

D'abord nous l'avons vu supporter avec quelque difficulté les exigences du métier militaire, auxquelles l'avait si violemment astreint le général Hercule. Pardessus avait assez des coups de poing, des hurlements continuels du colosse. Il en avait assez de traîner le canon, de porter des paquets, de courir, de manier le fusil.

Et puis, à mesure qu'il se rapprochait de cette terre d'Afrique qu'il connaissait, il éprouvait des inquiétudes de toutes sortes. D'abord on avait le projet de le faire combattre là-bas contre ces grands diables de noirs, dont il se rappelait, non sans effroi, la férocité. Et cette perspective ne lui souriait pas du tout.

Nous savons que Pardessus, par nature et par profession, était un individu essentiellement pacifique, qui avait la crainte instinctive des coups.

Enfin le petit roi avait beau lui promettre, s'il se conduisait noblement durant la campagne, de ne pas tirer vengeance de la façon dont lui, Pardessus, s'était conduit avec ses élèves, malgré cette promesse le gredin n'était pas très rassuré, et il se mordait amèrement les doigts de la folie qu'il avait commise en ne profitant pas de sa liberté à l'hôtel de la Butte pour se sauver.



« Regarde, c'est lui! »

Ces remords l'avaient assailli au moment du départ de Paris. Tant qu'il était à l'hôtel de la Butte, dans son Montmartre, ça allait encore; mais quand il fallut quitter la capitale, il se ravisa et prit la résolution de fausser compagnie à ses camarades, en un mot, de déserter le Régiment Mokoko.

Malheureusement l'Hercule avait dû se méfier des velléités indépendantes de son principal subalterne, et tout le long du voyage il avait veillé sur lui avec une attention qui ne s'était pas départie une minute. Trois tentatives de fuite habile avaient déjà été arrêtées dès le début par le terrible général.

A la gare de Lyon, Pardessus avait essayé de se faufiler dans une salle d'attente, d'où il espérait gagner la sortie, mais impossible : l'Hercule était venu le chercher dans sa cachette et l'avait conduit en wagon avec cette délicatesse d'arguments à laquelle le faux précepteur se sentait incapable de résister.

A Marseille, dans la nuit qu'ils passèrent à l'hôtel, Pardessus comptait bien



A la gare de Lyon, Pardessus avait essayé de se faufiler dans une salle d'attente.

s'évader au milieu de la nuit, mais macache! comme disait Mokoko, l'Hercule avait encore tout prévu, et la chambre qu'on lui désigna n'avait pas d'autre porte de sortie que celle s'ouvrant dans celle où dormait le général.

Et voilà ce qui nous explique l'air triste et préoccupé de l'infortuné Pardessus, sur le quai de la Joliette, à quelques minutes du moment où il allait s'embarquer.

Voilà pourquoi le soldat du Régiment Mokoko jetait tout autour de lui, à la dérobée, des regards désespérés, guettant la minute où il pourrait échapper à la surveillance de son général.

Et il ne lui restait plus beaucoup de temps pour réaliser ce projet. Il savait bien qu'une fois sur ce diable de *Sénégal* ce serait trop tard. Le capitaine Marius se chargerait à son tour de le dresser. Encore un, ce capitaine Marius, qu'il se souciait fort peu de retrouver sur sa route, car on se souvient que les rapports des deux hommes pendant la première traversée avaient été assez peu cordiaux.

Non, décidément, il fallait jouer le tout pour le tout et se sauver avant l'embarquement.

Telle était la décision prise par l'ancien précepteur. Restait à la mettre en pratique, et ce n'était pas le plus facile, car, en dépit de son désir de se montrer dans toute sa gloire aux badauds du quai, le général Hercule ne le perdait pas de vue une minute.

Mais voici Auguste qui arrive en courant.

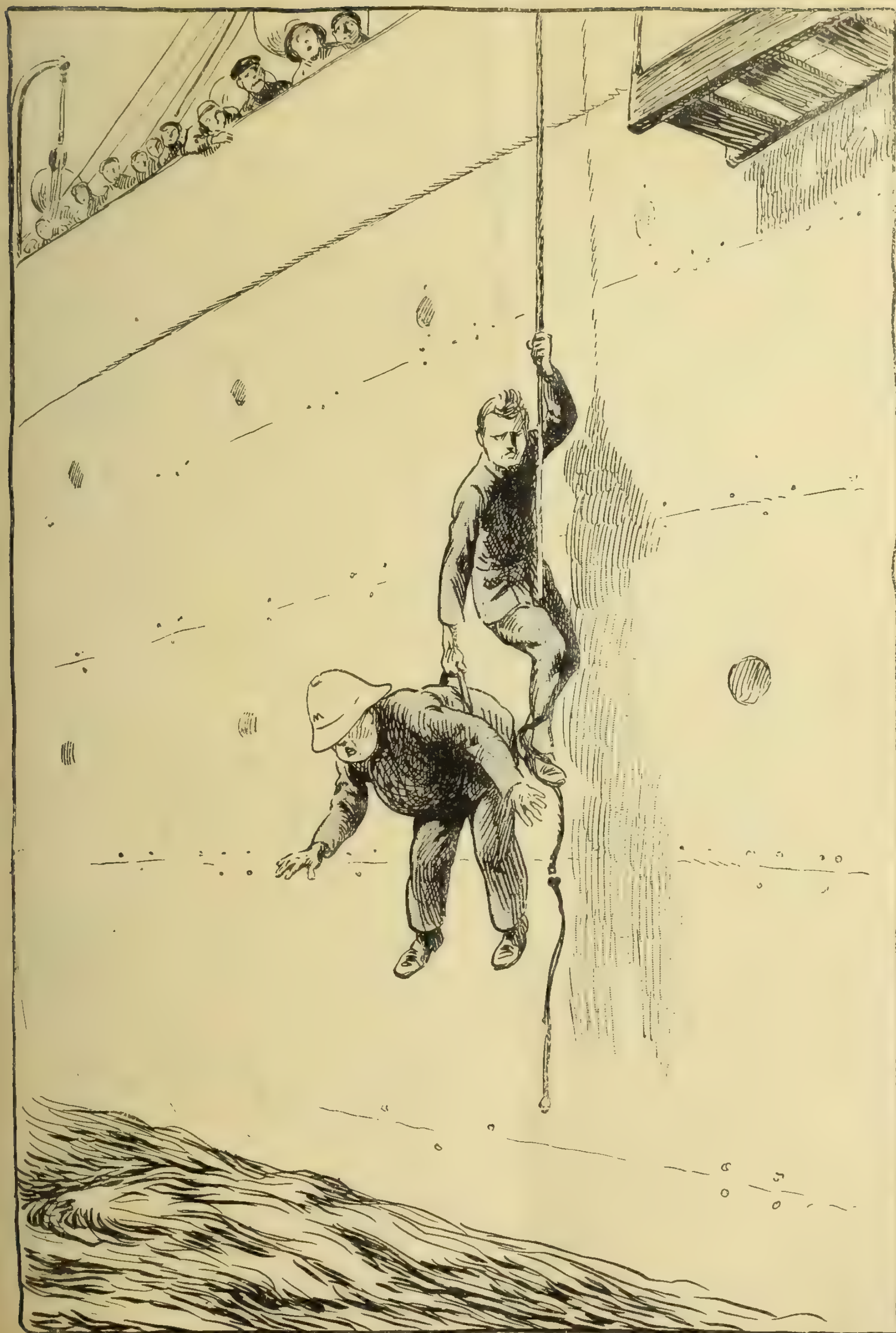
« Tout est fini, dit-il à Mokoko, embarquons.

— Embarquons ! » répéta le petit prince avec joie.

On fit signe à deux bateliers qui vinrent aussitôt amarrer leurs barques à quai et s'empressèrent, la main tendue, à aider les voyageurs à y prendre place.

« Attendez! une minute seulement, je vous en prie. »

Cette prière était faite par un photographe qui, ayant entendu parler du départ du roi nègre, venait, à tout hasard, prendre pour un journal illustré ou pour des cartes postales un instantané de ce petit événement.



Il se hissait d'une main le long de la corde.

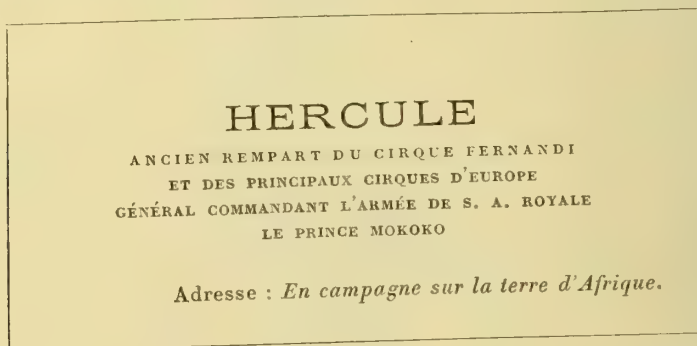
Auguste, pressé de gagner le navire, voulut envoyer promener le reporter, mais l'Hercule se fâcha :

« Nous avons le temps, dit-il; laissez-nous poser devant l'objectif de l'immortalité. »

Puis aussitôt le général fit prendre les armes à sa troupe, la rangea en ordre de bataille, lança de sa plus belle voix quelques commandements sonores, et enfin se campa un pied sur la barque, l'autre sur le quai, dans une pose pleine de noblesse : celle de César sur le point de franchir le Rubicon.

Mais cela ne faisait pas tout à fait l'affaire du photographe, qui tenait surtout à fixer sur sa plaque la silhouette amusante du petit prince Mokoko et les traits gracieux d'Islé, si jolie dans son costume d'ambulancière. Toujours le malheureux opérateur trouvait devant lui l'énorme carrure du colosse qui lui masquait complètement la vue des charmants enfants. Enfin il réussit à prendre une vue qui le satisfit, et il s'en alla en remerciant.

L'Hercule courut à sa poursuite et lui mit dans la main une carte de visite qu'il avait fait imprimer et qui était ainsi conçue :



HERCULE

ANCIEN REMPART DU CIRQUE FERNANDI
ET DES PRINCIPAUX CIRQUES D'EUROPE
GÉNÉRAL COMMANDANT L'ARMÉE DE S. A. ROYALE
LE PRINCE MOKOKO

Adresse : *En campagne sur la terre d'Afrique.*

Ce devoir accompli envers l'histoire, le général consentit à suivre ses camarades et à sauter dans une barque. Mais le léger retard que lui avait occasionné son goût de la publicité l'avait séparé de Pardessus, qui avait profité de l'occasion pour s'embarquer tout seul dans un bateau qui suivait ceux dans lesquels avaient pris place Mokoko et sa suite :

« Il y a du bon, marmottait à part lui l'ancien précepteur; au moment où on grimpera sur le navire, je pourrai filer, et après il sera trop tard pour me courir après. Ils partiront sans moi. »

Évasion !

Ce plan habilement conçu faillit réussir.

Toujours préoccupé de l'effet qu'il voulait produire, en posant le pied sur le pont du *Sénégal* l'Hercule avait momentanément relâché sa surveillance. Pardessus laissa tous ses compagnons s'engager sur l'escalier qui montait le long des flancs du navire; dès qu'il se vit seul, il ordonna à son batelier :

« Demi-tour! Retourne à terre, et vivement.

— Mais, monsieur, objecta le matelot, vous n'avez plus le temps, le bateau va s'en aller... Tenez, on relève déjà l'escalier.

— Fais ce que je te dis, répéta Pardessus agacé, je ne te demande pas ton avis. »

Le Marseillais était têtu; il ne voulut pas avoir l'air de refuser à son client d'exécuter ses volontés, mais il ne se pressa pas, cependant, de s'éloigner du navire, persuadé que le passager s'apercevrait vite qu'il allait manquer le départ et se raviserait.

Aussi le brave homme, au lieu de faire force de rames dans la direction du quai, perdit son temps à tourner, à virer sur place, enfin à longer les flancs du grand transatlantique, au désespoir de Pardessus qui, inquiet, lui criait :

« Mais marchez donc!... Au quai! au quai! je ne pars plus. »

Cette fois, le batelier, comprenant les intentions bien arrêtées de son étrange client, voulut obéir, mais il était trop tard.



Malheureusement pour lui, Mokoko était doué d'une vue très perçante.

Sur le pont, l'Hercule avait immédiatement voulu opérer le rassemblement de son armée, et il s'aperçut vite qu'il lui manquait Pardessus. Il poussa un rugissement.

« Canaille! cria-t-il, il s'est sauvé... il a déserté devant l'ennemi. »

A ces mots, Mokoko s'était vivement rapproché pour savoir ce qui mettait son général dans une telle colère. Quand il fut mis au courant de la fuite de Pardessus, au lieu de se répandre en imprécations inutiles, comme l'Hercule, qui continait à jurer, le petit prince courut au bordage du navire, grimpa comme un chat par les porte-haubans sur une des barques de secours, et du haut de cet observatoire ne tarda pas à apercevoir ce qu'il cherchait.

Et cependant Pardessus n'était pas commode à découvrir.

Le bandit avait compris qu'il était trop tard pour regagner la terre sans qu'on s'en aperçût du haut du navire; aussi avait-il jugé préférable d'ordonner à son marin de rester collé contre les flancs du steamer. Celui-ci avait

obéi. Puis, l'ancien précepteur s'était couché dans le fond de la barque et avait attiré sur lui le manteau de toile cirée jaune qui traînait sur une banquette.

Repêché!

Il restait là immobile, invisible, croyait-il, à tout le monde. Malheureusement pour lui, nous le savons, Mokoko était doué d'une vue très perçante. Après avoir inspecté toutes les barques qui s'éloignaient du navire, il s'était penché sur le bord du canot où il avait monté. Grâce à sa position exceptionnelle dans cet observatoire, il put apercevoir le petit bateau blotti contre les flancs du gros navire. Puis, vite, il distingua une forme humaine qui se cachait dans le fond de cette barque.

Pas d'erreur possible, c'était Pardessus !

Aussitôt il appela Poum-Poum, qui en deux bonds était venu le rejoindre à son poste d'observation, et du doigt il lui désigna la forme cachée au fond du bateau.

« Aoh! fit Poum-Poum, heureux de s'amuser un peu... c'était bien master Pardessus qui volait jouer la fille de l'air; mais no, master Pardessus, no, vous quitterez pas comme ça les amis. »

Chez le clown les mouvements étaient aussi rapides que les décisions. Il avait remarqué un cordage qui avait servi à ramener l'escalier et qui pendait du pont jusque dans la mer, tout près de la barque dans laquelle Pardessus était caché.

Sans hésiter, ce diable de Poum-Poum empoigna cette corde, sauta par-dessus le bordage et se mit à descendre tout le long.

Bien entendu, cette manœuvre imprévue n'avait pas passé inaperçue des passagers, des matelots et même du capitaine Marius, qui criait du haut de sa passerelle :

« Nom d'une rascasse, qu'est-ce qu'il fabrique, cet animal-là? Il va se tuer! »

Mais Poum-Poum n'était pas homme à se trouver embarrassé en se voyant suspendu au bout d'une corde de sept à huit mètres au-dessus de la mer. Arrivé au bout de son voyage, s'apercevant qu'il n'était pas tout à fait au-dessus de la barque qu'il voulait atteindre, il se mit à imprimer à son cordage un mouvement qui le fit balancer comme une araignée au bout de son fil.

Après trois ou quatre oscillations, on le vit tout à coup lâcher sa corde d'une main, dégringoler et happer au fond de la barque un personnage invisible, qui soudain, ramené au jour par cette poigne puissante, se mit à crier :

« Laissez-moi !... Ne me faites pas de mal!... Je vais monter! »

Le marin assistait bouche bée et tout ahuri à ce curieux enlèvement de son client.

En effet, Poum-Poum était en train de réaliser un de ces tours de force et d'adresse à la fois dont lui seul, le triomphateur du cirque Fernandi, était capable. Il se hissait d'un bras le long de la corde, en tirant de l'autre bras Pardessus livide, à moitié évanoui de terreur.



Il le mit sur pied d'une énergique bourrade.

Tout le monde, passagers du navire, badauds sur les quais, matelots dans les barques, regardait avec anxiété l'acte de folie accompli par cet homme. Certainement il n'arriverait pas au bout, et on s'attendait à le voir à tout instant lâcher la corde et tomber dans la mer avec son lourd fardeau. Mais tous ces gens ne connaissaient pas la force prodigieuse du clown, sa hardiesse tranquille et la sûreté de ses mouvements. Par petites saccades, lentes, mais régulières, Poum-Poum montait le long de la corde qui continuait à balancer les deux corps contre les flancs du navire. Il était un peu rouge, ses lèvres étaient un peu crispées par l'effort, mais il semblait une machine bien remontée, tant il avançait avec régularité.

Un silence religieux régnait sur le navire, tout le monde était immobile; le capitaine lui-même suivait cette ascension folle avec intérêt et inquiétude.

« Ça y est! » cria soudain, au milieu du silence, une voix claironnante et à peine voilée, la voix de Poum-Poum quand il venait de réussir sur la piste du cirque un tour difficile.

C'est qu'il l'avait réussi, cette fois, son exploit, ce diable de clown. Il venait de déposer dans le bateau le corps inerte de Pardessus, qui oscillait sur le banc comme un homme ivre. Après avoir repris haleine une seconde, il l'avait saisi de nouveau dans ses deux bras tendus en avant, et, en le portant comme un enfant, il sauta sur le pont, où il vint déposer son butin aux pieds de Mokoko.

Des applaudissements unanimes, partis de tous les côtés à la fois, saluèrent cette prouesse.

L'Hercule avait bondi sur l'infortuné Pardessus, qui gisait capot, mouillé, lamentable, mais sain et sauf, sur le pont.

Il le mit sur pied d'une énergique bourrade, en criant :

« Fi! le déserteur!... Quinze jours de prison! Vous aurez quinze jours de prison. »

Quant à Mokoko, il raillait son ancien précepteur :

« Toi vouloir quitter nous, Pardessus? Ça pas joli, savant précepteur. Moi heureux rentrer dans mon pays avec toi. »

En prison, le déserteur!

Le départ du navire mit fin à cette scène si pénible pour le pauvre diable, qui n'était pas encore au bout de ses peines.

En effet, dès qu'on eut franchi la passe de la Joliette, et que le navire eut piqué nettement dans la direction où il devait aller, on entendit sur le pont la voix creuse et sonore du capitaine Marius descendu de sa passerelle, qui venait souhaiter la bienvenue au prince Mokoko et à Islé.

« Bonjour, petits noirs, disait le brave homme avec sa familiarité habituelle... venez m'embrasser, car, nom d'une rascasse, le capitaine Marius est rudement content! »

On devine avec quel empressement le petit prince et sa camarade se jetèrent dans les bras que leur tendait le brave Marseillais.

« Alors, comme ça, demanda celui-ci quand les premières effusions furent terminées, vous retournez au pays? Et en belle compagnie encore... Qu'est-ce que c'est donc que tous ces types habillés en jaune qui vous accompagnent, sans compter ce fou qui vient de grimper comme une mouche le long de mon bateau? »

Il fallut que Mokoko présentât au capitaine sa suite, *son armée*, comme disait l'Hercule, qui, naturellement, ne perdit pas cette occasion de tendre au capitaine sa superbe carte de visite portant l'énumération de ses nombreuses qualités.

Puis Auguste raconta en quelques mots au marin les conditions dans lesquelles ils retournaient en Afrique, la nouvelle que le petit roi avait apprise de l'emprisonnement de son père et de la perte de son royaume.

« Pauvre petit! » s'écria avec tristesse le brave Marius.

Mais soudain les regards du capitaine se posèrent sur Pardessus. Il n'avait pas reconnu tout d'abord, sous son costume guerrier, l'homme à la redingote noire et au chapeau haut de forme qui l'avait tellement horripilé lors de son premier voyage.

Quand il se fut rendu compte que la loque humaine qu'on était allé chercher par un chemin si bizarre au fond de la barque, pour l'amener à son bord, était bien son ancienne connaissance, il ne put s'empêcher d'éclater de rire.

« Tiens, tiens! disait-il en trépignant de joie... c'est lui, c'est le savant professeur, c'est la vieille canaille.

— Oui, répondit l'Hercule, vous l'avez bien jugé, capitaine. C'est la vieille canaille.

— Moi te raconter tout ce qu'il a fait mauvais et méchant à Paris, ajouta Mokoko.

— Oh! reprit le capitaine en fixant sur Pardessus, qui n'en menait pas large, un œil terrible, je m'en doute, le gredin est capable de tout. »

L'Hercule, jugeant utile de faire montre de son autorité, empoigna alors son soldat par les épaules et l'emmena en disant :

« En prison, le déserteur! En prison! et plus vite que ça! »

Et Pardessus disparut dans l'escalier donnant accès à l'intérieur du navire,



« En prison, déserteur! »

en songeant avec amertume que décidément il avait commis une grosse sottise.

Les « peut-être » du capitaine Marius.

Marius, Auguste, le prince Mokoko et Islé étaient restés à causer sur le pont.

Le capitaine ne cessait d'interroger les enfants sur les événements qui avaient marqué leur séjour à Paris. Ceux-ci lui racontèrent tout : la trahison de Pardessus, le dévouement des clowns, la poursuite du diamant vert, surtout les projets qu'ils nourrissaient, en retournant dans leur pays, de combattre les Badaboums et de délivrer leurs papas prisonniers.

Le brave Marseillais écoutait ce récit avec intérêt. Quand il connut les projets de conquête du petit prince revenant en Afrique pour combattre ses ennemis héréditaires et délivrer son père prisonnier, il laissa éclater sa joie.

« Bravo! criait-il avec de grands gestes, c'est bien, c'est très bien ce que tu vas faire là, petit gosse; ça me plaît, ton expédition, et peut-être... »

Une cloche sonna, annonçant le déjeuner, et interrompit le discours du capitaine. Celui-ci, regrettant peut-être ce qu'il allait dire, emporté par son enthousiasme méridional, remit à plus tard l'explication du peut-être resté en suspens et s'inclina gravement devant Islé.

« Mademoiselle, demanda-t-il avec cérémonie, voulez-vous accepter mon bras pour aller à la salle à manger? Je serai heureux de vous faire faire ce voyage de retour plus agréablement que le voyage d'aller, que vous avez passé dans une malle à fond de cale. »



« Voulez-vous accepter mon bras? »

La petite fille rougit d'émotion et, sans répondre, se pendit joyeusement au bras de son vieil ami.

Mokoko ne suivit pas tout de suite le capitaine. Il resta un moment seul sur le pont, regardant se perdre dans le lointain les côtes de ce pays de France où il était venu chercher les leçons de la civilisation.

Il songeait à ce premier voyage qu'il avait entrepris avec l'ignorance et la naïveté d'un petit sauvage ne soupçonnant rien des laideurs de l'existence. Comme il se sentait changé depuis ce moment, le fils du roi Toffa! Il retournait dans son pays mûri par les angoisses qu'il avait traversées durant son séjour dans la capitale. Il avait vu de près, chez les civilisés, le mensonge, la lâcheté, la méchanceté. Il avait vu, d'autre part, l'énergie, le travail, l'activité du génie humain. Dans sa petite tête se brouillaient, se mélangeaient ces impressions diverses, et il ne savait pas s'il devait admirer toutes ces beautés ou mépriser les laideurs qui en étaient les conséquences.

Il fut interrompu dans ces réflexions, un peu trop graves pour sa cervelle d'enfant, par l'arrivée de Poum-Poum, qui venait le chercher de la part du capitaine. Le clown était devenu tout à fait correct et protocolaire depuis qu'ils approchaient de ce mystérieux pays d'Afrique où le petit nègre allait devenir roi. Aussi ce fut avec les plus grandes déférences que, remplissant ses fonctions de chambellan, Poum-Poum annonça :

« Le déjeuner de Son Altesse Royale le prince Mokoko est servi! »

Mais le joyeux drille du cirque Fernandi n'était pas capable de garder bien longtemps son sérieux, et avec son rire franc et irrésistible qui illuminait sa bonne figure, il ajouta, en se frottant l'estomac :

« Mokoko, viens vite!... il y a un tas de bonnes choses!... J'ai vu un gâteau au chocolat et des crêpes aux confitures! »

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

EN ROUTE

Une fameuse recrue.

Sur un chaland qui remonte les eaux jaunâtres du Sénégal, le fils du roi Toffa et sa troupe poursuivent leur route vers Akoutonar.

Ils ont pu, à Saint-Louis, prendre passage à bord d'un chaland à vapeur militaire qui, par la route facile du fleuve, les conduira jusqu'à Kayes. C'est à cet endroit seulement que commencera la partie pénible et dangereuse du voyage. En attendant, le Régiment Mokoko jouit du repos le plus complet.

Couchés sur le pont, à l'abri de tentes mouillées toutes les heures pour donner un peu de fraîcheur, les clowns somnolent, bâillent, lisent, enfin occupent, chacun selon ses goûts, les longues heures monotones du voyage. Tous ces Parisiens étaient d'ailleurs fortement éprouvés par la chaleur intense et le soleil torride du pays africain.

L'Hercule, le gros Hercule, souffrait particulièrement de cette température, qui avait calmé rapidement ses ardeurs du début.

Toujours fidèle à ses idées de programme et d'entraînement, le général, sitôt qu'on avait mis le pied sur le sol africain, avait lancé à ses troupes un ordre du jour indiquant que chaque matin, à bord du chaland, les soldats se livreraient à des exercices de maniement d'armes.

Brave Hercule ! On voit bien qu'il ne connaissait pas le climat soporifique, déprimant, du pays où il s'engageait. Il passait son temps à éponger sa grosse figure rouge ruisselante de sueur, et haletait comme un soufflet de forge en maugréant :

« Bon sang de bon sang ! qu'il fait donc chaud !... Parions que je maigris au moins d'une livre par heure. »

Poum-Poum supportait la température avec son insouciance habituelle. En bon Parisien qu'il était, il n'avait pu voir l'eau sans songer à pêcher à la ligne. Il passait son temps à tremper dans le fleuve une ficelle terminée par un hameçon de son invention que les poissons du Sénégal semblaient dédaigner, car le bon clown n'avait pas encore réussi à ramener le moindre goujon.

Tout en se livrant à son passe-temps, il ne cessait de chanter et de faire des grimaces impayables, qui mettaient en joie tous les tirailleurs embarqués avec lui sur le chaland.

Auguste, lui, toujours sérieux et réfléchi, étudiait avec soin une carte du pays qu'il s'était procurée à Saint-Louis et préparait des plans variés. Mais quel est donc ce petit homme rondelet et remuant qui discute avec lui?

Nous la connaissons bien, cette bonne figure rougeaude encadrée de courts favoris blancs. Mais oui... pas d'erreur possible, c'est Marius. Comment le brave capitaine se trouvait-il en train de remonter le fleuve, vers l'intérieur de l'Afrique, au milieu de la suite de Mokoko? C'est ce que nous allons expliquer.

Le bon marin, on se le rappelle, avait été très intéressé quand il avait appris, en retrouvant ses petits amis, l'expédition que ceux-ci allaient entreprendre avec l'aide des clowns.

Une idée s'était tout de suite ancrée dans sa cervelle :

« Si j'allais avec eux? Ce serait un moyen d'occuper mes trois mois de congé. Après tout, je commence à en avoir assez de bourlinguer de Saint-Louis à Marseille et de Marseille à Saint-Louis. Toujours la même chose depuis cinq ans; ça commence à m'ennuyer. J'ai envie de voir du nouveau et de pénétrer à l'intérieur de ce diable de pays, dont je ne connais que la côte. »

Aussitôt pensé, aussitôt exécuté.

Dès son arrivée à Saint-Louis, le capitaine avait été voir le directeur de sa compagnie et lui avait annoncé son intention de prendre son congé. Un autre capitaine se trouvant libre pour ramener le navire à Marseille, on le lui avait accordé, et au moment où Mokoko, navré de la séparation, venait faire ses adieux à son vieil ami, celui-ci lui dit :

« On ne se quitte pas, petit Chocolat... je vais avec vous, si vous me voulez... Après tout, vous aurez peut-être besoin là-bas, pour taper sur vos sales Badabouns, d'un homme de plus, et tu sais, mon petit roi, Marius a encore bon pied, bon œil et bonnes dents. »

Inutile d'ajouter que cette proposition avait été acceptée par tous avec enthousiasme, sauf peut-être par l'Hercule, qui craignait un peu de voir son autorité de général amoindrie par la présence dans sa troupe d'un capitaine.

Pardessus fut aussi très peu ravi de continuer avec son ennemi des relations qu'il espérait voir terminées en arrivant au port. Mais Pardessus n'avait pas voix au chapitre. On ne le consulta pas.

Voilà pourquoi nous retrouvons le Marseillais, vêtu lui aussi de l'uniforme kaki brodé de l'M rouge, étudiant avec Auguste une carte du Soudan, sur le pont du chaland qui remontait lentement les eaux du fleuve Sénégal.

Si la chaleur éprouvait les Européens, Mokoko et Islé, au contraire, semblaient s'épanouir sous les caresses brûlantes du soleil de leur pays. Assis côte à côte à l'avant du bateau, les deux enfants comptaient avec impatience les jours, les heures, les minutes qui les séparaient encore du moment où ils arriveraient devant la triple enceinte de pieux qui entourait leur village natal.

Dans leur langage, qu'ils avaient recommencé à parler depuis qu'ils avaient mis le pied sur la terre d'Afrique, ils ne cessaient de parler du pays, de leurs parents, de tous les amis qu'ils avaient laissés. Dans quel état allaient-ils le

retrouver, leur pauvre pays conquis pas les méchants ennemis? Et le roi Toffa était-il encore prisonnier? Pourvu que les vainqueurs ne l'aient pas tué!

« Pauvre papa roi! disait Mokoko, les larmes aux yeux...

— Et papa Mamoï, répondait Islé, comme je regrette de m'être sauvée! Il a dû être malheureux durant mon absence... S'il était mort... je ne me pardonnerais jamais ma folie. »



Mokoko et Islé semblaient s'épanouir au soleil de leur pays.

Le voyage se poursuivit ainsi lent, monotone, mais régulier, et à l'aurore du huitième jour les passagers du bateau se montraient du doigt, au tournant du fleuve, les tours carrées du blockhaus construit par les Français devant le village de Kayes au moment de la conquête.

A cet endroit Mokoko et sa troupe devaient quitter le chaland pour se diriger à pied, par Konakry et Nioro, vers les régions encore sauvages au milieu desquelles se trouvaient la tribu des Akoutonars et l'ancienne capitale du roi Toffa.

Où le général Hercule devient vraiment général.

Toute la troupe abandonna le bateau avec joie. L'inaction à laquelle ils étaient condamnés commençait à leur peser, et ils désiraient courir les aventures.

Seul Pardessus devenait de plus en plus morose à mesure que le terme du voyage approchait. Chargé comme un baudet de tous les colis que l'Hercule avait naturellement empilés sur son dos, il songeait avec mélancolie à la façon très différente dont il avait déjà accompli ce trajet à l'aller.

Il se voyait mollement porté par les nègres du roi Toffa, son sac rempli de bouteilles d'alcool à côté de lui. Il était maître alors, on lui obéissait, c'était le savant Pardessus.

Tandis qu'aujourd'hui quelle déchéance! Tout le monde le rudoyait, on le chargeait comme un simple nègre. Jusqu'à ce damné capitaine Marius qui se mêlait aussi de lui donner des ordres et de se moquer de lui!

Et pas moyen de se rebiffer avec ce diable d'homme. Il était encore plus terrible qu'Hercule et avait une satanée façon de regarder l'ancien professeur dans les yeux, qui l'aurait fait rentrer sous terre. Aussi Pardessus était-il docile et plein de bonne volonté, ne pouvant faire autrement.

Cette soumission apparente lui réussit, et à Kayes il monta en grade. Il fut nommé caporal par le général Hercule.

La cérémonie ne manqua pas de solennité, car, nous le savons, l'ancien lutteur était partisan des pompes militaires. Ce fut au cours d'une revue passée sur la place du village qu'il attacha lui-même sur la veste de Pardessus les deux galons de laine, indices de la nouvelle dignité. Une centaine de noirs assistaient à cette cérémonie, et Auguste en profita pour recruter parmi eux les porteurs et les soldats nécessaires à compléter son expédition.

Mokoko expliqua à un nègre qu'il payerait avec une calebasse de perles, des étoffes et des armes, les naturels du pays qui voudraient s'engager dans son régiment.


Cette fois il devenait un général.

Sous l'ombrage des grands arbres qui bordaient le fleuve, Hercule, établi en permanence et assisté du capitaine Marius, procéda pendant deux jours au recrutement des noirs. Ceux-ci furent enthousiasmés quand on défit devant eux les caisses de fusils et qu'on leur dit qu'ils resteraient possesseurs de ces armes lorsque le prince Mokoko aurait reconquis sa capitale.

Durant ces deux jours ils se présentèrent au nombre de plus de cinquante pour s'enrôler dans le régiment du petit prince.

L'Hercule ne se possédait plus de joie et d'orgueil en voyant ainsi sa petite armée s'augmenter de cet appoint considérable de superbes noirs solides et bien bâtis.

Cette fois il n'y avait plus à rire, il devenait un général pour de bon. C'est alors que, par égard pour la couleur de Pardessus plus que pour sa personne, il l'avait nommé caporal.

Le grand avantage que celui-ci retira de cet avancement, c'est qu'il ne portait plus les paquets sur son dos. Cet office était réservé aux porteurs noirs.

Le général Hercule. résolu à impressionner dès le début ses nouveaux soldats indigènes, voulut leur faire voir le canon, son fameux canon mitrailleuse. Il donna l'ordre à Poum-Poum et à Pardessus d'aller chercher la pièce d'artillerie et de l'amener au milieu du cercle formé par les nègres.

Ceux-ci obéirent et arrivèrent en traînant la pièce au pas gymnastique.

Alors aussitôt Hercule, sans se préoccuper de l'ignorance dans laquelle ces braves noirs étaient de la langue française, leur fit un discours en leur montrant l'arme terrible.

Quand il eut fini, un indigène plus vieux que les autres et qui avait fait

campagne avec les troupes françaises sous les ordres du colonel Archinard s'avança.

Hercule, voulant se rendre compte de l'impression causée sur lui par les armes perfectionnées des blancs, lui présente un fusil Lebel.

« Tu connais ça? » dit-il.

Le nègre hocha la tête gravement.

« Quand ça y a touché, y a mort. »

Le général, satisfait, désigna du doigt le canon qu'il avait fait emmener.

« Et ça, demanda-t-il encore, tu connais? »

Imperturbable, le vieux soldat hoche encore la tête, fait claquer sa langue, signe certain qu'il connaît cet engin terrible, et gravement répond :

« Ça y a faire beaucoup de bruit, y a jamais tuer personne. »

L'Hercule devint fou de rage à cette réponse irrévérencieuse du nègre; quant à Marius, il s'amusait beaucoup et, se tordant de rire, ajouta :

« Ces moricauds ne sont pas tout de même aussi bêtes qu'on le croit. »

Enfin, tout étant prêt, la troupe armée et équipée, on partit le 1er mai au matin dans la direction de l'intérieur.

Le Régiment Mokoko entrait ce jour-là en campagne pour de bon.

CHAPITRE II

PREMIERS ENNEMIS

Où la fièvre jaune fait son apparition.

Les premières étapes furent joyeuses. En dépit de la chaleur, tout le monde marchait bien. Poum-Poum avait saisi sa trompette et de temps à autre jouait un de ces airs entraînants qui galvanisent les plus paresseux. Pardessus lui-même trémoussait fort convenablement ses petites jambes courtes. Le capitaine Marius était enchanté.

« Pas moins, disait-il, ça fait du bien de marcher! »

La pipe aux dents, son casque rejeté en arrière, il allait sifflotant et heureux à côté des hamacs dans lesquels étaient portés Islé et le prince Mokoko, auquel sa dignité royale interdisait de marcher. Les nègres n'auraient plus eu pour le prince la moindre considération, si celui-ci avait fait la route autrement que couché dans une couverture dont les bouts étaient accrochés à une barre de bois reposant sur les épaules de deux solides porteurs.

Tout alla bien jusqu'à Konakry; mais là, une nouvelle sinistre répandue par les indigènes commença à circuler dans la colonne.

La maladie terrible de ce pays, la fièvre jaune, sévissait, paraît-il, de façon intense dans la région que traversait le Régiment Mokoko. Cet ennemi redoutable était le premier que les Européens allaient avoir à affronter.

D'abord ils s'en inquiétèrent peu; ces mots terribles : la fièvre jaune, n'avaient pas pour eux une grande signification. Poum-Poum et l'Hercule, les deux joyeux lurons, plaisantèrent même là-dessus, narguèrent la sinistre visiteuse.

« Qu'elle vienne s'y frotter, la vilaine fièvre, s'écriait orgueilleusement le colosse en frappant sur sa robuste poitrine... Elle ne pourra pas entrer là dedans, c'est trop dur. »

Poum-Poum, lui, avait aussitôt imaginé une scène comique entre lui et la fièvre.

« Aoh! mame la fièvre jaune, bonjour!... Oh! oh! oh! que vo êtes laide, mame la fièvre jaune!... Vo avez le nez jaune, les yeux jaunes, les cheveux jaunes, et pourtant vo faites aux gens une peur bleue... Allez vous promener bien loin, mame la fièvre jaune, allez-vous-en... ou bien vous allez recevoir mon botte dans votre postérieur jaune, pour changer son couleur. »

Et le clown s'élançait en faisant des cabrioles sur la trace de la vilaine maladie, qu'il renvoyait en la boxant de la belle façon.

Le capitaine Marius avait appris la mauvaise nouvelle avec moins d'indifférence. C'est qu'il la connaissait, lui, mame la fièvre, comme disait le clown; il avait eu l'occasion, au cours de ses nombreux voyages, de constater ses horri-

bles effets, et il était devenu un peu soucieux. Durant la route, on entendait moins souvent qu'au départ résonner l'éclat de son gros rire et son accent marseillais.

Les deux premières personnes qui subirent les atteintes de la maladie furent deux nègres de l'escorte. Il fallut les abandonner dans un marigot qui, heureusement, n'était pas très éloigné.

On repartit un peu tristes, et l'Hercule, toujours très méthodique, raya de ses contrôles les hommes laissés en route; mais il ne crânait plus, le colosse. Comme tous les soldats de l'escorte, il gardait la vision de ces pauvres noirs,



Les premières étapes furent joyeuses.

qui, au moment où on les quitta, attachaient sur lui, du fond d'un masque de cire jaune, leurs yeux suppliants.

Au tour d'Auguste.

Mais à Tambokara ce fut bien pire. Auguste, le bon Auguste, l'âme de l'expédition, le guide de Mokoko, tomba malade. Il avait résisté autant qu'il avait pu. Depuis deux jours le brave clown ne se tenait debout que par un prodige d'énergie, domptant la douleur, forçant ses nerfs à lui obéir; mais la fièvre le brûlait, ses forces déclinaient, il chancela et tomba en murmurant :

« J'ai caché mon état tant que je l'ai pu, mais c'est fini, laissez-moi... Je vais mourir... Allez-vous-en! »

Bien entendu, personne ne songea à abandonner le pauvre clown. On lui construisit un hamac semblable à ceux du prince et d'Islé, et deux porteurs se chargèrent du malade.

Il fallait gagner ainsi le prochain village, où l'on s'arrêterait; mais ce village, au dire des nègres, était encore distant de trois étapes au moins.

Qu'elles furent longues et angoissantes, ces journées de marche sous le soleil, pour les amis d'Auguste! Mokoko et Islé quittèrent leurs hamacs pour cheminer à ses côtés et guetter son état.

Le clown, le visage décomposé, les yeux brillants au milieu du masque jaune,



Islé avait pris au sérieux son rôle de petite infirmière.

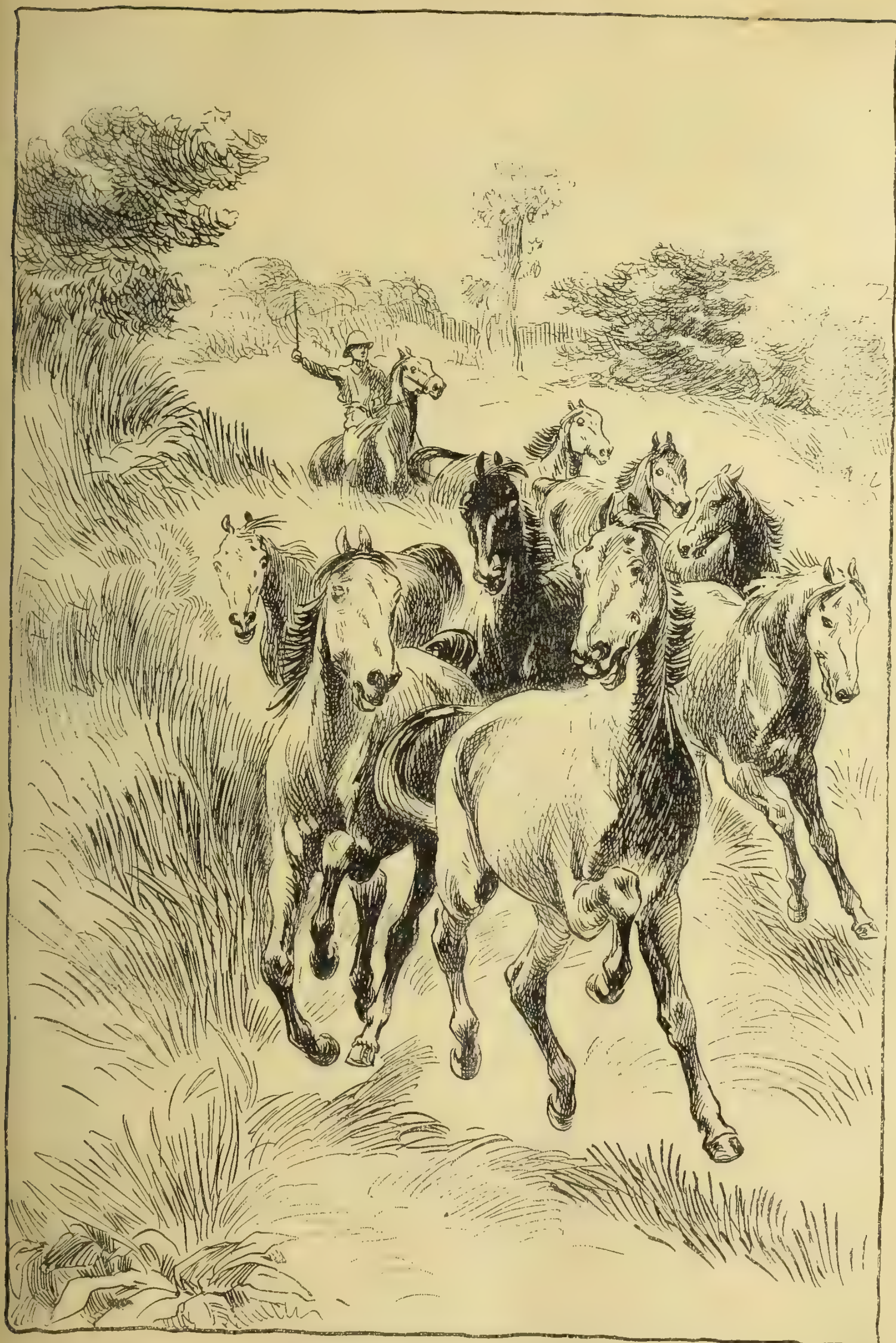
avait perdu connaissance. Il se laissait ballotter comme un cadavre par les mouvements réguliers de ses porteurs, puis de temps en temps se réveillait de sa léthargie, repris par les vomissements terribles. Et on ne pouvait rien pour soulager ce malheureux. Pas de médecin, pas de médicament, sauf la quinine, qui restait sans effet.

Islé avait pris au sérieux son rôle de petite infirmière, et durant toute la route elle resta à côté du malade, s'empressant auprès de lui pour de menus soins qui, s'ils ne le guérissaient pas, lui faisaient au moins du bien. Elle appliquait sur son front brûlant des feuilles de bananier humides, qu'elle changeait tous les quarts d'heure.

Elle passait sur ses lèvres sèches un linge trempé dans de l'eau légèrement alcoolisée. Et surtout, surtout, elle charmait son demi-sommeil par des chansons naïves qu'elle chantait de sa petite voix douce et harmonieuse.

Qu'elle était joyeuse, la petite fille, quand elle surprenait sur les lèvres d'Auguste un sourire de remerciement, quand elle sentait la main sèche du malade serrer sa petite main à elle, au moment où, avec une légèreté infinie, elle changeait les feuilles brûlantes de son front! Enfin on arriva au village. On aperçut les cases, et la colonne se dirigea rapidement vers cet endroit où Marius, qui avait pris le commandement de l'expédition, avait décidé qu'on s'arrêterait jusqu'à ce qu'Auguste fût guéri ou bien... Mais personne ne voulait envisager cette terrible éventualité.

Pardessus, Pardessus lui-même, malgré sa sécheresse de cœur, son égoïsme, souffrait à l'idée de voir disparaître ainsi cet excellent homme qui avait toujours été pour lui, comme pour tout le monde, juste et bon.



Il sauta sur le dos de l'un d'eux.

La ruche d'abeilles.

Quand la colonne entra dans le village, les Européens s'étonnèrent de le trouver vide, abandonné. Un nègre de l'escorte leur donna l'explication de cette désertion. La région traversée par le Régiment Mokoko portait encore la marque de la deuxième expédition française qui avait livré Nioro au colonel Archinard. Les populations, effrayées d'être au bord d'une route suivie désormais par les blancs, s'étaient éloignées et avaient déserté leurs anciennes habitations. Marius résolut d'établir tout de même le campement de la troupe dans ce village vide d'habitants, où on trouverait des toits pour s'abriter et un puits d'où tirer de l'eau. Quand cette décision fut connue, l'Hercule arrêta sa troupe.

« Halte, repos, dislocation ! » dit-il par habitude.

Mais depuis la maladie d'Auguste les commandements du général n'avaient plus cette sonorité éclatante qui les caractérisait auparavant.

De même Poum-Poum ne soufflait plus dans sa trompette des marches joyeuses. Tout se passait en silence, sans bruit, sans éclat. La joviale armée des clowns avait perdu son charme et son pittoresque.

Cependant le général n'oubliait pas complètement les devoirs de son grade, et quand on fut arrêté à l'entrée du village, il ordonna à Pardessus d'aller inspecter les cases, dont plusieurs menaçaient ruine, afin d'en chercher une où l'on pût abriter Auguste.

Pardessus obéit; il partit et, du canon de son fusil, se mit à éprouver la solidité des toitures. Soudain de l'une d'elles s'éleva un bourdonnement assourdissant. L'ancien professeur, qui décidément n'avait pas de chance, venait de piquer une ruche et de troubler la paix d'un essaim d'abeilles qui avaient construit leurs rayons entre la muraille de terre et les herbes du toit. Les abeilles, menaçantes, environnèrent Pardessus, mais elles hésitaient encore à lui déclarer la guerre.

« Toi pas bouger ! » cria Mokoko, qui assistait de loin à cette scène.

Mais l'ancien professeur n'était pas, nous le savons, d'un caractère très héroïque. Affolé par ces ennemis qu'il sentait bourdonner à ses oreilles, il essaya de se défendre, agita ses bras et enfin se lança dans une fuite éperdue vers ses compagnons.

Instantanément, tout ce qui était resté d'abeilles dans la case explorée, tout ce qu'il y avait d'abeilles dans le voisinage, chargent en rafale sur le malheureux Pardessus et aussi sur ses voisins.

En une seconde c'est la déroute. De tous côtés l'Hercule, Marius, Poum-Poum, Mokoko, Islé, les noirs de l'escorte, courent affolés, plongent dans les herbes, se frappent la tête, lancent les bras autour d'eux, cherchent à couvrir leurs visages de leurs mains; mais les insectes redoublent de rage, ils sont innombrables.

Pardessus hurlait de douleur et d'effroi en se roulant sur le sol.

Enfin l'un des nègres a réussi à allumer du feu. Tout le monde se précipite vers le foyer, au-dessus duquel les mains secouent des grappes d'abeilles accro-

chées dans les cheveux, dans la barbe, suspendues aux poignets, autour du cou, partout où elles ont trouvé à planter leur dard. Enfin la fumée est victorieuse, le calme se rétablit. L'Hercule rassemble ses hommes et les compte du regard. Il manque Pardessus. On se regarde inquiet.

« L'animal n'aurait-il pas pu se sauver ? » murmure Marius.

On court à l'endroit où on l'a vu disparaître derrière une case, et on le trouve couché par terre, évanoui, immobile. Le malheureux disparaît sous les abeilles qui le recouvrent.



Pardessus hurlait de douleur.

On l'emporte, et une heure après deux malades gisaient dans deux cases séparées : Auguste et Pardessus. L'un agonisait de la fièvre jaune ; l'autre, tout le corps enflé par la piqûre des abeilles, était aussi dans un triste état.

Cette nuit-là, personne ne dormit dans l'état-major du Régiment Mokoko, car Auguste était si malade que tous s'attendaient à le voir passer d'un moment à l'autre. Cette canaille de Pardessus lui-même était devenu sympathique à ses anciens camarades, depuis qu'ils le voyaient gisant boursouflé, informe victime du devoir. Et puis, Marius, le brave capitaine Marius est furieux, furieux contre lui-même. Il a des remords : le remords d'avoir cédé à la folie provoquée par ces milliers de piqûres qui crèvent les paupières, brûlent les lèvres, lardent le cerveau, suppriment toute réflexion et ne laissent de place qu'à l'instinct, l'instinct de la bête qui n'a plus rien d'humain.

Mokoko et l'Hercule, sans se l'avouer, éprouvent les mêmes sentiments : ils sont mécontents d'eux-mêmes, honteux d'avoir fui devant les abeilles, fui lâchement en oubliant un des leurs.

Et voilà pourquoi ils s'empressent presque aussi anxieusement auprès de la canaille de Pardessus qu'auprès du brave Auguste.

Toujours Islé !

Islé fut admirable dans son rôle d'infirmière. Ah ! on ne s'était pas trompé en accrochant, au départ de Paris, sur son uniforme, le brassard de la croix rouge. L'héroïque petite fille était vraiment digne de le porter, ce brassard insigne de courage et de dévouement. Toute la nuit elle partagea ses soins

entre les deux malades. Auguste en était au quatrième jour de la fièvre jaune, et tous se demandaient comment ce petit corps d'apparence si frêle, si peu robuste, pouvait encore résister à l'horrible fléau.

De temps en temps il entr'ouvrait ses yeux vitreux, montrait d'un geste vague les lumières allumées pour éclairer sa case et, se figurant sans doute être en France, sur la piste du cirque, il murmurait, comme au temps où il amusait les enfants par ses pitreries ridicules :

« Soufflez la lampe, Poum-Poum, soufflez-la, ou je vais être obligé d'appeler M. l'écuyer, qui vous donnera des coups dans les mollets avec son long fouet. »

Puis le pauvre diable essayait de frapper l'une contre l'autre ses deux mains pour imiter le bruit du soufflet qu'il recevait toujours à la fin de ses pitreries.

Parfois le clown s'imaginait être encore à la poursuite du diamant vert. Il laissait échapper des mots sans suite, mais que comprenaient ceux qui avaient pris part aux efforts héroïques du malheureux pour retrouver le bijou de Mokoko.

« Je vous dis que le diamant a glissé dans une rainure du plancher... J'en suis sûr... la blanchisseuse le sait... Elle l'a avalé... On ne le retrouvera jamais! jamais! »

On devine dans quelle tristesse ces souvenirs évoqués par le bon Auguste plongeaient Mokoko et Islé.

« Lui mourir pour moi! » disait Mokoko en sanglotant.

Mais soudain Islé prit la parole.

« Non, fit-elle avec énergie, non, lui pas mourir... Lui boire la liqueur de papa Mamoï, la liqueur qui guérit toutes les maladies. »

L'Hercule, Poum-Poum et Marius, qui assistaient à cette scène, ne songèrent pas à empêcher la fillette d'exécuter son idée.

Ils voyaient fort bien qu'Auguste était perdu. Que risquait-on en lui laissant absorber la drogue que la petite infirmière tirait de son corsage et qu'elle portait toujours sur elle à côté de son gris-gris, accroché à son collier de corail?

D'ailleurs l'Hercule et Poum-Poum, qui avaient déjà eu l'occasion de voir à l'œuvre les drogues d'Islé quand elle avait si bien réussi à endormir la maman Grippe-Sous et Pardessus, avaient confiance dans ses remèdes mystérieux.

Mokoko aussi, repris d'espoir, ordonna :

« Oui... oui... Donne à lui bien vite liqueur de papa Mamoï. »

Islé n'hésita plus. Elle s'approcha du mourant, entr'ouvrit presque de force ses mâchoires contractées et versa dans sa bouche le contenu du tube en bambou.

Puis on attendit l'effet de la drogue du vieux guérisseur.

Marius et l'Hercule se montraient sceptiques, mais Mokoko et Islé restaient les yeux braqués sur le visage du mourant avec la foi des croyants dans l'attente du miracle.

Des heures se passèrent, lentes et tristes, sans amener le moindre chan-

gement dans l'état d'Auguste, dont le souffle semblait au contraire aller en s'affaiblissant. Le visage apparaissait décomposé, de plus en plus livide. Oh! la sinistre veillée! Par la porte ouverte de la case arrivaient les bruits de la nuit africaine. On entendait au loin les aboiements du chacal mêlés au hurlement de la hyène, aigu et saccadé comme un rire sinistre.

Mokoko et Islé, qui reconnaissaient ces cris, tremblaient en les entendant. Ces horribles animaux se réjouissaient-ils d'avance, prévenus par leur instinct que leur sinistre pourvoyeuse, la mort, s'occupait en ce moment de préparer leur festin?

Enfin cette triste nuit s'écoula, et le soleil parut à nouveau, brutalement, sans les transitions graduelles qui annoncent sa venue dans nos pays. En Afrique, pas d'aurore aux doigts de rose; mais l'apparition brusque d'une lame d'argent recouverte d'une poussière d'or, et le soleil est là! Le même disque de cuivre en fusion qui s'était enfoncé dans le couchant émerge à l'orient, et aussitôt le terrible brasier reprend sa fonction. Il se précipite pour achever de brûler ce qui lui aurait échappé la veille. La terre appartient pour douze heures au dieu du feu, dont elle n'est plus que l'astre incandescent.



Elle versa dans sa bouche le contenu du tube en bambou.

La lumière réservait aux amis d'Auguste une surprise agréable : quelle fut leur joie en constatant chez celui qu'ils considéraient comme un mourant un mieux sensible, inespéré!

Le clown semblait renaître de minute en minute, son teint avait perdu sa terrible teinte jaune, il ouvrait les yeux, reconnaissait ses amis qui l'entouraient et leur disait :

« Il me semble que je reviens de très loin... J'ai été bien malade.

— Oui, lui répondait Mokoko, toi bien malade, bon Auguste, mais toi guéri maintenant par petite Islé. »

Le clown était encore trop faible pour manifester sa reconnaissance à la fille de Mamoï, dont il avait, malgré son état, apprécié les soins dévoués. Il se borna à attirer les menottes de l'enfant à ses lèvres et à les baiser, puis il tomba dans un sommeil profond et réparateur.

« Quand il se réveillera, lui guéri! » annonça Islé simplement.

Doucement, à pas de loup, tous sortirent de la case pour laisser reposer le clown.

Au tour du « vieux filou ».

Puis on alla voir où en était Pardessus, qu'on avait laissé assez mal en point dans la case voisine.

Le caporal malgré lui était aussi beaucoup mieux. Sa figure s'était sensiblement dégonflée, et il demanda à ses visiteurs :

« Si seulement on pouvait me donner un petit verre d'eau-de-vie, il me semble que j'irais tout à fait bien. »

Marius et l'Hercule éclatèrent de rire à cette demande de celui qu'ils avaient laissé la veille demi-mort sous l'essaim des abeilles. Malgré le peu de sympathie que leur inspirait le vieux gredin, ils furent heureux de le voir guéri. Leurs remords s'en trouvèrent amoindris, et, à partir de ce moment, ils montrèrent pour l'ancien précepteur des sentiments moins hostiles.

Ce fut Marius lui-même qui porta à son ancien ennemi sa gourde pleine d'eau-de-vie, en lui disant :

« Allons, bois à ma santé, vieux filou, comme je bois à la tienne. »

Ils trinquèrent comme de vieux amis, et Pardessus pensait :

« Les abeilles m'ont fait bien mal, mais elles ont toujours servi à me rendre ami avec ce diable de capitaine. »

L'Hercule vint encore augmenter la satisfaction de Pardessus. Il apparut solennel à la tête de son lit, tel Napoléon visitant les pestiférés de Jaffa, et lui dit avec noblesse :

« Caporal, vous avez été blessé dans un service commandé; pour vous récompenser, je vous nomme sergent. »

Enfin Poum-Poum vint aussi dire son mot à son vieux bandit de copain, ainsi qu'il appelait Pardessus.

Il le regarda longuement, puis, s'esclaffant de rire, il s'écria :

« Bravo, maître Pardessus... Avant les abeilles vo aviez seulement le nez rouge, maintenant tout votre figure il est rouge... Ça est beaucoup plus biautifoul, et puis on voit plus du tout que vous êtes un ivrogne! »

Et ce fut ainsi que l'ancien précepteur commença à rentrer en grâce auprès de ses camarades.

Les abeilles avaient eu du bon tout de même.

CHAPITRE III

CHASSEZ LE NATUREL...

Dans la forêt vierge.

Après ces terribles alertes, la troupe de Mokoko avait repris sa marche régulière vers Koutonar, sans que rien ne vînt de nouveau l'entraver.

Auguste, complètement rétabli, n'avait même pas voulu profiter du hamac et des porteurs auxquels sa situation de convalescent lui donnait droit. Il marchait à pied en tête de la colonne, ou bien venait parfois à côté de la civière d'Islé, heureux de manifester sa reconnaissance à cette charmante et intelligente petite fille, à laquelle il était redevable de son retour à la santé.

« Cette petite moricaude, affirmait l'Hercule, c'est notre bon ange à tous. Sans elle, ni toi ni moi nous ne serions ici, car elle nous a sauvé la vie à tous les deux.

— Certes, renchérissait le clown, n'est-ce pas elle encore qui, grâce à sa présence d'esprit, a détourné le couteau que Julot le Tordu allait te planter lâchement dans le dos?

— Pas la peine parler tout ça, » disait Islé modestement, en essayant de détourner la conversation; mais elle ne réussissait pas à arrêter ses bons amis, qui ne tarissaient pas d'éloges sur son compte.

La route se poursuivait ainsi monotone. On avait quitté les régions dangereuses où régnait la fièvre jaune et on était arrivé dans ces contrées sauvages et désertes qui avaient encore échappé aux incursions des blancs.



« Allons! bois à ma santé, vieux filou! »

Plus de blockhaus fendillés jalonnant le pays comme des signes de conquête. Plus de pelotons de spahis ou de tirailleurs en tournée, qui en passant saluaient, un peu étonnés, cette troupe européenne dont ils ne reconnaissaient pas l'uniforme.

On traversait l'immense forêt vierge qui s'étend au nord-est du Soudan et sépare de la colonie française les territoires encore libres des tribus indigènes.

La marche était difficile dans les sentiers à peine visibles au milieu de cette végétation folle, de ce fouillis exubérant de palmiers, d'acajous, de fougères géantes, de rotins et de lianes enchevêtrés.

Dix nègres armés de haches faisaient l'office de sapeurs et frayaient la route devant la colonne.

Comme cette lumière voilée par les grands arbres, cette fraîcheur relative de l'ombre paraissait douce aux Français, après la désolation de la plaine brûlée par le soleil.

« A la bonne heure! disait Poum-Poum, on respire au moins, ici... C'est le parc Monceau! Seulement ça manque de marchand de coco. »

Peu importait d'ailleurs l'état du sentier. Les clowns s'amusaient des difficultés qu'ils rencontraient sur leur route, et c'était une joie pour tous de voir les anciens artistes du cirque Fernandi sauter par-dessus un ruisseau, escalader les arbres tombés au travers du passage.

Cette gymnastique contribuait à les tenir en haleine et à occuper la monotonie des longues étapes.

En poursuivant un sapajou.

Un matin le taillis s'éclaircit, une lumière plus vive se projette sur les troncs lisses des arbres qui s'élèvent en futaie; des plantations de bananiers indiquent que la forêt est franchie. On va rentrer dans des régions habitées. Mokoko et Islé ne cachent plus leur joie; ce pays, c'est le leur. Ils reconnaissent des arbres, des animaux familiers. Ils écoutent avec émotion le cri spécial de l'oiseau appelé gamier, à cause du bruit spécial produit par son chant, qui évoque l'idée d'une gamme jouée sur un clavier.



C'était une joie pour tous de voir les anciens artistes du cirque Fernandi...

« Encore trois jours, trois jours seulement, disait le petit prince à sa camarade, et nous arriver à Akoutonar... nous combattre Badaboums. »

A cette idée, le fils du roi Toffa se retournait et conduisait avec

confiance sa troupe qui marchait gaillardement derrière lui. Il admirait la belle prestance de l'Hercule, le calme de Marius, l'adresse de Poum-Poum. Il était si heureux, le brave petit Mokoko, qu'il couvrait le traître Pardessus lui-même d'un regard indulgent.

Un événement heureux vint encore contribuer à augmenter les excellentes dispositions dans lesquelles se trouvait le régiment du petit roi.

Vers midi, la troupe se reposait et venait de terminer son repas composé de riz et de cornbeef. Poum-Poum, qui ne pouvait pas rester longtemps en place, s'était écarté du campement avec l'idée de capturer un singe.



Il s'immobilisa à cheval sur une branche.

Il avait envie d'avoir un singe, le bon clown, mais son désir n'était pas des plus faciles à réaliser. Les singes à longs poils étaient fort nombreux dans cette région, et on les voyait se poursuivre d'un arbre à l'autre, ou bien, installés sur une branche à hauteur respectable, regarder avec mépris ces humains qui venaient troubler leur solitude.

Souvent se passaient entre Poum-Poum et ces quadrumanes des scènes désopilantes.

Le clown, furieux de ne pouvoir s'emparer de l'animal qu'il désirait, se vengeait en lui tirant la langue, en lui faisant des grimaces, et aussitôt le singe répétait ces grimaces et les moindres gestes de Poum-Poum, pour la grande joie de Mokoko et d'Islé, que ce spectacle amusait follement.

Mais ce jour-là le clown était bien décidé à s'emparer d'un « monsieur singe », comme il le disait dans son langage pittoresque. Il s'était donc écarté de la colonne, portant dans sa main une corde roulée en lazzo qu'il comptait lancer sur son ennemi pour le capturer.

Ayant distingué au faîte d'un érable un superbe sapajou, Poum-Poum avait grimpé sur l'arbre et commençait sa chasse; mais soudain il s'arrêta, s'immobilisa à cheval sur une branche et, les mains en abat-jour sur ses yeux, sembla prodigieusement intrigué par le spectacle qu'il apercevait du haut de son observatoire.

Il faut croire que ce qu'il avait vu était particulièrement intéressant, car,

abandonnant son sapajou, le clown se laissa glisser le long de l'arbre et se dirigea en courant vers le campement.

Quand l'Hercule et Marius virent leur camarade revenir ainsi en courant et en agitant ses bras, ils crurent à quelque alerte, à une attaque des ennemis. Déjà l'Hercule s'apprêtait à faire prendre les armes à sa troupe, mais Poum-Poum l'arrêta.

« Attendez, dit-il, et surtout faisez pas de bruit avec votre grosse voix. »

Puis le clown expliqua la cause de son émotion devant le conseil au grand complet, composé de Mokoko et de ses ministres.

Les scrupules de Pardessus.

« Là-bas, dit-il, j'ai vu une caravane de Maures qui conduisent un troupeau de chevaux.

— Eh bien! après? demanda Auguste, sans comprendre où son ami voulait en venir... Cela n'a rien d'extraordinaire, et nous n'avons rien à craindre de ces gens, qui sont probablement des marchands en route vers Tombouctou, où ils vont vendre leurs animaux. »

Poum-Poum sourit mystérieux.

« Nous n'avons rien à craindre de ces gens-là en effet, dit-il, surtout qu'ils sont tout au plus une dizaine et que nous sommes au moins cinquante; mais eux pourraient avoir quelque chose à craindre de nous. »

Le prince Mokoko intervint.

« Pourquoi? demanda-t-il. Eux pas Badaboums. Eux pas ennemis à moi.

— Peut-être, continua le clown en parlant petit nègre lui aussi pour mieux se faire comprendre de Mokoko. Marchands pas ennemis, c'est possible, mais marchands avoir des chevaux, et chevaux, ça bon pour nous! Voilà pourquoi je propose nous attaquer caravane et nous emparer chevaux pour constituer à nous beau régiment cavalerie. »

Ce discours produisit sur les différents membres du conseil des impressions diverses. L'Hercule s'écria d'abord :

« Eh! qu'avons-nous besoin de chevaux et de cavalerie? Mes soldats suffisent largement à nous assurer la victoire. »

Mais Auguste, par contre, était assez enclin à approuver le projet de son ami. Certes, si on arrivait devant Akoutonar avec un peloton de cavalerie, l'effet moral serait peut-être important sur les habitants de ce village et contribuerait à leur faire accueillir plus sûrement le fils de leur ancien souverain.

Mokoko était d'ailleurs de cet avis.

« Bon ça... très bon les chevaux, dit-il; moi vouloir entrer sur un cheval entre vous tous dans Akoutonar. »

On sait que depuis qu'on était en Afrique le petit roi avait repris son autorité et que ses désirs étaient respectueusement suivis par ses compagnons.

« Puisque le prince le veut, dit Auguste, on pourrait essayer de capturer ce convoi.

— Bravo! s'écria Marius en se frottant les mains... Voilà une bonne idée, pas

moins... On va se battre peut-être un peu... Ça nous distraira, nom d'une rascasse! »

L'Hercule vit qu'il n'avait personne de son côté dans cette discussion, et, sans enthousiasme, il se décida à prendre le commandement de ses troupes en vue de l'expédition qu'on s'était décidé à entreprendre.

Quand Pardessus apprit qu'on allait se battre, il ne put dissimuler le peu de goût qu'il avait pour ce genre d'exercice.

« Allons, bon! grommelait-il, ça n'allait pas trop mal depuis quelque temps, on ne m'ennuyait plus, on ne me donnait plus de paquets à porter, on était



A peine les Arabes eurent-ils aperçu ces blancs, qu'ils jugèrent utile de prendre la fuite.

même avec moi assez gentil; j'espérais qu'on allait me laisser tranquille; et voilà que ce gros imbécile d'Hercule vient me dire qu'il faut aller se battre contre des Maures qui mènent des chevaux, afin de leur prendre leurs animaux. Quelle idée ridicule et dangereuse! »

Ayant ainsi formulé ces craintes, Pardessus réfléchit un moment, puis il ajouta :

« Sans compter que c'est malhonnête, ce que nous faisons là, parfaitement; on veut nous transformer en voleurs de grand chemin, tout simplement, et ce n'était pas la peine de faire toutes les histoires qu'ils m'ont faites parce que j'avais grignoté un peu de l'argent du roi Toffa, pour ensuite me donner l'ordre de détrousser les gens sur les routes. »

Fort de ce scrupule, Pardessus essaya de le faire comprendre à l'Hercule. Il lui dit que depuis qu'il était redevenu honnête homme, il lui répugnait de prendre part à une expédition de ce genre, et que pour l'exécuter il valait mieux ne s'adresser qu'aux troupes noires.

Je vous laisse à deviner l'accueil que le général et Marius firent à ce discours de Pardessus.

« Veux-tu aller te préparer, et plus vite que ça! s'écria l'Hercule avec des gestes singulièrement expressifs... A-t-on jamais vu un soldat qui discute les ordres de son chef!

— On va t'en coller, de l'honnêteté, vieux bandit! ajouta le capitaine Marius; et si tu ne marches pas tout de suite, c'est à moi que tu auras affaire! »

Pardessus n'insista pas; nous savons qu'il avait pour principe, dans ses rapports avec les clowns, de désarmer leur colère par sa soumission apparente. Ce système lui avait trop bien réussi jusqu'ici pour qu'il songeât à l'abandonner. Il courut prendre sa place dans la troupe, qui un quart d'heure plus tard s'élançait sur les traces de la caravane.

L'escadron « Poum-Poum ».

Heureusement pour l'ancien précepteur, l'affaire fut peu chaude.

A peine les Arabes conducteurs du troupeau de chevaux eurent-ils aperçu ces blancs qui s'avançaient vers eux, qu'ils jugèrent utile de prendre la fuite.

Les uns sautèrent sur une des montures du troupeau et s'en allèrent au triple galop, les autres disparurent dans un ravin qui bordait la route, en abandonnant aux assaillants les chevaux qu'ils conduisaient.

L'Hercule était furieux de cette trop facile victoire, mais Poum-Poum radieux s'empressa de s'assurer la possession des dix-huit chevaux qui constituaient le résultat de cette expédition. Il sauta sur le dos de l'un d'eux et ramena triomphalement le troupeau au campement.

Cette fois, le clown était au comble de ses vœux! Pour lui, une armée sans cavalerie n'existait pas, et il ne cessait de crier :

« Maintenant nous sommes un vrai régiment... »

Auguste fut moins enthousiaste que son camarade. Il observa, non sans justesse, qu'on avait bien des chevaux, mais pas de cavaliers à mettre dessus, ensuite qu'il faudrait nourrir ces animaux, ce qui ne serait pas toujours facile.

Mais Poum-Poum répondit simplement :

« Nommez-moi colonel, laissez-moi prendre dans les bagages une pièce d'étoffe rouge, et ce soir je veux que le prince Mokoko passe la revue de la cavalerie de sa garde. »

Bien entendu, le petit prince accéda à ce désir, et aussitôt le clown se mit à faire ses préparatifs.

Il avait devant lui une journée pour créer de toutes pièces son corps de cavalerie de la garde. C'était peu, mais le nouveau colonel ne connaissait pas d'obstacles.

Il commença par parquer tous ses cheveaux sur la place du village et plaça des sentinelles tout autour, avec la consigne expresse d'empêcher qui que ce soit de venir le déranger.

Hercule, fort de son titre de général, voulut venir voir ce que préparait Poum-Poum, mais celui-ci l'éconduisit en disant :

« C'est une surprise... Laissez-moi travailler à ma surprise. »

Et le général, blessé dans sa dignité, dut obéir à son nouveau colonel.

Le clown accepta comme collaborateurs le capitaine Marius et une dizaine de noirs qu'il était allé choisir dans la troupe des porteurs. Toute la journée on vit de loin (car personne n'avait le droit d'approcher l'enceinte réservée), on vit



Stimulé par les applaudissements, le clown se surpassa.

Poum-Poum s'agiter, tailler dans les pièces de drap rouge, fabriquer des brides avec des cordes, installer des torches résineuses tout autour de son camp mystérieux.

A l'heure du dîner il travaillait encore, et Mokoko vint lui demander :

« Et la revue, Poum-Poum ?

— Après le dîner, répondit le clown.

— La nuit ?

— Oui, la nuit. »

Quand l'Hercule eut connaissance des projets du nouveau colonel, il hocha les épaules, méprisant, et dit :

« Poum-Poum n'est pas sérieux... On ne passe pas une revue la nuit. »

Vers neuf heures, Mokoko, Islé, l'Hercule et Pardessus terminaient leur repas quand ils entendirent un vacarme épouvantable de tams-tams. C'étaient les nègres du colonel qui annonçaient ainsi que la surprise de Poum-Poum était prête.

Le petit prince, suivi de son premier ministre et d'Islé, se dirigea vers le campement, et là un spectacle extraordinaire s'offrit à ses yeux.

La « revue ».

Sur le sol de la place, éclairée par des torches de bois résineux fixées à des piquets, était tracée une piste circulaire qui rappelait celle d'un cirque. Tout autour étaient rangés des troncs d'arbres ou des caisses qui figuraient les gradins. Enfin, un grand rideau rouge fermait l'entrée des coulisses de ce cirque improvisé et cachait les acteurs.

Mokoko, ravi du spectacle amusant que lui offrait son ami Poum-Poum, s'assit avec Islé dans la loge d'honneur sur deux caisses renversées. Les noirs de l'escorte et les porteurs, attirés par les bruits joyeux du tam-tam qui pour eux signifiait danse et réjouissance, s'installèrent sur les troncs d'arbres ou restèrent debout tout autour de la piste circulaire.

Poum-Poum, voyant les spectateurs au complet, fit son entrée.

Le colonel du régiment de la garde apparut soudain sortant de l'écurie vêtu d'une sorte de souquenille rouge qui rappelait de très loin une veste de spahi, d'autant plus que, pour la facilité de ses mouvements, il avait les jambes nues jusqu'aux genoux.

Poum-Poum, monté sur un de ses chevaux harnaché avec une simple corde, arriva au galop devant la loge royale et salua gravement.

Puis il se mit à tourner en rond autour de la piste, se livrant à tous les exercices de la voltige la plus folle et la plus échevelée.

Il sautait par terre, rebondissait sur le dos de sa monture, faisait des sauts périlleux prodigieux, tout cela entremêlé de lazzis et de mines drolatiques qui enthousiasmaient les noirs.

Stimulé par les applaudissements de ces spectateurs d'un nouveau genre, le clown se surpassa. Il travailla avec une fantaisie, une hardiesse qu'il n'avait jamais montrée même dans ses meilleurs jours au cirque Fernandi.

Il fut infatigable. Quand ses exercices de voltige furent terminés, il présenta en liberté ses chevaux capturés le matin même.

Et, chose extraordinaire, dont était seul capable ce dresseur extraordinaire, il arriva à se faire obéir de ces animaux à demi sauvages. Muni d'un grand fouet qu'il s'était fabriqué, il les força à galoper par deux et par quatre, il les fit changer de main, et enfin les arrêta en ligne devant Mokoko et Islé qui trépignaient de joie.

Pendant ce temps, les tams-tams continuaient à faire rage, et les nègres accompagnaient leur vacarme de leurs cris de fête :

« Bétic ! Bétic ! Bolkans noua ! »

Mais les assistants n'étaient pas encore au bout de leurs étonnements. Après les exercices équestres, on vit Marius entrer à son tour sur la piste et installer une barre fixe composée d'un jeune arbre maintenu sur des piquets par des cordes tendues.

Le Marseillais avait été dans le temps un excellent gymnaste, et il lui

en restait quelque chose. Il se pendit à la barre et fit des rétablissements, des soleils, qui recueillirent aussi les applaudissements des spectateurs.

Le « général » n'y tient plus.

Quand ce nouveau numéro fut terminé, on vit un gros homme qui des gradins sautait dans l'arène.

C'était Hercule, mais oui, Hercule, grisé par le succès de ses anciens camarades, par les lumières, par le bruit des tams-tams et des applaudissements.

Il oubliait sa grandeur, son titre de général, et il voulait, lui aussi, faire sa partie dans le programme, montrer sa force aux noirs.

Il arracha son uniforme et étala orgueilleusement aux yeux de tous ses énormes bras nus musculeux et tatoués, puis il sembla chercher à ses pieds les haltères avec lesquels il avait l'habitude de travailler.

Il n'y en avait pas.

Le colosse ne s'embarrassa pas pour si peu; il s'avança vers les noirs, en empoigna deux, qui se prêtèrent à ce jeu, et les porta au centre de l'arène. Là il se mit à jongler avec ces hommes, pourtant de poids respectable; il les leva lentement au-dessus de sa tête et enfin en tint un sur son bras tendu.

D'unanimes acclamations saluèrent ce travail, et l'Hercule voulut faire encore mieux.

Il disparut par la porte des écuries et revint en conduisant par la crinière un des chevaux de Poum-Poum qu'il était allé chercher.

L'animal résistait. Alors que fit le colosse? Il passa sa tête entre les pattes de devant du cheval récalcitrant, empoigna aux jarrets les jambes de derrière et souleva la bête, avec laquelle il fit, en la portant ainsi, deux fois le tour du cirque.



Alors que fit le colosse?

Ce fut un triomphe. Les nègres acclamaient cet homme si fort avec frénésie; l'Hercule salua son public en mettant la main sur son cœur et, satisfait d'avoir produit son effet, quitta la piste. Poum-Poum reparut et annonça avec son plus bel accent anglais :

« Messieurs et dames, vo povez maintenant rentrer à la maison par le dernier métro s'il est pas encore passé... la revue elle est finie... Miousic! »

Et ce fut ainsi que se termina ce que Poum-Poum appelait une revue, et qui fut en réalité une admirable représentation improvisée. Ceci prouve une fois de plus la vérité du vieux proverbe :

« Chassez le naturel, il revient au galop. »

Les clowns du cirque Fernandi, à cinq cents lieues de Paris, avaient éprouvé, un soir, la nostalgie de leur métier.

Il avait suffi de la vue de quelques chevaux, du bruit des tams-tams, de l'éclat des torches, pour aussitôt transformer et le général du Régiment Mokoko et le colonel de la garde en Poum-Poum et en Hercule forain.

Seul Auguste avait résisté à cette attraction du métier exercé pendant toute sa vie.

C'est que l'ancien pitre n'avait jamais aimé, lui, les fonctions ridicules et sans gloire qu'il avait dû exercer par besoin.

Auguste était loin d'être en réalité le personnage grotesque, la mouche du coche, l'*Auguste* enfin qu'il avait joué dans le cirque.

Cette représentation foraine eut d'ailleurs d'excellentes conséquences au point de vue de l'obéissance et du respect que les noirs devaient avoir par la suite pour leurs chefs blancs. Ces hommes à l'esprit fruste et enfantin, admirateurs avant tout de l'adresse et de la force brutale, furent, à dater de ce jour, entièrement dévoués à des gaillards comme l'Hercule et comme Poum-Poum.

Et en rentrant se coucher dans leur case, après que Mokoko leur eut fait distribuer à chacun une ration d'eau-de-vie pour compléter la fête, on les entendit qui se disaient entre eux, avec des yeux admiratifs :

« Forts, les blancs, et adroits plus que nous ! »

A dater de cette soirée, le général et le colonel pouvaient tout demander à leurs soldats noirs. Ils pouvaient être sûrs qu'ils seraient obéis aveuglément, car le nègre montre un dévouement sans bornes à ceux dont il a reconnu la supériorité.

N'aurait-elle eu que ce résultat, la « revue » de Poum-Poum n'avait pas été inutile.



Pardessus ne comprit pas ce qu'il lui demandait.

CHAPITRE IV

MISSION DE CONFIANCE

La force, ou la ruse?

« Akoutonar!... Voilà Akoutonar! »

Ce cri était poussé par le prince Mokoko et Islé le matin où, du haut d'une légère éminence, les enfants aperçurent dans le lointain leur village natal. C'était la capitale du roi Toffa, cet amas de cases pressées dans l'intérieur d'une enceinte formée d'un côté par le fleuve qui arrosait la ville, et de l'autre par un ravin profond dont les bords étaient fortifiés par une triple rangée de pierres et de madriers.

Akoutonar! Ce nom sonore évoquait pour tous la fin du long voyage, le commencement des combats, la lutte, les aventures, le triomphe ou la mort.

Tandis que le petit roi et Islé, le visage illuminé de joie, se montraient anxieusement les toits de la ville, cherchaient à deviner ce qui se passait à l'intérieur, Auguste et Marius fouillaient le terrain de leur jumelle et se demandaient comment ils allaient procéder pour entrer en vainqueurs dans ce pays ennemi.

Tout paraissait calme; aux environs on voyait quelques nègres circuler paisiblement sur la rive du fleuve, occupés sans doute à la pêche. Rien ne semblait faire prévoir que l'arrivée de la troupe ramenant le prince Mokoko fût connue des habitants.

Mais Auguste, en chef prudent, ne se fiait pas à cette indifférence apparente, et, avant d'aller plus loin, il donna l'ordre à Hercule de cacher soigneusement son armée dans le petit bois qui s'étendait depuis la colline sur laquelle ils se trouvaient jusqu'au fleuve.

« Surtout pas de bruit... tout le monde couché et invisible. »

Telle fut la consigne donnée à la troupe.

Cette consigne ne déplaisait pas à Pardessus, qui, en sa qualité de sergent, fut chargé de la faire exécuter. Les noirs étaient d'ailleurs habitués à se dissimuler derrière les moindres accidents de terrain, à se tapir dans un trou ou dans le feuillage des arbres. Ils comprirent donc à merveille ce qu'on leur demandait, et en quelques minutes ils avaient tous disparu comme s'ils étaient entrés dans le sol. Seuls les chevaux, les fameux chevaux de Poum-Poum, furent plus difficiles à dissimuler. Quelques-uns avaient commencé à hennir en sentant l'approche d'un pays habité, et Auguste craignait que leurs cris ne donnassent l'alarme aux ennemis. Mais le clown se chargea de cacher sa cavalerie et de la rendre silencieuse. Pour arriver à ce résultat, il attacha

ses animaux la tête en l'air à des branches d'arbres élevées dans l'intérieur du bois et resta auprès d'eux pour les surveiller.

Un conseil de guerre réunissant Mokoko, le capitaine Marius, Auguste et l'Hercule fut tenu. Les décisions à prendre étaient délicates.

Fallait-il profiter de la surprise dans laquelle on plongerait les habitants d'Akoutonar en exécutant contre la ville une attaque subite, foudroyante, ou bien valait-il mieux opérer par ruse, sans s'exposer à des effusions de sang inutiles ?

L'Hercule, bien entendu, était pour le combat.



« Akoutonar! voilà Akoutonar! »

« Pas besoin de tant d'histoires, disait-il, pour entrer dans ce village en paille... Je n'ai qu'à partir avec mon armée, mon artillerie, et vous verrez bientôt tous ces moricauds détaler devant nous comme des lapins. »

Mais Auguste et surtout Marius ne paraissaient pas aussi convaincus que le général du succès de la tentative. Le capitaine avait pris dans l'expédition l'autorité que lui donnaient son grade et l'habitude qu'il avait du commandement. Auguste lui avait délégué ses pouvoirs, et c'est lui qui devenait le véritable chef de l'expédition ; aussi ce fut son avis qui prévalut. Il l'exprima en ces termes :

« Mes amis et toi, moricaud, pas de bêtises !... Si vous écoutez votre Hercule que le mistral emporte, nous risquons de nous faire tous démolir par ces noirs, qui sont peut-être vingt fois plus nombreux que nous.

— Eh! qu'est-ce que ça nous fait? interrompit le général furieux de voir qu'on discutait encore son autorité ; on cogne dans le tas, et ça y est ! Pour ma part, ce n'est pas vingt de ces négrillons qui me gêneront. »

Le capitaine sourit de cet enthousiasme, qui au fond ne lui déplaisait pas, et, serrant amicalement la main du gros homme, il lui dit :

« C'est bien, Hercule, je sais que tu es un brave. Nous aurons sans doute besoin d'avoir recours à ton courage et à la puissance de ton armée, mais auparavant il importe que nous sachions à peu près la force des ennemis que nous avons à combattre.

— Bah! » fit le colosse avec indifférence.

Marius continua :

« Tu es trop bon militaire pour ne pas savoir qu'avant d'opérer une attaque, il est nécessaire d'envoyer une reconnaissance... C'est l'enfance de l'art.

— Évidemment je sais tout ça, répondit l'Hercule, flatté des compliments du capitaine et dès lors plus conciliant.

— Bon, reprit ce dernier; nous allons donc nous entendre à merveille. Ce qu'il faut que nous sachions avant tout, c'est le nombre et l'état d'esprit des gens qui habitent Akoutonar. Cette ville est-elle occupée par les anciens sujets du roi Toffa ou par les Badaboums? Voilà ce qu'il est important de connaître. »

Mokoko, vers lequel le capitaine s'était tourné en posant cette question à laquelle il était le plus qualifié pour répondre, prit la parole :

« Moi certain, dit-il, Badaboums sont dans ville... Eux habiter vilain pays sans eau, sans arbres; voilà pourquoi eux sont venus prendre notre ville plus jolie que la leur et où la chasse est plus belle. »

Ce renseignement du petit roi fut précieux pour Marius.

« En ce cas, plus d'hésitations, dit-il. Si les Badaboums occupent la ville, nous ne pouvons pas, avec soixante hommes, tenter au hasard une attaque qui risquerait de faire couler inutilement beaucoup de sang.

— Mais, interrompit Mokoko, qui suivait cette discussion avec le plus grand intérêt, les anciens sujets de papa se battront avec nous dès qu'ils me verront, et aideront nous à vaincre les Badaboums. »

Marius acquiesça de la tête.

« Justement, dit-il, c'est sur cette éventualité que doit être fondée notre action. Il est évident que nous n'avons de chance de réussite que si les Akoutonars sont restés fidèles au roi Toffa et, en voyant son fils, marchent derrière lui pour secouer le joug des Badaboums. »

Le petit Mokoko s'écria avec force :

« Akoutonars fidèles à Mokoko... J'en suis sûr.

— C'est ce que nous allons savoir bientôt, » conclut Marius.

La mission de Pardessus.

Le capitaine expliqua alors en détail le plan de campagne qu'il proposait.

Il fallait d'abord envoyer dans la ville un éclaireur, un espion, qui se rendrait compte du nombre de gens qui l'habitaient et de leur race.

Il saurait si les Akoutonars étaient en majorité ou bien si les Badaboums, comme c'était possible, les avaient complètement chassés pour prendre leur place.

Cet envoyé devrait s'assurer aussi que la présence du Régiment Mokoko

dans le voisinage était ignorée; enfin il renseignerait à son retour les Français sur l'endroit par lequel l'attaque devrait être entreprise.

Ce projet si sage recueillit les suffrages de tous, même ceux de l'Hercule. Restait à désigner celui qui serait chargé de cette mission délicate. Envoyer un des nègres de l'escorte, était dangereux. On n'était pas assez sûr de ces mercenaires, et on pouvait craindre que celui qu'on désignerait, une fois au milieu de ses congénères, ne trahît le secret de l'expédition. D'autre part, détacher un des blancs seul dans cette ville ennemie était dangereux pour celui qui remplirait cette mission. On ignorait l'accueil que ces sauvages feraient à l'Européen tombant ainsi chez eux dans un but qu'ils ignoraient.


« Viens avec moi, nous avons quelque chose à te dire. »

Mais soudain Marius eut une idée.

« Parbleu! s'écria-t-il, il faut envoyer là-bas Pardessus. Il connaît la ville, puisqu'il l'a déjà habitée. Si les Akoutonars du roi Toffa y sont encore, ils reconnaîtront, eux aussi, le savant précepteur de leur ancien prince, et personne ne se méfiera de lui, car on va trouver un prétexte à son retour. »

Auguste et l'Hercule se regardèrent : la proposition de Marius leur souriait assez. Du moment qu'il fallait envoyer un éclaireur dans la ville, il semblait assez naturel que Pardessus fût choisi. Les nègres se méfieraient moins de lui que d'un blanc qu'ils n'avaient jamais vu, et puis, si la mission était périlleuse, elle revenait de droit à Pardessus. N'avait-il pas à racheter tous les torts qu'il avait eus envers le prince, la lâcheté dont il s'était montré coupable à son égard?

Mokoko lui-même était de cet avis.

« Bon ça, Pardessus, dit-il, et si Badaboums couper cou à lui, tant pis! Vaut mieux lui qu'un autre! »

Pardessus tient à sa tête.

La question était tranchée, il ne restait plus qu'à obtenir l'acquiescement du principal intéressé. Marius sortit pour aller chercher Pardessus et l'amener devant le conseil, où on lui annoncerait la bonne nouvelle. L'ancien précepteur dormait paisiblement dans le bois, étendu à l'ombre d'un énorme fromager, au milieu des nègres cachés tout autour de lui, silencieux et muets.

Le Marseillais poussa du pied le corps du sergent endormi et lui dit :

« Viens avec moi... nous avons quelque chose à te dire. »

Pardessus, brusquement réveillé, commença par regarder de travers le capitaine qui venait ainsi troubler un repos dont il avait si grand besoin après les fatigues de la route. Après avoir ouvert avec peine un œil, puis l'autre, il grogna et tenta de se retourner de l'autre côté pour reprendre son somme interrompu. Mais Marius était peu patient. Il se baissa, empoigna le malheureux et, après l'avoir secoué avec la délicatesse qu'il apportait dans ses mouvements, le mit de force sur ses pieds en lui criant :

« Mais viens donc, animal!... Il ne s'agit pas de dormir, on t'attend au conseil pour te charger d'une mission de confiance. »

Pardessus se rendit à cette invitation sans le moindre enthousiasme. Ces mots : *mission de confiance*, sonnaient assez mal à ses oreilles, et il grommelait à demi-voix, tout en bâillant à se décrocher la mâchoire :

« Qu'est-ce qu'ils me veulent encore? Moi qui espérais qu'ils allaient me laisser tranquille! »

Marius ne tarda pas à satisfaire sa curiosité.

« Mon gaillard, expliqua-t-il, nous avons décidé de te confier une mission délicate. Si tu réussis, tu auras une fois pour toutes racheté tes fautes, et tout le monde les oubliera pour toujours. Tu ne seras plus parmi nous un prisonnier, un subalterne, tu auras gagné à la fois tes galons et ton pardon. »

Pardessus jeta sur son interlocuteur un regard timide, et ce fut avec émotion qu'il demanda :

« Qu'est-ce qu'il faudra que je fasse pour ça? J'ai peur que ce ne soit bien difficile... bien dangereux, et moi, vous savez, je ne suis pas fait pour les choses dangereuses... Je n'ai pas l'âme d'un héros. »

Cet aveu provoqua un rire général parmi les membres du conseil, et à son tour Auguste continua :

« C'est vrai, Pardessus, dit-il, tu n'as pas eu jusqu'ici, en effet, l'âme d'un héros; la vérité m'oblige même à dire que tu as eu l'âme d'un simple gredin. Mais l'occasion se présente pour toi de racheter tes crimes, de t'assurer, dans l'expédition que nous tentons, ta part de richesse et d'honneur; vas-tu refuser cette occasion?

— Non, finit par répondre Pardessus avec effort. Je ne demande pas mieux que de vous montrer ma bonne volonté, mais il ne faut pas me demander de

me battre ou de risquer ma peau... Je ne pourrais pas... même si je voulais. »

Les membres du conseil de guerre se regardèrent avec inquiétude. La pleutrerie de cet homme était si complète, il l'avouait avec une telle franchise, qu'ils ne savaient plus s'ils devaient encore compter sur lui pour recueillir les renseignements qui leur étaient indispensables. Marius cependant insista.

« Pardessus, dit-il, nous te laissons le choix. Ou bien tu vas partir tout de suite pour t'acquitter de la mission que nous allons te donner, ou bien nous te renvoyons de notre troupe et nous te laissons tout seul dans ce pays, livré à toi-même. Tu te débrouilleras comme tu le pourras pour vivre et défendre ta précieuse peau contre les sauvages.

« Voilà notre dernier mot; nous te laissons trois minutes pour te décider. »

Après avoir posé cet ultimatum, le capitaine tira sa montre de son gousset et, tranquillement, se mit à compter les secondes, les yeux fixés sur le cadran.

Pardessus faisait de la peine à voir, tant il avait l'air malheureux. Il se trouvait vraiment dans une terrible impasse. S'il refusait d'obéir, on l'abandonnerait, et il savait par expérience les dangers qu'il ne pouvait manquer de courir dans ce pays, où la guerre bientôt déchaînée rendrait sa situation encore plus difficile. D'autre part, il frémissait à l'idée de ce qu'allait lui proposer cet enragé de capitaine.



« Tu es parfait ainsi, mon vieux. »

« Cinquante-huit!... cinquante-neuf... soixante! » comptait tranquillement ce dernier.

Pardessus n'y tint plus.

« Mais enfin, demanda-t-il d'un ton suppliant... quelle est cette mission dont vous voulez me charger?

— On va te le dire, » répondit Auguste.

Longuement le clown, le capitaine et Mokoko lui-même expliquèrent à l'ancien précepteur ce qu'on attendait de lui.

Pardessus écoutait atterré : ce qu'il entendait lui paraissait plus épouvantable que tout ce qu'il avait craint.

Il lui faudrait aller tout seul dans cette ville, maintenant habitée par ces cruels Badaboums dont il avait tellement entendu parler, au temps où il était le confident et l'ami du roi Toffa. Il se présenterait comme venant de Paris, en vue d'apporter à ce souverain, dont il ignorait la défaite, des nouvelles de son fils.

« Tu annonceras de plus aux Badaboums, ajouta Auguste, que le prince Mokoko se trouve si bien en France, qu'il ne songe nullement à revenir dans son pays et qu'il ne connaît rien, lui non plus, des événements qui l'ont bouleversé. »

Mokoko, dès qu'il eut entendu ces paroles du clown, s'écria furieux :

« Non, dit-il, toi pas dire ça... personne croira Mokoko oublier sa patrie. »

Auguste calma cette indignatiou du petit prince.

« Laissez, dit-il, les Badaboums seront tellement heureux quand ils sauront que vous ne pensez pas à revenir, qu'ils sont capables de recevoir à merveille celui qui leur apportera cette bonne nouvelle. Grâce à ce mensonge, Pardessus pourra retourner bientôt parmi nous, en nous apportant les renseignements dont nous avons besoin. »

Le petit prince ne dit plus rien, mais on voyait qu'il souffrait en lui-même de la lâcheté dont ses sujets allaient le croire coupable, même momentanément.

Quant à Pardessus, les dernières paroles d'Auguste l'avaient un peu rassuré. Du moment qu'il s'agissait de mentir, de ruser, il se sentait plus à son aise, et cette mission d'espionnage lui convenait mieux que toute autre. Aussi se décida-t-il pour la première des propositions que lui avait faites le capitaine. Certes, il n'y allait pas gaiement, mais, après tout, il était tout de même moins dangereux pour lui de se rendre en éclaireur dans Akoutonar, en sentant derrière lui l'appui de toute l'armée des blancs, que d'être abandonné seul dans le pays.

Il annonça :

« Eh bien, soit, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, je vous obéirai ; j'irai dans la ville, et je ferai mon possible pour revenir vous dire ce que j'y aurai vu.

— C'est pas malheureux ! répliqua Marius... Et maintenant, dépêche-toi d'aller te préparer. »

L'habit fait le moine.

Il ne pouvait être question pour Pardessus de se rendre dans la ville avec son uniforme kaki, portant brodées sur le col les initiales du prince Mokoko.

L'aspect essentiellement militaire de cet uniforme ne pouvait que rendre celui qui le portait suspect aux habitants de la ville.

« Quel dommage, soupira Marius, que Pardessus n'ait pas emporté avec lui sa fameuse redingote noire et son chapeau haut de forme, avec lequel il fit son premier séjour dans ce pays ! Les habitants d'Akoutonar avaient l'habitude de le voir avec cette tenue, et ils auraient tout de suite reconnu l'ancien précepteur de leur petit prince.

— Oui, opina Mokoko... tous connaissaient vilain habit noir du savant blanc. »

Pardessus, quand ils eurent fini de parler, les regarda de son œil fuyant, et timidement, comme à regret, il murmura :

« J'ai porté mon habit noir dans les bagages... »

Mais l'Hercule, furieux, ne le laissa pas achever.

« Comment! s'écria-t-il, tu m'as désobéi, tu as emporté sans me le dire des effets civils... pourquoi?... Que voulais-tu donc en faire? »

L'ancien professeur n'osa pas répondre qu'il avait espéré pouvoir fausser compagnie à ses camarades au cours du voyage, et que c'était pour cette raison qu'il s'était muni d'un costume plus discret que l'uniforme kaki du Régiment Mokoko. Il se borna à hocher la tête, sans rien dire.



Les réflexions de Pardessus n'étaient pas couleur de rose.

« Eh! vilain merle, s'écria l'Hercule, puisque tu as ce sale vêtement de gratte-papier, va le mettre tout de suite et viens nous trouver ici, où nous te donnerons les dernières instructions avant ton départ. »

Pardessus obéit et alla chercher dans les bagages, où il l'avait cachée, sa tenue civile.

Quand il revint, un quart d'heure après, les clowns ne purent retenir, en le voyant, un mouvement de satisfaction.

Ce personnage vêtu de noir, avec son pantalon long qui tire-bouchonnait sur ses jambes, sa chemise fripée et son chapeau haut en accordéon, leur parut si ridicule, si piteux dans ce cadre lumineux et exotique, qu'il leur sembla impossible que les noirs pussent avoir sur son compte le moindre soupçon.

« Tu es parfait ainsi, mon vieux, » lui dit Marius.

Et, désignant avec un gros rire le plastron couvert de taches graisseuses de la redingote, il ajouta :

« Et puis, s'ils veulent te manger, le bouillon sera meilleur. »

Pardessus fut le seul à ne pas rire. A part lui, il trouvait que ce Marseillais avait des plaisanteries de fort mauvais goût.

Auguste cependant ouvrit deux boîtes qu'il s'était fait apporter, et en sortit différents objets qu'il montra au professeur.

« Tu vois, lui dit-il, voici des cadeaux que tu remettras au chef des Badaboums pour te concilier ses bonnes grâces. Il y a là dedans des colliers de perles, des pipes, des couteaux et deux revolvers. »

Pardessus fit signe de la tête qu'il avait compris.

« L'un de ces revolvers est chargé, continua le clown, il est pour toi et te servira à te défendre si tu en es capable; quant à l'autre, tu le donneras au souverain noir. »

Le sergent malgré lui prit les objets qu'on lui confiait, les mit dans un sac qu'on lui attacha sur le dos et se prépara à partir.

Au moment où il prenait congé des membres du conseil, Mokoko montra son bon cœur.

Il connaissait la cruauté de ces Badaboums que Pardessus allait affronter jusque dans leur repaire, et, pris d'une soudaine sympathie pour cet homme qui allait au-devant de dangers fort réels, il lui tendit la main et lui dit :

« Merci, Pardessus... Si toi réussis, moi tout oublier et donner récompense à toi. »

Le mouvement spontané de l'enfant toucha également le capitaine et les clowns. Tous souhaitèrent à Pardessus une heureuse chance et un prompt retour.

Un quart d'heure après on vit la silhouette peu élégante de ce civilisé en chapeau haut, cheminant d'un pas peu rapide à travers la plaine, vers la ville mystérieuse.

« Pauvre Pardessus ! fit Islé... lui peut-être tué par Badaboums.

— Bah ! s'exclama Marius. S'ils l'empalent, ça ne fera jamais qu'une canaille de moins sur la terre. »

CHAPITRE V

LES DEUX REVOLVERS

Voilà l'ennemi!

Elles n'étaient pas couleur de rose, les réflexions que faisait Pardessus à mesure qu'il s'approchait de l'ancienne capitale du roi Toffa! Plusieurs fois il fut sur le point de rebrousser chemin et de s'enfuir n'importe où, plutôt que de pénétrer dans la ville, où la réception qui l'attendait ne laissait pas de l'inquiéter fortement.

C'est que tout était bien changé depuis qu'il était venu pour la première fois dans ce pays à la suite d'une caravane de traitants juifs. A ce moment,



Ces nègres n'étaient pas semblables à ceux qu'il avait connus autrefois.

le roi Toffa régnait sur une tribu de nègres doux et pas méchants, tandis que maintenant ceux qui occupaient la ville, c'étaient ces farouches Badaboums sanguinaires et même, disait-on, un peu anthropophages.

La perspective de servir de nourriture à ces nègres faisait passer dans le dos du pauvre diable un frisson de crainte douloureuse. Mais, d'autre part, se sauver... pour aller où? Il faudrait bien qu'il se trouvât un jour ou l'autre face à face avec les naturels de cette contrée éloignée de tout. Et alors il risquerait autant qu'en accomplissant sa mission.

« Ah! nom d'un chien! grognait-il, j'en ai eu une idée, de rester avec ces clowns de malheur! Il valait cent fois mieux crever de faim sur les trottoirs de Montmartre que d'être exposé à des dangers pareils. Au moins, si je n'avais pas eu de quoi manger, je ne risquais pas d'être mangé moi-même. »

Pardessus, tout en monologuant ainsi, était arrivé à l'extrémité de la grande avenue d'arbres par laquelle on entrait dans la ville d'Akoutonar. Il reconnaissait maintenant tous les détails d'un paysage qui lui était familier.

C'était le long de cette promenade qu'il venait rêver à ses projets ambitieux, à l'époque bénie où il était le favori du bon roi Toffa. C'est par là qu'il était parti un an plus tôt, doucement bercé dans la civière et serrant contre son cœur son sac qui contenait les lingots d'or et le diamant vert.

Il croyait bien que sa fortune était faite alors. Mais non, il n'avait pas su profiter de ces richesses. Bêtement, il avait dilapidé l'argent au jeu, et il s'était laissé voler le diamant vert. Et le voilà de nouveau, un an plus tard, plus gueux encore qu'à cette époque, devant ce village perdu, exposé aux plus épouvantables dangers.

Pardessus, les jambes tremblantes, ruisselant de sueur, se sentit incapable d'aller plus loin. Il tomba épuisé par la peur sur la route, incapable de fuir autant que d'avancer. Il serait peut-être resté longtemps dans cette incertitude, s'il n'avait remarqué une trentaine de nègres qui sans doute l'avaient aperçu et venaient voir ce que c'était que ce blanc, échoué lamentablement à la porte de leur ville. En les voyant se diriger vers lui, Pardessus voulut se lever, s'enfuir, mais il ne le put pas; ses jambes lui refusaient tout service, et il resta là, pâle et tremblant, résigné à tout.

Il remarqua seulement que les nègres qui venaient vers lui n'étaient pas semblables à ceux qu'il avait connus autrefois. Ces nègres n'étaient pas beaucoup plus habillés que les Akoutonars, mais ils portaient sur leur poitrine des peaux de panthères, et sur la tête une sorte de bonnet d'osier que les plus riches recouvraient de perles, et que les moins fortunés blanchissaient à la cendre. Il se rappela que ces ornements étaient spéciaux à la tribu des Badaboums, les terribles Badaboums dont il avait entendu si souvent parler quand il était le précepteur de Mokoko.

Cependant, à mesure que la troupe approchait, Pardessus distingua au milieu d'eux une vingtaine de noirs sans bonnet d'osier et sans peaux de panthères. Ceux-là étaient chargés de paquets et donnaient l'impression d'être des prisonniers sous la garde des Badaboums, qui seuls étaient armés de la lance. A leur tête marchait un vieillard, suivi de deux nègres qui abritaient sa tête sous un grand parasol de paille rouge.

Le personnage qui avait les honneurs du parasol était un petit vieux décharné, vêtu d'une chemise en loques, et tenait dans la main le morceau de bois qui sert à la fois à ces sauvages de bouclier, de siège ou d'oreiller. Il lui adressa la parole en langue indigène.

Pardessus ne comprit pas ce qu'il lui demandait, mais, par sa mimique humble et suppliante, il expliqua qu'il ne voulait de mal à personne, et désirait au contraire apporter des cadeaux au chef de la ville.

Les Badaboums se consultaient du regard, se demandant ce qu'ils allaient faire de cet individu, quand un des prisonniers s'approcha du petit vieux qui

semblait commander cette troupe, et lui parla longuement en désignant du doigt le blanc.

Celui-ci entendit plusieurs fois prononcer son nom.

« Savant Pardessus! savant Pardessus! » répétait sans cesse le nègre à son maître, en continuant à le montrer à ses camarades.

L'ancien professeur, malgré son séjour assez long en Akoutonar, n'avait jamais pu arriver à distinguer un nègre d'un autre nègre. Il devina cependant que celui qui l'appelait par son nom devait être un des anciens sujets du roi Toffa qui le reconnaissait et expliquait aux Badaboums sa situation sociale et son ancien emploi à la cour du roi détrôné.



Pardessus se sentit empoigné à chaque bras par deux Badaboums.

Quoi qu'il en soit, dès que le prisonnier eut terminé ses explications, le vieux nègre à la chemise fit un signe, donna un ordre, et aussitôt Pardessus se sentit empoigné à chaque bras par deux Badaboums qui l'entraînèrent, sans trop de brusquerie, dans la direction de la ville.

Derrière eux suivait la troupe des prisonniers et des hommes armés. Pardessus était de moins en moins rassuré. Il marchait docilement, la tête basse, les yeux fixés sur la pointe de ses souliers; mais quand il tournait les yeux vers la droite ou vers la gauche, il voyait les figures peu rassurantes de ses deux gardes du corps, qui ne le lâchaient pas et continuaient à le tenir solidement par les bras.

Prisonnier de guerre.

On arriva ainsi à la grande place du village, que Pardessus reconnut du premier coup, car rien n'était changé dans l'aspect général de la ville, depuis son départ. Il vit au fond la grande case royale élevée sur ses trois marches de bois, à l'ombre des deux baobabs géants; plus loin, les cases des grands chefs, et enfin, au milieu, le poteau, le fameux poteau toujours planté solidement au centre de la place. Ce fut vers ce poteau que les gardes du corps conduisirent Pardessus. Puis, l'un d'eux étant allé chercher une corde, on attacha solidement le malheureux professeur au poteau par une jambe et par un bras. Toutefois on laissa la corde suffisamment longue pour qu'il pût se lever, s'asseoir et faire quelques pas autour de son poteau.

Pardessus n'usa pas de cette faculté. De plus en plus effrayé à l'idée du sort que lui présageait cette réception, il était tombé sur le sol et regardait tout ce qui se passait autour de lui. Son arrivée semblait produire une grande sensation dans le pays, car on entendit bientôt résonner le bruit des tams-tams. De tous côtés accoururent les nègres, qui venaient regarder avec curiosité le blanc prisonnier.

Pardessus, malgré son état de dépression, remarqua que cette foule était composée de deux éléments, les Akoutonars et les Badaboums. Grâce à leurs signes distinctifs et aux armes que seuls portaient ces derniers, il était facile de distinguer les deux tribus qui occupaient la ville.

L'ancien précepteur fut étonné de voir que plusieurs nègres de ceux qui ne portaient pas le casque d'osier lui faisaient des signes amicaux. L'un d'eux même s'enhardit jusqu'à lui parler en français, et Pardessus reconnut un de ses anciens élèves qui était autrefois grand chef à la cour du roi Toffa.

« Bonjour, grand savant Pardessus, lui disait le noir. Pourquoi toi revenu dans pays?... Toi pas avoir appris nouvelle? Ah! malheur! »

Et, sans vouloir en dire davantage, par crainte des Badaboums qui écoutaient avec méfiance cette conversation en français, le nègre se perdit dans la foule de ses camarades.

Des heures et des heures passèrent sans apporter de changement à la situation de Pardessus, toujours attaché à son poteau, en butte à la curiosité de tous les habitants, qui continuaient à défiler devant lui, silencieux et énigmatiques.


Pardessus, effrayé, était tombé sur le sol.

Le soleil commençait à décliner à l'horizon, quand Pardessus, à moitié mort d'angoisse, vit quatre nègres qui se dirigeaient vers lui en portant des calebasses remplies de nourriture.

Ils les déposèrent sur le sol à portée de sa main. Ces calebasses contenaient du riz, des poissons séchés, des fruits. Une bouteille de vin de palme et une d'eau-de-vie complétaient le festin.

Loin de se réjouir de cette attention en apparence amicale que les nègres avaient pour lui, le sergent du Régiment Mokoko s'en effraya encore davantage. Plus de doute, on le nourrissait avec abondance dans le but qu'il ne maigrît pas avant le moment où on le mangerait.

Cette exposition à l'étalage, ces nourritures qu'on lui portait, la curiosité sympathique dont il avait été l'objet durant la journée, tout concordait à développer chez lui l'assurance du triste sort qui l'attendait.



« Toi venir chez le roi. »

Aussi le malheureux n'eut pas le courage de toucher aux mets qu'on lui avait donnés; il se borna à porter à ses lèvres la bouteille d'eau-de-vie, dont il absorba une raisonnable rasade.

L'alcool lui rendit un peu de vie et d'assurance.

A ce moment il remarqua un grand mouvement sur le seuil de la cour royale. Des nègres entraient, sortaient, enfin trois d'entre eux se dirigèrent de son côté.

« Ah! mon Dieu! pensa Pardessus, le moment fatal est-il déjà arrivé? Ce sera-t-il pour le repas de ce soir? »

En audience.

Grand fut l'étonnement du pauvre diable quand il entendit qu'un des nègres, celui-là même qui lui avait parlé quelques heures auparavant, lui adressait de nouveau la parole en français.

« Toi venir chez le roi, lui dit le sauvage, moi parler pour toi à grand chef des Badaboums. »

Pardessus comprit que le moment approchait où son sort allait se décider. On le détacha, et il suivit ses gardiens avec une émotion indescriptible.

Il fallut l'aider à monter les marches de la case royale, tellement ses jambes tremblaient, et ce fut dans cet état qu'il parut devant le grand chef.

Le grand chef était l'horrible petit vieux à la chemise trouée que le professeur avait vu le matin et qui l'avait déjà interrogé.

Seulement cette fois il avait tenu à se montrer au blanc dans toute sa majesté et tout l'apparat de sa puissance.

Sur sa chemise il avait accroché la peau de panthère, signe distinctif de sa tribu. Ses pieds étaient chaussés de bottes qui produisaient un assez piteux effet sur ses petites jambes nues; enfin, sa tête était coiffée d'un superbe casque d'osier pointu tout brodé de perles étincelantes et dont l'extrémité se terminait par une majestueuse plume d'autruche.

Sous cette coiffure on voyait une figure osseuse et encadrée de larges oreilles. Deux éléments de barbiche suspendus de chaque côté du menton dégringolaient comme deux flocons de mousse savonneuse.

« Quoi! pensait Pardessus, c'est cet horrible petit vieillard qui est le chef de cette tribu des Badaboums, c'est lui qui a vaincu le grand roi Toffa, et c'est lui qui va me manger! »

Une répulsion encore plus grande envahissait le malheureux ambassadeur, à l'idée de servir de pâture à ce petit homme si laid. Mais le roi fit un geste, et aussitôt tous ceux qui se trouvaient dans la pièce se retirèrent. Seuls les gardes qui avaient amené Pardessus prirent place de chaque côté de l'escabeau qui servait de trône à Sa Majesté noire. L'interprète resta également, prêt à traduire de son mieux la conversation qui allait se tenir entre le roi et son prisonnier.



Le souverain réfléchissait.

Tandis que le souverain réfléchissait avant de poser sa première question, Pardessus jugea utile de prendre les devants. Dans une pose indiquant la soumission la plus absolue et les intentions les plus pacifiques, il s'inclina devant le petit vieux, cherchant à prendre sa main pour la porter à son front, ainsi qu'il le faisait autrefois avec son grand ami, le roi Toffa. Mais le vieillard retira sa main d'un geste vif, et d'une petite voix sèche et pointue il commença à interroger. Quand il eut fini de parler, l'interprète traduisit :

« Roi demande, dit-il, pourquoi tu es venu ici, et si tu amènes avec toi le prince Mokoko. »

Pardessus s'empressa de répondre à cette question par la fable convenue avant son départ entre lui et les membres du conseil de guerre.

« Non, dit-il vivement, je ne ramène pas le prince Mokoko; je venais au contraire annoncer à son papa, que je croyais encore roi d'Akoutonar, que son fils se trouvait très bien chez les blancs et qu'il ne voulait pas revenir. »

Cette réponse, aussitôt traduite par l'interprète, sembla produire sur le vieux roi un excellent effet. Sa figure dure et parcheminée se détendit légèrement, et un vague sourire voltigea sur sa bouche édentée.

Le sergent du Régiment Mokoko s'aperçut de l'heureux changement qui s'était produit sur la physionomie du chef, et il voulut profiter de son humeur favorable pour achever de conquérir sa bienveillance.



Soudain le bruit sourd d'un coup de feu retentit dans la case.

A cet effet, il dégagea de ses épaules le sac qui y était attaché, l'ouvrit et étala sur le sol, devant les yeux ravis du roi, les objets qu'il avait emportés pour les lui offrir.

« Cadeaux! cadeaux! » répétait l'interprète.

Le vieux nègre considérait avec des mines naïves d'enfant auquel on montre un jouet nouveau, les perles, les couteaux, et surtout les deux revolvers. Il semblait ne pas oser toucher à toutes ces belles choses. Sur un geste engageant de Pardessus, il se décida cependant, et tendit ses deux mains maigres et ridées vers les cadeaux. Aussitôt l'ancien précepteur s'empressa de les ramasser pour les lui donner.

Trop heureux de faire plaisir à cet homme, de la volonté duquel dépendait son existence, il lui donna tout, ne songeant même pas à conserver pour lui le revolver chargé que Marius lui avait remis pour sa défense personnelle.

Quand on joue avec le feu!...

Le roi nègre riait maintenant; il admirait les perles brillantes qu'il faisait miroiter au soleil, il ouvrait les lames des canifs, tripotait les revolvers avec des gestes de jeune singe qui a trouvé une noix. Pendant ce temps Pardessus se sentait revivre. Il respirait plus facilement. Il était impossible, pensait-il, qu'un homme qui paraissait si satisfait de ces présents pût le remercier en le faisant tuer ou emprisonner.

Mais soudain le bruit sourd d'un coup de feu retentit dans la case, et on vit dans la fumée le corps du roi vaciller sur lui-même, puis tomber lourdement sur le sol.

Que s'était-il donc passé?

Simplement ceci : le vieux nègre, en jouant avec le revolver chargé, avait inconsidérément pressé la gâchette, le coup était parti, et la balle était venue le frapper en pleine poitrine : le roi des Badaboums était mort.

Avant même que Pardessus eût pu se rendre compte de ce qui venait d'arriver, la case se remplit d'une foule de nègres accourus au bruit de la détonation.

Les uns voulurent se jeter sur Pardessus, qui recommençait à trembler plus fort que jamais et croyait pour de bon sa dernière heure venue, mais d'autres nègres se portèrent à son secours et lui firent un rempart de leurs corps. La case royale devint en quelques minutes le théâtre d'un combat acharné entre les Badaboums et les Akoutonars, qui avaient saisi l'occasion de la mort du terrible roi pour se révolter contre leurs vainqueurs.

Pardessus, à la faveur de ce combat, avait réussi à se glisser dans un angle de la case et à se cacher derrière le grand parasol en paille sous lequel s'abritait le roi quand il sortait.

Accroupi à quatre pattes derrière cet abri, le sergent assista terrifié à toutes les phases du combat qui se déroulèrent dans la case.

Les Badaboums, plus nombreux que les Akoutonars, semblèrent d'abord avoir l'avantage; mais l'un de ces derniers, celui justement qui avait servi

d'interprète à Pardessus dans sa conversation avec le roi, eut une idée qui changea la face du combat.

Au cours de la mêlée, il avait ramassé sur le sol le revolver avec lequel le vieux roi s'était tué, et, connaissant sans doute l'usage de cette arme, il la dirigea vers les Badaboums.

Cinq fois de suite il fit feu, et cinq nègres tombèrent successivement; les



Il tomba évanoui sur le cadavre du vieux roi.

autres, affolés, s'enfuirent; la case se vida, et Pardessus resta seul à l'intérieur, à côté du cadavre du vieux roi. Il entendait au dehors la bataille qui continuait. Voyant la porte ouverte, il voulut en profiter pour se sauver, mais dès qu'il eut jeté un regard à l'extérieur, il comprit que l'endroit où il serait encore le plus en sûreté, c'était cette case abandonnée.

En effet, le village entier avait pris les armes. Akoutonars et Badaboums luttaient par groupes sur la place et s'entr'égorgeaient à qui mieux mieux. Pardessus, qui de temps en temps jetait un regard furtif par l'ouverture de la case, vit soudain des flammes s'élever vers le ciel.

Les paillotes voisines brûlaient, le village entier serait bientôt en flammes, et des ombres noires s'avançaient de son côté.

Pardessus ne put en voir davantage. Épuisé par les émotions terribles qu'il éprouvait depuis le matin, il perdit connaissance et tomba sur le cadavre du vieux roi.

CHAPITRE VI

LA CONQUÊTE D'AKOUTONAR

L'attaque est décidée.

Nous avons laissé le Régiment Mokoko dissimulé dans le bois qui dominait la ville d'Akoutonar.

Tandis que les nègres, tapis dans leurs retraites, invisibles et silencieux, goûtaient avec joie le repos qu'on leur donnait, le prince Mokoko et son état-major vivaient des heures cruelles d'énervement et d'anxiété.

Quel supplice pour le petit prince de rester ainsi inactif à quelques portées de fusil de sa capitale, dont il distinguait les toitures, là-bas, sur les bords du fleuve! A part lui, il maudissait la prudence d'Auguste qui les condamnait ainsi à perdre un temps précieux. Ce n'était pas la peine, pensait le bouillant petit nègre, d'avoir des soldats, des fusils, un canon, — car on avait un canon sapristi! — et avec tout ça on ne bougeait pas, on se cachait, on attendait. On attendait quoi? que cet imbécile de Pardessus revînt en leur rapportant des renseignements.

Mokoko, à la fin, n'y tint plus.

Après avoir longuement regardé au moyen de la lorgnette du capitaine sa ville qui lui semblait tout près, à portée de sa main, il s'écria avec impatience :

« Pourquoi attendre plus longtemps?... Pardessus n'y a pas bon... Lui pas revenir! »

Cette réflexion de l'enfant résumait assez bien celles que faisaient aussi l'Hercule, Marius, Poum-Poum et Auguste lui-même. Durant cette longue journée d'attente, tous commençaient à éprouver l'impatience et les doutes du petit prince. Ils l'éprouvaient d'autant plus que personne n'avait la moindre confiance dans leur envoyé. Marius ne se gêna pas pour le dire.

« Cet imbécile-là, fit-il, n'est pas capable de nous être utile... A l'heure qu'il est, il est mort de peur ou en fuite. Je me demande s'il est utile d'attendre son retour pour agir. »

L'Hercule confirma cette opinion en ajoutant, dédaigneux :

« Bon à rien, l'imbécile de Pardessus... Pas soldat pour un sou... Il s'est laissé coffrer comme un mouton, et nous pouvons rester ici dix ans sans entendre jamais plus parler de lui. »

Auguste, malgré son sang-froid, commençait à être ébranlé par ces réflexions. Pardessus était parti au lever du soleil, et il était près de cinq heures du soir. S'il avait réussi dans sa mission, il serait déjà de retour, ou bien, comme c'était convenu, s'il ne pouvait pas sortir de la ville, il aurait dû

envoyer un messager porteur d'une lettre leur apportant les renseignements qu'ils attendaient.

Or rien n'était venu, ni ambassadeur ni messager. Auguste commençait, lui aussi, à désespérer, et il ne s'opposait plus aux désirs du bouillant Hercule, qui parlait de tenter contre la ville une attaque de nuit. Le général développait son plan avec une tranquillité et un aplomb qui faisaient un peu sourire Marius.

« Dès que le moment est venu, nous partons en tirailleurs, tactique mo-



« Regarde, ça brûle... la ville brûle. »

derne; je place mon artillerie sur cette petite éminence et j'indique une fausse attaque avec quelques hommes du côté du fleuve.

« Les ennemis se portent en foule sur ce point, et pendant ce temps, avec le gros de ma troupe, je pénètre dans la ville par le ravin. En une heure nous sommes maîtres de la place. »

Mokoko avait écouté ce superbe projet avec enthousiasme. Il voulait qu'on laissât faire son général et s'écriait :

« Oui... oui... ça y a bon... attaque la nuit... dépêchons! »

Auguste cédait.

« Puisque vous le voulez tous, dit-il avec regret, allons-y, mais c'est tout de même joliment imprudent de se lancer ainsi à l'aventure contre des ennemis dont on ne connaît ni le nombre ni les positions. »

Puis, se tournant vers Marius, il demanda :

« Voyons, capitaine, vous qui avez l'habitude du commandement, n'est-ce pas votre avis? »

Le Marseillais hocha la tête.

« Évidemment, répondit-il, mais alors il fallait envoyer là-bas un autre gaillard que cette canaille de Pardessus, car lui ou rien, c'est bonnet blanc et blanc bonnet! »

Pendant cette discussion, Mokoko et Islé avaient repris la lunette. Ils ne pouvaient détacher leurs yeux de ce village qu'ils voyaient nettement avec l'instrument et qui pour eux représentait la patrie, la famille. Ils cherchaient à deviner ce qu'il y avait de changé là-bas depuis leur départ et quel toit abritait le vieux roi Toffa prisonnier.

« Pourvu lui encore vivant! ne cessait de répéter Mokoko.

— Et papa Mamoï aussi! » ajoutait Islé.

Soudain, le petit prince, qui tenait la lunette, poussa un cri.

« Là-bas, dit-il vivement, en passant la jumelle à Marius... regarde, ça brûle... la ville brûle. »

Marius porta vivement la lunette à ses yeux, et nettement il vit, dans le ciel rosé du couchant, d'épais nuages de fumée qui montaient de la ville.

« Pas le moindre doute, fit-il, le petit a raison... la ville est en flammes, et on distingue à l'intérieur une mêlée, une bataille. »

Auguste se leva, radieux.

« Ce sont sûrement les Akoutonars qui se révoltent contre les Badaboums. C'est bien ce que j'espérais. Maintenant, en route! notre arrivée est préparée.

— Pas trop tôt, s'écria l'Hercule. En avant! »

Mokoko à la rescousse!

Le Régiment Mokoko ne fut pas long à mobiliser. En un quart d'heure les troupes étaient formées, prêtes à marcher.

En tête, Poum-Poum, sa trompette à la main, caracolait sur un de ses chevaux, entouré d'une dizaine de noirs dont il avait fait des cavaliers.

Mokoko et Islé montèrent aussi sur des chevaux que le colonel de la garde leur avait choisis et dressés.

Quant à Marius et à l'Hercule, ils préférèrent rester à pied, et tous deux encadrèrent, leur revolver à la main, les porteurs noirs auxquels on avait donné les fusils chargés.

Enfin, derrière, Auguste venait à côté de la mitrailleuse, que traînaient à bras trois hommes solides auxquels on avait appris le maniement de la pièce.

« En avant! hurla l'Hercule en brandissant son sabre.

— En avant! » répéta Mokoko, ivre de joie.

On partit. En une demi-heure à peine fut franchie la distance qui séparait la colline de l'entrée de la ville, dans laquelle la cavalerie de Poum-Poum pénétra sans trouver la moindre résistance.

Aussitôt le gros de l'armée suivit.

Mais dès qu'il fut engagé dans la rue principale du village nègre, le Régiment Mokoko se trouva en pleine mêlée. La lutte entre les Badaboums et les Akoutonars battait son plein.

Sur le sol gisaient déjà de nombreux cadavres. Mokoko, qui reconnut du

premier coup d'œil ses anciens sujets aux prises avec les ennemis héréditaires, eut la douleur de constater que ces derniers avaient l'avantage. De tous côtés on voyait des bandes d'Akoutonars désarmés qui fuyaient devant les Badaboums, ivres de sang et de carnage.



Il se porta au-devant de ses anciens sujets.

L'arrivée du Régiment Mokoko changea rapidement la face des choses.

Quand les nègres virent le peloton de cavalerie commandé par Poum-Poum qui passait au galop devant eux, ils restèrent indécis dans les deux camps. L'ahurissement dans lequel les plongea l'apparition de ces blancs traversant la ville en ouragan sur leurs chevaux, arrêta un moment le combat. Akoutonars et Badaboums, qui se menaçaient un instant auparavant, restaient à présent côte à côte, en se demandant :

« Qu'est-ce que c'est? D'où viennent ces gens-là ? »

Mais, arrivé sur la place du village, Poum-Poum ouvrit les rangs de ses cavaliers et démasqua le prince Mokoko. Aussitôt celui-ci se porta au-devant de ses anciens sujets et se fit reconnaître d'eux.

En quelques minutes la nouvelle du retour du prince se répandit d'un bout à l'autre du pays comme une traînée de poudre. On n'entendait que ce cri : « Mokoko! Mokoko! » répété de bouche en bouche par les nègres.

Pour les Akoutonars, ce nom était un cri de ralliement, un encouragement joyeux; pour les Badaboums, c'était un cri d'effroi et de désespoir.

En moins d'une heure, tous les anciens sujets du roi Toffa étaient réunis sur la place autour du petit prince.

Les vainqueurs, eux, s'étaient reformés dans le bas du village, sur la route qui longeait le fleuve.

Prudents, ils cherchaient déjà à préparer leur retraite, car ils se figuraient bien plus nombreuses qu'elles ne l'étaient réellement les troupes à la tête desquelles revenait le prince.

Marius avait vivement compté d'un coup d'œil les Akoutonars fidèles qui étaient venus se grouper autour d'eux. Ils étaient au moins deux cents; malheureusement ils étaient tous désarmés, tandis que les Badaboums étaient armés, eux, avec leurs lances, leurs arcs, et quelques-uns même avec des fusils.

N'importe, il n'y avait pas à hésiter, et, séance tenante, profitant de l'étonnement produit dans les rangs des ennemis par cette arrivée brusque, il était nécessaire d'agir.

Marius prit le commandement de l'expédition, et, se tournant vers ses amis groupés autour de lui, il cria :

« En avant! Mokoko, marchez en tête des Akoutonars; quant à Poum-Poum et à l'Hercule, occupez-vous de la mitrailleuse; c'est elle seule qui peut nous assurer la victoire. »

Sans munitions!

Le capitaine se disposait, après ces mots, à s'élancer à travers la ruelle du village vers la partie haute du pays, quand il se sentit empoigné au bras par une main de fer. Il se retourna brusquement, son revolver à la main, prêt à tirer sur celui qu'il croyait être un audacieux ennemi. A son grand étonnement, au moment où il allait faire feu sur celui qui osait ainsi porter la main sur le terrible Marius, il reconnut l'Hercule.

« Qu'est-ce qu'il y a? Que me veux-tu? » cria le capitaine.

Le général en chef ne répondit pas tout de suite à cette question. Il était blême et se tenait interdit, la tête baissée, devant Marius et Mokoko, comme un coupable.

« Enfin quoi! nom de la Joliette! s'écria le Marseillais furieux... Qu'est-ce que tu veux, à la fin? Nous n'avons pas une seconde à perdre... Ne vois-tu pas là-bas ces satanés Badaboums qui commencent à se former et qui dans dix minutes vont nous tomber dessus?... Heureusement que nous avons la mitrailleuse pour les recevoir! »

A ce mot de mitrailleuse, l'Hercule n'y tint plus. Il porta ses grosses mains à sa tête, empoigna ses cheveux qu'il arrachait par touffes en disant, les larmes dans la voix :

« La mitrailleuse!... Ah! mes amis! vous ne savez pas... Je suis indigne d'être général... J'ai commis une faute, un crime épouvantable. Je mérite d'être fusillé.

— Allons, pas de bêtises, le temps presse!

— J'ai fait une bêtise, une bêtise énorme, il faut que je la répare, et puis après vous me ferez passer en conseil de guerre, voilà!

— Hercule, expliquez-vous, hurla Marius... Qu'y a-t-il enfin?

— Il y a, capitaine, que j'ai oublié la caisse de munitions pour la mitrailleuse... Je l'ai laissée au campement. Voilà ce qu'il y a. »

Marius et Poum-Poum ne répondirent rien à cette désolante nouvelle, qui diminuait encore leurs chances de succès. La mitrailleuse, c'était leur principal avantage sur cette troupe nombreuse, mais mal armée, tandis que sans

canon, que pourraient-ils faire contre mille ou deux mille Badaboums ?

Mais l'Hercule reprenait :

« Je vais la chercher, dit-il simplement.

— Jamais de la vie ! fit le commandant ; si on vous voit sortir du village tout seul, les bandits vous tueront.

— Je le mérite.

— Oui, mais nous avons besoin de vous.

— Vous avez encore bien plus besoin de la mitrailleuse. »

Poum-Poum haussa les épaules.



« Ne bougez pas et attendez-moi. »

« Tu ne pourras jamais rapporter cette caisse tout seul ; elle pèse au moins deux cents kilos... Je vais avec toi. »

L'Hercule sourit amèrement.

« Je la rapporterai, dit-il avec énergie, et tout seul, ou je claquerai en route... Ne bougez pas et attendez-moi. »

Sans vouloir écouter un mot de plus, l'Hercule se débarrassa de ses armes de ses munitions, ne gardant que son couteau-poignard.

Puis, sans ajouter un mot, il descendit en courant la grande avenue de palmiers qu'ils venaient de quitter.

A droite et à gauche se trouvent quelques petits vergers indigènes et défendus par les clôtures lugubres des Tabous.

Avant que Mokoko, Marius et Poum-Poum aient pu s'opposer à sa folle tentative, il est à plus de cent mètres déjà et détale de plus belle.

« Mon Dieu ! il va se faire tuer, balbutie Islé d'une voix étouffée.

— Ne crains rien, petite sœur, réplique Mokoko enthousiasmé en suivant de l'œil la course du général... Ah! le brave Hercule ! »

Le colosse est maintenant sorti de la ville; mais, pour marcher dans la direction du camp, il doit passer tout près de l'endroit où les Badaboums se sont massés.

Avec son courage brutal de taureau qui fonce sur l'obstacle, l'Hercule ne cherche même pas à faire un détour pour s'éloigner de l'ennemi. Il va droit devant lui, courant comme un fou la tête en avant dans la direction des arbres indiquant la position du campement où se trouve la caisse oubliée.

Les Badaboums, voyant ce blanc tout seul qui quitte la ville et détale à travers la plaine, ne comprennent pas cette manœuvre extraordinaire. Ils sont même tellement étonnés qu'ils ne songent pas à le poursuivre, et l'Hercule est bientôt hors de portée.

« Sauvé pour l'aller, constata Marius, mais gare au retour! »

C'était en effet le retour qui menaçait d'être périlleux, et pour tout le monde, car les Badaboums semblaient avoir adopté l'attitude de la défensive.

Le capitaine, pour occuper le temps que devait mettre l'Hercule à aller et à revenir de la ville au campement, résolut de préparer soigneusement un plan de bataille.

Tandis que Poum-Poum, Mokoko, Islé et les noirs de l'escorte suivaient de l'œil la course de l'Hercule à travers la plaine, il grimpa sur le toit d'une paillote.

Dissimulé derrière le sommet de la toiture, il observa les ennemis.

Il vit que ceux-ci se divisaient en plusieurs groupes et occupaient les différents points de la ville, mais il frémit pour l'Hercule en voyant une colonne d'une centaine de nègres descendre dans la plaine par la route opposée à celle dans laquelle ils se trouvaient et se déployer en tirailleurs tout le long des palissades de pieux qui constituaient les fortifications de la capitale.

« Parbleu ! murmura-t-il, ils se figurent que le blanc qui vient de passer en courant est allé chercher du renfort, et ils prennent leurs dispositions pour empêcher l'arrivée de ces renforts.

« La folie de cet Hercule que le diable emporte a toujours pour effet, en déroutant nos ennemis, de nous faire gagner du temps. »

Le capitaine redescendit de son observatoire pour faire part de ce qu'il venait de voir à Poum-Poum et à Auguste.

Ce dernier n'avait pas dit un mot depuis le commencement de cette nouvelle aventure; il avait tiré sa montre de son gousset et semblait compter les minutes. Quand le capitaine eut fini d'exposer ses idées, il se borna à ajouter froidement :

« L'Hercule sera ici dans vingt-huit minutes avec la caisse de munitions.

— A moins que ces moricauds qui semblent l'attendre ne le tuent avant, » ajouta Poum-Poum.

L'artillerie du général Hercule.

Un silence pesant suivit ces paroles. Tous maintenant tenaient leurs yeux fixés sur le bouquet d'arbres dominant la légère ondulation de terrain derrière lequel avait disparu leur camarade et où il ne tarderait pas à reparaître.

A partir de ce moment c'était l'inconnu, le hasard. Cet homme sans armes, sans défense, portant sur ses épaules un poids considérable, pourrait-il arriver

jusqu'à eux? Pourrait-il passer à travers cette ligne d'ennemis qui l'attendaient, tout prêts à lui barrer la route, non seulement à lui seul, mais à la troupe qu'ils supposaient voir accourir?...

Ils allaient être bientôt fixés, car déjà on apercevait sur la crête du mamelon un point noir qui devait être l'Hercule.

Le point grossit rapidement, et, quelques instants après, les soldats de Mokoko distinguèrent nettement dans la blancheur de la plaine nue la silhouette de l'Hercule portant sur ses épaules la lourde caisse de munitions.

Malgré sa force prodigieuse, l'homme avançait lentement, car sa marche était alourdie par le poids colossal qu'il portait. Les Badaboums, comme les



Les Badaboums s'enfuyaient affolés.

blancs, avaient aperçu cet ennemi qui revenait ainsi seul, et ils comprenaient de moins en moins cette manœuvre qui leur semblait suspecte. Cependant ils se décidèrent à s'avancer prudemment au-devant de lui, et les Français virent les nègres ramper sur le sol en demi-cercle, dans l'intention évidente de couper la route à l'Hercule.

« Le pauvre, il est flambé! » ne put s'empêcher de dire Marius en constatant cette nouvelle manœuvre de l'ennemi.

Cependant, calme, tranquille comme quand il portait son canon de cinq cents kilos sur la piste du cirque, l'ancien pensionnaire de M. Fernandi s'avance toujours d'un pas lent, mais sûr. Il semble ne pas même vouloir s'occuper de ce qui se passe autour de lui. Il a cependant dû remarquer ces nègres qui rampent toujours à sa rencontre et dont le cercle se rétrécit peu à peu autour de lui, mais il n'en a cure. Il avance toujours, impassible.

Pâles, crispés, respirant à peine, Mokoko, Islé, Marius et Auguste le regardent marcher, s'approcher, n'osant pas proférer un mot et craignant à chaque pas de le voir s'abattre dans le sable.

La distance diminue. Encore deux cents mètres... Encore cent mètres. Pan! Pan! Pan! Des coups de fusil éclatent, des flèches zèbrent le ciel bleu : l'Hercule ne tombe pas, il ne s'arrête pas, il n'a pas une hésitation, il avance toujours.

« Feu! » cria alors le capitaine, désireux tout au moins de protéger le malheureux et peut-être de détourner contre eux-mêmes l'attention des Badaboums fixée sur l'Hercule.

Poum-Poum et quelques soldats de l'escorte tirèrent à ce commandement. Leur tir ne fut pas sans effet, car des vides se produisirent dans le cercle qui entourait l'Hercule, et des cadavres jonchèrent le sol.

« Feu! » cria de nouveau d'une voix retentissante le Marseillais.

Le résultat de cette nouvelle salve fut merveilleux. Les balles traversèrent jusqu'à deux ou trois hommes à la fois, et les Bababoums commençaient à manifester une grande inquiétude. Un flottement s'établit dans leurs rangs, et l'on pouvait même se demander s'ils n'allaient pas battre en retraite. C'était le salut de l'Hercule!

« Feu! feu! feu! » hurlait Marius.

En dépit d'une nouvelle fusillade plus meurtrière encore que les deux autres, les ennemis ne reculèrent pas; ils voulaient au moins se venger sur ce blanc qui s'avançait tout seul à leur rencontre, des pertes cruelles qu'ils venaient d'éprouver. Or l'Hercule n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres d'eux. Un cri horrible se fit entendre, un cri sauvage, un cri de mort qui retentit au loin dans la plaine.

Et la horde des noirs, ivres de rage et de fureur, se précipita sur l'Hercule, l'entourant dans un cercle de plus en plus rétréci.

Mokoko et sa troupe assistaient impuissants à ce drame.

« Flambé! » marmotta Marius entre ses dents.

Le mouvement avait été si rapide que les amis de l'Hercule n'avaient pas eu le temps de se porter à son secours. Ils s'élancèrent cependant derrière le capitaine qui criait : « En avant! »

Ils se dépêchaient, mais la distance qui les séparait de l'endroit du drame était au moins de trois cents mètres, et ils avaient beau courir, ils savaient bien que quand ils arriveraient l'Hercule serait massacré par ces sauvages.

Ils n'en couraient pas moins aussi vite qu'ils pouvaient; mais soudain une explosion épouvantable retentit, suivie de hurlements de douleur, tandis qu'un nuage épais de poussière et de fumée obscurcissait l'atmosphère.

Les Français s'arrêtèrent en se demandant ce qui se passait. Quelle fut leur stupéfaction en voyant les Badaboums s'enfuir affolés dans toutes les directions, laissant au milieu de la plaine un monceau de cadavres!

Ce fut Auguste qui, le premier, devina la raison de cet événement extraordinaire et imprévu.

« La caisse! dit-il, la caisse des projectiles a fait explosion.

— Oui, répliqua Marius, mais l'Hercule doit être parmi les victimes. »

Ils reprirent leur course et arrivèrent enfin auprès du charnier. Là ils

constatèrent du premier coup d'œil que la supposition du clown était juste. On voyait au milieu de l'amoncellement des cadavres la caisse de projectiles éventrée qui gisait sur le sol. Tout autour, des débris de gargousses, des fragments de bois, des corps de Badaboums criblés de balles et à demi brûlés par la déflagration de la poudre. C'était une victoire, mais, hélas! cruellement achetée. Certainement le corps du pauvre Hercule devait se trouver au milieu de ceux des Badaboums fauchés par la terrible explosion. Le général avait chèrement fait payer sa mort, mais il n'en était pas moins perdu.



Et l'homme tombait frappé en plein front.

Sans s'occuper de ce qui pouvait se passer derrière eux, sans penser que les ennemis mis en fuite par l'explosion pouvaient se reformer et revenir en masse contre eux, Mokoko, Islé, Marius et Poum-Poum se mirent immédiatement à chercher le corps de leur pauvre ami. Il était sûrement au centre du cercle, sous les cadavres des noirs, qu'ils repoussaient un à un afin de découvrir celui du héros.

Cette lugubre besogne ne fut pas longue. Mokoko, qui s'était élancé le premier sur le tas des morts, poussa un cri :

« Là! dit-il... voilà l'Hercule! c'est lui. »

On eut vite fait de déblayer les corps des Badaboums à l'endroit qu'avait indiqué le petit prince. Quelle fut la stupéfaction de tous quand ils virent le terrible général se lever en tenant dans chaque main deux cadavres de Badaboums criblés de balles.

« Ouf! dit l'Hercule en soufflant bruyamment, je croyais bien que ça y était cette fois! »

Tous tombèrent dans ses bras, l'entourèrent, le palpèrent, ne pouvant croire à ce miracle : leur ami seul vivant au milieu de tous ces morts!

L'Hercule, qui avait complètement repris ses esprits, leur en donna l'explication.

« Ah! ah! fit-il en riant d'un gros rire, en voyant le tas de cadavres qui l'entourait, paraît que pour tuer les Badaboums l'Hercule n'a pas besoin de mitrailleuse, mais heureusement que j'ai pensé à prendre des paravents. »

Après cette réflexion, le gros homme consentit à expliquer son extraordinaire prouesse.

« Quand j'ai vu ces bandits qui m'entouraient, continua-t-il, j'ai pensé que c'était tout de même ridicule de se laisser prendre comme un simple poulet quand on porte sur son dos de quoi mettre en fuite tout un régiment. Alors j'ai brandi ma caisse au-dessus de ma tête et je l'ai lancée, un peu fort, sur le sol, en me disant : « Si elle avait le bon esprit de faire explosion, on pourrait peut-être apprendre à ces malotrus qu'il ne faut pas serrer de trop près un « Hercule » du cirque Fernandi. »

« Paraît que la caisse a tapé au bon endroit. Une gargousse a sauté, elle a mis le feu aux autres, et pan! pan! pan! ça a fait une assez jolie pétarade. Les balles partaient dans tous les sens, et mes gaillards tombaient comme des mouches.

— Mais toi, toi, comment n'as-tu pas été touché comme les autres en te trouvant au centre de ce feu d'artifice? demanda Marius.

— Ah! voilà ma trouvaille! Quand j'ai vu que ça marchait si bien, j'ai empoigné par la peau du dos deux des Badaboums qui se trouvaient à côté de moi, et je m'en suis servi comme de boucliers. Faut croire que j'ai bien fait, car ils ont écopé tous les deux, tandis que moi il me semble que je m'en tire. »

Et afin de s'assurer qu'il était réellement sain et sauf, le brave général se tâtait sur toutes les parties de son corps. Il saignait un peu par-ci, par-là, il avait bien un éclat de balle dans l'épaule, quelques grenailles dans le mollet, mais bah! conclut-il, tout ça n'est pas sérieux... c'est dur, la peau d'un Hercule... rien n'a pénétré dans l'intérieur.

On n'eut pas le temps de féliciter davantage le brave général sur sa façon toute spéciale de manœuvrer l'artillerie, car il était urgent de continuer les opérations et de profiter du désarroi où étaient les Badaboums pour entrer dans la ville. Ils s'empressèrent donc d'aller rejoindre le gros de leur armée, représentée par l'escorte des noirs qui était restée sur la route qu'ils avaient quittée pour courir au secours de l'Hercule.

Une heureuse surprise les attendait : cette escorte s'était grossie de plusieurs centaines d'Akoutonars qui, à la nouvelle rapidement répandue de l'arrivée du prince Mokoko, étaient venus se joindre à son armée. N'ayant pas d'armes, ils brandissaient des bâtons, des pieds de table, des pierres, enfin tout ce qui avait pu leur tomber sous la main.

La Kobja.

A peine Mokoko se fut-il fait reconnaître de ses fidèles, qu'il demanda où était son père... Vivait-il encore?

« Oui, lui répondit un vieil Akoutonar qui pleurait de joie en baisant la

bottine du petit prince. Grand roi Toffa vit... il est prisonnier dans la Kobja.

— Vite, à la Kobja, commanda Mokoko, sans perdre une seconde. »

On appelait la Kobja, dans la ville d'Akoutonar, une sorte de grotte naturelle creusée dans la colline qui dominait la ville.

Mokoko avait frémi en apprenant l'endroit dans lequel était enfermé son malheureux père. Il connaissait cette caverne humide et profonde, dans laquelle, racontait la légende, cinq cents Badaboums avaient été jadis enterrés vivants par un ancêtre de Mokoko. C'était sans doute pour venger ce souvenir que les vainqueurs avaient gardé le vieux roi prisonnier dans la Kobja.

« Comme il a dû souffrir, ce pauvre papa! » pensait avec désespoir le petit prince, en galopant suivi d'Islé, de Poum-Poum et de quelques cavaliers, dans la direction de la caverne.

Sur la route, quelques Badaboums, enhardis par leur petit nombre, essayèrent de leur barrer le chemin, mais le colonel Poum-Poum, tout en galopant, les visa avec son revolver et en tua trois ou quatre comme en s'amusant.

« Pan! » criait-il; et l'homme tombait frappé en plein front; car la main du clown ne tremblait pas, même sur un cheval lancé au galop!

Terrifiés, les ennemis s'enfuirent en disant :

« C'est le diable! »

Mokoko arriva ainsi à cinq cents mètres environ de la caverne dans laquelle était enfermé son pauvre papa. Devant la porte, on voyait nettement se presser une vingtaine de Badaboums.



Alors l'Hercule devint furieux.

« Bon! s'écria Poum-Poum, nous arrivons juste... Je parie que ces satanés moricauds sont venus pour tuer ou enlever ton papa. »

Avec leur courage voisin de la témérité, les clowns allaient s'élancer contre les ennemis pour pénétrer dans la caverne, mais Marius les arrêta.

« Attendez! dit-il.

— Pourquoi attendre? » demanda Mokoko, frémissant d'impatience.

Le capitaine désigna du doigt les buissons de verdure qui dominaient l'entrée de la caverne. Derrière ces buissons étaient cachés des Badaboums qui attendaient le moment où les blancs s'engageraient dans la caverne pour précipiter sur eux des blocs de pierre.

Mais cette manœuvre avait été déjouée par l'œil de lynx du capitaine, qui, en dépit de l'adresse avec laquelle se cachaient les noirs, les avait aperçus.

Les deux troupes restèrent en présence, s'observant avant d'en venir aux mains. Marius, qui avait pris la direction du combat, ordonna :

« Qu'on aille chercher la mitrailleuse, c'est le moment de s'en servir. »

Poum-Poum et ses cavaliers partirent au galop pour exécuter cet ordre, et quelques minutes après ils revenaient, traînant derrière eux le petit canon.

« En batterie ! » cria l'Hercule, heureux d'utiliser enfin son joujou. Lui-même pointa la pièce dans la direction que lui indiquait le capitaine, c'est-à-dire en plein sur le massif de verdure où Marius savait que les ennemis étaient cachés.

« Feu ! » cria Mokoko.

Une détonation épouvantable retentit, répercutée par l'écho de la caverne. Elle roule dans la plaine, elle s'enfonce dans le ravin, et subitement, des fourrés, sort un grouillement noirâtre ; on dirait une nuée d'insectes affolés qui courent dans toutes les directions.

La mitrailleuse a fait merveille, mais par son seul bruit.

Comme l'avait dit avec raison le vieux noir de l'escorte, « le canon y a jamais tuer personne, mais y a faire beaucoup de bruit ».

Heureusement, le bruit a suffi pour débarrasser l'entrée de la caverne de ses défenseurs. Maintenant on peut avancer sans danger.

Mokoko et Islé se sont précipités en courant vers la Kobja, et entrent sans hésiter dans le couloir ténébreux, d'où s'échappent des hiboux et des oiseaux de nuit. L'Hercule, Poum-Poum et Marius suivent les enfants, leur revolver à la main. Après avoir cheminé ainsi longtemps, à tâtons, dans une demi-obscurité qui rend fort dangereuse cette expédition, ils arrivent devant une porte massive et solidement verrouillée.

En vain Mokoko meurtrit ses mains pour essayer de l'ouvrir : fou de rage contre ce dernier obstacle qui le séparait encore de son papa, il criait à ses amis :

« Là !... papa là, derrière ! »

Là-derrière aussi pouvait être le danger. Qui sait ce qu'on allait trouver derrière cette porte fermée ? Mais les clowns n'hésitèrent pas. Ils partageaient les angoisses du petit prince, et Marius, d'un mot, résuma la situation.

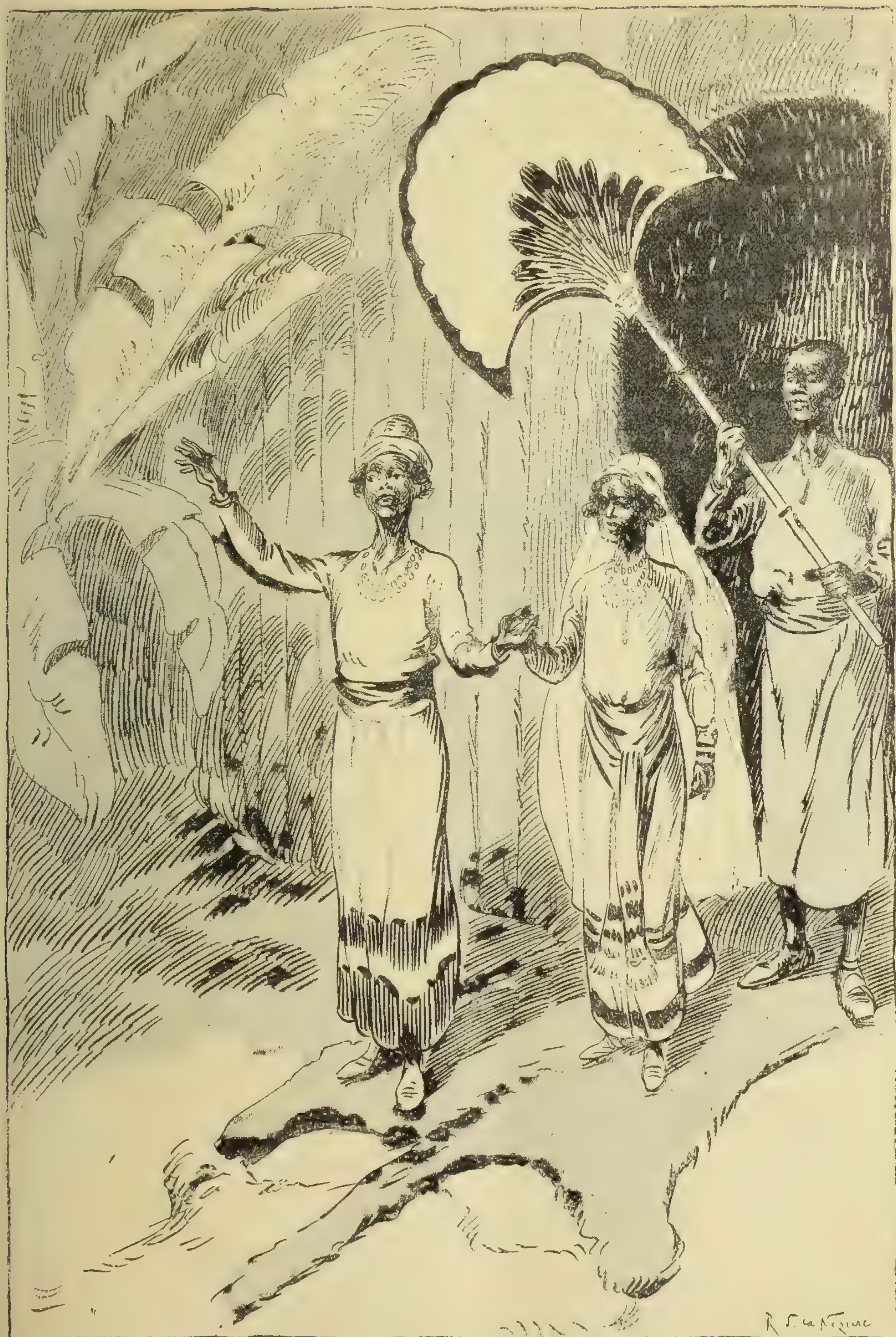
« Bah ! fit-il en haussant les épaules... arrive ce qu'il pourra... il faut passer.

— On passera ! » reprit l'Hercule de sa grosse voix.

Puis le colosse avança en roulant les épaules et en respirant bruyamment, comme quand il s'apprêtait à un effort difficile.

Planté en face de la porte, il sembla la provoquer du regard, puis il recula de trois pas, se ramassa sur lui-même et, dans un élan puissant, s'élança l'épaule en avant contre son ennemie.

Le choc fut terrible, des craquements retentirent, mais la porte tint bon. Alors l'Hercule devint furieux; la résistance l'exaspérait et triplait sa force colossale. Avec des han ! qui semblaient sortir du fond de sa poitrine, il bondit de nouveau contre la porte, sans se soucier des coups qu'il se donnait. Il frappa de l'épaule, des poings, de la tête, il frappa comme un fou, comme une brute, comme un taureau qui fonce sur l'obstacle.



L'annonce du mariage de Mokoko et d'Islé.

Mokoko et Islé assistaient, anxieux, à cette lutte entre un homme et de la matière.

La situation des Parisiens menaçait, en effet, de devenir dangereuse, si elle se prolongeait. Poum-Poum se demandait avec anxiété si les Badaboums, chassés par la détonation du canon, n'allaient pas avoir l'idée de revenir et de les bloquer dans la caverne. Pour peu que d'autres ennemis se trouvassent également derrière la porte, ils seraient pris entre deux assaillants, et risqueraient de ne plus sortir de cette horrible grotte, dans laquelle ils s'étaient engagés un peu à la légère à la suite de Mokoko.

L'Hercule, meurtri, sanglant, avait maintenant changé de tactique. Lassé de porter des coups inutiles à la porte qui tenait toujours, il s'était arc-bouté solidement contre un des panneaux, et d'un effort lent, progressif, continu, il poussait, poussait. On voyait, à la lueur de la lampe électrique de Marius, les veines de son cou se gonfler à éclater; ses muscles puissants saillaient, ses os craquaient.

Soudain un cri de triomphe s'échappa de sa poitrine; le colosse sentait le panneau qui cédait; un fracas de bois brisé se fit entendre, et la porte, arrachée de ses gonds, s'abattit lourdement sur le sol, dans un nuage de poussière.

« Ouf! » fit l'Hercule, haletant.

Et, par habitude, comme lorsqu'il venait de terminer dans le cirque une lutte difficile, il esquissa un salut à l'assistance et tomba épuisé sur le sol.

Mais par la baie ouverte Mokoko s'était précipité. Marius et Poum-Poum avaient couru à ses côtés pour le défendre en cas de besoin.

Ils se trouvaient dans une sorte de grotte éclairée par une lampe à huile qui tremblotait, accrochée au plafond.

A cette lueur, Mokoko aperçut tout de suite son père. Hélas! dans quel état!

Le vieux roi était assis sur un banc de pierre; il ne pouvait se lever, car des liens entouraient ses jambes et sa ceinture. Il se contenta de murmurer d'une voix défaillante :

« Mokoko! »

Et il tendit vers son fils ses bras tremblants.

A côté de lui se trouvaient deux Badaboums qui, à l'entrée des Français, voulurent d'abord essayer de lutter pour défendre leur prisonnier. Ils se tenaient, farouches et menaçants devant lui, leurs lances braquées vers les blancs.

Un coup de revolver, tiré par Marius, retentit, et l'un des noirs roula sur le sol; l'autre aussitôt jeta sa lance et vint tomber à genoux devant les Français en demandant grâce.

Poum-Poum allait le tuer aussi et dirigeait déjà un revolver contre lui, mais Islé supplia :

« Laisse, Poum-Poum, » demanda la fillette.

Le clown n'avait rien à refuser à sa petite amie; il laissa tomber son arme, et le Badaboum s'enfuit en courant dans le couloir obscur.

Mokoko était déjà dans les bras de son père, qui, trop faible et trop ému pour pouvoir parler, serrait en pleurant sur sa poitrine ce fils qu'il ne comptait plus revoir et qui était revenu pour le sauver.

Marius cependant, dès que les premières effusions furent finies, s'écria :

« Il faut tout de même sortir d'ici... Cette satanée caverne ne me dit rien de bon. »

La délivrance.

A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'on entendit dans le lointain des couloirs un bruit de cris et de piétinements annonçant une foule en marche qui se dirigeait de leur côté.

« Allons, bon! fit Auguste inquiet, voilà ces diables de nègres qui reviennent; nous sommes frais! »



Il tendait vers son fils ses bras tremblants.

Déjà les clowns apprêtaient leurs armes et s'adossaient à la muraille de la caverne, prêts à défendre chèrement leur vie, quand Mokoko, qui prêtait l'oreille et écoutait les cris qui se rapprochaient de plus en plus, les rassura.

« Amis! dit-il... Ce sont des amis... Écoutez; ils crient : « Vive le roi Toffa! Vive Mokoko! »

En effet, on entendait distinctement ces deux noms qui, sortant de centaines de bouches, retentissaient maintenant dans toute l'étendue de la Kobja. Des lueurs de torches illuminaient les couloirs, et quelques minutes après une foule de nègres se précipitaient dans la caverne. Tous, en entrant, se prosternèrent devant Mokoko et le vieux roi Toffa.

C'étaient les Akoutonars, décidément victorieux des Badaboums, qui venaient délivrer leur souverain.

« Allons, soupira Marius, quand il se fut rendu compte des gens à qui ils avaient affaire : j'aime mieux ça! »

Poum-Poum, radieux en voyant que les choses avaient bien tourné et que l'imprudence qu'ils avaient commise en s'engageant ainsi à l'étourdie dans la caverne n'aurait pas de suites fâcheuses, Poum-Poum, disons-nous, manifesta sa joie par deux ou trois cabrioles qui alarmèrent quelque peu les Akoutonars.

Pendant ce temps, on avait détaché le vieux roi, et vingt nègres l'emportèrent sur leurs épaules, ainsi que Mokoko, vers la sortie.

Quand le souverain revit la lumière et le soleil, il s'évanouit de joie, et ses porteurs durent le déposer à l'ombre d'un fromager planté à l'entrée de la caverne.

Mokoko et Islé s'empressaient autour du vieillard, désolés de voir sa faiblesse et l'état de délabrement dans lequel l'avait mis sa captivité. Tout autour d'eux, les nègres se tenaient silencieux, attendant avec anxiété que leur roi bien-aimé revînt à la vie. Soudain, les rangs s'ouvrirent pour laisser passer un homme qui s'avançait lentement vers le roi et que tous saluèrent avec un profond respect.

Islé poussa un cri en reconnaissant ce grand vieillard, qui n'était autre que le vieux guérisseur Mamoï.

La fillette s'élança vers lui et vint embrasser ses genoux, mais le nègre se contenta de poser doucement sa main ridée sur la tête de sa fille et, sans lui parler, continua à se diriger vers le roi.

Il l'examina avec soin, au milieu de l'anxiété générale, puis, tirant de son veston de toile blanche un de ces tubes de bambou, semblable à ceux qu'avait emportés Islé en France, il l'approcha des lèvres du roi. Aussitôt celui-ci ouvrit les yeux, il revint à la vie au milieu des cris et des acclamations du peuple radieux. Un cortège triomphal fut immédiatement organisé pour ramener le souverain dans son palais.

De nouveau le vieillard fut hissé avec précaution sur les épaules de ses fidèles sujets, qui firent de même pour le prince Mokoko.

Derrière eux marchaient les clowns, et la troupe se mit en marche au bruit des tams-tams et des acclamations.

Pendant le trajet, Islé voulut de nouveau s'approcher de son père; mais le guérisseur, qui se tenait aux côtés du roi, dont il conservait la main dans la sienne, n'adressa pas la parole à sa fille. Islé était bien malheureuse, et en pleurant elle disait à Marius :

« Papa ne veut pas me pardonner. »

Le Marseillais la rassura :

« Nom d'une rascasse, s'écria-t-il... Je voudrais bien voir ça, par exemple, qu'un papa qui retrouve sa fille après l'avoir crue perdue pendant un an, s'amuse à lui faire la tête. »

Puis, embrassant la fillette sur les deux joues, il ajouta :

« Sois tranquille, ma petite... j'arrangerai ça avec ton papa, moi, mais pour le moment il ne s'occupe que de son roi... Il lui tâte le pouls, comme un vrai médecin... Ils sont étonnants, ces moricauds, ma parole! »

On était arrivé sur la place centrale. Là, un spectacle horrible attendait les Parisiens, et Poum-Poum, en l'apercevant, ne put s'empêcher de proférer un : « Aoh! shocking! » des plus sentis.

Sur le toit de la cour royale et tout autour de la porte, on voyait, plantées sur des piquets, une vingtaine de têtes grimaçantes et fraîchement coupées.

C'étaient celles des Badaboums qui avaient succombé dans le combat et que les vainqueurs offraient ainsi à leur roi en signe de bienvenue. Autour du poteau était rangé le peuple entier des Akoutonars, pressé sur la place, qu'il remplissait complètement en attendant son souverain.

Son arrivée devant la case royale fut signalée par des cris ou plutôt des hurlements sans fin, au milieu desquels se distinguaient les noms de Mokoko et de Toffa.

Le roi fut déposé sur un siège devant l'entrée de sa maison, et aussitôt défilèrent devant lui les principaux du pays, qui vinrent se prosterner à ses pieds et baiser ses genoux.

Pardessus ressuscite.

Pendant cette cérémonie, Auguste, Marius, Poum-Poum et l'Hercule se demandaient ce qu'était devenu Pardessus. Ils n'étaient pas autrement inquiets sur le sort de celui qu'ils continuaient à appeler la vieille canaille, mais ils étaient curieux de savoir ce qui s'était passé à l'arrivée de l'ancien professeur dans la ville et comment s'était déclarée la révolte qui avait abouti à la défaite des Badaboums.

Aussi Marius demandait-il à tous les nègres avec force gestes :

« Pardessus... vous n'avez pas vu Pardessus ? »

Bien entendu, on ne comprit pas tout d'abord ce que voulait le blanc, mais, à force de répéter cette question, elle fut entendue par ceux des Akoutonars auxquels le professeur avait, durant son séjour, appris quelques mots de français.

Le nègre prit un air désolé et répondit :

« Illustre savant Pardessus mort... tué... fichu ! »

On sait que le langage enseigné aux sujets du roi Toffa par le Montmartrois n'avait rien d'académique.

Il fut cependant fort bien compris par les clowns, qui, à la nouvelle de la mort de leur ancien camarade, furent quelque peu attristés. Certes, ce Pardessus était un assez vilain bonhomme qui s'était conduit de façon douteuse avec le prince Mokoko, mais il n'en était pas moins la seule victime de l'expédition.

Il avait succombé noblement, victime de la mission périlleuse que lui avaient imposée Marius et Auguste. Cette mort rachetait ses fautes passées. Aussi les clowns continuaient-ils à interroger le nègre en lui demandant s'il était bien sûr de ce qu'il annonçait et où était le cadavre de leur compatriote blanc.

Le sujet du roi Toffa leur fit signe de le suivre.

« Viens, fit-il, toi verras. »



« Non, je ne suis pas mort! »

Émus, tout de même, Marius, l'Hercule, Auguste et Poum-Poum suivirent le nègre, qui les mena à l'intérieur de la case royale. A peine y furent-ils entrés qu'ils aperçurent sur le sol le corps de Pardessus, étendu en travers de celui du chef des Badaboums. A portée de sa main se trouvait le revolver qui avait servi à ce chef à se tuer lui-même.

« Mais, sapristi! s'écria Marius en apercevant ce spectacle et en cherchant à reconstituer ce qui s'était passé dans le palais, il y a eu bataille entre ce petit vieux et Pardessus!

— Oui, expliqua l'Akoutonar... Quand savant Pardessus a tué roi des Badaboums... c'est lui qui nous a délivrés. Roi mort, Akoutonars révoltés... grand savant Pardessus, héros... salut. »

Après ce discours, le nègre s'était avancé vers le corps de celui qu'il prenait pour le héros de la journée et jeta sur sa figure son manteau, en signe de respect.

Les clowns s'approchèrent à leur tour, et l'un d'eux dit :

« Pauvre diable! nous ne pouvons pas le laisser là. »

L'Hercule se baissa, empoigna avec précaution ce qu'il se figurait être le cadavre du Français et le déposa sur le lit du roi.

Mais ce transport avait suffi à tirer Pardessus de son évanouissement. Il ouvrit les yeux et, entendant ses camarades parler de sa mort de héros :

« Non, je ne suis pas mort, » s'écria-t-il tout affolé.

Nos lecteurs comprennent maintenant l'erreur qui avait donné naissance à ces félicitations imprévues et si peu méritées.

La position du corps de Pardessus évanoui à côté du roi des Badaboums tué d'un coup de revolver, avait fait supposer à tous ceux qui avaient pénétré dans la case après la bataille que l'auteur du meurtre du roi, c'était Pardessus.

Le héros de la journée, c'était Pardessus; son coup de revolver avait déchaîné la révolte des Akoutonars et libéré les anciens sujets du roi Toffa du joug des mauvais Badaboums.

Bien entendu, le malin précepteur se garda bien de détruire cette erreur qui lui était si favorable. Il accepta les félicitations sans broncher et joua à merveille son rôle de héros malgré lui.

Et ce fut ainsi que le couard, le piteux Pardessus, dont nous avons vu la déplorable attitude, fut transformé en grand homme, en soldat valeureux, auteur de l'indépendance du pays.

Si les nègres avaient comme nous la manie des statues, on verrait peut-être aujourd'hui sur la place d'Akoutonar s'élever un bronze ou un marbre reproduisant la silhouette du gros bonhomme, campé dans une pose pleine de noblesse et de courage.

Mais heureusement les nègres n'élèvent pas de statues, et seuls les récits des habitants perpétueront le souvenir de cette grande erreur historique.

CHAPITRE VII

LE POT AUX ROSES

Le triomphe après la peine.

Trois jours après la terrible bataille qui, grâce à l'arrivée du Régiment Mokoko, s'était si heureusement terminée par la défaite des Badaboums, la capitale du roi Toffa était en fête. On célébrait, en effet, la victoire des Akoutonars et le retour du prince Mokoko.

Autour du poteau, des tables étaient dressées en vue du banquet offert par le vieux roi à ses courageux défenseurs, les clowns.

Ils sont tous là, nos vieux amis : l'Hercule, Auguste, Poum-Poum et l'excellent Marius.

Ils ont oublié, ces braves gens, toutes les difficultés du voyage, la lutte contre la maladie, les dangers de la bataille, heureux d'avoir si bien réussi leur difficile projet et de savoir leur petit prince Mokoko rétabli sur le trône de ses pères.



Poum-Poum ne cesse pas de cabrioler.

L'Hercule, qui est resté courbaturé à la suite de son effort prodigieux pour briser la porte de la caverne, se promène lentement à l'ombre des arbres, en examinant, non sans intérêt, les plats nombreux de viandes et de fruits dont les nègres sont occupés à charger les tables. Poum-Poum ne cesse pas de chanter, de cabrioler et de faire des farces aux nègres, qui le regardent avec admiration. Auguste, toujours froid et silencieux, regarde, observe et pense qu'on est mieux ici que sous la lumière des

lustres dans l'arène du cirque Fernandi. Quant à Marius, il est ravi, et, tout en fumant sa pipe, il ne cesse de se frotter les mains en répétant :

« Quelle riche idée j'ai eue tout de même de venir passer mon congé dans ce pays-là, plutôt que de m'abrutir à faire des manilles au café de la Canebière! »

A ce groupe d'anciennes connaissances il ne manque que Pardessus.

Ah mais! c'est qu'il est devenu un gros personnage, Pardessus, depuis l'heureux hasard qui a fait de lui un héros.

Ses camarades ne le traitent plus en inférieur, en prisonnier. Ils ont oublié les aventures fâcheuses du diamant vert et des pépites d'or, ils lui ont rendu leur estime. Pouvait-on moins faire pour le courageux adversaire du roi des Badaboums, pour celui auquel revenait tout l'honneur de la victoire?

Aussi Pardessus avait-il repris rapidement ses anciennes habitudes d'autrefois, du temps où il était professeur honoré du prince et confident du roi Toffa. Ces habitudes consistaient à boire de l'alcool pendant toute la journée.

Il avait demandé qu'on lui mît dans sa case un tonneau d'eau-de-vie, et il passait la plus grande partie de son temps, couché sur sa natte, à absorber verres d'alcool sur verres d'alcool.

Entre temps, il se promenait d'un pas légèrement titubant sur la place et recevait avec une légitime satisfaction les hommages et les salamalecs que lui prodiguaient les nègres. Malgré la façon amicale dont le traitaient les clowns, il fuyait la compagnie de ses camarades blancs. Il n'était pas très à son aise avec eux et n'aimait pas revenir trop souvent et avec des détails précis sur ce qu'on appelait son haut fait. Quand on le pressait trop sur ce sujet en le priant de raconter la façon dont il s'y était pris pour tuer le roi des Badaboums, il répondait sur un ton de superbe indifférence :

« Bah!... c'est une bagatelle!... Il me déplaisait, ce vilain singe; alors j'ai tiré dessus... voilà tout. »

Cette attitude achevait de forcer l'admiration des blancs, et Marius lui-même disait :

« C'est curieux tout de même comme on se trompe!... J'avais jugé ce gaillard-là comme un simple pleutre, et il est épatant au contraire... épatant! »

Mokoko et Islé retrouvent leur père.

Pendant que les blancs goûtaient ainsi en dehors du palais les joies de la victoire, Mokoko et son papa le roi Toffa passaient de bien douces heures à se raconter les événements si nombreux qui s'étaient succédé durant leur séparation.

Le vieux roi restait faible et presque infirme à la suite de sa dure captivité dans la Kobja, mais la satisfaction d'avoir été vengé par son fils et héritier, d'avoir vu ses ennemis héréditaires chassés de sa capitale, lui avait redonné la vie. Mokoko lui racontait les merveilles de la grande cité des blancs, mais, ne voulant pas détruire l'effet de la belle action de Pardessus, il avait négligé, en bon petit garçon qu'il était, de dire au roi la façon dont celui-ci avait compris son rôle de précepteur. Cependant, quand le souverain lui demanda s'il

rapportait le diamant vert monté en couronne, l'enfant ne sut trop que dire pour expliquer la raison qui les avait forcés à se séparer du précieux joyau. Il finit par avouer que Pardessus avait dû le laisser en gage à Paris, parce qu'il avait eu besoin d'argent pour équiper et armer le Régiment Mokoko. Le vieux souverain trouva cette explication toute naturelle. Que lui importait l'argent, maintenant qu'il avait reconquis son peuple et son pays?



Pardessus est devenu un gros personnage.

« Dans peu de temps, dit-il, nous partirons de nouveau en guerre contre les Badaboums, et, avec les richesses que nous leurs prendrons, nous aurons de quoi racheter le diamant vert. »

A son tour, le roi Toffa racontait à son fils les épreuves qu'il avait subies, la terrible nuit durant laquelle, à la faveur d'une surprise, les ennemis avaient réussi à pénétrer dans la ville et à s'emparer de sa personne. Il lui dit les souffrances épouvantables qu'il avait supportées durant son année de prison dans les ténèbres de la Kobja.

« Toujours, disait-il, je suppliais ces méchants Badaboums de me tuer, mais ils ne le voulaient pas. Comme je bénis aujourd'hui leur cruauté qui m'a permis de te revoir et de me venger! »

Il nous reste encore à raconter ce qui s'était passé entre Islé et son papa, le guérisseur Mamoï.

On se rappelle l'attitude froide du papa avec sa fillette quand il 'avait retrouvée au sortir de la caverne

Le soleil se coucha deux fois avant que le sévère vieillard consentît à embrasser la pauvre petite. Cet homme au cœur de bronze avait voulu punir l'enfant de sa désobéissance, et sa punition fut terrible.

Oh! comme elle s'était désolée, la gentille Islé, en voyant son papa, qu'elle était si heureuse de retrouver, rester froid et insensible avec elle! En vain elle

lui demanda pardon; en vain elle essaya de baiser sa longue barbe blanche : le vieillard résista, car il était de ceux qui savent commander à leurs sentiments et restent impitoyables dans la justice.

Au bout de la deuxième journée cependant il jugea la punition suffisante, et il ouvrit ses bras à Islé.

A partir de ce moment c'était fini.

« Tu as compris, enfant, demandait-il à sa fille, tu as compris que tu t'étais mal conduite en t'enfuyant ainsi dans une malle?

— Oh! oui, papa, répondit la maligne fillette; mais peut-être, si je ne m'étais pas enfuie dans la malle, Mokoko n'aurait jamais pu revenir à Akoutonar... Donc j'ai bien fait. »

En dépit de toute sa science et de sa rigidité, le vieux guérisseur resta interloqué par cette réponse. Les clowns lui avaient raconté la part si importante qu'Islé avait prise dans les événements qui s'étaient déroulés à Paris et durant le voyage; ils lui avaient énuméré les hauts faits de l'enfant. C'était elle qui avait découvert la trahison de Pardessus, elle qui, grâce à la casserole d'eau bouillante, avait empêché Julot le Tordu de tuer l'Hercule; elle enfin qui avait découvert le diamant vert. Sans la gracieuse petite fille, ainsi qu'ils le disaient fort bien, le Régiment Mokoko ne serait probablement pas arrivé vainqueur à Akoutonar.

Aussi le vieux guérisseur passait-il son temps à agiter dans sa tête ce problème philosophique : une faute disparaît-elle quand les conséquences en sont heureuses?

Quelqu'un troubla la fête!...

Nous le laisserons à ces graves méditations, pour décrire la joyeuse fête qui réunissait tous nos amis et les principaux personnages d'Akoutonar sur la place du pays. Depuis deux heures déjà on mange et on boit au son des tams-tams. Le vieux roi, encore bien faible, est étendu sur un palanquin au centre de la table. Il a auprès de lui Mokoko, qu'il va tout à l'heure présenter à ses sujets comme leur souverain. Le vieillard se sent trop malade pour continuer la lutte contre les Badaboums, et il veut abdiquer en faveur de son fils, qui, à la tête de ses amis, a déjà fait si brillamment ses preuves de vaillance. Et puis, Mokoko connaît les blancs, il a vécu à Paris, il sera le roi moderne qui



Il ouvrit les bras à Islé.


Pardessus ne put retenir un mouvement de terreur.

conduira les Akoutonars dans la voie du progrès et de la civilisation.

Au moment où Toffa va prendre la parole pour annoncer cette décision à ses sujets, un de ses soldats s'avance vers lui et lui murmure quelques paroles à l'oreille.

Le roi fait un signe de tête qui veut dire oui.

Aussitôt le soldat disparaît et revient quelques minutes après, traînant derrière lui un Badaboum solidement ficelé.

Pardessus, qui était couché au bout de la table, dans un état voisin de l'ébriété, comme à son ordinaire, ne put retenir un mouvement de terreur en reconnaissant ce personnage. C'était, en effet, le premier ministre du roi des Badaboums, l'interprète qui avait assisté à la scène du revolver dans la case royale.

« Allons, bon! murmura Pardessus à part lui; cet animal-là n'est donc pas mort?... Pourvu qu'il ne parle pas!... Mais pourquoi donc le fait-on venir? »

Cette question de Pardessus était celle que se posaient aussi entre eux les clowns.

Le roi leur en fournit bientôt la réponse.

« Amis, dit-il, au milieu du silence général, les Akoutonars ne mangent pas d'habitude leurs ennemis; mais on m'a demandé la permission de manger celui-là. Cette permission, je la donne! »

Un rugissement formidable de joie accueillit ces paroles. Les noirs, excités par l'alcool et la nourriture, se précipitèrent vers le malheureux Badaboum et l'entourèrent dans une ronde infernale, en supputant déjà le repas qu'ils feraient le lendemain avec les chairs de cet ennemi détesté. Cependant les blancs, dès qu'ils eurent connaissance de l'acte qui se préparait, intervinrent pour s'y opposer.

Marius se penche vers Mokoko et lui dit :

« Dis donc, petit roi... tu ne vas pas laisser commettre cette action abominable, j'espère... Toi qui veux être un souverain civilisé, tu ne permettras pas à tes sujets de se ravaler au rang d'anthropophages. »

Auguste, Poum-Poum et l'Hercule lui-même joignirent leurs protestations

à celles du capitaine, si bien que le prince se laissa fléchir. Il demanda à son père la grâce du ministre.

Le roi Toffa ne céda pas du premier coup. Certes, il n'avait rien à refuser à son fils chéri, à son sauveur, mais les Badaboums étaient pour eux de si féroces ennemis! Ils avaient mangé plusieurs Akoutonars lors de la dernière bataille, il fallait se venger d'eux. Enfin, comme Mokoko insistait, il finit par dire au Français :

« Prisonnier badaboum appartient à Pardessus, au vaillant Pardessus qui a tué le roi avec son revolver... Pardessus fera de lui ce qu'il voudra. »

Tous les regards se tournèrent alors vers l'ancien précepteur, auquel les soldats nègres, selon l'ordre du roi, avaient amené le prisonnier.


Le malheureux se demandait avec angoisse...

Pardessus était très ennuyé de cet honneur qui lui était fait; sa conscience peu tranquille lui donnait le goût de l'ombre et du silence; aussi ne savait-il trop que décider.

Les Akoutonars et les clowns attendaient ce qu'il allait faire.

Or la décison n'était pas commode à prendre. S'il ordonnait de relâcher le prisonnier, il se mettait à dos les noirs, qui tenaient à leur rôti; mais, d'autre part, s'il abandonnait aux sauvages leur victime, ses camarades ne lui pardonneraient pas sa cruauté.

Un mot de Marius lui fit prendre une résolution.

« Allons, Pardessus, lui criait amicalement le capitaine, dépêche-toi d'envoyer promener ce moricaud; des hommes ne mangent pas d'autres hommes devant des Français.

— Soit, dit l'ancien précepteur, avec effort et comme à regret... Lâchez le Badaboum. »

La vérité éclate!

A peine avait-il prononcé ces mots qu'un des soldats qui tenaient le nègre s'avança en face de Pardessus et, en français, s'écria :

« ... Non, pas lâcher Badaboum, toi pas avoir le droit d'empêcher nous de manger ennemi... prisonnier pas à toi.

— Comment! fit le roi Toffa sévèrement... le prisonnier est à lui... N'est-ce pas le blanc qui a tué le roi des Bababoums avec son revolver? »

Le nègre alors se tourna vers son souverain et, en s'inclinant devant lui :

« Non, grand roi Toffa... c'est pas le Français qui a tué le roi... Moi avoir tout vu... Roi s'est tué tout seul, avec revolver, et Pardessus est tombé dessus, mort de peur! »

Un brouhaha général s'éleva autour de la table après cette grosse révélation, que l'attitude de Pardessus rendait vraisemblable.

Le pauvre diable était devenu vert en entendant révéler à haute voix ce secret, qu'il espérait être seul à connaître.

Mais le nègre expliquait tout maintenant à son souverain. Il était un des trois Akoutonars qui avaient pénétré dans la cour royale au moment de l'ar-



Il partit en courant, salué par les moqueries de toute l'assistance.

rivée de l'ancien précepteur. Les deux autres étaient morts, et lui avait été emmené prisonnier par les Badaboums en fuite. Mais il avait réussi à s'échapper, et il revenait à temps pour confondre l'imposture de ce blanc.

Pardessus essaya d'abord de protester contre cette accusation, mais il vit bien que personne ne le croyait. La légende de son héroïsme avait été plus difficile à accréditer que celle de sa couardise. Ses compatriotes eux-mêmes le lâchaient.

« Parbleu! s'écriait Marius, je m'étais toujours méfié d'une histoire de ce genre avec cette canaille-là. »

Ah! pauvre Pardessus! il ne fut pas long à dégringoler du piédestal sur lequel son mensonge l'avait momentanément hissé.

Le roi avait fait un geste qui livrait le malheureux à la vengeance de ses sujets.

En quelques secondes le savant professeur fut enlevé de sa place, bous-

culé, roulé de l'un à l'autre. On ne voulait pas lui faire de mal, mais simplement s'amuser à ses dépens.

Suivant le désir nettement exprimé par Mokoko, le Badaboum avait été mis en liberté, et les liens qui avaient servi à l'attacher furent enroulés autour des jambes du menteur.

Le malheureux se demandait avec angoisse si c'était sur lui que comptaient tous ces abominables noirs pour remplacer le rôti dont on les avait privés.

Pendant plus d'une heure on le laissa dans cette idée. On le promena tout autour de la table comme une bête, et chacun tâtait ses bras et ses jambes pour voir s'il était bien gras et bon à manger.

Enfin Mokoko mit un terme à cette cruelle comédie. Les clowns eux-mêmes, en voyant l'état lamentable de leur camarade, jugèrent que la leçon était suffisante. On détacha Pardessus, et Marius lui dit avec son habituelle franchise :

« Maintenant, vieux gredin, va te faire pendre ailleurs. »

Le menteur ne se fit pas répéter cet ordre; il partit en courant, salué par les rires et les moqueries de toute l'assistance. Son triomphe immérité avait été de courte durée, comme tous ceux qui sont fondés sur le mensonge et la tromperie.

Après la fuite de Pardessus, la fête reprit plus brillante qu'auparavant. La nuit était venue. On apporta des lumières. Sous le ciel étoilé et pur, Français et Akoutonars continuèrent à boire joyeusement à la gloire du nouveau roi Mokoko et à celle de la reine Islé.

En effet, au milieu des acclamations de tous, le fils du roi Toffa venait d'annoncer à son peuple qu'il prendrait pour femme, dès qu'il serait d'âge à se marier, la vaillante petite fille à qui il devait son bonheur.

EPILOGUE

On ne nous pardonnerait pas d'avoir abandonné nos héros sur la terre africaine sans dire ce qu'ils sont devenus par la suite. Pour cela il faudra nous transporter à cinq années après la conquête d'Akoutonar par le Régiment Mokoko.

Nous retrouverons l'Hercule, Poum-Poum, Auguste, dans la capitale du roi Toffa. Le petit prince a tenu les promesses qu'il avait faites à ses amis dans la salle à manger de l'hôtel de la Butte.

Auguste est premier ministre, l'Hercule est général, Poum-Poum est chambellan et ami intime du jeune souverain.

Le vieux roi Toffa s'est éteint doucement peu de temps après l'arrivée de son fils, comme s'il n'avait attendu que lui pour disparaître.

Sous l'habile direction du jeune souverain conseillé par Auguste, le royaume des Akoutonars s'est mis sous le protectorat de la France et fait partie maintenant de notre domaine colonial.

Mais le gouvernement a laissé à Mokoko son titre de roi.

En réalité, ce monarque est tout simplement un fonctionnaire de la République française. Il est grassement payé sur les impôts qu'il fait rentrer, ce qui lui permet de faire la vie heureuse à ses bons amis les clowns.

Chaque année ils arrivent tous à Paris, où ils passent quelques semaines, faisant alterner les joies de la vie civilisée avec les charmes de l'existence africaine, et les clowns se trouvent fort bien de cette vie en partie double.

Leur avenir est assuré; grâce à l'heureux hasard qui avait amené le prince Mokoko à l'hôtel de la Butte, ils ont trouvé la richesse, le bonheur et la sécurité.

Marius a, naturellement, repris le commandement de son bateau; mais il a gardé un si bon souvenir de ce qu'il appelle sa villégiature en Akoutonar, qu'il parle d'aller y prendre sa retraite.

Le roi Mokoko n'a pas de marine, mais il est tout disposé à créer néanmoins une charge de grand amiral pour le vieux marin.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à donner des nouvelles de Pardessus. Eh! mon Dieu! Pardessus lui-même n'a pas trop mal tourné. Les terribles émotions par lesquelles il a passé lors de son second voyage en Afrique ont été pour lui très profitables. Il a compris que l'on peut quelquefois arriver à la fortune même en restant honnête et en disant la vérité. Les réflexions qu'il a faites durant ces minutes terribles où il se croyait sur le point d'être mangé par les sauvages ont contribué à sa conversion.

Rentré en France grâce à l'argent que lui a fait tenir Mokoko après sa

fuite, il s'est décidé à travailler et a repris son ancien métier de clerc d'huissier.

Il ne roule pas sur l'or, il gagne ses cent cinquante francs par mois.

« C'est moins brillant évidemment, se dit-il, que le million du diamant vert, mais au moins, pour les toucher, je n'ai pas besoin de courir les aventures. »

Enfin Pardessus, devenu sage et honnête, applique la maxime du sage :

Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve.

Sa main n'ayant pu atteindre le million dans la poche du bon voisin, il se contente de son salaire modeste de gratte-papier. Décidément cet homme n'avait pas l'âme d'un héros, ni même d'un grand bandit.

C'était un malheureux auquel nous ne devons pas refuser notre indulgence, d'autant plus que, s'il n'avait pas agi comme un filou, les choses auraient peut-être tourné pour tout le monde moins bien qu'elles ne l'ont fait.



FIN



La reine faisait de petits saluts de la patte.

BLANCHETTE

AVENTURES D'UNE FOURMI BLANCHE

PAR

E.-M. LAUMANN

ILLUSTRATIONS DE R. DE LA NÉZIÈRE

CHAPITRE PREMIER

UN SCANDALE LE JOUR DES FIANÇAILLES

Le cortège de la Reine.

Ce jour-là, la fourmilière se réveilla dans une grande fièvre. On était en juillet. Les premiers rayons du soleil matinal venaient d'atteindre l'or du dôme en brindilles de foin enchevêtrées dont s'abritait l'entrée de l'active cité des fourmis.

Les sentinelles de nuit, une fois enlevées les barricades qui fermaient les portes où elles veillaient, avaient rendu la garde et, d'un pas flâneur, comme des gens qui ont accompli leur tâche, elles regagnaient leurs quartiers, croisant au long de la route des concitoyennes qui venaient de se réveiller et se dirigeaient vers la sortie pour goûter, en un petit tour hygiénique, le charme du matin sur la campagne. Et parfois l'on s'arrêtait pour faire un brin de causette, la couche-tard frottant ses yeux brouillés de sommeil, la tôt-levée finissant sa toilette, se léchant les pattes, se brossant les antennes et les mandibules.

Frottement d'antennes : au revoir. Chacun va à ses affaires. Dans les galeries, l'animation croît d'instant en instant. On se hâte, car il s'agit d'être prêtes pour la fête annuelle des fiançailles, qui est comme la fête nationale de la fourmilière, mais le travail ne doit pas en souffrir.

La veille, un ordre de la reine avait annoncé à toute la cité les dispositions que, de concert avec son conseil de gouvernement, elle avait prises en vue de la solennité du lendemain. Chacun savait ce qu'il avait à faire. Les ouvrières seraient partagées en deux portions.

Pendant que la première portion assisterait au commencement de la fête, la seconde portion porterait les œufs au soleil, soignerait les larves et les cocons, trairait les pucerons, qui sont les vaches des fourmis, nettoierait les étables cimentées, ou conduirait les vaches aux églantiers de la forêt pour y

paître les roses églantines. On sait que les pucerons s'y gorgent d'un miel exquis, dont les fourmis sont fort friandes et qu'elles leur font rendre au moyen d'une traite méthodique et réglée comme dans une ferme.

Cette première portion des ouvrières veillerait aussi sur les esclaves, fourmis noires-cendrées, ouvrières jadis enlevées en une audacieuse et foudroyante razzia à leur fourmilière natale.

Alors ces fourmis de la première portion céderaient la place à leurs compagnes de la seconde et pourraient ainsi assister en toute tranquillité à la deuxième partie des réjouissances publiques.

La Reine ou Mère, car elle porte ces deux titres qui, chez les fourmis, sont



Plusieurs équipes d'esclaves, conduites par des ouvrières et des soldats, avaient commencé de remettre en état la place des fêtes.

synonymes, avait autorisé un programme comprenant, outre la revue, des luttes courtoises, un grand banquet et des jeux d'adresse.

Dès le petit matin, après l'ouverture des cinq portes de la fourmilière, plusieurs équipes d'esclaves, conduites par des ouvrières et des soldats, étaient sorties en rangs pressés de la vaste cité et, surveillées de près, avaient commencé de remettre en état la place des fêtes, un peu encombrée de végétations depuis l'année dernière.

On les avait divisées en escouades. Les unes emportaient les petites et les grandes feuilles mortes ainsi que les herbes sèches, après les avoir découpées en petits morceaux qu'elles pussent aisément porter. Elles balayaient les brindilles et les graviers, les rejetant dans les buissons d'herbes en bordure de la place, de façon à établir un beau champ de Mars bien nivelé.

Deux autres escouades s'occupaient des préparatifs du banquet. Des gouttes

de miel sur des plats découpés dans des feuilles bien fraîches étaient posées de place en place à côté de parcelles de mûres sauvages et de petits insectes proprement préparés et mis en pyramides symétriques d'aspect appétissant.

Une revue des soldats devait ouvrir la fête, car les fourmis sont un peuple belliqueux. Rien ne leur plaît tant, rien ne fait mieux battre leur cœur d'enthousiasme que la marche rythmée des bataillons, le claquement sec de ces terribles mandibules dont elles se déchirent à la guerre, le sifflement farouche de l'acide formique lancé par leur dard, ce venin qui endort et paralyse leurs adversaires.

Bien avant le lever du jour, les ouvrières désignées pour cet office étaient venues prendre les jeunes fiancés, qui habitaient une galerie profonde et fraîche, pour les mener dans une salle plus haute. Elles sortaient à peine du cocon, et leurs ailes, encore humides et molles, restaient collées à leur corps.

Alors les nourrices avaient procédé à la toilette des mariés. Les ailes, si fragiles, avaient été développées avec un soin extrême.

Lasius.

La toilette s'achevait quand une grande rumeur se fit dans la fourmilière.

« Quel scandale! clamait une vieille fourmi.

— Chut! faisait une autre : avant tout il faut prévenir la reine.

— Si l'on prévenait d'abord la grande conseillère?

— Parfait, interrompit un chef, j'y vais de ce pas. En attendant, veuillez garder le silence. Hep là, deux soldats! »

Les deux soldats interpellés s'avancèrent en faisant claquer leurs mandibules effroyables.

La grande conseillère habitait dans le quartier de la Reine, une galerie fort reculée où nul ne pénétrait sans une autorisation qu'il n'était pas facile d'obtenir à moins d'un motif sérieux. Cette galerie était spacieuse, et ses voûtes avaient été polies comme du marbre par le patient travail des fourmis ouvrières.



« Eh bien, Excellence, il y a une étrangère parmi nous! »

La loge de la reine était entourée de dix autres loges un peu moins spacieuses et qui servaient de demeures aux fourmis conseillères, vieilles personnes vénérables pour la plupart et d'ailleurs aimées et respectées, à l'exception de l'une d'elles, qui se nommait Lasius, laquelle passait à juste titre pour avare, jalouse et folle d'orgueil.

Au fond, elle était furieuse de ne pas être reine, et bien qu'elle dissimulât avec soin son envie, on la devinait à la morgue hautaine

avec laquelle elle traitait tout le monde. Cependant, elle avait des partisans qui la flattaient pour en obtenir des faveurs.

C'est là que la fourmi-chef de la deuxième escouade des neutres alla se faire annoncer.

Fortement poilue, comme toutes les vieilles fourmis, Lasius était d'assez méchante humeur, et, d'une voix grincheuse, elle donna l'ordre d'introduire.

« Excellence, oh! Excellence, s'écria la fourmi-chef en entrant, il faut prévenir la reine qu'un grand scandale est sur le point d'éclater.

— Quoi? quoi? qu'est-ce que tout ce verbiage? Expliquez-vous.

— Eh bien, Excellence, il y a une étrangère parmi nous.

— C'est bien cela. Voilà donc comment les sentinelles montent leur garde,



Encadrés par leurs nourrices, les fiancés s'avançaient, marchant avec hésitation.

en ronflant, ivres de miel. Tout va de mal en pis dans cette fourmilière maudite. Eh bien, cette étrangère qui a réussi à s'introduire, je suppose qu'on l'a mise à mort sans autre forme de procès?

— Elle ne s'est pas introduite dans la fourmilière, Excellence; elle vient de naître. C'est une fourmi blanche!

— Vous moquez-vous de moi? Une fourmi blanche sortir de nos cocons! C'est un cocon étranger qu'on aura introduit chez nous. Vous serez toutes punies, à la deuxième escouade. En attendant, je vais prévenir Sa Majesté... Quelle affaire! quelle affaire! Où allons-nous? »

Elle fila chez la reine comme un ouragan, furieuse, indignée, grommelante. Une minute après, un soldat venait chercher le chef de la deuxième escouade. Assez inquiète, la pauvre petite fourmi suivit le messager de malheur.

La reine était entourée de ses conseillères. C'était une superbe fourmi, de belle taille et bien proportionnée, un peu plus grande que ne l'étaient ses

sujets. Une magnifique et somptueuse paire d'ailes transparentes et fines ornait ses épaules. Elle avait cet air grave, un peu mélancolique, de ceux qui ont la grave responsabilité de commander aux autres.

Le chef de la deuxième escouade s'inclina respectueusement devant la souveraine, qui, lui frappant à petits coups d'antennes sur la tête, ce qui est la manière des fourmis d'entrer en conversation, l'interrogea :

« Voyons, ma petite, ne vous troublez pas. Qu'y a-t-il? Si vous avez commis une faute, avouez franchement et confiez-vous à mon indulgence. Mais n'oubliez pas que le mensonge est indigne d'une fourmi. Le mensonge est lâche, et les fourmis sont braves.

— Ma reine, je vous promets toute la vérité. Ce matin, comme les nourrices aidaient les cocons à éclore, l'une d'elles, une vieille ouvrière qui mérite toute confiance, poussa un cri de surprise. Elle venait de découvrir parmi ses nourrissons une fourmi blanche, une étrangère! La nourrice ne s'explique pas comment cela a pu se faire.

— La loi est formelle, dit cette horreur de Lasius d'un ton tranchant. Il n'y a qu'à la mettre à mort. Voilà tout. »

La reine lui imposa silence d'un signe.

« C'est juste en principe. Mais avant de prononcer une sentence sans appel, nous devons étudier cette affaire, qui se présente sous une forme si nouvelle, et nous renseigner au mieux pour tâcher d'agir avec équité. Allez! »

Heureuse d'en être quitte à aussi bon compte, la fourmi-chef de la deuxième escouade salua respectueusement son auguste reine, tandis que Lasius, exaspérée, hérissait ses vilains poils fauves.

La fête des fiançailles.

Au dehors, tout était prêt pour la fête. L'accès du champ de Mars fut autorisé, et l'on vit aussitôt ouvrières et esclaves, ces dernières reconnaissables à leur couleur noire-cendrée, tandis que les ouvrières tirent un peu sur le rouge, sortir en foule de la fourmilière et envahir les abords du vaste espace.

Chacun se cherche une bonne place à l'ombre des graminées et des ombellifères. Et les conversations d'aller leur train entre voisins.

Mais soudain une clameur retentit.

« Chut! les voilà... Taisez-vous. Voici les fiancés! »

Encadrés par leurs nourrices, qui les avaient surveillés, soignés, dorlotés, les fiancés s'avançaient, marchant avec hésitation, un peu intimidés, mais au fond charmés de se voir les héros de cette belle fête.

Leurs ailes n'étant pas encore assez fortes, ils se rangèrent sur un petit monticule que baignaient les rayons du soleil et attendirent, très émus.

Dans la foule, ce n'était qu'un cri d'admiration attendrie.

« Ah! ah! ah! voilà les soldats. La revue! Hourra! »

Les jeunes fourmis, en espiègles et agiles galopins, escaladèrent de hautes herbes pour mieux voir, car c'était un spectacle imposant et magnifique.

En rangs pressés, dans un ordre superbe, l'armée de la fourmilière s'avan-

çait par pelotons. Les chefs à grosse tête couraient le long des colonnes pour maintenir les distances réglementaires. On entendait le bruit des pattes frappant le sol en cadence et une espèce de déchirement produit par toutes ces mandibules claquant.

D'un seul coup, sur un bref commandement du chef suprême qui agita ses antennes, mouvement que répétèrent tous les chefs subalternes, toute la troupe



Les fourmis ailées volaient éperdument.



s'arrêta et se rangea sur deux lignes. Un grand silence se fit. La reine venait d'apparaître.

Entourée de ses conseillères, et encadrée par une garde d'honneur, elle s'avançait majestueuse sous l'ombre d'un brin d'herbe que deux pages portaient étendu au-dessus d'elle. Le rouge sombre de sa robe autant que sa grande taille la faisaient distinguer de son entourage.

« Vive la reine ! vive notre noble mère ! » cria-t-on d'une seule voix.

Elle passa, faisant de petits saluts de la patte, et se dirigea vers les soldats qui se tenaient, maintenant, dans une immobilité merveilleuse. La reine passa lentement devant le front des troupes.

La revue terminée, la reine gagna une petite éminence d'où elle assista au défilé, qui fut très brillant.

Puis Formica II, — c'était le nom de la reine, — comprenant que, l'heure de la kermesse étant arrivée, sa présence pourrait gêner les libres ébats de son peuple, donna à sa suite le signal du départ.

Aussitôt, les jeunes fourmis dégringolèrent de leurs observatoires et se mirent à courir comme des folles. Il y en avait qui restaient à se balancer à l'extrême pointe des herbes agitées par la brise; d'autres s'amusaient à lutter, d'autres flânaient, heureuses de pouvoir goûter le charme d'une promenade à l'ombre des herbes sans penser au travail. D'autres, gourmandes, s'en allaient rôder autour des apprêts du festin.

Un grand bourdonnement s'éleva tout à coup, à la fois strident et harmonieux comme une musique de harpe. C'étaient les fiancés qui, ouvrant leurs ailes toutes grandes, prenaient leur vol, le premier et le dernier vol de leur vie! Dans l'air pur ils s'élevaient comme un nuage.

Ramant à grands coups d'ailes pressés, les fourmis ailées volaient éperdument, s'entre-choquaient, filaient tout droit, tournaient, piquaient çà et là, culbutaient dans l'espace.

Cependant, en bas, sur le sol, leurs compagnes non ailées dansaient au son de la musique de toutes ces ailes vibrantes. Rondes, farandoles et quadrilles s'entrelaçaient.

Au bout de trois heures, les coureuses d'azur commencèrent à donner des signes de fatigue. Quelques-unes tombaient, aussitôt saisies par les ouvrières, qui soigneusement leur retiraient leurs ailes et les entraînaient vers la fourmilière pour y prendre du repos avant d'être classées parmi les ouvrières.

Peu à peu, l'animation s'apaisait. Le signal du banquet fut donné.

Le soir allait tomber, la fête était terminée. L'ordre fut donné de réintégrer la fourmilière.

Alors une corvée d'ouvrières barra les portes d'adroits entrelacements de poutres, et, quand toutes les issues furent closes, les fourmis qui venaient de fêter l'an nouveau descendirent vers leurs districts, laissant aux sentinelles le soin de veiller sur la sécurité de la nation.

CHAPITRE II

L'INTERROGATOIRE DE BLANCHETTE. — L'EXIL.

Devant la reine.

La fourmilière semblait retombée dans un calme profond. Cependant, si quelque espion avait réussi à tromper la vigilance des sentinelles, voici ce qu'il aurait pu voir.

Écartant les poutres qui obstruaient l'entrée principale, il se fût trouvé au sommet d'un couloir dévalant en pente douce jusqu'à un carrefour où venaient aboutir d'autres couloirs dont chacun conduisait à un étage différent.

Dans les premiers se trouvaient les loges des ouvrières. Puis, à mesure qu'on s'enfonçait plus avant sous la surface de la terre et que, par conséquent, la chaleur s'accentuait, on atteignait d'abord la chambre aux chrysalides, ou cocons, où, sous l'œil attentif et dévoué des ouvrières neutres, les futures fourmis achevaient leur dernière transformation. Plus bas encore étaient les œufs, non moins attentivement surveillés. Selon que le temps était chaud ou froid, les ouvrières transportaient ces œufs, espoir de la nation, vers la surface du sol, ou les descendaient à l'intérieur, de façon à ce qu'ils fussent toujours à la même température.

Tous ces couloirs, toutes ces chambres, étaient d'une propreté extrême, même aux environs des étables des pucerons, dont le miel est la friandise des fourmis.

Mais puisque, par la pensée, nous nous sommes transportés dans la fourmilière, tâchons de voir ce qu'il advient de la petite fourmi blanche, héroïne de cette histoire.

Tout semble dormir. Le couloir qui mène aux appartements de la reine reste encore quelque temps désert, puis, sans bruit, deux soldats sortent des appartements royaux et se dirigent vers le gynécée, qui est cette partie de la fourmilière dont les fiancés sortirent le matin même.



« Qu'ai-je donc fait? » gémit Blanchette.

Devançons-les et voyons ce qui se passe dans ce retrait où la fourmi blanche et sa nourrice attendent les ordres de la reine.

La pauvre nourrice, fort inquiète au fond, mais n'en voulant rien laisser voir à la petite qui pleure et se lamente depuis le matin, emploie tout ce qu'elle a d'éloquence et de tendresse pour la consoler.

La bonne nourrice Annette se penche sur sa Blanchette : c'est de ce gentil diminutif qu'elle appelle la petite déshéritée.

« Mais qu'ai-je donc fait? gémit Blanchette pour la centième fois. Pourquoi m'infliger un tel affront, m'emprisonner comme un malfaiteur, me traiter si durement, m'exclure si cruellement d'une fête où je devais être?

— Rien, ma pauvre mignonne, rien du tout! Tu es innocente, c'est bien le cas de le dire, comme l'enfant qui vient de naître, puisque tu sors à peine de ton cocon. C'est une aventure incompréhensible. Attendons.

— Mais, enfin, nourrice, explique-moi pourquoi nous sommes en prison.

— Parce que tu es blanche, ma bonne chérie.

— Mais est-ce ma faute, à moi, si je suis blanche?

— Non, mais que veux-tu? c'est comme ça!

— Alors, les fourmis ne sont donc pas toutes de la même couleur?

— Du tout. Il en est de rouges, de brunes, de noires...

— Des blanches aussi, alors?

— Évidemment, puisque tu es blanche. Mais, avant toi, on n'en avait jamais vu. Alors, tu comprends, c'est un scandale.

— Que j'ai peur! soupirait Blanchette. Que va-t-il advenir de moi?

— Non, ma chérie, reprenait Annette, qui avant tout voulait consoler la petite, on ne saurait te punir. »

Blanchette et Annette gardèrent le silence. Pleines d'inquiétude, toutes les deux, elles n'avaient plus la force de se consoler mutuellement. Bientôt les deux fourmis amazones envoyées par la reine apparurent brusquement.

« Allons, suivez-nous, » dit celle qui paraissait la plus âgée.

Les deux prisonnières ne firent aucune observation. Elles se placèrent entre leurs gardes, et le triste cortège se mit en route.

La course ne fut pas longue, car les amazones allaient vite.

Blanchette sentait son cœur battre à rompre, tant elle était émue; mais, avant même qu'elle pût reprendre son courage, elle était brutalement poussée dans la loge où se tenait la reine, avec ses conseillères.

« Ah! fit la reine, voici l'incriminée! »

Annette, qui connaissait toutes les lois protocolaires de la cour, salua très humblement en courbant la tête et en joignant sur celle-ci ses deux premières pattes, puis elle fit signe à Blanchette d'en faire autant.

La petite fourmi blanche, qui n'était pas une sotte, s'inclina avec une grâce parfaite, car, quoique terrorisée et triste à en mourir, elle ne voulait pas paraître grossière et mal éduquée.

« Elle est gentille, dit la reine.

— Ça ne l'empêche pas d'être une étrangère, » fit aigrement la vieille Lasius.

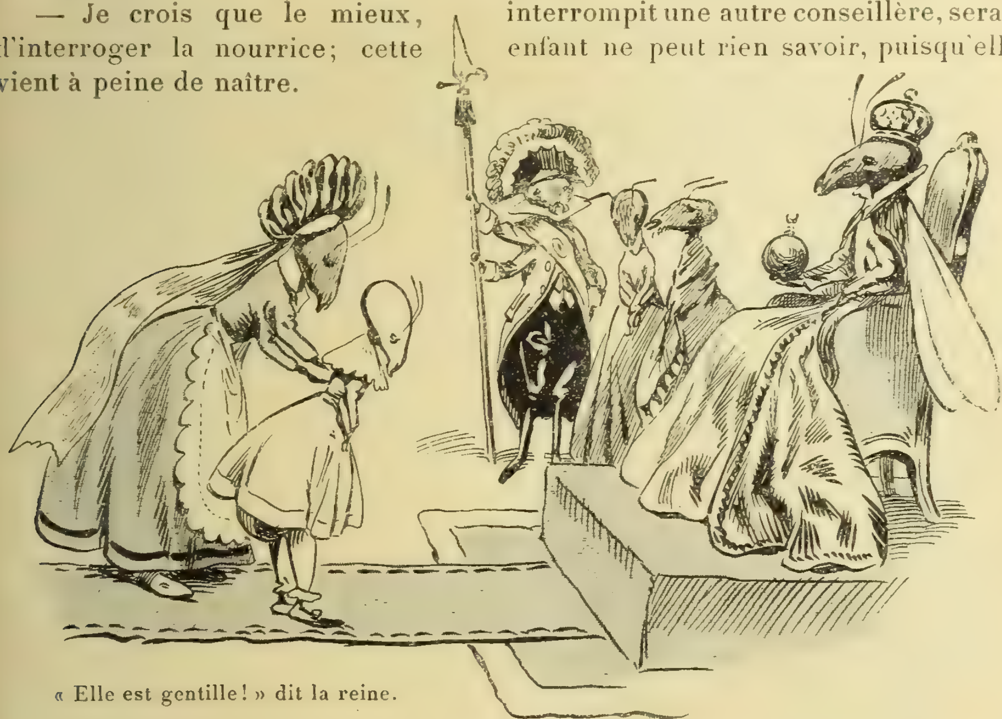
La reine lui imposa silence d'un petit geste, puis questionna Blanchette.

« Voyons, petite, ne te trouble pas, réponds-moi sincèrement; les choses peuvent, peut-être, s'arranger. Pourquoi es-tu blanche?

— Mon Dieu, madame la reine, je n'en sais rien; je suis née comme ça, et il me semble que c'est très naturel.

— A vous, oui, dit la méchante Lasius, mais pas à nous; il faut absolument, pour l'honneur même de la fourmilière, que nous sachions d'où vous venez.

— Je crois que le mieux, interrompit une autre conseillère, serait d'interroger la nourrice; cette enfant ne peut rien savoir, puisqu'elle vient à peine de naître.



« Elle est gentille! » dit la reine.

— Voyons, nourrice, dit l'autre conseillère, approchez, ne tremblez pas et répondez : quand vous êtes-vous aperçue que votre nourrisson n'était pas de la même couleur que nous?

— En déployant ses ailes, Excellence. Je croyais d'abord qu'elle allait brunir, que ce n'était là qu'un incident passager, mais j'ai bien vu que c'était sa vraie livrée, et alors, comme c'était mon devoir, j'ai prévenu notre chef d'escouade. »

La reine se retourna vers le chef d'escouade, qui se tenait, immobile et muet, dans un coin; elle l'interrogea du regard.

« Tout cela est positivement vrai, dit-il en saluant.

— Allons-nous en sortir enfin? dit Lasius avec impatience. La loi est la loi, si dure soit-elle, et la reine elle-même, qu'elle me permette de le lui dire, ne peut rien contre la loi.

— C'est vrai, dit tristement la reine.

— Je vous en prie, madame la reine, dit la pauvre Blanchette en retenant mal son émotion, considérez que je suis la première victime de cette maudite couleur. Prenez-moi en pitié, madame la reine, je serai très dévouée, très obéissante, très courageuse.

— Elle est touchante, dit la reine; voyons, que faut-il faire?

— Je réclame l'application de la loi purement et simplement, dit aigrement la méchante et rigide Lasius.

— Nous aussi, dirent les quatre conseillères partisans de Lasius.

— En ce qui me concerne, dit l'autre conseillère qui avait déjà pris la parole en faveur de Blanchette et qui s'appelait Nicéphore, j'estime que, tout en respectant les usages, on doit être indulgent pour cette malheureuse. »

Alors la reine, qui sentait que la méchante Lasius allait encore charger la pauvre petite fourmi, pour laquelle elle se sentait de la tendresse, intervint.

« Entrons en conseil, » dit-elle.

Les fourmis amazones firent reculer Annette, la nourrice, Blanchette et le chef de la deuxième escouade, dans un petit coin.

La délibération ne fut pas longue. Tout à coup la reine et neuf des conseillères s'en allèrent lentement, seule Lasius resta.

« Chef de la deuxième escouade, dit-elle sèchement, vous êtes punie par la justice de la reine : vous descendez du rang de chef à celui de simple fourmi, durant tout l'été, pour n'avoir pas suffisamment surveillé les cocons.

— Pardon, Excellence, dit le chef de la deuxième escouade, je demande à dire quelques mots.

— Dites.

— Si, par hasard, on mettait devant vous deux graines exactement semblables d'aspect et de poids, mais que pourtant l'une des deux fût pourrie, pourriez-vous dire laquelle?

— Il ne m'appartient pas de trancher cette question, encore moins de répondre à une aussi sotte demande. La décision de la reine ne doit pas être discutée. »

Le chef de la deuxième escouade s'inclina, puis se retira; mais en passant auprès de Blanchette il dit simplement : « Courage! » puis il sortit.

« Vous deux, reprit Lasius, vous êtes exilées, chassées honteusement d'une fourmilière où votre seule présence est un affront. Il vous est fait défense absolue de paraître autour de nous dans un rayon de vingt-cinq pas d'homme, ce qui équivaut à une heure de notre marche.

— Au moins, reprit Annette, faites-nous donner deux gouttes de miel à emporter, autrement nous pourrions mourir de faim.

— Je n'ai pas reçu d'ordre à cet égard. Amazones, conduisez les condamnées jusqu'à la porte cinq. »

CHAPITRE III

PERDUES! M. LAMPYRIS.

Un ami!

« Allez, dit l'une des deux amazones, sur le seuil de la fourmilière, et qu'on ne vous revoie plus. »

Blanchette et sa nourrice Annette se trouvèrent seules dans la nuit; elles entendirent leurs deux gardiens replacer avec soin les petites branchettes qui fermaient l'orifice du couloir numéro cinq, et leur fermer ainsi l'entrée de cette immense famille où toutes deux croyaient vivre heureuses.

Blanchette, peureuse, se serra très émue contre sa nourrice.

« Mon Dieu, dit-elle, où allons-nous aller?

— Droit devant vous, » répondit une petite voix fluette qu'elles crurent reconnaître.

C'était le chef, ou plutôt l'ancien chef de la deuxième escouade, qui, sortant d'un coin où l'ombre était plus épaisse, se présenta à leurs multiples yeux, car la fourmi, comme vous le savez, possède des yeux à facettes, c'est-à-dire le moyen de voir plusieurs côtés à la fois, ainsi que la mouche, l'araignée et beaucoup d'autres insectes.



Blanchette, peureuse, se serra contre sa nourrice.

« C'est moi, dit-il; je me suis douté que cette méchante et horrible conseillère vous jetterait dehors sans une goutte de provision; alors, j'ai pris mes précautions. Vous voici seules, en proie à tous les dangers : ne vous hasardez pas dans la route de l'exil par cette nuit noire. Voici d'abord un peu de miel, mangez et restez ici, cachez-vous sous un brin d'herbe; la fourmilière est toute fatiguée par la fête, personne ne sortira; attendez que la lune éclaire un peu plus et partez droit devant vous. Prenez garde, cependant, à gauche, à vingt pas d'homme, il y a un piège affreux de Mirmiléo, comme disent les hommes, de fourmi-lion : fuyez-le, ce serait votre mort si vous en approchiez. Maintenant, adieu, ne revenez pas au delà de la limite qui vous est assignée, mais ne vous éloignez pas trop; je tâcherai un jour de vous rencontrer, et peut-être pourrai-je vous venir en aide. »

Sur ces mots, l'ancien chef de la deuxième escouade, qui s'appelait « Grosse-Tête », s'en alla sans bruit vers l'issue dont une amazone, sa complice, gardait la porte. Les deux exilées restèrent seules.

« C'est effrayant, dit Blanchette avec émotion et en se rapprochant de sa compagne, de rester ainsi seules, la nuit, loin de tous ceux qu'on a aimés.

— Ne nous lamentons pas, cela ne sert à rien, gagnons plutôt au large, car il ne serait pas bon qu'on nous retrouve ici; mais auparavant il me faut t'ôter les ailes.

— Eh! pourquoi donc?

— Parce que toutes tes compagnes n'ont plus les leurs et que tu ne peux décemment te promener la nuit, dans la forêt, avec ces ornements inutiles. Il faut être sérieuse, ce n'est pas le moment de songer à la toilette. Avec ça, dit Annette, en retirant l'une des ailes, tu serais remarquée, questionnée, et, ma pauvre petite, dans la situation où nous sommes, mieux vaut passer inaperçues. »

L'une des ailes était déjà tombée. Annette retira l'autre, qui tomba sans causer de douleur.

Désormais la petite fourmi était, quant à la forme, confondue avec toutes les autres; seule sa couleur, sa malheureuse couleur, la désignait toujours à la curiosité et aux commentaires de la malignité publique.

« Allons, maintenant, en route, dit énergiquement Annette, et prenons bien garde au piège du fourmi-lion.

— Dieu de Dieu! qu'est-ce que cela encore?

— C'est une terrible bête, à laquelle, pour la honte de notre race, on a donné notre nom.

« Elle est armée de deux mandibules d'une force extraordinaire ; elle cherche un endroit exposé au midi, bien abrité de la pluie, et choisit un terrain sablonneux dans lequel elle creuse un trou en cornet, comme on voit de certaines feuilles. Les bords de ce trou sont très fragiles, taillés à pic. Si l'on passe trop près, crac! on roule au fond et on est mangé. C'est une bête très sournoise, très redoutable.

— Mais on doit la voir et s'en méfier.

— Non pas, elle-même s'enfouit au fond de son piège, sous une mince couche de sable; seule sa tête avide passe, guettant la proie malheureuse, la pauvre petite bête innocente qui se laissera tomber dans son trou. Si la mouche, le moucheron, la fourmi, l'insecte quelconque qui tombe, essaye de se rattraper, la fourmi-lion lui jette du sable sur la tête et paralyse ainsi son mouvement de fuite... Mais assez causé, dit Annette en terminant, il faut partir.

— Oh! non, je ne partirai pas, j'ai trop peur. Quoi qu'il en puisse résulter, je ne veux pas bouger.

— Ah mais! Ah mais! dit tout à coup une voix fluette qui voulait se faire grondante, il n'y a plus moyen de dormir ici. Qui est-ce qui bavarde ainsi et qui dérange tout le monde?

— Chut, dit Annette, avec tes terreurs et ta manie de bavarder, tu vas nous attirer des affaires.

— Voyons, dit la voix, qu'est-ce qui est là, hein?

— Deux pauvres malheureuses fourmis exilées et qui vous prient de ne point leur faire de mal.

— Bon, bon, attendez, j'allume ma lanterne. »

Le Lampyris.

Annette et Blanchette se reculèrent instinctivement et se blottirent dans un coin, sous une feuille de trèfle sauvage, mais une toute petite lumière, douce comme un rayon de lune, brilla dans l'herbe et se mit à avancer.



C'était un joli petit ver blanc.

« N'aie plus peur, dit Annette, c'est un ami, c'est M. le Ver luisant. »

C'était en effet un joli petit ver blanc appartenant à la grande famille des Lampyris. D'habitude il dormait le jour, comme tous ses semblables; mais, la chaleur ayant été très forte et très incommodante, il profitait de la fraîcheur de la nuit pour faire un petit somme.

Blanchette admira fort la vive lumière bleue qu'émettait son nouvel ami.

« Ouf! fit-il en s'arrêtant auprès des deux exilées, il a fait une chaleur atroce, et n'était le bruit de votre conversation qui m'a réveillé, je dormirais encore.

— Nous vous demandons pardon, dit Annette, mais vous savez ce que c'est que la jeunesse : ça bavarde, ça bavarde, et puis ça a peur. »

Rapidement, Annette conta tout ce qui leur était arrivé depuis la fête des fiançailles.

« Voilà qui est grave pour vous, dit Lampyris. La situation est difficile, comment allez-vous en sortir?

— Nous n'en savons rien, hélas!

— Attendez, j'ai une idée; je ne connais rien à vos existences et, malgré tout mon désir de vous être agréable, je ne saurais rien faire de bien utile; mais je connais dans ce bois une singulière fourmi; comme la petite, elle est toute blanche, mais elle est bien plus grosse. Elle habite au pied d'un grand frêne, toute seule. On dit, elle le dit elle-même, qu'elle a beaucoup voyagé; en tous cas, elle paraît pleine de science. Nous allons la voir, je vous présenterai, et je crois qu'elle vous donnera de bons conseils. »

Le trio se mit en marche en silence. M. le ver luisant marchait le premier, illuminant doucement son passage; les deux fourmis le suivaient.

« C'est commode, dit Blanchette tout bas, d'avoir toujours une lanterne sur soi.

— Oui, dit Annette, en effet, c'est commode.

— Il n'y a pas de danger qu'il se brûle?

— Mais non, petite sotte, tu vois bien que ce n'est pas une flamme, mais seulement une lueur. C'est du phosphore, paraît-il; tu verras, par la suite, de certaines plantes en faire autant, des champignons, par exemple, qui, en décomposition, émettent aussi de petites lueurs, mais beaucoup plus faiblement.

— Ne parlez pas si haut, dit M. le ver luisant; la nuit, il y a un tas de bêtes à l'affût, et si ce n'était pour vous éclairer et pour rassurer la petite, j'éteindrais ma lumière.

— Baissez la mèche, » dit naïvement Blanchette.

Mais un coup de patte d'Annette ramena le silence pour un moment.

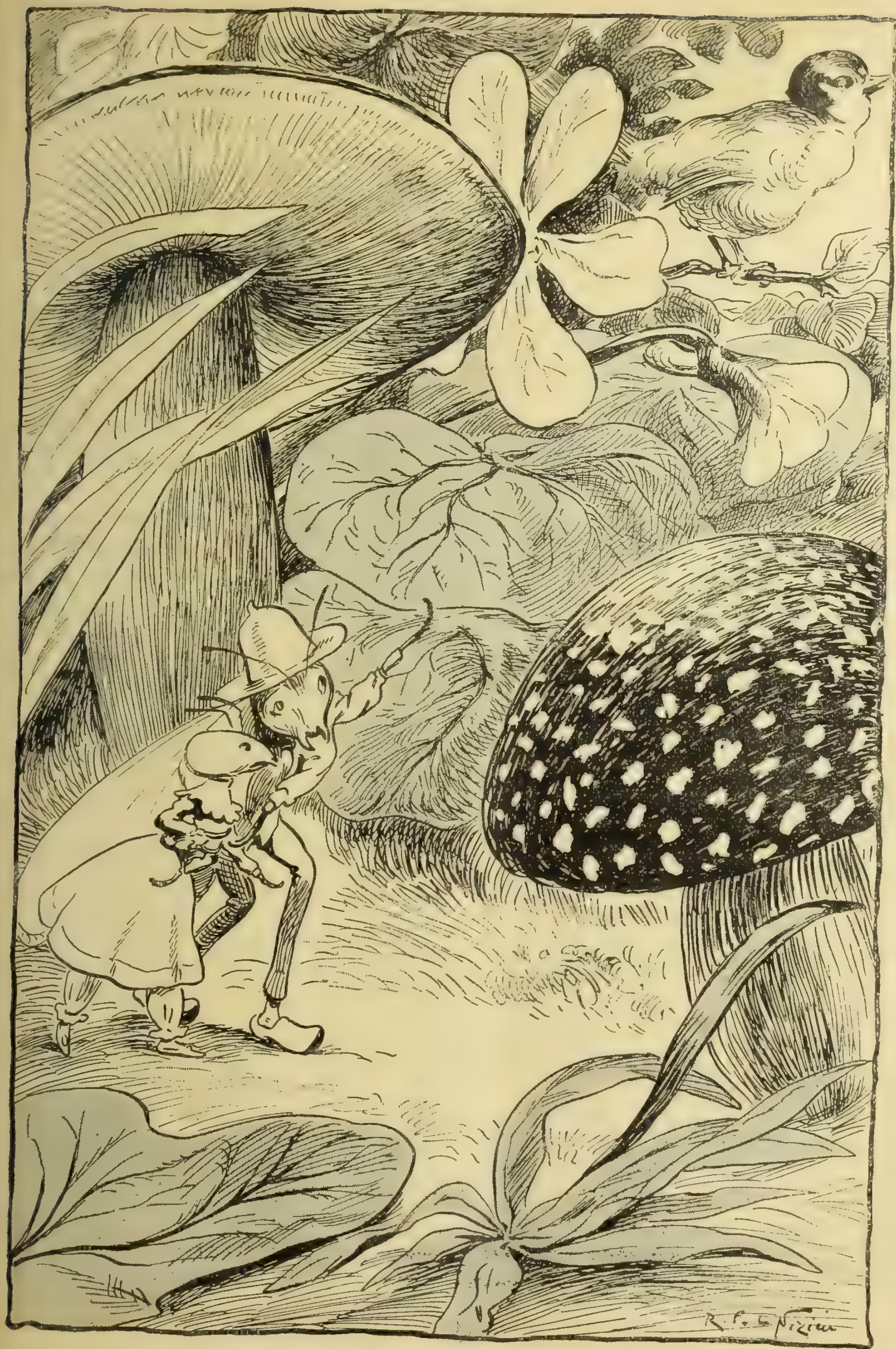
« Ouf, dit, au bout d'un long moment de marche, le ver luisant, nous y voici; là, voyez, sous ce grand arbre, c'est ici; seulement, mon avis est d'attendre le jour. Mettons-nous dans un coin, dormez tranquillement, et demain matin je vous présenterai; il ne faut pas déranger les gens dans leur sommeil, ça les rend de mauvaise humeur. »

Les deux fourmis se tapirent au pied d'un grand champignon; le ver, ayant découvert un mûrier, éteignit sa lanterne et dit :

« Bonsoir, mes commères.

— Bonsoir, monsieur, et encore merci. »

Cinq secondes après tout le monde dormait.



« Là, sur cette branche, voici une mésange. »

CHAPITRE IV

LE VIEUX TERMITE

Présentation.

Ce fut Blanchette qui s'éveilla la première.

Au bout d'un moment, et bien que le spectacle, si nouveau pour ses jeunes yeux, l'intéressât au plus haut point, elle s'ennuya bientôt d'être seule, et d'un petit mouvement discret elle poussa doucement sa nourrice :

« Nourrice, éveille-toi! »

Annette s'éveilla, elle passa ses deux pattes de devant sur sa tête, comme le font aussi les mouches, pour chasser le reste du sommeil qui lui brouillait les yeux.

« Qu'est-ce qu'il y a? Est-il vraiment si tard qu'on ne puisse dormir un peu?

— Je m'ennuyais tant, et puis j'avais peur... Réveillons M. Lampyris, dis.

— Je suis éveillé, dit celui-ci; je vous écoutais, et j'écoutais aussi les oiseaux qui faisaient leur prière. Mais d'abord déjeunons, nous verrons après les affaires sérieuses. »

En disant ces mots, le ver luisant se tourna vers une pousse de mûrier et se mit à grignoter.

Annette avait posé près d'elle, sur une petite feuille, les deux gouttes de miel que le chef de la deuxième escouade lui avait données. Les deux fourmis firent honneur à ce repas.

Ce fut Blanchette qui eut terminé la première.

Elle jeta un coup d'œil autour d'elle et trotta allégrement jusqu'auprès du Lampyris.

« Avez-vous bientôt terminé votre repas, monsieur notre ami? N'est-il pas bientôt l'heure de frapper à la porte de M. le termite?

— Patience, patience, petite écervelée, laissez-moi finir ma feuille, j'en ai pour une petite minute; en attendant, courez un peu dans l'herbe, cela vous déliera les pattes. »

Confuse de la réprimande, d'ailleurs méritée, Blanchette s'en alla rejoindre Annette.

Tout lui paraissait nouveau et formidable; la moindre chose, un petit caillou, une graine, une fleur, les herbes folles, provoquaient son émerveillement.

Ayant avisé une tige de folle avoine, elle grimpa jusqu'à la plus haute brindille et prit un extrême plaisir à se balancer, au point même qu'elle oublia ses préoccupations et qu'il ne fallut pas moins de deux appels d'Annette pour la rappeler à la situation.

Vite, elle dégringola et vint rejoindre sa nourrice.


Ayant avisé une tige de folle avoine, elle grimpa jusqu'à la plus haute brindille.

« Mettez-vous là, dit Lampyris, je vais aller rôder un peu auprès de la demeure du termite ; en entendant bouger, il sortira. »

Sans se presser, car il n'est pas dans la nature du ver d'aller très vite, il s'achemina vers le tronc du grand hêtre, mais il n'eut pas besoin de faire grand tapage, car précisément la fourmi de visite — c'est un des noms du termite — sortait de sa demeure pour vaquer à ses affaires.

C'était un assez gros termite d'Afrique, tout blanc, avec une tête beaucoup plus grosse que n'en portent ordinairement les fourmis que nous voyons en Europe; il avait un air féroce.

Il s'arrêta au bord de son trou, inspecta les environs d'un regard suspect, puis il allait se mettre en marche, quand le ver s'avança en faisant de grands saluts avec sa tête.

« Bonjour, cher ami.

— Tiens, c'est vous? Bonjour. Qu'est-ce qui vous amène?

— Je viens vous demander une chose que seule votre expérience, votre savoir et votre grande sagesse peuvent donner à deux malheureuses. »

Et, s'étant commodément installé, le ver luisant conta par le menu les aventures d'Annette et de Blanchette.

Le termite écouta patiemment le récit, et, quand il fut terminé, il dit :

« Ces gens sont stupides. En quoi, parce qu'elle est blanche, une fourmi n'est-elle pas une fourmi? Je vous le demande! Dans mon pays d'Afrique, nous sommes des millions et des millions de fourmis blanches; il y en a d'autres qui sont noires, bleues : cela n'empêche pas que ce sont des fourmis... En résumé, vos amies sont bien malheureuses, car moi, que le hasard et le malheur ont séparé des miens, je sais ce que c'est que l'exil. Allez les chercher, nous causerons. »

Le ver n'écoutait déjà plus, il filait vers ses deux amies.

« Allons, venez vite, dit-il tout essoufflé; c'est fait, j'ai réussi. »

Le termite les attendait d'un air très digne; cependant il ne laissa pas au ver le temps de présenter les deux exilées.

« Ah! ah! dit-il, voici ces deux petites; approchez, n'ayez pas peur.

— Monsieur que voici, dit Annette en désignant le Lampyris, qui est bien la plus charitable personne que j'aie jamais rencontrée, nous a conduites jusqu'à vous qui êtes de bon conseil et nous a affirmé que vous nous viendriez en aide, au nom de la pitié qu'on doit aux malheureux, quand on a bon cœur.

— Je ne sais pas si, comme on le dit, les voyages donnent de la science à ceux qui n'en ont pas, mais, si le fait est vrai, je puis vous donner de bons conseils, car il m'est arrivé beaucoup d'aventures. »

Blanchette, curieuse, s'avança.

« Mais, continua le termite, ce n'est pas le moment de les narrer; avisons au plus pressé : d'abord à votre installation, car je vous offre l'hospitalité; je ne suis pas grandement logé, mais en creusant un peu, en fouillant de-ci, de-là, on trouvera moyen de se mettre à l'aise.

— Je vous accompagne? dit le ver.

— Si vous voulez. »

Un logis mal tenu.

La compagnie pénétra d'abord, par un petit trou, dans une sorte de salle basse, étroite et courte; elle était mal tenue et envahie par des détritus de toute nature.

Cette salle n'avait pas un centimètre carré; elle était creusée dans la terre molle, et tout y faisait voir qu'on n'avait rien tenté pour la rendre plus habitable.

« Nous voici chez nous, dit le termite.

— Ah! ah! voyons ça, fit le Lampyris en allumant sa lumière.

— Ce n'est ni très joli ni très propre, dit inconsidérément Blanchette.

— Je vous en prie, excusez cette jeunesse, mon cher protecteur, interrompit Annette; c'est jeune, ça dit ce que ça pense, et ça pense sans réfléchir.

— Elle a raison, ce n'est ni propre ni confortable, et je le sais bien; mais qu'est-ce que vous voulez! j'étais si seul, je n'ai goût à rien. Je me contente d'un à peu près que vous pouvez faire meilleur, si vous voulez.

— Chacun se loge à sa fantaisie, » dit M. le ver luisant.

Annette, pendant ce petit discours, furetait partout, cherchant par quel moyen elle pourrait bien se caser avec sa petite, et son investigation sembla la satisfaire, car elle revint toute joyeuse auprès du termite, de Blanchette et du ver.

« J'ai trouvé, dit-elle; nous serons tous très bien, et j'envisage l'avenir avec confiance.

— J'en suis charmé, dit le termite. Seulement il vous faudra excuser parfois ma mauvaise humeur. J'ai des accès d'ennui. Je suis d'un pays où il fait toujours du soleil, tandis que chez vous il pleut, il fait froid, il y a des courants d'air; alors, vous comprenez, j'ai des rhumatismes, je souffre des pattes, enfin toutes choses qui me font un vilain caractère.

— Soyez tranquille, dit Blanchette, nous vous gâterons, car nous vous

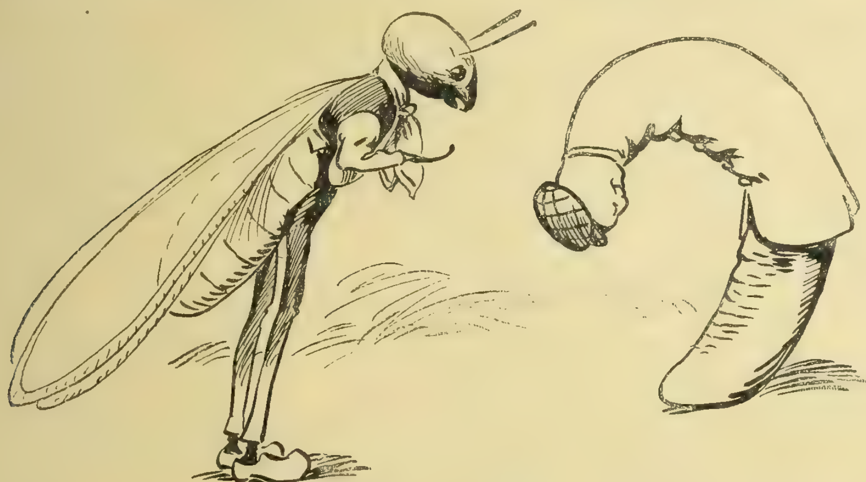
aimons déjà, et vous serez si choyé, si dorloté, que vous ne serez plus jamais grognon.

— Ça va très bien, de mieux en mieux même, dit le termite; mais songeons à nous installer du mieux que nous pourrons. Voici là, sous cette racine, l'endroit où je demeure à dormir.

— Et votre grenier? demanda Annette.

— Je n'en ai pas.

— Tout cela va changer, vous allez voir. J'ai découvert une petite loge qui nous suffira avec Blanchette. Il y a là-bas, sous la grosse racine, un vaste empla-



« Bonjour, cher ami. »

cement, bien sec et bien clos; nous y emmagasinerons nos provisions pour cet hiver. Mais, avant tout, nous allons faire de la propreté. »

Le ver éteignit et dit :

« Je vous laisse à vos affaires, je reviendrai vous voir. »

Il s'en alla doucement, et les trois amis restèrent seuls.

« Vous êtes charmante, » dit le termite avec émotion, tant il était joyeux d'avoir enfin de la compagnie.

Annette prit vivement la parole :

« Il faut songer aux choses de première nécessité. Comment mangerons-nous?

— Ah! ah! voilà la question, dit le termite, je n'y avais pas songé. Moi, je vous l'ai dit, je vis au jour le jour, et je n'ai aucune réserve.

— En ce cas, interrompit Annette, pleine de sens, il va pleuvoir, nous ne pouvons sortir sans grand dommage; allons vite chercher de quoi ne pas mourir de faim. »

Le trio quitta son abri, mais le termite prouva bientôt son apathie; il avait froid, puis il avait mangé, et, comme tous ceux qui n'espèrent plus rien de

l'avenir, il ne demandait qu'à digérer paisiblement ce qu'il avait pris, sans s'inquiéter de ce qu'il prendrait par la suite.

Annette n'insista pas, mais, entraînant Blanchette, elle ne tarda pas à trouver quelques graines, puis un fruit trop mûr et tombé d'un arbre.

Elles en prirent tant qu'elles purent en porter et firent plusieurs voyages, tant et si bien qu'au moment où les premières gouttes d'eau se mirent à tomber, elles avaient proprement mis dans un coin de leur nouvelle demeure de quoi se sustenter à trois, jusqu'au lendemain.

Le termite était rentré le premier; il vit venir avec plaisir ses nouvelles amies.

Blanchette prit place à côté de lui, et Annette en face.

CHAPITRE V

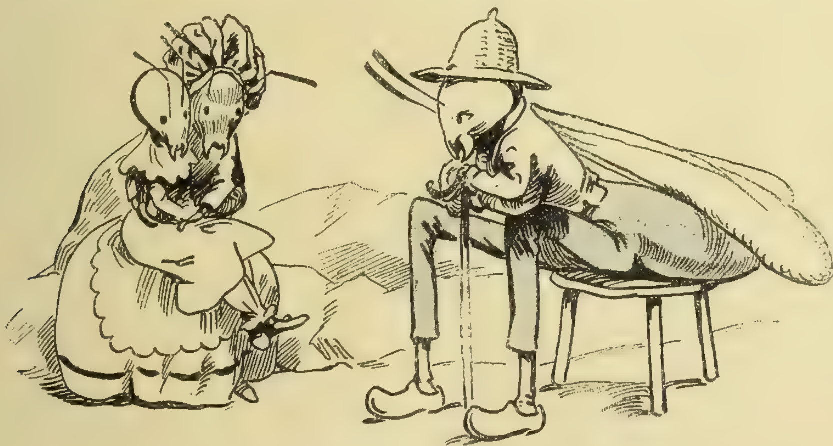
L'HISTOIRE DU VIEUX TERMITE

Une fourmi qui vient de loin.

Le vieux termite ne put réprimer un petit mouvement de satisfaction : il allait donc enfin pouvoir rompre le silence qui lui était si pénible depuis le commencement de son exil! Il s'installa commodément. La pluie au dehors tombait à larges gouttes, et on en entendait les chutes lourdes sur les feuilles.

Blanchette attentive se promettait de ne point perdre un détail; quant à Annette, tout en écoutant poliment, elle regardait autour d'elle pour se rendre compte, à l'avance, de ce que serait la besogne du lendemain.

« Je viens d'un pays si lointain, commença le termite, que je n'ai jamais pu



« Je viens d'un pays si lointain, » commença le termite.

compter combien s'écoulèrent de jours et de nuits avant que je ne revisse la clarté du ciel. J'étais ce jour-là sur un fruit que les hommes appellent ananas. Sans que j'aie jamais su pourquoi, j'avais trouvé dans ses écailles un trou dans lequel j'étais entré et je me régalais de son jus, quand brusquement le fruit fut arraché et jeté dans un endroit obscur et bien clos; d'autres fruits s'empilaient à côté du mien. Nous étions, à ce que je compris par la suite, dans une caisse, qui fut clouée. Puis on l'emporta. Je vous jure qu'à ce moment je fis de tristes réflexions et que je maudissais le destin qui me mettait ainsi seul, dans l'inconnu des aventures qui ne faisaient que commencer.

« Enfin, comme je vous l'ai dit, après un temps que je ne puis évaluer, je fus de nouveau bousculé, la caisse fut ouverte, mon fruit fut mis avec un tas

d'autres dans une sorte d'autre caisse sous laquelle il y avait des choses rondes qui tournaient quand un cheval qui était attaché à la caisse se mettait à marcher.

— C'était une voiture, dit Annette.

— Peut-être bien était-ce ce que vous dites, mais je suis si peu au courant des usages et des termes de votre pays, que je ne saurais vous dire si vous avez raison ; cependant je vous crois. Donc, après une longue course, on s'arrêta, et je fus mis devant une chose claire et solide, devant laquelle des hommes, des femmes, passaient; ils s'arrêtaient parfois, entraient dans l'endroit où j'étais, toujours caché dans mon ananas, puis repartaient.

— C'était, dit Annette, une boutique, et vous étiez sur du verre. J'ai beaucoup vécu, j'ai beaucoup entendu des choses dites, et cela me donne de certaines connaissances. »

Le termite reprit vite la parole; c'était un insecte un peu orgueilleux, il n'aimait pas qu'on en sût plus que lui.

« Enfin, un homme m'emporta. C'était un jour où il faisait très chaud. L'homme marcha assez longtemps, et enfin on posa le fruit où j'étais sur quelque chose d'assez haut perché!

— Une table, dit Blanchette.

— Je ne sais pas, mais cela n'était pas pour m'embarrasser. Je compris que l'heure de sortir de mon trou était venue, et je ne mis que peu de temps à le comprendre. Quelques instants après j'étais dans ce que vous appelez la campagne et qu'on nomme la brousse dans mon pays, que les hommes appellent l'Afrique du Sud. Voilà. Qu'en pensez-vous?

— Mon Dieu, dit Annette, l'aventure est simple : vous étiez sur un fruit, on vous a cueilli, puis embarqué sur un navire, puis dans une voiture, vous êtes arrivé chez un marchand qui a vendu le fruit, dont vous vous êtes échappé à temps, et vous voilà.

— Cri! fit le termite en froissant ses mandibules l'une contre l'autre, vous êtes une personne avisée, car vous avez compris d'un seul coup ce que j'ai mis tant de temps à comprendre. C'est, en effet, bien ainsi que les choses se sont passées. Bref, étant, comme je vous l'ai dit, dans la campagne, je m'enfonçai dans cette forêt où nous sommes, n'attendant plus rien de bon dans l'avenir. »

Tout joyeux de pouvoir conter son histoire, le termite ne le fut pas moins d'entendre encore le récit d'Annette, puis le trio s'endormit.

Un troupeau de « pucerons ».

Le lendemain fut une journée de fièvre. Annette, infatigable, secouait de paroles encourageantes et Blanchette et le termite. Toute la cavité qui était le domicile du termite fut absolument nettoyée de tout ce qui l'encombrait, les petits graviers furent portés à l'entrée de la demeure.

Vers midi, tous ces importants travaux étaient en partie terminés. Les trois amis montèrent sur un tilleul prochain et se régalèrent de graines : cela ménageait les provisions, et la table se trouvait toute servie.

Ce déjeuner magnifique une fois terminé, Blanchette demanda à quoi on allait user le restant de ce jour; elle aurait bien voulu courir un peu dans la forêt, maintenant qu'elle se sentait plus hardie; mais Annette ne l'entendit pas de cette façon. Elle distribua au termite et à la jeune fourmi une besogne copieuse; ils devaient continuer de creuser la petite galerie commencée par Annette, l'élargir vers le fond et porter au dehors les matériaux qu'ils en extrairaient; quant à elle, elle se réservait une autre besogne qu'elle n'expliqua pas.

Les trois fourmis descendirent du tilleul, et docilement le termite et Blanchette s'en allèrent travailler; pour Annette, elle se mit en marche vers une éclaircie du bois où elle pensait bien trouver ce qu'elle cherchait.



Le lendemain fut une journée de fièvre.

En effet, son merveilleux et mystérieux instinct conduisit notre petite amie vers une éclaircie où pénétrait le soleil; là, elle savait qu'elle trouverait des fleurs, et sur les fleurs des pucerons, si nécessaires à la vie des fourmis. Son attente et son expérience ne furent pas déçues. A l'orée du bois, dans un petit taillis, des roses trémières, des mûriers, balançaient leurs tiges dans des rais de soleil, et ces tiges étaient chargées de fleurs. Annette eut vite fait de grimper après l'une d'elles; elle visita les corolles, et bientôt sa joie fut grande, car, au cœur d'une rose trémière en pleine éclosion, elle découvrit toute une colonie de pucerons.

Elle s'approcha de celui qui lui parut le plus gros et promena ses antennes sur le ventre de l'insecte; alors, au bout extrême de deux petites cornes qui terminent son ventre de puceron, apparurent deux gouttelettes d'un liquide transparent. Cette liqueur miellée a une saveur sucrée très prononcée; c'est une sorte de lait que les pucerons produisent pour la nourriture de leurs petits. Ce sont donc des vaches pour les fourmis, puisque c'est la liqueur qu'ils fabriquent que les fourmis savent traire et qu'elles consomment comme un lait véritable.

Annette recueillit les deux gouttelettes, qu'elle consomma sur-le-champ,

puis, reposée de sa fatigue et réconfortée par cette nourriture, elle prit le puceron entre ses mandibules, sans lui faire aucun mal, et reprit le chemin de sa nouvelle maison.

Alors elle se mit à faire le tour de ce qu'elle considérait comme son domaine, cherchant si elle ne trouverait pas un arbuste, une plante où le puceron pût vivre, sans qu'il fût besoin d'aller le chercher si loin. Ses recherches furent heureuses, car elle découvrit tout un pied de plantain commun, sur lequel elle choisit une fleurette, et y mit le puceron. Celui-ci, qui ne s'était pas autrement ému de son voyage, reprit ses occupations, c'est-à-dire qu'il se mit à manger. Annette, rassurée sur ce point, retourna d'où elle venait, elle agit absolument comme la première fois, choisit un second puceron et recommença son transport. Au moment où le soir allait tomber, elle avait ainsi transporté et installé dix pucerons, un petit troupeau qu'il ne s'agissait plus que de soigner et de traire quand besoin serait.

Après un moment de repos bien gagné, Annette pénétra par la petite ouverture dans la fourmilière. Elle fut fêtée par ses amis, qui s'inquiétaient de sa longue absence.

« Vous avez été bien longtemps dehors, ma commère?

— Je vous ménageais une surprise; mais voyons d'abord où nous en sommes ici. »

Alors, trottant, allant de-ci, de-là, elle examina tout avec attention et se déclara satisfaite. De fait, le termite et Blanchette n'avaient pas perdu leur temps. Avec un grand courage ils s'étaient mis à la besogne, et le résultat de leurs travaux était parfait. Annette se déclara enchantée, elle fit même au termite de tels compliments sur son industrie que celui-ci, tout orgueilleux, entraîna sa commère vers un autre endroit. C'était, également, une petite salle, mais irrégulière celle-là : un gros caillou rencontré au cours des travaux n'avait pas permis au termite de développer ses sens artistiques.

« C'est très suffisant et parfaitement approprié à l'usage que je lui destine, dit Annette. Mais pour vous, qu'avez-vous fait?

— Pour moi? Oh! rien. A quoi bon?

— Je ne l'entends pas ainsi, reprit Annette, je veux que vous soyez parfaitement logé, nous y aviserons demain; pour l'instant, venez voir ma surprise. »

Les trois amis se mirent en marche, et Annette les conduisit à la touffe de plantain. Sur l'invitation de leur guide, le termite et Blanchette y grimpèrent et s'arrêtèrent sur une feuille qui dominait une petite fleurette blanche, au centre de laquelle les dix pucerons installés par Annette s'occupaient de leur mieux à pomper le suc sucré de la plante.

« Et alors? fit le termite.

— Et alors voilà, » dit Annette.

Elle descendit sur la fleur, avisa le plus gros des pucerons et lui fit rendre ses deux gouttes de lait, qu'elle prit dans ses mandibules et qu'elle apporta au termite et à Blanchette.

« Mangez, » dit-elle simplement.

Le termite, qui était un brin gourmand, avala sa goutte avant que Blanchette n'eût terminé la sienne.

« Mais c'est exquis, c'est un mets délicieux. Donnez-m'en encore.

— Un moment, dit Annette, allons au plus pressé ; le temps n'est pas sûr, il pourrait bien pleuvoir cette nuit...

— Il pleuvra sûrement, dit le termite, mes rhumatismes me tracassent les antennes de devant.

— Alors rentrons notre troupeau. Faites tous les deux comme moi, mais doucement. »



Le termite et Blanchette n'avaient pas perdu leur temps.

Prenant délicatement un puceron dans ses mandibules, elle le descendit à terre et resta auprès pour qu'il ne s'en allât pas.

Le termite arriva ensuite, mais le puceron qu'il apportait était mal en point : moins délicat que la petite Annette et peu habitué à ces sortes de travaux, il avait fermé ses mandibules avec brutalité, et le puceron était presque mort.

« J'ai trop serré, dit-il confus.

— En effet, dit Annette. Attendez, je vais chercher les autres; veillez à ce que nos bestiaux restent tranquillement ici à nous attendre. »

En moins de rien, elle et Blanchette, qui avait très bien compris ce qu'on attendait d'elle, eurent descendu tous les pucerons, qu'Annette rassembla.

« Et le blessé ? demanda-t-elle.

— Mon Dieu, dit le termite, il l'était tellement, que je l'ai mangé.

— C'est bien, dit Annette un peu fâchée, mais il faudra faire attention désormais. »

Les trois amis prirent leur dernier repas et s'endormirent sans trop causer, car la fatigue était grande pour tous.

CHAPITRE VI

L'ÉDUCATION DE BLANCHETTE. — LE MESSAGER

Un bac improvisé.

Les trois associés s'éveillèrent ensemble, car les animaux, moins paresseux que l'homme, se lèvent avec le jour.

Comme la veille, Annette distribua la besogne de la journée. Tout d'abord, aidée par Blanchette, elle fit sortir les pucerons et les conduisit à la touffe de plantain. Les pucerons ne firent aucune résistance, et Annette s'en montra très joyeuse, car elle était certaine que désormais Blanchette suffirait pour les conduire et les rentrer.

Ce premier soin rempli, les deux fourmis retournèrent à leur demeure, où elles trouvèrent le termite en train de porter au dehors les détritus qui précédemment encombraient sa cellule. La réflexion d'Annette l'avait piqué au vif, et il ne voulait pas qu'on lui fît de nouveaux reproches.

Annette décida qu'elle irait faire une nouvelle excursion aux roses trémières pour en rapporter des pucerons. On en possédait dix, et l'étable pouvait en contenir quarante. Mieux valait avoir plus que pas assez. Il fut ensuite décidé que pendant son absence le termite et Blanchette se mettraient à récolter des graines de tilleul. La belle saison touchait à son déclin, l'hiver allait venir, et avec lui son cortège de privations, si on ne se montrait pas prévoyantes; donc, graines de tilleul, graines de mil, blé sauvage, avoine folle, tout allait être bon à mettre en grenier avec les précautions d'usage. Le reste de la journée ainsi distribuée, chacun s'en alla à ses occupations.

Le termite n'était pas fâché du rôle qui lui était attribué, il allait pouvoir à son tour montrer quelque autorité.

« Vous êtes une personne avisée et fort sage, ma commère, dit-il à Annette, et je ne puis qu'approuver toutes vos décisions. Cette jeunesse, ajouta-t-il, a besoin d'être éduquée; elle est pleine de bonne volonté, et je ne doute pas qu'elle ne suive attentivement les leçons que je lui donnerai. Je vous promets qu'à nous deux nous en ferons une fine fourmi, comme on en comptera peu à cent pas d'homme à la ronde.

— Je la confie à de bonnes antennes, j'en suis sûre, reprit poliment Annette.

— C'est entendu. Comptez sur moi. Ceci dit, au revoir, ma commère, gardez-vous des embûches, et à ce soir. »

Annette, active et pressée, comme toujours s'achemina vers les roses trémières; le termite et Blanchette s'en allèrent à l'opposé, c'est-à-dire jusqu'au tilleul où, le matin même de leur rencontre, les trois fourmis avaient pris un copieux repas.

D'abord tout alla bien, et en cheminant le termite enseignait à Blanchette tout ce qu'il avait appris en conversant avec les autres insectes de la forêt.

« Ici, voyez-vous, ma mie, il faut se défier de tout et de tous. Tenez, là, sur cette branche, voici une mésange à tête noire : c'est un ennemi redoutable.

— Il est pourtant bien joli, dit Blanchette.

— Le plumage importe peu ; si seulement la mésange nous avait aperçus, elle serait tombée sur nous et n'aurait fait qu'une becquée de nous deux. Le rossignol qui chante si bien quand tout dort dans la forêt et que la lune pâle monte dans le ciel, le rouge-gorge, si preste et si babillard, la fauvette menue et la queue rouge, qui vous émerveilleront par la beauté de leur plumage ou de leurs chants, sont autant d'êtres qui se nourrissent de fourmis. C'est une loi commune, chacun dévore ce qui le fait vivre : nous mangerons nos pucerons, à la saison froide, à moins que nous ne soyons mangés avant.

— Mais c'est affreux, dit Blanchette.

— Peuh ! fit le termite, on se fait à cette idée-là comme à toutes les autres, le tout est d'être prudent. Nous approchons. »



Blanchette n'eut plus d'hésitation.

Mais à ce moment, et comme il tournait autour d'une petite feuille qui barrait sa route, il s'arrêta plein de stupéfaction ; une large mare étendait devant lui ses eaux que ridait le vent.

« Diable ! fit-il, voici ce que nous ne pouvions prévoir : la pluie a comblé un creux.

— Nous ne pourrons passer à moins de faire un long détour, dit Blanchette.

— C'est en effet ce que vous feriez, vous, fourmis du pays des blancs ; mais moi qui viens de loin, je sais beaucoup de choses que vous ne savez pas.

Regardez, petite fourmi, chaque fois que le vent souffle, une des feuilles mortes qui sont là, au bord de cette eau, se détache et gagne en flottant l'autre rive, puis, reprise par le vent, elle tourne tout autour de la mare en touchant les bords. Nous allons prendre place sur une feuille, celle-ci, la plus sèche et la plus légère; elle ne tardera pas à s'en aller et nous conduira à l'autre rivage. Allons, venez! »

Blanchette n'était qu'à moitié rassurée, mais comment oser dire ses hésitations au termite sans encourir un blâme sévère ou une moquerie cruelle? Elle y pensait encore, quand son compagnon, se laissant glisser sur une tige d'herbe qui justement frôlait le nouvel esquif, prit place sur la feuille; ce que voyant, Blanchette n'eut plus d'hésitation et, imitant la manœuvre qu'elle avait vue si heureusement s'accomplir, elle suivit le termite.

Ce qu'avait prévu le termite se réalisa en tous points : la feuille, prise par le vent, s'en alla en tournoyant gagner le milieu de la petite nappe d'eau.

Blanchette, d'abord très effrayée, se tenait le plus près possible de son compagnon, mais bientôt la nouveauté du voyage la charma à ce point qu'elle sentit s'évanouir toutes ses craintes.

« Quelle délicieuse façon de voyager! dit-elle; on y passerait sa vie.

— Parbleu, fit le termite, c'est bien la première fois que j'entends dire une chose aussi sotte. Apprenez, petite imprudente, que cette feuille ne saurait nous soutenir longtemps; bientôt, mouillée par l'eau qui la porte, elle coulera au fond, et la petite fourmi qui voudrait y passer sa vie y coulerait avec elle!

— Je ne savais pas, il faut m'excuser, je suis jeune et très ignorante.

— Attention, dit le termite, nous approchons; aussitôt que la feuille aura touché le bord, je saute à terre et je retiendrai la feuille par mes pattes de derrière pour vous laisser le temps de venir à votre tour. Vous y êtes?

— Oui, » fit Blanchette.

Très adroitement dirigée par le termite, la manœuvre réussit complètement, et les deux fourmis se trouvèrent sur le sol à deux pas du tilleul, but de leur excursion.

« Si, dit le termite, nous pouvions mettre cette feuille à l'abri du vent, elle nous servirait pour nous en retourner. »

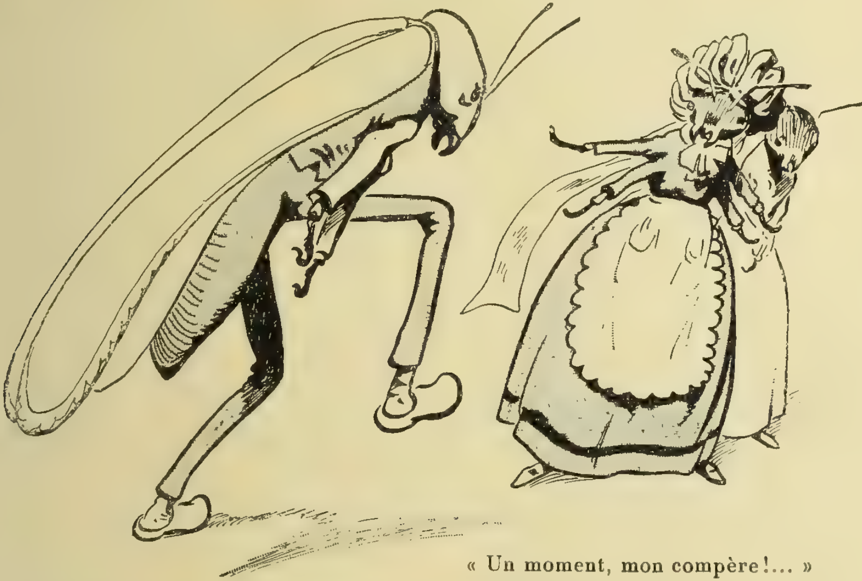
En disant ces mots, il regardait autour de lui, et il ne tarda pas à trouver ce qu'il cherchait. En effet, un des bords de la mare s'incurvait un peu, sous une touffe d'herbe, à trois ou quatre centimètres de l'endroit où le vent avait conduit la feuille. Jouant des pattes et des mandibules, s'accrochant à tous les brins d'herbe, les deux insectes y conduisirent leur fragile embarcation, et ce fut avec une vive satisfaction que le termite vit que le vent n'avait pas prise sur la feuille ainsi abritée, et qu'il suffisait de ramener le petit esquif au delà de la limite de protection fournie par la touffe d'herbe pour l'offrir de nouveau à l'énergie de la brise.

« Voilà qui est parfait, dit le vieux solitaire, nous allons faire une ample

récolte de graines, nous les rangerons une à une sur cette feuille, et quand le chargement sera au complet nous retournerons de l'autre côté. »

Blanchette était pétrifiée d'admiration; elle écoutait et regardait avec beaucoup d'attention ce que disait et faisait son guide, commençant ainsi, par des leçons de choses, une éducation qui devait s'améliorer chaque jour et qui, tout en l'instruisant, la charmait et l'amusait beaucoup.

Sans perdre un instant, les deux insectes se rendirent sur le tilleul, puis la récolte commença. Prenant une graine entre leurs deux pattes de milieu, — les fourmis ont six pattes, personne ne l'ignore, — Blanchette et le termite la serraient contre leur ventre et la portaient sur la feuille. Chacun des deux



« Un moment, mon compère!... »

insectes portait également une autre graine dans ses mandibules. A raison de quatre graines par voyage, les deux amis mirent peu de temps à ranger sur la feuille une cinquantaine de graines.

Le termite contemplait son œuvre avec beaucoup d'orgueil.

« Maintenant, dit-il, il faut songer à rentrer! »

Blanchette et lui recommencèrent à tirer sur la feuille pour la sortir de son abri. Ce travail fut très pénible. Mais la feuille, poussée par le vent, s'approchait du rivage, non pas à la place qu'elle avait précédemment quittée, mais un peu plus loin, c'est-à-dire plus près de la petite fourmilière des trois amis.

« Voilà qui est parfait, dit le termite; le vent lui-même nous aide; seulement il va falloir trouver un autre endroit sûr. »

Se chargeant chacun de deux graines, les deux insectes, qui abordèrent sans incident, reprirent le chemin de leur demeure, où ils arrivèrent sans accident.

Au moment même où ils allaient entrer avec leur butin, ils virent venir Annette conduisant seule un troupeau de six pucerons.

« Voilà, dit-elle, le troisième voyage que je fais, toujours aussi heureux. Nous allons avoir une cinquantaine de pucerons à nous, et je ne désespère pas d'aller jusqu'à la centaine d'ici ce soir. Et vous ? »

Le termite raconta son voyage, et il fut décidé qu'Annette les aiderait à transborder les graines. En six ou sept voyages le butin fut soigneusement emmagasiné, chaque graine fut minutieusement examinée, car une seule contenant un petit ver pouvait gâter toute la provision. Les insectes, avant de rentrer un grain, en rongeaient le germe, afin qu'enfoui dans la terre il ne se mît pas tout à coup à pousser.

L'étrangère.

Après un moment de repos et après avoir absorbé chacune deux gouttes de miel, Annette retourna à son rosier, et le termite s'en alla avec Blanchette vers le tilleul. Cette fois, le vieux solitaire dédaigna la navigation : il venait de rencontrer sur sa route une autre graminée de la famille des Oléagineuses, et, autant pour s'épargner des pas que pour varier ses repas futurs, il décida qu'on ferait provision de ses graines. Les deux amis firent quatre voyages, sans incident ; mais, pour gagner du temps, au lieu d'emmagasiner les grains, on les déposa à quelques pas de la demeure, se promettant d'attendre le retour d'Annette pour rentrer le tout.

Au cinquième voyage, ils virent venir leur compagne, conduisant comme précédemment un petit troupeau. Elle le mena jusqu'à la touffe de plantain, où elle constata que tout était parfaitement en ordre.

« Ouf, dit-elle en revenant, j'en ai plein les pattes, et pour aujourd'hui en voici assez; ce rosier est si loin! Je vais me joindre à vous pour récolter encore quelques grains, puis nous mettrons de l'ordre dans nos magasins ; la nuit ne va pas tarder à venir, il ne faut rien laisser dehors. »

Au moment où les trois insectes approchaient, chacun chargé de deux grains, du petit tas de graines qu'ils avaient édifié au seuil de leur fourmilière, quelle ne fut pas leur stupéfaction en voyant qu'une fourmi étrangère était en train de s'en aller en emportant un grain dans ses mandibules! La stupeur du termite et sa colère furent telles que, lâchant son double fardeau, il s'élança sur la voleuse, dans l'évidente intention de la tuer; mais Annette ne l'entendit pas ainsi. Se débarrassant à son tour, elle s'élança de manière à couper le chemin du termite et la retraite de la voleuse, mais celle-ci, absolument effrayée, ne songeait ni à fuir ni à se défendre; elle avait lâché le fruit de son larcin, et ses antennes agitées d'un frémissement disaient tout son effroi. Blanchette, comprenant ce que voulait Annette, avait également pris position ; la fourmi voleuse se trouvait entourée d'un triangle menaçant, et toute fuite était impossible.

« Voici bien du temps perdu, dit le termite; laissez-moi châtier comme elle le mérite cette voleuse, et retournons à nos affaires.

— Un moment, mon compère; il y a mieux à faire qu'à tuer cette malheureuse, je vais d'abord l'interroger. D'où venez-vous? »



« Qu'allez-vous faire de cette racaille? »

La fourmi étrangère eut quelque peine à surmonter son émotion. Elle y parvint au bout d'un petit moment et répondit :

« J'appartiens à une grande fourmilière située à cent pas d'homme, à peu près; il y est arrivé de grands événements, et j'avais fui, parce que j'ai peur des coups; en passant par ici j'ai vu ce tas de graines, j'en ai pris une pour ma propre subsistance, voilà tout. J'ajouterai pourtant que j'ignorais que ce tas de grains appartînt à quelqu'un.

— Il serait donc venu là tout seul? gronda le termite.

— Laissez, dit Annette, le dommage n'est pas grand, et nous y gagnons une ouvrière. Ma petite, dit-elle ensuite à l'étrangère, puisque vous avez peur des coups, vous resterez avec nous, en qualité d'ouvrière, car vous appartenez à cette caste, n'est-ce pas?

— Oui.

— Donc vous voici notre prisonnière, et je dois vous dire que nous comptons tellement sur votre obéissance que je n'hésiterais pas, dans le cas contraire, à vous abandonner à la juste colère de notre ami. »

En disant ces derniers mots qui renfermaient tant de menaces, elle désignait le termite, qui avait pris son air le moins rassurant.

« En route, ajouta Annette, marchez entre nous, nous allons vous conduire. »

En arrivant dans la petite fourmilière, Annette se mit à emmagasiner le butin, cependant que le termite et Blanchette transportaient les graines. Quand cette importante besogne fut terminée, Annette donna deux graines de tilleul à l'étrangère en lui disant :

« Mangez, mais ne bougez point d'ici.

— Je n'ai nullement l'intention de m'enfuir, dit l'étrangère; je vois que je suis heureusement tombée chez des gens paisibles et bons, et je suis toute disposée à devenir leur ouvrière.

— Je prends note de votre engagement, dit Annette. Maintenant, ajouta-t-elle en s'adressant à ses deux amis, il va falloir trouver ici une place pour cette nouvelle venue.

— Attendez, dit le termite. J'ai, depuis notre association, une idée qui me trotte par la cervelle. Jusqu'ici nous nous endormions en confiance, après avoir obstrué l'entrée de notre demeure. Cela ne suffit pas, il faudrait un gardien qui veillerait sur le sommeil commun. Ce gardien, ce sera moi. J'ai le sommeil léger et, comme vous le savez, j'appartiens à une race guerrière. On va donc me creuser une logette à l'entrée, et je demeurerai là.

— Soit, dit Annette, cherchons donc la place favorable. »

Les investigations des amis ne furent pas longues. Dans l'étroit couloir qui aboutissait à l'entrée, et à moins d'un centimètre de celle-ci, on trouva sous une racine morte une petite excavation absolument propre à satisfaire les exigences d'Annette.

« Voilà qui est parfait, dit-elle. Vous allez, aidée par Blanchette et l'ouvrière,

creuser un peu ici, puis là, vous arrondirez un peu cette salle, et nous verrons après. Pour moi, je vais rentrer mes troupeaux. »

Sûre d'être ponctuellement obéie, l'active petite fourmi se rendit à ses occupations.

Sous les yeux émerveillés de ses amis, elle fit défiler quatre-vingts pucerons gorgés de nourriture, elle les rentra dans l'étable après les avoir traits avec soin, et ce soir-là les quatre petits insectes firent un repas magnifique.

La fourmi étrangère, longuement interrogée par Annette, avait déclaré venir de la fourmilière dont les deux fourmis avaient été expulsées au commencement de cette histoire. Les choses allaient mal dans l'ancienne patrie de nos amies. La conseillère Lasius avait peu à peu pris tant d'empire sur la



En disant ces mots pleins de menaces, elle désignait le termite, qui avait pris son air le moins rassurant.

reine, que celle-ci ne commettait plus que des bévues. Deux partis s'étaient formés; l'un, le plus faible par le nombre, mais le plus fort par l'autorité et l'audace, se rangeait sous les ordres de Lasius; l'autre, plus fort par le nombre, mais timide, obéissait aux ordres de l'ancien chef de la deuxième escouade.

haude alerte.

Un soir, au moment où l'ouvrière achevait de faire rentrer les pucerons, elle entra toute bouleversée dans la fourmilière, où justement Annette, Blanchette et le termite emmagasinaient de nouveaux grains.

« Qu'y a-t-il? questionna Blanchette, étonnée de tant d'émotion.

— Un gros détachement de fourmis s'avance par ici; j'ai reconnu d'anciennes compagnes. Nul doute, on vient nous piller.

— Qu'on y vienne! dit le termite en faisant claquer ses mandibules et en lançant une goutte d'acide formique.

— Allons voir, dit Annette; mais vous avez raison, ne nous laissons pas prendre, sans les défendre, les fruits de tant de travaux. »

En moins d'un instant, les ouvertures donnant accès aux étables et aux magasins furent soigneusement obstruées avec de petits fétus de bois, et les quatre fourmis sortirent par une issue cachée que, dans sa prévoyance, Blanchette avait fait creuser secrètement par le termite.

Ce fut le termite qui sortit le premier.

En effet, à quelques pas se tenait un gros de fourmis; il pouvait y en avoir une centaine. A la vue du termite, qui, ne l'oublions pas, était pour le moins trois fois gros comme une fourmi d'Europe, à la vue de ses puissantes mandibules et de son air féroce, toute la bande eut un mouvement de recul.

Annette, qui les observait très attentivement, arrêta le termite au moment où il allait s'élancer au combat, car il était d'un naturel peu patient.

« Attendez, dit-elle, je vais aller leur parler; tenez-vous prêt à me secourir et laissez-moi faire, car je crois reconnaître un ancien ami. »

Circonspecte et très lentement, en l'observant attentivement, Annette se dirigea vers le rassemblement de fourmis qui lui causait tant d'inquiétudes. Elle avait à peine fait quelques pas qu'une des fourmis, se détachant du groupe, se dirigea au-devant d'elle. Alors Annette n'eut pas d'hésitation : elle avait reconnu Grosse-Tête, l'ancien chef de la deuxième escouade, celui-là même qui avait été puni en même temps qu'elle, à l'instigation de la vieille conseillère.

La reconnaissance accomplie, Annette entraîna l'ancien chef auprès de ses amis; les présentations eurent lieu. Aussitôt Blanchette alla avec l'ouvrière chercher des gouttes de miel et des graines pour fêter le nouveau venu.

Pendant ce temps le détachement des fourmis, voyant que le chef était connu et fêté, se répandit dans les environs en quête de nourriture, car Blanchette, économe comme sa nourrice, ne se souciait pas de nourrir tout ce monde, sachant bien d'ailleurs qu'il saurait se nourrir lui-même.

Pour délivrer la reine.

Aussitôt après que l'ancien chef de la deuxième escouade eut absorbé la pitance mise devant lui par Blanchette, Annette l'interrogea.

« Que venez-vous faire ici, si loin de votre fourmilière et avec tant de monde?

— C'est une longue histoire, dit-il, permettez que je la commence par le commencement. Il y avait quelques jours que vous aviez été exilées toutes deux, quand un ver luisant qui rôdait la nuit autour de notre fourmilière nous apprit que vous aviez été recueillies par une fourmi étrangère qui jouissait déjà d'une grande réputation dans le bois.

— Mais la reine, questionna Annette, la reine, que je respecte toujours et qui fut bonne pour nous, comment va-t-elle?

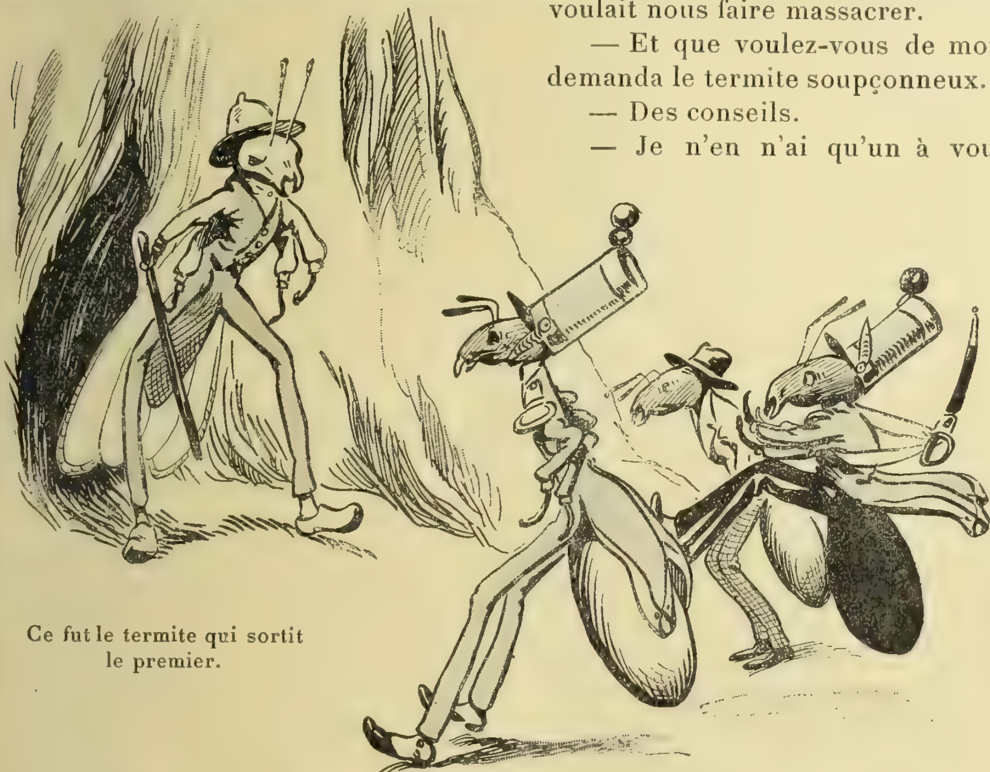
— La reine, dit tristement Grosse-Tête, la reine est prisonnière.

« Voici comment les choses se sont passées. La reine, enfin convaincue que la conseillère Lasius l'entraînait sournoisement à sa perte, voulut réagir, mais elle s'y prit trop tard : la vieille conseillère avait formé un parti puissant; elle s'empara de la personne de la reine, l'enferma avec la conseillère Nicéphore, dans ses logettes, qu'elle entoura d'une bonne garde. Nous autres, les partisans de la reine, nous protestâmes, mais nous n'étions pas assez nombreux, et nous dûmes nous soustraire par la fuite à la colère de Lasius, qui voulait nous faire massacrer.

— Et que voulez-vous de moi? demanda le termite soupçonneux.

— Des conseils.

— Je n'en n'ai qu'un à vous donner. Faites vos affaires comme vous l'entendrez, et laissez-nous faire les nôtres. »



Ce fut le termite qui sortit le premier.

Cet accueil brutal surprit tout le monde. Le termite s'en aperçut et ajouta :

« A force de peines et de soins, nous sommes parvenus à nous faire une existence paisible. Pourquoi irions-nous en gâcher le charme en nous mêlant d'affaires qui ne nous regardent en rien? Croyez-moi, vous êtes assez nombreux, fondez à proximité d'ici une fourmilière, nous vous aiderons, et tout ira pour le mieux. Votre reine n'est qu'une sotte personne, il ne fallait pas qu'elle se laisse dépouiller.

— Elle est surtout faible, interrompit Annette, et digne d'intérêt. Pour ce qui est de moi, ajouta-t-elle en s'adressant à l'ancien chef, comptez-moi parmi les vôtres; je dois toujours obéissance à ma reine, et je ferai tout pour la délivrer.

— Je suivrai ma nourrice, dit simplement Blanchette.

— Et moi de même, termina l'ouvrière.

— Il faudra donc que j'en sois aussi, dit le termite avec mauvaise humeur, puisque tout le monde en est.

— Il faut toujours s'entr'aider, dit Blanchette; c'est la devise des fourmis, et nous n'y faillirons pas. »

Le chef de la deuxième escouade reprit la parole.

« J'ai avec moi, ici même, cent fourmis résolues; nous en avons laissé à peu près deux cents, qui nous sont dévouées, dans la fourmilière. Notre but est de nous emparer des issues d'abord, puis de la fourmilière; nous délivrerons la reine et nous mettrons Lasius et ses partisans dans l'impossibilité de nuire.

— Le plan est admirable, dit ironiquement le termite, il ne reste plus qu'à le suivre.

— C'est donc vous qui en assurerez l'exécution, riposta vivement Blanchette, qui feignit de ne pas comprendre le sens de la phrase du termite.

— Peste! ma petite, vous allez vite en besogne, mais il est dit que je vous obéirai toujours, à vous et à votre nourrice; me voici donc général. A partir de maintenant, je commande; voici mes ordres. Vous, dit-il au chef de la deuxième escouade, vous allez retrouver votre monde et le faire camper, pour cette nuit, au pied du tilleul, là-bas; il vous offrira en même temps le couvert et la table. Demain, je vous passerai en revue : je tiens à connaître l'esprit de vos troupes, qui ne me paraissent pas très braves : je leur ai fait peur!

— Vous êtes si grand, si gros! dit Blanchette, ça se comprend!

— Il faut donc que je les accoutume à ma vue. Après cette petite cérémonie, j'irai avec Annette faire une reconnaissance autour de cette fameuse fourmilière; il est bon de connaître tous les accidents du pays où l'on projette une pareille expédition. Puis nous dresserons nos batteries.

« Blanchette et vous, l'ouvrière, vous allez rester ici bien enfermées; vous, chef d'escouade, vous rejoindrez votre monde, et nous, dit-il à Annette, nous allons partir. La nuit n'est pas encore là, les fourmis doivent être au travail, c'est le moment d'agir. »

Immédiatement les ordres du termite furent exécutés, et, se glissant sous les herbes, Annette et lui se dirigèrent vers l'endroit où a commencé cette histoire.

Le plan du général.

Comme l'avait prévu le termite, les abords de la fourmilière étaient déserts, les fourmis étaient en récolte. Il se fit montrer avec beaucoup de précaution les différentes entrées de la fourmilière; il en remarqua une qui s'ouvrait sous un petit monticule couronné d'herbes sèches.

« C'est là, dit-il, que nous nous embusquerons. Où conduit cette entrée?

— Dans la grande salle centrale de la deuxième galerie, dit Annette; c'est une sortie de secours qui est gardée la nuit par deux sentinelles.

— Parfait, je réponds du succès, dit le termite en se frottant les antennes; il s'agit de surprendre notre monde, voilà tout. Nous partirons demain à la première lueur du jour, nous nous embusquerons ici dès que les ouvrières et les fourmis amazones seront sorties, nous nous emparerons de la fourmilière, nous délivrerons la reine. Ce sera peut-être difficile, mais je ne vois pas d'autre moyen.

— C'est en effet le plus pratique. Vous avez très bien organisé l'action.

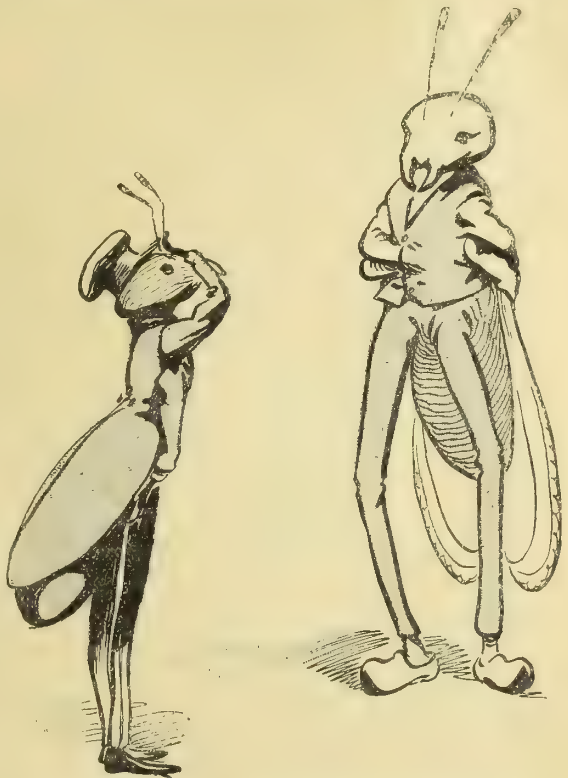
— Alors, en route, rentrons; j'ai quelques ordres à donner encore avant la nuit. »

Il était environ six heures quand les deux voyageurs rentrèrent chez eux. Le termite fit immédiatement mander auprès de lui l'ancien chef de la deuxième escouade, Grosse-Tête.

« Avez-vous sous vos ordres une fourmi intelligente sur laquelle vous puissiez compter absolument?

— J'en ai dix, vingt, cent.

— Une seule suffira. Vous allez l'envoyer à la fourmilière, où elle rentrera comme si de rien n'était. Il faut que dans la nuit elle rassemble tous vos partisans, qu'elle les tienne dans un lieu à proximité de la sortie de secours de la deuxième galerie, qu'elle s'arrange pour que les sentinelles de cette porte soient des vôtres. Quand tout cela sera fait, le plus discrètement possible bien entendu, cette fourmi nous attendra dans la touffe d'herbes sèches qui domine justement cette entrée. Vous avez bien compris?



« Avez-vous sous vos ordres une fourmi intelligente? »

— Parfaitement, et tous vos ordres seront ponctuellement exécutés.

— Annette et Blanchette, vous donnerez à chacune des fourmis faisant partie de l'expédition une goutte de miel qu'elles porteront sur leur tête, plus une graine de tilleul entre leurs pattes de milieu. Il ne faut pas que l'on s'arrête pour manger. On prendra ces provisions pour un repas qui se fera dans la touffe d'herbes. C'est tout. Maintenant allez! »

Chacune obéit au termite, qui avait pris soudain, par la promptitude et la clarté de ses ordres, une grande importance.

CHAPITRE VII

LA RÉVOLTE. — L'ENVAHISSEMENT. — LE TRIOMPHE DE BLANCHETTE

Heureuse navigation.

Le ciel se bleutait à peine au levant, qu'Annette,[1] Blanchette et l'ouvrière transportaient les graines et les gouttes de miel en nombre suffisant à l'entrée de la fourmilière.

Le chef de la deuxième escouade avait rangé son monde sur deux lignes espacées de la longueur d'un pouce environ, puis il avait mis à part les cinquante ou soixante fourmis amazones qu'il réservait pour l'attaque; les autres fourmis, ouvrières et esclaves, devaient aussi combattre, mais en seconde ligne seulement et si besoin était.

Le termite apparut; il n'y eut pas un flottement dans les rangs. Il passa vivement, plutôt pour se montrer que pour examiner lui-même. Ce fut vite fait : désormais les fourmis qu'il aurait sous ses ordres n'auraient plus peur de lui.

Cette sorte de revue terminée, il donna l'ordre de la marche; le termite se mit au centre de la colonne, ayant Blanchette et Annette à ses côtés. A l'avant-garde marchait le chef de la deuxième escouade.

Le termite avait remarqué, puis on le lui avait dit, qu'une forte pluie était tombée toute la nuit. Il s'attendait à trouver devant lui la mare de leur première excursion avec Blanchette : en effet, cette mare, considérablement grossie, s'étalait devant la colonne, qui s'arrêta net.

« J'avais prévu le cas, dit-il, il n'est pas pour m'embarrasser, et il nous sert, au contraire. Cette pluie a fait rentrer tous les insectes, et la fourmilière est en pleine confiance de sa sécurité; seulement tout le monde — et il désigna les fourmis arrêtées — voudra-t-il nous suivre? Nous allons essayer. Blanchette, ma fille, souvenez-vous des leçons que je vous ai données. Voyez, le vent souffle justement vers l'endroit opposé à celui que nous occupons. Vous allez monter sur une feuille avec votre nourrice, elle vous portera sur l'autre bord, et j'espère que votre exemple décidera les autres. »

Ce colloque avait lieu au pied d'un saule dont beaucoup de feuilles tombées jonchaient la surface de l'eau, tout contre la rive.

Sans hésitation, Blanchette prit place sur une petite feuille allongée qui tournait sous l'effort du vent. Annette, pour qui ce genre de locomotion était si nouveau, eut un moment d'hésitation, mais son dévouement à Blanchette fut plus fort que sa crainte, et elle prit place à son tour à côté de celle qu'elle avait élevée. La feuille bateau, saisie par le vent, tournoya d'abord, puis, obéissant à une impulsion plus directe, elle fila comme une flèche vers l'autre bord.

Le termite, tout bouffi de satisfaction, ordonna que toutes les fourmis mangeassent la graine que chacune avait transportée. Cela fut très vite fait : la bande, qui marchait depuis une demi-heure, avait faim. La repas terminé, le termite donna l'ordre d'embarquement. Cette manœuvre, délicate en somme, d'autant plus que les fourmis la tentaient pour la première fois, s'accomplit cependant sans encombre ; il y eut bien quelques chutes dans l'eau, mais il y avait tant de feuilles sur la surface auxquelles on pouvait s'accrocher, qu'on n'eut pas de malheur à déplorer.

Chassées par le vent, les fourmis abordèrent dans divers endroits ; il fallut



La feuille bateau, saisie par le vent, tournoya d'abord.

perdre près d'un quart d'heure pour opérer le rassemblement. Blanchette et Annette, qui avaient passé les premières, ramenaient toutes les fourmis vers un endroit que le termite avait désigné, puis la bande se remit en marche.

Les prévisions du termite se réalisaient en tous points. Les partisans de Lasius, endormis dans une belle confiance et croyant tenir le reste de la fourmilière sous l'empire de la terreur, négligeaient les plus petites précautions, si bien que le termite et sa bande arrivèrent et se tapirent dans la touffe d'herbes sans avoir été remarqués.

Il dissimula avec soin tout son monde, puis il appela Annette, Blanchette et le chef de la deuxième escouade en conseil.

« Écoutez, dit Annette, que je vous prie d'aller avec prudence pour nous, avec douceur pour les autres que nous allons combattre : je n'oublie pas que ce sont mes anciennes compagnes et je ne veux pas de carnage; si nous pouvons réussir sans coup férir, cela vaudra bien mieux.

— Hum! dit le termite, il y aura bien quelques pattes cassées, mais on tâchera, pour vous faire plaisir, qu'il n'y en ait pas trop. »

La bataille.

Le soleil était déjà haut sur l'horizon quand le chef de la deuxième escouade, qui s'était mis en embuscade auprès de l'entrée principale, vit les brindilles et les bûchettes qui obstruaient cette entrée s'écarter méthodiquement et les premières fourmis apparaître. Il avait emmené avec lui une fourmi qu'il envoya au termite pour lui annoncer que le mouvement de sortie commençait. Pendant près d'une heure, l'ancien chef épia les fourmis, qui ne pouvaient soupçonner sa présence; il vit sortir une très forte bande d'amazones, puis les ouvrières, et il acquit la conviction que le plus grand nombre des fourmis étaient en route et qu'il ne restait que quelques amazones, les nourrices et un gros parti d'ouvrières qui n'étaient pas à craindre.

C'est alors que le termite, qui n'attendait plus que ce dernier renseignement, donna l'ordre de tout envahir.

Il plaça en première ligne les amazones, auxquelles il donna l'ordre de se servir de l'acide formique, qui, comme nous l'avons dit, paralyse celles des fourmis et des insectes qui en reçoivent la décharge, puis, derrière cette première ligne de combattants, il mit les ouvrières, qui avaient l'ordre de se tenir aux issues et d'empêcher qu'on entre ou que l'on sorte de la fourmilière.

Toutes ces dispositions étaient prises et comprises quand le termite, ayant à ses côtés Blanchette et Annette, se précipita dans la fourmilière, suivi de l'armée que le chef de la deuxième escouade traînait derrière lui.

La première galerie fut envahie sans grand dommage : les deux sentinelles qui en gardaient l'entrée, et qui étaient du parti de la conseillère Lasius, furent paralysées avant d'avoir pu donner l'éveil; le termite, qui tenait la tête de la colonne, les inonda de deux gouttes d'acide qui les réduisirent, en moins de rien, à la plus parfaite immobilité; elles furent transportées au dehors et mises sous la garde de deux ouvrières de la bande du chef d'escouade.

Précipitant sa course, suivi de tout son monde et guidé par Annette, qui connaissait admirablement les aîtres de la fourmilière, le termite arriva dans une vaste salle d'où rayonnaient de nombreux couloirs. Là, il y avait quelques amazones, qui, après un moment de stupeur à la vue du formidable termite, essayèrent pourtant un semblant de résistance. Elle furent vite réduites à l'impuissance.

« Maintenant nous sommes les maîtres. Annette, conduisez-nous au logis des conseillères.

— Par ici, » dit Annette. Et elle s'engagea dans le couloir que nous avons décrit au premier chapitre de ce récit.

« Voici, dit le termite tout en faisant marcher activement ses six pattes, ce qu'on peut appeler une jolie fourmilière ; c'est propre, bien construit et riche, hein ! »

Annette s'arrêta tout à coup. La troupe était arrivée presque à l'extrémité du couloir, et elle entrevoyait, dans une sorte de salle ronde assez semblable à la première, un parti assez important d'amazones et d'ouvrières.

« En avant ! » dit le termite.

Et il s'élança avec tant d'impétuosité, qu'en moins de rien il fut au beau milieu des fourmis, qui, loin de s'attendre à une pareille attaque, manifestèrent la plus vive émotion et cherchèrent à fuir. Le termite avait saisi une



Cette sorte de revue terminée, il donna l'ordre de la marche.

amazone dans ses mandibules et s'apprêtait à la broyer, quand Blanchette, avec beaucoup d'autorité, lui fit lâcher sa proie.

L'amazone, qui avait été légèrement blessée par le termite, fut interrogée par Annette. Encore tout émotionnée par la rude attaque qu'elle avait subie, elle ne fit aucune difficulté pour répondre. Selon ses déclarations, la reine était toujours enfermée, avec Nicéphore, dans une petite logette dont elle donna l'exacte indication. Quant à Lasius, elle s'était, avec une insolence répugnante, installée dans la demeure royale, avec les conseillères. Cette loge était gardée par dix amazones.

« Voilà qui est bien mieux encore, dit le termite ; en route. Toi, dit-il à sa victime, conduis-nous.

— Je le voudrais bien, mais, dit tristement l'amazone, vous m'avez brisé une patte, et je ne puis plus marcher.

— Qu'on la porte, » commanda le termite.

Deux amazones de Grosse-Tête prirent la malheureuse et se mirent en marche sur ses indications.

Le termite, suivi de son monde, approcha le plus silencieusement qu'il put et, au moment qu'il jugea propice, il s'élança. La mêlée fut affreuse, mais courte. Les amazones surprises n'eurent pas le temps de se défendre, à part une qui fut tuée par le termite qu'elle avait mordu; les autres, acculées dans un coin et se voyant entourées d'une troupe menaçante, baissèrent la tête et se rendirent.



« C'est moi, madame, que vous vouliez faire mettre à mort. »

Blanchette et Annette, suivies de Grosse-Tête, lui-même accompagné de vingt amazones déterminées, pénétrèrent dans la cellule où Lasius, ignorante de tout ce qui se passait, se tenait avec ses conseillères.

« Qu'est ceci? dit-elle avec hauteur. Quel est ce bruit? Quels sont ceux qui osent, au mépris des punitions qui les attendent, troubler la majesté du conseil?

— Madame, dit Grosse-Tête, qui à dessein ne donna pas le titre d'Excellence à la conseillère, vous êtes notre prisonnière, ainsi que toutes vos créatures; nous allons délivrer la reine, qui décidera de votre sort.

— Qui donc êtes-vous, téméraires? »

A ce moment Blanchette fit un pas.

« C'est moi, madame, dit-elle, que vous vouliez faire mettre à mort parce que vous me rendiez responsable d'un fait indépendant de ma volonté.

— Ah! fit Lasius, c'est la petite fourmi blanche!

— On perd ici beaucoup de temps en paroles, dit le termite en faisant inopinément son entrée; allons au fait. »

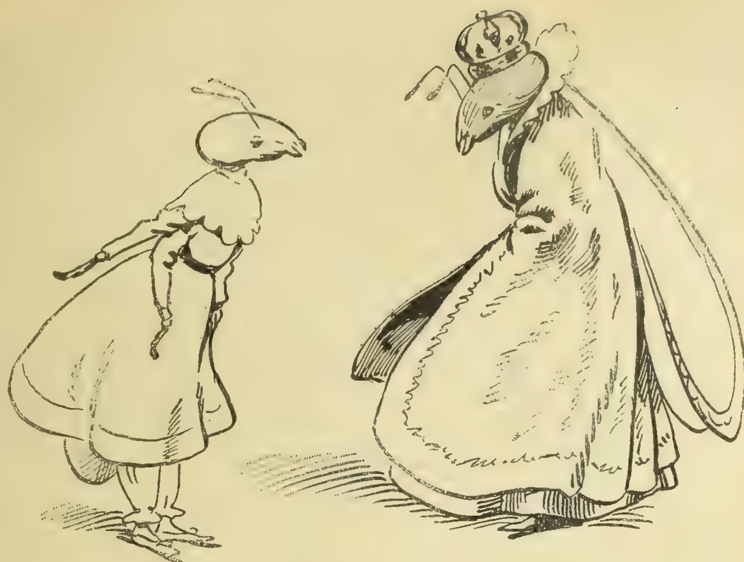
L'apparition du formidable termite causa une terreur folle à Lasius. Elle n'en connaissait pas l'existence, et elle se figura que le termite était le roi ou le chef d'une puissante fourmilière inconnue.

La justice du termite.

Sur un signe impérieux du termite, Lasius et ses compagnes furent entourées par Grosse-Tête et un fort détachement d'amazones. L'amazone blessée, qui avait servi de guide, fut transportée au dehors. Le termite, Annette et Blan-

chette, encadrant la conseillère qui devait les guider, prirent la tête du cortège.

Ce furent Blanchette et Annette qui pénétrèrent les premières chez la reine. Grosse-Tête restait modestement sur le seuil de la porte. Quant au termite, à la prière de Blanchette qui ne voulait pas que la reine fût effrayée, il demeura dehors.



« Voici Annette, ma nourrice. »

« Que voulez-vous encore? dit la reine. Si c'est ma vie, prenez-la, car je suis très malheureuse. »

La pauvre petite reine se tenait tristement, mais dignement, dans un coin. Nicéphore s'était placée devant elle, prête à la défendre.

« Madame la reine...

— Hélas! je ne suis plus reine!

— Vous l'êtes redevenue.

— Qui êtes-vous?

— La petite fourmi blanche qu'aux dernières fiançailles vous ne voulûtes pas qu'on mît à mort. Voici Annette, ma nourrice, et voici Grosse-Tête, le chef de la deuxième escouade, qui fut puni sur l'ordre de Lasius.

— Eh bien, mon enfant, demanda la reine, que voulez-vous?

— Vous rendre l'autorité, madame la reine. Avec mes amis, Grosse-Tête et un termite redoutable qui m'a prise sous sa protection, nous avons pris la fourmilière. Lasius et ses complices sont prisonnières, et vous êtes libre. »

La reine, qui s'attendait à tout excepté à cela, ne pouvait croire ce qu'on lui disait; mais quand elle vit la petite fourmi blanche, Annette, Grosse-Tête et les amazones s'incliner devant elle, elle fut convaincue. Très émue, ce qui se voyait aux frémissements de ses antennes, elle s'approcha de Blanchette, et longuement, très doucement, lui passa ses antennes sur la tête; elle en fit autant pour Annette, qui ne se tenait plus de joie. Cette caresse, si rare, accordée au dévouement des deux fourmis, la reine demanda à voir le termite.

Elle s'attendait à voir une fourmi-amazone comme elle en avait tant sous ses ordres; mais en voyant les proportions de l'ami de Blanchette, elle ne put réprimer un mouvement de recul; quant à Nicéphore, elle s'était bravement cachée derrière la reine.

« N'ayez aucune crainte, madame la reine, dit le termite flatté de l'émotion qu'il produisait, je suis votre serviteur, par amitié pour mes amis ; mais il faut venir vous montrer au peuple ; nous avons encore beaucoup à faire. »

La reine, après l'avoir remercié et flatté, se mit en marche.

Le cortège arriva à la porte principale, et là un spectacle nouveau attendait la reine. Les amazones de Grosse-Tête, déployées en bataille, occupaient toutes les avenues ; derrière elles on voyait la foule inquiète des ouvrières, qui se demandaient pourquoi ce déploiement de forces.

Sur les ordres du termite, Lasius et ses amies furent couchées sur le dos et entourées de gardes avec défense de bouger.

Alors la reine prit place sur une petite pierre, entourée de Blanchette, d'Annette et de Grosse-Tête. Le termite entoura la pierre d'une forte garde, et les rangs des amazones furent ouverts. Alors la foule se précipita, entourant la pierre, acclamant la reine. Celle-ci fit un petit discours avec ses antennes, elle remercia son peuple, présenta Blanchette.

« Vous le voyez, dit-elle en terminant, un bienfait et un acte de clémence ne sont jamais perdus. »

Le termite crut, à son tour, devoir prendre la parole, malgré les signes désespérés d'Annette.

« Je n'aime pas beaucoup qu'on me dérange, dit-il, et si je suis venu remettre votre reine sur le trône, c'est que j'en étais prié par mes amis et que votre reine est une savante, bonne et digne personne. Mais si j'apprends jamais qu'elle a de nouveau à se plaindre, je reviendrai encore, et je ne laisserai rien debout de votre fourmilière et de vous-mêmes. »

Ce discours si brutal fit frissonner la foule, déjà très émue par la présence insolite du termite. Satisfait de son éloquence et de l'effet qu'elle avait produit, il s'approcha de la reine.

« Maintenant que vous voici chez vous, madame la reine, qu'allez-vous faire de cette racaille ? »

Il désignait Lasius et ses conseillères.

« Les exiler, dit la reine ; je ne veux tuer personne.

— Laissez-moi les conduire en exil, dit le termite, c'est tout ce que je demande comme récompense.

— Mon intention, dit la reine, est de vous élever, vous, Annette, vous, Blanchette, aux plus hautes dignités, dont vous êtes si dignes l'une et l'autre.

— Merci, madame la reine, dit avec fermeté Blanchette, mais ce que nous avons vu du pouvoir ne nous engage pas à le partager ; nous souhaitons nous en retourner chez nous, vivre à côté du termite, notre ami, mais en restant pourtant toujours à vos ordres.

— Soit, dit la reine avec un air de regret, il sera fait comme vous le désirez. »

La reine donna ensuite quelques ordres rapides.

Immédiatement vingt fourmis ouvrières se dépêchèrent de les exécuter.

Elles entrèrent dans la fourmilière et en ressortirent des graines, des fragments de petits insectes, séchés et proprement conservés, des gouttes de miel et de jus de fruits. Elles disposèrent le tout, avec beaucoup de civilités, aux pieds, ou plutôt aux pattes de la reine, du termite et des deux amies. C'était là les éléments d'un admirable banquet. Il se passa en silence, car chacun avait besoin de réparer ses forces ou ses émotions; l'heure n'était pas aux paroles.

La journée touchait à son déclin. Ce fut le termite qui, impatient de reprendre ses anciennes habitudes, donna le signal du départ.

« Il est tard, dit-il, rentrons. A mon âge, on n'aime pas être loin de sa maison.

— Vous n'êtes qu'un égoïste, dit Blanchette avec bonne humeur, mais nous vous aimons tant que nous allons vous suivre, parce qu'au fond, voyez-vous, il n'y a rien de tel qu'une existence tranquille, loin des agitations ambitieuses des grands. »



« N'ayez aucune crainte. »

Les adieux se firent; ils furent ce qu'ils devaient être, pleins d'une amitié sincère, de reconnaissance, de gratitude et de respect.

Aussitôt qu'ils furent au dehors de la double haie des amazones, le termite, qui surveillait étroitement les conseillères rebelles et maintenant prisonnières, fit avancer très rapidement la cohorte qui les gardait.

« Attendez-moi, tout en cheminant doucement, dit-il à ses amies, je vous rejoins dans un moment. »

Aussitôt qu'il se vit seul avec son petit détachement d'amazones, le termite fit un brusque crochet sur la droite et entraîna sa troupe. Au bout de cinq minutes de marche, il s'arrêta, fit entourer sur trois côtés seulement ses prisonnières et leur dit :

« Marchez droit devant vous; si l'une de vous essaye de s'arrêter ou de revenir en arrière, elle sera tuée sans merci. »

Les pauvres rebelles, qui croyaient être arrivées à la limite de leur exil, n'hésitèrent pas; elles se mirent en marche; mais à peine avaient-elles fait une dizaine de pas que tout à coup le sol sembla se dérober sous elles; elles chancelèrent et disparurent aux yeux épouvantés des amazones.

Elles venaient de tomber dans le piège du Formica-Leo ; elles étaient perdues.

Quand le termite rejoignit ses amies, qui justement contournaient la mare, elles le questionnèrent sur le sort de celles qu'on lui avait confiées.

« Elles sont loin, dit-il d'une manière ambiguë, mais retenez bien ceci : si, comme le dit votre reine, une bonne action porte toujours sa récompense, un méfait comporte avec lui son châtiment. »

. . . .

Un mois après, Annette et Blanchette gouvernaient avec sagesse une petite fourmilière dont elles rêvaient déjà l'agrandissement. Quant au termite, revenu à ses anciennes habitudes de paresse, il ne faisait plus rien que manger de fins morceaux, converser et dormir.



FIN



Elle prit la couronne et s'enfuit dans les forêts, suivie par tout le peuple des nains...



PAR

MICHEL EPUY

ILLUSTRATIONS DE LÉONCE BURRET

CHAPITRE PREMIER

LA MYSTÉRIEUSE ÉTINCELLE

A la ferme de Lacombette.

Il pleuvait sur la montagne. Les hauts rochers qui couronnent la première chaîne du Vercors, en Dauphiné, étaient tout enveloppés de brumes maussades et épaisses, tandis qu'au-dessous d'eux, entre les replis des contreforts qui viennent s'épauler à la grande chaîne, des nuages sombres et lourds se mouvaient lentement en masses compactes, retombaient sans cesse dans les vallées, et sans cesse étaient remplacés et reformés par des agglomérations de nuées...

A la ferme de Lacombette, située dans un repli de terrain, à l'abri du vent du nord, immédiatement au-dessous du roc du Signal, une petite fille travaillait seule dans la grande cuisine. Le ciel était tellement obscur qu'à sept heures du matin, bien que l'on fût en mars, il faisait à peine jour. L'enfant, levée depuis longtemps, peinait durement, mais joyeusement, devant un maigre feu qui semblait encore plus parcimonieux, piteux et fumeux dans l'immense cheminée paysanne toute noire de suie.

Jacqueline Sylvestre souleva la marmite où elle avait préparé et mêlé l'eau, les légumes, le lard et le sel qui devaient constituer la soupe du jour.

A grand'peine et de toute la force de ses deux petits bras, elle accrocha l'ustensile à la crémaillère de la cheminée, au-dessus des lamentables tisons de bois vert qui fumaient plus qu'ils ne brûlaient. Cela fait, la petite fille se mit en devoir de préparer dans un grand chaudron une soupe plus grossière encore pour les animaux de la basse-cour. Elle coupait des betteraves en rondelles égales, travaillant avec ardeur et ne s'interrompant à de longs intervalles que pour jeter un regard anxieux au dehors, à travers la vitre obscurcie d'une étroite fenêtre, lucarne plutôt, à côté de laquelle elle se trouvait...

Enfin, la personne qu'elle paraissait attendre ainsi, avec plus d'effroi que de joie, parut. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, pâle, hâve, sec, les cheveux et la barbe incultes et voûté comme un vieillard de soixante-dix ou quatre-vingts ans. Il sortit des écuries qui s'accotaient de droite et de gauche au bâtiment principal de la ferme, traversa la cour sous l'averse, se hâtant difficilement, car à chaque pas ses sabots s'engluaient dans la boue. Le visage de Jacqueline s'était rembruni; elle continuait à découper adroitement les énormes racines, mais le léger sourire qui errait sur ses lèvres s'envola, et ses yeux d'un beau noir brillant prirent une teinte de velours sombre et mat. L'homme entra dans la cuisine en faisant claquer ses sabots sur les dalles pour en détacher les parcelles de boue qui s'y étaient collées. Dès le seuil, il se mit à grommeler; mais il ne grondait pas à la façon de ces maîtres de ferme qui ont une bonne grosse voix bourrue et grasse où l'on sent, sous la dureté des mots, un fond de bonté et de sympathie. Non, ce paysan-là grondait à voix aiguë et larmoyante, il gémissait plutôt sur un ton acerbe, pointu, cassant... On aurait dit qu'il n'avait plus de souffle, qu'il souffrait trop pour articuler encore un autre mot, et pourtant il continuait sans cesse à déverser un flux intarissable de paroles aigres et plaintives...

C'est avec raison que la petite solitaire avait changé de physionomie en le voyant apparaître. Ah! certes, elle savait qu'elle lui devait de la reconnaissance! Il le lui répétait assez... Laissée orpheline à deux ans, la pauvre petite Jacqueline serait devenue une enfant trouvée, une bohémienne, si cet oncle, son seul parent, toujours resté célibataire, ne l'eût recueillie. Il le répétait même trop souvent, l'oncle Mathieu, et l'on eût dit, à l'entendre, qu'il avait fait là un acte extraordinaire et d'un mérite exceptionnel... Mais Jacqueline travaillait pour lui, elle était la diligente servante de ferme qu'on ne payait pas et à qui l'oncle imposait des travaux bien au-dessus des forces de son âge. Ah! elle n'avait pas tort de laisser son sourire s'envoler en voyant entrer le maître, elle savait qu'il ne pouvait pas venir à elle sans gronder, — fût-ce sans raison, — et en ce matin triste, pluvieux et brumeux de mars, il ne faillit pas à son habitude.

« Quel feu tu fais de si bonne heure et rien que pour toi! gémit-il tout de suite. Ce n'est pas possible d'être encore si peu soigneuse à ton âge et depuis si longtemps que je te fais la leçon !


Une petite fille travaillait seule dans la grande cuisine.

— Mais, mon oncle, hasarda l'enfant, il faut que la soupe soit cuite à dix heures, quand le valet reviendra, et...

— Elle se cuirait tout aussi bien avec la moitié moins de bois! Ah! quelle misère de ne pas pouvoir faire tout soi-même! s'écria encore le paysan de sa voix pleurarde. On n'est pas seulement à la sortie de l'hiver, et le bois s'en va tout en fumée pour rien... Va falloir encore que j'envoie le valet au bois, car il ne reste bientôt plus rien sous le hangar... Ça lui prendra bien deux jours, à ce fainéant, et à un moment où j'aurais besoin de lui pour faire les premiers binages du printemps. Ah! misère de misère! Et ce bois de la réserve, moi qui comptais le vendre pour payer les impôts!... Qui est-ce qui les payera, les impôts? est-ce toi, Jacqueline? Et dire qu'il y a des tas d'enfants qui vont dans les guérets, dans les terrains communaux, chercher du bois mort pour leur famille! Tu ne ferais pas ça, toi! »

Jacqueline se taisait. A quoi bon répondre à ce discours? Son oncle ne savait-il pas le premier qu'elle était occupée de l'aube à la nuit à la ferme? Et où aurait-elle pris le temps d'aller chercher du bois mort, comme les autres petits paysans qui n'avaient rien à faire?

Mais Mathieu Sylvestre continua encore longtemps son discours. C'était jour de foire à Barbières, et il devait y descendre avec quelques brebis qui ne donnaient plus de lait à leurs petits et qu'il avait décidé de vendre. Il continua donc à gémir sur la prodigalité de Jacqueline, tout en échangeant ses sabots contre de gros souliers ferrés et en cherchant la blouse qu'il voulait passer par-dessus ses vêtements en loques.

Jacqueline gardait le silence et baissait les yeux en poursuivant sa tâche. Sa conscience ne lui reprochait rien : il était impossible de faire du feu en employant moins de bois, et l'oncle lui-même n'aurait pas su entretenir avec autant d'art qu'elle une petite flamme ardente avec deux maigres bûches de bois vert. Mais Mathieu Sylvestre était avare. Il avait d'assez grands champs, de nombreux bestiaux, il aurait pu diriger une belle ferme opulente et faire

de l'élevage en grand... Mais il lui aurait fallu des bergers, des valets... et tout cela lui aurait coûté de l'argent. Il préférait donc vendre son foin et n'élever qu'un petit troupeau. Il était avare, tellement avare qu'une pièce d'or une fois entrée chez lui n'en ressortait jamais plus. Il aimait l'argent, non pas pour s'en servir, mais pour le garder dans quelque cachette ignorée. Et c'était ce vicieux amour de l'argent qui lui avait donné peu à peu cette physionomie triste, repoussante même, cette attitude courbée, servile, cette voix gémissante et aussi cette dureté de cœur, cette facilité à faire souffrir les autres et lui-même pour satisfaire sa passion de l'or.

Jacqueline n'était pas seulement sa servante, elle était aussi la seule personne à qui l'avare osait faire toutes ses lamentations. Aussi ne s'étonnait-elle presque plus lorsque Mathieu la grondait pour du gaspillage imaginaire de bois, de foin ou de légume... Elle ne s'épouvantait que lorque son oncle, plus furieux que d'habitude, la frappait... « Et encore, se disait-elle, moi, ce n'est rien, mais s'il touche jamais à Georget, je le mordrai! »

Georget était un pauvre être, hélas! à demi humain, un de ces enfants que les paysans appellent des *simples* et qui végètent, silencieux, immobiles, sans guère plus de vie qu'un arbre, sans savoir parler, sans comprendre rien de ce qui se passe autour d'eux... C'était le jeune frère de Jacqueline, et la petite fille se considérait comme sa protectrice; elle n'aurait permis à personne de brutaliser le doux garçon, mais l'aurait défendu comme une tigresse. Elle avait déjà eu à s'interposer souvent entre le faible enfant et le dur maître de la ferme. Celui-ci ne pouvait accepter la pensée de nourrir gratuitement son neveu, et il avait fallu tout le courage de Jacqueline pour empêcher son oncle d'envoyer le petit à l'Assistance publique.

'ne journée de liberté.

Aussi la vie de Jacqueline Sylvestre n'était pas douce, et elle ne riait pas souvent; mais en ce matin triste où nous l'avons surprise, tôt levée, en train de préparer la soupe, il était arrivé que l'enfant s'était réveillée joyeuse, alerte, contente de son sort. Qu'attendait-elle donc d'heureux ce jour-là et pourquoi avait-elle l'âme en fête, alors qu'elle se levait avant l'aube à la clarté d'une fumeuse petite lampe à huile,



Jacqueline se taisait. A quoi bon répondre?

en écoutant la pluie fouetter le toit de ses innombrables petits coups secs et grêles? Les bêtes piétinaient à l'étable, les brebis bêlaient au réveil, les poules raclaient du gosier pour qu'on leur ouvre, et les cochons marmottaient des choses indistinctes et graves en farfouillant dans leur auge vide... Il allait falloir, dans la pluie et la boue, donner la pâtée à tout ce monde piaillant, bêlant, grognant... préparer la soupe, balayer la cuisine, accomplir les mille travaux de la ferme... Et pourtant, ce jour-là, Jacqueline chantait en descendant de son étroit réduit, et elle se remit à chanter dès que l'oncle Mathieu eut disparu au tournant de la route de Barbières, suivi par ses quatre vieilles brebis maigres qu'il allait vendre à la foire...

Seule, pour tout un jour! Voilà la pensée qui la faisait rire tout haut devant le chaudron où elle jetait les morceaux de betterave... Seule et libre — une fois le gros travail terminé — de s'occuper du pauvre Georget, de lui recoudre sa veste, de lui préparer une chemise propre pour la semaine suivante. Ce n'était en effet qu'à la dérobée et en se cachant de son oncle qu'elle pouvait donner quelques soins au pauvre *simple*. Jamais l'avare n'eût permis qu'elle perdît son temps à pareil travail...

Mais ce n'était pas seulement la possibilité de donner un peu de bien-être à son frère qui enchantait Jacqueline, c'était encore un autre projet qu'elle avait formé depuis longtemps et qu'elle ne pouvait exécuter qu'en l'absence de son oncle.

Donc, vers midi, lorsqu'elle eut achevé en hâte les plus importants travaux du jour, après avoir installé Georget bien à l'aise sur une chaise basse au fond de la cuisine, elle jeta une petite pèlerine brune sur ses épaules et sortit.

La pluie avait cessé, mais le ciel restait couvert, et, sous la poussée d'un vent frais, les nuées accrochées aux rochers se disloquaient et s'en allaient à la dérive. Du côté de la plaine, qui s'apercevait d'ordinaire comme une immense nappe bleuâtre, là-bas, à mille mètres au-dessous de la ferme, il n'y avait ce jour-là qu'une masse chaotique de nuages épais qui roulaient les uns à côté des autres comme les vagues d'une mer opaque. Jacqueline ne s'attarda pas à considérer les amoncellements des nuées, mais elle s'engagea vivement vers un sentier qui montait en zigzag à travers les prairies. Au bout de quelques centaines de mètres, elle atteignit les terrains boisés et broussailleux qui se trouvent au pied du gigantesque rocher du Signal. Là, le sentier se poursuivait à peine tracé dans les pierres et était tout hérissé d'arbustes; mais Jacqueline avançait rapidement, en écartant les branches et en évitant adroitement les pierres roulantes qui encombraient le sol. Enfin, elle arriva en face d'une sorte de promontoire ou d'éperon qui n'était qu'un prolongement du roc et s'était recouvert de végétation; c'était une petite élévation surplombant les pentes de la montagne et reliée à la base du grand roc par une rampe étroite. De tout autre côté, les flancs de cette élévation étaient presque à pic. Jacqueline s'avança d'un pas sûr vers la rampe donnant accès à la masse rocheuse; à droite et à gauche, le terrain, recouvert d'arbustes épi-

neux, fuyait vers les vallées inférieures, et le passage, peu pratiqué sans doute depuis longtemps, se rétrécissait par endroits de telle sorte que, pour ne pas avoir le vertige, la petite fille gardait obstinément les yeux fixés droit devant elle...

n manoir à l'abandon.

Mais au bout d'un instant elle se trouva de nouveau sur un terrain large et plat, et elle se hâta vers une muraille grise qui s'entrevoyait à peine derrière les arbres. Elle passa sous une poterne presque démolie et traversa une cour dallée au milieu de laquelle se dressait une grande bâtisse flanquée de trois tours. C'était un de ces vieux manoirs féodaux qui succédèrent immédiatement aux châteaux forts du moyen âge et qui étaient tous fortifiés aussi et placés sur des hauteurs. Ce manoir avait dû être bâti sur l'emplacement même d'un château fort, car il occupait une position unique, dominant tout le pays et d'un accès extrêmement difficile. Pour l'instant, le manoir était inhabité. Il avait été converti en ferme après la disparition de ses hôtes seigneuriaux; la vaste salle commune avait servi de cuisine, et les dépendances, la petite chapelle elle-même, avaient été des écuries; mais maintenant toutes ces constructions étaient désertes, et plusieurs tombaient en ruine...



Jacqueline avançait rapidement en écartant les branches.

C'est dans ce logis désolé que Jacqueline Sylvestre se dépêcha d'entrer. La porte massive n'était fermée qu'au loquet et cria lamentablement sur ses gonds lorsque la petite fille la poussa. Jacqueline passa sans s'arrêter dans la vaste cuisine, prit à droite un corridor aboutissant à un escalier en pierre qui montait en spirale à l'unique étage du vieux manoir... L'enfant grimpa les vieilles marches usées et, repoussant une petite porte, entra enfin au lieu où elle avait hâte de se trouver...

C'était une pièce étroite et ronde logée dans la tourelle nord-ouest du manoir. Elle avait autrefois servi de bibliothèque, au temps très lointain où les maîtres du château étaient des gentilshommes lettrés des dix-septième et dix-huitième siècles. Par une chance inouïe, à travers les vicissitudes qu'a-

vaient traversées les bâtiments du manoir, la petite pièce de la bibliothèque était restée intacte. C'est à peine si les paysans qui avaient succédé aux nobles avaient entreposé là des sacs de farine et des vieux habits, mais on n'avait pas touché aux vieilles boiseries des armoires à livres, on n'avait pas même enlevé le vieux fauteuil Louis XV et la table à écrire — merveille d'art ancien — qui meublaient la vieille bibliothèque.

Ah! si Mathieu Sylvestre avait connu la valeur de ces bois sculptés et de ces meubles, il n'eût pas hésité à faire perdre une journée ou deux à son valet et à son mulet pour les faire transporter à la ville et les vendre; mais heureusement l'avare ne se doutait pas qu'il possédait là un trésor inestimable, il jugeait tout cela du vieux bois mort à peine bon pour faire du feu, et il mettait au même prix les vieux livres qui garnissaient les tablettes des armoires de cette pièce.

Mathieu Sylvestre était donc propriétaire du vieux manoir. Il en avait hérité de sa sœur, la mère de Jacqueline, — c'est-à-dire qu'en bonne justice l'antique maison devait appartenir à Jacqueline à sa majorité. Le manoir était entre les mains de la famille Sylvestre depuis deux cents ans, et les Sylvestre l'avaient toujours habité, menant une vie de riches paysans, lorsque le dernier du nom — si l'on en exceptait le pauvre infirme, Georget — était devenu d'une avarice tellement sordide qu'il ne voulut plus habiter cette antique demeure...

« On me croira riche tant que je vivrai ici! » s'était écrié Mathieu Sylvestre.

Alors il alla habiter la ferme voisine et laissa le manoir à l'abandon le plus complet. Il n'y entretint rien; les tuiles du toit s'en allaient tomber dans les gorges de la vallée par les grands vents, les portes et les fenêtres battaient et sortaient de leurs gonds, les champignons et les mousses poussaient dans les interstices des dalles de la vaste cuisine, un jeune chêne avait crû dans la cour, et des pousses vertes sortaient çà et là des carreaux cassés...

Seule la bibliothèque, dans la tour nord-ouest, restait à peu près indemne. Ses vitres n'étaient pas cassées, sa porte fermait assez bien pour empêcher l'incursion des hiboux, des rats et des graines légères que le vent amène et fait pousser dans les ruines. C'est dans cette pièce tranquille, loin de tout, cachée à tous les yeux, que Jacqueline avait pris l'habitude de venir se réfugier. Là elle pleurait à l'aise, là elle se remettait doucement des gros chagrins que lui causaient les mauvais traitements de l'avare, et là surtout elle avait découvert la source d'enchantement et d'oubli dont sa petite âme souffrante avait tellement soif. Elle y avait découvert un jour de gros livres de légendes qui contenaient des histoires de nains et de fées, et l'histoire plus ou moins véridique, mais toujours merveilleuse, des châteaux et des nobles du Dauphiné, du Vercors, du Valentinois, de tout le pays qu'elle connaissait et pouvait voir de la fenêtre même de la tour.

Ah! quelles splendides heures elle passait là, oublieuse de tout, ne songeant pas à la colère de son oncle, ne pensant même plus à son pauvre frère laissé seul là-bas à la ferme ou au pied d'un arbre, mais tout entière plongée

dans les merveilleux récits du temps héroïque des belles dames et des seigneurs étincelants, ou des fées puissantes et gracieuses qui venaient visiter les bergères aussi bien que les châtelains!

La bibliothèque de Jacqueline.

C'était cependant un souci moins égoïste que celui de se procurer un moment d'oubli qui avait amené Jacqueline au vieux manoir ce jour-là.

Depuis quelque temps, elle avait longuement réfléchi à une grave et belle chose : elle avait tourné et retourné dans sa tête le difficile problème de l'éducation de son frère. Elle avait lu — elle ne savait plus où — que des enfants arriérés, *simples* comme Georget, avaient pu, avec des soins spéciaux, devenir intelligents... Et, à force d'y songer, elle s'était dit qu'il fallait éveiller la curiosité de son frère en lui présentant des objets nouveaux, inattendus, tels que ces vieilles peintures vives qui ornaient certains livres de la bibliothèque du manoir. Elle venait donc chercher un de ces livres... Elle savait qu'il y en avait deux qui étaient ainsi illustrés d'images coloriées représentant des scènes du moyen âge... elle les avait souvent feuilletés, et elle pensait les retrouver immédiatement; mais, à sa grande consternation, elle ne les trouva pas. Elle fouilla les armoires, pensant qu'elle les avait placés autre part par mégarde, mais ce fut en vain. Les deux livres illustrés en couleur n'étaient plus là.



C'est dans cette bibliothèque même, en un gros livre, qu'elle avait découvert le tragique récit.

Elle songea tout de suite à quelque méfait des gros rats qui infestaient la vieille demeure. Elle referma la porte de la bibliothèque pour examiner si les rongeurs avaient pratiqué depuis sa dernière visite quelque trou dans le bois, mais elle n'aperçut rien. Alors, désolée, ne comprenant rien à la disparition des deux livres dont elle voulait précisément se servir, elle se jeta dans le vieux fauteuil sculpté qui se trouvait près de la fenêtre et se mit à réfléchir... Était-ce l'oncle Mathieu qui avait enlevé ces deux livres? Mais il ne venait jamais au manoir! Le valet, alors? Mais il ne savait pas lire... Se serait-il soucié de voler des livres?

Jacqueline dut s'avouer que le problème était trop difficile pour elle... Elle se mit à pleurer, puis son attention fut attirée par les merveilleuses lumières qui se jouaient à ce moment entre les nuages. Le temps avait changé; par places, de petites taches bleues se montraient, et le soleil, déjà incliné vers l'horizon, illuminait étrangement les masses grises des rochers élevés... Un de ces rochers surtout, un des plus voisins du manoir, parut spécialement éclairé et touché par les rayons d'or... Ce rocher a une forme étrange, et tout le monde le connaît dans cette partie du Dauphiné. Il représente une figure humaine, bien sculptée et pourvue de grands yeux abrités par d'épais sourcils, d'un menton fuyant, d'une bouche aux lèvres serrées, et surtout d'un nez très fort, très important, à vrai dire colossal... De là son nom, car on l'appelle partout le Roi Gros-Nez...

En cet après-midi de mars, après la pluie du matin, la blonde lumière qui glissait entre les nuages vint auréoler la tête vénérable du Roi Gros-Nez. Jacqueline, attentive, put voir de sa fenêtre une jolie teinte rosée se répandre sur les joues du roi, puis les masses de neige qui devaient s'être nichées dans les cavités formant ses yeux se mirent à scintiller et à briller comme de vraies prunelles vivantes, et enfin, les rayons blonds montant toujours (à mesure que le soleil descendait), une merveilleuse couronne d'or parut étinceler sur son front chauve... Et l'ensemble constitua une magnifique figure de bon roi débonnaire et souriant qui, du haut de la montagne, considérait paternellement la petite fille...

Alors Jacqueline, attendrie, eut une inspiration subite : mieux que la plupart de ses compatriotes elle connaissait l'histoire héroïque et légendaire du roi Gros-Nez; mais, en ce soir enchanté, au moment où le vieux roi de pierre venait de la regarder tout doucement de ses yeux étincelants, Jacqueline voulut relire la merveilleuse histoire du prince changé en statue. C'est dans cette bibliothèque même, en un gros livre, qu'elle avait un jour découvert le tragique récit des misères et de la métamorphose du roi, de ce grand roi immobile dont elle connaissait le profil débonnaire depuis qu'elle avait ouvert les yeux sur les montagnes...

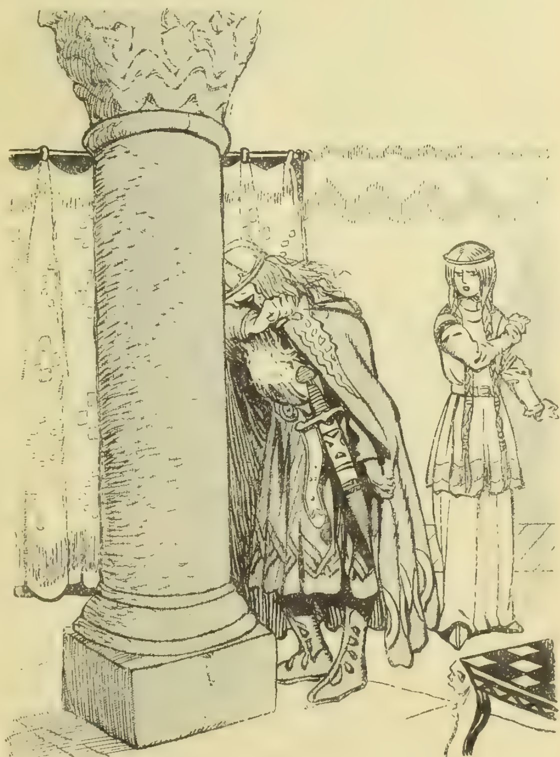
... Donc, pendant que le soleil, se dégageant de plus en plus de son enveloppe de brumes, faisait rougir la belle figure du prince, Jacqueline reprit l'énorme in-folio tant de fois ouvert à la même place et relut la vieille légende.

La légende du roi Gros-Nez.

... En ce temps-là, un roi puissant et magnifique régnait sur tout le pays. Il s'appelait le roi Gros-Nez, et il méritait son surnom; mais son visage était bienveillant et doux. Le roi était brave à la guerre et gouvernait sagement son peuple. Il avait de nombreux châteaux dans tout le Dauphiné, aussi bien sur les montagnes qu'au bord des larges plaines et auprès des rivières bleues. C'était un bon prince, et les fées l'avaient comblé de leurs dons; il était fort riche, et fut heureux en toutes choses jusqu'au moment où il lui vint une petite fille. Il avait fait bâtir un merveilleux palais pour cette enfant qu'il chérissait

d'avance comme la prunelle de ses yeux, et il voulait entourer ses petits pas chancelants de tous les sourires, de toutes les roses, de toutes les joies qu'il pouvait répandre...

Malheureusement, le roi Gros-Nez, qui était adoré de tout le monde et des animaux eux-mêmes qu'il protégeait dans les forêts, était haï par la puissante tribu des nains qui vivent dans les souterrains et les grottes des montagnes. Le bon roi, en effet, avait offensé le petit peuple des cavernes en procédant à de nombreuses fouilles dans le sein de la terre pour chercher des sources et les capter au profit de ses fermiers. Dès lors les nains, dérangés dans leurs retraites, avaient voué une grande haine au roi, et, pour se venger, ils avaient d'avance détruit et annihilé tous les dons que les fées voulaient faire à la petite fille du roi Gros-Nez. Ils avaient changé ces dons, et de chaque qualité offerte par les fées, ils avaient fait des défauts, grâce à leurs maléfices et à leurs sortilèges.


Elle lui brisa le cœur par ses cruautés, ses médisances, ses mensonges.

Ainsi, la petite princesse devait être d'une beauté enchanteresse, blonde comme les rayons de la lune : or elle eut des cheveux rouges comme une centaine de mensonges... Elle devait être douce, obéissante, enjouée, aimable, intelligente : elle fut obstinée, cruelle, impertinente, sotte, méchante.

Ah! les nains s'étaient bien vengés, car ce ne fut pas la petite princesse seulement qui souffrit de ses propres défauts, ce furent ses parents, et surtout son bon père. Elle lui brisa le cœur par ses cruautés, ses médisances, ses mensonges, ses révoltes, ses caprices et sa sottise. Elle le ruina par ses folles prodigalités. Elle le fit brouiller avec les autres rois ses voisins, ce qui déchaîna une longue et atroce guerre dans le pays... Enfin, un jour, après que le roi magnanime lui eut pardonné tous ses méfaits et fut revenu se reposer dans son château tout ruiné, la mauvaise princesse profita de son sommeil pour lui ravir sa couronne d'or toute constellée de pierres précieuses... Elle prit la couronne et s'enfuit dans les forêts, suivie par tout le peuple des nains qui l'acclamaient à grands cris.

Lorsque le pauvre roi s'éveilla, il ne sentit plus la merveilleuse couronne sur sa tête, et il s'arracha les cheveux blancs en pleurant de honte et de colère. Il monta sur la plus haute tour de son château et scruta largement du regard les immenses étendues de forêts qui couvraient les monts... Comment retrouverait-il jamais sa fille et sa couronne?

Alors, comme le soir tombait et que ses yeux fatigués ne distinguaient plus les aigles qui remontaient en tournoyant vers leurs aires, le vieillard appela les fées à voix haute et les conjura de venir à son secours... Toutes elles accoururent à sa voix, toutes, les fées des neiges en robes blanches, les fées des bois en robes vertes, les fées des prairies avec leurs traînes de fleurs, les fées des sources et des fontaines qui portent des amphores et se font des mantes avec des brins de mousse, les fées des jardins qui ont de grands chapeaux de paille et protègent les fruits, et toutes les autres qui peuplent les montagnes et les vallées; elles arrivèrent sous la conduite de leur majestueuse reine Rudiana, la déesse rouge, génie tutélaire des monts du Vercors et du Royannais. La reine était une mignonne fée tout étincelante de bijoux sous son manteau pourpre; elle était portée par des papillons écarlates sur une sorte de palanquin en pétales de roses. Elle vint donc avec tout son peuple, et elle s'avança doucement vers le vieux roi Gros-Nez qui pleurait, et elle lui toucha l'épaule... Le roi se retourna, la vit, elle et ses suivantes, et tomba à genoux devant elle... La reine le releva gentiment.

« On ne s'agenouille pas devant nous, dit-elle. Lève-toi, roi, et reprends courage. Moi et mon peuple allons faire tout ce que nous pourrons pour te rendre ta couronne... »

Elle dit, et sous les regards étonnés du roi apparurent au pied des tours des myriades de fées armées en guerre et montées sur des papillons, des fourmis ailées, des abeilles et des grosses mouches caparaçonnées de vert. Ces amazones étaient armées de dards de chardons et de l'arc vibrant des balsamines; elles étaient coiffées de grands bonnets pointus, et leurs innombrables régiments s'élevèrent ensemble et s'élancèrent à grand frou-frou d'ailes et bourdonnements d'abeilles vers les rochers du Vercors... Rudiana prit congé du roi et les suivit...

Le roi comprit qu'elles allaient livrer bataille contre les troupes du petit peuple; alors il monta à cheval, et, seul dans la nuit, il s'avança vers les montagnes du Matin, qui constituent la première chaîne du Vercors... Il était encore nuit lorsqu'il atteignit le point culminant de la montagne... Là il mit pied à terre et attendit... Au bout de quelques instants, il aperçut à l'infini des pentes des milliards de feux tremblants et agités, il entendit de grandes clameurs, et il aperçut bientôt les innombrables soldats des nains qui fuyaient en poussant des cris d'épouvante... Le roi Gros-Nez ne douta pas de la victoire des fées, et dans sa joie il poussa un vigoureux appel...

C'est ce qui causa sa perte. Les nains en déroute s'aperçurent de sa présence, et, se ruant vers lui, ils l'entourèrent bientôt de leur foule en délire...

Hélas! le pauvre roi était tombé entre les mains de ses pires ennemis. Les nains eurent tôt fait de creuser d'innombrables trous autour du roi... Ces galeries aboutissaient toutes à de grandes cavernes, et bientôt le roi Gros-Nez sentit le sol fléchir sous lui; l'infortuné prince tomba peu à peu dans la fosse que lui préparait le petit peuple acharné à sa perte... Il eut le temps d'entendre les cris de victoire des fées qui arrivaient derrière les nains; mais au moment où Rudiana parvint au sommet de la montagne, le malheureux roi était déjà enseveli dans la terre jusqu'au cou, et les nains avaient recouvert son visage et sa tête d'une implacable couche de pierre... Il n'eut que le temps d'entendre la reine des Fées lui crier :



Jacqueline laissa glisser le livre à terre et se hâta à tâtons vers la porte.

« Roi Gros-Nez! pauvre roi Gros-Nez! ta couronne est sous la terre, où nous ne pouvons aller! Roi Gros-Nez! pauvre roi Gros-Nez! je n'ai pas la puissance de te délivrer de tes ennemis souterrains, maintenant que ton corps est déjà plus d'à moitié enfoui dans leur domaine; mais ce que je peux faire pour toi... ô roi Gros-Nez! pauvre roi Gros-Nez, c'est d'arrêter ta descente vers les cavernes sombres. Tu resteras la tête en dehors de la montagne, dès maintenant à toujours, et tu rugiras éternellement de douleur, jusqu'à ce qu'une petite fille des hommes accepte de remplacer pour toi ta méchante fille et, voulant compenser le mal qu'elle a fait, ne se mette à la recherche de la couronne... Nous aiderons, ô roi, la petite fille au bon cœur qui aura pitié de toi, et si elle retrouve ta couronne, si elle te la remet, ne fût-ce qu'une minute, sur la tête, alors, roi Gros-Nez, pauvre roi Gros-Nez, tes pleurs, ta souffrance et ta honte cesseront, tu ne crieras plus dans la montagne et tu oublieras tous tes maux! »

La reine des fées parla ainsi et s'en alla toute triste, car le roi Gros-Nez n'était désormais qu'une figure de pierre immobile sur la montagne...

... C'est depuis lors, continuait la légende, qu'on entend auprès des rochers de sourds et continuels gémissements, des cris et des sanglots éternels... C'est le roi Gros-Nez qui pleure sa couronne perdue... Ah! mille et mille fois heu-

reuse, riche, puissante et belle sera la petite fille qui, avec l'aide des fées, retrouvera la couronne du roi Gros-Nez!

Découverte inquiétante.

Jacqueline laissa retomber le livre sur ses genoux et demeura longtemps pensive. Jacqueline ne regardait plus au dehors, mais interrogeait son propre cœur; elle rêvait à la féerique légende, à la merveilleuse histoire... et elle cherchait à se représenter la beauté, la grâce, la splendeur de la petite fille des hommes qui viendrait un jour sur la montagne et, brandissant au bout de ses doigts une couronne fastueuse, placerait respectueusement le radieux bijou sur la tête chenue du bonhomme de pierre... Elle se faisait de l'enfant prophétisée par les fées une merveilleuse image, mais il n'y avait place dans son cœur pour aucune envie à l'égard de celle qui devait venir.

Ainsi rêveuse et toute oublieuse des rudes affaires de la vie, Jacqueline demeura longtemps, les yeux clos, dans le grand fauteuil sculpté... Lorsqu'elle rouvrit enfin les yeux, elle s'épouvanta de voir que la nuit était venue... C'est à peine si une vague lueur grise glissait encore à travers les vitres poussiéreuses de la fenêtre. Jacqueline sursauta, laissa glisser le livre à terre et se hâta à tâtons vers la porte... Or, comme elle cherchait de la main la place de la porte, elle se trouve devant la cheminée, et ses regards baissés rencontrèrent tout à coup deux points brillants... Elle eut peur et tâta devant elle du bout des doigts; elle reconnut alors la présence de la cheminée; elle se baissa, avança une main vers les objets brillants...

C'étaient deux petites braises, et la cendre qui les entourait était toute chaude!

Jacqueline Sylvestre était une petite paysanne et n'était pas peureuse, mais elle croyait aux nains, aux démons, aux mauvais génies, et de constater tout à coup la présence d'un reste de feu dans la bibliothèque du manoir abandonné, elle fut saisie d'une frayeur horrible... Elle ne prit pas le temps de faire d'autres recherches... Elle s'enfuit de toute la vitesse de ses jambes, traversa la grande cuisine morne où ses pas résonnaient étrangement, passa sous la poterne, longea le périlleux sentier d'accès et ne se sentit un peu rassurée qu'une fois parvenue dans les taillis qui couvraient la montagne. Alors elle se retourna, s'attendant presque à voir les fenêtres du manoir étinceler dans la nuit... Mais non, aucune lueur n'en sortait, et Jacqueline reprit sa course vers la ferme, l'âme étreinte par une double angoisse : elle craignait d'être battue si son oncle, arrivé avant elle, s'apercevait de son escapade, et elle songeait avec épouvante à ces mystérieuses étincelles aperçues dans la cheminée de la bibliothèque...

Qui donc avait allumé du feu dans cette cheminée? Qui donc avait séjourné là si peu de temps avant elle?

CHAPITRE II

LA GROTTE DU ROI

L'éducation de Georget.

Le lendemain était un samedi.

Jacqueline s'éveilla avant le jour, après une nuit agitée et pleine de mauvais rêves. En reprenant conscience ce matin-là, elle avait l'impression qu'un chagrin mal effacé lui pesait sur le cœur, elle était triste, et elle avait peur de s'habiller dans l'obscurité, de descendre le petit escalier branlant qui conduisait de son réduit à la vaste cuisine... Et tout d'un coup elle se souvint, elle revit les deux petites braises rouges qui achevaient de se consumer dans le



Jacqueline lui préparait en cachette une petite soupe fort alléchante.

foyer du vieux manoir... et qui prouvaient la présence si peu lointaine d'un être humain dans la bibliothèque...

Alors elle se sentit toute envahie d'une immense tristesse. Ce petit recoin solitaire où se trouvaient ces livres si beaux, c'était un vrai paradis pour la petite fille. En été, elle trouvait une reposante solitude dans les champs et les bois, aux bonnes heures où elle allait garder ses bestiaux, mais en hiver, ce n'était qu'enfermée dans l'antique bibliothèque qu'elle goûtait une délicieuse et tranquille paix, ce n'était que là qu'elle pouvait oublier les tracas, les soucis, les ennuis de la ferme; là seulement elle vivait pour elle-même une petite vie de beaux rêves qui la consolaient de la réalité des hommes et des choses.

Eh bien, puisque maintenant cette douce et accueillante retraite ne lui appartenait plus sans partage, puisqu'elle n'y pourrait demeurer seule sans

frayeur, il lui faudrait sans doute y renoncer... Et l'on comprend que Jacqueline fût si profondément triste devant cette perspective.

Néanmoins, elle descendit dans la vaste cuisine et se mit en devoir d'y accomplir les corvées journalières et monotones qui lui incombaient... A huit heures, lorsqu'elle eut donné aux volailles et aux bestiaux leur premier repas, elle alla, comme de coutume, auprès de son jeune frère pour le lever et l'habiller.

Le pauvre Georget était une douce créature maigre et frêle. A huit ans passés, il avait la stature d'un enfant de quatre ans et, hélas! l'intelligence d'un bébé d'un an. La peau blanche, les membres grêles, la face anémiée, on eût dit un petit misérable qui n'aurait jamais mangé à sa faim. Pourtant, Jacqueline le soignait de son mieux, lui conservant les meilleurs morceaux de ses pauvres repas et lui préparant en cachette de petites soupes fort alléchantes.

Cependant Georget ne s'était pas développé, et le plus triste était qu'en somme son mal n'avait rien d'incurable. C'était un *arriéré*, un être dont la croissance ne s'était pas faite normalement, voilà tout; mais rien ne s'opposait qu'à l'aide d'un régime approprié et d'une éducation spéciale cette créature jusque-là inerte et végétative ne se mît tout à coup à progresser physiquement et intellectuellement, comme tout le monde. Jacqueline se doutait fort de cela. Tout le monde autour d'elle, l'avare surtout, considérait Georget comme un fou, un idiot, un être sans avenir ni développement possible, à qui il faudrait toujours donner à manger, qu'il faudrait habiller, surveiller comme un nourrisson. Mais Jacqueline aimait le pauvre déshérité, et parce qu'elle aimait, elle savait mieux. Elle avait observé que, sous l'influence de la bonne nourriture qu'elle donnait depuis longtemps à Georget, l'enfant avait fait quelques progrès physiques. Il s'était mis à marcher, tout doucement, lentement, à pas hésitants... Il ne passait plus toutes ses journées à dormir, mais allait d'une chaise à une autre, ouvrant sur les choses qui l'entouraient des yeux étonnés... Et Jacqueline, dans son âme dévouée, pressentait qu'un tel changement pourrait aussi se produire dans l'esprit du petit malheureux. C'est pour cela qu'elle avait voulu chercher dans la vieille bibliothèque des livres contenant des images peintes en couleurs vives, espérant par là attiser la curiosité du petit garçon.

« Mais, hélas! pensait-elle en habillant Georget et en le soutenant pour descendre à la cuisine, hélas! je n'ai pas trouvé ces images! Et maintenant, oserai-je jamais retourner au manoir? »

En attendant, elle conduisit Georget sur le seuil. Le temps s'était mis au beau, et les flaques d'eau qui parsemaient la cour de la ferme reflétaient dans leur fange le pur azur du ciel. Les brebis et les chèvres, sentant le soleil au dehors et prévoyant les beaux jours, bêlaient à l'étable. Les cochons se vautraient avec délices dans les flaques, et les poules picoraient de-ci, de-là, tout autour d'une charrette aux brancards levés qui avait apporté du blé quelques jours auparavant.



Les conscrits entamèrent une ronde éperdue autour de l'âne grave et de Jacqueline étonnée.

Georget, bien installé sur la dalle de pierre devant la porte, semblait suivre d'un œil indifférent toutes les allées et venue des animaux... Mais, tout à coup, le coq aux grandes plumes colorées monta sur le fumier qui s'accotait aux murs de la bergerie, et, battant ses ailes rutilantes sous le beau soleil printanier, l'animal lança un cocorico éclatant... Alors, le pauvre « simple », soulevé d'admiration, dressé sur ses deux minces jambes, le bras tendu vers le coq, s'écria d'une voix gutturale et presque inintelligible : « Coq! Coq! » puis retomba, comme épuisé, les bras ballants, la tête penchée... Mais Jacqueline avait été témoin de la scène prodigieuse... Elle se précipita sur l'enfant, l'embrassa et le caressa en pleurant de joie...

Ainsi Georget s'éveillait à la vie! Ainsi, il avait entendu et retenu le nom de l'animal au plumage éclatant! Ainsi, il pouvait faire des progrès, puisqu'il était capable de se souvenir et de parler! O prodige de l'amour! Jacqueline rêvait déjà de le rendre aussi fort, aussi savant, aussi intelligent que n'importe quel garçon! Et cela parce qu'il avait à peine articulé une syllabe.

Et soudain, la petite fille enchantée courut à la bergerie, en ouvrit la porte et appela de sa voix la plus persuasive : « Chounette! Chounette! »

Et Chounette vint. Chounette, toute gracieuse et jolie, sortit dans la cour, gambada une minute devant sa porte en reniflant l'air léger du matin. Puis, fureteuse, elle se mit à aller de-ci, de-là, dans tous les coins, et, finalement, capricieuse et fantasque, elle s'élança sur le tas de fumier, mettant en déroute le peuple des poules accortes. Là, Chounette tourna la tête et feignit tout d'un coup d'apercevoir Jacqueline; alors elle bondit vers elle et cacha sa tête contre son tablier...

On le devine, Chounette était une chevrette, une gracieuse chevrette blanche, la grande amie, la seule amie, pourrait-on dire, de la petite fermière. Ah! les bonnes parties de gambades et de jeux étourdissants qu'elles avaient faites ensemble l'automne dernier! Chounette était gamine alors, toute jeunette et d'un esprit si enjoué, d'une humeur si folle et joyeuse!

Maintenant, l'hiver avait passé sur les deux amies. Jacqueline, petite fille des hommes, était encore une enfant, tandis que Chounette, déjà plus mûre, avait pris un peu de maintien... mais si peu! Et déjà, en ce jour du tout premier printemps, la chevrette recommençait à folâtrer, à virevolter tout autour de Jacqueline. Jacqueline l'aimait à la passion, la belle et fantasque Chounette, et, malgré ses apparences étourdies, l'animal le lui rendait bien. Elle lui léchait la main, elle la regardait avec de bons yeux affectueux où dansaient de si jolies choses claires et brillantes!

Jacqueline flatta donc de la main sa chère Chounette, puis, saisie d'un enthousiasme naïf et d'un soudain désir de joie, après ses frayeurs de la nuit, pour célébrer ainsi la victoire que Georget venait de remporter sur son mal, la petite fille se mit à danser éperdument en rond dans la cour, tandis que Chounette, ivre de grand air, bondissait, courait, se levait sur ses pattes de derrière comme pour embrasser sa maîtresse, se remettait à galoper, reve-

nait, exécutait mille tours enfin pour fêter son retour à la belle lumière du dehors...

Jacqueline, à bout de souffle, s'arrêta tout à coup et revint vers le seuil pendant que Chounette, les deux pattes de devant appuyées sur les épaules de la petite fille, semblait la pousser vers la maison... Georget, les yeux écarquillés, avait suivi attentivement toute la scène. Arrivée devant lui, Jacqueline éclata d'un formidable fou rire et chercha à se débarrasser de Chounette toujours debout derrière elle :

« Va-t'en, grosse bête ! criait-elle entre deux accès de rire. Va-t'en, tu me chatouilles les oreilles avec ta longue barbe... Tu me souffles dans le cou... Veux-tu bien t'en aller ! »

Enfin Chounette céda, et Jacqueline, toute rouge, se mit à couvrir de baisers la pâlotte figure de Georget.

La chance de Jacqueline.


Jacqueline l'aimait à la passion, la belle et fantasque Chounette.

Les meilleures idées viennent quelquefois en s'amusant. On dit que le sang en mouvement chasse les mauvaises idées du cerveau, ramène la vie et le mouvement dans l'esprit... Quoi qu'il en soit, au beau milieu de la sarabande échevelée qu'elle avait menée avec Chounette, Jacqueline avait eu une inspiration subite. Elle avait entrevu, comme dans un éclair, ce qu'il fallait faire pour travailler à l'éducation de son pauvre frère. Sans doute le problème se posait à elle depuis longtemps et la tourmentait particulièrement ce matin-là, mais elle n'avait encore rien trouvé... « C'est pourtant bien simple, se dit-elle tout à coup en embrassant Georget : puisque je n'ai pas retrouvé les livres que je cherchais, je vais m'en procurer d'autres, et ce sera facile auprès de mon ancienne institutrice ! »

Jacqueline avait conservé un très bon souvenir de ses deux années d'école. Une institutrice débutante, encore jeune et aimant vraiment les enfants, avait étonnamment ouvert l'intelligence de Jacqueline. Il y avait peu d'élèves dans cette petite école de Léoncel où l'institutrice avait débuté, aussi s'était-elle intéressée à cette enfant vive, affectueuse, raisonnable... Et Jacqueline avait, elle, gardé de Mlle Rimbaud un souvenir délicieux.

Mais voilà, Mlle Rimbaud, n'étant plus une débutante, avait été remplacée à Léoncel par une institutrice que l'enfant ne connaissait pas... Heureusement Jacqueline se souvint d'avoir entendu dire que Mlle Rimbaud était maintenant à Barbières, à la petite ville qu'elle voyait constamment — comme peinte — là-bas, au fond de la vallée...

Jacqueline ne put se renseigner davantage. La ferme de Lacombette est isolée sur la montagne, et l'habitation la plus rapprochée est à plus d'une heure de chemin. Mais, malgré son incertitude, Jacqueline résolut sur-le-champ d'aller voir Mlle Rimbaud, de la consulter sur le cas de son frère, et cela dès le lendemain, dimanche.

C'était très bien. Mais la grosse difficulté, comme on va le voir, était encore à vaincre.

A la tombée de la nuit, Mathieu Sylvestre, suivi de son valet, un pauvre diable un peu toqué et tout en haillons, revint à la ferme. Ils avaient labouré, biné, sarclé tout le jour dans la terre boueuse et étaient perclus de fatigue. L'avare trouva tout de suite, comme de coutume, un prétexte à longues gronderies. Puis, comme il était fort soupçonneux, il alla passer une minutieuse inspection des écuries avant de manger la soupe.

« Je crois que tu n'y penses pas! cria-t-il à Jacqueline lorsqu'il revint. Tu as donné une double ration de fourrage aux brebis, ce soir! Et tu en as donné aux lapins, par surcroît! C'est un abominable gaspillage! Combien de fois ne t'ai-je pas dit que les lapins, ça se nourrit de rien, des épluchures de légumes, des débris de ce que les chèvres n'ont pas mangé! Tu es folle, Jacqueline, positivement toquée! Ah! misère, misère, misère!... »

Jacqueline aurait pu répondre que cinquante lapins ne pouvaient pas se nourrir des pelures de quatre ou cinq pommes de terre par jour, et que du reste l'oncle Mathieu ne se faisait pas faute de geindre quand il ne pouvait pas descendre une douzaine de beaux lapins gras à la foire! Alors?

Mais Jacqueline tourna et retourna la langue dans sa bouche et trouva qu'il valait mieux ne rien dire... Et comment, après cela, allait-elle oser demander l'autorisation de s'en aller le lendemain pour toute la journée? L'avare ne faisait aucune distinction de jour et travaillait autant le dimanche que les autres jours, un peu davantage même, car il ne pouvait retenir par force son valet, qui allait au village de Léoncel boire du vin dans des gargotes; mais quant à laisser partir Jacqueline, quelle audace d'y penser seulement!

Le hasard, la bonne chance, qui, malgré tout ce qu'on dit, vient encore quelquefois en aide aux malheureux, se présenta pour secourir Jacqueline. Le valet, en effet, avait achevé de manger sa soupe, à moitié couché sur la table, à la manière paysanne, lorsqu'il se redressa soudain et dit :

« Si not' maîte le permet, je resterons demain...

— Ah! bien! cria Mathieu. Nous avons justement à finir de sarcler les betteraves...

— Mais, sauf vot' permission, j'aimerions reshter à la maijon...

— Et pourquoi ?

— Je me shens fatigué...

— Bon, bien, alors... marmotta l'avare.

— Alors, osa Jacqueline, est-ce que je pourrais descendre à Barbières ?

— Qu'est-ce que tu veux aller faire à Barbières ? Aller y faire des dépenses encore ? Non, non, tu resteras ici... Il y a du travail qu'on ne peut laisser, les bestiaux...

— Je leur donnerions ben... dit gentiment le valet.

— Je ne dépenserai rien, mon oncle, dit Jacqueline. Au contraire, je porterai des œufs et je gagnerai une belle pièce blanche. Tu sais bien, mon oncle, que l'on n'a jamais d'occasions pour faire descendre les œufs... et qu'il faut les manger sans pouvoir les vendre... Donc, ce serait tout profit...

— Eh bien, fais-en à ta tête, donc ! »

Ainsi se termina heureusement l'entretien. Mathieu se remit silencieusement à tresser des paniers. Il prenait des joncs qui trempaient dans un grand baquet placé à côté de lui ; il les écorçait d'un seul coup de couteau et les ajustait méthodiquement l'un après l'autre sur la carcasse du futur panier. Il travaillait ainsi chaque soir, même en été, à la lueur d'une de ces fumeuses lampes à huile en forme triangulaire et qui sont dans les fermes reculées toutes pareilles à celles qu'employaient les Romains. L'avare travaillait donc opiniâtrément tous les soirs à faire des petites corbeilles qu'il revendait cinq ou six sous, quand il aurait pu, en tenant mieux ses comptes, en étudiant les choses agricoles, faire un travail mille fois plus productif ; mais il ne savait voir que le gain immédiat, positif, et ne cherchait pas plus loin.

L'institutrice de Barbières.

Jacqueline fut favorisée d'un temps superbe.

Dès le matin, après avoir revêtu ses plus beaux atours, embrassé Georget et Chounette, elle sortit le petit âne et ajusta sur son dos un grand bât sur lequel elle disposa ses paniers d'œufs. Elle-même n'y monta pas, se réservant d'utiliser le dos de l'animal pour le retour.



Mathieu Sylvestre, suivi de son valet, revint à la ferme.

Enfin, en route pour la vallée ! Jacqueline ne se sentait pas de joie et marchait fièrement à côté de son petit âne gris. Et elle était vraiment jolie, la brave petite Jacqueline Sylvestre, en route un beau dimanche pour la ville ! Ce n'était pas, peut-être, une enfant jolie comme on l'entend en ville; elle n'avait pas frisé ses jolis cheveux bruns brillants, mais elle les avait bien tirés, lissés à plat et les avait réunis sur son cou hâlé par deux petites nattes attendrissantes, nouées par un ruban, jadis bleu, jadis repassé... et maintenant, hélas! fané, bien froissé... Elle n'avait pas le teint de rose et de lis des petites filles qui vont en robe blanche à la musique de la ville, les dimanches soirs, avec leurs mamans, mais elle avait des joues rouges comme la pomme d'api, une nuque ambrée par le grand air et le soleil... Elle n'avait pas des traits très fins, un nez délicatement sculpté en sucre, ni un menton d'ivoire, mais sa face bien dessinée, nette et florissante, réjouissait le cœur... Quant à ses yeux, vraiment elle n'avait rien à envier aux fillettes citadines qui vont aux cours et se promènent au Luxembourg avec leurs bonnes : elle avait de merveilleuses prunelles sombres, lumineuses, d'un velouté si doux et si attirant qu'il fallait bien être Mathieu Sylvestre, l'avare, pour ne pas chérir de tout cœur la merveilleuse enfant qui possédait ces yeux-là. C'étaient des yeux de princesse, des yeux dominateurs, des yeux charmeurs, et non seulement grands et beaux, mais pleins de grâce, d'intelligence et de vie.

Jacqueline ne se doutait point de tout cela. Mais un peu coquette, comme toute petite fille, elle avait voulu se parer de ses plus beaux vêtements pour aller voir son institutrice. Ses plus beaux vêtements ! En vérité, il n'en faudrait pas rire, car Jacqueline se croyait naïvement bien habillée... et ses souliers ferrés, ses bas blancs, sa longue jupe rouge et tout effrangée, son corsage vert cru, son chapeau, capote de sa mère, orné de deux grosses roses jaunes... c'était ce qu'elle avait de plus beau et de plus à la mode !

Et encore, non certainement, il ne faudrait pas se hâter de rire de cet accoutrement, car sur le sentier rocailleux, tout enveloppée de soleil, la petite personne cheminant à côté de l'âne constituait un spectacle fort pittoresque, attrayant et gracieux au possible.

Ces petites paysannes, vêtues en vieilles femmes, ont un air si rustique, si candide, et leur fraîcheur est si éclatante, qu'à tout prendre elles sont à croquer, pourvu qu'on les contemple dans leur milieu, en pleins champs, en montagne, isolées dans la nature, sur un sentier rocailleux, à côté d'un âne gris, et non en ville, où leur vêture et leur attitude détonneraient complètement.

Ainsi Jacqueline descendit orgueilleusement les pentes à travers les bois où les bourgeons verts commençaient à peine à montrer leurs petites pointes vertes. Un doux ciel vaporeux et léger resplendissait au-dessus d'elle, et la plaine, là-bas, à peine bornée par le ruban argenté du Rhône et la bordure violette des monts cévenols, constituait une éblouissante mosaïque de champs, de bois, de prairies, coupés çà et là par les filets d'eau que décelaient de

longues et sinueuses rangées de peupliers, semés de taches claires, blanches ou rouges, qui étaient des maisons, des villes, des villages... On voyait de petits trains, grands comme des fourmis, passer lentement en déroulant de petits flocons de fumée; on entendait des cloches sonner, des automobiles ronronner... Et Jacqueline, les yeux extasiés, descendait toujours à travers les taillis...

Enfin, elle arriva au terme de sa course. Barbières n'est pas une ville, c'est tout au plus un village d'un millier d'habitants à peine... Mais Jacqueline, qui n'y était pas descendue trois fois dans sa vie et n'était habituée, en fait d'agglomérations, qu'à ce hameau de Léoncel, déjà fort loin de sa ferme, se croyait vraiment dans une ville. Dès les premières maisons, elle croisa des bandes de femmes qui se rendaient à la messe; plus loin, elle passa devant un café à côté duquel, dans un jeu de boules, des hommes criaient, riaient, juraient... La petite fille serrait la bride de son âne et écarquillait les yeux pour mieux tout voir... La mercière du coin, la receveuse des postes et la modiste reçurent son admiration infinie... Pour ce qui est des choses inanimées, elle ne savait si elle devait se pâmer davantage devant l'église, immense bâtiment tout neuf, ou devant les vitrines des épiceries, qui sont pour ces bourgs de véritables « Louvres » ou « Bon Marché »... Que de choses inconnues en ces étalages, si modestes en réalité, si fastueux pour elle!



Jacqueline marchait fièrement à côté de son petit âne gris.

Mais elle ne s'attarda pas à permettre à la convoitise de germer en son cœur. Elle tira encore son âne par la bride et parvint enfin devant le bâtiment scolaire.

Elle attacha l'âne à l'un des poteaux du préau et alla frapper à la porte de l'institutrice. Ce fut Mlle Rimbaud qui vint lui ouvrir en personne.

Après les premières exclamations étonnées de la part de la bonne demoiselle, révérences et timides bonjours de Jacqueline, la conversation s'engagea.

La petite fille, bien accueillie, encouragée, se sentit bientôt à l'aise et put s'expliquer à cœur ouvert. Lorsqu'elle eut fait la description de l'état physique

et mental du pauvre Georget, elle ajouta le récit de la première marque spontanée d'intérêt qu'eût donnée son frère... Après cela, sa tâche était facile, et l'institutrice comprit ce qu'elle voulait.

« Je vais vous chercher ce qu'il vous faut, dit-elle. De bons alphabets, pourvus de grandes images en couleurs, feront parfaitement votre affaire. Mais écoutez-moi bien, ce n'est pas tant par les livres qu'il faut commencer que par la parole. Notez bien les choses qui paraissent intéresser votre frère, et lorsqu'il les contemple avec intérêt, répétez-lui-en le nom, plusieurs fois, lentement et distinctement... Après avoir fait cela souvent, essayez, avant de les lui montrer à nouveau, de répéter ce nom, lui demandant s'il veut les revoir...

« Comprenez-vous cette méthode ? Il faut éveiller son attention, piquer sa curiosité, le faire travailler un peu de l'esprit, sans le forcer jamais. Les livres ne vous seront pas inutiles. Ses images le frapperont peut-être plus que les objets qu'il voit constamment... »

Jacqueline écouta attentivement et fut enchantée des conseils reçus. En somme, ce n'était pas si difficile que cela ; et puisque Mlle Rimbaud croyait aussi au succès, elle s'en sentit, de son côté, plus assurée que jamais. Elle remercia donc sa protectrice avec effusion, et, laissant sa monture à l'école, elle se rendit par la ville pour vendre ses œufs. Elle en retira un bon prix, se retira à l'écart, derrière l'église, pour manger une croûte de pain et une pomme qu'elle avait apportées.

Les conscrits.

Elle alla dire adieu à son institutrice, détacha son âne et se remit en route. Mais, à peine sortie de l'école, elle croisa une bande de conscrits qui, musique et tambour en tête, faisaient cortège dans la rue. Les jeunes gens hurlaient à qui mieux mieux des chansons patriotiques ; ils portaient des bérets rouges sur lesquels étaient épinglés leurs numéros de tirage au sort, et, avec la grosse caisse, le tambour et le clairon, ils faisaient un tapage infernal. Jacqueline saisit son âne par la bride et voulut se ranger bien contre le trottoir ; mais les conscrits, fort gais et un peu pris de vin, apercevant la petite paysanne et sa bête, se mirent à gambader joyeusement autour d'elle. Puis, sur l'avis d'un des leurs qui portait un grand drapeau tricolore, ils se donnèrent la main et entamèrent une ronde éperdue autour de l'âne grave et de Jacqueline étonnée. Un autre conscrit, qui portait une grande branche de sapin ornée de banderoles, se plaça au milieu de la ronde et voulut même sauter sur l'âne.

Les passants attroupés hors du cercle riaient, les gamins hurlaient, la grosse caisse se mit à battre furieusement, et l'âne, sentant l'attouchement de cet étranger, se départit de son digne maintien ; lançant une terrible ruade, il se dressa sur ses pattes de derrière, se débarrassa de l'intrus, puis ruant, brayant, pétaradant, il se fraya un chemin à travers le cercle des jeunes gens et des gamins et s'enfuit au galop dans l'unique rue du village... Les enfants se ruèrent à sa poursuite en poussant de violentes clameurs, les conscrits se

retirèrent un peu honteux, et Jacqueline, toute secouée de sanglots, s'assit sur le bord du trottoir...

Pauvre Jacqueline en jupe rouge, corsage vert et bas blancs! Sa capote était toute de travers, et les deux belles roses jaunes qui l'ornaient d'une façon si monumentale penchaient tristement, l'une de côté, l'autre en arrière... Pauvre Jacqueline tout en pleurs sur le bord du trottoir, son âne parti, sa gaieté tombée, tous ses soucis revenus!

Une bonne femme vint enfin au secours de l'infortunée. Elle la releva, sécha ses larmes, lui remit un cornet de bonbons et, la prenant par la main, lui offrit de venir avec elle à la recherche de l'âne effrayé.

Elles firent ainsi le tour de la place, puis sortirent de la ville... Là, à une



Une bande de conscrits, qui, musique en tête, faisaient cortège dans la rue...

cinquantaine de mètres, sur la route qui commençait à monter à l'assaut de la montagne, Jacqueline aperçut son âne qui se délectait tranquillement à brouter de la bonne herbe fraîche. Jacqueline courut à lui, le rattrapa et remercia vivement la bonne dame.

Et ce fut le long retour par la route qui grimpe en zigzaguant sur les flancs de la grande montagne. La petite fille, un peu remise de son émotion, s'installa commodément sur le bât de l'âne et se laissa aller à sa rêverie en se remémorant les événements et péripéties de son voyage...

Les sanglots du roi Gros-Nez.

A mesure qu'elle montait, les bois entourant la route se faisaient plus sauvages et déserts, l'air devenait plus vif aussi, et il semblait à Jacqueline qu'un poids lui était enlevé de dessus la poitrine, qu'elle respirait de plus en plus librement... Habituée à l'air léger et vif des grandes hauteurs (la ferme de Lacombette était à douze cents mètres d'altitude), la petite fille avait une impression d'étouffement et d'oppression à descendre dans la vallée... Aussi Jacqueline s'égayait-elle à mesure qu'elle montait. A chaque tournant du haut de la route, elle apercevait là-haut la majestueuse et débonnaire figure

de pierre du roi Gros-Nez... Elle le contemplait pendant tout le temps que le chemin montait dans le même sens; puis venait un autre tournant : elle avait alors derrière elle la face royale pendant quelque temps, et à mesure qu'elle s'approchait du contour suivant, elle y pensait, se disait en elle-même : « Je vais le voir de nouveau! » et en effet, dès le tournant, elle se retrouvait sous le regard immobile du roi.

Pauvre roi Gros-Nez! Comme elle le plaignait et comme elle aurait voulu qu'une petite fille bonne et fortunée des villes vînt enfin pour entreprendre la grande œuvre qu'il attendait depuis des siècles, pour se mettre à la recherche de cette couronne perdue par la mauvaise fille du roi! Mais, voilà, les petites filles fortunées et bonnes qui habitent dans les villes ne savent pas l'histoire du roi Groz-Nez. Et Jacqueline sentait confusément que son attente était vaine et qu'elle n'était pas près de voir arriver la gracieuse fillette blanche et blonde à laquelle elle rêvait pour le salut du roi!

Et pourtant quelle compassion ne mérite-t-il pas, l'infortuné prince de pierre! Il pleure et se lamente éternellement, dit la légende... Oui, Jacqueline savait qu'auprès du roi on entendait d'affreux gémissements, de terribles roulements de voix... Elle-même, d'un endroit où elle allait quelquefois faire paître ses bestiaux en été, elle avait entendu le son lointain des pleurs du roi... C'était dans un creux de plateau herbeux qui commence au col, ou au-dessus de la ferme; là, auprès d'une petite source tranquille, elle avait entendu un jour la mystérieuse et forte voix qui se lamentait éternellement...

Elle s'en souvenait très bien. Elle avait eu très peur. Elle n'était pas retournée auprès de la petite source... Et maintenant, comme elle approchait du sommet de la montagne, comme la face du roi se colorait de rose et que son pauvre front chauve se faisait pâle et chagrin sous le ciel viridin du soir, voici qu'un immense désir emplit soudain le cœur de la compatissante enfant : elle voulut entendre de plus près les gémissements du roi, les entendre, et qui sait? peut-être apporter par sa visite et sa sympathie un peu de réconfort au pauvre vieillard enseveli.

Donc, au lieu de prendre à droite au dernier lacet de la route, elle s'engagea avec son âne en un sentier montueux et malaisé qui se dirigeait presque en droite ligne vers le grand rocher. En droite ligne, sur les montagnes, cela veut dire presque à pic; aussi Jacqueline peina-t-elle fort pour accomplir ce pèlerinage. Enfin, après avoir longuement encouragé sa monture dont elle était descendue, du reste, dès les premiers pas dans le mauvais chemin, elle arriva hors des bois, au début d'une pente raide, couverte de gazon court et au bout de laquelle sortait de terre le rocher gris... Elle attacha solidement son âne à un jeune arbre et courut vers le rocher sur l'herbe glissante qui s'émaillait, en ce beau jour printanier, de primevères en clochettes et de violettes attardées.

Au pied du rocher gigantesque, en relevant la tête en arrière, on apercevait confusément les traits énormes du roi qui surplombaient au-dessus de la maigre prairie... Jacqueline se recueillit et écouta... En effet, on aurait dit que,

sous le roc solide, une âme douloureuse se plaignait... C'était un long gémissement, sourd, monotone, étouffé, éclatant et rugissant par instants, puis s'abaissant en cris inhumains, en sanglots, en murmures de regret, de désespoir, d'angoisse...

Jacqueline sentit son cœur battre... Elle suivit, pensive, le bord du rocher et arriva, un peu à gauche, devant une anfractuosité qu'entouraient quelques buis... C'était l'entrée de la grotte du Roi, une caverne dont Jacqueline connaissait vaguement l'existence et qui était rarement visitée par les touristes... Jacqueline s'avança sur le seuil de la caverne. Devant elle, un étroit passage s'enfonçait dans le sein du rocher et béait, tout noir... Jacqueline était une petite personne résolue et point peureuse lorsqu'elle avait pris une ferme résolution. Aussi elle entra avec précaution dans le corridor obscur; elle voulait s'avancer dans la caverne, bien qu'elle fût sans lumière, aussi loin qu'elle le pourrait, c'est-à-dire tant qu'en se retournant elle apercevrait un peu de jour... Elle le fit, et bientôt se trouva à l'entrée d'une immense salle dont elle ne voyait ni le fond ni les parois; le sol descendait encore devant elle, mais elle n'osa pas s'aventurer plus avant, craignant de ne pouvoir retrouver l'entrée du couloir qui menait au dehors. Mais elle était désormais assez près du cœur vivant du roi pour en percevoir distinctement les battements douloureux...


Elle attacha solidement son âne à un jeune arbre.

Oh! ces plaintes de détresse et de chagrin fou! ces sanglots, ces gémissements, ces longs cris, cette voix angoissée qui ne s'arrêtait pas!

« Qu'il doit souffrir, ce pauvre roi, depuis si longtemps qu'il est là sous la pierre; et qui sait combien de temps encore il lui faudra attendre l'enfant des hommes qui le sauvera!

« Oh! ingrates, méchantes, égoïstes petites filles qui vivez là-bas dans les plaines, pourquoi l'une d'entre vous ne vient-elle pas entendre les pleurs de cet infortuné prince? »

Le cœur de Jacqueline se gonfla de compassion à cette triste pensée. Elle

frémit en elle-même, et, dans son ardent désir de faire quelque chose pour consoler le roi, elle eut soudain une idée; elle se dit :

« Puisque le roi pleure et crie, c'est qu'il vit encore; et s'il vit encore, il peut entendre les discours et les paroles... Alors, je vais lui parler... »

Elle se recueillit, affermit sa voix et commença :

« ... Mon pauvre, cher roi Gros-Nez, je suis venue te voir, moi seule de toutes les petites filles de la plaine et de la montagne. J'ai entendu ta voix qui crie dans la caverne... et je sais bien ce qui t'est arrivé... dans les temps... Je le sais, roi Gros-Nez, et je suis bien fâchée pour toi... Maintenant, je veux te dire que je t'aime bien, mon roi; tu me regardes quand je fais paître mes brebis dans les prairies, et je sais que tu me plains et que tu me gardes... Je voudrais bien, cher grand roi, faire quelque chose pour toi... mais je ne suis pas une petite fille riche ni savante... et je ne saurais pas retrouver ta couronne...

« Mais cependant... »

Et ici Jacqueline s'arrêta une seconde, saisie d'effroi à l'idée merveilleuse qui se présentait à elle tout soudain; elle s'arrêta comme si les mots s'étranglaient dans sa gorge... puis, se décidant, elle lança triomphalement ces mots :

« Cependant, mon cher roi, si tu veux, j'essayerai... oui, j'essayerai. Je ne suis, tu le sais, qu'une pauvre et malheureuse petite fille, mais je t'aime, je te plains et... si tu veux, j'essayerai... »

Cela dit, elle se couvrit le visage de ses mains et attendit comme si elle espérait une réponse; et en effet, ne lui sembla-t-il pas que les gémissements douloureux qui retentissaient là-bas dans le gouffre obscur et béant s'étaient arrêtés une seconde? Mais ce ne devait être qu'une illusion de son espoir, car aussitôt la voix lugubre se fit entendre à nouveau.

Jacqueline, tout émotionnée, sortit de la caverne. Une fois au grand jour, en apercevant de nouveau le doux ciel et sa maison proche et son petit âne attaché au-dessous d'elle, elle se mit à sangloter... et elle ne savait si elle pleurait de joie de retrouver le grand air et la lumière, ou de douleur à penser au roi... Et c'était sans doute de crainte qu'elle pleurait, de crainte d'avoir osé parler au prince enseveli, et surtout d'avoir osé lui dire qu'elle essayerait de rechercher sa couronne...

Et tout d'un coup, au milieu de ses pleurs, elle comprit l'immense sottise et vanité de son discours. Quoi donc! elle avait pensé à entreprendre cela, elle, elle! Mais elle avait donc tout à fait oublié ce que disait le vieux livre, à savoir que la petite fille qui devait rendre la couronne au roi devait être dirigée, secondée, aidée par les fées?

Connaissait-elle des fées, elle?

Avait-elle espoir d'en voir jamais?

Non, n'est-ce pas, mille fois non!

Alors, c'était bien inutile. C'était une bêtise et une folie, ce qu'elle avait fait, une folie et une bêtise d'avoir ainsi parlé. Il fallait y renoncer tout de suite... ce qu'elle fit, le cœur gros, en conduisant son âne par le cou jusqu'à l'étable.

CHAPITRE III

LE CHEMINEAU

La « première lettre » de Jacqueline Sylvestre.

« Holà! petite! L'oncle est-il là? »

Jacqueline, occupée à cueillir des salades dans le petit jardin potager qui se trouvait en contre-bas de la ferme, releva la tête. Elle était tout ébouriffée par le vent violent et fut bien surprise de s'entendre ainsi interpellée par une voix étrangère. Qui donc passait si loin de tout village? Sa surprise fit place à une vive curiosité lorsqu'elle s'aperçut que l'homme qui l'appelait n'était autre que le vieux facteur, qui venait si rarement à la ferme, et qu'il tenait à la main un papier...

Qui ne connaissait pas le bon facteur Bidouche parmi tous les habitants de la montagne? Depuis plus de vingt ans il arpentait chaque jour la longue route en lacets reliant Barbières à Léoncel. Et lorsque Jacqueline allait à l'école, elle le rencontrait souvent, à la montée ou à la descente, toujours appuyé sur sa grosse canne, le képi un peu de travers, le sac rejeté sur les reins. Mais il ne venait pour ainsi dire jamais à la ferme, l'avare ne recevant aucun journal, n'envoyant point de lettre.

Or, ce jour-là, le facteur Bidouche avait quelque chose à remettre à l'oncle Mathieu! Jacqueline écarquilla les yeux et remonta dans la cour de la ferme en courant.

« Mon oncle n'est pas là, dit-elle tout essoufflée. C'est une lettre que vous avez pour lui?

— Pour lui, non, rien que ça : sa carte d'électeur pour le conseil municipal... Paraît qu'il faut revoter pour les mêmes, à ce qu'on m'a dit...



« Mon pauvre, cher roi Gros-Nez, je suis venue te voir... »

— Oh! s'écria Jacqueline désappointée, il m'avait semblé voir que vous teniez une lettre à la main tout à l'heure! Mais c'est vrai que nous n'en recevons jamais point... Vous prendrez bien quelque chose? »

C'est une tradition rigoureuse dans ces montagnes d'offrir à boire au facteur. Le plus parcimonieux paysan ne saurait oublier ce devoir. Le facteur, qui passe si rarement, vient de si loin et fait de si longues courses par tous les temps, est accueilli comme une visite; il s'assied, il cause, raconte les événements de la vallée voisine, et il serait tout à fait malséant de ne pas lui offrir de se désaltérer.

Il y avait donc, même dans la ferme de Mathieu Sylvestre, une bouteille entamée depuis trois ans, et à demi pleine encore d'une substance impossible qui n'avait le goût d'aucune liqueur. C'était une sorte de décoction de fleurs alpestres, de baies de genièvre et autres ingrédients disparates dans de l'eau-de-vie de mauvaise qualité. Cette bouteille ne faisait son apparition qu'en des cas absolument exceptionnels et où il était absolument impossible de se dispenser d'offrir quelque chose à un étranger.

Bien qu'il s'attendît à ne déguster qu'une mauvaise drogue chez le triste avare, Bidouche, par habitude, accepta et s'assit.

Jacqueline lui versa de la liqueur dans un grand verre à boire à parois épaisses d'un bon demi-centimètre. Le facteur ne s'en laissa mettre qu'un doigt, et, levant le verre à la hauteur de ses yeux, porta la santé de Jacqueline.

« A la vôtre, petite. »

Il avait l'air gai, ce jour-là, le père Bidouche; ses petits yeux clignotaient et lançaient des lueurs tout à fait étranges.

« Ainsi, *on* attendait une lettre, la gosse? De qui donc, pour voir?

— Mais non, objecta Jacqueline, mais je croyais en avoir vu une dans votre main...

— Êtes-vous bien sûre? Car enfin, qui pourrait vous écrire? »

Et, tout en riant silencieusement, la bouche ouverte comme un phoque, le facteur, bonhomme, avala une lampée de liqueur. Il fit une grimace, regarda l'enfant d'un air furibond... puis reprit son air malicieux :

« Faut donc, dit-il, que je regarde bien encore si par hasard il ne se pourrait pas que j'aie une lettre pour cette demoiselle qui, néanmoins, n'en attend point du tout? »

Et il fit mine de fouiller consciencieusement son sac. Il en sortit enfin une enveloppe blanche, en papier épais, qui avait un air distingué parmi les autres lettres à enveloppes jaunes écrites par des paysans.

« Il y a bien ça, reprit Bidouche, mais je pensais que c'était pas la peine, qu'on s'était trompé. Et puis, savez-vous lire? »

En fait, l'excellent vieux bonhomme brûlait d'envie de connaître le contenu de la lettre, et en cela il ne dépassait pas la collection des facteurs ruraux qui sont tout remplis d'une curiosité bien compréhensible envers la correspondance de gens qu'ils connaissent tous plus ou moins.



« C'est une lettre que vous avez pour mon oncle? »

Jacqueline se saisit avidement de *sa* lettre. Sa lettre! Et c'était peut-être bien la première fois de sa vie qu'elle recevait une lettre adressée à elle, oui, à son propre nom : il y avait sur l'enveloppe : « Mademoiselle Jacqueline Sylvestre, à Lacombette, par Barbières (Drôme). » Rien que cela, n'était-ce pas délicieux?

Elle ouvrit soigneusement l'enveloppe avec une de ses épingles à cheveux et lut à voix basse, pour bien comprendre ce que disait sa lettre :

« Ma chère Jacqueline,

« Je ne sais pas si tu te souviens de moi, mais je l'espère. En tout cas, moi, je me rappelle toujours avec joie la si gentille petite fille que tu étais avant mon départ pour l'Amérique, il y a déjà si longtemps. Je suis bien heureux de pouvoir te dire que je reviendrai peut-être prochainement. Oui, je reprendrai bientôt le grand bateau qui met presque une semaine à traverser l'Océan. Je ne sais pas si ce sera demain ou dans quinze jours, ou même dans un mois, et comme je serai très occupé, je ne te récrirai peut-être pas. Et ainsi je te ferai la surprise de mon arrivée inattendue. Quoique je revienne d'Amérique, ne va pas croire que je sois devenu très riche; j'ai fait quelques bonnes affaires, mais pas beaucoup.

« Adieu, ma chère Jacqueline. Je t'embrasse bien tendrement.

« Ton frère affectionné,

« Samuel Sylvestre. »

Ce que disait cette lettre était si nouveau, si inattendu, que Jacqueline restait là, toute songeuse, les bras ballants, oubliant totalement la présence de Bidouche. Celui-ci s'enhardit cependant, au bout d'un moment et après s'être longuement éclairci le gosier, à dire :

« Je parierais un écu que c'est de vot' frère! »

Le gros malin! Il avait déjà lu la signature sur la lettre posée toute dépliée sur la table.

« Oui, dit Jacqueline reprenant ses esprits. Il dit qu'il va revenir bientôt, mais il ne sait pas quand.

— Ben, pour ce qui est de revenir, il disait vrai, car il est ben déjà revenu...

— Comment! qu'est-ce que vous dites, Bidouche?

— Je dis la vérité vraie, petite, votre frère Samuel, — que je le connais ben, donc! — eh ben, il est déjà revenu. A preuve que je l'ai vu, oui, je l'ai vu de vive voix pas plus loin que d'hier au matin.



Elle lut à voix basse, pour bien comprendre ce que contenait sa lettre.

— Vous lui avez parlé?

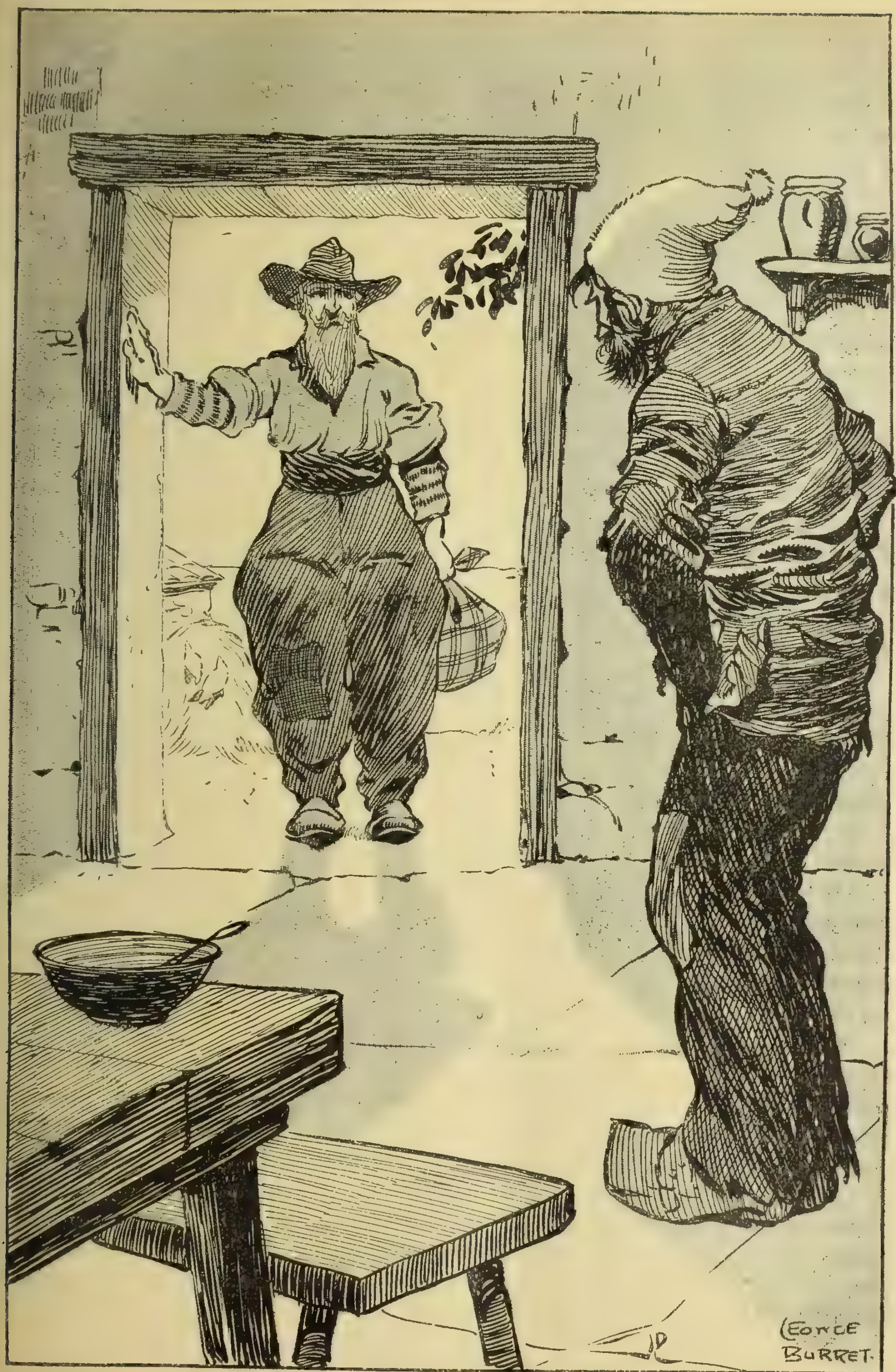
— Je commençais ma tournée, donc, et j'étais déjà ben à mi-côte, lorsque, au débouché du bois de Lhomme, j'entrevois un particulier derrière un rocher... Que même on ne voyait d'abord que le derrière de sa tête... « Tiens! que je « me dis, voilà un braconnier! Ben, « heureux que je sois facteur, et pas « gendarme! » Puis, le particulier, i tourne la tête. « Mais c'est Sa- « muel Sylvestre! que je me crie. « C'est Samuel, mais il a rasé sa « moustache, mais tout de même « c'est lui, lui en toute ressem- « blance! » Et je crie : « Bonjour, « m'sieu Samuel! Vous voilà revenu « au pays! » Il a un air tout penaud comme si vraiment i braconnait, et me dit, tout d'une vitesse : « Adieu, « Bidouche. » Puis, comme je crois qu'i va s'avancer, i disparaît derrière le rocher... puis plus rien!... Et maintenant, petite, tu dis que cette lettre émane de lui? C'est pas possible!

— Tenez, regardez, c'est vraiment de lui. »

Bidouche avait obtenu de lire la lettre. Il le fit consciencieusement, puis la rendit à Jacqueline et conclut :

« C'est pourtant vrai que je l'ai vu! Faut croire qu'il a été aussi vite que sa lettre. Mais il est pas devenu poli, là-bas, dans ce pays de nègres... On aurait dit qu'il avait quelque chose à se reprocher. »

Ce fut sur cette déclaration que le facteur Bidouche se décida à se lever; il repoussa d'un geste son sac sur ses reins, reprit son bâton et sortit.



« Et vous, qu'est-ce que vous attendez là ? On ne donne rien ici !... »

La joie de Jacqueline.

Jacqueline ne se sentait pas de joie. Quoi donc! Ce grand frère, dont elle se souvenait bien et qui la choyait tellement, lorsque, toute petite, elle risquait ses premiers pas hors de la maison! Il la suivait alors, la prenait par la main, lui faisait admirer les bêtes à l'étable, les grosses roses rouges qui festonnaient le vieux mur, à côté du pommier; puis il la prenait dans ses bras, la portait, là-bas, très loin, sur le sommet voisin, et elle riait de voir le gouffre immense où dévalaient les pentes vertes de la montagne, avec cette immense plaine bleue, là-bas au bout! Oh oui, elle s'en souvenait, et tout son cœur privé de tendresse, déshabitué de joies, se gonflait en pensant à lui; toute son âme s'élançait par avance vers ce grand et fort garçon qui allait peut-être venir et la protéger!

Pourquoi même était-il parti? Ah! certes, il avait bien fait en ce qui concernait les misères et les ennuis de toutes sortes qu'il aurait eu à subir de la part de l'oncle, s'il était resté, comme Jacqueline, à sa charge; mais, par contre, lui déjà grand et fort, s'il était resté, quel appui il aurait été pour sa petite sœur!

Enfin, n'importe, il allait revenir, et, dans sa folle joie, Jacqueline, voulant faire partager son bonheur, courut à la recherche de Georget qu'elle avait laissé sur sa chaise basse, dans un coin de la cour. Elle se précipita sur lui, le couvrit de baisers et de caresses, puis, comme s'il pouvait la comprendre, elle lui expliqua l'événement à grand renfort de gestes :

« Samuel va revenir! Tu comprends? Il va revenir... peut-être! »

Et soudain la petite fille sentit son enthousiasme et sa joie tomber d'un seul coup. Son frère avait écrit *peut-être.* Ce n'était pas *sûr!* Sans doute, il n'aurait rien dit si ce retour n'eût pas été très probable, mais enfin, non, il ne fallait pas se réjouir si vite...

Et puis, voilà qu'elle se mit à penser à ce que ce facteur Bidouche lui avait raconté : il l'avait vu, ou cru voir, et Samuel s'était détourné, s'était enfui... et Bidouche avait dit : « On aurait dit qu'il avait quelque chose à se reprocher. » Oh! comme cette petite phrase, à laquelle elle n'avait d'abord pas fait attention, lui faisait mal et apportait de l'animosité dans son âme! Pourquoi Samuel, revenu au pays, ne se serait-il pas rendu tout droit à la ferme, pourquoi s'était-il caché de Bidouche?

Et enfin, la pauvre enfant ne se mit-elle pas à songer de nouveau à ces mystérieuses étincelles qui prouvaient qu'un feu avait été allumé quelques heures avant sa venue dans la cheminée de la vieille bibliothèque, au manoir abandonné? Un chemineau qui se serait introduit dans la maison déserte aurait pu peut-être allumer du feu dans la cheminée de la cuisine, mais pas dans cette petite pièce où il n'y avait rien que des livres... Et cela ne prouvait-il pas que l'inconnu qui avait pénétré dans le manoir en connaissait bien la disposition intérieure? Dans tout cela elle ne pouvait pas s'empêcher de penser à son frère... Était-ce donc lui qui avait laissé des traces de sa présence dans la bibliothèque?

A ce point de ses réflexions, Jacqueline était plus près des larmes que du rire, et devant tous ces mystères elle s'effarouchait et redevenait triste...

« Que je suis folle! s'écria-t-elle alors. Je vais chercher des histoires là où il n'y a sans doute rien du tout! Et ma salade que j'ai abandonnée! Que va dire l'oncle? »

Inconnu.

L'oncle ne dit pas grand'chose de la salade, mais par contre il trouva la lettre de Samuel à Jacqueline, la lut et commença tout de suite à crier.

« En voilà du propre! s'exclama-t-il. Un fainéant qui s'est enfui dans les Amériques et qui n'a pas trouvé moyen d'y gagner un sou! Et maintenant, ça revient chez le vieil oncle, pour achever de le ruiner! Ah! bien, non! Je le déclare, ce fainéant ne va pas venir me manger mon pain! Non, non! Ah! Qu'il vienne seulement, s'il l'ose, qu'il se présente ici, et je lui fais voir qui je suis. J'en ai déjà deux à nourrir de ces maudits enfants, et voilà-t-il pas un troisième qui voudrait vivre à mes dépens!

— Mais, mon oncle, dit Jacqueline, outrée de cette terrible démonstration de mauvais sentiments, mais si Samuel revient, il pourra remplacer le valet.

— Remplacer le valet! Allons donc! Je parie bien que voilà un bonhomme qui ne sait pas remuer ses dix doigts! Croire qu'il saura labourer, ensemencer, faucher! Tiens, je voudrais le voir une faux à la main, rien que pour rire... Ah! misère de misère! Non, je te dis que je lui fermerai la porte, à ce vaurien qui a été braconné chez les nègres! Dans un pays où on dit qu'il n'y a qu'à se baisser pour ramasser de l'or, il n'a pas su seulement en rapporter gros comme une noisette! »



Elle se précipita sur lui et lui expliqua l'événement à grand renfort de gestes.

A ce moment, une ombre se dressa devant la porte de la cuisine; c'était un mendiant à grande barbe rousse qui se tenait sur le seuil. Jacqueline l'aperçut et fit un pas vers lui, mais Mathieu, tout à sa colère et tournant le dos à la porte, n'avait rien vu. Il prit le geste de Jacqueline pour une marque d'inattention, il vint à elle et la saisit par les épaules :

« Dis donc, toi qui n'as pas l'air d'écouter quand je parle, tu me feras le

plaisir de ne pas le laisser entrer, s'il arrive pendant que je serai aux champs. Hein? Est-ce entendu? Tu lui diras que tu ne le reconnais pas, que tu l'as oublié, tout ce que tu voudras... Et s'il insiste, tu m'appelleras. Je prendrai ma fourche, et nous verrons bien si je serai obligé de le nourrir aussi, ton propre à rien de frère...

— Laissez-moi, mon oncle!

— Pas avant que tu m'aies promis... juré de le chasser.

— Il y a un passant qui vous voit! »

Cela fit lâcher prise à l'avare, qui se retourna et se mit à crier contre le chemineau, toujours debout dans l'encadrement de la porte.

« Et vous, qu'est-ce que vous attendez là? Vous perdez votre temps, on ne donne rien ici... Pour donner, faudrait avoir.

— Un morceau de pain, pour l'amour de Dieu! grommela l'homme sur un ton de menace plutôt que de prière.

— Non, non, nous n'avons pas de pain pour nous-mêmes! vociféra l'avare. D'abord, qui vous a permis de rester là et de nous écouter? Tâchez de déguerpir au plus vite, sinon... »

Le chemineau s'éloigna à pas lents en murmurant des menaces étranges, parmi lesquelles on entendait les mots *bestiaux, mauvais sort...*

Jacqueline était fort indignée. Il y a toujours une croûte de pain noir pour les chemineaux dans les fermes, et les paysans auraient trop peur, en la refusant, d'être victimes des maléfices de ces passants, qui savent, dit-on, jeter des sorts au bétail, empoisonner les sources et aussi, et surtout, voler les poules, sinon souvent l'argent. Mais, pour Jacqueline, ce n'était pas par peur des représailles qu'elle aurait voulu donner au mendiant, c'était par simple pitié.

« Ah! mon oncle, dit-elle, ce chemineau avait l'air d'avoir faim...

— Pas si faim que moi, dit Mathieu. Qu'ils aillent se faire pendre ailleurs, tous ces bohémiens de malheur! Allons, Jacqueline, tout cela nous fait perdre du temps. A la soupe, et vivement! »

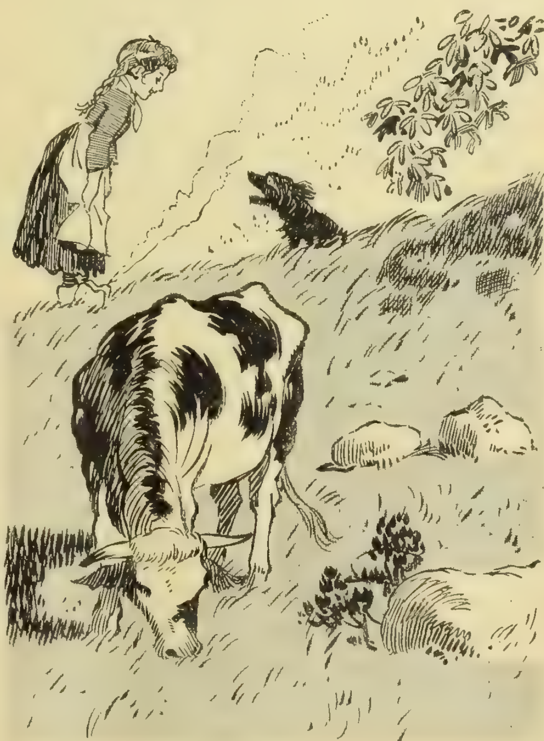
Jacqueline garde les bestiaux.

Les menaces de l'avare furent inutiles. De nombreuses semaines s'écoulèrent, et le grand frère n'arrivait toujours pas. Jacqueline s'était rendue une fois ou deux au petit village de Léoncel, elle avait raconté à plusieurs personnes qu'elle attendait son frère et qu'il lui avait écrit, mais personne ne prétendit plus, comme le facteur Bidouche, l'avoir rencontré.

A mesure que le temps passait, Jacqueline songeait moins à cette déception; elle en avait déjà tant eu dans sa vie! Les jours maintenant étaient devenus très longs, la chaleur de l'été tout proche commençait à se faire sentir. Que la montagne était belle alors avec ses bois revêtus de jeunes verdures, ses prairies hautes où des fleurs innombrables s'épanouissaient! Tout était fraîcheur et pureté dans la forêt, dans les prés, sur la terre et sur la surface du ciel vaporeux et léger. Jacqueline était une petite paysanne bien ignorante, mais elle avait une sensibilité charmante, et elle aimait passionnément le grand air,

le vaste ciel, les forêts pleines de mystères et de créatures sauvages, la bonne herbe verte et fine si douce au toucher, et les fleurs sans nombre dont les couleurs éclatantes la ravissaient de joie. Lorsque revenait l'été sur la montagne, Jacqueline était réellement plus heureuse que par les jours sombres et froids. Elle se sentait plus vaillante aussi pour la dure tâche journalière... Et elle en avait besoin, car, avec la belle saison, les travaux de la campagne deviennent souvent écrasants, surtout en montagne, où toutes les différentes opérations, fenaisons, moissons, etc., se font durant un été plus court qu'en plaine.

Déjà, depuis avril, il fallait mener paître, *garder* les bestiaux deux fois par jour au lieu d'une. De grand matin d'abord, tout de suite après avoir disposé dans une marmite au-dessus du feu une soupe qui devait cuire toute seule, elle partait avec son chien et les bêtes : une trentaine de moutons, quelques chèvres et dix vaches. Dès que la petite fille tirait le gros verrou de bois qui retenait la porte des écuries, tous les animaux sortaient en courant et se bousculaient sur le chemin qui menait aux pâturages. Le Labri noir au poil hérissé aboyait après eux, et Jacqueline courait en agitant son petit fouet. Cette première station aux prés durait jusqu'à neuf ou dix heures, selon la température, puis reprenait à quatre ou cinq heures, pour durer jusqu'à la nuit. Entre temps, Jacqueline ne restait pas inactive : elle avait à préparer les repas de l'oncle et du valet, à faire bouillir d'énormes marmites de légumes pour les porcs, à distribuer des grains aux volailles, à entretenir les habits de Georget et les siens, bref à tenir en état toute la maison. Et, hélas! son zèle ne suffisait pas à tout cela, et il fallait voir comme la poussière régnait dans les coins, comme les hardes de Georget et les propres vêtements de l'enfant étaient pourvus de trous et de déchirures de toutes formes ou raccommodés avec des morceaux d'étoffe de toutes couleurs! Et encore Jacqueline était-elle très propre, active, industrieuse pour son âge et pour ce qu'elle savait... Et comment aurait-elle pu faire autrement, elle à qui on n'avait rien enseigné, elle qui devait assurer chaque jour la nourriture d'un fort troupeau?


Déjà, depuis avril, il fallait mener paître..

Et avec cela, lorsque la matinée était claire, le ciel encore tout rose

et blond après le passage de l'aurore, Jacqueline chantait en s'élançant dans les prés tout couverts de rosée. Elle quittait ses sabots pour mieux courir, et, les pieds nus dans la douce herbe, elle gambadait avec le Labri ou avec sa chère Chounette.

Pendant qu'elle *gardait,* Georget restait à la maison, le plus souvent au lit. Elle n'avait pas le temps de l'habiller. Mais, le soir, elle le menait souvent aux champs, le soutenait le long du sentier, puis l'installait bien à l'aise devant une haie ou adossé à un tronc d'arbre. Et c'étaient, dans la vie pénible, triste et tourmentée de la petite fille, de douces et bonnes et riantes heures de repos que ces longues stations dans les prairies odorantes.

Elle considérait curieusement la plaine immense qui s'étendait là-bas, comme au fond d'un ciel inférieur et bleu, voyait passer les trains aux fumées grises, écoutait les coin-coin des automobiles... et elle se demandait ce que pouvait être ce grand monde où elle n'était jamais allée et dont elle ne savait rien, mais où elle se représentait toutes les jeunes filles en cheveux blonds, en robes rouges et petits souliers bas, selon ce qu'elle avait vu sur une poupée en vitrine à Barbières.

Et puis, Jacqueline regardait le vieux manoir où elle n'allait presque plus jamais, et cela lui faisait songer à la haute et bonne figure de pierre du roi Gros-Nez. Alors elle se retournait et la regardait longuement, la vénérable face immobile qui paraissait l'attendre...

Et dès ce moment-là la pauvre petite Jacqueline ne savait plus penser à autre chose qu'au grand roi malheureux...

Jacqueline s'enhardit.

C'était tous les jours la même aventure : elle partait gaie, contente; elle riait avec Chounette, elle folâtrait avec le Labri, elle souriait aux jolies fleurs bleues, regardait la grande plaine, le vieux manoir... et enfin, en dernier lieu, sans y échapper jamais, une force mystérieuse, quelque chose en elle la forçait à détourner les yeux de tout ce qui était coloré, charmant ou joli et à regarder la triste figure du roi Gros-Nez,... à la regarder jusqu'à en pleurer toute seule dans les champs, parmi ses bestiaux indifférents, au milieu des fleurs qui semblaient seules compatir à son chagrin.

Et chaque fois que le vent venait de l'est, il lui apportait par instants les longues plaintes du roi. C'étaient, à cette distance, des sons vagues, soupirs étouffés, sanglots presque éteints; mais, dans l'oreille de la petite fille, ces gémissements et ces pleurs résonnaient et s'augmentaient plus que de raison. Et il lui semblait même les entendre alors qu'aucun son ne venait réellement jusqu'à elle; elle avait le cœur si tendre à l'endroit des malheurs du roi Gros-Nez, qu'en vérité elle eût été prête à tous les sacrifices pour lui en enlever une partie, une toute petite partie... si seulement elle avait pu.

Et, durant les longues heures qu'elle passait dans le silence profond des pentes herbeuses de la montagne, elle commença à se forger de longues histoires qu'elle se racontait à elle-même et au cours desquelles il s'agissait tou-

jours des hauts faits qu'elle accomplissait pour retrouver la couronne perdue, pour faire enfin cesser ces lamentations qui l'oppressaient terriblement et semblaient lui arracher l'une après l'autre chacune des petites joies qu'elle aurait pu goûter. Dans ces contes dont elle s'enchantait elle-même, elle s'efforçait d'imaginer l'apparence des fées qui — selon la légende — étaient indispensables pour la recherche efficace de la couronne. Elle inventait aussi les paroles que les fées lui adressaient, les magnifiques discours qu'elle, Jacqueline, leur faisait pour chercher à les apitoyer...

Et c'étaient ainsi de merveilleuses légendes qui se déroulaient dans l'âme de la petite fille, toute pensive sur la montagne.

Mais si fort était son attachement à la cause du pauvre roi Gros-Nez, que Jacqueline souvent délaissait les contes et cherchait à faire quelque chose de réel pour adoucir les souffrances du roi de pierre. Ah! les grandes choses qu'elle aurait pu faire si... si elle n'avait pas eu un oncle si dur, si elle avait été riche, si elle n'avait pas Georget et toute une ferme sur les bras, si elle avait été plus savante, si, si, si... Toujours il y avait une troupe de *si* qui venaient l'interrompre et l'ennuyer pendant qu'elle faisait de trop beaux plans...



Elle l'installait bien à l'aise, adossé à un tronc d'arbre.

« Oh! que je déteste les *si!* » s'était-elle écriée bien souvent en voyant l'heure s'avancer, le soleil tomber là-bas, au bout de l'immense plaine, dans les brumes blondes du Rhône... Il y avait toujours un *si* qui la taquinait au moment où la légère apparition de l'étoile du berger l'avertissait que le moment était venu de ramener ses bêtes à l'étable...

Et chaque jour c'était la même chose. Elle essayait bien de lutter contre cette étrange force qui était en elle; elle s'occupait de Georget, tentait de mettre en pratique les conseils que lui avait donnés son institutrice... Cela allait bien tant qu'elle faisait cela à la maison, dans la cour ou le jardin de la ferme; mais dès qu'elle se trouvait dans le grand espace, voilà qu'elle *sentait* le regard du roi se poser sur elle, qu'elle avait l'impression qu'il l'implorait, qu'il lui adressait en silence une longue et triste prière...

C'est ainsi qu'un jour elle se dit qu'il ne fallait pas toujours rêver, mais qu'il serait bien mieux de *faire* quelque chose en faveur du roi. Tant pis si un *si* venait en travers de ce qu'elle déciderait; elle décida de ne pas écouter les *si*. Voyons, qu'allait-elle faire? Se déciderait-elle, comme elle en avait souvent eu l'intention, à descendre de la montagne pour aller dans les villes, y frapper de porte en porte jusqu'à ce qu'elle trouvât enfin la petite fille riche, puissante, aimée des fées, qui voudrait se dévouer tout entière à la tâche de retrouver la couronne?

Cette idée lui souriait à certains moments. Elle se voyait par avance revêtue de ses plus beaux atours, de sa petite capote à fleurs, de sa belle jupe, de ses bas bleus, en route pour la ville... Quelle ville? Elle avait vaguement entendu parler de Valence et croyait que ce devait être aussi grand que Paris. Elle pourrait prendre son âne, qui était bien à elle, et qui lui serait fort utile... Mais à la pensée de se séparer de Chounette qui l'aimait si visiblement, de Georget qui avait tant besoin d'elle, son cœur se serrait terriblement. Non, elle ne pourrait pas faire cela; elle sentait qu'elle ne pourrait pas, pour rien au monde, abandonner la ferme de Lacombette, où cependant elle était si souvent malheureuse.

Or, un beau jour de la fin mai, comme les lamentations du roi étaient encore venues jusqu'à elle dans le silence tout parfumé du doux soir, elle eut une lumineuse et subite inspiration : puisqu'*elle* ne pouvait rien, puisque aucune autre petite fille ne se présentait, il fallait sans doute s'adresser à quelqu'un d'assez puissant pour rompre l'enchantement, pour briser le sortilège et dégager enfin le pauvre roi de la puissance des nains. Les fées sont bien puissantes, certes, mais M. le curé ne l'est-il pas infiniment davantage? Sans nul doute. Et donc, il fallait intercéder auprès de M. le curé. Il pourrait aller jeter de l'eau bénite sur la pierre... et ce serait suffisant! Ah! on allait se passer des fées!

Eh bien, il fallait vite aller voir M. le curé. Celui qu'elle appelait ainsi était tout naturellement M. le curé de Léoncel, ce petit hameau dont la ferme n'était pas très éloignée.

Oh! que la joie de Jacqueline fut vive! Elle fit tout de suite son plan de campagne : oui, elle irait cette nuit même à Léoncel, pendant que tout le monde dormirait, elle réveillerait M. le curé, lui raconterait la chose, et peut-être dès le lendemain il pourrait monter sur la pierre et l'asperger d'eau bénite. Les nuits sont si claires en mai lorsque la lune est pleine, et le ciel si tendre; si pur, si joli! Mais, par exemple, il faudrait le convaincre, ce M. le curé! Peut-être ne voudrait-il pas écouter une si petite fille? Mais alors? Alors, c'était bien simple, il fallait lui porter le livre, le livre de la légende du roi Gros-Nez.

Une grande douceur pénétra toute l'âme de Jacqueline. Enfin, enfin, elle avait trouvé quelque chose à faire, quelque chose d'autre que ces stupides rêves, que ces folles histoires! Elle se réjouit donc en elle-même, et lorsque le

soleil alla tomber au bout de la vaste plaine, elle se leva sur la pointe des pieds, considéra longuement la vénérable face de pierre, puis lui cria : *Tu seras sauvé!* Et, toute rouge de confusion, comme si elle avait osé parler à un prince inconnu, elle se sauva en appelant : « Chounette! Chounette! Labri! A la maison! »

Le manoir est habité.

Jacqueline s'occupa fiévreusement de ses devoirs, ce soir-là. La soupe qu'elle servit à son oncle et au valet revenu des champs en même temps qu'elle, était presque froide. Par distraction, elle enferma le chien avec les poulets, et cela fit un beau tapage pendant toute la nuit. Elle mena Georget au lit et prétendit qu'un travail de couture la retenait pour ne pas aller respirer l'air frais du soir sur le pas de la porte, selon l'habitude des paysans en été.



Elle se sauva en appelant : « Chounette! Labri! à la maison! »

Elle se rendit dans la petite soupente qu'elle appelait sa chambre, et là, à la lueur du pauvre quinquet à huile, elle se mit à recoudre son corsage des dimanches, qu'elle voulait mettre pour la sortie projetée... Mais la déchirure était plus difficile à arranger qu'elle n'avait pensé, et, lorsqu'elle entendit le valet et Mathieu se retirer d'un pas traînant, elle n'avait encore réparé son corsage qu'à moitié... Elle se leva alors, mit le nez à la fenêtre et demeura un instant indécise. La nuit était d'une pureté et d'une beauté rares. Pas un souffle de vent sur ces hauteurs. Et là-bas, dons les premiers taillis des bois, les rossignols menaient le grand orchestre de leurs multitudes de voix confondues... A ce moment, neuf heures sonnèrent à la grande pendule de bois de la cuisine. Les autres soirs, Jacqueline tombait de sommeil à cette heure-là, car elle se levait d'ordinaire à quatre heures et même avant. Mais, par cette nuit féerique, toute baignée d'une jolie lumière blonde, elle se sentit réveillée comme si elle venait de dormir dix heures de suite, au lieu d'en fournir seize d'un dur labeur. Elle savait qu'il lui fallait bien cinq ou six heures pour

l'escapade qu'elle méditait, et elle décida, puisque aussi bien il faisait nuit, de se mettre en route sans changer de vêtements. A pas de loup elle descendit de son réduit, traversa la cuisine, tira doucement le gros verrou à poignée qui fermait la porte à l'intérieur et se trouva dehors, tout de suite inondée de la merveilleuse lueur de la lune pleine. Elle retira doucement la porte, s'assit sur un vieux tronc de saule recourbé qui servait de banc et remit ses souliers, qu'elle avait enlevés et tenus |à la main pour faire moins de bruit en sortant.

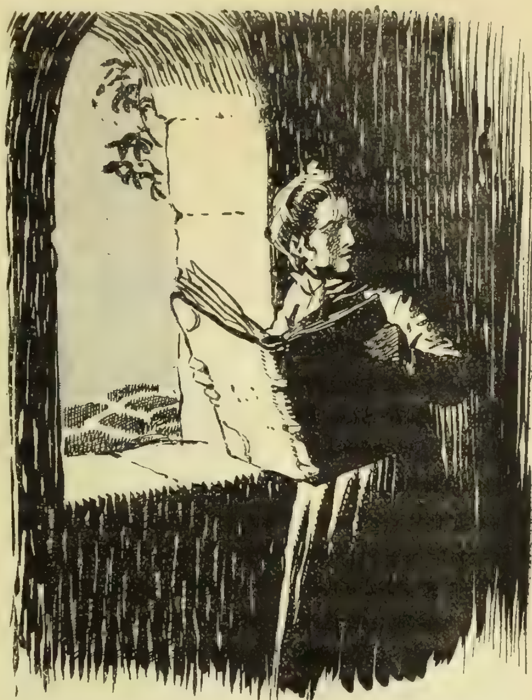
Alors Jacqueline se mit à courir dans la jolie nuit bleue, se dirigeant droit vers le vieux manoir... Labri aboya comme un fou dans le poulailler où elle l'avait enfermé par mégarde... Elle voulut retourner pour le délivrer, mais elle réfléchit que l'animal voudrait l'accompagner et que cela pourrait la gêner. Elle savait que les deux hommes avaient le sommeil lourd, et elle pensa bien que les aboiements du chien ne les réveilleraient pas.

... Ce ne fut pas sans une certaine appréhension qu'elle entra dans la cour morne du vieux manoir. Une partie seulement de cet espace était noyée dans la pure lumière de la lune, et cela ne faisait que mieux ressortir l'ombre épaisse où se trouvait plongée toute la façade et la porte de la maison désolée.

Elle n'était jamais venue là de nuit, et elle n'avait pas oublié la frayeur qui l'avait saisie à sa dernière visite; aussi dut-elle s'armer de tout son courage pour dépasser le portail ruiné, traverser la cour et aller ouvrir l'antique porte de chêne, dans ce coin d'ombre où elle ne voyait rien à deux pas devant elle. Néanmoins, elle s'enhardit en songeant à la grande et belle action qu'elle méditait; elle parvint à ouvrir la porte, traversa vivement la vaste cuisine où la lumière passant par les carreaux cassés faisait tomber çà et là de grandes taches blanches, gravit le petit escalier et entra dans la bibliothèque. Dans cette pièce, la lune donnait une si forte lumière qu'elle put lire les titres imprimés aux dos des livres; elle se hâta de chercher celui qui contenait la légende du roi Gros-Nez, le mit sous son bras et se disposait à s'en aller au plus vite, lorsqu'un scrupule la retint : elle voulut s'assurer qu'elle ne s'était pas trompée et alla près de la fenêtre pour feuilleter le livre. Or, pendant qu'elle tournait rapidement les pages, elle frissonna tout d'un coup de la tête aux pieds, et elle sentit que ses cheveux se dressaient sur sa tête... En effet, quelque part dans la maison une porte s'était soudain ouverte, puis refermée; elle avait distinctement perçu le grincement des gonds, puis le bruit du loquet qui retombait... Or il ne faisait point de vent... Et maintenant des pas résonnaient, lents et réguliers, dans l'antique demeure... Oui, quelqu'un marchait dans la maison... Où? Elle ne savait pas. C'était quelque part, à côté ou au-dessus d'elle, peut-être au-dessous... Mais les pas s'arrêtèrent, on entendit des bottes retomber à terre comme si on se déchaussait, puis plus rien...

Jacqueline demeura un moment comme pétrifiée, figée de terreur; puis, saisissant son livre des deux mains, se jeta sur la porte, dégringola le petit escalier, traversa la cuisine et la cour en trois sauts et courut à perdre haleine jusqu'à ce qu'elle n'en pût plus.

Elle se trouvait alors, au sortir des bois, déjà parvenue dans les prairies des sommets; elle avait gagné l'étroit sentier qui grimpe à travers les prés et rejoint la grand'-route au col. Ce ne fut qu'en cet endroit découvert, en pleine clarté, qu'elle osa se retourner vers le vieux manoir. Elle s'attendait à en voir toutes les fenêtres étinceler de lueurs diaboliques, mais elle n'aperçut rien d'anormal. L'antique maison se confondait toute noire avec les bois avoisinants, aucune lumière n'apparut dans cette direction, et les seuls bruits de la belle nuit, les trilles et les roulades des rossignols, les crissements continus des criquets, les aboiements rauques de Labri oublié dans le poulailler, se fondaient ensemble en une musique douce, pénétrante et triste comme la plainte désolée du pauvre roi de pierre...



Pendant qu'elle tournait les pages, elle frissonna tout d'un coup de la tête aux pieds.

Alors Jacqueline, ressaisie tout entière par son immense désir d'apporter enfin un soulagement aux malheurs de l'éternel captif, se mit à grimper allégrement, son gros livre sous le bras, à travers les prairies embaumées.

Une singulière confession.

Vers minuit, elle atteignit le petit hameau de Léoncel, qui ne compte pas trois cents habitants et qui ne semble être encore qu'une dépendance des grandes ruines de l'abbaye, dont les arceaux, les tours, les pans de murailles, le dominent. Jacqueline, en cherchant de quel côté de l'église se trouvait le presbytère, sentit pour la première fois toute l'étrangeté de la démarche qu'elle voulait faire. Tout dormait dans le hameau; les ruines de l'abbaye faisaient de grands pans d'ombre, l'église seule veillait avec une petite lueur derrière ses vitraux... Le bon prêtre qui avait donné quelques leçons à Jacqueline devait être couché depuis longtemps, sa vieille servante Zélie ne voudrait pas le déranger... Comment donc allait faire la pauvre Jacqueline? Son cœur était bien gros, et elle fut sur le point de renoncer et de retourner comme elle était venue à la ferme.

Néanmoins elle arrivait au presbytère, et là quelle ne fut pas sa joie en voyant qu'une lumière brillait à une fenêtre ouverte!... Quelle chance! Et pourvu que dans cette chambre ne se trouvât pas la Zélie, elle pourrait peut-être arriver à ses fins...

Elle entra tout doucement dans le petit jardin, parvint jusqu'au-dessous de la fenêtre éclairée et se tint là dans l'ombre, pour reprendre son souffle. Malgré la lumière, rien ne bougeait dans la maison... Néanmoins, au bout d'un moment, Jacqueline se mit à appeler timidement :

« Monsieur le curé! Monsieur le curé! »

Elle chuchotait d'abord si bas que sa voix ne se distinguait pas des *cri-cri* des grillons innombrables du jardin. Mais qu'elle avait de la peine à crier plus haut, là toute seule, dans la nuit! M. le curé aurait peur peut-être, il croirait qu'un voleur l'attendait... Qui sait ce qui arriverait?



« Et que me veux-tu, Jacqueline Sylvestre? »

Cependant il lui fallut bien s'y résoudre, et peu à peu, raffermissant sa voix, elle finit par lancer un « monsieur le curé! » digne d'une petite fille, et non d'un oiseau ou d'une libellule.

Ah! cette fois M. le curé avait entendu. Il y eut comme un grand fracas dans la chambre (ce n'était que le bruit de sa chaise qu'il repoussait), puis des pas, puis enfin une grosse ombre noire parut au beau milieu de l'espace lumineux de la fenêtre ouverte...

Le curé se pencha très bas en fouillant le jardin du regard; mais comme il se trouvait dans une chambre éclairée et que ses yeux ne s'étaient pas encore habitués à l'ombre, il ne vit rien. Il crut s'être trompé, se redressa et fit un pas en arrière. Alors Jacqueline, éperdue, cria plus fort :

« Monsieur le curé! »

Il revint et demanda :

« Qui est là?

— C'est moi, fit Jacqueline, toute transie d'émotion et ne sachant plus que dire.

— *Moi*, qui? interrogea le curé, entendant cette voix d'enfant. *Moi?* Une libellule? Une grenouille? Un rossignol? Une fauvette? Qui?

— Moi, Jacqueline Sylvestre, dit la petite fille en riant.

— A la bonne heure! Et que me veux-tu, Jacqueline Sylvestre? Ton oncle serait-il malade?

— Oh non, monsieur le curé.

— Alors, qu'est-ce qui t'amène au milieu de la nuit dans mon jardin?... A ce propos, prends garde; tu marches sur mes fleurs, et si Zélie te voyait, elle te tirerait les oreilles jusqu'à la lune.

— Oh! pardon, monsieur le curé... je ne voyais pas... C'est que, voilà, je voulais vous parler, monsieur le curé... oh oui, pour une chose terrible, une chose grande, une chose... que... je ne sais pas dire comme il faut...

— Tu veux te confesser, petite, tu as fait quelque chose de mal? Eh bien, tu sais qu'on me trouve à l'église le samedi pour cela...

— Non, non, monsieur le...

— Attention, encore une fois, ne marche pas dans cette platebande, ou je t'envoie droit en enfer! » gronda le bon curé d'une voix terrible, qui mit le comble à la confusion de la pauvre Jacqueline.

Cependant elle reprit possession d'elle-même et dit très vite : « Monsieur le curé, je voudrais vous parler d'une chose très sérieuse. Je n'ai pas le temps pendant le jour, et voilà, je suis venue cette nuit... Voulez-vous m'écouter un moment, monsieur le curé?

— Petite, je t'écouterai donc, puisque tu es venue, et comme je vois que, dans ton émotion, tu saccagerais toutes mes fleurs, je vais te faire entrer. »



« Bon petit cœur! » ajouta l'abbé après une autre bouffée.

Il se retira de la fenêtre; on entendit son pas dans l'escalier, il tira les verrous, prit Jacqueline par la main et la conduisit à sa chambre, où l'enfant vit que l'excellent abbé écrivait sur de grandes feuilles blanches dispersées sur la table autour d'une grande lampe à pétrole.

Le prêtre s'assit sur la chaise qui se trouvait devant la table, prit à côté de lui une grosse pipe de merisier, la bourra, l'alluma en la tenant renversée au-dessus du verre de lampe, se carra sur son siège, fit signe à Jacqueline de s'asseoir sur une autre chaise et lui dit :

« Maintenant, petite, tu pourras me raconter ta mystérieuse histoire... Et si je peux t'aider, je le ferai, car je sais que tu es vaillante et bonne et que — hélas! — tu n'as pas la vie bien tendre... »

Jacqueline se tenait assise, toute raide, au bord de sa chaise, son gros livre sous le bras, ses mains jointes; ses cheveux étaient tout ébouriffés, et ses yeux vifs dévisageaient avec inquiétude la figure rude de l'abbé. Sans doute, malgré son air bourru, le curé lui parut sympathique avec ses beaux cheveux blancs qui lui retombaient sur le front; aussi l'enfant se mit-elle enfin à parler, et, avec l'audace des timides, elle se lança dans un immense récit, un peu confus et décousu, où l'abbé ahuri entendit parler à la fois des fées, du roi des légendes, des nains, d'eau bénite, de petites filles, de couronnes d'or et d'autres choses encore qui se ressemblaient comme cela.

« Voyons, voyons, petite, tu n'es pas folle, par hasard? » disait-il de temps en temps.

Mais rien n'arrêtait plus le flot de paroles de l'enfant. Et lorsqu'elle crut avoir tout dit, elle se leva, ouvrit son livre et le plaça sous les yeux de l'abbé en s'écriant :

« Et voilà, monsieur le curé, si vous ne me croyez pas, voilà la véritable histoire du roi Gros-Nez, l'histoire qui est dans le livre...

— Voyons, voyons, » dit l'abbé en réajustant ses lunettes qu'il avait relevées sur son front.

Et le curé lut lentement la légende. Il la connaissait du reste un peu, et il commençait à comprendre :

« C'est toi, dit-il enfin, qui veux être la petite fille qui doit retrouver la couronne?

— Non, monsieur le curé, oh non, pas moi, mais je pensais que vous, vous pourriez...

— Je suis loin d'être une petite fille, Jacqueline, interrompit le curé d'un ton sévère. D'ailleurs, mon enfant, ces histoires de fées et de nains ne sont pas faites pour les vieux abbés comme moi. C'est aux petits enfants que ces personnages-là parlent, — s'ils parlent, — mais moi, je ne saurais y comprendre goutte.... Non, non, Jacqueline, cela ne me regarde pas... Et même je devrais t'infliger une pénitence pour venir me parler de tous ces démons, je le devrais, si je ne comprenais ton bon cœur...

— Oh! monsieur le curé, je n'ai pas fini. Encore un mot, s'il vous plaît. Je pensais que vous, justement, vous feriez plus que tout le monde avec la sainte eau bénite... si seulement, vous pouviez en aller mettre là-haut sur la tête du pauvre vieux roi chrétien qui pleure toujours!

— Ah! ça c'est autre chose! Ça c'est une bonne pensée, dit le curé, après avoir tiré une grosse bouffée de sa pipe.... Et ainsi, ma petite enfant, tu es venue me trouver de nuit, tu m'as apporté ce vieux livre, tu as piétiné mes plates-bandes, tout cela pour que j'aille jeter un peu d'eau sainte sur ce rocher où vous croyez qu'un vieux roi vit encore et se lamente toujours!

« Bon petit cœur! ajouta l'abbé après une autre bouffée.

— Oh! monsieur le curé, n'est-ce pas que vous le ferez? Je serais si heureuse! J'entends toujours ce roi qui pleure, et mes oreilles sont pleines de



Elle devait donner le second repas à ses porcs, aux volailles, aux lapins.

ses cris! Je ne peux pas m'en empêcher. J'y pense toujours... et je suis sûre que l'eau bénite le délivrerait de l'enchantement.

— Je le crois aussi, dit le curé d'une voix grave et émue tout ensemble. Je le crois, et je dois le croire... Mais, délicieuse petite enfant qui m'arrives comme un papillon de nuit dans ma vieille chambre, mais, vois-tu, je suis bien vieux, mes jambes sont percluses, il y a des années que je ne suis pas descendu dans la vallée... Je ne peux presque plus jamais faire le tour des ruines de l'abbaye... Mes derniers jours, je les emploie à écrire un gros livre, comme celui que tu m'as apporté, pour raconter l'histoire de nos anciens moines... Non, vraiment, malgré toute mon envie, je ne puis pas, mes jambes ne me porteraient pas, vois-tu... »

Jacqueline alors se couvrit le visage de ses mains et éclata en sanglots... Tout ce qu'elle avait fait, tout son effort, tous ses rêves, tous ses espoirs... tout l'abandonnait! Et sa fatigue, son émotion surmontée, son effroi, sa crainte de ne pouvoir s'expliquer, vinrent s'ajouter encore à sa peine... Elle pleurait donc doucement dans ses mains, et de grosses larmes filtrèrent à travers ses doigts...

L'abbé la considérait en silence, tout frémissant en lui-même devant une pareille douleur. Enfin, il se leva, vint prendre Jacqueline par la main, l'amena près de lui et là, lui caressant les cheveux de ses gros doigts malhabiles, il lui parla longuement, il l'enveloppa de jolis mots tendres et doux pour la consoler :

« Petite enfant, bonne petite enfant, disait-il, ne te chagrine plus. Ces vieux livres racontent des choses qui sont si vieilles que peut-être, tu sais, c'est dans un autre monde qu'elles sont arrivées! Le pauvre roi Gros-Nez...

— Je l'aime! cria Jacqueline entre deux sanglots.

— Oui, tu l'aimes, et je t'aime de l'aimer. Mais, vois-tu, petite fille de la montagne, il ne faut pas trop penser à ces affaires-là. Ça ne te concerne pas,

après tout. Tu as tes chagrins à toi, et tes larmes sont pour les malheurs de tes proches et de tes parents, et non pour les lamentations des vieux rois de pierre...

« Oui, je sais, reprit l'abbé, sur un geste de protestation de Jacqueline, je sais que tu n'as plus de parents qui t'aiment, mais tu as Georget qu'il faut soigner, et ne disait-on pas dans le pays que ton grand frère était revenu?

— Non, monsieur le curé, non, il n'est pas revenu. Et je suis bien malheureuse, et je le serai toujours à cause de ces cris du roi...

— Eh bien, petite enfant, je ne puis aller là-haut porter l'eau bénite, mais je puis faire une chose : écoute-moi, je te ferai une promesse, si tu sèches tes larmes. Écoute : je suis très vieux; dans une heure, un jour, une semaine, un mois, une année, qu'importe, dans très peu de temps, ton vieux curé s'en ira là-haut... Et alors, je te promets, je te le jure, chère petite fille, je m'informerai dans le paradis de ce qui en est réellement du roi Gros-Nez, et je demanderai au maître de tous de le délivrer... Est-ce entendu?

— Ou-i-i, dit Jacqueline au comble de l'émotion.

— Et maintenant, va-t'en bien vite chez toi. Travaille et attends. Fais ton devoir, et je ferai le mien. Tiens, emporte ton précieux livre, il ne ferait que troubler ma vieille cervelle.

« Adieu, petite. Tiens, veux-tu des bonbons? »

Mais Jacqueline fit un geste négatif. Elle était encore trop triste pour manger des bonbons, et, quoique au fond consolée par la solennelle promesse du curé, elle n'avait pas grand courage au cœur.

L'abbé la regarda partir, et, tout en considérant la petite ombre mobile qu'elle faisait dans les prés, sous la lune, il monologuait et se disait :

« Non vraiment, je n'ai jamais vu pareille charité dans un cœur d'enfant... Ah! petite fille, petite fée, petite mésange... qui que tu sois, tu es digne d'avoir de grandes joies sur cette pauvre terre, et je te souhaite un bonheur grand comme ce ciel! »

Encore le chemineau.

Pendant bien des jours après cette mémorable nuit, Jacqueline fut heureuse, complètement, parfaitement, entièrement heureuse. Et si la petite fille se trouvait alors si heureuse en dépit des rebuffades de son oncle, des misères de sa condition, du souci que lui causait l'infirme, c'est qu'elle se trouvait déchargée de l'angoisse immense que les malheurs du roi Gros-Nez avaient éveillée en elle.

Et certes, elle avait besoin de ce repos de l'esprit, car, avec la belle saison, les travaux de la ferme devenaient accablants. Levée avant l'aube, c'est-à-dire, en juin, à trois heures du matin au moins, la petite fille avait à assumer toute la tâche ordinaire des soins à donner aux animaux; puis elle allait garder les brebis et les vaches dans les chemins et les landes (pour épargner l'herbe haute des prés). A peine rentrée, il fallait donner à déjeuner à son oncle et au valet.



Les deux hommes se rendirent au vieux manoir.

Puis, dans la chaleur du milieu du jour, elle prenait un grand râteau de bois et s'en allait, encore si petite, derrière les hommes qui fauchaient, elle remuait le foin pour le faire sécher, elle l'assemblait, une fois sec, en petits tas bien réguliers et également espacés. Et ce n'était pas un jeu qu'elle faisait là. Il fallait se hâter, car la moisson attendait, le seigle était tout prêt, et un orage destructeur des plus belles récoltes est si vite arrivé!

Cette année-là, les foins étaient si beaux qu'en fin de compte l'avare reconnut qu'avec l'aide de Jacqueline et d'un seul valet il n'arriverait pas à tout le rentrer. Déjà une bonne partie restait encore debout, non fauchée, et de gros nuages noirs qui passaient quelquefois, là-bas, au-dessus du Rhône lui donnaient le frisson. Il parlait vaguement de prendre de l'aide, mais son cœur saignait tant à la pensée de débourser trois ou quatre beaux francs par jour que jamais il ne s'y serait décidé et qu'il aurait peut-être laissé son foin ou sa moisson pourrir sur place, si le hasard ne lui avait procuré une bonne occasion.

Un soir, comme Jacqueline portait à Chounette le baquet d'eau grasse où elle venait de laver sa vaisselle, elle entendit une voix étrangère dans la cour, et, posant son baquet à terre, elle regarda et écouta.

Un homme grand et barbu, portant un grand chapeau de feutre et des larges pantalons de toile bleue, se tenait debout devant l'oncle Mathieu. Jacqueline reconnut bientôt en lui le chemineau qui avait surpris les paroles de colère de Mathieu Sylvestre à propos du retour présumé de son neveu. Oui, c'était bien le même homme à la barbe longue et en pointe, aux larges épaules et aux paroles menaçantes...

Mais cette fois, l'avare et lui ne paraissaient pas se disputer de la même façon :

« Je parie que tu ne sais pas tenir une faux! disait Mathieu Sylvestre d'un ton méprisant.

— Vous me verrez bien à l'ouvrage, répondit l'homme.

— Eh bien, soit; combien veux-tu? Je te préviens que je ne donne point de vin, et, à cause de ça, j'irai, — ô mon Dieu, quelle misère de ne pouvoir tout faire tout seul! — eh bien, j'irai jusqu'à quarante sous par jour!

— Vous n'y pensez pas, maître Mathieu, fit l'autre d'un air hautain. Je vous demanderais quarante francs que vous seriez bien obligé de me les donner, car votre foin et votre seigle valent plus de dix fois cela, et il ne me faudra pas dix jours pour les mettre bas.

— Oh Dieu! où serait le bénéfice, alors? Ah! chemineau, tu ne sais pas ce que coûte l'argent! cria l'avare affolé.

— Non, non... Eh bien, mettons un écu par jour, maître...

— Jamais de la vie! Je ne me coucherai plus, je couperai tout moi-même, mais je ne donnerai pas un écu!

— Combien alors?

— Quarante sous, te dis-je. »

Chose curieuse! Le chemineau semblait ne pas tenir du tout au prix; il paraissait surtout désireux de faire crier l'avare, et Jacqueline *sentit* plutôt qu'elle ne comprit qu'en somme, et pour une raison ou pour une autre, le mendiant *voulait* travailler au foin, et l'aurait fait même pour rien.

Elle eut peur un instant que l'homme n'eût trouvé cela comme prétexte pour approcher de la ferme et se livrer à quelque pratique mystérieuse et criminelle sur le bétail.

Le chemineau accepta les quarante sous par jour de Mathieu et déclara qu'il reviendrait le lendemain matin à la première heure de l'aube...

« Mais, couches-tu point ici? » interrogea l'avare, qui avait peur maintenant que son nouvel ouvrier — si bon marché — ne lui fît faux bond.

— Non pas, déclara l'homme. J'ai encore à faire ce soir. »

Et il sortit à grands pas.

« Drôle de particulier, conclut Mathieu, il n'a pas la façon d'un vrai chemineau. Qui sait s'il n'a pas seulement voulu faire une farce en venant ce soir? Enfin, nous verrons bien demain matin! »



Que cet homme paraissait grand, fort, robuste!...

Jacqueline fut soulagée de voir que le chemineau ne couchait pas à la ferme, et elle s'en alla caresser la Chounette avant de se reposer elle-même.

brave travailleur.

Le lendemain matin, lorsqu'elle vint aider à ratisser les foins, son impression sur le nouveau venu fut tout autre : ce grand diable d'homme à l'aspect imposant avait des mouvements vifs et accomplissait sa tâche avec une rapidité prodigieuse. La lame de sa faux brillait comme un éclair à travers les herbes, allait, revenait, ne s'arrêtait jamais. Que cet homme paraissait grand, fort, robuste, vivant, à côté du pauvre Mathieu tout rabougri de privations, et du misérable valet, un peu simple et tout contrefait! Et puis, lorsque arriva Jacqueline, le chemineau, sans s'arrêter une seconde, la regarda avec des yeux si clairs, si brillants et si bons!... Ah! devant ce joli regard qui lui souriait, la petite fille n'eut plus de préventions contre l'homme...

L'après-midi, lorsqu'elle revint au même endroit, Jacqueline fut toute surprise de voir qu'aucune rangée de foin ne restait à terre : le chemineau avait

si bien travaillé que tout le champ était fauché et que déjà la récolte était ramassée en petits tas.

« Laissez donc! lui avait dit l'avare, ça, c'est le travail de l'enfant. Nous allons nous mettre tout de suite au seigle.

— Ta, ta, ta! avait riposté l'homme, je m'en bats les flancs de votre seigle. Il me fait plaisir pour le quart d'heure de ramasser ce foin. »

Et tout de suite, naturellement, Mathieu lui avait annoncé qu'il ne lui donnerait que vingt sous ce jour-là.

« J'ai fait du travail pour vingt francs, petit rat maigre, avait dit l'homme en riant, et tu me fais mal au ventre avec ton avarice. Je te dis que je veux ramasser ce foin. Je ne te parle pas d'argent, moi! Et si ça ne te fait pas plaisir, tu n'as qu'à aller t'asseoir sur un clou! »

L'étranger avait une voix et des manières qui imposaient le respect. En d'autres circonstances, l'avare se fût emporté et mis en colère; mais, soit par crainte des maléfices possibles du bohémien, soit pour toute autre cause, il ne répondit rien et s'en alla en grommelant vers le champ de seigle, qu'il attaqua férocement du tranchant de sa faux.

Le soir même, le chemineau avait rattrapé le temps perdu et avait même découvert une partie du champ de seigle plus grande que celle de Mathieu. Et, après la tombée de la nuit, lorsque l'avare et son valet, tombant de sommeil, se furent allés coucher, l'étranger se mit à bavarder avec Jacqueline tout en lui aidant, sans avoir l'air d'y toucher.

« Tu n'as donc pas sommeil, toi, petite amie?

— Oh si, chemineau!

— Mais tu as ton travail qui te tient éveillée, n'est-ce pas? Eh bien, je te félicite et te complimente; tu es courageuse, ma petite amie! »

Si fière, renfermée et taciturne que fût Jacqueline, ces mots simples, mais prononcés avec enthousiasme, sur un ton sincère et doux, lui causèrent un plaisir infini. Il y avait un encouragement et une force bienveillante dans la voix de l'étranger, et Jacqueline osa lui dire qu'elle avait eu peur de lui, au début, qu'elle avait peur qu'il ne jetât un sort au bétail ou qu'il n'empoisonnât la source. Il rit jusqu'aux larmes de cet aveu.

« C'est vrai que j'ai bien l'air d'un terrible chemineau, dit-il comme se parlant à lui-même.

— N'en êtes-vous pas un vrai?

— Oh! si, petite amie, et plus vrai que tu ne penses, car j'ai cheminé par toutes les parties du monde...

— Est-ce vrai que c'est si grand, le monde?

— Oui, c'est grand, mais les gens sont partout les mêmes, avares, fourbes, méchants, et il faut venir ici au sommet de cette montagne pour trouver un bon petit cœur comme le tien. Il est vrai que ce vieux hibou de Mathieu compense largement... A propos, ne disais-tu pas tout à l'heure que tu avais un grand frère en Amérique?

— Oui, il avait écrit qu'il allait revenir, mais il n'est pas venu. Oh! que j'ai été triste quand j'ai vu que c'était bien fini, longtemps après sa lettre, et qu'on ne pouvait plus l'espérer...

— Tu t'en souviens? L'aimais-tu?

— Oh! oui, de tout mon cœur! » cria Jacqueline avec exaltation.

L'étranger parut réfléchir longuement, puis il dit :

« Et ton autre frère?

— Il est *simple,* vous savez, il ne sait rien, il faut tout lui faire!

— Pauvre petit! Pourrais-tu me le faire voir? »



Cette remarque eut le don de faire rire l'homme aux éclats.

Jacqueline se sentit une seconde ressaisie de ses soupçons. La race des chemineaux est tellement haïe par les paysans! L'étranger n'allait-il pas faire quelque mauvais coup, une fois rentré dans la maison? Mais elle se gronda elle-même de sa suspicion, et elle mena son nouvel ami par la main jusqu'au grabat où dormait l'infortuné Georget. A la lueur du lampion, le chemineau considéra longuement le visage bouffi et pâle du petit *simple,* puis, à la grande surprise de Jacqueline, il se pencha et déposa sur le front blanc de l'enfant endormi un gros baiser. Ils ressortirent.

« Je ne dois plus rester ici que deux ou trois jours, — à quarante sous, — dit l'étranger en riant à ces derniers mots. Mais j'ai décidé de vagabonder par le pays, de sorte que, des fois, en passant, je viendrai te dire bonjour et demander des nouvelles... si tu veux.

— Oh! oui, dit vivement Jacqueline. Je ne sais pas bien pourquoi, mais je sens bien que vous êtes un ami, vous. C'est bien dommage que vous soyez chemineau... »

Cette dernière remarque eut le don de faire rire l'homme aux éclats, et Jacqueline entendait encore son rire sonner au loin dans le sentier qu'il suivait tous les soirs pour aller dormir... qui sait où?

CHAPITRE IV

LE TRÉSOR

Maison hantée.

Un jour, l'avare liait des gerbes dans un champ de seigle qui est en bordure de la route de Léoncel. Le valet et le chemineau étaient occupés à achever de faucher la récolte à l'autre bout du champ. A ce moment, un ancien camarade d'école de Mathieu Sylvestre, un paysan comme lui, vint à passer. Cet homme, Jean Bonnard, habitait une ferme située plus bas que Lacombette, dans un repli de la montagne, à un kilomètre environ et immédiatement au-dessous du manoir abandonné.

Les deux hommes s'aperçurent, et comme Jean Bonnard était obligé de passer tout près de Mathieu, il ne put éviter de lui adresser le bonjour et de s'arrêter une minute pour causer avec lui. Entre paysans, c'est la règle, même lorsque au fond on se déteste mutuellement. Et si, à vrai dire, il n'y avait pas précisément de la haine entre Mathieu Sylvestre et Jean Bonnard, il y avait en tout cas de l'indifférence de la part de l'avare pour son camarade, et du mépris de la part du nouveau venu pour l'oncle de Jacqueline. Et il faut le dire, hélas! il en était à peu près de même pour tous les paysans de la montagne. Personne ne voulait plus avoir affaire avec Mathieu, personne ne se souciait de lui, personne ne l'aimait.

Si l'on consentait encore à lui parler, quelquefois, c'était par pure compassion pour la vaillante Jacqueline, que tout le monde s'accordait à louer et à plaindre !

« Encore une qui ne vivra pas! disait-on.

— C'est tout à fait étonnant que le père Mathieu lui permette de manger! » ajoutait quelque autre.

Mais en passant sur la route, Jean Bonnard se crut obligé de faire un brin de causette avec Mathieu, ne fût-ce que pour se rendre compte de l'état de la récolte de l'avare :

« Eh! eh! Mathieu, ça va donc, le courage?

— Ah! ah! se mit à gémir l'avare, faut en avoir de la peine, bon sang!

— Eh, mais, ta récolte est belle, et je vois que tu as pris de l'aide. »

Bonnard désignait le chemineau.

« Oh! pour un jour. C'est un passant, un mendiant... je l'ai pris par charité! »

La charité de Mathieu Sylvestre! C'était bien amusant. Son interlocuteur le regardait d'un air ironique, mais l'avare ne se serait pas arrêté une seconde pour faire une politesse à un ancien camarade d'école, et il continuait à nouer ses gerbes en geignant sur la dureté des choses et des temps...

« Et la vieille maison? dit tout d'un coup Jean Bonnard, en désignant du

bout de son bâton le manoir abandonné dont on apercevait les toits dans le feuillage, un peu au-dessous de la route.

— Ben quoi? Elle est toujours là! riposta l'avare.

— Je vois ben! Mais... c'est donc toi qui y vas, la nuit, ces temps-ci? »

L'avare sursauta; cette fois il abandonna ses gerbes et, un bout de paille entre les dents, se releva et considéra son interlocuteur d'un air anxieux.

« Mais non, mais non! Seigneur, et qu'est-ce que j'irais faire?

— Alors, comme ben je me pensais... C'est, faut croire, quelque revenant...

— Comment? Quoi? Qu'est-ce que tu dis, Bonnard?

— Mais, mon vieux, tout le monde en parle, par là-bas, dans les fermes des pentes! Avec ça que tu n'en sais rien! tu veux rire, tu veux me faire marcher...

— Non, Bonnard, je te jure, par tous les saints du paradis, que j'en ignore la première lettre du premier mot... Mais voyons, rigole pas, dis-moi ce qu'il y a et ce qu'on dit, je t'en prie!

— Oh! pour sûr il y a pas grand'chose... et pourtant il y a quelque chose. Car enfin c'est pas naturel, ce qu'on voit... Voilà, on voit parfois dans la nuit des lumières aux fenêtres de ton ancienne maison. C'est des lumières pas ordinaires... Et voilà qu'elles s'éteignent, et puis se rallument, comme par enchantement... Comme ça, ça dure souvent jusqu'à une heure, deux heures du matin... Les femmes disent que c'est des sorciers ou des âmes en peine, mais pardi, ben sûr, je n'en crois rien... C'est quelque miracle surnaturel... quoi! »

L'avare tremblait de tout son corps, et l'autre, s'en avisant, s'amusa à retourner le fer dans la plaie en poursuivant son récit, d'ailleurs véridique :

« Et puis, dit-il, des fois des braconniers, des tireurs aux flancs, tu sais, des enragés pour la chasse et la maraude, ils passent par là dans les bois, par les nuits claires, et ce sont tous des bons enfants, amateurs de braconne, mais braves gens, et ils racontent qu'on entend des bruits, des éclats de rire sataniques, des gémissements, toute la farce des revenants et des cimetières, quoi!

— Ils entendent ça, où? interrogea l'avare penché en avant et comme pétrifié de douleur ou d'étonnement.

— Dans ta vieille maison, pardine! »

Il y eut un moment de silence. Les deux hommes, feignant de regarder autre chose, en réalité s'observaient. Jean Bonnard reprit :

« Mais tu sais tout ça mieux que personne, et ce que tu en as dit, c'est pour me tâter!

— Non, dit l'avare d'un air sombre. Non, mais toi, tu peux me jurer que tu l'as vue, toi, de tes deux yeux vue, la lumière à la fenêtre? Ce n'était pas un chasseur à l'affût qui allumait sa pipe?

— Ah! pour ça, je te le jure! dit l'autre en crachant par terre et en avançant le pied, selon la coutume des paysans, pour témoigner de la sincérité de leurs serments.



Un ancien camarade d'école de Mathieu Sylvestre vint à passer.

— ... Eh ben, dit tout d'un coup l'avare, après une seconde d'intense réflexion, qu'est-ce que tu veux que ça me fasse? Il peut bien y avoir tout l'enfer et le purgatoire avec les sorcières et le diable dans la vieille maison, que je m'en soucie comme de la boue de mes sabots! Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse? Il n'y a rien, là-bas, rien que du bois pourri, et si les démons veulent la maison, je leur en fais cadeau! »

Ces paroles démentaient étrangement l'attitude frémissante et anxieuse de Mathieu Sylvestre. Et Jean Bonnard n'en fut pas dupe :

« Toi, se dit-il, mon bonhomme, tu en sais plus que tu ne veux en dire; mais, quoi? ça ne me regarde point. »

Et à haute voix, le brave paysan dit :

« Sans doute, Mathieu, sans doute... Aussi bien, je m'attarde! Adieu, à se revoir!

« ... Naturellement, il se damnerait plutôt que de m'offrir un verre de vin, ce mécréant, se disait-il en s'en allant; on ne m'ôtera pas de l'idée qu'il y a quelque chose de fondé sous toute cette histoire. Bah! le bonhomme doit fouiller la vieille maison pour y chercher quelques vieux écus enterrés... »

Le fantôme.

Il était très vrai que l'on parlait partout dans la montagne des revenants qui hantaient le vieux manoir; et les habitants de la ferme de Lacombette avaient peut-être été les seuls jusqu'alors à n'en rien savoir. En tout cas, Jacqueline et son oncle ignoraient toute cette histoire, et quant au valet, l'attitude qu'il eut par la suite prouva qu'il n'était pas sans en avoir entendu quelque chose.

Quoi qu'il en fût, lorsque Jean Bonnard eut disparu au tournant de la route, l'avare se redressa et de tout son corps maigre s'allongea, se hissa sur la pointe des pieds pour mieux apercevoir le vieux manoir aux murailles brunes, là-bas, entre les branches. Mais il ne vit rien d'insolite. Il considéra longuement ensuite ses deux aides, comme s'il hésitait à leur fausser compagnie, mais à ce moment le chemineau et le valet se rapprochèrent de lui, et l'avare se refit une contenance. Il demeura aux champs jusqu'au soir et revint avec

ses aides pour la soupe. Il alla se coucher comme d'habitude, mais vers dix heures, ne pouvant s'endormir et tourmenté à la pensée de ce que Bonnard lui avait appris, il redescendit. Le chemineau, qui ne couchait jamais à la ferme, était reparti depuis longtemps. Georget dormait dans son réduit, le valet ronflait dans la pièce située derrière la cuisine. Seule Jacqueline veillait. Elle n'avait pas sommeil ce soir-là, et, après avoir commencé à se dévêtir, elle était venue s'accouder à sa petite lucarne, qui, enguirlandée de chèvrefeuilles, donnait sur la cour, au-dessus de la petite porte d'entrée. C'est ainsi qu'elle vit l'avare sortir de la cuisine d'un air égaré; il fit quelques pas dans la cour, puis rentra. Jacqueline entendit alors un bruit de grosses voix dans la maison; il lui sembla que l'avare appelait le valet Jolliet et lui criait des injures pour le réveiller...

« Il croit peut-être que c'est le matin! se dit Jacqueline, et il veut déjà aller travailler. »

Au bout d'un instant, l'avare ressortit : il traînait d'une main, par le col de sa veste, le pauvre domestique ahuri, et de l'autre il portait un vieux fusil à pierre.

« Mon Dieu, se dit la petite fille, il est devenu fou, il va le tuer! »

Et elle se pencha à sa petite fenêtre pour entendre, prête à se précipiter.

Mais son oncle avait appuyé son fusil contre le mur et secouait le malheureux Jolliet. Lorsqu'il le jugea suffisamment réveillé, il lui dit :

« Écoute, Jolliet, tu vas prendre une bonne fourche et venir avec moi.

— Où donc? demanda l'autre en se frottant énergiquement les yeux du revers des mains.

— Au manoir!

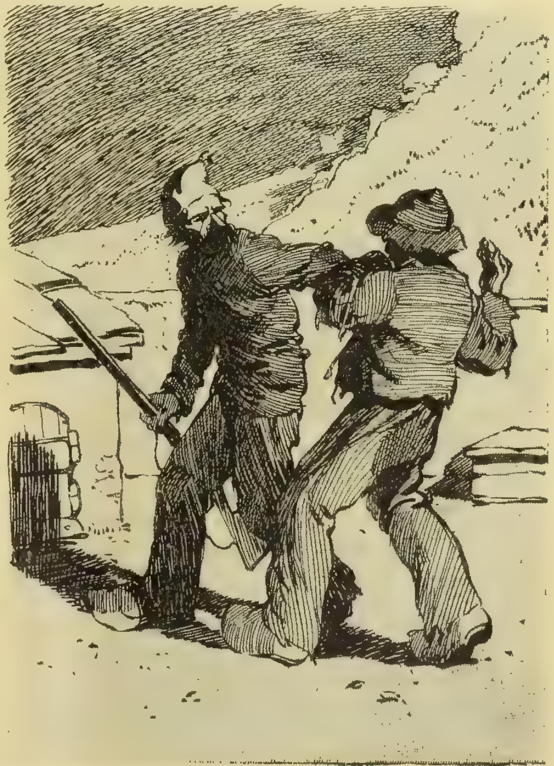
— Oh! non, not' maître! Non, je vous en supplie, non! cria le valet tout à fait réveillé.

— Si, si, je prends mon fusil, toi ta fourche, nous ne craignons rien...

— Mais il y a des *esprits!* » cria l'autre.

Et il se mit à genoux.

« Non, je n'irons point! Les esprits, ça ne pardonne pas. Je n'irons point, vous dis-je.



Il traînait le pauvre domestique ahuri.

— Tais-toi! riposta brièvement Mathieu, tu vas réveiller la petite. Allons, lève-toi ou je te fais voir le bout de mon fusil. C'est justement les esprits que je vais déloger de là-bas. »

L'autre se releva tout tremblant. Jacqueline vit que ses jambes flageolaient et faisaient des ombres toutes plissées sous la lune. Jolliet joignait encore les mains et ne bougeait pas.

« Tiens, lui dit l'avare, qui était allé chercher un trident d'acier à l'étable. Avec ça tu ne crains rien... Tu ne veux pas marcher! Allons! allons! »

Et, du bout de ses souliers ferrés, Mathieu impatienté administrait au bas des reins du pauvre *simple* une série de poussées qui n'avaient rien de bien caressant.

L'autre parut se résigner, prit le trident et se mit en marche. L'avare prit son fusil et le suivit dans le sentier, tandis que Jacqueline, toute saisie, demeurait les bras ballants devant sa fenêtre.

Les deux hommes ne se rendirent pas tout droit au vieux manoir par le chemin habituel; ils descendirent par les taillis qui couvrent les pentes du contrefort supportant l'ancien château; ils contournèrent ainsi l'éperon rocheux et arrivèrent à sa base sans être sortis du couvert des bois... De là on pouvait voir, quoique de très bas, toute la façade du manoir qui dominait la vallée et la plaine. Alors l'avare fit asseoir son domestique toujours tremblant; lui-même s'appuya au tronc d'un arbre, et ils attendirent...

Vers onze heures, l'avare, qui n'avait cessé de regarder la silhouette du manoir à peine visible au-dessus de sa tête, jeta un cri qu'il réprima aussitôt; il saisit la main de Jolliet, lui disant :

« Là-haut, animal, regarde! Qu'est-ce que tu vois?

— Une lumière, Seigneur! fit Jolliet en faisant le signe de la croix.

— Où est cette lumière? Réponds-moi, ou je te casse la figure.

— A une fenêtre de vot' ancienne maison... Dieu me pardonne tous mes péchés! C'est l'esprit!

— Ce n'est pas un esprit, vieille bête, dit Mathieu. Ce doit être un simple voleur...

— Là où y a rien, y a pas de voleur, dit sentencieusement le valet. Pour sûr, c'est un esprit, un revenant, le diable en personne...

— Allons! dit simplement l'avare.

— Oh! maître, vous ne voulez pas aller là-haut! Non, n'y allez pas! Il vous changera en bête, en serpent, en crapaud!

— Mais si fait, j'y veux aller, et tu viendras avec moi! Allons, ouste, et plus vite que ça! »

En fait, l'avare avait presque aussi peur que son domestique; mais, outre qu'il avait une formidable anxiété que Jolliet ne pouvait connaître, il se sentait encouragé par la pusillanimité même de son compagnon. Les coups de pieds au bas du dos recommencèrent, et entre son maître qui le rouait de coups et la peur du diable, Jolliet, quoique hésitant, dut choisir le second de ces maux.

Les deux hommes montèrent silencieusement à travers les taillis.

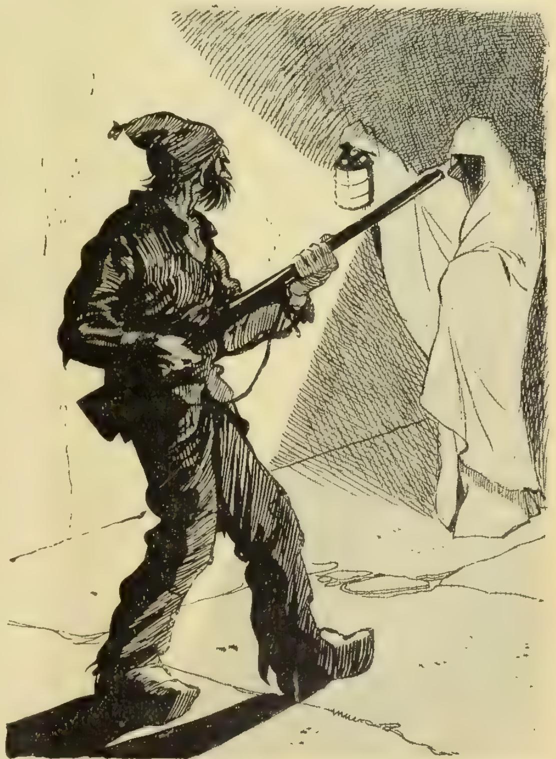
L'avare jurait entre ses dents. Jolliet parlait tout doucement de confesse, de croix, de péché... Enfin, avant de contourner le rocher même sur lequel s'élevait le manoir et qui s'élevait tout droit d'entre les arbres, l'avare releva encore la tête : la lumière avait disparu! Mais comme il s'inquiétait de cela et se demandait s'il avait bien vu, la lueur reparut, nette et vive, à une fenêtre du premier étage de la maison abandonnée.

« En avant! » ordonna-t-il à Jolliet.

Bientôt ils furent sur le sentier qui, par un passage étroit, donne seul accès au manoir. A la porte de la cour, l'avare arma son fusil et, poussant devant lui Jolliet tout couvert d'une sueur froide, il franchit la cour. Là il fut impossible de faire avancer le domestique. Ni menaces, ni coups, ni la mort même peut-être, n'auraient pu le décider à franchir le seuil de la maison hantée. Alors Mathieu le laissa dans un coin du hangar, il alluma une lanterne et poussa résolument la porte de la cuisine. Il entra, se recueillit, écouta. Au bout d'un instant, il entendit un sifflement prolongé et modulé... On aurait dit une chanson sifflée sur un air inconnu.

Le cœur de Mathieu battait à grands coups. Il voulut avancer, monter au premier étage, mais son pied buta contre une vieille table aux jambes pourries qui tomba et entraîna dans sa chute un chaudron fendu, ce qui produisit sur les dalles de pierre un bruit épouvantable...

Là-haut, les sifflements s'étaient arrêtés. Mathieu entendit comme des pas précipités; alors, plein de colère et d'audace, il s'élança dans l'escalier. En haut des marches il n'aperçut rien ni n'entendit plus rien. Il s'avança dans le corridor qui partageait la maison en deux et allait s'achever dans la tourelle nord... Il était près d'en atteindre le bout lorsque le bruit d'une porte refermée le fit retourner, et à ce moment il fut ébloui par une lumière aveuglante que portait à la main une haute forme humaine toute couverte de blanc... Ses dents claquaient, mais il jeta sa lanterne, épaula et fit feu... A son coup de fusil, tout s'éteignit, s'envola, disparut. Il rechercha sa lanterne à tâtons, la ralluma,



Une haute forme humaine couverte de blanc.

explora toute la maison, mais n'y aperçut absolument rien d'insolite, rien, absolument rien. Quelques-unes des pièces du premier lui semblèrent plus confortablement meublées, et d'autres plus nues, que ce qu'il croyait, mais tout était calme, silencieux, rien ne portait la trace quelconque du passage d'un être humain... Seulement, seulement, à l'endroit où s'était tenue la grande forme blanche et porteuse de l'éblouissante lumière, il aperçut, dans la poussière du plancher à demi pourri, quelques taches rouges ; il se baissa, les toucha : c'était du sang. Mais, dans l'escalier, dans la cuisine, dans la cour, il eut beau chercher, il ne trouva aucune autre tache sanglante. Il alla trouver Jolliet blotti dans un coin du hangar et tout secoué de frissons et lui enjoignit de déguerpir au plus vite et d'aller se coucher, lui affirmant qu'il le suivrait presque immédiatement.

... Et, lorsque le valet fut à quelques centaines de mètres, l'avare revint sur ses pas et rentra dans le vieux manoir...

Hideux spectacle.

Jacqueline était demeurée inquiète à sa fenêtre. Au bout d'un moment après le départ de son oncle et de Jolliet, elle s'était rhabillée et était sortie dans la cour. Elle ne savait que faire, mais allait et venait, incapable en tout cas d'aller dormir. Elle se rendit auprès de Georget, qu'elle trouva reposant calmement sur son petit lit. Elle redescendit encore, sortit sur le sentier menant au vieux manoir, s'appuya au tronc d'un pommier, attendit, écouta... A un certain moment, il lui sembla entendre un coup sourd, comme une mine explosant au loin... L'instant d'après, elle crut apercevoir, la durée d'un éclair, une petite lumière scintillant au pied des murs de la demeure abandonnée.

Enfin, enfin, trois bonnes heures après le départ des deux hommes, elle aperçut une ombre se mouvant au loin et se rapprochant peu à peu. Elle courut se cacher dans sa chambre et se pencha à la fenêtre... Bientôt elle vit arriver le valet, tout seul et marchant comme un homme hébété par l'ivresse... Elle eut alors une grande frayeur de le voir revenir seul... Et son oncle, qu'était-il devenu ? Elle n'y tint plus et se précipita dans les jambes du malheureux Jolliet, qui recula épouvanté, croyant être atteint par quelque fantôme. Mais elle le retint par le pan de sa veste :

« C'est moi, Jacqueline, lui dit-elle. Où est Mathieu? Qu'avez-vous fait? »

Alors l'homme parla, mais on aurait dit que la frayeur l'avait rendu fou. Jacqueline n'entendit que les mots de *lumière, esprits, coups de fusil,* entremêlés et confondus dans son discours.

Ne parvenant pas à démêler ce qu'il voulait dire, craignant qu'il ne fût vraiment arrivé quelque accident à son oncle, emportée aussi par la curiosité, la petite fille repoussa le domestique et courut vers le manoir.

Elle n'avait pas besoin de lanterne, et elle connaissait bien le chemin. Elle courut jusqu'à la porte d'entrée. Elle comptait apercevoir la lumière de la lanterne de son oncle, puisqu'elle ne l'avait pas rencontré en chemin... Mais elle

n'aperçut rien. Elle trouva la porte poussée, mais non fermée au loquet. Elle la repoussa : rien dans la cuisine, sauf cette table renversée qui était encore debout lors de sa dernière visite... Il y avait donc eu lutte?

Jacqueline épia les moindres bruits, mais n'entendit rien que le souffle du vent dans la haute cheminée. Elle s'aventura au hasard, dans la vaste maison, marchant à pas de loup (elle avait enlevé ses souliers avant d'entrer pour faire moins de bruit), tâtant toutes les portes, en ouvrant plusieurs... Elle ne savait plus que penser. Son oncle n'était-il donc pas là? Était-il reparti et rentré par un autre chemin?

Elle se décida à se réfugier, pour attendre encore, dans la vieille bibliothèque. Elle redescendit donc à la cuisine, gravit les quelques marches qui montaient à la petite chambre indépendante, et là elle s'assit dans un des antiques fauteuils rayés des mites. Elle voyait par la petite fenêtre gothique le ciel tout pailleté d'étoiles.... Par places il y en avait tant que le bleu sombre de la voûte céleste en était blanc comme du lait. De sa place, elle apercevait aussi un coin de la lune jaune qui semblait se pousser pour venir voir ce qu'elle faisait là. La petite fille se sentait en proie à un malaise indéfinissable et mystérieux. Toute cette affaire des fantômes, cette course nocturne, le retour du valet sans son oncle, et puis et surtout les souvenirs des choses étonnantes qu'elle-même avait surprises dans la vieille maison... tout cela la bouleversait... Où donc était son oncle? Peut-être revenu. Alors, que faisait-elle là? Elle ne le savait pas elle-même. Pourquoi ne s'en allait-elle pas? Pourquoi ne craignait-elle pas que son oncle revenu à la maison n'eût découvert son absence?... Elle ne cherchait pas à raisonner tout cela, mais demeurait tapie là dans son fauteuil, comme une chatte à l'affût. Elle avait senti la poudre dans la maison. Elle avait senti plutôt que vu des traces de lutte... Que s'était-il donc passé là, peu d'instants auparavant? Elle aurait dû venir plus tôt.


Il avait sa lanterne à côté de lui, et devant lui des piles, des monceaux de pièces d'or.

Et peu à peu, la lune avait gagné de la place; elle était là maintenant, toute ronde devant elle, et ses rayons venaient caresser les sculptures des bois

noirs de la bibliothèque, s'égaraient parmi les dos jaunes des cuirs des reliures et plongeaient dans les prunelles anxieuses de la petite fille. De temps en temps, cependant, Jacqueline croyait entendre comme un soupir étouffé... Chaque fois elle sursautait, puis, se disant que ce bruit était causé par le vent dans la cheminée, elle se pelotonnait encore dans son fauteuil... Mais tout d'un coup il lui sembla qu'un son métallique assez bizarre se produisait sous son fauteuil. Elle l'attribua d'abord aux ressorts usés de ce siège, mais enfin, ce bruit étant étrange et extraordinaire, elle se leva et se pencha pour regarder sous le fauteuil... O surprise, un petit rais de lumière filtrait là dans le sol et venait illuminer le dessous de son siège... En même temps le son métallique se fit entendre à nouveau.

Alors Jacqueline s'agenouilla, puis s'allongea à plat ventre, la tête sous le fauteuil, pour se rendre compte d'où venait la lumière... Et là, par une fente entre les dalles disjointes, elle aperçut l'avare accroupi au milieu d'une sorte de petit caveau... Il avait sa lanterne allumée à côté de lui, et devant lui, dans des trous du mur, à ses pieds, sur le sol, partout, des piles, des monceaux de pièces d'or!

Et l'avare les comptait, les reprenait, les palpait, les caressait; il avait une physionomie tout autre que d'habitude. Ses yeux étincelaient, ses lèvres frémissaient; il avait une sorte de sourire de bonheur et de satisfaction immenses, et pourtant ce sourire était hideux. Toute sa face était comme bestiale et empreinte d'une férocité à la fois joyeuse et terrible. Et il comptait, recomptait toujours les pièces d'or qui remplissaient ses cachettes; il les touchait du bout des doigts, et ses yeux lançaient alors des éclairs de bonheur fou... Alors, le bonhomme eut un ricanement étrange et satanique. Le caveau résonna de ce rire maladif, et Jacqueline épouvantée se retira de dessous son fauteuil. Elle se releva, se frotta les yeux comme si elle venait d'avoir un cauchemar, puis, comme l'avare poussait toujours des gloussements effrayants, la petite fille s'enfuit, courut d'un trait jusqu'à sa chambre et tira bien fort les couvertures sur ses yeux, comme pour se protéger contre d'épouvantables visions.

Au revoir, petite Jacqueline!

Le lendemain le travail reprit aux champs comme si rien ne s'était passé pendant la nuit. L'avare était satisfait d'avoir blessé le mystérieux visiteur du manoir, et il pensait bien qu'après cela son trésor ne risquait plus rien. Il l'avait, du reste, si bien enfoui dans ce caveau qu'il aurait fallu être sorcier pour aller le dénicher.

C'était le dernier jour de travail du chemineau. Après qu'il eut tout le jour fauché le seigle, noué des gerbes, échafaudé des meules, il reçut de l'avare la somme convenue : deux francs par journée, avec une réduction de cinquante centimes pour s'être amusé à ratisser le foin pour la petite... L'homme ne fit aucune observation, empocha l'argent et disparut après avoir lancé à Mathieu une sorte d'adieu ironique :

« Au revoir, Sylvestre, avait-il dit; on se reverra peut-être un jour! »

Jacqueline ne le vit pas partir sans regret. Depuis qu'elle avait longuement causé avec lui, elle s'était sentie plus rassurée que jamais. Le chemineau la protégeait visiblement, et souvent, à certaines paroles dures adressées par l'avare à sa nièce, le chemineau avait semblé tout prêt à intervenir en sa faveur...

Elle ne fut donc pas très surprise lorsque, dès le lendemain de son départ, elle aperçut le chemineau mollement étendu sur l'herbe, à l'ombre d'une



« Votre oncle m'a trop fait travailler, mademoiselle Jacqueline, aussi je me repose. »

haie, à l'endroit où elle venait faire paître ses bêtes. A sa vue, l'homme se redressa légèrement, la salua d'un joyeux sourire et lui dit comme pour s'excuser :

« Votre oncle m'a trop fait travailler, mademoiselle Jacqueline. Les chemineaux n'en ont pas l'habitude, aussi vais-je me reposer.

— Reposez-vous tant que vous voudrez, » dit Jacqueline aimablement.

Puis elle ajouta après un moment de silence :

« Et comme ça, vous allez repartir pour d'autres pays?

— Oui, non, c'est-à-dire je n'en sais rien...

— Que vous devez en avoir vu du pays! s'écria Jacqueline avec envie.

— Pour sûr, fit le chemineau en riant, et ce n'est pas toujours drôle, allez!

— Et vous n'avez pas envie maintenant de rester un peu dans un bon endroit, de vous louer pour l'hiver dans une grande ferme?

— Non. Vous savez, petite fille, ou vous ne savez pas que les chemineaux ne peuvent se fixer pour longtemps nulle part, car c'est trop merveilleux de partir, de marcher, de passer, de s'en aller, d'être toujours nouveau dans un nouveau pays... Une fois qu'on en a goûté, on ne sait plus faire autrement! Et pourtant...

— Pourtant quoi?

— Pourtant, il faut bien se faire une raison, et sans doute, dans quelque temps, je choisirai un beau pays et j'y resterai.

— Ce ne sera pas le nôtre, dit Jacqueline tristement.

— Et pourquoi pas? Je ne connais guère, en France ni ailleurs, de plus douces montagnes que celles de ce beau Dauphiné. En vérité, oui, ce sera peut-être ici que je me fixerai... si je me fixe jamais... Mais c'est assez me dorloter comme cela, il me faut m'en aller maintenant, reprit-il en se levant avec effort.

— Quoi! déjà! s'écria la petite fille. Mais qu'avez-vous, vous boitez!

— Ce n'est rien, absolument rien, riposta le chemineau en riant. Je me suis heurté la jambe contre un rocher ce matin. Je vous remercie bien de la permission que vous m'avez donnée de me reposer, Jacqueline, j'y reviendrai peut-être un de ces jours. En attendant, adieu! »

Et il tendit sa main loyale à l'enfant et serra la petite menotte si fort que Jacqueline serra les lèvres.

La mort de M. le curé.

Tandis qu'elle songeait tristement au départ, prochain sans doute, de son nouvel ami, Jacqueline aperçut une voiture attelée de deux forts chevaux qui montait vers Léoncel, puis elle fut fort surprise de voir de longues bandes de montagnards qui montaient aussi vers le col. Que se passait-il donc? Il n'y avait aucune foire ce jour dans les environs, et ce n'était pas, qu'elle sût, jour férié ni fête d'aucune sorte. Elle vit que tous ces gens étaient endimanchés, qu'aucun ne portait de paniers ni ne menait d'animaux... Pour que tant de monde se fût dérangé en cette saison de l'année où il y a tant de travail, il fallait qu'un gros événement fût survenu, mais lequel?

Enfin, Jacqueline aperçut la mère Bonnard, la femme à Jean Bonnard, le voisin qui avait parlé à l'avare des apparitions du vieux manoir. La mère Bonnard montait aussi vers Léoncel. Elle était bonne et aimait beaucoup Jacqueline, à qui elle faisait souvent des offres de service lorsqu'elle descendait à Barbières pour la foire. Ce fut elle que l'enfant se décida à interroger. Elle se montra donc sur le bord de la route, et lorsque la paysanne, vêtue de ses plus beaux atours, fut à portée de la voix, elle s'écria :

« Hé, bonjour, mère Bonnard!

— Bonjour, petiounette! dit la femme tout essoufflée. Tu ne viens donc pas?

— Mais où donc? Où allez-vous?

— A l'enterrement, pardine. On lui doit bien ça, à ce saint homme! C'est lui qui m'a mariée... »

Jacqueline eut un éblouissement.

« Quoi donc! Qui donc est mort?

— Le curé, té! Tu ne le savais donc point?

— Point du tout! Quel malheur!

— Oh! oui pour sûr, c'est un grand malheur. D'autant qu'on va nous mettre un autre curé!... Et comme on dit, on sait qui on a, on ne sait pas qui on prend!... Allons, adieu, ou je serais en retard... »



Jacqueline s'était tapie immobile auprès d'un chêne.

Ainsi le bon abbé était mort, et Jacqueline, pleine de contrition, était bien fâchée de ne l'avoir pas su à temps pour aller rendre les derniers devoirs à cet homme excellent qui l'avait si bien accueillie et si paternellement réconfortée, il y avait bien peu de temps, un mois à peine !

Ainsi, il avait prophétisé bien vrai, le bon curé! il n'en avait pas pour longtemps à demeurer sur terre; il devait s'en aller bientôt...

Mais alors! mais alors, c'était maintenant qu'il allait pouvoir accomplir sa promesse... Oh! était-ce mal de se réjouir de ce que la mort de M. le curé allait lui permettre de faire quelque chose pour l'âme éternellement triste du pauvre roi Groz-Nez? Sans doute, c'était mal! Mais Jacqueline ne pouvait s'empêcher d'être heureuse en songeant que bientôt c'en serait fini, que les lamentations du roi cesseraient, que tout rentrerait dans l'ordre et que les nains, réduits en poussière, ne pourraient plus retenir captif l'homme de pierre! Quel bonheur! Et si l'abbé n'oubliait rien de la commission dont il était chargé, il lui serait très facile aussi sans doute de faire rechercher la couronne par quelque ange, afin de la replacer pour l'éternité sur la vieille tête chauve! Et elle se figura le magnifique spectacle que ce serait, un grand et merveilleux diadème d'or étincelant au soleil, là-bas, sur la tête de pierre !

Jacqueline, à cette pensée, se leva, se mit à courir éperdument dans la prairie, elle tapa des mains, cueillit des fleurs pour orner le cou de Chounette afin de célébrer son bonheur par un acte extraordinaire... Mais tout d'un coup elle se rappela encore qu'elle achetait ce bonheur au prix de la mort du bon curé, et, au milieu de son exaltation si vive, pénétrée de tristesse à l'idée qu'ici-bas rien n'est parfaitement joyeux, elle fondit en larmes.

Rien n'a changé.

Les jours passèrent. Chaque matin, Jacqueline prêtait avidement l'oreille afin d'entendre si enfin les cris de désespoir du roi Gros-Nez avaient cessé pendant la nuit. Chaque matin, elle jetait vite les yeux sur le grand rocher à figure humaine pour voir si d'aventure sa merveilleuse couronne n'étincellerait pas dès lors sur son front! Mais, chaque matin, c'était une déception nouvelle : les cris s'entendaient toujours, par intervalles, apportés par les bouffées capricieuses des vents, et le crâne gris de la tête de pierre demeurait nu.

Cependant elle attendait toujours le miracle. Ne fallait-il pas que l'abbé, tout nouveau venu au paradis, fît d'abord connaissance avec les anges? Pourrait-il parler comme ça, tout de suite, de but en blanc, de l'affaire du roi Gros-Nez? Non, bien sûr. Jacqueline était trop au courant de l'habitude des paysans, qui n'abordent jamais d'emblée les questions qui les préoccupent le plus, mais louvoient, parlent d'autre chose, longtemps avant de se décider à aborder le sujet principal d'une conversation. Et puis, l'affaire du roi Gros-Nez était bien vieille, et peut-être fallait-il chercher de vieux renseignements oubliés pour en décider?

Néanmoins, et malgré toutes ces raisons que se donnait l'enfant, elle

demeurait fort inquiète. Et les événements de sa vie journalière n'étaient pas pour lui faire prendre patience ni pour l'égayer.

A vrai dire, la moisson et la fenaison finies, il semble aux étrangers et aux citadins que tout le travail pénible d'une ferme est achevé pour une année. Mais il n'en est rien, et c'est alors en somme que tout commence. Depuis le printemps, les troupeaux se sont terriblement accrus en nombre. Le jardin potager doit être entretenu constamment, biné, sarclé, arrosé. Et tout cela incombait à Jacqueline, car les hommes labouraient déjà les champs de céréales afin d'y planter des colverts qui devaient être arrachés en automne. Et l'avare exigeait encore que la petite fille vînt pratiquer des centaines et des centaines de trous dans la terre fraîchement hersée; dans chacun de ces trous elle insérait une petite plante de colvert, tassait la terre autour de la racine et recommençait quelques centimètres plus loin. A la fin d'une journée passée à un pareil labeur, les reins sont perclus, tous les membres sont endoloris, surtout lorsque c'est une enfant qui s'y livre. Et avec cela, Jacqueline avait, comme on l'a vu, à entretenir les légumes du jardin potager; elle plantait les branches qui servent de supports aux pois et aux haricots grimpants. Elle binait les choux, elle sarclait même les champs de pommes de terre.

Et puis, trois fois le jour, c'était l'énorme pâtée de son et de légumes bouillis qu'elle servait à ses bêtes. Elle avait encore à traire les chèvres, les vaches et quelquefois les brebis, dont le lait un peu âpre servait à confectionner des fromages que l'on consommait à la ferme. Car, pour ce qui est des « tomes » de lait de chèvre et du beurre, tout cela se vendait régulièrement à des « leveurs » qui passaient à jours fixes, emportaient tout et payaient comptant...



Jacqueline cueillit des fleurs.

Si Jacqueline aimait à s'occuper des bêtes de la ferme, quelque répugnante que fût parfois la tâche qui survenait, elle détestait son rôle de maîtresse de maison. Les chambres et la cuisine de la ferme étaient mal tenues, sales, pas souvent balayées.

Et quant aux chambres où l'on couchait, aux grabats qui servaient de lits, quel désordre, quel amas de poussières sous les meubles,

quels trous dans les couvertures, quel laisser-aller et, disons-le, quel oubli des règles les plus élémentaires de la propreté!

Il ne faudrait point cependant se hâter de jeter la pierre à Jacqueline. D'abord, elle ne *savait pas*, elle ignorait les règles même élémentaires de la propreté et de l'hygiène... Qui les lui aurait pu apprendre? Et puis, les aurait-elle connues, où aurait-elle bien pu prendre le temps de les pratiquer?

De temps en temps elle se disait : « Je laverai plus souvent les draps, c'est décidé! » Mais, hélas! elle ne parvenait pas à trouver le temps de procéder à ce lavage supplémentaire; car, même lors de ses lessives régulières, son oncle bougonnait toujours et s'écriait :

« On pourrait bien porter le linge un peu plus noir! C'est un travail de riche que tu fais là, Jacqueline, et nous ne sommes pas riches! »

Pour défendre Georget.

« Nous ne sommes pas riches! » Que de fois par jour l'avare répétait ces mots! Et depuis que Jacqueline avait surpris l'oncle à son trésor, elle souriait à cette phrase, elle souriait tristement, mélancoliquement, mais que pouvait-elle faire de plus? Mathieu l'eût battue si elle l'avait contredit, même par des mots vagues! Que lui aurait-il fait si elle lui avait montré qu'elle connaissait l'existence de ce trésor?

Et, au surplus, ce n'était pas pour elle qu'elle eût aimé à avoir de l'argent. D'abord, elle ne connaissait pas bien la valeur de l'argent. Une pièce de vingt francs ou un billet de mille, ça lui disait à peu près autant, à elle; ça lui représentait une somme fantastique, et il lui était difficile d'évaluer ce qu'elle aurait pu se procurer de plus avec la seconde qu'avec la première. Non, c'eût été pour Georget qu'elle eût désiré les bienfaits de la fortune. Elle se demandait si, avec des soins spéciaux, le pauvre inconscient n'aurait pas de grandes chances de se développer et de devenir enfin une créature intelligente... Depuis qu'émerveillé devant le coq au plumage éclatant, Georget avait fait entendre une exclamation de joie, le pauvret n'avait plus donné de signe de raison. Jacqueline avait bien essayé de se servir des albums que lui avait prêtés son institutrice de Barbières, mais elle n'avait pas abouti à grand'chose... Il lui sembla bien, une fois ou deux, que le regard de Georget s'attachait une seconde aux images éclatantes qu'elle lui montrait, mais ce n'était qu'une lueur fugitive, et l'œil de l'enfant redevenait morne. Elle essaya aussi et surtout de lui parler beaucoup, même sans qu'il parût la comprendre, pensant qu'en fin de compte des mots très souvent répétés iraient éveiller quelque chose en lui... Mais pour cette œuvre-là aussi le temps lui manquait. Et tandis que ses bras ou ses mains étaient occupés tout le jour, elle ne s'arrêtait pas de rêver, de rêver à ce qu'elle pourrait faire pour être meilleure ménagère, pour développer Georget, et aussi et surtout pour délivrer l'âme en peine du roi Gros-Nez.

Après les moissons, des orages survinrent accompagnés de grêle et de grand vent. Pendant quelques jours les pluies continuèrent, et l'on aurait dit en ce moment-là que l'hiver venait en plein été, que c'en était fini des beaux

jours d'or et d'azur. Par une de ces matinées brumeuses et presque froides sur la montagne, Jacqueline voulut mettre à profit le répit que lui donnait le subit mauvais temps pour procéder au nettoyage complet de l'écurie de ses lapins. C'était un travail rebutant que celui qu'elle avait entrepris ce matin-là. Elle avait d'abord extrait les jolies petites bêtes aux doux poils de leurs cases et des coins où elle les avait parqués; elle les avait toutes mises dans de vieilles caisses, où elles menaient un train d'enfer en attendant. Puis, armée d'une fourche, elle enlevait le fumier, le chargeait sur une brouette qu'elle allait vider sur le grand tas qui se dressait dans la cour. Elle profitait de la circonstance pour laver à fond les petites auges et plats en bois dans lesquels elle servait les bouillies et pâtés de ses bêtes. Et lorsqu'elle avait bien raclé et balayé le sol où avait pourri la litière avec les débris de toutes sortes abandonnés par les lapins, elle regarnissait les cases avec de la bonne paille fraîche et réinstallait ses petits pensionnaires dans leurs demeures.


« C'est un travail de riche que tu fais là, Jacqueline. »

Elle était ainsi occupée, les manches relevées jusqu'à l'épaule, les pieds chaussés de ses sabots des grands jours, la fourche à la main, les cheveux remplis de brins de paille, lorsqu'elle crut entendre de grands éclats de voix dans la cuisine de la ferme... On aurait dit que Mathieu Sylvestre tempêtait contre quelqu'un... mais contre qui? Il devait s'y trouver seul. Le valet avait été envoyé au moulin avec l'âne pour faire moudre quelques sacs de seigle... Serait-ce par hasard contre lui-même que son oncle vociférait ainsi? Ou bien... non, ce n'était pas possible que ce fût contre Georget... Cependant, à cette idée Jacqueline sentit son cœur battre tumultueusement dans sa poitrine, et, au lieu de retourner à son fumier, elle se précipita dans la cuisine...

Oh! le lamentable, le triste, le dégoûtant, l'atroce spectacle! Georget, tout barbouillé d'une sorte de substance rouge et collante, se débattait faiblement entre les mains de l'avare qui lui administrait une rouée de coups avec le manche de son fouet. Le pauvre petit poussait des cris gutturaux et plaintifs; ses yeux, follement agrandis par la souffrance, regardaient avec un étonnement

naïf et doux la face congestionnée de son bourreau... Et celui-ci, rageur, tapait toujours en criant comme un possédé...

Sans prendre le temps de s'enquérir des faits, Jacqueline bondit, mit les pointes de sa fourche sous le nez de son oncle en lui disant :

« Arrêtez, ou je vous jure que je vous crève les yeux et vous arrache la cervelle! »

Le misérable avare poussa un cri de surprise. Il recula légèrement :

« Toi, Jacqueline, mêle-toi de ce qui te regarde et retourne-t-en vite à ton étable!

— Non, mon oncle, dit fermement la petite fille. Ma place est ici, pour défendre cet innocent contre vous. Êtes-vous fou, de le battre, lui qui ne sait rien, qui ne connaît pas le bien du mal? C'est fou et c'est lâche...

— Tais-toi, ingrate, va-t'en; il n'a eu qu'une petite correction bien méritée. »

Et il fit mine de relever son fouet.

— Arrêtez et allez-vous-en vous-même! cria Jacqueline hors d'elle en brandissant fougueusement son trident d'acier près de la figure de Mathieu. Sortez d'ici, ou, je vous l'assure, je pique! Je vous défends de vous occuper de Georget; c'est moi seule qui le soigne.

— C'est moi qui le nourris. C'est moi qui paye la casse... murmura Mathieu Sylvestre en s'en allant à reculons... Je ne l'ai pas tué, quoi! et n'est-on plus maître chez soi, maintenant?... »

... Mais, tout en grommelant ainsi, il reculait toujours devant les trois dents terribles que Jacqueline lui mettait sous les yeux, indomptablement. Elle le raccompagna ainsi jusqu'à la porte et ne revint auprès de Georget que lorsqu'elle eut vu son oncle se mettre à planter un fer en terre pour y marteler la lame de sa faux...

Alors l'intrépide petite fille s'approcha de l'innocent, qui gémissait toujours, affalé sur une chaise. Le pauvre petit! Il portait sur la tête et sur tout le corps de nombreuses zébrures bleues qui marquaient les coups de l'avare. De plus, son visage, ses mains, ses habits, étaient tout emplâtrés de cette substance rougeâtre que Jacqueline reconnut comme de la confiture.

Que s'était-il passé? En se retournant vers la grande armoire garde-robe qui occupait le fond de la pièce, Jacqueline comprit. Une grande masse de confiture était répandue au-devant de cette armoire, mêlée à des débrits de pots, et tout autour de grandes flaques de lait étaient stagnantes. Déjà le Labri lapait le lait en compagnie du chat, et les poules picoraient dans le tas... Une chaise renversée sur le tout indiquait la façon dont s'était produite la catastrophe. Sans doute Georget, abandonné à la cuisine, avait voulu atteindre tout seul au haut de l'armoire un des pots de confiture de fraise qui s'y trouvaient... Et alors ses jambes vacillantes ou ses bras incertains avaient eu une hésitation, un faux mouvement, et il avait chu, entraînant avec lui tout le tablas aux confitures... Pour comble de malheur, les pots, la chaise ou lui, quelque chose enfin était allé tomber sur les vastes jarres de lait qui se trouvaient dans

l'angle formé par le mur et l'armoire... Tout cela s'était mêlé en une effroyable marmelade, au milieu de laquelle Georget s'était étendu et copieusement baigné...

L'avare, survenant là-dessus, avait été mis en fureur par la grande perte du lait, — dont on devait faire le beurre, — et il s'était cru permis de fouetter l'innocent auteur de tout ce dégât, comme si le petit garçon avait eu toute sa raison! Le pauvret! Comme l'avait dit sa sœur, il ne savait pas ce qu'il faisait, il ne discernait pas le bien et le mal, et il fallait bien être dépourvu de jugement et de cœur pour le punir aussi cruellement que l'avait fait l'avare.

Jacqueline pleurait d'émotion et de colère. Elle emporta son frère, le



Jacqueline mit les pointes de sa fourche sous le nez de son oncle.

déshabilla, le mit au lit, puis, après l'avoir fait boire, elle revint, ramassa sa confiture, balaya le lait dans toutes les directions et s'en retourna achever d'enlever le fumier de ses lapins.

« On ne lave pas souvent la cuisine, dit l'avare en venant prendre sa soupe du soir, et quand on la lave, c'est avec du lait!

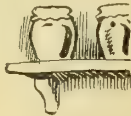
— Ne me reparlez pas de cela! lui cria Jacqueline encore indignée. Et sachez bien une chose, mon oncle. Je suis votre domestique de ferme, c'est possible, mais Georget m'appartient, à moi, et si vous le touchez de nouveau, il y aura un malheur, foi de Jacqueline Sylvestre; tenez-vous-le pour dit! »

... Jamais, non, jamais, au cours de ses plus grandes révoltes, Jacqueline n'avait osé parler de la sorte au redoutable maître de la ferme. Elle avait toujours subi ses colères, ses lubies, ses ordres, sa parcimonie, ses coups même quelquefois... et cela sans se plaindre; mais en ce qui concernait Georget, elle se sentait un cœur de lionne pour le défendre, le protéger, l'entourer de tous les soins possibles. Et Mathieu Sylvestre dut sentir qu'elle ne mentait pas et qu'elle était tout à fait capable de l'embrocher s'il récidivait, et il se tint coi.

La « Petite Source ».

La petite période de pluies qui avait interrompu le cours du glorieux été de la montagne dura peu. Un beau matin, le vent du nord souffla sur les nuages et les brumes qui avaient enveloppé les rochers, le soleil attaqua les nuées à coups de flèches d'or, et il régna bientôt seul, dans un pur ciel adorablement bleu. Alors les bois, les prairies, toutes les plantes, apparurent d'un vert plus brillant, comme lavé, et l'infinie plaine se déroula de nouveau, toute étincelante comme une peinture fraîche, là-bas, au pied des monts rajeunis.

Jacqueline sentit vivement la douceur de ce délicat renouveau des choses. En allant, dès le premier jour, aux prés avec ses bêtes, elle aspirait à larges gorgées l'air frais et embaumé qui avait passé sur les fleurs des hauts pâturages, elle souriait avec reconnaissance au ciel d'un bleu si ravissant et tout neuf, elle humait avec délices le parfum spécial que le soleil extrait de la terre mouillée et des plantes trempées de pluie. Elle se dirigeait ce jour-là vers un lieu de *pâture* qu'elle fréquentait d'ordinaire un peu tard dans l'année, mais la pluie insolite avait changé l'ordre des choses et avancé l'heure aimée où Jacqueline se rendait chaque jour avec son troupeau auprès de la Petite Source.





« Si vous touchez à Georget, il y aura un malheur! »

C'était une sorte d'entonnoir formé par un repli du plateau; les pentes de ce creux étaient toutes formées de prairies, de sorte que, du fond de cette dépression, la bergère pouvait d'un seul coup d'œil surveiller ses bestiaux épars. Dans ce fond, entre quelques gros saules, un peuplier et quelques roseaux, bruissait une source au petit filet limpide et clair... L'eau sortait d'un trou au pied d'un saule et s'en allait se perdre entre des menthes et des joncs, dans les prairies... C'était une toute petite source, très modeste, très fluette, très insignifiante, mais elle avait, aux yeux de Jacqueline, une importance exceptionnelle : par instants, l'eau cristalline qui remplissait constamment la petite vasque, au pied du vénérable saule, se mettait à bouillonner; de petites bulles grises sortaient de la terre glaise qui formait le fond limoneux et rougeâtre de la coupe; ces bulles sortaient péniblement de terre, traversaient l'eau et venaient éclater à sa surface avec un petit pétillement sec. Alors l'eau se troublait, un gros bouillonnement l'agitait. Jacqueline, penchée au-dessus d'elle, sentait un picotement dans ses narines,

ses yeux se mettaient à pleurer, puis tout cessait, les débris de terre retombaient au fond de la vasque, et la petite source reprenait sa limpidité parfaite.

Or, en ce jour où, pour la première fois de la saison, la petite fille revenait auprès de sa chère petite source, il y avait encore une légère buée, comme une petite nuée blanche, une sorte de brouillard argenté qui se tenait au-dessus de la fontaine et enveloppait les branches fines des vieux saules.

Jacqueline avança avec précaution jusqu'au creux où chantait le mince filet d'eau. Elle admira le beau nuage d'argent qui était suspendu aux feuillages et s'assit toute songeuse : c'est qu'elle savait ce qui allait arriver. Elle se rappelait que c'était de cet endroit que, par une mystérieuse loi des vents et des échos, elle avait toujours le mieux entendu les lamentations du roi Gros-Nez. Elle savait qu'aussitôt assise, après l'apaisement de son sang dans ses oreilles, lorsque le silence l'envelopperait bien toute, elle entendrait d'abord la flûte grêle, presque imperceptible, de la source, puis, par instants, et de moment en moment plus lamentables, plus désolés, plus terribles, les cris du pauvre roi !



Jacqueline sentait vivement la douceur de ce délicat renouveau.

Et cela lui semblait impossible à éviter, et elle s'assit donc en silence, prête à se laisser torturer le cœur par les lugubres échos...

Et ce fut comme elle avait prévu. Les bestiaux s'étaient espacés sur les pentes du vallon, leurs clochettes ne sonnaient plus la marche ; le Labri, assis sur son derrière, se tenait prêt à contenir les brebis trop aventureuses et les chèvres folles... Les vaches apaisaient d'abord leur faim avant de s'agenouiller pour ruminer... Alors, dans la paix de ce creux retiré, la petite source chanta doucement, en sourdine... Des bouillonnements venaient de temps en temps faire un bruit de bourdons au-dessus du petit glouglou éternel de l'eau... et enfin, enfin, Jacqueline attentive sentit l'anxiété lui serrer le cœur, car voilà qu'un premier cri, long, douloureux, solennel, venait de parvenir jusqu'à elle...

Ce cri fut suivi d'un second, puis d'une longue série de gémissements entrecoupés de sanglots... Puis tout cessa...

Mais l'instant d'après tout revint.

Oh! l'atroce chose! Jacqueline pleurait silencieusement, et ses larmes claires roulaient sans s'arrêter sur ses joues.

Pauvre roi Gros-Nez enseveli sous sa carapace de pierre! Pauvre roi insulté par sa fille, privé de sa couronne, éternellement condamné à souffrir! Ah! elle comprenait bien sa souffrance! Elle savait ce que c'était de n'être pas heureux, de ne pas avoir de bons amis, de ne pas posséder une affection solide, de ne pas pouvoir se dire que quelqu'un qui vous aime vous comprendra, vous pardonnera, vous embrassera, — quoi qu'il arrive!

Non, le roi Gros-Nez n'avait personne pour s'apitoyer sur son triste sort. Personne, sauf elle. Et elle, elle n'était rien! Elle avait bien essayé d'intéresser M. le curé à cette navrante histoire. M. le curé avait promis, mais voilà, il n'avait pas tenu! Jacqueline soupira profondément.

« Voilà bien assez longtemps que M. le curé est mort, se dit-elle; il a eu tout le temps maintenant de faire connaissance avec le pays du paradis, il a parlé sûrement à plusieurs saints, il a dû leur raconter tout ce qu'il a fait sur terre, et il aurait pu faire ou dire quelque chose pour mon pauvre roi Gros-Nez!

« ... Il me l'avait bien promis. Mais maintenant c'est sûr qu'il a oublié. Il y a tant de choses si belles dans ce paradis, des fleurs, des musiques, que M. le curé y prend un grand plaisir, et il ne pense plus à ce qui arrive sur la montagne... Ou bien le bon Dieu n'a pas voulu... Oh! alors, c'est terrible! Ça va donc durer toujours!

« Non, pas toujours, car le livre le dit : « Il faut qu'une petite fille retrouve « la couronne. Alors, ce sera fini. » Oui, mais il faut que les fées lui aident. Bien sûr, une petite fille ne pourrait pas toute seule... Ce serait impossible...

« Ah! mille et mille fois heureuse, riche, puissante et belle sera la petite fille qui, avec le secours des fées, retrouvera la couronne du roi Gros-Nez. »

Ces mots du livre des légendes résonnaient maintenant en elle; elle les avait si souvent répétés!

« Eh bien, les petites filles riches de la plaine ne savent pas que le roi souffre, et elles ne peuvent pas le savoir... Mais, moi, après tout, je suis bien une petite fille, et il ne me manque que d'obtenir l'aide des fées... »

Les fées, monde miraculeux de charmantes créatures qui peuplent les bois, les prairies, les buissons et les montagnes... Certes, oui, elle en avait entendu parler, elle savait l'histoire de plusieurs d'entre elles, elle les aurait reconnues; elle savait que ces génies bienfaisants se jouent dans les taillis et les clairières et gardent les berceaux des nourrissons que leurs mères portent aux champs. Elle-même, petite pastoure isolée, elle était protégée par ces douces dames invisibles, oui certainement... Mais quel grand privilège ne serait-ce pas de pouvoir *les voir*, les entendre, causer avec elles! C'est alors qu'elle pourrait faire quelque chose...

Apparition imprévue.

Pendant plusieurs jours de suite, toute seule auprès de la Petite Source,

elle réfléchit longuement au problème qui se posait très nettement devant elle : comment communiquer avec les fées?

— En les aimant? C'était sûrement un bon moyen. Car les fées savent tout ce que vous pensez, et lorsqu'elles verraient qu'une petite bergère savait les aimer mieux qu'une autre, elles seraient sans doute mieux disposées envers elle... Oui, mais Jacqueline les aimait bien, et depuis longtemps, et cependant jamais elle n'avait aperçu ni entendu les fées!

— Serait-il peut-être nécessaire de les chercher mieux? C'est si petit, ces corps de fée, ça se dissimule sous une feuille ou sous une aile de papillon... Ah! sans doute, il fallait essayer. Et Jacqueline passa de longues heures à épier l'apparition rêvée... Elle changea pendant quelque temps de lieu de pâturage et se rendit à proximité des bois... Là elle s'en allait, courbée en deux, fouillant du regard les moindres interstices des écorces, relevant du doigt les pétales des fleurs, examinant les creux de mousse, écartant les fines tiges des hautes herbes... Parfois, au fond d'une excavation, entre des pierres ou entre de grandes plantes, elle croyait apercevoir un fin visage de belle chair veloutée avec deux petits yeux d'or... Ce n'était qu'une petite pensée sauvage qui se tenait modestement à l'ombre des plantes plus fortes... D'autres émotions lui vinrent en apercevant de petits corps fluets pourvus de jolies têtes brillantes qui sortaient à demi des grandes corolles roses des gants de Notre-Dame ou digitales roses, mais, hélas! ce n'était qu'une petite libellule aux ailes repliées qui venait de dormir dans ces beaux palais de soie et de velours...


Les feuilles s'agitèrent, et, entre les branches, une forme humaine parut.

Pauvre Jacqueline! elle n'avait pas de chance, elle ne trouvait point de fée; et elle songea tristement que les fées ne se laissaient voir que quand elles voulaient, et qu'alors, selon leurs fantaisies, elles pouvaient prendre l'apparence de vieilles femmes, de petits enfants ou de grandes jeunes filles...

Elle retourna à la Petite Source, et elle trouva un troisième moyen, qui consistait à parler aux fées. Sûrement, il devait y en avoir par là, pas bien loin, et elles entendraient... Alors, en leur disant tout ce qu'elle avait sur le cœur,

sans doute elles auraient pitié, elles se souviendraient de ce qui était arrivé au roi Gros-Nez, elles songeraient à leur promesse, et peut-être elles consentiraient à répondre à Jacqueline.

L'endroit de la Petite Source était merveilleusement choisi pour cela. Dans ce creux solitaire, Jacqueline pouvait élever la voix tout à son aise sans risquer d'être troublée. Son chien Labri seul parut s'étonner d'abord et s'offusquer de ces longs discours ; il agitait la queue d'un air inquiet et aboyait un peu dans les commencements ; mais il s'y fit et bientôt n'y prit plus garde.

Ainsi Jacqueline parla aux fées, et ses discours furent touchants et pathétiques. Elle les conjura, par tout ce qu'elles aimaient le plus au monde, de l'entendre, de lui répondre, de venir à elle. La petite fille, toute simple, ingénue, naïve et candide, ne doutait pas de la présence des invisibles êtres surnaturels, et elle les suppliait avec larmes de ne pas la faire attendre trop longtemps...

« ... Vous êtes bonnes, dit-elle un jour à la fin de son discours, vous avez bon cœur, je le sais, et vous vous souvenez de ce qui advint au roi Gros-Nez... O Rudiana, reine ardente des fées, c'est à toi surtout que je m'adresse ! Tu sais ce que j'attends de toi... Ne te souviens-tu pas du soir triste où tu vis le pauvre roi s'enfoncer sous la pierre ? Rappelle-toi, rappelle-toi, ô reine rouge ! Tu ne dois pas être loin d'ici, car ton peuple vit dans nos montagnes ! Viens, aide-moi, car... je me présente, moi seule d'entre toutes les petites filles du pays, pour rechercher la couronne... Je sais que je ne puis rien sans toi, peut-être suis-je trop faible et ignorante pour cette tâche ; mais voilà, il n'y a peut-être que moi qui sache l'histoire qu'on lit dans le vieux livre... et je suis toute pleine de bonne volonté, car mon cœur saigne chaque jour davantage à l'ouïe des plaintes affreuses du roi de pierre...

« Je t'ai dit tout ce que j'avais fait, et l'histoire du curé qui m'a oubliée une fois au paradis, et me voici toujours prête à faire ce qu'il faudra faire ; mais, de grâce, viens, parle, oh ! parle-moi... »

... Alors les feuillages s'agitèrent et, entre les branches, une forme humaine parut...

C'était le chemineau !

« Je croyais que tu parlais à quelqu'un ? » dit-il à Jacqueline.

L'enfant, toute confuse et rougissante, aurait voulu s'enfoncer sous terre.

« Vous étiez là... dit-elle toute balbutiante... mais je ne vous ai pas entendu venir !

— Je ne suis pas venu, pas du moins récemment. Je dormais là, derrière les roseaux, et je rêvais que j'entendais des voix d'anges ; puis peu à peu je me suis réveillé, j'ai reconnu ta voix, et, pensant que tu parlais à quelqu'un, je me suis vite montré pour ne pas être indiscret, voilà tout. »

C'était un homme très bien élevé que ce chemineau, et Jacqueline lui marqua sa reconnaissance par un long regard affectueux... mais elle conservait quelque doute :

« Vous n'avez donc rien entendu? interrogea-t-elle encore.

— Non... c'est-à-dire peu de chose... mais il n'y a pas de mal, n'est-ce pas, puisque tu ne parlais à personne... »

Et il accentua ce dernier mot en feignant de regarder autour de lui pour bien s'assurer qu'effectivement il n'y avait personne.

« Non, il n'y avait personne, mais encore je parlais bien à quelqu'un, fit Jacqueline confiante.

— Ah! bien oui, à Labri sans doute. C'est un chien intelligent.

— Non! fit Jacqueline.

— A toi-même, alors; ça vaut encore mieux qu'à une bête.

— Peut-être... fit évasivement l'enfant.

— Du reste, non vraiment, je ne peux pas dire que j'ai entendu... En tout cas, je n'ai pas compris... j'ai remarqué des mots, de petits mots seulement, par-ci, par-là: *fée, reine, roi Gros-Nez, petite fille, bonne volonté...*



« Vous n'êtes pas sérieux, bon chemineau ! »

— Mais c'est beaucoup, ça! cria vivement Jacqueline. Et vous dites que vous n'avez pas compris, rien compris?

— Ma foi, Jacqueline, j'ai bien compris que tu parlais à une fée...

— Ah! Et qu'est-ce que je lui disais! Voyons, dites-le-moi... pour voir.

— Que tu étais une brave enfant, ce qui était tout à fait inutile, car elle le sait...

— Et puis?

— Que ton cœur saignait, ce qui est parfaitement stupide de ta part, quand il s'agit d'un simple morceau de pierre.

— Oh! chemineau, taisez-vous! protesta Jacqueline en lui mettant la main sur la bouche. Taisez-vous vite... Ah! je vois bien maintenant que vous avez tout entendu et tout compris... Oh! que je suis malheureuse!

— Mais non, Jacqueline, tu n'es pas, tu ne dois pas être malheureuse. Tu as en toi un trésor de bonté et d'affection qui te fait croire que tu es malheureuse, mais ce n'est pas vrai. Et pourquoi serais-tu malheureuse?

— Parce que vous allez vous moquer de moi et raconter ce que vous avez entendu.

— Ah! pour cela, non; je te jure, Jacqueline, que je n'en soufflerai mot. C'est le secret des paroles de fleurs, des chants d'abeilles c'est un secret sacré; je le garderai en moi comme un diamant dans ma poche. Quant à me moquer de toi, tu n'y penses pas! Moi aussi je voudrais faire quelque chose pour le roi Gros-Nez...

— Oh! dit Jacqueline ravie en joignant les mains, vous connaissez son histoire? Vous savez ce que raconte le vieux livre?

— Oui, oui, Jacqueline, je sais, et moi aussi j'ai beaucoup pleuré devant la vieille gravure où le roi s'enfonce...

— Eh bien, eh bien, cria Jacqueline enthousiasmée, qu'est-ce que vous en dites? Ai-je pas raison d'appeler les fées? Ai-je pas raison de faire tout ce que je peux pour adoucir les chagrins du roi Gros-Nez?

— Tout à fait raison, fit le chemineau gravement en prenant les mains de Jacqueline dans l'une des siennes pour les serrer chaleureusement. Et je voudrais t'aider, mais malheureusement, comme tu vois, la nature m'a doté d'un corps trop gros, vraiment trop encombrant, pour jouer un rôle de fée... Hélas! comme j'ai honte de mes gros bras, de mes jambes si épaisses, de ma tête en forme de citrouille!... C'est aujourd'hui que je regrette de n'avoir pas une main petite comme une patte de fourmi, des jambes de sauterelle, une tête de papillon... Ah! que je serais heureux de me poser sur ce chardon bleu pour te répondre, petite amie.

— Vous n'êtes pas sérieux, bon chemineau. C'est pas pour rire que j'appelle Rudiana, la reine des fées, et si vous savez où elle est ou ce qu'il faut lui dire, renseignez-moi bien vite!

— Hélas! non, bon cœur, mais ce que je te conseille, c'est de continuer sans te lasser. Il n'y a pas d'exemple au monde qu'une chose poursuivie avec ardeur quand même jusqu'au bout n'ait pas produit tout le fruit qu'on attendait d'elle.

« Appelle ta jolie et bienfaisante fée, Jacqueline, appelle-la sans te lasser, et je te le dis, parole de chemineau, la fée viendra. Elle viendra, car tu la feras venir, de force ou de gré, quand bien même tes paroles devraient la créer de toutes pièces. »

... Heureuse, Jacqueline regarda longuement le chemineau dans les yeux pour s'assurer qu'il parlait sérieusement. Et voyant que son regard restait grave et attendri et qu'aucun pli narquois ne se dessinait sur sa lèvre, elle fut toute contente et s'écria :

« Oui, j'appellerai encore la bonne fée, mais pas si tu m'écoutes, ô chemineau, car tu lui fais peur! »

— —

CHAPITRE V

LES ÉTRANGÈRES

rois dames inconnues.

Les touristes sont nombreux dans les montagnes du Dauphiné, et particulièrement dans le Vercors et le Royannais; mais d'ordinaire ils passent un peu à côté de la ferme de Lacombette; ils suivent la route de Saint-Jean-en-Royans à la forêt de Lente par Léoncel, et délaissent ainsi la région des cols et hauts rochers des montagnes du Matin où s'élève la tête chenue du roi Gros-Nez.

Aussi Jacqueline fut-elle fort surprise d'apercevoir, un beau matin, pendant qu'elle « gardait » son troupeau, une grande voiture venant de Barbières s'arrêter au pied d'un rocher, à l'orée d'un petit bois de chênes, non loin d'une source qui dévalait à grands bruits de cascatelles vers le vieux manoir. De la voiture descendirent trois dames qui se mirent aussitôt à aider le cocher à déposer à terre de nombreux paquets, ballots, valises, rouleaux de couvertures et de toiles, des piquets, toutes sortes d'ustensiles et d'instruments.

Cela fait, au grand ahurissement de Jacqueline, le cocher fut payé, et, faisant virer sa voiture, il repartit, reprit la route et redescendit...

Les trois dames ne restèrent pas inactives; avec une habileté qui parut prodigieuse à Jacqueline toujours enfermée tout près de là dans une haie, elles dressèrent des piquets, déroulèrent des toiles qu'elles ajustèrent sur des montants articulés, et se trouvèrent bientôt en possession d'une belle maison, d'une spacieuse tente, dans laquelle elles rangèrent leurs couvertures, leurs ustensiles nombreux et jusqu'à un mignon petit fourneau de campement.


La petite bergère ouvrait des yeux immenses.

La petite bergère ouvrait des yeux immenses et suivait tous les mouvements des trois dames avec un intérêt croissant. Les étrangères s'assirent, qui sur l'herbe, qui sur des pliants, et se mirent à

considérer le paysage et les alentours dans de grands tubes qui s'étiraient à volonté et que Jacqueline fut fort longue à reconnaître pour des lunettes d'approche. Sur ces trois dames, il y en avait une qui s'imposait à l'attention de la bergère par sa mise et ses gestes : elle était grande, mince, sèche et plate. Elle était vêtue d'un grand manteau gris avec des filets verts, et elle portait des lunettes. C'était elle qui avait surtout travaillé à dresser la tente, et elle se faisait remarquer par ses gestes nombreux et son activité fébrile. Les deux autres dames se ressemblaient beaucoup : c'étaient évidemment ou bien deux sœurs, ou bien la mère et la fille, car l'une était visiblement plus âgée que sa compagne. Mais toutes les deux blondes, fraîches, jolies, blanches comme des madones!

Tel fut du moins le jugement que Jacqueline porta sur elles. Elles riaient toutes deux, laissant voir de belles rangées de dents blanches, fines, aiguës comme des petites scies de souris. La grande personne plate et maigre n'était assurément pas le quart aussi jolie que les deux petites madames, et elle avait le menton carré, la mâchoire forte, les dents longues et larges...

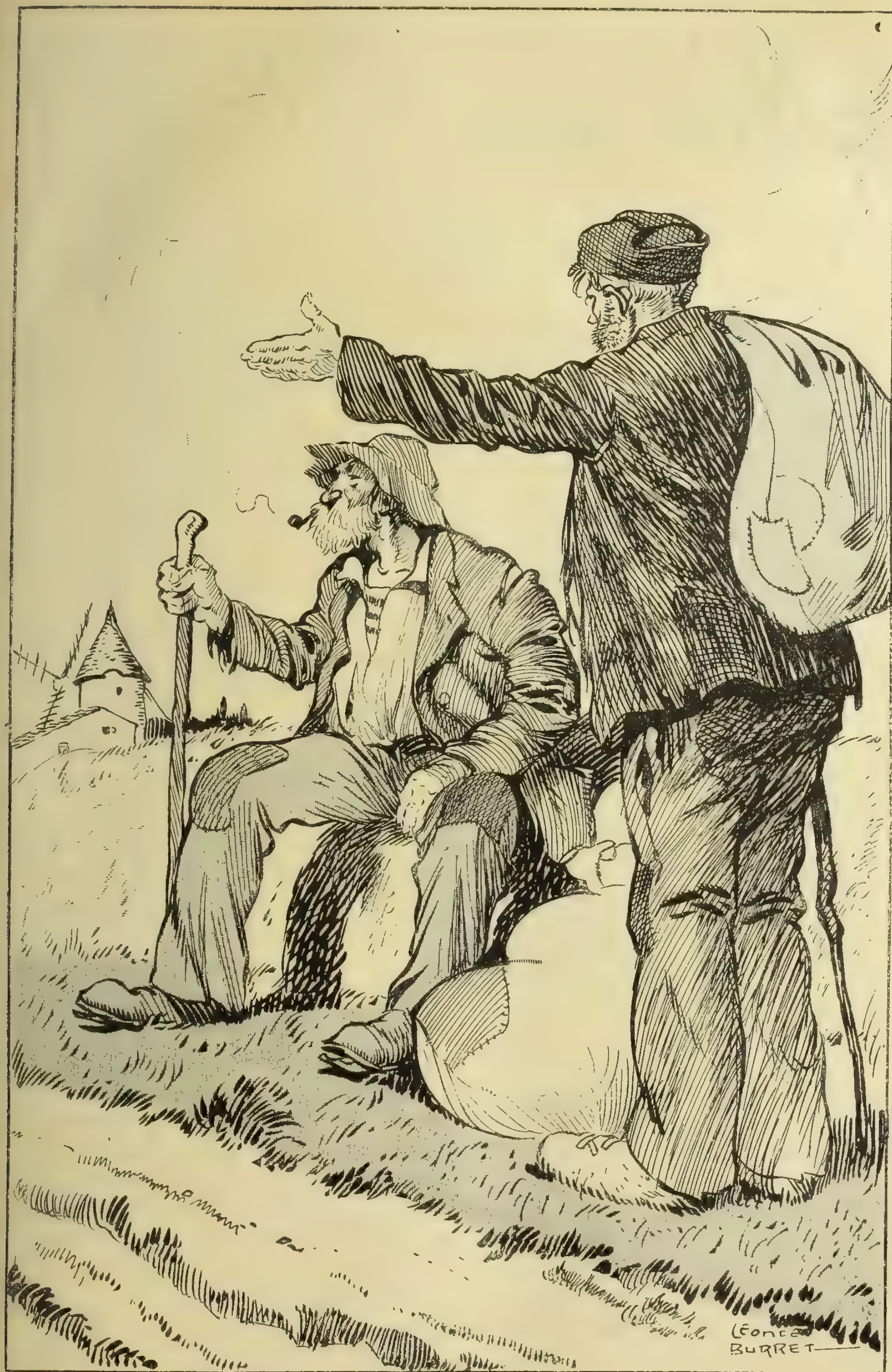
Quel dommage que Jacqueline fût trop loin pour entendre ce qu'elles disaient et qui devait être si amusant, à en juger par les rires qui fusaient et parvenaient jusqu'à la petite pastoure !

Et les dames regardaient toujours de tous côtés dans leurs tubes à glissades, lorsque — ô confusion! — Jacqueline vit un de ces tuyaux pointé sur le buisson où elle se trouvait, pointé avec persistance, avec curiosité... Elle allait fuir, rétrograder vers la prairie en pente de la Petite Source, mais aux cris, aux gestes, aux appels réitérés des étrangères, elle vit avec consternation qu'elle avait été aperçue et qu'on la priait d'approcher.

Que faire? Le premier mouvement de Jacqueline fut de détaler au galop... Elle se sentait intimidée au plus haut point et toute honteuse de sa grossière jupe déchirée en maints endroits, de ses lourds sabots, de ses gestes gauches. Jamais elle n'avait parlé à une vraie dame riche, et son cœur se serrait, ses joues s'embrasaient rien que d'y penser...

Elle esquissa donc un mouvement de retraite. Courbée en deux, tapie comme un braconnier à l'affût, elle se glissait lentement en arrière vers la retraite chérie de la Petite Source... Mais la grande femme au manteau rayé de vert et aux dents larges ne l'entendait sans doute pas ainsi. Voyant la petite bergère disparaître dans l'épaisseur du taillis, elle se précipita vers l'endroit où elle l'avait aperçue et à grandes enjambées parvint à l'orée du bois. Là, elle s'arrêta une seconde comme pour s'orienter ou chercher à entendre, au bruissement des feuilles, de quel côté s'échappait l'enfant... Jacqueline, qui l'apercevait entre les branches et s'était tapie toute immobile au pied d'un chêne, n'osait plus respirer... Alors la haute créature aux longues jambes et aux lunettes étincelantes se mit à battre le taillis avec une grande canne qu'elle tenait à la main, et bientôt elle arriva sur Jacqueline...

« Ahô, pétite, pourquoi câchez-vôs? Vénez donc, jé voulé paâ-lé à vô! »



Ils arrivent, ils partent, et ne reviennent pas souvent.

Jacqueline avait repris son sang-froid devant l'inévitable; elle se dressa sur ses pieds et fit une gentille révérence à la dame ; mais elle ne répondit rien, par timidité d'abord, et ensuite et surtout parce qu'elle n'avait absolument rien compris à ce qui lui avait été dit.

« Où été vôte farme?... Allons! véné avec moâ ! Vò volé pas réponde à moâ? Sôte pétite! »

Et elle saisit la main de Jacqueline, qui, docilement, se laissa amener jusqu'à la tente devant laquelle les deux autres dames assises la regardaient curieusement s'approcher.

« *She is a little goose! She did'nt want to say a word to me*[1] *!*

— Si vous croyez que l'on comprend si facilement votre français! s'écria gaiement la moins jeune des deux dames. Allons, Miss Floppet, lâchez-lui la main. Je crois, ma parole, que vous l'épouvantez! ... Comment vous appelez-vous, ma petite?

— Jacqueline Sylvestre, madame, » fit l'enfant en adressant à la jolie dame une belle révérence.

Les étrangères se regardèrent avec étonnement, mais elles se reprirent bien vite, et la même dame demanda :

« Nous t'appelions pour te demander où tu habites. Est-ce loin d'ici?

— Non, madame, là, après ce creux, entre la vieille maison et le bois de chênes. On ne peut pas voir la ferme d'ici, mais c'est tout près...

— Ah! bien; et la vieille maison, comme tu dis, appartient-elle à tes parents?

— Oui, madame, à mon oncle.

— Qui s'appelle?

— Mathieu Sylvestre. »

Nouveau regard échangé entre les deux femmes blondes. Décidément, ce nom les surprenait.

« Et dis-moi, interrompit vivement la plus jeune, qui n'avait pas encore parlé, pourras-tu nous vendre du lait, pendant que nous camperons ici?

— Je ne sais pas, madame.

— Moi, je suis une demoiselle, dit la jeune fille en riant. Et pourquoi ne sais-tu pas? Ces vaches, là-bas, ne sont-elles pas à toi?

— Oui, mademoiselle, mais je ne sais pas si mon oncle voudra... D'abord, on fait le beurre...

— Eh bien, on fera un peu moins de beurre... Enfin, demande à ton oncle, et reviens nous donner la réponse. Nous en voulons cinq litres par jour, pendant tout le temps que nous resterons ici. »

Cinq litres par jour! Jacqueline ne concevait pas que trois personnes ensemble pussent absorber plus d'un litre de lait par jour. Et puis, qu'avait dit la dame : *par jour?* Allaient-elles donc demeurer là, sous cette hutte en toile, pendant plusieurs jours?

1. « C'est une petite oie! Elle n'a pas voulu me dire un mot. »

Jacqueline ne marqua par aucun signe ses étonnements, et, faisant une nouvelle révérence, elle se disposa à s'en aller.

« Allons, dit la plus jeune dame à la grande femme aux lunettes, allons, Miss Floppet, faites la paix avec Jacqueline Sylvestre.

— Jé vôlé bien, de tout lé cœur de moâ...

— Non. Dites-lui : « Je vous aime bien! »

— Jé vous aimé bien!

— As-tu compris, Jacqueline ? Cette dame ne sait pas bien parler le français, mais elle a bien bon cœur. A ton tour, Jacqueline, dis-lui quelque chose d'aimable.

— Je ne sais pas... dit l'enfant confuse.

— Dis-lui que tu seras son amie.

— Je serai bien votre amie, madame...

— C'est une demoiselle, une miss. Miss Floppet, ça veut dire Mlle Floppet; il faut lui dire Miss Floppet pour lui être agréable... Allons, Miss Floppet, si vous le voulez bien, nous ne retiendrons pas davantage Jacqueline.

— Au revoir, Miss Jacqueline! » dit l'Américaine très sérieusement en tendant sa main à l'enfant.


« Je serai bien votre amie, madame! »

Enfin Jacqueline put s'esquiver. Elle sentait les regards des trois dames attachés sur elle, et cela la faisait trébucher à chaque pas. Sans doute elles parlaient d'elle et se communiquaient leurs impressions dans leur patois, car dès qu'elle eut tourné le dos, des exclamations s'élevèrent :

« *Oh! she is lovely!*

— *And picturesque too*[1]! »

Sans doute le jupon rayé, les sabots difformes, la casaque à fleurs jaunes de Jacqueline faisaient les frais de ces exclamations, et la petite fille, qui ne savait pas à quel point son accoutrement était joli et allait bien à ses fonctions de petite pastoure, éprouva une grande mortification à la pensée des brocards dont sans doute on l'abreuvait devant la tente des belles madames.

1. « Ah! qu'elle est gentille! — Et pittoresque aussi! »

La visite des étrangères.

L'oncle Mathieu arriva vers midi. Il fut le premier à parler de l'événement, et il ne le fit pas d'une façon fort aimable.

« As-tu vu, Jacqueline, ces espèces de créatures qui se sont installées là-haut, dans le pré? Des folles, j'en parierais ma tête! Ah! misère! ça n'a donc rien à faire chez soi, ces *fumelles*, pour venir ainsi se planter dans les terres des autres, courir les montagnes, faire les cent quatre-vingt-dix-neuf coups!

« Qu'elles m'abiment le regain qui pousse bien en ce moment, après ces pluies, et tu verras si je leur en fournirai, moi, des emplacements pour s'amuser et se payer du bon temps pendant que nous trimons comme des bœufs...

— Justement, put enfin dire Jacqueline, je les ai vues. Même elles m'ont appelée, et elles veulent acheter cinq litres de lait par jour.

— Cinq litres de lait par jour! Et ainsi, elles veulent coucher là! Cinq litres de lait... Mais, dis donc, petiote, faut leur contenter leur envie... Par exemple, ça vaut vingt sous le litre, le bon lait de vraie vache, pour ces richards-là!

— Oh! mon oncle, à Barbières il se vend cinq sous, des fois quatre.

— Du lait écrémé! Du lait de plaine, du lait à l'amidon! Mais ici, Jacqueline, vois-tu, les vaches mangent une herbe de montagne. Et puis, pense donc, avec ça nous ne pourrons pas faire le beurre; c'est pas tout bénef, au contraire, et le leveur qui attend sa grosse motte va se fâcher... Peut-être il nous quittera... Non, non, je ne m'en dédis point, ce sera vingt sous le litre ou rien... Et encore, va falloir le leur porter. Ça n'aime pas se déranger, ces grandes dames. »

Jacqueline trouvait ces prétentions un peu fortes. Certes, il ne lui eût point déplu de vendre son bon lait parfumé six ou huit sous, mais de là à vingt sous! Elle avait peur de fâcher ces dames. Aussi elle trouva moyen d'allécher le valet par la promesse d'une bonne *autouraïe* qu'elle préparerait pour le repas du soir, et il prit sur sa demi-heure de repos pour aller porter le lait aux étrangères et en dire le prix.

Il revint peu après. Il rapportait la jarre vide et une belle pièce de cinq francs... Il était encore tout ébaubi de ce qu'il avait vu ou entendu.

Les étrangères avaient étalé une grande nappe sur l'herbe et elles mangeaient des choses qui étaient dans des boîtes en fer; elles buvaient leur lait dans des gobelets en argent, et elles parlaient un patois inconnu!

« Et qu'ont-elles dit du prix? interrogea Jacqueline. Ont-elles paru fâchées?

— Que ben non! Elles ont ri et se sont mises à parler dans ce patois...

— Bon, bon. Eh bien, merci, Jolliet, tu auras ce soir ton autouraïe! »

A la tombée de la nuit, les deux dames blondes qui parlaient bien français se présentèrent à la porte de la ferme. Jacqueline était tout occupée dans l'intérieur de la cuisine à préparer son souper, et ce fut Mathieu en personne qui les reçut sur le seuil.

Il enleva poliment son bonnet de coton et demanda à ces dames « si elles venaient respirer la bonne air ».

« Oui, dit la plus âgée. Nous sommes ici pour quelques jours, sous la tente, s'il fait beau, et nous comptons nous fournir ici de lait, de beurre et d'œufs, si vous ne les vendez pas trop cher...

— Vous avez pas peur des loups, ni du serein... Des fois la nuit est froide, fit l'avare, qui voulait à la fin faire un compliment et ne pas paraître attacher d'abord une grande importance à la question pécuniaire.

— Non, nous n'avons pas peur. Nous avons beaucoup voyagé déjà, et puis nous avons nos revolvers, fit la dame calmement. J'espère que nous n'abîmerons pas beaucoup votre pré ?

— Oh! non, madame, c'est pour les vaches, et elles s'en dégoûtent pas...



A la tombée de la nuit, les deux dames blondes se présentèrent à la ferme.

— Mais votre lait est trop cher. Vous abusez de votre position. Nous nous en passerons si vous en demandez un franc le litre. Nous pourrons très bien nous en passer...

— C'est pas une grosse somme pour vous! dit mielleusement l'avare.

— Nous ne discuterons pas, dit sèchement la dame. Ce sera dix sous le litre, ou nous n'en prendrons plus. Quant aux œufs, puisqu'il faut faire son prix d'avance, je vous en donnerai dix centimes pièce; pour le beurre, un franc la livre... Je ne marchanderai pas davantage. »

Il y avait une telle assurance dans sa voix et elle semblait si parfaitement résolue, que l'avare ne sut plus que dire et, d'un geste vague, accepta le marché.

« Eh bien, nous allons demander quelques œufs à votre petite nièce, si elle est là, » reprit la dame en faisant un pas vers la cuisine.

Mathieu ne l'invita pas à entrer, mais, tout en grommelant, s'en alla à ses affaires.

Jacqueline était occupée à confectionner le plat qu'elle avait promis au valet. Au moment où les étrangères la surprirent dans sa cuisine, elle retirait des légumes de l'épaisse soupe qui avait cuit doucement sur les braises et les cendres durant l'après-midi. Ces légumes, poireaux, raves et surtout pommes de terre, étaient réduits en une sorte de bouillie, que la petite fille déposa dans une écuelle en terre jaune. Elle y versa ensuite en abondance de

l'huile de chou et du vinaigre, y mêla plusieurs gousses d'ail découpées en fins morceaux et brouilla le tout avec une grande spatule en bois...

Les deux visiteuses jetèrent les hauts cris en apprenant que ce plat n'était autre que l'*autouraïe* dont elles semblaient avoir entendu parler. Jacqueline leur offrit d'y goûter, et la plus jeune des deux dames y toucha du bout des lèvres...

« Ce ne serait pas mauvais, déclara-t-elle, si seulement il y avait de l'huile d'olive au lieu de cette espèce de substance à veilleuse... »

Jacqueline fut fort étonnée. Pour elle l'autouraïe était un régal, et elle n'en mangeait pas tous les dimanches !

« On peut aussi mettre l'autouraïe à la poêle, expliqua-t-elle, en désignant une immense poêle à la queue démesurément longue qui pendait à l'intérieur de la cheminée.

— Après y avoir mis de l'huile et du vinaigre ? cria la jeune visiteuse.

— Oh non, alors on ne met pas de vinaigre, mais un peu plus d'huile.

— Eh bien, ce doit être à peu près aussi bon. Et l'*autouraïe* est votre seul plat national ?

— Comment, madame ?

— Je veux dire, vous n'avez pas d'autres plats particuliers ?

— Oh ! il y a aussi les *ravioles,* mais on n'en fait rien que lorsqu'on tond les moutons.

— Espérons que nous verrons tondre les moutons ! Adieu, petite cuisinière. Nous emportons une douzaine d'œufs. N'oublie pas de nous envoyer nos cinq litres de lait demain matin ! »

On n'est trahi que par les siens.

Le premier moment de curiosité passé, ce fut en vérité pour Jacqueline une corvée que d'avoir à rencontrer les étrangères, Mme Desbois et sa sœur Claire Desbois, avec l'Américaine Miss Floppet, qui campaient près de la ferme. Elle déploya des ruses extraordinaires pour leur faire porter le lait par le valet. Elle se cacha même plusieurs fois, les premiers soirs, lorsqu'elle voyait ces dames descendre jusqu'à la ferme. Ce fut donc, au début, avec un véritable soulagement qu'elle les vit partir chaque matin pour une longue expédition.

Mais, après plusieurs jours d'absence, les étrangères demeurèrent en leur campement. Jacqueline, qui faisait tous les matins un détour avant de pouvoir observer l'état des lieux sans être vue elle-même, s'aperçut, à sa grande consternation, que les trois dames étaient tranquillement installées devant leur tente. Aussitôt la petite fille recula, s'enfonça dans le taillis, suivit avec ses bêtes un sentier escarpé et vint les faire paître en un petit pré situé au-dessus du rocher à pic au pied duquel se dressait la tente des dames Desbois. Ainsi, elle pouvait à la rigueur observer les mouvements des étrangères en se couchant sur le ventre au bord du rocher, de façon que ses yeux dépassaient seuls la corniche de pierre... Et elle se sentait sûre de demeurer parfaitement invisible... Mais elle comptait sans sa chère et trop fantasque Chounette.

Lorsque Jacqueline vit que sa chèvre s'avançait vers le bord du rocher, elle voulut la retenir. Elle l'appela d'abord par petits *pstt!* répétés, mais la capricieuse bête n'en continua pas moins de s'approcher du bord en regardant sa maîtresse avec des yeux malins. Et en vérité, même pour l'amour de Jacqueline, Chounette n'aurait pu résister à la tentation d'aller gambader au-dessus de l'abîme, d'aller flairer les fleurs qui s'épanouissaient et se balançaient dans le vide. Toutes les chèvres sont comme cela. C'est dans leur nature de chèvres, et aucune puissance humaine ne saurait les en empêcher, surtout quand elles voient que c'est défendu...

Ainsi Chounette vint goûter du bout des dents quelques herbes droit au-dessus de la tente et de la tête des trois dames. Là, bien en vue, elle prit un malin plaisir à danser une sarabande superbe, à faire de la voltige entre des pointes de rocher... Elle parvint donc sans peine au but qu'elle semblait se proposer, elle fit rouler quelques petits cailloux qui s'en allèrent pleuvoir sur les voyageuses et dont l'un poussa l'impertinence jusqu'à aller se nicher dans le cou de la grande Miss Floppet.

Les trois dames levèrent la tête.

« Oh! le méchant bête! cria l'Américaine en levant le poing.

— Mais c'est la chèvre de Jacqueline! cria la jeune demoiselle Claire.

— Elle doit garder les bestiaux là-haut, dit sa grande sœur.

— Allons voir! reprit Claire en se levant.

— Ohé, ce été impôssibele de monter tout droit! s'exclama Miss Floppet.

— Il doit bien y avoir moyen d'y arriver, dit Claire en s'avançant vers la droite.

— J'essayerai à gauche, » dit sa sœur aînée.

Quant à Miss Floppet, malgré son exclamation, elle s'obstina un bon moment à essayer de grimper à pic en s'aidant des touffes de buis qui poussaient dans quelques fentes du rocher. Pendant ce temps, Mme Desbois et sa sœur Claire avaient trouvé chacune de leur côté une pente douce et gazonnée par où elles purent arriver sans difficulté sur l'espèce de petit plateau. Elles y parvinrent à peu près au même instant et s'aperçurent mutuellement émergeant au bord opposé. Elles éclatèrent de rire et coururent l'une à l'autre, puis Mme Desbois s'écria :

« Mais Miss Floppet? Où est Miss Floppet?

— Elle a dû renoncer à venir...

— Allons voir. »

Et les deux femmes s'avancèrent avec précaution jusqu'à l'extrême bord.

A ce même moment, Miss Floppet se rendait compte qu'elle ne pouvait pas arriver au but par le chemin qu'elle avait pris; elle essayait de redescendre, mais c'était peut-être encore plus difficile que de monter... Elle manqua une crevasse dans laquelle elle voulait mettre son pied, elle se raccrocha désespérément des deux mains à une branche de buis, mais alors la branche cassa, et Miss Floppet fut précipitée la tête la première sur le gazon. Heureusement,



Elles aperçurent Jacqueline tout affairée auprès du feu qui pétillait dans la cheminée.

elle n'avait pu monter bien haut, et elle glissa plutôt qu'elle ne tomba, mais elle se releva furieuse.

« Oh ! Miss Floppet, vous êtes-vous fait mal ?

— Nô, nô, je été seulement indignée... pour avoir fait cette stioupide tombe !

— Eh bien, venez donc, faites le tour... Oh ! apportez donc la longue-vue ; il y a une vue superbe d'ici ! »

Miss Floppet vint avec le grand tube qui avait si fort intrigué Jacqueline le premier jour et qui continuait à l'émerveiller.

Les trois dames ramenèrent la petite fille au bord du rocher et, tout en examinant le paysage avec leur longue-vue, lui demandèrent des renseignements sur les noms des villes et des villages de la plaine, puis sur les points culminants les plus voisins. Jacqueline n'en connaissait que les noms patois, mais elle s'exécuta de bonne grâce. Le bout du long tube à coulisse se promena sur tout le coin de l'horizon où se dressaient les grands rochers gris et s'arrêta dans la direction du roi Gros-Nez. C'était Claire qui regardait.

« Oh ! s'écria-t-elle tout à coup, le drôle de rocher ! on dirait une figure humaine !

— Je ne vois pas... dit Mme Desbois.

— Si, si, cela se voit encore mieux peut-être à l'œil nu, mais il faut saisir... Une fois qu'on a vu la ressemblance, on ne peut plus l'ignorer... C'est comme les cartes postales à double dessin ! Regarde en clignant des yeux... Vois-tu, chérie ? Et vous, Miss Floppet, voyez-vous cette tête d'homme, le second rocher, là-bas, à la crête de la montagne ?... »

Jacqueline écoutait de toutes ses oreilles.

« Oh oui, maintenant je vois, cria Mme Desbois. Comme c'est curieux ! En effet, il faut s'en apercevoir, et après ça paraît tout simple.

— Et vous, Miss Floppet, avez-vous vu ? Remarquez bien : en haut son front, bien contre le ciel, puis son grand nez... Ses yeux, ça doit être des excavations du roc, ou bien des broussailles... Voyons, non ? Remarquez bien son menton fuyant...

— Ahò, nò, dit soudain Miss Floppet en se détournant, je ne voyé pas, je n'été pas remarquable...

— Vous voulez dire que vous ne savez pas remarquer les choses! s'écrièrent les deux dames en éclatant de rire.

— Et toi, Jacqueline, es-tu remarquable? demanda Claire.

— Je ne sais pas, mademoiselle. »

Mme Desbois jeta un regard sévère à sa sœur et lui cria, en cette extraordinaire langue, des choses qui paraissaient être des reproches.

« Non, Jacqueline, je me suis trompée, dit gentiment la jeune fille. Je voulais seulement te demander si on a déjà remarqué que ce second rocher, là-bas, ressemble à une figure humaine.

— Oui, dit Jacqueline gravement.

— Ah! s'écria Mme Desbois en tapant des mains. Et comment l'appelez-vous? Je suis sûre qu'il a un nom... »

La petite fille hésita à répondre...

Mais après tout, songea-t-elle, il n'y a pas de mal ni de secret violé à dire ce nom...

« Il s'appelle le roi Gros-Nez, dit-elle d'un air détaché.

— Oh! c'est bien trouvé! C'est bien cela! Et je suis persuadée, fit Claire, qu'il a une légende. Voyons, Jacqueline, est-ce qu'on raconte l'histoire de ce roi Gros-Nez? »

Cette fois, la petite bergère se sentit rougir comme si on lui posait des questions indiscrètes. L'histoire du roi Gros-Nez? Ah! elle l'avait tellement aimée et mise dans sa propre vie, qu'il lui semblait que c'était sa chose, son bien, son secret le plus cher qu'on lui demandait. Son âme se ferma, et, du bout des lèvres, elle dit, en regardant ailleurs :

« Je ne sais pas!

— Quel dommage! s'écrièrent les enthousiastes voyageuses. En tout cas, il faudrait aller visiter cela de plus près... On dit qu'il y a des grottes par là; est-ce vrai, Jacqueline?

— Il y a quelques petites cavernes, dit évasivement l'enfant.

— Eh bien, nous irons un de ces jours! Voyons, n'y a-t-il rien d'autre d'extraordinaire à découvrir dans ce Dauphiné aux sept merveilles? »



Elle vint faire paître ses bêtes en un petit pré...

Et Mme Desbois, la toute jeune Mme Desbois, qui avait la gaieté, l'enjouement, l'agilité, l'espièglerie presque d'une toute jeune fille, reprit la longue-vue.

Jacqueline s'apprivoise.

Pendant ce temps, Claire, qui paraissait dix-huit ans, mais qui, somme toute, n'était que de deux ou trois ans l'aînée de Jacqueline, causait gaiement avec la bergère, lui demandant des détails sur les soins à donner aux animaux, sur sa vie de fermière, la questionnant sur ses goûts, ses idées, ses connaissances...

Jacqueline reprenait son assurance, et peu à peu une bonne camaraderie se créait entre les deux fillettes.

Soudain, Claire, sur une réponse de Jacqueline, appela sa sœur :

« Oh ! chérie, s'écria-t-elle, prête donc un peu la lunette à Jacqueline! Figure-toi qu'elle me dit qu'elle n'a jamais regardé dans une machine comme ça! »

Jacqueline fut donc invitée à approcher son œil de l'oculaire de l'instrument. Elle s'attendait à y voir des choses irréelles, fantastiques, étonnantes, mais tout d'abord elle n'aperçut rien du tout. Elle ne savait pas cligner les paupières de l'autre œil, puis, quand elle sut, on s'aperçut que la lunette n'était pas au point pour sa vue, qui était beaucoup meilleure que celle des habitantes des plaines... Enfin, après plusieurs essais et au moment où la petite fille pensait à part elle que « cette machine ne marchait pas », elle eut la joie d'apercevoir un coin de montagne qui lui était familier et qu'elle reconnut... Mais que cela semblait grand et proche! On aurait dit qu'elle était à quelques pas de l'endroit, et pourtant elle savait qu'il fallait trois grandes heures pour s'y rendre...

Elle se crut transportée au royaume des fées.

Et tout d'un coup, au hasard des mouvements lents qu'elle imprimait à la longue-vue pour visiter ainsi tout le pays du regard, la ferme, sa propre ferme, lui apparut, mais avec une telle netteté qu'elle poussa une exclamation de surprise !

« Je vois chez moi ! cria-t-elle. Oh ! que ce serait commode pour voir ce qui se passe là-bas pendant que je garde !

— Tu pourrais presque surveiller ta soupe, » dit gaiement Mme Desbois.

Jacqueline ne répondit pas. Elle regardait sa maison et sa cour comme si elle ne les eût jamais vues. Voilà le coq qui montait sur le fumier; la porte de l'écurie était ouverte : le valet était-il donc rentré ?

« Oh! je vois Georget! » cria-t-elle toute saisie.

Georget, en effet, sortait de la cuisine et, de son petit pas hésitant, allait s'asseoir sur une vieille chaise à l'ombre du saule... Jacqueline suivit anxieusement ses mouvements, en poussant de petits cris de surprise et d'angoisse :

« Georget ? Qui est Georget ? demandèrent les dames Desbois.

— C'est mon frère, mon pauvre petit frère, répondit Jacqueline en abandonnant l'oculaire.

— Mais je ne savais pas que tu avais un frère. Voyons! » s'écria Claire en se rapprochant de la lunette...

Et au bout d'une seconde, elle s'écria :

« Oh! oui, je le vois, mais qu'il a l'air pâle, malade... Quel âge a-t-il, Jacqueline?

— Il court sur ses neuf ans, mademoiselle.

— Mais on lui en donnerait cinq à peine, remarqua Mme Desbois, qui avait regardé à son tour. Pauvre petit! Est-il infirme? Oh! que je le plains! »

Alors Jacqueline put ouvrir son cœur. Elle sentit qu'elle pouvait en toute sécurité s'épancher, dire ce qu'elle souffrait de voir son pauvre frère dans cet état, avouer ses craintes, ses espoirs au sujet de l'éveil intellectuel du petit garçon resté en enfance.



Elle se crut transportée au royaume des fées.

Les deux jeunes dames écoutèrent tout cela les larmes aux yeux, et lorsque la petite bergère eut achevé, Claire, dans un grand accès de sympathie et d'affectueuse compassion, se jeta au cou de sa petite amie et s'écria :

« Pauvre chère Jacqueline! Moi qui te croyais une petite bécasse de montagnarde insensible! Oh! pardonne-moi! Tu es une admirable sœur, tu as du courage, de l'amour, tu sais te sacrifier pour de belles causes! Je t'aime, Jacqueline, et, si tu le veux, nous serons amies. »

Jacqueline embrassa Claire avec effusion et revint à la ferme toute réconfortée, plus heureuse et plus fière qu'elle ne se souvenait de l'avoir jamais été de sa vie, car voilà que ses deux grands soucis, celui du roi Gros-Nez et celui de Georget, elle avait enfin trouvé des cœurs charmants à qui les confier!

Pourquoi pas?

Les heureuses pensées semblent jouir du privilège d'en faire naître d'autres, plus heureuses encore. C'est ainsi que Jacqueline, dès le soir même, en ramassant des laitues pour la salade du soir, eut une idée. Oh! une idée fort simple : elle tenait toute dans cette remarque que Mme Desbois avait faite incidemment sur l'âge de sa sœur. Jacqueline avait été fort surprise : comment!

cette grande demoiselle devant laquelle elle avait d'abord rougi et été si timide n'avait que trois ans à peine de plus qu'elle ?

Mais alors on pouvait la ranger sans crainte dans la catégorie des *petites filles*. Et si Claire était une petite fille, ne pourrait-elle pas devenir la petite fille rêvée pour la recherche de la fameuse couronne perdue par la faute et la méchanceté d'une autre petite fille, c'est-à-dire pour le salut du roi Gros-Nez ?

Assurément. Et ce qui paraissait de bon augure à cette espérance, c'était la grande compassion que Claire avait témoignée à sa nouvelle amie à propos de l'état de Georget. Oui, Claire avait un grand et bon cœur, et très probablement elle aurait pitié des tristes et éternelles plaintes du roi de pierre.

Donc, il ne restait qu'à la renseigner, à lui conter la dramatique légende, à la mener là-haut, vers l'ouverture des grottes, pour qu'elle entendît elle-même les sanglots et les gémissements de la pauvre âme ensevelie sous la pierre.

Dès lors, Jacqueline se jugea bien sotte d'avoir manqué la bonne occasion, lorsque les dames Desbois l'avaient questionnée au sujet de l'histoire du rocher à figure humaine. Mais enfin, elle pourrait peut-être en reparler la première. L'essentiel était de savoir s'il le fallait, si elle ne risquait pas d'être mal comprise, et aussi si elle aurait le courage d'aborder la première un tel sujet de conversation... Elle aurait bien voulu consulter à cet égard son grand ami le chemineau, mais justement, depuis l'arrivée des dames Desbois, il semblait avoir disparu, personne ne l'avait plus revu, et Jacqueline était toute navrée parce qu'elle pensait qu'il était déjà bien loin, qu'il ne reviendrait jamais et que son aide lui ferait désormais défaut... Peut-on compter sur les chemineaux ? Ne sont-ils pas, par nature, toujours en route ? Ils arrivent, ils partent, et, hélas ! ils ne restent jamais et ne reviennent pas souvent.

Eh bien, puisqu'elle ne pouvait plus espérer quelque chose de bon de la part du chemineau, il lui fallait bien se débrouiller elle-même, et elle résolut dès lors de s'armer de tout son courage et de parler du roi Gros-Nez à ses nouvelles amies.

Donc, le lendemain matin, Jacqueline porta elle-même la provision de lait aux étrangères, et, au moment de repartir, elle se risqua tout à coup :

« C'est demain dimanche, dit-elle, et, si vous voulez, je pourrai vous conduire au roi Gros-Nez... Il y a de grandes grottes...

— Tiens ! tiens ! s'écria Mme Desbois, tu n'en paraissais pas si enthousiasmée l'autre jour !

— Je n'y pensais pas.

— Et y a-t-il aussi une légende à laquelle tu ne pensais pas ?

— Peut-être bien, mais on ne peut pas la dire avant d'avoir visité ; alors...

— Alors, nous irons ; n'est-ce pas, Claire ?

— Oui, oui ! Merci, Jacqueline, à demain ! »

La visite des grottes.

La petite fille dormit à peine cette nuit-là. Plus que jamais l'histoire du

roi Gros-Nez la tourmentait; elle passa une nuit affreuse; pendant qu'elle était assoupie, elle rêvait qu'une multitude de petits êtres pas plus hauts que des souris grimpaient sur son lit en dansant sur sa couverture des rondes enchevêtrées. Elle poussait un cri d'horreur. N'était-ce pas une troupe de nains, de ces mortels ennemis de la grande et pure lumière qui tombe du ciel, de ces infatigables travailleurs de la terre qui avaient enseveli le roi et qui détestaient les fées?

Enfin, l'aube parut aux petites vitres sales et poussiéreuses de la lucarne. La lune, chassée par le jour, s'en était allée vers d'autres nuits rouler sa bosse jaune, et l'approche du soleil fit étinceler les plumes d'une hirondelle qui nichait juste au-dessus de la petite fenêtre de Jacqueline.

Celle-ci se leva d'un bond et ouvrit : la fraîcheur de l'air du matin lui baigna délicieusement le visage, et elle vit que les premiers rayons roses du soleil levant venaient de se poser sur un géranium pourpre qui fleurissait dans une marmite fendue, sur le rebord de son fenêtron... Et il y avait ainsi sur cette fleur de velours une si merveilleuse lumière, une joie si vive de sourire au soleil était dans cette petite plante, que Jacqueline, oubliant toutes ses craintes, se mit à chanter comme une alouette.



En ramassant des laitues, Jacqueline eut une idée.

Elle se hâta d'accomplir les plus indispensables besognes, celles qu'elle ne pouvait éviter, même le dimanche, et pendant tout le temps qu'elle empilait de la pâtée dans les auges, du foin dans les râteliers, de la graine dans les trémies, elle entendait la voix assourdie et lointaine des cloches de la plaine...

A huit heures elle alla s'habiller, mit sa petite capote à fleurs, sa robe numéro deux qui était bleue avec des pois blancs mêlés à des petites abeilles jaunes... Elle se munit de petits escarpins légers et de gants de coton.

Elle courut alors au campement des dames Desbois, qu'elle trouva aussi toutes prêtes. Assurément l'accoutrement si pittoresque de la petite paysanne n'éveillait en aucune façon la surprise de Miss Floppet, car dans ses longs voyages elle avait vu bien des modes diverses; mais il n'en était pas de

même de Mme Desbois et de sa sœur, qui demeurèrent un instant bouche bée devant leur petite amie; mais elles comprirent vite combien le moindre coup d'œil ou geste désapprobateur de leur part pourrait faire de la peine à Jacqueline, et, du reste, l'élégance de Paris n'est pas celle des montagnes du Vercors, et la petite fille s'était visiblement appliquée à se faire belle pour leur plaire...

Toute la bande partit donc joyeusement par les prairies qui couvrent toutes ces hauteurs entre le col et les rochers. Tout en cheminant sur l'herbe, qui amortissait le bruit de leurs pas, dans le grand silence des sommets déserts, les voix des cloches de la plaine vinrent à nouveau frapper les oreilles de Jacqueline. Or c'était cette fois pour la grand'messe qu'elles sonnaient, et elles étaient plus nombreuses, plus fortes, plus diverses de son... Mais sur toute la surface de la plaine, ce n'était qu'un large et brillant brouillard d'été... Et c'était de cette mer jolie et toute parée de reflets chatoyants que semblait sortir l'appel clair des cloches...

« N'est-ce pas que c'est beau? s'écria Jacqueline en s'arrêtant et en joignant les mains... Oh! je sais bien que vous, gens des villes, vous ne trouvez pas qu'il y ait quelque chose de beau dans les montagnes, mais... c'est plus fort que moi... Ça me fait pleurer souvent... N'est-ce pas que c'est bête, puisque c'est quelque chose qu'on trouve beau!

— Mais non, Jacqueline chérie, les plus grands hommes ont pleuré aussi devant ce qui est réellement beau... Ne sais-tu pas qu'on pleure quelquefois de contentement, de grand et pur bonheur? Eh bien, c'est cela!

— Oh! oui, je comprends, dit Jacqueline pensive... Oh! que j'ai de choses à apprendre...

— Tu les apprendras, va, quelque chose me le dit, » riposta doucement Claire en passant son bras sous celui de la petite paysanne.

La ligne des rochers fut bientôt atteinte, et dès lors Jacqueline demeura silencieuse. Elle se sentait dominée plus directement et plus fortement par la présence du roi, et elle voulait aussi savoir si ses compagnes entendraient d'elles-mêmes les gémissements et les plaintes...

Elle n'attendit pas longtemps. Au tournant d'un petit bois de pins, Miss Floppet s'arrêta comme frappée de stupeur :

« Écoutez! ioune personne qui pleuré! »

Oui, sans nul doute, on entendait des pleurs étouffés. Les dames Desbois se regardèrent; alors Jacqueline intervint :

« C'est le roi Gros-Nez qui pleure, prononça-t-elle gravement. Je vous expliquerai cela tout à l'heure... »

Mais on arrivait sous la grande face de pierre. Les visiteuses considérèrent longuement l'énorme rocher... Le menton du roi Gros-Nez faisait au-dessus de leurs têtes une voûte immense, et il était naturellement impossible d'apercevoir de là les détails de la physionomie du roi...

« La légende, maintenant, Jacqueline! demandèrent-elles.

— Non, pas encore, il faut voir les grottes d'abord. »



N'était-ce pas une troupe de nains...

Il semblait que l'on s'enfonçait dans le gosier du roi. Après quelques pas dans le couloir humide, la caverne s'élargissait et se creusait en d'insondables abîmes.

« Ne peut-on pas descendre plus avant?

— Je crois que oui, dit Jacqueline, mais j'aurais peur, et puis nous n'avons pas de lumière.

— Ahò! j'avé! » dit Miss Floppet, en tirant de son inséparable petit sac une lanterne à acétylène qu'elle alluma prestement.

La petite paysanne poussa un cri de surprise à la vue de l'éblouissante lumière. Et Miss Floppet, passant devant, descendit prudemment. Elle s'arrêtait de temps en temps pour éclairer les pas de ses compagnes.

Au bout de quelques dizaines de mètres, la déclivité du sol cessait, et les visiteuses se trouvèrent dans une immense salle plus grande et plus haute qu'une cathédrale. Le puissant faisceau de lumière projeté par la lanterne à acétylène n'arrivait à dissiper les ténèbres sur certains points que pour rendre l'ensemble de ce gouffre plus noir, plus imposant, plus mystérieux...

Et c'est de là surtout que les gémissements et les plaintes s'entendaient. C'était un roulement continu, un grondement formidable, une sorte de tonnerre souterrain; et, au-dessus de ce fracas perpétuel, venaient par instants s'ajouter des sons plus aigus, des cris brefs, des éclats de rire démoniaques, des sanglots déchirants...

Les trois étrangères demeurèrent interdites. Quel était ce mystère? D'où venaient ces affreux bruits? Pas trace d'eau ni de cascade au fond de la grotte, pas trace d'autre ouverture conduisant à des cavernes inconnues... non, rien que l'immense cathédrale toute pleine de cet infernal gémissement!

« On dirait une âme en peine, » dit Claire pour s'assurer qu'elle pouvait encore entendre le son de sa voix.

Une main lui toucha l'épaule : c'était Jacqueline, qui se pencha vers elle et lui dit à l'oreille :


Miss Floppet s'arrêta comme frappée de stupeur.

« C'en est une! »

A ce moment, un rayon de lumière de la lanterne vint se poser sur la figure de la petite paysanne, et Claire vit que ce visage était baigné de larmes.

« Sortons, sortons vite! » dit Mme Desbois tout oppressée par les douloureux gémissements et par l'obscurité profonde.

Au dehors, les promeneuses s'assirent sur l'herbe, non loin du rocher.

Jacqueline ne cherchait pas à déguiser son émotion, et ses grandes amies, croyant que quelque drame ayant frappé un membre de sa famille avait dû se passer dans cette grotte, n'osaient la questionner et lui laissaient le temps de se remettre.

Au bout d'un moment, elle sortit en effet son grand mouchoir rose et vert et s'en tamponna les yeux. Elle raffermit sa voix et finit par balbutier :

« Faites excuse, je vous prie... Cela me fait tant souffrir... cette pauvre âme en peine... cette âme désolée...

— C'est quelqu'un des vôtres? Que lui est-il donc arrivé?

— Non, madame, non, le roi Gros-Nez ne m'était rien... »

Les étrangères se regardèrent... Que signifiait tout cela?

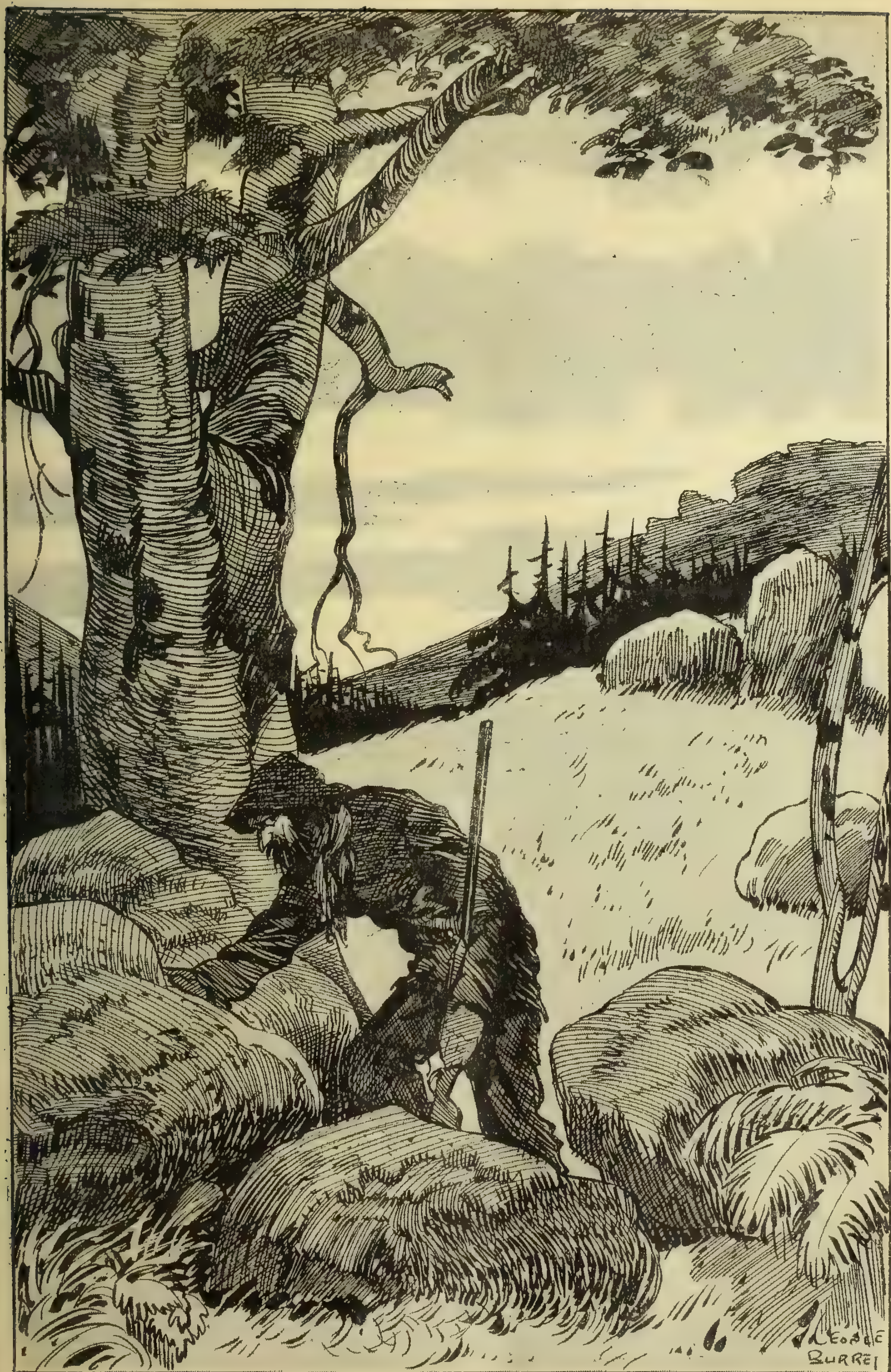
« Raconte-nous, raconte-nous donc! s'écria Claire. Tu vois, nous ne savons pas; alors nous ne pouvons pas comprendre...

— Jamais je ne pourrai... je n'en viendrai pas à bout ici, dit-elle avec émotion. Ces cris me torturent trop... et puis je ne sais pas dire... Mais si vous voulez, ce soir, je vous mènerai à la vieille maison abandonnée... C'est là qu'est le livre des légendes, et ce livre vous racontera tout cela bien mieux que moi. Et puis, au moins, là-bas, on n'entendra pas cette voix terrible...

— Est-ce qu'on l'entend de loin, Jacqueline?

— De partout... Ça dépend des jours... Des fois même on l'entend des fenêtres du manoir; mais où cela revient le plus facilement, c'est là-bas, près d'une source, dans un creux, pas bien loin de votre tente.

— Étrange, très étrange, » dirent les dames Desbois, qui ne savaient réellement plus que penser de cette affaire.



Il avait erré par les bois et les rochers, dans les endroits les plus sauvages.

Une étrange proposition.

Elles furent exactes le soir au rendez-vous fixé par Jacqueline. Aux premiers pas qu'elles firent dans le vieux manoir, elles poussèrent des cris d'admiration. Et, cette fois, la petite fille ne comprit rien du tout à leur émerveillement. Comment pouvait-on trouver quelque chose de beau dans ces anciens meubles tout rongés des vers? Mais ce fut bien plus fort lorsqu'elle eut fait entrer ses amies dans la petite bibliothèque de la tourelle et leur eut montré les livres...

« Mais c'est un trésor sans prix! s'écria Mme Desbois. Des bahuts authentiques, des éditions rares, des reliures inestimables! Oh! Jacqueline, tu as là une fortune! »

Pour toute réponse, la petite fille poussa devant les visiteuses un guéridon sur lequel se trouvait, ouvert à la bonne place, le livre des légendes... Les deux dames se mirent à lire ensemble, et Jacqueline alla se jeter sur un vieux pouf devant la petite fenêtre ogivale.

Elle demeura longtemps dans la même posture, perdue dans ses rêves, mais tout à coup une main douce vint lui caresser le front...

Elle se retourna. Mme Desbois et sa sœur étaient debout derrière elle.

« Eh bien, petite Jacqueline, dit la première, c'est une bien jolie légende...

— Bien triste, ajouta doucement Claire.

— Mais ce n'est qu'une légende, reprit Mme Desbois.

— Et une légende, ce n'est pas toujours vrai, » acheva sa sœur.

Jacqueline bondit.

« Alors! cria-t-elle en se tordant les mains, alors, ces cris et ces pleurs que vous avez entendus, ce n'est pas vrai, cela?

— Ma petite Jacqueline, ne te monte pas la tête là-dessus... Voyons, comment voudrais-tu arranger tout cela?

— Ah! je ne sais pas! je ne sais pas! cria l'enfant en se remettant à pleurer. Ce que je sais, c'est que je ne pense plus qu'à cela, c'est que je ne peux pas vivre avec ce pauvre roi Gros-Nez qui me regarde toujours avec ses yeux suppliants, avec ses plaintes que j'entends partout, partout, toujours, toujours...

— Eh bien, Jacqueline, tu dois connaître des fées, tu pourras retrouver cette couronne...

— Mais non, justement non! répéta plusieurs fois la petite fille en se promenant à grands pas dans la petite pièce... Non, non, mais, — et ce disant elle se rapprocha de Claire et la regarda droit dans les yeux, — mais, vous, Claire, vous qui n'êtes pas encore une grande fille, vous qui êtes riche, vous qui savez tant de choses... Oh! c'est à vous que cela revient...

« Oh! écoutez, ne me refusez pas! J'ai été une nuit chez M. le curé pour qu'il aille jeter de l'eau bénite sur le front du roi; mais il ne pouvait pas, il avait trop mal aux jambes, et il m'avait promis d'arranger tout ça quand il serait en paradis; mais voilà longtemps qu'il y est, et il n'a rien fait.

« Et j'ai si longtemps cherché à apercevoir la petite fille sur la montagne

pour venir chercher la couronne. Mais il n'en est point venu. Elles ne savent pas... Mais vous, vous, Claire, maintenant vous savez tout, cela vous sera si facile, si facile! Oh! ne me refusez pas... Moi, je n'en peux plus; je ne suis qu'une petite paysanne, une rien du tout... »

Claire fut tout émue devant la révélation de tout ce que contenait l'étrange petite âme de Jacqueline. Sa grande sœur s'était assise et se couvrait le visage de ses mains...

« Ma chère Jacqueline, dit enfin la jeune fille d'une voix mal assurée, je t'en prie, ne te mets pas dans cet état... Je t'assure, nous ferons, non, c'est-à-dire, je ferai tout ce que je pourrai... Mais, tu comprends, tout cela est si inattendu, je n'y suis en tout cas pas préparée... »

Jacqueline alors lui prit la main, l'amena près de la fenêtre ogivale, qu'elle ouvrit, et, lui désignant la face toute auréolée de clartés roses sous le soleil couchant, elle dit :

« Regardez, regardez-le, ce pauvre roi Gros-Nez, et dites-moi si vous pouvez demeurer là, rire, penser à autre chose, tandis qu'il vous regarde...

— Eh bien, Jacqueline, fit Claire après un moment de réflexion, c'est entendu, j'accepte, mais à une condition : c'est que tu essayeras d'abord. Je suis sûre que c'est à toi que les fées viendront. Tu rechercheras la couronne la première, et je t'aiderai, pour tout ce que tu voudras; mais c'est à toi que cela revient d'abord. Toi avant tout, et moi après pour te seconder. Sans cela, rien de fait!



« Des éditions rares, des reliures inestimables!... »

— Eh bien, si vous m'aidez, si vous m'encouragez, j'y arriverai peut-être.

— Certainement, Jacqueline. Aie bon courage. Va, tu réussiras, je te le prédis.

— Oh! merci, cria la petite fille. Je savais bien que... »

Un fracas terrible l'interrompit : son oncle Mathieu poussa furieusement la porte et se jeta dans la pièce. Il était nu-tête, tout pâle, hagard, et il brandissait les poings.

« Que faites-vous là? cria-t-il... Ah! mesdames, faites excuse; mais cette coureuse d'enfant qui a été absente tout le jour, voilà-t-y pas qu'elle vous fait la causette ici comme une dame!... Ah! fainéante! propre à rien! Est-ce que tu crois peut-être que ça les intéresse, ces dames, de voir ces bois rongés des vers! Allons donc, viens-t'en vite, que les vaches sont malades!

— Père Mathieu, dit calmement Mme Dubois, je ne veux pas que vous grondiez Jacqueline; c'est moi qui lui ai demandé de venir avec nous ce matin et de nous faire visiter cette maison ce soir...

— Ah! ben, alors... murmura l'avare en promenant de tous côtés ses regards soupçonneux.

— Allons, adieu, Jacqueline, crièrent les deux dames en voyant que son oncle l'entraînait. Nous rentrons aussi. A demain pour le lait!

— ... Tu en fais du propre! cria l'avare dès qu'il fut avec sa nièce hors de portée de la voix. Est-ce que tu es folle, de mener ces dames à la vieille maison?... Je te corrigerai, va, et tâche de pas recommencer... Ni toi, ni personne, tu m'entends, ne doit venir ici sans ma permission.

— Mais, mon oncle...

— Il n'y a pas de « mais, mon oncle »! C'est dit! Pour le moment, faut administrer une purge aux vaches... Je ne les trouve pas bien. Tu sais comment on fait. Moi, j'ai encore du travail... Ah! misère de misère! »

CHAPITRE VI

LA FÉE

L' « affût » du père Mathieu.

Il y avait déjà plus de quinze jours que les dames Desbois et leur fidèle miss habitaient sous la tente, et Mathieu Sylvestre s'étonnait de les voir demeurer si longtemps; mais, naturellement, trouvant son compte à leurs achats, il ne disait rien. Pour Jacqueline, le temps avait passé comme un rêve, et elle n'avait pas idée de redouter le départ de ses grandes amies.

Un matin cependant, elle sentit sa gorge se serrer en entendant ce que Mme Desbois disait à son oncle :

« Les nuits vont bientôt devenir longues et surtout fraîches à cette altitude; nous ne pourrons plus longtemps dormir sous notre tente!

— Ah! ben sûr... » dit évasivement le paysan.

Jacqueline s'avança, toute pâle :

« Vous allez partir! s'écria-t-elle en joignant les mains.

— Il le faudra bien, mon enfant, répondit Mme Desbois... Cependant, j'ai pensé à une combinaison. Le docteur nous a ordonné de passer l'hiver dans les montagnes, et nous pensions aller par là dans le Vercors; mais ici cela ferait encore mieux. Alors, écoutez, monsieur Sylvestre, j'ai eu l'idée de vous demander de me louer votre vieux manoir pour un an...

— Jamais de la vie! cria l'avare; puis, se rattrapant : c'est-à-dire, voilà, la bâtisse est quasiment démolie et faudrait des réparations... que je ne peux pas faire... je suis trop pauvre!

— Les réparations les plus urgentes, je m'en chargerais, Mathieu, et si vous voulez nous louer la maison à un prix raisonnable, je m'y installerai pour l'hiver avec ma sœur et Miss Floppet, et peut-être mon mari viendra-t-il nous y voir...

— Ah! M. Desbois?

— Mon mari voyage en Amérique, mais il doit venir dans quelques mois, ou l'année prochaine.

— Ah! bien, bien... Chacun ses affaires, n'est-ce pas? »

... La discussion sur le prix de location du vieux manoir fut, comme bien l'on pense, une véritable bataille. L'avare en voulait plus de dix fois sa valeur, et Mme Desbois, par principe plutôt que pour n'importe quelle autre raison, tenait à lui faire rabattre de ses prétentions exagérées. Ce fut une véritable joute oratoire, et Jacqueline passa par toutes sortes de transes chaque fois que, par feinte, Mme Desbois s'écriait qu'elle ne discutait plus et renonçait à son projet. Mais cela faisait aussitôt baisser un peu le chiffre de l'avare... En fin de compte, l'accord eut lieu.

« Eh bien, conclut Mme Desbois, nous allons nous y établir tout de suite;

nous habiterons les pièces les moins abîmées, pendant qu'on réparera le reste...

— Ah! non! cria Mathieu Sylvestre.

— Pourquoi non? Avez-vous quelque chose à y faire?

— Oui, oui, c'est-à-dire non... Enfin, pas avant demain; j'ai mes raisons, voilà tout!

— Bien, bien. Aujourd'hui, nous dirons au facteur de faire venir des ouvriers de Barbières. »

Que Jacqueline fut heureuse! Et dire qu'elle n'avait pas songé à ce départ possible, presque certain, de ses amies! Mais enfin, tout était arrangé, et elle était sûre maintenant que Claire et sa grande sœur allaient rester auprès d'elle durant de longs mois, peut-être toujours!

Mathieu Sylvestre, après le départ de Mme Desbois, parut fort préoccupé; il hochait la tête, il faisait des gestes, il se grattait l'oreille...

Après la soupe de midi, il décrocha son fusil et dit :

« C'est une bonne affaire, cette location; je m'en vas prendre un peu de bon temps, pour une fois! Je vas un peu à la chasse. »

C'était si peu dans les habitudes de son oncle de se réjouir en ne faisant rien que Jacqueline s'inquiéta. Était-il réellement parti pour la chasse? Et que méditait-il?


« Regardez-le, ce pauvre roi Gros-Nez! »

Mais à supposer qu'il eût eu quelque autre dessein que celui d'aller battre les bois, Jacqueline n'y pouvait rien. Elle rentra dans sa cuisine et se remit au travail.

Le soir, un peu après la tombée de la nuit, Mathieu rentra fourbu, sale, les mains déchirées par les épines... Mais il avait l'air content :

« Un beau coup pour ce soir, dit-il. Je vais prendre l'affût... »

Il repartit vers dix heures.

. . . .

En son âme pure et candide, jamais préoccupée d'intérêt ni d'argent, Jacqueline n'avait pas songé au trésor que l'avare avait dans un souterrain du manoir. Et c'était le souci terrible et poignant de son or qui avait assiégé le paysan toute cette journée.

Durant sa première course, avant la nuit, il avait erré par les bois et les rochers, dans les endroits les plus sauvages, les plus ignorés, les plus retirés du pays, cherchant une nouvelle cachette. Il ne voulait pas abriter son trésor sous son toit. Les avares ont de ces préjugés bizarres; il leur semble que tout le monde est à la recherche de leur bien, qu'on ne pense qu'à les voler... Et Mathieu Sylvestre, plus que tout autre, se méfiait du monde entier. Il se disait qu'on finirait par découvrir son or, si bien qu'il le pût cacher chez lui, et, ne pouvant accepter l'idée de le laisser dans le vieux manoir, il lui fallait trouver une bonne place.



Ce fut une véritable joute oratoire.

Ce fut difficile à trouver, mais enfin il pensa qu'il avait mis la main sur un bon endroit, et il revint en se frottant les mains...

« Si ces dames m'ont loué le manoir pour me voler, dit-il entre ses dents, c'est elles qui seront attrapées! »

Lorsqu'il ressortit la seconde fois, vers dix heures du soir, il passa son fusil en bandoulière et alla dans sa grange, où il se munit d'un grand sac vide.

Il se dirigea ensuite vers la grand'route, dans une direction opposée à celle du manoir, pour dépister les gens malintentionnés qui auraient eu l'idée de le suivre.

Après avoir fait quelques centaines de mètres sur la route, il se jeta dans les taillis, qu'il traversa avec grande précaution, s'arrêtant de temps en temps pour savoir s'il n'était pas suivi.

Il fit ainsi un long détour, toujours sous bois, car la nuit était passablement claire, et il ne voulait pas traverser les prés, de peur d'être aperçu de loin.

Il arriva ainsi au vieux manoir.

Depuis la nuit où il avait tiré contre le fantôme, il avait eu beaucoup d'inquiétudes à propos de son trésor... Plusieurs fois il avait été sur le point de le changer de place, de l'emporter, de l'enlever de cette vieille maison où l'on pouvait si facilement pénétrer, et s'il y avait renoncé jusqu'alors, c'était bien par manque d'autre cachette.

Il n'était plus revenu de nuit au manoir. Au fond de lui-même il n'était pas très rassuré, et il se représentait souvent la vieille maison comme un lieu de réunion d'esprits, de revenants et de sorcières... Il en avait mal au cœur, et, même pendant le jour, lorsque, à la dérobée, il s'en allait compter et recompter ses rouleaux d'or, il tressaillait chaque fois qu'un rat faisait craquer quelque fibre d'une vieille planche ou qu'un volet détaché gémissait au souffle du vent.

Ce soir-là, cependant, il n'avait pas trop peur. Il songeait avec satisfaction que son cher trésor allait sortir de ce maudit asile de chauves-souris; puis il escomptait le gain de la location du manoir... Il était content.

Il pénétra dans la maison, alluma une lanterne, descendit dans le caveau secret et se mit en devoir de mettre tout son or dans le sac qu'il avait apporté. Mais, ce faisant, il ne put résister au plaisir de compter encore et de faire reluire le métal jaune à la clarté de la lanterne... De temps en temps il mettait un rouleau dans le sac, en soupirant comme s'il eût décidé d'aller jeter le sac à la mer... Par instants il sursautait violemment... Les mille petits bruits d'une maison déserte, les sauts des souris, les crissements des vers du vieux bois, les gémissements des choses qui se disjointent et se déclouent, tout cela le faisait bondir... A un certain moment, il crut entendre des pas quelque part dans la maison, puis tout se tut. Il se remit à empiler l'or dans son sac. Mais il s'arrêta, saisi d'un tremblement convulsif. Cette fois, une voix, un imperceptible chuchotement qui paraissait partir de la cuisine... Il se sentit frissonner. Il alla à la porte de son caveau, l'ouvrit, regarda dans le couloir et l'escalier qui remontait vers la cuisine... Quoi donc?... N'était-ce pas une vague forme humaine qui s'esquivait, là-bas?

Il cria :

« Holà! Oh hé! Qui va là? »

Rien ne répondit.

Il haussa les épaules, dit entre ses dents :

« Je suis fou! »

Il revint à son or et dès lors ne s'attarda plus. Il remplit le sac, qu'il noua très soigneusement, remit son fusil en bandoulière, éteignit sa lanterne et l'abandonna, chargea le sac sur ses épaules et se dirigea à tâtons vers les escaliers. Il crut bien encore entendre quelques bruits de pas derrière lui, mais il pensa que c'était l'écho des siens, et il se hâta de sortir.

Son sac était fort lourd. Il le portait sur le dos, courbé en deux, et en retenait l'extrémité avec les deux mains.

Au dehors, le ciel commençait à se couvrir, et des nuages blancs venaient sous la lune et faisaient de grandes ombres mouvantes sur la montagne.

Une chouette hulula sous le porche.

Mathieu Sylvestre pressa le pas. Il se dirigea droit vers la montagne, qu'il se mit à gravir à pic entre des massifs de jeunes chênes, des broussailles, des ronces... Le sol de cette pente était jonché de pierres roulantes qui n'offraient pas de résistance et se dérobaient sous chacun de ses pas...



Le chemineau s'agenouilla auprès du corps, le massa, le frictionna.

C'est alors que son entreprise devenait difficile!

Ployant sous sa charge, il était souvent obligé de lâcher le sac d'une main pour attraper une branche d'arbre afin de se redresser ou de se hisser... Les rameaux qu'il écartait au passage revenaient derrière frapper son sac avec un bruit bizarre... Et, enfin, les oiseaux de nuit se mirent de la partie, effraies, chats-huants, hiboux; il semblait qu'il n'y avait plus que cela dans les bois... Les uns jetaient leurs cris perçants tout à côté du bonhomme hors d'haleine, les autres voletaient devant lui, et il sembla même que plusieurs venaient effleurer son visage, comme pour l'aveugler... Des ricanements étranges montèrent du ravin qui se creusait à sa gauche, et, tout à coup, se retournant inopinément, il aperçut une ombre mouvante qui le suivait... Cette ombre s'arrêta en même temps que lui... Il posa son sac et saisit vivement son fusil. Il mit en joue... L'ombre s'évanouit.

Alors, suant, soufflant, gémissant, prêt à rendre l'âme, l'avare reprit son sac et recommença à grimper. Il sortit des taillis et traversa de vrais champs de pierres roulantes qui semblaient de la neige sous la lune. Oh! que c'était lourd! Qu'il était fatigué, et surtout qu'il avait peur! peur d'être suivi, d'être volé, d'être assassiné, peur de tout...

Au bout de l'espace couvert de pierres se dressait un rocher flanqué des deux côtés d'arbustes épineux. Il fit un crochet pour contourner le rocher, mais en passant contre l'acacia sauvage qui avait poussé là, des épines entrèrent dans le sac; elles ne le déchirèrent pas, mais la frayeur de Mathieu fut si vive qu'il crut tout perdu; il chancela de douleur et tomba le nez contre le rocher avec son sac étroitement serré contre lui... Il ressentit une violente douleur à son bras gauche, puis il s'évanouit.

e chemineau est toujours là.

Vers trois heures du matin, cette nuit-là, Jacqueline fut réveillée en sursaut par des coups redoublés frappés à la porte. Elle eut très peur. Elle ne se leva

pas tout de suite, mais s'assit sur son lit et écouta. Les heurts continuèrent, puis une voix s'éleva :

« Hé! Jacqueline, c'est moi, le chemineau. On a besoin de toi; il est arrivé un accident à ton oncle! »

Jacqueline se vêtit à la hâte et descendit. Dans la cour, elle trouva le chemineau qui s'était muni de quelques grandes lattes et de cordes. Elle l'interrogea :

« Qu'est-ce qui est donc arrivé?

— Ton oncle est là-haut, évanoui à côté d'un gros sac! dit-il en désignant du geste un endroit escarpé de la montagne.

— Mais... je ne comprends pas ce qu'il faisait là...

— Ah! pour ça, petite, il faut connaître les mœurs des avares... Drôle de race! »

Jacqueline comprit tout à coup. Assurément, ce sac, c'était le trésor de son oncle, et il avait dû essayer d'aller le cacher autre part, puisqu'il avait loué le vieux manoir. A l'instant, tout s'expliqua pour la petite fille.

Elle marchait en silence derrière le chemineau, et elle avait assez de ses douloureuses réflexions sur les bizarreries de son oncle pour ne pas songer à s'étonner de ce que le chemineau eût si vite découvert Mathieu au milieu de la nuit, dans un coin désert de la montagne. Le valet Jolliet, que le chemineau avait appelé aussi, venait après elle.

Il fallut près d'une heure de marche pour atteindre l'endroit où l'avare gisait toujours à côté de son gros sac.

Le chemineau s'agenouilla à côté du corps, le massa, le frictionna, tandis que Jacqueline s'efforçait de lui faire absorber quelques gouttes de liqueur.

Au bout de quelques instants, Mathieu Sylvestre parut se ranimer. Il respira fortement plusieurs fois, puis tout à coup fut sur son séant :

« Que faites-vous là, tous? rugit-il. Vous voulez me voler? Ah! mais non, où est mon fusil?

— Votre fusil est bien où il est, dit le chemineau. Vous sentez-vous mieux?

— Toi, tu veux m'assassiner! cria encore l'avare. Ah! mon sac! mon sac! Rends-moi ce que tu y as pris, chemineau, ou je te fais mettre en prison!

— On ne vous a rien pris du tout, répondit le chemineau d'un ton bourru. J'ai été chercher Jacqueline et Jolliet pour qu'ils soient témoins... Allons, du courage! Qu'avez-vous de cassé?

— Mais rien du tout, fit l'avare en sautant sur ses pieds, tant cette idée seule lui faisait peur. Je n'ai rien de cassé, et je me demande ce que vous faites tous là... Je ne suis pas un enfant, et je n'ai pas besoin qu'on s'occupe de mes affaires... Tâchez de déguerpir tous au plus vite.

— Pas avant de savoir si vous pouvez marcher...

— Eh oui! je marche, et je peux même reprendre mon sac! s'écria l'avare au comble de la colère. Allez-vous-en, ou je vous casse les reins! »

Et en effet Mathieu se mit à marcher; il avait repris son sac, et, tout en boitant un peu, il s'éloigna à travers les taillis et disparut.

« Il a du courage, marmotta le chemineau. Enfin, il n'a rien de cassé, c'est l'essentiel, et il faut le laisser porter sa mitraille où il voudra... C'est égal, quand je l'ai vu évanoui, j'ai bien eu peur que ce ne fût plus sérieux. »

Il raccompagna Jacqueline jusqu'en vue de la ferme. Il était taciturne et songeur. La petite fille essaya à plusieurs reprises de lier conversation avec lui, mais il ne répondait que par monosyllabes. Ce ne fut qu'au moment de la quitter qu'il dit :

« Je ne te fais pas de grands adieux, Jacqueline, car je te verrai demain, j'espère... Mme Desbois m'a engagé pour lui aider à faire quelques gros travaux pendant quelques jours dans la vieille maison... »

[M]iss Floppet n'est pas rassurée.

Le lendemain matin, Mathieu Sylvestre vaqua à ses occupations ordinaires. Il boitait légèrement et il était d'une humeur exécrable. Il jura après ses bêtes, il trouva à redire au valet, il gronda Jacqueline, bref il s'en prit à tout le monde...

Et ce fut à ce moment que Miss Floppet vint demander à lui parler.

« Eh bien, quoi! que me veut-on? lui dit-il d'un ton à peine poli.

— Je été très effrayée, dit la bonne demoiselle... Je né vôlé pas aller habiter dans ce maison... Jé avé peur...

— Eh bien! n'y allez pas... Cela m'est égal. De quoi avez-vous peur?

— Des méchants esprits... Ce maison était spiritueuse... Je en été convainquioue... Elle été hantée...

— Pourquoi?

— Je voyé dans le milieu du nuit un lumière là...

— Vous avez eu la berlue!

— Comment vôs dites?

— La berlue! Vous avez rêvé!

— Jé né rêvé jamais... Je été très réveillée. Je été absolument certain... Ce maison été hantée... Par conséquence, jé né vôlé pas y aller...

— Si ça vous fait plaisir.

— Mais, je né comprené pas... Vôs devez défendre le maison de vô!



« Eh bien, quoi! que me veut-on? »

— Non, non, je ne la défends pas. Elle est hantée. Les sorcières et le diable en personne y viennent toutes les nuits... Que voulez-vous que j'y fasse? Et tâchez de faire bon ménage avec ça, si vous pouvez. Si vous ne pouvez pas, ils vous emporteront en enfer... En tout cas, assez causé; j'ai du bel ouvrage qui n'attend pas. Adieu, Miss Floupète! »

Et l'avare goguenard disparut dans sa grange.

Jacqueline riait sous cape. La bonne demoiselle était fort vexée. Elle avait eu très peur la nuit précédente, lorsque, en se réveillant par hasard au milieu de la nuit, elle avait aperçu, par l'entre-bâillement de l'ouverture de la tente, une lueur à une fenêtre du manoir. Elle s'était levée sans bruit, avait constaté que c'était bien une lumière qui brillait à cette fenêtre, et depuis lors elle agitait en elle-même la question de savoir si elle pourrait jamais aller habiter cette maison. En venant interviewer l'avare, elle espérait vaguement qu'il lui donnerait une explication logique de ce qu'elle avait vu... Mais, au lieu de cela, le bonhomme confirmait ses craintes! Elle ne saisit pas l'ironie qu'il y avait dans les paroles de son interlocuteur, et elle s'en alla toute contrariée.

Une fermière trop novice.

Pendant les deux jours qui suivirent, il y eut de nombreuses allées et venues entre la ferme et le manoir. Des ouvriers étaient venus de Barbières, et ils rajustaient les portes, reclouaient des meubles, consolidaient des chaises, remettaient des gonds aux volets, des vitres aux fenêtres... Le chemineau, qui semblait être devenu l'homme de confiance des dames Desbois, dirigeait tout cela et transportait des meubles de certaines chambres en d'autres, balayait les planchers, s'agitait beaucoup et de mille façons. Jacqueline ne put s'échapper qu'une ou deux fois pour aller contempler tout ce remue-ménage, et elle fut entièrement interloquée lorsque, à un certain moment, elle entendit Mme Desbois et le chemineau causer ensemble dans cette drôle de langue que ces dames appelaient l'*anglais* et qu'elle supposait toujours être le patois d'un pays fort éloigné...

Un instant plus tard, elle se trouva vis-à-vis du chemineau et lui demanda s'il avait été au pays des dames Desbois.

« Pourquoi cette question? fit-il.

— Parce que j'ai entendu que vous saviez leur patois.

— Oui, oh oui, j'y suis allé; je suis allé partout! »

Jacqueline se sauva vite, de peur que ses bêtes, qu'elle avait laissées dans le voisinage à la garde de Labri, ne s'égarent.

« Singulier chemineau! songeait-elle. Il n'a pas l'air d'un passant comme les autres. D'abord, il n'est pas parti, depuis le temps des foins qu'il est là. Puis, il paraît instruit de tout. Je sais bien que ça apprend, de voyager, mais les autres chemineaux qui venaient par là les autres années, quelle différence! »

Tout en monologuant de la sorte, Jacqueline rassemblait son troupeau et prenait le chemin de la ferme, lorsque Claire vint la retrouver.

« On ne me veut pas là-bas, au manoir, expliqua-t-elle. Et puis, tous ces arrangements m'ennuient. En attendant, je viens te voir...

— Vous trouverez-vous bien au manoir? interrogea gentiment Jacqueline.

— Oh! ce sera délicieux! Ces vieilles boiseries, ces voûtes, toutes ces choses du moyen âge! Jamais je n'avais rêvé d'habiter une maison vraiment ancienne. Ma sœur dit que cela vaut un livre d'histoire...

— Elle est bien savante, Mme Desbois?

— Oh oui, et elle m'apprend tous les jours quelque chose.

— Dans des livres?

— Quelquefois, mais surtout en causant, en me racontant.

— Que ce doit être amusant d'apprendre comme cela!

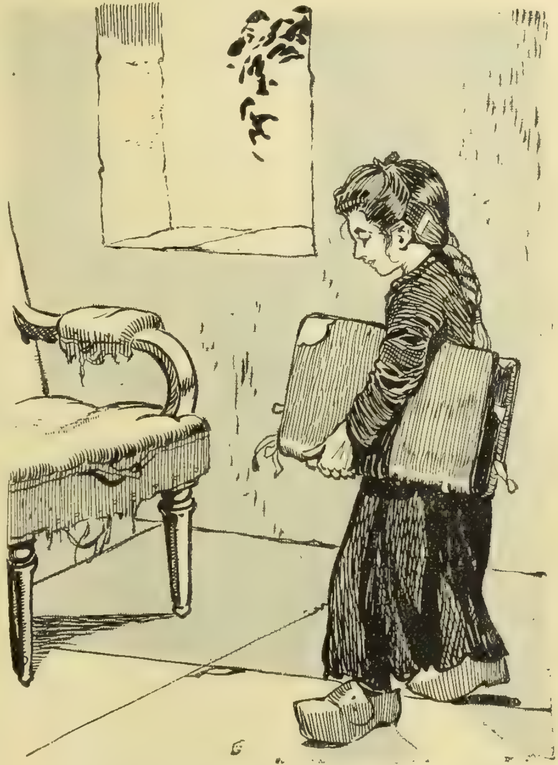
— Oh oui! Mais les livres ont du bon aussi. Ne les aimes-tu pas, Jacqueline?

— Oh! si!

— C'est vrai, que je suis sotte! A part ces vieux bouquins de légendes, tu n'as guère de quoi lire. Eh bien, Jacqueline, nous devons en recevoir une caisse énorme, un de ces jours, et je t'en prêterai, je te le promets.

— Oh, merci! Et pourrai-je aller vous voir quelquefois pour que vous m'expliquiez ce que je ne comprendrai pas?... car je suis bien bête...

— Ne dis pas ça. Tu es très intelligente. Quant à venir, mais bien sûr, viens tant que tu pourras... Et, écoute, il me vient une idée : moi aussi, je suis bête... Non, ne proteste pas, je vais t'expliquer : je suis bête, par exemple, pour ce qui concerne les choses de la campagne, les travaux d'une fermière, les soins de la basse-cour... Alors, en échange de ce que je t'expliquerai, tu m'apprendras tout ça, n'est-ce pas, veux-tu?



« A part ces vieux bouquins de légendes... »

— Comment! vous voulez apprendre à soigner les animaux? Mais ce n'est pas votre affaire! C'est bon pour nous autres paysans, pauvres gens...

— Tu dis des sottises, Jacqueline. Dans le pays de Miss Floppet et où je suis allée, il y a des jeunes filles très riches qui sont fermières... Il est vrai que ce sont de grandes fermes où tout marche à la mécanique; mais enfin il y a

de belles et riches jeunes filles qui s'en occupent, qui dirigent, tu entends; et moi, je voudrais bien apprendre tous ces secrets.

— Si vous voulez... Mais c'est une drôle d'idée...

— Et pour commencer tout de suite, tiens, je voudrais qu'aujourd'hui tu m'apprennes à traire...

— Comment! Vous ne savez pas traire! Mais c'est si facile!

— Facile pour toi, qui as toujours fait cela et vu comment on s'y prenait lorsque tu étais toute petite, mais pas du tout facile pour moi, qui n'ai que rarement habité la campagne. »

On arrivait dans la cour de la ferme, et les vaches, brebis, chèvres, rentraient toutes seules à l'étable, tandis que le chien, très affairé, faisait autour d'elles la mouche du coche et se donnait un mouvement endiablé, comme si rien n'eût dû marcher sans lui.

« Eh bien, dit Jacqueline, si vous voulez, nous allons essayer tout de suite. Je vais chercher mes seaux. »

Elle revint au bout de quelques minutes avec de grands seaux en bois blanc pourvus sur un côté d'un prolongement troué par où l'on passait la main pour les porter. Elle installa un de ces ustensiles auprès d'une vache.

« Tu vas traire là dedans, Jacqueline?

— Oui.

— Mais tes seaux ne sont pas propres!

— Oh si! je les ai passés sous la fontaine...

— Regarde, il y reste encore des traînées de lait desséché! Et tu sais, ça fait aigrir le lait frais que tu vas y mettre... Pour nettoyer ça, il faut y passer de l'eau bouillante...

— Ça me donnerait bien trop de peine!

— Non, pas tellement, et, en tout cas, tu aurais du lait véritablement pur et qui ne tournerait pas si vite...

— Qu'est-ce que ça fait, puisque c'est pour faire le beurre?

— Cela y fait beaucoup. D'abord, il y a cinq litres de lait pour nous, et nous nous demandions pourquoi nous étions obligées de le faire bouillir si vite : c'était parce que les ustensiles n'étaient pas propres. Ensuite, pour le beurre, il vaut beaucoup mieux que le lait reste non caillé le plus longtemps possible...

— Eh bien, je ne savais pas tout cela. J'y veillerai dorénavant. »

Jacqueline nettoya plus complètement ses seaux, puis fit une leçon en règle à sa nouvelle amie. Elle lui montra comment les bêtes se laissent traire très facilement si elles vous connaissent, ou bien si on les flatte un peu.

Claire essaya de presser les lourdes mamelles d'une des vaches, mais l'animal, impatienté et mécontent, manqua lui donner un coup de pied formidable, et tout le lait déjà tiré dans le seau fut répandu; la jupe de Claire en fut tout éclaboussée.

— Encore quelques essais, et vous vous en tirerez très bien, » s'écria Jacqueline en riant.

Claire s'essuya le visage, où du lait avait giclé, et se releva.

« Oui, dit-elle, et cela m'amuse beaucoup de faire la fermière. Maintenant que m'apprends-tu ?

— Je vais distribuer des glands aux porcs...

— Je t'accompagne. »

hounette est malade.

En passant devant les autres écuries, Chounette, entendant sa maîtresse, se mit à bêler désespérément.

« Tiens, qu'a donc ta chèvre aujourd'hui ? demanda Claire.

— Oui, je me le suis demandé ce matin. Elle est toute drôle aujourd'hui.

— Allons la voir, elle est peut-être malade... La chère Chounette ! Ah ! je comprends que tu l'aimes, cette bête-là ! Elle est aussi affectueuse et intelligente qu'un chien.

— Plus, » affirma Jacqueline avec chaleur.

Les deux fillettes entrèrent dans l'écurie et aperçurent la jolie chèvre blanche à demi étendue sur sa litière et les flancs énormes, distendus, comme si elle était devenue soudain hydropique...

« Mon Dieu ! cria Jacqueline, je vois ce que c'est maintenant; elle s'est gonflée !

— Oui, je vois bien qu'elle est gonfle comme un ballon...

— Ma pauvre Chounette ! s'écria Jacqueline en s'agenouillant à côté de sa chèvre, ma chère Chounette ! Qu'as-tu fait ? Comment t'es-tu gonflée ? As-tu mangé un mauvais champignon ou des nielles ? Oh ! que vais-je devenir sans toi ? »

Et la pauvre petite se tordait les mains de désespoir. Pendant ce temps, la chèvre tournait vers elle de bons gros yeux anxieux, comme pour la supplier de la guérir, de lui ôter son mal...

Jacqueline lui prit la tête entre ses mains et considéra longuement ces chers yeux intelligents où de jolies lueurs vertes et dorées brillaient étrangement, puis elle éclata en sanglots...

« Voyons, voyons, fit Claire, ne nous frappons pas ! Tu dois savoir ce qu'il faut faire dans ce cas-là.



Les jeunes filles aperçurent Chounette à demi étendue sur sa litière.

Réfléchis un peu, petite amie. Si on peut faire quelque chose, je suis là pour t'aider.

— C'est qu'il faudrait savoir avec quoi elle s'est gonflée, dit Jacqueline en se relevant. Si c'est avec des herbes vénéneuses, il faudrait lui chatouiller la gorge pour la faire vomir. Si c'est rien qu'avec de l'herbe fraîche... mais c'est impossible, puisqu'elle était enfermée.

— Mais non, pas si impossible que cela, riposta Claire, qui avait gardé toute sa lucidité d'esprit et ses facultés d'obvervation... Et tiens, qu'est-ce que je disais ? Regarde ce tas d'herbe... »

Elle désignait un gros tas de luzerne fraîche que Jacqueline avait déposée là pour le repas du soir de ses lapins. La chèvre, dans l'écurie, était parquée et séparée du tas de luzerne par une forte palissade... Mais il fut vite vérifié qu'elle avait réussi à jeter bas cette palissade, et comme elle n'avait pas été conduite aux champs ce soir-là, elle avait dû absorber durant la matinée une formidable quantité de luzerne...

Jacqueline sécha ses larmes et dit :

« Eh bien, puisque c'est ça, voilà ce qu'on fait d'habitude. On leur donne du pétrole et on les saigne... Ça les sauve toujours...

— Pouah! es-tu sûre? En tout cas, je peux t'aider à lui faire avaler du pétrole; mais pour ce qui est de saigner, je n'y connais rien!

— Si, si, aide-moi, ce sera fait à la minute, et ça la sauvera, » s'écria Jacqueline, qui avait dès lors repris toute son énergie.

Elle alla chercher un litre de pétrole à la ferme, et les deux gamines réunissant leurs efforts, l'une tenant ouverte la gueule de Chounette, l'autre tenant la bouteille, réussirent à faire absorber par la chèvre un tiers de litre du répugnant breuvage. Après quoi, sans plus perdre de temps, Jacqueline s'arma d'une mauvaise paire de ciseaux, et, tandis que Claire tenait la tête de la Chounette, elle lui fit une légère incision à chaque oreille; elle laissa le sang couler abondamment, puis pansa la plaie avec quelques feuilles de laitue...

Chounette se laissait tripoter comme une petite enfant lasse; elle sentait bien que sa petite maîtresse la soignait, et elle avait confiance.

Lorsque tout fut terminé, elle se laissa allonger sur une bonne litière de colza toute fraîche, ferma les yeux et, après quelques caresses de Jacqueline, parut s'endormir.

« Elle vivra! elle vivra! cria joyeusement la petite fermière en ressortant de l'écurie avec Claire. C'est à vous que je le devrai, car j'avais trop de chagrin pour penser à rien.

— Écoute, fit alors Claire. Ce sera tout fini entre nous si tu ne me tutoies pas comme moi je te tutoie. Je ne peux pas supporter cette différence. Jure-moi de me tutoyer dès maintenant, ou tu ne seras plus mon amie...

— Mais, dit Jacqueline toute honteuse, je n'oserai jamais !

— Si, si, essaye; c'est comme moi pour traire les vaches : il faut bien commencer ! »



Le soleil levant éclaira bientôt les pentes du Vellan.

Quelques jours plus tard, les dames Desbois étaient parfaitement installées au manoir. Ce n'avait pas été sans quelque résistance de la part de Miss Floppet, qui avait interrogé les ouvriers sur la réputation de la vieille maison. On lui avait confirmé que des lumières s'y voyaient pendant les nuits, que des voix et des sons étranges y avaient été entendus par des chasseurs et des braconniers, et la pauvre demoiselle se barricadait chaque soir dans sa chambre et ne dormait que d'un œil.

Malgré donc les dénégations que n'eût pas manqué de proférer Miss Floppet, on pouvait affirmer que le manoir était devenu une demeure suffisamment confortable. La grande cuisine aux dalles recouvertes d'un immense tapis était devenue une belle et claire chambre commune à la mode américaine. Un grand brasier dans la cheminée monumentale y entretenait une douce chaleur. Dans les coins, des chaises longues, des étagères basses garnies de livres, des guéridons, lui donnaient l'aspect cossu d'un hall de château. Deux escaliers s'y ouvraient, celui qui conduisait à la bibliothèque, — pièce à laquelle on n'avait rien changé, — et l'autre menant aux appartements supérieurs. Des tapis avaient été posés sur les marches de cet escalier, et une peinture claire avait été passée sur les boiseries... Ce qui remplit Jacqueline d'étonnement, ce fut d'abord, certes, l'aspect luxueux, clair, riant de l'ensemble, mais ce fut surtout de voir que tout cela avait été obtenu avec rien, ou presque rien. Quelques tapis, un peu de peinture et... du goût. Tous les meubles se trouvaient déjà dans la maison, et c'étaient des bijoux d'art ancien. Il avait suffi de les frotter, de les cirer et surtout de les remettre à leur place, de les disposer en vue du confort et de la commodité... Et en vérité là était tout le secret; mais encore ce secret était tout un art, et Claire, voyant que sa petite amie ne manquait pas de finesse, prit beaucoup de temps et de peine pour lui expliquer longuement tout cela.

« On peut si facilement faire des arrangements jolis et plaisants à l'œil en mettant de l'ordre, de la propreté et un peu d'idée personnelle dans les moindres choses ! lui dit-elle. Ainsi, je ne dis pas ta cuisine, où tu dois recevoir constamment des hommes qui reviennent des champs, mais ta petite chambrette, tu pourrais, si tu voulais, et sans rien acheter, la rendre aussi jolie que la mienne.

— Oh ! En tout cas, j'essayerai ! » cria Jacqueline, dont les yeux brillaient.

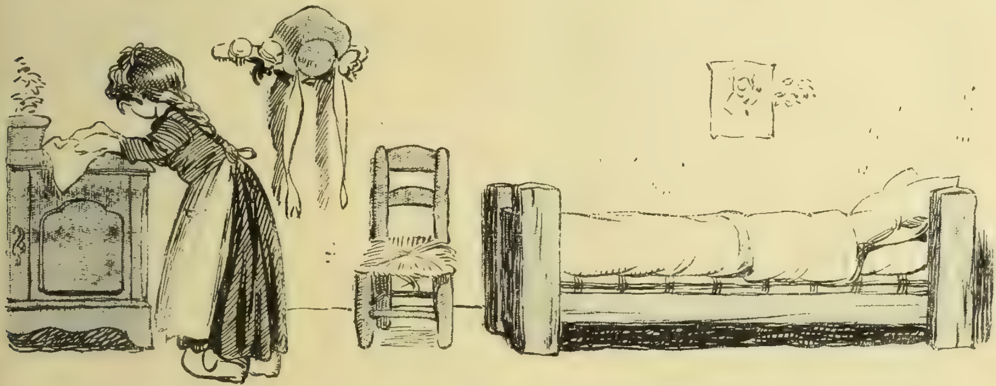
... Et ce fut en effet l'aube d'une vie nouvelle pour la petite fermière. Elle avait le goût de la propreté, le sens de l'ordre et l'amour des choses bien présentées; aussi lui suffit-il de quelques indications, de remarques qu'elle n'avait pas su ni pu faire toute seule, et elle se trouvait tout de suite sur la voie.

Elle commença par son petit réduit et en fit une charmante chambrette où il n'y avait plus de tas de linge sale dans les coins, où le plancher était lavé souvent à grande eau et où de jolies fleurs fraîches dans des pots mettaient une note gracieuse et accueillante.

Elle changea aussi de manière de procéder pour Georget, le laissa moins au lit et le tint plus propre... Bref, elle s'acheminait tout doucement vers une toute nouvelle conception des charmes que peut offrir une existence bien conduite, même quand on est petite fermière orpheline et pourvue d'un oncle avare.

Elle commença à lire beaucoup, sous la direction de Mme Desbois, qui lui choisissait de bons ouvrages destinés à lui développer l'esprit. Quant à son cœur, elle n'avait pas besoin de recevoir de leçons de personne; elle savait aimer, se dévouer, se sacrifier, et elle n'était jamais si heureuse que lorsqu'elle avait pu adoucir un chagrin, diminuer une peine...

C'était là précisément ce qui nuisait encore à sa joie : elle ne pouvait pas être complètement heureuse tant que Georget ne serait pas devenu un enfant



Elle commença par son petit réduit et en fit une charmante chambrette.

normal, et surtout tant que son idée fixe sur le roi Gros-Nez n'aurait pas reçu au moins un commencement d'exécution.

Depuis la scène qui s'était passée entre Mme Desbois, Claire et elle, au vieux manoir, elle n'avait pas osé reparler de la chose à Claire... Mais, malgré les écrasantes occupations de la petite fille, malgré ses soucis, ses ennuis et ses tristesses, ç'eût été la méconnaître de penser qu'elle pût oublier le rêve de toute sa vie.

Oui, elle y pensait toujours, elle sentait à certains moments qu'elle était spécialement chargée de ce soin et qu'en somme, malgré les promesses de Claire, c'était sur elle-même qu'elle devait compter si elle voulait enfin arriver à son but...

Et ainsi, elle cherchait toujours à s'isoler, à demeurer seule avec ses pensées, lorsqu'elle allait par la montagne garder son troupeau. C'était en particulier à la Petite Source qu'elle trouvait le plus de facilité à se perdre en longs songes tristes, en interminables méditations au sujet de la couronne perdue par le pauvre roi Gros-Nez.

Jacqueline entend une voix.

Ce fut en cet endroit retiré qu'une des plus grandes joies de sa vie lui vint, et cela se produisit sans qu'elle pût le prévoir ni le pressentir d'aucune façon.

Le vent avait soufflé toute la nuit, empêchant la formation de la rosée; aussi Jacqueline, réveillée avant le jour, avait-elle décidé d'aller, ce matin-là, garder son troupeau plus tôt que d'habitude, afin de gagner du temps.

Elle sortit dans la cour. Les étoiles tremblotaient encore dans le ciel, et une lueur rose s'épanchait entre l'échancrure de deux rochers vers l'Isère. Les bêtes rassemblées, l'enfant partit. On y voyait à peine, et tout paraissait étrange, extraordinaire. La lueur de l'aube s'agrandit dans le ciel apaisé... Jacqueline marchait en silence et comme oppressée par la solennité infinie de l'heure. Le vent ne soufflait plus. Tout paraissait comme lavé, rajeuni, vêtu d'une grâce toute neuve et indiciblement fraîche.

A la Petite Source, un brouillard mauve se tenait comme une colonne autour des arbres et des hautes herbes. Tout le reste des prés de ce vallon était d'un tendre vert, et les fleurs avaient des couleurs toutes nouvelles. Jacqueline fut saisie de respect. Il lui semblait qu'elle arrivait dans un monde inconnu. La teinte du ciel lui rappela celle d'une image du paradis terrestre qui se trouvait dans un vieux livre du manoir. Et ce creux solitaire au milieu duquel s'élevait le brouillard mauve était bien un petit paradis de pureté...

Jacqueline s'assit auprès du brouillard, et le silence immense de la montagne l'abreuva comme d'une eau magique... Elle se crut transportée dans un ciel sans borne où des anges venaient de passer, laissant des parfums imperceptibles et des traces de leurs pieds nus... L'air lui-même lui parut n'être plus qu'un souffle enchanté respiré par des créatures surnaturelles...

Et alors, un grand saisissement douloureux prit la petite fille à la poitrine. Dans le majestueux silence de la première aube, dans cette atmosphère si candide et blanche, dans ce monde où il semblait que plus rien de mal, ni de méchant, ni de sale, ne pouvait exister, la longue plainte du roi Gros-Nez était venue frapper ses oreilles...

Jacqueline s'agenouilla, joignit ses mains et tomba dans une profonde rêverie.

De toutes les forces réunies de son âme et de son cœur, elle appela les fées à son aide. Sa prière fut sans parole. Elle n'aurait pu, à cette heure extraordinaire, trouver les mots convenables, mais ce fut de tout son être tendu un immense élan, une volonté formidable, un cri silencieux, mais éperdu.

Alors les plaintes et les gémissements s'atténuèrent pour un moment. Jacqueline fit un effort désespéré au fond de son âme pour atteindre le grand rêve, pour toucher au but idéal... Autour d'elle, dans la clarté croissante, une présence divine semblait produire une majesté souveraine et partout flottante. Les oiseaux se mirent à jaser dans les arbres, des abeilles arrivèrent en chantant sur les premiers rayons d'or du soleil... Mille petits sons imperceptibles commencèrent à se faire entendre dans les herbes. La Petite Source,

comme endormie jusqu'alors, s'éveilla et se mit languissamment à égrener ses petites notes cristallines... La colonne de brouillard, restée immobile jusque-là, commença à se mouvoir lentement, offrant des parties brillantes, des volutes, des écharpes, des dessins fantastiques...

Jacqueline avait toujours l'esprit ardemment tendu vers son merveilleux désir, et alors une sorte de bourdonnement emplit ses oreilles; toutes les voix du matin, celles des oiseaux, des abeilles, des insectes et de la source, se fondirent ensemble, ne firent plus qu'un long chant sourd et vibrant... Puis, sur ce fond continu et monocorde, une voix grêle, presque imperceptible d'abord, prononça quelques mots hachés et étonnants... C'était une petite voix féminine, très douce et musicale, mais si fine qu'on aurait pu la prendre pour un crissement de deux tiges d'herbe frottant l'une contre l'autre, ou pour la friction des deux antennes d'un insecte...



Jacqueline, comme en extase, entendit la voix menue et charmante.

Mais Jacqueline, comme en extase, tous ses nerfs vibrants, entendit la voix menue et charmante.

Et la voix disait :

« C'est moi ! Je viens enfin, ô Jacqueline. Il y a longtemps que je t'attendais... C'est toi qui retrouveras la couronne... Nous t'aiderons toutes... Je suis la fée de la Petite Source... Toutes les fées t'aiment, ô petite fille des hommes, et nous sommes prêtes toutes à venir à toi, pour ta joie et pour sauver le pauvre roi Gros-Nez... Tu demandes où est la couronne? — Oui, je t'ai entendue, quoique tes lèvres n'aient pas prononcé un mot. — Hélas! nous ne savons pas encore où elle est, mais avec toi, et toi avec nous, nous la trouverons. C'est écrit.

« ... Courage, petite Jacqueline! C'est toi qui es désignée. Notre reine Rudiana l'a décidé.

« Tu demandes ce que tu dois faire maintenant? Il te faut rechercher tout de suite cette couronne. Nous t'inspirerons... Nous conduirons tes pas...

« Adieu, chère petite amie... Ne te désole plus. Je reviendrai te parler... »

La fée de la Petite Source.

Jacqueline, comme ravie au septième ciel, ne bougeait pas. Elle était devenue toute pâle; sa physionomie était empreinte d'une joie surhumaine, et ses mains crispées indiquaient la formidable émotion qui bouleversait son âme...

La voix grêle et limpide s'était tue depuis un instant... Alors Jacqueline eut un grand soupir, comme si elle sortait d'un rêve trop beau... Des larmes de bonheur jaillirent de ses yeux; elle leva les mains et cria :

« Oh! merci, bonne fée, merci d'être enfin venue! Vous m'avez parlé! Je ne veux rien de plus... si ce n'est pourtant vous voir... Ah! si mes yeux peuvent le supporter, montrez-vous à moi; apparaissez, apparaissez! »

Alors le soleil levant vint frapper la colonne de brouillard mauve, qui devint comme un bloc d'or un peu rose. Puis, sous les rayons blonds de l'astre, la colonne se disloqua, se brisa, s'émietta. Elle se fondit en d'innombrables petits flocons qui affectaient mille formes diverses : dentelles, volutes, spirales, sculptures fines, images délicates aux traits mobiles, déliés, qui se mêlaient, se confondaient, se renouaient de toutes manières. Entre toutes ces parcelles multiformes, la lumière neuve du jour fit étinceler des couleurs étrangement vives et diverses, et dans l'ensemble ce fut comme un arc-en-ciel vivant qui flottait aux branches et aux ramilles des saules...

Et soudain, au milieu de toutes ces brillantes draperies éparses, une forme féminine parut... C'était une petite personne au visage charmant : chevelure blonde, yeux bruns et rieurs, petit minois chiffonné et gracieux. Comme vêtement, des escarpins couleur d'herbe, bas roses, jupe violette semée d'étoiles d'or, corsage bleu avec des dentelles blanches d'une finesse extrême, chapeau aux larges ailes et posé un peu de côté...

La petite créature tenait à la main une baguette de jonc. Elle en frappa les eaux de la Petite Source, qui se mirent à bouillonner, à lancer des bulles, du gaz, de la fumée, comme elles n'avaient jamais fait... Mais à ce moment, un pan de l'arc-en-ciel vint se poser sur elle, et, sur un dernier regard tendre jeté à Jacqueline, la fée disparut.

CHAPITRE VII

UNE EXCURSION

acqueline part en expédition.

On était en août. Mme Desbois, sa sœur et Miss Floppet avaient déjà visité quelques-unes des curiosités les plus renommées de ce canton pittoresque du Dauphiné. Elles avaient été aux Grands et aux Petits Goulets, à la Goule Noire, à la forêt de Lente... Un jour, elles s'entretenaient devant Jacqueline de leur nouveau projet, qui était de faire l'ascension de la montagne d'Ambel, dont le sommet est un des plus élevés de ceux que l'on peut atteindre en un jour en partant de la ferme de Lacombette. En discutant les différents itinéraires possibles, elles se demandèrent si elles pourraient passer par Omblèze, où elles savaient qu'il y avait de célèbres gorges à visiter...

A ce nom d'Omblèze, Jacqueline sursauta :

« Oh ! s'écria-t-elle. Il y a foire après-demain à Omblèze, et j'y dois aller, sur l'ordre de mon oncle, pour m'enquérir du prix des bestiaux... vous comprenez, pour qu'il sache s'il doit mener ou non des bêtes aux autres foires de la fin de l'été, à la plaine... Ce serait donc si gentil si vous faisiez votre course ce jour-là... Nous ferions route ensemble jusqu'à Omblèze ! »

A ce moment, le chemineau arrivait. Il entendit les derniers mots de Jacqueline et y répondit à la place de Mme Desbois :

« Pourquoi rien que jusqu'à Omblèze ? Si tu as ta journée libre, tu n'as qu'à nous accompagner jusqu'à Ambel. Rien ne sera plus amusant pour toi... Je parie que tu ne connais pas cette montagne ?

— J'avoue que non, dit Jacqueline, toute joyeuse à l'idée de se joindre à l'expédition projetée !

— Pas plus que les Goulets, ni



Quelques-unes des curiosités les plus renommées de ce canton du Dauphiné.

les forêts de Lente et du Vercors, rien, quoi! Et ces gens sont tous comme ça! expliqua-t-il en se tournant vers Mme Desbois; ils ignorent toutes les beautés de leur propre canton, il faut que ce soient des étrangers qui les leur fassent connaître. Eh bien, Jacqueline, s'il fait beau, je te promets du plaisir... Je te montrerai en passant quelques petites choses qu'il ne te faut absolument pas ignorer!

— Vous viendrez aussi? interrogea joyeusement la petite fille.

— Oui! oui! fit le chemineau d'un ton rogue. Ces dames ont besoin de moi pour porter les provisions.

— Eh bien, c'est entendu, à moins que mon oncle ne m'ordonne de rentrer tôt! s'écria Jacqueline. A après-demain... si toutefois vous vous décidez à passer par Omblèze!

— On y passera, tu peux être tranquille! » affirma le chemineau.

La veille du grand jour de l'expédition, Jacqueline se préoccupa de ce qu'elle emporterait comme provisions de route. Elle savait que ses amies du manoir avaient l'habitude, en ces occasions, de garnir leurs havresacs de volailles, conserves, œufs durs et de semblables bonnes choses... Quant à elle, que pouvait-elle porter? Après mûre réflexion, elle se décida à tuer un pigeonneau qu'elle fit rôtir; elle garnit ensuite son petit panier d'œufs et de beurre. Ces préparatifs achevés, elle se coucha, dans l'attente de la belle journée qu'elle se promettait.

... A trois heures du matin, avant les premières clartés de l'aube, elle frappait à la porte du vieux manoir. Claire descendit la première, puis vint le chemineau porteur d'un énorme havresac, et enfin Mme Desbois et Miss Floppet, appuyées sur de grands alpenstocks. La lune, près de se coucher, éclairait les choses d'une pâle lueur cendrée, des étoiles peu nombreuses brillaient toutes vives dans le ciel clair. Les membres de l'expédition se souhaitèrent le bonjour à voix basse, comme si ce fût une cérémonie solennelle qui les rassemblât... C'est qu'à vrai dire il y avait quelque chose de mystérieux dans cette fin de nuit qui n'était pas encore une aurore et où cependant les ombres étaient moins épaisses et comme plus légères...

La petite troupe se mit en route; personne ne parlait. Des oiseaux encore endormis s'effrayaient à leur passage et s'envolaient subitement. Il semblait que les fleurs éparses le long du sentier fussent fanées et sans éclat; les pierres du chemin étaient plus foncées, et l'air était si vif que Claire et Jacqueline se mirent à courir pour se réchauffer.

Le ciel n'était pas encore doré à l'orient, que les excursionnistes atteignaient Léoncel.

« Il est dommage, dit le chemineau pendant que l'on traversait le village, que nous n'ayons pas le temps d'attendre la venue du jour, afin d'aller contempler une fois de plus le fameux Christ sculpté de l'église... Mais nous connaissons tous cette merveille, n'est-ce pas? »

Ses compagnes acquiescèrent. Seule Jacqueline baissa d'abord la tête, puis,

résolue à avouer son ignorance, elle leva vers le chemineau des yeux interrogateurs.

« Comment! dit celui-ci, qui s'attendait bien, au fond, à cette surprise chez la petite paysanne, comment! tu es de la paroisse et tu ne connais pas une œuvre d'art que l'on vient admirer de partout! Eh bien, il s'agit d'un Christ sculpté sur bois par un merveilleux artiste inconnu, du temps où l'abbaye de Léoncel était florissante. Cette œuvre d'art est digne d'admiration, parce qu'elle montre la science, le labeur, la foi de ces bons moines... Et sais-tu, Jacqueline, que les étrangers ont offert d'acheter ce bout de bois et en auraient donné cent mille francs? Mais l'État a refusé avec raison, ne voulant pas que ce chef-d'œuvre sortît de France. Tu vois, Jacqueline, que tu as souvent passé près d'un bien gros trésor...

— Oh oui! fit Jacqueline avec conviction. Il faudra que vous me prêtiez des livres sur l'histoire du Dauphiné, et principalement du Vercors, n'est-ce pas? J'aime tant mes chères montagnes que je veux savoir tout ce qui les concerne!

— Sans compter qu'elles ont un joli nom! s'écria Claire. Montagne du Matin! Et Vercors! C'est tout à fait pittoresque! »



« Du temps où l'abbaye était florissante... »

Tout en devisant ainsi, les excursionnistes avançaient sur la route qui traverse de grasses prairies dominées à gauche par les monts de la Sausse. Le soleil levant éclaira bientôt devant eux les pentes du Vellan, et ils arrivèrent au hameau de la Vacherie, qu'ils traversèrent sans s'arrêter. Aux premières maisons, ils quittèrent la grand'route et s'engagèrent dans un chemin plus étroit, rocailleux et raide, qui suit la petite vallée du Cochère... Le chemineau expliqua qu'Omblèze était situé droit à leur gauche, derrière les escarpements de la montagne de Bouchère, qu'il leur fallait contourner pour suivre un chemin frayé.

« Bien souvent, dit-il, j'ai traversé ces monts, escaladé ces rochers et gravi ces pentes sans sentier tracé... Et je sais par expérience que c'est une rude affaire.

— Vous connaissez donc tout le pays? interrogea Jacqueline un peu surprise.

— A peu près, déclara le chemineau. J'ai fait le braconnier dans toutes ces montagnes quand je n'avais pas dix ans... J'en ai suivi tous les replis, j'ai observé tous les animaux, gibier ou non, qui y vivent, et ils ont des mœurs bien amusantes... »

Les huit kilomètres qui séparent la Vacherie des gorges d'Omblèze furent rapidement couverts. Le chemin descendait, la fraîcheur du matin régnait encore, et les propos du chemineau aidaient à faire passer le temps. On arriva aux bois sauvages qui couronnent les gorges; le sentier s'y engagea. Dans un abîme vertigineux, au fond du ravin sombre, on entendait bouillonner les eaux sans cesse en furie de la Gervanne. Le chemin zigzaguait aux flancs de la crevasse; on fut vite arrivé au bord de l'eau. Là, le spectacle était impressionnant : on se serait cru au fond d'un grand et long puits où il n'y avait qu'à peine la place de la route et de la rivière; et de droite et de gauche des rochers à pic se dressaient... Quelques rares plantes croissaient dans les fentes et les interstices de la pierre, mais sur les surfaces polies et rongées par les eaux, ce n'était que le roc nu surmonté en son sommet d'une épaisse couronne d'arbres... Par endroits, c'est à peine si l'on apercevait le ciel entre les deux rangs de feuillages qui s'étendaient là-haut à une hauteur vertigineuse...

Ce fut avec un certain soulagement que Claire et Jacqueline sortirent de l'étroit et sombre défilé. Au delà des gorges, la vallée de la Gervanne s'ouvre, tourne et remonte vers le nord au milieu d'une jolie vallée en partie cultivée. Le chemineau montra les montagnes de Bouchère qui se dressaient maintenant à leur droite; mais ce qui attirait le plus leur attention à tous, c'était l'imposante chaîne d'Ambel, qui avait été jusqu'alors cachée à leur vue, quoique plus haute que les montagnes environnantes, parce qu'ils avaient constamment longé des vallées étroites et profondes. A deux kilomètres d'Omblèze, ils aperçurent sans obstacle à leur droite le premier sommet de la chaîne qu'ils avaient l'intention d'escalader ce même jour, mais ils durent bientôt détourner leurs regards des belles pentes gazonnées de la montagne, car ils entraient dans le village d'Omblèze, où avait lieu la foire la plus importante de l'année.

Mais ce n'était pas une foire de ville avec chevaux de bois, carrousels, charlatans et baraques... Il y avait seulement deux ou trois petites boutiques en plein vent; quelques marchands d'étoffes et faïenciers avaient ouvert leurs voitures en guise de boutiques, et un petit bazar ambulant sur deux roues passait à travers la foule. Les paysans cependant se pressaient nombreux dans la rue du village. Leurs bestiaux à vendre étaient attachés par groupes, et les revendeurs, les maquignons, les bouchers, parlaient haut, gesticulaient et faisaient sonner leurs bâtons sur le sol en discutant les prix.

Jacqueline laissa ses compagnons choisir des cartes postales dans une petite boutique, tandis qu'elle se mêlait aux groupes des paysans pour écouter

les termes des marchés qui se faisaient... Elle fut bientôt fixée. Les acheteurs et vendeurs discutaient à voix assez haute, et les maquignons annonçaient dans tous les groupes les cours du bétail. La petite paysanne rejoignit donc ses compagnons, et ils sortirent tous du village après avoir fait une ample provision de cartes illustrées représentant les sites des environs.

La montagne d'Ambel.

Au delà d'Omblèze, le chemin continuait à remonter la vallée de la Gervanne, mais les excursionnistes ne le suivirent que pendant quelques minutes; ils s'engagèrent presque aussitôt sur un sentier qui grimpait à leur droite à travers les vastes pâturages qu'ils ne devaient plus quitter jusqu'au but de leur course. Bien que ces pâturages et le sentier qui les traversait fussent en pente, le voyage devenait dès lors délicieux. La matinée, encore peu avancée, était douce et belle. La journée promettait d'être chaude, mais en s'élevant au-dessus de la vallée et à mesure que l'on montait vers Ambel, une fraîcheur nouvelle passait dans l'air; les prairies, déjà hautes après la première coupe, étaient tout embaumées de fleurs de montagnes.



Les paysans se pressaient dans les rues du village.

D'Omblèze à Ambel, il n'y a pas quatre kilomètres, mais la pente est fort rude par instants; aussi les promeneurs, voyant qu'ils avaient encore largement le temps d'arriver au sommet avant midi, ne se hâtèrent-ils pas trop et purent ainsi jouir tout à leur aise des charmes de leur ascension. A mi-chemin du sommet, ils arrivèrent au hameau d'Ambel, où ils se munirent d'eau fraîche, et, après une courte halte, ils s'élancèrent à l'assaut de la montagne. D'immenses troupeaux étaient répandus dans les prairies... Les vaches, après avoir brouté une partie de la matinée, avaient choisi le lieu de leur sieste, où, paresseusement couchées, elles ruminaient interminablement.

De nombreux sentiers s'entre-croisaient au flanc des pâturages, mais la petite troupe, dédaigneuse maintenant des chemins battus, traversa gaiement les prés pour atteindre plus tôt le sommet de la chaîne d'Ambel. Ce point est loin d'atteindre la limite des glaces éternelles; il n'a pas dix-huit cents

mètres d'altitude, mais par sa position au cœur du Vercors, entre les forêts de Lente et du Vercors, dominant d'un côté toutes les montagnes occidentales de la Bouchère, de la Raye et du Matin, de l'autre la profonde vallée de la Sure, affluent de la Drôme, on y jouit d'une vue très vaste et surtout très pittoresque sur les océans de verdures, bois et prairies qui l'entourent de toutes parts.

Les voyageurs demeurèrent longtemps en contemplation devant le merveilleux paysage vert et bleu déroulé à leurs pieds sous l'ardente lumière du soleil d'août.

« Quand on voit un tableau d'un vert trop brillant et cru, on dit que ça sent les épinards! s'écria Mme Desbois. Et cependant, voyez, en voilà un tout naturel, et j'ai la faiblesse de trouver cela beau!

— Entre l'art et la nature il y a encore une belle différence, dit le chemineau en secouant la tête. C'est comme ces cloches de vaches qu'on entend par instants vibrer dans l'air limpide... Eh bien, on en a tellement abusé dans les poésies, que ça semble rococo d'en parler... Cependant, écoutez cela : moi, j'ai la faiblesse de trouver cette musique divine. »

Jacqueline ouvrait les oreilles. Elle avait déjà lu quelques bons livres prêtés par ses amies, elle comprenait ce qu'elles venaient de dire, mais elle était fort surprise d'entendre le chemineau parler ainsi! Elle garda pour elle son étonnement cependant, se réservant d'élucider ce mystère en questionnant Claire ou le chemineau lui-même... Elle pensa pour le moment que cet homme n'avait pas toujours été ce qu'il était, et que peut-être, dans sa jeunesse, il avait été d'une classe sociale bien plus élevée que ce qu'on aurait pu croire.

Un peu avant midi, les promeneurs affamés déballèrent leurs provisions. Ils s'étaient assis à l'abri d'un bouquet de pins, et sur la large nappe étendue sur l'herbe au milieu d'eux, les victuailles, conserves, volailles, œufs, furent servis...

« Ah! s'écria Mme Desbois, que tous ces mets simples paraissent savoureux quand on s'est levé avant l'aube et qu'on a escaladé des montagnes pendant six ou sept heures de marche! Encore un plaisir excellent dont le goût se perd de nos jours. On excursionne en automobile... On ne s'arrête qu'aux bonnes auberges, on a l'estomac malade, on veut être richement servi! Ah! ces pauvres gens, qui n'ont pas eu la joie d'agir, de se dépenser, de se fatiguer physiquement! Ils ne seraient pas si difficiles s'ils faisaient à pied la moindre petite ascension!

— Ceci est tout à fait judicieux, remarqua le chemineau; mais comme je vois qu'il ne reste miette du festin, je propose qu'en prévision de la course du retour nous nous reposions et dormions quelque peu. »

Prêchant d'exemple, le chemineau s'en alla s'étendre à l'ombre d'une haie, mit son chapeau sur ses yeux et ne tarda pas à s'endormir.

Les dames l'imitèrent, mais Jacqueline n'avait pas sommeil. Tandis qu'étendue sur le dos elle cherchait en vain à s'endormir, ses pensées agiles tourbillonnaient dans sa tête comme si elle avait eu la fièvre.

Alors, se levant doucement, elle alla s'asseoir au sommet d'un rocher qui se dressait à quelque distance, et elle chercha à bien remplir ses yeux du spectacle incomparable qui s'offrait à elle. Elle suivit du regard le vol plané de grands oiseaux, qui tournoyaient lentement dans le ciel. Elle écouta les sonnettes des vaches paisibles et les chants des bergers... Et il lui vint une grande et bizarre émotion; des larmes jaillirent de ses paupières, et elle se sentit une grande peine au fond du cœur... Ah! non, elle n'enviait pas les riches personnages qui courent comme des fous sur les routes, entourés de nuages de poussière, mais elle enviait le sort de ces bergers indolents qui jouaient de leurs pipeaux, en considérant d'un œil morne et indifférent le ciel et la terre éployés à leurs pieds.

« Falloir retourner sur ma montagne pour travailler à la ferme, se disait-elle, tandis que ces bergers n'ont pas de terre à cultiver, pas d'oncle avare, pas de frère infirme, pas de fumier à enlever des écuries! Rester tout le jour là sur l'herbe! Quel bonheur ce serait! »

Le chemineau, réveillé aussi, la regardait de loin. Il dut lire son chagrin sur sa physionomie et en comprendre la cause, car il s'approcha de l'enfant et lui dit doucement :

« J'ai été berger sur ces montagnes pendant quelques mois, et c'est un sale métier! »

Ces paroles contrecarraient si vivement et si à propos les pensées cachées de Jacqueline, qu'elle sursauta autant d'étonnement que de dépit.

« Et pourquoi avez-vous trouvé ce travail un sale métier? interrogea-t-elle d'un ton un peu boudeur.



Elle n'enviait pas les riches personnages qui courent comme des fous sur les routes.

— Tu ne te figures pas du tout ce qu'ils ont à faire... En ce moment, ils sont mollement étendus sur l'herbe comme les bergers des images, mais cela ne leur arrive pas souvent, va! D'abord l'été est bien court, et l'hiver, que crois-tu qu'ils fassent? Ou bien ils redescendent dans la vallée et se louent comme

garçons de ferme, ou bien ils restent dans ces misérables cabanes où ils n'ont presque pas de bois pour se chauffer, où ils sont bloqués par les neiges, pêle-mêle avec le foin et les quelques bestiaux qui restent ici. En été, leur travail commence ; il leur faut traire je ne sais combien de vaches chacun, le matin et le soir... Ils s'attachent un escabeau et vont de vache en vache pendant des heures et des heures, depuis l'aube jusqu'à dix ou onze heures. Ils sont alors perclus et tout endoloris de fatigue. Néanmoins, il leur faut recommencer le soir. Et puis les bestiaux qui s'égarent, les courses interminables dans la nuit, par les grands orages qui s'abattent si souvent sur ces sommets ! Leur nourriture, un pain noir et si dur qu'il faut le briser à coups d'énormes pierres. Leur lit, un peu de foin. Leur salaire, rien ou presque. Ah ! je t'assure que, pour moi, j'en ai eu bien vite assez !

— Et moi qui les enviais tout à l'heure ! dit Jacqueline en toute franchise.

— Ah ! Jacqueline, garde ton envie pour d'autres. Je sais que tu n'es pas des plus heureuses, oui, je ne le sais que trop, mais encore il existe des jeunes gens plus malheureux que toi, je t'assure ! »

Jacqueline, toute réconfortée, se jugea dès lors moins à plaindre et se remit à rire en babillant avec son grand ami, en attendant le réveil de Mme Desbois.

Égarées.

... Vers deux heures de l'après-midi, tout le monde se retrouva debout et prêt à fournir joyeusement les dernières étapes. Avant de quitter le sommet, le chemineau expliqua en gros quel itinéraire ils allaient suivre pour le retour. Il ne s'agissait pas, en effet, de retourner dans la vallée d'Omblèze pour revenir par le même chemin, mais le chemineau comptait les guider par des sentiers et des routes forestières tout droit à Léoncel. Il montra à l'ouest le roc de Toulouse qu'ils allaient contourner en repassant par le village d'Ambel ; au delà, entre les montagnes de Bouchère et de Comblézine, ils devaient franchir le col de la Bataille, puis, en traversant un coin de forêt, aller rejoindre le chemin vicinal de Bouvante à Léoncel. Leur guide leur montra au loin les montagnes du Matin où ils devaient retourner et qui semblaient alors reculées à l'infini, au bord de l'horizon...

« Ce n'est pas si loin qu'il le semble, s'écria le brave homme. Rappelez-vous que, pour venir ici, nous avons passé par Omblèze et que le retour sera un peu plus court. Du reste, en montagne, ce qui semble près est loin, et ce qui paraît loin est près... pas toujours, mais bien souvent. Jacqueline doit le savoir. Et maintenant, en avant ! »

Jusqu'au hameau d'Ambel, la descente à travers les prés ne fut qu'un jeu. Les sentiers étaient si entre-croisés et zigzaguants, l'herbe était si douce à fouler, la pente était si engageante que les deux jeunes filles, Jacqueline et Claire, se mirent à courir comme des folles. Une fois lancé, à la descente, on ne s'arrête plus, et en quelques minutes elles furent à bonne distance. Elles s'arrêtèrent au fond du repli de l'autre côté duquel se trouve le hameau d'Am-

bel; mais, voyant leurs compagnons encore engagés assez loin dans la descente, elles se remirent en marche jusqu'aux maisons.

Là, plusieurs sentiers s'offrirent à elles. Pour ne pas se tromper de direction, elles consultèrent un petit berger qui les contemplait en ouvrant à la fois la bouche et les yeux comme s'il n'eût jamais vu un être humain de sa vie... Elles lui demandèrent quel sentier il fallait prendre pour aller passer au col de la Bataille, mais elles eurent le tort d'ajouter qu'elles voulaient de là aller rejoindre le chemin de Bouvante à Léoncel... Le pâtre, à l'esprit obtus, dut faire confusion au milieu de ces noms; néanmoins il leur indiqua avec assez d'assurance une étroite piste qui descendait dans les pâturages, vers leur droite. Elles s'y engagèrent sans aucune méfiance et, se voyant en haut d'une belle pente, elles s'y lancèrent de nouveau de toute la vitesse de leurs jarrets.



« Dans ces misérables cabanes où ils n'out presque pas de bois pour se chauffer... »

« A qui sera le plus tôt à ce grand frêne! » criait Jacqueline.

Et la course reprenait de plus belle.

Elles s'amusèrent ainsi fort longtemps. Mais enfin, un peu lasses et très essoufflées, elles se jetèrent tout à coup dans l'herbe, et Claire s'écria :

« Maintenant, assez joué! attendons les autres. Nous avons bien gagné un bon et long repos! »

Elles s'assirent alors plus commodément et se mirent à causer de mille choses : des soucis de Jacqueline surtout, de l'état de santé de Georget, du grand frère de la petite fille qui n'était jamais revenu au pays, quoiqu'il eût écrit... Et le temps passait ainsi sans qu'elles s'en aperçussent. Tout d'un coup cependant Claire se releva; un nuage d'inquiétude parut soudain dans ses jolis yeux vifs :

« Ils sont bien longs à arriver! dit-elle.

— Ils ne tarderont sans doute pas, » répondit Jacqueline sans bouger.

Les deux amies se turent alors, prêtant l'oreille pour saisir au loin les bruits de pas ou de voix de ceux qu'elles attendaient. Mais elles n'entendirent que le souffle du vent dans les arbres, le ronron des abeilles et des guêpes, le



Elles consultèrent un petit berger.

coup mat d'un pic-vert qui frappait au loin sur un tronc d'arbre.

Ce fut alors au tour de Jacqueline de se sentir inquiète. Elle se leva, chercha un endroit un peu découvert d'où elle pût voir au loin, examina tous les points de l'horizon.

« Je ne sais que dire, déclara-t-elle. Je ne connais pas du tout ce pays. Je n'y ai jamais passé. Seulement, il me semble que le chemineau avait dit que nous aurions une bonne montée à faire pour franchir le col de la Bataille, et je n'aperçois pas que notre sentier se dirige vers une pente quelconque ; il continue plutôt à descendre...

— Et puis, s'écria Claire après avoir observé le ciel, Léoncel est à l'ouest d'Ambel..., et regarde : notre sentier se dirige franchement vers l'est.

— Comment vois-tu cela ?

— Mais parce que le soleil descend là-bas, du côté opposé. Tu vois bien.

— Oui... et qui plus est, cela prouve qu'il est tard.

— Nous avons dû nous égarer.

— A moins que ce ne soient nos compagnons.

— Oh ! pour cela non, riposta Claire, le chemineau connaît toutes les pistes de ces montagnes. C'est nous qui nous sommes trompées.

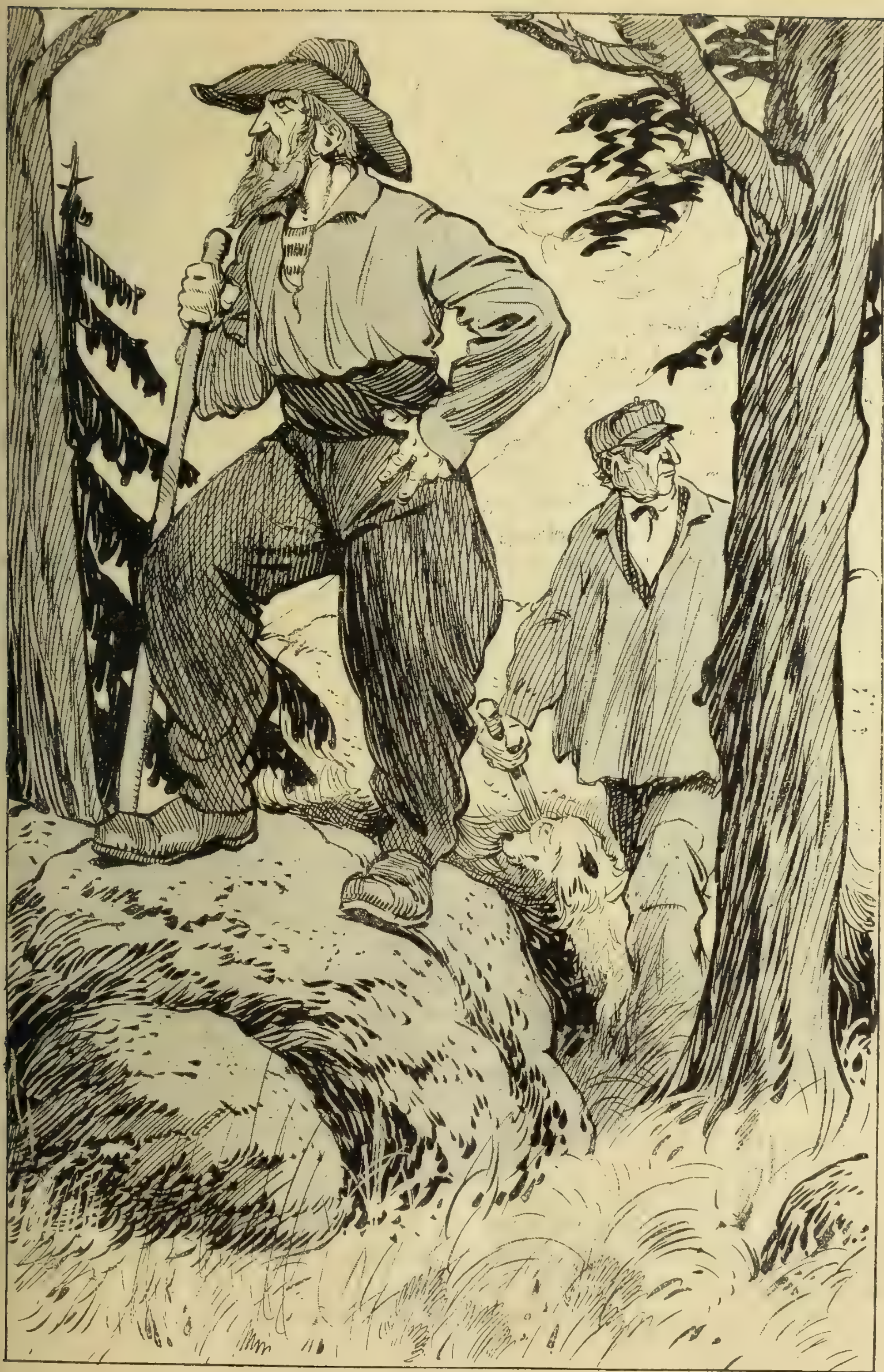
— Quoi qu'il en soit, dit Jacqueline, je crois que nos compagnons nous auraient rejointes depuis longtemps si nous avions suivi le même chemin... Cela, c'est hors de doute, mais que faire ?

— Je suppose qu'il nous faut continuer... Nous arriverons bien quelque part...

— Je ne sais trop, dit Jacqueline. Ces parages ne sont pas très habités, et nous pourrions bien être exposées à marcher longtemps, toute la nuit peut-être, sans trouver une ferme.

— Eh bien, retournons à Ambel. Là au moins on nous dira ce qui en est, » dit Claire.

Les deux amies adoptèrent ce dernier parti ; elles rebroussèrent chemin et remontèrent gaiement la pente qu'elles venaient de descendre.



Le chemineau avait suivi leurs traces.

Tous les malheurs!

Elles cheminèrent ainsi pendant une bonne heure, tantôt escaladant des hauteurs, tantôt suivant des crêtes, tantôt redescendant dans des ravins. Les sentiers s'entre-croisaient dans un tel réseau qu'il aurait fallu sans doute passer des mois dans le pays pour les bien connaître, et ils se ressemblaient tous, passant à travers de grandes prairies, longeant des bois, bordés de haies...

Les deux amies commençaient à s'inquiéter sérieusement. Leurs forces étaient presque à bout, elles sentaient leurs jambes plier sous elles, et des douleurs d'abord sourdes, puis de moment en moment plus aiguës, se firent sentir à leurs genoux. Et enfin, elles étaient tenaillées par la faim, elles songeaient en soupirant aux bonnes choses qu'elles avaient dévorées au repas de midi... Ah! si elles avaient su, elles en auraient bien conservé une partie pour les mauvaises heures qu'elles passaient maintenant! Cependant il fallait marcher, avancer à tout prix. Elles n'espéraient plus retrouver leurs compagnons, rentrer chez elles ce soir-là, et elles n'avaient plus qu'une ambition, qui était de trouver une ferme où elles pourraient manger quelque chose et dormir pendant la nuit, qui n'allait pas tarder à tomber.

Elles avaient pénétré depuis quelque temps dans une région beaucoup plus boisée que celles qu'elles avaient parcourues jusqu'alors; de grands arbres en fourrés épais s'élevaient de toutes parts autour d'elles, et leurs branches se croisaient au-dessus du sentier... Tout d'un coup le chemin bifurqua. Les deux amies s'arrêtèrent, autant par fatigue que par indécision.

« Allons-nous tirer à la courte paille? dit Claire, s'efforçant de plaisanter.

— Ah! répondit Jacqueline, je n'en sais rien! Ce que je sais, c'est que j'ai bien envie de passer la nuit sur cette mousse...

— Ah! non, s'écria Claire avec effroi. J'aime bien la campagne, mais pas jusque-là. Pense donc, si tu t'éveillais en sentant des serpents, des araignées, des chenilles, te passer sur la figure! Allons, quel chemin prenons-nous? Droite? Gauche?

— J'allais proposer d'en prendre chacune un, mais, avec la nuit qui vient, il vaut mieux ne pas nous séparer. »

Jamais Jacqueline ne fut si bien inspirée : en effet, peu d'instants après, en heurtant une racine d'arbre presque invisible sous un amas de petites plantes, Claire tomba. Jacqueline courut à elle pour l'aider à se relever, mais lorsque son amie fut debout, elle poussa un grand cri de douleur et s'affaissa de nouveau...

« Oh! que j'ai mal à la cheville! gémit la pauvre Claire. Je ne puis plus appuyer le pied!

— Tu dois t'être foulé la cheville?

— Je ne sais pas, mais c'est fini, dit Claire en éclatant en sanglots, je ne pourrai plus faire un pas. Il te faut me laisser là et aller chercher du secours. Oh! que j'ai mal!

— Ah! non! Je ne t'abandonnerai pas... Oh! bonheur!

— Quoi?

— J'aperçois là, à quelques mètres, une source, là, dans ce creux... Je vais t'y porter; tu y baigneras ton pied, et ça te soulagera en tout cas! »

Et Jacqueline fit bravement ce qu'elle avait dit. Elle porta littéralement son amie sur un espace d'une cinquantaine de mètres, jusqu'au bord d'une source qui naissait là, au pied d'un arbre vénérable, et s'en allait en un petit ruisselet se perdre dans les bois. Claire se déchaussa et trempa son pied enflé dans l'onde fraîche... La douleur cessa presque aussitôt, mais dès qu'elle retirait le pied, la cuisson et les lancées revenaient d'une façon intolérable, de sorte qu'elle fut réduite à prolonger ce bain d'une façon illimitée. Jacqueline s'était étendue à plat ventre sur la mousse à côté d'elle. Elle disait :

« Ce n'est pas la saison des fraises, ni des airelles, ni des champignons, ni de rien... C'est bête comme chou de rester là à mourir de faim... — Et voilà le soleil qui se couche! »

... En effet, le soleil disparaissait à l'horizon, en illuminant d'une lumière lointaine et dorée les sous-bois où se lamentaient les deux fillettes...



Les deux petites filles s'arrêtèrent tout interdites.

Elles se turent alors, attendant elles ne savaient quel mystérieux secours, et la nuit noire les enveloppa bientôt... C'est à peine si elles pouvaient apercevoir quelques étoiles entre les feuilles des arbres.

Elles étaient là, plongées dans une sorte de vague et inconsciente stupeur, à moitié endormies, pensives cependant, lorsqu'une étrange forme sortit de derrière un buisson et s'avança en rampant jusqu'à elles... Ce n'était pas un serpent, ce n'était pas un loup, c'était une créature bizarre, aux cheveux longs, couverte de lambeaux d'étoffe... Les deux amies ne l'avaient pas aperçue, et elle put se rapprocher insensiblement d'elles sans attirer leur attention... Parvenue ainsi aux côtés de Claire, elle la toucha à l'épaule... Claire poussa un cri terrible; Jacqueline sauta sur ses pieds et se précipita sur l'étrange créature, qui riait béatement... Jacqueline lui saisit les deux mains, et, dans l'ombre, aperçut qu'elle avait affaire à une petite fille à peine vêtue de

sordides étoffes, aux cheveux emmêlés, à la figure toute noire où brillaient deux yeux vifs...

« Qu'est-ce que tu nous veux? lui cria Jacqueline, ne sachant s'il fallait se réjouir ou avoir peur de cette subite apparition.

— Rien! fit l'énigmatique enfant.

— Alors, pourquoi es-tu venue nous faire peur?

— Pour m'amuser.

— Tu es seule dans la forêt? »

La petite créature se mit à rire et ne répondit pas. Cependant, la lune se levait, un peu de clarté se répandait en longues traînées d'argent à travers les feuillages; Claire et Jacqueline virent mieux le visage et l'accoutrement de la petite inconnue : elle était très misérablement couverte d'une chemise déchirée, ses mains et sa figure étaient comme couvertes de suie, mais elle n'avait pas l'air méchante.

« Écoute, reprit Jacqueline. Mon amie s'est fait mal au pied, et nous ne pouvons plus continuer à marcher. Toi, tu ne dois pas être toute seule ici, en tout cas tu dois savoir où il y a une ferme, où nous pourrons trouver un abri...

— Il n'y a pas de ferme, dit l'étrange enfant, il n'y a que la hutte de mon père là-bas, et si vous voulez, nous pourrons y porter votre amie; mais à votre place j'aimerais autant rester là; on y est bien mieux.

— Pourquoi?

— On y est pas battue, tiens!

— Ton père te bat? Qu'est-ce qu'il fait dans la forêt?

— Il est charbonnier.

— Mais il ne nous battra pas, nous; allons, portons-y Claire, qui meurt de froid et de faim. »

La hutte du charbonnier.

En réunissant leurs forces et se reposant tous les vingt pas, les deux fillettes purent transporter Claire jusqu'à la hutte du charbonnier. C'était un abri tout à fait primitif et très sale. Le charbonnier lui-même, qui veillait à ses feux, le visage tout noir et barbu, leur eût fait une peur horrible si elles n'avaient pas été accompagnées de sa propre fille. Il gronda néanmoins, jura et administra un coup de bâton à son enfant, puis il permit en grommelant aux deux étrangères de s'installer sous la hutte; il leur apporta un peu de pain et de lait, tout en continuant à grommeler :

« Cette mauvaise graine qui va toujours dans la forêt, il faut maintenant qu'elle me rapporte ça! Je vous avertis, petiotes, que vous vous soignerez et vous débrouillerez toutes seules; je n'ai pas le temps d'aller prévenir vos familles... Vous partirez dès que vous pourrez marcher. »

Il bourra sa pipe et s'en alla charger ses « meules »... Sa petite fille ne tint pas non plus compagnie aux deux enfants égarées, qui durent s'organiser comme elles purent. A la lueur des feux voisins, Jacqueline enveloppa l'entorse de Claire dans son mouchoir mouillé et tâcha de lui arranger un lit sur

les feuilles sèches qui jonchaient le sol de la cabane, puis elle se coucha à côté d'elle, et bientôt, brisées toutes deux de fatigue, elles s'endormirent d'un profond sommeil.

Il faisait grand jour quand elles se réveillèrent. Claire constata avec joie qu'elle n'avait pas une vraie entorse, car elle pouvait appuyer un peu son pied et le mouvoir, mais l'enflure persistait néanmoins, et il ne fallait pas songer à faire une longue marche ; c'est tout au plus si elle put sortir de la cabane infecte et aller s'asseoir à quelques mètres au pied d'un arbre. Le charbonnier était à quelque distance, occupé à débiter du bois en rondins pour garnir une meule de charbon ; quant à sa fille, elle avait disparu.

Jacqueline alla interroger le charbonnier, qui lui répondit à peine et très grossièrement, mais elle sut tout au moins qu'elles s'étaient égarées en plein dans la forêt de Lente. C'est tout ce qu'elle put obtenir.



C'était une créature bizarre, aux longs cheveux, couverte de lambeaux.

Les amis de « Sauvagette ».

Les deux amies ne savaient à quel parti s'arrêter, quand soudain la petite du charbonnier réapparut : toujours effroyablement déguenillée, toute noire de charbon, elle arriva devant Jacqueline et Claire, se posta à quelques pas d'elles, leur tira la langue en guise de salutation, puis enfin se décida à parler :

« Je veux vous montrer quelque chose, leur dit-elle à voix basse. Ce n'est pas loin d'ici, et je pense que celle qui a le pied tordu pourra venir en s'appuyant sur nous deux. »

Cette proposition, faite avec un air de mystère, éveilla la curiosité des deux fillettes inoccupées. Claire se leva, et, s'appuyant sur les deux autres enfants, elle put marcher à cloche-pied... Du reste, leur guide les conduisait le long d'une pente, et le sol couvert de gazon court et de mousse était favorable à cet exercice. Au bout d'un quart d'heure, elles arrivèrent en face d'un épais hallier d'arbustes entrelacés. Le passage à travers ces branches touffues fut assez

difficile, à cause de l'état de Claire, que ses compagnes durent porter, mais cela ne dura pas; le fourré une fois franchi, elles se trouvèrent dans une merveilleuse petite clairière fermée hermétiquement de tous côtés par des rochers ou des fourrés épineux très épais poussés entre les troncs d'arbre. Au centre de la clairière se trouvait une petite mare, et à côté de l'eau une petite cahute de pierre et de planches.

Les trois petites filles s'arrêtèrent. Claire épuisée se laissa aller sur l'épais tapis de mousse qui couvrait le sol de la clairière. C'était vraiment un asile enchanteur, une inviolable retraite, que ce coin caché à tous les yeux. Le silence y était profond; on se serait cru perdu au bout du monde; quelques libellules volaient au-dessus de la mare...



Il lui administra un coup de bâton.

Alors l'étrange petite créature des bois parla aux deux étrangères :

« Je suis comme une bête, dit-elle, mais dès que je vous ai vues, je vous ai aimées. Aussi je suis venue arranger mon chez moi avant de vous appeler pour vous le montrer. Toi, dit-elle en désignant Jacqueline du doigt, tu es une petite fille malheureuse, et c'est surtout à toi que je veux faire plaisir; mais tu verras bien que je suis encore plus malheureuse que toi...

— Comment t'appelles-tu? demanda Jacqueline.

— On m'appelle « sale bête », répondit-elle, et quelquefois Catherine, mais moi je me suis donné mon vrai nom : c'est Sauvagette, et si vous voulez m'aimer, vous m'appellerez ainsi. Mais voici mon trésor. »

Et elle montra à ses visiteuses ébahies le contenu de la cahute qui s'élevait au bord de la mare : il y avait là, dans des cases fermées, des serpents, des hérissons, des écureuils, un couple de lapins sauvages, des pics-verts, des coucous, des mésanges, des roitelets, bref toute une ménagerie...

Tous ces animaux étaient parfaitement entretenus et semblaient bien connaître leur maîtresse, qui avait dû les apprivoiser depuis leur naissance...

« Voilà les bêtes de la forêt, déclara Sauvagette; c'est ce qu'il y a de meilleur au monde. Je suis toujours en chasse pour m'en procurer de nouvelles, et hier soir, quand je vous ai aperçues, j'étais à l'affût et je croyais

avoir affaire à des louves... Ah! c'est mon rêve d'avoir une paire de loups dans ma ménagerie.

— Mais tu n'as pas peur d'être mordue ou piquée? interrogea Jacqueline.

— Je vous dis que la plus méchante de ces bêtes est bien meilleure que les gens, déclara Sauvagette avec un éclair de défi dans les yeux. Voyez plutôt... »

Et elle montra à ses deux nouvelles amies son dos, ses jambes, ses épaules, ses bras; pas un centimètre carré de sa peau qui ne fût marqué d'une cicatrice ancienne ou récente.

« Voilà ce que m'ont fait les hommes... Et vous ne voulez pas que j'aime les animaux! »

Il y eut un long silence. Claire et Jacqueline réfléchissaient profondément au lamentable sort de cette petite fillette qui s'était si bien nommée elle-même une sauvagette, et elles comprenaient que leur amie fût devenue si farouche, si triste, si misérable... Et cependant, quelle leçon inconsciente elle leur donnait, la pauvre sauvageonne rouée de coups, en s'intéressant aux bêtes de la forêt, en trouvant une consolation dans les soins assidus et dévoués qu'elle donnait à ses étranges protégés!



Le charbonnier était à quelque distance, occupé à débiter du bois en rondins.

Obéissant alors à l'impulsion de leur cœur, Jacqueline et Claire embrassèrent l'une après l'autre la noire figure de Sauvagette, qui reçut cette marque de sympathie d'un air égaré et comme stupide... Elle semblait prête à éclater en sanglots, lorsqu'une voix d'homme résonna au loin, appelant : « Claire! Jacqueline!... »

C'était la voix du chemineau... Les deux fillettes égarées sautèrent de joie et se précipitèrent hors du fourré. Elles répondirent aux appels de leur ami, qui accourut bientôt, tandis que Claire retombait sans force sur la terre.

Le chemineau avait suivi leurs traces en se faisant aider d'un bon chien au flair excellent. Il était accompagné d'un paysan des environs du manoir, et à eux deux ils emmenèrent Claire sur une civière de branchages. Les deux petites filles partirent ainsi de chez le charbonnier, après avoir vainement cherché à dire adieu à Sauvagette, qu'elles ne revirent jamais.

CHAPITRE VIII

LES SACHETS DE LAVANDE

Où est la couronne?

Jacqueline s'était mise de tout son cœur à la recherche de la couronne. Se sentant dès maintenant guidée par les fées, elle voulait arriver à découvrir au plus vite le précieux joyau caché par la méchante fille du roi Gros-Nez. Mais où devait-elle chercher d'abord? Elle n'en avait aucune idée. La couronne d'or se trouvait-elle enfouie dans les pierres, dans les herbes, sur la mousse, ou pendue à des branches d'arbre? Naturellement, la petite fille supposait bien que le diadème étincelant ne devait point se trouver dans un lieu ordinaire; elle n'espérait pas l'apercevoir tout d'un coup entre les graminées d'une prairie, ou posé sur la mousse, ou suspendu à des rameaux quelconques... Non, sans doute, mais bien plutôt, à son avis, la présence de l'objet précieux s'annoncerait par quelque signe extraordinaire... La couronne pouvait se trouver sous une grosse pierre à forme étrange, dans un fouillis de plantes à fleurs magnifiques, ou encore encerclant le rameau d'un chêne gigantesque... L'essentiel était donc de rechercher d'abord les endroits curieux, étonnants ou bizarres des environs, et c'était en ces endroits que se découvrirait certainement la couronne... Jacqueline le sentait au fond d'elle-même, et elle avait de l'assurance, parce qu'elle se savait guidée mystérieusement par l'invisible puissance des fées.

Elle explora d'abord les hauts pâturages qui sont couverts d'herbe courte et odorante; là se trouvent çà et là des rochers peu volumineux, des blocs de pierre, les uns roulants et comme posés sur l'herbe, d'autres profondément fixés et enfoncés dans la terre. Il y en a de gros comme des œufs, d'autres de un ou deux mètres de hauteur. Les uns sont isolés dans les prés, d'autres se suivent à distance égale, en ligne droite ou en cercle, d'autres encore sont appuyés les uns contre les autres et forment de petits abris où les bergers se réfugient lors des orages subits. Ce fut dans ces cachettes que Jacqueline chercha d'abord. Elle pensait bien que la couronne ne se trouvait pas dans un des plus grands abris si souvent visités par les petits paysans, mais elle fouilla les plus minuscules de ces creux couverts, passa la main dans les interstices, les fentes, espérant palper dans l'ombre quelque objet insolite... Hélas! elle ne trouva rien.

Alors elle visita la forêt et les bois avoisinants. Là peut-être, dans quelque fourré impénétrable formant une hutte naturelle, sur quelque arbre gigantesque ou sous quelque monstrueuse racine soulevée, elle trouverait le diadème...

Ces courses échevelées à travers les bois durèrent longtemps. Jacqueline ne pouvait pas y consacrer beaucoup de temps chaque jour, car son oncle la

tenait à la tâche; mais elle avait dressé son chien à garder seul le troupeau, et ainsi chaque matin et chaque soir elle avait deux heures à elle pour ses recherches.

Un jour, elle arriva dans un coin de la forêt qu'elle ne connaissait pas. C'était au fond d'un ravin où coulait un très mince ruisseau. Il y avait une telle végétation sur les bords que la lumière du jour y pénétrait à peine. Elle remonta le ruisselet qui passait doucement entre les herbes, au pied des arbres, et tout d'un coup elle se trouva à la source. L'eau sortait d'un fouillis de verdure et de mousses, et des deux côtés de grands rochers noirs se dressaient. Jacqueline écarta les arbustes entremêlés et aperçut une voûte sombre au flanc de la montagne... L'eau sortait de dessous cette voûte, et il y avait un grand trou noir où l'on ne distinguait rien. La petite fille s'avança jusqu'à ce porche mystérieux. Elle reconnut que l'eau n'emplissait pas complètement la caverne, mais qu'elle filtrait plutôt, de droite et de gauche, aux murailles des rochers. A ses pieds se trouvait du sable humide où ses sabots s'enfonçaient presque tout entiers. Au bout d'un instant ses yeux s'habituèrent à l'obscurité, et elle vit que la grotte ne s'avançait pas plus avant dans la montagne. La source seule avait creusé cette excavation... Mais au centre, une grosse pierre carrée attira les regards de Jacqueline. Cette pierre semblait taillée par une main humaine... Elle n'était pas tombée de la voûte comme cela. Jacqueline la tâta de tous côtés, elle n'y rencontra aucune fissure; elle essaya de la soulever, mais elle était trop engluée dans le sable humide...



Il gambadait, riait...

Pourtant! Si c'était là-dessous que se trouvait la cachette de la couronne? La petite fille ressortit, chercha une grosse branche qu'elle dépouilla de ses rameaux, puis elle revint et se servit de la branche comme d'un levier pour soulever la pierre... Enfin, elle parvint à la retourner : mais, hélas! elle n'aperçut rien de caché. Sur sa face retournée la pierre portait une sorte de sculpture, une fleur gravée en relief; mais Jacqueline eut beau sonder le sable sous le bloc, elle ne rencontra que le sable mou apporté par les eaux qui, depuis des milliers d'années, rongeaient les rochers. Jacqueline revint toute triste à la maison ce jour-là. Eh quoi! Voilà bien des jours qu'elle avait commencé ses recherches, et, bien qu'elle fût maintenant aidée des fées, elle ne trouvait rien!

Elle éprouva le besoin d'un peu de sympathie, et le lendemain, au lieu de retourner dans les bois, elle se rendit au manoir. Elle y trouva Mme Desbois et sa sœur toutes les deux en train de lire dans la cour... Jacqueline rapportait des livres qu'on lui avait prêtés, et tout de suite la conversation s'engagea sur ces ouvrages. Il y avait quelques romans, un volume de leçons de choses et un recueil de poésies choisies.

Jacqueline faisait des progrès merveilleux. Chaque fois qu'elle rendait un livre, ses amies l'interrogeaient adroitement sur sa lecture, et elles demeuraient toujours plus étonnées de la facilité avec laquelle la petite fille absorbait des connaissances nouvelles, de l'intelligence qu'elle témoignait dans ses jugements sur les histoires qu'elle avait lues, de la sensibilité avec laquelle elle vibrait au contact des belles choses... Et, par une conversation enjouée et souriante, les deux dames parvenaient facilement à jeter dans l'âme de l'enfant des graines de science qui germaient toujours.

Mais, ce jour-là, elles virent bientôt que leur petite amie n'était pas aussi attentive que d'ordinaire et qu'elle devait avoir encore quelque chose qui la tourmentait. Elles savaient que Jacqueline avait entendu et vu une fée, et elles en avaient été heureuses pour elle. Cependant elles se demandaient ce qui allait advenir, et elles soupçonnèrent bien que l'enfant était attristée du résultat négatif de ses recherches. Elles la questionnèrent, et Jacqueline, les larmes aux yeux, fit le récit de ses vaines explorations dans les pâturages et la forêt.

« Voyons, fit enfin Mme Desbois, il ne faut pas se décourager si vite, ma chérie, tout ne va pas toujours aussi bien que l'on pense. Tu dois être tranquille, maintenant, tu es sûre que tu trouveras cette couronne un jour ou l'autre, et ce sera peut-être même au moment où tu ne la chercheras pas. En tout cas, je te conseillerais plutôt de n'y penser qu'à l'occasion, en te promenant, sans y passer toutes tes heures libres...

— C'est que ça me tourmente toujours, dit la petite; *il faut* que je trouve cette couronne. Et après, je serai si heureuse!

— On croit toujours qu'on sera heureux *après* que ce qu'on attend sera venu! Oh! Jacqueline, si je pouvais te faire croire que ton bonheur est sous ta main!

— Non, non, madame. Je ne peux pas être heureuse tant que le roi Gros-Nez souffrira... »

... A ce moment, la conversation fut interrompue par l'arrivée du chemineau. Jacqueline poussa un cri de surprise en voyant qu'il tenait Georget par la main. L'enfant paraissait tout heureux et jetait sur l'homme de longs regards admiratifs.

« Comment avez-vous fait pour l'amener? demanda Jacqueline. Il est si sauvage et si paresseux!

— Ah! voilà! dit gaiement le chemineau. Pendant que vous philosophez ici, mesdames, moi je me promène au bon soleil et je m'amuse comme un gamin avec mon petit camarade. »

Et il commença un manège extraordinaire, qui fit rire Jacqueline et les dames Desbois aux éclats. Il agissait avec Georget comme avec un bébé de quelques mois. Il se cachait le visage derrière ses mains, puis se montrait tout à coup; il gambadait, il riait, il disait à l'enfant des mots simples et les répétait à satiété. Il le prit par la main et le conduisit auprès du chien, à qui il fit faire quelques sauts.

Et par cette méthode toute primitive et peu compliquée, il arrivait à un résultat surprenant : Georget s'intéressait vivement à tout cela, il tapait des mains, il riait, il comprenait!

« Nous recommencerons souvent cet exercice, déclara le chemineau, en raccompagnant Georget et sa sœur. Je crois que j'ai trouvé le bon système. En tout cas, j'ai éveillé son attention, et c'est tout à fait l'essentiel. »

La farine du père Mathieu.

Les dames Desbois avaient promis de venir le soir même au pré où la petite fille devait garder son troupeau. Jacqueline n'était jamais si heureuse que lorsqu'elles faisaient ainsi. Elles venaient avec leurs livres ou leurs tapisseries, elles s'asseyaient sur l'herbe à côté de la petite bergère, et c'était alors une lecture attrayante ou une longue et délicieuse causerie. Cet après-midi-là, elles apportèrent de gros bouquets de lavande et se mirent à en réunir plusieurs tiges par un petit ruban; les tiges tressées formaient une sorte de poire au milieu de laquelle ces dames bourraient des fleurs de lavande, puis elles refermaient le tout avec les mêmes tiges repliées.



Il agitait son fouet au-dessus des épaules de Jacqueline.

Jacqueline suivit attentivement des yeux les différentes opérations par où passaient ces sachets de lavande. Claire lui expliqua que ces sachets une fois secs se mettaient dans les armoires pour parfumer le linge et éloigner les mites.

Jacqueline connaissait la propriété de ces herbes odorantes, mais ignorait l'art d'en faire de si jolis sachets enrubannés. Elle s'y essaya et témoigna d'une si grande dextérité et d'un goût si charmant, que Mme Desbois s'écria :

« Eh mais, tu pourrais gagner quelque argent avec cela, si tu voulais!

— Certes! mais je veux bien! Mon oncle ne me donne jamais rien, et je n'ai pas un petit sou à moi!

— Eh bien, apprends à faire ces sachets tout à fait bien, et nous verrons à te placer cela, car je crois qu'il ne faut pas songer à vendre ces objets de luxe dans le pays... »

Jacqueline se mit joyeusement à l'œuvre. Elle confectionna des sachets jusqu'à ce qu'elle en réussît quelques-uns d'une façon parfaite.

Mme Desbois la déclara aussi capable qu'elle-même et lui remit des bobines de ruban :

« J'écrirai aujourd'hui à un grand magasin de Paris, dit-elle. J'espère qu'on en fera une belle commande. »

Or, tandis que Jacqueline se livrait à toutes ces occupations et passait, comme on l'a vu, par des alternatives de joie et de tristesse, l'automne était venu. Ce fut sur la montagne une douceur merveilleuse. L'herbe des prairies avait repoussé, et les fleurs qui s'y mêlaient, les scilles, les colchiques, les scabieuses, avaient une beauté plus aimable, plus triste et plus tendre que les innombrables fleurs de l'été. Les bois commençaient à se vêtir de verdures plus délicates, plus pâles, et déjà certains feuillages devenaient rouges, roux ou blonds, selon les espèces. Et enfin, par-dessus tout cela, le ciel prenait chaque matin et chaque soir une teinte de perle, et dans ces clartés si douces, si blanches, si merveilleusement pures, les étoiles étaient comme une pluie d'or...

Jamais Jacqueline n'avait été aussi touchée par la splendeur des choses. Auparavant, elle luttait contre les émotions que faisaient naître en elle les couleurs et les images innombrables, car elle s'était imaginé que c'était une bêtise et une folie de s'y abandonner; mais depuis qu'elle avait appris de ses nouvelles amies qu'au contraire il n'y avait pas de plus noble mouvement de l'âme, elle s'y laissait aller de tout son cœur ardent et enthousiasmé.

Et elle avait raison de goûter ces joies sur la montagne, car chez elle, à la ferme, ce n'était que tristesse. Son oncle devenait chaque jour plus dur, plus mauvais, plus insensible. Il y avait des moments où Jacqueline était saisie d'une crainte effroyable... Mathieu lui faisait peur; il agissait en insensé, il prenait des colères terribles, il menaçait de jeter Georget à la porte, il agitait son fouet d'une manière menaçante au-dessus des épaules de Jacqueline... Qu'allait-il advenir? Pour peu que cela s'augmentât encore, la vie deviendrait impossible à la ferme. Et alors? La pauvre Jacqueline, brisée de fatigue par les durs travaux auxquels la contraignait l'avare, sentait faiblir tout son courage, s'évanouir tout son espoir. Elle se voyait par avance seule sur les routes avec Georget, allant mendier son pain... Et d'ailleurs, cette vie-là serait-elle plus pénible et plus dure que celle qu'elle menait? Elle n'aurait pu le dire, car c'est à peine si elle mangeait à sa faim à la ferme.

Un matin, elle se leva toute triste, avec le pressentiment qu'un ennui de plus allait arriver; elle ne se doutait pas de ce que ce serait, mais elle avait l'âme

chagrine, le cœur vide, et une grande envie de pleurer lui montait aux yeux. C'était le jour où elle devait préparer la pâte pour le pain.

On ne faisait le pain qu'une fois par mois à la ferme, et à chaque fournée il fallait pétrir une assez grande quantité de pâte pour faire cuire vingt de ces énormes pains en forme de disques que consomment les montagnards. Jacqueline se hâta un peu plus que d'habitude pour ses diverses tâches journalières. A midi, tandis que son oncle venait prendre sa soupe, elle dit qu'elle pétrirait dans l'après-midi, et elle demanda à son oncle d'ordonner au valet de lui apporter du bois pour chauffer le four dès le lendemain matin... Il lui sembla alors que l'avare la regardait d'un air goguenard et aussi un peu inquiet, mais elle n'y prit pas garde. Tout lui était pénible ce jour-là, et elle se renferma tout de suite dans un silence triste, pliée sous le fardeau des choses cruelles.


« Mon oncle, vous allez me donner de la farine pour faire le pain. »

Aussitôt qu'elle eut levé les assiettes, donné un peu de fromage et de miel à Georget, elle se dirigea vers le coffre immense que l'on appelait l'*arche* et où on conservait la farine et le son à l'abri des souris. Elle souleva le lourd couvercle, qu'elle retint relevé par une latte dressée... et elle poussa aussitôt un cri de désespoir. Il y avait deux grands compartiments dans l'arche, un pour la provision de farine, l'autre pour celle de son. Bien que déjà cette farine de seigle ne fût pas parfaitement pure, elle avait toujours dû, sur les ordres de son oncle, la mélanger d'autant de son pour la préparation de sa pâte... Mais voilà qu'elle trouvait le compartiment de la farine complètement vide !

Oh! elle ne s'attarda pas à se demander la cause de ce qui arrivait; elle devina tout de suite que l'avare avait enlevé la farine à dessein et qu'il entendait désormais que l'on fît du pain de son, *rien que de son*[1]! Ainsi, voilà en

1. Ce que l'on appelle ordinairement «pain de son» est un pain où il y a encore plus de bonne farine que dans le pain brun des paysans. Quant au pain qui serait fait exclusivement avec du son de seigle, il serait à peu près immangeable.

quoi consistait l'événement triste qu'elle avait pressenti. Elle se sentit sans force contre l'abomination. Elle aurait voulu s'anéantir, oublier, ne plus penser, ne plus savoir...

Après de longues et tristes réflexions, elle s'en alla demander des explications à son oncle. Celui-ci parla des impôts à payer, de sa misère... Mais alors, Jacqueline indignée se planta devant lui et s'écria :

« Mon oncle, ce n'est pas tout ça, mais vous allez me donner de la farine pour faire le pain. Qu'est-ce qui vous prend maintenant? Vous n'avez pas honte de nous nourrir comme vous le faites, vous qui avez plus d'argent qu'un grand seigneur? Allez, dites-moi où il y a de la farine!

— Seigneur, mon Dieu! gémit le misérable, et où as-tu pris cette idée que j'avais de l'argent? Si on t'entendait, Jacqueline, on le croirait! Ah! malheur! Moi qui n'ai pas deux sous pour garnir ma tabatière...

— Assez de bêtises! gronda Jacqueline hors d'elle. Je connais votre trésor. Je l'ai vu, vous dis-je. Donnez-moi de la farine, ou je vais de ce pas raconter à tout le monde ce qu'il y a dans votre trésor...

— Tu mens, Jacqueline, tu mens! tonna l'avare. Je n'ai pas de trésor, et...

— Vous allez vous damner si vous jurez, et il faudra vous confesser, goguenarda Jacqueline. Votre trésor, qui était dans la petite cave du manoir, je le connais bien, allez, et vous savez, je m'en moque, moi, vous pouvez en avoir un; mais je veux de la farine, et puis, pendant que j'y suis, je veux que vous me promettiez de garder un des plus gros porcs pour tuer cet hiver... Ah! ah! je tombe bien, n'est-ce pas? Vous aviez l'intention de n'en point tuer! Eh bien, est-ce juré? Où est la farine?

L'avare était pris. Par amour pour son trésor et pour être sûr que personne n'en connaîtrait l'existence, il dut céder. Il le fit de mauvaise grâce et indiqua à la petite fille l'endroit du grenier où il avait déposé dix grands sacs de farine.

« Pour cette fois, dit Jacqueline, j'irai en prendre au sac, mais il faudra la remettre dans l'arche. »

Alors la petite fermière s'en revint à la maison. Malgré son triomphe, elle ne se sentait pas contente. Elle se disait que l'avare se vengerait d'une façon ou d'une autre et qu'il lui fallait désormais faire attention à tout, afin de ne pas laisser son oncle la réduire à la mendicité.

Elle songeait à ces choses en brassant la pâte dans le vaste pétrin de la cuisine. Elle avait remonté ses manches jusqu'à ses épaules, et de toute la force de ses bras maigres elle pétrissait, pétrissait sans relâche la lourde substance qui s'agglutinait entre ses doigts, se collait aux parois du pétrin, semblait résister de tout son poids... De temps en temps, Jacqueline rajoutait un peu d'eau tiède ou une parcelle de levain, puis elle recommençait à brasser, remuer, rouler l'énorme amalgame... Enfin, enfin, brisée de fatigue, elle jugea la pâte à point; elle en prit d'énormes boules qu'elle posa sur des planches légères et qu'elle façonna grossièrement... Quand elle eut disposé ses vingt pains sur les

planches, elle les recouvrit de couvertures de laine et se redressa sur ses reins perclus en raclant le reste de pâte qui s'était collé entre ses doigts, elle la joignit aux parcelles demeurées aux parois du pétrin et en fit deux petites galettes allongées pour Georget.

Les consolations de Claire.

Elle allait refermer le pétrin lorsque Claire parut à la porte.

« Eh bien! s'écria joyeusement sa blonde amie, tu fais le pain? Quand le cuit-on?

— Demain matin.

— Mais tu as l'air toute triste! Qu'as-tu?

— Cela fatigue bien de pétrir.

— Je le crois, faire pétrir une petite fille! Si ce n'est pas honteux!

— Ah! je ne plains pas ma peine! Si seulement ce n'était que ça...

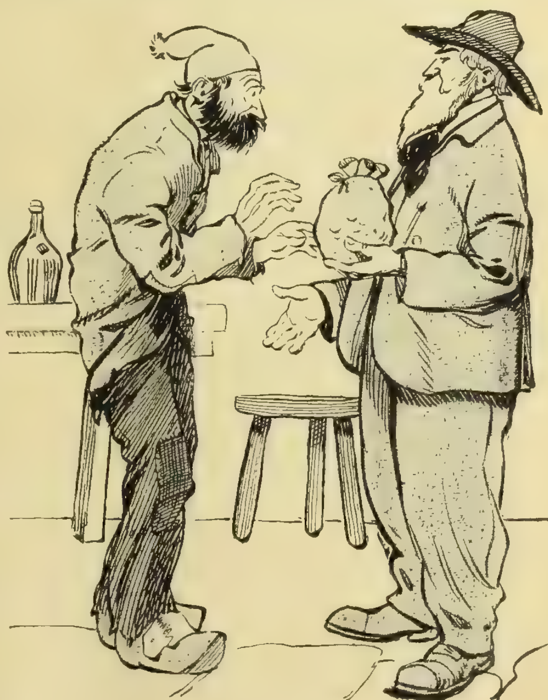
— Quoi donc? Que t'a-t-on fait encore? »

Jacqueline raconta alors à Claire toute l'histoire de la farine cachée par son oncle.

« Je dirai tout cela à ma sœur, répondit Claire indignée; il faudra que nous te défendions, petite amie; il y a longtemps que nous y pensons, et ça ne peut plus durer longtemps; on te fait trop travailler et trop souffrir!

— Que voulez-vous faire? interrogea Jacqueline. Tu vois bien que je me défends comme je peux. Et sûrement mon oncle ne vous écouterait pas. Il n'écoute personne. Il croirait que je suis allée me plaindre à vous. Non, il n'y a rien à faire. Il n'y a que la menace qui le force à quelque chose... Oh! il est méchant!

— Eh non! gémit Claire, il n'est pas méchant, il est seulement avare; il ne voit que son or, et il écraserait tout pour un écu; mais si ce n'était pas cela, il ne serait pas mauvais...



« Avec de l'argent, on obtiendrait tout de lui. »

— Enfin, il est comme cela, constata philosophiquement Jacqueline, et vous n'y pouvez rien.

— Non, sans doute, mais nous pourrions l'empêcher de te faire souffrir... Et, puisque j'y suis, je vais te dire ce que nous avons comploté avec ma sœur. Nous voudrions t'emmener, avec Georget, bien sûr, t'emmener bien loin. Tu

vivrais avec nous, tu pourrais aller à l'école pendant quelque temps. On s'occuperait de Georget... Pense donc comme ce serait délicieux! »

Jacqueline demeura longtemps interdite, puis elle secoua la tête :

« C'est trop beau, dit-elle, c'est impossible.

— Pourquoi?

— Parce que vous n'êtes pas mes parents... Non, n'est-ce pas? continua-t-elle sur un signe de protestation de Claire. Vous n'êtes que mes amies ; oui, vous m'aimez et je vous aime, mais ne comprends-tu pas que mon oncle a le *droit* de me garder? Alors il ne voudra jamais, jamais. Je suis une domestique qui ne lui coûte rien. Tu comprends, Claire? Il faut voir les choses comme elles sont.

— Pourtant, riposta Claire, mon... non, je veux dire le chemineau, disait qu'on pouvait s'arranger...

— Le chemineau? Qu'est-ce qu'il a à faire là dedans?

— Oh! bien des choses, va, Jacqueline. Ne cherche pas, du reste, tu ne trouverais pas. Il disait donc qu'en offrant une bonne somme à Mathieu Sylvestre, il te laisserait partir.

— Oui, avec l'argent on obtiendrait tout de lui, cria Jacqueline avec une flamme dans les yeux.

— Eh bien! tu vois que c'est possible. Oh! que ce sera gentil!

— Ah! ce n'est pas encore fait, il n'y a rien de sûr... Ah! j'ai peur, Claire, j'ai peur... Je crois que quelque chose arrivera tout d'un coup et brisera ce projet, le mettra en miettes... Je ne sais pas quoi, mais je n'ai plus confiance, j'ai peur de tout. »

Claire s'ingénia à remonter le courage de la petite fille. Elle lui parla gaiement, plaisanta, la fit rire. Elle vit enfin que Jacqueline reprenait une contenance un peu meilleure, et elle ne la quitta qu'après l'avoir vue rire de bon cœur.

Elle revint une seconde après.

« Que je suis sotte! s'écria-t-elle. J'ai oublié de te dire ce pourquoi j'étais venue. Ma sœur te fait dire que la commande de sachets de lavande est acceptée et que tu peux porter à Barbières le paquet de cent sachets, s'ils sont prêts.

— Ils sont prêts, dit Jacqueline. Il y en a bien plus de cent.

— On n'en veut que cent pour commencer. On te les achète vingt centimes pièce. Cela te fera vingt francs!

— Oh! que je te remercie! cria Jacqueline. J'irai dimanche porter ce petit colis au courrier de Barbières, car demain je ne puis pas, c'est samedi, et je dois cuire le pain. Il me faudra me lever à trois heures du matin pour chauffer le four. Ce sera une journée terrible.

— Et à quelle heure mettras-tu ton pain au four?

— Vers huit heures.

— Je viendrai voir cela. Je veux apprendre aussi à cuire le pain! »



L'Américaine courut après lui, et le rattrapa par un pan de sa veste.

Pendant que le pain cuit.

On n'était plus aux courtes nuits d'été où les étoiles pâlissent dès deux heures du matin. Déjà les heures nocturnes étaient froides et moins calmes. Les oiseaux sauvages se hâtaient d'achever d'élever leurs petits de l'année et ne chassaient ni ne chantaient autant. Dans les étables, les bestiaux s'ensevelissaient dans la paille des litières et dormaient d'un sommeil plus lourd.

Jacqueline, les yeux encore tout gonflés de sommeil, s'étira en bâillant. La grande pendule de chêne qui battait les innombrables secondes du temps dans la cuisine venait de sonner trois coups, et déjà la petite boulangère sortait dans la cour, une lanterne à la main et la face toute grise encore de fatigue.

D'ordinaire, quand elle se levait ainsi plus tôt que les autres jours, elle éprouvait une sorte de fière jouissance à aller et venir dans la nuit pendant que tout le monde dormait encore. Elle se sentait seule à vaquer par la ferme, plus libre, plus maîtresse de ses actes, et puis la délicieuse fraîcheur de l'aube la mettait en joie, et elle s'attardait à épier les premières fanfares du coq et les premières lueurs incertaines là-bas, au-dessus de la sévère ligne des rochers, tandis que les petites veilleuses des étoiles étaient soufflées une à une dans l'immense ciel gris et bleu.

Mais, ce matin-là, Jacqueline n'avait qu'en partie secoué son invincible tristesse de la veille. Elle leva les yeux vers les étoiles, elle considéra les cornes rousses de la lune ébréchée, elle secoua sa lanterne pour en faire jaillir des rayons et des ombres fantastiques, puis elle se mit à l'ouvrage sans avoir souri, sans que ses yeux de joli velours brun se fussent éclairés de joie et de fier contentement; elle se mit au travail comme une bête de somme, et c'est tout ce qu'elle put faire de ne pas gémir à haute voix sur son sort. Elle prit les fagots bien secs qu'avait apportés le valet, et elle les disposa deux par deux en forme de quadrilatère dans le four... Elle les alluma en plusieurs points à la fois, puis referma la porte, s'assura que l'air parvenait en quantité suffisante, mais pas trop grande, à l'intérieur du four... Cela fait, il n'y avait qu'à laisser se surchauffer les pierres du fond et de la voûte du four.

Jacqueline s'en alla éplucher les légumes de sa soupe, puis, voyant de vagues lueurs rouges passer à travers les vitres, elle éteignit sa lanterne et ressortit. Au dehors, des nuages tout sanglants se mouvaient lentement au-dessus de la montagne ; il y avait entre eux, vers l'orient, de grands trous bleus et blancs, un peu verts et dorés... On aurait dit des lacs merveilleux, comme ceux des histoires de fée, des lacs d'argent pâle, de lumière laiteuse et cendrée, de ces lacs où de petites îles d'or s'allument et s'éteignent, où de minuscules nuées ressemblent à des jonquilles, à des anémones, à des scilles, à des grappes de lilas...

Et Jacqueline, déjà lasse avant le lever du soleil, lasse par avance et vaincue par toutes les hostilités qu'elle sentait se lever autour d'elle, s'en alla dans la rosée cueillir de l'herbe pour ses lapins. Dans ces moments de terrible découragement, un grand et dur travail lui faisait du bien; son attention toute

concentrée sur ce qu'elle avait entrepris, elle songeait moins à ses misères et était pendant un moment moins malheureuse.

Ce matin-là, elle fit ainsi. Armée de sa faucille en croissant, elle mesura des yeux l'espace de la prairie qu'elle voulait couper, et elle se jeta impétueusement à l'œuvre. Soudain, le soleil levant vint courir en longues nappes d'or au sommet des frêles tiges que la petite allait couper, et alors aux délicates ramilles de ces plantes légères des diamants sans nombre étincelèrent; c'était partout de petits globules rouges comme des pivoines, verts comme des mousses, bleus comme le ciel de midi, jaunes comme des soucis, violets comme des ancolies... et les rayons de toutes ces minuscules gouttes colorées se jouaient parmi les herbes...

« Ce sont les larmes des fées, se dit Jacqueline, un instant arrêtée dans son labeur opiniâtre... Oh! larmes jolies, vous me montrez que les fées sont bonnes, puisqu'elles pleurent! »

Et Jacqueline, un peu moins triste, acheva la tâche qu'elle s'était fixée.

A sept heures et quelques minutes, elle rentra à la ferme et distribua de la nourriture aux bestiaux qu'elle ne pouvait pas aller faire paître ce matin-là. Puis, comme elle se dirigeait vers le four, elle aperçut Claire qui arrivait pour apprendre à cuire le pain, comme elle l'avait dit.



Déjà la petite boulangère sortait dans la cour.

Elle l'aida adroitement. Il fallut d'abord retirer les braises du four ardent. Cette opération, qu'il est nécessaire de faire très vite pour ne pas faire refroidir le four, s'accomplit à l'aide d'un racloir de fer pourvu d'un long manche. Toute cette charbonnille embrasée tombe devant le four, et l'on y jette vite de la terre dessus pour l'empêcher d'achever de se consumer et l'éteindre brusquement. Aussitôt les deux petites filles apportèrent les pains tout chauds de fermentation sous leurs couvertures et les enfournèrent rapidement. Sur le devant du four, Jacqueline disposa les quelques galettes préparées pour Georget, puis elle referma vivement la porte noircie du four.

Alors elles attendirent sous le hangar au fond duquel se dressait la bâtisse

du four. De temps à autre Jacqueline ouvrait à demi la porte, se rendant compte de l'état de la cuisson.... Alors la bonne odeur du pain frais se répandait dans l'air humide de cette matinée d'automne...

« Oh! que cela me donne faim! cria Claire. Figure-toi que je n'ai pas déjeuné avant de venir, tant j'avais peur d'être en retard!

— Eh bien, je t'offrirai à déjeuner, si tu veux, mais je ne puis pas laisser le pain, il faut attendre que ce soit tout cuit.

— J'attendrai, va, je puis supporter cela. »

... Bientôt les pains parurent d'une belle couleur brune sur toute leur surface; ils avaient bien levé et formaient des monticules bien arrondis, que les fillettes sortirent du four et portèrent à la cuisine de la ferme...

« Maintenant, dit Jacqueline, je sais ce que tu aimes, Claire. Nous allons traire les vaches, et je t'offrirai de ces galettes chaudes trempées dans du lait bourru, avec du beurre frais de ma fabrication. »

Heureusement l'avare n'était pas là, sans quoi il eût trouvé certainement quelque prétexte pour éloigner Jacqueline et l'empêcher ainsi d'offrir à déjeuner à son amie.

Ce fut un délicieux repas. Jacqueline sortit des serviettes de grosse toile écrue, des bols de terre épais et enjolivés de fleurettes rouges, et elle les disposa, un peu à côté de la maison, sur l'herbe rase, à l'ombre d'un pommier. Les galettes retirées brûlantes du four étaient minces et croquantes comme de la pâtisserie, et, garnies du bon beurre jaune fleurant la noisette, trempées dans le lait bourru, elles avaient une saveur exquise, surtout pour les estomacs affamés des petites filles.

L'emplette de Jacqueline.

Le lendemain, dimanche, Jacqueline fit ses préparatifs en vue de sa course projetée à Barbières. Elle assura le confort de ses bêtes, elle se leva, s'habilla et se rendit avec Georget au manoir. Elle laissa son frère à la garde de Mme Desbois et prit le léger mais volumineux colis des cent sachets de lavande.

« Pense à ce que je t'ai dit hier, » lui souffla Claire à l'oreille en la quittant.

Cette recommandation était bien inutile. Ah! certes, la petite fille y pensait, à ce merveilleux projet esquissé par son amie! Y penser! Ah! vraiment, c'est qu'elle aurait été bien embarrassée de ne pas y penser. S'en aller, ne plus servir d'esclave à ce triste Mathieu, ne plus peiner jour et nuit pour lui permettre d'amonceler des louis d'or aussi inutiles que les pierres de la montagne; s'en aller avec Georget, dans un pays lointain, étranger, tout nouveau, y vivre avec ses amies, avec Claire, pouvoir fréquenter l'école, s'instruire, apprendre les bonnes manières, devenir dame! Quel rêve éblouissant! Quelle fête pour son imagination! quel ravissement! quelle joie!!

Et pourtant, pourtant, quelque chose en elle disait non. D'abord c'était trop beau : c'était de cette sorte de beauté de rêve qui est comme la couleur spéciale des choses impossibles, des choses auxquelles on pense, qu'on aime, qu'on chérit, mais qu'on sait bien ne devoir jamais arriver, jamais, non, jamais!

Sans doute, si on offrait de l'argent à son oncle, beaucoup d'argent, il accepterait peut-être de se séparer d'elle... Que ne ferait-il pas pour de l'argent! Oui, mais encore il semblait à l'enfant qu'il y aurait quand même du côté de son oncle un empêchement dont elle ne soupçonnait pas bien la raison, mais qui éclaterait tout d'un coup avec force, malgré les offres d'argent...

Et enfin, même si toute difficulté disparaissait, Jacqueline n'était pas sûre d'accepter elle-même l'offre généreuse de Mme Desbois. C'était une charité qu'on lui faisait, et dans son âme fière et indépendante elle sentait vivement la délicatesse de sa position.


Ce fut un délicieux repas.

Elle n'avait rien décidé lorsqu'elle arriva à Barbières. Elle déposa son colis au bureau des voitures, puis se rendit à la poste pour toucher le mandat de vingt francs que l'on avait envoyé d'avance. Mais elle n'avait pas pensé que la poste serait fermée le dimanche; elle errait alors tristement par les rues, lorsqu'elle eut la bonne fortune de rencontrer le facteur Bidouche, déjà de retour de sa tournée. Elle lui conta son ennui, et il lui offrit de lui payer son mandat, qu'il toucherait lui-même le lendemain; il lui fit signer le papier et lui remit une jolie pièce d'or toute neuve et brillante.

Jacqueline fut toute ravie. Elle s'attendait bien à recevoir cet argent, mais le contact de la belle pièce éblouissante la remplissait d'aise. Vingt francs! Jamais elle n'avait possédé une telle somme à elle, toute à elle.

Elle s'enfuit hors du village et s'assit au pied d'un chêne pour contempler son trésor. Elle contempla curieusement chacune des faces du louis; elle admira le coq gaulois gravé dans l'or, elle lut et relut les inscriptions... Et en même temps une inquiétude lui vint. Elle se dit qu'elle devait ce beau gain à ses amies, que sans elles elle n'aurait jamais eu l'idée de faire ces sachets pour les vendre, qu'au surplus c'était Mme Desbois qui avait écrit à Paris pour obtenir la commande... Et Jacqueline songea au moyen de témoigner sa reconnaissance. Alors l'idée toute simple, mais qui ne lui était pas encore venue, d'acheter un petit cadeau à Claire la frappa. C'est cela! Mais il allait

falloir changer sa pièce, et elle y tenait déjà beaucoup, et il lui coûtait fort de s'en séparer... Heureusement elle pensa à son oncle qui ne pouvait plus se séparer de son or, et elle se méprisa elle-même pour avoir hésité, ne fût-ce qu'un instant.

Alors elle se promena par le village, regardant aux vitrines, se demandant ce qu'elle achèterait. Que de choses qui lui auraient fait envie pour elle-même ! Mais il ne fallait pas que Claire pût se moquer de son offrande, et Jacqueline fut terriblement tourmentée par l'embarras du choix.

Enfin, elle entra dans un magasin, elle demanda humblement le prix d'une mince chaîne d'or qu'elle aurait bien voulu donner à son amie... Mais la réponse du marchand la fit sursauter : trente francs!

Jamais elle n'aurait cru que ce fût si cher. Elle serra sa pièce dans sa main rouge, et, toute suffoquée d'émotion, incapable de rassembler deux idées, elle restait là clouée sur le sol. Le marchand sourit :

« Pour toi, petite, dit-il, je te conseillerais plutôt une broche en simili, ou un anneau, ou encore un bracelet. Nous avons des bracelets en simili à partir de cinq francs. »

... En simili! Qu'est-ce que cela pouvait être? Elle comprenait en tout cas que ce ne serait pas de la meilleure qualité... Elle ne parvenait pas à rien décider...

— Peut-être autre chose, balbutia-t-elle enfin... C'est pour un cadeau pour une dame...

— Alors, voici de jolis vases à fleur, tout cristal, tout porcelaine; des statuettes en vrai saxe... Ça, deux francs; ça, quatre cinquante... »

Jacqueline, de plus en plus troublée, y voyait à peine. Elle ne trouvait rien d'assez beau, pourtant elle ne voulait pas dépasser cinq francs; et enfin, se croyant obligée d'acheter quelque chose, à cause de la peine que le marchand avait prise, elle se décida vite pour un petit berger tout rose, en habit bleu et or, qui tenait entre ses jambes une sorte de tonneau comme porte-allumettes. Elle paya. On lui rendit beaucoup de monnaie sale, qu'elle n'osa pas recompter posément. Elle sortit toute rouge du magasin, passa chez l'épicier, où elle acheta des bonbons roses et verts pour Georget, puis elle se hâta et sortit du village.

Elle alla s'installer dans un champ, à l'ombre d'une haie, et, posant son panier à côté d'elle, elle en tira d'abord son porte-monnaie; elle compta et recompta sa monnaie : hélas ! mille fois hélas! il lui manquait un franc! Et puis elle soupçonna bientôt qu'une des pièces de cinquante centimes, toute effacée, était fausse! Quel malheur! Un franc cinquante de plus pour son cadeau ! Enfin, sans doute il en valait la peine; et elle se hâta d'ouvrir le paquet... Elle regarda le berger joufflu avec des yeux indulgents, elle se figura longtemps que c'était très beau; mais peu à peu la cruelle, la triste, l'abominable vérité se fit jour en elle : la statuette était nettement hideuse. D'abord un berger, ce n'était pas comme ça, et puis il avait une tête deux fois

trop grosse. Et cet affreux pot entre ses jambes ! Enfin, une oreille du berger était écornée, un de ses bras avait été cassé, puis recollé ! !

Jacqueline eut envie de le jeter dans le buisson ; elle pleura amèrement, puis elle réfléchit qu'après tout l'essentiel était de montrer sa bonne intention, de prouver sa reconnaissance, et elle décida d'offrir quand même le berger à son amie. Elle le replia dans son papier jaune et partit.

e message de Rudiana.

La montée raide entre les bois tout dorés par l'automne lui adoucit ses chagrins. Elle admira la fraîcheur des taillis et des clairières où croissaient toutes les fleurs de l'arrière-saison, toutes ces fleurs délicates qui s'empressent de montrer leur beauté avant les premiers gels ; elle se mit à chercher des champignons, dont elle connaissait très bien les bonnes espèces, et elle recueillit ainsi un plein panier de giroles, de morilles et d'oronges.



« Alors, voici de jolis vases à fleurs, tout cristal !... »

Or, tout d'un coup, tandis que, penchée sur le sol, elle empilait dans son mouchoir les girolles qui n'avaient pu trouver place dans son panier, elle entendit un grand bruit dans les branches : elle releva vivement la tête et aperçut le chemineau qui dévalait la pente en sifflant. Tous deux, surpris de se trouver ainsi nez à nez au plus profond des bois, éclatèrent de rire.

« Magnifiques, ces champignons ! s'écria enfin le chemineau. Justement je regrettais de n'avoir pas le temps d'en ramasser ! Mme Desbois les adore !

— Oh ! alors je serai bien heureuse de les lui porter ! s'écria joyeusement Jacqueline.

— Tu es une brave enfant. Alors, ça rapporte, ces sachets de lavande ?

— Oh ! oui, un peu, dit l'enfant toute rougissante.

— Et ça va ? tu es heureuse ces jours-ci ?

— Oh... oui...

— Tu ne dis pas ce oui avec enthousiasme. Qu'est-ce qui te tourmente encore ?

— Oh... rien...

— Je parie que c'est encore cette histoire du roi Gros-Nez ? »

Jacqueline sentit son cœur se serrer. « Cette histoire du roi Gros-Nez! » Comme c'était dit légèrement! Personne n'avait l'air de prendre cela au sérieux... Et pourtant!

« Voyons, ma petite enfant, fit le chemineau... Où en est cette affaire? Les fées?

— J'en ai vu une! riposta Jacqueline.

— Et entendu?

— Oui.

— Alors?

— Eh bien, elle me guide dans la recherche de la couronne... Oh! je la trouverai!

— Bon, c'est entendu. Mais hâte-toi, car il y a encore d'autres belles tâches pour toi dans la vie, mignonne. »

Il s'éloigna, l'air tout soucieux.

« Quelles tâches pourraient être plus belles, dans la vie d'une petite fille, que celle que je veux accomplir? » songeait Jacqueline.

Et elle se remit à grimper à travers bois, zigzaguant au flanc de la grande montagne, tout en réfléchissant profondément à ces choses. Par intervalles, quand elle marchait vers l'est, elle apercevait le profil immuable du roi à travers les branches, et son désir de retrouver la couronne se planta de nouveau dans son cœur avec force.

A un certain tournant du sentier, elle s'assit au pied d'un arbre immense dont le tronc était tout couvert de mousse du côté du nord. Ses jambes tremblaient de fatigue, ses yeux s'appesantissaient, et ses bras et son dos étaient comme engourdis. Depuis plusieurs jours elle s'était levée avant l'aube, couchée tard, et elle avait durement travaillé; alors, dans ces bois frais, au milieu de cette jolie et si douce atmosphère d'automne, elle se sentit tout à coup lasse comme une vieille femme. Elle fixa longuement ses regards sur la face grise du pauvre roi qui lui apparaissait découpée sur le ciel dans l'interstice de deux branches d'un arbre voisin...

Et soudain, à cheval sur le rameau à l'endroit où il se séparait en deux, une petite forme féminine lui apparut. Tout de suite elle sut que c'était une fée, et elle s'efforça de réveiller son attention fatiguée... D'abord la mignonne personne, toute drapée dans un tissu lâche et flottant, ne bougea pas. Sa robe gris-perle et toute chiffonnée faisait une sorte de fumée autour d'elle, mais sous le bonnet de dentelles dorées, Jacqueline aperçut bien les cheveux bouclés, les traits d'une finesse presque imperceptible, les yeux rieurs...

Enfin, la fée s'agita légèrement sur sa branche, puis sa voix grêle s'éleva :

« Je suis la fée de l'automne, dit-elle; ma robe est d'or, mes souliers sont rouges, mes yeux sont presque mauves... Aujourd'hui je ne me suis pas habillée en grande cérémonie, parce que notre reine m'a vite envoyée à ta recherche pendant que je me baignais, et je me suis bien dépêchée, car c'est une bonne nouvelle, petite fille, que je t'apporte...

« Écoute, écoute bien, petite fille : voici le message de Rudiana, la reine des fées. Si tu veux des renseignements sur la couronne du roi Gros-Nez, tu dois aller dans la grande grotte du roi ; là tu trouveras un vieillard qui te dira ce qu'il faut faire...

« Réjouis-toi, Jacqueline, réjouis-toi, la bienveillance du peuple des fées est sur toi ! Adieu, je vais revêtir ma robe brillante pour aller ce soir au bal des grillons. Adieu, la grande reine Rudiana t'envoie mille sourires. »

Et soudain le petit corps s'envola de la branche où un rayon de soleil jouait entre les fentes et les rugosités de l'écorce. Jacqueline demeura émerveillée, confondue, ravie. Déjà le soleil déclinait à l'horizon de la plaine, ses rayons illuminaient le fourré et le dessous des feuilles, et la petite fille était encore là tout extasiée...



Elle aperçut le chemineau.

Le « devoir » de Jacqueline.

Enfin, elle se secoua, elle se leva et repartit. Toutes ses tristesses s'étaient envolées, elle ne voyait plus rien de sombre dans le présent ni dans l'avenir, tout lui souriait.

En arrivant au manoir, elle trouva Mme Desbois et sa sœur dans la vaste salle commune auprès d'un bon feu, car la soirée était fraîche.

Jacqueline raconta ce qu'elle avait fait à Barbières, mais elle omit de parler des péripéties de son retour. Lorsqu'elle eut achevé son récit, elle tendit en rougissant le petit paquet contenant la statuette du berger... Elle ne savait comment expliquer qu'elle offrait cela en témoignage de reconnaissance, aussi elle se borna à dire à Claire :

« C'est pour toi ! »

Et aussitôt elle déballa ses champignons, racontant que c'était le moment où poussaient les meilleures espèces et qu'il y en avait beaucoup.

Claire déplia le berger, l'examina longuement d'un air rêveur, puis, très touchée, vint embrasser Jacqueline :

« C'est très joli, dit-elle, très bien choisi ; je te remercie bien, mais il ne fallait pas te donner cette peine...

— Oh non ! cria Jacqueline, ne dis pas que c'est joli, parce que je sais



Enfin, la fée s'agita légèrement sur sa branche.

bien que ce n'est pas vrai... Seulement, voilà, ce coquin de marchand m'a embobelinée, et je n'y ai vu que du feu; et puis son bras a été recollé... C'est très laid et j'avais envie de le jeter; mais... mais enfin, voilà... tu sais... c'est pour la bonne intention...

— Oh! chérie, s'exclama Claire, merci, merci de tout mon cœur!

— Et, à propos, Jacqueline, dit Mme Desbois, as-tu réfléchi à la proposition de Claire? Nous voudrions bien t'emmener, tu sais! »

Jacqueline raffermit ses pensées. Certes il lui était dur de contrarier le désir de ses excellentes amies, mais elle n'hésitait plus, elle ne pouvait songer à une absence quelconque du pays, depuis qu'elle avait reçu les assurances de la fée...

« Mais, dit-elle, d'abord je crois bien que, même pour de l'argent, mon oncle ne me laisserait pas partir; et ensuite, eh bien, de mon côté, je crois que mon devoir est de rester ici.

— Ton devoir? Mais pas envers Georget, puisque nous l'emmènerions aussi! Quant à ton devoir vis-à-vis de ton oncle, tu ne lui es en rien redevable, je t'assure; tu n'es que sa domestique... »

Jacqueline secoua la tête.

« Ce n'est pas cela, dit-elle... J'ai une grande tâche, une tâche que vous connaissez... Ce matin j'hésitais un peu, mais depuis cet après-midi...

— Et qu'est-ce qui t'a décidée cet après-midi? »

Jacqueline rougit, se troubla, balbutia d'abord quelques mots confus, puis elle répondit d'une voix mal assurée :

« C'est... c'est une fée... qui m'a parlé de nouveau... Elle m'a dit d'aller aux grottes... J'y dois trouver un vieillard qui me renseignera.

— Ma petite enfant, je ne veux pas m'opposer à tes projets, mais je t'assure que cela me fait bien mal au cœur de te laisser souffrir cette vie misérable...

ée... par son oncle!

Le mercredi suivant, de grand matin, Jacqueline se trouvait sur le pas de sa porte lorsqu'elle s'entendit appeler de la route... Elle fit quelques pas hors de la cour et reconnut la mère Bonnard.

« As-tu quelque commission? cria la brave femme. Je vais à Barbières, au marché. »

Justement Jacqueline attendait impatiemment une occasion pareille pour se faire apporter un peu d'étoffe, afin de se confectionner un petit tablier de fantaisie pour ses visites au manoir.



La bonne femme s'éloigna en murmurant...

Elle cria à Mme Bonnard de vouloir bien l'attendre un peu, et elle se précipita dans sa petite chambrette pour y prendre l'argent nécessaire... Elle y avait soigneusement caché ce qui lui restait de ses vingt francs, dans l'interstice que faisait le plafond en pente avec une poutre... Elle se souleva donc sur la pointe des pieds et tâta de la main à l'endroit où elle avait déposé sa petite bourse... Elle ne rencontra rien! Elle crut s'être trompée et parcourut du bout des doigts toute la longueur de la poutre... Encore rien! Mais si, tout au bout de la pièce, dans l'angle de la poutre, du toit et de la paroi, elle sentit le cuir de son porte-monnaie... Elle pensa que les rats l'avaient porté là, mais cela l'étonnait; elle l'ouvrit vite : le porte-monnaie était vide, vide ou à peu près. Les deux écus de cinq francs et les quelques piécettes blanches avaient disparu, il n'y restait que huit sous!

Et ce fait seul prouvait que les rats n'étaient pas coupables, mais qu'elle était bel et bien victime d'un vol... Cependant elle n'avait pas le temps de réfléchir; elle courut à la mère Bonnard, lui expliqua brièvement la chose, s'excusant de l'avoir fait attendre.

La bonne femme la regarda avec pitié, et elle s'éloigna en murmurant :

« Cet homme mériterait d'être pendu! »

Jacqueline l'entendit, et elle sentit que Mme Bonnard devait avoir raison. Ce ne pouvait être que son oncle qui lui avait volé son argent!

CHAPITRE IX

LES CAVERNES

Un nouveau trait de l'avare.

En revenant à la ferme, après le départ de la mère Bonnard, Jacqueline ne pleura ni ne gémit. Elle ne tenait pas à l'argent, elle, mais elle était cependant bien indignée. Que son oncle, qui avait un gros trésor, se fût abaissé à lui voler un peu plus de dix francs, cela indiquait une folie si grande chez l'avare, qu'en somme la petite fille se sentait plus portée à le plaindre qu'à le blâmer. Mais elle le craignait... S'il en était là, que ne pourrait-il pas faire contre elle et contre Georget? Elle frémit et tâcha de n'y plus penser.

Elle alla lever et habiller son jeune frère. Depuis quelque temps, elle avait à son sujet de très grandes joies. En vérité, Georget se développait beaucoup. Cela avait commencé dès son émerveillement devant le coq au plumage éclatant, mais les progrès marqués et rapides dataient du jour où le chemineau avait pris sur lui d'appliquer à son égard une méthode d'éducation toute nouvelle et originale.

Ah! le chemineau s'entendait à cette tâche! Il emmenait Georget avec lui, l'amusait de toutes sortes de jeux, attendait que son attention s'éveillât d'elle-même pour parler, pour nommer les objets qui avaient retenu les regards du pauvre petit. De plus, ces courses au grand air, cet exercice que prenait Georget, — alors que Jacqueline trop occupée avait dû le laisser jusqu'alors presque constamment immobile, — ces promenades lentes, mais longues, avaient extraordinairement fortifié l'enfant. Et, un sang plus riche coulant dans ses veines, son cerveau en avait profité... En fin de compte, il arrivait maintenant à balbutier consciemment quelques mots, à se faire comprendre pour demander à manger, pour manifester sa joie ou son bien-être...

Jacqueline était profondément heureuse de ces progrès. Elle sentait bien que, livrée à elle-même, elle n'aurait jamais pu arriver à un résultat aussi marqué ni surtout aussi rapide. Et elle bénissait la présence du chemineau. Elle s'inquiétait encore quelquefois à la pensée qu'il pourrait bien un beau jour s'en aller pour de bon sans explication, mais ces craintes étaient rares; elle avait constaté une mystérieuse et inexplicable entente entre les dames Desbois et son grand ami... Depuis longtemps elle avait renoncé à comprendre cette énigme; elle s'en accommodait fort, car elle sentait que tous étaient pour elle des protecteurs sûrs et aimants. Elle se disait qu'après tout, cela pourrait continuer encore de la sorte, et elle comptait maintenant sur la chance, sur le hasard, sur tous ces événements heureux qui arrivent en chantant on ne sait d'où et vous effleurent au moment où on s'y attend le moins de leur baguette

enchantée... Mais, hélas! hélas! ce ne furent pas, en cette fin d'automne, des événements brillants et joyeux qui vinrent frapper à la porte de Jacqueline. Ce furent au contraire de ces tristes choses, mauvais coups du sort, malchances et malheurs, qui passèrent taciturnes et moroses et firent beaucoup pleurer les beaux yeux de velours de la petite fermière.

C'était par les jours frileux de la fin d'octobre. En ce moment le soleil qui dorait encore les feuillages de la plaine ne réchauffait presque plus les cimes des montagnes. Un vent âpre passait déjà sur les prairies... L'hiver s'annonçait.

Les autres années, à cette époque, Mathieu Sylvestre et son valet s'en allaient au bois qui leur appartenait; ils coupaient des arbres et les ramenaient à la ferme en les faisant tirer par les bœufs. Or, cette fois, l'avare ne manifesta pas la moindre velléité d'agir ainsi. Il congédia son valet pour l'hiver, et chaque jour il s'en allait seul labourer les derniers champs...

Jacqueline n'y songea que lorsque le froid fut venu. Un beau jour, comme le vent du nord soufflait avec rage, elle constata qu'il ne restait que quelques fagots sous le hangar... Elle fut consternée. Comment allait-on faire, maintenant que le valet était parti?


« J'ai trouvé un si bon acquéreur pour mon bois!... »

Le soir même, elle parla de la chose à son oncle, espérant qu'il avait déjà fait des coupes et qu'il suffisait de quelques voyages des bœufs pour apporter la provision.

Mathieu l'écouta en la regardant sournoisement... Puis ce fut son éternel discours sur la dureté des temps, sur les impôts qu'il prétendait n'avoir pas payés... Il enfila longuement ses jérémiades, mais ne parla pas du bois...

Jacqueline lui rappela sa question.

« Ah! bien! dit-il... J'ai donc pensé qu'en hiver, quand on n'a pas tant de travail, on pourrait aller ramasser le bois mort dans les terrains communaux... Toi ou moi, nous en apporterons assez pour faire cuire la soupe... Et j'ai trouvé un si bon acquéreur pour mon bois d'en haut...

— Comment! vous l'avez vendu?

— Il a ben fallu! Et puis c'était une occasion... Le père Lautheaume m'en a offert un bon prix... »

... Encore un de ces coups dont l'avare était coutumier! Jacqueline ne dit mot. Il était inutile de lutter cette fois, puisque la chose était faite. Elle courba le front et continua à laver sa vaisselle... A quoi bon se révolter contre l'inévitable? Mais elle songeait tristement à l'épouvantable situation que son oncle se créait à lui-même. Il avait bien amoindri la propriété depuis quelques années, incapable qu'il était de résister à l'offre de quelques pièces d'or en échange d'un lopin de terre...

Et ainsi le domaine s'en allait peu à peu, se fondait, et bientôt il ne resterait plus assez de champs pour faire vivre le troupeau... Et comme l'argent une fois entré dans la cachette de l'avare n'en ressortait plus jamais, les pires événements étaient à redouter!

Le lendemain, elle eut beau se lever à l'aube, elle vit bientôt qu'elle ne pouvait songer à s'absenter pour suivre le conseil donné par l'envoyée de Rudiana.

Après avoir accompli ses devoirs ordinaires et quotidiens, elle se munit d'une écrémeuse et se mit en devoir d'enlever de chaque jarre de lait la crème épaisse qui s'était amoncelée à leur surface; elle avait ouvert sa grande baratte et y versait la crème au fur et à mesure. Lorsqu'elle eut soigneusement écrémé chaque jarre, elle réajusta la palette et le couvercle de la baratte et se mit en devoir de battre sa crème. C'était une opération très fatigante, car il ne faut pas s'arrêter une seconde de frapper les parcelles de crème qui doivent s'agglomérer pour former le beurre. Or, la masse compacte de la crème qui se trouve à l'intérieur de la baratte n'est pas facile à manier, elle est épaisse et lourde... aussi les maigres bras de Jacqueline se fatiguaient vite à cette opération. Cependant, en s'armant de tout son courage, en barattant alternativement de la main droite et de la main gauche, elle vit avec joie que la grande aiguille de la vieille pendule avait enfin fait le tour du cadran. L'opération devait être terminée. Elle découvrit sa baratte, et y trouva en effet une masse de beurre agglutinée contre les parois et sur la palette. Elle râcla soigneusement tout ce beurre et le porta sur une planche polie et inclinée où il s'agissait de le pétrir longuement pour en extraire tout ce qui pouvait rester de « petit-lait ».

Et elle s'y mit bravement. Elle travaillait avec méthode; elle prenait un morceau de beurre d'un kilogramme environ, l'étendait en couche mince en y appuyant les paumes de ses deux mains, puis elle en prenait des poignées qu'elle serrait de toutes ses forces; elle roulait ensuite son morceau sur la planche, et enfin elle le ramenait à la forme ronde en le comprimant de toutes ses forces. Elle attaquait ensuite un autre morceau... Pendant tout ce temps, le liquide blanc et clair qui était demeuré emprisonné dans les globules de beurre ruisselait entre ses doigts, perlait à la surface de la jolie masse jaune et s'écoulait au bas de la planche inclinée, dans une jarre.

L'avare trouve à qui parler.

Toute rouge, frémissante, haletante, elle peinait ferme, lorsqu'elle aperçut Miss Floppet sur le sentier venant du vieux manoir.

Jacqueline eut un geste d'ennui. Elle n'avait pas pour l'étrangère la même sympathie que pour Mme Desbois et sa sœur. D'abord elle la comprenait mal, à cause du déplorable accent de l'Américaine; puis celle-ci s'était toujours montrée plus froide et réservée que les grandes amies de Jacqueline.

La petite fermière se demanda ce que lui voulait Miss Floppet. Le lait avait été porté le matin au manoir, et Jacqueline avait prévenu Claire de ce qu'elle avait à faire.

Miss Floppet arriva et considéra longuement les gestes de Jacqueline, puis examina curieusement la baratte, les jarres de petit-lait et tous les ustensiles qui venaient de servir à Jacqueline. Toujours étrange et originale, l'étrangère avait à peine répondu par un léger signe de tête à la salutation de la petite fille... Elle hochait la tête en ayant l'air de passer une inspection rigoureuse des procédés de Jacqueline, mais ne disait toujours rien, lorsque Mathieu Sylvestre apparut soudain à la porte de l'écurie.



« Eh bien, Misse Floupète! nous venons voir un peu comment on fait le beurre?... »

Lui, si taciturne et morose, avait toujours une parole taquine ou goguenarde pour Miss Floppet. Peut-être la façon de parler de l'Américaine l'amusait-elle... En tout cas, dès qu'il l'apercevait, il venait vers elle au lieu de fuir ou de se cacher comme lorsque Mme Desbois ou Claire venait à la ferme...

« Eh bien! Misse Floupète, dit-il cette fois, nous venons voir un peu comme on fait le beurre... Vous n'en fabriquez peut-être point dans votre pays? »

Miss Floppet le regarda avec des yeux courroucés. Il continua :

« Vous connaissiez pas ça, hein? »

Son interlocutrice hocha la tête de nouveau :

« Aux Ztazunis, dit-elle convaincue comme un prophète, les peuples n'étaient pas barbares comme dans vôtre countré...

— Quoi? Comment? Qui est-ce que vous appelez barbares?

— Vô!

— Qu'est-ce que vous voulez dire, mam'zelle Floupète?

— Jé disé que vô été pârfaitement stioupide de faire le beurre de cette... *way*... de cette voie, de cette... manière... Aux Ztazunis, jé voyé que la beurre été placé dans un engin... une machine... et le machin le batté très beaucoup, avec grande fôrce... et... en conséquence, il été absiourde de laisser reposer le lait... Les peuples pouvaient battre le lait tiou de suite... quand il été sôrti des vaches... et il été de très pliou bonne qualité, cette beurre...

— Eh bien, ma bonne demoiselle, si je vous comprends bien... faudrait, à vot' avis, faire le beurre à la mécanique... Or ça, c'est pas dans nos cordes... nous sommes trop pauvres, comprenez-vous? »

Mais la bonne Miss Floppet était montée. Depuis qu'elle vivait à proximité de la ferme, elle avait remarqué les méthodes surannées employées par les paysans, et elle avait trop longtemps rongé son frein en silence. Il lui fallait maintenant dire tout ce qu'elle avait sur le cœur.

« C'été comme vôte petit champ de blé, de pommes de terre, et des autres légumineuses... C'été mauvais, très mauvais... Je supposé que vous mettiez des pâturages partout... vous avié dans cette circonstance biôcoup pliou de vaches et, par conséquence, vous avié rien qu'ioune affaire et vô étié pliou riche...

— Et alors? riposta le bonhomme. Quoi qu'on mangerait?

— On achèterait, monsieur... et on faisé ioune grande fârme, avec des grandes chambres et des valets pour faire biôcoup de beurre... »

... Il ne pouvait entrer dans l'idée du vieil avare que l'on pût agir autrement qu'il ne le faisait, et surtout il n'aurait jamais pu concevoir qu'en se livrant à l'élevage en grand et en renonçant à ses petites cultures, il aurait gagné beaucoup plus d'argent; et si l'on songe au surplus que ces notions nouvelles lui étaient données par une Américaine, au langage plus pittoresque que compréhensible, on se doutera de l'incrédulité dont il fit montre...

« Oh! vous m'en voudriez bien faire accroire, s'écria-t-il. Mais j'en ai vu de plus malins que vous, mam'zelle Floupète, et ils ne m'ont pas mis dedans... »

Il tourna les talons. L'Américaine, tout à fait lancée, courut après lui et le rattrapa par un pan de sa veste :

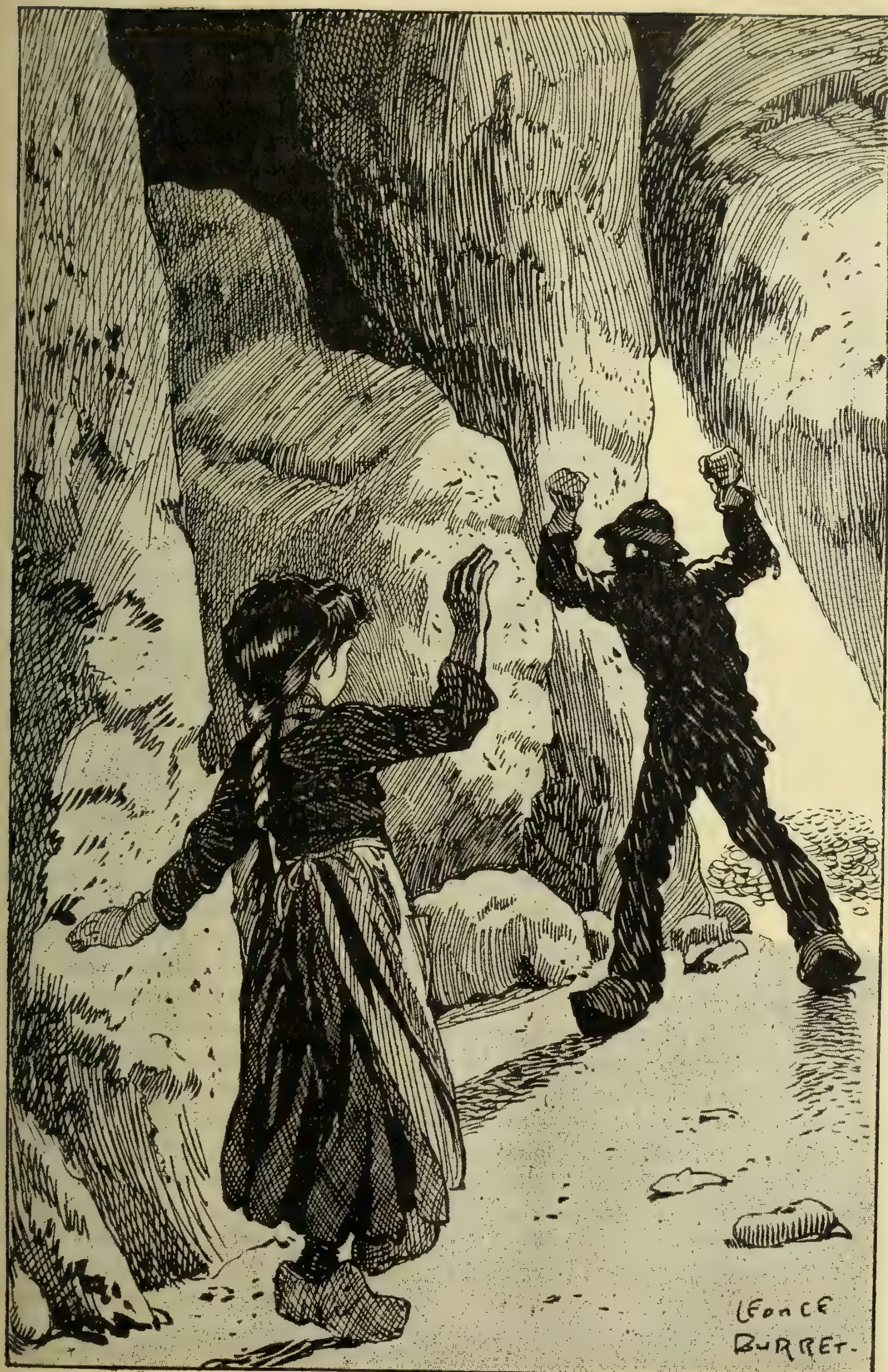
« Et c'été le sâleté, l'abominable sâleté de vôtre fârme, de vôtre machinerie, des étables de vô, de tout... c'été cette chose qui fésé mal au ventre de moâ... Ce être une grande honte, mousié... Jé comprené, maintenant, pour quelle chose la France été pourrie...

— Voilà la France pourrie maintenant! Oh! là, là! » cria Mathieu en se dégageant vivement, ce qui fit demeurer un morceau de sa vieille veste jaunâtre aux mains de l'implacable étrangère...

Celle-ci se calma cependant un peu devant la fuite de son antagoniste, et, tenant toujours à la main le morceau d'étoffe tout effiloché :

« Mon pétite, dit-elle à Jacqueline, je voulé dôné à vô le conseil de solidifier le jaquette de l'oncle de vô... »

Et elle s'en alla comme elle était venue.



Mathieu Sylvestre se précipita sur elle, les poings levés.

Le vieillard des grottes.

Lorsque Jacqueline eut achevé sa besogne, le soleil déclinait déjà à l'horizon, et la petite fille, éreintée, eut à peine la force de préparer le dernier repas de ses bêtes et de faire cuire la soupe.

Cependant, elle s'occupa encore de Georget, alla visiter la basse-cour, ramassa les œufs pondus, donna à Chounette du son mouillé du liquide blanchâtre qui restait du lait après toutes les opérations successives qui en avaient enlevé le beurre et la caséine, rentra à la ferme pour manger sa soupe et laver la vaisselle...

Elle était lasse, mais contente. Son oncle lui ayant annoncé qu'il s'absentait le lendemain, elle avait en effet la certitude de pouvoir enfin se rendre à la grotte du Roi, selon l'avis de la fée, et son cœur battait d'avance d'émotion et de joie à cette pensée.

Rien d'extraordinaire ne survint le lendemain, et, vers dix heures du matin, après avoir tout disposé pour faire régner l'ordre à la ferme pendant son absence, elle s'enfuit d'un pas léger à travers les prairies.

Elle avait un peu peur maintenant... Qu'allait être ce mystérieux vieillard dont la fée lui avait annoncé la présence dans la grotte? La petite fille avait ardemment désiré cette rencontre, et cependant, au moment de pénétrer dans le souterrain, il lui venait une terrible envie de s'enfuir...

Enfin, enfin, elle se décida. Elle alluma une bougie et entra... D'abord, elle n'aperçut rien... Les pleurs et les gémissements du roi troublaient seuls le vaste silence... Jacqueline descendit à tâtons le petit raidillon qui conduisait à la grande salle de la caverne, puis elle s'arrêta indécise... Aucune lueur n'apparaissait; elle leva bien haut, au bout de ses bras, la petite flamme tremblante de sa bougie... Rien... Alors elle prit le parti de faire le tour de l'immense grotte : en suivant la paroi humide et toute bossuée, elle ne pouvait s'égarer... Elle partit... A certains moments, des trous profonds s'ouvraient tout d'un coup à côté d'elle... elle n'avait qu'une étroite corniche du roc pour passer... mais elle continua... Elle marchait depuis longtemps. Il lui semblait qu'elle devait avoir presque achevé le tour de la caverne, cependant elle n'apercevait pas encore la petite clarté blanchâtre qu'elle avait vue peu à peu décroître et s'évanouir derrière elle en s'enfonçant dans les profondeurs de la grotte... Elle la cherchait des yeux, persuadée que personne ne se trouvait là, lorsque, à un angle brusque de la paroi, elle se trouva devant un couloir large et haut qui s'enfonçait dans le roc... Le sol de ce couloir était en pente bien marquée et semblait se diriger vers l'air libre, et bientôt, en effet, Jacqueline sentit un vent plus chaud lui passer sur les joues, et elle aperçut une lueur blafarde au loin. Presque au même instant, le couloir s'élargit encore, et, dans un angle, assis sur une pierre, se tenait le vieillard annoncé par la fée. La petite fille n'avait pas pu le voir de loin, et elle se trouva tout près de lui avant d'avoir eu le loisir de penser à ce qu'elle allait dire...

Elle s'arrêta donc, toute confuse et étonnée, devant l'homme, qui parais-

sait aussi de son côté la considérer fort curieusement. Ils restèrent ainsi un bon moment sans se parler, puis le vieillard passa la main dans sa grande barbe blanche :

« Voilà une intrépide petite fille qui vient dans mon domaine, dit-il comme se parlant à lui-même... Que dois-je lui dire et que me veut-elle ? »

Il rêva encore un instant. Mais pendant ce temps Jacqueline reprit son assurance :

« C'est une fée, monsieur, qui m'a envoyée vers vous...

— Ah bien ! dit l'homme. J'aime et je respecte les fées, et entre toutes je vénère leur bonne reine Rudiana... Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour elle ?

— Eh bien, monsieur, elle veut bien s'intéresser à moi parce que je cherche la couronne du roi Gros-Nez... et c'est bien elle qui m'a fait dire de venir vous demander conseil... Il paraît que vous savez où est cachée cette couronne... »



Cependant elle s'occupa encore de Georget.

Le vieux la regarda encore longuement avant de répondre. Jacqueline se sentit tout heureuse, et ses appréhensions étaient tombées du coup... Ce bonhomme lui inspirait confiance ; et d'abord elle n'aurait su dire pourquoi, mais au bout d'un moment elle vit que le vieillard avait beaucoup de traits de ressemblance avec le chemineau. Ses yeux surtout étaient vifs et bons comme ceux du grand ami de Jacqueline. Sans cette chevelure de neige et cette longue barbe blanche, on eût pu le prendre pour le chemineau en personne... Mais il se mit à parler lentement :

« Affaire du roi Gros-Nez ! dit-il. Triste affaire... Il y a longtemps que je bataille dans les souterrains contre ces affreux nains... Oui, oui, j'ai appris plusieurs de leurs secrets, et j'en ai beaucoup châtié de ces terribles petites créatures... Mais cette couronne, cette couronne... il faut une petite de grand courage pour la trouver et la saisir... As-tu du courage, toi, petite enfant ?

— Oh oui ! cria Jacqueline en joignant les mains.

— Aurais-tu le courage de descendre dans ces immenses cavernes, de suivre des corridors noirs, de t'aventurer très loin sous la terre ?

— Oui, dit encore Jacqueline, mais elle frissonnait.

— Eh bien, dans ce cas, tu trouveras peut-être la couronne... Je dis *peut-être*, petite, car, en vérité, je ne sais pas encore au juste où elle se trouve... Ah ! ces maudits nains l'ont bien gardée !

— Alors que faut-il faire ? interrogea anxieusement Jacqueline.

— Voici : tu prendras ce couloir, tu suivras la paroi de gauche jusqu'à ce que tu en trouves un autre que tu suivras jusqu'au bout... N'aie pas peur de t'égarer... Chemin faisant, examine attentivement un côté du corridor, tu réserveras l'étude de l'autre côté pour le retour, ce sera plus sûr... Essaye de découvrir une petite grotte, un recoin quelconque... C'est là, quelque part, dans les profondeurs souterraines, que doit se trouver la couronne... Va, et puisses-tu réussir ! »

Le vieillard se baissa et parut se plonger dans une très profonde méditation. Jacqueline vit qu'il ne s'occupait plus d'elle, et elle résolut de s'engager tout de suite dans la grotte. Son cœur battait, et elle n'était pas très rassurée. Elle aurait aimé à demander au vieux de l'accompagner, mais c'était sans doute impossible, et elle partit avec sa bougie...

Le puits du manoir.

Elle trouva en effet une bifurcation qu'elle n'avait pas remarquée en venant, et s'y engagea résolument. Elle comprit qu'elle s'éloignait du roi Gros-Nez, car, à mesure qu'elle avançait, les bruits de plaintes allaient s'affaiblissant. Bien que sa bougie ne fît qu'une bien faible clarté dans ces ténèbres épaisses, elle allait d'un bon pas, car le sol du couloir était de pierre unie et comme polie... Elle tenait sa lumière très haute et longeait la paroi gauche du couloir en croyant à chaque instant y découvrir une fente, un interstice, une ouverture... Mais, hélas ! ce n'était que l'ombre d'une saillie rocheuse, et lorsqu'elle tâtait de la main, elle ne trouvait qu'une muraille ininterrompue et solide...

Elle avait pensé d'abord que ce couloir à explorer ne serait pas très long, mais elle n'en voyait jamais la fin... Et elle marcha, marcha longtemps, si longtemps qu'elle n'avait plus du tout la notion de l'heure... et plusieurs fois elle s'effraya, se demandant si le vieillard ne l'avait pas trompée, si vraiment elle devait voir la fin de ce terrible corridor souterrain. Il lui semblait que depuis qu'elle marchait elle aurait eu le temps, là-haut, de retourner deux fois à la ferme... Elle se mit à aller plus vite... Mais la crainte de ne pas apercevoir la fente où serait cachée la couronne l'arrêta...

Et elle continua son chemin en tremblant. Elle avança encore longtemps, se disant constamment qu'à tel angle ou à telle saillie qu'elle voyait devant elle, elle renoncerait, s'en retournerait, quitte à recommencer un autre jour...

Et, tout d'un coup, elle aperçut devant elle une petite clarté verdâtre et miroitante. Elle avança avec précaution et trouva que le couloir s'ouvrait dans un grand trou arrondi au fond duquel, à quelques centimètres seulement, étin-

celait une nappe d'eau pure... Au-dessus, le trou remontait jusqu'à l'air libre. Jacqueline entrevit un peu de ciel bleu... Elle aperçut aussi au-dessus de sa tête une arcade de fer à laquelle pendaient deux seaux... Elle se trouvait donc arrivée à un puits! Mais quel puits! Chose étrange, il lui semblait reconnaître ces deux seaux. Où les avait-elle donc vus? Et soudain, la vérité lui apparut : c'était là le puits du vieux manoir! Ainsi, par ce long couloir souterrain, elle avait parcouru toute la distance séparant le roi Gros-Nez du manoir! Et elle ne s'étonna plus de voir que le ciel au-dessus de sa tête était de couleur d'opale, car c'était déjà le soir!

Déjà le soir, et il lui fallait retourner jusque là-bas aux grottes par le même chemin! En effet, il était tout à fait inutile de songer à appeler quelqu'un pour



A certains moments, des trous profonds s'ouvraient tout d'un coup à côté d'elle.

se faire remonter à la surface par un des seaux du puits. D'abord son appel ne ferait qu'effrayer les habitants de la vieille maison, et puis, comment se jucherait-elle sur un seau? Non, il fallait vite s'en aller...

Comme elle se retournait déjà, il lui sembla entendre des voix d'abord lointaines, puis plus distinctes... C'était la voix de Mme Desbois, puis celle de Claire... Sans doute les deux sœurs se promenaient autour du vieux puits, et en ce moment s'en rapprochaient... Elles durent même passer tout près de la margelle, et Jacqueline put entendre distinctement quelques-unes de leurs phrases.

Or, elle comprit que Mme Desbois et sa sœur parlaient d'elle, et voici les bouts de phrases entrecoupées de silences qu'elle put saisir :

« ... Bien malheureuse petite... Si on avait pu l'éloigner... Couronne... Idée fixe... Comment faire?... N'a pas voulu... Mais nous sommes là... Difficile d'arranger tout cela... Sam trouvera une combinaison... »

A partir de ce moment, Jacqueline n'entendit plus rien. Elle garda précieusement dans sa mémoire ces énigmatiques propos interrompus, mais elle n'avait pas le loisir d'y réfléchir en ce moment, puisqu'elle avait un si large trajet

à parcourir dans le souterrain avant de se retrouver à la grotte du Roi. Son cœur se serra en songeant que, malgré toute sa hâte, elle allait rentrer beaucoup plus tard qu'elle ne l'avait prévu... Pourvu que son oncle ne fût pas revenu avant elle!

En pleines ténèbres.

Elle se précipita dans le couloir, mais au bout de quelques instants une stupeur formidable la cloua sur place : sa bougie était à bout! Encore quelques minutes, et la flamme jaune allait lécher le bout de ses doigts! Jamais elle n'aurait le temps de revenir à la grotte! Elle se mit à courir... Peine perdue! Deux minutes après, elle s'arrêtait de nouveau au milieu des plus épaisses ténèbres... Elle avait dû lâcher le bout de suif qui lui brûlait la main, et maintenant il lui fallait faire ce long trajet sous la terre sans lumière!

Une circonstance la rassurait un peu. Elle n'avait aperçu aucun autre couloir s'ouvrant dans les parois... Il est vrai qu'elle n'avait bien observé que le côté gauche, mais en suivant le rocher, en le tâtant de la main, elle était sûre d'arriver... Ce n'était qu'une affaire de temps...

Jacqueline se mit à courir, mais le bruit de ses pas résonnait étrangement dans le long boyau creusé dans le roc; elle crut à plusieurs reprises que quelqu'un la poursuivait... Elle courut plus fort, buta contre des aspérités des parois, tomba, se releva...



« Va, et puisses-tu réussir! »

De temps en temps elle s'arrêtait pour écouter, mais le sang qui bourdonnait à ses tempes lui faisait croire à des sons mystérieux et lugubres... Étaient-ce les lamentations du roi qu'elle entendait? Alors elle devait être près des grottes. Mais n'était-ce pas plutôt une ronde de nains méchants qui hurlaient après elle dans les corridors inconnus de ce monde de ténèbres?

Jacqueline sentait que si elle s'arrêtait de nouveau, elle perdrait tout courage. Les yeux lui cuisaient, les larmes étaient prêtes à jaillir de ses paupières... Et elle courait toujours dans la nuit, les deux mains en avant pour ne pas se heurter aux parois, le cœur battant à grands coups...

Et soudain elle poussa un cri : le couloir s'était élargi... ses parois s'étaient ouvertes.... en allées dans l'ombre, elle ne les trouvait plus... Était-elle déjà de retour dans la grande grotte ? Vu le peu de temps qu'elle avait mis, cela lui semblait impossible... Elle s'arrêta, prêta l'oreille... Aucun gémissement, aucune plainte ne s'entendait... Et puis le sol de la grande grotte n'était pas comme cela couvert d'un beau sable fin...



Elle allait mourir là, de faim et de peur.

Elle fit quelques pas, incertaine... S'était-elle égarée ? Y avait-il un autre couloir ? Elle frissonna alors d'une terreur profonde : à supposer qu'il existât un autre couloir et qu'elle l'eût suivi par erreur... où se trouvait-elle maintenant? Comment retrouver son chemin ?

Elle se vit perdue au sein de la terre immense...

Elle allait mourir là, de faim et de peur, dans ces cavernes sans fin, dans ces boyaux qui se creusaient, se réunissaient, s'égaraient, se croisaient à l'infini des souterrains inconnus !

Et cette fois Jaqueline pleura. Elle eut une minute terrible ; elle pensa à Georget, à ses bonnes amies du manoir, au joli ciel bleu, à Chounette, à la Petite Source, à tout ce qu'elle aimait et qu'elle ne reverrait jamais, jamais ! Ah! si seulement elle avait eu l'idée d'appeler ses amies, lorsqu'elle se trouvait au fond du vieux puits! Elle leur aurait fait peur sans doute, mais au moins elle aurait été sauvée...

Après une crise de larmes, Jacqueline se releva ; elle voulut tenter un dernier effort, retrouver son couloir, arriver au moins à la paroi de cette nouvelle grotte, et elle se mit en marche, au hasard, tout droit devant elle...

Elle atteignit le rocher, et, de là, elle suivit à tâtons la muraille...

st-ce la couronne?

Tout à coup, elle sentit un angle sous sa main. Elle tourna cet angle. De l'autre main, en étendant le bras, elle toucha une autre paroi. C'était donc un couloir, mais était-ce celui par lequel elle était venue ? Ce couloir zigzaguait beaucoup, il avait des tournants brusques où il se rétrécissait entre deux arêtes de rocs... Au bout de quelques pas, Jacqueline aperçut une lueur, mais ce

n'était pas la lueur blanche et grise du jour : c'était une sorte de reflet jaune, doré, comme un rayon de lanterne à huile ou une touffe de renoncules à la lumière rouge d'un soleil couchant... Jacqueline, devant cette clarté mystérieuse, s'arrêta, retenant son souffle... Elle crut qu'elle était arrivée dans l'antre des nains, et elle frémit d'horreur; mais, voyant que la lueur restait immobile, n'entendant rien, elle fit prudemment quelques pas en avant... A mesure qu'elle s'avançait ainsi, l'objet d'où partait la lueur se précisa... C'était une masse ronde en forme de roue ou de tas aplati comme un pain, et Jacqueline vit que cette chose n'était pas lumineuse par elle-même, mais devait être éclairée par la lumière du jour venant de très loin ou par quelque fissure oblique... Mais cet objet demeurait fauve, roux, blond... Et soudain la petite fille poussa un formidable cri de triomphe :

« La couronne ! »

N'était-ce pas la couronne tant cherchée, cet objet arrondi et qui, vu de plus près, était manifestement tout en or !

Elle se précipita... Mais avant qu'elle eût pu toucher l'objet de ses vœux, un rugissement rauque éclata dans l'ombre tout près d'elle.

Jacqueline recula épouvantée.

Alors un second ricanement satanique retentit. Elle vit une forme humaine se mouvoir et se dégager des ténèbres : et Jacqueline reconnut son oncle qui cherchait furieusement dans les coins d'ombre quel était l'intrus qui venait le troubler...

Jacqueline aurait pu fuir sans être reconnue, mais elle demeurait là, consternée et sans forces, car cet amas brillant qu'elle avait un instant pris pour la couronne tant désirée, ce n'était que l'or de l'avare, ce n'était que son trésor empilé qu'il était en train de caresser et de recompter amoureusement !

Alors Mathieu Sylvestre l'aperçut; il se précipita sur elle les poings levés :

« Ah ! misérable créature ! rugit-il. Je pensais bien qu'un jour ou l'autre tu viendrais m'épier et me voler ! Mais va, je t'écraserai auparavant... »

Le poing du misérable vint frapper la tête de l'enfant. Elle resta étourdie une seconde, puis elle se précipita vers le coin de la caverne d'où venait le jour, tandis que l'avare la poursuivait en proférant d'horribles menaces...

Mais Jacqueline, plus agile, le distança ; elle se trouva au fond d'un étroit boyau tout revêtu de mousses et de broussailles inextricablement enchevêtrées... En se déchirant la figure et les mains, elle traversa ces ronces, gravit les éboulis et sortit enfin à la surface de la terre...

Or, elle se trouva alors au bord même de la Petite Source, entre les saules ! Et dire qu'elle avait si souvent contemplé l'amas de ronces et de broussailles qui remplissait ce trou, sans jamais soupçonner qu'il donnait accès à des cavernes aussi prodigieuses !

CHAPITRE X

LE VOL

Jacqueline n'y comprend rien.

L'hiver était venu. Une bise mordante et glacée soufflait presque sans relâche, agitant les arbres dépouillés, roulant les feuilles mortes avec un grand bruit sec. Les prairies avaient pris une teinte grise et jaune sous les fortes gelées, et tout autour de la Petite Source de gros glaçons se formaient...

Tant qu'il ne plut ni ne neigea pas, Jacqueline continua à faire sortir son troupeau chaque jour, mais les heures n'étaient plus les mêmes qu'en été. C'était maintenant entre onze heures du matin et une heure de l'après-midi qu'elle menait ses bêtes aux champs, pour prendre l'air plutôt que pour brouter l'herbe rare et desséchée.

Mais bientôt de longues pluies vinrent empêcher ces sorties, et Jacqueline aurait eu alors un peu plus de temps à elle, si ce n'eût été le terrible travail supplémentaire que lui avait imposé son oncle en ne lui fournissant pas, cet hiver-là, le bois nécessaire au feu de la cuisine...


La petite fille partait sous l'averse.

Munie d'une vieille pèlerine à capuchon, la petite fille partait sous l'averse, gagnait les pentes pierreuses de la montagne et y ramassait des branches mortes, des genévriers, des pommes de pins... Elle attachait les rameaux et les serrait ensemble avec une forte corde, puis elle tirait le tout... Tant qu'il s'agissait de descendre le flanc escarpé de la montagne, cela allait encore; mais pour sortir des terrains communaux il fallait franchir un petit mamelon et traîner son gros fagot le long d'un sentier montueux et étroit.

Elle était toute brisée de fati-

gue lorsqu'elle arrivait, et encore elle avait à peine assez de bois pour entretenir un maigre feu jusqu'au soir sous l'énorme marmite pendue à la crémaillère. L'avare ne l'aidait pas. Il prétendait qu'il avait assez à faire, depuis qu'il avait renoncé à son valet. Il soignait les grosses têtes de bétail, il changeait leur litière, et dès qu'il ne pleuvait plus il partait pour les champs.

Depuis que Jacqueline l'avait surpris dans la caverne en contemplation devant son trésor, Mathieu s'était fait encore plus cruel, impitoyable et renfrogné. Après la terrible scène où il avait cru que sa nièce en voulait à son or, l'avare s'était renfermé durant plusieurs jours dans un silence farouche. La petite fille craignait à chaque instant que sa colère ne fît explosion tout à coup, mais il n'en fut rien, et Mathieu demeura impénétrable... Sans doute il méditait encore quelque coup de sa façon, et Jacqueline, qui avait déjà été en butte à tant d'abominations, demeurait craintive.

La fin du jour où elle avait accompli cette longue course souterraine avait cependant été marquée par une heureuse surprise : en revenant, elle avait été rejointe auprès de la ferme par le chemineau. Celui-ci la regarda d'un air mystérieux; il fouilla une de ses larges poches et tendit sa main fermée à Jacqueline :

« Devine ce qu'il y a là dedans, fit-il.

— Comment pourrais-je deviner ?

— N'as-tu rien perdu ? »

Jacqueline s'arrêta, interdite; elle se demanda ce qu'elle avait pu perdre, mais elle ne put répondre que par la négative.

« Voyons, reprit le chemineau, ça doit dater de ta course à Barbières... »

La petite fille songea tout de suite à l'argent qui lui était resté et qui avait disparu de sa cachette, mais ce ne pouvait être cela, puisque ces pièces de monnaie avaient été perdues (volées, pensait-elle) dans sa propre chambre. Elle écarquilla donc les yeux de nouveau et se déclara incapable de deviner...

« Eh bien, déclara son grand ami, c'est de l'argent. N'as-tu pas perdu ta monnaie en revenant de Barbières ?

— Non ! dit Jacqueline. Je ne l'ai pas perdue en revenant de Barbières, elle a disparu de dessus la poutre où je l'avais mise, dans ma chambre.

— Eh bien, c'est ton voleur qui l'a perdue, alors, dit le chemineau sans se déconcerter. D'ailleurs, si tu te souviens bien de ce qu'il y avait, tu reconnaîtras toi-même que c'est bien ton argent que j'ai trouvé.

— Oh ! pour ça, je m'en souviens ! s'écria Jacqueline. Il y avait deux écus de cinq francs, tous deux de la République, une pièce de quarante sous de ce pays dont on ne peut pas lire l'écriture...

— Caractères grecs... interrompit le chemineau.

— Et puis deux pièces d'un franc, une de dix sous et une de cinq sous...

— Soit quatorze francs soixante-quinze que j'ai l'honneur de vous remettre, dit le bonhomme solennel. Voyez, mademoiselle, et vérifiez. »

Jacqueline reconnut son argent : c'étaient bien les mêmes pièces; elle avait

trop bonne mémoire pour pouvoir en douter une seconde; néanmoins cette trouvaille du chemineau l'intriguait :

« Où donc avez-vous ramassé ça? lui demanda-t-elle.

— Dans les joncs, là-bas, près de la Petite Source.

— Eh bien, je vous dois beaucoup de reconnaissance, mais c'est très drôle, car je suis sûre ne l'avoir pas perdu là...

— Tu es sûre! Tu me fais rire! Je te dis que ceux qui te l'ont volé, que ce soient des hommes, des pies ou des rats, l'ont perdu à leur tour... Qu'est-ce que tu veux de plus?

— Rien, rien, je ne suis qu'une sotte, » dit précipitamment Jacqueline.



« Voyez, mademoiselle, et vérifiez! »

Elle remercia encore le chemineau et rentra chez elle.

Un fagot qui arrive tout seul.

... Cet événement la surprenait et la troublait étrangement. Ce n'était certes pas le fait d'être rentrée en possession de ces quatorze francs, mais c'était l'attitude du chemineau à son égard qui l'étonnait... Elle le soupçonnait fort d'avoir usé de quelque stratagème pour se faire rendre cet argent par l'avare, car elle continuait à croire que c'était son oncle seul qui avait pu la voler... Mais comment le chemineau était-il au courant? Et pourquoi cet intérêt si constant, si dévoué, si vif pour elle?

Jacqueline en était ravie, et elle avait pour son grand ami une grande affection; mais chez les paysans l'aide mutuelle et vraiment sympathique se pratique si peu entre étrangers, entre gens qui ne sont pas de la même famille, que Jacqueline s'étonnait souvent des actes bienveillants, de l'intérêt si marqué de Mme Desbois, de sa sœur et du chemineau...

« Et pourtant, je ne leur suis rien! » se disait-elle en son naïf langage.

Sa surprise et sa reconnaissance furent plus grandes encore après que Mme Desbois, Claire et Miss Floppet, tout encapuchonnées et couvertes de fourrures, l'eurent un jour surprise en train de remorquer son fagot quotidien.

Il faisait un froid sec et mordant. Jacqueline avait de grosses engelures à chacun de ses doigts, et le revers de ses mains était tout couvert de ces « crevasses » ou fentes de la peau qui saignaient. Elle tirait hardiment son fagot et

fut stupéfaite de voir ses amies dehors par un temps pareil. Il est vrai qu'elles étaient bien protégées contre l'âpre bise glacée; mais Jacqueline ne se figurait pas que l'on pût sortir par un tel froid sans y être forcé.

Elle s'arrêta. Les promeneuses lui reprochèrent gaiement de ne pas venir les voir assez souvent; mais lorsqu'elles apprirent que Jacqueline ne ramassait pas du bois pour s'amuser, mais qu'elle y était contrainte par l'avarice de son oncle, elles se récrièrent :

« C'est abominable ! dit Mme Desbois. Il nous faudra arranger cela, Claire...

— Eh! comment voulez-vous l'arranger, madame? dit Jacqueline avec un peu d'humeur. Mon oncle ne voudrait pas qu'il soit dit qu'on lui fait la charité d'un peu de bois, et pourtant, voilà où il en est! »

Les dames s'entre-regardèrent et comprirent qu'il fallait aussi ménager la susceptibilité de leur petite amie...

« Si votre oncle est assez fou pour ne pas faire de provision de bois pour l'hiver, cela ne nous regarde pas, dit alors Mme Desbois; mais quant à toi, Jacqueline, c'est autre chose, et si nous nous mêlons de la chose, c'est pour toi, et non pour ton oncle. Nous sommes amies, n'est-ce pas? nous pouvons bien nous aider? »

Mme Desbois caressa alors les cheveux de la petite fille et se pencha vers elle en ajoutant à mi-voix :

« Je t'admire et je t'aime... Tu me permettras bien de te montrer que je t'aime? »

Là-dessus, elle partit à grandes enjambées pour rattraper Miss Floppet qui avait pris les devants. Claire demeura un instant de plus avec Jacqueline.

« Oh! Jacqueline! s'écria-t-elle. Pourquoi ne veux-tu pas venir avec nous? Laisse donc cet affreux métier, abandonne ton misérable parent et viens avec nous dans les pays du soleil, au bord de la mer étincelante, là-bas dans une jolie villa où tu pourras enfin te reposer, te soigner... Regarde, tes mains saignent... Ne veux-tu pas venir? Tu auras de belles robes, tu auras de jolies mains blanches, tu pourras enfin sourire à la vie... Chère, chère Jacqueline, laisse-toi convaincre! »

La petite fermière ne put retenir ses larmes à l'ouïe de cette instante prière. Elle ne trouva pas dans son âme troublée les mots qu'il aurait fallu dire pour remercier convenablement son amie, mais ses regards voilés de larmes exprimèrent sa vive gratitude... Pourtant elle secoua la tête :

« Je t'en prie, Claire, n'en dis pas davantage! s'écria-t-elle enfin. Tu me ferais perdre tout mon courage!... Tu sais combien je serais heureuse de t'accompagner... Mais tu sais, oh! tu sais bien ce que j'ai à faire avant de pouvoir te suivre! »

Claire regarda tristement son amie, puis, après un bon baiser sur ses joues où roulaient de grosses larmes, elle rejoignit en courant sa sœur et Miss Floppet.

Le lendemain matin, Jacqueline trouva un énorme fagot devant la porte de

sa cuisine. Il était de beau bois de chêne sec, et de gros rondins s'y trouvaient au milieu des rameaux plus minces et encore munis de feuilles mortes... Quel régal de faire avec cela un beau feu clair et réchauffant ! La petite fermière se chauffa comme une princesse; elle entretint tout le jour un gros feu. Et elle ne parvint pas à épuiser tout son merveilleux fagot...

Or, le jour suivant, et désormais tous les matins de cet hiver-là, un semblable fagot fut déposé devant la porte de sa cuisine. C'était la première chose qu'elle voyait d'en haut en ouvrant sa petite lucarne, dès qu'elle était habillée... et malgré les mauvais temps, la pluie, la neige, jamais le fagot ne manqua. Il n'y était pas le soir, pas même à huit ou neuf heures; mais le matin, sitôt que Jacqueline se levait, et c'était presque toujours à la lampe, entre cinq et six heures, toujours sa provision journalière était là.


Le lendemain matin, Jacqueline trouva un énorme fagot devant la porte.

'our faire le boudin.

Ce fut vers ce temps-là que Miss Floppet et Claire assistèrent pour la première fois de leur vie à la mise à mort d'un cochon.

C'est, dans les fermes isolées de la montagne, un très gros événement, et le plus souvent un prétexte à réjouissances. Mais à la ferme de Lacombette il ne fallait pas songer à inviter les voisins à manger le boudin et des caillettes, à boire du vin blanc et chanter de vieilles chansons au soir de ce grand jour !

Jacqueline n'y songea seulement pas. Elle fut simplement heureuse de voir que son oncle n'était pas de trop méchante humeur et qu'il souffrait la présence de Claire et de l'Américaine. Quelques jours auparavant, le chemineau, toujours alerte, gai, bon enfant, avait passé dans la cour de la ferme.

« Toujours dans le pays ? avait interrogé l'avare.

— Oui.

— Mais tu as trouvé sans doute quelque travail ?

— Mme Desbois m'emploie pour son bois... me nourrit bien... Que vouloir de plus ?

— Ah! ah! très bien, murmura Mathieu distraitement.

— On disait que vous alliez boudiner prochainement, maître Mathieu?

— Peut-être oui, peut-être non; qu'est-ce que cela peut te faire?

— A moi, rien, vu que je ne suis pas le cochon; mais je vous avertis, maître Mathieu, qu'il n'y a pas mon pareil sur toute la montagne pour la saignée, pour la caillette, pour le jambonneau, pour la chair à saucisse...

— Gros malin! Je n'ai besoin de personne... Tu voudrais gagner une pièce blanche et faire un bon frichti!

— C'est gratis, maître, et j'ai une machine à hacher!

— Ah! alors, si c'est gratis, apporte ta machine, fainéant. On te donnera un bout de lard. »

... Et c'est ainsi que le chemineau vint boudiner à la ferme de Lacombette. Il était vraiment adroit et habile, l'excellent chemineau. Il s'entendait aussi à ordonner les choses et à diriger son monde sans avoir l'air d'y toucher; aussi il n'était pas là depuis cinq minutes qu'il avait pris la haute direction du travail.

Un lit de paille bien propre fut disposé dans la cour. Le porc y fut amené, et tandis que l'avare et Jacqueline le maintenaient, le chemineau lui coupa la gorge; le sang qui s'échappait à flots fut recueilli par Claire dans une grande jarre, où elle le battit avec un peu de vinaigre.

Dès que l'animal ne bougea plus, Mathieu et le chemineau l'arrosèrent d'eau bouillante et le raclèrent sur le lit de paille. Pendant ce temps, Jacqueline hachait des herbes qui devaient entrer dans la composition des caillettes. L'animal une fois dépecé, ses boyaux furent lavés à grande eau, et tout de suite on y versa le sang maintenu liquide par Claire et auquel Jacqueline avait ajouté quelques longs et minces morceaux de graisse, des clous de girofle, du sel et autres assaisonnements.

Le chemineau découpait toujours d'énormes quartiers de viande. Il mit à part les jambons, les côtes et quelques autres morceaux, avec le lard, qui devaient aller directement au saloir. Tout le reste de la viande fut immédiatement porté sur la table de la cuisine, et là l'habile homme, ayant installé son hachoir mécanique, confectionna des saucisses pendant toute la matinée.

Enfin, avec les déchets de viande à saucisse et des feuilles de bettes hachées, le chemineau fabriqua les caillettes si impatiemment attendues par Miss Floppet et Claire, qui ne connaissaient pas encore cette manière d'accommoder la viande de porc. C'étaient de petites masses de viande et d'herbes hachées avec de la graisse et des assaisonnements et enveloppées dans de minces membranes.

Vers le soir, lorsque tout fut terminé, Miss Floppet acheta à l'avare une partie de son boudin, des caillettes et quelques morceaux du filet, et elle invita Jacqueline à venir lui montrer comment il fallait cuire tout cela...

L'introuvable couronne!

Ce fut une belle et charmante veillée. Les caillettes et le boudin chantaient dans la poêle à frire au-dessus des belles flammes jaunes et roses qui s'enroulaient et dansaient comme des fées agiles.

Dans la tiédeur de la chambre, auprès de ses amies dévouées, entourée de sympathie et de tendre affection, Jacqueline s'abandonna aux charmes des longues confidences; elle oublia ses tristesses et la dureté de sa condition. Et il en était ainsi chaque fois qu'elle demeurait un peu de temps au manoir. Alors ses nerfs se détendaient, elle se laissait aller à la merveilleuse douceur d'être aimée.

Ce soir-là, lorsque Miss Floppet se fut retirée, le chemineau entra avec



On confectionna des saucisses pendant toute la matinée.

Georget, et l'heure qui s'écoula alors entre les deux dames, le chemineau, Jacqueline et son frère fut une heure exquise.

Alors, dans la bonne et tranquille intimité, Jacqueline parla de nouveau de son grand rêve... Elle raconta ses aventures dans les grottes, sa conversation avec le vieillard inconnu, son arrivée au fond du puits du vieux manoir (à ce propos elle ne dit pas qu'elle avait *compris* quelques-unes des phrases prononcées au bord du puits par Mme Desbois et sa sœur), sa frayeur dans les couloirs lorsqu'elle n'avait plus eu de lumière, son arrivée devant le trésor de son oncle... On l'écouta attentivement. Le chemineau sursauta légèrement lorsque la petite fille expliqua où se trouvait l'or de Mathieu Sylvestre, puis, sans plus faire grande attention à la suite du récit, il se mit à arpenter la chambre à grands pas.

Mais Mme Desbois et Claire continuèrent à écouter Jacqueline avec émotion.

« Oh! cette introuvable couronne! s'écria Claire. Je me demande à quoi servent les fées, si elles ne peuvent pas t'indiquer où elle est!

— Il ne faut pas dire du mal des fées, interrompit gravement la petite fille. Elles font ce qu'elles peuvent. Elles ne sont pas toutes-puissantes. Je suis sûre, maintenant qu'elles m'ont parlé, que nous arriverons à remettre la couronne sur la tête du pauvre roi; mais il faut de la patience, du temps... Et j'ai si peu de temps à moi!

— Voyons, dit Mme Desbois, nous sommes là, seules, entre amis; que pourrions-nous faire pour te faciliter la tâche, Jacqueline?

— Mais... je ne sais pas, madame. Claire avait promis de me seconder, mais...

— Mais les fées se sont adressées à toi, Jacqueline.

— Oui, et il n'y a qu'elles qui puissent quelque chose, je pense. N'est-ce pas ce que dit la légende?

— Oui, je crois, dit Mme Desbois... Eh bien, ami, ajouta-t-elle en se tournant vers le chemineau qui marchait toujours de long en large, vous qui connaissez bien la légende du roi Gros-Nez, qu'en pensez-vous? »

Le chemineau s'arrêta, sourit aimablement à son interlocutrice et caressa longuement sa grande barbe fauve :

« Eh bien, dit-il, j'ai vu autrefois, il me semble, dans un autre livre la même légende... Et c'était à peu près mot pour mot la même chose.

— Ah! vous voyez! s'écria Jacqueline.

— Sauf, reprit le chemineau, que ce livre-là disait que la petite fille aimée des fées devait retrouver non pas la couronne elle-même, mais un immense tas d'or suffisant pour en faire une autre... Oui, c'était là ce que disait mon livre.

— Mais cela revient au même, remarqua vivement Jacqueline.

— Presque, » fit évasivement son interlocuteur.

Et, tout à coup, la petite fille songea au trésor de son oncle... Elle rougit et balbutia :

« Tiens... c'est drôle... J'ai bien en effet trouvé ce tas d'or... mais... mais il ne m'appartient pas.

— Ah! mais c'est juste! cria Mme Desbois en tapant des mains. Jacqueline, en suivant les conseils des fées et du vieux de la caverne, a trouvé un tas d'or!

— Ce ne peut pas être cet or-là, dit fermement la petite fille. C'est impossible. Cela appartient à mon oncle. Il aurait fallu trouver un trésor oublié, perdu depuis longtemps, quelque chose enfin qui puisse vraiment servir à fabriquer une autre couronne.

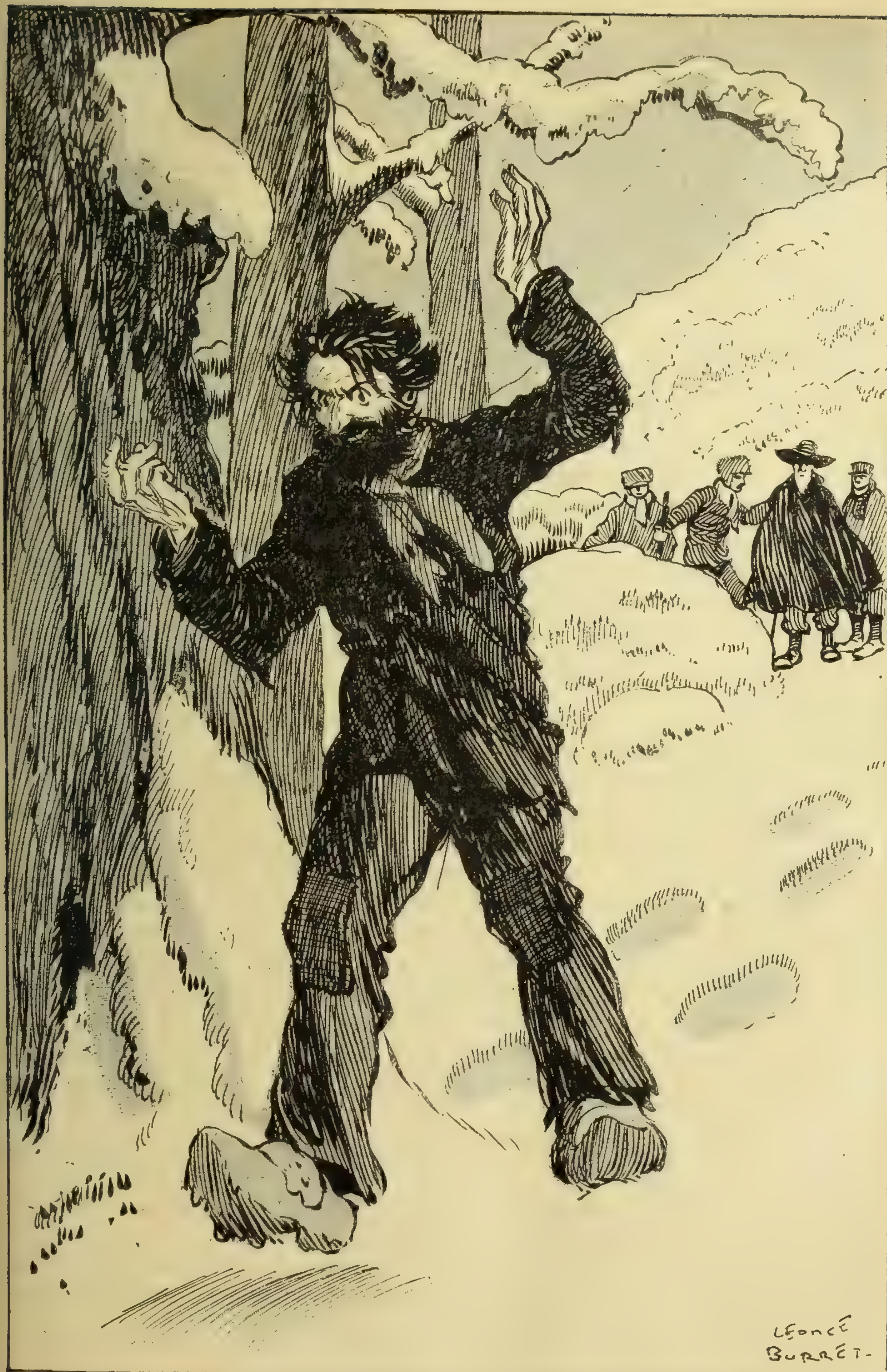
— C'est qu'il en faudrait pour faire une couronne sur cette énorme tête de pierre, dit pensivement le chemineau.

— Enfin, reprit Mme Desbois, Jacqueline pourrait à la rigueur considérer qu'elle est arrivée à son but. »

Jacqueline ne fut pas de cet avis. Elle dit qu'elle consulterait les fées là-dessus, mais que pour elle cette découverte du trésor de son oncle n'était qu'une simple coïncidence...

« Et pourtant! pensait-elle, elle est bizarre, cette coïncidence qui me fait trouver précisément tout cet or en suivant les indications des fées! »

Un peu après dix heures, le chemineau la raccompagna avec Georget. Le ciel était tout diamanté et d'un bleu plus intense que d'ordinaire par les nuits d'hiver; le vent parut moins piquant et comme soudainement attiédi.



On l'avait aperçu gesticulant comme un ivrogne.

Sous la neige.

Le lendemain matin, en repoussant les volets de sa petite fenêtre, Jacqueline poussa un grand cri : toute la montagne était couverte de neige. Déjà la neige s'était nichée partout, et les choses n'avaient plus leur aspect coutumier ; la neige effaçait les inégalités de la cour, elle bouchait les lézardes des murs exposés au vent, elle nivelait les vieux toits branlants et bossués, elle faisait des bourrelets au-devant des portes, elle soulignait les loquets de bois et les bords supérieurs des barrières d'un léger manchon blanc.

Et elle continuait à tomber. Du ciel de couleur de cendre, les flocons venaient sans se lasser, et ils papillotaient en virevoltant avant d'aller se jeter dans quelque creux ou se percher sur quelque rebord avancé d'un toit.

Toutes les pentes au loin et les rochers derrière la ferme étaient noyés dans cette espèce de brume blanche que faisait la pluie de neige. Jacqueline s'attarda un instant à considérer ce mystérieux tapis de velours blanc que jamais personne encore n'avait foulé aux pieds, et elle savoura cette étrange beauté, cet attrait étonnant que possède la pure neige intacte... Et un grand désir lui vint d'aller vite là-bas, d'être la première à sortir, à passer, à poser ses pieds sur cette blanche substance... Elle descendit à la hâte, et, au moment où elle s'élançait, elle constata que ce matin-là son fagot, le fagot qu'une main inconnue déposait là chaque nuit, n'y était pas! Qu'allait-elle donc faire? Avec cette neige, il lui serait impossible d'aller ramasser du bois mort! Elle demeura un instant consternée, puis se donna toute au plaisir exquis d'aller et de venir sur l'immaculé tapis blanc... Elle se retournait pour voir les marques que ses gros sabots imprimaient sur la neige, et la sensation de pureté de cette merveilleuse neige fut telle qu'elle eut honte de la ternir par le contact de ces grossières chaussures, et un instant elle eut envie de se déchausser et de courir pieds nus sur la splendide, délicate et moelleuse couverture qui parait la terre...

Mais tout d'un coup, elle s'arrêta interdite : au détour du sentier, à quelques centaines de mètres de la ferme, une bizarre forme humaine avait surgi. On aurait dit un bossu énorme, coiffé d'un immense chapeau et recouvert d'une pèlerine blanche... L'homme se dirigeait vers la ferme. Bientôt la petite fille reconnut son erreur. Ce n'était pas un bossu, c'était un homme qui, courbé en avant, portait un fagot sur les épaules. Un peu après, elle vit que le grand manteau n'était pas blanc, mais était tout couvert de neige... Et enfin, lorsque l'homme fut à l'entrée de la cour, elle vit que c'était le vieillard à barbe blanche de la grotte du Roi.

... Était-ce donc lui qui venait chaque nuit lui apporter du bois? Ah! comme elle allait le remercier!

Le vieillard déchargea son fagot et, sans regarder Jacqueline, se disposait à s'en aller : la petite fille le tira par un coin de sa pèlerine.

« Ah! monsieur, s'écria-t-elle, que je vous suis reconnaissante! Et pas rien que pour ce fagot, mais pour tous ceux que vous avez apportés déjà. Je ne sais comment vous remercier; je ne comprends pas pourquoi vous êtes si bon.

— Je ne comprends pas non plus pourquoi vous me dites tout ça, interrompit l'homme avec un drôle d'accent.

— Ce n'est pas vous qui...

— Ce n'est pas moi *qui,* interrompit encore le vieillard. J'ai trouvé une créature du bon Dieu qui venait vous apporter ce fagot, et comme elle avait une oreille et les dents gelées, je m'en suis chargé pour elle... voilà tout... »

De nouveau, Jacqueline trouva au vieillard une bizarre ressemblance avec le chemineau. Mais, heureusement, son grand ami n'était pas si vieux, si cassé, voûté, et sa barbe n'était pas blanche... et puis il n'avait pas cet accent traînard, affûté, cherché...

Mais Jacqueline ne s'arrêta pas de parler pour réfléchir, elle demanda :



Tout d'un coup, elle s'arrêta interdite.

« Quelle est donc la créature que vous dites?

— Vous êtes curieuse... C'était une créature longue, large, maigre, forte, quatre membres, sans poil, yeux rouges...

— Vous vous moquez de moi!

— Vous me demandez des renseignements, je vous les donne, et vous dites que je me moque de vous! C'est bien, je m'en vais... Le silence est d'or; je me tairai... »

La petite fille eut beau le supplier, le tirer encore par sa pèlerine, elle ne put rien obtenir. Il avait repris le sentier et s'y avançait d'un pas ferme et rapide, malgré son grand âge.

De tout le jour la neige ne cessa de tomber. Mathieu Sylvestre pratiquait des sentiers entre sa porte et les différentes dépendances de la ferme, mais à peine avait-il terminé qu'il était obligé de recommencer, car la chute incessante des flocons serrés comblait rapidement les tranchées.

Jacqueline ne s'étonnait point. Si jeune qu'elle fût, elle se souvenait de certains hivers où la neige amoncelée avait atteint presque au niveau de sa petite fenêtre, à l'étage supérieur... Mais elle était fort inquiète à cause de son bois. Il n'y en avait point en réserve à la ferme, et sans doute l'inconnu ne pourrait plus lui en apporter.

La neige continua à tomber dans la nuit, mais faiblement, et le lendemain, au petit jour, Jacqueline, ouvrant les yeux, vit un merveilleux ciel bleu, limpide et pur, où naissait une aube fine et dorée. Elle se jeta à bas de son lit en tapant des mains : elle savait combien le soleil sur la neige allait faire surgir dans les arbres et dans les champs, sur les toits et aux faîtes des murs, des splendeurs extraordinaires.

Elle ne se trompait pas. Déjà les sommets proches et tout blancs un instant auparavant, devenaient roses sous les rayons qui annonçaient le soleil. Et ce rose était si délicat et subtil, si pénétré de lumière dorée et ténue, que Jacqueline cria toute seule dans la neige :

« Non, il n'y a jamais eu de si beau rose dans le ciel et sur la terre ! »

Puis, tournée vers la plaine infinie, Jacqueline pleura d'émotion. L'horizon tout là-bas, au bord même du ciel, était rouge comme une pivoine, et plus haut dans le ciel, c'était une bande orangée comme certains chrysanthèmes; plus haut encore, le ciel jaune comme des primevères, puis vert pâle comme les prairies par les matins d'octobre, puis enfin bleu comme des myosotis... Alors le soleil surgit, et toute l'immensité neigeuse brilla, étincela, s'illumina, mais resta blanche, devint même plus blanche, plus merveilleusement blanche à mesure que les rayons du soleil s'y répandaient...

Et la petite paysanne sentit alors comme une force mystérieuse s'élever en elle, et cette force la poussait à détourner les yeux du magique spectacle pour regarder derrière elle. Elle avait l'impression qu'un regard bon et tendre, mais douloureux et angoissé, se posait sur elle.

Elle fit volte-face tout d'un coup.

Oui, elle l'avait pressenti, c'était le roi Gros-Nez qui la regardait. Mais combien la face s'était transformée ! La neige avait adouci les contours aigus de la pierre, elle avait grossi les pommettes des joues, allongé le menton... elle avait enfin achevé à la perfection la sculpture et lui donnait maintenant toute l'apparence de la vie, surtout à l'instant où les rayons du soleil qui se levait vers la Raye couvrirent les joues et le front d'une délicate teinte rose. On aurait juré qu'elle vivait alors, et que de ces yeux profonds une prodigieuse bénédiction allait tomber sur la montagne et sur toutes les créatures qui l'habitaient.

Jacqueline courut dans la neige, trébuchant, tombant, se relevant mille fois, jusqu'au manoir. Elle voulut avertir ses amies, les prévenir de la métamorphose du roi Gros-Nez, mais elle trouva que déjà Mme Desbois et Claire avaient découvert le merveilleux changement. A la lunette d'approche, l'effet était extraordinaire. On aurait dit qu'on se trouvait subitement en face d'une tête monstrueuse, énorme, haute comme une montagne, large comme le ciel.

Ce ne fut tout le jour qu'allées et venues entre le manoir et la ferme. Le roi Gros-Nez était plus visible auprès de la ferme et se présentait plus de face, aussi Mme Desbois vint-elle installer sa lunette un peu en dehors de la cour de Jacqueline. Celle-ci, entre deux occupations, prenait une minute pour aller appliquer son œil à la lunette et contempler la face du géant.

e désespoir d'un avare.

Le beau temps persista. Chaque nuit la neige gelait; le ciel restait pur comme en été, et le soleil paraissait mille fois plus lumineux et éclatant sur l'immense nappe blanche.

Le travail aux champs étant impossible, Mathieu Sylvestre s'occupait à la ferme de divers petits travaux. Il raccommodait ses charrues, mettait des manches neufs à ses pioches, soignait le gros bétail et faisait des paniers. Il n'était pas devenu meilleur. Il était même, si possible, un peu plus dur, méfiant, parcimonieux que l'été précédent. La neige le tenait éloigné de son trésor, et



Elle fit volte-face, tout d'un coup.

depuis quelques jours il était plus irritable, plus triste encore. Enfin, un matin, il n'y put tenir davantage, et après avoir remplacé ses sabots par de forts souliers ferrés et s'être muni de son fusil, il partit.

Il traversa la grand'route, grimpa à travers les bois de pins jusqu'à ce qu'il fût à peu de distance du col. De là, il dominait tous les environs de la ferme. Il demeura un quart d'heure à scruter du regard tous les coins et recoins des replis de terrain... Il voulait s'assurer qu'aucun chasseur ou braconnier n'était posté par là à l'affût ou n'errait à proximité. Il fut apparemment satisfait de cette longue inspection, car il redescendit alors droit dans la direction de la Petite Source. Chemin faisant, et surtout aux environs immédiats de la source, il examina l'état de la neige, cherchant à s'assurer qu'elle ne portait aucune trace de pas. Il n'aperçut que des empreintes de pattes d'oiseaux ou de petits rongeurs et s'approcha de l'étroite ouverture masquée par des arbustes enchevêtrés qui donnait accès à la grotte...

Les branchages chargés de neige qu'il écarta se redressèrent au-dessus de sa tête et laissèrent tomber à leur pied une petite pluie blanche... Mathieu Sylvestre avait disparu sous la terre, et dans le vallon solitaire le silence impressionnant des solitudes neigeuses se rétablit...

L'eau de la Petite Source, venant d'une profondeur assez considérable, se

maintenait tout l'hiver à une température de quelques degrés au-dessus de zéro; aussi, jusqu'à une dizaine de mètres de son apparition à fleur de terre, l'eau ne s'était non seulement pas recouverte d'une couche de glace, mais encore avait fait fondre la neige de ses rives sur une largeur de quelques centimètres... C'était suffisant pour que des moineaux, des rouges-gorges, des roitelets, y vinssent picorer... Tous ces petits êtres emplumés, que le passage de l'homme au fusil avait effrayés, revinrent à tire-d'aile.

Plus rien ne bougea. Quelques aboiements de chiens, très lointains, ne troublaient pas la paix profonde du vallon. Par intervalles, la Petite Source bouillonnait et jasait un peu entre les racines des saules, puis tout s'éteignait...

En ce lieu désert, au milieu de cette blancheur indicible et de cette ineffable pureté, le temps passait comme une eau limpide sur du marbre, sans que rien n'indiquât sa vitesse, sans heurt, sans secousse, sans point de repère...

Y avait-il une minute, y avait-il une heure ou y avait-il plusieurs heures que l'homme était entré dans la terre? Les rouges-gorges n'auraient su le dire...

Mais tout à coup les arbustes épineux qui gardaient jalousement la fente du rocher s'agitèrent violemment... Les oiseaux s'élancèrent sur les arbres... L'homme réapparut, mais ce n'était plus un homme, en tout cas il n'avait plus figure humaine : ses yeux tout injectés de sang semblaient sortir de leur orbite, sa face grimaçante était devenue hideuse, ses traits s'agitaient comme sous l'empire d'un tic nerveux, ses cheveux gris étaient en désordre, ses mains tremblaient, sa langue pendait comme celle d'un chien altéré...

Il sortit sur la neige pure. Il étreignit violemment son fusil... Les oiseaux sur les branches l'observaient curieusement en se passant de temps en temps le bec sous leurs ailes pour attraper leurs puces, et une souris qui grignotait un morceau d'écorce derrière un tronc d'arbre leva le nez pour mieux voir ce qu'était devenu l'homme.

Or l'homme tremblait toujours; il jeta son fusil dans la neige, puis le ramassa; il tourna la tête de tous côtés comme s'il cherchait quelque chose... et soudain il éclata en un ricanement si sauvage, si terrible, si violent, si inhumain, que les petites bêtes intelligentes qui l'épiaient se cachèrent la tête et fermèrent les yeux comme à l'approche de la mort, car aucune d'elles ne pouvait savoir que les hommes peuvent aimer l'or jusqu'à la folie.

... Lorsque Mathieu Sylvestre eut longuement rugi et ricané comme un dément, il s'enfuit à toutes jambes comme s'il avait été poursuivi par des assassins... Mais les oiseaux ne revinrent pas tout de suite sur les rives de la Petite Source, car ils savaient que les hommes sont traîtres, et ils avaient peur pour leurs petites vies...

Ah! il s'agissait bien de quelques vies chétives! Il s'agissait du trésor tout entier de l'avare, de tout son or qui avait disparu!

Voilà à quoi aboutissait une vie de privations, une vie passée à souffrir et à

faire souffrir... Ce monceau d'or était tout pour l'avare; c'était son soleil, son ciel bleu, son jardin de fleurs, son idéal, ses amours... Il l'avait amassé sou par sou, moyennant une peine terrible et au prix de bien des injustices, de cruautés, de vilenies de toutes sortes, et il ne lui en était que plus cher... Son or! Ah! l'avait-il assez soigné, choyé, caressé, palpé, compté et recompté! L'avait-il assez adoré!

Et maintenant, il ne le possédait plus, il ne le reverrait peut-être jamais plus!...

Alors un vertige s'empara de lui; il n'eut plus tout à fait conscience de ses actes... Il ne savait plus s'il était un homme ou une bête, et comme il n'était qu'un misérable avare, il rugit comme un lion, hurla comme un loup, barrit comme un éléphant, miaula comme un tigre...

Lorsqu'il eut atteint la crête de la colline qui entourait le vallon, il lui vint une idée relativement logique, et il revint sur ses pas, tournant autour de la Petite Source en se rapprochant à chaque tour comme s'il suivait un sentier tracé en colimaçon... Il avait, ce faisant, le visage courbé vers la surface de la neige et les yeux ardemment fixés sur le sol : il cherchait les traces de pas de son voleur. Il était venu voir son trésor pendant la veillée que Jacqueline avait passée au manoir, et c'était cette nuit-là que la neige avait commencé à tomber... Le passage d'un homme aurait donc dû laisser quelque trace, à moins que le vol n'eût eu lieu pendant que la neige tombait encore, ce qui était assez invraisemblable, car aucun homme sensé ne se fût aventuré sur la montagne pendant la tourmente de neige... Mais Mathieu Sylvestre eut beau chercher, il ne retrouva aucune empreinte suspecte. Partout le blanc tapis était parfaitement immaculé, uni comme un miroir, et le chercheur n'aperçut çà et là que les marques étoilées des pattes d'oiseau et les petits creux formés par les sauts successifs des rats des champs.

Il s'obstina longtemps, mais à la fin il se découragea. Alors son sang-froid, qui semblait revenu, l'abandonna de nouveau... Il poussa un funèbre et horrible cri et s'enfuit dans la direction de la forêt...



L'homme réapparut...

Disparu!

Il ne rentra pas de tout le jour.

Jusqu'à la nuit, Jacqueline ne fut pas trop inquiète. Cependant, vers quatre heures le soleil se coucha dans un amoncellement de nuages rouges, et presque aussitôt l'obscurité profonde enveloppa la montagne... A six heures, la petite fille commença à craindre qu'il ne fût arrivé quelque accident à son oncle... Jamais il ne s'attardait, même lorsqu'il allait à la chasse, et il fallait qu'un motif extraordinaire fût survenu pour qu'il fût déjà si en retard... Jacqueline sortit sur le pas de la porte; la nuit était toute noire, le ciel couvert; il ne devait pas y avoir de lune; elle prêta l'oreille... elle n'entendit rien, et au bout d'un moment elle rentra...

Elle ressortit ainsi plusieurs fois. Vers neuf heures elle n'y tint plus :

« Il est sûrement arrivé quelque chose à mon oncle! » se dit-elle.

Et elle revêtit à la hâte une pèlerine, mit ses souliers, alluma une lanterne et se dirigea vers le manoir.

Un passage dans la neige avait été pratiqué par le chemineau entre le manoir et la ferme, néanmoins des débris de neige se trouvaient sur ce sentier; ces parcelles avaient gelé et rendaient la marche difficile.

A mi-chemin, Jacqueline eut peur... Des bois qui s'étendaient à sa droite jusqu'au fond de la vallée, des voix montaient, et ce n'étaient pas les douces et harmonieuses roulades des rossignols, les tendres mélopées du cri-cri; c'était, par cette nuit glacée, le cri sinistre de la chouette, le glapissement du renard et même... elle crut entendre le lointain hurlement du loup...



A mi-chemin, Jacqueline eut peur.

La petite fille hâta le pas... Elle trébucha plusieurs fois... Elle arriva enfin au vieux portail de pierre, et elle fut tout heureuse de constater que des lumières brillaient encore aux fenêtres du manoir... L'instant d'après, elle avait confié ses angoisses à ses amies et au chemineau. Celui-ci déclara :

« Il est impossible de faire aucune recherche pendant la nuit! Du reste, il est inadmissible que Mathieu se soit égaré dans la montagne, qu'il connaît si bien. Il ne craint pas les loups, il a son fusil...



A huit heures, les quatre hommes partirent.

Qu'a-t-il pu lui arriver? Je ne sais pas... Nous allons tirer des coups de fusil de temps en temps pour l'appeler, mais mon sentiment est qu'il s'est laissé entraîner trop loin et qu'il rentrera dans la nuit, ou bien qu'il est à l'affût, comptant tirer quelque gibier rare... En ce cas, nos coups de fusil vont le gêner... »

On se décida cependant à faire partir quelques coups de fusil entre onze heures du soir et deux heures du matin. Chaque fois, Jacqueline espérait entendre au loin une détonation répondre à leur appel, mais rien ne résonna dans la nuit...

A deux heures, le chemineau déclara que c'était peine perdue. Il raccompagna Jacqueline à la ferme, lui conseillant de se coucher tranquillement :

« Ne te fais pas tant de bile pour ce pauvre homme! lui dit-il. Dors en paix. Nous aviserons lorsqu'il fera jour. »

Mais la petite fille ne put dormir. Ce n'était pas qu'elle eût beaucoup d'affection pour cet oncle si cruel et dur; si elle en avait eu, cette affection n'aurait pu résister à tout ce que Mathieu lui avait fait; mais Jacqueline ne savait pas haïr, elle ignorait le ressentiment, et à la pensée que son oncle pouvait être étendu, un membre brisé, sur la neige, par cette horrible nuit glacée, elle oubliait tout et elle ne trouvait dans son cœur qu'une grande compassion pour le pauvre vieux...

Elle se jeta tout habillée sur son lit, mais ne s'assoupit pas une minute. A chaque instant quelque piétinement de bête à l'étable, quelque gémissement de volet agité par le vent, la faisait sursauter... Elle se précipitait à sa petite fenêtre, l'ouvrait, et elle cherchait à sonder les ténèbres profondes...

Enfin, enfin, un peu après six heures et demie, une faible clarté parut au ciel. Ce n'était encore qu'une lueur imperceptible, comme une sorte de poudre blanchâtre jetée sur les nuages, mais c'était l'aube... Jacqueline descendit, alluma du feu, alla donner à ses bêtes...

A sept heures, le chemineau arriva. Il déclara qu'il allait avertir le père

Bonnard et son fils. Avec le valet des Bonnard, ils seraient quatre hommes pour aller à la recherche de Mathieu Sylvestre. Il pria Jacqueline de demeurer à la maison pour soigner Georget, tenir du feu allumé.

A huit heures les quatre hommes partirent; ils paraissaient certains de retrouver facilement l'avare, grâce aux traces qu'il n'avait pu manquer de laisser sur la neige; et, en effet, dès leurs premiers pas, ils aperçurent les marques très nettes des souliers ferrés de Mathieu... Il suivirent cette piste, qui se dirigeait vers le col...

Mais à midi, le chemineau et ses compagnons n'étant pas revenus, Jacqueline se sentit de nouveau en proie à une grande angoisse. Rien ne put plus la retenir, et elle partit à son tour à l'aventure, à travers la neige.

Que veut dire la fée?

Elle chemina longtemps et péniblement. Elle ne pouvait pas aller vite, car, à chaque pas, elle enfonçait presque jusqu'aux genoux.

Le temps s'était mis au beau. Le soleil inondait la neige de clarté. Les nuages s'étaient abaissés sur la plaine, au-dessus de laquelle ils formaient une mer opaque et grise.

Au bout de deux heures de grands efforts, Jacqueline parvint à un petit bois de sapins très serrés les uns contre les autres. Elle y pénétra, car sous les branches entre-croisées et étendues de ces arbres, la couche de neige était très mince, et même sous un gigantesque sapin il y avait une petite place nue où se pressaient les épines sèches tombées des arbres. Jacqueline, très fatiguée, alla s'asseoir à cet endroit sec et dégagé... Elle n'avait découvert aucune trace de pas jusque-là, et elle se disait que cette recherche ainsi faite au hasard avait été bien inutile. Sans doute le chemineau et ses compagnons avaient eu raison de suivre rigoureusement les traces de son oncle... Ils ne pouvaient manquer d'obtenir un résultat... Quant à elle, elle était résolue à s'en retourner après avoir pris un moment de repos...

Qu'elle était lasse! Elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit, et cette course à travers la neige l'avait éreintée... La surface miroitante sur laquelle étincelait le soleil était si éblouissante que ses paupières s'étaient alourdies et que les yeux lui cuisaient. Elle goûta donc joyeusement le charme de l'ombre que projetaient les beaux arbres toujours verts. Elle s'appuya au tronc d'un grand sapin et leva les regards vers le ciel : entre les branches chargées de neige, elle apercevait de petits coins bleus qui paraissaient encore plus bleus, plus profonds, plus beaux, ainsi encadrés de vert sombre et de blanc éblouissant. Elle s'amusa à considérer les ébats d'un écureuil qui allait explorer ses greniers dans les trous des arbres voisins...

Et soudain, il lui sembla qu'une faible voix l'appelait. Elle baissa vivement les yeux, mais n'aperçut rien... Devant elle, la neige s'était amoncelée entre deux trous en forme de petit tas conique... et c'est de cet amas de neige qu'un petit cri lui parut s'élever de nouveau.

« ... C'est quelque bête ensevelie sous la neige! » pensa-t-elle.

Et elle garda les yeux fixés sur la minuscule éminence blanche...

Alors, du sommet du cône, quelques parcelles de neige se détachèrent et allèrent rouler aux pieds de Jacqueline, et lentement, de la masse glacée une radieuse fée blanche sortit, s'épanouissant comme une délicieuse rose au-dessus de sa tige. La fée, encapuchonnée de belle laine pure, secoua ses bras et donna une chiquenaude à son long manteau d'hermine pour en faire tomber la neige...



Il y avait un petit rassemblement devant la cour.

Elle était gantée de blanc, chaussée de mignonnes bottes en peau de chevreau... Elle avait une brillante étoile d'or sur la poitrine...

Jacqueline, toute en admiration, joignit les mains... Mais cette fois, plus hardie en présence de l'être surnaturel, elle s'écria la première :

« Oh! jolie fée, vous n'avez pas besoin de me dire qui vous êtes, je le devine bien : vous êtes la fée de la Neige!

— Oui, petite fille, je suis la fée de la Neige. Je ne vis que dans la glace et le froid; l'hiver, je viens dans vos montagnes, mais en été je remonte vers les sommets incomparablement plus élevés, je retourne aux grottes de cristal et d'azur qui sont creusées dans les glaces éternelles et d'où sortent les fleuves...

— O fée, puisque vous êtes fée, savez-vous où est mon oncle Mathieu? »

La mignonne créature la regarda d'un air stupéfait; elle agita la main, puis pointa son index microscopique sur Jacqueline :

« Quoique tu sois quatre mille deux cent trente-sept fois plus grosse que moi, dit-elle, tu n'es qu'une enfant! Crois-tu qu'une blanche fée comme moi s'occupe des gros et vilains hommes barbus et sales qui coupent les herbes et les fleurs, qui déchirent la terre, qui ne savent pas ce qui est beau, qui préfèrent un rond de métal jaune à une renoncule! Tu me fais rire, Jacqueline Sylvestre! »

... Et la fée se mit effectivement à rire aux éclats; toute sa gorge palpitait, et son rire sonnait comme les épis de blé que le vent heurte l'un contre l'autre.

« ... Non, grosse fille, reprit-elle lorsqu'elle eut achevé de rire, non, ces gens-là ne comptent pas pour nous. Nous les ignorons. C'est comme s'ils n'existaient pas. Nous n'y pensons jamais.

— Mais celui-là c'est mon oncle, s'écria Jacqueline.

— C'est bien possible... Mais il n'est pas sur la liste des hommes bons qui savent aimer les choses belles et vivantes. C'est ton oncle, et c'est bien malheureux, parce qu'il n'a pas de vie, pas de cœur, pas d'âme...

— Oh! fée, quel malheur! Cependant, moi je le plains!

— Toi, ton cœur est frais comme une touffe de myosotis...

— Oh! fée, je ne demande pas de compliments...

— Alors, demande-moi autre chose... Voyons, n'as-tu rien à demander aux fées?

— Pardonnez-moi, ô fée; le chagrin que me causait la disparition de mon oncle me faisait oublier la grande chose! Vous savez ce que je veux dire?

— Oui, Jacqueline... Je sais.... Eh bien, réjouis-toi, la nouvelle est bonne aujourd'hui...

— Ah! fée, vous me faites fondre le cœur...

— C'est ceci : la couronne est à moitié retrouvée!

— A moitié retrou... Je vous demande pardon, ô fée, mais je ne comprends pas très bien...

— C'est cependant bien clair. La couronne n'est pas entièrement retrouvée, elle n'est pas entièrement perdue non plus... C'est entre les deux, juste entre les deux...

— Encore pardon, ô fée, je ne suis qu'une sotte, mais la couronne est toute retrouvée si on sait où elle est, et elle est toute perdue si on ne le sait pas... à moins qu'on n'en ait retrouvé qu'une moitié...

— O logique des petites filles des hommes! O Jacqueline à l'âme blanche comme mon manteau, ne sais-tu pas que dans notre monde de fées nous ne nous amusons pas à raisonner lourdement comme vous? Nous avons des aperçus, des idées, des impressions, des sentiments qui n'apparaissent pas à vos esprits parce que vous êtes d'épaisses personnes et de grossières cervelles! Nous, nous voyons des choses légères, insaisissables, menues, délicates, fines, parce que nos yeux sont plus vifs et plus clairs que les vôtres... Te dirais-je que j'aime l'odeur des rayons de lune, que je connais des couleurs diverses à la neige où tu ne vois que du blanc tout uni?... Et ainsi de suite, Jacqueline! Je lis dans ta pensée, je sais que tu ne doutes pas de moi, mais que tu restes accrochée à ton éléphant de raisonnement sur la couronne... Eh bien, que puis-je t'en dire de plus? *La couronne est à demi retrouvée...* Cela veut dire que le travail est à moitié fait, que la couronne a été aperçue d'un œil, ou qu'elle est déjà sur la moitié de la tête du roi Gros-Nez... comme tu voudras, petite raisonneuse! En tout cas, j'ai dit ce que j'avais à te dire, je te fais mes adieux... Je pars ce soir pour la plaine, où la neige va tomber... Adieu ! »

La fée disparut, et comme le soleil se couchait entre les troncs dorés des sapins, le petit tas de neige d'où la radieuse créature était sortie devint tout rose, et une odeur de violette et de benjoin flotta dans l'air limpide...

CHAPITRE XI

LES LOUPS

Un coup de folie.

Après sa conversation avec la fée des neiges, Jacqueline était rentrée tout droit chez elle. Or, comme elle arrivait en vue de la ferme, elle aperçut un petit rassemblement dans la cour. Elle crut y distinguer la haute stature du chemineau, et se dit que son oncle devait être retrouvé.

On l'avait retrouvé en effet, mais dans quel état! Les yeux hagards, les vêtements en pièces, il était à peine reconnaissable. Les hommes lancés à sa poursuite avaient facilement relevé et suivi sa trace, mais il avait fait du chemin depuis la veille, et on ne l'avait aperçu, gesticulant comme un ivrogne, que vers une heure de l'après-midi, non loin des gorges d'Omblèze. Il avait fallu alors soutenir contre lui une lutte terrible : il menaçait de son fusil quiconque oserait l'approcher.

Le chemineau avait dû faire un détour à travers bois pour arriver à le désarmer par derrière. Au retour, il semblait s'être un peu calmé, mais à la vue de sa maison il avait eu un nouvel accès de fureur, et ses compagnons avaient dû le maintenir de force pour l'empêcher de s'enfuir à travers les champs de neige.

C'est alors que Jacqueline était survenue. Elle fut épouvantée de voir son oncle dans cet état lamentable, et, bien qu'il fît des gestes violents et peu rassurants, elle courut à lui. Toute intelligence n'était sans doute pas éteinte dans le cerveau du pauvre homme, car, en reconnaissant Jacqueline, il s'arrêta de gesticuler. Elle le prit alors par la main et le conduisit jusqu'à son lit, où il se laissa aller et s'endormit.

« Tu as bien fait d'arriver! dit alors le chemineau à la petite fille. Je crois que sans toi nous n'en serions pas venus à bout!

— Mais qu'est-ce qu'il avait donc? interrogea l'enfant.

— J'ai cru comprendre, à ses paroles sans suite, qu'on lui a volé



« Rends-moi mon or! » lui dit-il d'un ton suppliant.

son trésor, dit le chemineau. Je n'aurais jamais cru que cela pût l'affoler à ce point! »

Il y avait une nuance de regret dans la voix du chemineau, comme s'il avait prévu les événements et qu'il en eût espéré un autre résultat. Jacqueline n'y fit guère attention et demanda ce qu'il fallait faire.

« Laisse-le dormir le plus longtemps possible. Quand il se sera réveillé, tu viendras me dire au manoir comment il est. J'espère que sa plus grande colère sera passée et qu'il sera raisonnable. »

... Mathieu Sylvestre dormit tout le reste du jour et toute la nuit suivante.

A sept heures et demie du matin, Jacqueline était en train de traire les vaches, lorsqu'elle aperçut son oncle debout sur le pas de la porte de la cuisine... Il demeura là comme irrésolu. Il avait la physionomie un peu plus calme que la veille, mais il y avait encore une flamme inquiétante dans ses yeux. Tout d'un coup, il parut se décider à agir : il courut au hangar, se mit à tout remuer, à jeter bas les outils, à renverser les tas de foin; il examinait chaque coin et recoin et fouillait partout sans se soucier des dégâts qu'il faisait. Jacqueline comprit qu'il cherchait son trésor.

Il arriva à l'écurie avant qu'elle eût fini de traire, et, ne l'apercevant pas tout d'abord, il continua son manège, sonda la litière des animaux, explora les râteliers... Tout d'un coup il vit Jacqueline; il se précipita vers elle :

« Rends-moi mon or! lui dit-il d'un ton suppliant.

— Mais je ne l'ai pas, mon oncle.

— Si, c'est toi qui me l'as pris. Toi seule savais où il était. Donc c'est toi. Oh! rends-le-moi, je t'en prie! Voyons, que veux-tu en échange? Que je fasse revenir le valet? Que je te coupe du bois? Je ferai tout ce que tu voudras, Jacqueline, si tu me dis où tu l'as mis!

— Je vous jure, mon oncle, que je ne l'ai pas touché!

— Ah! que je suis malheureux! Pourquoi ne veux-tu pas avouer? Qu'est-ce que tu en feras? Tu ne peux rien en faire ici, il n'y a pas moyen de le dépenser, et je ne te laisserai pas te sauver avec... Mais que t'ai-je fait pour que tu me voles mon bien, mon or, mes économies! Dis-moi donc où il est.

— Je ne peux pas, puisque je ne sais rien de tout cela!

— Écoute, Jacqueline, je t'avouerai tout. Je suis bien coupable, mais tu me pardonneras peut-être... Eh bien, c'est moi qui t'avais volé ces deux écus et quelques francs. Oui, j'ai fait cela... Eh bien, si tu veux me dire où tu as mis mon trésor, je te le rendrai tout, et j'y ajouterai, ô mon Dieu, tout ce que tu voudras, un louis d'or, un demi-louis plutôt... mais dis-moi vite!.. »

Jacqueline secoua la tête dédaigneusement et, sans répondre, se disposa à quitter l'écurie en emportant une grande jarre de lait à chaque main...

Mais, devant cette attitude méprisante, l'avare bondit en avant; il la saisit par les épaules et la secoua si violemment que cela lui fit lâcher ses jarres de lait. Il ne sembla éprouver aucun ennui de voir tout ce lait répandu, mais il criait en secouant Jacqueline :

« Parle donc ! maudite enfant; dis-moi où tu as caché mon argent, ou je t'étrangle ! »

Jacqueline se dressa d'un violent effort et s'enfuit vers la maison. L'avare la suivit en proférant des menaces :

« Si tu ne veux pas parler, je t'étranglerai, et en tous cas je la trouverai bien, moi, la cachette où tu as mis mon argent; je saurai bien la trouver, quand je devrais abattre la maison; et après ça je te mènerai aux gendarmes. »

Alors Mathieu se mit à saccager la maison; il vida les armoires, jeta le linge sur le plancher, renversa les lits, éventra des sacs de graines, jeta des pommes de terre dans la cour, retourna sens dessus dessous des bahuts pleins de farine... Ce fut un désastre, mais il ne s'en inquiétait point et cherchait toujours.

A la fin, ne sachant plus que fouiller, il allait de chambre en chambre en grommelant des mots inintelligibles. A un certain moment, il se trouva ainsi nez à nez avec Georget. Il lui sauta dessus et se mit à le secouer comme il avait fait de Jacqueline.

« Si ce n'est pas ta sœur, c'est toi qui m'as volé mon argent ! cria-t-il. Attends, que je t'apprenne à vivre. Dis, dis donc où tu l'as mis ! »

Georget, tout pâle, ne se rendait pas compte de ce que disait son oncle.



Elle décrocha le vieux fusil.

« Parleras-tu enfin ? dit encore Mathieu. Tu n'es plus muet, va, je le sais bien. Je t'ai entendu jacasser avec ces dames, au manoir! Allons, ouste, plus vite que ça, montre-moi où tu as caché mon argent. »

Et l'avare se mit à donner des coups de pied à l'enfant... Mais Jacqueline veillait. Elle se précipita sur son oncle, qui, ne s'attendant à rien, recula de surprise. Elle prit Georget par la main et l'entraîna au dehors avec elle.

Son plan était tout fait : elle ne pouvait laisser Georget à la ferme tant que son oncle ne serait pas remis de sa fureur. Elle se dirigea donc avec lui tout droit vers le manoir, où elle raconta ce qui venait d'arriver, et elle demanda à ses amies la permission de leur confier son frère.

« Mais toi, Jacqueline, s'écria Claire, que vas-tu devenir ?

— Oh! moi, répondit l'enfant, je ne crains pas mon oncle.

— Mais encore, intervint Mme Desbois, il ne faudrait pas que dans sa folle

colère il te fasse du mal... Il ne sait plus ce qu'il fait, d'après ce qu'on me dit... Voyons, qu'en pense notre bon chemineau? Ne convient-il pas de garder Jacqueline ici pour la protéger contre toute violence de la part de son oncle? »

Le chemineau se promenait de long en large dans la vaste pièce, selon son habitude lorsqu'une question difficile se présentait.

« Je suppose, dit-il enfin, que Mathieu va se calmer de nouveau. Cet état de surexcitation ne peut longtemps durer. En tout cas, il est plus prudent de garder Georget ici. Quant à Jacqueline, elle est courageuse, elle a beaucoup de sang-froid, elle a de l'empire sur son oncle, elle peut rester sans crainte à la ferme. La retenir ici serait éveiller une nouvelle et terrible colère chez Mathieu. Je lui conseille seulement de s'arranger pour vider les cartouches de son oncle si elle peut le faire en cachette, car nous avons affaire à un gaillard qui joue du fusil avec une facilité étonnante, et un coup de gâchette est vite donné aux moments où on perd la raison. D'ailleurs, à la moindre alerte, qu'elle se sauve ici! »

Jacqueline prend ses précautions.

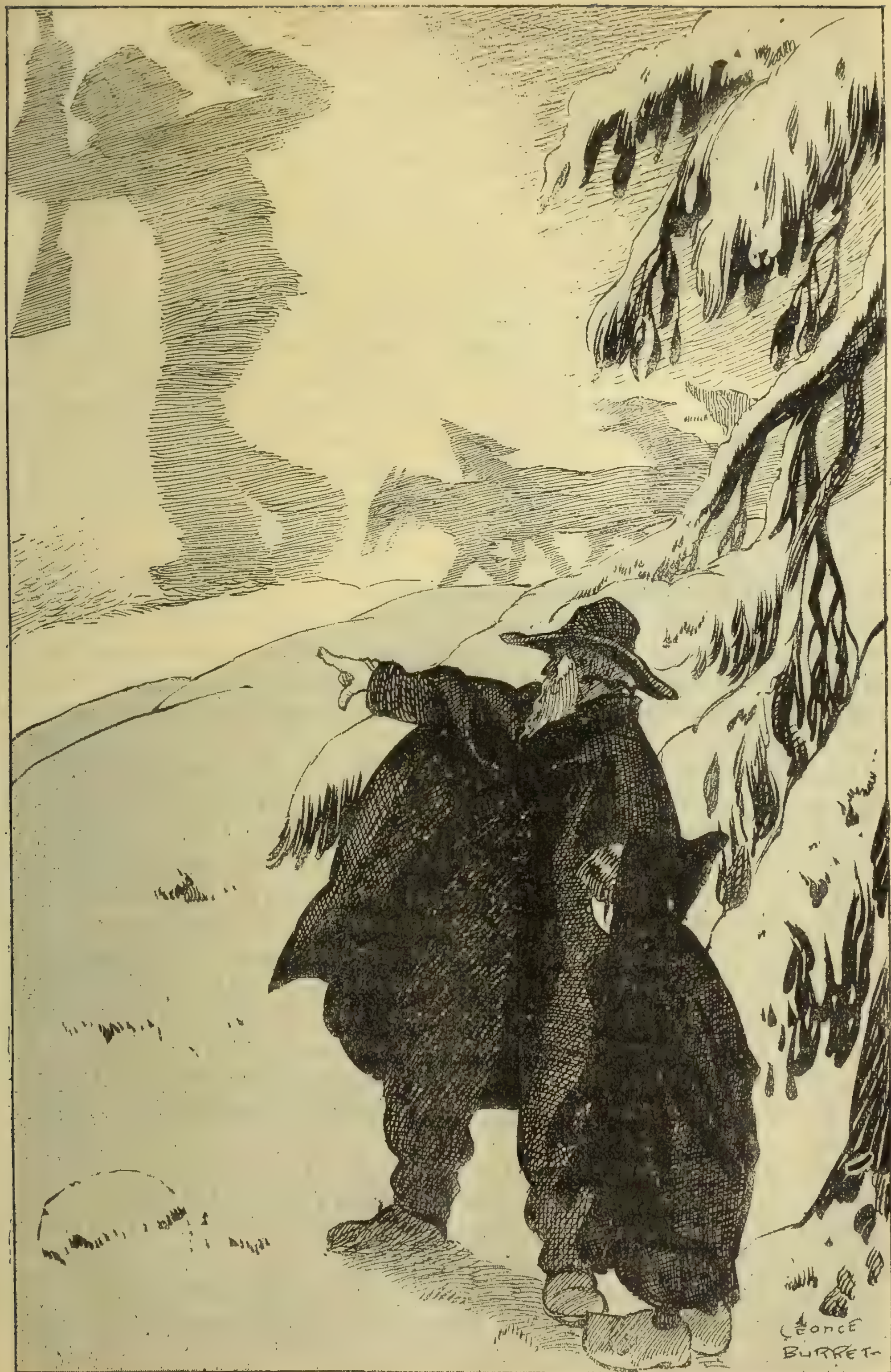
Ainsi Jacqueline rentra à la ferme. Elle trouva en arrivant que la prédiction du chemineau s'était réalisée : l'avare semblait adouci.

... Pendant quelques jours, le calme régna de nouveau à la ferme. L'avare, qui ne semblait pas s'être aperçu de l'absence de Georget, faisait son travail accoutumé, mais il était visible qu'il n'était pas remis de la terrible secousse ressentie en découvrant la disparition de son trésor. Il restait sombre, le plus souvent taciturne, marmottant parfois des menaces indistinctes, et l'on voyait dans ses yeux qu'une idée fixe le torturait et qu'il était en proie à de terribles regrets.

Le soir seulement, il n'agissait plus comme d'habitude : à la tombée de la nuit, au lieu de se mettre à confectionner des paniers et autres menus objets qui peuvent être fabriqués à la lueur de la lampe, il allait se coucher dès qu'il avait avalé sa soupe, c'est-à-dire, en cette saison, à six heures du soir. Les premières fois, Jacqueline avait craint qu'il ne méditât quelque sortie nocturne, mais elle reconnut qu'il s'endormait promptement et lourdement, comme si le souci poignant qui l'avait assiégé tout le jour lui eût fait désirer l'oubli bienfaisant du sommeil.

La petite fille profita dès lors de cette circonstance pour s'en aller chaque soir passer la veillée au manoir. Elle y retrouvait Georget et le chemineau et tenait ses amies au courant de ce qui se passait.

Naturellement, depuis l'explosion de fureur de l'avare, Georget était resté au manoir. Jacqueline avait trop à faire au dehors et dans les dépendances de la ferme pour avoir constamment l'œil sur lui, et il était beaucoup plus prudent d'éviter toute rencontre possible entre l'enfant et l'avare. Celui-ci demeurait dans le même état, et souvent Jacqueline, le voyant venir à elle, avec ses yeux fixes, ses poings serrés, était saisie de grande crainte.



Un géant immense et hideux, suivi de loups grands comme des éléphants.

Le conseil des étoiles.

Un soir du commencement de décembre, Jacqueline se rendit comme d'habitude au manoir, vers sept heures. La neige durcie par de nombreuses gelées couvrait toujours la montagne, et il y avait peu de probabilité qu'elle disparût avant la fin de l'hiver. Mais le sentier conduisant au manoir était bien dégagé maintenant, et il était facile de le suivre, même par les nuits les plus obscures, car, au milieu du vaste tapis blanc, il constituait une ligne sombre parfaitement visible.

Jacqueline suivait donc le petit ruban brun entre les talus de neige. Le ciel de velours était tout criblé d'étoiles, et un silence grave régnait sur la montagne. Ce n'était plus la joie flottante des nuits d'été, ce n'était plus la douceur enveloppante des nuits d'automne, mais il y avait dans l'air une force vivifiante qui semblait faire autant de bien au cœur qu'aux poumons. Jacqueline se munissait chaque soir d'un solide bâton, car depuis quelques jours on avait signalé dans les environs des traces de loups ; la neige les avait chassés de leurs repaires, et ils venaient maintenant rôder comme de vulgaires renards jusqu'aux environs des fermes.

Mais, ce soir-là, malgré ces avertissements, Jacqueline ne pensait pas aux loups. Depuis quelques jours elle était de nouveau toute préoccupée du roi Gros-Nez. A la vérité, elle n'avait jamais cessé d'y penser, mais les terribles événements survenus l'avaient empêchée de réfléchir longuement au dernier entretien qu'elle avait eu avec les fées, à cette délicieuse et énigmatique chose en particulier que lui avait dite la fée des neiges, savoir que la couronne était à demi trouvée...

Qu'avait-elle vraiment voulu dire par là ? Elle l'avait questionnée, et la fée s'était moquée d'elle... Pourtant, c'était vrai qu'elle n'avait pas compris...

Jacqueline s'arrêta une seconde sur le sentier, et, levant les yeux, elle considéra longuement les palpitantes étoiles... Ah ! si l'avenir pouvait être inscrit là-haut en lignes de feu ! Comment savoir ce qui allait arriver ? Était-ce elle, était-ce bien elle, Jacqueline Sylvestre, la petite paysanne, qui était désignée par les puissances invisibles et mystérieuses pour accomplir la prophétie faite dans les âges très anciens par la reine des fées ? Sans doute, elle l'avait cru... Déjà il lui avait été donné de voir des fées, de les entendre, de leur parler... Déjà, par un concours extraordinaire de circonstances, elle s'était élevée elle-même, elle était devenue savante, instruite... Oh ! comme l'avenir pourrait être beau si elle parvenait à achever sa grande et magnifique mission !

Et ces étoiles inconnues qui la regardaient en clignant des yeux ! Ces étoiles qui la suivaient sur le petit chemin brun à travers les neiges, que ne pourraient-elles pas lui annoncer, ces bienheureuses petites étoiles de la nuit bleue, si elle savait comprendre leur langage !

Elle haussa les épaules. Qu'elle était folle ! N'avait-elle pas lu dans un livre que les étoiles sont des mondes qui flottent si loin qu'ils ne sont plus que des

points? Ces mondes ne savent rien, ces mondes ne valent pas une petite pensée généreuse... Oui, mais dans ces mondes... s'il y a des petites filles qui soignent des vaches... que pensent-elles de leur petite sœur infime qui passe sur une montagne de la terre ?

Et Jacqueline crut sentir une immense et universelle approbation lui venir des étoiles... Oui, là-haut comme ici-bas, tout n'est-il pas de faire de son mieux en toutes choses? Ah! comme il était bon, ce ciel d'hiver qui par ses innombrables petites lumières venait en aide au cœur lassé de Jacqueline !

Et soudain, dans le silence grave, elle entendit les plaintes du roi Gros-Nez. Qu'il y avait longtemps qu'elle ne les avait entendues! Elles prirent alors une sonorité profonde, basse, terrible. Il semblait que le roi ne gémissait plus, ne se lamentait plus, mais grondait sourdement, comme en colère.



Souvent, Jacqueline le voyait venir, les yeux fixes, les poings serrés...

Jacqueline frémit de compassion. Elle écouta longuement les sons durs et austères et tâcha de discerner la silhouette de la face de pierre, là-bas, vers la ligne immobile et noire des grands rochers.

Alors, saisie d'enthousiasme, assurée tout d'un coup en elle-même de vaincre le mauvais sort, de faire cesser les lamentations éternelles de l'homme enseveli, d'être plus forte que les mauvaises puissances souterraines, elle releva les yeux vers les étoiles, et elle cria :

« Étoiles, étoiles, soyez témoins! Je serai la petite fille des hommes qui remettra la couronne sur la tête du roi Gros-Nez ! Je suis celle qui devait venir ! »

Et, stupéfaite elle-même de son apparente folie, elle se sauva à toutes jambes vers le manoir.

La soirée fut exquise comme toutes celles qui l'avaient précédée. Jacqueline se sentait plus légère, plus heureuse, plus enthousiasmée que jamais.

Vers neuf heures et demie, le chemineau se mit à parler de Mathieu Sylvestre; il demanda de ses nouvelles à Jacqueline :

« Est-il toujours le même? Ne semble-t-il pas qu'il change un peu ? Ne vois-tu rien qui puisse faire espérer une guérison prochaine ?

— Non, répondit l'enfant soudainement attristée, non, il n'a pas changé, il est toujours sombre, muet, terrible. Il a toujours ce regard enflammé qui fait peur... Oh! n'étions-nous pas assez malheureux déjà? Ce vol nous a rendu la vie bien dure, et je me demande maintenant ce que mon oncle va devenir...

— Je n'envisage pas tout à fait la chose comme cela, répondit le chemineau. Il est malheureux, en effet, que ton oncle se soit montré si violent en se voyant privé de son or. Mais je pense que cet événement est peut-être un bien pour lui.

— Comment? dit Jacqueline en ouvrant de grands yeux.

— Mais tout simplement parce que cela aura coupé dans ses racines l'amour stupide de l'avare pour son trésor. Comprends-tu, Jacqueline? Tu sais que quand on ne peut plus soigner une jambe trop malade, on la coupe, afin de sauver le reste du corps? Eh bien, le vol du trésor aura été comme une opération chirurgicale pour l'âme de ton oncle. C'est une opération douloureuse, mais qui peut avoir d'excellents résultats...

— Vous espérez donc qu'il deviendra moins avare?

— Qu'il ne sera plus avare du tout, oui, qu'il deviendra un nouvel homme, qu'il perdra sa passion, en ayant perdu le prétexte ou l'objet. Voilà ce que j'espère. Il a reçu un coup terrible. S'il s'en guérit, il est possible que cette crise le sauve et qu'il devienne tout autre...

— Oh! que ce serait splendide! s'écria Jacqueline, qui n'avait pas encore considéré les choses sous ce jour-là.

— Ne nous emballons pas, mon enfant; ton oncle, en tout cas, ne changera pas tout d'un coup... »

Un furieux à surveiller.

Un long silence suivit ces paroles, et chacun songeait à ce qui venait d'être dit, lorsqu'un long et hideux ricanement s'éleva sous les fenêtres du manoir.

« Tu vois, Jacqueline, dit tristement le chemineau, que j'avais raison de te conseiller le sang-froid... Voilà ton oncle qui vient démentir lui-même nos motifs d'espérer, mais espérons toujours et malgré tout.

— Sa fureur a dû le reprendre...

— Probablement, » dit calmement le chemineau.

A ce moment, la porte s'ouvrit avec fracas, et l'avare, gesticulant comme un possédé, le fusil à la main, se précipita dans la chambre. Il s'avança vers Jacqueline, le poing levé :

« Ah! mauvaise, c'est toujours ici que tu te sauves pour dire du mal de moi. Ah! mais je vais t'arranger, moi! Hors d'ici, petite peste! »

Et il allait la frapper, mais le chemineau lui saisit le bras...

Il tourna alors sa colère contre l'homme qui prenait la défense de sa nièce.

« Et toi, va-nu-pieds! s'écria-t-il, mêle-toi de tes affaires, ou je te fais sauter la cervelle! »

Le chemineau lâcha prise.

« Voyons, Mathieu Sylvestre, dit-il d'une voix conciliante, tâchez de reprendre vos esprits. Nous ne vous voulons que du bien, et...

— Vous ne me voulez que du bien! interrompit violemment l'avare. Ah! infâme menteur! Comment osez-vous dire cela?

— Calmez-vous...

— Me calmer! vous voulez rire! Je vais commencer par fouiller la maison, car je sais maintenant que c'est vous qui m'avez volé! »

Et Mathieu, sans plus se préoccuper des assistants, se dirigea vers une armoire, qu'il se préparait à vider et à bouleverser de fond en comble.

Mme Desbois jeta un léger cri de frayeur. Mais le chemineau veillait; il prit l'avare par le bras et le conduisit jusqu'à la porte. Le pauvre homme se laissa faire, puis, voyant qu'il allait passer le seuil, il se révolta, se dégagea, se planta en face du chemineau et se mit à l'insulter. Il prétendit qu'il avait le droit de fouiller la maison, *sa* maison; il répéta que c'était le chemineau qui l'avait volé, il accusa ensuite Mme Desbois elle-même, et finalement tira un coup de fusil contre la glace; mais, la cartouche étant vide de poudre et ne contenant qu'un peu de fulminate, le coup ne produisit pas plus d'effet qu'une amorce sur un pistolet joujou. Le chemineau saisit alors Mathieu à bras le corps et le porta plutôt qu'il ne le poussa jusqu'au portail de la cour...



Il allait la frapper, mais le chemineau lui saisit le bras.

Le coup de feu avait effrayé Mme Desbois et Claire et réveillé Miss Floppet, qui parut au haut de l'escalier, toute pâle dans son long vêtement de nuit. On la rassura. Des fenêtres, le chemineau et Jacqueline épiaient les mouvements de l'avare. Il demeura d'abord immobile et comme étourdi, puis il fit de grands gestes de menace autour de lui comme s'il était prêt à bondir sur un ennemi invisible... Enfin, il se mit à courir dans la direction de la Petite Source... Il galopait à travers la neige en hurlant comme un possédé. On le perdit de vue. Mais un quart d'heure plus tard, il réapparut au loin, marchant à grands pas au sommet d'un rocher...

Jacqueline frissonnait et n'osait rentrer chez elle. Pourtant il le fallait, car l'avare pouvait tout saccager à la ferme... Le chemineau se décida à l'accompagner et lui promit de passer la nuit dans le grenier à foin de la ferme, pour

la protéger le cas échéant. Il recommanda à Mme Desbois de bien refermer à l'intérieur la lourde porte du manoir, puis il sortit dans la nuit en tenant Jacqueline par la main.

Plusieurs fois ils aperçurent au loin, sur les hauteurs voisines, l'ombre falote de l'avare gesticulant sur la neige...

Mais la nuit s'acheva sans incident. Le chemineau ne quitta Jacqueline qu'au matin. Mathieu n'était pas rentré. De tout le jour il demeura invisible, caché sans doute dans quelque grotte ou sous quelque sapin. Mais lorsque la nuit revint, on entendit de nouveau son ricanement retentir dans les environs. Le chemineau prévenu vint encore passer la nuit à la ferme.

Cela dura plusieurs jours. Mathieu ne sortait que la nuit. De quoi vivait-il ? Où s'abritait-il pendant le jour? Nul n'aurait pu le dire. Mais dès que l'ombre tombait sur la montagne, il se remettait à parcourir les environs en criant.

Le spectre des montagnes.

Un soir, le chemineau, en arrivant à la ferme, demanda à Jacqueline de l'accompagner au dehors... La nuit était toute grise, et la neige baignée de lune semblait lumineuse... De grands brouillards blanchâtres s'étendaient vers la gauche. Le chemineau conduisit Jacqueline au-dessus de la ferme, en un endroit d'où la pente supérieure de la montagne était toute visible. Il s'arrêta auprès d'une haie, et, lui désignant du doigt un bosquet de pins à demi ensevelis dans la neige, il lui fit signe d'attendre et de regarder.

Ce que le chemineau voulait montrer à Jacqueline ne tarda pas... Bientôt un hurlement éclata, dans lequel la petite fille reconnut le cri de fureur de son oncle; mais aussitôt après son sang se glaça dans ses veines, car un second hurlement avait succédé au premier, et dans ce second cri il n'y avait plus rien d'humain... Plusieurs hurlements semblables retentirent alors, et Jacqueline vit son oncle gesticulant sortir à grands pas du bois de pins, suivi d'une bande de loups...

Elle serra convulsivement la main de son compagnon.

« Ne crains rien pour lui, dit le chemineau, les loups ne l'attaqueront pas. Et l'attaqueraient-ils, que la première morsure lui rendrait le sentiment, et il se défendrait... »

L'avare suivait le faîte du monticule; il s'arrêtait de temps à autre pour regarder les loups, puis il reprenait sa course en agitant les bras... Le clair de lune enveloppait toute cette scène d'une lueur blafarde et froide. Alors, soudain, le chemineau fit signe à Jacqueline de regarder les colonnes lointaines du brouillard... Et ce qu'elle y vit était si fantastique que jamais plus elle ne devait oublier cette image formidable : c'était un géant immense et hideux qui faisait des gestes terribles et était suivi de loups grands comme des éléphants...

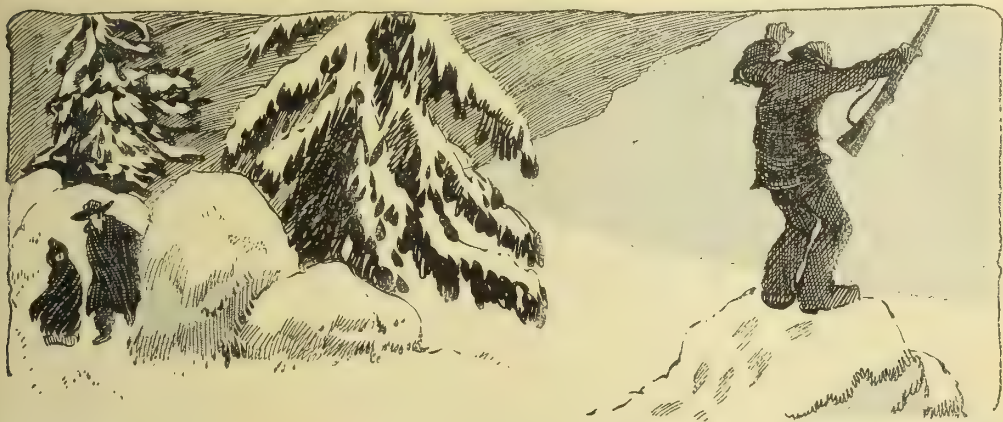
Si Jacqueline eût été encore une petite paysanne ignorante, elle fut tombée à genoux en criant au miracle; mais le chemineau n'eut qu'à lui souffler à 'loreille : « Le spectre des montagnes! » pour qu'elle se sentît rassurée. Elle

comprit alors comment se produisait l'étrange phénomène. La lune, encore à l'horizon, éclairait vivement l'homme et les bêtes, et leurs ombres démesurées allaient se projeter sur la masse du brouillard.

Néanmoins le spectacle était fantastique. Le chemineau et Jacqueline le considérèrent tant qu'il dura, puis, l'avare et son sinistre cortège ayant passé plus loin, les images difformes s'évanouirent.

Va-t-on vendre la « Petite Source »?

Le lendemain matin, Mathieu Sylvestre était de retour à la ferme et vaquait tranquillement à ses occupations. Une fois de plus la crise était passée.



Ils aperçurent au loin l'ombre falote de l'avare gesticulant sur la neige.

Durant tout le mois de décembre, l'avare passa ainsi par des alternatives de calme et de furie. Tous les quatre ou cinq jours, il s'en allait pour une nuit ou deux dans les neiges avec les loups, puis il revenait, reprenait son travail, mais restait sombre et silencieux.

Ce fut durant une de ces périodes de tranquillité que l'avare reçut une étrange visite, à laquelle Jacqueline assista avec une grande tristesse. Un jour, vers midi, deux étrangers guêtrés et couverts de fourrures entrèrent dans la cour. Mathieu, tout ahuri et méfiant, les regardait du coin de l'œil sans s'avancer ni saluer. A la fin, l'un des deux hommes s'approcha de Jacqueline :

« Nous voudrions voir M. Sylvestre, Mathieu Sylvestre, dit-il.

— Hé ! mon oncle, ce monsieur te demande, » appela Jacqueline.

L'avare dut s'avancer. L'étranger qui avait parlé à la petite fille et qui semblait le principal personnage expliqua au paysan qu'il désirait l'entretenir un peu longuement. Mathieu le fit entrer dans la cuisine et le fit asseoir. Jacqueline alla se poster dans le petit réduit où elle lavait la vaisselle et d'où l'on pouvait entendre tout ce qui se disait dans la cuisine.

Après avoir parlé de la difficulté de la route par ces neiges, le visiteur en arriva au sujet de sa visite :

« J'ai passé près d'ici cet été en faisant des excursions dans le Vercors, dit-il, et j'ai remarqué non loin de votre ferme une source très curieuse qui sort dans un petit vallon... »

Jacqueline dressa l'oreille. Que voulait-on à sa chère Petite Source?

L'étranger continua :

« Cette source, très faible, est intermittente, ou plutôt, elle est continue pour ce qui est de l'eau ordinaire, mais, par moments, toutes les dix minutes environ, elle donne passage à une eau gazeuse, très chargée de différentes substances... Ce serait là une eau excellente pour l'estomac, et il ne manquerait qu'une petite exploitation pour en faire quelque argent.

« Nous avons appris que cette source vous appartenait, et, mon ami et moi, qui sommes ingénieurs, venons voir si vous seriez disposé à la vendre. Nous vous l'achèterions comptant, avec le terrain qui l'entoure, et la ferions exploiter.

— Comment l'exploiteriez-vous? interrogea l'avare, qui voulait d'abord connaître à fond les projets de son interlocuteur.

— Eh bien, nous commencerions par faire bâtir une petite cabane, nous y installerions une machine à remplir les bouteilles... Une fois l'eau connue et appréciée dans le public, nous pourrions faire bâtir à côté un hôtel où viendraient les malades et les étrangers désireux de faire une cure de bon air en même temps...

— Alors, ça vaut très cher, dit sèchement l'avare.

— Nous ne lésinerons pas sur le prix, répondit l'étranger. Mais vous devez réfléchir qu'en somme la source ne vous rapporte rien à vous, et que vous ne sauriez pas vous y prendre même si vous vouliez l'exploiter comme nous.

— Possible! interrompit Mathieu, mais il faut compter l'ennui d'avoir des étrangers par là dans mes champs, qui abîmeront mon herbe...

— Et qui vous payeront bien cher lait, beurre, œufs, fromages, saucisses... C'est une bonne affaire pour vous aussi, dit le visiteur. Dans ces conditions, votre champ de ce vallon vaut bien, sans la source, trois à cinq cents francs, mettons cinq. Nous mettons un billet de mille en plus pour la source, et vous serez content, n'est-ce pas?

— Deux mille francs en tout, ou rien, » dit tranquillement l'avare.

Jacqueline admirait la présence d'esprit de son oncle et se disait qu'entre ses moments de crise il était toujours aussi rusé; mais surtout la pauvre petite était terriblement contristée à la pensée de perdre pour toujours la chère et silencieuse retraite où pour la première fois une fée radieuse lui avait souri. Cependant, que faire? Pouvait-elle s'interposer, supplier son oncle de ne pas consentir à cette vente? Elle n'osait.

Pendant que ces pensées tourbillonnaient dans sa tête, la conversation continuait.

« Comme vous y allez! Deux mille francs! s'était écrié l'étranger. Et cela sans être sûr que la source soit en faveur auprès du public! Non, mettons mille sept cents, si vous voulez...

— Deux mille ou rien! » répéta obstinément l'avare.

Les deux visiteurs se consultèrent du regard...

« Eh bien, soit! dit le premier interlocuteur. Ce sera une affaire entendue. Nous commencerons les travaux au printemps. »

Il se leva.

« Peut-être faudrait-il signer tout de suite une promesse de vente, » suggéra son compagnon.

A ce moment, Jacqueline sortit de son réduit; elle était toute pâle, mais elle avait l'air résolu; elle attira son oncle à l'écart et lui parla à voix basse :

« Mon oncle, il ne faut pas vendre la Petite Source!

— Pourquoi, s'il te plaît?

— Parce que ces gens vont gâter le pays, et puis ça vaut plus!



« Deux mille francs en tout, ou rien. »

— Ah! si j'avais encore mon argent, je tiendrais bon à cinq mille; mais je suis un pauvre misérable, et j'ai besoin de ces deux mille francs!

— Pour quoi faire? Si c'est pour les garder sous un rocher, ça ne servira à rien, pas plus que si vous ne les aviez pas! »

Son oncle lui lança un regard terrible et, se détournant, se déclara prêt à signer la promesse de vente.

« Un peu d'encre, s'il vous plaît, dit un des deux étrangers en déployant des papiers.

— Voilà, dit Jacqueline en saisissant une petite fiole d'encre et en la versant dans un seau d'eau sale. C'est tout ce qu'il y avait d'encre à la maison... Comme cela on ne signera pas. »

Elle toisa dédaigneusement les deux hommes et l'avare.

« Cette enfant est folle, dit un des visiteurs.

— Ne faites pas attention, je la corrigerai... mais il est tout à fait vrai qu'il n'y a pas d'autre encre dans la maison... Bah! au crayon?

— Ce ne sera pas valable, dirent les étrangers, mais enfin nous avons confiance en vous. Nous stipulerons que celui qui se dédira payera cinq cents francs de dommages-intérêts. »

Les visiteurs sortirent et disparurent.

« Mon oncle, vous vendez toute la propriété parcelle par parcelle; ce n'est pas bien! cria Jacqueline au comble du désespoir.

— Tais-toi, sotte et malhonnête! C'est toi peut-être qui me rendras mon argent perdu?

— Votre argent perdu! A quoi vous servait-il? Une pierre à la place, c'est la même chose.

— Mon pauvre argent! Mon cher argent! soupirait l'avare sans faire attention à ce que disait sa nièce.

— Eh bien, pourquoi ne portez-vous pas plainte aux gendarmes?

— Pour qu'il faille dire combien il y avait? Tu n'y penses pas, Jacqueline. D'abord mon voleur finira bien par se découvrir... Je reprendrai mes recherches un de ces jours... »

Jacqueline savait ce que c'était que ces recherches: c'était une folle équipée dans la nuit avec les loups; et, craignant de provoquer une de ces sorties en continuant à contredire son oncle, elle prit le parti de se taire.

L'arbre de Noël.

Jacqueline avait été invitée à passer avec Georget la veillée de Noël au manoir. Comme il y avait plusieurs jours que son oncle n'était pas sorti la nuit, elle avait peur que cela ne le prît juste ce soir-là, mais toute la journée du 24 décembre se passa sans que l'avare manifestât une humeur plus noire que d'habitude, et lorsque l'obscurité vint envelopper la montagne, la petite fille se dit joyeusement qu'elle allait pouvoir sans crainte passer une bonne veillée avec ses amies.

Depuis quelques jours, Claire l'entretenait de l'arbre de Noël qu'elle préparait. Elle avait essayé d'expliquer ce que c'était à Jacqueline, mais celle-ci était impatiente de voir la réalisation de ce rêve extraordinaire. Un sapin enguirlandé et illuminé! Que ce devait être beau! Durant les précédentes soirées, elle avait vu Mme Desbois et Claire tout affairées devant des papiers de soie aux couleurs éclatantes; de ces papiers elles faisaient des roses, des guirlandes, des festons, des aigrettes, des pompons, mille choses extraordinaires...

Jacqueline avait entrepris de leur aider, et lorsqu'elle eut réussi sa première rose, elle poussa une grande exclamation de joie et demanda la permission de conserver cette fleur comme souvenir.

Cependant Claire, pour lui ménager la surprise, n'avait pas voulu lui montrer l'arbre paré ni les autres ornements qu'elle avait fait venir de Paris.

Enfin, enfin, la veille de Noël arriva... Mathieu demeura calme jusqu'à six heures. Après sa soupe, il alla se coucher comme d'habitude. Jacqueline frémissait d'impatience... Vers sept heures, après s'être habillée et avoir longuement écouté à la porte de son oncle, elle s'élança dans la limpide et froide nuit.

Elle courut jusqu'au manoir, sans s'arrêter cette fois à contempler les étoiles innombrables qui semblaient courir après elle.

Elle fut déçue, en arrivant, de n'apercevoir rien d'extraordinaire dans la grande salle à manger. Le chemineau seul au coin du feu lisait un journal.

« Ces dames attifent leur arbre, dit-il à Jacqueline. C'est défendu d'y aller avant que ce soit prêt. Tiens, prends ce livre en attendant... Ton oncle? Toujours le même? »

Jacqueline répondit affirmativement, et, ne voulant pas gâter sa propre joie par des considérations ennuyeuses, elle ne parla pas du projet de vente de la source.

Au bout d'un long laps de temps, Claire vint annoncer que l'arbre de Noël était prêt.

Le chemineau se leva et accompagna les jeunes filles dans une ancienne salle du manoir, inoccupée en temps ordinaire.

Aucune lumière n'y était allumée. Seul le reflet d'un brasier dans la cheminée éclairait faiblement la silhouette noire d'un grand sapin placé au centre de la pièce.

« Tout le monde est là? demanda Claire.

— Oui, répondit Jacqueline en serrant dans sa main la menotte de son jeune frère.

— *Yes,* dit Miss Floppet dans un coin.

— Ahò, j'y été! » cria le chemineau en imitant cocassement l'accent de l'Américaine.

Alors une lueur perla au bout d'une branche du sapin, elle hésita une seconde, puis courut comme un éclair dans toutes les directions, et l'arbre parut s'embraser tout entier. Des bougies roses, vertes, jaunes, bleues, s'étaient allumées toutes à la fois, et au sommet de l'arbre des feux de Bengale faisaient d'extraordinaires lueurs... Entre les bougies, des boules brillantes, colorées, étincelantes, des étoiles d'or et d'argent, se balançaient... Sur les branches mêmes du sapin une substance d'une blancheur éclatante simulait le givre... Enfin, au milieu de toutes ces lumières, les fleurs artificielles, les guirlandes, les aigrettes, les roses, palpitaient...



Seul, au coin du feu, le chemineau lisait un journal.

C'en était trop. Jacqueline éblouie ferma les yeux. Georget épeuré se serrait contre sa sœur. Il fallut aux deux enfants un long

moment pour habituer leurs yeux à ce spectacle miraculeux, à cette orgie de lumière... Des touffes de gui montraient çà et là leurs globes blancs, des rameaux de houx artistement enlacés au-dessus des portes étalaient leurs feuilles luisantes, entre lesquelles étincelaient les grains de corail des baies rouges. Parfois une bougie mal placée enflammait une ramille de sapin, et cela répandait dans la chambre une odeur âcre et pénétrante qui faisait penser aux parfums des grandes forêts de pins par les journées brûlantes de juillet.

Mme Desbois se mit à enlever de l'arbre de nombreux petits paquets blancs tout enrubannés de faveurs multicolores. Chacun recevait un cadeau de chacun, et c'était à chaque nœud défait des exclamations de surprise, de joie, de reconnaissance.

Jacqueline reçut un livre doré sur tranche de la part du chemineau, un nécessaire de couture de Mme Desbois, une boîte à couleurs de Claire, une petite montre de Miss Floppet. Georget eut des soldats, des jeux de construction...

La petite fermière fut toute honteuse de n'avoir pas prévu le cas et de n'avoir pas préparé de cadeau. Cependant, un secret pressentiment l'avertissant, elle avait apporté des œufs frais, du beurre, de la crème.

Ces cadeaux furent les bienvenus au manoir, car Mme Desbois avait préparé une collation composée de chocolat, de gâteaux de Savoie, de papillotes, de mandarines. Jamais Jacqueline n'avait goûté à un pareil festin; aussi, lorsque la fête parut achevée, elle se jeta dans les bras de Claire, ne sachant comment la remercier avec des paroles.

La voix grave du chemineau interrompit leurs effusions.

« Pendant que les bougies achèvent de se consumer, dit-il, et que nous pouvons encore contempler toutes ces lumières chatoyantes, je vous propose d'écouter une histoire, sorte de légende, que je viens de retrouver dans un vieux livre...

Tout le monde s'assit autour de l'arbre, et seul le chemineau, son livre à la main, resta debout, adossé à la cheminée. Il lut :

La vieille légende du chemineau.

« Il y avait une fois, par là-bas, dans les pays anciens, une reine jeune et belle qui avait reçu en partage tous les dons et tous les bonheurs de la vie. Intelligente et bonne, elle avait, dès son enfance, réjoui le cœur de ses parents et de tous ceux qui l'approchaient. Son plus grand bonheur était de faire le bien et d'aimer toutes les créatures vivantes qui l'entouraient. Elle aimait de préférence les plus humbles, les plus tristes, les plus basses des créatures... Et son intelligence était si vive et si lucide, que dès sa douzième année elle fut appelée à participer aux affaires de l'État. Lorsque ses parents moururent, chargés d'ans, elle se consola en pensant que la mort des vieillards est une nécessité naturelle, et elle se répandit encore davantage en charités et en bienfaits.

« Il faut dire qu'à ce moment-là elle avait depuis peu de temps un mari qui

l'adorait, qui était aussi bon et beau et aimant qu'elle était aimante, belle et bonne, et ce jeune mari lui aida à supporter le chagrin que lui causa la mort presque simultanée de ses vieux parents.

« Et puis elle eut un bébé, oh! un amour de bébé... C'était un garçon joufflu, rose, bien portant, et qui dès ses premiers jours promettait de devenir un homme fort, indulgent et brave comme son père...

« Mais alors les malheurs les plus terribles vinrent s'abattre sur la princesse. Son bébé n'avait que deux jours lorsque le roi son père mourut d'un accident de cheval. Le matin, il était parti plein de force et de joie, il avait été embrasser la reine et son petit enfant chéri avant de monter à cheval, et quelques heures plus tard ses serviteurs désespérés le rapportaient tout couvert de sang et sans vie au palais...

« Ce fut une terrible douleur pour la douce reine, qui n'avait jamais fait de mal à personne et qui ne comprenait pas qu'un si atroce malheur pût lui être réservé... Elle s'évanouit d'abord, puis elle pleura pendant deux jours et trois nuits sans s'arrêter... Mais son petit enfant avait besoin d'elle, et elle comprit qu'elle ne devait pas se laisser consumer toute par son affreux chagrin. Le charmant petit être, frais comme une fleur à peine ouverte, était là... Il lui faudrait le nourrir de son lait, l'élever et le garder à chaque minute, lui apprendre à marcher, à manger, à devenir un homme, à être bon, sage et brave... Elle voulait qu'il devînt comme son père un prince généreux et grand dont on parlerait longtemps parmi les peuples innombrables, et elle décida de le chérir par-dessus tout et de répandre autour de cette adorable petite créature qui venait à la vie, toutes les roses, toutes les joies, tous les sourires du monde...



Jacqueline reçut un beau livre doré sur tranche.

« Hélas! trois ou quatre jours après, alors que la reine commençait à peine à se rattacher ainsi à l'existence à cause de son cher bébé, l'événement le plus terrible et le plus inattendu se produisit : une des servantes de la reine promenait le petit enfant dans le parc splendide qui entourait le palais et s'éten-



« Elle devint irritable, despotique et méchante. »

dait d'un côté jusqu'au fleuve et de l'autre jusqu'à une grande forêt... Or, dans ce parc plein d'arbres, de fleurs, d'eaux jaillissantes, une sentinelle ivre avait laissé entrer des brigands. Et les brigands, cachés derrière un massif de térébinthes et de lauriers-roses, se ruèrent sur la faible femme chargée du précieux bébé; ils la saisirent et l'attachèrent avec l'enfant sur un cheval. Ils s'enfuirent alors avec leur prisonnière dans la grande forêt...

« Hélas! nul n'en sut jamais davantage, car plus jamais on n'eut de nouvelles ni de la servante ni du petit bébé prince. Et cependant, comme bien l'on pense, la reine affolée et au comble de la douleur fit faire toutes les recherches nécessaires. Une armée fouilla la forêt. Tout le pays, depuis le nord jusqu'au midi, de l'est à l'ouest, fut examiné. Chaque maison fut visitée, même celle des princes et des grands seigneurs. On sonda les rivières et le grand fleuve, on descendit dans les grottes et les abîmes souterrains, mais nulle part on ne trouva la moindre trace de l'enfant ni de ses ravisseurs... Ils avaient disparu, ils s'étaient évanouis, changés en fumée... On ne les découvrit jamais, jamais.

« Ce fut pour la pauvre reine le dernier coup. Son cœur délicieux ne pouvait contenir ni supporter une telle accumulation de peines; il se brisa de douleur. La reine ne mourut pas, mais ce fut pis pour elle et pour son peuple, car, après quelques mois de pleurs et de cris terribles, son âme fut toute changée : autant elle avait été douce, indulgente, aimante, dévouée, généreuse, aimable, autant elle devint dure, vindicative, haineuse, égoïste, avare, détestable. Elle désapprit la bonté, la grandeur d'âme, la haute bravoure, la noblesse de pensée; elle fut irritable, despotique, cruelle, rusée, méchante. Elle aima à voir et à faire souffrir. Il lui était doux d'ordonner des emprisonnements, d'assister à des tortures et à des supplices. Comme si elle voulait regagner le temps perdu, elle mit une ardeur terrible à semer la haine et la discorde, la rancune, la terreur, autour d'elle. Elle accabla son peuple d'impôts. Elle faisait fouetter les paysans, elle faisait brûler ses ministres pour le plus léger mécon-

tentement. Elle se querella avec les rois ses voisins, et de terribles guerres éclatèrent; les batailles affreuses restèrent indécises, mais elle fit couper les mains et le nez des prisonniers, et les rois ses voisins se coalisèrent contre elle pour la prendre, faire disparaître son royaume et raser sa capitale...

« Or, un vieux ministre de son père, voyant ces choses, était plongé dans la plus profonde affliction. Il avait été dépouillé de ses biens et envoyé en exil par la terrible princesse, mais il ne lui en voulait pas, car il savait bien que c'étaient de trop grands malheurs qui avaient ainsi changé le cœur de sa reine, et il soupirait en lui-même en se disant :

« — Il n'est pourtant que trop vrai que la douleur est mauvaise conseillère, « que la créature humaine n'est pas faite pour tant souffrir et qu'il ne faut pas « dépasser la mesure, car alors l'âme se brise et ne sait plus être humaine... »

« A force d'y réfléchir, le vieux ministre crut avoir trouvé la solution. Il fit fabriquer un magnifique anneau d'or massif en forme de serpent se mordant la queue, il fit orner cette bague d'une quantité de pierres précieuses et bizarres, d'améthystes, de calcédoines, de sardonyx, de cornalines, de chrysolithes, de béryles et d'hyacinthes. Et il envoya cet étincelant joyau à la reine avec cette lettre :

« L'humble ministre et esclave de Sa Majesté la Reine à la toute-puissante « et radieuse princesse, salut, louange, honneur et gloire à perpétuité!

« Je t'envoie, ô Reine, une bague « qu'un magicien très renommé « dans le pays où je suis a fabri- « quée sur mon ordre. Le magicien « assure que cette bague permet à « son heureux possesseur de re- « trouver tout objet perdu, fût-ce « une chose, un animal ou même « une créature humaine...

« Si donc, ô Reine, ton enfant « vit encore, et si le magicien dit « vrai, il te sera peut-être possible « de t'aider de cette bague pour le « retrouver... Il ne t'est pas impos- « sible d'essayer, et c'est pourquoi « j'ai pensé bien faire de t'envoyer « l'anneau en t'assurant, ô Reine, « de mon humble adoration. »

« En lisant cette lettre, la reine jeta un grand cri, car cela faisait revenir à grands flots le passé dans son âme. Pour tâcher d'oublier, elle ordonna le supplice de mille



Elle répandit le bonheur autour d'elle.

personnes, mais elle ne put effacer tout de suite l'impression reçue, et puis la bague étrange aux sept pierres énigmatiques était là à son doigt, et chaque fois qu'elle la voyait, elle tressaillait toute. Elle résolut enfin d'en avoir le cœur net. Elle fit ramener son ancien ministre et le couvrit d'honneurs. Elle lui confia la charge du royaume, et, à la tête d'une faible escorte, elle partit à cheval dans la direction de la forêt en regardant sa bague.

« Elle parcourut mille déserts, traversa cent fleuves, s'égara dans des forêts sans limites; elle courut des dangers terribles de la part des hommes noirs, des tigres, des bœufs sauvages, des éléphants et des serpents. Elle erra par le monde immense pendant de nombreuses années, mais elle voulait maintenant retrouver son enfant...

« Or, un soir, la reine, sortant d'une grande forêt avec son escorte, aperçut au ciel une immense étoile pourvue d'un panache éblouissant. L'étoile se mouvait dans l'azur au-dessus d'une plaine de sable, et la reine, ayant regardé sa bague, connut qu'elle devait suivre l'étoile. Elle chemina durant plusieurs jours et plusieurs nuits à travers le désert; elle arriva enfin dans de grandes prairies verdoyantes, et, voyant l'étoile s'abaisser au bord de l'horizon, elle voulut arriver jusqu'au point qu'elle indiquait; elle galopa toute la nuit, et avant que l'aube fût venue, elle arriva devant une bergerie au-dessus de laquelle se tenait l'étoile. Elle entra dans l'écurie, et elle y trouva, couché dans la crèche, l'Enfant sur qui veillaient Marie et les grands animaux débonnaires...

« L'Enfant venait de naître. Il était plus beau qu'un fils de roi, et de ses yeux s'échappaient des lueurs divines...

« Alors la reine se jeta à genoux et reconnut son bébé perdu...

« Son bébé perdu! Il y avait vingt ans maintenant qu'il avait été enlevé par les brigands. S'il vivait encore, il devait être un homme solide et barbu, mais n'importe, pour le cœur de la princesse sa mère, c'était toujours un bébé, et ce bébé merveilleux auquel la mystérieuse étoile l'avait conduite ne pouvait être autre que le sien.

« Elle se jeta donc à genoux devant la crèche. Elle demanda à la mère la permission de le tenir entre ses bras, de l'embrasser et de l'emmailloter, après quoi elle partit heureuse, car elle était certaine d'avoir revu son enfant.

« Dès lors la reine redevint bonne, généreuse, dévouée. Elle répandit le bonheur autour d'elle, elle vécut en paix avec ses voisins, elle distribua ses biens aux pauvres, elle multiplia les largesses, et son nom fut béni par des milliers et des milliers de cœurs, parce qu'elle croyait avoir retrouvé son enfant. »

... Lorsque le chemineau s'arrêta, les dernières bougies de l'arbre jetaient encore une lueur vacillante. A ce moment, les douze coups de minuit sonnèrent à la grande pendule du vestibule. Jacqueline sursauta.

« Qu'il est tard! s'écria-t-elle. Il me faut vite rentrer. »

Le chemineau l'accompagna, comme d'habitude.

Elle embrassa vivement Georget, qui restait au manoir, remercia ses amies et suivit son compagnon.



« C'est le moment... Abracadabra!... la lune se lève!... Arbadacarba... »

Pauvre Chounette!

Le chemineau et la petite fille arrivaient à la ferme lorsqu'ils aperçurent une lueur à quelque distance et à un endroit éloigné de toute habitation. Cela les intrigua fort.

En entrant dans la cour, ils constatèrent que toutes les portes étaient ouvertes.

« Mon Dieu! qu'est-il arrivé? » s'écria Jacqueline.

Elle entra. Rien n'était dérangé dans la maison. La porte de la chambre de son oncle était également ouverte. Elle y pénétra et constata que Mathieu Sylvestre n'y était plus...

Elle courut avertir le chemineau que son oncle avait dû être de nouveau saisi d'une de ses crises, et son bon ami lui répondit :

« C'est ennuyeux; de plus, je ne sais pas ce qu'ont les bêtes, elles ont l'air effrayées, à les entendre... Pourquoi Mathieu a-t-il ouvert ces portes? Le fait-il d'habitude, quand ça lui prend?

— Non; mais allons rassurer les bêtes, » dit Jacqueline, qui allumait une lanterne.

Ils passèrent dans les écuries, caressèrent les vaches et les brebis effrayées, mais en entrant dans la petite étable des lapins et des chèvres, Jacqueline s'aperçut du premier coup d'œil que sa favorite n'était pas à sa place accoutumée... Elle pensa que Chounette s'était détachée et était allée se cacher dans quelque recoin; mais le chemineau et elle eurent beau fouiller les écuries et hangars, Chounette demeurait introuvable; alors la même pensée leur vint à tous deux : c'est Mathieu qui l'a chassée au dehors!

Le chemineau songea de nouveau à cette mystérieuse lueur entrevue en un endroit désert et dit :

« Allons vite là-haut, voir si ce n'est pas ton oncle qui a allumé ce feu! »

Ils coururent à travers la neige, guidés par la flamme qui brillait devant eux. Lorsqu'ils arrivèrent à proximité, ils virent que c'était un grand sapin qui brûlait. On avait dû entasser sous ses premières branches beaucoup de fagots de bois sec, car l'arbre à demi consumé formait un brasier gigantesque... Tout à côté se trouvait un épais taillis de jeunes pins et de genévriers. Jacqueline regardait les branches du grand sapin se tordre dans la fournaise, lorsqu'un bêlement plaintif se fit entendre dans le taillis. Elle allait s'élancer, mais le chemineau la retint. En effet, au même instant elle vit son oncle sortir du petit bois en tirant Chounette par une corde dans la direction du brasier... La pauvre bête résistait de son mieux, arc-boutait ses quatre fines jambes dans la neige, mais l'avare était le plus fort, et il aurait certainement amené la chèvre dans le feu, comme c'était visiblement son intention[1], si Jacqueline et le chemineau ne s'étaient précipités sur lui...

1. D'après une très ancienne superstition paysanne, dont on retrouve encore des traces chez des montagnards arriérés, il faut sacrifier, c'est-à-dire brûler vif, un bouc ou une chèvre pour échapper à un grand malheur.

Alors, sous le coup de la surprise, Mathieu Sylvestre lâcha la corde; mais la chèvre n'avait pas eu le temps de reconnaître la présence de sa maîtresse, et, au comble de la frayeur et de l'affolement, elle se précipita tête baissée à travers les champs de neige. A ce moment, de sinistres hurlements éclatèrent, et quatre grands loups sortirent du petit bois et se ruèrent sur les traces de Chounette.

« Oh ! miséricorde ! » cria Jacqueline.

Il n'y avait rien à faire. Le chemineau était sans armes, et du reste il n'aurait pu courir aussi vite que les loups. La seule chance de salut de la chèvre était qu'elle distançât ses poursuivants jusqu'à son arrivée à la ferme... Mais la pauvre bête traquée était entièrement affolée, et elle dirigea sa course droit devant elle dans les vastes prairies ondulées, toutes recouvertes de leur



La pauvre bête résistait de son mieux, mais l'avare était le plus fort.

couche de neige glacée. Jacqueline, les larmes aux yeux, put suivre toutes les péripéties de la chasse.

Un petit point gris là-bas courait sur l'étendue blanche... Plus loin, les loups faisaient sous la lune quatre taches sombres et mobiles... La distance qui séparait le petit point gris des quatre taches sombres diminuait rapidement... Maintenant, la chèvre zigzaguait, elle essayait de s'orienter vers un abri, mais les loups filaient en ligne droite et gagnaient du terrain... Ce ne fut plus bien long... Un des loups, plus agile, passa devant; la tache brune et le point gris se confondirent, alors les trois autres loups arrivèrent... Il dut y avoir lutte, courte, mais terrible... Jacqueline crut entendre un long bêlement d'appel... Le lendemain, elle ne trouva à cette place qu'une masse de neige toute rouge.

CHAPITRE XII

BAJOLIN LE SORCIER

Une visite du vieillard mystérieux.

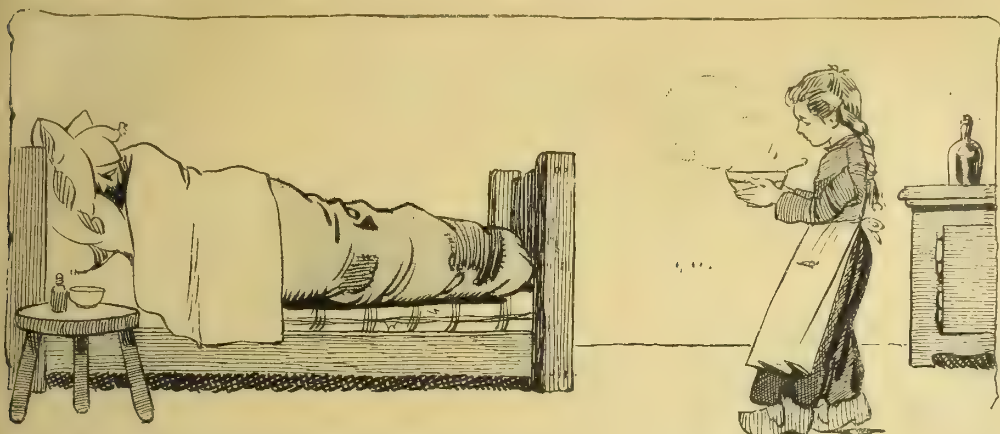
Après cette inoubliable nuit de Noël qui avait été si belle à ses débuts, mais avait fini d'une façon si tragique, Mathieu Sylvestre n'eut plus de pareilles crises. Son esprit bouleversé parut se calmer, mais en même temps une grande lassitude, sorte de maladie de langueur, s'empara de lui. Finalement, il se déclara gravement malade et ne bougea plus de son lit. Plusieurs fois Jacqueline proposa d'appeler un médecin, mais il s'y opposa toujours. Il semblait cependant se désintéresser de tout, et même des questions d'argent, mais sa vieille habitude d'avare lui interdisait de demander à un homme de l'art des conseils qu'il faudrait payer.

Jacqueline, demeurée souveraine maîtresse de la ferme, en assuma vaillamment la direction. Elle y était déjà bien habituée, et ce ne fut pas pour elle une tâche au-dessus de ses forces. D'ailleurs, libre de ses mouvements, n'ayant plus à compter avec les stupides et saugrenues fantaisies de l'avare, elle travaillait mieux, avec plus de goût et plus de joie.

Elle accueillit les premiers signes avant-coureurs du printemps avec des transports d'allégresse. La première perce-neige qu'elle aperçut sous la haie du jardin lui causa un plaisir infini...

Cette année-là, où l'hiver avait été rude, continu et long, le printemps vint sans grande pluie, sans retour de froid et de gelée. Du haut d'un pur ciel le soleil déjà chaud répandait sur la montagne une mystérieuse vie jeune qui ranimait toutes choses. Après les perce-neige, ce furent, dans les champs débarrassés de leur blanc manteau, une profusion de violettes, de crocus, de primevères. Les bourgeons des arbres fruitiers se gonflaient rapidement... Et comme il était tard, les plantes travaillèrent très vite pour regagner le temps perdu. Au bout de quelques semaines, l'herbe avait reverdi, les lilas étaient en fleur, les haies étaient toutes blanches d'aubépines...

Aussi les heures qu'elle passa auprès de la Petite Source lors des premiers beaux jours lui parurent-elles plus délicieuses encore, parce qu'elle savait qu'elles ne se renouvelleraient sans doute plus jamais. Et en vérité, au printemps, les abords de la Petite Source étaient enchanteurs. Les saules avaient éployé avant tous les autres arbres leur feuillage grêle et fin, d'un vert délicat. L'herbe jeune entourait le bosquet d'un merveilleux tapis semé de violettes, de renoncules, de petites orchidées sauvages. Autour des creux troncs, à côté des rochers de la source, les pervenches brillaient comme de doux yeux bleus. Et enfin, auprès de la petite vasque, les mousses reverdies et



Il restait étendu sur son lit, sans faire un mouvement.

des fougères aux feuilles fantastiquement découpées faisaient un merveilleux petit nid...

Jacqueline ne se lassait donc pas d'admirer toutes ces merveilles, et son cœur se serrait en se rappelant que c'était en ce coin si retiré qu'elle avait pour la première fois entendu et compris la voix menue des fées... Lui serait-il donné d'être visitée de nouveau en ce lieu par une de ces créatures surnaturelles ? Ou bien ne hantaient-elles déjà plus ces parages, en prévision des laideurs que les hommes allaient mettre dans ce doux refuge ?

Et Jacqueline prêtait l'oreille sans se lasser ; mais au lieu de percevoir la voix fluette de la fée attendue, c'était, hélas! de moment en moment, le son sourd, terrible et lamentable des gémissements du roi Gros-Nez !

Un jour, la petite fille était ainsi tristement songeuse, lorsqu'elle aperçut à quelque distance un vieillard qui descendait vers elle à travers la prairie. Elle le considéra attentivement, et à mesure qu'il se rapprochait elle reconnut en lui le vieil homme de la caverne, celui qu'elle avait été consulter en automne au sujet de la couronne, celui qui aussi lui avait apporté durant tout l'hiver un fagot de bois sec chaque nuit.

Le vieillard à la grande barbe arriva péniblement près de la petite fille. Il s'assit devant elle sur l'herbe.

« Que je suis contente de vous voir! s'écria aimablement Jacqueline. J'ai tant de remerciements à vous faire !

— Remerciements que je ne mérite pas, dit le bonhomme avec son drôle d'accent affecté. Je n'ai agi que sur les ordres et pour le compte d'un autre, et pour moi je n'ai rien à voir avec tout de ce dont vous parlez...

— Mais alors, qui dois-je remercier? Pour le compte de qui avez-vous fait tout cela pour moi? interrogea Jacqueline. Je peux penser que ce que vous m'avez dit dans la grotte était dû à l'inspiration des fées qui m'avaient envoyée vers vous, mais est-ce aussi à la reine des fées que je dois ces beaux fagots que

vous m'avez apportés en vous cachant, comme si vous faisiez quelque chose de mal ?

— Ma chère demoiselle, dit imperturbablement le vieux, vous savez qu'à mon âge on a de fâcheuses défaillances de mémoire... Je vous avoue franchement que je ne me souviens plus...

— Vous ne voulez pas me le dire ! Bon ! Mais alors, il faut me permettre de vous remercier...

— Laissons cela, si vous ne voulez pas me fâcher. Je passais là-bas sur la colline. Je vous ai vue et suis venu causer un moment avec vous en reposant mes pauvres jambes fatiguées. Mais si vous m'ennuyez avec vos remerciements, je vais m'en aller.



Il s'assit devant elle sur l'herbe.

« Causons plutôt de ce qui nous intéresse tous deux, de cette couronne du roi Gros-Nez. L'avez-vous trouvée ?

— Je ne sais pas, dit candidement Jacqueline.

— Comment! vous ne savez pas ! Mais d'habitude on sait si on a trouvé ou non une chose qu'on cherche.

— C'est bien ce que je me dis, mais cet hiver la fée de la neige m'a dit que la couronne était à demi trouvée.

— Dans ce cas, c'est différent. Il faut respecter ce que disent les fées, toujours.

— Je le respecte, mais je ne vois pas ce que cela veut dire.

— Attendez et cherchez encore... Je ne vois pas bien non plus comment expliquer cette parole, mais soyez sûre qu'elle contient une vérité profonde... Je ne sais, moi, qu'une chose, c'est que la couronne devait se trouver dans une caverne, non loin d'ici même; mais si vous ne l'avez pas trouvée...

— J'ai bien trouvé un tas d'or, mais cela appartenait à mon oncle, et cela a été volé depuis... Il est vrai qu'un de mes amis m'a assuré que l'on pouvait retrouver l'or de la couronne, et non l'objet lui-même, mais...

— Sans doute... et c'est peut-être bien cet or-là qui servira à refaire une couronne... Ne vous inquiétez pas de ce qu'il appartînt ou non à quelqu'un d'autre...

— Alors, que conseillez-vous de faire maintenant?

— Attendre, demeurer près de cette source le plus possible, y tenir vos yeux ouverts... et je suis persuadé que vous verrez l'accomplissement de vos vœux.

— Hélas! soupira Jacqueline, c'est facile à dire, mais mon oncle a promis de la vendre, et bientôt des étrangers vont venir l'exploiter, parce qu'il y a, paraît-il, de l'eau minérale. »

Le vieillard sursauta à ces paroles...

« Je ne savais pas cela! » murmura-t-il d'un ton tout autre, non affecté, et que Jacqueline aurait juré avoir entendu déjà, elle ne savait où.

Mais il se reprit, et dit avec son accent habituel :

« Tant pis, ma petite, tant pis, mais je suppose que cela n'empêchera rien. Adieu, mon enfant! »

Et il se leva pour partir. Dans sa hâte, il parut plus leste qu'à son arrivée et grimpa allègrement la pente sans se servir de son bâton.

... Qu'était donc cet étrange vieillard? Jacqueline tourna et retourna longuement la question sans parvenir à la résoudre. Il ressemblait étonnamment au chemineau, mais était certainement beaucoup plus âgé... Était-ce donc son père ou un frère aîné que le chemineau avait fait venir dans le pays? Cela aurait expliqué pourquoi ce vieil homme s'intéressait tant à Jacqueline sans la connaître. Mais pourquoi tous ces mystères? La petite fille n'y comprenait plus rien.



Les dames du manoir reprirent leurs promenades dans la montagne.

La fée du Printemps.

Le lendemain, sous un radieux soleil printanier, Jacqueline revint à la Petite Source. En cette fin d'avril il faisait déjà chaud, et dans le vallon abrité l'atmosphère était déjà vibrante comme aux grands jours d'été. La petite fille s'assit au pied d'un saule, au bord même de la source. Il y avait ce jour-là tant de beauté dans le ciel et sur toutes choses éparses autour d'elle, il y avait quelque chose de si brillant sur les fraîches verdures, de si attirant, troublant et mystérieux au fond des corolles des pervenches, que Jacqueline, ravie, s'écria toute seule, à haute voix :

« Jamais ma Petite Source n'a été plus belle... Oh oui, c'est ici le séjour favori des fées... Et c'est aujourd'hui qu'elles viennent, car tout s'est mis en fête ici pour les recevoir; on dirait que les brins d'herbe ont mis des robes de soie, que les pervenches sont vivantes, qu'elles savent qu'il y a des coins de ciel dans leurs pétales... Les oiseaux ont des chants plus doux, les hirondelles sont revenues, le rossignol a chanté toute la nuit, il semble que l'air est tout parfumé, tout plein de chansons lointaines! »

A ce moment un coucou fit entendre son cri presque humain dans les bois voisins. Des petits oiseaux levèrent vers le ciel des becs étonnés... puis, comme Jacqueline écoutait, attendait, laissait entrer en elle toute la splendeur des choses, voici que l'événement se produisit : au milieu des pervenches, deux yeux brillants parurent, puis une petite figure blanche surmontée de radieuses boucles blondes; enfin tout le corps de la fée émergea, et il était si léger qu'il reposait sur une flexible tige de pervenche sans la faire plier.

Cette fée était encore plus belle que toutes celles que Jacqueline avait vues. Et ce n'était pas sa robe chatoyante et comme tissée de la même étoffe que les fleurs, ce n'était pas sa parure étincelante qui la faisait si belle; mais sous ses cheveux entremêlés de lilas blanc se dressait une physionomie adorable; ses regards seuls étaient si pénétrants et si doux tout ensemble qu'au moment où ils se posèrent sur le bosquet, il se produisit sur les feuillages, sur les fleurs, une sorte de transfiguration. Ce n'était plus un groupe d'arbres avec des oiseaux et une prairie en fleur, c'était un coin du paradis, un jardin enchanté... La présence de la fée avait transformé l'aspect des choses, et tout brillait, tout chantait, tout parfumait à l'envi autour d'elle.

Jacqueline, transportée de joie, lui souhaita la bienvenue, puis la fée parla :

« Je suis la fée du Printemps, dit-elle. Je viens tout de suite après notre chère reine Rudiana. Tout le monde m'aime, les méchants mêmes et les nains qui conspirent sous la terre sont heureux quand je passe.

— Oh! fée du Printemps, dit Jacqueline, est-il permis de vous aimer plus encore que tous ceux-là? J'aimais le printemps, mais je ne connaissais pas son âme : c'est vous qui êtes son âme parfumée, et légère, et douce, et toute souriante ! Je vous aime! Je vous aime!

— Je le sais, répondit la fée, je le sais bien, et c'est pourquoi, malgré mes occupations si nombreuses en ce moment, je suis venue ici pour toi.

— Oh! tout était laid ici avant votre venue. Les oiseaux ne chantaient pas la moitié aussi bien, les feuilles étaient ternes et le ciel gris en comparaison de maintenant. »

Indulgente, la fée sourit. Jacqueline s'enhardit.

« C'est donc vous, ô fée du Printemps, qui répandez sur la terre les couleurs des fleurs et des jeunes verdures; c'est donc vous qui apprenez aux rossignols et aux abeilles leurs chants?

— C'est moi qui aide en tout cas, mais chaque détail, chaque teinte, chaque note, est produit par les choses et les êtres. Moi, je me promène, et tout ce qui

vit m'aime tellement que tout devient éclatant et beau... Tu sais que le bonheur fait briller les yeux; eh bien, devant moi tout brille, la fleur, la feuille, l'oiseau, le papillon...

— Oh! s'écria Jacqueline toute rougissante, je me sens comme une fleur... je veux briller aussi!

— Et ta chère petite figure brillera encore davantage, riposta la fée, lorsque je t'aurai parlé plus longuement. Mais justement je m'étonne que tu ne me demandes rien de ce qui te tient tant à cœur...

— Chère fée du Printemps, j'y pense toujours, même et surtout quand je n'en parle pas!

— Mais parles-en maintenant, je le veux. Cette couronne?

— La fée de la Neige m'avait dit qu'elle était à demi trouvée, et je n'ai pas compris ses paroles. Le tas d'or que j'ai vu n'était pas à moi...

— La fée de la Neige est très pince-sans-rire, dit la fée du Printemps; elle n'a pas la chaleur de cœur de mes meilleures compagnes, elle a des plaisanteries lourdes, mais enfin au moment où elle parlait, ce qu'elle disait était vrai, mais plus aujourd'hui...

— Comment cela peut-il se faire?



Le vieillard venait de s'asseoir sur le pas de la porte.

— Oh! Jacqueline Sylvestre, petite fille des hommes, ne sais-tu pas qu'une chose est vraie aujourd'hui et fausse demain? que les gouttes de rosée sont rouges, ou vertes, ou bleues? que ce que tu ne savais pas cet hiver, tu peux le savoir cet été?

« Tu ne comprends pas cela non plus? Eh bien, pour toi, c'est ceci. A mesure que tu travaillais à chercher la couronne, tu t'en rapprochais de plus en plus, tu méritais chaque jour davantage de la trouver...

— Et maintenant, est-ce que je le mérite tout à fait? demanda Jacqueline toute palpitante.

— Presque; il s'en faut de l'épaisseur d'un de mes cheveux... Et ils ne sont pas gros...

— Que dois-je donc faire pour y arriver en plein?

— Continue ce que tu as fait jusqu'à présent; mais tu es si près du but que je dois venir te donner quelques dernières indications...

— Oh! *où,* où est donc cette couronne?

— Voilà justement : tu as déjà compris que si tu trouvais de l'or, cela vaudrait autant que la couronne, n'est-ce pas? Eh bien, moi, je te dis encore ceci : il y a des choses plus belles, plus précieuses, plus utiles même que l'or. Regarde mes cheveux : ils sont d'un or vivant, dis-tu, mais ce n'est qu'une façon de parler; ils ne sont pas en or, mais je les aime mieux que tous les trésors de la terre... Et toi, comme nous toutes, ne préfères-tu pas le chant des oiseaux, la fraîcheur des fleurs, la lueur de la lune, à tout l'or du monde?

« Ainsi, la couronne que tu cherches ne serait pas en or que tu ne devrais pas t'en étonner. Elle ne serait même pas faite d'une chose solide et dure et pesante que tu devrais t'y attendre.

— Je comprends un peu... mais alors comment la trouverai-je?

— Tu la trouveras, éblouissante et magnifique, si tu continues à la désirer de tout ton cœur. Tu la trouveras sûrement, parce que je sais que tu n'y renonceras pas. Et tout ce que je t'ai dit d'un peu obscur et difficile à comprendre est pour te préparer à la victoire. Il ne faudra pas que tu sois déçue si la couronne n'est pas exactement comme tu t'y attends. Elle est. Elle brillera sur la tête du roi Gros-Nez, dont les gémissements cesseront. Cela arrivera au moment ou tu t'y attendras le moins. Réjouis-toi donc, car le moment n'est plus bien éloigné maintenant...

— Encore un mot, ô radieuse fée : sera-ce grâce à moi que la chose arrivera?

— Grâce à toi, parce que tu l'as désiré, et grâce aux fées qui doivent t'aider... Souviens-toi de la légende.

— Oh! oui, fée du Printemps vermeil, je l'ai bien désiré, et je le désire encore!

— C'est bien. Cela arrivera au jour dit. Les cerises auront rougi, mais les seigles ne seront pas dorés... Adieu! Continue à m'aimer, et je continuerai à faire briller tes yeux! »

La merveilleuse fée du Printemps disparut.

Bajolin le rebouteux.

Quelques jours passèrent, puis mai arriva tout éblouissant et parfumé. Les dames du manoir reprirent leurs promenades et excursions dans la montagne. Entre temps, elles allaient rejoindre Jacqueline sur l'herbe pendant les heures où elle gardait son troupeau. Mais les journées de la petite fermière étaient bien remplies. Elle avait pris un valet pour les gros travaux; néanmoins elle avait autant à faire à la maison, sinon plus, que lorsque son oncle travaillait aux champs. Quant à Mathieu Sylvestre, son état demeurait stationnaire. Il ne s'intéressait à rien de ce qu'on lui disait. On aurait dit qu'il avait eu trop de soins autrefois et que sa faculté de se préoccuper de quoi que ce soit était usée, finie, perdue.

Jacqueline, incapable de mauvais sentiment, aurait voulu le soigner, le guérir, faire quelque chose d'utile à son rétablissement, mais elle ne savait que tenter... Lui ne voulait pas entendre parler des médecins, en qui il n'avait

aucune confiance, il ne voulait pas se lever, il ne consentait à prendre aucun des remèdes simples que Mme Desbois ou le chemineau auraient pu ordonner.

Cet état de choses aurait donc pu se continuer perpétuellement si, une fois encore, un secours mystérieux n'était survenu. Il se présenta sous la forme du vieillard de la caverne, qui avait fait plus ample connaissance avec Jacqueline la veille de l'apparition de la fée du Printemps.

Un des premiers jours de mai, il arriva à la ferme. Jacqueline sortait de l'écurie lorsqu'elle l'aperçut qui venait de s'asseoir sur le pas de la porte. Il y eut quelques échanges de politesse entre la petite fille et lui, puis le vieillard dit :



« Je m'appelle Bajolin... »

« Je ne vous ai jamais dit mon nom, et c'est très mal, je crois, envers une bonne petite amie comme vous. Eh bien, je m'appelle Bajolin ; je suis rebouteur[1] de mon métier, mais je ne l'exerce plus depuis longtemps. J'habitais tous ces derniers temps dans les cavernes, mais je me fais vieux, j'ai des rhumatismes, et je voudrais trouver un toit et un feu. Alors j'ai pensé à vous. J'ai un petit peu d'argent, et je vous payerai...

— Oh! j'accepte avec joie, dit Jacqueline. Cependant, il y a mon oncle malade et...

— Précisément, dit Bajolin, je le soignerai...

— Oh! vous savez, il ne veut pas entendre parler de médecin ni de médecines...

— Pour ça, je le comprends; mais quand il s'agira d'un bon vieux rebouteux comme moi qui ai guéri tant de monde dans le pays, ça sera une autre chanson!

— Pardonnez-moi, dit Jacqueline, mais je n'ai jamais entendu parler d'un rebouteux qui s'appelle comme vous, dans le pays...

— Trop jeune, ma fillette, trop jeune, dit le vieillard ; tu n'étais pas née que

1. Les *rebouteurs* sont encore nombreux dans les montagnes. Ils sont souvent un peu sorciers, et beaucoup de paysans ont plus de confiance en eux qu'en des médecins.

j'avais déjà cessé mon métier depuis longtemps; mais demande à ton oncle, et tu verras s'il ne se souvient pas de moi... Je lui ai remis sa cuisse d'aplomb un jour qu'il était un tout jeune homme.

— C'est ça, dit la petite, et en même temps je lui dirai que vous voulez demeurer chez nous. »

Comme à l'ordinaire, il fallut beaucoup de temps et de paroles avant que l'avare ne consentît à prêter son attention à sa nièce. Enfin, au nom de Bajolin souvent prononcé, il tourna les regards vers Jacqueline et dit d'une voix faible et indifférente, comme s'il avait sommeil :

« Bajolin... brave garçon... dommage qu'il soit mort.

— Mais il n'est pas mort, mon oncle, cria Jacqueline. Il est seulement très, très vieux, et il veut venir habiter chez nous; il payera...

— Bajolin, bon rebouteux,... dit encore le malade comme en un rêve.

— Il veut venir ici, venir ici, répéta Jacqueline sur tous les tons, pour attirer son attention...

— Bajolin? Ben oui, quoi, oui, Bajolin! »

Ce fut tout ce que la petite fille put tirer de son oncle, mais il était visible que ce nom de Bajolin lui avait fait plutôt plaisir, et en conséquence Jacqueline pensa qu'il ne s'opposait pas à ce que le pauvre vieux vînt demeurer à la ferme.

Lorsqu'il comprit qu'il pouvait rester, ses yeux brillèrent de joie, et Jacqueline, quoiqu'elle eût déjà déjeuné, lui offrit une assiettée de soupe et le conduisit ensuite dans la pièce que Georget avait occupée avant d'aller demeurer au manoir.

Le vieillard demanda aussitôt à voir Mathieu Sylvestre. Il l'aborda en silence et s'assit au pied du lit. Il ne lui adressa pas la parole, mais se borna à le regarder fixement.

Le malade ne l'aperçut qu'au bout d'un moment, mais il n'y fit d'abord aucune attention. Il détourna les yeux, continuant à songer des choses vagues, comme il faisait toujours. Néanmoins, la persistance de ces regards attachés sur lui parut à la longue le gêner. Il considéra plusieurs fois l'étranger d'un air étonné, puis se retourna sur sa couche comme s'il ne pouvait résister à l'éclat de ces yeux rivés sur son visage. A la fin, après avoir bien examiné cet étrange visiteur, il fit un effort, et, pour la première fois depuis qu'il était au lit, il parla spontanément :

« C'est vous, Bajolin, le guérisseur?

— C'est moi, dit l'homme d'un ton solennel.

— Je ne vous reconnais pas... »

Le vieillard ne répondit pas, mais continua à regarder fixement le malade, qui reprit :

« Vous venez me guérir?

— Si je veux, prononça l'autre.

— Mais en vous payant?

— Je ne travaille plus pour de l'argent, Mathieu Sylvestre. Je vous guérirai si ça me plaît, mais vous, d'abord, je sais que vous ne voulez pas guérir.

— Oh! pour ça, en effet, ça m'est bien égal!

— Alors, vous mourrez!

— Mourir! s'écria l'avare, qui s'excitait pour la première fois. Mourir! Mais qui parle de mourir? Je ne suis pas si malade que ça!

— Guérir ou mourir... déclara solennellement Bajolin. Vous avez le choix. J'ai lu cela dans les signes du feu, et ta destinée n'est pas de rester longtemps malade. Tu guériras ou tu mourras. »

Ces paroles assurées du vieux sorcier eurent le don de réveiller l'avare de sa torpeur. Il gémit :

« Mais lequel des deux sera, Bajolin? Allons, parlez, je veux savoir.

— Il ne t'appartient pas de savoir maintenant, déclara l'homme d'un ton mystérieux en se mettant à tutoyer Mathieu. Pour que tu sois digne de savoir ta destinée, il faut bien des choses que tu n'as pas...

— Mais quoi? de l'argent? j'en ai encore un peu...

— Non, non, pas d'argent. Du courage, d'abord.

— Ah! j'en aurai, mais je veux savoir! cria l'avare.

— Eh bien, peut-être, demain... je viendrai, je te dirai ta destinée... Mais réfléchis bien, il faut du courage. »



Bajolin tendit la poule à la petite fille.

Bajolin, là-dessus, s'en alla.

L'effet de cette conversation fut très grand sur le malade. Il secoua son engourdissement. Il se tâta beaucoup, se demandant anxieusement s'il était vraiment si malade que cela... A la vérité, il ne ressentait aucune douleur vive, mais simplement comme une grande et affreuse lassitude. De plus, en même temps que des idées plus nettes, il recouvrait la mémoire, et le souvenir de son trésor perdu lui revint avec force et lui donna un peu de fièvre. Il lutta cependant, chercha à se dominer, car il craignait la révélation que devait lui apporter le vieux sorcier.

La prédiction du sorcier.

Le lendemain, à la tombée de la nuit seulement, le guérisseur revint auprès du malade. Mathieu Sylvestre l'attendait avec impatience, mais Bajolin ne répondit pas tout d'abord à ses questions, il s'occupait à préparer la cérémonie

au cours de laquelle il annoncerait au malade la guérison ou la mort. Cette cérémonie, inspirée des vieux usages de sorcellerie, fut des plus impressionnantes. Sur une grande tourtière de métal, le vieillard alluma un feu de branches sèches mêlées à des feuilles de fougère... puis il tira d'un sac une poule noire, lui souffla dans le bec, la suspendit un instant par le bout des ailes en tournant autour du feu et prononçant des paroles étranges et cabalistiques...

Le malade fixait sur toute cette scène des regards attentifs, intrigués et pleins de frayeur...

Mais Bajolin, grave et solennel, continua. Il prit un petit couteau dont il passa sept fois la lame dans le feu, puis il saigna la volaille. Il la saigna comme on le fait toujours, sans infliger plus de douleur qu'il ne fallait au pauvre animal, mais il parut *compter* les gouttes de sang qui tombaient du cou égorgé...

Cela fait, il recueillit tout le sang dans un bol, ouvrit l'animal mort, chercha le cœur, qu'il fit griller sur le feu jusqu'à ce qu'il n'en restât plus qu'un morceau carbonisé qu'il réduisit en poudre...

Et alors, enfin, enfin, il s'approcha du lit. Il tenait le bol de sang d'une main, le cœur de la poule de l'autre. En prononçant des mots tels que *abracadabra* et *arbadacarba* sept fois chacun, il jetait les cendres du cœur dans le sang. Puis il demanda à l'avare une pièce de monnaie, un sou percé... Le malade lui en tendit une... Le sorcier dit alors d'une voix lente et grave :

« C'est le moment... abracadabra... La lune se lève... arbadacarba... Pour Mathieu Sylvestre, grand pécheur, abracadabra... Vie ou mort... arbadacarba...

« Je jette ce sou dans le sang d'une poule noire où il y a son cœur brûlé... Je fais sauter le sou, je fais sauter le sou, je fais sauter le sou... »

Et, ce disant, chaque fois il imprimait au liquide un mouvement qui le faisait tourner dans le bol. Puis il repêcha le sou et s'accroupit près du feu pour l'examiner... Et la lueur dansante des flammes projetait par toute la chambre des ombres fantastiques. Le profil du sorcier à la grande barbe se dessinait seul avec netteté dans la pièce. Jacqueline elle-même était frappée de l'étrangeté de cette scène.

Le vieillard se releva. Le malade, au comble de la peur et de l'angoisse, tremblait de tous ses membres, et le sorcier parla.

« Sur le sou sauté dans le sang de la poule noire, dit-il solennellement, je vois une croix rouge entourée de sept étoiles noires... Les sept étoiles sont les sept planètes, la croix rouge est la marque du soleil... De l'autre côté, je vois la forme d'une pie qui s'envole...

« Attention, Sylvestre, je tire ta destinée... Abracadabra... Aussi vrai que les sept planètes sont éclairées par le soleil, la pie restée dans son nid s'envole... Aussi bien que les sept planètes ont le soleil pour roi, la pie ne meurt pas... Arbadacarba...

« Tu vivras comme la pie, Mathieu Sylvestre, mais à condition d'abandonner ce que tu as de plus cher, car la pie quittait son nid... »

... C'était fini. Le sorcier prononça encore des paroles inintelligibles, jeta le sang de la poule noire dans le feu et prédit encore le rétablissement du malade sous certaines conditions « difficiles à expliquer », dit-il...

Là-dessus, il quitta la chambre avec Jacqueline, laissant Mathieu à ses réflexions. Arrivé à la cuisine, Bajolin tendit la poule à la petite fille :

« Tiens, fais donc cuire ça, lui dit-il en riant. J'ai préféré me servir d'une poule plutôt que d'un crapaud, car j'ai pensé qu'après l'affaire nous la mangerions, et ça aura eu le même effet. »



« Ça ira! » dit le vieillard joyeusement, en se mettant à table.

Deux jours se passèrent sans que Bajolin daignât retourner auprès du malade. Celui-ci le fit appeler plusieurs fois, mais le sorcier fit d'abord la sourde oreille. Enfin, vers le soir du second jour après la grande scène de sorcellerie, le vieillard se rendit auprès de Mathieu Sylvestre. Il le trouva tout pâle, mais avec un regard moins sournois, troublé et faux qu'auparavant.

« J'ai bien réfléchi à vos paroles, Bajolin, lui dit le malade, et je vous remercie. Puisque maintenant je dois guérir, le plus tôt sera le mieux, et je veux vous demander si vous voulez m'y aider, me donner des remèdes...

— Tu oublies, Sylvestre, qu'il y avait des conditions...

— Non, non, je n'oublie pas... j'ai compris que je devais renoncer à ce que j'ai de plus cher... Mais je n'ai rien, rien que j'aime, en tout cas, et c'est surtout pour cela que je t'ai fait venir... A quoi faut-il que je renonce donc?

— Je ne puis répondre tout de suite, il me faudra interroger les astres et la lune... En tous cas, en principe, je veux bien te soigner si tu me jures obéissance... »

Et en parlant ainsi, le sorcier lançait à Mathieu un regard étrangement aigu et perçant. Le malade baissa les yeux, puis, après un instant de réflexion, il releva les paupières et soutint le regard de Bajolin, et d'une voix franche, bien qu'affaiblie par l'émotion, il déclara :

« Oui, Bajolin, je vous le jure, pour ça vous pouvez être tranquille.

— Bon, et tu crois de bon cœur que je te guérirai?

— Je crois que vous pouvez me guérir, si vous le voulez...

— Eh bien, j'y consens. Tiens, voici une première pilule que tu vas avaler.

— Qu'est-ce qu'il y a là dedans?

— De la langue de vipère desséchée avec de la racine de mandragore. Prends. »

L'oncle de Jacqueline avala la pilule... qui ne contenait en réalité qu'une préparation à l'opium destinée à lui procurer une nuit calme. Le pauvre Mathieu avait la tête fatiguée, et n'avait pas goûté depuis longtemps un vrai repos. Il s'assoupit aussitôt.

Bajolin redescendit à la cuisine, où Jacqueline servait la poule noire convenablement bouillie et entourée de riz fumant.

« Ça ira! dit le vieillard joyeusement en se mettant à table.

— Vous allez le guérir? le guérir sûrement? s'écria Jacqueline avec admiration en s'arrêtant de verser le bouillon de poule dans les assiettes et tenant son pochon levé.

— Oui, il a confiance en moi. Or, inspirer la confiance, Jacqueline, c'est plus de la moitié de l'art de guérir. Ce ne seront pas sans doute les drogues que je lui donnerai qui le guériront, mais ce sera sa croyance en l'efficacité de ces drogues et en ma science. Pour le moment, il dort comme un bienheureux, c'est-à-dire sans faire de cauchemars épouvantables, sans que les soucis, les angoisses, les cruels souvenirs, viennent le heurter, le faire sursauter... C'est l'essentiel. Plus tard, nous verrons s'il y a moyen de lui faire oublier qu'il était avare. Déjà il s'est habitué à se passer de son or, et c'est un grand point.

— Oh! moi aussi j'ai confiance, » cria gaiement Jacqueline.

Bajolin n'est plus Bajolin.

... On allait arriver aux plus longs jours de l'année. Pendant que la petite fille et le vieillard prenaient le repas du soir dans la vaste cuisine de la ferme, le soleil, près de disparaître au bout de l'immense plaine, lançait ses rayons obliques par la fenêtre et la porte ouvertes... Des chèvrefeuilles encadraient la fenêtre, et les parfums du soir entraient dans la pièce avec les bouffées légères du vent.

« Claire devait venir ce soir, dit Jacqueline, elle est en retard, comme moi du reste pour mon souper.

— Elle viendra, dit le vieillard; je suis assez sorcier pour te le prédire... Depuis que le chemineau est en voyage, elle manque de compagnie, et je suis sûr qu'elle viendrait te voir plus souvent...

— C'est ce voyage du chemineau qui m'étonne, dit Jacqueline. Je sais bien qu'on a dit qu'il ne faisait qu'une courte absence, mais je suis chagrinée de n'avoir pu lui dire adieu, et puis Mme Desbois n'a pas su me dire grand'chose sur ce départ soudain... Enfin, je ne sais pas, je ne m'explique pas tout cela très bien, mais il y a quelque chose de bizarre là dedans.

— Il t'expliquera tout cela à son retour. »



Elle songeait aux joyeux feux des fermes...

A ce moment, Jacqueline, qui regardait attentivement son interlocuteur, fut de nouveau frappée de sa ressemblance surprenante avec le personnage même dont ils s'entretenaient, avec le chemineau. Cette fois, elle n'y tint plus :

« Monsieur Bajolin, dit-elle, savez-vous que vous lui ressemblez beaucoup, au chemineau ?

— C'est tout à fait possible, mon enfant.

— Oui, mais c'est si frappant!... Dites-moi, monsieur Bajolin, voulez-vous me pardonner si je suis indiscrète, mais ne seriez-vous pas par hasard parent avec lui ? »

Le vieillard s'arrêta de manger, un os de poule à la main, et considéra attentivement la petite fille avant de répondre, puis il sourit dans sa barbe :

« J'aurais mieux aimé le laisser ignorer, dit-il, mais enfin, puisque tu l'as deviné, eh bien, c'est mon frère, mon jeune frère...

— Oh! mais alors, il est du pays comme vous!

— Sans doute, mais il est parti jeune pour chercher fortune, et il a vagabondé beaucoup par le monde. Mais qu'as-tu à rire comme cela, Jacqueline?

— Oh! rien; je suis simplement heureuse que vous soyez le frère du chemineau, car...

— Et c'est plus que son frère! » fit une voix gaie à la fenêtre.

Jacqueline et le vieillard étonnés levèrent les yeux et aperçurent Claire qui les regardait du dehors par la fenêtre...

« Qu'est-ce que vous faites là? dit le vieux Bajolin en perdant tout d'un coup son accent affecté.

— Quelque chose de très mal, dit Claire; je vous écoutais...

— Et qu'avez-vous à reprendre à ce que j'expliquais à ma petite amie?

— Ce que j'ai à reprendre? Mais que vous lui dites des mensonges! Ne l'écoute pas, va, Jacqueline, ajouta-t-elle en se tournant vers son amie. C'est un farceur! Bajolin! Ah! ah! Bajolin est bien mort, et notre bon sorcier est plus que le frère du chemineau... Allons, allons, continua-t-elle en entrant et s'adressant de nouveau au vieillard, vous pouvez bien lui dire ça; elle est déjà plus d'à moitié dans le secret! »

Bajolin regarda tour à tour les deux jeunes filles d'un air fort comique : puis tout d'un coup, à l'entière stupéfaction de Jacqueline, il s'arracha sa grande barbe blanche et sa perruque d'un tour de main... C'était le chemineau en personne. Il mit un doigt sur ses lèvres :

« Ne parlons pas trop haut, dit-il; il ne faudrait pas que notre malade nous entendît, tout serait perdu! Il a foi en Bajolin, le guérisseur, mais pas en le chemineau. Bajolin doit exister encore pour lui.

La petite paysanne rit de bon cœur du déguisement employé par le chemineau pour pouvoir soigner Mathieu en qualité de vieux sorcier, mais, au bout d'un moment de réflexion, elle s'écria :

« Mais pourquoi vous êtes-vous déjà déguisé ainsi dans la caverne et au bord de la Petite Source, et encore pour m'apporter des fagots?

— Ma petite amie, c'est une passion de me déguiser, expliqua l'homme. Je me suis fait une tête de vieux pour te parler de temps en temps, uniquement pour m'amuser... Es-tu satisfaite?

— Oui, » dit Jacqueline.

Mais au fond d'elle-même un léger doute subsistait au sujet des motifs de ces déguisements! elle n'y attacha cependant pas une très grande importance, et au bout d'un moment elle n'y pensait plus du tout.



Il s'arracha d'un tour de main sa grande barbe blanche et sa perruque.

Vers la guérison.

Démasqué aux yeux de Jacqueline, le chemineau-Bajolin ne fut plus obligé de demeurer constamment à la ferme, mais il y passa plusieurs heures par jour, car il continuait avec énergie et succès de traiter le malade. Et c'était naturellement sous les traits de Bajolin qu'il se montrait à Mathieu.

La santé physique et morale de ce dernier fit de rapides progrès. Le vieux sorcier avait pris sur l'oncle de Jacqueline un empire presque absolu. Par ses soins, ses drogues qu'il prétendait composées de substances extraordinaires, et surtout par ses discours, il obtint un résultat surprenant. Mathieu Sylvestre reprenait goût à la vie; il était encore faible, mais il se préoccupait bien davantage de ce qui se passait, et — chose miraculeuse — il semblait beaucoup moins attaché qu'autrefois à l'argent.

Bajolin n'avait employé aucun sortilège cependant pour affaiblir ainsi la passion de Mathieu; il avait commencé à le soigner à un moment où le pauvre avare, si ébranlé à la suite de la perte de son trésor, se laissait aller au mépris et au dégoût de tout, et même de la vie. Il l'avait effrayé d'abord, puis lui avait promis la guérison, à la condition de renoncer à ce que le malade avait de plus cher.

Mathieu songea beaucoup à cette phrase et comprit qu'il s'agissait de l'or. S'il avait encore possédé cet or, il n'eût jamais pu y renoncer, même pour sauver sa vie; mais il ne l'avait plus, et, revenant à la vie, il lui était plus facile d'oublier qu'il avait eu cette terrible passion. Bajolin lui parlait comme les oracles anciens, par mots à double sens, et Mathieu, très respectueux de tout ce que disait le sorcier, tournait et retournait ses phrases solennelles dans sa

tête, jusqu'à ce qu'il en comprît le sens. Cela lui donnait une importance très grande, et il était tout le premier à mettre en pratique les bons conseils qui lui étaient ainsi donnés.

On pouvait prédire qu'au bout de quelques semaines il serait tout à fait remis sur pieds, et qu'au cours de la formidable crise qui l'avait terrassé, il aurait perdu son avarice sordide.

Le 22 juin, il se leva pour la première fois et descendit à la cuisine. Il s'assit sur le pas de la porte et considéra longuement les hangars, la maison délabrée, les murs lézardés, les toits affaissés sur leurs poutres fléchissantes :

« Si je puis regagner quelque argent, je ferai réparer la maison, » dit-il à Jacqueline.

Il garda un moment le silence, puis reprit :

« Ma maladie m'a ouvert les yeux, mon enfant. J'ai été bien injuste souvent, mais va, c'est fini! »

Jacqueline ne pouvait en croire ses oreilles. Qu'elle avait eu raison d'espérer toujours et malgré tout! Que serait-il arrivé si elle avait suivi ses amies dans un pays lointain? Son oncle serait mort de chagrin après le vol de son trésor, tandis que maintenant, une fois sa douleur passée et grâce aux bons soins du chemineau, Mathieu était devenu un nouvel homme!

L'épreuve décisive.

Comme elle songeait à ces choses, assise auprès de son oncle, elle vit arriver de loin le chemineau, qui portait un sac d'apparence fort lourde sur ses épaules. Il entra dans la cour, déposa son sac au pied d'un saule et s'épongea le front.

« Vous avez bien chaud, chemineau! dit le malade. Jacqueline, offre donc un peu de vin!

— Merci, fit le chemineau; je ne viens pas de bien loin.

— Eh bien, asseyez-vous et reposez-vous une minute. Vous habitez toujours chez ma locataire du vieux manoir?

— Oui, j'y suis bien et j'y reste. Et vous, maître Mathieu, vous allez, ce me semble, beaucoup mieux?

— Oui, merci, beaucoup mieux. Dans peu de jours je pourrai travailler, je l'espère. Heureusement Jacqueline a bien administré la ferme pendant ma maladie, elle a pris un bon valet qui abat beaucoup de besogne. Je suis bien content d'elle; et j'ai aussi à vous remercier, vous, de tout ce que vous avez fait pour elle et pour Georget. On me dit que ce petit a fait des progrès merveilleux, grâce à vous!

— Peuh! J'ai tant vu de choses! répliqua le chemineau. Ce n'était guère difficile de savoir comment il fallait s'y prendre... Mais c'est vous qui avez été soigné comme il faut par ce Bajolin!

— Ah! oui, Bajolin m'a joliment bien soigné, et je lui dois une fière chandelle, comme on dit! Mais où est-il passé? Il y a plusieurs jours que je ne l'ai vu!

— Je viens de le rencontrer, fit le chemineau. Il m'a dit de vous souhaiter le bonjour, et que comme il voyait que vous n'aviez plus besoin de ses services, il descendait à la plaine pour l'été...

— Dommage qu'il soit parti comme cela! soupira Mathieu. Je voulais le payer de sa peine. Je ne suis plus bien riche, mais enfin, j'aurais fait de mon mieux...

— A propos d'argent, maître Mathieu, je voulais vous parler d'une petite affaire : on m'a dit que vous aviez signé une promesse de vente pour le vallon qu'on appelle la Petite Source, avec un dédit de cinq cents francs si vous ne consentiez pas?



Mathieu était devenu un nouvel homme.

— C'est exact, dit l'oncle de Jacqueline. Je m'en repens un peu maintenant, car cela morcelle bien ma propriété, mais c'est signé.

— Eh bien! Mme Desbois offre de l'acheter pour le même prix avec le dédit en plus, ou bien de vous payer le dédit seul si vous promettez de ne pas laisser exploiter cette source par des étrangers... Elle s'est attachée au pays, vous comprenez, et cela l'ennuie de penser que des étrangers vont venir s'installer par là.

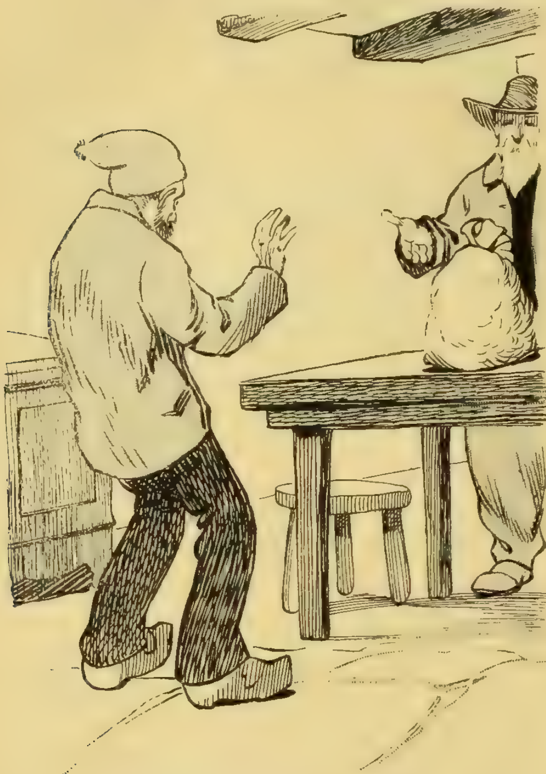
— Je comprends, dit Mathieu, et j'accepte avec plaisir. Je préfère garder ma terre, et si Mme Desbois veut bien payer le dédit, je le considérerai comme un prêt que je lui rembourserai à la première occasion... Je compte accroître mon troupeau et prendre un berger à gage... De cette façon on fait de l'argent, et j'en ai besoin pour réparer la ferme qui tombe en ruine : voyez ces murs et ces toits... »

Le chemineau avait les yeux tout brillants de joie en entendant l'ancien avare parler ainsi.

Il reprit :

« Et maintenant, maître Mathieu, une autre affaire; mais cela c'est une

simple supposition sur laquelle je veux vous demander votre avis : si, par un moyen que je dirai plus tard, je vous mettais à même de gagner de suite une forte somme, — mettons, par exemple, une cinquantaine de mille francs, — puis-je savoir si vous consentiriez à les mettre à la banque, une fois vos réparations faites? Pourrai-je également vous demander, comme payement de l'indication que je vous donnerais, plusieurs petites choses, par exemple, de laisser votre nièce Jacqueline libre de s'instruire en ne l'obligeant plus à tant de travaux, en prenant une servante de ferme, par exemple? C'est là le principal de mes conditions, mais je vous demanderais encore quelques petits engagements.


Celui-ci blêmit, ses yeux se fermèrent.

— Vos paroles sont étranges, dit Mathieu Sylvestre. D'abord, je ne comprends pas bien comment vous pourriez ainsi me faire gagner une si grosse somme tout d'un coup, et cela me semble impossible. Ensuite, pour ce qui serait de vos conditions, évidemment ma conduite passée vous fait craindre que je n'abuse des services de ma nièce; mais soyez tranquille, avec ou sans l'argent dont vous me parlez, je compte bien la décharger un peu des plus gros travaux en prenant soit un jeune berger, soit une servante... J'oubliais de vous répondre au sujet de l'emploi de l'argent. Mais oui, certainement, j'en mettrais la plus grande partie en banque, car il ne serait pas prudent de garder tant d'argent chez soi...

— Alors, dit le chemineau tout réjoui, nous pourrons nous entendre... Tenez, voici la somme, et un peu plus encore! »

Il saisit le lourd sac qu'il avait apporté et le déposa aux pieds de Mathieu Sylvestre.

Celui-ci blêmit, ses yeux se fermèrent. Jacqueline craignit qu'il ne se trouvât mal; mais au bout de quelques instants il avait repris possession de lui-même, et dans ses yeux toute flamme de cupidité avait disparu, bien qu'il eût retrouvé son trésor.

Il était sauvé!

... Le chemineau poussa un soupir de soulagement et voulut compter l'or enfermé dans le sac pour montrer qu'il n'en manquait point.

Mathieu l'arrêta du geste :

« Non, dit-il, j'ai confiance en vous. Emportez cela. Je ne veux plus voir cet or qui m'a rendu si longtemps malheureux. Si vous voulez me continuer vos bons offices, placez-moi cet or en bonnes rentes sur l'État, en mon nom; laissez-moi seulement un millier de francs pour mes réparations projetées et pour accroître mon troupeau... »



« Je suis content, Jacqueline! » dit-il.

L'avare ne fit aucune question au sujet de la façon dont son trésor était entré en possession du chemineau. Il se borna à pousser un soupir de soulagement en voyant le sac disparaître au détour du sentier, sur les épaules vigoureuses du chemineau :

« Je suis content, Jacqueline, d'avoir retrouvé mon argent, dit-il, non pas à cause de l'argent lui-même, mais parce que cela me permettra de te faire tout de suite une vie plus douce. Je ne tiens pas tant à l'argent qu'à la vie et au bonheur. »

CHAPITRE XIII

LA COURONNE

La ronde des fées.

Le lendemain était la veille de la Saint-Jean. Il faisait très chaud. Pas un souffle d'air ne passait sur la montagne. Le ciel était d'un bleu d'indigo, intense et velouté, tirant sur le violet. L'étincelante et chaude lumière du soleil coula tout le jour sur les prairies embaumées et les bois immobiles.

Jacqueline se promettait d'aller vers le soir rendre visite à ses amis du manoir, mais cela lui fit songer que la veille Mme Desbois lui avait annoncé qu'elles devaient aller toutes trois en excursion avec le chemineau et qu'elles ne rentreraient sans doute que très tard. Jacqueline avait même été un peu étonnée que l'on ne lui dît pas de quel côté de la montagne était dirigée cette excursion, mais elle n'y pensa plus que pour regretter l'absence de ses amies auprès du feu de la Saint-Jean qu'elle comptait allumer, suivant la tradition.

En y réfléchissant, elle se dit que son oncle serait couché, les valets repartis, ses amies pas encore rentrées, et qu'elle allait être seule pour faire ce feu de joie... Alors une idée se présenta tout d'un coup à elle avec tant de force qu'elle l'adopta tout de suite : puisqu'elle allait être toute seule ce soir-là pour faire le feu de la Saint-Jean, pourquoi n'abandonnerait-elle pas la cour de la ferme et n'irait-elle pas l'allumer au sommet du monticule qui séparait la Petite Source de la ferme? De là elle serait assez près de son oncle pour l'entendre appeler, et elle aurait le plaisir de voir les innombrables feux de la montagne et de la plaine, de penser aussi que son feu à elle serait vu de très loin... De plus, elle serait à proximité de sa chère Petite Source, qu'elle était si heureuse de conserver intacte...

Donc, après avoir constaté que son oncle n'avait plus besoin d'elle, elle sortit de la ferme à l'heure où le soleil se couchait au bout de la plaine, dans une nuée éblouissante. Elle s'était emparée de quelques fagots solidement attachés les uns aux autres par une bonne corde, et elle rit toute seule en se rappelant les lugubres jours du commencement de l'hiver où elle avait dû tirer de la sorte une maigre provision de bois mort.

Elle grimpa avec sa charge jusqu'au sommet de l'éminence de la prairie. De là, elle voyait d'un côté la ferme encore toute éclairée par les derniers rayons du jour; de l'autre côté, elle entendait le murmure à peine perceptible de la Petite Source; devant elle s'étendait la plaine infinie, toute mauve à cette heure magnifique, et derrière elle enfin s'élevaient les masses roses des grands rochers.

Elle disposa ses fagots de façon à ce qu'il n'y eût plus qu'à mettre une allumette, puis elle s'assit un peu en contre-bas du côté de la Petite Source...

Que le soir était beau! Tout était si calme et si pur sous cette lueur dorée qui caressait toutes choses avec la douceur d'une mère qui endort son enfant! Au loin, des fumées bleues montaient légères, à peine inclinées par un vent très faible. La première étoile parut dans un ciel vert pâle. Des grenouilles se mirent à coasser, très loin, près de la ferme des Bonnard, puis elles se turent. Les grillons, au contraire, par centaines crissaient dans les herbes voisines... A ce moment, un mince croissant blond parut sortir des rochers et s'élever dans le ciel... C'était l'heure enchantée où la vraie nuit d'été commençait, où s'ouvraient les fleurs nocturnes, où les vers luisants s'allumaient dans les prés...



Elle sauta une fois par-dessus le feu.

Alors, auprès de la Petite Source dont les eaux miroitaient faiblement sous la légère lueur de la lune, les feuillages s'agitèrent comme sous une douce bouffée de vent, et des fées sortirent du bosquet, des fées habillées de blanc, des fées vêtues de robes rouges, de robes vertes, de robes bleues... Elles portaient toutes une baguette de saule, et leur procession se déroula longuement en cercle, jusqu'à ce que le bosquet fût complètement entouré... Elles se donnèrent la main et se mirent à danser une ronde merveilleuse... Leurs petits corps s'agitaient en cadence, et leurs chevelures éparses luisaient dans l'ombre avec les pierres précieuses qu'elles portaient sur la poitrine.

Leur ronde achevée, elles se mirent à des jeux étranges; elles se poursuivaient en riant; elles sautaient par-dessus les fleurs, elles élevaient toutes ensemble la voix, et leurs clameurs réunies égalaient à peine le pépiement d'un petit oiseau... D'autres se baignaient dans la fontaine et tordaient leurs cheveux, appuyées aux troncs des saules.

« ... Heureuses fées! pensait Jacqueline. Elles se réjouissent ce soir en l'honneur de l'été qui commence. Elles ont bien fait de choisir la veille de la Saint-Jean pour ces réjouissances; cela prouve qu'elles sont amies des hommes. »

Jacqueline aurait bien voulu parler à l'une de ces fées, mais elle ne réussit pas à attirer leur attention. Les fées cueillaient maintenant des fleurs et en

tressaient des couronnes qu'elles se posaient sur la tête; elles chantaient doucement, et leurs voix, qui se confondaient avec celles des cris-cris et des grillons, étaient pareilles au chant d'un rossignol très lointain... Peu à peu elles se firent moins nombreuses, elles s'en allaient dans toutes les directions, mais la petite fille ne put en attraper aucune au passage... Bientôt il n'y en eut que quelques-unes, perdues dans les herbes au bout de la prairie...

Alors Jacqueline, un peu dépitée de n'avoir pas été visitée spécialement ce soir-là par l'un de ces doux génies des champs et des bois, se souvint de son feu. Déjà de nombreux points lumineux paraissaient et disparaissaient dans l'immense étendue de la plaine et sur tout le versant de la montagne... Elle frotta vivement une allumette et mit le feu à ses fagots... Une flamme claire jaillit bientôt, et Jacqueline, quoique seule, ne voulut pas négliger la tradition : elle dansa autour du feu, sauta une fois par-dessus, puis se rassit...

Elle était maintenant toute mélancolique, sans savoir pourquoi... Elle songeait aux joyeux feux des fermes où fillettes et garçons dansent en rond autour des flammes, où résonnent de francs éclats de rire... Elle, elle était toute seule à garder la tradition, et, dans le désarroi de ses pensées, elle s'étonna de nouveau de l'absence de ses amies... Pourquoi l'avoir abandonnée, juste ce soir-là ? Elles avaient souvent parlé ensemble des feux de la Saint-Jean, et Jacqueline s'était attendue à une bonne et gaie réunion avec celles qu'elle aimait tendrement...

La couronne du roi Gros-Nez.

Elle était sur le point de s'en aller, lorsqu'elle crut entendre du côté de la route un bruit de voix... Elle se rassit et écouta... Non, elle ne se trompait pas; plusieurs personnes avaient traversé la route et se dirigeaient de son côté en riant et causant... C'étaient Mme Desbois, Claire et Miss Floppet. Elles furent bientôt auprès de Jacqueline, qui retrouva tout de suite sa gaieté ! Elles s'assirent toutes en rond auprès du feu.

« Quelle jolie coutume que celle d'allumer ces feux partout le même soir ! s'écria Mme Desbois. C'est un merveilleux spectacle à ces hauteurs ! Nous en comptions plusieurs centaines tout à l'heure; et il y en a sans cesse de nouveaux qui surgissent dans les coins noirs de la plaine ou de la montagne... »

Et, pendant qu'elles étaient perdues dans leurs rêveries, le feu de Jacqueline s'éteignait graduellement. Il était tard; la plupart des feux qui avaient étoilé la plaine et les montagnes s'étaient évanouis dans l'ombre...

Alors, dans le grand silence de la nuit, Jacqueline entendit s'élever les lamentations du roi Gros-Nez, et toute sa tristesse lui revint...

« Entendez-vous ? » dit-elle à voix basse à ses amies.

Toutes prêtèrent l'oreille : en effet, les pleurs, les gémissements, les sanglots, les plaintes, s'entendaient nettement... Et c'était affreux, ce lointain cri de désespoir et de peine dans la douce nuit bleue.

« Oh ! s'écria Jacqueline en se bouchant les oreilles, je ne peux plus le supporter... Cela me fait trop de chagrin ! »

Mais, à ce moment, une formidable détonation retentit, on aurait dit un coup de canon tiré sur la montagne, non loin de la face de pierre. On n'aperçut aucune lueur ni aucune fumée; mais l'explosion fit partir à tire-d'aile d'innombrables oiseaux qui dormaient sur les arbres voisins, et un roulement sourd gronda longuement dans les gorges lointaines de la montagne... Puis tout se tut de nouveau. Jacqueline, très surprise, s'était levée; et elle essayait de sonder du regard la haute chaîne de rochers, lorsqu'elle entendit tout d'un



Ses deux amies s'empressèrent autour d'elle.

coup l'eau de la Petite Source bouillonner plus fort que jamais; elle vit l'eau déborder de la vasque, faire un petit étang miroitant sous la lune, puis se déverser avec fracas par l'échancrure du vallon...

« Oh ! c'est un tremblement de terre ! s'écria-t-elle. Voilà maintenant la source qui augmente d'une façon extraordinaire ! »

Cette fois, ses compagnes se levèrent et regardèrent avec Jacqueline. Elles constatèrent qu'en effet le volume d'eau débité par la Petite Source était infiniment plus considérable...

« Tiens ! dit Jacqueline, je n'entends plus les lamentations du roi Gros-Nez ! »

Elle écouta avidement : non, elle n'entendait plus les gémissements entrecoupés de sanglots... et pourtant, par instants, les bouffées de vent venaient bien de la direction voulue pour qu'on pût les entendre...

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Jacqueline, debout, interrogeait du regard la chaîne des grands rochers au milieu desquels s'apercevait vaguement le profil grave du roi Gros-Nez.

Alors, au sommet de la tête de pierre, une étincelle parut soudain. Ce ne fut d'abord qu'une toute petite lueur à peine visible, mais comme Jacqueline et ses compagnes regardaient de tous leurs yeux, la faible lumière se précisa, grossit, s'enfla, courut sur tout le pourtour du crâne chauve du roi Gros-Nez...

Et, en un instant, le miracle s'accomplit. En demi-cercle sur le haut du front de la face, une prodigieuse couronne de lumière et d'or resplendit; sa lueur était telle qu'elle illuminait toute la montagne. Ses rayons s'évasaient dans le ciel comme ceux d'une aurore boréale et projetaient des ombres fantastiques.

« La couronne! La couronne! » s'exclama Jacqueline, qui, les mains jointes, les yeux pleins d'extase, frémissait toute d'une émotion inouïe.

... Oui, c'était la couronne tant désirée qui brillait sur la tête du roi Gros-Nez. C'était une couronne de feu, un diadème d'or étincelant qui, de place en place, s'élevait en pointes de flammes éblouissantes! Ainsi, les pleurs du roi avaient cessé, sa couronne était de nouveau sur sa tête, et Jacqueline sentit que tous ses rêves ardents étaient exaucés, que sa tâche était achevée...

Elle ne comprenait pas comment cela s'était fait; mais les fées ne lui avaient-elles pas prédit que cela arriverait comme un prodige soudain, parce qu'elle, elle avait fait tout ce qu'elle avait pu? Or, voici que le miracle éclatait à ses yeux, et elle en éprouva une si forte commotion qu'après un instant d'ardente contemplation, elle se jeta dans l'herbe odorante en sanglotant de joie.

Ses amies s'empressèrent autour d'elle, lui baignèrent le visage avec l'eau fraîche de la Petite Source; elles lui sourirent en lui disant :

« Voici, petite fille, voici ta victoire! »

Et elles l'embrassèrent.

Le grand frère Samuel.

Sur ces entrefaites, un groupe de trois personnes déboucha du sentier, se dirigeant vers Jacqueline et ses compagnes : il y avait là le chemineau soutenant d'un côté Mathieu Sylvestre et de l'autre Georget...

Ils arrivèrent, et le chemineau fit asseoir tout son monde autour du reste du feu de Jacqueline; puis, redressant sa haute taille, il jeta sur les charbons ardents un fagot de ramilles sèches. Une flamme s'éleva toute claire et vint éclairer vivement ses traits. Il dit alors :

« Jacqueline, et vous, Mathieu Sylvestre, pardonnez-moi de vous avoir trompés jusqu'ici. »

Il arracha sa barbe rouge, et apparut le visage tout rasé, bien plus jeune qu'on n'aurait cru.

« Me reconnaissez-vous? » dit-il.

Jacqueline poussa un cri :

« Vous êtes mon frère Samuel! proféra-t-elle soudain en se relevant pour le voir de plus près.

— Oui, vous êtes mon neveu Samuel Sylvestre, dit Mathieu tout tremblant d'émotion.

— Oui, Mathieu, je suis votre neveu; Jacqueline, je suis ton frère, ton frère que tu aimais. Et ce soir, je dois vous raconter comment et pourquoi je me suis ainsi déguisé. »

Tous se rassirent; seul le chemineau resta debout, vis-à-vis du feu et de ses auditeurs. Alors, tandis que là-haut, sur le front du roi Gros-Nez, la cou-

ronne enchantée étincelait toujours et remplissait le ciel de sa lumière, Samuel Sylvestre, qui avait été si longtemps le chemineau, raconta :

« Je suis revenu dans le pays l'année dernière, à la sortie de l'hiver. J'étais riche. J'avais laissé ma femme à Paris, et j'ai voulu venir rôder par là avant de me faire connaître. J'avais écrit à Jacqueline que je reviendrais bientôt, mais je me doutais qu'à ce moment-là mon oncle ne me reverrait pas avec grand plaisir. Je me réfugiais le plus souvent dans le vieux manoir alors inhabité, et c'est par une fente d'une cloison que je revis ma sœur Jacqueline en train de lire la vieille légende du roi Gros-Nez...

— L'étincelle encore allumée dans la cheminée de la bibliothèque me fit bien peur, dit Jacqueline.



« J'ai voulu venir rôder par là avant de me faire connaître. »

— Je ne l'avais pas laissée exprès, mais j'avais froid dans ce vaste bâtiment fermé. Un beau jour, j'entendis, déjà déguisé en chemineau, ce que disait mon oncle à Jacqueline à propos de mon arrivée possible. Cela ne m'engageait guère à dire qui j'étais... »

L'ancien avare, qui se souvenait bien de cette scène, fit alors un mouvement, comme s'il voulait parler... Son neveu l'interrompit :

« Je sais, mon oncle, que vous n'êtes plus le même homme; aussi, tout ce que j'en dis, c'est pour expliquer les événements, pas davantage...

« ... C'est après cela que j'eus l'idée de me louer pour vous aider à la moisson. De cette façon, je pouvais lier connaissance avec ma petite sœur et lui aider en quelque mesure. Je lui inspirais sympathie sans doute, car elle me confia bientôt ses chagrins, ses rêves, ses espoirs... Hélas! que je fus touché! Mais que pouvais-je faire? Je continuai donc à me déguiser. J'habitai le vieux manoir, et c'est ainsi que se créa la légende du fantôme qui fit venir une nuit mon oncle jusque dans ma cachette. Surpris, je m'enveloppai d'un drap blanc pour mieux jouer mon rôle de fantôme. Il me tira un coup de fusil qui m'érafla la jambe. Je dus laisser un peu de sang sur la place.

« Le plus grand problème pour moi se présenta peu après. Jacqueline

m'avoua son grand rêve. Elle voulait faire cesser les lamentations du roi Gros-Nez et retrouver sa couronne... Je résolus de lui aider encore en cela dans la mesure de mes moyens. Mais il fallait rester par là, dans le voisinage, en conservant mon déguisement. C'est alors que j'eus l'idée de faire venir ma femme, sa sœur et leur dame de compagnie américaine, qui se présentèrent d'abord en touristes sous les faux noms de Mme Desbois et Claire Desbois.

— Mais alors? cria Jacqueline en considérant ses amies.

— Mais oui, dit Mme Desbois en souriant et lui tendant les bras, je suis ta belle-sœur, la femme de ton grand et bon frère, je suis Mme Sylvestre!

— Et moi, lança Claire, je suis ta cousine germaine, presque ta sœur, hourra! »

Jacqueline, toute palpitante d'émotion, embrassa ses parentes et son frère, et le prétendu chemineau reprit :

« Tout le reste de l'aventure s'explique aisément maintenant. Ma femme et sa sœur louèrent le manoir et me prirent comme domestique. C'était bien amusant. Nous avions deux grands problèmes à résoudre : l'amour de mon oncle pour l'or était terrible. J'en vins à bout cependant. Depuis mes premières visites au manoir, je connaissais son trésor, et je sus toujours où il était. Un beau jour, l'idée me vint de jouer le tout pour le tout et d'essayer les grands moyens. Je volai le trésor. Je m'en repentis d'abord quand je vis que mon oncle était devenu presque fou; mais sa fureur se calma, et c'est alors que, déguisé en sorcier, j'eus le bonheur de le soigner assez bien pour le guérir...

— Ah! s'écria l'ancien avare, ce n'était pas Bajolin! Il m'avait bien semblé aussi que cet homme était mort! Mais merci quand même, et de tout cœur!

— Le plus grand problème, reprit le faux chemineau, était créé par la tâche mystique que Jacqueline avait entreprise. Heureusement, dans sa splendide pureté d'imagination, elle put voir des fées, converser avec elles, et cela nous aida beaucoup...

— Vous avez l'air de dire que les fées n'existent pas? interrompit Jacqueline un peu ébranlée...

— Elles existent! cria fermement le chemineau. Mais laissez-moi achever. Sous les faux traits du vieillard de la grotte, j'envoyai Jacqueline à travers les couloirs souterrains jusqu'à la caverne de la Petite Source, où je savais qu'elle devait trouver le trésor de son oncle... J'espérais un peu qu'elle considérerait ainsi sa tâche comme terminée... Mais, évidemment non. Alors je me tournai d'un autre côté : je savais que ce qui produisait les gémissements terribles du roi Gros-Nez, c'était une source souterraine qui tombait en cascade sous la tête même de la face de pierre. J'eus alors l'idée de supprimer cette cascade en lançant cette eau dans les couloirs souterrains pour lui créer un débouché naturel par l'orifice de la Petite Source; il n'y avait pour cela qu'une petite épaisseur de rocher à faire sauter par coup de mine. Je préparai tout cela, mais un instant le projet de vente de la source faillit tout gâter.

« Quant à la couronne... eh bien, j'en arrivai à comprendre que Jacqueline

avait presque abandonné l'idée de retrouver une vraie couronne en or; elle se persuadait de plus en plus que cette couronne pouvait être tout autre chose et pouvait réapparaître tout d'un coup sur la tête du roi Gros-Nez, puisqu'elle avait fait pour cela tout ce qui était en son pouvoir.

« Alors, mon oncle étant guéri, disposant du moyen de faire cesser les lamentations du roi, je décidai de profiter de cette admirable veille de saint Jean pour remettre la couronne sur la tête du pauvre roi Gros-Nez... Vous avez entendu la détonation de mon coup de mine et vu les eaux de la Petite Source enfler... Alors, le roi de pierre a cessé de pleurer. Puis vous avez vu la couronne, et vous la voyez encore... C'est tout... »

... La couronne flambait toujours au sommet du rocher. Jacqueline avait bien pensé tout de suite qu'elle était faite de plusieurs immenses feux allumés là-haut... Mais dans le discours de son frère il y avait tant d'étranges révélations qu'elle demeurait silencieuse et rêveuse.

Son frère vint s'agenouiller près d'elle et, lui passant le bras autour du cou, l'embrassa tendrement et lui dit à voix basse :

« Il y a des images et des illusions, chère, chère sœur Jacqueline, qui sont mille fois plus belles, plus aimables, plus radieuses, plus chéries des hommes, que les plus précieuses et éclatantes réalités... Le comprends-tu ? »

Jacqueline pleurait, mais elle chuchota à l'oreille de son frère :

« Je t'aime, Samuel. Tu m'as ouvert les yeux. Je t'aime, car tu es bon, et généreux, et fort... Moi, je ne suis qu'une petite fille, et je ne sais qu'aimer. »

... Il était plus de deux heures du matin. La couronne de flamme étincelait encore là-haut et illuminait tout le ciel. Quel bûcher formidable y avait donc amassé le prétendu chemineau !

Quand il fut enfin question de rentrer, Jacqueline demanda à rester encore seule quelques minutes auprès de sa chère Petite Source...

« Mais, va, ce n'est pas pour douter de toi, » dit-elle à son frère.

... Elle s'assit au bord de l'eau... Dans le silence mystérieux de la nuit, elle réfléchit beaucoup. Elle comprenait maintenant tout ce qui était arrivé, et que la recherche



Son frère vint s'agenouiller auprès d'elle.

de la couronne était l'image du travail désintéressé d'une âme de petite fille compatissante... Oui, mais les fées? Les fées qu'elle avait vues et qui lui avaient parlé, étaient-elles aussi les images de ses plus chers rêves? Elle ne consentait pas encore à accepter cela...

... Mais alors, au milieu du bosquet elle aperçut une petite flamme rouge qui dansait entre les troncs des vieux saules... En la regardant attentivement, elle vit que, vue par certains côtés, cette flamme prenait l'aspect d'une forme féminine, d'une fée splendide. Et elle connut qu'elle se trouvait en présence de Rudiana, la reine des fées. Elle allait s'élancer vers elle pour lui parler et la remercier, lorsqu'elle se souvint des paroles de son frère, et en même temps la fée merveilleuse et vêtue de pourpre et d'or se retourna, lui fit un signe d'adieu et disparut...

Alors Jacqueline comprit mieux encore ce qu'avait dit son grand frère Samuel, le prétendu chemineau, et, tout en revenant à la ferme, elle se répéta joyeusement à elle-même :

« Il y a des images et des illusions qui sont mille fois plus belles, plus aimables, plus radieuses, plus chéries des hommes, que les plus précieuses et éclatantes réalités. »



FIN



En trois sauts, il est à hauteur du cheval.

LE FILS DU PLANTEUR

PAR

MAURICE CHAMPAGNE

ILLUSTRATIONS DE A. RAYNOLT

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

VOLEUR ET VOLÉ

Français... et cambrioleur?

« Pick-pocket!

— Monsieur!

— Vous êtes un pick-pocket! »

L'homme qui vient de prononcer cette dernière phrase est un individu de haute taille, au visage sanguin et couperosé, aux yeux gris étranges, aux cheveux et à la barbiche roux.

Couvert d'un immense cache-poussière gris qui lui tombe presque aux chevilles, coiffé d'une casquette plate de voyage, il sortait de la gare de Charing-Cross et se dirigeait vers un *hansom-cab*[1] lorsque, tout à coup, il a senti une main qui, maladroitement, se glissait dans l'une de ses poches.

Empoigner cette main et immobiliser de la sorte celui qui en est le possesseur a été, pour lui, l'affaire d'une seconde. Ses doigts, il ne l'ignore pas, sont comme un véritable étau vivant. Ils ne lâchent pas aisément ce qu'ils tiennent.

Son voleur est pris, bien pris. Il ne lui échappera pas. Celui-ci le comprend sûrement, car il se fait petit, humble, et ne tente aucune résistance. Pourtant, s'il n'était pas si troublé ou si furieux de s'être fait prendre, il remarquerait une chose qui, sur le moment, ne manquerait pas que de le tranquilliser sur son sort à venir.

L'individu qui le tient ne se hâte pas, en effet, de héler un policeman, et pourtant ce n'est pas cela qui manque aux abords de Charing-Cross.

1. Voiture à deux roues.

Bien mieux, c'est à mi-voix et de façon à n'être entendu que de son filou qu'il a lancé son exclamation.

Mais le voleur, trop bouleversé, n'a pas l'esprit assez lucide pour s'arrêter à de semblables détails.

« Monsieur, » a-t-il dit en français, lorsque le voyageur l'a qualifié de pick-pocket.

Et c'est dans la même langue qu'il balbutie :

« Grâce, monsieur, pitié, je vous jure... »

Mais l'homme au cache-poussière ne paraît pas l'entendre ou n'attache à sa prière aucune attention. Un sourire singulier plisse au contraire ses lèvres, comme s'il caressait mentalement quelque pensée agréable.

Et, brusquement, le voleur se sent entraîné, tiré en avant.

Où le conduit-on?

Il n'ose se le demander, tant il craint de le deviner.

Se dégager de la poigne de fer qui lui étreint le poignet, voilà surtout à quoi il songe.

Mais pour cela, il lui faut attendre encore un peu. Pour le moment la foule est trop dense autour d'eux. Il ne pourrait faire trois pas sans être repris.



« Pick-pocket!... »

Non, il lui faut du champ, une voie libre. Assez docilement, il se laisse conduire. Et tout à coup, l'endroit lui paraît propice. Les voilà sur une petite place.

Autour d'eux il y a maintenant des rues, beaucoup de rues, et, dans l'enchevêtrement des hansom-cabs et des four-wheelers[1] il pourra au besoin se glisser, disparaître.

Qu'il se dégage d'un effort brusque, et il est sauvé, peut-être.

Déjà résolu, il s'apprête au geste libérateur. Il n'a pas le loisir de le faire.

L'homme qui l'entraîne vient de s'arrêter, et rudement, mais solidement, lui saisit les deux bras et le tient face à lui, les yeux dans les yeux. Et pendant deux minutes, attentivement, minutieusement, le volé examine son voleur.

1. Voitures à deux et à quatre roues.

C'est un garçon de vingt à vingt-cinq ans tout au plus, assez proprement vêtu... mais certainement pas riche.

De taille moyenne, il est mince, mais paraît souple et nerveux en diable.

Il est blond, mais d'un blond doré assez chaud. Une moustache fine couvre la lèvre supérieure. Les yeux, qu'il tient à moitié fermés, sont bleus.

Il est très pâle. Mais cette pâleur est certainement provoquée par l'émotion violente qui lui serre le cœur.

Satisfait sans doute de son examen, le volé parle.

Et, pour traduire sa pensée, il emploie la même langue que son prisonnier, mais avec un accent britannique très prononcé.

« Français et cambrioleur? » prononce-t-il.

C'est à la fois une question et une constatation.

Le pick-pocket a un mouvement terriblement brusque et violent. Mais la poigne de celui qui le tient est solide. L'homme sourit et hausse les épaules. Puis :

« Français et cambrioleur, reprend-il, sans paraître remarquer que ces deux mots, accolés l'un à l'autre, plongent celui qui les entend dans un accès de rage folle. *Well!* Garçon, *well,* vous me plaisez, aussi vrai que je suis citoyen du Royaume-Uni et que je m'appelle Burgton, vous me plaisez... Si... si... je vous certifie, et beaucoup même, *yes.* J'ai pour vous une sympathie très vive, et il m'est réellement agréable que vous m'ayez choisi pour tenter votre... petite opération... »

Tout cela est dit à mi-voix, mais avec une bonne humeur nullement simulée.

Surpris, on le serait à moins, le voleur lève les yeux et, pour la première fois, dévisage hardiment son interlocuteur.

Que signifient ces paroles? Que veulent dire de tels préliminaires? On ne va donc pas le faire enfermer?

A cette pensée, les traits du misérable s'éclairent d'une lueur rapide.

Presque machinalement il balbutie :

« Vous n'allez pas me faire arrêter? »

Le volé, à cette question, part d'un gros éclat de rire.

« Moi?... Vous faire arrêter, vous? dit-il. Et pourquoi cela, *by God?* Pourquoi? Dites un peu, *my boy?* »

Ahuri, le voleur ne peut en croire ses oreilles.

« Mon Dieu! murmure-t-il, la voix coupée par l'émotion, vous ne vous moquez pas de moi?... Vous allez me relâcher?

— Je vais... affirme l'autre.

— Je suis libre?

— *Yes,* vous êtes. »

Ce disant, l'homme desserre son étreinte et recule d'un pas.

« Voilà, » fait-il.

Le pick-pocket ne peut croire ce qui lui arrive, sa joie déborde.

D'un mouvement spontané, il tend vers son volé sa main grande ouverte.

« Ah! par exemple, fait-il, ça, c'est épatant, vous savez. Vous, vous êtes un chouette type, et jamais... entendez-moi bien, jamais je n'oublierai ce que vous venez de faire, jamais; et si par hasard il pouvait se faire que je puisse vous être utile, ah! foi de Victor Poche, vous pourriez compter sur moi. »

a bonne affaire.

L'air brave homme, l'autre prend la main tendue et la serre chaleureusement. Puis :

« *Well*, dit-il. Vous habitez? »

Surpris par la question, Victor Poche courbe la tête.

Mais comme son volé insiste :

« Voilà, fait-il, c'est un peu bête à dire, mais je n'ai pas de logis. La nuit dernière, c'est à Medland Hall que j'ai couché.

— Ah! fait simplement l'homme. *Yes*, Medland Hall, dans Ratcliff Highway... je connais... Pauvre garçon, l'asile de nuit, je vous plains, vous valez mieux.

— Bah! On est heureux encore de trouver ça.

— *Yes*, mais on ne peut en faire une résidence convenable. Vous êtes adroit... Si... si... un autre que moi aurait été roulé... Vous êtes adroit et... audacieux... Pourtant, laissez-moi vous dire : le métier que vous exercez ne vaut plus grand' chose, il y a trop de concurrence, et le public est plus méfiant qu'autrefois... Ne m'interrompez pas. Vous valez mieux, dis-je; les affaires importantes sont bien ce qu'il vous faut... Ne me regardez pas avec ces yeux ronds... Vous m'êtes très sympathique; aussi, Master Poche, je n'irai pas par quatre chemins... Il y a pour vous quatre-vingts livres à gagner si vous le voulez... Ne prenez pas cet air ébahi... Si je vous offre cela, c'est que je sais ce que vous valez... ce que vous êtes capable de faire. Pas de fausse modestie entre nous... Je me connais en hommes... Deux mille francs payables en or de France si vous le voulez, et, l'affaire terminée, vous retournez à Paris... Cela va? »

Les mains dans ses poches, la tête basse, semblant très affairé par un examen attentif de la chaussée, le pick-pocket ne répond pas tout de suite.



Le pick-pocket ne répond pas tout de suite

En vérité, on dirait qu'il est à cent lieues de là.

Pourtant, il a certainement entendu, il n'a pas pu ne pas entendre.

Alors, à quoi songe-t-il?

Ce silence intrigue et agace en même temps son interlocuteur.

« Voyons, Master Poche, fait-il, l'offre est belle. Je la fais de tout cœur; qu'en dites-vous?... Allons, une réponse. »

Lentement, le voleur relève la tête.

Ses yeux sont à demi fermés, comme s'il voulait en cacher l'éclat trop vif, ou comme s'il craignait qu'on n'y lût trop clairement sa pensée.

« Ce que j'en dis? réplique-t-il, et ses lèvres tremblent un peu en prononçant ces mots. Ma foi, Master Burgton, je dis que l'offre est trop belle pour ne pas être intéressante... Mais ce qui m'étonne, c'est que vous me la fassiez à moi, un cambrioleur, un filou, un pick-pocket; ça me surprend, je l'avoue. Çà, vous chérissez donc les gens de mon espèce, vous? »

Il a dit ces derniers mots avec un ton légèrement moqueur, mi-sérieux, mi-blagueur. Mals l'autre ne rit plus. Rudement il lui pose sa large main sur l'épaule et, très froid, baissant la voix, il réplique :

« C'est précisément parce que vous êtes... tout ce que vous venez de dire que j'ai besoin de vous, Master Poche, de vous et... pas d'un autre.

— Tiens, tiens, grommelle à mi-voix le Français. Ça, c'est curieux. »

Et élevant le ton :

« Diable, fait-il, alors ça doit être quelque chose de corsé, une affaire sérieuse... un coup pas banal, hein, mon garçon?

— En effet, dit l'homme, mais cela n'est pas pour faire reculer un individu de votre trempe... *By God*, vous êtes trop intelligent pour refuser...

— Cependant, si c'était mon idée? »

L'homme au cache-poussière hausse simplement les épaules.

« Refuser? Pourquoi? questionne-t-il. Aucun risque à courir; l'affaire se passera tranquillement... sans bruit. Et puis, refuser, *by Jove*, comme vous y allez, ami! Mais voyons, sérieusement, vous ne le pouvez pas... Vous ne le pourriez pas. »

Il dit, et ses doigts enserrent à nouveau le poignet de son compagnon.

Le Français comprend. Qu'il persiste dans son attitude, et on le fait arrêter.

Mais son visage pâle s'épanouit tout de suite dans un large sourire.

« Là, là, fait-il, pas de bêtises, mon vieux Burgton, on est ami. Ce que j'en disais, c'était pour voir... Mais du moment que les risques sont nuls, je marche... je cours même.

— *Allright!* dit l'Anglais en lui rendant sa liberté. Vous êtes sérieux, vous.

— Surtout en affaires, riposte le Français. Et c'est pour quand, cette petite opération?

— Tout de suite.

— Diable! C'est pressé.

— *Yes!* Très.

— Nous allons opérer...

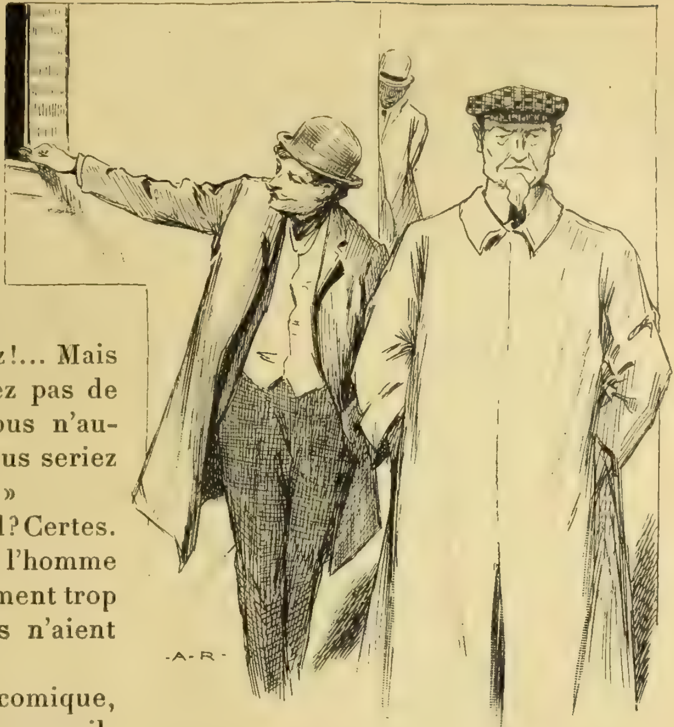
— Où je vais vous conduire. Tenez, prenez ces pièces, c'est un acompte.

— Cinquante francs! Voilà qui est parler! Milord, quand vous voudrez, votre serviteur vous emboîte le pas. Où allons-nous, *please?*

— Vous le verrez, venez!... Mais avant, un conseil. Ne tentez pas de fuir, de m'échapper, car vous n'auriez pas fait dix pas que vous seriez à terre... Vous comprenez? »

Si Victor Poche comprend? Certes. Le canon d'un revolver que l'homme lui fait entrevoir est un argument trop probant pour que les mots n'aient pas une valeur précise.

S'inclinant en un salut comique, le Français proteste de ses meilleures intentions.



Ostensiblement, il le pose sur le rebord d'une fenêtre.

« *Well,* fait alors l'Anglais. Venez! »

Et, sans plus s'inquiéter de son compagnon que s'il n'existait pas, il se met en marche.

L'espace d'une seconde, Victor Poche jette autour de lui un coup d'œil rapide. Devant l'homme et lui la rue est assez peuplée, mais en arrière elle est presque déserte.

Seul un nègre, une sorte de géant, vient dans leur direction.

Prestement il sort de sa poche l'un des deux souverains qu'on vient de lui donner, l'élève en l'air, puis, ostensiblement, le pose sur le rebord d'une fenêtre. Cela fait, sans hâte, la casquette sur le nez, il rejoint l'Anglais et lui emboîte le pas en sifflotant un air de café-concert.

C'est seulement après avoir parcouru une vingtaine de mètres qu'il se retourne et jette en arrière un coup d'œil rapide. Ce qu'il voit amène alors sur son visage comme un sourire de contentement.

Le nègre vient d'arriver près de la fenêtre. Sa main s'est tendue vers la pièce d'or. Il l'a prise, l'a regardée une seconde, puis, tranquillement, l'a glissée dans sa poche.

Cet homme et le Français se connaissent-ils donc?

C'est ce qu'il est bon d'expliquer en quelques mots.

CHAPITRE II

LES DEUX VAGABONDS DE MEDLAND HALL

Les malheurs d'un Parisien.

Un journaliste qui a visité l'asile de nuit de Medland Hall en fait la description suivante, trop vivante, trop vraie, hélas! pour qu'il soit utile d'y changer un mot :

« Situé dans Ratcliff Highway, cet asile de nuit est le seul refuge de ce genre absolument gratuit qui existe à Londres. Aussi peut-on aisément s'imaginer à quel degré de misère sont réduits les lamentables vagabonds qui, dénués même du *penny* que l'on exigerait ailleurs pour les loyers, parcourent des kilomètres pour s'y aller reposer quelques heures, y recueillir la miche de pain dont, par surcroît de charité, on leur fait l'aumône. Toutes les variétés de déclassés s'y coudoient, et tous les âges; d'anciens acteurs, un docteur auprès d'un ouvrier sans travail quelconque, un vieillard de quatre-vingts ans non loin d'un gamin de huit. La plupart d'entre eux sont vêtus à peine, et quand, une fois faite leur sommaire toilette de nuit, sont tombés les sordides haillons qui les couvraient, apparaissent de pitoyables nudités.

« Un détail achève de donner à cet asile des pires déchéances et des pires pauvretés, un caractère sinistre : les couchettes alignées par rangées sur le parquet sont faites de quelques planches assemblées, et, au moment où les pauvres hères, demi-nus, s'engouffrent sous la mince couverture, clouée au bois, qui compose toute leur literie, on croirait voir des moribonds, presque des cadavres, prenant leur place dans le cercueil qui doit les emporter bientôt vers le sommeil suprême, celui que ne trouble point l'inquiétude des lendemains. »

Et cette description n'est nullement exagérée.

Or, c'est en ce lieu sinistre qu'un matin se réveilla le Français Victor Poche.

Débarqué depuis cinq jours à Londres, dans le but d'y rejoindre un cirque américain où il était engagé comme clown, il n'était arrivé dans cette ville que pour apprendre la disparition du directeur, qui venait de mettre la clef sous la porte en emportant la caisse.

Victor Poche avait dépensé jusqu'à son dernier sou pour payer son voyage de Paris à la capitale du Royaume-Uni.

La fuite du directeur le mettait dès lors dans une situation passablement critique.

Français, Parisien, c'est-à-dire débrouillard et adroit, il ne désespéra cependant pas tout de suite. Il en avait vu d'autres.

Resté orphelin à quinze ans, ne s'était-il pas tiré d'affaire tout seul? Ne

voulant être à charge à personne, ne s'était-il pas lancé bravement dans la vie, sans réfléchir à ce qui pouvait attendre un gamin de son âge?

Vif, souple, alerte, intelligent, honnête et brave, il avait abordé sans peur le grand combat de l'existence. Travailleur habile, il se fût certes fait, s'il l'eût voulu, une place à part dans tel métier qu'il lui eût plu de choisir; malheureusement un défaut terrible primait en lui toutes ses qualités. Totor, comme l'appelaient familièrement ses amis et ses compagnons d'atelier, était atteint à un degré formidable de la manie du changement.

C'est ainsi qu'il avait successivement abordé presque tous les métiers.



Il n'était arrivé que pour apprendre la fuite du directeur.

Tour à tour menuisier, serrurier, peintre en bâtiments, électricien, il avait continué en devenant chauffeur d'automobile, acrobate, clown, boxeur et même musicien. Certes, la guitare, la mandoline et le cornet à pistons n'étaient pas sa meilleure partie, mais enfin il en jouait, pas trop mal même.

Soldat, il avait fait son service en Algérie comme engagé volontaire aux chasseurs d'Afrique, où il avait gagné ses galons de maréchal des logis.

Mais, son temps fini, en dépit de l'affection que lui témoignaient ses chefs, il s'était refusé à s'engager et était revenu à Paris.

Là, il avait repris son métier de chauffeur jusqu'au jour où, ressaisi de la manie ambulatoire, il avait abandonné à nouveau le volant pour signer l'engagement que l'on sait dans le cirque Colombus qui se trouvait à Londres et qui, de là, allait gagner le Canada, sous la direction d'un certain John Cow, citoyen des États-Unis.

En s'embarquant pour l'Angleterre, Totor Poche ne prévoyait certes pas la désagréable mésaventure qui l'y attendait.

Lorsqu'il en eut connaissance, il se contenta de se gratter le front avec énergie :

« Sale coup ! remarqua-t-il, sale coup tout de même. »

Cette constatation faite, sans perdre une minute il se mit en quête de quelque besogne qui lui permît de vivre et de mettre de côté de quoi rentrer en France au plus tôt.

Malheureusement pour lui, la chance qui, jusqu'à ce jour, n'avait fait que lui sourire, en dépit de ses incartades et de ses brusques changements de situation, tourna tout à coup.

Il connut alors la déveine, la malchance. Lorsque le hasard l'amena devant le triste asile de nuit de Medland Hall, il tombait de fatigue, et depuis près de quarante heures il n'avait rien mangé.

Le lugubre dortoir dans lequel on le fit entrer n'avait rien qui pût relever son courage près de défaillir.

Domino.

Lorsqu'il se réveilla, le lendemain matin, après une nuit pénible, lorsqu'il se vit couché entre ces planches sous l'unique couverture clouée au bois, il se sentit, pour la première fois, envahi par une tristesse immense, et, du coup, toute sa gaieté de gavroche insouciant, toute sa belle énergie, sombrèrent dans un accès d'affreuse désespérance.

Un à un, des malheureux se levaient autour de lui, lentement, péniblement, des vieillards, des enfants, des hommes jeunes encore. Le front bas, les bras ballants, le dos voûté, la démarche lourde, ils s'éloignaient, comme ayant une hâte involontaire d'abandonner ce refuge sinistre où ils avaient été cependant si heureux, la veille, à la nuit tombante, de venir se réfugier.

Le front coupé d'une ride profonde, les dents serrées, le Parisien regardait s'éloigner les pauvres hères, et, dans son cerveau, la même pensée passait et repassait, plus angoissante chaque fois :

Lorsqu'il se retrouverait dans la rue, que ferait-il? Où irait-il?

Longtemps il se posa cette question sans pouvoir y répondre.

La malchance, il le comprenait bien, le tenait pour ne plus le lâcher, et, quoi qu'il fît, quoi qu'il essayât, il ne réussirait plus à rien.

« Ah! mais, voyons, voyons, gronda-t-il, je ne peux pourtant pas me laisser mourir de faim! »

Et son poing fermé frappa rudement le bois de sa couchette.

Sous le choc, il y eut tout près de lui un grognement sourd.

Totor comprit qu'il avait un voisin de lit, que sa manifestation, un peu bruyante, venait sans doute de réveiller.

Juste et poli malgré tout, il se retourna du côté du mécontent et s'excusa.

« Pardon, mon vieux, je ne pensais plus... Faut m'excuser, mais vois-tu... vois-tu... il y a des moments... »

Il n'acheva pas... Lentement, lourdement, le dormeur sortait de la couverture qui le cachait tout entier.

Tout d'abord, Totor ne vit que son dos; mais lorsque l'autre se tourna vers lui, il lui fut impossible de réprimer un cri de surprise, presque de joie.

« Ah! non, non... toi? c'est toi? Ah! mon vieux Bamboula!... Si je m'attendais... »

Et l'autre, nullement surpris, comme si la présence du Français en ce lieu étrange ne pouvait lui être un sujet d'étonnement, de répondre :

« Ça, ti dis vrai. Ti m'as reconnu... C'est moi Ali-Ben-Amed-Roubir, Domino pour tī servir... et toujours à tes ordres, ti sais, marchis. »

Et pendant que Totor, plus ému qu'il ne voulait le laisser voir, le contemple avec, au cœur, comme un léger réconfort, l'autre, assis dans sa caisse, le torse nu, le salue militairement, avec le même sérieux qu'il le faisait autrefois lorsqu'ils se rencontraient dans les rues de Blida, l'un simple tirailleur indigène, l'autre maréchal des logis des chasseurs d'Afrique.



Lorsqu'il se réveilla, il se sentit envahi par une profonde tristesse.

ı misère à deux.

Une minute, les deux hommes se regardent en silence, rendus rêveurs par cette volonté étrange du destin qui les réunit dans cet asile lugubre de Medland Hall après les avoir séparés, deux ans plus tôt, sur le sol ensoleillé de l'Algérie.

La bouche largement fendue dans un sourire qui découvre ses dents, toutes ses dents d'une éclatante blancheur qui lui valurent, durant son temps aux tirailleurs indigènes, son surnom de Domino, Ali-Ben-Amed-Roubir roule des yeux attendris et fixe l'ancien marchis du 1er chasseurs avec émotion.

Physiquement, c'est un Sénégalais pur sang à carrure athlétique et ne mesurant pas moins de un mètre quatre-vingt-cinq. Au demeurant, l'être le plus doux du monde, un peu naïf même. Il faut que Totor le lui ordonne pour qu'il se décide à abandonner son attitude militaire.

Et tout de suite, songeant à la singularité de cette rencontre.

« Ah ! dit le Parisien, pour être heureux de te rencontrer, mon vieux Domino, je peux dire que je suis heureux ; mais, sapristi, je peux avouer, en même temps, que de te retrouver, dans de telles conditions, cela me surprend un peu. T'as donc quitté l'Algérie ? »

L'autre fait des yeux un signe affirmatif.

« Et qu'est-ce que tu as fabriqué, depuis ?

— Domino litteur, dit le noir en élargissant encore son sourire.

— Lutteur ? répète Totor. Ah ! oui, tu peux, t'es taillé pour ça, toi. »

Silencieusement, comme pour approuver cette réflexion, Domino gonfle ses pectoraux, fait saillir ses biceps énormes.

Le Parisien, en dépit de sa triste situation, ne peut s'empêcher de sourire.

Mais il redevient aussitôt sérieux pour demander :

« Alors, mon pauvre négro, ça ne va donc plus, la lutte ? »

Domino secoue négativement la tête.

« Non, répond-il, directeur li parti tout à coup, sans dire où il allait... Cirque Colombus, li pu pouvoir jouer... plis d'argent, plis rien... Alors, Domino plis lutter. Fini... macache... plis d'engagement.

— Colombus ? fait Totor mis en éveil par ce nom. Pas possible ; mais c'est le cirque où je devais être engagé, directeur John Cow ? Un Américain ? »

D'un signe de tête le nègre approuve.

« Bonsoir de sort ! dit le Parisien, nous avons failli nous trouver dans la même usine. »

Puis, aussi vite :

« Et maintenant, remarque-t-il, te voilà comme moi, mon vieux Domino, sur le pavé, sans rien, et le hasard a voulu que tu viennes t'échouer ici et que tu sois mon voisin de lit... Non, mais ce que c'est drôle tout de même, la vie ! Enfin t'es là, et la misère à deux, ça doit paraître moins dur... Ah ! mon vieux, je suis joliment content de t'avoir retrouvé ! »

Il rit et serre avec émotion les énormes doigts du Sénégalais.

Sans un mot pour l'interrompre, le nègre a laissé passer tout ce flot de paroles.

C'est seulement lorsque son compagnon s'arrête de lui-même qu'il ouvre la bouche à son tour pour s'expliquer. Et il le fait simplement, bonnement, naïvement, en bon grand garçon qu'il est.

En réalité, si le hasard les a bien amenés l'un et l'autre au cirque Colombus, la suite de l'aventure est plus naturelle.

Domino était là lorsque Totor s'est présenté et a appris du régisseur la fuite du directeur. Intrigué, il a suivi son ancien chef et n'a pas été long à deviner sa misère.

En le voyant pénétrer dans l'asile de nuit de Medland Hall, il n'en a plus douté. Alors, ému, il y est entré, lui aussi, derrière lui, et, doucement, silencieusement, il est venu se coucher à ses côtés.

Lorsqu'il a jugé le moment venu, il s'est montré. Voilà.

Et simplement le nègre conclut :

« Ti n'as plus rien... Domino, lui, a encore quelques sous... Oh! pas beaucoup... Si ti veux, nous partagerons... Quand ti auras, ti me rendras... Quand Domino sira malheureux, alors ti feras pour lui, si ti peux, ce qu'il fait pour toi... C'est pour ti dire ça que j'y suis entré ici derrière toi et que ti me vois là!... Ti dis oui... alors, ça va... Lève-toi, marchis, nous allons aller prendre un café au wine-store[1]. »

Étrangement troublé, ne pouvant trouver de mots à son idée pour rendre son émotion devant une pareille attitude, Totor, les yeux humides, la gorge serrée, ne peut que serrer nerveusement dans les siennes les grosses mains du bon colosse et balbutie :

« Ah! mon vieux, mon vieux, mon brave Domino! »



« Ah! mon vieux, mon brave Domino! »

Et c'est dans ces conditions que, quelques minutes plus tard, le nègre et lui, quittant le triste refuge qui les a abrités une nuit, se retrouvent sur le pavé de Londres.

Mais alors, là, le Parisien arrête son compagnon et, grave, la main tendue :

« Ce que tu fais là, Ali, prononce-t-il, je ne l'oublierai jamais. Si tu veux, c'est désormais entre nous à la vie, à la mort. »

L'autre le regarde un moment, puis, le visage souriant :

« A la vie, à la mort, répète-t-il. Ça si tu veux, je veux... »

Et tendant la main, lui aussi, grave, il ajoute :

« C'est jiré!

— C'est juré, » répète le Parisien.

Et, là-dessus, heureux tous les deux de ce serment d'amitié qui les lie désormais l'un à l'autre, bras dessus, bras dessous, ils se mettent en route.

1. Comptoir fermé où l'on débite à Londres du vin et des liqueurs.

CHAPITRE III

TRIBULATIONS ET ACCIDENT

La fin de trois francs quatre-vingts.

En disant qu'il n'avait plus que quelques sous, Domino n'a pas menti; il lui reste exactement la somme modeste de trois francs quatre-vingts, composée d'une demi-couronne, de deux pièces de six pence et d'un penny.

Et c'est n'ayant que cela en poche et sans place en perspective que l'excellent garçon n'hésite pas à venir en aide à un camarade qu'il juge, avec raison d'ailleurs, puisque celui-ci n'a plus rien, beaucoup plus malheureux que lui.

Les natures droites et loyales sont toutes ainsi : elles ne songent pas à elles, mais d'abord à autrui.

Ce qui lui adviendra lorsque son argent aura disparu, Domino ne s'en préoccupe guère.

Il aide Totor, et la joie que cela lui procure lui suffit amplement.

Pourtant il n'ignore pas qu'à deux cette somme ne durera pas longtemps.

De fait, en se privant beaucoup, ils tiennent juste trois jours.

Trois jours, durant lesquels, courageusement, ils parcourent tout Londres à la recherche de quelque besogne qui les tirera momentanément de la misère.

Ils ne trouvent rien.

Tout aux préparatifs du couronnement prochain du roi George V, les gens ne pensent qu'au plaisir.

D'ailleurs Totor ne parle pas du tout l'anglais, et Domino le parle très mal; cela n'est pas pour les aider.

La déveine les poursuit. Ils voient bientôt disparaître leur dernier sou et se trouvent sans rien, face à un inconnu mystérieux et menaçant.

Cette fois, Totor désespère tout à fait.

Pour la seconde fois il leur faut refaire le chemin qui conduit à l'asile lugubre de Medland-Hall.

Pour la seconde fois ils doivent s'y réfugier.

Lorsqu'ils en sortent, brisés de fatigue, à peine rassasiés par la pauvre miche de pain que la charité leur a octroyée, ils n'ont plus ni volonté ni courage.

C'est au hasard, sans but précis, épaves humaines ballottées par la foule, qu'ils reprennent leur course dans l'immense cité.

Par deux fois, le hasard les mène devant des gares, et, par deux fois le Parisien troublé entraîne son compagnon dans une autre direction.

On pourrait croire que Totor fuit, en même temps que ces coins animés, quelque pensée tentatrice et mauvaise.

De fait, on ne se tromperait pas.

A l'entrée du grand hall de la gare de Waterloo, la première devant laquelle ils se sont arrêtés dans l'espérance de trouver quelque bagage à porter, le Français a lu une pancarte portant ces simples mots :

Beware of pick-pockets.

« Prenez garde aux voleurs. »

Et de cette minute, une idée folle, terrible, obsédante, a envahi son cerveau désorienté. Voler... Profiter adroitement d'une cohue pour enlever à un voyageur son portefeuille ou son porte-monnaie... Pourquoi pas?

Ils sont à bout, ils n'en peuvent plus.

La faim les torture.

Avant peu la fatigue les abattra sur un banc ou au coin de quelque ruelle.

Ils ont tout fait, tout, pour trouver du travail et pour rester honnêtes.

Cela ne peut pas durer.

Le sort leur est véritablement trop dur, la malchance trop persistante.

Voler! oui, voler! Totor pense qu'il n'a plus que cette affreuse et terrible ressource.

Dans son cerveau enfiévré il n'y a plus d'autre idée.



Une idée folle, obsédante...

eux frères en courage.

Tout à cette obsédante tentation, il va droit devant lui, comme un homme ivre, ne s'inquiétant même pas si son compagnon le suit toujours.

Et, sans s'en rendre compte, il vient de s'engager dans Moorgate Street, voie large et spacieuse...

Des cris de terreur poussés autour de lui l'arrachent brusquement à son obsession.

Presque en même temps la poigne solide de Domino le soulève de terre et le ramène de deux pas en arrière.

Il était temps.

Arrivant dans sa direction, un hansom-cab, sans conducteur, se précipite à travers l'avenue au triple galop d'un cheval emporté.

Devant l'attelage emballé tout s'écarte, s'enfuit, et le vide se fait comme par enchantement.

Pas complètement pourtant.

A dix mètres de là, une voiturette dans laquelle se trouve un bébé reste

seule au milieu de la chaussée, abandonnée, sans nul doute, par quelque bonne ou quelque nourrice affolée.

Deux secondes encore, et l'attelage arrivant sur ce frêle obstacle va le culbuter, le broyer.

D'un coup d'œil le nègre et le Parisien jugent la catastrophe inévitable.



« Blessé? »

Avec des hurlements de terreur, les gens se dispersent dans toutes les directions. Eux, au contraire, bondissent en avant.

Mais Totor, plus mince, plus souple, a tôt fait de devancer le géant noir.

En trois sauts il est à hauteur du cheval et s'élance hardiment.

Malheureusement, épuisé par les privations et la fatigue, étourdi par l'effort énorme qu'il vient de donner, il manque son but.

Ses doigts, au lieu de se cramponner aux naseaux de la bête, ne s'accrochent qu'au mors. Brusquement le sol manque sous lui, il se sent traîné sans pouvoir tenter quoi que ce soit.

L'enfant est donc perdu en dépit de son courage et de sa témérité.

Il le croit et retient mal un cri de rage.

En même temps un brouillard passe devant ses yeux... Ses doigts s'ouvrent.

Il tombe.

C'est fini!

Non! A ce moment précis une ombre humaine saute par-dessus lui, s'agrippe nerveusement à la tête du cheval.

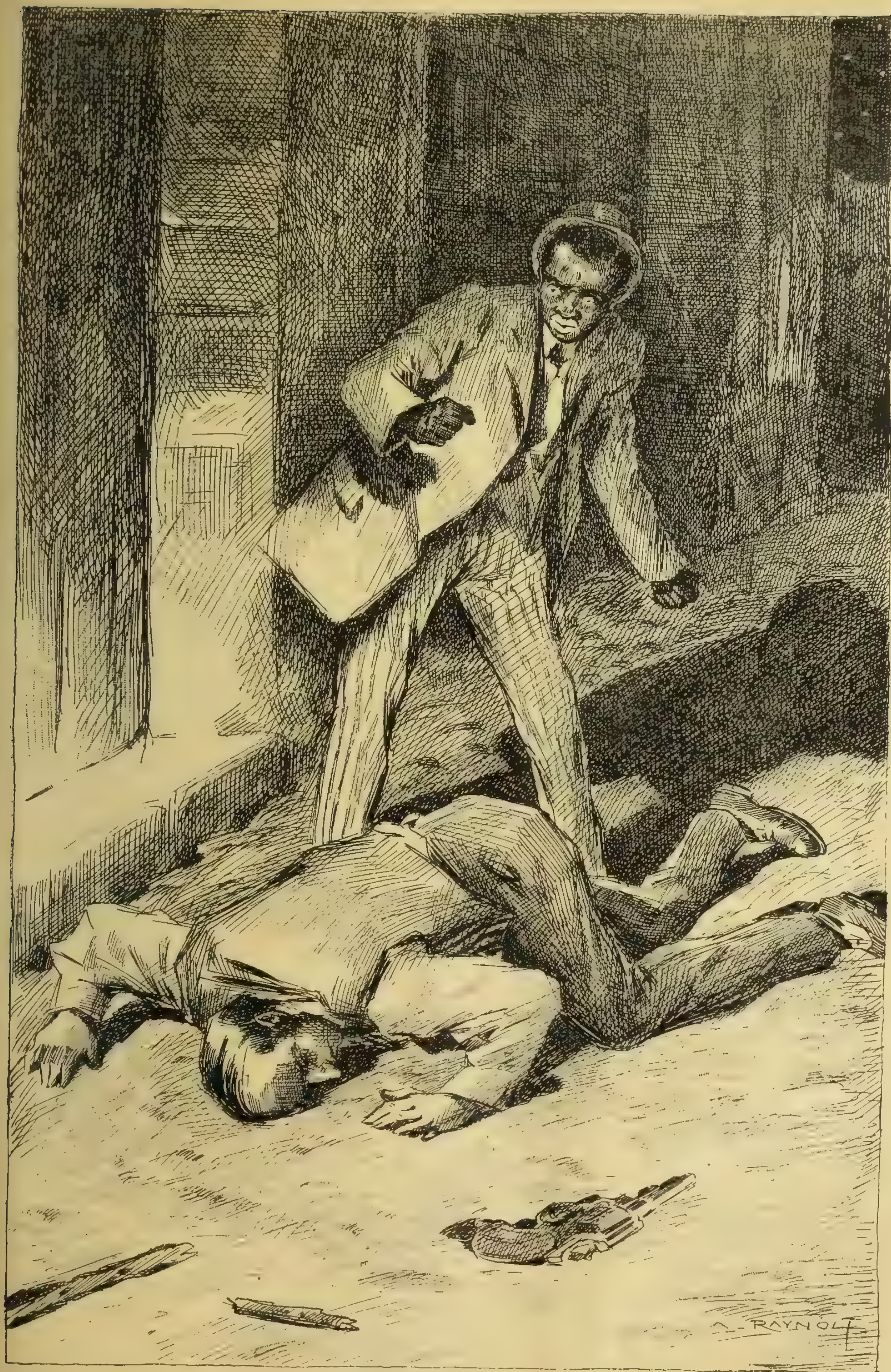
Comme dans un rêve, il voit la bête affolée se dresser, puis brusquement s'abattre avec un hennissement de douleur.

« Domino! » s'écrie-t-il.

Mais ce n'est pas Domino qui lui répond.

Penché vers lui, un jeune garçon lui tend la main pour l'aider à se relever et, dans un français très pur :

« Blessé? » questionne-t-il.



Il s'écroule sur le pavé.

Surpris, le Parisien est aussitôt sur pieds.

« Non, fit-il... Et vous?

— Rien!

— Le cheval?

— A terre, je viens de l'y coucher.

— Vous?

— Moi. »

Ahuri, Totor fixe son interlocuteur et a de la peine à en croire ses yeux. Celui qui lui parle est un garçon de quatorze ans tout au plus, au teint mat, aux yeux bruns, à la fois doux et énergiques.

Sans hésiter, le Parisien lui tend la main.

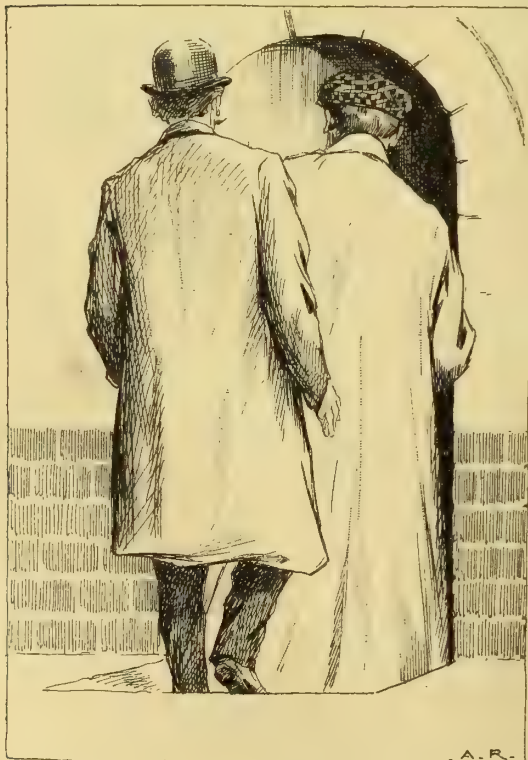
« Vous êtes un brave! lui dit-il.

— Et vous aussi, » riposte l'enfant.

Puis aussi vite :

« Vous êtes Français, prononce-t-il, cela se devine; moi aussi d'ailleurs... Écoutez : je me nomme Georges de Fenzac; j'habite chez mon oncle, Sir Harris Broown, à High Street, près de Regent's Park, rappelez-vous. Si jamais vous avez besoin de moi, venez me trouver, je me souviendrai de vous. *Good bye!* »

Et d'un bond, désireux sans doute de se dérober à une ovation, il saute dans un cab passant à vide et disparaît sur un salut de la main.



L'Anglais vient d'ouvrir une petite porte basse.

Cette scène s'est déroulée avec une rapidité telle que, lorsque la foule et les policemen arrivent près du cheval abattu et de la voiturette abandonnée, le garçonnet est déjà hors de vue.

Comme on ne s'occupe pas de lui, tranquillement Totor fait un signe à Domino; puis doucement, sans hâte, se faufilant entre les gens, ils se dégagent et, sans même être remarqués, ils s'éloignent du champ de l'accident.

Lorsqu'ils se voient un peu plus loin, Totor respire, regarde une seconde la cohue bruyante qui s'agite là-bas autour du hansom-cab; puis, songeant au courageux garçon, petit héros modeste et à peine aperçu :

« C'est égal, c'est un crâne petit bonhomme, dit-il. De Fenzac. Georges de Fenzac... Voilà un nom dont je me souviendrai, moi. »

Une seconde, la pensée de se rendre tout de suite à High Street lui passe bien dans l'esprit, mais il ne s'y arrête pas.

« Non : en agissant ainsi, se dit-il, j'aurais l'air de vouloir faire payer ce que j'ai essayé de faire. Faut pas! »

Et, silencieux, il reprend avec son compagnon la marche interrompue.

'irréparable!

Leur déjeuner se compose, ce jour-là, de débris de poissons crus qu'ils dévorent, en cachette, en traversant Thames Street, quartier de la poissonnerie.

Vers six heures du soir, ils se retrouvent pour la troisième fois devant une gare, celle de Charing-Cross.

L'incident du cheval emballé, l'image même du jeune garçon, ne sont déjà plus dans l'esprit du Français que des souvenirs très vagues, un peu lointains.

Avec la fatigue, avec les souffrances, l'obsession terrible est de nouveau revenue. Voler, voler, pour ne pas mourir, pour que son compagnon, qui s'est si généreusement sacrifié pour lui, ne souffre pas plus longtemps : il ne pense plus qu'à cela.

De fait, la forte nature du nègre se plie difficilement aux tortures de la faim. Il ne dit rien certes, mais tout son pauvre visage crispé laisse deviner trop bien ce qu'il endure.

Brusquement, Totor n'y tient plus.

Dominant ce qu'il appelle tout bas sa lâcheté, il recommande à l'Hercule de l'attendre, puis, résolument, il se glisse dans la foule. Se faufilant entre les voitures, frôlant les gens, il gagne le hall de sortie de la gare.

Là, il attend. Le cœur lui bat étrangement.

Dans sa conscience, un combat se livre à cette minute suprême entre la pensée mauvaise et le souvenir de tout un passé d'honnêteté et de loyauté.

L'espace de quelques secondes, il glisse sa main sur son front et ferme les yeux comme s'il allait défaillir.

Lorsqu'il les rouvre, il voit des gens passer hâtivement devant lui. Un homme, grand, couvert d'un cache-poussière gris, coiffé d'une casquette de voyage, arrive à sa hauteur.

Tous les nerfs tendus, affreusement pâle, Totor risque le geste affreux, il allonge la main, l'introduit doucement dans une poche, saisit un portefeuille.

C'est fait! L'acte est accompli.

Il a volé!...

On sait ce qu'il advint, et à quel prix il dut acheter une liberté pire que la misère et la faim.

CHAPITRE IV

UNE MYSTÉRIEUSE AFFAIRE

Un bon averti en vaut deux.

Intelligent comme il l'était, le Parisien eut tôt fait de se rendre compte que si on ne le faisait pas arrêter, c'est qu'on le considérait comme un vulgaire et sinistre filou apte à toutes les vilaines besognes qu'on se plairait à lui indiquer.

Et tout de suite cette pensée lui traversa le cerveau :

« Mon vieux Totor, ton généreux volé n'est, en réalité, qu'un vulgaire et audacieux chenapan qui, sans hésiter, te met à son niveau. Attention, faut ouvrir l'œil et veiller au grain. Au fond, l'affaire qu'on te propose ne peut être quelque chose de bien honnête. Il faut être prudent et voir venir. Tu es Parisien, mais pour l'instant figure-toi que tu es Normand. Écoute et ne réponds ni oui ni non. Quand tu seras fixé, tu verras ce que tu devras faire. »

Ainsi fit-il, et il fit bien, puisque l'homme lui avoua que pour l'affaire en question c'était bien un homme taré et peu recommandable dont il avait besoin.

Renseigné sur ce point, le brave et loyal garçon recouvra du coup sa complète lucidité d'esprit.

« Si le destin, jugea-t-il, a voulu que j'échappe, presque miraculeusement, aux conséquences redoutables de mon moment d'égarement, c'est qu'il a décidé que je dois racheter ma faute par une réparation éclatante. L'affaire que l'on me propose est certainement grave ; si j'arrive à la contrecarrer, à l'empêcher même, l'acte que j'ai commis n'aura pas été tout à fait inutile, et je m'en voudrai moins de m'y être laissé aller. »

Sur cette sage réflexion et sans plus hésiter, il accepta l'offre qui lui était faite et suivit l'Anglais. Mais avant, il prit soin, ainsi qu'on l'a vu, de ne pas oublier son compagnon d'infortune, lequel, après avoir ramassé la pièce d'or, se mit à le suivre à distance et de façon à ne pas le quitter de l'œil.

A présent, tranquille, ayant retrouvé toute son assurance, tout son aplomb, toute sa hâblerie de gavroche de Paris, Totor s'est empressé de rejoindre l'homme au cache-poussière gris, et, tout en marchant, il lui parle, il lui raconte sa vie, une vie extraordinaire, fantaisiste au possible et peu recommandable.

Les vingt-cinq minutes qu'ils mettent pour arriver à l'entrée d'une rue presque déserte et silencieuse sont admirablement mises à profit par lui.

Si, dans ce laps de temps, il n'a pas entièrement conquis la confiance de son guide, il faut avouer qu'il n'y a pas de sa faute, car il doit, logiquement, passer à cette heure, aux yeux de l'Anglais, pour l'un des plus sinistres gredins qui soient au monde. Les vols, les cambriolages, les attaques à main armée, dont il s'est hautement vanté d'être l'auteur, sont incalculables.

Tout à son rôle, Totor, la voix sourde, l'allure louche, poursuit sans se lasser son curieux panégyrique, lorsque l'homme roux l'interrompt doucement :

« Silence, garçon, dit-il, nous sommes arrivés. Ne bougez plus.

Un appétit robuste.

Machinalement il jette autour de lui un coup d'œil rapide et investigateur.

Pour le moment ils sont arrêtés sur le derrière d'une maison qui tient un peu de l'hôtel particulier et du cottage. Est-ce là que l'affaire doit avoir lieu?

Sans doute, car l'Anglais vient d'ouvrir une petite poterne basse et tire Totor derrière lui, si brusquement même, que l'excellent garçon n'a pas le loisir de s'assurer si Domino a bien tourné l'angle de la rue et a eu le temps de le voir disparaître dans cette mystérieuse maison.

« Diable, pense-t-il en suivant son guide, c'est que pour nous retrouver cela ne nous sera guère facile, après. »

Mais il ne peut poursuivre le cours de ses réflexions.

Presque tout de suite, Burgton, après lui avoir fait parcourir hâtivement un couloir d'une dizaine de mètres, le pousse dans une salle faiblement éclairée par une ampoule électrique que la porte vient d'allumer en s'ouvrant.



C'est le plus tranquillement du monde qu'il termine son repas.

Au milieu de la pièce est une table servie. Il y a là des sandwichs, du thé, de la bière et des cigarettes.

Du premier coup d'œil, Totor découvre tout cela, et son regard brille.

« Oh! la table est servie! murmure-t-il. En voilà une chance! »

Burgton l'entend.

Du geste il lui désigne l'en-cas préparé certainement à son intention.

« Je n'ai pas faim, dit-il, mais il n'en est peut-être pas de même pour vous, garçon. Il faut que je vous laisse ici quelques minutes. Mangez, buvez, l'attente vous paraîtra moins longue de la sorte... Je viendrai vous reprendre lorsqu'il le faudra. »

Totor, cela se comprend, ne se fait pas répéter deux fois l'invitation. Burgton n'a pas fini de parler qu'il est déjà installé et mord à belles dents dans un énorme sandwich.

Avec un sourire satisfait, l'Anglais lui adresse de la main un geste approbatif; puis il se dirige vers une porte faisant face à celle par laquelle ils viennent d'entrer, et disparaît en prenant soin de clore le battant derrière lui.

Le Parisien est bel et bien enfermé.

Mais cette constatation ne le tourmente nullement. C'est le plus tranquillement du monde qu'il termine un repas attendu depuis de longues heures déjà. Et il achève même de fumer sa seconde cigarette, étendu paresseusement sur un rocking-chair, lorsque Burgton reparaît et lui fait signe de le suivre.

Rassasié, calme, merveilleusement maître de soi, Totor remarque que son guide rayonne de satisfaction.

Son visage rouge et sanguin s'illumine d'une joie profonde, ses yeux brillent, ses grosses lèvres se soulèvent en un sourire heureux.

« On m'a annoncé, pense Totor; je plais certainement, et l'affaire doit paraître en excellente voie. Ne détrompons personne et voyons d'abord de quoi il retourne. »

Tout en monologuant de la sorte, il suit son guide, sans se presser, et en regardant soigneusement autour de lui. Il traverse ainsi un nouveau couloir, arrive au pied d'un large escalier dont les marches disparaissent sous d'épais tapis.

Tout, dans cette demeure, indique le luxe et l'élégance. Le vestibule est vaste, des tentures ornent les murs, des bibelots curieux et rares se voient pendus çà et là.

Les gens chez lesquels il se trouve ne sont pas de pauvres diables comme lui; ils sont riches, très riches peut-être.

Cette remarque lui permet de conclure que l'affaire pour laquelle on vient de l'amener jusque-là est peut-être beaucoup plus grave qu'il ne se l'est imaginé.

« C'est égal, songe-t-il, ce Burgton ne me faisait pas l'effet d'être si riche. Après tout, ça n'est peut-être pas à lui, tout ça... »

Comme il se fait cette réflexion, l'Anglais l'arrête du geste.

Ils sont en ce moment sur le palier du premier étage et dans une demi-obscurité.

Lentement, Burgton soulève une lourde tenture de drap.

« Passez, garçon, dit-il, et soyez correct, je vous prie; n'oubliez pas que vous n'êtes plus ici à Medland Hall, mais dans une maison sérieuse où la fortune vous attend. »

Pour faire connaissance

Peut-être est-ce une erreur de sa part, mais Totor croit remarquer, dans le ton avec lequel ces paroles sont dites, comme une ironie cachée.

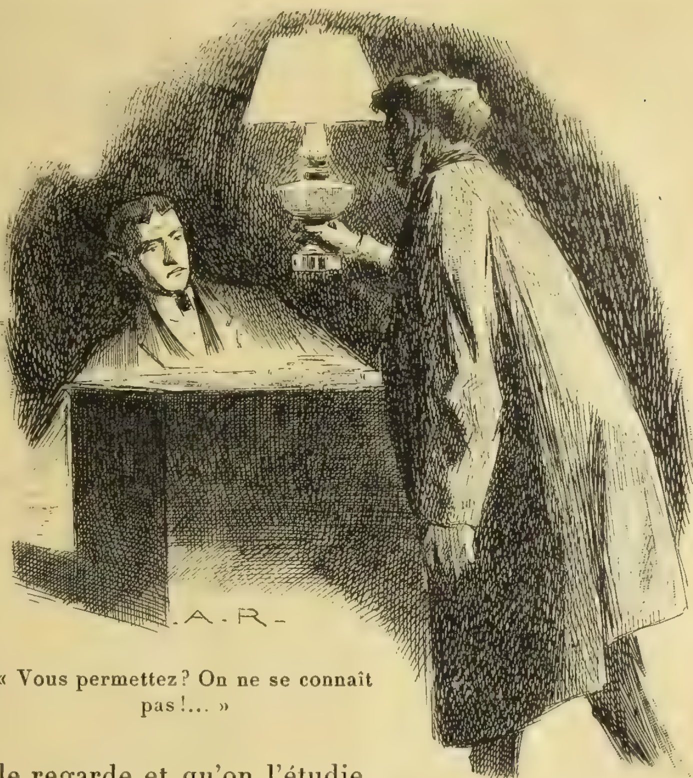
Une seconde il observe Burgton en dessous, comme pour deviner le fond de sa pensée. Mais l'autre ne bronche pas. Le même sourire bonhomme et aimable erre toujours sur ses lèvres.

Alors Totor n'hésite plus. Résolument, décidé à tout, il entre.

L'envie de savoir, d'apprendre ce que des gens d'apparence fortunée peuvent vouloir d'un bandit, le tient plus que jamais.

Avec intention il accentue sa démarche traînante, son allure louche, se prépare à donner à sa voix des intonations canailles.

D'un regard rapide il inspecte d'abord le lieu où il se trouve.


« Vous permettez ? On ne se connaît pas !... »

C'est un grand salon, au plafond haut, mais dont on distingue mal les détails, car il est noyé, avec une intention évidemment voulue, dans une obscurité presque complète.

Seule une lampe brûle sur un vaste bureau tout chargé de paperasses.

Derrière ce bureau, face à la porte par laquelle Totor vient d'entrer, quelqu'un est assis.

Un homme dont il ne peut distinguer les traits est là, silencieux, immobile. Totor ne le voit pas, mais d'instinct il sent, il comprend qu'on le regarde et qu'on l'étudie.

Indifférent en apparence, il laisse faire, tout d'abord.

Pendant ce temps, derrière lui, Burgton parle haut en anglais. Mais l'inconnu ne répond pas. Il écoute, simplement.

Pour la première fois de sa vie, Totor regrette de ne pas avoir étudié deux ou trois langues étrangères, comme il a étudié la mandoline, l'accordéon et le cornet à pistons.

De ne pas savoir ce qui se dit, cela le met en rage.

Et tout à coup, une idée amusante lui traverse l'esprit.

Avant même que Burgton et l'homme aient pu prévoir, deviner ce qu'il va faire, il bondit vers le bureau, soulève la lampe, dont la clarté frappe en plein le visage du silencieux inconnu, et, gouailleur, aimable, bon garçon :

« Vous permettez, fait-il, on se connaît pas; faut bien qu'on se voie un peu, pas, Excellence ? »

D'un geste brusque, l'inconnu s'est dressé, et sa main se tend vers le Parisien.

Dans cette main Totor voit briller un revolver.

Mais il ne s'en épouvante pas.

Doucement il repose la lampe à sa place, et se reculant d'un pas :

« Oh! là! Oh! là! dit-il. En voilà des façons de recevoir un ami. Vous avez besoin de moi, n'est-ce pas? Alors, quoi! faut bien que vous sachiez à qui vous

avez affaire. Depuis cinq minutes que je suis là, vous n'aviez même pas pu voir la longueur de mon nez. »

Il dit, et, se tournant vers Burgton qui se tait et ne fait pas un mouvement, mais l'épie et guette tous ses gestes, la main à la crosse de son revolver :

« Bien, vrai, ajoute-t-il, en voilà une réception. Mais vous qui me connaissez, dites donc à milord qu'il n'a rien à redouter de Totor, de Totor qui est là, bon garçon, fidèle, dévoué et tout prêt à lui rendre service; dites-le donc, voyons. »

Sans le perdre de vue, Burgton parle à nouveau.

Ce qu'il dit rassure sans doute l'inconnu, car Totor voit le bras qui le menaçait s'abaisser lentement et l'homme se rasseoir.

« A la bonne heure, » fait-il.

Au fond, il est radieux de ce qu'il a fait, radieux, mais un peu surpris.

Il s'attendait à découvrir un visage dans le genre de celui de son guide, à voir un homme à face mauvaise, au regard louche et sournois, un vrai type de coquin enfin, et il n'a rien trouvé de tout cela.

L'individu dont les traits lui sont nettement apparus en pleine lumière est tout le contraire de ce portrait-là.

Certes les yeux gris-bleu manquent de douceur, mais la cruauté ne s'y lit cependant pas comme en un livre ouvert, et Totor se méfierait bien plutôt d'un personnage ayant le regard de Burgton.

Les traits de l'inconnu sont réguliers, fins et d'une ligne très pure; le visage, complètement imberbe, est celui d'un homme que doit accabler quelque grande tristesse ou quelque préoccupation grave. On y lit comme une lassitude ou un découragement profond. La bouche est saine, admirablement tracée, mais un pli amer, qui marque fortement la commissure des lèvres, en ôte tout le charme. Cette bouche, depuis longtemps déjà, a dû oublier de sourire.

Totor ne donne pas plus de trente-cinq à trente-huit ans à ce mystérieux personnage, dont la figure est très jeune, en dépit des cheveux qui commencent à grisonner sur les tempes.

Autant qu'il a pu en juger dans son examen un peu rapide, la tenue est d'une correction parfaite. Cet homme-là appartient à la classe élevée, peut-être même à la société aristocratique anglaise.

Ces constatations que Totor a faites, bien qu'un peu hâtivement, se classent dans son cerveau avec une netteté parfaite. Que ce personnage se trouve un jour sur son chemin, et il le reconnaîtra tout de suite, il en est persuadé.

L'affaire.

Cependant, Burgton s'est remis à parler, et soudain il s'adresse au Parisien, mais en français cette fois et d'un ton un peu brusque.

« Vous avez failli gâter votre affaire, l'ami, prononce-t-il, et peu s'en est fallu qu'on ne vous logeât une balle dans le corps. Heureusement pour vous, nous sommes gens de réflexion, et nous avons pensé...

— Qu'ayant besoin de moi, achève le Parisien aimable, il valait mieux m'employer d'abord. C'est bien ça, n'est-ce pas?

— *Well,* fait Burgton. Donc, vous êtes toujours prêt?

— Toujours... bien qu'ignorant encore...

— De quoi il est question?

— Vous l'avez dit, milord. »

L'Anglais regarde dans la direction de l'inconnu.

Sur un signe de celui-ci, il va vers le bureau, puis :

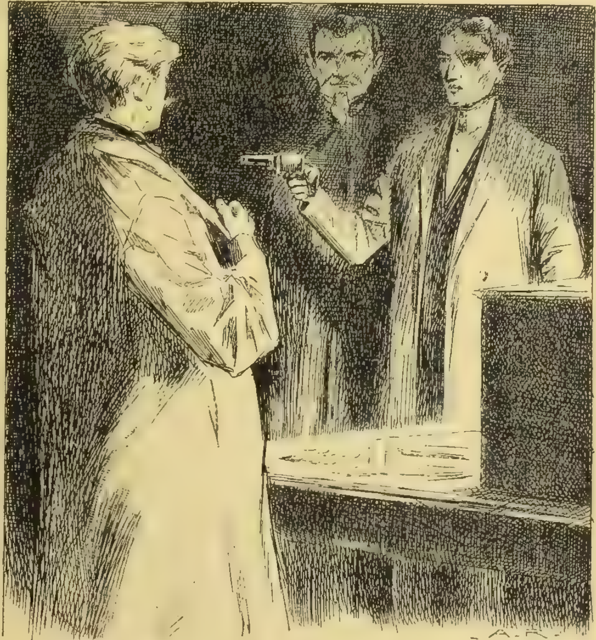
« Voilà, fait-il, l'argent d'abord. En or de votre pays, comme convenu.

— Tiens, remarque Totor, on paye d'avance?

— *Well,* dit Burgton. Voici : mille... et... deux mille, plus trois livres anglaises, soit soixante-quinze francs qui vous permettront de vivoter en Angleterre en attendant votre réembarquement pour la France, où nous ne saurions trop vous recommander de rentrer au plus vite, l'affaire... terminée.

— Je n'y manquerai pas, riposte Totor, dont le sang s'échauffe et qui n'a plus qu'une hâte à présent, c'est de savoir ce que l'on va exiger de lui.

— A merveille, déclare Burgton. Voilà votre compte... vérifiez.



« Vous avez deux minutes pour vous décider. »

— Mais l'affaire? ne peut s'empêcher de questionner le Parisien, dont la voix tremble un peu; l'affaire? Quelle est-elle?

— L'affaire, prononce l'Anglais, dont le ton se fait un peu sourd; elle est simple, garçon, simple et enfantine. Nous avons ici quelqu'un que... pour des raisons qui nous sont personnelles et qui ne vous intéresseraient guère... nous souhaiterions voir loin... très loin de nous... pour longtemps... pour toujours... vous nous comprenez...? »

De la tête, Totor fait un signe affirmatif.

« En un mot, il nous gêne... Lui disparu, nous sommes plus tranquilles... *Well,* vous êtes intelligent et saisissez, je le vois, à demi-mot... Je vais vous conduire où il se trouve. Aucun risque pour vous... Vous entrerez, vous agirez... et... l'affaire terminée, vous n'aurez qu'à vous laisser glisser dans la

rue, déserte à cette heure, par la fenêtre même de la chambre... un premier étage, ce sera un jeu pour vous... L'argent est là, prenez-le... et veuillez me suivre, Master. »

Le pas traînant, la démarche lourde, sans un mot, l'ancien marchis se dirige vers le bureau.

L'ombre, heureusement, cache son visage, auquel le sang afflue par bouffées. Il ne parle pas, mais il songe tout en avançant.

Il sait maintenant ce que l'on exige de lui. Il s'agit de faire disparaître quelqu'un.

Qui? Il l'ignore, mais au fond cela lui importe peu.

Homme, femme, enfant, l'acte à accomplir est le même.

Il s'agit d'un crime, voilà tout.

Et maintenant qu'il est sûr, il se demande comment il va s'y prendre pour empêcher cela.

Afin de se donner le temps de la réflexion, il s'amuse à compter et à recompter lentement la somme alignée pour lui sur le bureau.

Malheureusement, il a beau traîner, tergiverser, tourner et retourner les pièces, aucune pensée décisive ne lui vient.

Les secondes qui passent lui paraissent des siècles.

Un coup d'œil en dessous sur les deux Anglais les lui montre prêts à l'abattre au moindre signe de révolte.

Il réfléchit qu'il est sans arme. La partie est inégale. Il doit biaiser.

Plus fin, plus perspicace que Burgton, l'inconnu a sans doute une intuition vague de ses hésitations.

Brusquement il se dresse sur place, et pour la première fois il parle.

Sa voix est sourde, les mots tombent secs, menaçants.

Il s'exprime d'ailleurs en excellent français.

« Deux minutes, prononce-t-il, en s'adressant à Totor, vous avez deux minutes pour vous décider. Ce temps écoulé, je vous brûle la cervelle. Il me sera facile d'expliquer à qui de droit qu'un cambrioleur a pénétré chez moi. Vous m'avez entendu?... Hâtez-vous! »

Le Parisien comprend qu'il lui est impossible de tergiverser davantage. D'un geste brusque il ramasse l'argent, l'empoche et, la voix mauvaise :

« Un couteau, dit-il, donnez-moi un couteau... »

Mais Burgton fait un signe négatif.

« Pas besoin de cela, explique-t-il, il n'y a aucune résistance à craindre.

— Ah! » fait Totor dépité.

Puis, résolu :

« Ça va bien; puisqu'il ne faut pas d'armes, on s'en passera. Je suis prêt... Où est-ce? »

De la main Burgton lui indique la porte par laquelle il l'a introduit dans le salon.

« Passez devant, ordonne-t-il. Je vais vous conduire, mon garçon. »

CHAPITRE V

TOTOR A L'OUVRAGE

.ı bord du crime.

Sans hésiter, Totor se dirige vers la sortie.

Mais au moment où il va soulever la tenture, la voix de l'inconnu s'élève à nouveau. Cette fois, c'est un ordre qu'il donne.

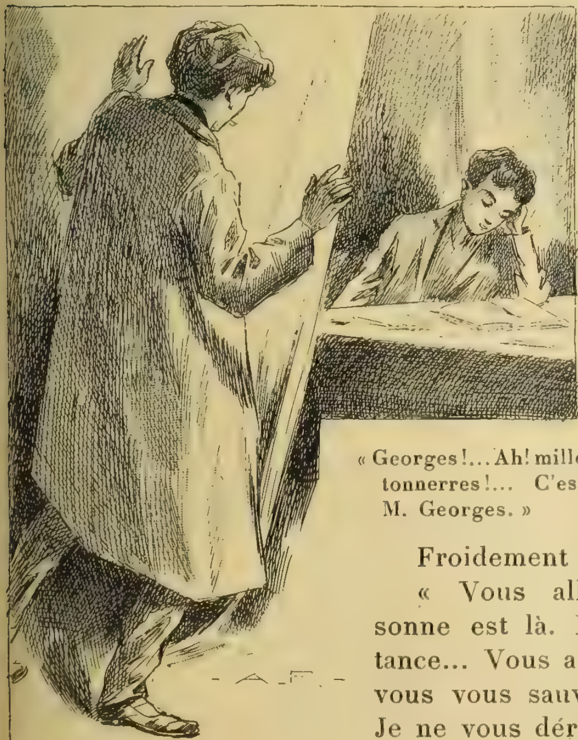
« Le revolver au poing, Burgton, prononce-t-il, et tenez cet homme à distance; je crois que c'est prudent pour vous. »

Totor se rend compte que l'inconnu se méfie de lui.

N'importe, il n'est pas encore temps de désespérer. La moindre des choses peut lui venir en aide, le seconder, le servir.

Sans crainte, s'étudiant à garder tout son calme, toute sa présence d'esprit pour la minute suprême, il quitte le salon et s'engage dans un corridor dont les tapis étouffent le bruit des pas.

La chose est sans doute préméditée; mais là, comme dans le vestibule, comme dans l'escalier et le salon, ne règne qu'une clarté douteuse, juste suffisante pour se diriger.



« Georges!... Ah! mille tonnerres!... C'est M. Georges. »

Tout en avançant, suivant les indications que Burgton lui donne, à distance, Totor ne manque pas de regarder attentivement autour de soi.

Hélas! Les murs sont nus. Aucune panoplie n'en décore les parois.

Lorsqu'il devra agir, il ne pourra compter que sur ses poings.

Pourtant il avance toujours, jusqu'au moment où la voix de l'Anglais l'engage à s'arrêter.

Devant lui est une porte fermée.

Froidement Burgton explique :

« Vous allez ouvrir cette porte... La personne est là. Elle ne vous offrira aucune résistance... Vous agirez vite, et, si vous m'en croyez vous vous sauverez immédiatement le coup fait. Je ne vous dérangerai pas... personne d'ailleurs

ne vous dérangera... J'attendrai là, dans ce couloir, par acquit de conscience et pour être sûr que... tout est terminé, mais c'est tout... Vous avez bien compris?

— Admirablement, » répond Totor.

De fait, à cette minute même il vient de deviner, d'avoir l'intuition nette, précise, de ce qui attend l'homme, quel qu'il soit, qui, le premier, entrera dans cette chambre.

Bandit ou non, assassin ou honnête homme, il est condamné d'avance et n'en sortira plus vivant.

Qu'il ne commette pas le crime, et Burgton l'abat d'un coup de revolver.

Qu'il le commette, et, l'acte accompli, une balle adroitement dirigée l'étendra à terre, à l'instant où il cherchera à fuir par la fenêtre, débarrassant ainsi d'un complice trop gênant le mystérieux propriétaire de ce logis.

Tout cela est clair, précis, et Totor s'étonne de ne pas y avoir songé plus tôt.

Chose singulière, cette constatation, loin de le troubler, semble, au contraire, le rendre plus tranquille que jamais.

Puisque, de toutes les façons, il se sait condamné, il n'a plus de ménagements à garder.

« Allons, allons, Totor, pense-t-il en enfonçant fortement son chapeau sur son crâne, voici le moment venu de te rappeler tes matches de boxe. Attention, garçon, et ouvrons l'œil. »

A ce moment Burgton parle :

« Ouvrez, dit-il, et faites vite, j'attends. »

Sans une seconde d'hésitation, l'ancien marchis des chasseurs d'Afrique obéit à l'injonction. D'une main qui ne tremble pas, il tourne la poignée et tire à lui le battant.

A l'encontre des autres parties de la maison mystérieuse, la chambre qui s'ouvre devant lui est fortement éclairée.

Assis devant une table, un être humain lit ou, pour dire vrai, paraît lire, le coude appuyé, la tête dans la main. Bien que Totor n'ait pris pour ouvrir aucune précaution, l'inconnu n'a pas fait un mouvement et n'a pas levé les yeux.

Et Totor comprend que la personne qui est là dort, mais dort d'un sommeil qui n'est pas naturel et dont nul bruit ne peut le tirer.

« Diable, se dit le Parisien, ça va être gênant. A deux nous eussions fait sûrement de meilleure besogne. Enfin, j'agirai seul, si je le peux. »

Et sur cette réflexion, se tournant vers son guide qui se tient à distance :

« On y va, milord, dit-il, on y va. »

Et sans plus tergiverser, il avance crânement, résolument, décidé cette fois à jouer le tout pour le tout.

Mais il n'a pas fait quatre pas dans la pièce, qu'il s'arrête comme pétrifié, et, tout aussitôt, malgré lui, ce cri sort de ses lèvres :

« Georges! Ah! mille tonnerres!.C'est M. Georges! »

Cette exclamation vient à peine de lui échapper qu'il la regrette.

Il est trop tard : une main s'abat sur son épaule, le forçant à se retourner.

Et Burgton, le visage congestionné, les yeux hors de la tête, bouleversé, lui aussi, lui plaque son revolver sur le front en disant :

« *By God!* vous connaissez ce garçon? Vous le connaissez? Répondez... Mais répondez donc. »

st fait!!!

Mais Totor est un individu aux décisions promptes.

En se rapprochant de lui, l'Anglais vient de lui offrir, sans s'en douter, l'occasion d'agir qu'il attendait impatiemment.



« Deux!... et trois!... »

« Trop curieux, mon garçon, gronde-t-il entre ses dents. C'est mauvais, ça! »

En même temps son bras droit légèrement ramené en arrière se détend d'un coup sec, et son poing fermé s'abat avec un bruit sourd au creux de l'estomac de Burgton.

La respiration coupée net, celui-ci chancelle et ouvre la bouche toute grande pour souffler. En même temps sa main abandonne l'épaule de Totor, qui, radieux, compte de sa voix de commandement et comme au régiment :

« Un! »

Puis, aussi vite, renouvelant le même mouvement, en deux coups rapides et terribles dont l'un frappe Burgton au-dessous de la mâchoire et l'autre sur l'oreille gauche :

« Deux!... et trois! » dit-il.

Et dans un véritable cri de joie :

« Et quatre! » gronde-t-il.

Ce dernier chiffre est accompagné d'un direct effrayant qui atteint l'Anglais un peu au-dessous du cœur.

Une seconde, Burgton demeure debout, la bouche sanglante, les yeux révulsés, atrocement pâle et, sans un cri, comme une masse, s'écroule sur le tapis aux pieds du Parisien radieux.

« Ah! coquin de bonsoir! clame alors Totor, en reculant d'un pas en arrière,

je savais bien, moi, qu'il y avait une justice au ciel et que les bandits ne sont pas toujours les maîtres. »

Il dit, jette autour de lui un regard rapide, puis :

« M. Georges, murmure-t-il; c'est mon petit héros de ce matin qu'ils voulaient faire assassiner. Ah! les canailles! »

Tout en parlant, il a enlevé les embrasses des rideaux de la fenêtre et s'en sert pour attacher solidement les pieds et les mains de l'Anglais, qu'il bâillonne ensuite avec une serviette, pour plus de sûreté.

Et, tout en agissant :

« Tu en as bien pour une heure, avant de rouvrir tes vilains yeux, dit-il, mais deux précautions valent mieux qu'une. Là, maintenant aux choses sérieuses. Ton revolver d'abord... ça peut me servir; parfait... Et dans tes poches?... Un portefeuille... bon!... Rassure-toi, gredin, ce n'est pas pour l'argent qu'il peut y avoir dedans que je te le prends, non, c'est pour voir, plus tard, s'il ne s'y trouverait pas quelque chose d'utile à mon petit bonhomme... Ta montre?... ta monnaie? Tu peux les garder... Ah! peste, et la porte que j'oubliais... Faudrait pas que ton collègue me tombe sur le dos à l'improviste... Là, fermée et bien fermée... Nous voilà chez nous... Ouf! Ça n'a pas été long tout cela, hein, milord? »

Pendant que se sont écoulés tous ces événements rapides, l'enfant n'a pas fait un mouvement et a conservé sa même immobilité.

Mais Totor n'en est pas autrement inquiet.

Il sait que Georges de Fenzac est endormi et que le sommeil dans lequel il est plongé est dû à quelque narcotique.

« Ah! les gredins! les gredins! murmure Totor en contemplant le garçonnet; s'attaquer à un gosse! Ce qu'il faut être lâche!... Mais qu'est-ce qu'il peut bien leur avoir fait?... En quoi les gêne-t-il? Heureusement j'étais là. Quand je pense qu'un autre, qu'un misérable aurait pu se trouver à ma place!... C'èst égal, c'est drôle, la vie... Si j'avais pu deviner ce matin, lorsque nous nous sommes rencontrés pour arrêter ce cab, que je le reverrais ce soir et dans des conditions si singulières!... Et dire que si je n'avais pas eu cette minute de défaillance... si je ne m'étais pas laissé aller à voler, mon petit héros était perdu... perdu!... Oui, mais ce n'est pas tout cela; nous avons de l'avance pour le moment, à nous d'en profiter. Et d'abord restituons-leur leur argent. Si par hasard je me fais pincer en sortant d'ici avec l'enfant, faut pas qu'on me prenne pour un filou. Là, voilà, rien dans les mains, rien dans les poches. Maintenant, voyons un peu par là... »

D'un bond il est à la fenêtre, mais au moment de l'ouvrir il a une seconde d'arrêt.

« Attention, Totor, murmure-t-il, pas d'imprudence, mon garçon; dans une maison comme celle où tu te trouves, on ne sait jamais quelle surprise vous attend. Prudence est mère de la sûreté, comme on dit chez nous. »

omino!

Sur cette réflexion, il se glisse derrière les doubles rideaux qu'il a fait retomber en enlevant les embrasses.

De la sorte, perdu dans le noir, il est impossible qu'on l'aperçoive du dehors.

Alors, lentement, doucement, il fait jouer la fenêtre, une fenêtre à guillotine, et soulève sans bruit la partie inférieure, jusqu'au moment où un léger déclic lui fait comprendre qu'elle se trouve à son cran d'arrêt.

L'espace d'une minute, immobile dans l'ombre, il attend.

Puis il se penche un peu, sans hâte, et regarde au dehors.

La fenêtre donne sur une ruelle mal éclairée et qui, à première vue, lui semble déserte; mais en se penchant davantage il voit qu'il fait erreur.

Juste au-dessous de lui, accoté et debout dans l'encoignure d'une porte basse, un homme est là.

Un moment Totor peut croire que c'est Domino, et il s'en réjouit; mais, en prolongeant son examen, il se rend vite compte que ce n'est pas l'ancien tirailleur sénégalais.

Non, l'individu qui attend fume un cigare, et, à la faible lueur qui éclaire par moments son visage, il est facile à Totor de s'assurer que ce personnage silencieux n'est pas du tout le brave tirailleur indigène.



Juste au-dessous de lui, un homme est là.

En même temps le Parisien a le pressentiment d'un danger menaçant et tout proche.

L'inconnu n'est pas là pour rien, et ce qu'il guette, Totor le devine tout de suite.

C'est lui que l'on attend.

« Diable, grogne-t-il entre ses dents, les précautions étaient bien prises. Pourtant nous ne pouvons pas nous attarder plus longtemps dans ce logis. Que l'autre, là-bas, dans son salon, s'étonne de ne pas voir revenir le Burgton, et nous sommes flambés... Que faire? Que faire? »

Tout en soliloquant, le vaillant garçon observe attentivement la rue.

Tout d'abord il ne voit rien et s'énerve visiblement.

Mais soudain il tressaille.

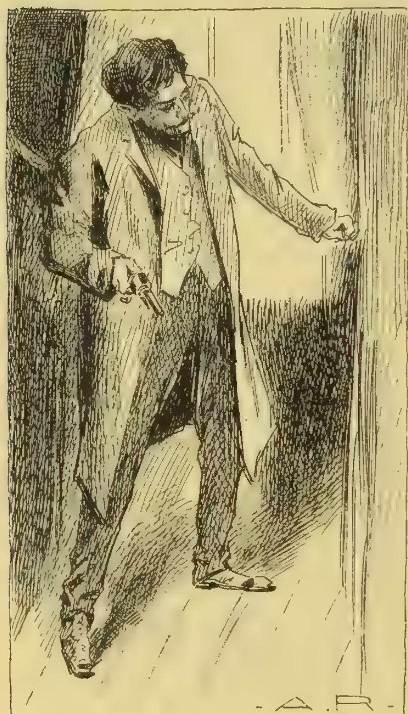
Dans la pénombre, là-bas, tout là-bas, sur sa droite, une silhouette humaine vient de se dessiner.

Elle se rapproche, avance en titubant.

« Un ivrogne, » gronde Totor furieux.

Mais il n'a pas achevé qu'il doit réprimer tout aussitôt un cri de joie.

Une voix, une voix bien connue, chante et réveille les échos endormis de la rue, et le Parisien, vibrant d'émotion, écoute monter dans la nuit la chanson de marche des tirailleurs indigènes, qu'il n'a certes pas oubliée.


Il se glisse derrière les doubles rideaux.

« Domino ! souffle-t-il, c'est Domino ! »

L'homme avance toujours, la voix se fait de plus en plus distincte.

A la place du Parisien, un autre, peut-être, crierait, appellerait.

Mais Totor n'est pas tout le monde.

Dominant son impatience, il attend encore.

Et voilà que l'ancien tirailleur arrive devant la fenêtre.

Mais il ne voit pas, il ne peut pas voir le Parisien perdu dans le noir.

Heureusement celui-ci veille, et, lorsqu'il juge le moment venu, d'un geste brusque il tire à lui les lourds rideaux et apparaît alors en pleine clarté.

Il y a un double cri.

« Domino !

— Présent ! »

En même temps, comme Totor s'y attendait, l'homme qui épiait dans l'embrasure de la porte s'élance au milieu de la rue.

Sa main droite est armée d'un revolver et se tend vers le Parisien, qui d'ailleurs ne se cache nullement.

Une seconde de plus, et l'homme tire.

Pourtant il n'en a pas le temps.

Atteint à la nuque par un choc effroyable, il s'écroule sur le pavé avec un *han* étouffé, avant même d'avoir pu agir.

C'est Domino qui, voyant son mouvement, a jugé bon de le prévenir.

Totor ne prend d'ailleurs pas le temps de le féliciter.

Rapidement il court à l'enfant endormi, l'enlève, le porte à la fenêtre et le laisse glisser, à la force des poignets, jusque dans les bras du nègre, qui le reçoit obéissant et sans chercher à comprendre.

Cela fait, lui-même enjambe la baie et se dispose à sauter dans la rue.



Des bateleurs ou des bohémiens sont installés là.

Au large!

Mais avant, il a comme une hésitation.

Une seconde il reste là, brûlant de l'envie folle d'achever Burgton d'une balle dans la tête.

Mais non, cela n'est pas dans sa nature loyale et brave.

Il repousse cette idée.

« Frapper un ennemi à terre, murmure-t-il, on ne fait pas ça en France. Filons, ça vaut mieux! »

Et, sans plus hésiter, rapidement il se laisse glisser au dehors.

« Oh! Totor, dit le nègre dont la voix tremble de joie... Toi! c'est toi! Ti voilà! J'ai bien cru ne plis ti revoir... ti sais! »

Mais le Parisien coupe court à ces épanchements :

« Silence, fait-il : pas le moment de bavarder, mon vieux frère; au trot, et vite. Dans dix minutes il ne fera pas bon ici pour nous. Suis-moi. Hop! et du jarret! »

Le nègre portant le garçonnet toujours endormi, ils prennent leur course dans la direction par laquelle est venu le Sénégalais.

Cinq minutes plus tard ils arrivent au tournant de la ruelle, juste au moment où, d'une voie transversale, débouche un cab vide.

Le héler est pour le Parisien l'affaire d'une seconde.

Hâtivement il pousse à l'intérieur l'Hercule et son fardeau, puis :

« Il te reste de l'argent? dit-il au nègre. Donne-le-moi, vite! »

L'ancien tirailleur, qui a déposé le garçonnet sur la banquette, se fouille et, sans la moindre observation, tend au Parisien tout ce qu'il a de monnaie sur lui.

Totor s'en empare et, sans prendre la peine de compter, donne le tout au cabman, un peu ahuri de l'aubaine.

Cela fait, il saute près de ses deux compagnons en criant au cocher :

« Hampton Court! *Go ahead*[1]! »

En employant ces deux expressions, Totor a prononcé tout ce qu'il savait d'anglais.

Ce nom de Hampton Court, il a entendu quelqu'un le donner à un cocher quelques jours plus tôt, et croit que c'est celui d'une rue ou d'un quartier de Londres. L'autre mot, il l'a retenu pour l'avoir entendu à bord du paquebot qui l'a amené en Angleterre.

Mais il est à croire que cela suffit au cabman, car, brusquement, l'attelage démarre, et ils se sentent emportés au trot.

« Ah! nom d'un petit bonhomme! souffle alors le Français en se renversant dans le fond de la voiture. Ç'a été dur, mais ça y est pourtant. Mon vieux Domino, je crois tout de même que nous sommes sauvés. Ouf! »

1. En avant!

CHAPITRE VI

UN PORTEFEUILLE BIEN GARNI

Où l'on finit par s'expliquer.

La voiture les emporte maintenant à bonne allure. Où, ils ne le savent certes pas, mais cela leur est indifférent. Chaque tour de roue les éloigne du logis maudit, et c'est là la chose principale.

Totor en profite pour mettre son compagnon au courant de ce qui lui est advenu depuis leur séparation devant la gare de Charing-Cross.

Assis entre eux, l'enfant continue à dormir.

Maintenant le nègre et le Parisien ne parlent plus. Par les glaces de côté, ils regardent silencieusement au dehors.

La voiture file, rapide et sans bruit, sur ses roues caoutchoutées. Elle traverse de grandes voies et des places presque désertes, suit des rues plus étroites, mais ne s'arrête pas.

Peu à peu le mouvement régulier et le bercement très doux du cab les incitent, la fatigue et les émotions de la journée aidant, à un léger somme. Leurs yeux se ferment malgré eux.

Combien de temps dure ce demi-sommeil? Ils ne s'en doutent même pas.

Un choc assez violent les en tire tout à coup.

Sont-ils arrivés?

Non, car l'attelage continue à rouler. Autour d'eux c'est le silence. Plus de becs de gaz, plus de rues éclairées. Sous les rayons de la lune qui s'est levée ils aperçoivent une route bordée d'arbres.

Où diable vont-ils?

Comme Totor se pose cette question presque à haute voix, une main s'appuie sur son épaule.

« Veuillez ne pas bouger, lui dit-on en même temps en français; ce serait dangereux pour vous et pour votre compagnon. Un cri, un geste, et je vous brûle la cervelle. »

Et tout aussitôt, sensation désagréable, Totor sent le froid d'un revolver sur son front.

Un moment il demeure interloqué et garde l'immobilité la plus complète, ainsi qu'on vient de le lui conseiller, mais cela dure peu. Presque tout de suite il part d'un franc éclat de rire.

La personne qui le tient sous la menace de son revolver, c'est l'enfant qu'il vient de sauver, son petit héros, comme il l'appelle, et de faire cette découverte, cela l'amuse au plus haut point. Sans savoir pourquoi, Domino se met à rire également, rassuré par la gaieté de son compagnon.

Mais la voix du garçonnet se fait entendre plus autoritaire, plus menaçante.

« Vous m'avez enlevé de chez mon oncle et vous m'emportez où cela?... Que me voulez-vous? Répondez-moi immédiatement, il y va de votre vie. »

Se calmant aussitôt, Totor n'hésite pas à satisfaire cette légitime curiosité.

« Je vous ai enlevé, monsieur Georges, répond-il, parce que chez vous on voulait vous faire assassiner. »

Stupéfait, le garçonnet ne peut réprimer un léger mouvement. Adroitement, Totor en profite pour lui saisir le bras et pour lui enlever prestement l'arme qu'il tient.

Cela est fait si rapidement que Georges de Fenzac peut à peine esquisser un geste de défense.



C'est seulement lorsqu'ils sont assez loin...

« Domino, dit alors le Parisien, tiens notre petit ami, qu'il ne puisse faire quelque sottise, pendant que je lui expliquerai la chose. »

Et s'adressant au jeune garçon :

« Ne nous en veuillez pas, monsieur Gerges, ajoute-t-il, de prendre avec vous cette petite précaution : c'est afin de vous éviter quelque manifestation que vous regretteriez peut-être plus tard. »

Mais le vaillant enfant ne l'entend pas ainsi, et, en dépit des paroles conciliantes de Totor, il cherche à retrouver sa liberté, à reprendre l'arme qui lui a été enlevée.

Résistance vaine d'ailleurs, il s'en rend bien vite compte.

Obéissant, le nègre l'a déjà entouré de ses énormes bras et n'a pas de peine à paralyser ses efforts.

Rageur, furieux, le petit brave, nullement effrayé, fixe, de ses yeux bruns, les deux hommes dont il distingue mal les traits dans l'ombre de la voiture.

« Qui êtes-vous? dit-il. Que me voulez-vous? Vous me connaissez donc? »

Amicalement, doucement, Totor l'attire à lui, sans que pour cela Domino desserre son étreinte.

Le gamin et lui se trouvent ainsi placés dans la projection lumineuse de l'une des lanternes.

« Qui je suis, monsieur Georges? prononce alors le Parisien; voyez vous-même et rappelez-vous. Il n'y a pas si longtemps que nous nous sommes vus. Vous ne pouvez déjà m'avoir oublié. Regardez, regardez bien.

— Vous?... vous? s'écrie le garçonnet, qui le reconnaît tout de suite et ne peut cacher son étonnement; vous ici?

— Moi-même, Victor Poche, pour vous servir, monsieur Georges. Ah! je suis content que vous m'ayez reconnu; comme ça on va pouvoir causer sans se dire des bêtises... Domino, rends sa liberté à notre petit ami. Là, maintenant, monsieur Georges, asseyez-vous gentiment entre nous deux et écoutez-moi. Ce que je vais vous apprendre est excessivement grave... Mais d'abord, ayez confiance, je vous en supplie, ayez confiance. Je vous jure qu'avec nous vous n'avez rien à craindre, rien de rien, et la preuve, tenez, c'est que je vous rends le revolver que je vous avais enlevé dans la crainte de vous voir commettre quelque sottise, sans savoir. Prenez-le... Là, parfait... A la bonne heure. Et maintenant, voulez-vous m'écouter? »



« Il y a peut-être là dedans des choses importantes. »

Calme, rassuré, mais profondément intrigué, le garçonnet murmure :

« Parlez, oui, parlez, je vous écoute. »

La cruelle vérité.

Radieux, Totor commence alors le récit de tout ce qui lui est advenu depuis son arrivée à Londres. Il dit qui il est, ce qu'est Domino; il narre tout, sans rien omettre. Franchement, loyalement, il avoue ce qu'il a voulu faire dans une minute d'égarement; le vol, la générosité intentionnelle de Burgton, l'offre de celui-ci, et il fait du bandit un portrait aussi exact que possible.

Mais Georges de Fenzac a beau chercher dans ses souvenirs, il lui est tout à fait impossible de reconnaître dans ce personnage quelqu'un de son entourage et de sa connaissance. Burgton ne lui est certainement pas connu.

Pourtant le récit du Parisien ne le laisse pas tout à fait indifférent. Certains détails le frappent. La description de la maison dans laquelle on a introduit Totor est précise. C'est bien le logis de son oncle, l'hôtel particulier de High

Street, près de Regent's Park : cela, il ne peut s'y tromper. Sur ce point le Français lui dit la vérité.

Et il la lui dit encore lorsque, poursuivant son récit, il esquisse le portrait de l'homme inconnu qui se trouvait dans le salon.

Celui-là, par exemple, l'enfant le reconnaît tout de suite, et il en devient tout pâle.

« Mon oncle, murmure-t-il, le cœur douloureusement serré. Oh! ce n'est pas possible. Mon oncle Harris, le frère de maman!

— Ah! c'est votre oncle, ce type-là? remarque Totor; c'est M. Harris Brown? Eh bien, vous savez, monsieur Georges, je ne vous en fais pas mon compliment, c'est une jolie canaille. Mais qu'est-ce que vous lui avez donc fait à cet homme-là pour qu'il veuille vous supprimer? »

Ému, troublé, l'enfant ne répond pas.

Certes, il a bien remarqué que son oncle Harris, chez lequel son père, Pierre de Fenzac, l'envoya deux ans plus tôt finir ses études en Angleterre, n'était plus avec lui ce qu'il était dans les premiers temps. Depuis un mois surtout, ses manières à son égard avaient quelque peu changé. Sur le moment, l'enfant a mis cela sur le compte de préoccupations graves; maintenant il ne sait que penser, il n'ose croire à ce qu'on lui raconte.

Pourtant le Parisien n'a pas fini. Il poursuit, précise, n'oublie aucun détail de ce qui s'est passé. Enfin il s'arrête. Il a tout dit. Georges est définitivement renseigné.

Pas une minute le garçonnet ne l'a interrompu.

Lorsque Totor lui remet le portefeuille enlevé à Burgton, c'est à peine si, la gorge contractée, il lui est possible de balbutier un *merci* à peine perceptible.

De le voir ému à ce point, Totor en est tout retourné.

« Vrai, monsieur Georges, prononce-t-il, je voudrais douter encore, pouvoir me dire que j'ai fait un vilain rêve, que tout ce que je vous ai raconté est peut-être faux, mais ce n'est pas possible. Hélas! tout est vrai, tout, et la preuve, c'est que vous êtes là, c'est que dans vos doigts tremblants je vois le portefeuille que j'ai pris à ce gredin de Burgton. »

Mais Georges ne paraît pas l'entendre. Il parle comme dans un rêve, et une seule phrase monte à ses lèvres :

« Le frère de maman! le frère de maman! murmure-t-il. Oh! c'est affreux! c'est affreux! »

Totor ému ne sait plus que dire pour le consoler.

A présent, le garçonnet se tait et réfléchit. Le Parisien et Domino n'osent prononcer un mot. Et ce silence se prolonge quelques minutes, pendant que, dans la nuit, la voiture continue à rouler.

La vérification du portefeuille.

Enfin Georges relève la tête. Son visage semble plus calme. D'une voix ferme il donne au cabman l'ordre d'arrêter. Puis il fait signe à ses compagnons de descendre sur la route.

Là, il échange en anglais avec le cabman quelques phrases rapides.

L'homme lui répond et lui désigne quelque chose sur la gauche de la route. C'est un sentier étroit qui file à travers champs.

D'un geste, l'enfant remercie et lui tend une pièce de monnaie.

Ayant obtenu le renseignement qu'il désire, sans plus se préoccuper du cocher et du cab, il fait signe à Totor et à Domino de le suivre.

En silence ils parcourent tous les trois une centaine de mètres.

Et c'est seulement lorsqu'ils sont assez loin pour n'être pas entendus que l'enfant s'explique.



De grands sanglots le secouent tout entier.

« Hampton Court, dit-il, que vous aviez désigné au cabman comme but de votre course, n'est pas un quartier de Londres; c'est un château très beau situé sur les bords de la Tamise dans un parc superbe. Hampton Court, pour Londres, c'est un peu Saint-Germain pour Paris; mais nous n'y avons que faire.

— En effet, remarque Totor, nous ne sommes pas des touristes. Mais je ne savais pas, moi, j'ai dit cela au hasard.

— Nous allons donc, poursuivit l'enfant, gagner par ce chemin le village de Wimbledon, où il y a une gare et un café où nous nous arrèterons. Là je vérifierai le contenu de ce portefeuille. S'il confirme tout ce que vous m'avez dit, ce que je n'espère pas, nous verrons alors à agir d'une certaine façon. »

Ces paroles prouvent à Totor que le garçonnet, bien qu'hésitant fortement, n'est pas, ne veut pas encore s'avouer convaincu par ce qu'on lui a raconté.

Il ne s'en froisse pas. Cependant, au fond, il enrage un peu. Et soudain :

« Mais pourquoi attendre plus longtemps, monsieur Georges? demande-t-il. Point n'est besoin de gagner Wimbledon pour vérifier le contenu de ce portefeuille; que diable! il fait un clair de lune superbe, le temps est doux. Installons-nous sur le coin de la route et cherchez. A votre place, moi, voyez-vous, j'aurais hâte de savoir. Il y a peut-être là dedans des choses importantes et qu'il est urgent que vous connaissiez. »

Il est à croire que ce raisonnement décide l'enfant.

« Vous avez raison, dit-il, il vaut mieux que je sache tout de suite.

— Bravo, dit Totor. Tenez, là, vous serez à merveille, et personne ne vous dérangera. »

Deux minutes plus tard, ils sont assis tous les trois au bord d'un fossé, et, les mains tremblantes, Georges de Fenzac tire du portefeuille tous les papiers qui s'y trouvent contenus. Et il y en a quelques-uns.

« Pour un portefeuille bien garni, remarque alors le Parisien, c'est un portefeuille bien garni. »

Puis il se tait, pendant que l'enfant vérifie un à un les papiers.

Il ne faut pas une demi-heure au jeune garçon pour être renseigné et édifié complètement.

Hélas! c'est pour lui la confirmation écrite du récit de Totor.

Et voici ce qu'il apprend :

Acculé aux pires extrémités, ruiné presque entièrement par la passion du jeu, son oncle Harris Brown, homme jadis honnête et bon, a, pour se libérer de dettes énormes, signé des traites fausses. Ces traites sont entre les mains de William Burgton, et si ce dernier le veut, c'est le déshonneur pour Harris. Mais Burgton est un homme habile : loin de poursuivre l'oncle du garçonnet, il s'en est fait un ami. Le coquin n'ignore pas que le beau-frère de Brown, Pierre de Fenzac, le père de Georges, est un des plus riches planteurs du Mexique. Or, que Pierre de Fenzac vienne à mourir, et Harris Brown hérite : à condition, bien entendu, que Georges disparaisse à son tour.


Il tend son bras vers la grande cité.

Malheureusement pour Burgton et pour Brown, Pierre de Fenzac se portait bien, et Georges était vivant. Que faire? Attendre? Oui, c'est ce qu'ils ont fait jusqu'alors en enrageant, car l'argent menaçait de leur manquer tout à fait, en dépit des opérations douteuses auxquelles ils se sont livrés pour s'en procurer.

Mais voilà que tout à coup une nouvelle inattendue leur est parvenue du Mexique. Pierre de Fenzac est mourant. Son intendant l'a télégraphié et a donné l'ordre à Brown de s'embarquer immédiatement avec Georges pour Vera-Cruz.

C'est alors que Burgton est intervenu. Par la persuasion, par la menace, il a décidé Brown au crime. Ils ne doivent pas laisser échapper l'occasion. Un héritage de plusieurs millions est là à leur disposition : Georges doit disparaître.

Pris entre la peur du déshonneur, poussé par sa passion du jeu, Brown y a consenti. Le crime a été décidé et adroitement préparé. Un cambrioleur, un bandit acheté à l'avance, les débarrassera de l'enfant; puis ce complice gênant disparaîtra à son tour, et la mort de Georges sera mise sur le compte d'un assassinat banal, commis par un voleur surpris en flagrant délit.

Tous ces détails, tous ces faits, le garçonnet les reconstitue facilement par la lecture des papiers qui passent sous ses yeux et par ce que lui a narré le Parisien.

Non, non, ce dernier ne lui a pas menti. Tout est malheureusement vrai.

Sur le moment cependant, la précision des détails laisse Georges indifférent. Ce qui le bouleverse par-dessus tout, ce n'est pas l'infamie et la lâcheté de son oncle Harris, dont il ne peut plus douter; ce n'est pas l'infernale machination de Burgton le bandit : non : c'est la nouvelle imprévue et affreuse qu'il apprend brusquement, sans ménagement, sans précautions d'aucune sorte. C'est la certitude que là-bas, au Mexique, à des centaines de lieues de lui, son père, son père chéri, est mourant, mort peut-être.

Et, bien certainement, en cette minute même, il en veut davantage à son oncle Brown de lui avoir caché cette nouvelle que d'avoir essayé de le faire assassiner.

Son émotion est immense, et un désespoir profond s'empare de lui.

Totor et Domino sont, pendant quelques minutes, impuissants à le consoler, à relever son courage abattu, à arrêter ses larmes.

Avec de gros sanglots qui le secouent tout entier, il pleure, le front sur l'épaule de Totor, bouleversé par le spectacle d'un pareil chagrin.

Combien de temps dure cette crise?

Nul d'entre eux ne pourrait le dire.

Mais brusquement Georges se redresse et essuie ses yeux d'un geste énergique. Son visage, si doux en temps ordinaire, est devenu dur et farouche. Ses grands yeux bruns ont des éclairs mauvais.

Hâtivement, il replace les papiers dans le portefeuille, qu'il tend ensuite à Totor.

« Gardez-moi cela, fait-il; l'heure venue, je vous le redemanderai, s'il le faut. »

Puis, droit, l'attitude fière, il tend son bras vers la grande cité.

« Mon oncle, et vous aussi, master Burgton, prononce-t-il, vous ne me connaissez pas. Mon père est mourant, mais le Ciel permettra peut-être qu'il ne succombe pas. Je serai près de lui avant vous, et, je le jure, je vous ferai payer cher alors les minutes que je viens de passer et vos criminelles espérances. »

CHAPITRE VII

LES ÉPAVES DU CIRQUE COLUMBUS

Les difficultés commencent.

Inutile de dire avec quelle joie et quel empressement Totor et le bon Domino se mettent à sa disposition et offrent de le seconder, ce que Georges accepte sans hésitation. Et tout de suite ils envisagent la situation.

Pour commencer, Totor propose de faire arrêter les deux drôles, ce qui est possible, grâce aux papiers contenus dans le portefeuille de William Burgton; mais l'enfant s'y refuse énergiquement. Harris Brown est le frère de sa mère, il ne peut l'oublier, de sa mère qu'il perdit jeune encore et qui était une sainte. En mémoire de cette dernière, il compte agir seul. Il se sent, il se sait assez fort, assez vaillant pour cela.

Le Parisien n'insiste donc pas et se promet simplement de le seconder de son mieux.

La police ne devant leur être d'aucun secours, ils avisent alors à décider ce qu'ils vont faire.

Pour le moment, l'important pour eux est de prendre une avance sensible et d'atteindre au plus vite le port le plus proche, car ils ne peuvent songer à s'embarquer à Londres, ce qui serait imprudent.

Cette idée, excellente par elle-même, présente cependant quelques difficultés capitales, quant à l'exécution. Pour la mener à bien, il leur faut, en effet, un agent indispensable, de l'argent, et les fugitifs n'en ont guère.

Totor, on le sait, a abandonné tout ce qu'il avait, dans la crainte d'être pris pour un voleur s'il avait été arrêté fuyant avec l'enfant. Domino, de son côté, a donné tout ce qui lui restait pour payer le cabman. Georges doit donc subvenir seul aux frais de tous, et il n'a malheureusement sur lui que fort peu de chose, à peine une cinquantaine de francs, somme dérisoire pour des gens dont l'idée principale est de gagner le Mexique au plus vite.

Certes le portefeuille de Burgton contient bien un chèque au porteur de cinquante livres, mais il serait maladroit et surtout dangereux de chercher à le toucher.

D'ailleurs là n'est pas seulement pour eux le seul problème qu'ils aient à résoudre.

En effet, ni Georges ni Totor ne pensent que Burgton et Harris Brown vont rester les bras croisés à attendre les événements. Les deux coquins n'ignorent pas qu'à l'heure actuelle leur victime est prévenue et va tout faire, tout tenter, pour se défendre contre leurs attaques.

Et tout d'abord ils doivent être persuadés que l'enfant fera l'impossible

pour gagner le Mexique. Or, leur intérêt est, tout naturellement, d'empêcher cela à tout prix.

Certes, eux non plus ne mettront pas la police dans leur jeu; mais certaines agences particulières de renseignements se chargeront bien de retrouver les fugitifs, moyennant un bon prix. Georges est même persuadé que son signalement et celui du Parisien seront télégraphiés dans tous les ports avant que le jour ne soit revenu.

Il est donc urgent, pour eux, de profiter de la faible avance qu'ils ont pour dépister leurs ennemis. Reste à savoir comment ils y parviendront.

...mino s'en met.

Tout à coup Domino, qui jusque-là n'a pas soufflé mot et s'est tenu à sa place silencieux et tranquille, se tourne vers l'enfant et lui pose cette question inattendue :

« Dis voir, missié Georges, si ti connais un pays di nom de Kingston, aux environs de Londres ?

— Kingston? répète Georges étonné; certes je le connais. Pourquoi me demandez-vous cela?

— Pour savoir, répond le noir.

— Pour savoir, pour savoir, fait Totor, c'est pas une réponse... En nous demandant ça, tu as une idée? »

Son large visage épanoui dans un bon rire, le brave Sénégalais fait de la tête un signe affirmatif, et s'adressant encore au garçonnet :



« Une heure! Ti dis une heure? »

« Dis, missié Georges, ci loin ça, ci pays?

— Kingston? Non, du tout, répond l'enfant, c'est même tout près d'ici. D'après les renseignements que m'a donnés le cabman, nous sommes à peine à un kilomètre et demi de Wimbledon; or, de Wimbledon à Kingston, la distance est dérisoire. En une heure, s'il le fallait, nous la franchirions facilement.

— Une heure! crie Domino qui se lève d'un bond, ti dis une heure?

— Oui, pas davantage, affirme Georges. Mais qu'avez-vous?

— Bono! fait le nègre qui semble rayonner. Alors, dibout et en route, ti l'es sauvé!

— Sauvé! »

Ce mot sonne à l'oreille de Georges et de Totor comme une fanfare joyeuse.

Mais c'est en vain qu'ils questionnent le brave nègre, celui-ci ne veut pas encore s'expliquer.

« Sauvé, affirme-t-il, ti es sauvé, voilà tout. Ti connais le chemin, ti n'as qu'à nous conduire, et ti verras que Domino t'a pas menti. »

Le mieux, devant son obstination, est donc de lui obéir.

Abandonnant le fossé au bord duquel ils se sont arrêtés pour examiner les papiers de Burgton, ils se remettent en marche résolument.

Le bon Domino semble positivement radieux. Il avance par longues enjambées, s'arrête, repart, s'arrête à nouveau, repart encore.

Par moments des bribes de phrases coupées arrivent aux oreilles de ses deux compagnons.

Le nègre parle d'un *M. Graam* très bon, très honnête. Il y a aussi une *Miss Édith* très gentille et un certain *Missié Fil d'Écosse* qui reviennent dans tout ce verbiage, mais cela n'explique rien à Totor et à Georges, qui le suivent sans comprendre, mais confiants tout de même.

La nuit est heureusement superbe, et la marche est plutôt agréable.

Enfin le moment vient où Georges, tendant la main, peut désigner à ses amis le clocher de l'église de la petite ville. Encore quelques minutes, et ils seront arrivés.

Mais alors Domino, après un coup d'œil rapide autour de lui, a l'air de se reconnaître. Du geste il fait signe à ses compagnons de le suivre, et, quittant la route qu'ils ont prise à la sortie de Wimbledon, il s'engage dans un sentier qui s'enfonce sur la droite à travers un petit bois.

Totor et Georges se gardent bien de le questionner. Ils savent que cela ne leur servirait à rien. Et ils marchent en silence, en file indienne, le nègre en avant, jusqu'au moment où des aboiements furieux les arrêtent enfin.

A deux mètres devant eux, barrant le sentier, un grand chien, race des mâtins policiers, se tient résolument campé sur ses quatre pattes et, dans une attitude menaçante, les empêche d'aller plus loin.

D'un coup d'œil, tout de suite, Totor croit se rendre compte de ce qui leur arrive. Tout à leurs pensées, à leurs projets d'avenir, à leur plan d'action, ils n'ont pas dû remarquer que le sentier se dédoublait à un kilomètre environ de la route; abandonnant la bonne voie, ils ont pris, sans s'en apercevoir, une direction mauvaise et suivi un chemin qui vient de les amener à une clairière dans laquelle est dressé une sorte de campement provisoire.

Des bateleurs ou des bohémiens sont installés là.

La venue de Totor, de Georges et de Domino, que le chien tient en arrêt, a tôt fait de mettre tout ce joli monde en émoi.

Tout d'abord, c'est une grande silhouette maigre, longue, mince, qui se montre, descend lentement les marches d'une roulotte et vient se placer à deux pas du chien.

Puis, d'une voiture voisine, surgissent, presque aussi vite, un petit homme tout rond et une fillette d'une douzaine d'années.

La grande silhouette maigre et le petit homme ont chacun à la main un solide gourdin.

Avec le chien entre eux, ils ne paraissent pas très rassurants.

Durant quelques secondes, que troublent seuls les aboiements furieux de la bête, les deux groupes demeurent à distance respectueuse l'un de l'autre et s'observent.

Instinctivement, dans la crainte d'une mauvaise affaire, Totor cherche le revolver qu'il a pris à Burgton. Mais il n'a pas le temps de le sortir de sa poche.

Doucement, de la main, Domino arrête le geste commencé et, rayonnant, le bras tendu dans la direction des trois inconnus :

« Ça, crie-t-il, pas bougir, vous autres, là-bas, ni sommes des amis! »

Puis, se tournant vers Georges et Totor un peu ahuris :

« Ça va bien, fait-il, vis êtes sauvés... Ji vous présente des camarades sir lesquels ti peux compter, M. Graam d'abord, la jolie Miss Édith et missié Fil d'Écosse, sans compter Master Black. »



« Où va-t-il, ainsi?... »

Les hôtes de la roulotte.

Cela dit, sans même se préoccuper du chien, qui d'ailleurs s'est tu tout à coup en entendant sa voix, il s'élance vers les trois personnages, les mains tendues. Une minute plus tard, Georges et Totor le voient revenir à eux suivi de deux inconnus et tenant dans ses bras la fillette, qui l'embrasse longuement en murmurant :

« Quel bonheur! Oh! monsieur Domino! monsieur Domino! »

Surpris tout d'abord, les deux fugitifs se remettent bien vite. Ils sont sauvés, leur a dit le bon nègre, ils ne demandent qu'à le croire et s'en réjouissent intérieurement. Et c'est souriants et heureux qu'ils peuvent examiner à l'aise les singuliers personnages que le nègre précède en tenant l'enfant dans ses énormes bras.

C'est d'abord un grand diable aussi haut que l'Hercule, noir lui-même, mais maigre, mince à n'en plus finir, avec une tête toute petite et parfaitement chauve, un long nez et des petits yeux bleus drôles, mais pétillants de malice.



« C'est moi, moi seul, je le jure. »

Les bras et les jambes sont démesurés, le buste tout petit.

Ce singulier personnage est vêtu d'un pantalon à carreaux bien trop court pour lui et d'une petite veste étroite dont les manches lui arrivent aux coudes. De modestes espadrilles cachent ses pieds immenses.

Son compagnon ne lui ressemble en rien. Bas sur pattes, gros, court et large, le cou dans les épaules, la face ronde, rougeaude et réjouie, la bouche bien fendue, le nez en l'air, la tignasse rousse, rude et bien fournie, il pourrait admirablement jouer près de son Don Quichotte d'ami le rôle de Sancho Pança.

Autant le premier semble calme et d'allure pondérée, autant le second paraît, lui, vif, pétillant et remuant.

Quant à la fillette que Domino tient dans ses bras, elle a douze à treize ans tout au plus. C'est une adorable blondinette fine, jolie, rieuse, toute de charme et de grâce, en dépit de la petite robe très simple, mais très propre, dont elle est vêtue.

A défaut de richesse et d'élégance, on devine chez ces trois personnages un véritable souci de la tenue et de la propreté.

En somme, l'examen que Georges et Totor leur font subir est plutôt à leur avantage. Cependant, les premières minutes passées, on s'explique, et, grâce au jeune garçon, qui parle couramment l'anglais, cette rencontre conclue au milieu de la nuit, pour singulière qu'elle soit, devient compréhensible.

Totor et Georges, conduits par Domino, viennent de tomber sur les dernières épaves du fameux cirque Columbus, auquel appartenait l'Hercule comme lutteur, cirque qui devait recevoir Totor en qualité de clown.

De toute la fameuse troupe laissée en plan par le directeur américain, il ne reste plus à l'heure actuelle que Mister Graam, le petit homme court qui tenait les emplois d'Auguste; Édith, sa fillette, délicieuse enfant de douze ans, et l'Écossais long et maigre, clown acrobate de son état et répondant au nom de Mister Mac Whispering, mais à qui Domino, pour rire et par commodité, a toujours donné le surnom de Missié Fil d'Écosse, surnom que l'autre semble d'ailleurs avoir accepté avec le plus beau flegme.

Joyeux, le brave nègre a tôt fait de présenter tout ce petit monde, dont il répond comme de lui-même. Il n'oublie même plus Mister Black, le chien

qui les a accueillis si bruyamment, animal superbe qui, paraît-il, est intelligent comme pas un.

« Ji savais, explique-t-il, que mes amis devaient si trouver encore à Kingston; alors quand ti as parlé, Missié Georges, de ti cacher, ji pensé tout de suite à M. Graam. »

Et longuement, le brave nègre développe le plan qui a germé dans son cerveau.

our dépister Burgton.

Ce plan est d'ailleurs d'une simplicité admirable.

Le hasard, qui a conduit les fugitifs près de Wimbledon, à quelques kilomètres à peine de Kingston où Domino savait que se trouvaient campés ses anciens camarades de cirque, en a encore facilité la réussite.

Présenter Georges et Totor, les faire agréer par Mister Graam et l'Écossais, ce qui leur permettra, cachés dans l'une des deux roulottes de ces braves gens, de gagner le port le plus proche, quoi de mieux combiné, en effet, et surtout de plus simple?

Reste à obtenir, il est vrai, l'approbation des propriétaires des roulottes; mais ce n'est pas ce qui inquiète le brave Domino, qui sait à qui il est venu s'adresser. De fait, les présentations terminées, il s'empresse de mettre Mister Graam et Missié Fil d'Écosse au courant de ce qu'il a imaginé et de ce qu'il attend d'eux.

Et c'est là encore un des traits particuliers du caractère de l'excellent garçon. Incapable de solliciter pour lui-même, il fait taire sa timidité quand il s'agit des autres.

C'est avec la plus grande attention que l'Anglais, la fillette et l'Écossais écoutent le récit détaillé que leur fait le nègre secondé par Georges, récit qui est loin de les laisser indifférents et froids.

Puis Georges explique ce qu'il désirerait faire, et tout de suite les deux hommes, sans la moindre hésitation, s'offrent à le seconder dans la mesure de leurs moyens.

Grâce à l'initiative heureuse du Sénégalais, grâce à l'appui de ces braves gens, Georges et Totor vont donc pouvoir gagner le port le plus prochain sans risquer d'être découverts.



Grâce à la société d'Édith Graam...

Qui pourrait, en effet, les chercher dans ce milieu un peu étrange de bateleurs et de saltimbanques?

Sur ce premier point les voilà donc tranquilles.

Reste à décider, à présent, comment ils pourront s'embarquer, le moment venu, puisqu'ils n'ont pas d'argent.

Là est, en effet, un problème assez ardu à résoudre.

Mais Master Graam juge que le moment n'est pas encore venu de s'occuper de cela.

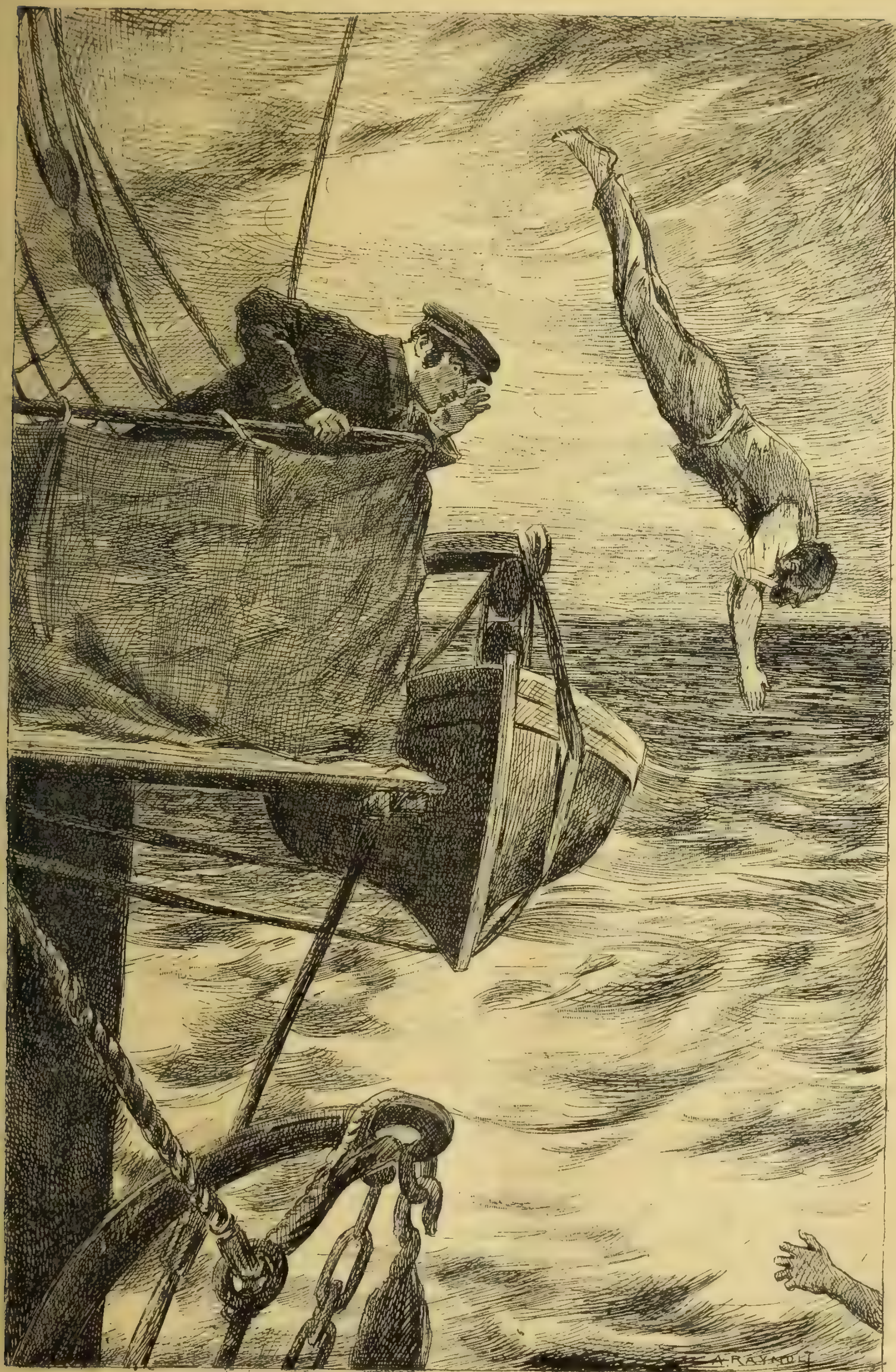
« Bah! remarque-t-il, ne vous tracassez pas encore à ce sujet, vous verrez plus tard. Chaque chose ne vient-elle pas en son temps? Nous avons tout le loisir d'y réfléchir et d'y aviser. Le principal pour le moment est de penser aux choses sérieuses; or, ce qu'il y a de sérieux pour vous, mon jeune ami, c'est de savoir comment va votre cher papa; le reste viendra à son moment. Dès demain donc, si vous m'en croyez, Master Whispering mon ami et Master Domino se rendront au télégraphe à la gare de Kingston et enverront à l'hacienda de monsieur votre père une dépêche demandant de ses nouvelles. Nous ferons adresser la réponse dans le port vers lequel nous allons nous diriger et que nous allons choisir ensemble...

— Mais, remarqua Georges ému, une dépêche pour le Mexique, cela coûte très cher, Monsieur Graam.

— Bah! bah! interrompt le brave homme, pas tant que vous le pensez, et puis il faut que vous soyez fixé, n'est-ce pas? C'est indispensable. Si votre papa est encore vivant, comme nous l'espérons tous, vous serez plus calme pour agir. Si le Ciel l'a rappelé à lui... alors...

— Alors, interrompt l'enfant, c'est moi, moi seul, je le jure, c'est moi qui, de ma main, châtierai les bandits. »

Et cela est dit d'un tel ton, avec une telle énergie, que tous ceux qui l'écoutent sentent bien qu'il ne se vante pas, et qu'en dépit de sa jeunesse, l'heure venue, Brown et Burgton auront à compter sérieusement avec lui.



« Deux hommes à la mer! »

CHAPITRE VIII

CŒURS GÉNÉREUX

La fée de la roulotte.

C'est à Liverpool que se fera, si possible, l'embarquement de Georges de Fenzac pour le Mexique. Si on le peut, Totor et Domino l'accompagneront, mais cela dépend de certains détails que Master Graam garde secrets.

En dépit du grand désir qu'ils ont tous d'arriver et d'agir, ce n'est cependant que quelques jours après les événements qui précèdent et que l'on connaît déjà, que la petite caravane parvient enfin au but de son voyage et que les deux roulottes s'arrêtent, après de nombreuses étapes, sur les bords de la Mersey, à un mille environ des docks et des magasins du port.

Bien que le père d'Édith se soit ingénié à diminuer, autant que cela lui était possible, la durée du parcours de Kingston à la grande cité maritime, les jours qui ont passé ont paru terriblement longs aux deux fugitifs, soigneusement cachés au fond de l'une des voitures, car Master Graam, par une prudence peut-être excessive, a tenu à ce que ses protégés ne se montrassent pas jusqu'au moment de leur embarquement.

Grâce à la société d'Édith Graam, qui a presque son âge, Georges a pu supporter moins péniblement que Totor cette réclusion forcée. Entre les deux enfants s'est presque tout de suite établi un courant qui les a poussés l'un vers l'autre.

Un fait important de leur existence les a d'ailleurs tout naturellement rapprochés.

Comme le garçonnet, la fillette n'a plus de mère.

Écuyère dans le cirque Columbus, Ellen Graam, victime d'une terrible chute de cheval, est morte alors que la petite Édith entrait dans sa dixième année.

Il y a donc deux ans déjà de cela.

Deux ans, c'est-à-dire l'époque à laquelle Georges perdait, lui aussi, la mère chérie qui avait bercé son enfance.

Ce sont là des souvenirs cruels, des minutes tragiques et graves qui se marquent ineffaçables, éternelles, dans des cerveaux d'enfant. Et d'avoir eu cette même peine, ce même grand chagrin, presque au même moment, cela a poussé Georges et Édith l'un vers l'autre.

A se voir chaque jour, presque à chaque heure, ils se sont ensuite mieux connus et se sont appréciés. Si le caractère énergique, franc et loyal du garçonnet a plu tout de suite à la fillette, la nature douce, bonne et aimante de celle-ci a produit sur celui-là une impression très vive.

Lorsque la petite caravane arrive au but de son voyage, une amitié sincère,

inaltérable et profonde unit les deux enfants. Et c'est grâce à cette amitié nouvelle et douce que Georges a pu vivre, sans se plaindre, ses longues heures d'emprisonnement; c'est grâce à elle qu'il n'a pas désespéré vingt fois en pensant à ce père qu'il ne reverrait peut-être jamais.

Par contre, Totor, lui, a réellement souffert de sa captivité forcée, et il n'a pu s'empêcher de trouver le temps abominablement long.

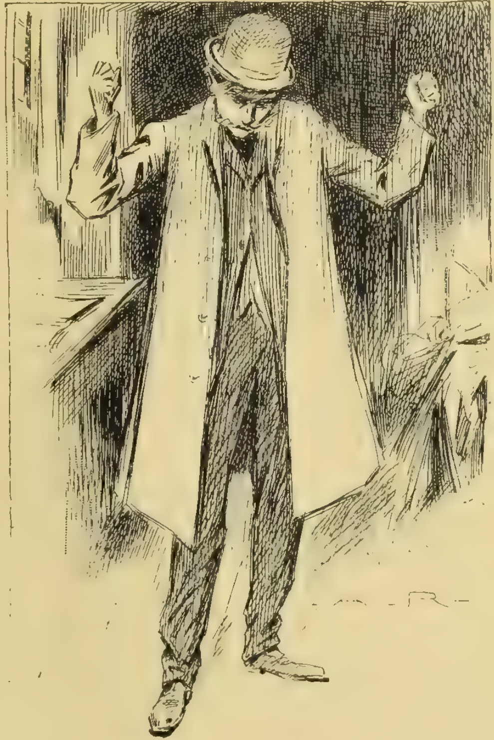
Il a même fallu toute la solide volonté du père d'Édith pour qu'il ne sortît pas de sa cachette et ne s'aventurât pas imprudemment sur les routes.

Mais M. Graam a été intraitable sur ce chapitre-là.

« En vous accueillant avec nous, a-t-il expliqué, je me suis, en quelque sorte, donné charge d'âmes. Je suis responsable de votre sûreté. Les deux coquins qui ont toutes les raisons possibles de vous en vouloir n'ont pas dû se faire faute de lancer sur vos traces quelque fin limier. Nous ne nous croyons pas épiés, et nous le sommes peut-être plus que nous ne le pensons. Vos signalements ont été sûrement donnés; si l'on vous aperçoit, vous êtes repris. Dans le cas contraire, on attend, on doute, on hésite, et nous gagnons du temps. »

En somme, l'excellent homme raisonne avec une justesse admirable.

Ce raisonnement, pour convaincant qu'il soit, n'a cependant pas empêché le Parisien de passer la majeure partie de son temps à rager.



Le Parisien a passé la majeure partie de son temps à rager.

La seule chose qui l'a consolé, c'est la pensée que l'on se dirigeait vers un port de mer, et que dans quelques jours il voguerait vers l'Amérique, le pays de ses rêves. Aussi, adroite et fine, Édith n'a-t-elle jamais perdu l'occasion de mettre la conversation sur ce sujet, lorsqu'elle voyait le Parisien s'emporter en quelque vilain accès de mauvaise humeur.

Ah! les longues causeries sur le nouveau monde, les admirables récits de chasses, de courses et d'aventures qui se sont entendus dans la roulotte de *Missié Fil d'Écosse,* comme Totor lui-même a pris l'habitude, avec Domino, d'appeler le long Écossais, dont le calme et le flegme tranchent si curieusement avec la nature de gavroche vive et emballée du Parisien!

Et c'est ainsi, s'arrêtant chaque soir dans les bourgs, les villages ou les villes afin de donner une petite représentation, dont le Parisien et le garçonnet sont les seuls à ne pas être les acteurs, que l'on est enfin arrivé à Liverpool, but tant attendu par les membres de la petite caravane.

Mais là, vraiment, en dépit de tous les raisonnements possibles, Totor n'y tient plus.

Un port de mer, des navires, des docks, des bassins, pensez donc! C'est là, en vérité, trop de tentations pour un esprit aventureux et un peu exalté comme le sien. Rester enfermé, bouclé au fond d'une roulotte, en un semblable moment est vraiment au-dessus de ses forces.

Au télégraphe.

D'ailleurs, en dépit des promesses de M. Graam, l'embarquement projeté ne semble pas près de se faire aussitôt qu'on le souhaiterait. Le père d'Édith espère bien trouver quelque moyen de l'avancer le plus possible, mais il ne peut dire exactement le jour où cela se produira, et pour cause.

L'excellent homme craint en effet de n'avoir pas la somme nécessaire pour payer le passage de six personnes et de son petit matériel, car l'Écossais et lui ont décidé d'un commun accord, dans ces derniers jours, et sans en parler à leurs protégés, de les suivre sur le nouveau continent.

Gens de tête, ils se doutent, en effet, que c'est là-bas surtout que les deux bandits, n'ayant pu éviter l'embarquement de l'enfant, mettront tout en œuvre pour l'empêcher d'atteindre l'hacienda paternelle.

C'est donc là-bas surtout qu'ils auront à le soutenir, à l'aider et à le défendre s'il le faut, et c'est pourquoi ils se sont résolus à le suivre.

S'ils n'en ont parlé à personne, c'est uniquement dans la crainte de ne pouvoir mener à bien leur projet.

Les représentations données en cours de route leur ont bien permis de faire quelques petites économies, mais ces économies sont très faibles et certainement insuffisantes pour retenir des places même en dernière classe, sur un vapeur se rendant au Mexique.

Et pourtant il faudrait, car le temps passe, hâter le plus possible le départ du garçonnet pour l'Amérique.

Ignorant des préoccupations graves des deux amis, Totor, lui, ne voit qu'une chose : c'est que l'embarquement ne se fera certainement pas avant quelques jours; or il ne veut pas rester enfermé plus longtemps.

Heureusement pour le remuant garçon, Georges, lui aussi, sollicite du prudent Graam l'autorisation de se rendre en ville.

C'est en effet au poste central télégraphique de Liverpool qu'il compte trouver la réponse à la dépêche que Domino et *Missié Fil d'Écosse* ont envoyée, en son nom, de la gare de Kingston, le lendemain de leur fuite; or il veut être le premier, et cela se comprend, à la recevoir, à la lire.

Devant l'insistance de ses deux protégés et devant l'importance de la démarche à faire au télégraphe, M. Graam se voit donc contraint de céder.

Mais, la prudence la plus sévère dominant tous ses actes, il décide que Totor et Georges n'iront en ville que soigneusement camouflés et grimés par ses soins.

Le garçonnet est donc transformé en petit bossu aux cheveux filasse, à figure maladive.

Pour Totor, il voit sa carrure s'élargir, sa peau se bronzer et son visage s'agrémenter d'une barbiche de loup de mer, ce qui lui donne l'allure d'un vieux matelot anglais retour des colonies et fraîchement débarqué à Liverpool.

Ainsi transformés, l'enfant et le Parisien peuvent espérer passer inaperçus aux yeux de ceux qui, par hasard, les épieraient sans qu'ils le sachent.

Inutile de dire la joie éprouvée par le Parisien à se voir enfin libre de déambuler à travers les rues de la cité maritime.

Vraiment il faut qu'il se contienne pour ne pas sauter et courir, depuis de si longs jours que la chose ne lui est arrivée.

L'importance de la démarche qu'ils vont faire peut seule le calmer et lui permettre de garder son sang-froid.

Le moment n'est pas, il le sait, à la joie et au plaisir. Ils ne savent pas encore s'ils trouveront la réponse désirée, et surtout quelle sera cette réponse.

Tant qu'ils ne seront pas fixés sur le sort de Pierre de Fenzac, ils ne peuvent être heureux, ils n'en ont pas le droit.

La dépêche que l'enfant trouve, comme il l'espérait, au bureau télégraphique, au nom de M. Graam, dont Totor a tous les papiers, ne comporte que peu de détails, mais ce qu'elle dit rend cependant à Georges un peu de calme et de bonheur.



Ainsi transformés, l'enfant et le Parisien...

Son père, bien que toujours alité, est encore de ce monde. Les médecins ne peuvent, il est vrai, se prononcer définitivement sur son état, mais enfin, puisqu'il vit toujours, c'est déjà pour le garçonnet une consolation profonde, immense.

Et c'est plus gais qu'ils ne sont partis que le Parisien et l'enfant rejoignent leurs compagnons, qui accueillent avec joie la bonne nouvelle.

« Il s'en tirera, monsieur Georges, affirme le bon Graam, en serrant vigoureusement les mains de son petit ami, qu'Édith embrasse avec effusion ; il

s'en tirera, et vous le trouverez, à votre arrivée là-bas, debout, solide et vaillant! »

Son arrivée là-bas?

Depuis qu'il a reçu et lu la dépêche, l'enfant ne songe plus qu'à cela. Mais, ignorant les intentions de ceux qui les ont aidés et recueillis, il n'ose les questionner.

Certes il sait que M. Graam songe beaucoup à ce voyage, à cet embarquement; mais quand cela se produira-t-il?

C'est ce qu'il se demande tout bas sans pouvoir y répondre.

Où l'on trouve un bateau.

Grande est donc sa surprise et celle de Totor lorsque le soir, au repas, le père d'Édith annonce brusquement, au moment où la fillette sert le thé, que les membres de la petite caravane, au grand complet, prendront passage, dans vingt-quatre heures au plus tard, sur un joli bâtiment qui conduira tout le monde au Mexique.

La foudre tombant au milieu d'un banquet ne produirait pas plus d'effet que cette nouvelle, annoncée d'une voix tranquille et d'un ton posé, entre deux bouffées de pipe.

Tout d'abord, c'est de la stupeur chez presque tous.

Georges et Totor debout ne peuvent en croire leurs oreilles.

« Dans vingt-quatre heures?... Est-ce possible?... C'est sérieux?... Expliquez, vite! vite! » disent-ils.

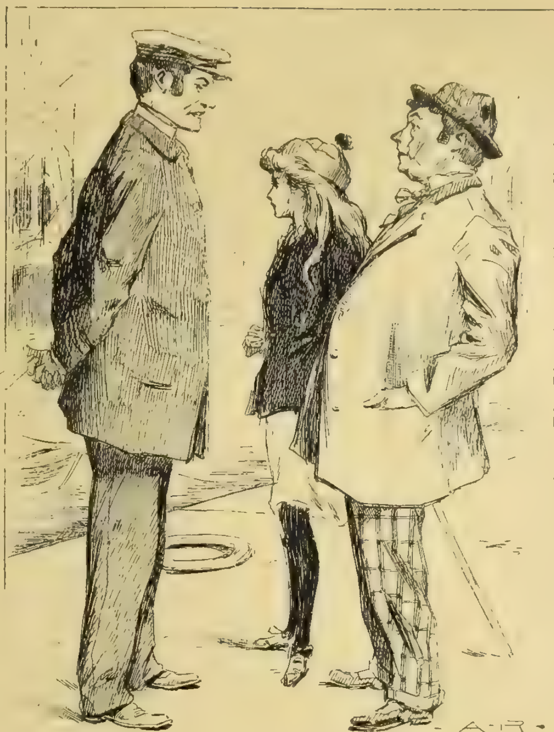
Les explications demandées, le bon Graam les donne sans se faire prier, le regard brillant, le visage radieux, pendant qu'Édith, l'Écossais et le brave Domino, qui se trouvent dans la confidence, approuvent de la tête en souriant.

C'est d'ailleurs fort simple, ainsi que la plupart des choses que seconde le hasard.

Pendant que Totor et l'enfant se rendaient au poste télégraphique, Graam et la fillette se sont dirigés, eux, vers les bureaux de diverses compagnies maritimes, dans l'intention de s'informer des prochains vapeurs en partance pour le Mexique et des prix de la traversée. C'est en revenant, munis de ces renseignements et légèrement déçus, les prix étant terriblement élevés, que M. Graam fit la rencontre tout à fait imprévue de l'un de ses meilleurs amis, excellent homme répondant au nom de Jonathan Park, commandant à bord du trois-mâts goélette *Missouri*, et qui, en apprenant que Graam voulait s'embarquer pour l'Amérique, s'offrit spontanément de le conduire, lui, les siens et leur bagage, moyennant un prix notablement inférieur à celui qu'on demandait pour le transport à bord d'un vapeur.

« Certes, explique le père d'Édith, nous mettrons plus de temps qu'un steamer, et encore ce n'est pas très sûr que les vents seront pour nous, m'a dit Park; mais qu'importe un retard de deux ou trois jours, pourvu que nous soyons tout à fait chez nous, et c'est ce qui nous arrivera à bord du *Missouri*. Uniques passagers, nous ferons une véritable traversée de touristes. Mon ami est le

propriétaire de son bâtiment, il n'a pas d'armateurs à qui demander avis, et je crois que nous ne nous plaindrons ni les uns ni les autres d'avoir traité avec lui. D'un autre côté, nous devons tenir compte d'un point important, c'est que Jonathan Park m'a promis d'appareiller dans cinquante-six heures au plus tard ; or, d'après mes renseignements, il ne partira de vapeur pour le Mexique que dans sept jours ; nous arriverons donc là-bas avec fort peu de retard, si nous avons bon vent. Park m'a juré que son bâtiment est superbe, avec un équipage de choix. Je ne pouvais hésiter... Vous m'en blâmerez peut-être, mais j'ai accepté... Voilà. A vous de dire ce que vous en pensez.



L'un de ses meilleurs amis.

— Mais, murmure Georges, que la joie étrangle un peu... le prix du passage, monsieur Graam? En dépit de la réduction que vous a faite votre ami, il doit être encore fort élevé ?

— Non, riposte le père d'Édith, en clignant de l'œil du côté de l'Écossais qui hoche la tête. Une bouchée de pain, n'est-ce pas, Mac ?... Ne vous inquiétez pas, Park nous fait positivement l'aumône... J'en suis presque honteux, ma parole, oui, vraiment honteux.

— Alors, dit Totor, puisque vous venez avec nous, d'après ce que je vois, ce dont nous ne nous plaignons fichtre pas, nous emmenons les roulottes ?

— Les roulottes ? fait Graam un peu gêné en baissant les yeux et en secouant la cendre de sa pipe sur l'ongle de son pouce, non, les roulottes, nous ne pouvons pas les emmener, il n'y aurait pas de place pour elles à bord. »

Sachant combien l'Anglais et l'Écossais aiment ces maisons roulantes dans lesquelles ils ont vécu des années, où ils ont souffert, où ils ont aimé, Totor et Georges restent un moment surpris et se regardent.

« Alors, questionne le garçonnet après un court silence, vous les laissez ici, à Liverpool ? »

e prix du passage!

Graam toussote une fois ou deux, comme si quelque chose de gênant lui obstruait la gorge, puis :

« Oui, fait-il, nous les laissons... il le faut... trop encombrantes... Alors, Mac et moi nous avons décidé de les mettre en garde... oui, en garde... pour quelques mois, avec le chien, le bon Black... Mais au retour... n'est-ce pas ?... Alors... voilà... voilà... »

Émus, Georges et Totor comprennent et se regardent en silence.

« Monsieur Graam, fait le garçonnet, dont la voix tremble, monsieur Graam, monsieur Whispering, vous les avez vendues ?... »

Et comme Graam esquisse un faible geste de protestation, l'enfant insiste :

« Vous les avez vendues... vous avez vendu Black, vendu vos roulottes !... Oh ! monsieur Graam, monsieur Whispering !... »

Mais l'Anglais ne le laisse pas achever.

Brusquement il va à lui, le prend dans ses bras et, ses gros yeux brouillés de larmes :

« Il fallait que tu sois avant eux là-bas, garçon, dit-il, et tu y seras. Ah ! c'est un peu dur, vois-tu, mais les recettes n'ont pas donné ce que nous espérions ; alors, Mac et moi avons décidé cela avec Édith... C'est fait, et maintenant, *by Jove!* nous ne le regretterons pas, si cela peut te permettre et de revoir ton père et de punir deux gredins. Là-dessus, embrasse Édith, embrasse *Missié Fil d'Écosse*, embrasse-moi, et trêve au sentiment, montrons que nous sommes des hommes. Nous avons des paquets et des colis à faire ; à la besogne, car nous devons être à bord demain avant midi ; c'est convenu avec Park. »

Inutile de dire avec quelle sincérité et quelle émotion Georges obéit et serre sur sa poitrine ces amis qui, simplement, sans phrases, se sacrifient pour lui. Puis, les premières minutes d'effusion passées, chacun se met courageusement à l'ouvrage.

Et l'on y met tant d'ardeur que le lendemain, à l'heure convenue, tous les colis sont prêts.

Une heure plus tard, ils montent tous à bord du *Missouri*, sur le pont duquel les attend M. Jonathan Park en personne, bonhomme sec et nerveux, à la parole et aux gestes brefs, mais que l'on devine vite très bon sous des dehors bourrus.

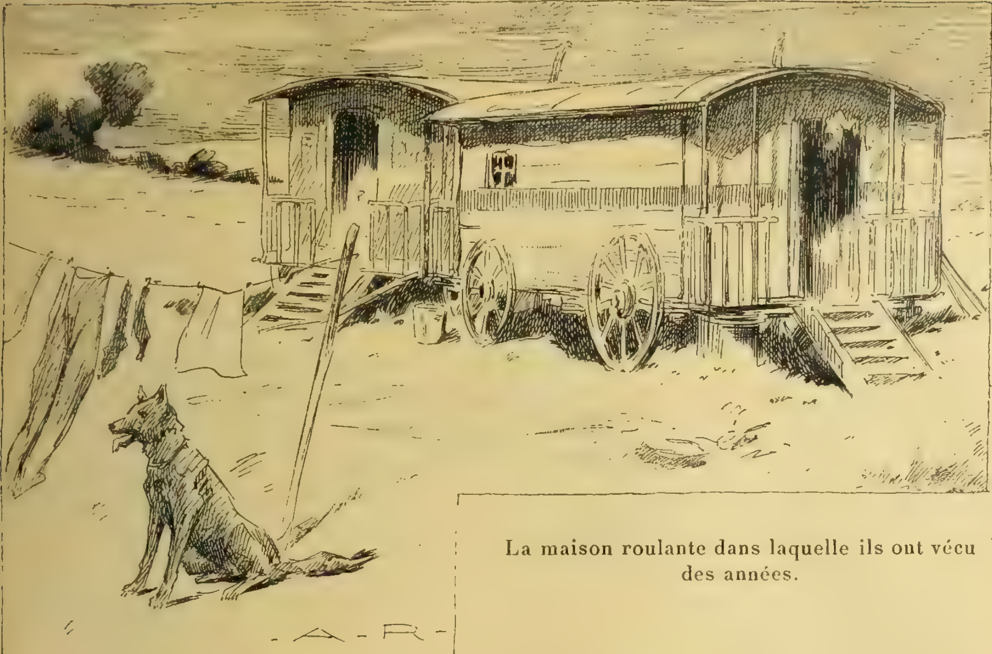
A la vérité, son bâtiment n'est pas aussi superbe qu'il l'a affirmé à M. Graam.

C'est un vieux voilier qui dut faire autrefois office de baleinier dans les mers arctiques. Les flancs sont larges, l'avant peu effilé. Ce n'est certes pas un marcheur remarquable.

N'importe, tel qu'il est, il fait encore l'admiration de Totor et de ses compagnons.

L'installation se fait rapidement. Elle est d'ailleurs des plus simples.

Tout le monde couchera dans des hamacs, dans une sorte de grande chambre à laquelle on parvient par une échelle droite et raide de huit à dix marches et située sous le gaillard d'arrière. Seule Édith aura une couchette dans une toute petite cabine qui se trouve à l'arrière également.



La maison roulante dans laquelle ils ont vécu des années.

Cela sent bien un peu trop le goudron et la salaison, mais nul ne songe à récriminer. Totor trouve même que ces senteurs sont exquises.

L'équipage, composé d'une vingtaine d'hommes, semble dévoué et fidèle à son capitaine. En somme, la traversée, si elle manque un peu de confortable, ne sera certainement pas désagréable.

Comme pour plaire à ses passagers, M. Jonathan hâte si bien son chargement qu'il donne le signal du départ vingt-deux heures avant le moment fixé par lui pour l'appareillage. C'est donc vingt-deux heures de gagnées encore pour les fugitifs, et ils en sont ravis.

Inutile de dire avec quelle émotion, le moment venu, ils voient le bâtiment quitter lentement les quais de la Mersey et s'éloigner de la ville.

Que de pensées diverses agitent alors leurs cerveaux!

Pour Graam, Édith et l'Écossais, c'est tout bas, peut-être, le regret de ce qu'ils abandonnent. Pour Domino et Totor, c'est le départ vers l'inconnu tant désiré, vers les aventures. Pour Georges, c'est l'espoir de revoir son père vivant encore et vaillant.

Et pour tous, c'est le désir absolu d'arriver au Mexique avant Burgton et Brown, avant les deux coquins qui n'ont pas pu entraver leur départ.

CHAPITRE IX

DEUX INCIDENTS A BORD

Marins manqués!

Sous sa voilure convenablement établie, le voilier n'a pas été long à gagner le large. Bientôt même, poussé par un joli vent de nord-est, il abandonne la mer d'Irlande, franchit le canal Saint-Georges et pénètre dans l'Océan.

Bien que n'ayant fait que les traversées d'Angleterre et d'Algérie, le Parisien et le nègre supportent admirablement la mer.

Georges, l'Écossais et M. Graam, qui ont déjà franchi de longs parcours en mer et sont par conséquent indifférents au roulis et au tangage, se comportent aussi convenablement que de vieux loups de mer.

Seule Édith, qui n'a jamais navigué, est un peu souffrante et doit rester dans sa petite cabine, où tous ses amis viennent tour à tour lui tenir compagnie et bavarder avec elle.

Bien que la mer soit un peu forte, ce malaise ne se prolonge pourtant pas plus de deux jours, et, ce temps écoulé, la fillette peut commencer à faire sur le pont, au bras de Georges et de son père, de petites promenades qui se prolongeront certainement par la suite.

Tous, d'ailleurs, sont enchantés, et, après les inquiétudes, les impatiences et les émotions des journées qui précédèrent leur embarquement, c'est comme une vie nouvelle qui s'ouvre pour eux.

Totor, lui, renaît positivement et ne paraît pas avoir assez de tous ses poumons pour aspirer largement l'air pur et vivifiant de la mer.

En outre, bon garçon et très liant, il n'est pas long à devenir intime avec tout l'équipage, dont quelques hommes baragouinent un peu de français.

Adroit, leste, rompu à tous les sports, insouciant du danger, il est partout où il peut donner un coup de main, sur le pont, dans la mâture, dans la cale. Il a été jusqu'à installer son hamac dans le poste même de l'équipage, sous le gaillard d'avant, pour être plus près de ceux qu'il aime et qu'il envie.

« J'aurais dû être marin, répète-t-il à tout propos; quel métier! Mais c'est le rêve, ça, c'est le rêve. »

Il est vrai qu'il en a dit autant de tous les états qu'il a entrepris tour à tour.

Georges, de son côté, ne reste pas non plus inactif.

Comme le Parisien, mais avec plus de fond, moins d'emballement, il aime aussi passionnément la mer et tout ce qui s'y rapporte.

Comme Totor, au grand effroi d'ailleurs de sa petite compagne Édith, il adore grimper dans la mâture, se glisser à bout de vergues, courir sur les marchepieds, se risquer sur les bout-dehors, escalader les haubans.

Et pendant que la fillette le regarde faire avec de grands yeux craintifs, il n'hésite pas à suivre le Parisien pour donner un coup de main à la manœuvre.

Domino et l'Écossais, eux, se sont liés avec le cuisinier du bord, un garçon calme et un peu naïf, nommé John Pitt, qui les a pris en amitié et en a fait en quelque sorte ses seconds.

Gaiement, de bon cœur, afin de ne pas demeurer inactifs, ils l'aident, épluchent les légumes, nettoient, récurent, astiquent.

Jamais, bien certainement, la cuisine du voilier n'a eu, avant leur venue, un aspect aussi engageant et aussi coquet.



Ses amis viennent lui tenir compagnie.

Entre temps, ils apprennent en outre à recoudre les voiles et à faire différents travaux du bord.

Chacun est ainsi occupé, et le temps promet de ne pas paraître trop long.

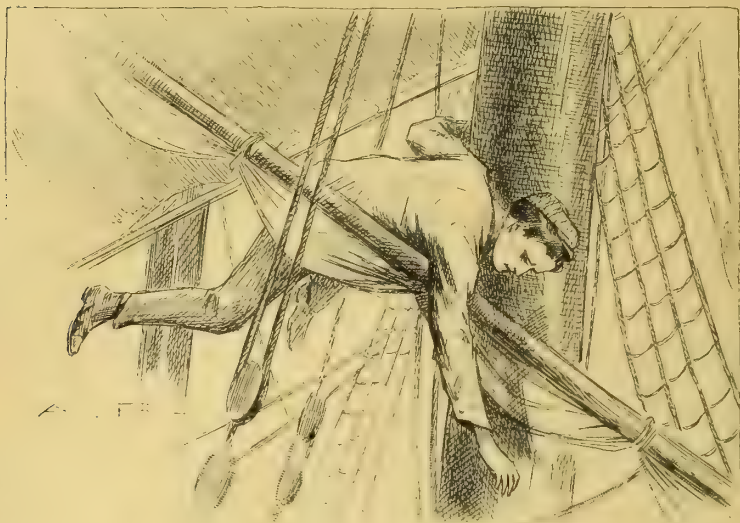
Seul, M. Graam, que sa rondeur empêche de se livrer à d'acrobatiques exercices, reste, en compagnie de sa fille, à lire ou à écrire, car il y a une bibliothèque sur le *Missouri*. Les volumes n'y sont certes pas nombreux, mais tels quels ils permettent de passer encore quelques bons moments.

En somme, la traversée s'annonce comme devant être agréable.

En dépit de sa vieillesse, le voilier que commande Jonathan Park, marin habile et connaissant merveilleusement son métier, se comporte admirablement à la lame.

Le temps est d'ailleurs assez bon, et un vent de nord-nord-est favorise la marche.

Le capitaine affirme même que s'il se continue et se maintient de la sorte, ils pourront peut-être gagner encore une journée ou deux sur le parcours entier.



Il adore grimper dans la mâture.

Cette nouvelle, on le comprend, est accueillie par tous avec une joie profonde.

Georges surtout en est ravi.

Chaque heure gagnée peut, en effet, lui permettre de parvenir au Mexique assez tôt pour revoir son père vivant.

Il ne pense plus qu'à cela. C'est toute son idée.

C'est à peine si, de temps à autre, le soir, assis à l'arrière avec Édith Graam, il lui arrive de prononcer, par hasard, le nom de son oncle Harris.

L'image de ce dernier, le souvenir de sa criminelle tentative, n'occupent plus en son esprit qu'une place infime.

Les traits chéris de celui qu'il n'a pas vu depuis deux longues années, la pensée de l'être adoré, priment tout chez lui.

« Ah! le revoir, Édith, dit-il à la fillette, le retrouver vivant encore; il me semble, vois-tu, que si une telle joie m'était permise, il reviendrait vite à la vie et que ma présence près de lui le sauverait. »

Sérieuse, sa petite compagne l'approuve.

« Espérez, monsieur Georges, lui répond-elle. Il faut toujours espérer. Qui sait si le Ciel ne fera pas un miracle? »

Et la conversation, jusqu'à l'heure du repos, se poursuit ainsi, presque chaque soir, à parler de l'absent vers lequel, toutes ses voiles dehors, les porte le voilier.

Et la traversée se continue de la sorte jusque par le travers des Açores.

Deux hommes à la mer!

Mais là, le temps, qui était resté relativement beau, change tout à coup.

Le vent fraîchit, les lames deviennent plus fortes, faisant présager quelque grain très prochain.

De fait, quelques heures après que le *Missouri* a perdu de vue les îles portugaises, la tempête éclate, d'abord faible, puis augmentant de force de minute en minute.

C'est alors que se révèlent les admirables qualités du vieux bâtiment, qui, certainement, en a vu bien d'autres.

Dans la main de Jonathan Park, il se conduit merveilleusement et semble se jouer des lames qui l'assaillent et l'attaquent de toutes parts.

Cela dure quatre jours, quatre jours durant lesquels Totor, Domino, l'Écossais et même Georges donnent à l'équipage un sérieux coup de main.

D'ailleurs, à part M. Graam et Édith, tout le monde se montre à bord à la hauteur de la situation.

Mr. John Pitt, lui-même, qui, en sa qualité de maître coq, ne peut prétendre être un matelot fini, se montre intelligent et même connaisseur pour certaines manœuvres.

Malheureusement pour lui, sa bonne volonté vaut mieux que son adresse, car, vers la fin de la quatrième journée et alors que l'ouragan a déjà considérablement diminué, il lui arrrive un accident en voulant aider à serrer une voile.

Perché à bout de vergue à côté de Totor, il perd brusquement l'équilibre et tombe.

Un hasard heureux lui permet, dans sa chute, de rencontrer les galhaubans de bâbord, sur lesquels il rebondit pour aller piquer une tête dans la mer à trois mètres de là.

Sans cet incident il se broyait certainement sur le pont du voilier.

L'événement a été si brusque, si inattendu, que peu de personnes à bord s'en sont aperçues sur le moment.

Pourtant Jonathan Park, qui a l'œil à tout, l'a vu, lui, immédiatement.

Et le cri tragique et bien connu des marins s'échappe aussitôt de ses lèvres :

« Un homme à la mer ! »

Suivi presque aussitôt d'un nouvel appel tombé de la mâture :

« Deux hommes à la mer ! »

De fait Totor, qui se trouvait près du maître coq et qui, le premier, par conséquent, l'a vu dégringoler, n'a pas hésité à le suivre.

Excellent nageur, plongeur émérite, dans la crainte que le cuisinier ne possédât pas les mêmes connaissances que lui, il s'est élancé à sa suite.

Bien lui en a pris, en somme, car Mr. Pitt ne paraît pas d'une force très grande en natation.



Il barbote !...

Visiblement il barbote et ne saurait se tenir à la surface plus de quatre à cinq minutes, si on ne le secondait.

L'intervention du Parisien ne lui est donc pas inutile, au contraire.

La mer encore grosse n'a plus heureusement sa force des jours précédents, et c'est pour les deux hommes une chance véritable.

Par gros temps, en effet, ils eussent été perdus tous les deux; jamais Jonathan Park ne se serait résolu à mettre un canot à l'eau et à risquer six existences nouvelles pour essayer d'en sauver deux.

Certes les lames sont encore fortes, mais elles ont visiblement perdu de leur brutalité, de leur violence.

Ce sont des vagues longues, molles, qui ne peuvent gêner un nageur de la trempe du Parisien.

Se soutenant d'une main à l'épaule de Totor, le maître coq se fatigue moins et peut nager tant bien que mal d'un bras, tandis que le Français, par brassées régulières, fend le flot en une coupe savante.

Au loin d'ailleurs ils peuvent apercevoir le *Missouri* évoluant lentement pour revenir vers eux, tandis qu'une embarcation, détachée du bord, vient dans leur direction sous l'impulsion de six avirons maniés vigoureusement.

Qu'ils se maintiennent à flot durant quelques minutes encore, — et ils s'y maintiendront certainement, — et ils sont sauvés.

De fait, trente minutes plus tard ils se retrouvent à bord au milieu des vivats et des acclamations de tous.

Des grogs bouillants les remettent complètement d'aplomb.

C'est Domino et Missié Fil d'Écosse qui se sont chargés de les confectionner, et l'on doit dire que le tafia a été employé par eux sans la moindre parcimonie.

Il y aurait presque là de quoi ressusciter un mort.

Cet incident, qui s'est heureusement terminé à la satisfaction générale, fait naturellement du maître coq John Pitt et du Parisien les meilleurs amis du monde et augmente encore, si possible, la popularité déjà grande du Français.

Et les passagers du *Missouri* pourraient se féliciter de cet incident et de la fin de l'ouragan qui leur permet de croire à une continuation désormais paisible de leur navigation, si un nouvel événement plus grave, pour eux surtout, ne venait, deux jours à peine après l'accident du cuisinier, troubler tout à coup leur quiétude.

Coup sur coup!

Cela se produit le soir, alors qu'ils sont tous à cent lieues de s'attendre à un fait aussi mystérieux et aussi étrange.

En regagnant sa petite cabine, accompagnée par Georges, la fillette n'est pas peu surprise de trouver sur sa couchette une lettre à son nom.

Tout d'abord cela l'amuse, et elle pense tout de suite, avec le jeune garçon, que c'est là quelque joyeuse plaisanterie de Totor.

Mais comme le Parisien les joint précisément à cet instant et affirme n'être l'auteur d'aucune farce de ce genre, la fillette s'étonne davantage.

Sur le conseil de ses deux compagnons elle prend l'enveloppe, l'ouvre et en sort un feuillet quadrillé qu'on a dû certainement détacher de quelque carnet.

Sur ce feuillet il n'y a que quelques lignes de tracées, quelques lignes d'une écriture droite, évidemment contrefaite.

Curieuse, la fillette les parcourt du regard.

Mais elle n'a pas achevé sa lecture que Georges et Totor la voient soudain pâlir.

Que se passe-t-il donc ? Quels mots sont écrits là qui peuvent la troubler à ce point ?

« Édith, questionne Georges, qu'as-tu ? »

Aussi vite l'enfant leur tend le papier, sur lequel, stupéfaits, bouleversés, le garçonnet et le Français lisent ce qui suit :

« Miss Édith Graam, veuillez prévenir M. Georges de Fenzac et son ami Totor que, le jour même de l'appareillage du *Missouri*, M. Brown et son *alter ego* Burgton ont été avertis télégraphiquement du moment de votre embarquement et du lieu où abordera le *Missouri* au Mexique. C'est un ami qui vous prévient. »



La fillette trouve une lettre à son nom.

Leur lecture achevée, le garçonnet et le Parisien se regardent sans pouvoir prononcer une parole, tant est grande leur stupeur.

La nouvelle qu'on leur communique a son importance, car elle leur apprend brusquement que l'on a retrouvé leurs traces et qu'ils étaient suivis, épiés, découverts, alors qu'ils se croyaient si bien cachés. De plus, cela leur donne à penser que les deux bandits, sachant où ils vont débarquer, vont les poursuivre et tenter l'impossible pour les arrêter en chemin ou pour les devancer à l'hacienda de Pierre de Fenzac. Ce sont là des faits graves, on en conviendra.

Mais ce qui surprend surtout Georges et le Français, c'est la façon particulièrement mystérieuse avec laquelle leur sont donnés ces renseignements importants.

D'où viennent-ils ? Qui a fait cela ?

Il y a donc à bord quelqu'un au courant des recherches dont ils ont été l'objet, quelqu'un qui connaît Harris Brown et William Burgton ?

Mais qui cela peut-il être ?

Tous les hommes de l'équipage leur sont connus à un degré égal. Aucun de ces braves gens ne leur paraît avoir quelque chose de particulier.

Et comme tous se creusent inutilement la tête, cherchent et ne trouvent rien, Domino fait l'observation suivante, qui lui semble logique :

« Pourquoi chercher plis longtemps? Si li prévenir, c'est que li est un ami; alors, bono, plis besoin se creuser la cervelle. »

Certes, cette réflexion ne manque pas d'une certaine justesse; mais Totor, lui, pense autrement que le nègre et voit les choses sous un angle moins riant et moins rassurant.

« Un ami, soit, réplique-t-il, mais il ne l'a peut-être pas toujours été! Pour une raison qui nous est inconnue, il nous prévient, mais c'est peut-être le seul avis qu'il nous donnera, et nous restons toujours sous sa surveillance... Non, non, parce que nous ne trouvons pas aujourd'hui, rien ne nous dit que nous ne trouverons pas demain; c'est à nous de chercher. Cherchons. Si nous dénichons l'homme, sa découverte nous renseignera peut-être sur des points plus intéressants. Cherchons, croyez-moi. Pour ma part, je n'y manquerai pas. »

Tous l'approuvent, bien entendu. Mais ils ont beau ruser, épier, questionner adroitement, ils ne trouvent personne.

Totor a d'abord soupçonné master John Pitt, le maître coq.

En somme, il lui a sauvé la vie, et pour l'en remercier celui-ci a fort bien pu, s'il est l'homme caché, leur adresser ce mystérieux avis.

La naïveté du personnage et sa placidité ont tôt fait de prouver au Parisien qu'il fait fausse route de ce côté.

Il cherche donc ailleurs. Mais il a beau faire, dans les jours qui suivent, de même, d'ailleurs, que ses compagnons, il ne découvre rien, absolument rien.

Et pourtant le complaisant inconnu existe, c'est indéniable.

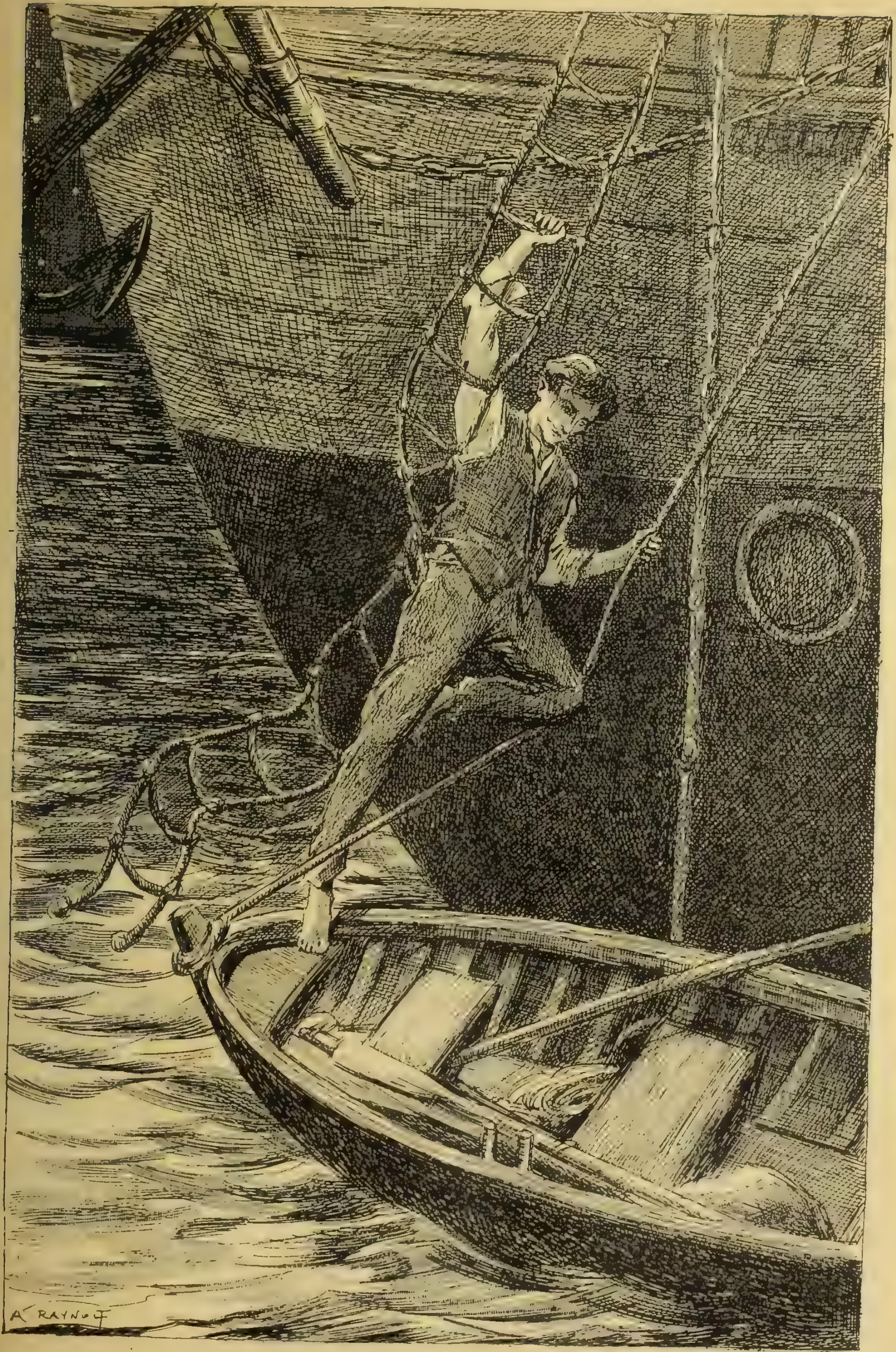
Il existe même si bien, que, quarante-huit heures à peine après cet incident, M. Graam trouve à son tour dans son hamac, au moment de se coucher, un nouveau papier rédigé en ces termes :

« A mon avis, vous devriez modifier le lieu de votre débarquement. Brown et Burgton, embarqués à votre poursuite, arriveront à Vera-Cruz avant vous. Un ami. »

Pour le coup, cela touche au fantastique, et Totor en prend une véritable crise de rage. Il a beau se dire que celui qui les avertit, même s'il a été contre eux autrefois, est en train de devenir leur allié, s'il ne l'est déjà secrètement, cela ne le calme pas.

« S'il est avec nous, s'il est notre ami, qu'il se montre, gronde-t-il, qu'il se montre! Car, je le jure, je l'étrangle de mes propres mains le jour où je le découvrirai. »

Menace vaine d'ailleurs, car ces imprécations, que l'inconnu ne soupçonne et n'entend certainement pas, ne le font pas se montrer à ceux que sa présence secrète sur le navire rassure et inquiète tout à la fois.



Totor, penché sur l'échelle, attire le canot contre le bord.

CHAPITRE X

RECHERCHES INUTILES

Quelqu'un est là!

Par contre, le second avis adressé directement à Mr. Graam ne laisse pas que de plonger les passagers du *Missouri* dans un profond embarras.

Comment, en effet, demander au commandant Park de modifier la route de son voilier et de les débarquer dans un autre port que Vera-Cruz, si on ne le met pas au courant d'événements qu'on lui a cachés jusqu'à ce jour avec soin?

D'un autre côté, si on ne lui dit rien, quel prétexte invoquer pour modifier ce changement d'idée?

Là est une difficulté énorme à laquelle le mystérieux inconnu n'a certainement pas songé.

Et tout à coup Mr. Graam émet cet avis : c'est que le conseil qu'on leur donne est peut-être intéressé, et que celui qui les prévient, loin d'être leur ami, leur allié, comme ils se le sont imaginé, est peut-être au contraire leur ennemi.

Qui sait, en effet, si, en les engageant à débarquer avant leur arrivée au Mexique, il ne cache pas un plan diabolique, quelque tour qui les livrera plus tôt et plus sûrement à leurs ennemis?

En somme, dans leur situation tout n'est-il pas à craindre?

Après tout, si celui qui prétend les conseiller était sincère, ne se montrerait-il pas franchement à eux? Pourquoi se cache-t-il?

Cette opinion est tout aussitôt partagée par tous, et surtout par le Parisien.

« En somme, déclare ce dernier, nous sommes en droit de croire que l'homme qui nous prévient, et qui se trouve à bord avec nous, est le même qui a dû nous retrouver, M. Georges et moi, après notre fuite de l'hôtel de High-Street. Si ce n'est lui, c'est son frère, comme dit la fable, et ça n'en vaut guère mieux. Or, en prenant passage sur le *Missouri*, ce gaillard-là n'était pas, ne pouvait pas être notre ami. Pourquoi le serait-il devenu depuis? J'en cherche vainement la raison... A moins qu'il n'ait apprécié tout à coup que d'être honnête homme vaut mieux que de rester chenapan, je ne vois pas bien pourquoi il se serait mis brusquement de notre côté. Pour conclure, comme, à mon humble avis, la grâce ne l'a certes pas touché, il est donc et doit rester pour nous l'ennemi. Je pense dès lors qu'il est préférable de ne tenir aucun compte de ses mystérieux papiers, de ne parler de rien au capitaine Park et de continuer notre voyage comme si de rien n'était.

— Bien raisonné, approuve Master Graam. N'est-ce pas votre avis, mon garçon? »

Georges, à qui s'adresse cette question, ne peut que répondre par l'affirmative.

Domino, Missié Fil d'Écosse et même Édith opinent dans le même sens.

Et il est donc entendu que l'on agira absolument comme si l'on ne savait rien et comme si l'on n'avait rien reçu.

« Si cela gêne notre camarade, remarque en riant Totor, il nous enverra un nouvel avis pour nous en avertir. »

Mais comme il fait cette dernière remarque, brusquement il sursaute et, bousculant au passage Domino et l'Écossais, s'élance en courant hors de la pièce qui lui sert tout à la fois de chambre à coucher et de salle à manger.

La raison de cette façon d'agir est motivée par un bruit singulier qui, tout à coup, a frappé son oreille. Tout de suite il a eu l'intuition que quelqu'un était là, arrêté dans l'escalier de l'écoutille, et qu'on les écoutait.

Il ne fait pas erreur. Au moment même où il s'élance hors de la salle, une ombre escalade les dernières marches conduisant au pont.

Totor a à peine le temps de l'apercevoir. Mais cette fuite rapide lui prouve qu'il ne s'est pas trompé. On les écoutait, on les épiait. A cela il n'y a aucun doute.

Or, qui pouvait le faire, si ce n'est le mystérieux inconnu, auteur des singuliers avis qui leur ont été adressés?



Totor a à peine le temps de l'apercevoir.

C'est tout de suite la pensée qui, naturellement, traverse le cerveau du Parisien, lequel, sans perdre une seconde à réfléchir plus longtemps, bondit sur les traces de l'ombre inconnue.

Escalader les dix marches qui mènent au pont est un jeu pour Totor. Il surgit du capot juste à temps pour voir le fuyard sauter sur les galhaubans de tribord et grimper lestement dans la mâture.

A ce moment même, le sifflet du bosman ordonne une manœuvre, et trois autres formes humaines s'élancent à la suite de l'inconnu.

La nuit est malheureusement sombre.

Il est impossible à Totor de reconnaître les matelots.

Bien mieux, il ne voit plus celui qu'il poursuit.

N'importe, il faut qu'il sache. Des quatre hommes qui se hissent dans la hune par les gambes de revers, il en est un qui, certainement, est le mystérieux individu qu'il tient tant à retrouver.

Il faut donc qu'il sache le nom de ces quatre hommes d'abord. Cela limitera ainsi son champ d'investigation. Après, il verra.

Aussi, sans plus tergiverser, se précipite-t-il rapidement à leur suite.

Cinq minutes plus tard il les a rejoints et se trouve près d'eux sur le marchepied du petit hunier.

Tout en s'occupant à les seconder dans la manœuvre, tout en halant avec eux sur la toile, il cherche à les reconnaître.

Cela ne lui est guère difficile. Il a tôt fait de mettre un nom sur chaque visage.

Il y a là le second, maître Tom Walton, le maître charpentier Joe Nilt, le timonier Ralph Wood et le matelot Dick Horley.

Lequel est l'individu qu'il tient à démasquer?

Là est la question difficile à résoudre.

Le personnage est évidemment sur ses gardes. Il sait que Totor l'a surpris, s'est élancé derrière lui et l'a suivi. Prévenu et méfiant, il ne se trahira pas.

Pourtant le Parisien veut savoir.

Et soudain une idée traverse son cerveau.

A recommencer!

Les quatre hommes qui sont là, avec lui, perchés entre le ciel et l'eau, sont précisément, de tous les marins du bord, ceux qui parlent et comprennent le mieux le français. Il peut donc se faire entendre et on peut lui répondre.

« Bravo! » pense-t-il.

Et, à voix haute :

« Hé, les garçons, questionne-t-il, quel est celui de vous qui le premier s'est élancé dans les enfléchures au coup de sifflet du bosman? »

Cette question, si simple, va le renseigner tout de suite.

Que l'homme se taise, comme c'est probable, et l'un de ses compagnons, répondant pour lui, le lui désignera fort innocemment.

De toutes les façons, le renseignement sera donné.

Charmé de son stratagème, qui ne peut manquer de lui livrer l'inconnu mystérieux, l'auteur des étranges missives, Totor continue comme si de rien n'était à haler vigoureusement sur la toile.

Tout d'abord, tout à leur besogne, aucun des hommes ne répond.

Heureusement cette attente ne se prolonge pas.

Une voix s'élève soudain entre deux *han* sonores.

« Le premier, lui répond-on, c'est moi, Master. *Yes!* Pourquoi? »

Et Totor, tournant brusquement la tête, voit, juste à côté de lui, le second maître Tom Walton, qui, très simplement, poursuit sa manœuvre par mouvements précis et réguliers.

« Tom Walton? » murmure-t-il ahuri.

De tous ceux du bord, c'est certainement le dernier qu'il aurait soupçonné.

Un peu troublé, il murmure :

« Vous? C'est vous?... Vous êtes sûr?...

— *Yes,* absolument sûr, réplique l'autre. Le bosman venait de me prévenir de la manœuvre à exécuter; alors, sans attendre le sifflet, j'ai devancé les amis. Pourquoi me demandez-vous cela, Master?

— Rien, pour rien, » balbutie le Parisien, qui, rageur, pense qu'il vient de faire fausse route encore.



« Yes, absolument sûr. »

Et c'est vrai : si le second maître était occupé à parler de manœuvre avec le bosman quelques instants avant le coup de sifflet, il n'était pas, il ne pouvait pas être à les épier sur l'échelle du capot d'arrière.

Dans la nuit et dans sa précipitation, Totor a tout simplement passé en coup de vent devant celui qu'il poursuivait et qui, dissimulé dans un coin d'ombre, a pris soin de le laisser continuer sa route et d'attendre qu'il s'élançât dans la mâture, pour s'éloigner ensuite et sans crainte de se faire remarquer.

C'est profondément dépité et furieux contre lui-même que le Parisien redescend sur le pont et rejoint ses compagnons.

Quant à mettre en doute les paroles du second maître, à le supposer une minute de plus l'auteur de cet espionnage, Totor n'y pense même plus, et il a bien raison. Le lendemain même, en bavardant avec le bosman, MM. Graam et Georges peuvent s'assurer qu'il n'a dit que l'exacte vérité.

De plus, questionné adroitement par Totor, le capitaine Park donne sur les quatre matelots Walton, Nilt, Wood et Horley des renseignements tels qu'il n'est même pas permis de les soupçonner une seconde. Voilà cinq ans que ces braves gens sont sur le *Missouri* et qu'ils n'ont pas quitté leur commandant.

« Allons, allons, pense le Parisien, je me suis trop pressé. Si un fait pareil se reproduit, tu feras bien de regarder autour de toi et d'être plus méthodique dans tes recherches, mon vieux Totor, ou ça te jouera encore un vilain tour. »

En attendant, il rage de sentir que l'autre rit certainement de l'aventure et continue, tranquille et calme, à tourner autour d'eux.

CHAPITRE XI

SINGULIÈRE ET DERNIÈRE MISE EN DEMEURE

Une main dans la nuit.

Dans les jours qui suivent, rien de nouveau ne se produit qui soit digne d'être signalé. La navigation se poursuit par une mer assez belle.

Les passagers n'ont plus reçu de nouvel avis de l'inconnu. Se sentant épié, guetté, l'homme n'ose peut-être plus agir. Pourtant le dernier conseil adressé par lui à M. Graam était important. Ami ou ennemi des fugitifs, il ne peut lui être indifférent de voir qu'on ne l'a pas suivi.

Après cela, peut-être juge-t-il avoir assez fait pour ou contre les fugitifs et ne veut-il plus risquer d'être pris. Toujours est-il que les jours passent et que l'on n'entend plus parler de lui.

Le *Missouri* s'est, pendant ce temps, rapproché des côtes américaines, qu'il longe afin de se tenir un peu à l'abri des forts coups de vent d'ouest, toujours à craindre.

Comme convenu, les passagers du voilier se sont bien gardés de parler de quoi que ce soit au commandant Park.

Ils commencent même à croire qu'aucun événement nouveau ne se produira d'ici leur arrivée à Vera-Cruz, lorsque, une nuit, Totor, étendu dans son hamac, presque à l'entrée du poste de l'équipage, les yeux mi-clos et rêvassant avant de s'endormir, a la brusque sensation que quelqu'un lui touche l'épaule.

Surpris, il se retourne, croyant à l'appel de quelque matelot ami.

Mais, si rapide que soit son mouvement, il n'a que le temps de voir une main se tendre devant lui pour laisser tomber sur son hamac un papier plié en quatre.

Telle est la surprise du Français qu'il n'a même pas l'idée de retenir cette main, ou, lorsqu'il l'a, il est trop tard.

Mais il n'est pas long à se ressaisir.

D'un bond il saute à bas de son hamac et, tenant le papier, s'élance hors du poste.

La nuit est malheureusement sombre, le ciel est noir, on voit mal à deux mètres devant soi. Arrivé sur le pont, il se heurte presque tout de suite à un homme qui va et vient de long en large en fumant un cigare.

Cet homme, c'est le commandant Jonathan Park, c'est le maître du bord.

Les matelots de quart sont certainement à leur poste, mais invisibles pour le Parisien.

Pourtant Totor n'a pas rêvé. D'ailleurs le feuillet qu'il froisse entre ses doigts le lui prouve suffisamment.

Cette fois pourtant il tient à être renseigné.

Le commandant Park a dû voir l'inconnu sortir du poste. Il va lui dire son nom. Mais, au grand étonnement du Parisien, le maître du bord lui affirme qu'il n'a vu sortir personne avant lui.

« Ni homme ni ombre, déclare-t-il en riant de son gros rire, à moins que ce ne soit un revenant, et que ce revenant ne se soit mué en vapeur à mon aspect. S'il avait surgi quelqu'un devant moi, je l'aurais vu, aussi vrai que je vous vois. Il y a vingt bonnes minutes que je suis là. Master Poche, vous avez eu le cauchemar. »



Il n'a que le temps de voir une main...

Le cauchemar?

A la vérité Totor serait tout disposé à le croire, s'il ne tenait le papier que l'inconnu a laissé tomber dans son hamac, sous ses yeux.

Une seconde, il regarde le commandant d'une drôle de façon, et dans son cerveau passe cette réflexion :

« Si le commandant n'a pas vu l'homme mystérieux, c'est que cet homme n'est autre que le commandant lui-même! »

Mais bien vite il hausse les épaules.

Que va-t-il chercher là?

Jonathan Park ignore même le nom de Georges de Fenzac, que Graam lui a présenté comme son neveu. De plus, il ne sait rien du tout de l'aventure dramatique de l'hôtel d'Harris Brown dans High Street. Comment l'aurait-il apprise d'ailleurs? Non, une telle supposition est folle, il n'y a qu'à regarder la physionomie rude et tannée du loup de mer, son regard tranquille, son allure calme, pour se convaincre qu'on ne peut le soupçonner.

Alors, comme Totor reste sur place, muet, indécis, gardant sans le lire le papier dans sa main crispée, Park lui frappe amicalement sur l'épaule.

« Vous avez eu un cauchemar, insiste-t-il; une position mauvaise sans doute. A votre place, je prendrais un peu l'air et j'irais me recoucher. Allons, *good bye,* Master! »

Et, lui tournant le dos, il reprend paisiblement sa promenade interrompue par la brusque apparition du Parisien surgissant comme un fou du poste de l'équipage.

Ultimatum!

« Un cauchemar! murmure alors Totor en suivant des yeux les larges épaules du marin. Non, il n'y a pas de cauchemar, mais il est écrit que nous ne pincerons jamais notre homme. Prendre l'air, m'a dit Master Park, c'est en effet ce que je vais faire. J'ai d'ailleurs à savoir ce que l'on nous écrit de neuf aujourd'hui. »

Il dit, et va s'accoter au bastingage de tribord, de façon à se trouver dans le rayon du feu de position.

Là, tranquille, certain d'être seul, il déplie le papier et y jette un coup d'œil rapide.

C'est toujours la même écriture droite et déguisée.

C'est donc bien toujours l'inconnu qui a tracé les lignes qu'il a sous les yeux.

Cette fois pourtant l'épître est plus longue. Il y a des détails.

« C'est un journal, » murmure Totor, ironique.

Et froidement il se met à lire.

Il lit, puis, sa lecture terminée, il la recommence une seconde et même une troisième fois.

Cela fait, il glisse nerveusement le feuillet dans sa poche et se dirige vers le gaillard d'arrière, absolument désert, ainsi qu'il lui est facile de s'en convaincre.

Une fois là, appuyé des deux mains à la lisse, il se penche au dehors comme s'il cherchait à lire le nom du voilier peint en blanc sur le tableau d'arrière.

La nuit est profonde.

N'importe, il voit sans doute ce qu'il veut voir.

Alors il se redresse et gagne rapidement le capot qui permet de descendre jusqu'à la chambre où, calmes, tranquilles, reposent Georges, M. Graam, le nègre et l'Écossais.

Ceux-ci dorment profondément.

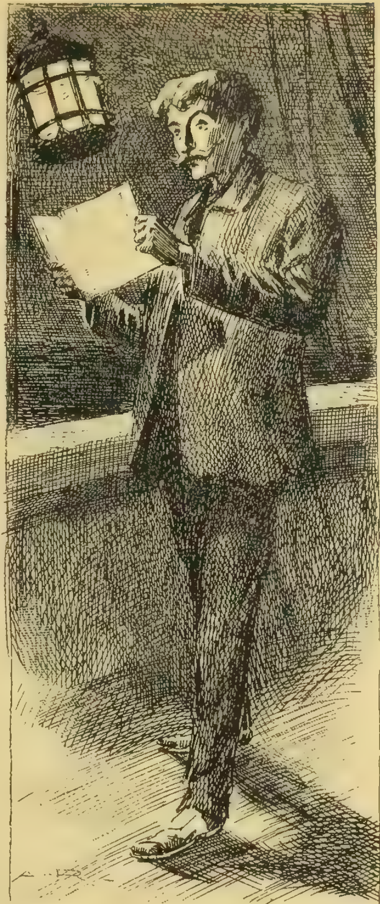
Mais Totor a tôt fait de les réveiller doucement tous les quatre et de les réunir auprès de lui, autour du falot qui, pendu à un crochet du plafond, éclaire faiblement leur petit dortoir.

Sans perdre un temps qu'il juge sans doute précieux, en phrases préparatoires inutiles, il fait taire, du geste, toutes les interrogations prêtes à jaillir et montre le feuillet.

Puis, à mi-voix, pendant que Missié Fil d'Écosse éclaire, il lit ce qu'il a déjà lu trois fois.

« Master, dit le billet, inutile de perdre vos instants à me chercher; les moments, pour vous, sont autrement précieux. Les jours passent, et chaque heure qui coule vous rapproche du péril. Renseignés sur le lieu de votre débarquement, Harris Brown et William Burgton, qui se sont embarqués sur un paquebot rapide, vous ont certainement devancés. A votre descente à

terre, tous les pièges vous seront tendus, toutes les embûches seront dressées sous vos pas. Il n'est qu'un moyen de les éviter, et ce moyen c'est d'atteindre l'hacienda de M. Pierre de Fenzac par une autre voie que je ne peux malheureusement vous indiquer. Toute cette nuit le *Missouri* va louvoyer, faute de vent favorable, par le travers des côtes de la Floride. L'heure est venue d'agir. Vous avez fait preuve d'esprit, de décision, en plusieurs circonstances, il faut continuer. Cette nuit même, moins d'une heure après avoir reçu ce billet, vous aurez donc à quitter le bord du *Missouri*. Tout est paré pour cela. A l'arrière, la baleinière a été descendue et se trouve à la traîne. Il y a dedans des vivres et de l'eau pour huit jours, plus qu'il ne vous en faut pour gagner la côte toute proche, une voile facile à établir et quelques armes. La nuit est sombre, propice à votre fuite. Une échelle pend à l'arrière. Hâtez-vous. Un ami fidèle.


C'est toujours la même écriture droite et déguisée.

« N. B. Si au jour vous êtes encore sur le *Missouri*, je me verrai obligé, pour vous faire débarquer par la force, de mettre le voilier à la côte. A vous d'agir vite si vous ne voulez me réduire à une semblable extrémité, fâcheuse pour le maître du bord, pour son équipage et pour le bâtiment lui-même, dont le chargement serait peut-être perdu. »

Cette lecture terminée, le Parisien s'arrête et regarde ses compagnons.

Alors :

« Un ultimatum ? fait Georges.

— Non, une simple mise en demeure, » réplique Totor.

Et comme ses amis se taisent, rêveur :

« J'ajoute, reprend-il, que le canot et l'échelle sont bien à l'arrière à la place indiquée. Je m'en suis assuré avant de descendre ici vous réveiller. Je n'ai pas vu si les vivres et les armes se trouvaient dans l'embarcation, mais j'ai tout lieu de croire qu'elles y sont. Il nous reste donc à décider ce que nous devons faire. On veut absolument que nous quittions le bord, c'est là un fait évident.

Devons-nous obéir ?

— Décider quelque chose aussi brusquement, remarque Graam, c'est un peu, à mon avis, comme si nous jouions notre avenir à pile ou face.

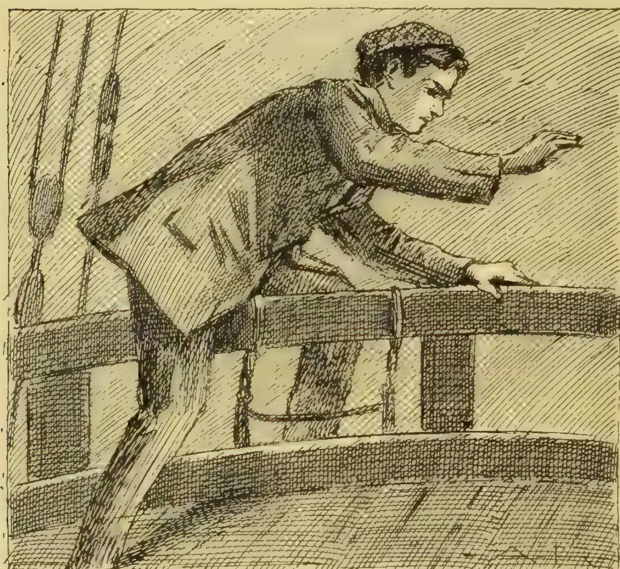
— C'est aussi mon opinion, observe Georges, et je crois que Domino et Whispering le pensent comme nous. »

Silencieusement, de la tête, le nègre et l'Écossais indiquent qu'il dit vrai.

« Pourtant, fait Totor, nous devons nous décider. Nous n'avons que deux partis à choisir : ou profiter de l'invitation de quitter le bord qui nous est faite, ou prévenir le commandant.

— Le prévenir n'empêchera pas le naufrage du *Missouri*, prononce Georges.

— C'est probable, dit le Parisien. D'un autre côté, nous pouvons être sûrs qu'à notre arrivée au Mexique les deux bandits, qui savent où nous sommes, — nous ne pouvons en douter à présent, — nous attendront certainement. Les dépister vaudrait peut-être mieux.



Georges les rejoint presque aussitôt.

— Oui, déclare Graam, à la condition d'être sûrs des bonnes intentions à notre égard de celui qui a écrit ces lignes; s'il est sincère, bien, il nous sauve. S'il ne l'est pas...

— Il nous perd de toutes les façons, interrompt Georges. Demain, vous l'avez entendu, il met le *Missouri* à la côte. Et nous ne pouvons douter qu'il le fasse. Une voie d'eau est facile à pratiquer à l'insu de l'équipage et du maître du bord; or, le voilier appartient à Jonathan Park, qui en est à la fois, nous le savons, le propriétaire et le capitaine. La question principale est donc celle-ci : devons-nous risquer de ruiner celui qui nous a accueillis à son bord avec tant de bonté et nous a ainsi permis de quitter l'Angleterre ? Moi, je ne le crois pas. Ennemi ou ami, celui qui nous conseille de fuir sait ce qu'il fait S'il nous sauve en nous ordonnant de fuir, tant mieux pour nous... S'il nous perd, nous le verrons bien, mais nous ne pouvons accepter de sacrifier ce navire et celui qui nous a reçus si généreusement. Je pense donc, moi, que nous devons obéir, si dur que cela nous paraisse. »

L'évasion.

Un grand silence suit cette déclaration. Mais Totor relève vite la tête.

« Inutile de tergiverser plus longtemps, dit-il, M. Georges a raison. Arrive qu'arrive, obéissons. Si nous sommes sauvés, hourra ! Si nous devons nous défendre, eh bien ! nous nous défendrons. Vous êtes de mon avis? »

Graves, en silence, ses compagnons font de la tête un signe affirmatif.

Cette fois, ils sont tous résolus.

« Alors, dit Totor, venez et faisons doucement. »

Sans un mot, les autres obéissent. Ayant rapidement achevé de se vêtir et pris sur eux ce qu'ils peuvent emporter de plus précieux, ils vont réveiller la fillette et se glissent lentement sur le pont.

L'arrière du bâtiment est désert comme si, intentionnellement, on en avait écarté tout le monde. Tout là-bas, à l'avant, un point de feu va et vient, indiquant que le commandant poursuit sa promenade de long en large.



Détaché du voilier par une main inconnue, le ruban tombe dans l'eau.

L'inconnu a dit vrai. La nuit est sombre, et l'on voit à peine à un mètre de soi; c'est bien une nuit rêvée pour une évasion.

Avec précaution, Totor, penché sur l'échelle, attire le canot près du bord et se laisse glisser le premier à l'intérieur. Graam lui passe alors Édith, puis il embarque à son tour; Domino et Missié Fil d'Écosse suivent, et Georges les rejoint presque aussitôt.

Les fugitifs ont alors une minute d'émotion profonde.

Un ruban les retient encore au voilier. Ce bout de fil rompu, où vont-ils aller? Quelle sera leur destinée? Sur quel point de la côte vont-ils aborder et quel sort les y attendra?

Mais Georges le premier dompte son émotion.

Il se penche vers le Parisien debout avec lui à l'avant de l'embarcation.

« Coupe, lui dit-il, et à Dieu va. »

Sans un mot, Totor obéit; il tire son couteau et saisit le ruban. Mais au moment où il se dispose à le trancher, doucement le fil glisse, détaché du voilier par une main inconnue, et tombe à l'eau avec un petit bruit sourd.

Et dans l'ombre plus épaisse et plus sombre de la nuit, les fugitifs, le cœur étroitement serré, regardent se perdre, peu à peu, au loin devant eux, la masse énorme du voilier, le bâtiment du commandant Jonathan Park qu'ils viennent, en se sacrifiant peut-être eux-mêmes, de sauver du naufrage.

CHAPITRE XII

A L'AVENTURE

En plein inconnu.

Maintenant, les voilà seuls.

Durant quelques instants, ils suivent des yeux, tout là-bas dans la nuit, la petite étoile blanche ballottée par les flots, le fanal de tête du voilier, puis, peu à peu, ce feu lui-même disparaît.

Perdus dans la solitude immense de la mer, bercés par ce flot noir qui les porte, les premières minutes sont, en dépit de leur vaillance, des minutes de découragement.

Édith se serre craintivement contre son père, qui, silencieux, la presse contre lui. Assis à l'arrière, Domino et l'Écossais songent, eux aussi, et naturellement pensent à l'avenir. Georges et Totor eux-mêmes ne peuvent échapper à cette impression de tristesse.

Installés côte à côte à l'avant, l'idée ne leur vient pas de prendre un aviron, afin d'essayer au plus vite de gagner la côte prochaine; mieux, ils ne songent même pas à s'assurer si celui qui leur a conseillé cette fuite ne leur a pas menti, si le canot contient bien les vivres et les armes promises.

Maintenant ils ont comme le regret de ce qu'ils ont fait, regret inutile d'ailleurs, car le voilier est loin à présent et déjà hors de vue.

Il ne faut rien moins que la menace d'un brusque changement de temps pour les rappeler au sentiment précis de leur situation.

Ce n'est pas, en effet, l'instant de se laisser abattre, il faut agir et même se hâter. La brise qui, au moment où ils quittaient le voilier, se faisait quelque peu sentir, vient brusquement de tomber; la mer est unie et huileuse. Plus de clapotis de lames; un calme étrange et quelque peu menaçant.

Dans le ciel, qui s'était un moment éclairé comme pour mieux leur faire voir leur solitude, passent maintenant de sombres nuées.

Par contre, spectacle qu'ils ont rarement dû contempler et auquel tous s'intéressent aussitôt, surtout Édith, qui ne peut s'empêcher de battre des mains, l'Océan s'illumine tout à coup. Chaque vague longue et molle qui soulève le canot, roule enveloppée dans une lumière blanche, nappe frangée et lumineuse qui s'étend comme une écharpe et ondule avec le flot.

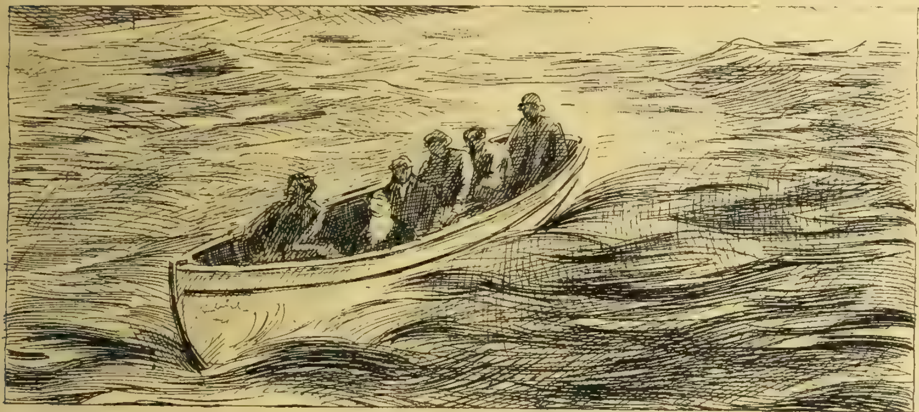
A trois pas de distance, Totor et ses compagnons ne peuvent se voir, et pourtant ils semblent voguer sur du feu. Chaque lame qui vient frapper la proue du canot rebondit en gerbes étincelantes.

Édith, qui plonge sa main dans l'eau, par-dessus le bordage, semble l'enfoncer dans une fournaise, et, lorsqu'elle la retire, ce sont de véritables gouttes incandescentes qui tombent de ses doigts.

Ce jeu l'intéresse et l'amuse follement. Pour quelques minutes elle oublie ses craintes et continue jusqu'au moment où Totor la saisit et la repousse brusquement vers le milieu du canot.

Qu'arrive-t-il donc ? Un danger ?

Oui ! Une énorme traînée phosphorescente vient tout à coup de se produire,



Perdus dans la solitude immense de la mer...

à une encablure à peine de l'embarcation, signalant le passage de quelque grand poisson.

Bien que peu ferré sur les pays exotiques, le Parisien n'ignore pas que les côtes de la Floride et celles de l'Amérique du Sud fourmillent de requins.

Et c'est en effet un de ces redoutables monstres qui vient de passer tout près d'eux, en faisant jaillir sur son passage comme une véritable pluie de feu.

Il n'est d'ailleurs pas seul. D'autres font bientôt leur apparition.

Les terribles bêtes sont en chasse dans la nuit, laissant des traînées lumineuses dans leur puissant sillage, formant comme des coins de flammes autour de l'embarcation ; et lorsque l'un d'eux bat le flot de sa queue, c'est comme des gerbes de feu qui jaillissent de l'abîme pour retomber en cascades d'étincelles.

D'autres grands nageurs les accompagnent, des souffleurs entre autres, qui, en lançant l'eau par leurs évents, produisent des sortes de jets lumineux d'un saisissant effet.

Mais le voisinage des requins empêche les fugitifs d'admirer avec calme ce spectacle admirable. D'ailleurs, des éclairs commencent à zébrer les nues, l'air est saturé d'électricité.

L'orage est proche.

Il faut aviser au plus vite à gagner la côte.

L'embarcation contient quatre avirons.

Totor, Domino, l'Écossais et Georges s'en emparent, les établissent sur

les tolets, et, Master Graam à la barre avec la fillette assise à ses pieds, dans le fond du canot, ils se mettent à nager vigoureusement.

Peu à peu le vent se lève, l'abîme fait entendre un bruit sourd, précurseur de la tempête.

Heureusement, avec le vent, ils peuvent dresser le mât de fortune et établir la voile.

Le vent souffle en plein nord-est, et cela est véritablement heureux pour eux, car il les pousse ainsi rapidement vers la terre.

Au-dessous d'eux la mer a éteint ses magnificences de lumière et est redevenue noire.

Au-dessus d'eux, c'est le ciel maintenant qui s'illumine d'éclairs fulgurants.

Cela dure jusqu'au petit jour.

A ce moment l'Océan commence à devenir furieux, mais le canot est en vue des côtes et plus près certainement que ne l'espéraient ceux qui le montent.

Dans la nuit, ils ont dû longer la terre sans s'en apercevoir, et c'est miracle qu'ils ne se soient pas broyés sur les récifs terriblement nombreux en ces parages.

Le flot devient de plus en plus furieux.

L'eau embarque, et ce n'est pas trop de Domino et de son ami Fil d'Écosse pour la vider, au fur et à mesure, grâce à deux seaux de toile trouvés sous le banc arrière.

Pourtant, en dépit de leur vaillance, tous sentent qu'il leur faut aborder au plus vite.

Une lame trop forte peut embarquer brusquement, les submerger et les couler en quelques secondes.

La côte est là, faite d'une grève basse, sablonneuse et couverte d'une végétation rabougrie.

Totor, qui a pris, depuis leur fuite du voilier, la direction de la petite troupe, donne l'ordre à Graam de mettre la barre dans cette direction.

Bientôt, poussé par le flot, le canot pénètre dans une sorte de chenal et vient s'échouer sur le sable.

En attendant le jour !

Aussitôt Totor saute à terre et, aidé de Domino, tire l'embarcation hors du flot.

Ils n'ont plus rien à craindre, cette fois, de la tempête, mais ils ignorent absolument où ils sont.

N'importe, le danger est passé, c'est le principal; et comme la faim se fait sentir, on décide de camper là provisoirement et de prendre un peu de nourriture, puis quelques heures de repos.

C'est ainsi que leur vient l'idée de s'assurer de ce qu'ils possèdent.

Cet inventaire est assez vivement fait.

Comme armes, le canot contient deux carabines à répétition, deux revol-

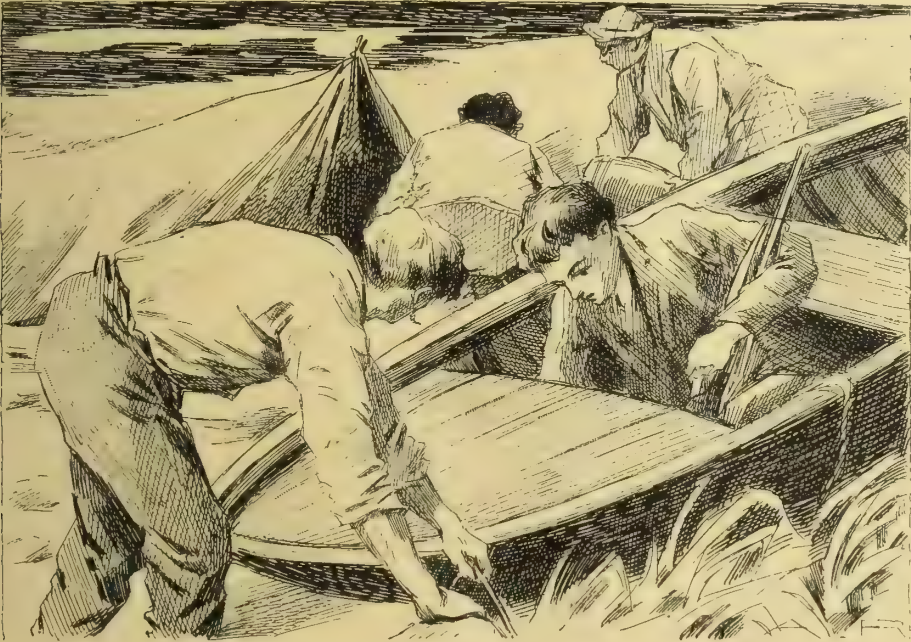
vers, deux haches et deux coutelas. Ils ont en outre, en notable quantité, de la poudre, des cartouches et des balles.

Quelques outils accompagnent le tout : scies, marteaux, tenailles, clous, vis, etc.

Quant aux provisions, sous forme de conserves et de viandes fumées, ils en ont certainement pour huit jours.

Dans le canot se trouve encore un tonnelet contenant une trentaine de litres d'eau douce, et un autre plus petit renfermant du tafia.

En faisant la nomenclature de leurs richesses, car dans la situation présente ce sont bien là de véritables richesses, les fugitifs se voient forcés de



Cet inventaire est assez vivement fait.

reconnaître que l'inconnu mystérieux ne s'est pas conduit vis-à-vis d'eux comme un ennemi.

Du coup, Totor regrette moins d'avoir quité le voilier.

D'ailleurs, à présent qu'ils sont à terre, il ne lui déplaît pas, pour sa part, de se trouver ainsi réduit à l'état de pseudo-naufragé. Cela va merveilleusement avec son goût passionné pour l'imprévu et les aventures.

Certes, ils ne savent pas encore où ils sont, ce qu'ils vont faire, mais, en somme, il n'y a pas péril, ce que remarque M. Graam en préparant avec Fil d'Écosse un repas sommaire.

« Et puis, observe le Parisien, j'estime, moi, que cinq individus comme nous, armés et solides, peuvent passer partout. »

Au fond, Georges, le nègre et les deux Anglais ne sont pas loin de partager son avis.

D'avoir la certitude qu'ils n'ont pas eu affaire à un ennemi, mais bien à un un ami qui, en leur faisant abandonner le voilier, n'a dû certainement agir que dans leur intérêt, cela les rend plus tranquilles et plus calmes.

Ils n'ont, à présent, qu'un seul regret : c'est d'ignorer le nom de leur inconnu, de ne pas avoir vu son visage, de n'avoir pu lui serrer la main et le remercier de ce qu'il a fait pour eux.

Évidemment, bien des points dans l'aventure leur semblent encore fort obscurs, mais ils sont déjà certains d'avoir eu affaire à un allié, et c'est déjà beaucoup.

« C'est même tout! déclare M. Graam; car nous n'avons pas à craindre d'embûches. »

Tout en échangeant leurs réflexions, le repas est lestement préparé, et les six personnages y font largement honneur.

Édith observe qu'ils ont l'air de futurs Robinsons, ce qui fait sourire Georges, lequel est peut-être le seul à se préoccuper sérieusement de la situation plutôt étrange, en somme, dans laquelle ils se trouvent tous et qui, sur le moment, amuse ses compagnons.

C'est que lui songe toujours à l'heure tant désirée où il atteindra l'hacienda de son père, et tout événement qui menace de retarder cet instant le plonge, et c'est compréhensible, dans une profonde tristesse.

Comment vont-ils, en effet, gagner le Mexique, sans argent et réduits à l'état de simples naufragés?

Cela surtout le préoccupe, l'inquiète, mais il n'ose en parler et mange en silence, ne voulant pas troubler les quelques moments de gaieté de ses compagnons. La réalité se chargera trop vite, il le sait, de les replonger dans les tracas et dans les soucis.

Le repas terminé, Totor conseille à tous de prendre un peu de repos.

Ils ont abordé dans une sorte de petite crique déserte, mais admirablement abritée des vents du large. Ils seront certes là à merveille pour goûter quelques heures de sommeil.

Le Parisien se charge de veiller pendant que tout le monde dormira.

Le canot halé tout à fait sur le sable, ses compagnons s'allongent côte à côte et, la fatigue aidant, ne tardent pas à s'endormir profondément.

Seul, Georges ne parvient pas à fermer l'œil.

Trop de préoccupations hantent son jeune cerveau.

A la fin, n'y tenant plus et comprenant qu'il ne pourra pas céder au sommeil, il se lève doucement et vient rejoindre Totor qui, assis sur un bloc de rocher, rêvasse, la carabine en travers sur les genoux, tout en grillant une cigarette qu'il a retrouvée dans la poche de sa vareuse.

Et tout de suite, sans hésitation, l'enfant met son ami au courant de ses inquiétudes au sujet de l'avenir.



Et ils courent!... ils courent!...

Les inquiétudes de Georges.

Certes, lui aussi, comme ses compagnons, il croit fermement que l'inconnu qui les a conseillés, qui a aidé, favorisé leur fuite, est un ami, mais il s'étonne qu'après avoir tout préparé, tout fait pour les seconder, il ne les ait pas renseignés plus amplement, ne leur ait donné aucun conseil, aucun avis, quant aux moyens de gagner le Mexique, et surtout qu'il ne leur ait pas remis ce nerf indispensable à toute entreprise, c'est-à-dire un peu d'argent.

« Des armes, des vivres, si nous devions parcourir des forêts vierges ou des régions inconnues, ce serait bien, remarque-t-il; mais si nous devons gagner une ville proche, ce n'est plus assez. »

Totor ne peut s'empêcher de constater que l'enfant raisonne admirablement.

Et tout de suite il l'approuve.

« Ce que vous me dites, monsieur Georges, observe-t-il, est d'un esprit pratique. Vous pensez mieux que moi et plus loin, mais vos réflexions m'en suggèrent d'autres.

— Lesquelles ? questionne le garçonnet.

— Celles-ci, qui sont très simples, si simples même que je suis étonné de n'y avoir pas pensé plus tôt.

« D'abord, l'homme qui s'est si généreusement occupé de nous n'a certainement pas dû nous embarquer sans fonds; il connaissait trop bien l'état de nos ressources, et devait savoir, à quelques pence près, ce que M. Graam, notre caissier, possédait dans son coffre.

« D'un autre côté, les indications qu'il n'a pu nous donner dans sa dernière lettre déjà bien longue, il est impossible qu'il ne nous les ait pas développées dans une autre missive que nous pourrions lire à temps perdu, si j'ose m'exprimer ainsi.

« Mon avis est donc que, si nous n'avons pas entre les mains l'avance qu'il nous a peut-être faite, ou à son défaut la lettre de conseils que nous escomptons, c'est que nous avons mal cherché, c'est que notre brave canot n'est pas encore vide, et qu'en plus des armes et des provisions que nous y avons trouvées, il contient autre chose que nous n'avons qu'à dénicher, si nous voulons nous en donner la peine.

— Vous croyez ?

— J'en mettrais mes deux mains au feu. D'ailleurs, le meilleur moyen de le savoir, c'est de regarder. Or, si vous le voulez bien, monsieur Georges, nous allons mettre cela au clair immédiatement, pendant que nos amis dorment... Quel réveil pour eux si nous dénichons le trésor !

— Allons, » dit Georges, qui, lui aussi, a hâte d'être fixé.

D'abord, aidé du Parisien, il s'occupe à descendre sur le sable les principaux objets renfermés dans le canot : rames, voiles, tonnelets d'eau douce et tafia, seaux, gaffes, etc., pour arriver enfin à découvrir dans le petit caisson d'arrière un coffret en fer dont la clef se trouve sur la serrure.

Ils ont naturellement, en faisant cette dernière découverte, un mouvement d'émotion.

Laissant le contenu du canot pêle-mêle à terre, ils s'installent vivement sur le sable, du côté opposé à celui où reposent leurs amis, puis Totor ouvre le coffret. Et tout de suite il a un Ah! de surprise, et son regard se croise avec celui de l'enfant.

a clef du mystère.

En préjugeant à l'avance de la générosité certaine de leur mystérieux protecteur, ils ne se sont pas trompés.

Le coffret contient de l'argent.

Pas beaucoup, certes, mais, si peu que ce soit, c'est encore pour eux une petite fortune, car il y a là près de trois cents francs.

De plus, la lettre, la fameuse lettre que Totor espérait, se trouve là aussi.

Cette fois, ce n'est plus le *journal,* comme a dit Totor en parlant de la dernière missive, mais bien un volume qu'ils ont sous les yeux, car il y a bien là une douzaine de pages d'une écriture ordinaire, un peu serrée, et qui n'est plus celle des avis précédents.



Leur émoi est tel en le lisant...

« Nom d'un petit bonhomme, s'écrie Totor en saisissant les feuillets et en les montrant à Georges, il y a de l'écriture là dedans, et j'espère bien que nous allons savoir un tas de choses incompréhensibles pour nous jusqu'à ce jour, et surtout, surtout, que nous allons connaître enfin le nom de l'inconnu qui nous a si bien protégés et aidés. Oui, hourra ! la signature y est. Voyez, monsieur Georges, voyez et lisez comme moi. »

Et, stupéfaits, ne pouvant en croire leurs yeux, le Parisien et l'enfant voient s'étaler à la dernière page de la missive, et admirablement lisible, le nom de l'homme mystérieux à qui ils vont devoir peut-être le salut. Nom bien connu d'eux, mais qu'ils étaient à cent lieues de deviner, le nom, enfin, de Jonathan Park, commandant et maître suprême du voilier *Missouri.*

Leur émoi est tel en le lisant que Totor ne peut retenir un cri et se dresse sur place, comme touché par une pile électrique.

Aussi vite, d'ailleurs, Georges est près de lui, et presque en même temps, réveillés par l'exclamation du Parisien, Graam, Édith, Domino et Missié Fil d'Écosse les rejoignent, les entourent, les croyant en danger.

La gorge un peu serrée par l'émotion, Totor les rassure tout d'abord, puis, hâtivement, mais clairement, il les met au courant de leur découverte.

En réalité, sur le moment personne ne veut le croire; il faut que tous voient de leurs propres yeux la signature qu'ils connaissent, pour se rendre à l'évidence.

Mais alors les interjections et les exclamations se croisent et partent de toutes les bouches durant quelques minutes.

« Parbleu, en y réfléchissant, ça ne pouvait être que lui, dit Mr. Graam.

— Sûrement, affirme Édith. Papa a raison.

— Je lis cru un moment, proclame Domino, je lis cru, vrai. »

Et il frappe de son gros poing sa large poitrine, comme pour donner plus de poids à ses paroles.

« Moi, je l'ai soupçonné, » fait Totor.

Georges, lui, se tait et contemple les feuillets en silence.

Très calme, suivant son ordinaire, Missié Fil d'Écosse essuie tranquillement son crâne dénudé, et de sa petite voix de crécelle affirme, sincère, plus sincère que les autres peut-être :

« Moi! bien réellement, je ne l'aurais jamais pensé. »

En réalité, tous sont comme lui.

Mais maintenant chacun veut savoir, chacun a hâte d'apprendre comment le commandant Park a pu connaître l'histoire de Georges et de Totor, qu'on lui avait cependant si bien cachée, et surtout quels motifs l'ont poussé à agir ainsi qu'il l'a fait et d'une façon si mystérieuse.

Georges, qui a pris et gardé les feuillets, ne veut pas attendre plus longtemps pour en prendre connaissance.

Imité par ses compagnons, il s'installe sur le sable, à l'abri du canot, et là, la voix tremblante d'émotion, il commence sa lecture, que tous écoutent avec la plus profonde attention, mais aussi avec la plus vive surprise.

CHAPITRE XIII

APRÈS LA FUITE

Les étonnements de deux bandits.

En pensant qu'Harris Brown et son complice Burgton ne resteraient pas inactifs, Totor, Georges et leurs amis ne se sont pas trompés. La partie que les deux drôles avaient engagée était trop belle pour qu'ils l'abandonnent volontairement, l'enjeu trop important pour qu'ils le laissent échapper.

A la vérité, les deux bandits ne se sont pas expliqué sur le moment comment le Parisien et l'enfant ont pu leur glisser aussi rapidement entre les doigts.

Il a fallu, pour que cela se produisît, qu'il fussent véritablement servis par des circonstances extraordinaires, incompréhensibles.

Ils n'ont pu que constater qu'ils étaient joués, et cela ne les a pas rassurés, au contraire. Cependant ils ont envisagé sérieusement là situation.

Donc, Georges est en fuite et par conséquent vivant.

De plus, Totor, leur pseudo-complice, a disparu également.

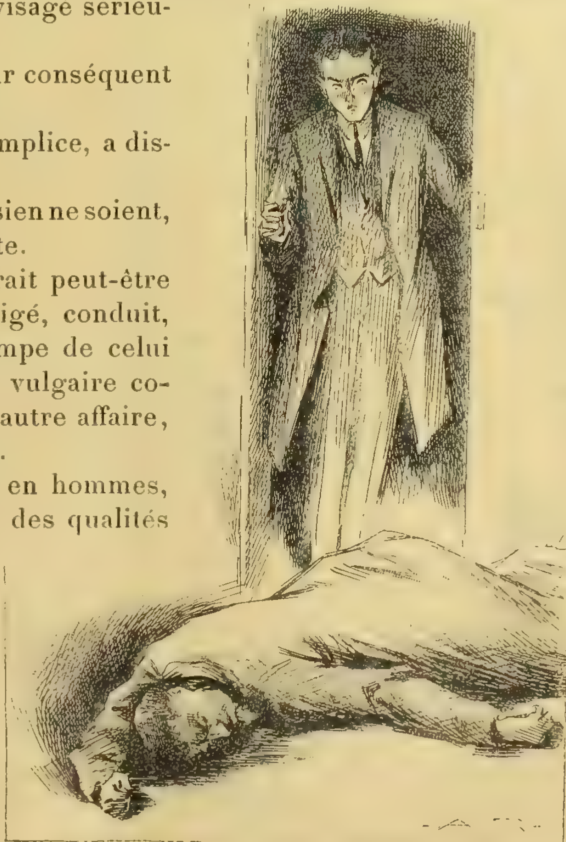
Nul doute que l'enfant et le Parisien ne soient, à cette heure, associés pour la lutte.

Georges, s'il était seul, pourrait peut-être être retrouvé assez vite; mais dirigé, conduit, conseillé par un gaillard de la trempe de celui qu'ils ont sottement pris pour un vulgaire coquin de leur espèce, ce sera une autre affaire, les difficultés seront plus grandes.

Harris Brown, qui se connaît en hommes, est forcé de décerner au Parisien des qualités qui, en l'occurrence, sont menaçantes pour eux : l'esprit de décision, la volonté, la ténacité, l'audace et le courage.

« Avec cela, déclare-t-il à Burgton, on va loin, et vous devez comprendre que ce n'est pas là un personnage à dédaigner. »

Ces remarques, William



La vue de son *alter ego* étendu sur le tapis.

Burgton n'a d'ailleurs pas attendu que son complice les lui fasse pour les apprécier à leur juste valeur. Mieux qu'Harris Brown il en sait quelque chose. Son visage tuméfié, son estomac douloureux, son oreille écrasée, l'y font songer beaucoup plus certainement qu'il ne le voudrait.

Quant à ce qui s'est passé après la fuite surprenante du Français et de l'enfant, c'est fort simple.

Dix minutes environ après leur disparition, Harris Brown, surpris de ne pas voir revenir son complice, inquiet, en outre, de ne pas entendre tirer sur le Français et pressentant quelque incident fâcheux, se décida à quitter le salon où il attendait et se dirigea, le revolver au poing, vers la chambre de son neveu.

La vue de son *alter ego* étendu sur le tapis, ligoté, bâillonné et ne faisant plus un mouvement, le jeta tout d'abord dans un étonnement profond; mais où sa surprise s'accrut et devint presque de l'ahurissement, ce fut, en se penchant à la fenêtre ouverte, d'apercevoir, allongé au milieu de la ruelle, les bras en croix et comme mort, le domestique qu'il avait placé là pour abattre le Français au passage.

Quant à deviner ce qui était arrivé et comment, en ces quelques minutes, cette mystérieuse et incompréhensible série d'événements s'était produite, il dut y renoncer.

Il ne le comprit d'ailleurs pas davantage lorsque Burgton et le domestique, en reprenant leurs sens, lui firent le récit de ce qui leur était advenu.

De ce qu'ils lui dirent il ne retint qu'un point, qui ne laissa pas que de l'intriguer étrangement.

D'après le récit de Burgton, Totor avait prononcé le nom de Georges au moment d'entrer dans la chambre.

L'homme et l'enfant se connaissaient donc ?

Ignorant et ne pouvant soupçonner de quelle façon vraiment fortuite s'était faite cette connaissance, il en ressentit une vive inquiétude.

Cette inquiétude se changea en colère, puis en abattement, lorsqu'il sut que le portefeuille de son complice avait disparu, lui aussi.

Que le Français l'eût enlevé après avoir ligoté Burgton, il n'en douta pas une seconde.

Pour le calmer, le coquin dut lui affirmer qu'il ne renfermait que des papiers peu importants.

On sait qu'il mentait.

Mais, redoutant quelque coup de tête de son allié, il préférait cela.

Se sentant perdu, démasqué, Harris Brown eût été fort capable de se faire sauter le crâne. En lui laissant supposer, au contraire, qu'il n'y avait pas lieu de désespérer, qu'il ne s'agissait que de retrouver le jeune garçon, de l'arracher aux mains du Parisien pour tout sauver, Burgton ne craignait plus de voir leur échapper la fortune du planteur.

Quant à redouter que Georges mît la police au courant des incidents de la

soirée, ils ne s'en inquiétèrent même pas. Harris Brown connaissait trop bien le caractère et le cœur de son neveu pour se tourmenter à ce sujet.

On a vu qu'il ne se trompait pas.

L'agence Nicholson Hoob.

N'ayant rien à redouter de ce côté, ils s'empressèrent de discuter sur ce qu'ils allaient faire.

Burgton ne voulut même pas prendre le temps de se soigner.

Geignant, saignant, il tint à ce que tout fût réglé au plus vite, jurant de ne prendre de repos qu'on n'eût tout mis en action pour retrouver les fugitifs.

Pour commencer, il décida de se rendre tout de suite à une agence particulière de renseignements qu'il connaissait.

Ces démarches, qui, somme toute, l'engageaient davantage, répugnaient bien à Harris Brown, qui, quelque peu dérouté et désorienté par les incidents qui venaient de se produire, eût été presque tenté de renoncer à ses criminels projets; mais Burgton ne l'entendait pas ainsi.

Il menaça, cria, tempêta.

D'ailleurs, ne fût-ce que pour lui-même, il voulait à toute force retrouver les fugitifs. N'avait-il pas, en effet, un compte sérieux à régler avec le Parisien, ne devait-il pas lui faire payer au centuple les quatre maîtres coups de poing dont ce dernier l'avait si généreusement gratifié?



Un homme se présenta à l'hôtel de High Street.

Cette fois encore, Harris Brown dut céder devant son insistance.

A l'agence internationale Nicolson Hoob, on leur promit de faire le nécessaire et de les renseigner rapidement.

De fait, au petit jour, après une nuit pénible pour les deux bandits, un homme se présenta à l'hôtel de High Street.

Cet individu, une sorte de détective privé répondant au nom de Mr. Andrew Ryde, était un type de singulière apparence.

De taille moyenne, il ne portait certes pas plus de trente à trente-deux ans. Roux, comme Burgton, il avait les yeux petits, mais vifs et inquisiteurs. La bouche, assez régulière, était mince, pincée. Le nez était long, chevauché d'un

binocle ordinaire en cuivre, ce qui donnait à la physionomie et au personnage l'aspect d'un clergyman ou de quelque professeur peu fortuné.

Avertis de sa présence, Brown et Burgton se levèrent aussitôt et le reçurent sans tarder.

L'homme venait pour avoir une photographie du fugitif, que les deux bandits avaient omis de confier à l'agence Hoob. Par la même occasion, il voulait obtenir quelques détails précis sur le jeune garçon et sur son compagnon.

Les deux complices le renseignèrent avec soin, mais aussi avec la plus grande prudence.

Aux yeux de Mr. Andrew Ryde, Totor passa pour un ancien valet de chambre chassé pour son indélicatesse.

D'ailleurs, l'homme ne posa que les questions les plus simples et, voulant sans doute justifier la devise de la maison à laquelle il appartenait : *Célérité et Discrétion*, ne demanda même pas la raison pour laquelle Georges s'était enfui avec un ancien domestique indélicat et pour quel motif, au lieu de mettre la police régulière en marche pour le retrouver, on faisait appel à une agence interlope.

Non, cela, sans doute, ne le regardait pas.

Respectueux, poli, calme, ayant obtenu ce qu'il jugeait utile pour commencer ses recherches, il quitta l'hôtel d'Harris Brown après avoir promis de renseigner les deux coquins dans une période de sept à huit jours tout au plus, affirmant qu'avant même que ce temps fût écoulé il leur donnerait de ses nouvelles, et de bonnes nouvelles.

Cette affirmation rendit aux deux drôles un peu de calme.

La journée cependant leur parut désespérément longue, bien qu'ils n'attendissent ce jour-là rien de bien neuf des premières recherches entreprises par Mr. Andrew Ryde.

De fait, ce ne fut que le lendemain, dans le courant de la matinée, que leur arriva la première dépêche de l'employé de l'agence Hoob. Bien que d'un laconisme évidemment voulu, elle ne laissa pas que de les charmer.

La teneur en était pourtant simple.

« Serai demain à Watford, » disait-elle, et c'était signé Andrew Ryde.

Cela ne les renseignait guère; c'était vague, très vague, mais par contre ouvrait un champ illimité à toutes les suppositions.

Homme prudent, le détective privé Ryde ne voulait certainement pas s'avancer outre mesure et ne disait que ce qu'il voulait dire, tout en laissant croire tout ce que l'on souhaitait.

Il était pourtant de toute évidence qu'il devait être sur quelque piste, sans cela il n'eût pas quitté Londres.

Son départ de la capitale donnait donc à Burgton et à Harris Brown l'espérance d'un résultat prochain.

La joie de Burgton, à cette pensée, fut véritablement immense.

Revoir le Parisien, le tenir, le broyer entre ses mains puissantes, quelle jouissance énorme il allait éprouver là!

Oui, oui, il l'assommerait certainement, il l'écraserait dès qu'il le verrait devant lui.

Malheureusement pour le complice d'Harris Brown, la dépêche qu'ils reçurent à la tombée de la nuit détruisit brusquement toutes ses espérances, anéantit ses merveilleux projets de vengeance.



A l'agence où Burgton se rendit...

Aussi laconique que la première, elle ne contenait que ce simple renseignement :

« Rentre à Londres dans la nuit. Ryde. »

Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier?

L'agent de l'agence Hoob avait-il perdu la piste, ou cette piste elle-même était-elle fausse?

En rentrant à Londres, s'avouait-il en défaut ou suivait-il quelque trace nouvelle?

Autant de questions qui, jusqu'à nouvel avis du détective privé, devaient rester sans réponse.

Cette dernière dépêche fut accueillie par les deux complices avec un enthousiasme beaucoup moins grand que la première.

Brown et Burgton, en la lisant, ne virent qu'une chose : c'est que si Andrew Ryde avait fait fausse route et rentrait pour se lancer sur une piste nouvelle, cela donnait aux fugitifs une avance considérable, puisque depuis le moment où ils avaient abandonné l'hôtel de High Street, cinquante heures déjà s'étaient écoulées.

Que Totor et Georges en eussent profité, ce qui était fort possible, pour

prendre passage sur quelque navire en partance pour l'Amérique, et la partie engagée contre eux se trouvait du coup terriblement compromise.

Toute la nuit, toute la journée suivante et toute une nuit encore, Brown et Burgton attendirent la visite d'Andrew Ryde.

Leur attente fut vaine.

L'homme ne se présenta pas pour leur fournir des renseignements, ainsi qu'ils l'espéraient. Bien mieux, aucune dépêche nouvelle de lui ne leur arriva.

A l'agence, où Burgton, furieux, se rendit au petit jour, on ne put lui communiquer que la dépêche reçue le matin même et portant cette simple indication :

« Tout va bien. Ryde. »

De détails, l'homme n'en fournissait toujours aucun.

C'était d'ailleurs, affirma-t-on, sa façon d'agir habituelle.

Andrew Ryde, homme sérieux, calme, posé, le premier limier de l'agence Hoob, était connu pour cela, et dans la maison on ne s'en étonnait pas.

Un détail sur lui devait rassurer Burgton.

En cas d'insuccès, Ryde avait coutume de prévenir immédiatement, de façon qu'à l'agence de Londres on n'attendît pas son retour pour mettre en chasse un autre détective privé. Mieux que beaucoup de ses compatriotes, ce Ryde se rendait compte combien est vrai le fameux proverbe anglais : *Time is money*, maxime remarquable d'un peuple pratique qui sait que le temps bien employé est un profit.

Or, Andrew Ryde ne parlait pas d'insuccès, loin de là.

En rentrant près de son complice, Burgton trouva à l'hôtel une dépêche identique à celle qu'on lui avait fait lire.

Les deux bandits furent un peu rassurés.

Rien n'était donc perdu.

Une seule chose était à craindre : c'était que le chercheur, en dépit de son habileté professionnelle et reconnue, ne se fût égaré sur une piste mauvaise et ne s'en aperçût qu'à la dernière minute.

Ce qui, surtout, surprenait les deux complices, c'est qu'Andrew Ryde ne se montrât pas plus explicite.

En somme, il avait le portrait de l'enfant, le signalement du Français, et il lui était impossible, en les voyant, de ne pas les reconnaître. Alors?

« Alors, remarqua Burgton avec rage, c'est qu'il ne les a pas encore vus, c'est qu'il ne s'est pas encore trouvé en leur présence, c'est qu'il n'est pas, ne peut pas être sûr que c'est bien eux qu'il file et qu'il est bien sur leurs traces.

Et, nerveux, rageurs et désespérés tour à tour, les deux coquins durent encore attendre près de trente-deux heures avant d'avoir du détective quelques renseignements nouveaux. Ils ne vivaient plus et commençaient à craindre que la partie ne fût perdue pour eux, lorsque la dépêche tant attendue leur parvint tout à coup.

Victoire!

Ce fut fébrilement, les doigts agités d'un tremblement nerveux, que l'oncle de Georges l'ouvrit.

Voici exactement ce que contenait la dépêche :

« Sommes embarqués sur voilier *Missouri* en partance pour Vera-Cruz. Prenez premier train pour Liverpool et venez à bord, nous vous y attendons le plus tôt possible. Nos chers fugitifs vont bien. Hommages. Andrew Ryde. »

Ainsi, Georges et le Français avaient réussi à s'embarquer.

Pourquoi l'homme de l'agence Hoob ne les en avait-il pas avertis plus tôt? Ils l'ignoraient.

Des circonstances particulières et qu'ils connaîtraient plus tard l'en avaient sans nul doute empêché.

Le seul fait certain, c'est que l'embarquement avait pu avoir lieu, c'est qu'à l'heure même où leur en arrivait la nouvelle l'enfant et son sauveur étaient prêts à quitter les bords de la Mersey et à filer vers l'Amérique, dans l'espérance de débarquer au Mexique, moyen adroit pour dépister les recherches, rien ne leur étant plus facile, là-bas, que de gagner l'intérieur par les voies ferrées ou par tout autre moyen.



« Haut les cœurs, mon cher Brown! »

Heureusement, Andrew Ryde leur indiquait comment ils pouvaient les devancer et prévenir ce départ.

Frappant sur l'épaule d'Harris Brown rêveur, Burgton fut le premier à prendre la parole.

Son audace lui était revenue.

« Allons, allons, Harris, dit-il : pour avoir désespéré durant quelques jours, nous sommes récompensés aujourd'hui... Cet Andrew Ryde m'a l'air d'un habile homme... Haut les cœurs, mon cher Brown, et faites préparer votre bagage; moi, je vais, pendant ce temps, m'informer du premier train en partance et retenir nos places... Vrai, j'en suis tout réjoui. Allons, allons, monsieur Poche; allons, mon cher Français, je crois que nous nous reverrons avant peu, et plus tôt même certainement que vous ne le pensez! »

CHAPITRE XIV

MASTER ANDREW RYDE

Le détective Andrew Ryde.

En décernant au détective privé Andrew Ryde un brevet d'habileté, William Burgton n'a nullement exagéré. En ne marchandant pas avec l'agence Hoob, les deux coquins ont eu une chance énorme, car on leur a fourni tout de suite le premier et le plus fin limier de la maison.

C'est un garçon d'apparence simple, bonasse et d'allure tranquille, que ce Ryde. Au fond, c'est un individu souple, adroit, de jugement prompt et que les scrupules n'embarrassent guère. En quelques minutes, il sait établir un plan, écarter les détails inutiles, retenir les points importants susceptibles de lui rendre service.

Avec le peu qui lui a été dévoilé par Brown et Burgton, il n'a pas eu de peine à se faire une opinion. Dans son esprit net et clairvoyant, les deux hommes ont été jugés et classés, en quelques secondes, à leur juste valeur.

Pour lui, aucun doute n'existe, et lorsqu'il quitte l'hôtel de High Street, il est fixé et judicieusement fixé : il sait où sont les coquins dans l'affaire.

Malheureusement pour Totor et pour l'enfant, M. Andrew Ryde joint à ses qualités d'observation une façon de raisonner qui lui est toute particulière.

Andrew Ryde ne travaille ni par goût ni par passion. Son métier, qu'il exerce avec une maëstria étonnante et une adresse consommée, ne l'intéresse que superficiellement. Il le fait, non parce qu'il l'aime, mais parce qu'il lui rapporte.

Andrew Ryde travaille pour l'argent. Et cet argent tant désiré lui sert, durant des mois et toujours hors de son service, à satisfaire sa passion effroyable de l'alcool.

A jeun, toujours à jeun et maître de soi dans le travail, il se grise abominablement dès qu'il se sait au repos pour quelques jours.

Pourtant celui qui l'emploie peut être sûr de lui, et à l'agence Hoob on le connaît.

L'affaire traitée, il tient ses engagements, n'accepte aucun compromis d'où qu'il vienne et ne boit plus que de l'eau.

Entre un honnête homme et un gredin il n'aura aucune hésitation. Pour lui le client sera celui qui le payera le plus cher; mais, le pacte conclu, il ira jusqu'au bout.

Avec lui, Burgton et Brown peuvent donc se flatter d'avoir eu la main plus heureuse qu'avec Totor. Celui-là ne les trahira certes pas.

Travaux d'approche.

Le prix débattu, les renseignements obtenus, il se met sans plus tarder à


Il se grise abominablement dès qu'il se sait au repos.

l'ouvrage, posément, sans hâte, en homme réfléchi, sérieux et qui, en dépit de son redoutable penchant pour l'alcool, conserve intacte toute sa raison.

Entré roux de tignasse dans l'hôtel de High Street, avec l'allure d'un pasteur modeste et un peu craintif, il en sort en garçon d'écurie, les cheveux bruns, la pipe à la bouche et la démarche décidée. Cette transformation, il l'a opérée dans le vestibule même de l'hôtel, en un tour de main.

S'il doit filer les deux fugitifs, il se peut très bien que ces derniers le fassent filer aussi et que quelqu'un, payé par eux, surveille les abords de l'hôtel afin de savoir ce qui s'y passe.

Après une promenade d'une heure dans Londres, en flâneur, le détective rentre chez lui.

Un quart d'heure plus tard, par un passage donnant sur une ruelle voisine, il en sort transformé en gentleman et saute dans le premier cab qui passe.

Son idée est celle-ci, et c'est d'ailleurs la bonne :

En sortant de l'hôtel, le Français portant l'enfant endormi dans ses bras a dû héler la première voiture venue.

Or un homme portant un jeune garçon qui paraît évanoui, cela se remarque. De plus, il sait que Totor ignore totalement l'anglais; cela aussi frappe l'imagination d'un cocher londonien.

Lorsqu'il rentre à nouveau chez lui, vers six heures du soir, il a visité tous les dépôts de voitures et il est renseigné.

Un cabman lui a en effet déclaré que, la veille au soir, vers huit heures, il a chargé, non loin de High Street, deux hommes, dont l'un portait un garçon de quatorze à quinze ans qui semblait dormir profondément ou était évanoui. De ces deux hommes, l'un, celui qui tenait le garçonnet, était un nègre, une sorte de colosse, d'Hercule ; l'autre, plus mince, répondait exactement au signalement du Parisien.

La présence du nègre troublerait tout autre que le détective.

Elle éclaire au contraire pour lui un point resté obscur dans le récit des deux coquins.

Pour Andrew Ryde, c'est le nègre, l'Hercule du hansom-cab, qui a assommé à moitié le domestique de Brown, cela ne fait aucun doute en son esprit.

Or, un nègre, et surtout un géant tel que le brave Domino, cela ne se cache pas très facilement.

C'est là un atout de plus pour le chercheur, qui a appris en outre du cabman le lieu où il a descendu ses clients et le renseignement qui lui a été demandé par le jeune garçon, qui semblait fébrile et nerveux.

Sans hésiter, Ryde, qui connaît admirablement Londres et ses environs, récapitule les diverses péripéties de l'évasion aussi facilement que s'il y avait assisté.

A part quelques petits détails insignifiants, il établit les faits avec une précision menaçante pour les fugitifs.

Pour lui, les deux hommes et l'enfant ont gagné dans la nuit la gare de Wimbledon. C'est donc à Wimbledon même qu'il obtiendra maintenant les renseignements nécessaires.

Dix minutes plus tard, il prend le train à Waterloo station.

Une demi-heure ne s'est pas écoulée qu'il met le pied sur le quai de la gare indiquée.

De la facilité avec laquelle marchent ses recherches, de leur admirable enchaînement, il ne ressent aucune satisfaction, aucune joie. Au fond, c'est une affaire comme une autre, sans le moindre intérêt pour lui, en dehors de la somme qu'elle lui rapportera, somme fixée d'avance.

Il a d'ailleurs raison de ne pas s'enthousiasmer trop vite, car là l'attend une déception très vive, déception qu'il accepte avec le sang-froid le plus parfait.

A la gare de Wimbledon, personne ne se souvient d'avoir vu les deux hommes et l'enfant.

C'est en vain qu'il précise, insiste sur les signalements, exhibe la photographie du garçonnet : nul ne peut le renseigner.

De son allure tranquille il quitte alors la gare et gagne le pays. Cafés, restaurants, bars, hôtels, auberges, tout est visité méthodiquement par lui.

Il ne trouve et n'apprend rien. Le fil dont il tenait le bout vient de se rompre brusquement entre ses doigts.

Alors il réfléchit longuement, profondément.

Le but des fugitifs étant, d'après ce que lui a confié Burgton, de s'embarquer pour l'Amérique, ils ont dû vouloir regagner Londres. Tout d'abord, pour ce faire, l'enfant a pensé à la gare de Wimbledon, puis, pour une raison qu'il ignore, il a dû ensuite changer d'avis et chercher à gagner une autre station.

Reste à trouver laquelle, car elles ne manquent pas dans les environs.

Est-ce à Raynes-Park ou à Malden, dont l'embranchement part sur Twickenham, ce qui leur aurait permis de rentrer à Londres par une autre gare que celle de Waterloo ? Problème ardu et difficile à résoudre.

A tout hasard, Andrew Ryde, s'en remettant à sa bonne étoile, décide de revenir dans la capitale par la gare de Kingston, qu'il va gagner à pied.

La bonne étoile du policier.

Le temps est doux et favorable à la marche, et un peu de footing ne peut que lui faire du bien.

Il lui faut une heure à peine pour franchir la distance qui sépare les deux pays.

En chemin, pour tuer le temps et pour aider sans doute à la réflexion, il grille cigarettes sur cigarettes.

Décidément, cette affaire qui, au début, se présentait comme devant être d'une simplicité enfantine, se complique étrangement.

C'est vainement et par pur acquit de conscience d'ailleurs qu'il questionne au hasard les gens qu'il croise en chemin.

Les fugitifs ont brusquement disparu ; ils se sont volatilisés et n'ont laissé derrière eux aucune trace de leur passage.

« Et pourtant, pourtant, se répète le détective, un nègre, un Français ne sachant pas un mot d'anglais et un garçonnet correctement vêtu, cela ne s'escamote pas comme une simple muscade, cela se reconnaît, *by Jove!* cela se retrouve. »



Ce sont des choses qui ne se refusent pas.

Comme il pense de la sorte, quelqu'un se penche vers lui et coupe court à ses réflexions.

Il fume sa dixième cigarette, et le nouveau venu sollicite un peu de feu.

Ce sont là des choses qui ne se refusent pas.

Poliment Ryde obtempère au désir de l'inconnu, qu'il examine en même temps, par pure habitude professionnelle.

Il se convainc très vite d'ailleurs qu'il ne le connaît nullement. Jamais individu ne ressembla moins au Français, à l'enfant et au nègre géant dont il a les images dans le cerveau, que le singulier personnage qui se trouve devant lui.

Très posément, l'autre remercie et s'éloigne.

Et tout aussitôt Ryde, qui n'a eu qu'un petit tressaillement des paupières, lui emboîte le pas.

La raison en est simple.

L'homme n'est pas seul, quelqu'un l'accompagne, et ce quelqu'un, c'est un nègre, un géant, un colosse.

Et tout de suite, sans la moindre hésitation, l'employé de l'agence Hoob devine que c'est là l'un des individus qu'il cherche.

Le fil brutalement rompu vient, il le sent, de se renouer de lui-même.

Il n'a plus qu'à filer le noir et son compagnon.

Ainsi, il ne s'est pas trompé dans ses premières déductions; c'est bien dans cette région que les fugitifs se sont réfugiés; mais où? dans quel coin?



Le détective, caché dans un taillis...

Pour le savoir, il n'a qu'à ne pas perdre de vue les deux hommes, ce qu'il fait.

Tranquillement, il les laisse passer devant lui et les suit de loin, comme un peau-rouge sur le sentier de la guerre.

Une heure plus tard, il est en partie fixé.

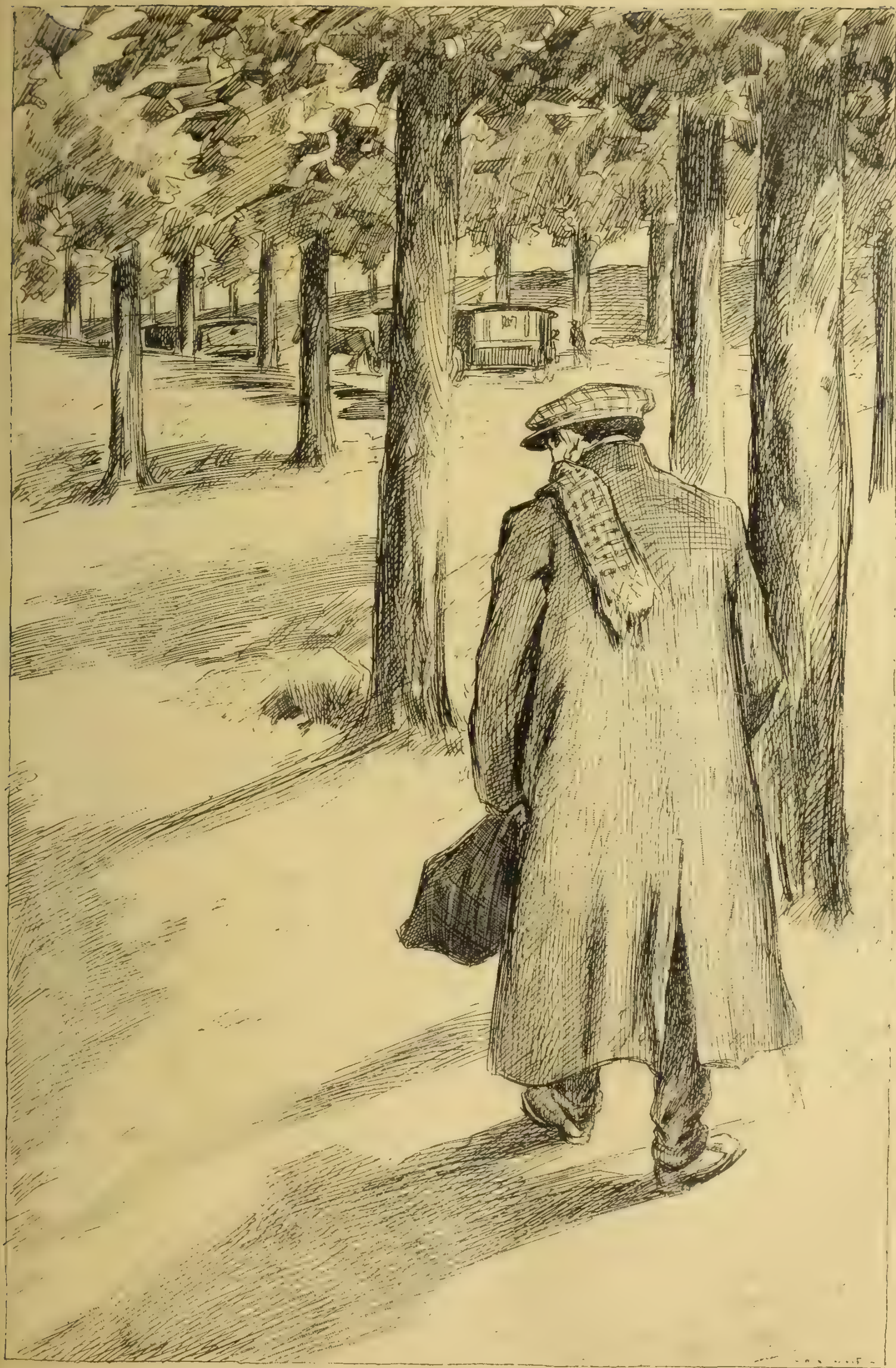
Certes il n'a encore vu ni Totor ni l'enfant, mais, sans s'en douter, Domino, car c'est bien lui, qui, en compagnie de l'Écossais, revient d'envoyer au Mexique la dépêche de Georges, l'a conduit à la retraite où ceux-ci, grâce à Mr. Graam, se croient si admirablement cachés.

Andrew Ryde passe toute la nuit dans le bois, à distance respectueuse du chien qui pourrait signaler sa présence.

Cette veille obtient sa récompense. Au jour, le détective, caché dans un taillis, assiste, sans être aperçu, au départ de la caravane dirigée par Mr. Graam.

Grâce à un gamin qui a aidé au démarrage et qui fut un habitué du cirque Colombus lorsque celui-ci jouait à Wimbledon, il apprend en outre le lieu vers lequel se dirigent les saltimbanques : c'est Watford, au nord de Londres, dans le comté de Hertford.

C'est alors qu'il se décide à envoyer sa première dépêche.



En cours de route et sous différents déguisements...

CHAPITRE XV

DEUX ANCIENS AMIS

De Watford à Liverpool.

Suivre la caravane n'est plus pour lui qu'un simple jeu.

Ce qu'il veut, maintenant qu'il a retrouvé la piste, c'est apercevoir le Français et l'enfant. Certes, il croit, il est persuadé, et avec juste raison, d'ailleurs, que Domino est bien le nègre qu'on lui a désigné, mais ce point ne lui suffit pas. Il faut qu'il reconnaisse les deux autres.

Alors, mais alors seulement, il pourra prévenir.

Malheureusement pour lui, ces derniers ne se pressent pas de se montrer.

Prudemment enfermés dans l'une des deux roulottes, ils restent obstinément cachés.

Mr. Graam, on le sait, l'a exigé tant qu'ils ne seraient pas tous loin, très loin de la capitale anglaise, et le brave homme savait bien ce qu'il faisait.

C'est ainsi qu'ils atteignent Watford, où ils font halte.

Jusque-là Andrew Ryde ne les a pas quittés.

En cours de route et sous différents déguisements, opérés dans des auberges ou à l'orée d'un bois, il n'a pas été remarqué.

Par contre, il n'a rien vu.

Pourtant, un instinct secret lui dit qu'il ne fait pas fausse route.

Quelques heures après l'arrivée à Watford, il voit le nègre et l'homme maigre se diriger vers la gare, prendre deux billets pour Londres.

Sans hésiter il les imite.

Après tout, les deux autres fugitifs ne sont peut-être pas dans les roulottes. Il se peut fort bien qu'ils aient regagné la ville par quelque voie détournée. Or, comme le nègre est leur compagnon et qu'ils ne l'ont certainement pas abandonné, il est à supposer qu'il va peut-être les rejoindre.

C'est donc cet homme qu'il est important pour lui de ne pas perdre de vue.

Le train ne devant passer que dans quelques minutes, Andrew Ryde en profite pour envoyer sa seconde dépêche, celle qui annonce son retour à Londres.

Il est en effet persuadé maintenant que c'est là qu'il retrouvera définitivement la trace du Français et de l'enfant.

En fait, il se trompe.

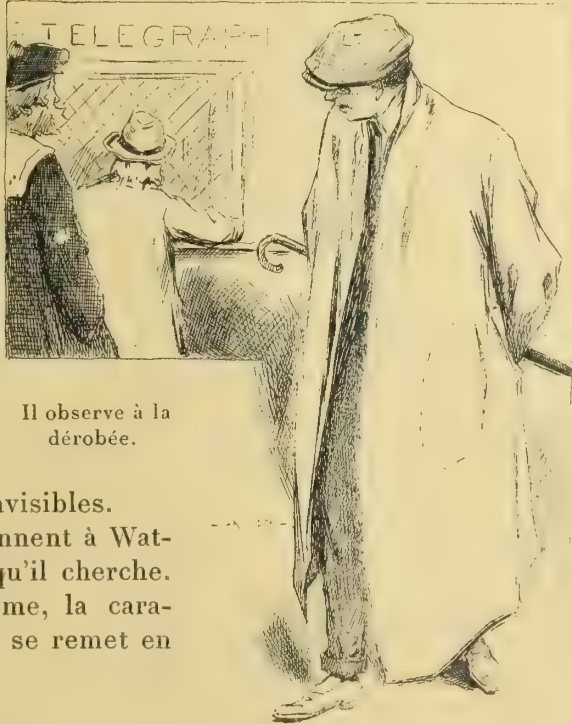
Pourtant son voyage à la capitale et son obstination à filer Domino et le brave Fil d'Écosse ne sont pas tout à fait inutiles.

Ne perdant pas de vue les deux amis, il les voit entrer dans différents magasins et faire des achats qui, tout aussitôt, éveillent son attention.

Domino et son compagnon font emplette, en effet, de vêtements pour garçonnet et pour homme.

Or, à n'en pas douter, cela ne peut être destiné qu'aux deux fugitifs. Ce sont les déguisements sous lesquels ils vont essayer de dissimuler leur véritable identité.

En faisant cette remarque, le détective privé se rend compte qu'il a fait erreur en les croyant à Londres.



Il observe à la dérobée.

Non, Victor Poche et Georges de Fenzac ne sont pas revenus dans la capitale.

Cachés dans l'une des roulottes, ils sont restés à Watford.

C'est donc à Watford seulement qu'il les retrouvera.

Et sa conviction est telle sur ce point qu'il n'hésite pas une seconde à abandonner la filature des deux hommes pour reprendre aussitôt le train.

Pourtant cette hâte ne lui sert à rien.

Les deux fugitifs demeurent invisibles.

Et Domino et l'Écossais reviennent à Watford avant qu'il ait découvert ce qu'il cherche.

Bien mieux, le lendemain même, la caravane, abandonnant la petite ville, se remet en marche, remontant vers le nord.

Où va-t-elle ?

Où le conduit-elle ?

Il se le demande, certes, mais ne s'en inquiète pas outre mesure, et de ce qu'il ne lui a pas encore été donné d'apercevoir l'enfant et son compagnon, il ne désespère pas.

S'il ne peut les voir, il les sent.

Pour lui, il sont là, il en donnerait sa tête à couper.

Il pourrait même en avertir les intéressés.

Mais non, il préfère attendre, avoir la certitude absolue qu'il n'a pas fait fausse route.

Le triomphe n'en sera que plus grand.

Obstiné, têtu, mais parfaitement calme, il accompagne la caravane dans ses étapes successives.

Et il fait bien, car il ne tarde pas à constater, non sans une certaine satisfaction, que cette filature le conduit directement à Liverpool, ville maritime où ses fugitifs comptent certainement s'embarquer.

De fait, il ne fait plus erreur.

Il touche enfin au terme de sa mission.

Il ne lui reste plus qu'à apercevoir ceux qu'il file, joie qu'il n'a pas encore eue, mais que sa bonne étoile ne lui fera certes pas attendre plus longtemps.

En effet, le lendemain même de leur arrivée à Liverpool, Georges et Totor se montrent enfin à lui.

Il fait même cette rencontre d'une façon tout à fait imprévue, au poste central télégraphique où lui-même se trouve avec l'intention d'envoyer une dépêche à Londres.

Le nom de Mr. Graam, prononcé brusquement à côté de lui, lui fait lever la tête.

Ce nom de Graam ne lui est pas inconnu.

Depuis qu'il file les fugitifs, il a appris que ce nom était celui de l'homme qui, certainement, leur donne aide et protection, les cache dans l'une des deux roulottes.

Tout aussitôt le voilà en éveil.

Attentivement, soigneusement, il observe à la dérobée ceux qui viennent de le prononcer, et naturellement, en dépit du camouflage habile fait par le père d'Édith, n'est pas long à reconnaître ceux qu'il désire tant apercevoir.

Il les voit recevoir une dépêche, la lire et s'éloigner presque joyeux.

C'est alors qu'il télégraphie à l'agence et à ses deux clients que tout va bien.

Puis, tranquille, satisfait, il quitte le bureau du télégraphe et se dirige vers l'endroit où il sait que sont campés les fugitifs.

Une vieille connaissance.

Moins que jamais, à présent, il ne tient à perdre de vue ceux qu'il vient de découvrir.

Mais avant de prévenir définitivement Brown et Burgton du lieu où se trouvent ceux qu'il a été chargé de retrouver, il tient à savoir si les fugitifs vont essayer de s'embarquer à Liverpool ou vont continuer leurs pérégrinations en Angleterre.

C'est ainsi qu'il voit, le lendemain matin, Domino et l'Écossais se diriger vers les quais, porteurs de gros colis.

Vont-ils donc préparer leur embarquement?

Sans doute.

Il en a même la conviction lorsque, les ayant filés, il les voit monter à bord d'un voilier, puis en redescendre trois quarts d'heure plus tard, débarrassés de leurs paquets.

Prudemment il les laisse alors s'éloigner, et, à son tour, franchissant la planche qui relie le navire au quai, il monte à bord.

Mais il n'a pas fait trois pas sur le pont qu'il s'arrête stupéfait.

Devant lui vient de se dresser le maître du bâtiment, et dans cet homme il vient de reconnaître un ancien camarade de jeunesse, un certain Jonathan Park,

sur le compte duquel pèse une assez vilaine histoire de vol que Ryde connaît en détail.

Et tout de suite il bénit son étoile qui a fait embarquer sur le navire de cet individu ceux qu'il poursuit avec acharnement depuis plusieurs jours.

Rien ne va lui être plus facile, grâce à la complicité du capitaine, que de retarder le départ du voilier jusqu'à l'arrivée à Liverpool de Brown et de Burgton.

Malheureusement pour notre détective, Jonathan Park n'est plus l'homme qu'il a connu vingt ans plus tôt.

Le caractère de ce dernier a changé, ses idées se sont modifiées, de même que ses premiers instincts.

Il ne faut pas longtemps à Ryde pour se convaincre qu'il a maintenant devant lui un honnête homme qui, par tous les moyens en son pouvoir, tente de racheter une faute de jeunesse, une minute d'égarement.

Le détective change alors ses batteries.

Il feint d'avoir oublié la conduite passée de son ancien camarade et se présente à lui comme détective officiel chargé de pincer deux redoutables bandits, en l'occurrence Georges et Totor.

Il lui est facile de convaincre Park et de le décider à garder à bord ceux qui, heureusement pour lui, y sont venus prendre passage.



Il s'installe dans la cabine du maître du bord.

Puis, radieux, il adresse à ses deux clients le dernier télégramme que l'on connaît, bien persuadé cette fois que ses fugitifs ne lui échapperont pas et que, d'ici quelques heures, Brown et Burgton mettront fin à sa mission en prenant possession du Français et de l'enfant.

En attendant leur arrivée, il s'installe dans la cabine même du maître du bord.

— — —

CHAPITRE XVI

A DEUX DE JEU

Sur quoi Ryde ne comptait pas.

Ce qu'Andrew Ryde n'a pas prévu en envoyant sa dépêche aux deux coquins de High Street, c'est que Jonathan Park, prétextant la fin de son chargement, avancerait le départ de son voilier de vingt-quatre heures, c'est-à-dire du temps suffisant pour que Brown et son complice Burgton arrivassent trop tard à Liverpool pour mettre la main sur les deux fugitifs.

Revenu à bord et enfermé dans la cabine de Park, le détective privé, qui ne veut pas sortir, de peur de signaler sa présence à bord, croit tout d'abord à une manœuvre.

C'est seulement lorsque le bâtiment, quittant la Mersey, s'engage au large, que, secoué par les lames, il se rend compte.

Malheureusement pour lui, il ne peut rien faire et doit attendre jusqu'au soir avant de revoir le commandant du bord, à qui il s'empresse d'adresser les plus vifs reproches.

Mais Jonathan Park n'est pas homme à se laisser démonter facilement.

Loin de terre, maître suprême à son bord, il a tôt fait d'imposer silence au policier amateur.

« En somme, lui dit-il, je n'ai pas manqué à notre contrat. Tu m'as demandé de garder à bord ceux que tu poursuivais, je les ai gardés; mais je n'ai nullement promis de prolonger inutilement mon séjour à Liverpool. *Time is money*, disent nos compatriotes, je fais comme eux. Mon chargement était terminé, je pars.

— Mais tu aurais dû me prévenir, vieux coquin! s'écrie Andrew Ryde.

— Me l'avais-tu demandé? riposte flegmatique le loup de mer; alors tant pis pour toi. »

La réflexion est judicieuse.

Homme de tête, l'agent de la maison Hoob approuve cette repartie.

D'ailleurs, sa philosophie coutumière reprenant le dessus, il a tôt fait de se calmer.

Après tout, Brown et Burgton, en débarquant à Liverpool, comprendront certainement que le départ du *Missouri* avant l'heure indiquée est un fait tout à fait indépendant de sa volonté. Ils savent où débarqueront les fugitifs en abordant au Mexique, c'est là certainement le principal.

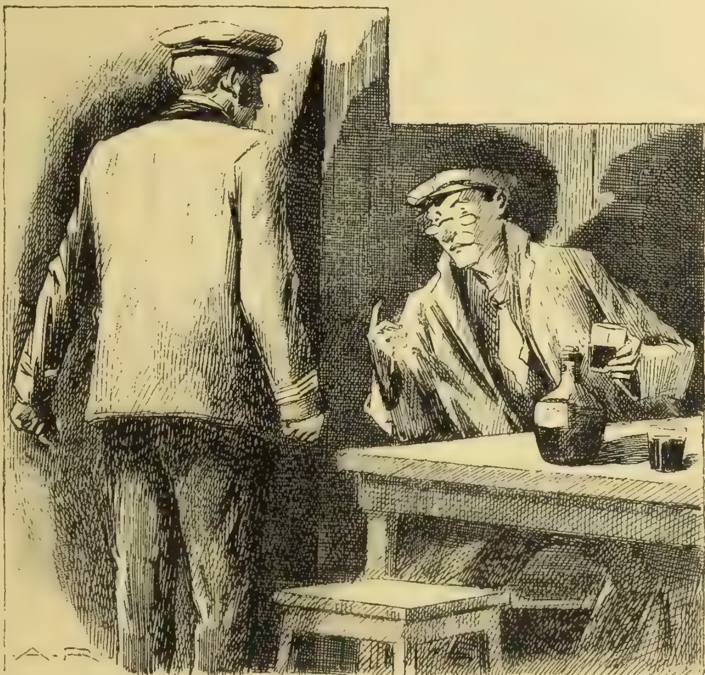
Pourquoi, dans ces conditions, se tracasserait-il davantage?

Ses frais sont payés, y compris, bien entendu, ceux qu'il portera sur sa note pour cette traversée d'Angleterre en Amérique, bien qu'elle ne soit aucunement prévue.

D'un autre côté, ses précautions sont sérieusement prises, et son contrat en règle avec les deux coquins qui l'emploient.

Il sait qu'au débarquement il terminera sa mission et, les fuyards remis entre les mains de ses clients, n'aura plus qu'à reprendre le plus prochain paquebot, qui le ramènera en Angleterre le portefeuille agréablement lesté de la prime de dix mille livres qu'on lui versera en cas de réussite dans sa mission.

Or, cette réussite ne fait plus aucun doute pour lui. Ceux qu'il cherchait et qu'il a adroitement retrouvés sont avec lui, à bord du voilier; ils ne peuvent lui échapper avant le moment de leur débarquement, et, ce moment venu, il sera là ainsi que Brown et Burgton, il l'espère bien.



Un soir, abominablement gris...

Il est vrai qu'il ne compte pas avec l'imprévu.

Et cet imprévu, c'est le maître du bord en personne qui le fait naître.

Jonathan Park a pu, en effet, commettre une faute dans sa jeunesse, mais des années de travail l'ont relevé et ont fait de lui un personnage nouveau.

Tout d'abord, il a pu croire au récit mensonger de son ancien camarade; mais à fréquenter Georges et Totor quelques heures seulement, un doute lui est venu.

Il a comme l'intuition de la vérité, et c'est pourquoi il a avancé son départ aussi brusquement.

En route, il connaîtra mieux ses deux passagers.

Si ce sont bien les drôles dont lui a parlé Andrew Ryde, il les fera arrêter en débarquant, après avoir pris soin de les faire mettre aux fers deux ou trois jours avant l'atterrissage.

Si, au contraire, le détective l'a trompé, si ses passagers sont les victimes de quelque odieuse machination, oh! alors il s'arrangera de façon à les aider, à les secourir, si possible, tout en s'organisant de façon à ne pas se compromettre aux yeux du détective privé.

Et, dans les jours qui suivent, il ne peut que se féliciter d'avoir pensé et d'avoir agi de la sorte.

Tout le lui prouve, le caractère des deux jeunes gens, leur attitude, leur courage, la conduite de Totor lors de l'accident survenu au maître coq.

Oui, Andrew Ryde lui a menti ; ceux qu'il a essayé de faire arrêter à Liverpool ne sont pas des coquins, comme on le lui a fait croire tout d'abord, il en est maintenant tout à fait convaincu.

Ce qu'on leur veut, la raison pour laquelle le détective s'est lancé sur leurs traces, il l'ignore, mais n'est pas long à le savoir.

Tranquille sur le sort de ses deux fugitifs qui ne peuvent lui échapper, Andrew Ryde, qui ne quitte que la nuit la cabine de son camarade pour respirer un peu d'air, a repris goût à son vice et s'est remis à boire. Park, qui le connaît, l'y a d'ailleurs poussé. Et un soir, abominablement gris, il raconte confidentiellement au maître du bord tout ce qu'il sait relativement à l'affaire qu'il poursuit.

Adroitement, le capitaine l'incite à se découvrir complètement, à ne lui rien cacher, et lorsque, tout à fait ivre, Ryde roule lourdement sous la table de la cabine, Park, admirablement renseigné, sait tout, et même plus qu'il ne comptait savoir.

Grande est donc sa joie de constater qu'il ne s'est pas trompé, que Georges et le Parisien sont de parfaits gentlemen.

C'est alors que lui vient l'idée de les sauver.

Et c'est lui qui, secrètement, adresse à Édith d'abord, puis à Graam, les deux premières missives que l'on connaît. C'est lui qui écoute la conversation de ses passagers et manque de se faire surprendre dans l'escalier de l'écoutille. Et c'est encore lui enfin qui adresse à Totor la dernière missive par laquelle il leur ordonne de quitter le bord au plus vite et secrètement, sous peine de faire échouer son navire pour les forcer à débarquer.

Et cette dernière menace n'est pas vaine.

Certes un tel acte lui coûtera, mais il y est résolu plutôt que de voir triompher Brown, Burgton et le détective Andrew Ryde.

Heureusement pour lui et pour son bâtiment, qui, mis à la côte, même avec prudence, risquerait fort d'y rester, ses passagers préfèrent obéir à la mystérieuse injonction qui leur est faite.

Et cela est encore pour le commandant une preuve de plus qu'il n'avait à son bord que de bons et braves cœurs.

Certes, il aurait préféré agir ouvertement, mais sa faute passée lui pèse comme un boulet, et la peur d'être dénoncé l'empêche de faire ce qu'il voudrait, d'agir au grand jour.

Ses hommes l'aiment, le vénèrent; or, leur avouer ce qu'il a été, même dans une minute d'égarement, cela il ne peut y songer sans rougir.

Quant à se débarrasser par la violence d'Andrew Ryde, il n'y pense même pas un cinquième de seconde.

Non, après avoir mûrement réfléchi, il a décidé de prévenir secrètement les fugitifs, et c'est en effet beaucoup mieux; de cette façon ils ignoreront la présence de Ryde à bord, et celui-ci ne révélera rien de son triste passé.

Et c'est lui-même qui a paré le canot de tout ce qu'il fallait aux fugitifs.

Aidé seulement du cuisinier Pitt que sauva Totor, il a descendu l'embarcation à l'eau, puis il a copieusement grisé le détective.

Et c'est lui encore qui, sans se montrer, a assisté dans l'ombre à la fuite de ses protégés et a largué sans bruit la frêle amarre qui les retenait au voilier.


Soutenu par le capitaine Park...

Cela fait, il lui a semblé qu'il respirait mieux.

En somme, le voilà tranquille.

L'embarcation est solide, la mer peu houleuse, la nuit profonde, et la terre proche dans l'ouest.

A l'aube les fugitifs la verront sûrement et, grâce à la voile qu'ils ont avec eux, pourront y aborder rapidement.

Quant à ce que dira Mr. Andrew Ryde, il s'en occupe fort peu, décidé comme il l'est à abonder dans son sens et à paraître bouleversé, lui aussi, par la fuite surprenante de ses passagers.

Bien joué!

Cette scène, à laquelle il s'est préparé, ne se produit d'ailleurs que dix-huit heures environ après le départ de Totor et de ses compagnons.

Lorsqu'il juge bon de l'annoncer à Ryde, dont le cerveau est lourd encore des vapeurs de l'alcool, il le fait en comédien habile.

Prévenant la colère du détective, il commence par s'emporter, par l'accuser de maladresse, d'incapacité, de manque de surveillance.

Au lieu de se griser misérablement, que ne songeait-il à ceux dont il avait la garde?

A présent les fugitifs sont au diable. Le *Missouri* n'a plus que deux embarcations au lieu de trois; des armes ont été enlevées ainsi que des vivres et des munitions, sans compter le passage et la nourriture qu'on lui doit et qui devaient lui être soldés à l'arrivée. Ah! vraiment, une belle affaire qu'il a faite là!

Tout d'abord, stupéfait, ahuri, Andrew Ryde écoute tout cela comme en un mauvais rêve.

Puis soudain une pâleur mortelle couvre son visage.

Ses fugitifs en fuite, c'est en effet pour lui la perte de la prime de dix mille livres qui lui a été promise et, qui sait! son renvoi probable de l'agence.

Quel coup, quel coup terrible!

Pourtant il ne peut se décider à croire à son malheur.

Il veut voir, s'assurer par lui-même.

Et c'est un homme blême, les cheveux en désordre, les yeux rouges, les lèvres décolorées et titubant d'émotion que les marins, occupés à causer à voix basse de l'événement, voient brusquement surgir sur le pont, soutenu par le capitaine Park.

Il ne faut pas cinq minutes au détective pour s'assurer que le commandant lui a dit l'exacte vérité.

Mais alors, lui si calme, si maître de soi en temps ordinaire, il ne se connaît plus. Furieux, il éclate en invectives, menace, crie, injurie, ordonne que l'on fasse route au plus vite vers la terre afin qu'il puisse télégraphier, prévenir ceux qui, à Vera-Cruz, attendent impatiemment l'arrivée du voilier.

Mais il est écrit qu'il jouera de malheur jusqu'au bout.

Afin de chercher un vent favorable, le *Missouri* a dû regagner la haute mer.

Le bâtiment est maintenant à plus de quatre-vingts lieues des côtes, ce qui ne permet plus de se servir d'une embarcation, et, pour comble de malchance, la brise est complètement tombée, et le voilier, pris dans un calme plat, ne peut plus avancer que d'une façon dérisoire.

Pour atteindre le port le plus proche, si le vent ne se lève pas brusquement, il lui faudra au moins cinq longs jours, cinq jours durant lesquels les fugitifs pourront gagner une avance formidable et devancer peut-être ceux qui ont intérêt à leur couper la route.

A cette pensée, le drôle en a presque un coup de sang, et c'est pour ainsi dire sans connaissance que deux hommes doivent le redescendre dans la capitainerie de Jonathan Park, pendant que celui-ci, ravi, heureux au possible, se frotte énergiquement les mains et ordonne tout bas au maître coq Pitt, faisant également fonction de cambusier, de verser à tout l'équipage une double ration de tafia, à boire, en son nom, à la santé des vaillants qu'il a aidés à fuir.

CHAPITRE XVII

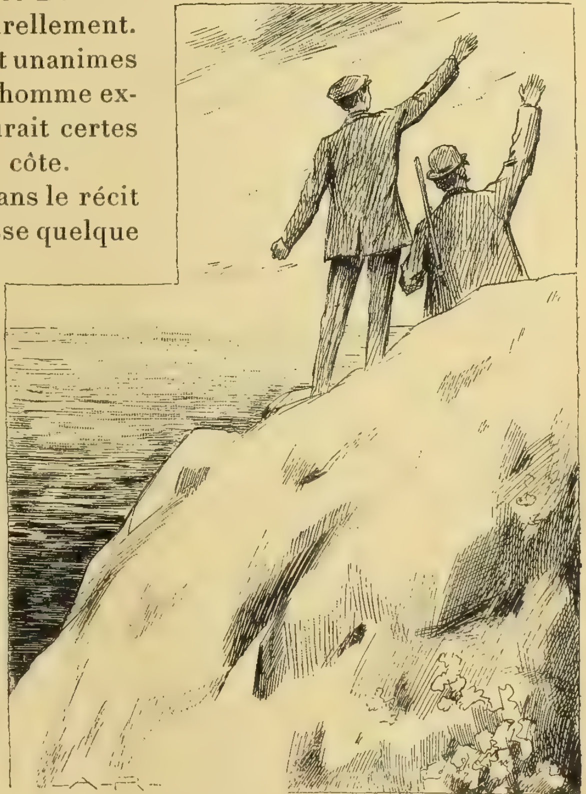
SAUVETAGE ET MAUVAISE NOUVELLE

Dans les varechs.

A part les faits qui se sont passés après leur fuite du *Missouri* et qu'ils ne peuvent connaître, la lettre de Jonathan Park reproduit, presque tout entier, le récit que nous venons de faire des événements qui suivirent l'enlèvement de Georges de Fenzac par Totor et Domino et que ces derniers ignoraient, naturellement.

Leur lecture terminée, tous sont unanimes à adresser une pensée émue à cet homme excellent qui, pour les sauver, n'aurait certes pas hésité à mettre son navire à la côte.

Une seule chose, à vrai dire, dans le récit du commandant du *Missouri*, tracasse quelque peu Totor et Domino. Comme le capitaine s'est gardé, dans sa lettre, de parler de sa faute, faute qui le lie en quelque sorte à Ryde et le met à sa discrétion, les deux hommes ne s'expliquent pas pourquoi il n'a pas jeté tout simplement par-dessus bord le détective privé.



Faisant de grands gestes...

Ce point un peu singulier mis à part, Georges et ses compagnons n'ont pas assez de louanges à formuler à l'intention du brave commandant.

Dans un post-scriptum ajouté à son récit, Jonathan Park leur donne quelques indications dont ils peuvent se servir au plus tôt.

D'après ses données, ses protégés doivent aborder la terre, grâce aux courants qui les entraîneront, entre la partie sud de la Géorgie et la frontière nord de la Floride. S'ils sont en Géorgie, il les engage à gagner le port de Savannah, où ils pourront prendre le train pour la Nouvelle-Orléans. Dans cette ville importante de la Louisiane il leur sera alors facile de trouver un vapeur qui les mènera au Mexique, — à Vera-Cruz, par exemple, — d'où ils pourront aviser à gagner l'intérieur des terres et l'hacienda du père de

Georges. Si, au contraire, les courants les emportent plus au sud et les font atterrir en Floride, il leur conseille d'atteindre tout de suite Jacksonville, d'où une voie ferrée les conduira jusqu'à Talhassée, capitale floridienne, et de là à la Nouvelle-Orléans.

Ces conseils ne sont pas inutiles. Mais il faut d'abord savoir où l'on se trouve.

Pour ce faire, Georges, accompagné de Totor, décide d'aller à la découverte pendant que leurs compagnons attendront patiemment leur retour, qui ne saurait tarder, tout en veillant à leurs richesses, qu'il ne serait pas prudent d'abandonner.

Le Parisien, armé d'une carabine, et le garçonnet, d'un revolver, se mettent immédiatement en marche.

Mais ils n'ont pas bien loin à aller. Cinq minutes à peine après leur départ, leurs amis, qui ne les ont même pas perdus de vue, les aperçoivent au sommet d'une dune de sable, faisant de grands gestes comme pour les inviter à les joindre, ce qu'ils font sans tarder.

Ils comprennent alors, une fois près d'eux, pourquoi les deux jeunes gens les ont appelés. C'est tout simplement pour leur faire voir l'endroit où ils ont abordé.

Les protégés du capitaine Park viennent, sans s'en douter, d'atterrir sur une île, ou pour mieux dire sur un modeste îlot sablonneux et complètement dénudé, sauf en sa partie sud, couverte de roseaux. Aussi loin que se portent leurs regards, ce n'est que de l'eau, sauf dans l'ouest cependant, où, à cinq ou six kilomètres, s'aperçoit une côte qui se continue dans le sud et dans le nord.

C'est vers cette côte qu'ils prennent la résolution de se diriger sans tarder.

Hâtivement tout le monde revient à la baleinière, dans laquelle on replace avec soin vivres, armes et outils; puis on pousse l'embarcation à la mer, et, Totor, Domino et l'Écossais ayant pris les avirons, on s'éloigne de l'îlot et l'on rame vers la terre.

Une heure plus tard, poussés par le flot montant, les fugitifs parviennent à nouveau devant une longue langue de sable dépourvue de toute végétation et habitée par de nombreuses bandes d'oiseaux aquatiques.

Devant eux s'envolent de gros pélicans dérangés dans leur pêche et quelques canards. Par contre, les hirondelles de mer et les mouettes continuent à voler autour d'eux avec une extrême agitation.

La langue de sable sur laquelle ils prennent pied est couverte de varechs et de fucus apportés par la marée et dans lesquels ils enfoncent jusqu'aux genoux. Pour éviter cet inconvénient à la fillette, l'Écossais doit la prendre dans ses bras, pendant que Graam, Georges, Totor et Domino tirent avec peine leur embarcation à travers cet amoncellement.

La marche dans cette épaisseur de plantes marines est d'ailleurs curieuse.

Chaque fois que le pied se pose sur elles, des détonations aussi fortes que

des coups de pistolet se font entendre, ce qui, après avoir un peu effrayé tout d'abord Édith, finit par l'amuser beaucoup.

C'est Mr. Graam qui donne l'explication de ces bruits étranges.

« Nous marchons, dit-il, sur des vessies gonflées, longues d'un pied au moins, qui couvrent le varech, et dont l'air comprimé produit en éclatant ces explosions inattendues.

— Des vessies natatoires provenant de poissons morts abandonnés par les oiseaux? demande Totor.

— Non, répond M. Graam, mais des débris de mollusques charriés par la marée sur ce banc de sable. »



Ils tirent avec peine leur embarcation.

En effet, Totor, Georges et Domino, en se baissant, peuvent voir que quelques-uns de ces animaux ont encore leurs tentacules bleus, leurs suçoirs et leurs crêtes couleur de pourpre, alors que d'autres ont des vessies moins grandes et rougeâtres.

S'ils étaient plus ferrés sur l'histoire naturelle, ils reconnaîtraient certainement là des physalies et des discolabes appartenant à l'ordre des acalèphes, mollusques que les marins, qui les trouvent flottants par troupes à la surface de la mer, ont surnommés à juste titre « vessies de mer ».

Celles-ci, en partie décomposées, n'ont plus aucune forme; cependant elles conservent encore la propriété de brûler, et Domino, en voulant y toucher, en fait la douloureuse expérience.

Après avoir franchi, non sans peine, ces monceaux de varechs et de mollusques pourris qui forment comme une ceinture sur la côte et dont les exhalaisons infectent l'atmosphère, ils arrivent enfin sur une belle grève de sable fin et blanc creusée de milliers de trous en forme de coupe et un peu plus larges que les deux mains, d'où s'envole, innombrable et criard, tout un peuple de sternes ou hirondelles de mer, qui se mettent à tourner en masse autour d'eux, les effleurant de leurs longues ailes et poussant des cris discordants, comme pour défendre leurs couvées sur lesquelles les nouveaux venus risquent fort de marcher involontairement.

Édith et Georges, devant cette défense qui les touche, demandent que l'on revienne en arrière et qu'on aborde un peu plus loin.

Traîner l'embarcation au milieu de tous ces nids serait, en effets, détruire inutilement des centaines d'œufs et d'innocents poussins.

En dépit de la fatigue et sans hésiter, les fugitifs reviennent donc sur leurs pas et reprennent place dans le canot, qu'ils ont remis à l'eau.

Toutefois, Domino a pris soin, avant, de ramasser une ou deux douzaines d'œufs, qu'il se propose de servir en omelette au prochain repas.

La mer montante poussant la baleinière en avant, Totor et Domino n'ont qu'à la maintenir avec les avirons pour rencontrer une petite crique qui va en se rétrécissant à mesure qu'ils avancent vers son extrémité et qui n'est bientôt plus qu'un canal bordé de chaque côté d'une épaisse muraille de roseaux.

Par précaution, l'Écossais, debout à l'avant, frappe autour de lui à l'aide d'une gaffe. Il ne faut pas, en effet, se laisser surprendre, et ces mystérieux taillis cachent peut-être quelque fauve ou quelque reptile dangereux.

Cri de détresse.

Et l'embarcation continue sa marche lente dans ce milieu étrange, sans que ceux qui la montent voient surgir le moindre point d'atterrissage, lorsque brusquement un long cri, sorte de plainte déchirante, désespérée, trouble le silence lourd qui pèse autour d'eux et leur serre le cœur.

Cela est si inattendu, si angoissant, que le Parisien et le nègre, abandonnant leurs avirons, se dressent debout au milieu du canot.

Et soudain le cri, plus atroce, plus effrayant, réveille encore les échos endormis. Cette fois, les fugitifs croient comprendre.

Là, près d'eux, tout près, à quelques mètres à peine peut-être, un être vivant, une créature humaine, court un danger et appelle à l'aide. L'affreuse clameur vient de leur droite, un peu en avant du canot, et ne s'arrête plus.

Simultanément Totor et Domino se remettent à leurs places et, vigoureusement, appuient sur leurs avirons.

Enlevée dans un rude élan, l'embarcation glisse sur l'eau et débouche assez vite face à une petite plage de sable que limite une barrière de joncs, de hautes plantes aquatiques et de buissons de ciriers.

A leurs yeux s'offre alors un spectacle terrible.

Un homme, un Indien, autant qu'on peut s'en rendre compte, est là.

Cramponné à un pied de palmier sabab haut d'un mètre cinquante environ, il tente de résister de tout son pouvoir à une force inconnue qui semble vouloir l'entraîner dans les flots.

Déjà il y est plongé jusqu'à mi-corps, et ses clameurs deviennent plus pressées, plus atroces, plus effroyables, de seconde en seconde.

De leur place les fugitifs ne peuvent voir autre chose, mais ils devinent qu'un danger terrible menace le malheureux, dont les forces s'épuisent visiblement.

« En avant! en avant! crie Mr. Graam. Vite! vite! »

Totor et Domino obéissent et se penchent sur leurs avirons.

En trois coups rapides ils sont près de l'infortuné, qui, devinant une aide inespérée, se tait tout à coup et, les dents serrées, les yeux fous, concentre tout ce qui lui reste d'énergie à ne pas abandonner l'arbre auquel il se cramponne désespérément et dont les épines lui entrent dans la chair.

A l'avant, l'Écossais, le premier, paraît se rendre compte de ce qui se passe. Il lève sa gaffe et l'abat furieusement dans l'eau à plusieurs reprises, à un pied à peine de l'Indien.



Cramponné à un pied de palmier, il résiste de tout son pouvoir.

Il y a alors un bouillonnement furieux, le flot écume mêlé de sang.

Presque au même moment Domino empoigne l'homme, l'enlève à bout de bras pour le déposer dans l'embarcation, où il s'écroule presque évanoui.

Le métis Oklawa.

Sa jambe droite paraît à première vue affreusement déchiquetée, et le sang en coule avec abondance.

Bravement Georges et Mr. Graam, qui se connaissent un peu en médecine, décident de s'occuper tout de suite à la panser, aidés par Édith.

On pousse pour cela le canot sur le sable, où tout le monde prend pied.

Étendu sur le sol où on l'a transporté en hâte, l'inconnu reçoit les premiers soins que nécessite sa blessure, heureusement plus superficielle que profonde.

Au bout de quelques minutes de prostration, bien naturelle après une pareille émotion, il revient d'ailleurs vite à lui.

Pour s'expliquer, il se sert de quelques mots d'anglais, d'un idiome inconnu des fugitifs et de bribes de français. Cette dernière langue semble même lui être assez familière, ce qui réjouit Totor.

De ses explications il résulte que c'est un Indien métis vivant seul en pleine forêt durant une partie de l'année, et s'occupant de colportage dans les fermes des settlers[1] et parmi les villages indiens durant l'autre partie.

Grand amateur de chasse, autant par goût que pour son utilité personnelle,

1. Settlers, colons.


Étendu sur le sol, l'inconnu reçoit les premiers soins.

il venait de tirer une sarcelle à tête noire lorsque, en voulant prendre le volatile tombé dans l'eau à deux pieds du rivage, il s'est brusquement senti saisi par la jambe dans un étau formidable.

C'est à peine si, lâchant l'oiseau, il a eu le temps de se cramponner à l'arbuste qui se trouvait heureusement près du bord. Sans ce secours il était perdu.

En le soignant, Georges et le père d'Édith constatent que la plaie de la jambe, due aux dents d'un caïman, est plus affreuse en apparence qu'en réalité. L'homme s'en remettra vite.

Il dit encore s'appeler Oklawa, avoir servi dans une plantation française, et ne cesse, son récit achevé, de remercier ses sauveurs et d'embrasser les mains de ceux qui le soignent.

Ceux-ci en profitent pour se faire passer pour des naufragés et demandent s'ils sont loin encore de Savannah ou de Jacksonville.

Mais, hélas! grande est leur désillusion lorsque le métis leur apprend que, loin d'avoir abordé à proximité de l'une de ces deux villes, la fatalité les a poussés, au contraire, tout à fait au sud de la Floride, dans une région pour ainsi dire perdue.

Cette contrée n'est qu'un marais inondé tantôt par les débordements de l'Océan, tantôt par les pluies hivernales qui n'ont pas d'écoulement : là, les eaux douces et les eaux salées se confondent et se mêlent, formant des lacs saumâtres et des sources alternatives. Ces sombres et tristes solitudes, peuplées de cyprès et de pins stériles, aux eaux noires et croupissantes, ceintes de sables blancs; ces everglades mystérieuses, anciens repaires de sauvages, berceau de la fièvre blême, sont couvertes d'îles d'une beauté inexprimable. Végétation luxuriante, fleurs aux parfums embaumés, oiseaux aux couleurs étincelantes, respirent l'air infesté par la maladie, chantent et s'épanouissent parmi les millions de reptiles qui grouillent au sein de ces limons.

Or c'est dans cette redoutable région que viennent d'aborder les fugitifs.



Au delà, une masse noire s'aperçoit.

CHAPITRE XVIII

NOUVEAUX DÉBOIRES

Retard forcé.

Tout d'abord, ils ont un véritable accès de découragement.

Cette fois, le sort ne s'est guère montré favorable à leur égard.

En les engageant à quitter son bord, Jonathan Park ne prévoyait certes pas une telle mésaventure.

Comment un tel fait a-t-il pu se produire? Comment, espérant atterrir au nord de la péninsule floridienne, sont-ils venus s'échouer, au contraire, presque à son extrême pointe sud? C'est là vraiment ce qu'ils ne peuvent comprendre, ce qu'ils ne peuvent arriver à s'expliquer.

Questionné à nouveau, l'Indien affirme qu'il ne se trompe pas.

Ceux qu'il prend pour des naufragés ont bien abordé à quelques milles au sud du cap Canaveral, et pour gagner une ville ils n'ont plus que la ressource de s'enfoncer dans les terres, d'atteindre la rivière Saint-Jean, et, une fois là, de la redescendre jusqu'au premier port qu'ils rencontreront.

Ils peuvent, il est vrai, grâce à leur embarcation, essayer de remonter par mer jusqu'à Saint-Augustin en longeant la terre, mais cela sera sûrement beaucoup plus long. De plus, les abords des côtes ne sont pas sûrs, les courants y sont dangereux et peuvent les pousser au large ou sur des récifs. C'est donc à eux de voir, de décider ce qu'ils veulent entreprendre.

S'ils se décident pour le trajet par l'intérieur, le métis s'offre pour les guider d'ici deux jours, le temps nécessaire pour qu'il se retrouve sur pieds.

On le remercie vivement de son offre, mais à l'unanimité les fugitifs préfèrent reprendre le parcours par mer, le trajet par terre ayant aussi ses très grands dangers.

Pourtant, quelque grand que soit leur désir de repartir, ils ne peuvent le mettre immédiatement à exécution.

Il y a en effet à cela deux raisons importantes.

D'abord la marée descendante.

Le jusant se fait déjà sentir, et, durant les derniers événements qui viennent de se dérouler, le canot s'est mis à sec.

Entre le flot et lui il y a maintenant une plage de sable et surtout de vase noire qui s'étend à découvert le long des rives de la crique, plage impossible à parcourir, sous peine d'un enlisement certain.

D'un autre côté, l'Indien, bien que beaucoup moins gravement blessé qu'on ne le craignait, ne peut regagner seul sa case située en forêt.

Après avoir tant fait que de le sauver, il serait véritablement inhumain de l'abandonner ainsi sur ce rivage désert.

Il est donc entendu que l'on attendra, pour repartir, le flux prochain, et que l'on profitera de ce temps pour transporter le blessé jusqu'à sa demeure, qu'il affirme être peu éloignée.

Mais d'abord on songe à prendre une légère collation.

Domino, qui a conservé les deux douzaines d'œufs emportées par lui, se prépare à les apprêter en omelette, mais il doit bien vite renoncer à ce beau projet, toute sa récolte se trouvant déjà couvée et fort avancée, ce qui lui fait faire une grimace de désappointement qui amuse fort ses compagnons et surtout la fillette.



Toute sa récolte se trouvant déjà couvée.

Heureusement pour lui et pour ses amis, l'Indien leur offre deux sarcelles qu'il a tuées avant son accident, ce qui est accepté, et les gracieux volatiles, habilement préparés et rôtis sur un feu de bois, sont bien vite reconnus délicieux au goût.

Le repas lestement enlevé et l'embarcation soigneusement attachée à un arbre, bien qu'elle n'ait rien à craindre avant la remontée du flot, Totor et l'Écossais préparent pour commencer une sorte de civière sur laquelle on étendra l'Indien, afin de le conduire jusqu'à sa cabane, située à un mille environ dans l'intérieur.

Par précaution, il est en outre convenu que l'on se chargera de tout ce qu'il sera possible d'emporter, dans la crainte qu'en leur absence quelque Indien voleur ne vienne faire une moisson fructueuse de leurs richesses. Il faut une demi-heure pour confectionner la litière destinée au métis blessé et un second brancard réservé à leurs provisions et à leurs munitions. D'ailleurs les arbres ne manquent pas.

Passé la zone des joncs, des plantes aquatiques et des palmiers sabal, hauts de trois à quatre pieds, aux troncs épineux, à larges feuilles en éventail, qui, repoussant des drageons du pied, forment des taillis presque impénétrables, les fugitifs trouvent tout de suite une immense forêt de pins.

A vrai dire, l'impression qu'elle leur procure est loin d'être agréable, car il s'en dégage comme une profonde tristesse.

Dans la forêt.

L'obscurité y est presque complète. Il y règne un silence étrange, que trouble à peine le bruit de leurs pas amortis par un épais tapis de feuilles mortes. L'aspect imposant de ces troncs énormes régulièrement alignés et se perdant dans un éloignement infini, les gémissements de la brise passant à travers les aiguilles effilées des pins et imitant les sons plaintifs d'un orgue mystérieux caché sous cette ombre, donne comme un petit frisson assez désagréable.

Néanmoins, Totor et ses compagnons, secouant cette sensation pénible, ont tôt fait d'achever leur besogne.

Tout préparé, et plus désireux que jamais de quitter au plus vite cette côte qui commence à leur paraître sinistre, ils installent le blessé du mieux qu'ils peuvent sur un lit de feuilles et se mettent en route suivant ses indications.

Domino et Totor ouvrent la marche, portant l'Indien. Derrière eux, ou près d'eux, marchent Édith et son père. Georges et Missié Fil d'Écosse ferment la marche avec la seconde civière, sur laquelle ils ont arrimé tout leur bien.

Le sentier que suit la petite troupe est à peine tracé et s'enfonce sous les pins immenses en capricieux méandres qui évoluent à travers la forêt.

Il fait une chaleur lourde, étouffante.

Après une demi-heure de marche, un arrêt est nécessaire.

Tous sont en eau, la sueur inonde leur visage.

La halte se fait au bord d'un étang qu'encadrent les grands pins.

A la vérité, le lieu est étrange et ne prête guère plus que la forêt aux idées gaies.

L'étang, encaissé comme une chaudière par les rebords escarpés de la forêt, est couvert de vieux troncs d'arbres calcinés par le temps, pétrifiés par les eaux d'où émergent leurs têtes noueuses et chauves et les squelettes décharnés de leurs branches tordues. Si la forêt est noire, les eaux et les vieux troncs sont plus noirs encore.

Par un contraste curieux, le ciel est bleu, et le soleil darde ses rayons enflammés dans cette sombre solitude, tels des langues de feu tombant au fond d'un puits.

Sa lumière fait une tache de blancheur et parfaitement ronde au milieu de l'étang, que recouvre comme d'un linceul l'ombre des grands pins.

Et le métis explique que ce gouffre a dû être creusé jadis par un tremblement de terre. Un morceau de la forêt s'est certainement effondrée là, dans les convulsions du feu souterrain, et a été recouverte par les eaux.

Cet étang ne présente en effet aucune trace de végétation, on n'y voit pas un oiseau, pas même un caïman.

Par contre, spectacle impressionnant et qui n'est pas sans effrayer Édith, de grandes couleuvres constrictors, noires comme de l'ébène, mais aucunement dangereuses, affirme l'Indien, dorment au soleil sur les arbres immergés,

entrelaçant dans de hideux embrassements leurs têtes plates et leurs corps monstrueux.

Inutile de dire que la halte est fort écourtée et que la petite troupe reprend promptement sa marche après quelques minutes seulement de repos.

Chemin faisant, ils font lever devant eux, en un grand bruit d'ailes, toute une compagnie de volatiles que l'Indien déclare être des coqs à fraise, les plus beaux des coqs de bruyère américains.


Avec une satisfaction nullement dissimulée...

L'un de ces oiseaux, qui d'ailleurs volent très mal en rasant la terre, mais courent avec une rapidité extrême, prend même son élan pour s'échapper si précipitamment et surtout si maladroitement, qu'il vient donner de la tête contre le tronc d'un pin et s'abat sur le coup.

Et c'est avec une satisfaction nullement dissimulée que Totor le ramasse et jette sur la civière de Georges et de Missié Fil d'Écosse.

Ce coq est d'ailleurs, assure l'Indien Oklawa, un gibier exquis et une marchandise rare.

Ce qui rend celui-ci tout à fait remarquable, outre sa grosseur et sa taille, — il a bien deux pieds de haut et pèse au moins deux kilogrammes, — ce sont les ailes supplémentaires et la fraise qu'il porte et qui indiquent que c'est un mâle.

De chaque côté de son cou pend une poche de peau lâche et ridée, d'une belle couleur rouge, qu'il peut gonfler et tendre comme un tambour. De plus, il a quatre ailes, deux comme celles des autres oiseaux, deux autres, plus petites, placées sur son cou et qui ont chacune dix-huit plumes, moitié brunes, moitié noires. Ce coq à fraise a en outre le tour des yeux orange, la gorge crème, et le reste du plumage fauve, tacheté et rayé de brun, de noir et de blanc.

« C'est, dit le métis, le gibier qui a le plus de réputation aux États-Unis. »

Pour joli qu'il soit, Domino, qui a pris de sérieuses leçons près de Mr. Pitt, à bord du *Missouri*, ne l'envisage, lui, qu'au point de vue comestible, et paraît ravi de l'aubaine.

Cette chasse inattendue, ce fait insignifiant, mais amusant en somme, change heureusement le cours pénible des pensées de tous.

En dépit de la chaleur, c'est plus gaiement que se termine la marche en forêt, et c'est plus vite qu'on ne l'espérait que l'on atteint la cabane du blessé.

L'orage s'en mêle.

Celle-ci est située dans une assez vaste clairière portant les traces récentes du travail de l'homme.

Un certain nombre de pins s'y voient abattus à la cognée, et leurs troncs énormes gisent à terre comme de grands cadavres.

Près d'une source d'eau qui forme un petit bassin limpide et sur un mamelon de terrain solide, se dresse la cabane d'Oklawa, grossièrement construite, mais assez vaste et hermétiquement close.

Des plantes parasites garnissent la façade, tandis qu'un cobora enlace la toiture de ses guirlandes de fleurs violettes et de ses feuilles trilobées.

Après l'aspect sombre et lugubre de la forêt, après la halte au bord de l'étang aux couleuvres constrictors, ce coin semble gai et accueillant.

S'aidant d'une grosse branche de bois lui tenant lieu de canne, Oklawa tient absolument à faire à ses sauveurs les honneurs de son chez soi.

La visite est d'ailleurs vivement faite. Georges et Mr. Graam, qui ont hâte de reprendre le cours de leur voyage interrompu, donnent les premiers le signal du départ après quelques instants de repos.

En somme, après avoir sauvé le métis et l'avoir soigné et reconduit chez lui, ils n'ont plus rien à faire en cette région.

L'Indien affirme qu'aidé de son bâton il pourra vaquer assez facilement à ses occupations; ils sont donc tranquilles sur son sort, et il est bien naturel qu'ils pensent maintenant à eux.

Mais il est écrit que leur départ ne s'effectuera pas aussi vite qu'ils le désirent.

Comme ils vont prendre congé de leur hôte, brusque et inattendu, un formidable coup de tonnerre fait trembler la cabane, en même temps qu'un éclair aveuglant sillonne le ciel.

Et presque aussi vite la pluie, en gouttes énormes, lourdes, chaudes, pressées, se met à tomber.

Cela se produit avec cette rapidité propre aux pays équatoriaux.

Tout d'abord, les fugitifs croient que cet orage ne durera que deux ou trois heures au plus; mais le métis leur assure qu'il leur faut se résigner et qu'ils en ont au moins pour la fin de la journée et une bonne partie de la nuit, sinon la nuit entière.

En réalité il ne les trompe pas.

Quant à songer à partir sous un pareil déluge, ils ne doivent même pas y penser.

A leur grand regret, il leur faut donc accepter l'hospitalité de celui qu'ils ont sauvé, heureux encore de se sentir à l'abri.

Pris par cet effroyable orage, en forêt ou en mer, c'eût été désastreux pour eux.

D'être à couvert leur est donc en quelque sorte une petite consolation.

Aidé de Domino et de Totor, Oklawa a d'ailleurs tôt fait d'allumer un bon feu dans une sorte de cheminée primitive.

La fumée rabat bien un peu, piquant les yeux et chatouillant la gorge, mais on ne peut se montrer trop exigeant.

Et pendant que la pluie continue à se déverser en torrents au dehors, chacun s'arrange et s'installe du mieux qu'il lui est possible.

L'orage qui a pris si brusquement se prolonge au delà des prévisions de l'Indien, car la nuit vient, passe, et la journée suivante s'écoule sans apporter la moindre interruption dans les cataractes célestes.

C'est seulement vers le milieu de la seconde nuit que le déluge cesse aussi rapidement qu'il a commencé.

Au petit jour, après quarante-deux heures d'une captivité forcée, quarante-deux heures qui parurent éternelles aux Européens, ils peuvent enfin mettre le pied dehors.

Le temps, cependant, n'est pas encore entièrement au beau.

Il ne pleut plus, c'est vrai, mais le ciel est toujours menaçant, de gros nuages épais et sombres courent dans le ciel gris, par moment le vent souffle avec violence.

Oklawa, que ce repos en compagnie de ses sauveurs a remis tout à fait d'aplomb, regarde les nues en hochant la tête d'un air mécontent.

Il connaît les ouragans qui soufflent en Floride et ne paraît nullement satisfait de ce qu'il voit.

Ce qui est certain, c'est que si les voyageurs peuvent sortir, se risquer hors de la cabane, respirer enfin à l'air libre, ils ne doivent pas penser reprendre tout de suite leur voyage par mer.

L'Indien le leur déclare tout net.

Cela leur serait matériellement impossible.

En ce moment, la tempête doit régner au large dans toute sa fureur, et les flots furieux doivent balayer les côtes et les îles avec rage.

Impossible d'embarquer dans ces conditions et sur une embarcation aussi frêle que celle qu'ils ont à leur disposition : ce serait vouloir courir à une mort certaine.



Un effroyable orage.

Cette déclaration de l'Indien est sincère, les voyageurs le comprennent.

Néanmoins elle les contrarie fort...

Cette fatalité qui s'acharne maintenant après eux désempare Georges et le navre.

Il faut que ses compagnons et surtout Édith s'ingénient à lui redonner du courage, car vraiment il commence à en manquer.

La nouvelle que la tempête va se prolonger certainement plusieurs jours, toute une semaine peut-être, n'est pas faite pour lui rendre son énergie.

Il ne peut, il ne veut pas croire à la fatalité qui semble vouloir le retenir dans ces régions perdues.

Seul de ses compagnons, il n'ajoute pas aux paroles du métis une foi absolue.

Il ne veut pas se rendre compte qu'abrité par la grande forêt de pins, il subit moins violemment que sur les côtes entièrement découvertes la force de l'ouragan.

Pour le convaincre, l'Indien offre alors de l'accompagner avec Totor jusqu'au rivage.

Le Parisien en profitera pour s'assurer de l'état de leur petit canot.

Laissant donc à la cabane Graam, Édith, Missié Fil d'Écosse et Domino, les trois hommes partent vers le milieu de la journée.

Par la route de terre.

Ce n'est pas sans regret que ces derniers les laissent s'éloigner, toute séparation leur étant pénible en ces tristes régions.

Heureusement leurs appréhensions sont vaines, car les trois explorateurs reviennent à la tombée du jour sans que rien de fâcheux ne leur soit advenu.

L'Indien n'a pas menti, et sa prédiction n'était nullement exagérée.

Comme il l'a judicieusement et sciemment annoncé, la mer est démontée, et l'ouragan fait rage sur les côtes. Le flot, aussi loin que se porte la vue, n'est qu'écume et montagnes liquides sur lesquelles l'homme le plus téméraire n'oserait et ne pourrait se risquer sur un simple canot, sans courir à une perte certaine.

Cette excursion au rivage a donc convaincu le garçonnet, mais ne l'a guère consolé.

Par contre, elle a eu son côté utile, en ce sens qu'elle a permis aux trois hommes de sauver l'embarcation, qui, retenue au rivage, se trouvait déjà plus qu'à demi ensablée et envasée.

La dégager n'a pas été une mince besogne.

Ils y sont heureusement arrivés.

Ce travail fait, le canot a été, par leurs soins, remonté presque à la lisière de la forêt de pins, en deçà des ajoncs et des plantes aquatiques, derrière les buissons de palmiers sabal, et soigneusement recouverte et cachée sous des monceaux de branches et de feuilles mortes où on pourra aisément la reprendre.

La mer peut monter : il n'aura plus à souffrir de ses atteintes.

« Heureusement, remarque Mr. Graam, que nous avions pris soin d'enlever tout ce qu'il contenait ; nous n'aurions plus rien retrouvé. »

C'est, en effet, pour eux une véritable chance.

En attendant la fin de la tempête, les voyageurs décident de s'organiser un peu plus confortablement qu'ils ne le sont dans la cabane de leur nouveau compagnon.

Il est convenu que dès le lendemain, au petit jour, on avisera à s'occuper de cela.

Mais, la nuit portant conseil, cette décision sage se trouve modifiée au réveil par une proposition de Georges.



Le dégager n'a pas été une mince besogne.

Puisque le parcours par mer leur est interdit tout au moins pour quelques jours, le jeune garçon veut savoir si le parcours par l'intérieur des terres ne sera pas plus court en se mettant en route immédiatement.

Devant la réponse affirmative du métis, qui assure qu'ils ne mettront guère plus de quatre à cinq jours pour atteindre le fleuve Saint-Jean, l'enfant insiste alors pour que l'on parte aussitôt.

Devant son impatience, aucun de ses compagnons n'ose refuser.

A la vérité, tous sont un peu comme lui et préfèrent à une inaction de quelques jours dans ce recoin perdu, la marche vers l'intérieur qui leur permettra du moins de vivre, d'agir et, qui sait! de gagner peut-être même un jour ou deux d'avance sur le voyage par mer.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

SECONDE PARTIE

CHAPITRE XIX

INCIDENTS DE ROUTE

La cabane d'Oklawa.

Sur les conseils d'Oklawa, qui s'est pris d'une réelle amitié pour ceux qui l'ont sauvé d'une mort horrible, il est arrêté que l'on se servira surtout de l'embarcation des pseudo-naufragés.

La chose est assez facile, en effet, grâce aux nombreux cours d'eau, lacs, étangs, marais, ruisseaux qui se déversent les uns dans les autres et font de la partie sud de la péninsule floridienne comme un vaste archipel de petits îlots et de terres plus ou moins solides.

La baleinière est d'ailleurs assez légère et, s'il le fallait, on la porterait au besoin pendant un kilomètre ou deux.

Tandis que Georges et l'Indien se rendent à la crique du Caïman, ainsi que Totor a baptisé l'endroit où le métis faillit perdre la vie, leurs compagnons disposent et préparent tout ce qu'ils vont emporter.

Heureusement pour eux, la cabane de l'Indien est pourvue d'une quantité de choses qui leur sont indispensables pour l'expédition qu'ils vont entreprendre et que celui-ci met généreusement à leur disposition.

Il y a là des couvertures qui leur seront utiles pour se garantir de la fraîcheur des nuits, une grande tente pour les campements, des vivres, du wisky, des outils plus solides que les leurs, de la poudre et des balles. Comme armes l'Indien emporte un vieux fusil de chasse à deux coups, un arc, des flèches, un sabre à abatis et le bownie-knife, grand couteau à lame triangulaire en usage dans l'Amérique du Sud. A cela s'ajoutent des cordes, des paniers vides et différents ustensiles de pêche et de cuisine.

Totor, qui furète dans tous les coins de la cabane, découvre même un accordéon enveloppé dans un morceau de loque. La trouvaille de cet instrument, qui n'est pas en trop piètre état, le comble de joie.

Il le nettoie du mieux qu'il peut et le met de côté.

Qui sait s'ils ne seront pas heureux de le trouver pour charmer et faire paraître moins longues les haltes forcées du voyage?

Tout le monde d'ailleurs s'occupe activement, et il n'est pas jusqu'à Édith qui ne donne à son père et à ses amis un sérieux coup de main en recousant un tas de petites choses.

Lorsque Georges et Oklawa reviennent à la cabane, vers le milieu de la journée, tout est presque paré pour le départ. Le canot, amarré à un quart de mille de la cabane, attend son chargement. Ils n'ont plus qu'à y porter les bagages.

Mais avant, l'Indien, songeant à la fillette, tient à disposer l'embarcation de façon que l'enfant ait une sorte de petite chambre, un abri, où elle pourra se reposer par les journées chaudes ou pendant les pluies assez fréquentes.

Aidé de Georges et de Totor, qui suivent à la lettre les indications qu'il leur donne, il a tôt fait d'établir à l'arrière de la baleinière une petite hutte basse formée de branches et de lianes souples entrelacées, fermée de tous côtés, sauf en la partie s'ouvrant vers l'avant. Une toile soigneusement tendue et venant s'attacher au bordage recouvre le tout et peut, si on le veut, fermer l'unique passage de cette petite retraite, en laquelle on dispose en outre deux couchettes de feuillage que cachent des couvertures.

En ce lieu frais et tranquille, la fillette sera on ne peut mieux, et lorsqu'ils l'ont visité, les Européens et surtout Georges et Mr. Graam ne savent comment remercier l'ingénieux garçon.

La chambre d'Édith, comme l'appelle Totor, servira en outre à abriter une partie des armes et des munitions, mais une partie seulement, car il demeure entendu que chaque voyageur gardera avec lui et toujours à portée de la main l'arme qui lui sera attribuée au départ.


Il découvre un accordéon.

Afin de ne pas charger inutilement l'embarcation et pour en laisser libre la manœuvre, le métis a fait préparer un petit radeau long, mais pas trop large, sur lequel se trouve arrimé, avec les plus grandes précautions, le reste de leur bagage, notamment les tonnelets d'eau fraîche, de tafia et les bouteilles de wisky.

Pris à la traîne et surveillé attentivement, ce radeau permettra aux voyageurs d'avoir plus de liberté dans la baleinière.

Oklawa a l'habitude, cela se devine, de pérégriner à travers ces régions peu hospitalières, il sait les précautions à prendre.

Dans les « pistias ».

En dépit de leur bonne volonté et de leur activité, il leur faut cependant passer une nuit encore dans la cabane de l'Indien. C'est seulement au petit jour que s'effectue le départ définitif et qu'Oklawa donne enfin le signal de se mettre en route.

De tous les voyageurs, Totor est naturellement le plus heureux.

Jamais, au grand jamais, dans son idée de voyage en Amérique, il ne s'est imaginé un instant qu'il se trouverait jeté dans de telles aventures et vivrait un jour comme un véritable explorateur.

Se rappelant ses lectures, se souvenant des drames à grand spectacle qu'il vit jouer au Châtelet, et le fond de gaminerie qui chez tout Parisien ne s'éteint jamais aidant, il s'est composé un costume extraordinaire.

A défaut de hautes bottes de cow-boy, il s'est entortillé les jambes jusqu'à mi-cuisse dans de grosses bandes de drap et de toile. Dans sa ceinture de flanelle il a glissé une hache et un revolver. A la bretelle il porte une carabine, et une vieille couverture bariolée, dénichée dans la cabine du métis, lui tient lieu de puncho, pendant qu'un chapeau de paille à large bord, qui dut servir autrefois à quelque nègre dans les plantations de coton, couvre son chef et lui donne une allure crâne assez réussie.

Ses compagnons, y compris Georges et surtout Édith, lui font un véritable succès, succès auquel le brave garçon paraît en vérité très sensible.

D'ailleurs, pour être sincère, la tenue de ses amis n'est pas loin de paraître aussi amusante que la sienne, car tous sont vêtus mi-partie de leurs vêtements de ville, mi-partie de ceux qu'ils ont emportés avec eux en quittant l'Angleterre et qui composaient leur garde-robe pour les représentations.

Domino, entre autres, bien que Totor lui assure que cela jure avec le décor, tient absolument à conserver comme coiffure un magnifique chapeau haute forme gris à longs poils de castor qui lui plaît infiniment.

De son côté, toujours calme, flegmatique et peu causeur, Missié Fil d'Écosse refuse d'abandonner le béret de matelot que lui donna son ami le maître coq du *Missouri*. Avec cette coiffure légèrement sur le côté, et qui lui est quelque peu étroite, son grand corps long et maigre, ses bras immenses et sa face paisible, il est extraordinaire.

Ajoutons à cela les armes dont Mr. Graam les a pourvus, et leur aspect devient tout à fait imprévu.

Seuls, Georges et le père d'Édith, de même que la fillette, n'ont rien de particulièrement saillant dans leur tenue.

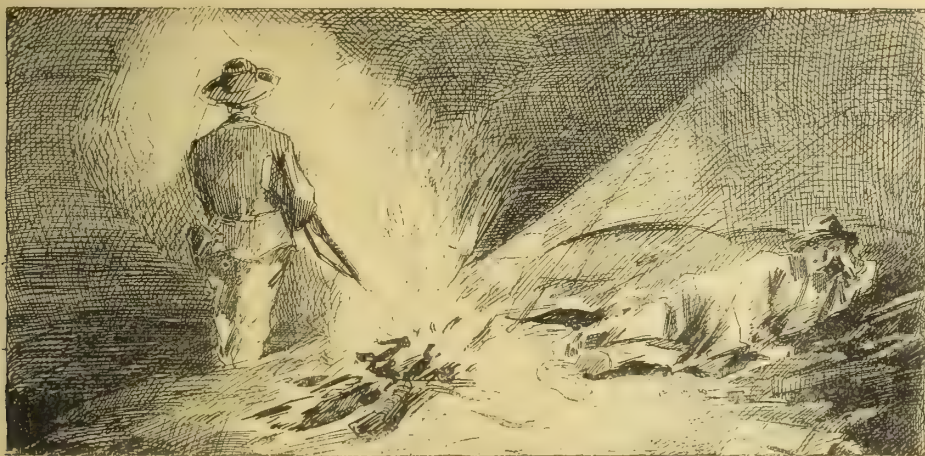
En dépit du sérieux de l'expédition qu'ils vont entreprendre, tous ne peuvent s'empêcher de rire en se contemplant ainsi équipés.

Aussi est-ce assez gaiement que, sur l'ordre de l'Indien, on prend place dans l'embarcation après un dernier regard au radeau retenu au canot, et qu'on se laisse dériver doucement au fil de l'eau.

Durant toute cette première journée, les voyageurs suivent une sorte de

ruisseau large de cinq à six mètres et de peu de profondeur, qui les amène, à la tombée du jour, à l'entrée d'un lac assez important sur lequel flottent des sortes de singulières prairies d'un vert tendre, formées de plantes assez semblables à de larges laitues étalées sur les eaux et que l'Indien déclare s'appeler des *pistias*.

Ces prairies mobiles offrent aux yeux de nos voyageurs un coup d'œil extraordinaire. A les regarder l'illusion est d'autant plus complète qu'au milieu de ces plantes en fleur se voient des groupes d'arbrisseaux et de troncs d'arbres déracinés, garnis de mousse et de feuilles encore vertes et habités par des loutres, des corbeaux, des choucas, des hérons et des courlis.



C'est ensemble qu'ils prennent la première garde.

Mais Oklawa prend grand soin de s'éloigner de ces îlots de verdure qui naviguent à l'aventure.

Il sait, en effet, que toutes ces végétations flottantes donnent asile à des quantités considérables de reptiles, parmi lesquels domine le trigonocéphale piscivore, un des serpents les plus venimeux et les plus redoutables que possède l'Amérique du Nord.

Aussi, secondé par l'Écossais, s'occupe-t-il à les repousser à l'aide de longues perches emportées par lui à cette intention.

Et ils font bien, car ces charmants îlots sont rien moins que rassurants.

Autour du canot, ce sont maintenant des sifflements continuels, un bruit semblable au froissement de feuilles mortes dans une forêt. De toutes parts, ils aperçoivent des yeux étincelants, des langues trifides, des gueules enflammées dégouttantes de venin et des queues armées d'aiguillons qui s'agitent en l'air comme des fouets.

Cependant, la nuit menaçant de tomber tout à coup, Oklawa, qui est réellement le chef de la petite expédition, décide d'aborder sur la rive septentrionale du lac, qui est la partie la plus débarrassée des terribles îlots flottants.

Après une courte reconnaissance, il choisit pour le campement une éminence de sable blanc située à un mètre au-dessus des eaux. La position, judicieusement choisie, est superbe et paraît surtout très sûre, car elle domine à la fois les débouchés de la forêt voisine et les eaux environnantes.

Chacun y apportant la main, on a tôt fait d'enfoncer les pieux et d'établir la tente qui abritera pour la nuit tous les voyageurs.

Et pendant qu'aidé d'Édith et de Mr. Graam, Domino, qui, décidément, s'est arrogé les fonctions de cuisinier en chef, prépare le repas, l'Indien, suivi de Totor et de Missié Fil d'Écosse, va faire un petit tour de chasse, Georges préférant, lui, demeurer près de sa petite amie.

La journée a été très chaude, mais il fait plus frais à présent.

Lorsque les chasseurs reviennent une heure plus tard, ils rapportent un canard et deux sarcelles, que le nègre reçoit avec le plus grand plaisir. Le repas est très gai, et la cuisine de l'ancien tirailleur déclarée excellente.

La nuit tombée, le Parisien et l'Indien allument un grand feu à quelques pas de la tente sous laquelle se sont retirés leurs compagnons, et c'est ensemble qu'ils prennent la première garde de nuit, l'un veillant, l'autre entretenant le foyer.

On décampe.

Jusque vers minuit tout va bien d'ailleurs; mais à ce moment-là Georges et Mr. Graam, qui ont pris à leur tour la faction, croient remarquer, non sans effroi, que l'eau du lac monte tout à coup, et assez rapidement même. Déjà le sommet de la butte sur laquelle a été dressée la tente ne forme plus qu'un étroit îlot. Sur la droite, le vallon dans lequel ils ont été chasser quelques heures plus tôt, et qui pourrait permettre de gagner le bois, n'est plus qu'un canal déjà large et certainement très profond.

Bientôt l'îlot lui-même est submergé, et les voyageurs ont déjà de l'eau jusqu'aux chevilles lorsque, la tente repliée et tout leur bien à l'abri, ils peuvent enfin sauter dans la baleinière.

Heureusement tous sont sauvés; mais dans l'ignorance où ils sont de l'importance de cette crue soudaine, qui ne peut être due, assure Oklawa, qu'à une marée venue de l'Océan par une crique voisine, ce que rend assez vraisemblable la salure du lac, ils décident de ne pas prendre terre avant le lever du soleil. Dans ces conditions, il leur est assez difficile de se reposer.

Aussi est-ce absolument rompus et brisés que, le jour venu, ils abordent à nouveau. Néanmoins, personne ne songe à se plaindre, et moins encore à réclamer un repos qui, cependant, serait utile à tous.

Et telle est la hâte d'arriver au but du voyage, que l'on convient de repartir après un repas rapidement enlevé.

Ainsi est fait, et, sous la conduite de l'Indien, la route est reprise.

Mais vers midi, au moment où la chaleur devient vraiment pénible, ils doivent constater, à leur grand regret, que le voyage par eau se trouve momentanément interrompu.

On doit donc s'arrêter, et Oklawa fait établir le campement sur la pente d'un coteau boisé et pierreux.

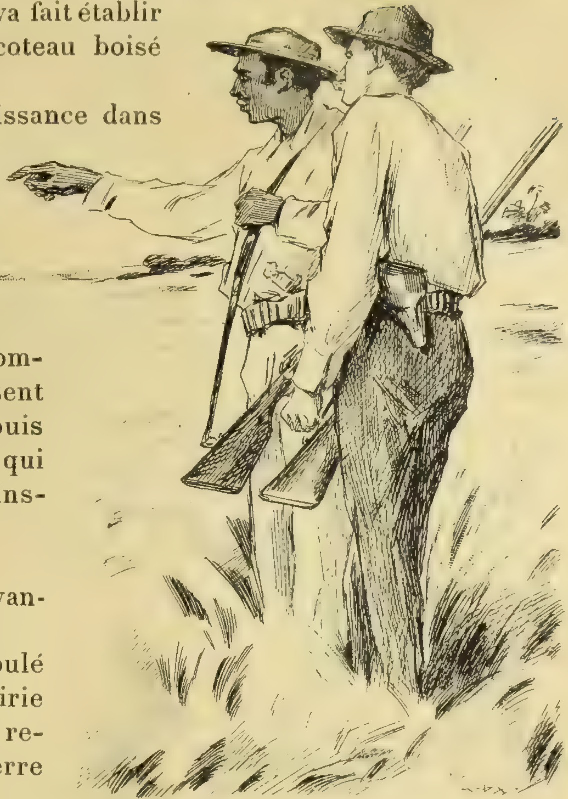
Pendant qu'il ira en reconnaissance dans l'est afin de savoir si un nouveau cours d'eau navigable ne leur permettra pas de poursuivre leur voyage, il engage ses amis à prendre un repos indispensable.

Cependant Totor tient à l'accompagner. Le vaillant garçon se sent plein d'énergie et de courage, et puis il ressent pour ce demi-sauvage qui parle assez bien le français une instinctive sympathie.

En exploration.

Pendant une bonne heure ils avancent en forêt.

C'est seulement ce temps écoulé qu'ils atteignent une sorte de prairie peu vaste faite d'un tuf tourbeux recouvert d'une mince couche de terre végétale.



Il y a là des tourbières perfides.

Deux étangs couverts de roseaux en occupent le centre. Tout le reste est tapissé d'un gazon verdoyant parsemé çà et là de superbes plantes vivaces particulières à la flore des savanes, des gentianes à fleurs roses en panicules, des lobélias chargés de grappes de fleurs écarlates, des mauves revêtues de poils dont les larges fleurs blanches à centre jaune ont un œil rouge, des plantes à oignons, des amaryllis, des pancatriers, et la plante à soie l'asclépias, aux graines surmontées de houppes soyeuses.

Au delà de cette prairie, une masse noire s'aperçoit. Il y a là une autre forêt derrière laquelle se cache peut-être un cours d'eau navigable.

En dépit du soleil qui darde, les deux hommes s'engagent dans la prairie et tirent, en passant près de l'un des étangs, deux couples de vanneaux qui feront le bonheur de Domino à leur retour. Se hâtant, ils arrivent enfin à la lisière des arbres aperçus de loin. Mais là, ils ont une nouvelle désillusion. Cette forêt n'est pas semblable à celles qu'ils ont vues jusqu'alors. C'est une forêt de cyprès, une cyprière. L'aspect en est des plus étranges pour ceux qui, comme Totor, n'ont pas encore vu ces puissants et bizarres végétaux. De loin, cela donne assez l'impression d'une immense plaine verte soutenue par des milliers de colonnes, ou encore une armée de gigantesques parapluies.

Là, il est vrai, il ne fait pas sombre comme dans les forêts de pins, car le feuillage des cyprès est délicat, fin et d'un vert tendre, s'étalant d'ailleurs à une si grande hauteur que l'ombre semble un nuage destiné à amortir seulement les rayons du soleil.



Une nouvelle grave les attend.

Un peu surpris, le Français regarde ces arbres contournés jusqu'à vingt pieds de haut, tordus et toujours creux; ces troncs énormes, renforcés par des piliers qui les flanquent circulairement et forment dans leurs intervalles de véritables cavernes; ces racines pareilles à de gigantesques serpents qui s'étendent loin sous l'eau pour émerger soudain couvertes d'exostoses ou de galles démesurées que les habitants, lui apprend l'Indien, nomment des genoux de cyprès et emploient comme ruches à abeilles ou comme cages à poules.

De cet enchevêtrement malsain de bois creux s'élance avec une vigueur étonnante une belle colonne droite d'un bois rouge plein et odoriférant qui s'élève d'un seul jet jusqu'à quarante mètres sans porter une branche. Mais une fois à cette hauteur, le cyprès se ramifie, forme une tête plate horizontale; toutes les têtes se touchent et s'unissent en un véritable dais de verdure.

La cyprière est en somme une forêt dans l'eau, car, le terrain étant imperméable, les eaux pluviales y séjournent toute l'année.

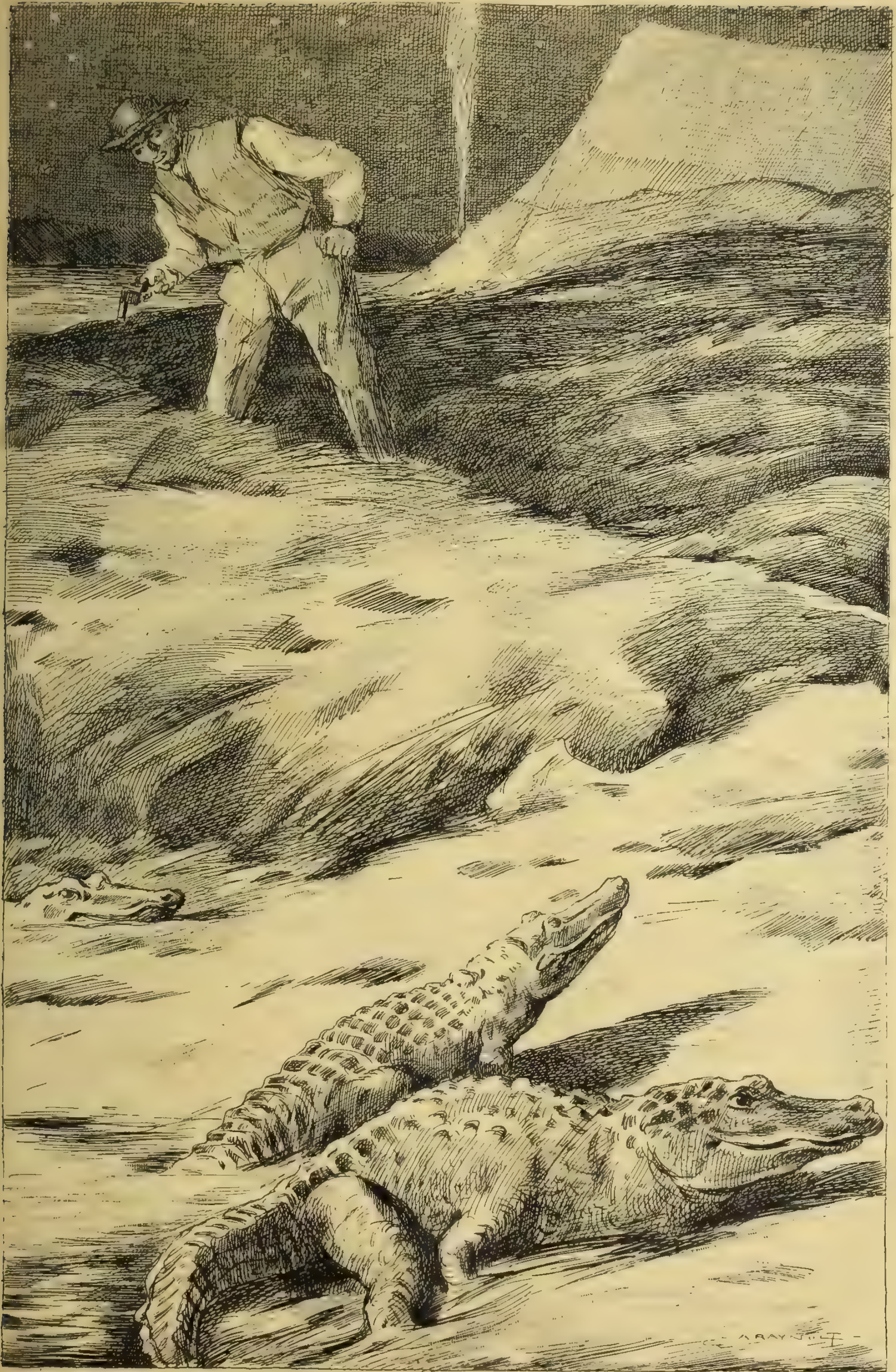
« Il y a là, dit le métis, des tourbières perfides où un homme disparaîtrait sans laisser de traces. »

S'engager en un semblable lieu serait donc terriblement imprudent.

Pour trouver une rivière il vaut mieux revenir au campement, puis reprendre une autre direction après s'être reposé une couple d'heures.

Trois heures et demie après leur départ, les deux explorateurs rejoignent donc leurs compagnons. Mais à leur arrivée les attend une nouvelle grave.

Édith, qui s'était couchée près de son père sous la tente, vient de se réveiller prise d'un mal mystérieux et étrange.



Pour chasser quelques visiteurs désagréables.

CHAPITRE XX

ÉDITH BLESSÉE

Les « latradectes ».

Tout d'abord l'Indien croit à un brusque accès de fièvre.

De fait, la température de l'enfant est très élevée.

Désespérés, Graam et Georges ne savent où donner de la tête. L'idée qu'ils ignorent le mal mystérieux dont est atteinte si brusquement la fillette, la pensée qu'ils sont impuissants à la soulager, les bouleverse positivement.

Terriblement inquiets, leurs compagnons partagent leur angoisse et leurs craintes.

Réellement désolé, le fils du planteur se reproche amèrement d'avoir accepté que ces braves gens le suivissent dans son périlleux voyage. S'il s'y était refusé, aucun d'eux n'eût été mêlé à ses dangers, Édith n'aurait pas quitté l'Angleterre, et il n'aurait pas la douleur de la voir en péril de mort.

Pendant qu'il se lamente, Graam, de grosses larmes plein les yeux, soutient sa fille dans ses bras et contemple en silence le petit visage très pâle, dont les traits sont étrangement contractés.

D'ailleurs, en dehors de Georges qui parle comme un fou et sanglote, personne ne dit mot.

Longuement, Oklawa examine la petite malade, la regarde, suit sur sa figure les contractions nerveuses qui l'agitent.

Tous l'observent attentivement.

Il est évident que ses nouveaux amis attendent de lui presque un miracle.

En fait, l'Indien, habitant de ces redoutables régions, sait peut-être de quel mal étrange est atteinte la fillette. Lui seul, évidemment, peut la sauver, si le Ciel permet qu'elle en réchappe.

Son examen de la petite malade ne dure pas longtemps.

Brusquement, il se redresse.

Édith n'est pas atteinte de fièvre, il le déclare tout net, la cause de son mal est autre, et il croit, il pense l'avoir découverte.

Tout d'abord, il ordonne à Graam de transporter immédiatement l'enfant hors de la tente, puis il prie Georges, Totor, Domino et l'Écossais de rester un instant avec lui.

L'homme et Édith se sont à peine éloignés, que le métis se couche à terre et se met en devoir de fouiller le sol à l'aide de son bownie-knife.

Curieux et un peu surpris, les autres le regardent faire.

Les recherches entreprises durent à peine cinq minutes.

Ce temps n'est pas écoulé qu'Oklawa se relève et hoche la tête d'un air significatif; en même temps, un singulier sourire plisse ses lèvres.

« Les latradectes, » dit-il.

Et comme il voit qu'on le regarde sans comprendre, il lève son couteau, et montre aux quatre hommes un petit insecte d'un rouge sombre dont la tête est taillée à facettes et qu'il tient piqué au bout de sa lame.

« Le latradecte, répète-t-il, l'araignée endormeuse; c'est elle qui a piqué l'enfant. »



De grosses larmes plein les yeux.

Il dit vrai.

En examinant Édith, le métis a bien vite remarqué près de la nuque de la fillette un point rouge enflammé.

Tout de suite il a pensé à l'insecte, petit, mais terriblement dangereux, qui pullule en Floride.

Ses recherches l'ont vite convaincu qu'il ne faisait pas erreur.

Le plateau sur lequel, un peu hâtivement, — hâte due à la fatigue générale, — il a fait établir le campement, est miné en dessous par les galeries de milliers d'araignées endormeuses, dont la morsure est si dangereuse qu'elle cause quelquefois des léthargies où l'on passe du sommeil à la mort.

« Ces venimeux insectes, explique Oklawa à ses amis, bouchent pendant le jour leurs tubes souterrains avec des sables agglutinés et ne sortent en général que la nuit. C'est donc tout à fait par hasard que la fillette a été piquée. Si nous avions continué à camper en ce lieu, à la tombée du jour il est certain qu'il y aurait eu alors plus d'une victime.

Cependant le métis rassure ses compagnons, qui, en entendant ses explications, n'ont pu se défendre d'un frisson désagréable.

L'enfant n'est pas en danger pour le moment; il se fait fort de la sauver, grâce à la plante sénéka, victorieusement employée par ses congénères comme antidote contre les morsures des reptiles venimeux.

C'est lui-même qui se charge de soigner la fillette, et il s'en acquitte merveilleusement. Bientôt en effet les convulsions cessent.

Cependant Édith demeure dans un état de prostration très grand, et la fièvre ne tombe pas complètement.

Secondé par Domino, le métis prépare alors une infusion de sassafras et charge Georges d'en faire prendre toutes les deux heures environ à sa petite amie.

Le sassafras est plutôt un sudorifique qu'un antifiévreux ; néanmoins cette décoction fait grand bien à la fille de Graam et lui procure vers le soir un mieux si sensible que tous comprennent que leur petite compagne est en voie de guérison et certainement sauvée.

En face de cette heureuse constatation, les voyageurs laissent déborder leur joie, et le brave Indien ne sait vraiment comment se dérober à leur reconnaissance.

Nouveau campement.

Inutile de dire que le campement a été aussitôt changé de place et installé à un quart de mille dans l'est, en un endroit soigneusement vérifié, où les herbes et les broussailles ont été brûlées à l'avance.

Il faut en effet camper la nuit entière en forêt et ne reprendre la marche que le lendemain. Édith ne saurait supporter d'être transportée avant au moins douze heures de repos et de soins persistants, et, d'un autre côté, Oklawa tient à ce que le voyage se poursuive autant que possible par eau.

Or, il lui faut découvrir une rivière, et il lui est impossible d'entreprendre avant le jour de nouvelles recherches.

Tous se rallient d'ailleurs à son opinion.

Le sauveur d'Édith est maintenant pour eux comme un dieu.

Ils l'écoutent, l'approuvent et lui obéissent sans discussion.

La nuit se passe normalement et sans qu'aucun incident digne d'être signalé n'en vienne interrompre le cours.

Georges n'a pas quitté le chevet de sa petite amie, qui, vers onze heures du soir environ, s'est endormie profondément.

Un frère n'aurait certes pas plus d'attentions et de dévouement que le jeune garçon en a pour Édith.

Il a même exigé, en constatant que l'enfant était plongée dans un sommeil profond, que le père, lui aussi, prît quelques instants de repos, voulant veiller seul pour compenser, trop faiblement à son idée, le mal dont il s'accuse d'être, bien qu'involontairement, l'auteur.

Cependant, en dépit de sa vaillance et de sa bonne volonté, vers le petit jour la fatigue l'emportant malgré tout, il s'endort lui aussi près de la couche de la petite malade.

Heureusement l'Indien et Totor sont là et veillent.

Une heure plus tard, ils laissent la petite blessée et son jeune compagnon plongés dans leur profond sommeil, sommeil qui ne peut leur faire, à l'un et à l'autre, que le plus grand bien.

Mr. Graam, Domino et l'Écossais se lèvent doucement, procèdent à une toilette sommaire et rejoignent hors de la tente le métis et le Parisien qui les attendent.

Il s'agit en effet de décider ce que l'on va faire.

Ce n'est d'ailleurs ni long ni compliqué.

Mr. Graam va rester au camp en compagnie de Georges et d'Édith.

Pour les seconder, veiller sur eux et les défendre, il est entendu que Domino ne les quittera pas.

Totor et Missié Fil d'Écosse accompagneront l'Indien, qui est persuadé qu'un cours d'eau doit se trouver dans les environs.

Si son affirmation est vraie, cela simplifiera le voyage et l'avancera certainement.

Il faut à la fillette beaucoup de repos.

La porter en civière serait peut-être faisable; mais les vivres, les armes et surtout le canot, que l'on ne peut abandonner, empêchent que l'on s'arrête à cette idée.



Un frère n'aurait pas eu plus d'attentions...

L'Indien recommande surtout à ses amis de ne pas s'éloigner du campement durant son absence, qui va peut-être se prolonger une douzaine d'heures.

Il n'en est pas besoin, d'ailleurs, car le canot contient suffisamment de vivres, et il reste encore du gibier de la veille.

Il les engage également à se méfier des serpents et à ne pas négliger d'allumer un grand feu devant la tente s'il n'était pas de retour, avec ses deux compagnons, à la tombée de la nuit.

Toutes ses recommandations faites et après un dernier coup d'œil sur le campement, Oklawa, suivi de ses deux seconds, s'éloigne vers l'ouest, s'enfonçant sous le couvert des bois.

CHAPITRE XXI

MINUTES TRAGIQUES

La forêt floridienne.

L'Indien marche le premier, suivi de Totor et de Missié Fil d'Écosse. Le temps est beau, mais lourd. Heureusement la chaleur qui va devenir étouffante sera en partie tamisée par les hautes futaies qui s'étendent au-dessus de la tête des voyageurs.

Effectivement, moins d'un quart d'heure après avoir quitté le campement, les trois hommes traversent un véritable taillis de rhododendrons formant des touffes de près de dix mètres de haut et dont certaines branches sont presque aussi grosses que la cuisse d'un homme.

De larges bouquets de fleurs purpurines ornent ces magnifiques arbustes, et Totor ne peut s'empêcher de penser à ces pauvres rhododendrons étiolés, souffreteux, dont on garnit les massifs des parcs et des squares parisiens et qu'il faut avoir grand soin de remplacer chaque année, parce qu'ils dépérissent.

Au-dessus de ces taillis, des paviers à fleurs jaunes forment une voûte impénétrable aux rayons du soleil.

Les voyageurs pourraient même se croire dans quelque jardin anglais, s'ils n'avaient le désagrément d'enfoncer dans l'eau jusqu'à la cheville et de se sentir fort désagréablement piqués par de petits insectes qu'ils reconnaissent bien vite pour être de petites fourmis grises.

Oklawa n'est d'ailleurs nullement surpris de leur présence, et il en explique la raison à ses deux compagnons qui se grattent avec rage.

Les paviers, arbres de la famille des marronniers, affectent à l'état primitif les formes les plus irrégulières; mais lorsqu'ils sont devenus creux et que leur aubier est pourri, ils ne vivent plus, comme les saules, que par leur écorce, dont les cavités se trouvent alors habitées par des millions de petites fourmis grises qui se nourrissent des sucs des fleurs et des pellicules des fruits, qui ont la forme de marrons allongés et sans piquants.

Leur piqûre est très douloureuse, et les trois voyageurs en font la pénible constatation. Inutile de dire qu'ils pressent le pas autant qu'ils le peuvent, car, dans ce terrain marécageux, il ne leur est guère facile de se hâter autant qu'ils le souhaiteraient. Ils atteignent cependant un terrain plus solide après dix minutes de marche à travers les taillis de rhododendrons.

Une fois là, le Français et l'Écossais remarquent alors, non sans surprise, que la végétation n'est plus du tout la même et change comme par enchantement. Ils sont maintenant sous une haute futaie de beaux arbres dont le tronc uni et droit forme comme une véritable colonne de cent pieds au moins de

hauteur. A leur cime s'étale une vaste touffe de grandes feuilles et de larges fleurs d'un blanc bleuâtre qui répandent comme une odeur de giroflée.

Ces arbres, que le métis appelle « arbres aux concombres », sont en réalité de magnifiques magnoliers.

Un détail curieux à observer, c'est que ces arbres n'ont pas de branches basses. Leur feuillage est à ce point épais qu'il intercepte l'air et la lumière et étouffe toute végétation étrangère. Une demi-obscurité et un silence profond règnent sous cette épaisse futaie. Aucun oiseau ne semble peupler cette solitude.

Oklawa assure que les pics eux-mêmes, si communs dans les forêts américaines, ne visitent pas les magnolias : leur bec n'en pourrait entamer l'écorce. Seuls quelques écureuils gris habitent les hautes cimes de ces géants.

Cependant le passage des trois hommes en ce lieu n'est pas inutile, car l'Indien s'empresse de ramasser et de serrer avec soin quelques fruits de l'*arbre aux concombres*.

« Ce fruit, déclare-t-il, est d'abord vert et devient en mûrissant d'un rouge éclatant, comme un énorme piment. Les gens du pays et même les médecins le font infuser et l'emploient avec succès contre les fièvres intermittentes. »



Dans ce terrain marécageux...

C'est donc pour les voyageurs une précieuse récolte à opérer; aussi l'Écossais et le Parisien s'empressent-ils de se charger, eux aussi, de quelques-uns de ces fruits.

Après quelques minutes de repos, — un quart d'heure à peine, car le temps presse, — les explorateurs se remettent en route.

Dans le « low hummock ».

A mesure qu'ils avancent, la forêt de magnolias devient moins épaisse et moins régulière. De magnifiques hickorys et des chênes verts les remplacent peu à peu. Bientôt même ils arrivent au point culminant d'une sorte de coteau et peuvent se rendre compte de la contrée qui les environne.

Ils viennent d'arriver dans la région connue dans le pays sous le nom de

« low hummock » ou basse terre, qui est le nom réservé aux sols d'alluvion qui s'élèvent au milieu des immenses marais de la péninsule et qui peuvent s'étendre sur plusieurs centaines d'hectares.

Non cultivées, ces basses terres sont — et c'est le cas présentement — couvertes de hautes futaies d'arbres de toutes essences.

Celle-ci peut avoir une lieue d'étendue environ et forme comme une île véritable, car l'eau semble l'entourer de toutes parts.

A la vérité, ces eaux paraissent stagnantes, mais en en suivant les bords, peut-être peut-on espérer arriver à quelque cours plus large et plus navigable.

Pour s'en assurer, les trois hommes descendent vers les marais.

Ces marais, formés par les eaux pluviales séjournant à la surface d'un terrain argileux et imperméable, sont couverts de taillis de lauriers sassafras au bois noir, au feuillage maigre, rare et d'un vert terne, mais ornés de milliers de petits fruits violets entourés d'une cupule rouge. Pour avancer, l'Indien et ses deux compagnons doivent marcher sur une tourbe noire couverte d'empreintes d'animaux de proie, loups, renards et ratons.

Cela rappelle à l'Indien que certains de ces animaux peuvent fort bien habiter les épais taillis de lauriers sassafras, aussi recommande-t-il à ses deux compagnons de n'aller de l'avant qu'avec la plus grande prudence, dans la crainte de quelque brusque surprise.

Cette recommandation est heureusement superflue, car durant les deux heures qui suivent, aucun animal dangereux ne fait son apparition.

Ils font juste lever des bécasseaux dont les troupes s'envolent à chaque pas devant eux sur la lisière des marais. Totor, sur le conseil de l'Indien, se charge même d'en abattre une douzaine et demie environ.

Cet oiseau, à peine plus gros qu'une alouette, est un petit échassier brun dessus, blanc dessous, à queue, bec et pattes noirs, et dont la chair, assure Oklawa, est aussi délicate que celle de la bécassine.

Cela sera une bonne provision pour le garde-manger de Domino.

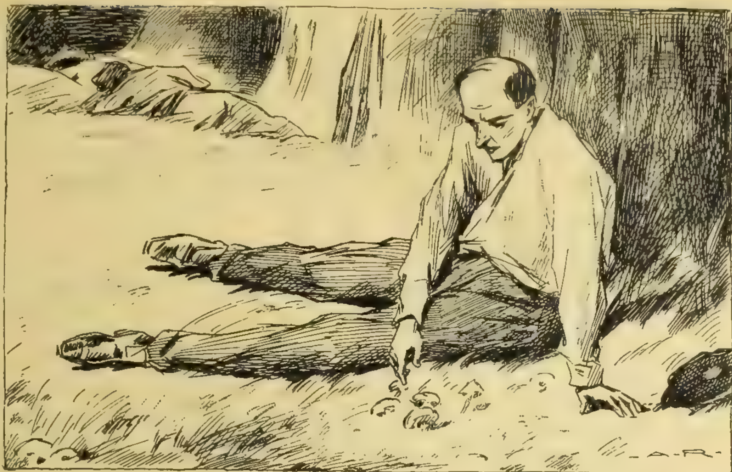
Cependant cette marche pénible et lente à travers les marais se termine enfin sur les bords d'une rivière qui semble remonter au nord en s'infléchissant légèrement dans l'ouest, et disparaît sous une forêt de hickorys et de noyers gigantesques, touffus et garnis de branches jusqu'en bas.

Pour arriver en ce lieu, but de leur petite expédition, les trois hommes calculent qu'ils ont mis à peine quatre heures. Il ne sera donc pas trop pénible de transporter jusque-là le canot et leur petit avoir.

Quant à la fillette, une sorte de palanquin que l'on fabriquera à son intention lui permettra d'effectuer ce parcours sans peine et sans fatigue.

Il est convenu que ce transport se fera en deux fois, le canot et les vivres d'abord, puis l'enfant et le reste du matériel.

En attendant, les voyageurs s'accordent une heure de repos et décident de prendre quelque nourriture. Ce repas, composé de fruits, de viande conservée


Il s'amuse à examiner quelques champignons.

et de tortillas de maïs, sorte de crêpes fabriquées par le métis, est lestement pris. Cela fait, Oklawa et Totor s'étendent à l'ombre d'un hickorys et, la chaleur aidant, ne tardent pas à s'endormir d'un sommeil un peu lourd, mais profond.

Fil d'Écosse flaire un danger.

Missié Fil d'Écosse, lui, s'est chargé de veiller sur le sommeil de ses deux amis. Assis à terre, le dos appuyé à un noyer noir géant, il s'amuse à examiner quelques champignons agglomérés au pied de l'arbre et dont l'aspect l'intéresse, car ils sont recouverts d'une poussière écailleuse, chatoyante et irisée, reflétant la nacre de perle et l'argent.

Mais bientôt cette distraction ne l'intéresse plus. Peu ferré en botanique, il cherche à occuper son esprit, car, la digestion et l'air étouffant aidant, il a grand'peine à résister au sommeil.

Heureusement pour lui, un spectacle inattendu, amusant et curieux à la fois, captive son attention. Toute une troupe d'écureuils volants ou *polatouches* vient, rassurée par le silence du lieu, de faire son apparition. L'Écossais n'a qu'à lever doucement la tête pour examiner ces curieuses petites bêtes et assister à leurs gracieux ébats.

A peine gros comme un rat, porteur d'une superbe queue en panache qu'il tient fièrement relevée, gris-perle en dessus, blanc argenté en dessous, avec de petites oreilles noires et un museau tout rose, ce petit animal semble positivement glisser dans l'air, grâce à la peau de ses flancs dilatée entre les jambes de devant et celles de derrière en façon de parachutes.

Il y en a bien des centaines. Les uns se poursuivent d'arbre en arbre, franchissant en volant des distances de trente à trente-cinq mètres; d'autres grimpent au sommet des arbres, cueillent des fruits, coupent des bourgeons, se disputent, jouent.

Et Missié Fil d'Écosse, l'œil rond, la bouche entr'ouverte, les suit, en souriant, dans leurs évolutions, lorsque brusquement toute la bande, bondissant de branche en branche, disparaît comme par enchantement.

Aux petits cris aigus de la gracieuse troupe succède tout à coup un silence inquiétant.

Surpris, étonné, l'Écossais reste un moment immobile et ne comprenant pas.

Cette disparition soudaine, alors qu'aucun bruit ne s'est produit, le plonge dans un ahurissement profond. Son regard, qu'il promène autour de lui, ne lui fait pourtant rien découvrir d'inquiétant.

Tout paraît calme. Mais ce calme lui-même a cependant quelque chose de troublant.

Missié Fil d'Écosse n'ignore pas où il est. Il sait en quel pays il se trouve et n'oublie pas quelles précautions il faut prendre et quelle attention de tous les moments il faut porter à ce qui peut se passer autour de soi, au-dessus de soi ou au-dessous de soi.

C'est pourquoi, sans remuer son long corps, il se contente de tourner doucement sa tête dans tous les sens.

Il observe d'abord devant lui, puis derrière, sur les côtés, au-dessus de lui. Il ne voit rien.

Il y a pourtant quelque chose.

Comme il se pose cette question, un sifflement bref d'abord, puis singulièrement modulé par la suite, frappe son oreille.

Cela vient de l'endroit où reposent ses deux compagnons. Il regarde de ce côté.

Et il voit.

Il voit, et c'est à grand'peine qu'il retient un cri d'horreur, tant est effroyable le spectacle qui frappe ses regards.

A dix mètres de lui, Totor et l'Indien sont allongés sur le dos, à l'ombre d'un hickorys, mais ils ne dorment pas, ou plutôt ils ne dorment plus, et pour cause.

Le Parisien, très pâle, a les yeux grands ouverts, mais ses yeux ont une fixité effroyable. Étendu à ses côtés, le couvrant de son bras droit comme pour l'empêcher de bouger, le métis se trouve dans la même attitude, et son regard, à lui aussi, a une fixité singulière.

Ni l'un ni l'autre ne font un mouvement.

Dans leurs physionomies que contracte une atroce angoisse, les yeux seuls vivent, et ces yeux regardent le même point au-dessus de leur tête

Et ce point, l'Écossais le voit aussi, et son cœur se serre.

Le serpent tête de cuivre.

Lentement, doucement, un reptile glisse de branche en branche vers les deux hommes couchés au-dessous de lui.

Lorsque l'Écossais l'aperçoit, il est déjà à la branche la plus basse, et sa tête, d'où darde sa langue fourchue, se balance à moins de trois mètres du Français et du métis.

Réveillé par le brusque silence occasionné par la fuite rapide des écureuils, l'Indien, en ouvrant les yeux, a tout de suite senti l'ennemi, dont l'odeur forte est bien connue de lui. Il a immédiatement reconnu la venue du

serpent tête de cuivre, le *copper head,* le trigonocéphale redoutable dont la morsure tue l'homme le plus vigoureux en quelques minutes.

Sûr de sa présence proche et n'ignorant pas qu'au moindre mouvement brusque l'horrible bête se lancerait sur lui ou sur son compagnon, il a, avec un sang-froid admirable, allongé son bras en travers du Français en murmurant à mi-voix entre ses dents cette recommandation :

« Imitez-moi, ne faites pas un mouvement, ou nous sommes perdus. »

Docile, surpris, Totor a heureusement obéi.

Alors, et comme pétrifiés dans une immobilité absolue, ils ont promené lentement leurs regards autour et au-dessus d'eux, et ils ont vite aperçu le dangereux ophidien, mais trop tard déjà pour essayer de fuir et de lui échapper.

Seul l'Écossais, libre et loin du monstre, peut les sauver, à la condition qu'il soit prévenu tout de suite du péril qui les menace. Mais comment l'avertir sans courir le risque de précipiter la redoutable attaque ?

C'est alors que l'Indien a eu l'idée de siffler lentement pour attirer de leur côté son attention. Il a d'ailleurs réussi, car leur compagnon a vu.

En moins d'une demi-seconde il s'est rendu compte du drame affreux qui se jouait non loin de lui, sous ses yeux. Il a compris, en même temps, que, dans cette effrayante situation, le Français et l'Indien n'espéraient plus qu'en lui.


L'Écossais reste un moment immobile.

Mais en même temps il a compris aussi que s'il se levait brusquement, que s'il courait vers eux, le monstre, furieux, se laisserait tomber sur l'un des deux hommes et lui enfoncerait dans le corps ses horribles crochets.

Un regard autour de lui, lui fait voir en même temps qu'il n'a aucune arme à feu à sa portée. C'est en effet le métis et Totor qui les ont en leur possession.

Lui, il n'a rien, rien qu'une hache et un coutelas passés dans sa ceinture.

Machinalement, il promène ses mains autour de lui, prenant grand soin de ne pas faire de bruit. Il ne trouve sous ses doigts tremblants qu'une masse enveloppée de toile et qu'au toucher il reconnaît pour être l'accordéon que

Totor a découvert dans la cabane du métis et qu'il a emporté pour se distraire et distraire ses compagnons aux heures de halte.

Tout d'abord l'Écossais est désespéré. Mais soudain son visage s'illumine.

Puisque le Ciel n'a laissé à sa portée que ce modeste instrument de musique, il va s'en servir pour essayer de sauver ses amis.

D'un geste rapide il saisit l'accordéon, l'arrache de sa gaine de toile.

Missié Fil d'Écosse, comme bon nombre de clowns, joue de plusieurs instruments de musique, et, par chance, celui qu'il tient en ses mains ne lui est pas inconnu.

Se souvenant des charmeurs de serpents, il se met à jouer doucement, tout doucement.

Du moment où il s'est rendu compte de la situation tragique de Totor et de l'Indien, jusqu'à l'instant où il se met à jouer, c'est à peine si une demi-minute a pu s'écouler.

Si court qu'ait été ce temps, le monstre l'a pourtant mis à profit. Poursuivant sa descente, il n'est plus qu'à un mètre des deux hommes lorsque les premières notes de l'accordéon se font soudain entendre. Autant qu'en peut juger l'Écossais, le reptile doit avoir bien près de quatre pieds et demi au moins de longueur. Il n'est plus suspendu à une branche basse que par ses derniers anneaux. Sa tête se balance au-dessus du visage de l'Indien, qui ne bronche pas, mais ne le quitte pas des yeux.

Tout d'abord le reptile ne paraît pas entendre l'instrument.

Il s'allonge, s'allonge de plus en plus.

Cela dure dix secondes, dix siècles pour les trois hommes.

Les dents serrées, Totor doit faire un effort terrible pour se retenir de crier.

Maintenant l'Écossais joue plus fort, enflant le son.

Son béret est tombé. De grosses gouttes de sueur coulent sur son visage, sa respiration est haletante.

Et il joue, il joue toujours.

Et voilà que le serpent l'entend.

Sa tête se redresse.

Doucement, lentement, il se tourne dans la direction du joueur et se balance, en une sorte de mouvement rythmique, de gauche à droite.

Puis, avec lenteur, sa tête se baisse à nouveau, et le voilà qui reprend sa descente un instant interrompue.

Le charme de la musique n'opère donc plus sur lui?

C'est probable, car il poursuit sa marche.

Cependant l'Écossais ne s'arrête pas.

Sous ses doigts crispés l'accordéon laisse échapper comme une plainte longue et désespérée.

La tête du monstre touche presque à présent la poitrine de l'Indien, dont les yeux se ferment et dont la main se contracte nerveusement sur Totor, comme pour lui recommander par ce geste de bouger moins que jamais.

Et le reptile descend, descend encore.

Il glisse plus rapidement, rampe sur le dos du métis et, brusquement, abandonne la branche à laquelle il se retenait.

Le voilà maintenant allongé en travers du corps de l'Indien, qui semble ne plus respirer.

Il y a un court moment d'attente durant lequel le monstre redresse sa tête et semble observer autour de lui.

Missié Fil d'Écosse joue toujours.

Par mouvements un peu plus rapides, le trigonocéphale reprend sa marche, mais cette fois c'est vers l'endroit d'où vient la musique qu'il se dirige.

Pour ce faire, il passe sur le dos du métis et rampe ensuite par-dessus le Français.

Ce qu'éprouve ce dernier en sentant le monstre glisser sur sa poitrine est impossible à décrire. Il faut qu'il fasse vraiment un effort de tout son être pour ne pas s'évanouir, tant est atroce la sensation qu'il ressent.

Heureusement pour lui, il peut se dominer.

Peu à peu il se rend compte que le reptile s'éloigne. Il ne sent plus sur lui ce glissement, ce frôlement affreux.

Et brusquement, tout près de lui, Oklawa se dresse.



Sa main armée de la baguette se lève et s'abat.

« A nous! à nous! » crie-t-il.

En même temps le métis bondit par-dessus le Parisien. Il tient dans sa main la baguette qu'il vient d'enlever rapidement à son fusil de chasse.

A trois mètres d'eux, le terrible ophidien poursuit sa course dans la direction de l'Écossais. Mais l'Indien ne lui donne pas le temps de l'atteindre.

En deux bonds formidables il le rejoint.

Au bruit, le reptile s'est brusquement arrêté.

Levé sur lui-même vers l'Indien, il dresse sa tête aux crocs redoutables.

Mais celui-ci n'hésite pas.

Sa main armée de la baguette se lève et s'abat, brisant d'un coup sec les reins du monstre, qui s'écroule, crachant une bave jaune et gluante.

CHAPITRE XXII

LES LOUPS. — SÉPARATION

Le camp attaqué.

L'horrible bête est morte et bien morte.

En même temps qu'expire le reptile, l'accordéon s'arrête, et l'Écossais se lève sur place, mais pour s'accoter aussitôt à l'arbre, tant ses longues jambes tremblent sous lui. Déjà Totor le serre vigoureusement dans ses bras.

« Ah ! mon vieux Fil d'Écosse ! crie-t-il. Du génie, tu as du génie ! Si ! si ! Tu en as. Et puis, tu es notre sauveur. Sans toi il n'y aurait plus d'Oklawa ni de Totor. Finis, morts ! Et quelle mort!... Ah ! ça, mon vieux, ça ne s'oublie pas. Il faut que je t'embrasse ! Si, si, il faut que je t'embrasse ! »

L'Écossais ne résiste pas. Les bras ballants, il se laisse aller, et, la réaction s'opérant chez lui après la terrible émotion qu'il vient de ressentir, il se met tout à coup à pleurer comme un enfant.

Et cela est si brusque, si inattendu, que Totor s'arrête dans ses épanchements, le regarde troublé et se met à pleurer, lui aussi, à chaudes larmes.

Heureusement cette crise nerveuse ne dure que quelques instants.

Bientôt les deux hommes relèvent la tête, puis, apaisés, ils essuient leurs yeux et se mettent à rire en se serrant vigoureusement les mains.

Puis, pour se remettre complètement, les trois amis s'octroient généreusement quelques bonnes gorgées de wisky.

Après quoi, l'Indien donne le signal du départ.

Il faut en effet, et il y tient, qu'ils soient tous les trois de retour au camp avant la tombée du jour.

Ce parcours se fait sans arrêt, en une seule étape.

Deux heures après avoir quitté la rivière sur les bords de laquelle s'est déroulé le terrible drame du serpent tête de cuivre, ils débouchent en vue des taillis de rhododendrons géants. Un quart d'heure de chemin à peine les sépare maintenant de leurs compagnons.

Ils s'en réjouissent tous les trois, et Missié Fil d'Écosse propose de signaler leur retour par un coup de fusil, lorsque, dans le silence de la forêt, une détonation éclate soudain.

« Tiens, remarque le Parisien en riant, on dirait que nos amis nous ont sentis. En tous les cas, mon vieux Fil, ils viennent de te chiper ton idée. Maintenant, nous n'avons plus qu'à leur répondre. »

Et déjà le brave garçon se dispose à épauler sa carabine, lorsque, coup sur coup, trois nouveaux coups de feu l'arrêtent dans son mouvement, et

presque aussi vite des clameurs confuses mêlées d'aboiements sauvages se font entendre dans la direction du camp.

Que se passe-t-il donc là-bas?

Inquiets, Totor et l'Écossais regardent l'Indien, qui, penché en avant, écoute et cherche à discerner la cause de tout ce bruit.

Il n'est d'ailleurs pas bien long à le deviner.

Soudain il se redresse et se tourne vers ses deux compagnons.

« Les loups! ils sont attaqués par les loups! crie-t-il. En avant! en avant! »

Cette dernière injonction est bien inutile.

Sur le mot de *loup,* Totor et Missié Fil d'Écosse se sont aussitôt élancés dans la direction du campement, d'où partent de nouveaux coups de feu suivis de hurlements furieux.

L'Écossais a tôt fait de devancer le Parisien et le métis, grâce à la longueur de ses immenses jambes.

Et, brusquement, il arrive, au tournant d'un sentier, sur le lieu du combat.

Oklawa ne s'est pas trompé. Abrités derrière le canot et le petit radeau dont ils se sont fait une barricade, Graam, Édith, Georges et Domino se défendent courageusement contre une centaine de loups affamés et rageurs, qui forment autour d'eux un cercle remuant et menaçant.



Abrités derrière le canot, dont ils se sont fait une barricade...

Déjà quatre des plus audacieux ont été abattus et presque aussitôt déchirés par leurs congénères. Mais l'issue du siège n'est guère douteuse, si des secours n'arrivent pas aux assiégés.

Heureusement, au moment précis où Georges abat d'un coup de revolver un cinquième loup qui s'élançait sur lui, l'Écossais fait son apparition.

D'un bond, et sans réfléchir au danger qu'il court en agissant de la sorte, il se rue en avant, la hache levée, le coutelas à la main, et commence autour de lui une terrible hécatombe. Tout d'abord, cette brusque et surprenante attaque jette comme un semblant de désarroi dans la bande. Mais cet effroi dure peu. Les mauvaises bêtes se sentent sans doute en nombre. Tout à coup elles

reviennent à l'assaut de la barricade, pendant qu'une bonne partie s'élance sur l'Écossais, qui, en dépit de sa vaillance, passerait certes à la fin un mauvais moment, si Totor et l'Indien ne surgissaient à leur tour.

C'est alors sur la masse une fusillade serrée, puis, imitant l'Écossais, une charge résolue, qu'exécutent à leur tour, à l'arme blanche, le Parisien, Domino et Oklawa, pendant que Georges et Mr. Graam, demeurés derrière la barricade, protègent Édith contre quelque retour offensif et tirent sur tous les assaillants qui passent devant eux.

Cette fois, heureusement, l'audace et la vaillance des voyageurs l'emportent sur la férocité des fauves, dont un bon quart est tué en quelques minutes. Le reste de la bande s'enfuit affolé, et a tôt fait de disparaître à travers les bois.



Il commence autour de lui une terrible hécatombe.

Tous en sont quittes, cette fois encore, pour une vigoureuse alerte, et il est décidé que désormais on ne se séparera plus.

Après une nuit calme, on se remet en route à l'aube.

Afin d'éviter les deux voyages décidés primitivement par Oklawa, Édith est installée dans sa petite chambre de la baleinière, laquelle, établie sur des sortes de brancards, sera ou portée ou tirée tour à tour par les hommes.

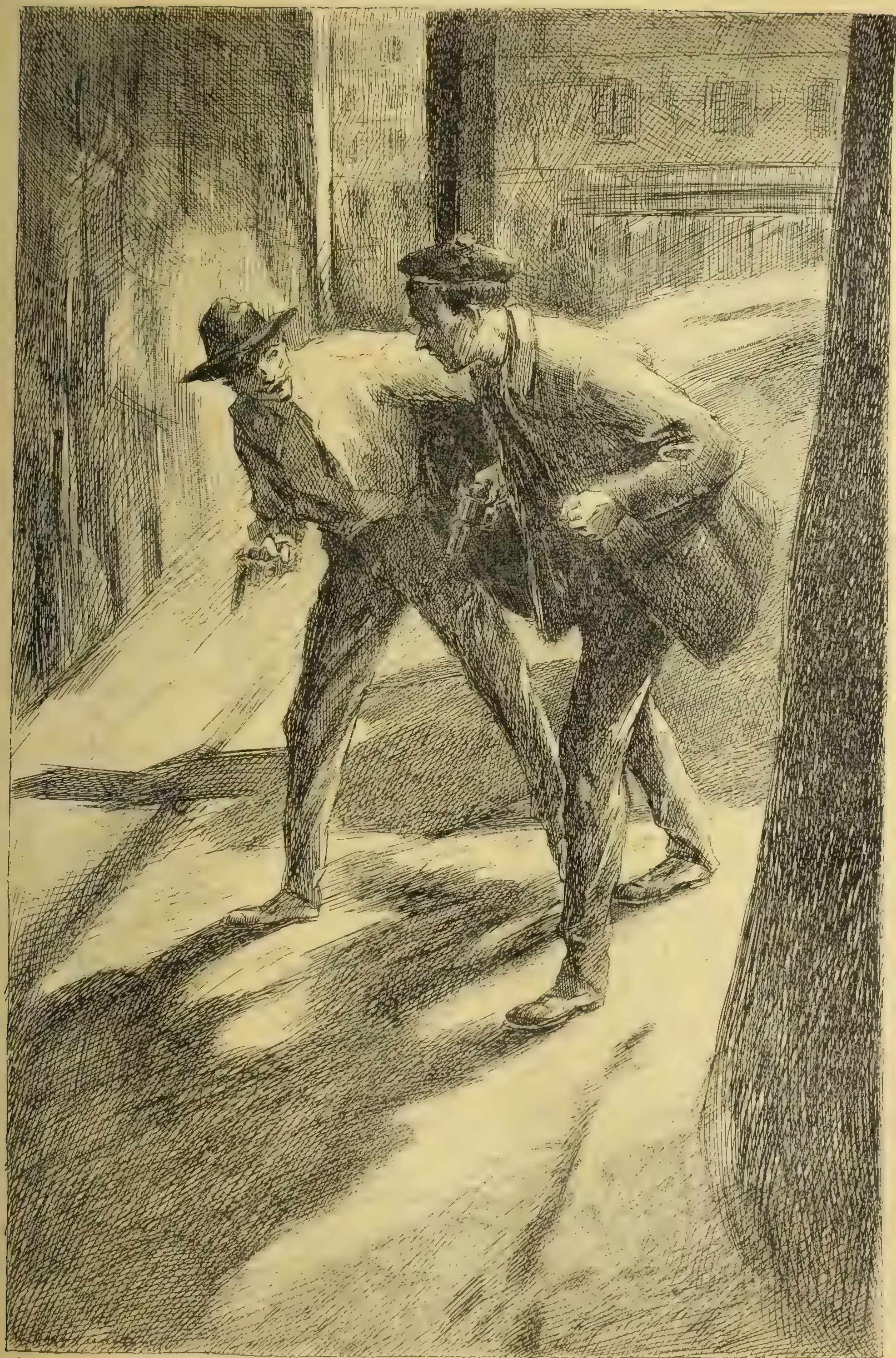
Il faut aux voyageurs une journée entière pour atteindre la rivière au serpent et aux écureuils volants.

Pour se remettre d'un tel effort, un repos de toute la nuit est de nouveau indispensable avant le réembarquement général, et l'on se résout à camper au bord du cours d'eau et à attendre le jour avant de poursuivre le voyage.

La nuit se passe d'ailleurs assez bien, sauf vers une heure du matin, moment où Oklawa, se trouvant de garde, doit réveiller ses compagnons pour chasser quelques visiteurs désagréables.

Quelques caïmans, en effet, s'étaient risqués à pousser une petite reconnaissance vers le campement.

Des morceaux de tisons enflammés et deux ou trois coups de feu suffisent heureusement à les éloigner.



Côte à côte, le revolver au poing...

Adieu, Oklawa!

En dehors de cette alerte, le reste de la nuit se passe fort bien, et c'est admirablement reposés que les voyageurs peuvent reprendre par eau leur voyage.

La chance semble même leur revenir, car vers le milieu de la journée ils ont brusquement connaissance du fleuve Saint-Jean.

Certes leur joie est grande, en faisant cette découverte ; mais à cette joie se mêle un peu de tristesse.

Avec le grand fleuve floridien se terminent, pour ainsi dire, leurs pérégrinations dans cette contrée perdue, et l'heure est proche où ils vont avoir à se séparer de leur guide, du bon et brave Indien, sans le secours de qui ils n'auraient certes pu mener à bien leur voyage à travers cette partie la plus dangereuse de la péninsule.

Oklawa ne peut ni ne veut, en effet, quitter la Floride, où il a encore des amis et quelques parents.

D'ailleurs, il serait bien difficile, sinon impossible, de l'emmener.

Quel qu'en soit leur désir, les fugitifs doivent compter avec leur petit avoir, et, tout calculé parcimonieusement, ils savent que l'argent que leur a prêté le commandant du *Missouri* leur sera juste suffisant pour gagner le Mexique.

Bien que le métis se déclare leur obligé et jure qu'il n'oubliera jamais qu'ils lui ont sauvé la vie, ils lui ont voué une profonde reconnaissance.

Et lorsque le moment de la séparation arrive, Georges, au nom de tous, promet que, l'heure venue, il n'oubliera pas quelle dette ils ont contractée envers lui.

Ne pouvant lui donner de l'argent, qu'il refuserait certainement, les voyageurs lui offrent la baleinière.

C'est là pour lui un cadeau utile et précieux. Il l'accepte avec la joie la plus vive.

Quelques heures plus tard, tous débarquent à Pilatka, chef-lieu du comté de Pétuam, d'où s'exportent, pour Savannah, le sucre, le coton et l'indigo.

C'est le lendemain que les fugitifs, avant de prendre passage sur le steamboat qui, descendant le grand fleuve, les conduira à Jacksonville, font leurs adieux définitifs à leur ami Oklawa.

L'Indien, qui tient à les accompagner aussi longtemps que possible, suit le steamboat dans la baleinière durant près d'une demi-heure.

Ce temps écoulé, le vapeur doublant de vitesse, la frêle embarcation demeure de plus en plus en arrière.

Quelques instants encore, les voyageurs, massés sur l'arrière du grand bâtiment, peuvent voir l'Indien leur faire les derniers signes d'adieu et d'amitié, puis brusquement, à un tournant du fleuve, tout disparaît.

Et c'est le cœur un peu serré que les fugitifs se regardent en silence, songeant à cet ami que le hasard a placé sur leur route et qu'ils ne reverront peut-être jamais.

CHAPITRE XXIII

RENCONTRE IMPRÉVUE

A la Nouvelle-Orléans.

Quelques jours plus tard, sans qu'aucun incident digne de remarque soit venu troubler le cours de leur voyage, les fugitifs débarquent à la Nouvelle-Orléans, le grand port qui sert de débouché à toute la vallée du Mississipi et à toute la région cotonnière.

Suivant les précieuses indications fournies par le commandant du *Missouri*, ils se sont rendus de Pilatka à Jakcsonville, d'où le chemin de fer les a conduits directement à Tolahassée, la capitale de la Floride, et de là au grand port du Mississipi.

A présent, ils ne songent plus qu'à s'embarquer au plus vite pour le Mexique.

Certes, ils ne peuvent espérer que tout péril est conjuré ; ils savent, au contraire, que le danger sera plus grand le jour où ils mettront le pied sur cette terre qu'ils ont hâte de fouler. Ils ne se dissimulent pas que l'ennemi, pour avoir perdu leurs traces, ne s'est certainement pas découragé.

On les attend sûrement à Mexico ou sur le chemin qui conduit à l'hacienda de Pierre de Fenzac.

Mais pour le moment ils n'y pensent guère.

Ils sont tout à la joie de marcher vers le but désiré et n'ont plus qu'un seul et unique désir : s'embarquer le plus rapidement possible et regagner, autant qu'il est possible de le faire, le temps perdu.

Quant à savoir ce qu'est devenu Andrew Ryde, ils ne s'en occupent pas.

Le jour même de leur arrivée à la Nouvelle-Orléans, Totor se charge de retenir le passage de tout le monde sur le premier vapeur en partance.

On leur a dit qu'il y avait un départ dans les quarante-huit heures, et il ne s'agit pas de le manquer.

Pendant que le Parisien court au siège de la Compagnie de navigation, Georges, accompagné de Mr. Graam et d'Édith, se rend en ville pour faire quelques achats indispensables.

Leur garde-robe a, en effet, passablement souffert durant leur expédition en Floride, à travers des forêts presque impénétrables et des taillis épais.

Ces achats seront d'ailleurs tout ce qu'il y a de plus modeste, car Georges tient à conserver le prix de leur voyage de la côte mexicaine à Mexico, d'où, en trois ou quatre jours de marche, il pourra avec ses compagnons rejoindre la demeure de son père.

De leur côté, Domino et Missié Fil d'Écosse décident de faire un petit tour en ville en flâneurs.

Le rendez-vous général doit avoir lieu à l'hôtel même où tous sont descendus, un petit hôtel paisible situé presque sur le port.

La Nouvelle-Orléans, ville d'origine française, située sur le Missisipi à peu de distance de son embouchure, est une grande ville maritime assez prospère, en dépit de son climat meurtrier. Les deux amis trouvent donc suffisamment à se distraire en la parcourant.



Une rencontre tout à fait inattendue.

Lorsqu'ils rentrent à l'hôtel, enchantés de leur promenade, ils y trouvent Totor, seul, et qui les attend avec impatience.

A leur grande surprise, le Parisien leur paraît nerveux, préoccupé.

Ils en ont vite la raison. Des événements d'une gravité considérable se sont en effet passés en leur absence, et ces événements vont certainement changer le cours et la tranquillité de leur voyage au Mexique.

Le « hasard » recommence.

Totor s'explique sans attendre même le retour de Georges, de Graam et d'Édith.

En se rendant au siège de la Compagnie de navigation, il dit avoir fait sur les quais une rencontre tout à fait inattendue et stupéfiante en la personne de William Burgton, de l'*alter ego* de l'oncle de Georges, de l'homme roux de Londres.

Certes, il voudrait croire qu'il a fait erreur, penser qu'il a été le jouet de quelque ressemblance fâcheuse; malheureusement il ne le peut pas. Si Burgton ne l'a pas vu, ce qui est une chance véritable, il a vu, lui, Burgton, aussi nettement et aussi visiblement qu'il voit en ce moment devant lui ses deux compagnons.

Comment cet homme est-il à la Nouvelle-Orléans? Pourquoi s'y trouve-t-il? Qu'y fait-il? Autant de questions qu'il doit laisser sans réponse. La seule chose réelle, c'est qu'il y est, et c'est là un danger, car sa présence permet de supposer qu'Harris Brown s'y trouve également, et peut-être aussi le détective Ryde.

Et Totor, fiévreux et nerveux, n'a plus qu'une hâte, c'est de voir revenir ses amis, car s'il a pu, lui, se croiser avec Burgton sans en être aperçu, ce dont il est convaincu, il est à craindre que les trois bandits n'aient fait la même rencontre en la personne de ses compagnons.

Que cela se soit produit, et, ils ne peuvent se le dissimuler, la partie devient terriblement compromise pour eux.

Aussi Totor, très ému, n'a-t-il maintenant qu'une hâte, c'est de voir revenir le jeune garçon, Graam et Édith.

Ceux-ci tardent bien, et ce retard plonge le Parisien, le nègre et l'Écossais dans de véritables transes.

Enfin Graam, Édith et le garçonnet paraissent. Tout de suite et avec un cri de joie, Totor court à eux. Il va leur dire ce qui se passe, les avertir et leur demander des conseils.

Mais avant même qu'il ait ouvert la bouche, Georges parle.

Ses compagnons remarquent alors qu'il est très pâle, que Mr. Graam est au contraire congestionné et que, visiblement, la fillette a pleuré.

Que se passe-t-il encore? La malchance qui semblait depuis quelques jours les avoir abandonnés s'est-elle donc à nouveau abattue sur eux?

Il ne sont pas longs à en être convaincus et à en faire la pénible constatation.

C'est en effet une nouvelle catastrophe qui vient de les frapper.

En sortant d'un magasin, Georges de Fenzac et Mr. Graam ont été violemment bousculés par une bande composée d'une dizaine d'individus, et l'argent qui leur restait leur a été volé.

On leur a tout pris, tout, il ne leur reste pas un centime.

Cette nouvelle désastreuse venant s'ajouter à la découverte faite par Totor produit sur tous un effet énorme.

Georges s'est cru victime de vulgaires filous. Il s'est trompé.

Après le récit du Parisien, il comprend, et ses compagnons le comprennent comme lui, qu'il n'y a pas là l'effet d'un fâcheux hasard.

Ce vol est voulu, et les auteurs leur sont connus, ou à défaut les instigateurs, ce qui revient au même. C'est pour eux, en même temps, la preuve certaine qu'ils sont dépistés, qu'on les attend, qu'on les guette, et que de ce moment même on ne les quittera plus d'une semelle.

Et les voilà sans argent dans une ville inconnue, car, pour comble de malchance, Totor n'a fait la rencontre de Burgton qu'en



Ils ont été violemment bousculés.

sortant du bureau maritime, où il a laissé le montant de leurs cinq passages en troisième pour le Mexique. Il lui reste à peine vingt-cinq francs, et cette somme, c'est ce qu'ils doivent pour leur journée d'hôtel.

Dès le lendemain ils seront dans la rue, sans un sou en poche et sans abri.

Quant à se nourrir, ils ne savent comment ils le pourront.

D'un autre côté, le steamer sur lequel Totor a retenu leurs passages ne doit quitter que dans cinquante-six heures, exactement, le port de la Nouvelle-Orléans. Comment vont-ils faire d'ici là ?

D'ailleurs, suivis, pistés, épiés, qui sait même si on les laissera s'embarquer? Qui sait si quelque nouvel événement ne se produira pas qui les retiendra sur cette terre de la Louisiane qu'ils espéraient quitter si rapidement?

En présence de cette situation terriblement critique dans laquelle ils se trouvent plongés tout à coup, les fugitifs — et il y a de quoi — perdent un moment la tête.

Tous parlent à la fois, émettent des idées, des avis différents, soumettent un plan de défense ou d'action.

Totor, véritablement en rage, s'injurie et s'en veut de n'avoir pas sauté à la gorge de Burgton lorsqu'il l'a rencontré et de ne pas l'avoir étranglé tout net et sans phrase. C'est d'ailleurs le sort que Domino réserve au détective privé Andrew Ryde lorsque ce misérable lui tombera sous la main.

Si calme et si raisonnable d'ordinaire, Mr. Graam lui-même se prend à ruminer d'effrayants projets de vengeance.

Georges, lui, assis sur une chaise, le front dans ses mains, ne dit pas une parole, mais de grosses larmes coulent de ses grands yeux bruns.

Agenouillée devant lui, Édith pleure en silence.

Flambés... pas encore!

Seul de tous, peut-être, l'Écossais paraît avoir conservé assez de calme.

Debout, tout son grand corps appuyé contre le mur de la chambre, le menton dans la paume de sa main gauche, le regard fixé sur le plancher, il semble perdu dans une profonde rêverie.

Par moment, de sa main droite restée libre il essuie, à l'aide de son mouchoir à carreaux, son crâne blanc et poli, ruisselant de sueur.

A quoi pense-t-il? A la situation présente évidemment.

Mais quelles sont ses idées à ce sujet?

Il n'est pas long à les divulguer à ses amis.

Comme Totor, rageur et furieux, passe devant lui et gronde :

« Flambés! Il n'y a pas à dire, nous sommes flambés cette fois. Ça y est! Les gueux nous tiennent et nous tiennent bien! »

Il l'arrête du geste et l'interrompt en murmurant :

« Ils ne tiennent rien, Master Totor. »

Puis, aussi vite, en homme qui comprend que les instants sont terriblement précieux :

« Il va falloir que Domino reste avec Mr. Graam, Mr. Georges et Édith,

ajoute-t-il, et surtout qu'il veille à ce que personne n'entre ici jusqu'à notre retour.

— Notre retour? fait le Parisien. Nous sortons donc?

— Tous les deux, oui, mais pas tout de suite, et j'espère que lorsque nous reviendrons il y aura du nouveau pour nous.

— Et nous irons?

— Vous le verrez tout à l'heure. Ah! avant, prenez cela. »

Il dit et tend au Français un revolver dont il vérifie soigneusement le barillet, afin d'être sûr qu'il est chargé.

Lui-même en prend un autre, qu'il examine avec la même attention et qu'il glisse ensuite dans sa poche.

Cela fait :

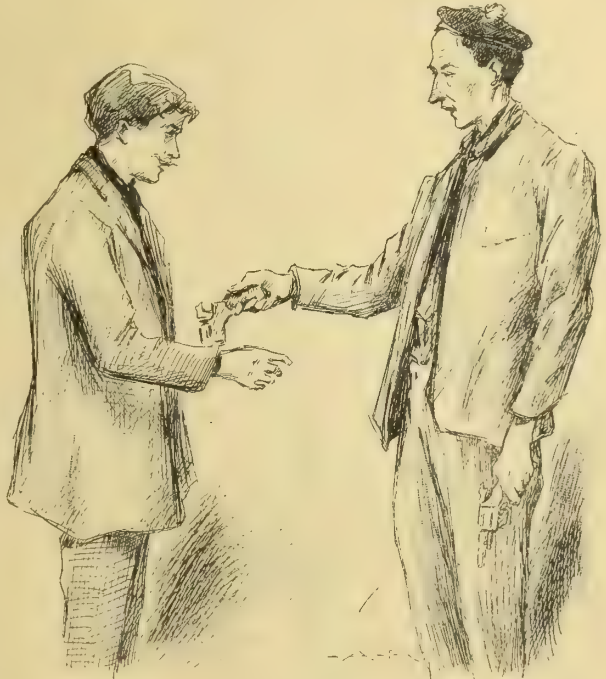
« Vous avez compris, Master Domino : que personne, et sous quelque prétexte que ce soit, n'entre dans cette chambre en notre absence. »

A ce moment Georges, qui a entendu, lève la tête.

Une énergie farouche se lit sur son visage.

« S'il s'agit d'une expédition dangereuse, dit-il, je vais avec vous, je veux en être, et malheur à celui de mes ennemis qui me barrera la route. »

Mais l'Écossais secoue négativement la tête et calme son élan.



Il tend au Français un revolver.

« Master Totor seulement, prononce-t-il. D'ailleurs, pour agir nous allons attendre la nuit, et il vaut mieux que nous ne soyons que deux.

— Mais qu'allez-vous faire? insiste le garçonnet. Je veux savoir. Où allez-vous?

— Cela, Master, est mon secret.

— Cependant... »

Mais à ce moment Graam se penche vers le garçonnet.

« Vous pouvez avoir confiance en notre ami, dit-il, je le connais. Tout comme vous, j'ignore ce qu'il va entreprendre, mais j'ai foi en lui. Si nous devons être sauvés, c'est lui qui nous sauvera, il n'y a qu'à le laisser agir. »

CHAPITRE XXIV

A CHACUN SES DÉBOIRES

Andrew Ryde se ressaisit.

En reconnaissant Burgton et en affirmant plus tard que le vol dont Georges a été victime est bien une chose voulue et réglée par leurs ennemis, Totor n'a pas fait erreur.

Ce qu'il ignore, par contre, c'est que la présence des trois bandits réunis dans la ville n'est nullement un effet du hasard.

Après la fuite de Georges et de ses amis, fuite secondée par Jonathan Park, Andrew Ryde, on le sait, faillit avoir un véritable coup de sang.

Malheureusement pour les fugitifs, il n'en fut rien.

Après quelques heures d'une prostration bien naturelle, en raison du coup qui le frappait, il parvint à se ressaisir, à se dominer. Énergique et tenace, il eut vite fait de dresser tout un nouveau plan d'attaque.

Ne pouvant faire avancer le voilier pris dans un calme plat, il attendit, rongeant son frein, que l'occasion qu'il souhaitait s'offrît à lui d'elle-même.

Cette occasion se présenta, trois jours après le départ des passagers du *Missouri*, sous la forme d'un paquebot se rendant à la Nouvelle-Orléans.

Il ne lui fut guère difficile, on le comprend, de forcer son ami Park à le faire transporter à bord de ce vapeur.

Le soir même de cet embarquement, grâce à la télégraphie sans fil installée sur le bâtiment, il télégraphiait à Brown et Burgton, à Vera-Cruz, d'avoir à le rejoindre au plus vite à la Nouvelle-Orléans, où les attendait du nouveau.

Son raisonnement, très simple et très logique d'ailleurs, était celui-ci :

Débarqués en Géorgie ou en Floride, les fugitifs n'avaient dû avoir qu'un but, le seul d'ailleurs qui leur fût permis : gagner rapidement le grand port de la Louisiane et de là filer aussitôt, soit par terre, soit par mer, vers le Mexique.

Cela établi, le détective n'avait dès lors qu'à les suivre sans tarder à la Nouvelle-Orléans ou à les y précéder, suivant les circonstances.

Dans le premier cas, il s'agissait pour lui de savoir depuis combien de temps ils avaient quitté le port.

Dans le second, il lui restait tout bonnement à attendre leur venue.

A peine à terre, il lui fut facile de savoir que ceux qu'il poursuivait n'étaient pas encore arrivés, et comme, le surlendemain même, Brown et Burgton débarquaient par le Southern Pacific, ils décidèrent à eux trois et d'un commun accord d'attendre une huitaine de jours l'arrivée de ce que Burgton appelait son gibier.

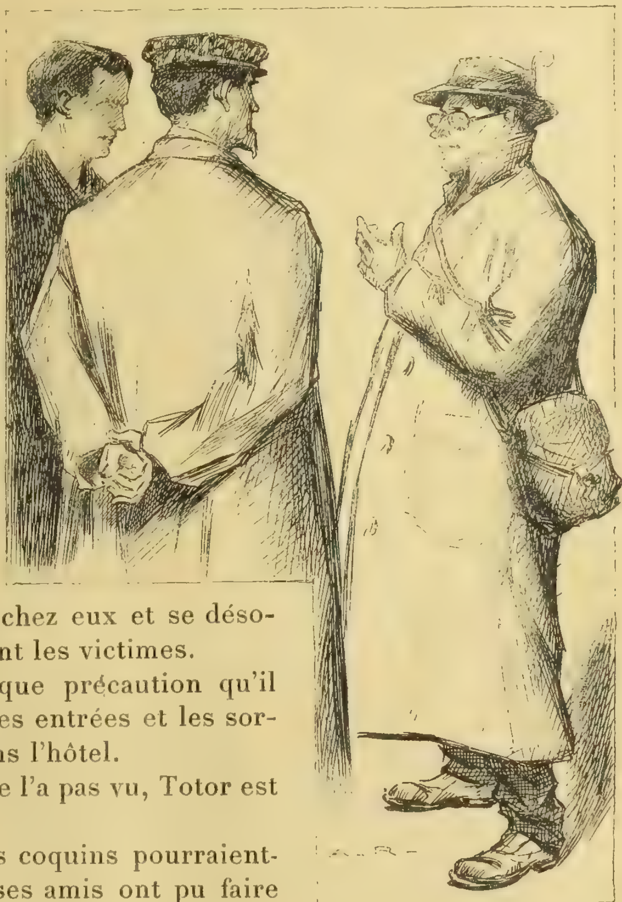
Il leur semblait, en effet, totalement impossible que ceux qu'ils pourchassaient ne vinssent pas en cette ville.

On sait que, malheureusement, ils ne se trompaient pas.

Quant à pincer les malheureux, cela ne leur avait pas été bien difficile.

Ryde, qui, scrupuleusement, guettait l'arrivée des navires, avait assisté un matin au débarquement des fugitifs, les avait suivis, sans être vu, jusqu'à leur hôtel, et, tout de suite, pensant bien qu'ils ressortiraient dans la journée, avait combiné le coup du vol, afin de leur enlever ainsi une chance de poursuivre leur voyage, coup qui, d'ailleurs, avait admirablement réussi.

L'affaire faite, après en avoir informé Burgton et Brown, le détective s'était mis en devoir de surveiller les abords de l'hôtel.



Ils décidèrent à eux trois...

Cette surveillance n'était plus pour lui qu'un enfantillage.

En fait, ignorant que s'il a dépisté les fugitifs, ceux-ci, servis par un concours heureux de circonstances, l'ont dépisté à leur tour, il ne lui vient pas une minute à la pensée qu'ils auront l'idée de fuir.

Georges rentré avec Graam et Édith, il croit tout bonnement les fugitifs retirés chez eux et se désolant au sujet du vol dont ils sont les victimes.

Dans ces conditions, l'unique précaution qu'il prend à leur égard est d'épier les entrées et les sorties des voyageurs résidant dans l'hôtel.

En affirmant que Burgton ne l'a pas vu, Totor est dans le vrai.

Dès lors, comment les trois coquins pourraient-ils s'imaginer que Georges et ses amis ont pu faire un rapprochement entre le vol dont Ryde a combiné l'agencement et la rencontre faite par le Parisien?

C'est là une chose impossible et à laquelle ils ne songent même pas.

Croyant leurs victimes dépouillées de tout, ils n'ont qu'à attendre tranquillement que les malheureux se trouvent à la rue, désemparés et désespérés.

Ce moment venu, rien ne leur sera plus facile que de procéder à l'enlèvement de Georges de Fenzac, mais de Georges seulement.

Les autres leur importent peu, en effet.

Certes, Burgton voudrait bien tenir le Français dans un coin, mais Ryde a

su le calmer et lui a fait comprendre qu'il lui fallait patienter, s'engageant à lui livrer le Parisien quand il le faudrait, mais seulement lorsque l'héritage du planteur serait en leur pouvoir.

Dès qu'il a retrouvé les deux complices, le coquin a su, en effet, et fort habilement, se faire assurer une bonne petite part dans les bénéfices à venir.

Depuis qu'ils savent leur fugitif à la Nouvelle-Orléans, ils sont tous, en somme, heureux et pleinement rassurés.

Tenir le garçonnet entre leurs mains et le faire disparaître rapidement n'est plus qu'un jeu pour eux.

Ryde a trouvé pour cela un moyen admirable.

La Nouvelle-Orléans est un pays terriblement malsain. Une piqûre adroitement pratiquée sur le jeune garçon, et voilà qu'une mauvaise fièvre l'emportera en quelques jours. Cela ne vaut-il pas mieux que le coup du cambrioleur-assassin de High Street?

Certes, tous ces drôles savent d'une source indirecte que Pierre de Fenzac vit toujours et que sa nature robuste et vigoureuse lutte presque victorieusement contre le mal qui l'a frappé; mais qu'une nouvelle désastreuse lui parvienne tout à coup, et cela peut suffire à le terrasser définitivement.

Or, quelle nouvelle peut l'atteindre plus cruellement que celle de la mort brusque de son fils, qui lui sera apportée par Harris Brown? Quelle peine plus atroce pour lui que de savoir que Georges est mort en essayant de le joindre?

Tout cela est parfait et merveilleusement combiné. Il n'y a plus à en douter, les malheureux sont à eux, ils les tiennent, ils les couvent, et désormais ils ne leur échapperont plus.

Déception!

Il leur faut cependant déchanter lorsque, le lendemain du vol dont fut victime l'enfant, Ryde vient brusquement et froidement leur apprendre que les fugitifs ont disparu à nouveau et viennent, comme des anguilles, de lui glisser entre les doigts.

Tout d'abord, Brown et Burgton ne peuvent en croire leurs oreilles.

Cela est si imprévu, si inattendu et surtout si incroyable, qu'ils pensent être les jouets de quelque grosse plaisanterie de leur acolyte.

Pour eux, loin d'être en fuite, Georges est là, dans la pièce voisine; Ryde vient de le leur amener; il est pris, et c'est pour que leur joie soit plus vive qu'il leur fait ce conte qu'il va démentir aussi vite.

Mais le détective privé ne dément rien.

Bien au contraire, il explique, de sa voix glaciale et brève, ce qui semble inexplicable.

Georges et ses compagnons ont bien disparu.

La réalité est là.

Et c'est devant un fait indéniable, certain, terrible pour eux, qu'il leur faut courber le front.

Installé dans une chambre située au rez-de chaussée de l'hôtel, à deux pas

de la porte d'entrée, Ryde n'a pas fermé l'œil de la nuit, surveillant par l'entrebâillement de l'huis le va-et-vient d'ailleurs peu important des voyageurs.

Cette surveillance de tous les instants ne lui a rien donné. Ceux qu'il guettait ne sont pas passés devant lui, il en est bien certain. Cependant, la matinée s'écoulant, et ne voyant toujours aucun des fugitifs, il a été pris, vers midi, d'une légère et compréhensible inquiétude.

Il s'est alors informé.

La nouvelle qu'il a apprise est celle-ci, et, toute stupéfiante soit-elle, il a dû la reconnaître comme vraie.

Laissant sur la table de l'une des trois chambres qu'ils avaient louées le montant de ce qu'ils devaient, les cinq voyageurs ont mystérieusement disparu dans la nuit, quittant secrètement l'hôtel par une fenêtre donnant sur une rue déserte.

Quant à savoir où ils sont, la chose paraît assez difficile.

Les fugitifs ont dû se séparer, se disperser et se réfugier on ne sait où.

Pour les retrouver, il faudrait certainement fouiller toute la ville, chose impossible, de l'avis même du détective, et qui d'ailleurs prendrait un temps considérable et inutile.

Et comme Burgton s'emporte, calme, froid, l'agent de la maison Hoob l'interrompt par ces mots quelque peu rassurants :

« Ils viennent de nous glisser entre les doigts, mais ils ne sont pas perdus pour nous cependant. »

Et il s'explique.

A son avis, les fugitifs, en abandonnant l'hôtel où ils étaient descendus, n'ont agi que par prudence et suivant une tactique qui doit leur être coutumière et qui est destinée à égarer quiconque les découvrirait ou les aurait reconnus. Pas un instant Ryde n'a l'idée que Brown, Burgton et lui-même ont été dépistés. Il n'y a là, il le répète, qu'une mesure de précaution de la part de Georges et de ses amis.



Ryde, camouflé en vieil émigrant anglais...

« Pour le moment, poursuit Andrew Ryde, réunis ou séparés, ils sont cachés, et bien cachés! Ce soir, ou demain, ils quitteront sûrement leur nouvel asile et en rechercheront un autre, pour recommencer le surlendemain, et ainsi chaque jour jusqu'au moment où... »

Là, le coquin prend un léger temps comme pour ménager son effet, puis, voyant que ses deux compagnons attendent anxieusement la fin de sa phrase, il poursuit :

« Jusqu'au moment, messieurs, où sonnera pour eux l'heure de prendre passage à bord du vapeur *Pacific* de la Compagnie Handson, sur lequel ils ont, depuis hier, retenu en troisième classe leurs cinq passages pour Tempico, port de la côte mexicaine, d'où leur intention évidente est de gagner par terre la ville de Queretaro et, de là, les plantations de M. Pierre de Fenzac.

— Et quand part ce vapeur? questionna Brown, fiévreux.

— Dans deux jours, à cinq heures du soir.

— Alors, il faut que l'un de nous s'embarque à bord.

— J'y ai pensé. Mon passage est retenu.

— Parfait.

— Oui, ajouta Ryde, j'ai songé, en effet, qu'il ne nous serait guère possible, s'ils arrivent, comme c'est problable, à la dernière minute, de tenter, sans risquer une bagarre dangereuse et un scandale inutile, l'enlèvement de votre jeune homme. S'ils s'embarquent, je les suivrai donc; vous, vous me suivrez par le Southern Pacific railway, et c'est au Mexique que se fera ce que nous voulions faire ici. C'est un retard, je le sais; mais pourvu que l'enfant ait disparu avant qu'il ait pu rejoindre son père, c'est le principal. »

Brown et Burgton se voient forcés d'abonder dans ce sens.

Il faudra voir!...

Pendant les jours qui suivent, habilement déguisés, ils ne quittent pas le quai d'embarquement du steamer.

Installé à bord, Ryde, camouflé en vieil émigrant allemand, dont il parle d'ailleurs admirablement la langue, peut s'assurer qu'aucun des fugitifs ne se trouve encore à bord.

Et les heures passent. Et le moment du départ sonne sans que les trois hommes, furieux et atrocement désappointés, aperçoivent la moindre silhouette ressemblant à leurs fugitifs.

Lorsque le steamer quitte le quai, Ryde, qui est convaincu, et pour cause, que ceux qu'il guette ne sont pas parmi les passagers du navire, doit se faire descendre dans un canot pour rejoindre ses deux acolytes à terre.

Cette fois, et pour la première fois de sa vie, le détective se reconnaît roulé à plate couture et l'avoue franchement.

Il pressent, en même temps, que Brown, Burgton et lui ont dû être découverts et que toutes ses jolies déductions sont fausses.

A l'heure actuelle, Georges et ses amis sont loin.

Si, comme il le pense, ils ont pris la voie ferrée, ce qui est possible, — car, à défaut du jeune garçon, le Parisien ou un autre de ses compagnons a fort bien pu conserver de l'argent, — leurs poursuivants doivent se reconnaître vaincus, et la partie si bien engagée jusque-là est non seulement compromise, mais perdue d'avance.

Songer à joindre les fugitifs dans ces conditions serait matériellement impossible.

« Oui, affirme Andrew Ryde, s'ils ont pris le railway, vous pouvez, messieurs, faire votre deuil de la fortune de M. Pierre de Fenzac, car il y a désormais toutes les chances pour que ni vous ni moi n'en touchions jamais le moindre penny. »

C'est en silence, et plongés dans tout un monde de pensées pénibles, que les trois coquins regagnent leur logis.

Mais, une fois là, seuls, face à face, Burgton n'y tient plus :

« Alors, gronde-t-il, tout est perdu?...

— Tout, oui, répond froidement Ryde.

— Et cela ne vous fait pas bondir? Mais si nous sommes ruinés... »



« Cela ne vous fait pas bondir ? »

Une seconde Ryde semble réfléchir, puis, au grand étonnement de ses complices :

« Non, réplique-t-il, pas encore! »

Et plus bas il ajoute, comme s'il se parlait à lui-même :

« Il sera temps de rugir et de maudire le destin lorsque nous serons définitivement fixés sur la manière dont nos chers amis ont quitté cette ville. S'ils ont pris le Southern Pacific, nous pourrons leur tirer notre révérence et gagner au plus vite le large pour ne plus les rencontrer; mais s'ils ont employé un autre moyen... oh! alors...

— Alors?... questionnent anxieusement les deux autres.

— Alors, conclut le détective privé... il faudra voir... Et nous verrons, je m'en charge. »

CHAPITRE XXV

EXPÉDITION NOCTURNE

Où va Fil d'Écosse?

Pendant que se déroulent ces événements désagréables pour les trois bandits, les fugitifs n'ont pas perdu leur temps.

L'Écossais a dit qu'il attendrait la nuit pour agir.

Le moment venu, le clown, sur une dernière recommandation de prudence à ceux qui restent, fait signe à Totor de le suivre, après avoir dit à Graam de bien s'enfermer dès qu'ils seront hors de la chambre.

Accompagné du Parisien, il longe alors un couloir étroit et sombre au fond duquel s'ouvre une fenêtre donnant sur une rue noire.

Deux minutes plus tard ils sont dans la rue.

Un demi-étage à franchir, la chose a été pour eux un véritable jeu.

Côte à côte, le revolver au poing, ainsi que le recommande à voix basse l'Écossais, ils se mettent en marche sans bruit et sans hâte, avançant avec les plus grandes précautions et dans l'attente imminente de quelque surprise.

Totor est quelque peu nerveux. Brave jusqu'à la témérité, il n'a certes pas peur, mais cela l'ennuie de ne pas savoir où il va.

L'Écossais ne semble d'ailleurs aucunement disposé à le renseigner. Il avance, le corps penché en avant, fouillant des yeux l'obscurité de la rue, les dents serrées, les lèvres closes.

Missié Fil d'Écosse recherche évidemment l'ombre et le mystère, car de deux rues qui s'ouvrent parallèlement en face d'eux, après avoir traversé une petite place fort mal éclairée, il choisit la plus noire.

Docile, Totor lui emboîte le pas. Et cette marche dans la nuit se poursuit de la sorte jusqu'au moment où le Parisien se rend compte qu'ils quittent la ville et qu'ils s'engagent dans la campagne. De plus en plus intrigué, il se demande où va s'arrêter cette singulière promenade, lorsque l'Écossais s'arrête, lui prend la main et dit à mi-voix :

« Nous sommes très bien là pour bavarder à l'aise. Master, je vais vous dire maintenant pourquoi je vous ai prié de m'accompagner et où je vous conduis.

— J'écoute, » répond docilement Totor.

Satisfait, l'Écossais pose alors sa main sur l'épaule de son compagnon, et, lentement :

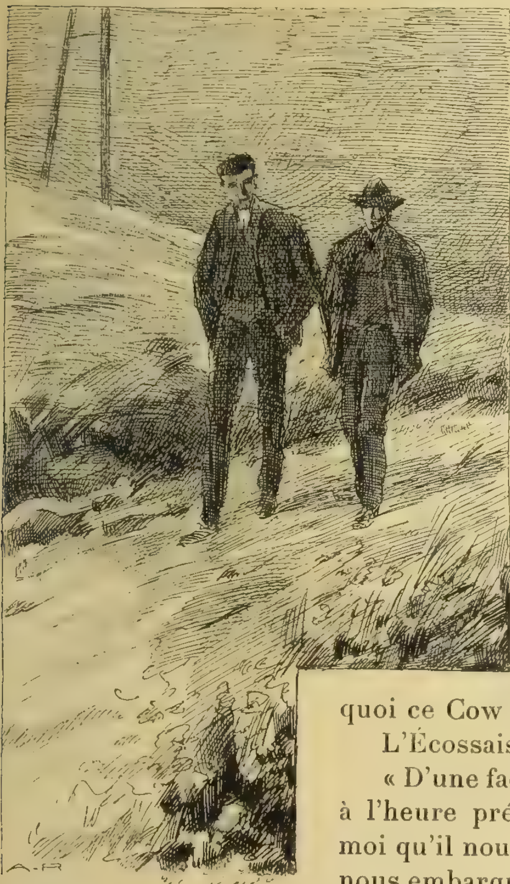
« Chacun aujourd'hui a eu une surprise, dit-il : vous avez trouvé Burgton, Mr. Georges a été volé, et nous avons tous appris que les bandits qui nous pourchassaient étaient de nouveau à nos trousses; moi-même, sans en rien dire, j'ai eu ma petite minute d'étonnement. Sur le moment, j'en ai ri, en pen-

sant que le hasard vous fait faire parfois de singulières rencontres. En y réfléchissant, j'ai compris que le hasard n'était pour rien dans mon affaire et qu'il me fallait bien plutôt en remercier la Providence. »

Surpris par cet étonnant préambule, Totor regarde son compagnon sans répondre. L'autre poursuit :

« Ma rencontre à moi, tout aussi imprévue que la vôtre, *my dear*, est celle-ci, et, pour moi, en l'occurrence, elle vaut son pesant d'or. John Cow, vous m'entendez, John Cow, notre ancien directeur du cirque Colombus, l'excellent impresario qui nous laissa, un peu légèrement, en panne en Angleterre, est ici, ici même, à la Nouvelle-Orléans. Ne poussez pas de tels soupirs, je vous dis que cela est... Il ne nous a pas aperçus, car en le voyant se diriger vers nous, nous nous sommes, Domino et moi, dissimulés dans une impasse... Mais nous ne pouvions nous tromper. Il est passé devant nous à moins d'un mètre. Inutile de vous dire que nous l'avons suivi. Oh! sans pensée mauvaise, en simples curieux. Je ne prévoyais pas alors combien cette filature nous serait utile plus tard.

— Utile? répète le Parisien. En quoi ce Cow nous sera-t-il utile ? »



Totor lui emboîte le pas.

L'Écossais a un petit sourire.

« D'une façon fort simple, fait-il. Suivez-moi bien : à l'heure présente, vous devez reconnaître comme moi qu'il nous est bien difficile, sinon impossible, de nous embarquer sur le bâtiment sur lequel vous avez retenu nos places. Pistés comme nous le sommes, nous ne manquerions pas d'avoir avec nous à bord quelque adroit policier privé, dans le genre de Mr. Ryde, si ce n'est même Mr. Ryde en personne. Étroitement surveillés, nous ne pourrions dès lors, à notre arrivée au Mexique, échapper à ceux qui nous poursuivent et qui, ne pouvant s'embarquer avec nous, dans la crainte d'être reconnus, nous rejoindraient ou nous attendraient là-bas, suivant le moyen de transport plus ou moins direct dont ils se seraient servis pour cela. Est-ce vrai ?

— Vrai et fort logique, déclare Totor; après ?

— Après ? Voilà : manquant d'argent, il nous est interdit d'essayer de



« Vous deviendrez un superbe cow-boy. »

gagner le Mexique en nous servant de la voie ferrée du Southern Pacific. Tenter de le faire à pied serait non seulement impraticable, mais une véritable folie. Dans ces conditions, il nous restait à trouver de quelle façon il nous serait possible de gagner le Mexique.

— Alors, me souvenant de ma rencontre de la journée, je me suis dit que nous n'avions qu'une chose à faire : aller trouver Mr. John Cow, lui présenter nos hommages et le prier : primo de nous accepter dans sa troupe sous des noms de fantaisie; secondo, de nous conduire à Mexico par étapes rapides. Pour plus de sûreté, nous modifierons nos personnalités. Miss Édith deviendra un garçonnet; Domino, quelque peu maquillé, un superbe peau-rouge des prairies du Far-West; vous-même, qui êtes un merveilleux cavalier...

— J't'écoute, interrompt le Français. Marchis au 1er chasseurs d'Afrique, ça serait malheureux si je ne savais pas monter à cheval.

— Je sais, dit l'Écossais. Vous-même deviendrez un superbe cow-boy, dompteur de chevaux sauvages. Pour Mr. Georges, Graam et moi, nous trouverons bien à nous transformer. Eh bien, que dites-vous de mon idée ?

— Elle est admirable, déclare Totor sans hésiter, admirable, à condition, bien entendu, mon vieux Fil d'Écosse, que notre John Cow consente à nous prendre dans sa troupe, ce qui se peut, et à nous conduire tous au Mexique, ce qui, je te l'avoue, ne me paraît rien moins que sûr. »

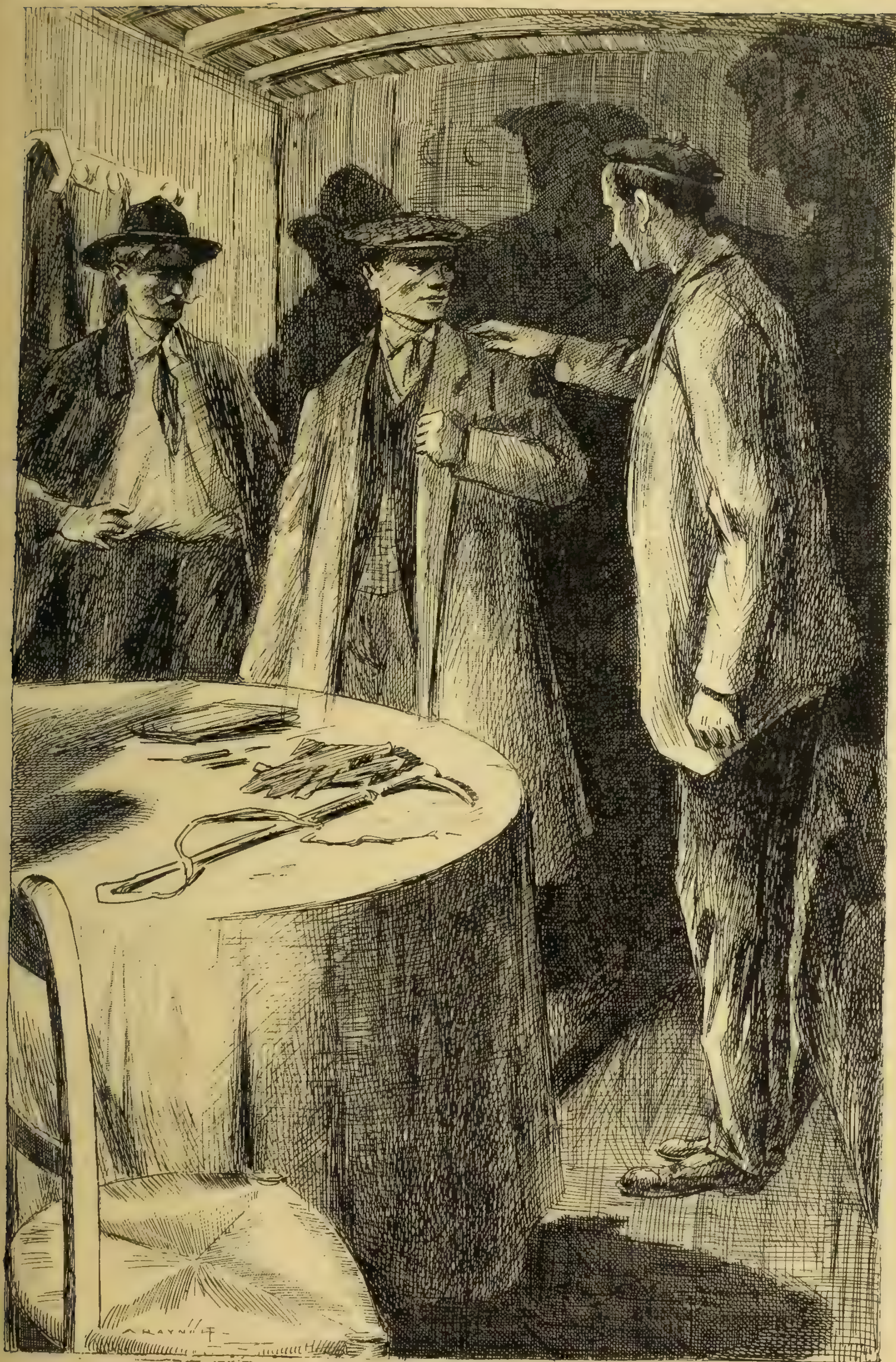
A nouveau le clown a son petit rire, puis :

« Master Totor, dit-il, votre réponse me prouve que vous ne connaissez pas comme moi le directeur du cirque Colombus. C'est un homme qui adore l'argent et qui, pour se procurer la forte somme, tenterait l'impossible.

— Bon, fait le Français, mais cette forte somme utile pour l'attacher à nous et lui faire épouser nos projets, nous ne l'avons pas. Oublies-tu...

— Je n'oublie rien, » affirme l'Écossais, qui ajoute aussitôt :

« D'ailleurs le temps presse. La représentation du cirque doit toucher à sa fin, nous n'avons que le temps de nous rendre près de notre cher directeur. Une fois en sa présence, nous verrons bien. »



« On ne gagne pas cinquante mille dollars sans courir quelques risques. »

Totor ne répond rien.

Rassuré au fond par le calme et l'aplomb de son compagnon, qu'il sait sérieux et de raisonnement sain et sensé, il se contente d'approuver de la tête et de lui emboîter le pas docilement.

Dix minutes après cet entretien, ils arrivent sur un terrain assez vaste au milieu duquel se dresse le cirque de Mr. John Cow.

A vrai dire, ce cirque magnifique est d'apparence assez minable, et Totor pense que la cavalerie doit être composée de fantomatiques haridelles; mais il garde pour lui ses réflexions. Au fond, le point important c'est que Cow les accepte avec lui et consente à les conduire au Mexique.

La chose difficile va être de décider John Cow, et le Français intrigué se demande comment y parviendra son compagnon, lequel d'ailleurs ne semble nullement préoccupé de cette question ardue.

Présentation forcée.

Peu à peu les spectateurs, en très petit nombre d'ailleurs, sortent de la tente et s'éloignent. Une à une les lumières s'éteignent, et un silence relatif s'établit pour quelques instants en ce lieu maintenant désert.

Ce silence n'est troublé, quelques minutes plus tard, que par des éclats de voix partant de derrière la toile. S'étant rapprochés, Totor et l'Écossais n'ont pas de peine à se rendre compte que l'on se dispute.

Quelques artistes réclament à Mr. Cow l'argent qu'il leur doit et menacent de l'abandonner s'il ne règle pas le soir même les sommes arriérées qui leur reviennent. Devant cette attitude, John Cow est bien obligé de céder, et l'Écossais, qui connaît sa voix, l'entend promettre à ses pensionnaires des acomptes sérieux pour le lendemain même.

Cette promesse suffit, heureusement pour lui, à calmer les artistes, qui, en discutant, sortent à leur tour de la tente. Cow, le dernier, abandonne le cirque.

Sans grande hâte, la cigarette aux lèvres, en individu habitué à ces sortes d'algarades qui ne le troublent guère, le directeur se dirige vers une roulotte remisée dans un coin d'ombre du terrain, sur la gauche du cirque.

Autant que Totor peut en juger dans la nuit, c'est un homme de taille moyenne, sec, nerveux.

Il marche à pas posés, certainement à cent lieues de se croire suivi.

Aussi, grande est sa surprise lorsque, ayant gravi tranquillement les cinq à six marches de l'escalier de bois conduisant à sa voiture et après avoir ouvert sa porte, il sent tout à coup deux mains s'abattre sur ses épaules, en même temps qu'une voix lui murmure à l'oreille :

« Veuillez ne pas trop vous effrayer, cher Master Cow, vous n'avez rien à craindre. Nous sommes deux amis. Non, inutile de vous retourner, entrons chez vous, cela vaudra mieux, nous voulons vous causer; et surtout pas un cri, ce serait mauvais pour vous. »

Et comme l'homme a, malgré ces paroles peu menaçantes, un instinctif mouvement de recul, aimable, la voix continue :

« Je vais vous tranquilliser tout de suite. Je suis Mac Whispering, votre clown musical du cirque Colombus de Londres. L'ami qui m'accompagne, et que vous ne devez connaître que de nom, est Mr. Victor Poche, de Paris, que vous aviez fait venir de France, ne pensant certes pas que vous quitteriez l'Angleterre aussi vite... Nous sommes, je vous le répète encore, deux bons, deux excellents amis.

— Que me voulez-vous? grogne l'impresario, qui, croyant tout d'abord avoir affaire à des voleurs, se sent, malgré la bizarrerie de l'aventure, assez rassuré.

— Nous voulons, dit Totor, vous proposer une affaire.

— Et même une belle affaire, renchérit l'Écossais.

— Ah! dit Cow, une affaire avantageuse?

— *Well!* » fait Missié Fil d'Écosse, qui ajoute aussi vite :

« C'est un plaisir de causer avec vous, vous allez droit au but, et l'on ne perd pas son temps en discours longs et inutiles... Oui, l'affaire est très avantageuse.

— Pour vous ou pour moi?

— Surtout pour vous!

— Parfait. Combien? »



Quelques artistes réclament à M. Cow l'argent qu'il leur doit.

Mais l'Écossais et le Français ne répondent pas tout de suite à cette question précise. D'une poigne solide, mais sans brutalité, ils poussent l'Américain devant eux, dans la roulotte.

« Entrons d'abord, dit en même temps l'ancien clown, on est mal à l'air pour traiter de ces choses. D'ailleurs, avant de parler des avantages, il est bon, je crois, de vous exposer les risques de l'opération.

— Les risques ne sont rien, observe Cow, obéissant à la poussée des deux hommes, le résultat est tout; mais enfin s'il vous plaît de vous expliquer, je ne m'y oppose pas. Nous allons en causer. »

CHAPITRE XXVI

UN VÉRITABLE HOMME D'AFFAIRES

Où l'on cause.

Il dit, puis, tendant le bras devant lui, il cherche quelque chose dans le vide.

Mais, d'un même mouvement, Totor et l'Écossais préviennent en quelque sorte son geste et l'arrêtent.

« Vous cherchez, master?

— Le commutateur électrique, réplique paisiblement l'impresario. On n'y voit goutte ici.

— C'est très juste, remarque l'Écossais. Veuillez donc nous dire où se trouve l'appareil en question. »

L'homme ne semble pas se froisser de cette méfiance, qui, en l'occurrence, lui paraît fort logique.

« A votre droite, devant vous et à hauteur d'homme, » explique-t-il.

En allongeant la main, Totor trouve en effet ce qui est indiqué, et presque aussitôt l'intérieur de la voiture s'éclaire vivement, grâce à une petite ampoule disposée au plafond.

Les trois hommes se dévisagent alors en silence et avec attention.

L'Américain est bien, comme Totor l'a jugé, de taille moyenne. Le visage est basané, le menton assez volontaire, les lèvres sont épaisses et charnues, les dents petites et pointues, le regard vif et intelligent, le front haut, les tempes légèrement dégarnies.

L'aspect, en somme, n'est aucunement déplaisant.

Il est même à croire que cet examen n'est pas à son désavantage, car le Français et l'Écossais, après avoir échangé un coup d'œil, lui rendent la liberté de ses mouvements.

Avec le plus beau flegme, l'Américain leur adresse un geste de remerciement accompagné d'un sourire aimable, puis il se dirige vers la porte, qu'il ferme soigneusement après avoir pris soin de tirer les volets extérieurs.

« Là, fait-il, nous sommes chez nous. »

Puis, revenant vers les deux hommes, la main tendue :

« Enchanté de vous voir, fait-il. Vous allez bien depuis Londres, Whispering?... Bien! Allons, tant mieux... Quant à vous, monsieur Poche, vous m'excuserez de ne pas vous avoir attendu en Angleterre, mais j'avais ici une affaire superbe à reprendre, en raison du décès prématuré de mon frère Smith Cow, et mon temps était si limité...

— Que vous avez dû nous abandonner à Londres en oubliant de nous solder notre dernier mois, achève l'Écossais sans rire.

— Que voulez-vous! on ne fait pas toujours ce que l'on veut, s'excuse l'Américain. D'ailleurs vous ne perdrez rien, Whispering. Sur l'affaire que vous m'apportez... je vous solderai votre arriéré, sans compter les intérêts... Je vous dédommagerai aussi, monsieur Poche, pour votre inutile déplacement. Vous serez contents tous les deux, vous verrez, vous verrez. »

Le calme de l'homme stupéfie bien un peu le brave Totor, mais il n'en laisse rien paraître et, ne sachant trop que répondre, se contente de faire de la tête un petit geste approbatif.

A ce moment, l'Écossais prend la parole.

« *Well,* fait-il, aussi paisible en apparence que le directeur, j'accepte mes appointements arriérés, mais pour les intérêts, je vous en fais cadeau, Master Cow. »

L'impresario a un petit mouvement de surprise.

« Je parle des intérêts pour l'affaire, fait-il.

— Pour l'affaire, parfaitement, c'est bien ainsi que je l'avais compris, » appuie le clown.



Le calme de l'homme stupéfie Totor.

L'autre ne peut réprimer une petite moue de désappointement, et durant quelques instants regarde les deux hommes de côté.

Enfin, se grattant le crâne :

« Vous refusez les intérêts dans une affaire que vous prétendez avantageuse, prononce-t-il. Cette affaire ne doit donc nous rapporter que peu de bénéfice?

— A nous, dit froidement l'Écossais, je veux dire à mon ami et à moi, elle ne nous rapportera rien, rien que le plaisir de l'avoir menée à bien; mais il n'en sera pas de même pour vous, Master. »

Les yeux de l'Américain brillent tout à coup.

Il donne sur la table placée devant lui un vigoureux coup de poing.

« Whispering, déclare-t-il, vous êtes un honnête homme, je vous connais.

Ce que vous me direz, je le croirai. Combien gagnerai-je dans la chose?... Allons, ne me faites pas languir.

— Les risques,... » remarque l'Écossais.

Mais Cow l'interrompt.

Il est un peu fébrile.

« Le bénéfice d'abord. Le bénéfice, je vous prie, Whispering.

— Net ?

— Net ! »

Sans hésiter, l'Écossais lui pose la main sur l'épaule, et d'un ton froid, sérieux et dégagé de toute ironie :

« Cinquante mille dollars, prononce-t-il.

— Quoi?... Répétez?

— Je dis cinquante mille dollars.

— Pour moi ?

— Pour vous !

— Vous ne bluffez pas ?

— Je parle sérieusement.

— Répétez un peu?... Vous dites bien ?

— Cinquante mille dollars.

— *By God!* Une fortune!

— Une véritable fortune en effet. »

Risques et profits.

Il y a maintenant dans la roulotte un silence profond.

Calme, tranquille, l'Écossais regarde l'Américain, qui, très rouge, congestionné, souffle un peu et passe longuement sa main sur son front, où perle une petite sueur.

Un moment ahuri par ce qu'il vient d'entendre, Totor fixe son ami Fil d'Écosse avec de grands yeux stupéfaits, mais cela dure peu.

Brusquement un éclair traverse son cerveau.

Il comprend.

Et c'est avec un peu d'admiration qu'il contemple à présent l'Écossais.

Le plan rapidement mûri par le clown, alors que tous désespéraient déjà, est tout simplement admirable.

Il était irréalisable, il est vrai, sans la présence de Mr. Cow à la Nouvelle-Orléans, mais, puisque la Providence a permis qu'on l'y rencontrât, il faut remercier et complimenter le clown d'avoir su y songer.

A présent, il y a entre les trois hommes un long moment de silence.

Et, tout à coup, les deux amis voient l'Américain faire un geste décidé, puis se diriger vers une petite armoire accotée à la cloison de la voiture, armoire qu'il ouvre vivement et de laquelle il sort trois verres et une bouteille de wisky qu'il revient déposer aussitôt sur la table.

Cela fait, désignant des sièges aux deux hommes :

« Installons-nous, dit-il, nous serons mieux ainsi pour parler de choses

sérieuses, car l'affaire qui rapporte à un homme comme moi une fortune de cinquante mille dollars ne peut être qu'une affaire sérieuse. N'est-ce pas, Whispering?

— Très sérieuse, affirme l'Écossais.

— *By God,* il ne pourrait en être autrement. A votre santé.

— A la vôtre, Master Cow.

— *Well!* Et maintenant, allons-y... Et pour commencer, une question importante.

— Faites!

— De quelle façon toucherai-je la somme?

— D'un seul coup, en or ou en papiers, à votre choix.

— Parfait!... Et quand cela?

— L'affaire terminée.

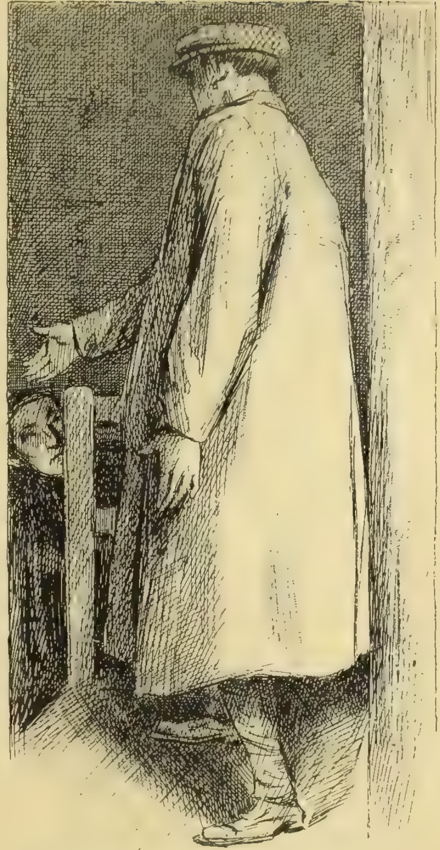
— Oh! oh! »

Sur cette double interjection qui indique chez lui un certain désappointement, l'Américain se renverse sur son siège, fourre les deux mains dans ses poches et grommelle :

« L'affaire terminée... *By Jove,* la combinaison est peu engageante.

— En quoi? questionne simplement Mac Whispering.

— Et tout bonnement en ce que je pense être mort avant l'échéance.



« Aucun remerciement, je fais une belle affaire. »

— Cela peut en effet se produire, affirme froidement l'Écossais, dont Totor ne peut s'empêcher d'admirer le flegme et l'assurance.

— Je m'en doute, dit Cow.

— On ne gagne pas cinquante mille dollars sans courir quelques risques, déclare le clown.

— Je m'en doute encore... Pourtant, si je meurs avant...

— Master Cow, c'est une chance à courir.

— Évidemment.

— C'est donc à vous de voir ce que vous devez décider. Vous me connaissez; si j'avais pu vous payer, vous verser même à l'avance une part, si minime soit-elle, de votre bénéfice à venir, vous savez que je l'aurais fait déjà. Si je ne peux vous donner cette satisfaction, vous devez comprendre vous-même que c'est parce que la chose m'est matériellement impossible.

— Évidemment, Whispering, évidemment; je vous connais; j'ai confiance... Je sais que si j'en réchappe, je serai payé.

— N'est-ce pas?

— Reste à savoir si j'en réchapperai.

— La Providence seule pourrait vous le dire.

— *Well.* Je songe, laissez-moi songer, la chose en vaut la peine. »

En fait, l'Américain est sincère; il a dans l'Écossais, qu'il connaît de longue date, une foi absolue. Pas une seconde il ne lui vient à l'idée qu'il est le jouet de quelque bluff monumental. Pour lui l'affaire est réelle, indéniable, et il est tout à fait convaincu qu'il touchera le bénéfice promis, si quelque catastrophe ne l'abat pas en route.

Pendant qu'il réfléchit, l'Écossais se tourne vers Totor.

« En vérité, Master Poche, dit-il, sans se soucier d'être entendu de Cow, je ne crois pas m'être trop avancé, M. Georges ratifiera certainement l'engagement que je viens de prendre.

— Certainement, affirme Totor. Cinquante mille dollars. Mais pour arriver là-bas avant son oncle, pour que nous échappions à cette bande de coquins, il en donnerait... »

Mais Mac Whispering l'interrompt en lui touchant le bras.

« Cinquante mille dollars, c'est bien, déclare-t-il. Cela suffit. Les affaires sont les affaires, et celle que je propose à Mr. Cow, notre cher directeur, est très belle comme cela. »

Il dit, et se tournant vers l'Américain :

« Vous avez réfléchi, Master? questionne-t-il. L'heure passe, et nous sommes un peu inquiets, mon ami et moi, pour certaines raisons. Nous serions heureux de connaître vos avis.

— Pardon, fait l'impresario. A votre santé... Maintenant voyons, je vous prie, l'affaire dans son ensemble. Je vous écoute, Whispering. »

Et ayant allumé une cigarette, ainsi que Totor, il attend.

Alors, lentement, clairement, posément, ne laissant dans l'ombre que les noms véritables des principaux acteurs du drame, l'Écossais commence le récit que nos lecteurs connaissent.

Il n'oublie rien, n'omet aucun détail, depuis les incidents d'High Street jusqu'aux derniers événements survenus en Floride et à leur arrivée à la Nouvelle-Orléans.

Son récit achevé, il conclut par ces mots :

« Pour que vous l'aidiez à gagner avec nous l'hacienda de son père, le jeune homme en question vous versera, je vous en donne à l'avance ma parole d'honneur, les cinquante mille dollars que je vous ai promis, et cela le lendemain même du jour où nous serons en sûreté. Cependant vous pouvez, si vous le préférez, découvrir ceux qui nous en veulent et souhaitent notre perte. Pour nous livrer à eux, ce n'est pas cinquante mille, mais cent, deux cent mille dollars qu'ils vous offriront. Mais vous avez vu par l'aventure survenue à Mr. Poche, à Londres, comment ils sont disposés à tenir leur promesse. A vous de choisir à présent. Vous êtes un véritable homme d'affaires, Master Cow, vous savez

certainement mieux que nous où se trouvent en l'occurrence vos véritables intérêts. Veuillez donc décider. La seule chose que je vous demanderai, si vous refusez, ce sera, en souvenir de l'affaire que je viens de vous proposer, de nous permettre, avant de vous allier avec nos ennemis, de prendre quelques heures d'avance. Vous aurez, malheureusement pour nous d'ailleurs, tôt fait de nous rejoindre. Cela dit et confiant, j'attends votre réponse définitive. »

Accepté!

Sur les derniers mots prononcés par le clown, l'Américain s'est levé sur place.

Lorsque Whispering finit de parler, et sans perdre une seconde à réfléchir, il lui tend la main par-dessus la table.

« *Well!* fait-il. Avec vous j'aime les affaires nettes. Vos coquins m'offriraient un milliard qu'ils ne m'auraient pas avec eux. Je suis avec vous. Offrir de l'argent à quelqu'un et s'en débarrasser pour ne pas payer, c'est ignoble. Je suis avec vous. Nous partirons quand ? »

Un peu ému, l'Écossais prend la main de Cow.

« Demain dès l'aube ? dit-il.

— *Well.* Vos amis ici le plus tôt possible, alors.

— Dans une heure, je vais les chercher.

— Parfait! Allez. Et faites vite, j'aime les choses qui ne traînent pas. »

Et se tournant vers Totor :

« Vous, ajoute-t-il, restez avec moi. Whispering suffira pour conduire ses amis jusqu'ici. Vrai, vous m'êtes très sympathique, jeune homme. »

Un peu troublé malgré tout par la tournure inattendue que prennent les événements, Totor ne peut que serrer sans rien dire la main de l'Américain.

Déjà l'Écossais est sur les marches de la roulotte, presque dehors.

Au moment de disparaître, il tend à nouveau la main au directeur.

« Merci, murmure-t-il encore, merci, Master. »

Mais Cow l'interrompt :

« Aucun remerciement, dit-il, je fais une belle affaire. Si je la mène à bien, c'est encore moi qui vous devrai de la reconnaissance. »

Et sur cette repartie, fermant la porte derrière l'Écossais qui disparaît en courant dans la nuit, il s'adresse à Totor, et lui présentant une autre cigarette :

« Cinquante mille dollars, Master Poche! déclare-t-il. Quelle fortune et quelles choses superbes on peut faire et commencer avec cela! *By Jove*, si j'en réchappe et si je touche la somme, Barnum n'aura qu'à bien se tenir. »

CHAPITRE XXVII

VERS LA TERRE PROMISE

L'homme et l'argent.

L'Écossais a tôt fait de revenir à l'hôtel où, anxieux et inquiets de son absence prolongée, l'attendent ses compagnons.

Naturellement, il se sert pour rentrer du même chemin qu'il a pris avec Totor pour sortir.

Son retour est accueilli par tous avec la joie la plus vive.

Sans vouloir s'expliquer sur l'expédition qu'il vient d'accomplir, dans la crainte bien naturelle que les murs de la chambre ne le trahissent, il engage simplement ses amis à prendre avec eux tout ce qu'ils peuvent emporter et à le suivre au plus tôt.

Inutile de dire que tous lui obéissent sans hésiter.

S'il ne leur révèle rien de son plan, l'affirmation qu'il leur donne que tout va bien, suffit pour leur inspirer confiance et relever leur courage.


Graam conservera ses fonctions d'Auguste.

Moins de vingt minutes après le retour du clown, tous se trouvent dans la rue donnant sur le derrière de l'hôtel et s'élancent derrière lui à travers la ville.

Un quart d'heure leur suffit pour atteindre le cirque Colombus et pour se réfugier dans la roulotte de Mr. Cow.

Dépeindre l'étonnement, la surprise de Domino, d'Édith et de son père en se retrouvant à l'improviste face à face avec leur ancien directeur, serait chose impossible.

Mais le premier instant de stupéfaction passé, et devant l'attitude de l'Écossais qui parle à l'impresario avec une certaine déférence, ils comprennent que cet homme n'est plus et ne doit plus être pour eux un personnage antipathique.

D'ailleurs, le directeur lui-même se charge de les renseigner sur le rôle que Missié Fil d'Écosse lui a réservé dans la série de leurs aventures.

Sans hésitation, il vient de tendre la

main vers Georges, que le clown lui a présenté comme étant le jeune homme désireux de gagner le Mexique.

« *Well!* fait-il. Mac Whispering m'a conté votre histoire véritablement touchante. J'en suis encore profondément ému. *By Jove!* je vous suis tout acquis : il ne sera pas dit qu'un honnête garçon comme vous deviendra la proie de vulgaires coquins. Vous allez rester avec moi, et je veux perdre mon nom de Cow si d'ici un mois nous ne sommes pas au chevet de monsieur votre père. »



Il fabrique une sorte de sarcophage orné d'enluminures.

Et comme Georges, troublé, croise les mains en un geste de reconnaissance et le contemple des larmes plein les yeux, il lui frappe familièrement sur l'épaule et ajoute, baissant la voix :

« Le Ciel m'est témoin que j'aurais fait la chose sans accepter la moindre rémunération, si les temps, hélas! et les affaires n'étaient pas si durs; aussi ne m'en voudrez-vous pas, j'en suis persuadé, d'accepter les cinquante mille dollars que vous m'avez offerts par l'entremise de ce bon Whispering. Je rougis d'être obligé de les prendre, mais ce qui me console, c'est que je vous ferai revoir un être chéri et que vous conserverez une fortune qui, par tous les saints du paradis, est bien et dûment à vous... Tenez, jeune homme, signez-moi ce papier, et, la chose faite, veuillez me procurer le grand plaisir de vous croire ici absolument chez vous. »

Comme on le voit, les questions sentimentales ne font pas perdre à Mr. Cow le sens logique et pratique des affaires.

Le papier qu'il a préparé après le départ de Missié Fil d'Écosse est soigneusement vérifié par ce dernier, qui le reconnaît régulier et le fait parapher par Georges, qui promettrait le double pour voir son père vivant encore.

Pour dépister les recherches.

Cela fait, l'impresario serre le feuillet dans son portefeuille.

Puis tout aussitôt, se tournant vers les nouveaux venus :

« Voilà une affaire proprement et admirablement terminée, dit-il. Il ne nous reste plus qu'à la mener à bien, ce dont nous allons nous occuper sans tarder. Avez-vous une idée à soumettre? Faites, j'écoute. »

L'Écossais lui explique alors ce qu'il a imaginé pour modifier leur identité à tous.

Cow approuve pour Édith, pour Domino et pour Totor.

Puis il interroge Georges sur ses qualités sportives, et retient que le fils de Pierre de Fenzac est un tireur remarquable à la carabine et au pistolet.

Il ne lui en faut pas plus pour le transformer en jeune fils de trappeur, ce qui sera très facile, grâce au costume qu'il se promet de lui fabriquer.

Ce sera là un numéro sensationnel pour le cirque Colombus.

Graam, en se grimant, conservera ses primitives fonctions d'Auguste.

Il est ensuite longuement discuté sur la fonction que l'on réservera à Missié Fil d'Écosse, dont le placement est assez difficile; et comme personne ne trouve, c'est l'Écossais lui-même qui décide ce qu'il deviendra.

Dès le lendemain, il se promet de fabriquer une sorte de sarcophage orné d'enluminures baroques, dans lequel il se couchera aux heures des représentations, afin d'être présenté au public comme un fakir hindou endormi depuis des milliers d'années.

Une glace en verre, adroitement truquée pour lui permettre de respirer, le couvrira, afin qu'il ne puisse être le jouet d'aucune mauvaise plaisanterie de la part des spectateurs.

Inutile d'ajouter qu'il sera maquillé en conséquence, et que sous les traits du mystérieux dormeur Habul Sing, nul ne pourra reconnaître le clown Mac Whispering, surnommé Fil d'Écosse.

Tout bien convenu de la sorte, John Cow, aidé de tous, se met en devoir de leur débarrasser une roulotte à bagages en laquelle tous s'installent tant bien que mal.

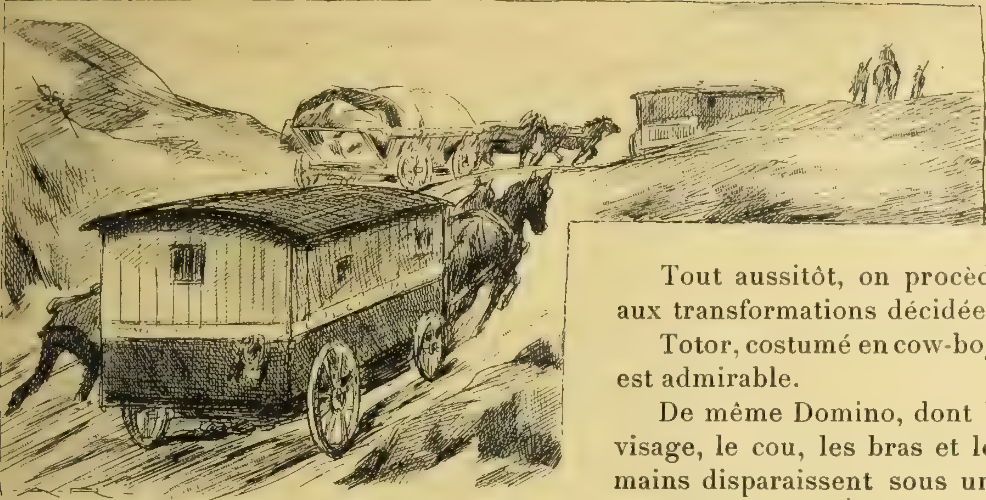
Dans les journées qui suivront on verra à s'organiser plus confortablement. En attendant, tous, sauf Édith, à qui l'on a préparé un petit lit de fortune, s'étendent sur le plancher.

A la guerre comme à la guerre.

Totor, au réveil, assure même qu'il a mieux dormi que sur un matelas.

De fait, les émotions aidant, les fugitifs n'ont fait qu'un somme.

C'est le directeur lui-même qui vient les réveiller.



Le soir même, le cirque Colombus quitta la ville et remonta un peu vers le nord.

Tout aussitôt, on procède aux transformations décidées.

Totor, costumé en cow-boy, est admirable.

De même Domino, dont le visage, le cou, les bras et les mains disparaissent sous une couche d'ocre et qui fait un magnifique Indien Pawnie.

Il n'est pas jusqu'à Édith qui, vêtue en garçonnet et portant un vêtement semblable à celui qui a été dévolu à Georges de Fenzac, n'ait vraiment un petit air très crâne.

Georges, lui, est très bien aussi dans son costume de cuir fauve, qui lui donne bien l'allure d'un jeune aventurier.

Édith et lui peuvent certainement passer pour les deux frères.

Le gros chagrin du garçonnet a été de voir tomber l'admirable chevelure blonde de sa petite compagne. Mais ce sacrifice exigé par Cow a été consenti sans regret par l'adorable fillette, qui ferait certainement l'impossible pour aider son ami dans la réussite de ses projets.

Quant à Graam, grimé et vieilli, on ne le reconnaîtrait certes pas, et l'on reconnaîtrait moins encore l'excellent Missié Fil d'Écosse sous les traits du fakir hindou Habul Sing.

Et c'est ainsi transformés que Cow peut les présenter à leurs nouveaux compagnons sous des noms fantaisistes et les engager à aider rapidement au démontage du cirque.

Certes, leur brusque venue cause bien un peu de surprise dans l'ancienne troupe; mais comme Cow tient la promesse faite la veille et règle rubis sur l'ongle le mois en retard, nul ne trouve à redire contre ces nouveaux engagements et contre le départ inattendu.

Le soir même, le cirque Colombus quitte la ville et remonte un peu vers le nord, comme pour laisser croire qu'il se dirige vers Bâton-Rouge dans l'intention d'y donner une représentation.

Au fond, il n'en est rien, mais John Cow, bien décidé à gagner ses cinquante mille dollars, agit en véritable général d'armée. Sa tactique est habile.

Si on les poursuit, c'est à Bâton-Rouge que l'on ira, car c'est là qu'il a dit

qu'il se rendait pour gagner ensuite Natchez, puis Vicksburg, Memphis, Caïro et enfin Saint-Louis du Missouri, d'où, par l'Indiana et la Virginie, il a laissé entendre qu'il atteindrait Baltimore et gagnerait ensuite, pour terminer, le port de New-York.

En réalité, ces renseignements sont donnés pour égarer les recherches, car, arrivée à Maurepas, toute la caravane oblique dans l'ouest et se dirige vers Opelonsas en longeant la voie ferrée et à marche forcée.

Adieu, mauvaise troupe!

De représentation, il n'est d'ailleurs pas question, au grand étonnement des anciens pensionnaires du cirque, qui se demandent ce que cela veut dire.

Mais à Opelonsas ils sont rassurés.

Les représentations interrompues recommencent.

Cow s'y voit en effet forcé, car sa caisse est presque vide.

Malheureusement, le résultat est maigre, et plus maigre encore quelques jours plus tard à Lac-Charles, puis à Orange, à Beaumont et à Liberty.

La soirée donnée à Houston est un véritable désastre. En dépit des affiches mirifiques établies à la devanture du cirque, le pauvre Cow ne fait pas un sou.

Du coup, ses pensionnaires se fâchent et refusent d'aller plus loin s'ils ne sont pas payés.

Seuls, les derniers engagés, et pour cause, lui demeurent fidèles.

Afin de solder aux premiers ce qui leur est dû, le directeur se voit dans l'obligation de leur abandonner une bonne partie de son matériel. A cette condition seulement ces gens consentent à le laisser poursuivre son voyage.

Au fond, Georges et ses compagnons ne sont pas fâchés de cet incident qui les sépare de l'ancienne troupe et écarte des malheureux les périls qui les menacent eux-mêmes et vers lesquels il était peu loyal de les entraîner.

Seuls, en compagnie de Cow, ils se sentiront plus à l'aise.

En quittant Houston, la troupe considérablement réduite de Mr. Cow ne comprend plus, outre les fugitifs, qu'un garçon d'écurie un peu lourd et peu causeur, nommé Sam, et le régisseur en second du cirque, un brave homme doux et paisible, appelé Peters.

Ce sont deux pauvres diables sans initiative, qui se contentent de vivre au jour le jour, d'être habillés tant bien que mal et qui se considèrent comme trop heureux de toucher, de temps à autre, quatre ou cinq dollars de gratification.

En quittant Londres, Cow les a même emmenés avec lui. Ce sont à la fois ses domestiques et, il faut le dire aussi à sa louange, ses amis, car il a pour eux un sincère attachement, que ces derniers d'ailleurs lui rendent largement.

Des huit voitures Cow a dû en abandonner quatre, plus la tente pour les soirées.

Au fond, cela ne lui a pas été trop pénible, puisque son intention bien arrêtée est de ne plus jouer et de brûler les étapes, chaque arrêt dans une ville lui faisant perdre un temps précieux.

Ce n'est ni Georges ni ses compagnons, cela se comprend, qui songent à le faire changer d'avis. Ils vont pouvoir aller plus vite et ne s'en plaignent pas.

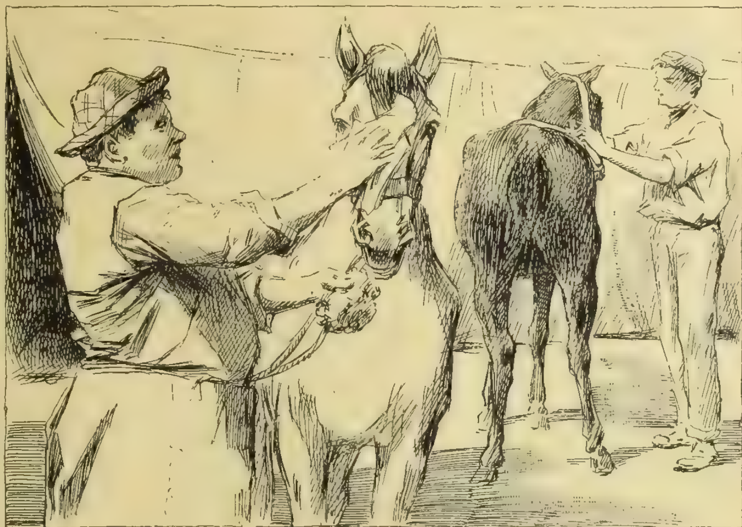
C'est avec joie que tous aident Sam et Peters au pansement des chevaux, — il en reste six, — à l'entretien des dernières voitures et à la direction des attelages lorsque l'on est en route.

Et les fugitifs voient les jours succéder aux jours sans que ceux qu'ils ont si heureusement dépistés à la Nouvelle-Orléans donnent signe de vie.

Peuvent-ils donc se croire sauvés?

Cow, pour sa part, le pense et en est radieux.

Chaque journée nouvelle qui passe ne le rapproche-t-elle pas de l'heureux moment où lui seront versés les cinquante mille dollars promis, sans compter divers frais portés par lui sur un livre de comptes spécial et qu'on lui remboursera certainement sans plaintes et sans cris, telle la perte d'une partie de son matériel?


Tous aident Sam et Peters au pansement des chevaux.

Et c'est ainsi qu'ils atteignent sans incidents notables les rives du Rio del Norte.

Au delà de ces eaux, c'est la frontière mexicaine, le pays qu'ils croyaient bien ne jamais atteindre, la contrée qui pour tous est comme la terre promise.

Lorsque, sous le claquement des fouets, les voitures passent la frontière et pénètrent sur cette terre tant attendue, c'est par le même cri que tous saluent cet événement :

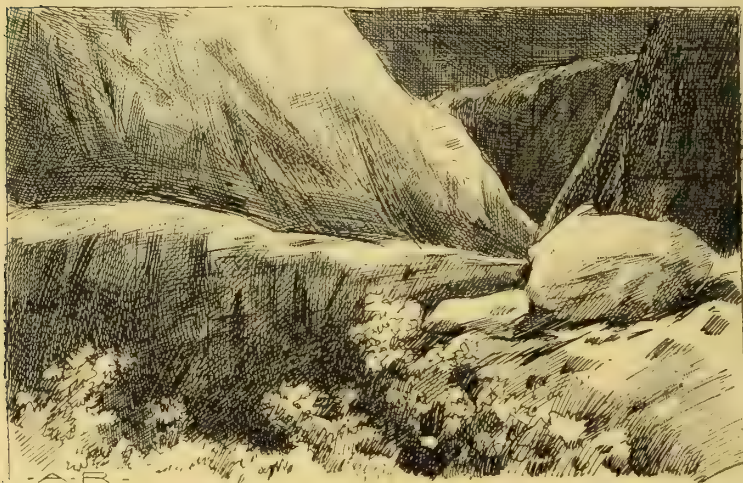
« A Dieu va! En avant! »

CHAPITRE XXVIII

UNE MAUVAISE PASSE

Les Terres chaudes.

Le Mexique, formé surtout de hautes terres, se compose de vastes plateaux qu'encadrent deux énormes soulèvements montagneux : la sierra Madré du Pacifique à l'ouest, et la sierra Madre du Golfe à l'est, avec des montagnes telles que la Nevada de Teucla, le Popocatepelt et l'Orizaba, dont l'altitude varie de quatre mille cinq cent soixante mètres à cinq mille cinq cent soixante dix-sept mètres.



C'est à travers un pays montagneux et accidenté qu'ils devront poursuivre leur voyage.

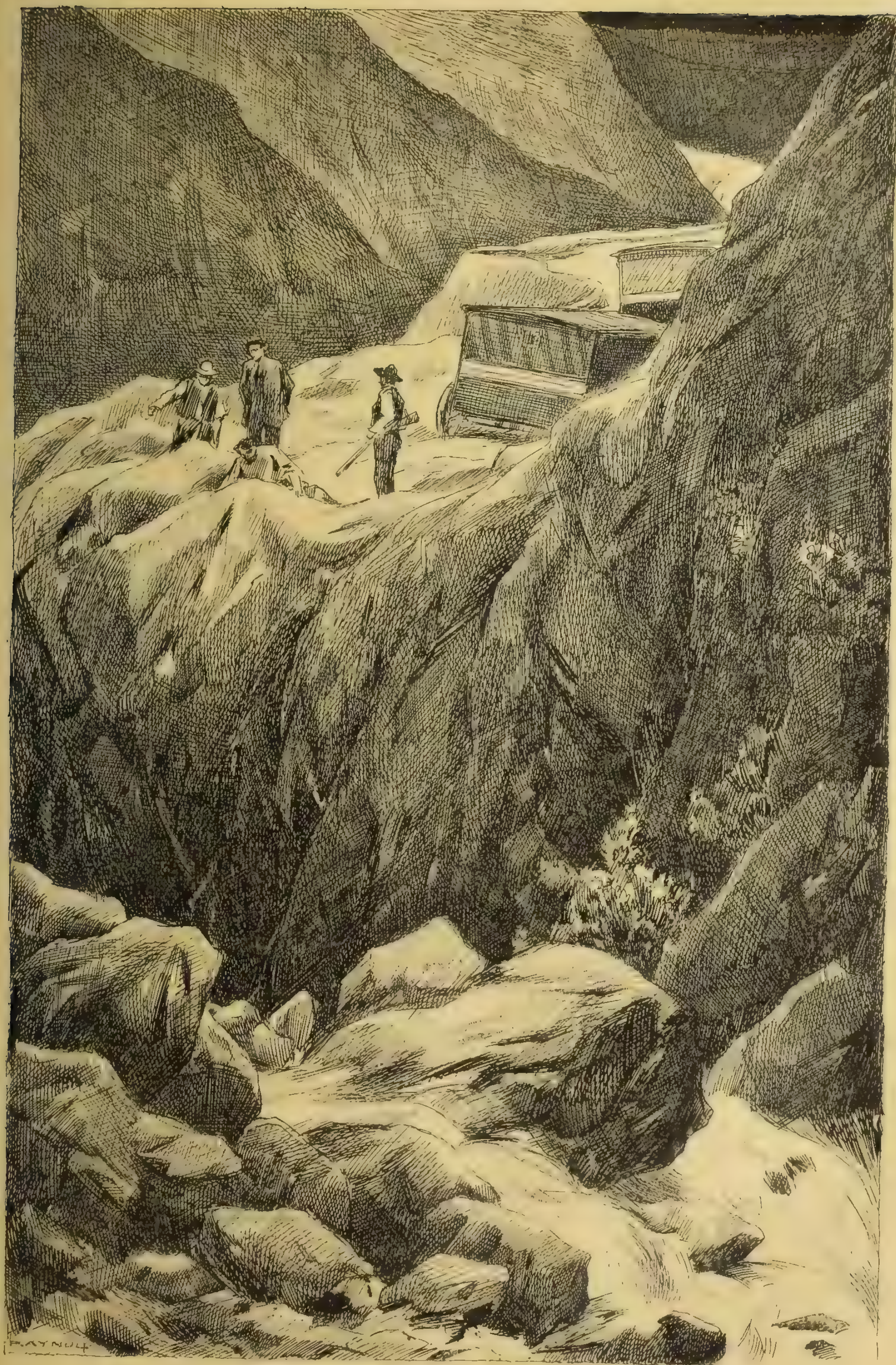
Ces plateaux sont en général rugueux, inégaux, traversés de chaînes, coupés de vallées, creusés de bassins fermés.

La partie nord ou grand bassin ne dépasse pas douze cents mètres de haut, alors que la partie sud, comprenant le plateau d'Anahnac, ne s'abaisse guère au-dessous de dix-sept à dix-huit cents mètres.

Pour atteindre la riche plantation de Pierre de Fenzac, les fugitifs ont tout d'abord à traverser toute la région connue sous le nom de Terres chaudes, qui est certainement la zone végétale la plus riche du Mexique, mais aussi la plus redoutable pour eux, car, sous les averses d'un ciel traversé par un soleil qui brûle, la fièvre jaune y règne à l'état endémique, guettant les nouveaux venus, frappant même ceux qui, depuis longtemps, semblaient acclimatés.

A côté des savanes à l'herbe épaisse, dans lesquelles les voitures ont peine à avancer, se déroulent à leurs yeux les cultures tropicales : canne à sucre, cacao, coton, tabac; puis ce sont les essences merveilleuses des pays chauds : palmiers, bananiers, cotonniers, bois d'ébénisterie et de teinture, fourrés presque inextricables d'arbres enserrés de lianes qui retombent de tous côtés en guirlandes.

Autant de merveilles qui, cependant, ne les arrêtent pas, tant est grande leur hâte d'arriver et de toucher au but.



Le chemin a eu partie glissé dans le ravin.

Route barrée.

Après les Terres chaudes, ils gagnent les terres tempérées, où s'offre à leurs yeux un curieux mélange d'essences tropicales et européennes qui, poussant côte à côte, prospèrent grâce à l'humidité permanente qui vient des neiges des montagnes.

S'ils ont moins à souffrir de la chaleur, la fatigue, par contre, se fait plus fortement sentir.

Mais ils ne reculent pas.

Plus fréquentes sont les haltes, voilà tout.

Et leurs ennemis n'ont toujours pas donné de nouveaux signes d'existence.

C'est à croire qu'ils ont complètement disparu, ou qu'ils ont dû renoncer à les joindre.

Georges et ses compagnons l'espèrent tout bas, mais ils n'osent trop y compter.

Ce serait trop beau pour eux que les abords de la plantation, à défaut des défilés montagneux, ne fussent pas surveillés.

Et pourtant le temps passe, et rien ne se montre!

Par contre, la route devient plus rude.

John Cow se voit même contraint d'abandonner dans un rancho une partie de ses voitures, pour ne conserver que deux espèces de chariots plus légers et que les six chevaux, attelés par trois, pourront tirer plus aisément.

Ne connaissant pas les passes, ils auraient bien voulu s'attacher un ou deux indigènes.

Malheureusement la chose ne leur est pas possible.

Il leur manque l'argent nécessaire pour les payer.

En se renseignant tant bien que mal, — plutôt mal que bien, — grâce à Georges et à Mr. Peters, le régisseur du cirque, qui, l'un et l'autre, parlent un peu d'espagnol, ils ont pu cependant poursuivre leur route jusqu'alors sans s'égarer.

Le pays, riche en fruits et en gibier, suffit heureusement à leur nourriture.

Domino, qui a repris ses fonctions de cuisinier, n'a pas à se plaindre de la qualité des provisions qui lui sont fournies chaque jour par Georges et par Totor.

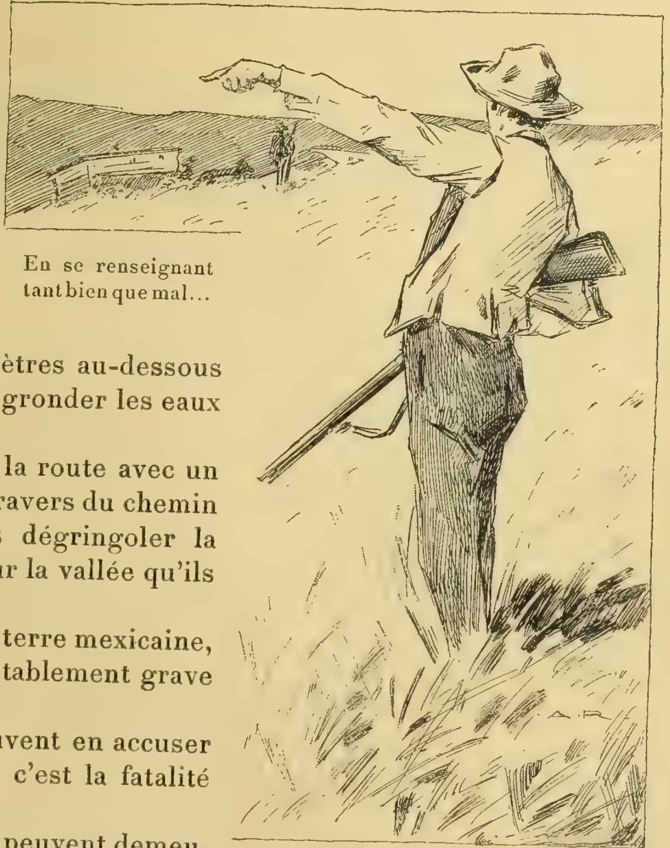
Et leur voyage se poursuit sans anicroche jusqu'au soir où, dix jours après avoir franchi la frontière mexicaine, ils se trouvent bloqués en pleine montagne sur une corniche large de dix mètres tout au plus, et dans l'impossibilité absolue d'avancer.

Cette route, qui leur a été indiquée par des bergers comme devant leur permettre de gagner rapidement, et en évitant un long détour, la ville de Potosi, est brusquement fermée devant eux par un formidable éboulement qui intercepte et interdit tout passage.

Sur une longueur qu'ils ne peuvent apprécier, le chemin a en partie glissé dans le ravin, laissant le long de la muraille granitique un passage à peine suffisant pour un homme.

Ceux qui les ont renseignés devaient certainement ignorer cet événement, qui, d'ailleurs, paraît fort récent.

Quoi qu'il en soit, le fait existe, et la situation des voyageurs ne laisse pas que d'être fort embarrassante, car il va falloir redescendre les voitures à reculons, si l'on ne peut les faire tourner sur place.



En se renseignant tant bien que mal...

Totor, Domino, Sam, Peters et Missié Fil d'Écosse, secondés par John Cow qui jure et tempête comme un beau diable, tentent bien de l'essayer, mais ils doivent y renoncer, dans la crainte de faire rouler les chevaux dans la rivière qui coule à cent mètres au-dessous d'eux et dont ils entendent gronder les eaux furieuses.

Et les voilà arrêtés sur la route avec un des chariots immobilisé en travers du chemin et l'autre calé pour ne pas dégringoler la pente rapide qui descend sur la vallée qu'ils ont quittée le matin.

Depuis leur entrée sur la terre mexicaine, c'est le premier incident véritablement grave et sérieux qui leur arrive.

Mais cette fois ils ne peuvent en accuser la méchanceté des hommes; c'est la fatalité qui les frappe.

Cependant, comme ils ne peuvent demeurer là éternellement, il faut bien se résoudre à prendre une décision.

Or, il n'en est pas d'autre que celle de redescendre la corniche.

Certes, la chose va être terriblement difficile; mais ils n'ont pas à choisir.

Il leur faut même se hâter s'ils ne veulent pas passer la nuit en cet endroit, car le soleil baisse et le jour aura disparu d'ici deux heures à peine.

L'attaque.

Et déjà tous se mettent en devoir d'agir.

Totor et Domino, aidés de Sam, dételent les chevaux.

Totor en conduit un vers l'endroit où se trouve arrêtée la seconde voiture; et il s'occupe à examiner de quelle façon s'opérera la manœuvre, lorsque

brusquement un coup de feu éclate, répercuté par les échos de la montagne, et le Parisien entend une balle siffler à ses oreilles.

S'il ne s'était baissé à cette seconde même pour regarder l'attelage, il était tué sur le coup.

S'il n'est pas atteint, il n'en est pas de même, par contre, du cheval, qui, frappé au milieu du front, se cabre, recule et dégringole en arrière dans le ravin avant que Totor ahuri ait pu le retenir.

L'événement a été si rapide que, sur le moment, personne ne s'explique cet accident.

Abrités par la première voiture, les autres n'ont rien vu que la chute de la bête.

Surpris, tous se précipitent pour savoir; mais à cet instant Totor s'élance au-devant d'eux et les repousse violemment en arrière en grondant :

« Aux armes! aux armes!... c'est l'attaque! »

Il n'a pas besoin d'en dire plus long.

Il n'en est pas un qui ne comprenne.

D'ailleurs, comme pour ponctuer les cris du Français, trois nouvelles détonations se font entendre, et des balles traversent les bâches des chariots.

Totor l'a dit : c'est l'attaque, mais une attaque rapide et imprévue.

Heureusement qu'en ces régions montagneuses les fugitifs ont pris leurs précautions en prévision d'une surprise.

Tous sont armés et munis de cartouches.

En moins de trois minutes, ils se trouvent retranchés dans des creux de rochers, et abrités en outre par les lourdes masses des deux attelages, derrière lesquels ils ont rapidement attaché les cinq chevaux restant.

C'est John Cow lui-même qui, sans hésitation, a établi et ordonné le plan de défense.

Sa troupe forme un demi-cercle, et les tireurs, cachés parmi les débris de l'éboulement, ne courent aucun risque.

Totor occupe le bord de la corniche avec Domino, puis viennent Sam, Georges, Cow, Peters et Édith, qui, armée d'une petite carabine, tient à faire le coup de feu, elle aussi.

Un peu en arrière, se glissant à travers les éboulis pour s'assurer qu'aucune surprise n'est à craindre de ce côté, et surtout pour voir si la route se trouve coupée sur un long parcours, l'Écossais et Mr. Graam s'éloignent, rampant de roche en roche.

Devant les fugitifs, c'est la route déserte, vide, pendant cinquante mètres environ; mais, là, elle oblique brusquement, formant un coude.

C'est de là que sont partis les coups de feu; c'est là que se tiennent les assaillants.

Aux détonations annonçant l'attaque a succédé un silence profond, que trouble seule maintenant la grande voix des eaux roulant au-dessous de la route.

C'est égal, Totor peut se vanter de l'avoir échappé belle : un demi-pouce plus bas, et c'en était fait de lui.

A présent, bien retranchés, les fugitifs se demandent à qui ils ont affaire.

Certes, il se peut que cette attaque soit produite par quelques bandits, détrousseurs de voyageurs égarés en montagne ; le fait, ils le savent, n'est pas rare et se produit assez souvent au Mexique.

Cependant ils n'y comptent guère.

Ce n'est pas là la manière habituelle de ces chasseurs de route, qui volent, oui, mais ne tuent en général que si on leur résiste.

Le fait d'avoir fait feu sans préambule sur le Parisien implique que c'est à d'autres gens qu'à de vulgaires filous qu'ils ont affaire en ce moment.

Or, ils n'ont pas de peine à deviner quels sont leurs ennemis.

Le calme et la tranquillité dont ils ont bénéficié depuis leur départ de la Nouvelle-Orléans étaient anormaux et ne pouvaient se prolonger.

Ceux qu'ils espéraient follement ne jamais revoir se montrent de nouveau et précisent leurs intentions.

« La chose est d'ailleurs naturelle, explique Cow à mi-voix ; nous ne sommes plus ici, en effet, qu'à trois ou quatre jours de marche de l'hacienda de M. de Fenzac. Nous laisser aller plus loin eût été imprudent... Heureusement nous sommes à l'abri, et si, en arrière, nous ne sommes pas tournés, cela ira bien. »



Le cheval recule et dégringole dans le ravin ..

Il a raison. Sur leur gauche ils ont la rivière, sur la droite la montagne à pic pendant cinq à six mètres, et qui forme ensuite voûte au-dessus de leurs têtes ; devant eux, les roches et les voitures avec les bagages formant une barricade naturelle.

Si aucune attaque ne les prend à revers, ils peuvent soutenir un joli siège tant que les munitions ne leur manqueront pas.

En somme, pour être imprévue, leur situation n'est pas désespérée.

Totor affirme, pour sa part, qu'il la préfère de beaucoup à celle qu'ils ont subie jusqu'à ce jour.

« Ce ne sont plus des coups en dessous, traîtres et sournois; nous sommes face à face, et la partie est égale pour tous, » dit-il.

Et ses compagnons partagent certainement son avis.

On se tâte.

Pendant une bonne demi-heure, assiégés et assiégeants restent, sans se montrer, sur leurs positions respectives.

C'est tout au plus si quatre ou cinq coups de feu sont échangés de part et d'autre, sans qu'il en résulte d'autre mal que des coins de roche plus ou moins écornés.

Il est évident que l'on se tâte.

Du côté de John Cow, on voudrait savoir à combien d'adversaires on a affaire.

Ne pouvant répondre à cette question, on patiente.

Bientôt, se faufilant sans bruit à travers les pierres, Graam reparaît au camp.

Ni lui ni l'Écossais n'ont découvert d'ennemi en arrière, ce qui est fort rassurant.

Pour la route, elle est complètement coupée pendant cinq ou six cents mètres, et il serait impossible de la faire parcourir aux voitures.

Cow s'en doutait. Cette nouvelle ne le surprend donc pas.

Cependant, comme la nuit va venir et qu'il tient plus que jamais à toucher ses cinquante mille dollars, c'est-à-dire à sauver Georges, ce qui, pour lui, est la même chose, il envisage rapidement la situation.

Certes, tenir en échec ceux qui les assaillent lui est fort agréable; mais il lui semble beaucoup plus drôle encore de leur jouer un tour de sa façon.

Et ce tour, il n'est pas long à l'imaginer.

« Où est Mac Whispering? demande-t-il au père d'Édith.

— A deux milles environ derrière nous, lui est-il répondu. Il veille et, en cas d'alerte, doit nous prévenir par un coup de feu, tout en se repliant vers nous.

— Bon, fait Cow. Prenez ma place ici, Graam, et ouvrez l'œil, je vais retrouver notre ami. Surtout, pas d'imprudence en mon absence, que personne ne se découvre. Avant même que la nuit soit complètement venue, je serai de retour. Ah! autre recommandation : laissez tirailler nos coquins et ne faites feu que si une tête se montre à bonne portée d'une balle. Pas de dépenses inutiles de munitions... Nous ne savons pas ce que l'avenir nous réserve... Si cela se gâtait ici, prévenez-moi par trois coups de feu espacés de dix secondes en dix secondes. A tout à l'heure. »

Il dit, puis, sur un signe à tous, pour recommander la prudence, il se glisse lentement, à plat ventre, à travers les éboulis et disparaît bientôt à tous les yeux derrière un énorme bloc de rochers.

Où va-t-il? Retrouver l'Écossais, c'est certain.

Mais que veut-il faire? Cela, c'est autre chose, et lui seul le sait.

Un moment Totor et Georges ont bien comme l'idée d'une trahison ou d'une lâcheté de sa part; mais bien vite ils rejettent cette pensée.

A défaut d'honnêteté, l'intérêt de Cow n'est-il pas de rester avec eux et de les aider de tout son pouvoir?

Pourtant, s'il les trompait?

Si cette attaque dont ils sont l'objet était connue de lui?

Pourquoi non?

Il s'y attendait peut-être...

Peut-être même les a-t-il conduits sciemment en ce lieu perdu, dans cette sorte de cul-de-sac, leur coupant toute retraite...



Il se glisse lentement, à plat ventre, à travers les éboulis.

Georges, qui s'est glissé près de Totor, ne peut se retenir de lui communiquer ses craintes et ses suppositions, qu'il n'est nullement surpris de voir partagées par le Français.

Si cela est, que doivent-ils faire?

Mais à cette question, ils ne peuvent répondre qu'un seul mot, et ce mot c'est :

« Attendre! »

Il leur est en effet impossible d'abandonner leurs compagnons et les attelages pour se lancer derrière l'Américain.

Attendre, oui, il leur faut attendre!

Et cette attente, d'ailleurs, ne pourra leur paraître bien longue, car ils vont être chaudement occupés.

De fait, à ce moment même, une fusillade serrée éclate devant eux à une trentaine de mètres, et une rafale de plomb s'abat sur les voitures et sur les rochers d'alentour.

Atteint au poitrail, un cheval s'abat avec un hennissement de douleur, rendant le sang par trois blessures.

C'est l'attaque qui reprend.

Comme le dit Totor, c'est la danse qui recommence!...

CHAPITRE XXIX

LA RETRAITE DE JOHN COW

Deux de moins!

Georges, tiré violemment par le Parisien, n'a même que le temps de se coucher à plat ventre pour ne pas être atteint.

« Attention! commande en même temps Totor. Joue! »



Atteint au poitrail, un cheval s'abat.

Mais Graam, fidèle aux instructions que lui a données John Cow, ordonne aussitôt :

« Que personne ne tire! »

Et il ajoute :

« Ce n'est pas encore le moment. »

Il a raison.

A quoi bon risquer inutilement quelques coups de feu devant soi lorsqu'on sait que les balles n'atteindront personne?

Un moment viendra bien où quelques-uns de ces bandits se découvriront; alors il sera bon de tirer.

Et puis, en ne bronchant pas, on induit en erreur les assaillants en leur laissant croire que les munitions sont rares de ce côté et qu'on tient à les ménager.

La seule chose inquiétante est la tombée du jour.

Le soleil baisse rapidement.

Lorsqu'il disparaîtra, ce sera bien vite la nuit, une nuit sombre, sans lune, durant laquelle toutes les surprises seront à craindre.

Et les assiégés attendent avec anxiété cet instant critique.

La fusillade furieuse qui a comme salué le départ de John Cow ne s'est plus renouvelée.

Évidemment les assiégeants se consultent.

Ils espéraient une réponse à leur démonstration belliqueuse, réponse qui leur eût permis de repérer les places occupées par les fugitifs et de les viser plus sûrement.

Leur silence les étonne, les inquiète même.

Pourvu que les assiégés n'aient pas fui, se faufilant à travers les éboulis, et abandonnant voitures, chevaux et bagages?

C'est peu probable, mais cela se peut pourtant.

Après un bon quart d'heure d'attente et à seule fin de s'en assurer, deux des bandits se dressent comme deux pantins mécaniques au-dessus des roches qui les abritent.

Cette simple démonstration suffit à les convaincre qu'ils font erreur et que les assiégés sont toujours là.

Malheureusement le hasard, hasard toujours fâcheux pour eux, veut qu'à cette seconde même Georges et Totor, allongés côte à côte, l'arme à l'épaule et l'œil sur la mire, visent cet endroit et saluent de deux coups de feu leur rapide apparition.



Deux des bandits se dressent au-dessus des roches qui les abritent.

Atteint d'une balle qui lui traverse la gorge, l'un des deux drôles, celui sur qui le garçonnet a tiré, tourne sur lui-même et s'abat en arrière, rendant le sang à pleine bouche, tandis que son ami, l'épaule fracassée par la balle de Totor, s'abat à ses côtés avec un cri de douleur et de rage.

Les assiégeants sont maintenant renseignés.

Leur coup fait, le Parisien et Georges se rejettent vivement sur leur gauche, derrière un bloc énorme de granit encastré profondément dans le sol, au bord de la route.

Bien leur en prend, car une grêle de balles s'abat presque aussitôt à la place qu'ils occupaient et que signalent encore deux légers flocons de fumée demeurés en suspens dans l'air calme et pur.

« Ça, dit Totor, enchanté et en glissant une nouvelle cartouche dans sa

carabine, ça leur fait payer les deux pauvres bêtes qu'ils viennent de nous tuer et qui ne leur avaient rien fait.

— Toi qu'as bien tiré, Missié Georges, crie Domino de sa place, ti mérites li premier prix, j'ti le dis, moi! »

Et Graam, et M. Peters, et Édith, et même le taciturne Sam, de joindre leurs félicitations à celles du nègre.

Mais tout cela en sourdine bien entendu, et de façon à ne pas être entendu des autres là-bas.

Bataille!

Le coup double du garçonnet et du Parisien a certainement jeté un certain désarroi dans le camp ennemi, car, durant quelques minutes, c'est à nouveau le calme le plus absolu de part et d'autre.

Les assiégeants doivent discuter plus vivement que jamais sur ce qu'ils ont à faire.

Et soudain, forte, autoritaire, une voix s'élève de leur côté :

« Rendez-vous, crie-t-elle, laissez-nous prendre vos bagages, vos bagages seuls, et vous aurez la vie sauve, c'est juré! »

Les bagages? Ce ne sont donc pas des gens à la solde de Brown et de Burgton qui les attaquent?

Les fugitifs se regardent étonnés.

Mais tout de suite Graam, Édith, Georges, Domino et Totor devinent la grossièreté du piège.

L'ordre a été donné en anglais, et rien que ce fait dénote la supercherie.

C'est le Parisien qui se charge de répondre au nom de tous.

« Nos bagages? crie-t-il en français et bien certain d'être compris. A votre disposition, braves gens, mais il faut venir les prendre, et, dame, je vous en préviens, ça brûle, vous le voyez! »

Et tout aussitôt il ajoute, frappé d'une idée soudaine :

« D'ailleurs, pour des pilleurs de route mexicains, vous parlez trop bien l'anglais et ne nous inspirez aucune confiance. Il se peut même que vous compreniez aussi ma langue maternelle; dans ces conditions, vous trouverez bon que je vous prévienne que nous restons sur nos positions. N'est-ce pas votre avis, Master Andrew Ryde? »

Ce dernier nom, que Totor prononce, poussé par une sorte d'inspiration subite, a un résultat inattendu.

Un juron anglais abominable ponctue pour ainsi dire la fin de la phrase du Parisien, et presque aussitôt la voix qui a réclamé les bagages des fugitifs s'élève à nouveau.

Mais cette fois c'est en français qu'elle parle. On la sent mauvaise, furieuse.

« Vous avez raison! clame-t-elle, ce n'est pas vos bagages, c'est vous qu'il nous faut, vous tous! Et nous vous aurons! Oui! tu m'as deviné, je suis Ryde, et je compte bien te faire payer les tours pendables que tu m'as joués, Parisien maudit!...

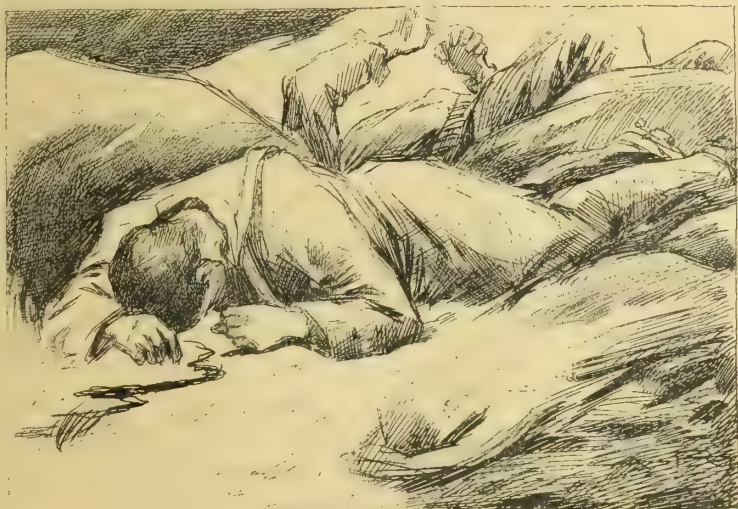
— Après moi, cependant, gronde un autre organe que Totor reconnaît pour celui de William Burgton. Mon compte, Master Ryde, est antérieur au vôtre, j'ai la priorité sur vous. »

Le Français a tout entendu.

Heureux comme un véritable gamin d'avoir, par un pur hasard, forcé ses ennemis à se découvrir, il éclate de rire, et, joyeux :

« Ne vous pressez pas trop, leur conseille-t-il. Vous aurez chacun votre tour, mais il faut apprendre la boxe, mon vieux Burgton! Pour ceux qui t'accompagnent, nous venons de leur donner de nos nouvelles; il ne tient qu'à vous et à eux que nous continuions. On attend, *if you please!* »

Des clameurs, des cris, des blasphèmes, couvrent cette repartie du Français; et, brusquement, une dizaine d'individus déguenillés et armés jusqu'aux dents fait son apparition sur la route et s'élance vers les fugitifs.


Une balle couche raide le bandit entre ses compagnons.

Ils ont une trentaine de mètres à franchir pour arriver aux voitures.

Mais ils n'en ont pas parcouru la moitié, que déjà neuf d'entre eux sont à terre, morts ou blessés.

Le dixième, devant cette soudaine hécatombe, s'arrête alors au milieu du chemin, hébété et brusquement calmé.

De leur place, les fugitifs, qui le tiennent au bout du canon de leurs fusils, le voient hésiter, rouler des yeux hagards et pâlir sous le hâle qui couvre son visage.

Et tous le laisseraient probablement retourner sur ses pas, lorsque, isolé et partant d'un point un peu en arrière de Georges et de Totor, un coup de feu se fait entendre et couche raide le bandit à côté de ses compagnons, d'une balle entre les deux yeux.

Une clameur furieuse accueille cette dernière chute, et une volée de plomb crible, inutilement, les roches et les bâches des voitures.

En même temps John Cow, à qui personne ne pensait plus, se glisse entre Totor et le garçonnet en disant :

« Un de plus... un de moins... Personne de blessé ici?

En retraite!

— Personne, répond le Parisien, que le retour de l'Américain plonge dans une joie folle, car ce retour lui prouve combien ses soupçons et ceux de Georges étaient peu fondés. Personne heureusement, Master Cow, mais il n'en est pas de même-d'eux, voyez.

— Ah! Combien?

— Douze hommes hors de combat; c'est pas mal ça; hein?

— *All right!* dit l'impresario. Bien travaillé! Maintenant le temps presse! Dans dix minutes il fera nuit, et la place sera dangereuse. Nous allons battre en retraite, si vous le voulez bien.

— En retraite? répète Georges.

— Oui, mon garçon, et nous allons profiter pour cela des quelques minutes de sagesse que vient d'inculquer à ces drôles la leçon sévère que vous leur avez donnée. Voyez, le soleil se cache, l'ombre va venir tout à coup, comme dans tous les pays chauds, mais nos ennemis ne nous attaqueront pas tout de suite. A nous d'user de ce répit qu'ils nous laissent. Un par un, avec les plus grandes précautions, vous allez me suivre. En quelques minutes et sans bruit, nous aurons rejoint Mac Whispering qui nous attend plus haut, et, si nous ne sommes pas sauvés alors, je crois du moins que nous serons bien près de l'être.

— Mais nous ne pouvons fuir en abandonnant les voitures, les chevaux? remarque Totor.

— Il le faut cependant, affirme Cow d'un ton ferme et résolu. Les voitures ne peuvent rouler dans cet amoncellement formidable de roches et de terre en pente, et nous n'avons pas le temps, vous en conviendrez, de remblayer la route. Quant aux chevaux, le bruit qu'ils feraient en avançant dans les éboulis nous dénoncerait trop sûrement pour que l'idée nous vienne de les emmener avec nous.

— Mais, dit Georges, chevaux et voitures, c'est une perte énorme pour vous, Master Cow.

— En effet, approuve l'Américain, avec ce que j'ai dû abandonner à ma dernière troupe cela ne fera pas loin de cinq à six mille dollars; mais nous ne sommes pas en situation de parler chiffres en ce moment. Chaque chose à son temps, mon garçon. Pour l'instant, nous devons atteindre l'hacienda de monsieur votre père et couper l'herbe sous les pieds de ces coquins, n'est-ce pas? Oui; alors, songeons d'abord à cela, nous causerons plus tard... d'autre chose. D'ailleurs, voici la nuit, et l'heure est venue d'agir. »

Comme il le dit, l'ombre épaissit de seconde en seconde autour des fugitifs, et ils doivent se hâter, car leurs ennemis ne seront certainement pas longs à en profiter pour tenter une attaque nouvelle.

Mais avant de donner le signal du départ, Cow prépare dans la première voiture, aidé de Sam et de Peters, quelque chose de particulier et dont il ne souffle mot aux autres.

Enfin le moment de la retraite arrive.

En file indienne et le suivant sans bruit, dans l'ombre, tous s'engagent à sa suite au milieu des éboulis.

Ils n'ont d'ailleurs pas bien loin à aller.

Moins de dix minutes à peine après avoir quitté la corniche, ils se trouvent tous sur un étroit plateau au-dessous duquel ils entendent gronder l'eau et sur lequel ils font halte.

Là, Cow, qui les a arrêtés, allume une petite lanterne sourde qu'il a prise dans une des voitures et qu'il remet à Graam en disant :

« Descendez le sentier qui se présente devant vous. Vous allez ainsi gagner les rives du cours d'eau. Là, vous trouverez notre ami Whispering qui vous attend. Hâtez-vous et allez doucement, car le chemin est assez rapide. Mr. Totor et moi allons, pendant ce temps, procéder à une petite besogne indispensable et qui retardera quelque peu nos ennemis. Allez! Dans dix minutes au plus tard nous serons près de vous, ne vous inquiétez pas. »

Sans un mot, en silence, tous obéissent.

Gare le bolide!

Restés seuls, Cow et Totor redescendent vers l'endroit où sont demeurées les voitures.



« Go ahead!... »

Tout d'abord, délivrés de leurs harnais, les chevaux sont abandonnés à leur propre instinct.

Libres et excités par quelques piqûres, ils partent au galop et dévalent la corniche vers l'endroit où sont arrêtés Burgton et sa bande.

Certes, en agissant ainsi, l'idée de l'Américain n'est pas de sauver les pauvres bêtes : il les sait sacrifiées d'avance; mais cette tactique doit avoir un résultat important pour lui.

Supposant que les fugitifs tentent, dans l'obscurité, quelque hardie tentative de fuite, les bandits accueillent en effet le galop des chevaux par une fusillade de tous les diables. Durant quelques minutes, Cow et Totor peuvent entendre dans la nuit un vacarme effroyable, des coups de feu, des hennissements furieux, des clameurs confuses et même quelques cris de douleur.

Puis, brusquement, le silence se fait.

Et soudain, une lueur rouge illumine la route, éclaire la corniche de sa lueur sinistre.

Sans hésiter, Cow vient d'incendier l'une de ses deux voitures, comme avec l'intention de mettre entre les bandits et lui une barrière de feu.

Cette voiture est celle qui tenait la tête de la caravane et, par conséquent, celle qui se trouve la plus éloignée de Burgton et de ses gens.

Placée en travers de la route comme elle l'est, il faudra, pour que les bandits puissent passer, qu'elle soit entièrement consumée.

Les drôles s'en rendent compte tout de suite.

Des cris se font entendre, des ordres, des appels.

Pour ces misérables, l'incendie du chariot est bien destiné, ils le croient, à masquer la fuite des fugitifs.

Attendre que la voiture soit entièrement en flammes et que l'autre flambe à son tour leur est impossible. Il faut livrer bataille coûte que coûte.

Alors, dans un élan fou, une trentaine d'individus se ruent vers les attelages, l'injure et la menace à la bouche, faisant feu devant eux, au hasard.

« Master, dit à ce moment Cow au Parisien, je crois que c'est le moment. Nous y sommes! *Go ahead!* »

Il dit, desserre vivement les freins de la seconde voiture, qui, elle, on le sait, se trouve dans le sens de la route; puis Totor et lui, armés de crics, soulèvent l'avant dans un effort violent.

Il n'en faut pas davantage pour ébranler l'énorme masse, qui, décalée, se met à rouler suivant la pente de la corniche et accentue de seconde en seconde sa vitesse.

Sans même s'inquiéter du résultat qu'ils prévoient, les deux hommes se glissent aussitôt sous l'attelage en feu et, en quelques bonds, se réfugient, l'arme prête, à trente mètres de là, derrière des amas de roche.

De la place où ils sont, ils dominent la scène.

Épouvantés par la venue du chariot qui, à une vitesse folle et emporté par son poids, se précipite sur eux, les bandits perdent la tête et, dans une bousculade éperdue, tentent de fuir ou de se garer.

C'est une cohue désordonnée, une mêlée furieuse. Pour échapper à la mort qui dévale, formidable, sur eux, ces hommes se battent, se frappent. Quelques-uns roulent à terre, tentent de se relever, s'accrochent aux jambes de leurs camarades.

Et tout à coup la masse, emportée dans un élan fou, arrive sur eux, passe et, avec un bruit terrible, va s'écraser sur la muraille granitique et s'abat, en morceaux, en travers du chemin, ayant encore à ses roues qui continuent à rouler dans le vide, des lambeaux de chair horribles et sanglants.

CHAPITRE XXX

FIN DE BATAILLE

Laissons faire!

Sur la route, qu'éclaire de sa lueur rouge l'incendie du premier chariot, quinze corps sont étendus, broyés, écrasés, éventrés par le passage du terrible bolide que Cow et Totor ont déchaîné et lancé en avant.

En ajoutant à cette hécatombe les deux coquins foudroyés par Georges et par le Parisien, plus les dix autres abattus ensuite et que le chariot a déchiquetés également dans son parcours, la troupe de Burgton se trouve considérablement réduite.

Le directeur du cirque Colombus, qui l'estime à une cinquantaine de chenapans, se montre particulièrement satisfait de la voir diminuée d'une bonne moitié.

« Joli ouvrage, constate Totor, un peu ému malgré tout par cette horrible boucherie, et qui cherche à donner à sa voix un peu de fermeté. Vous avez de l'imagination, Monsieur Cow.

— Oui, pas mal, approuve celui-ci. Je vois grand; mais ce n'est pas fini, les survivants ne vont pas être longtemps à revenir de leur effroyable stupeur et vont essayer, certainement, de nous faire payer cher leur désastre.

— C'est vrai, fait le Parisien en apprêtant sa carabine, ils sont encore en nombre malgré tout, mais heureusement nous sommes là. Pour ma part, je me charge d'en arrêter quelques-uns. Et tenez, tenez, Master Cow, je crois que voilà le moment. Voyez-les, ils se remuent, ils se rassemblent, ils discutent... Je tire... ma foi, tant pis pour eux! »

Mais Cow l'arrête du geste.

« N'en faites rien, vous gêneriez notre retraite, » dit-il.

Surpris, le Français le regarde. Alors, à mi-voix :

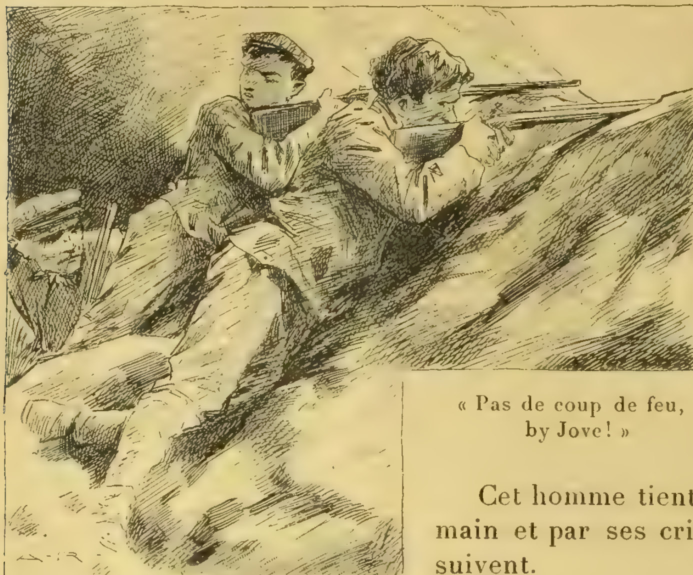
« Ne bougeons pas, Master, poursuit l'impresario. Il faut, pour que mon plan soit complet, que ces drôles nous croient déjà en fuite. Voyez, ils sont tous à découvert. De constater que l'on ne tire pas sur eux, alors que nous pourrions aisément le faire, cela va leur donner l'éveil.

— Mais s'ils croient cela, remarque Totor, ils vont se lancer sur nos traces et ils vont passer, le chariot n'étant pas encore entièrement en feu. Et tenez, voyez, voyez, ils s'élancent.

— En effet, observe l'Américain. Eh bien, laissons-les faire et ne bougeons pas.

— Pourtant...

— Chut! attendez et regardez. »



« Pas de coup de feu, by Jove! »

Subjugué par le calme de son compagnon, le Parisien obéit, fait silence et regarde comme on le lui conseille.

Comme il l'a dit, le reste de la bande vient de bondir dans leur direction au pas de course et précédée par un homme qu'à son visage et à son costume il est facile de reconnaître pour un Européen.

Cet homme tient un revolver dans chaque main et par ses cris encourage ceux qui le suivent.

Tout de suite, à le voir, Totor a comme l'intuition que cet individu n'est autre qu'Andrew Ryde, le fameux détective privé.

Une envie folle d'épauler et de tirer sur ce coquin lui vient alors.

Mais l'Américain le retient.

« Pas de coup de feu, *by Jove!* gronde-t-il en retenant le geste ébauché déjà par le Parisien. Attendez! Attendez, je vous en conjure! »

Rongeant son frein, Totor se voit contraint d'obéir encore.

Mais en lui-même il ne s'explique pas l'attitude de son compagnon.

Adroit et fin tireur, sans l'être cependant autant que Georges de Fenzac, il sait bien que l'homme qu'il tiendrait au bout de sa carabine serait sûr de n'être pas manqué.

Pourquoi Cow l'empêche-t-il de tirer?

Il se le demande encore, lorsqu'il voit la bande entière arriver avec des hurlements de rage à hauteur du chariot en feu.

Mais là ils ont une minute d'arrêt, et pour cause.

La lourde voiture tient en entier le travers de la route.

La partie avant est complètement en feu. La bâche de toile imperméable qui la couvrait n'existe déjà plus. En ce moment le fléau s'attaque aux bagages, dans lesquels il trouve un aliment facile.

Pour franchir cette barrière, les bandits n'ont que deux moyens : escalader la partie de la voiture ne brûlant pas encore ou se glisser sous cette partie même.

A droite, les flammes leur coupent la route; à gauche, c'est le ravin et la rivière torrentueuse.

Leur parti est déjà vite pris.



Et soudain, effroyable, terrible, une explosion se produit.

L'homme qui les conduit donne l'exemple.

S'aidant des roues, il se hisse sur le chariot.

Un moment il apparaît seul, debout et menaçant, au-dessus des colis entassés pêle-mêle sous ses pieds.

Et de le voir ainsi, Totor pense avec regret que jamais plus belle occasion de lui envoyer une balle dans la tête ne se présentera à lui.

Il enrage positivement de ne pouvoir faire feu.

Mais Cow, qui a certainement son idée, lui retient énergiquement le bras.

Une dizaine de coquins ont tôt fait d'imiter l'homme.

D'autres se jettent sous la voiture.

Quelques-uns même, dans l'espérance d'une aubaine avantageuse, tentent d'arrêter à coups de hache les progrès de l'incendie pour sauver ce qui reste des bagages.

Cependant, presque toute la troupe s'est hissée sur le chariot.

Ceux qui se sont glissés en dessous se trouvent déjà debout de l'autre côté.

Dans la crainte de quelque surprise, ils observent les environs, scrutent l'ombre devant eux au loin.

De leur place, dissimulés derrière un pan de rocher, les deux hommes les observent et les voient admirablement.

Nerveusement, la poigne de Cow se serre sur le poignet de Totor.

Et soudain, effroyable, formidable, terrible, une explosion se produit.

Du chariot s'élève une immense gerbe de feu qui projette de tous les côtés bagages, hommes, débris de voitures, roues et timons.

Autour de Totor et de l'Américain, c'est une pluie de débris de toutes sortes, de choses innomables, de feu et de sang.

Puis, tout aussi vite, c'est la nuit presque complète, une nuit que troue à peine la faible lueur produite par quelques morceaux de bois emflammés qui brûlent çà et là sur le chemin.

Et un silence énorme se fait.

Et cela se prolonge durant quelques secondes, jusqu'au moment où, déchirants, lugubres, s'élèvent, partant du lieu de la catastrophe, des plaintes et des râles.

« Horrible! murmure Totor, qui, en dépit de son peu de sympathie pour les bandits qui les ont attaqués, sent son cœur battre violemment dans sa poitrine. C'est effrayant, cela.

— Effrayant si vous voulez, dit Cow, mais admirable pour nous. Avant de fuir et d'incendier ma voiture, j'avais pris soin d'installer, avec Peters et Sam, un peu sur l'arrière du chariot, l'un de nos tonnelets de poudre. Je crois que la précaution était bonne. A présent, comme il se peut qu'il y ait encore des survivants, il ne faut plus leur laisser croire que nous sommes loin et que nous avons fui. Vous avez sept balles à tirer, Master Totor, moi de même. Nous allons les user, pour leur donner la preuve que nous sommes toujours

là. Cela fait, nous rejoindrons nos amis, et nous pouvons être sûrs qu'avant deux heures au moins nul ne songera à franchir ce passage. »

Tout cela est dit à voix basse et en moins de quelques secondes.

Mais le Parisien est troublé.

Les plaintes et les gémissements des misérables blessés qui arrivent à ses oreilles l'émeuvent plus qu'il ne voudrait le laisser voir.

Il lui répugne de tirer encore sur eux, de compléter ainsi leur défaite.

Il le dit à l'Américain.

« Sensibilité excessive, remarque Cow d'une voix froide ; ces gueux-là, dans un cas semblable, n'auraient aucune pitié de vous. Enfin faites comme vous voudrez. Tirez en l'air si vous le voulez, mais ce que je vous demande c'est de tirer ; que ces drôles nous croient toujours embusqués dans ces roches. Moi je commence, et je vous donne ma parole que je le fais avec l'intention d'en coucher encore deux ou trois sur le sol. »



Il se hisse sur le chariot.

Et il le fait comme il le dit.

Il est même à croire qu'il réalise en partie son désir, car deux cris rauques saluent sa fusillade, à laquelle aussi vite succède celle de Totor, beaucoup moins meurtrière naturellement.

A ces quatorze coups de feu rien ne répond du côté de l'ennemi que des cris poussés par les blessés.

Les bandits, ahuris, désemparés, fous, ne songent plus, bien certainement, qu'à battre en retraite.

C'est donc sans anicroche que les deux hommes peuvent s'éloigner du champ de bataille.

Un quart d'heure plus tard ils ont rejoint leurs amis au bord de la rivière.

'ragique évasion.

Terriblement inquiets, ceux-ci les attendaient avec la plus vive et la plus naturelle impatience.

On voudrait savoir ce qu'ils ont fait, mais Cow juge que l'heure n'est pas propice aux histoires et qu'il est préférable de s'éloigner.

Un radeau fabriqué sous ses ordres en son absence est là, et ils doivent se hâter d'y prendre place.

Le courant est rapide, certes, très rapide même, mais le cours d'eau est cependant navigable et large.

L'Américain et l'Écossais s'en sont assurés tous les deux.

Il y a bien quelques petits barrages, mais on les franchira facilement.

Certes, il vaudrait mieux attendre le jour pour entreprendre cette navigation, mais la chose n'est guère possible.

« Nous avons, affirme l'impresario, deux ou trois heures devant nous, il nous faut en profiter sans tarder. »

Puis, cela dit, se tournant vers l'Écossais qui, avec Graam, retient le radeau au bord du flot à l'aide de longues lianes tordues ensemble :

« Vous êtes sûr de la solidité de notre embarcation ? » questionne-t-il.

Et sur l'affirmation qui lui en est donnée :

« Alors, embarquons, dit-il, mais sans hâte, prudemment; je donne l'exemple. Aussitôt sur le radeau, que chacun se couche, afin d'éviter qu'un heurt brusque ne le fasse tomber à l'eau. Là, j'y suis. A vous, Master Georges. Parfait. Aux autres à présent. »

Après le garçonnet viennent Domino et Édith, que le colosse tient toujours dans ses bras, puis Totor, puis Sam et Peters.

Il ne reste plus que Mr. Graam et Missié Fil d'Écosse à embarquer.

Mais, afin d'opérer cette manœuvre sans danger, les deux hommes cherchent quelque endroit solide, arbre ou roche, après lequel ils amarreront le radeau, qu'un seul ne pourrait retenir à la rive.

Le tronc d'un cèdre calciné par la foudre leur paraît remplir les qualités requises. Ils en éprouvent du pied la solidité relative. Puis, avec soin, ils se préparent à y fixer l'amarre.

Et ils y sont parvenus en partie, lorsqu'un grondement sourd se fait entendre au-dessus de leurs têtes, en même temps qu'une pluie de pierrailles et de terre s'abat sur eux.

Ils n'ont d'ailleurs pas le temps se rendre compte de ce qui arrive.

Seul, peut-être, Cow a l'intuition d'un péril, car sa voix brève et forte s'élève, cherchant à dominer le fracas.

« A bord ! A bord ! » crie-t-il aux deux hommes.

Mais cet ordre se perd dans un vacarme épouvantable.

Monstrueuse, effroyable, une masse énorme dévale sur eux, roulant comme un bolide.

Cela vient de là-haut, de la route.

Ébranlée sans doute par l'explosion du chariot, une roche a dû sortir de l'alvéole de pierres, de terre et de racines qui la retenait.

Dérangée ensuite et déséquilibrée par une cause inconnue, elle vient de tomber. Avec une vitesse vertigineuse elle arrive sur eux.

Deux secondes encore, et ils sont tous perdus, et la masse formidable leur fait subir le sort que le premier chariot, lancé par Totor et l'Américain sur la déclivité de la corniche, fit subir à leurs ennemis.

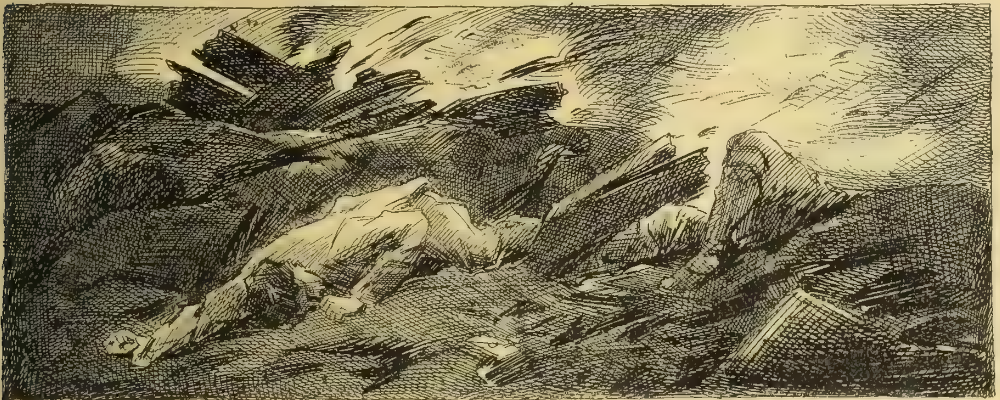
Les fugitifs en ont l'impression si nette, que d'un même mouvement ils tentent de se dresser, dans l'intention bien évidente d'échapper à la mort terrible qui vient sur eux.

Mais ce mouvement instinctif est à peine esquissé qu'une secousse violente les rejette les uns sur les autres.

Il y a un cri d'angoisse qui monte dans la nuit, puis plus rien.

En même temps, ils se sentent emportés comme une flèche par la force du courant, pendant que, loin derrière eux déjà, avec un bruit de tonnerre, le bloc de roche s'abat dans la rivière.

Tout cela a été si brusque, si inattendu, si rapide, que pas un, sur le moment, n'a gardé son sang-froid. Quand ils se rendent compte enfin qu'ils



Puis, tout aussi vite c'est la nuit.

sont sauvés et que, par un véritable miracle, ils ont tous échappé à une fin affreuse, le flot les a déjà emportés à plus d'un kilomètre de là.

« *By Jove!* sauvés! gronde Cow, qui pousse un énorme soupir. Vite aux perches, pour guider la marche du radeau...

— Et pour essayer de revenir en arrière, monsieur Cow, crie alors la voix du Parisien.

— En arrière? fait l'Américain. Mais non, en avant! au contraire.

— En arrière, en arrière! clame Totor; il le faut pour savoir si nos deux amis vivent encore, si l'énorme roche ne les a pas broyés dans sa chute. Comprenez-moi, Monsieur Cow. M. Graam et Fil d'Écosse ne sont pas avec nous. »

Un léger cri ponctue la fin de cette phrase.

C'est Édith qui, frappée par cette terrible nouvelle, vient de perdre connaissance dans les bras de Domino.

CHAPITRE XXXI

RECHERCHES VAINES

Pour retrouver les disparus.

C'est vrai : sur le moment et en face du danger chacun n'a songé qu'à soi, mais Graam et Mac Whispering sont restés à terre, et tout fait supposer qu'ils ont été broyés par l'énorme masse dévalant de la route.

Dans le cas contraire, ils n'auraient pas abandonné le câble retenant le radeau à la rive.

Cependant il se peut que, voyant le danger, ils l'aient fait sciemment et se soient aussitôt rejetés hors du passage de la roche.

Mais tout cela, ce ne sont que des suppositions.

On ne sait rien. Or, il faut savoir! C'est l'avis de tous.

Georges, surtout, insiste plus que les autres.

Seul, Cow constate qu'ils vont perdre en des recherches probablement inutiles les deux ou trois heures d'avance qu'ils auraient pu gagner sur leurs poursuivants, ce qui ne l'empêche pas cependant d'aider à la manœuvre à laquelle se livrent avec vigueur Totor, Domino, Sam et Peters pour aborder.

En fait, il est impossible d'essayer de remonter le courant torrentueux de la rivière. Le tenter serait peine inutile et du temps perdu pour rien.

Non, il faut accoster, amarrer solidement le radeau, puis, longeant la rive, remonter jusqu'au lieu de la catastrophe.

Mais, si rapides qu'aient été les décisions prises, les fugitifs n'ont pas cessé de dériver, et maintenant ils se trouvent bien certainement à un kilomètre ou deux de l'endroit où sont restés les deux hommes.

N'importe, on les rejoindra quand même.

Il faut malheureusement plus de vingt bonnes minutes avant de pouvoir immobiliser le radeau.

On y parvient pourtant.

Entre temps, et sous les soins que lui prodigue Georges, la fillette est revenue à elle.

Naturellement elle tient à faire partie de l'expédition qui va se lancer à la recherche de son père et de l'Écossais. Elle l'exige même, et on ne peut le lui refuser.

Dans ces conditions, il est entendu que Sam et Peters resteront seuls pour garder le radeau.

Puis, Cow et Totor prenant les devants, la petite troupe se met rapidement en route.

Pour faciliter et ne pas retarder la marche, Domino a placé Édith sur ses épaules, à califourchon.

Et il fait bien, car la marche est pénible dans cette nuit noire.

On voudrait se hâter, mais à chaque pas se dressent de nouveaux obstacles taillis à contourner, rochers à franchir, éboulis à escalader.

En d'autres endroits, le sol vaseux s'enfonce sous les pieds, et il faut reculer, chercher plus loin un passage, si l'on ne veut courir le risque de s'enliser.

Le courant n'a pas mis dix minutes pour les emporter à deux kilomètres environ de l'endroit où ils ont embarqué.

Pour refaire ce parcours, il leur faut presque une heure et demie.

Enfin, ils parviennent sur le lieu de la catastrophe, facilement reconnaissable aux dégâts que causa le passage de la roche qui, encastrée maintenant au milieu de la rivière, forme un barrage solide contre lequel le flot se heurte en écumant.

Malheureusement, il n'y a plus là ni Graam ni l'Écossais.

Totor découvre seulement, près du cèdre calciné, l'étrange coiffure que s'était fabriquée Mac Whispering, une sorte de haut turban hindou, fait de morceaux de toile et de corde.

Un peu plus loin, poursuivant les recherches, Cow trouve à son tour la carabine de Mr. Graam, mais tordue et brisée.



Totor découvre l'étrange coiffure que s'était fabriquée Whispering.

Ils ont beau fouiller ensuite en tous sens, ils ne découvrent plus rien.

C'est en vain qu'ils remontent pendant cent à cent cinquante mètres au delà du lieu de la catastrophe, rien ne leur apparaît.

Totor a beau siffler doucement, d'une certaine façon qui lui est particulière et que connaissent bien le père d'Édith et Fil d'Écosse, rien ne lui répond.

Revenant au bord de la rivière, la petite troupe ne peut que contempler, triste et silencieuse, les eaux noires qui roulent devant elle.

Graam et l'Écossais ont disparu.

Cette constatation ne fait de doute pour personne.

Sont-ils morts ? Là est le problème.

Personne n'ose arrêter sa pensée sur cette redoutable et effroyable question, nul n'ose dire tout haut ce qu'il pense tout bas.

Et pourtant, si les malheureux vivaient encore, si l'énorme roche ne les avait pas emportés avec elle, ne les avait culbutés dans les eaux tumultueuses de la rivière, ils devraient être là, on retrouverait leurs corps.

S'ils vivaient encore, ne se seraient-ils pas dit, ne se seraient-ils pas doutés qu'on reviendrait les chercher et que, leur absence constatée, on tenterait l'impossible pour les rejoindre ?

Alors ?

Édith sanglote désespérément sans que ses compagnons, véritablement atterrés, trouvent un mot pour la consoler, pour atténuer sa peine.

Georges, accablé, s'est assis sur un bloc rocheux, et, la tête dans ses mains, les dents serrées, le regard fixe, contemple les eaux qui roulent furieusement devant lui.

Ce qu'il pense en ce moment, tous le pensent comme lui.

Cette rivière, c'est le tombeau des deux infortunés.

Pourtant Totor ne peut croire à un pareil malheur.

Et comme Cow suggère qu'il faudrait peut-être rejoindre le radeau, il demande que l'on attende encore au moins une demi-heure.

Ce laps de temps, il veut l'employer en dernières recherches.

Sans attendre même la réponse de l'impresario, il fait signe à Domino de l'accompagner.

C'est à peine si Georges les voit s'éloigner.

Résigné, Cow vient s'asseoir près de la fillette, dont le désespoir fait peine, et qu'il prend doucement dans ses bras.

Nouvelle découverte.

Pendant ce temps, muni de la lanterne sourde, le Parisien, suivi du nègre, explore les alentours, sonde les taillis, rampe de rocher en rocher, se glisse derrière les troncs déracinés, siffle, attend, écoute.

Domino l'imite de son mieux.

Si, blessés, les deux hommes se sont réfugiés dans quelque coin, il faudra bien qu'il les découvre.

Et, soudain, alors qu'ils sont à une dizaine de mètres au-dessus de l'endroit tragique, le Sénégalais pousse un cri étouffé.

D'un bond, Totor est près de lui.

« Tu as vu quelque chose ? questionne-t-il.

— Oui.

— Quoi ?

— Là !

— Où cela ?

— Devant nous, regarde... un corps...

— Un corps ! »

Le Parisien, en prononçant ce mot, sent son cœur se serrer.

Mais il se domine et, rapidement, projette dans la direction que lui indique du doigt son compagnon, la lueur de sa lanterne sourde.

Domino ne s'est pas trompé.

Il y a là un corps, un cadavre sans doute.

Ce corps est étendu à la renverse, les reins reposant sur une souche. On ne distingue que les jambes et le bassin; le reste n'est pas visible de la place où se trouvent les deux hommes.

Pour voir le visage, il leur faut monter plus haut, se hisser jusqu'à lui.

« Viens, dit Totor sans hésiter. Il faut voir. »

Mais d'avance il est fixé, il sait que ce n'est là ni Graam ni l'Écossais.

L'individu allongé et immobile devant lui est chaussé de bottes fauves ornées de solides éperons comme n'en porte aucun de leurs compagnons.

Ils ont vite fait de se trouver auprès du cadavre, car c'est bien un cadavre.

Lentement, Totor projette la lueur de la lanterne sur cette masse sombre, loque sanglante et déchiquetée dont il devine trop bien la provenance.

C'est là, il ne peut s'y tromper, l'une des victimes de l'explosion du chariot.

Un bras lui manque, le thorax est ouvert; au bras restant, la manche est brûlée. Seule la face, bien que noircie, semble intacte.

Et Domino et Totor, qui l'examinent, peuvent se rendre compte que ce personnage n'est pas un naturel du pays, ni un Mexicain, ni un Indien. Non, de toute évidence, c'est un Européen.



Édith sanglote désespérément.

En regardant mieux, le Français remarque que le vêtement déchiré et roussi laisse passer un portefeuille rouge.

Il se penche, le prend et l'ouvre.

A sa grande surprise, cet objet est vide.

Les papiers qui devaient s'y trouver n'y sont plus.

Seul, dans l'une des poches, un télégramme a été oublié.

Totor le prend et l'examine.

Et tout aussitôt il a un cri sourd, un *oh!* de stupeur. Sur le télégramme, il vient de lire la suscription suivante :

« Andrew Ryde, hôtel Belle-Vue, Nouvelle-Orléans. »

Et plus loin, la phrase suivante :

« Arriverons dans quatre jours railway. — Burgton. »

Il n'en faut pas plus au Parisien pour identifier le corps étendu devant lui.

L'homme, le misérable qui est là, est le complice d'Harris Brown et de William Burgton.

C'est peut-être, sûrement même, le moins coupable des trois, et pourtant le Ciel a voulu qu'il fût le premier puni.

« Andrew Ryde, murmure Totor la voix étranglée, en éclairant le visage du mort. Le malheureux, dans quel état!... »

Puis, secouant son mouvement de pitié au souvenir de la tragique et terrible disparition de ses deux amis, morts sans doute, en essayant d'échapper aux coups de ces bandits, il se redresse aussi vite, et, la main tendue vers le cadavre :

« Toi, fait-il, tu as payé, et tu ne nous dois plus rien, mais tes complices ont été peut-être plus heureux, ils vivent encore, sans doute... Va, va, ne sois pas jaloux de leur sort, leur tour viendra, et, comme toi, ils payeront d'une terrible manière leur infamie et leur lâcheté. »

Sur cette prédiction, il fait signe à Domino, et, après s'être assuré que le mort n'a sur lui aucun papier qui puisse leur être utile, il reprend prudemment le cours de ses recherches si étrangement interrompues.

Hélas! lorsque, près de quarante minutes plus tard, il rejoint ses amis, il n'a rien découvert, absolument rien.

Le désespoir d'Édith.

Cette fois, l'heure est venue de partir.

Cow insiste pour que l'on ne prolonge pas en ce lieu un séjour inutile et certainement dangereux.

Le cadavre trouvé par le nègre et le Parisien indique que leurs ennemis ne sont pas loin, et il en donne la preuve en faisant remarquer qu'à part la dépêche certainement oubliée, aucun autre papier n'a été trouvé sur le cadavre d'Andrew Ryde, ce qui indique que ses amis ont dû descendre jusque-là, le fouiller et lui enlever tout ce qui serait de nature à les compromettre.

Il faut donc craindre quelque retour offensif de leur part, et, dans l'ignorance où l'on est au sujet du nombre des survivants, le mieux est de partir, de ne pas s'attarder.

Malheureusement, à l'idée d'abandonner cet endroit, Édith est prise d'une véritable crise de désespoir, et c'est à grand'peine que Totor et Domino parviennent à étouffer ses cris, que d'autres pourraient entendre.

Et cette scène douloureuse, qui les bouleverse tous, mais qui désespère par-dessus tout Georges, se prolonge jusqu'au moment où, à bout de force, anéantie, l'enfant s'évanouit à nouveau.

Cow déclare qu'il faut profiter de ce pénible incident pour partir enfin, jurant qu'ils n'ont tous que trop tardé.

Hélas! il faut bien reconnaître qu'il a raison.

A quoi servirait de rester davantage, puisque, depuis deux heures qu'ils sont là, ils n'ont rien pu trouver ?

C'est la mort dans l'âme que tous se remettent en route.

Totor, portant Édith et encadré de l'Américain et de Georges, marche le plus vite qu'il peut, dans la crainte que la pauvre petite ne revienne à elle avant leur arrivée au radeau.

Il n'en est rien, heureusement.

Édith semble comme morte et ne fait plus un mouvement.

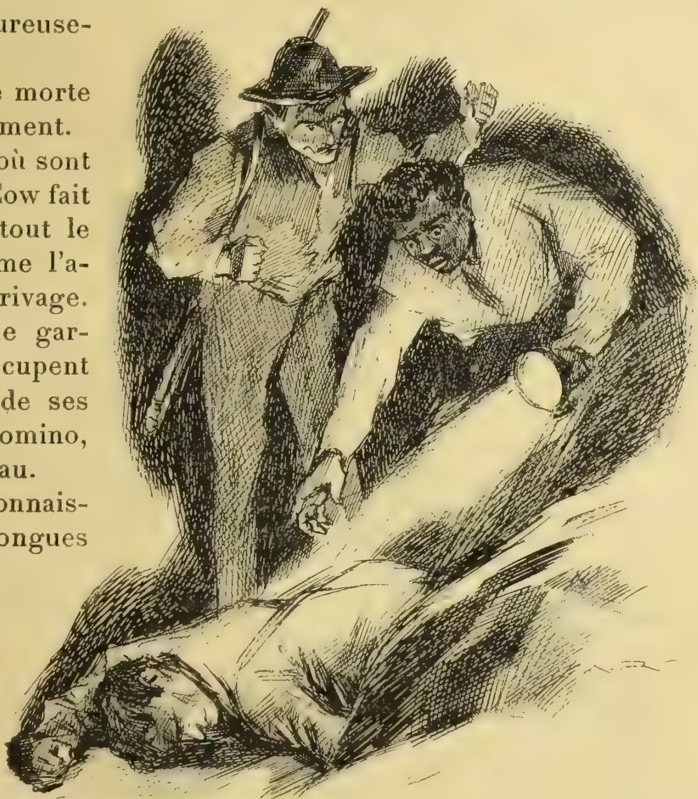
Parvenus à l'endroit où sont restés Sam et Peters, Cow fait embarquer rapidement tout le monde et coupe lui-même l'amarre qui les retient au rivage.

Puis, pendant que le garçonnet et le Parisien s'occupent de la fillette, lui, aidé de ses deux seconds et de Domino, dirige la marche du radeau.

Édith reste sans connaissance près de deux longues heures.

Positivement, si Totor ne s'assurait que le cœur bat toujours, on pourrait croire qu'elle n'existe plus.

Elle ne rouvre d'ailleurs les yeux que pour délirer.



« Devant nous, regarde!... »

Telle a été la commotion qu'elle a éprouvée, que tous redoutent maintenant une fièvre cérébrale.

On ne peut la laisser dans un semblable état, il faut tenter quelque chose.

Mais, sur ce radeau, et perdus dans la nuit, comment faire ?

C'est déjà à grand'peine que l'on parvient à se maintenir dans le courant, à éviter de couler, de chavirer ou d'être projeté à l'eau.

Cependant Cow juge enfin que l'on est assez loin à présent pour se permettre une halte durant laquelle on pourra aviser et donner à l'enfant quelques soins indispensables.

Heureusement le courant a perdu quelque peu de sa force, et l'atterrissage, cette fois, offre moins de difficultés que le précédent.

Trop tard!

C'est sur une sorte de grève naturelle un peu rocailleuse que le radeau, conduit adroitement, vient s'échouer en douceur.

En ce lieu, en partie dépourvu d'arbres, l'ombre de la nuit est moins dense, et les fugitifs peuvent se rendre compte de l'endroit où ils ont abordé.

Au delà de la grève, à une cinquantaine de mètres devant eux, se dresse une muraille granitique peu élevée, — quinze à seize pieds tout au plus, — dans laquelle se découpe, d'une façon très visible, l'entrée d'une caverne ou d'un couloir s'enfonçant à travers les roches.

Portant la fillette, qui ne cesse de prononcer des mots sans suite, des phrases incohérentes, Totor est déjà sur le sol ferme.

Georges le suit, des larmes plein les yeux et le cœur bouleversé.

A dix pas en arrière, Cow et Domino les imitent, pendant que Sam et Peters attachent le radeau du mieux qu'ils peuvent.

Et tous se dirigent vers l'entrée de la caverne, lorsqu'un rugissement rauque et prolongé se fait entendre et trouble le silence profond de la nuit.

En deux bonds, Domino et l'impresario sont près du Parisien et de Georges, la carabine à l'épaule, prêts à faire feu.

Et ils font bien, car à peine ont-ils exécuté ce mouvement, que deux masses sombres surgissent à l'entrée de la caverne.



« Ah! by Jove! »

Ce sont deux superbes jaguars, le mâle et la femelle certainement, qui viennent s'assurer du genre de visiteurs qui leur arrive.

Un moment, hommes et bêtes s'observent.

« Attention, murmure Cow. Vise bien, Domino. Tu es prêt? Oui?... Alors, feu! »

Le commandement se produit au moment précis où les félins, déjà ramassés sur eux-mêmes, se préparent à bondir.

Avec un admirable ensemble, les deux coups partent, répercutés par les échos d'alentour.

Atteint par la balle du Sénégalais, l'un des fauves se dresse debout, laboure le vide de ses pattes de devant, puis retombe lourdement en arrière, foudroyé par le plomb qui lui traverse le cœur.

Moins adroit ou plus nerveux, Cow n'a fait qu'érafler sa bête, qui, d'un bond formidable, vient tomber à trois mètres de Totor embarrassé par son précieux fardeau.

« A vous! à vous! monsieur Georges! » gronde le Parisien.

Un moment surpris, le garçonnet se domine et épaule.

Mais au moment précis où il tire, une autre détonation se fait entendre derrière lui.

En même temps s'élève un double cri :

« Le radeau! le radeau! »

Cela est si imprévu que tous tournent la tête.

Debout sur la grève, les bras en l'air, Sam et Peters font de grands gestes désespérés.

Loin déjà, le radeau file, emporté par le courant.

A ce même instant, le jaguar, que Georges n'a que blessé, se rue en avant et, dans un saut formidable, passe au-dessus du Parisien qui s'est courbé à demi, et disparaît en quelques bonds dans les taillis voisins.

« Bon voyage! clame l'Américain, qui, sans perdre une seconde, s'élance vers ses seconds en grondant :

« Le radeau, vous l'avez laissé partir, maladroits!

— Partir, non, réplique Peters haletant, voyez, une balle nous a coupé l'amarre entre les doigts.

— Une balle? répète Cow ahuri. Une balle, vous êtes sûr? »

Mais il ne peut en dire plus long.

De la rive opposée, serrée, nourrie, éclate une fusillade terrible.

Le bras traversé, Cow n'a que le temps de courir vers Totor, suivi de Sam, de Peters et de Domino.

« Ah! *by Jove!* rugit-il furieux, je savais bien, moi, que nous ne rattraperions pas le temps perdu. L'ennemi nous a devancés; cette fois, nous sommes perdus! »

CHAPITRE XXXII

L'ULTIMATUM DE BURGTON

La caverne des jaguars.

Puis, aussi vite, soutenant son bras blessé de sa main valide :

« Vite! vite! à la caverne! rugit-il, ou ces gueux vont nous fusiller en détail. »

Il a raison.

Rassemblés sur la rive opposée, une douzaine d'individus tirent dans leur direction.

Heureusement on les distingue mal de loin.

En plein jour, ils seraient déjà tous couchés sur la grève.

Les balles ricochent autour d'eux, sifflent dans l'air avec un petit bruit sinistre. L'une d'elles érafle même la cheville de Domino, qui, furieux, et sans arrêter sa course, tire un coup de carabine au hasard dans la direction des assaillants, mais sans atteindre personne.

Enfin, les voilà à l'entrée de la caverne.

Mais là, Cow, qui n'a pas perdu la tête, en dépit de sa blessure, arrête tout son monde sur place.

« Domino, Sam, Peters, commande-t-il, vite, fabriquez-moi un brandon, une torche, ce que vous voudrez. Nous ne pouvons entrer dans cet antre avant de savoir s'il ne s'y trouve pas d'autres habitants dans le genre de ceux qui nous ont accueillis. »

Inutile de dire avec quelle rapidité il est obéi.

A l'aide de branches résineuses qui, d'ailleurs, abondent aux environs, les trois hommes ont tôt fait de fabriquer ce qui leur est demandé.

Les trois torches allumées, Cow, suivi, ou plutôt encadré par le nègre et les deux Américains, s'avance résolument dans la caverne, profonde d'une vingtaine de mètres tout au plus.

Sur un lit d'herbes, deux jeunes jaguars, à peine plus forts que des gros chats, jouent avec des miaulements de joie.

C'est à peine si l'Américain s'occupe de leur présence.

Avec attention, il examine le lieu et constate avec joie qu'à part les deux jeunes fauves il ne s'y trouve aucun autre habitant.

Alors il revient vers l'entrée.

« La maison est à peu près vide, dit-il, hâtons-nous. Entrez. Il s'agit maintenant de nous barricader là dedans du mieux que nous pourrons. Les roches ne manquent pas pour cela, et vous prendrez soin de nous laisser quelques meurtrières qui, je crois, ne nous seront pas inutiles. Nous serons dans ce

trou comme dans un fort invulnérable. Ah! si je n'étais pas blessé, quel coup de main je vous donnerais! »

Mais, à sa place, ses compagnons font merveille, car tous se rendent compte de l'imminence du danger.

Certes, le feu de l'ennemi s'est ralenti, mais il est certain que cela n'est que momentané.

Heureusement pour les fugitifs, la muraille granitique projette sur le sol une ombre favorable à leur dessein.

De la rive opposée, il doit être certainement impossible de les voir agir, et par conséquent de les viser sûrement.

Aussi en profitent-ils.

Totor a déposé Édith un peu en arrière de l'ouverture, derrière une faille de roche qui l'abrite, et Georges a été chargé de ne pas la quitter, de lui parler, de veiller sur elle.

Libre d'agir, le Parisien s'est empressé de seconder ses amis.

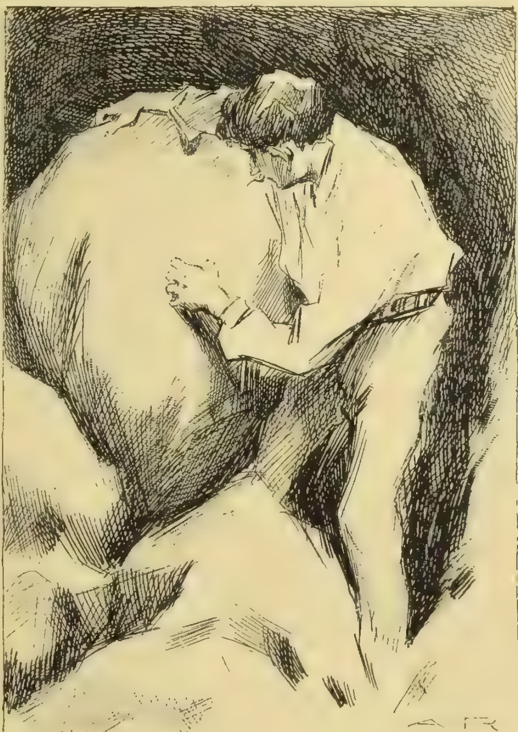
Tous mettent à la construction de la barricade un feu et un entrain admirables.

De la parole, l'Américain les encourage, les conseille.

Bientôt l'ouverture est aux trois quarts fermée.

Cow l'a dit fort judicieusement : ainsi abrités, ils seront invulnérables.

Devant la caverne s'étend la grève en demi-lune sur laquelle ils ont abordé.



Libre d'agir, le Parisien...

Aucune surprise à craindre sur les côtés. On ne peut les attaquer que de face, et, retranchés comme ils le sont, l'avantage est pour eux.

Derrière la barricade.

Cela, il est vrai, a aussi son désagrément.

Les assiégés ne peuvent songer désormais à battre en retraite.

Pour peu que les coquins qui leur en veulent organisent une sorte de blocus, la situation ne laissera pas que de devenir particulièrement critique.

Heureusement, il n'a pas l'air d'en être question dans le camp ennemi.

Les bandits semblent au contraire fort résolus à en finir au plus tôt.

Et, comme pour donner raison à cette supposition, les assiégés les voient pousser à l'eau deux embarcations et se diriger vers eux à force de rames.

Admirablement retranchés, les fugitifs les laissent approcher.

De loin, les misérables n'ont pu voir la caverne, et moins encore les travaux de défense exécutés dans l'ombre.

Ils s'imaginent que ceux qu'ils poursuivent sont bloqués sur la petite grève au pied de la muraille granitique et dans l'impossibilité absolue de fuir.

Les attaquer résolument leur semble donc le meilleur.

Mais ils doivent changer d'avis devant la fusillade admirablement dirigée qui salue leur tentative de débarquement.

Les quatre premiers qui mettent le pied sur la grève sont culbutés comme de vulgaires lapins.

Deux autres, quelques secondes plus tard, subissent un sort semblable en tentant de les imiter.

Cela donne aussitôt à réfléchir aux autres, qui, ramassant morts ou blessés, s'empressent de regagner le large afin d'aller discuter sur l'autre rive de ce qu'ils vont avoir à faire.

Désireux de ménager leurs munitions qui sont désormais comptées, — le radeau en ayant emporté une partie ainsi que les vivres, — les fugitifs les laissent s'éloigner paisiblement.

Il est à supposer que la leçon a dû leur suffire, car jusqu'au jour les assiégés n'ont à subir aucune nouvelle attaque.

Rendus prudents par cette première escarmouche, et dans l'impossibilité où ils sont de reconnaître la position ennemie, les bandits ont préféré attendre que l'ombre de la nuit se soit dissipée avant de commencer quelque opération nouvelle.

L'aurore et le brusque lever du soleil les renseignent et leur montrent que la prise de leurs adversaires ne sera pas aussi aisée qu'ils se le sont imaginé tout d'abord.

Une attaque de front, ils s'en rendent compte, leur est absolument défendue.

La seule chose qu'ils ont à faire, c'est de patienter et d'attendre que la famine leur livre leurs victimes.

Malheureusement pour eux, ils ignorent quelles sont les ressources des assiégés.

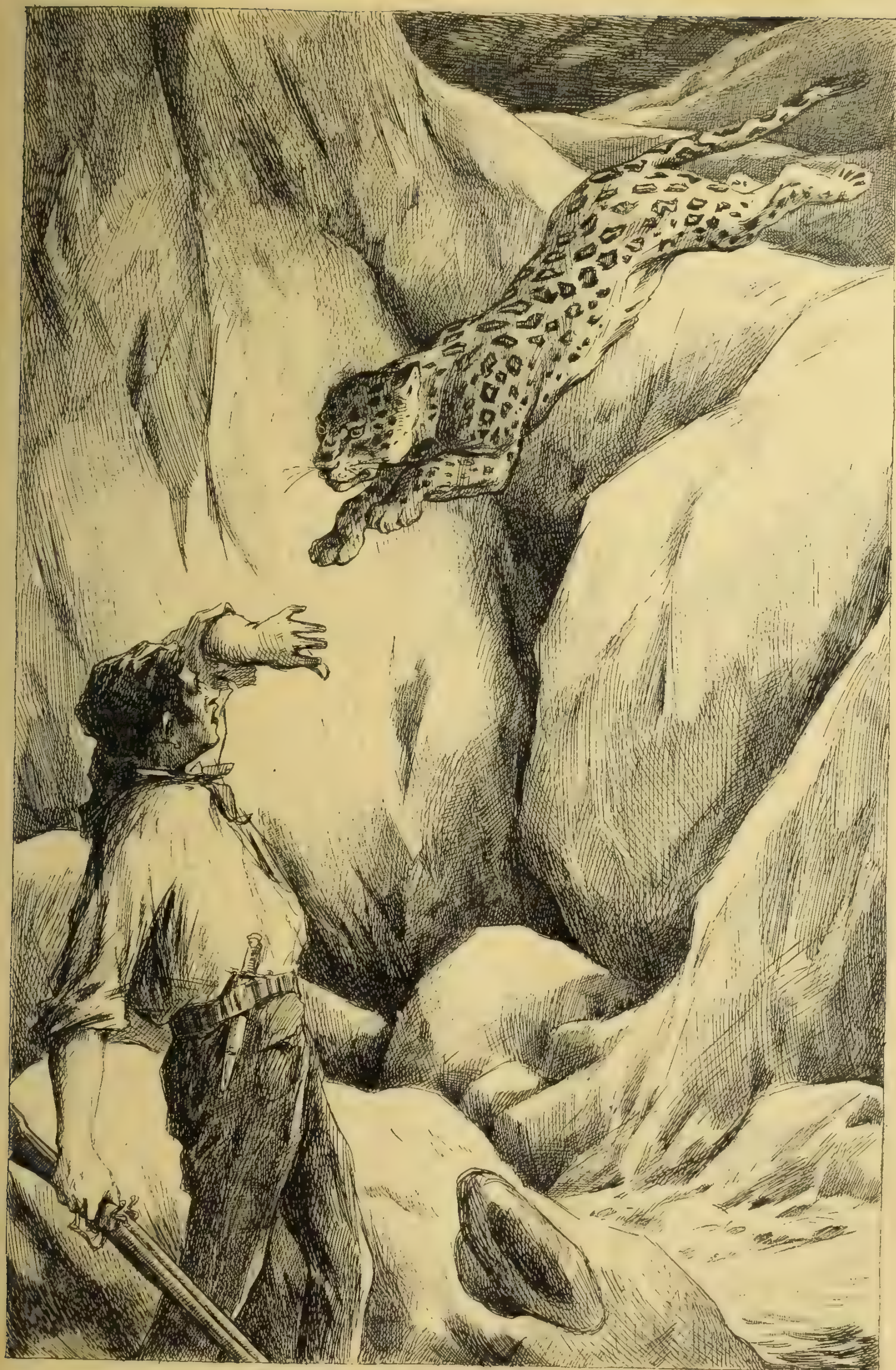
Or, Burgton et Brown ont hâte d'en finir.

Le dernier surtout est complètement abattu par les revers successifs qu'ils ont subis.

La mort d'Andrew Ryde, de l'homme habile grâce à qui ils ont pu retrouver la trace de Georges et de Totor, les suivre après leur départ de la Nouvelle-Orléans et les bloquer à trois jours de l'hacienda de Pierre de Fenzac, cette mort surtout lui a porté un coup terrible.

Il y a, dans cette succession de catastrophes comme dans cette sorte de protection mystérieuse qui semble envelopper les fugitifs, quelque chose qui le frappe.

C'est comme l'intuition secrète que le destin est contre lui et que ses criminels projets sont à l'avance atteints de stérilité.



En un bond terrible il est sur le bandit.

Si Burgton, plus enragé que jamais, ne se trouvait avec lui, près de lui, pour relever son courage défaillant, il aurait, depuis longtemps déjà, renoncé à la lutte.

Mais son *alter ego* ne l'entend pas ainsi.

« Nous ne renoncerons au combat, lui a-t-il déclaré, que lorsque nous le sentirons et le reconnaîtrons définitivement impossible. Jusque-là, poussons toujours de l'avant. La mort de cet imbécile de Ryde, qui au lieu de marcher en arrière, prudemment, avec nous, a voulu entraîner sa bande et jouer au héros, n'est d'ailleurs pas une perte pour nous. Cette disparition nous procure au contraire de sensibles économies, ce dont nous ne pouvons nous plaindre. Certes, votre cher neveu et son cher compagnon Victor Poche ne sont pas encore en notre pouvoir, mais rassurez-vous, cela ne va pas tarder. »

Le blocus des fugitifs semble d'ailleurs lui donner en partie raison.

« Un point important, Brown, fait-il remarquer à l'oncle de Georges lorsqu'un de ses hommes vient au jour lui rendre compte de la position des assiégés, c'est qu'ils ne peuvent désormais nous échapper : c'est là un fait. Nous allons, s'il le faut, les bloquer trois jours. Ce temps écoulé, s'ils ne se rendent pas, nous leur soumettrons quelque petit ultimatum de ma composition devant lequel le cœur généreux de notre petit ami Georges se laissera certainement fléchir. Vous verrez, vous verrez, ce sera très curieux; mais soyez un homme, Harris, et souvenez-vous qu'avant dix jours nous serons millionnaires. »

Trois jours de blocus, a-t-il dit.

Espère-t-il donc que ce temps sera suffisant pour mettre les assiégés à sa merci, pour les affamer et les forcer à se rendre, sous peine de se laisser affaiblir par la faim?

Oui, sans doute.

Mais là, il fait erreur.

Bien que le radeau ait emporté une partie de leurs provisions, les assiégés en ont encore en quantité suffisante pour résister plus de soixante-douze heures.

De plus, Domino a pris soin, avant que l'on fermât complètement l'entrée de la caverne, de tirer à l'intérieur le corps du jaguar tué par lui.

Les deux jeunes, que l'on s'est bien gardé de mettre à mort, sont destinés à former la réserve.

Un mince filet d'eau qui coule à l'entrée et que l'on peut atteindre en glissant le bras entre l'écartement des deux roches leur procurera la boisson nécessaire.

Et les trois jours de Burgton passent sans que les assiégés, qui veillent par deux, à tour de rôle, jugent leur situation vraiment désespérée.

Dans ce laps de temps, la blessure de Cow a été soigneusement examinée et soignée par Georges.

Quant à Édith, après avoir plongé pendant près de quarante-huit heures ses amis dans la plus vive inquiétude, son exaltation a fini par tomber.

A présent elle repose plus calme, bien que très abattue encore.

Georges d'ailleurs ne la quitte pas, et cette affection sincère et de tous les instants fait plus pour l'enfant que toute autre chose.

Dans ces trois jours, les bandits, campés sur le rivage opposé, n'ont fait aucune nouvelle tentative de débarquement.

Il est visible qu'on attend que la famine force les fugitifs à se rendre.

Mais le quatrième jour du siège s'achève sans que les assiégés semblent se décider à semblable résolution.

C'est alors que Burgton se résout à employer son fameux ultimatum.

Le « truc » de Burgton.

Au matin de la cinquième journée, Totor et Cow, qui sont de garde, réveillent leurs compagnons et leur signalent un mouvement particulier dans le camp ennemi. Des hommes vont, viennent, s'agitent avec animation.

Bientôt un canot est poussé à l'eau.

Mais, à la grande surprise des fugitifs, un seul homme s'y embarque.

Il est sans arme.

De la main droite il agite un bâton muni d'une loque blanche, de la main gauche il rame.

Parvenu sur la grève, devant la caverne, il amarre son canot à une roche et s'avance lentement dans la direction de ce que Totor a baptisé son fort.

Sa main droite agite toujours le chiffon blanc, sa gauche tient un papier qu'il montre de loin.

« Un parlementaire, murmure Cow. Notre résistance les tracasse. Ils veulent en finir.

— Oui! dit Totor; nous allons avoir des propositions.

— Moi, observe Domino, j'ai bien envie de tirer sur ce gueux; ce sera un de moins. »

Mais Georges, qui a entendu, s'oppose à cet acte, que l'impresario du cirque Colombus serait, lui, tout prêt à approuver.

L'homme avance toujours.

Ce n'est que lorsqu'il se trouve à cinq mètres de la barricade qu'une voix impérative lui ordonne de faire halte et lui indique la façon dont il doit s'y prendre pour faire parvenir sa lettre.

Docile, le drôle obéit.

Il ramassa un caillou un peu



« Avant dix jours nous serons millionnaires. »

lourd, y attache sa missive, puis, adroitement, la lance par-dessus l'amoncellement de pierres qui ne ferme qu'aux trois quarts l'entrée de la caverne, et de façon que le tout vienne choir à l'intérieur, ce qui se produit.

Tout aussitôt Totor ramasse ce singulier message.

C'est une lettre sous enveloppe adressée à Georges de Fenzac, qui en prend aussitôt connaissance.

Elle ne porte aucune signature et contient simplement ces quelques mots :

« Nous sommes résolus à vous bloquer aussi longtemps qu'il le faudra. La faim vous forcera bien à céder. Que Georges de Fenzac consente à se livrer de bonne grâce, et tous ses amis auront la vie sauve. Dans le cas contraire, ce sera pour eux d'épouvantables supplices le jour où, sans forces et dans l'impossibilité de se défendre, ils nous tomberont entre les mains. »

Il n'y a pas autre chose, mais, comme le dit ironiquement Totor, c'est suffisamment clair.

Et le brave garçon, se tournant vers le fils du planteur, s'exclame en riant :

« Eh bien, voyons, monsieur Georges, vous ne pouvez nous livrer à la torture. Il faut vous rendre. »

Mais, à sa grande surprise, l'enfant ne répond pas à sa plaisanterie.

Sérieux, grave, il tourne et retourne entre ses doigts le menaçant ultimatum de Burgton et songe.

Cette attitude n'échappe pas à ses compagnons.

Brusquement Totor lui arrache des mains le papier, le froisse, le déchire et en jette les morceaux à terre en grondant :

« Ah! les gredins!... Ils vous connaissent bien! Vous livrer pour nous sauver : ils savent que vous êtes très capable de le faire... Heureusement nous sommes là, et nous saurons bien vous empêcher de faire cette folie!

— Dans quatre jours, remarque gravement le garçonnet, les vivres vont nous manquer. Vous le savez... et après... »

Mais ses amis ne le laissent pas poursuivre. Aucun ne veut consentir à un pareil sacrifice. Plutôt que de l'accepter, ils sont résolus à tenter l'impossible, même une sortie, dussent-ils succomber sous le nombre. S'ils doivent mourir, ils mourront tous ensemble.

Georges ne répond rien à cela.

Silencieux et rêveur, il va s'asseoir près d'Édith.

Mais Cow et le Parisien savent à quoi il pense.

Totor se tourne alors vers Domino, et à mi-voix :

« Ne le quitte pas d'une seconde, dit-il; ces gueux viennent de semer dans son jeune cerveau une graine fatale et qui va germer, et qui va grandir d'heure en heure : il ne faut pas la laisser éclore. Tu m'as compris, surveille-le, et qu'il ne nous quitte pas, sous aucun prétexte. Nous veillerons, nous, de notre côté. »

Puis, cette précaution prise, il rejoint Cow, accoté derrière une meurtrière et occupé à surveiller l'homme qui, debout sur la grève, attend sans nul doute une réponse.

Troisième larron.

A dire vrai, le Français et l'Américain ont une envie folle de lui loger tout bonnement une balle dans le crâne.

Ils peuvent pourtant se dominer et hèlent rudement le personnage qui, en les attendant, se tourne de leur côté.

Et furieux, rageur, Totor va certainement lui faire une réponse virulente, lorsqu'une masse énorme passe comme l'éclair devant la caverne et vient tomber entre la barricade et le messager de Burgton.

« *By Jove!* crie Cow, qui a vu lui aussi.

— Tonnerre ! » clame en même temps Totor.

Ils n'ont ni le temps ni le loisir d'en dire plus long. Penchés à l'ouverture qui forme meurtrière, ils voient, en moins de quelques secondes, se dérouler sous leurs yeux un spectacle terrible et inattendu.

L'ombre qui vient de passer dans leur champ visuel est celle du jaguar, de l'énorme félin que l'Américain a manqué lors de leur débarquement.

Dissimulé dans quelque coin, guettant l'occasion de rentrer dans son antre pour y retrouver ses petits, le fauve a aperçu l'homme seul sur la grève et il s'est élancé vers lui.



Il agite un bâton muni d'une loque blanche.

En un bond terrible il est sur le bandit, qu'il coiffe et renverse sur le sol avec un miaulement formidable de colère.

A présent, la bête le tient sous elle, la nuque prise dans ses terribles crocs, et le secoue, rageuse et féroce.

Mais les deux hommes n'attendent pas davantage. Épaulant leurs carabines, ils font feu et foudroient le fauve d'une balle dans la tête et d'une autre dans le cœur.

« Le malheureux! s'écrie Totor en déblayant à la hâte les roches pour se livrer passage; quelle mort! Quelle mort affreuse! »

Flegmatique, Cow, lui, se contente de murmurer :

« Ce qui est bien là dedans, c'est que cela va sérieusement renouveler nos provisions et que nous avons désormais un canot à nous. »

CHAPITRE XXXIII

FACE A FACE

Échange de bons procédés.

L'Américain a vu surtout le côté pratique et utilitaire de l'incident.

Le jaguar abattu, c'est en effet pour eux des provisions pour plusieurs jours.

Quant à la mort du bandit, elle leur laisse l'embarcation avec laquelle il est venu jusqu'à eux.

Certes, cette embarcation n'est pas encore en leur possession, ils ne pourront s'en emparer tout de suite; mais comme les bandits ne peuvent venir la reprendre sans danger, pour le moment cette idée suffit à contenter Cow.

Le passage déblayé, Totor se glisse au dehors, et le directeur le suit.

Leur intention est de s'assurer du gibier que le Ciel vient de leur envoyer d'une si étrange façon.

Mais il est probable que, là-bas, les autres ont deviné leur intention.

La scène qui vient de se dérouler ne leur a pas échappé.

Pour eux, cela ne fait aucun doute, leur camarade n'est plus, ils n'ont donc à prendre aucune précaution le concernant.

Aussi une grêle de balles salue-t-elle l'apparition du Français et de l'Américain, qui, en dépit de leur volonté, se trouvent dans l'obligation de regagner la caverne, remettant à la nuit ce qu'ils voulaient faire immédiatement.



Georges, assis près d'Édith, se désole de ne pouvoir sauver ses amis.

Dans cette intention, ils ne referment pas le passage, afin de s'éviter une besogne inutile.

Ils ont d'ailleurs le plaisir de rendre à leurs ennemis la politesse qui vient de leur être faite, en accueillant à leur tour, un peu plus tard, à coups de carabines les coquins qui tentent de ravoir le canot.

Après cet échange



Le fauve et l'embarcation sont toujours à leur place.

de bons procédés, une nouvelle trêve se fait entre les deux partis.

Puis la nuit tombe.

Totor et Cow essayent bien de se glisser jusqu'au cadavre du jaguar, mais leurs ennemis ont repéré l'endroit avant que le soleil disparaisse, et durant toute la nuit ils tirent dans cette direction à intervalles irréguliers, ce qui rend l'opération dangereuse et impossible.

Ils doivent y renoncer, à leur grand regret, et se contenter d'agir de même en faisant feu de temps à autre dans la direction où se trouve le canot.

Au jour, la situation est la même.

Le fauve et l'embarcation sont toujours à leur place.

Et la journée s'écoule sans qu'assaillis ou assaillants tirent un seul coup de feu.

Cependant les assiégés commencent à s'énerver.

Il leur sera impossible de renouveler le jeu de la nuit précédente, car leurs munitions s'épuisent.

C'est à peine si chacun a encore dix ou douze cartouches à tirer.

Pourtant, nul ne songe à se rendre.

Seul Georges, assis près d'Édith, se désole de ne pouvoir sauver ses amis en se livrant.

« Mon oncle était bon, aimant, autrefois, lui explique-t-il; si je pouvais le voir, lui parler, peut-être se repentirait-il. Il ne se peut pas que tout bon sentiment n'existe plus en lui. »

Mais à ces paroles, qu'il a déjà dites à tous ses amis, la fillette secoue tristement la tête.

Elle murmure :

« Totor a raison, monsieur Georges, votre sacrifice serait inutile. Vous ne pouvez avoir foi dans les promesses de pareils bandits. »

C'est en vain que le jeune garçon tente de la persuader, il lui est impossible de la convaincre à son idée.

Le sacrifice volontaire.

Depuis qu'ils sont bloqués dans cette caverne, la fillette a peu à peu recouvré ses forces; sa douleur, toujours aussi grande, est devenue pourtant plus calme et s'est en quelque sorte assagie, mais sur ses lèvres, un peu pâles à présent, n'erre plus le joli sourire d'autrefois. Son regard est devenu grave et profondément sérieux.

Elle a toujours son costume de garçon, qui lui donne bien l'air d'être le frère de Georges.

Reconnaissante à son ami des soins dévoués dont il l'a entourée, elle ne le quitte plus, veillant sur lui avec autant d'attention que Domino et ses autres compagnons.

La situation s'aggravant d'heure en heure, il faut empêcher le jeune homme de faire une folie, et on le surveille plus que jamais.

La précaution n'est d'ailleurs pas inutile.

Dans la crainte d'une attaque de nuit, il a été convenu que, sauf Georges bien entendu, tous les fugitifs veilleraient au dehors, dans l'ombre, à tour de rôle, et écouteraient avec soin tous les bruits extérieurs.

Mais, pour ce faire, il a fallu ouvrir un étroit passage dans la barricade; or le garçonnet peut se glisser par là.

Aussi ne le laisse-t-on jamais seul et ne le quitte-t-on pas d'une minute.

Cependant, en dépit de cette sage précaution, cette surveillance semble se relâcher la deuxième nuit qui suit l'ultimatum de William Burgton.

Au dehors, Domino est bien de garde, mais dans la caverne les fugitifs, harassés, reposent d'un sommeil lourd et profond.

Seul, sans nul doute, l'enfant ne les imite pas, car il se tourne et se retourne doucement.

Bientôt même il se dresse à demi et écoute attentivement le bruit que produit la respiration de ses compagnons.

Cela dure trois minutes.

Ce temps écoulé, convaincu qu'ils dorment tous profondément et que pour quelques instants, très courts sans doute, il est libre de ses faits et gestes, il semble se décider à agir.

Doucement, très doucement, il se glisse dans la nuit entre Totor et Cow qui se sont fait ses gardes du corps, et rampe vers la sortie de la caverne, qu'il atteint sans avoir donné l'éveil à ses amis.

Pénétrer dans l'étroit couloir et gagner l'extérieur n'est plus ensuite qu'un jeu pour lui.

Devant la caverne, l'ombre du nègre se dessine à quelques pas...

Alors il attend.

Le noir marche lentement de long en large, l'oreille au guet, le regard sur la rivière.

Deux minutes environ l'enfant reste debout devant l'étroit couloir donnant accès dans la caverne, puis, profitant d'un moment où le Sénégalais lui tourne

le dos, il fait un saut de côté, se jette à terre, et sans bruit se met à ramper en suivant la muraille granitique.

La nuit est terriblement noire, et l'on voit mal à un mètre devant soi; cela lui est utile. Il poursuit son chemin, doucement, sans hâte, s'éloignant de plus en plus du lieu où reposent ses amis.

Il sait que, perdu dans l'ombre, on ne peut l'apercevoir ni du camp ami ni du camp ennemi; il ne court donc aucun danger.

Et il avance toujours.



Il se dresse à demi.

Et soudain, devant lui se dresse une masse sombre qu'il devine plutôt qu'il ne la reconnaît.

Le canot, c'est le canot dont les bandits n'ont pu jusqu'à présent s'emparer.

« J'y suis, » murmure-t-il.

Puis, le regard tourné dans la direction de la caverne où reposent ses amis :

« Adieu tous, si je ne dois plus vous revoir, dit-il. Adieu! »

Coup double!

Et, cela dit, il se met en devoir de détacher rapidement l'amarre qui retient l'embarcation au rivage.

Mais le cordage tient bon, et peut-être n'y parviendrait-il pas en dépit de tous ses efforts si, en ce moment même, deux mains rudes ne s'abattaient sur lui, paralysant ses mouvements.

En même temps, une voix se fait entendre à ses oreilles et prononce en mauvais anglais :

« Ne vous fatiguez donc pas, jeune homme; c'est une besogne trop dure pour vous. »

Surpris, l'enfant se retient à grand'peine de pousser un cri.

D'ailleurs, presque aussi vite on lui pose un bâillon sur la bouche et on l'enveloppe dans une lourde couverture.

Puis on l'enlève, et il sent qu'on le dépose au fond de l'embarcation. Cela fait, et sans perdre un moment, les inconnus poussent au large, sans bruit, ramant le plus doucement possible.

Il comprend qu'il est prisonnier, mais il ne tente aucune résistance, ne fait aucun mouvement de révolte.

La seule chose dont il se rend compte, c'est qu'on paraît ravi de sa capture.

L'un des hommes vient, en effet, une fois au milieu de la rivière, de faire cette remarque :

« Le canot et le jeune homme, joli coup double. On va être enchanté au camp. »

Au fond, et bien que terriblement ému, le jeune garçon se félicite de l'aventure, qui aurait pu se terminer plus tragiquement et sans résultat appréciable, tandis que la capture dont il vient d'être l'objet le sert au delà de ses desseins.

Dans quelques instants, en effet, il sera près de ceux qui ont juré sa perte, près de ceux qui, l'ayant en leur pouvoir, laisseront la vie sauve à ses amis.

Totor a deviné juste.

En envoyant son ultimatum, William Burgton savait bien ce qu'il faisait et connaissait admirablement le cœur du garçonnet.

Cependant, l'embarcation n'a pas été longue à gagner silencieusement la rive opposée. Bientôt elle aborde.

L'enfant se sent alors enlevé et emporté dans deux bras vigoureux.

Celui qui le tient marche quelques minutes et ne s'arrête que pour prononcer ces paroles, que Georges entend distinctement :

« Señor caballero, vous pouvez nous complimenter, l'expédition a été fructueuse. Nous vous ramenons, outre l'embarcation, le jeune homme dont vous souhaitiez si vivement la capture.

— Georges? fait une voix quelque peu altérée. Vous êtes sûr?

— Sûr, car le voici. Où dois-je le conduire, señor? »

L'homme qui a prononcé le nom du garçonnet paraît hésiter une seconde. Enfin :

« Suivez-moi, murmure-t-il, et surtout sans bruit. Que personne, jusqu'à nouvel ordre, ne sache que cet enfant est ici.

— Même pas le señor Burgton?

— Burgton repose, déclare la voix, ne le réveillez pas. Je le préviendrai moi-même.

— A vos ordres, señor. »

Puis les voix se taisent.

Quelques instants plus tard, l'enfant se sent déposer sur un escabeau, et l'individu qui le portait lui enlève son bâillon en même temps qu'il lui rend la liberté de ses mouvements en le débarrassant de la couverture dans laquelle il était enveloppé.

Cela fait, sans un mot, il s'éloigne.

Le prisonnier.

L'enfant, un moment étourdi, se met alors debout et regarde lentement autour de lui.

Il se trouve dans une petite salle basse et mal éclairée par une lampe fumeuse.

Assis près d'une vieille table sur laquelle se voient des armes et les restes d'un repas, un personnage se tient assis, la tête dans les mains, comme plongé dans une rêverie profonde. On dirait positivement qu'il se croit seul et qu'il ignore la présence de l'enfant, qui, immobile, à dix pas de lui, le regarde et l'observe en silence.

Enfin, l'homme lève le front, et son regard se fixe sur le garçonnet.

Si Totor était là, il reconnaîtrait alors sûrement, dans cet individu, le maître du logis d'High-Street, l'oncle de Georges de Fenzac, le bandit Harris Brown.

Pourtant, depuis la scène nocturne de Londres, le compagnon de Burgton n'est plus tout à fait le même. Il a terriblement changé. Les épaules sont voûtées, les cheveux ont grisonné davantage, les yeux se sont creusés, le visage s'est émacié...



« Ne vous fatiguez donc pas, jeune homme ! »

Une seconde, il regarde, comme s'il ne le reconnaissait pas, l'enfant immobile devant lui.

Il distingue mal le visage noyé dans la pénombre de la pièce.

Pourtant, c'est bien là son neveu. Alors il se penche vers le jeune garçon.

« Eh bien! Master Georges, prononce-t-il, nous vous tenons donc enfin, jeune et insaisissable voyageur. »

Cette phrase a été dite d'une voix un peu basse, avec une ironie visiblement forcée.

Mais le garçonnet n'en paraît pas troublé.

Résolument il marche vers le bandit, qui le regarde venir avec une sorte d'effroi involontaire.

Seulement, lorsqu'ils se trouvent face à face, à se toucher, Brown, dans un mouvement brusque, se dresse sur place en renversant son escabeau.

Mais l'enfant lui a déjà pris la main, et d'une étreinte ferme l'empêche de reculer.

En même temps il parle.

« Ne vous effrayez pas, monsieur, prononce-t-il, vous n'avez rien à craindre de moi, qui suis venu volontairement à vous, oui, volontairement. Lorsque vos hommes m'ont enlevé, je me disposais à vous rejoindre de mon plein gré, car je tenais à vous voir, vous... vous... et pas d'autres... Au surplus, je ne puis être bien terrible, et ma faible voix ne peut guère vous épouvanter. Vous le voyez, je ne suis même pas celui que vous comptiez trouver devant vous... Non, je ne suis pas Georges de Fenzac, votre neveu, je ne suis qu'une fillette. Je m'appelle Édith Graam. »

Tout cela a été dit d'une voix lente, grave, un peu triste.

Et comme Brown la dévisage attentivement :

« Georges s'était promis de se livrer à vous pour nous sauver tous, poursuit-elle. Depuis la menace écrite que l'on nous a fait parvenir, il ne songeait plus qu'à cela, aussi le surveillait-on étroitement pour l'en empêcher. Mais l'on ne me surveillait pas, moi; alors, vous le voyez, j'ai pris sa place, et je suis venue vous trouver. »

Lutte suprême.

Brusquement l'homme dégage sa main des frêles doigts qui la retiennent.

Sa voix se fait rude, presque mauvaise.

« Tu es venue, toi? Pourquoi? prononce-t-il. Je ne comprends pas. Ta capture pour nous n'est d'aucune valeur.

— Je le sais, répond Édith sans hésiter, aussi n'ai-je pas songé un instant que ma présence remplacerait celle de Georges, non, mais je voulais vous voir... vous...

— Moi! fait Brown?

— Vous! oui! »

L'homme a un ricanement.

« Singulière idée, » murmure-t-il.

Puis tout haut :

« Allons! Allons! trêve de bavardage, fait-il; je vois clair dans ton jeu. Ils t'ont chargée d'une mission, là-bas... Tu as des propositions à nous faire... Attends, attends, je vais appeler Burgton, c'est lui que cela regarde. »

Et il fait un mouvement vers la porte.

Mais déjà la fillette s'est placée résolument devant lui.

Les bras croisés sur sa poitrine, crâne, décidée, elle le regarde bien dans les yeux.

« Je vous dis que j'ai agi seule, déclare-t-elle. Mes amis ne savent même pas ce que j'avais résolu. Je vous dis que je suis venue pour vous parler à vous, rien qu'à vous. Et vous m'écouterez, oui... vous m'écouterez comme vous

auriez écouté Georges s'il se trouvait à ma place; Georges que vous avez élevé, qui vous aimait et que vous avez aimé... Oui, vous l'avez aimé... Oh! je sais que cela vous est pénible à reconnaître, mais cela est... je le sais, j'en suis certaine. »

Brown, en entendant ces mots, ne peut réprimer un geste violent.

Il marche lourdement vers l'enfant.

« Tais-toi, gronde-t-il, tais-toi... ou sinon... »

Mais Édith ne s'épouvante pas de cette attitude menaçante.

Elle recule seulement pas à pas devant l'homme et poursuit bravement :

« Oui, oui, vous l'avez aimé... soigné... adoré... Il me le disait hier encore, en m'avouant son intention de se livrer pour sauver ses amis. Il me parlait des heureux jours passés à vos côtés, des soins que vous lui avez prodigués durant une longue maladie qu'il fit il y a un an, de votre dévouement de chaque minute, et, me confiant toutes ces choses, il se refusait à croire à votre déchéance. Il se refusait à accepter qu'un homme de votre rang, de votre race, doué d'un cœur loyal et franc, ait pu déchoir à ce point de devenir un bandit par amour de l'argent.



Un personnage était assis, la tête dans les mains...

— Un bandit! gronde Brown dont le visage, atrocement pâle durant la tirade de l'enfant, devient rouge et congestionné tout à coup. Un bandit! Malheureuse, tais-toi... tais-toi!

— Oui, poursuit Édith, un bandit! Et Georges ne veut pas le croire... Et je suis comme lui, moi... je ne peux pas accepter une chose aussi affreuse; un homme qui fut, sa vie entière, droit, loyal et juste, ne peut en quelques jours devenir, pour de l'argent, assassin et voleur... Ah! vous ne m'empêcherez pas de parler, à moins de me tuer... Oui, assassin et voleur! »

Elle a crié cela de toutes ses forces, mais elle ne peut en dire davantage.

Brown vient de s'élancer sur elle.

Ses deux mains tendues la saisissent aux épaules. Ses yeux troubles cherchent les siens.

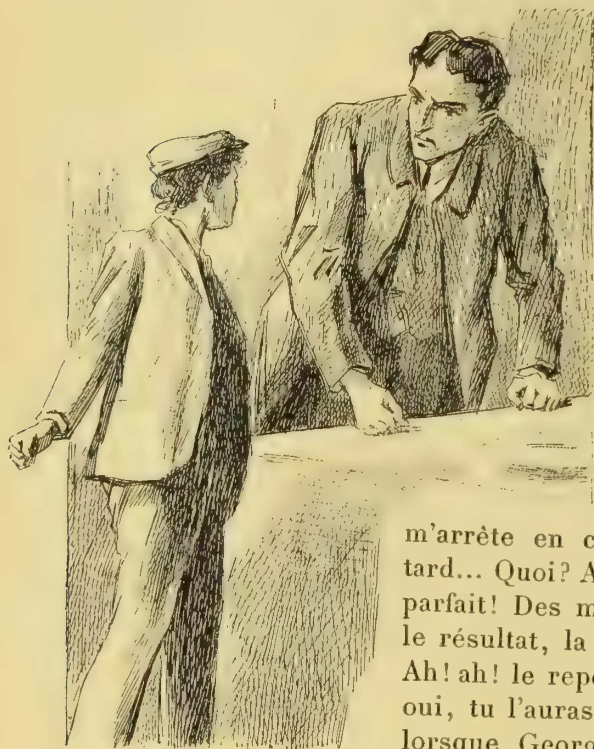
« Tais-toi! gronde-t-il... Tais-toi donc! »

Puis, baissant la voix et lui rendant la liberté, il recule de deux pas et passe lentement la main sur son front.

« Tais-toi, murmure-t-il, la voix changée et sourde. En t'entendant parler, il me semble entendre l'autre voix qui là, au fond de moi, dans mon cerveau, me crie les mêmes mots depuis des mois... Voleur! voleur! et assassin! »

Plus effrayée par ces dernières paroles que par des menaces, l'enfant regarde et écoute le cœur serré, sans oser faire un geste.

A présent l'homme marche à travers la salle comme un fou furieux.



« Oui!... Un bandit... »

Un rire étrange, terrible, le secoue par moments.

Et il parle, il gesticule, ne s'arrêtant que pour menacer du geste un personnage invisible.

« L'engrenage! gronde-t-il. Tu ne comprends pas que je suis dans l'engrenage, que la machine roule, que les rouages tournent et que je dois suivre le mouvement formidable qui m'emporte... J'ai joué... j'ai perdu... il faut bien payer. Ah! ah! ah! Fini des questions sentimentales... Il faut aller jusqu'au bout... Tu veux que je m'arrête en chemin?.. Impossible, c'est trop tard... Quoi? Assassin! voleur! bandit? Parfait! parfait! Des mots, tout cela, des mots; à nous le résultat, la fortune, les honneurs, le repos. Ah! ah! le repos! Hein!... parle... Oui... oui... oui, tu l'auras, le repos, me dis-tu, tu l'auras lorsque Georges sera mort par ta faute,... lorsque Pierre de Fenzac ne sera plus, tué par la fin tragique de son fils... lorsque ceux dont les cadavres auront jalonné ta route te forceront à penser à eux... Ah! ah!... Y penser? Tu m'ennuies avec tes phrases! Est-ce qu'on pense à ceux qui ne sont plus? Les vivants seuls ont raison; Burgton, Ryde... Ah! non, Ryde est mort. Un de moins. Et cet imbécile d'enfant qui prétend que je l'ai aimé... dorloté... soigné... Ah! ah! qui sait? Il croit peut-être que je vais comme cela, pour lui, renoncer à mes projets. *By Jove*, comme dit ce bon William Burgton, il croit peut-être que je l'aime encore? »

Terriblement émue, la fillette a écouté tout cela sans prononcer une parole; lorsque Brown s'arrête devant elle et lui jette le dernier mot comme s'il s'en prenait à elle et la questionnait, elle n'hésite pas.

La voix vibrante et ses grands yeux bleus noyés de larmes :

« Oui, sir Brown, crie-t-elle, oui, il croit que vous l'aimez toujours; il croit que vous le sauverez! »

En entendant cette réponse, Harris a un mouvement de recul effrayant, comme si quelque chose d'horrible se dressait devant lui.

Un instant il regarde durement la fillette, et sa main, dans un geste instinctif, se serre sur la poignée d'un coutelas passé dans sa ceinture.

Mais il se reprend aussi vite, et brusquement, avec un rire forcé :

« Ah! ah! ah! fait-il, il croit cela. Il croit cela?... Je vais le dire à Burgton... oui, à Burgton... Et nous allons bien rire tous les deux! Ah! ah! Georges de Fenzac sauvé par son oncle Harris!... La bonne aventure!... Mais il est fou; je suis un bandit, moi, je suis un voleur; je suis maudit... je suis... »

Mais il n'en dit pas plus long.

Brusquement il court vers la table, saisit la carabine qui s'y trouve posée et en vérifie la batterie.

Puis, aussi vite, il revient vers l'enfant et lui pose la main sur l'épaule.

Chose étrange, son exaltation paraît tombée tout d'un coup. La voix est grave, froide, étrangement calme.

« Alors, dit-il, tu jures que ce que tu viens de me dire est vrai? Tu me jures, toi, que Georges espère toujours en moi?...

— Sur la mémoire de mon cher papa, mort pour lui, oui, je le jure! » dit Édith.

L'homme redresse la tête, jette autour de lui un coup d'œil investigateur, puis, comme rassuré :

« C'est bien! fait-il, suis-moi.

— Qu'allons-nous faire? » murmure l'enfant, qui croit comprendre et dont le cœur bat terriblement dans sa jeune poitrine.

L'homme est déjà au seuil de la salle.

En entendant l'interrogation de la fillette, il se retourne.

« Nous allons faire ce qu'il attend de moi, dit-il; nous allons le sauver, s'il en est temps encore. »

CHAPITRE XXXIV

LA DERNIÈRE SURPRISE

Évasion.

Édith a peine à retenir un cri de joie.

Elle voudrait prendre la main de Brown, la couvrir de baisers.

Mais celui-ci se dégage doucement.

L'heure n'est pas aux épanchements.

Le temps presse, il faut agir.

Rapidement, il ouvre la porte et jette au dehors un coup d'œil pour s'assurer que le passage est libre.

Tout semble calme. Les alentours de la cabane sont déserts.

Sur la gauche, à la lisière d'un petit bois, ses hommes dorment étendus autour d'un feu qui s'éteint et ne jette plus dans la nuit que quelques faibles lueurs.

Burgton, il le sait, dort en ce moment et ne se doute de rien. Il n'a donc pas à s'en occuper.

La nuit est déjà avancée.

Le jour ne va pas tarder à poindre.

Il faut se hâter.

« Viens! » dit Brown.

En disant cela, il prend la fillette dans ses bras et se dirige vers la rivière, que l'on entend couler un quart de mille plus loin.

Jusqu'à la rive, ils vont sans rencontrer âme qui vive.

Le Ciel les protège.

Près du bord trois canots sont amarrés.

Résolument l'Anglais installe l'enfant dans le premier.

Cela fait, il enjambe le bordage et saute à ses côtés.

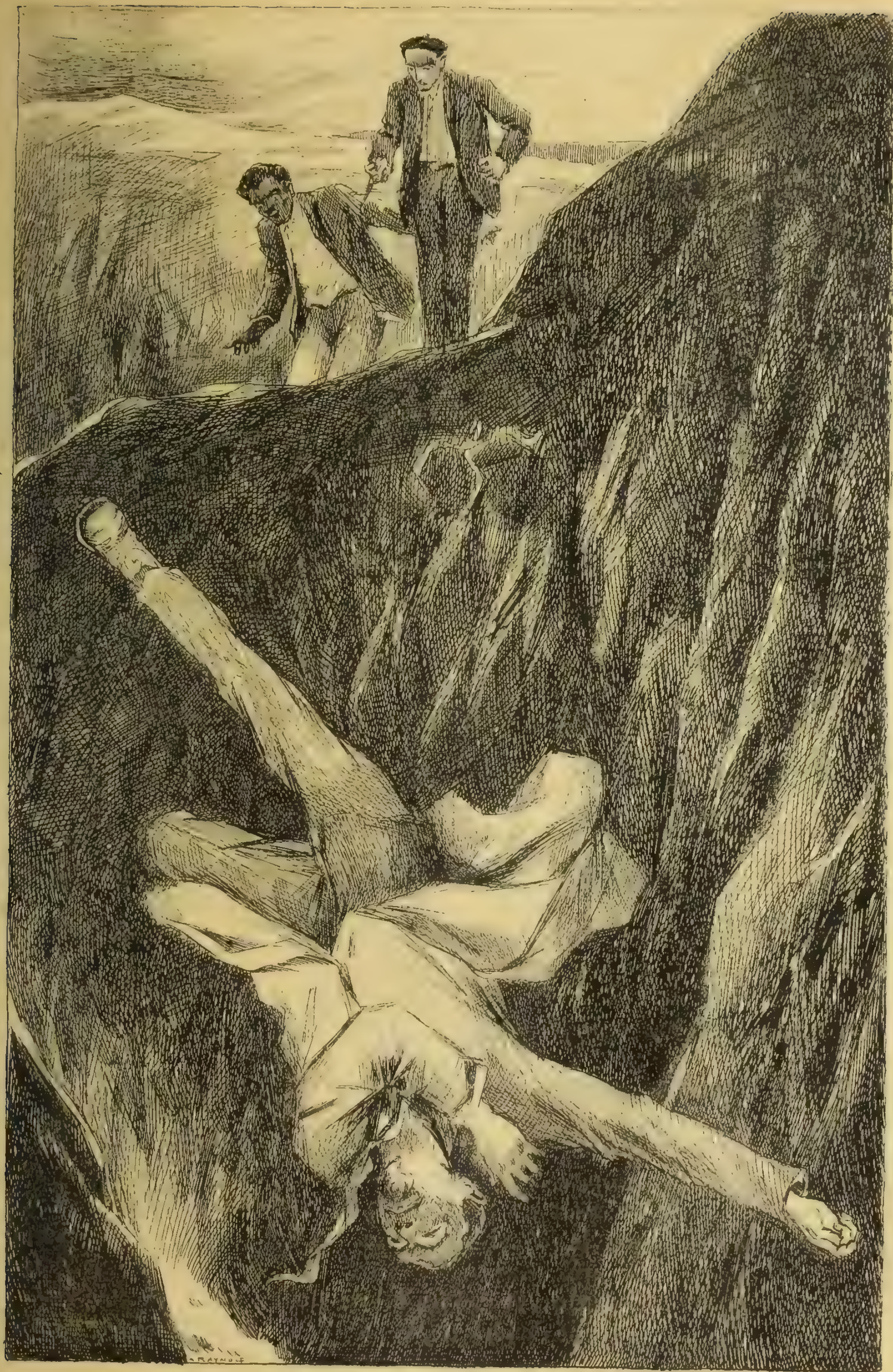
Dans quelques minutes ils seront sur la rive opposée.

Mais avant, Brown réfléchit et se dit qu'il lui faut retarder la poursuite certaine de ses compagnons.

Pour cela, il n'a qu'une chose à faire : détacher les deux autres embarcations et les laisser dériver au courant.

Dépourvus de moyens de transport, ni Burgton ni ses hommes ne pourront traverser le fleuve, à moins de fabriquer un radeau, ce qui ne laissera pas que de leur prendre un certain temps.

Tout à son idée, l'oncle de Georges passe sa carabine à la fillette et saute sur la rive, le coutelas à la main, décidé à couper les amarres retenant à terre les deux embarcations.



Ils le jettent, à la volée, en un endroit où la rivière forme un remous terrible.

Retraite coupée.

Mais à ce moment, et comme il se baisse pour agir, une main s'abat rudement sur son épaule et arrête son mouvement.

En même temps une voix s'élève dans le silence de la nuit.

« Mauvaise besogne, señor, que vous faites là, dit-elle; oui, mauvaise besogne! Vous abandonnez les amis. C'est mal, c'est très mal. Heureusement j'étais là pour vous rappeler à la bonne raison. »

Résolument, en entendant ces mots, l'Anglais se redresse et dévisage l'homme, une sorte de grand gaillard déguenillé qui se tient devant lui.

Un instant les deux hommes s'observent. Enfin :

« Que faites-vous ici, Ramon? questionne rudement Brown. Votre place est au camp. Je fais ce que je veux. Éloignez-vous tout de suite ou sinon... »

Mais l'individu ne semble nullement effrayé de cette menace.

« Señor, prononce-t-il, de faction au seuil de votre logis, je viens d'entendre ce que vous avez promis à cette enfant. Or cela change nos opérations. Si vous sauvez votre neveu, ce qui est votre droit, vous nous frustrez de ce qui nous a été promis pour cette expédition, au cours de laquelle bon nombre de mes braves compagnons ont déjà succombé. Ce n'est pas juste. Certes, vous êtes libre de changer d'avis si bon vous semble... Mais nous... qu'allons-nous retirer de la combinaison?... Rien!... j'en ai peur... Si donc, señor, vous voulez vous repentir et céder à vos remords, payez, je vous prie, avant de nous quitter... Vous agirez ensuite comme bon vous semblera. »

Ces derniers mots ont été prononcés avec un accent de menace non dissimulé.

L'homme, en même temps, a mis le revolver au poing et tient en joue l'ancien complice de Burgton, armé seulement d'un simple coutelas.

La partie n'est vraiment pas égale.

La situation de Brown est grave. Qu'il fasse un geste pour porter la main à sa ceinture, et le Mexicain l'abat d'une balle à bout portant.

Cependant il ne perd pas son sang-froid.

« En définitive, que voulez-vous? » dit-il.

Le bandit n'hésite pas.

« Le règlement immédiat de ce qui nous est dû!

— Et si je ne paye pas?

— Alors, j'aurai le regret de vous casser immédiatement la tête. Ce sera pour moi une mince consolation, je vous le jure; mais je n'hésiterai pas.

— Mais si je n'ai pas d'argent sur moi, cependant? »

L'autre a un petit rire moqueur.

« Votre carnet de chèques ne doit jamais vous quitter, dit-il. Vous allez me signer une valeur sur la principale banque de Mexico, et cela me suffira.

— Mais quand la toucherez-vous?

— Dans quatre jours, señor. Pedro ira lui-même à la ville.

— De sorte que si je signe ce chèque, vous me laisserez libre. »

L'homme a une petite hésitation, puis, un peu bas :

« Oui, finit-il par dire. Je vous laisse libre. »

Et aussi vite, comme Brown esquisse un mouvement :

« Pardon, ajoute-t-il, veuillez ne pas bouger... Je vais moi-même, si vous le permettez, prendre votre carnet de chèques et vous le remettre... Surtout pas de geste brusque, car, à mon grand regret, señor, je me verrais dans l'obligation de vous... »

Brave petite Édith !

Mais il ne peut achever.

Du canot, ferme et autoritaire, la petite voix d'Édith se fait entendre derrière lui.

« Embarquez et n'écoutez pas cet homme, sir Brown, dit-elle. Je le tiens au bout du canon de votre carabine, et c'est à lui que je défends de faire un mouvement. Qu'il ne se retourne même pas de mon côté, ou je tire et je le tue. »

La voix est frêle, petite, mais on la sent empreinte d'une résolution implacable.

Le Mexicain le comprend certainement, car il fait une vilaine grimace et demeure sur place, comme pétrifié.

Se sentant victorieuse, Édith parle à nouveau.

« L'arme bas, l'homme! crie-t-elle. Vite, ou je tire. »

Docile, le personnage obéit et abaisse le bras qui menaçait Harris Brown.

Celui-ci en profite aussitôt pour mettre le revolver au poing et pour le viser à son tour.

Le bandit est pris ainsi entre deux feux.

Il sait que toute résistance est vaine et que la scène vient de tourner à son désavantage.

Pas à pas, à reculons, l'oncle de Georges gagne le canot dans lequel Édith se tient, et y saute lestement.

Puis, dès qu'il s'y trouve, il saisit les avirons et pousse au large, pendant que l'enfant continue à tenir l'homme sous la menace de son arme.



« Que faites-vous ici, Ramon? »

A ce moment, le jour commence à poindre dans l'est et une lueur vague laisse deviner les choses autour d'eux.

Brown se hâte vers la rive opposée.

Bientôt, après quelques minutes qui lui paraissent éternelles, il aborde, s'élance à terre, et sans même prendre le temps d'amarrer le canot, enlève Édith dans ses bras.

Le retour au bercail.

A ce moment précis, sèche, une détonation claque dans le grand silence que troublaient seulement les murmures de l'eau.

Cela vient de la rive opposée.

L'homme a dû donner l'alarme.

Brown, qui déjà courait vers la caverne, a un brusque arrêt et presse plus fortement contre lui l'enfant, dont les bras entourent son cou.

« Blessé?... vous êtes blessé?... » crie Édith effrayée.

Mais il secoue la tête.

« Non! non! dit-il... Vite... où sont vos amis... Georges, les autres? Appelez-les... appelez-les... »

Troublée, sans savoir pourquoi, l'enfant obéit.

« Georges! Totor! Domino! » clame-t-elle.

Elle n'a pas achevé que ceux qu'elle vient de nommer surgissent à l'entrée de la caverne.

Peu à peu, avec la rapidité des pays chauds, le jour est venu.

Depuis un quart d'heure les assiégés épiaient l'arrivée du canot portant l'homme et l'enfant qu'ils avaient reconnue et dont l'étrange disparition les avait bouleversés.

A présent ils s'élancent au-devant d'elle et de l'homme qui la porte.

Et ils n'en sont plus qu'à quelques pas, lorsque de la rive opposée éclate une nouvelle détonation.

Là-bas, soigneusement abrité, un tireur inconnu fait feu dans leur direction, tirant certainement sur le même but.

Mais il est à croire que cette fois il a mieux repéré son tir ou mieux visé, car Brown ne peut réprimer comme un sursaut brusque, chancelle et tombe sur les genoux en poussant un *Ah!* étouffé.

Il est touché.

« Au secours! au secours! crie Édith. Georges! Monsieur Georges... c'est votre oncle... il est blessé! A nous! »

Le malheureux veut la rassurer.

« Rien... ce n'est rien... je crois... murmure-t-il... Vos amis... rejoignez vos amis... mon enfant, allez... allez... laissez-moi. »

Mais Édith ne l'écoute pas. Elle appelle toujours.

En deux bonds, ses compagnons les ont rejoints.

Sans perdre un temps précieux en questions oiseuses, le nègre et Totor, aidés de Georges terriblement ému, enlèvent Harris et l'emportent en courant

vers la caverne, salués d'ailleurs par deux nouveaux coups de feu dont les balles, par bonheur, n'atteignent personne.

Rapidement, le blessé est étendu à terre sur des vêtements.

Et pendant que Peters et Sam veillent à l'entrée, Cow se met en devoir de vérifier la blessure.

Mais Brown le repousse doucement et se soulève sur son séant.

Il est très pâle.

Un peu d'écume sanglante mousse aux coins de ses lèvres.

« Inutile, murmure-t-il... Cela ne servirait à rien... et le temps presse... Ils vont venir... Nous savons qu'il ne vous reste que peu de munitions... Ce que je viens de faire va hâter l'attaque... Pouvez-vous sortir d'ici sans qu'ils vous voient?

— Non, répond Totor... cette caverne n'a aucune autre issue que celle par laquelle nous venons d'entrer. »

Brown a un geste désolé...

« Ah! malheur! malheur! bégaye-t-il. Vous êtes perdus, alors... Ils vont venir... Ils sont nombreux encore et ils ont dû recevoir...

— Nous résisterons! interrompt Georges, que la fillette a mis rapidement au courant des derniers événements que l'on connaît. Le Ciel, qui vous a ramené à nous, mon oncle, nous secondera encore. Nous échapperons à ces hommes, et c'est avec vous que nous regagnerons l'hacienda de mon père. »



Il est touché!...

Brown hoche doucement la tête.

« Non, dit-il, non, sans moi, Georges... car, vois-tu, c'est fini... j'ai deux balles dans le corps... C'est la fin... Si le Ciel vous protège, qu'il se hâte... Peut-être alors reverras-tu ton père... ton père qui vit toujours et à qui... si tu m'aimes encore un peu, tu demanderas mon pardon, comme je te demande le tien... »

Ému, le garçonnet prend les deux mains que lui tend le malheureux.

« Je vous aime, murmure-t-il... Je vous aime et j'ai tout oublié, mon oncle. »

Brown a un faible mouvement de joie.

« Merci... balbutie-t-il... Tu es bon... je vais partir plus heureux, si... si... On ne m'a pas manqué, va, mais cela vaut mieux ainsi... car moi je n'aurais jamais pu oublier ce que j'ai fait, ce que j'ai voulu faire... Mais songeons à vous... Combien de cartouches avez-vous encore ?

— Dix par homme, répond Cow... C'est tout. »

Le blessé secoue tristement la tête.

« C'est peu, dit-il.

— Nous le savons, hélas !

— Pourtant, s'ils ne vous attaquent pas aujourd'hui, s'ils vous laissent encore la nuit suivante, vous pourrez peut-être vous en tirer.

— Comment ? »

Anxieux, tous se rapprochent du blessé et écoutent.

Lui, d'une faible voix, explique :

« De la rive opposée, j'ai remarqué qu'une sorte de sentier vient aboutir à la rivière, sur votre gauche. Peut-être, en gagnant cet endroit à la faveur de l'ombre, pourrez-vous vous glisser en forêt, rejoindre une route tracée et atteindre la ville la plus proche. Voici de l'argent, tout ce qui me reste, environ cent cinquante dollars. Prenez-le, vous pourrez trouver par là quelque voie ferrée, et vous serez sauvés alors.

— Ce sentier, questionne Totor, se trouve de l'autre côté des roches ?

— Oui, vous ne pouvez l'apercevoir d'ici... Pour y accéder il vous faudra même marcher dans le lit de la rivière durant sept à huit minutes... Alors... mais alors seulement... vous pourrez... je l'espère... vous pourrez... »

La brusque apparition de Sam dans la caverne arrête sur ses lèvres pâles la fin de la phrase.

« Alerte ! gronde l'Américain. Les voilà ! Ils traversent la rivière et se dirigent par ici. Alerte ! Alerte !

— Allons, murmure Brown, le Ciel ne l'a pas voulu. »

Et, désespéré, il tente de se lever en criant :

« Et dire que c'est moi qui vous ai conduits là ! Que c'est moi qui suis cause de votre perte... Ah ! ne me pardonne pas, Georges, maudis-moi plutôt, je suis un misérable ! un misérable ! »

Doucement, Édith et le jeune garçon le forcent à s'étendre à nouveau, presque sans connaissance, et cherchent à le calmer.

« Taisez-vous ! taisez-vous ! dit le fils du planteur. Nous avons encore de quoi nous défendre, et le Ciel ne nous permet pas de désespérer déjà.

— Aux meurtrières ! commande à ce moment Cow. Vous là, Domino ; vous ici, Totor ; Sam et Peters de ce côté. Vous, monsieur Georges, là, et gardez-moi ma place, pendant que je vais examiner votre oncle. »

Chacun lui obéit hâtivement.

Pendant ce temps, aidé d'Édith et profitant du demi-évanouissement de l'Anglais, l'Américain dévêt en partie le blessé et vérifie les blessures.

Il ne lui faut pas longtemps pour constater que toutes deux sont mortelles.

La première balle, reçue en débarquant, a pénétré dans le dos, un peu au-dessus de l'omoplate droite.

La seconde est entrée sous le bras gauche et a dû toucher le poumon.

Il n'y a rien à faire, rien à tenter. L'homme est perdu.

Cow en avertit Georges en le rejoignant au poste qu'il lui a assigné.

Brown peut vivre quelques heures encore, mais avant la nuit il sera mort.

« D'ailleurs, déclare-t-il, nous ne pouvons lui donner les soins que nécessite son état. Ah! l'homme qui l'a visé n'a pas manqué son coup. Si vous voulez rester quelques instants près de lui, jeune homme, faites. Si cela se gâte ici, nous vous appellerons. »

Profondément attristé, Georges s'empresse de rejoindre Édith agenouillée près du malheureux, qui, livide, ne fait plus un mouvement et respire avec peine, les yeux clos.

C'est la fin!

Pendant ce temps, Cow, Totor et les autres surveillent la manœuvre de l'ennemi, dont ils ne peuvent s'expliquer les allures.

Les bandits ont débarqué et occupent la partie droite de la muraille granitique, près de laquelle ils ont établi comme une barricade à l'aide de leurs canots et de roches déplacées par eux.

Et les assiégés ne s'expliquent pas ce besoin de retranchement.

« Ils ne pensent pas, remarque Totor, que nous allons nous ruer sur eux et risquer une attaque corps à corps! »



Un homme se dresse.

Silencieusement, Cow, de sa place, observe avec une attention soutenue.

Il suit leurs mouvements, leurs gestes.

Et soudain il a un sursaut de surprise et recule en disant :

« Cette fois, Mr. Brown a raison, c'est la fin. »

Totor, qui l'a entendu, se redresse et se tourne vers lui.

« La fin? Quelle fin? questionne-t-il.

— La fin de nos tribulations, Master Poche, lui est-il répondu; car, si j'en juge par ce que je vois, je crois pouvoir affirmer qu'avant une heure il n'y aura plus ici un seul de nous vivant.

— Vous dites?

— Je dis ce qui est. De votre place vous voyez mal, mais venez près de moi, vous verrez mieux. »

Le Parisien obéit et jette au dehors un regard rapide.

Et comme Cow a vu, il voit, lui aussi, à son tour.

« Oh! Où ont-ils trouvé cela? murmure-t-il.

— Je l'ignore, fait froidement l'Américain, mais ils l'ont, et c'est la seule chose que nous pouvons constater. A vous de juger ce que vont représenter nos soixante cartouches contre leurs boulets. »

Leurs boulets? Ces deux mots font redresser toutes les têtes.

Hélas! Cow n'exagère pas.

A l'abri de la sorte de barricade qu'ils ont construite, les bandits ont installé un petit canon de campagne, volé par eux sans doute, lors de l'une des dernières révolutions, et dont ils vont bombarder les assiégés.

Furieux, désespérés, tous maintenant regardent au dehors la petite pièce dont la gueule menaçante se voit entre deux blocs rocheux.

Pas un des bandits ne se montre, tous sont soigneusement à l'abri.

Les assiégés n'auront même pas la consolation de brûler leurs dernières cartouches en en abattant quelques-uns. Non! ils vont être massacrés sans pouvoir tenter un mouvement de défense.

« Une sortie, crie Totor, il faut faire une sortie.

— Oui! oui! une sortie, grondent Domino, Sam, Peters et Georges qui vient de les rejoindre et que l'on a mis au courant.

Mais Cow montre Édith et le blessé.

« Et cette enfant et cet homme? dit-il. Les emmènerons-nous avec nous ou les laisserons-nous seuls ici? »

C'est vrai, on ne peut tenter une mêlée et abandonner le mourant et la fillette; il faut attendre.

« Pourtant, gronde Totor, on ne peut se laisser écraser ainsi. »

Et, se tournant vers l'endroit où se terrent les bandits :

« Montrez-vous donc, tas de lâches! crie-t-il; montrez-vous, tas de gueux! tas de forbans! »

Il n'a pas achevé sa phrase que, surgissant au-dessus des matériaux composant la barricade, un homme se dresse et agite une étoffe blanche.

Cow arrête Totor qui déjà a épaulé sa carabine et va tirer.

« Un parlementaire, dit-il. C'est du temps gagné. Voyons ce qu'il veut; c'est peut-être du nouveau. »

Hélas! il se trompe. L'inconnu se contente de renouveler l'ultimatum de Burgton, mais cette fois ce n'est plus seulement Georges qui doit se rendre, mais Brown et Totor; les autres, seuls, auront la vie sauve.

« Tiens, tiens, remarque le Parisien ironique, Master Burgton, cette fois, a pensé à moi. Quel honneur! Eh bien, Master Cow, que nous conseillez-vous de faire? »

L'Américain sourit.

Avec les plus grandes précautions il vérifie ses armes.

« Il faut leur céder, prononce-t-il en souriant. Certes, ce pauvre Mr. Brown ne peut se rendre à la prière qui lui est adressée, mais Mr. Burgton en saura plus tard la raison... Quant à Mr. Georges et à vous, vous ne pouvez hésiter, vous êtes valides, vous devez vous livrer. Mais pour être certains que vous allez le faire, nous allons prendre, nous autres, certaines précautions. »

Et comme Georges et le Français le regardent un peu surpris :

« Domino! Sam! Peters et vous aussi, petite Édith, crie-t-il, attention, nous allons accompagner ces jeunes gens jusqu'au camp ennemi. »

Puis soudain, grave et abandonnant le ton plaisant :

« Messieurs, ajoute-t-il, le chemin à parcourir est court, mais dangereux. Une dernière étreinte, voulez-vous? Un dernier souvenir à tout ce qui nous fut cher... et... en route! »

En silence, émus, tous se serrent la main.

Un à un, Édith embrasse tous ses amis et vient s'agenouiller près de Brown, qui ne fait plus un mouvement, mais râle doucement dans l'ombre.



Cow arrête Totor, qui a déjà épaulé sa carabine.

Alors Cow dégage le passage que l'on avait rebouché, et debout à l'entrée de l'ouverture, l'allure crâne, de sa voix bien timbrée et vibrante des grands jours de parade :

« Señor! crie-t-il à l'homme debout sur la barricade, nos amis cèdent à votre demande. Ils se rendent; mais comme nous voulons tous vous être agréables, nous nous rendons aussi. Oui, nous nous rendons! Vous nous voulez, nous voilà! En avant! »

Il dit et lève sa carabine.

Ce geste est comme un commandement.

Alors, terrible, serrée, nourrie, une fusillade éclate au-dessus de lui.

CHAPITRE XXXV

SECOURS INATTENDU

Deux pères !

Cela est inattendu, brusque et stupéfiant.

Cow, qui déjà s'était élancé en avant, suivi de ses vaillants compagnons, s'arrête sur place, comme pétrifié.

Il est sûr, certain, que ce n'est aucun des siens qui a fait feu.

D'ailleurs, à les regarder, à les voir surpris comme lui, il peut s'en rendre compte.

Et puis, les coups de feu ne cessent pas.

Cela vient du haut de la muraille granitique.

Le sifflement bien connu des balles, semblable au bourdonnement de grosses mouches, se fait entendre au-dessus de leurs têtes.

Pourtant, ce n'est pas sur eux que l'on tire.

Non, la fusillade est dirigée sur leurs ennemis.

Et cela est si vrai, que de leur place ils ont pu voir l'homme de la barricade faire un bond formidable et dégringoler la tête en avant au milieu des rochers.

En même temps, ses compagnons ont surgi en désordre de leur abri pour s'élancer et fuir vers la rivière. C'est une déroute formidable et complète.

Mais alors, ceux qui tirent sont donc des amis?

Pour s'en assurer, les assiégés lèvent la tête et regardent la crête de la muraille.

Il y a là une cinquantaine d'hommes couchés à plat ventre, et qui de la hauteur font un feu plongeant sur les hommes de Burgton, qui un à un s'écroulent sur le sable et se tordent dans les spasmes de l'agonie.

Debout, au milieu de ces défenseurs inconnus, deux hommes semblent donner des ordres.

Et tout à coup, Georges, qui regarde comme les autres, pâlit et pousse un cri.

Une émotion formidable lui retient la gorge.

« Ah! mon Dieu! clame-t-il, Totor! Totor! c'est papa! c'est papa! là... là-haut; le plus grand des deux, vois! vois!

— Votre père! fait le Parisien. Ah bah! »

Cow a entendu lui aussi.

Et à son tour il fixe le personnage, que l'enfant, fou de joie, leur désigne et à qui il fait des signes et envoie des baisers.

Alors :

« Eh bien! vrai, mon garçon, déclare-t-il, si c'est monsieur votre père, il arrive à temps. Cinq minutes plus tard, et nous n'aurions pas eu le plaisir de le connaître. Hourra! hourra! Nous sommes sauvés. »

De fait, il dit vrai cette fois, car à la fusillade des tireurs occupant le plateau au-dessus de la caverne succède une nouvelle attaque venant de la rivière.

Montant une grande embarcation, d'autres défenseurs viennent de faire leur apparition; et les bandits se trouvent pris entre deux feux.

Debout à l'avant de l'embarcation, un individu long et maigre à n'en plus finir dirige l'attaque.

Et tout de suite à son tour Domino le reconnaît et, sans se soucier des bandits survivants, qui d'ailleurs ne cherchent qu'à fuir et ne songent guère à lui, il s'élance vers la rivière en criant de tous ses poumons :

« Missié Fil d'Écosse! Missié Fil d'Écosse! »

A ce nom, Totor, de son côté, répond par un autre cri :

« Mr. Graam! Mais c'est Mr. Graam! »

En effet, dans le personnage qui accompagne Pierre de Fenzac, il vient, à cette minute même où Domino reconnaît l'Écossais, de reconnaître, lui, le père d'Édith, qui de là-haut lui fait de grands gestes.



La tête en avant au milieu des rochers.

Ces gestes, le brave garçon n'a pas de peine à en deviner la signification : Graam réclame sa fille, qu'il ne voit pas parmi ses amis.

D'un bond Totor s'élance vers la caverne. L'enfant est là, soutenant le blessé qui s'est soulevé et tend l'oreille, anxieux, vers les bruits extérieurs.

Mais, tout à sa joie, le Français ne s'occupe pas de lui, ne le regarde même pas.

« Édith! Édith! crie-t-il. Ton père! ton père vivant. Viens, viens vite! Nous sommes sauvés. »

L'enfant le regarde avec des grands yeux effarés.

« Papa! bégaye-t-elle... C'est vrai? c'est vrai?

— Vivant! Il est vivant! clame le Parisien. Viens! mais viens donc. Il est avec le père de Georges. »

Et presque de force il l'enlève et l'emporte dans ses bras.

Brown et Burgton.

Derrière eux, dans un effort suprême, Brown, qui a entendu, se dresse, se cramponne au mur de la grotte et cherche à les suivre.

Mais il lui faut plus de temps qu'à eux pour gagner la sortie.

Lorsque, chancelant, il paraît au jour, Georges, qui l'a aperçu, n'a que le temps de se précipiter vers lui pour le recevoir dans ses bras.

Le malheureux rend le sang à pleine bouche.

Cet effort paraît l'avoir achevé. Pourtant il a la force de bégayer :

— C'est vrai?... Ton père... est là? Dis... dis vite.

— Oui, oui, fait Georges, il vient, suivi de Mr. Graam; ils descendent par le chemin que vous nous aviez indiqué. Dans quelques minutes ils seront dans nos bras, près de nous.

— Qu'il se hâte... murmure le blessé, je voudrais le voir... avant... Je voudrais... son pardon.

— Oui, il vous pardonnera, j'en suis sûr, prononce l'enfant. Ne pensez plus à cela... D'ailleurs, nous allons vous soigner, nous vous sauverons... vous verrez... vous verrez... mon bon oncle. »

Mais Brown secoue tristement la tête, puis :

« Burgton! questionne-t-il. Où est Burgton?... Mort? Vivant? »

C'est vrai, personne ne songeait plus au bandit.

Il faut pourtant s'en occuper et s'assurer s'il ne s'est pas échappé ou s'il ne se trouve pas étendu parmi les cadavres sur la grève.

Cow et Totor se chargent de ce soin et tout de suite se mettent à examiner les corps des bandits étendus épars ou en tas sur la grève.

Et déjà ils en ont retourné quelques-uns sans trouver le misérable, lorsque, brusquement, le Parisien se sent saisi en traître, par derrière, en même temps qu'un coup violent à la nuque l'étourdit à moitié et le couche sur le sable.

Cette attaque est si brutale, si imprévue, qu'il n'a même pas le temps de pousser un cri.

Sûrement Cow, qui cherche à quelques mètres de là, n'a dû rien voir et n'a rien entendu.

A moitié assommé, le Parisien entend vaguement une voix qui lui souffle à l'oreille :

« Chacun son tour, mon garçon. Burgton te tient, et tu vas y passer. »

Cette voix maudite rend au Français comme un semblant de force.

Il se raidit, tente de se dégager, mais cet effort est vain.

Celui qui le tient, le tient bien et ne le lâche pas.

Totor comprend que le bandit devait se trouver caché parmi les corps de ses compagnons, dans l'attente de quelque occasion qui lui permît, avant de succomber définitivement, de faire payer cher à ses ennemis leur victoire et leur joie.

Atteindre Georges, Totor ou Brown, tel était son espoir.

Le hasard l'a donc admirablement servi en lui envoyant le Parisien, contre lequel il a une haine farouche.

Couché sur le malheureux, qu'il écrase de son poids formidable et dont il comprime la bouche de sa main gauche pour l'empêcher d'appeler à l'aide, de sa main droite restée libre il tire le coutelas pendu à sa ceinture et dont la lame large et solide jette une lueur sinistre.

Placé comme il l'est, avec sous lui Totor étourdi et dont il n'a pas de peine à réprimer les soubresauts, il sait que personne ne peut se douter du drame qui se passe et qu'on ne peut les voir.

C'est dans le silence qu'il va pouvoir savourer sa vengeance. Après? Quoi? Mon Dieu! Après, peu lui importe de succomber à son tour, puisque l'un de ceux qu'il déteste aura payé pour les autres.

L'arme bien en main, il lève lentement le bras et gronde entre ses dents :

« Master Poche, si le Ciel doit faire quelque chose pour vous, qu'il se hâte, car votre heure est venue. Je vais... »

Il n'a pas le temps d'achever.

Avant que la phrase soit finie, avant que le couteau se soit abattu, il se sent brusquement enlevé, désarmé, emporté, dans une course folle.

Dégagé, stupéfait, Totor se redresse d'un bond et regarde autour de lui.

A dix mètres de là, déjà, deux hommes courent vers la rivière, portant presque à bout de bras un troisième personnage qui, visiblement, fait des efforts désespérés pour échapper à leur étreinte.

Le Parisien les reconnaît tout de suite.

L'individu qui se débat, c'est William Burgton, le bandit.



Lorsque, chancelant, il paraît au jour...

Ceux qui l'emportent, ce sont Domino et son fidèle ami Missié Fil d'Écosse. Eux seuls ont vu l'attaque du misérable et se sont élancés à l'aide du Parisien.

A présent ils courent vers la rivière avec le misérable.

Parvenus au bord de l'eau, ils font une courte halte, comme pour déposer leur prisonnier, mais ce n'est là qu'une feinte; presque aussi vite, ils l'enlèvent à nouveau, le balancent au-dessus de l'abîme et le jettent à la volée, au milieu d'un tourbillon d'écume, en un endroit où la rivière forme un remous terrible.

Le Parisien, qui les rejoint à cette minute même, remarque que le nègre et son compagnon essuient lentement la lame de leurs couteaux avant de les glisser dans leurs fourreaux.

« Oh! dit-il, vous l'avez... ? »

Mac Whispering fait un signe affirmatif, et, froidement :

« Avant de le jeter à l'eau, prononce-t-il, je lui ai enfoncé, jusqu'au manche, mon couteau dans le cœur.

— Et moi, dit Domino radieux en découvrant ses dents blanches dans un sourire satisfait, moi li ai coupé la gorge. Ti sais, marchis, li fini maintenant, li jamais revenir. Mort, tit à fait mort! ti peux être tranquille. »



« Chacun son tour, mon garçon : Burgton te tient, et tu vas y passer! »

Un moment ahuri, le Français regarde les deux hommes, puis, haussant les épaules, brusquement, il leur prend les mains, les secoue énergiquement et :

« Après tout, déclare-t-il, vous avez bien fait. Merci tous deux. »

Sur ces entrefaites a lieu l'arrivée de Pierre de Fenzac et de Mr. Graam.

Dire ce qui se passe alors serait inutile.

Cela se devine, et si des larmes emplissent les yeux, ce sont des larmes de bonheur et de joie, cette fois, larmes mille fois douces à répandre.

Les premières étreintes passées, Georges s'empresse de conduire son père près d'Harris Brown, et tous les deux s'agenouillent à ses côtés.

A cette minute même, le père et le fils, unis dans une même pensée généreuse, voudraient pouvoir faire l'impossible pour arracher le malheureux à la mort; mais il est trop tard.

Et c'est avec la joie de se sentir pardonné que l'infortuné expire doucement, les mains dans celles de ceux dont il rêva la mort dans une heure d'égarement et de folie.

CONCLUSION

L'arrivée de Pierre de Fenzac accompagné de Mr. Graam et de l'Écossais s'explique facilement.

Au moment où le bloc de rocher arriva sur le père d'Édith et sur Mac Whispering, les deux hommes n'eurent que le temps de se jeter en arrière pour éviter une mort certaine, mais en même temps ils durent lâcher le câble retenant le radeau.

Restés seuls, leur première pensée fut de suivre le cours du fleuve dans la direction du courant; mais au moment de mettre ce projet à exécution, des bruits suspects les forcèrent à se cacher, et bien leur en prit.

Leurs ennemis, conduits par Burgton, venaient inspecter les lieux.

Comment ne furent-ils pas découverts, juchés dans des arbres dans lesquels ils s'étaient rapidement hissés... ce fut miracle.

Une heure plus tard, ils se retrouvaient seuls.

C'est alors que Graam eut cette idée admirable de gagner avec son compagnon la ville la plus proche et de joindre au plus tôt l'hacienda de Pierre de Fenzac.



Domino s'est élancé au secours du Parisien.

Pour ce faire, ils regagnèrent la corniche, persuadés que les bandits ne s'y trouvaient plus, ce qui était heureusement vrai.

Seuls, des cadavres déchiquetés gisaient çà et là.

En dépit de leur répugnance, ils fouillèrent ces loques humaines, sur lesquelles ils trouvèrent quelque argent.

Deux jours plus tard, ils arrivaient à une petite ville et, grâce aux renseignements qu'ils y obtenaient, atteignaient en moins de vingt-quatre heures la plantation du colon.

La suite se devine facilement.

Pierre de Fenzac, presque rétabli et déjà en pleine convalescence, eut tôt fait de lever parmi ses serviteurs une petite troupe bien armée, et par étapes forcées se lança au-devant de son fils et de ses compagnons.

On a vu qu'il arriva à temps.

. . . .

Depuis ces aventures dramatiques, bien des jours ont passé. Totor, Domino, Graam et Missié Fil d'Écosse sont restés à l'hacienda, où chacun a trouvé à s'occuper utilement, et où tous vivent tranquilles, en une contrée admirable.

Le commandant du *Missouri,* sir Jonathan Park, a été remboursé au centuple de la petite avance faite par lui aux fugitifs, et, ce qui est mieux, est devenu pour tous une véritable ami.

Sam et Peters n'ont pas été oubliés non plus.

Quant à Mr. Cow, il a touché avec joie la prime qui lui était promise, mais, par une délicatesse rare chez lui, il n'a pas voulu compter au planteur les pertes subies en cours de route et qu'il s'était pourtant bien promis de réclamer. Pierre de Fenzac a d'ailleurs tenu à le remercier de cet acte en lui faisant cadeau d'un superbe diamant.

L'Indien Oklawa n'a pas été oublié, lui non plus, et l'on espère qu'il viendra d'ici peu s'installer parmi ses anciens compagnons d'aventures.

Reste à parler maintenant de Georges et de sa petite amie Édith. Mais que dire que l'on ne pressente depuis longtemps déjà ? Ce n'est pas annoncer une chose bien neuve que de prédire que dans quelques années Édith Graam sera la compagne fidèle de celui dont elle partagea vaillamment les dangers, et s'appellera sûrement un jour Mme Georges de Fenzac, du nom du fils du planteur qui l'adore et sera trop heureux et trop fier de l'avoir pour compagne.

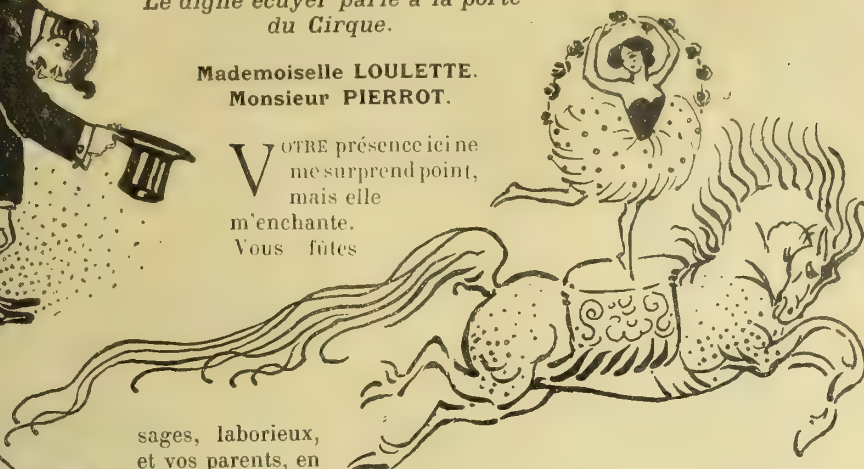


MOSSIEU CLOWN!



Le digne écuyer parle à la porte du Cirque.

Mademoiselle LOULETTE.
Monsieur PIERROT.



VOTRE présence ici ne me surprend point, mais elle m'enchante. Vous fûtes sages, laborieux, et vos parents, en récompense, vous conduisent au Cirque. Le Cirque! n'est-ce pas le rêve de tous les bambins!



Eh bien, à mon tour, pour vous récompenser, je vais vous annoncer une grande nouvelle.

Pour vous j'ai engagé spécialement une troupe de clowns. Je sais que vous goûtez l'élégance de la voltige sur selle plate par Miss Betsy, que vous frémissez à l'audace du trapéziste Viger qui traverse l'air en son élan, que vous vous étonnez de la souplesse du disloqué et applaudissez justement l'adresse de l'équilibriste chinois. Mais je crois qu'au fond ce sont les clowns que vous préférez. — Je vous approuve.



Mossieu Clown! c'est le rire sonore, joyeux, déchaîné, c'est la cocasserie imprévue, la cabriole burlesque, l'adresse comique, c'est Mossieu Clown!

Notre troupe a étudié pour vous une série de douze pantomimes inédites. Vous y rencontrerez ce qui est du domaine des clowns-nés, des claques et des culbutes; vous y pourrez voir aussi parfois quelques satires de la vie réelle.

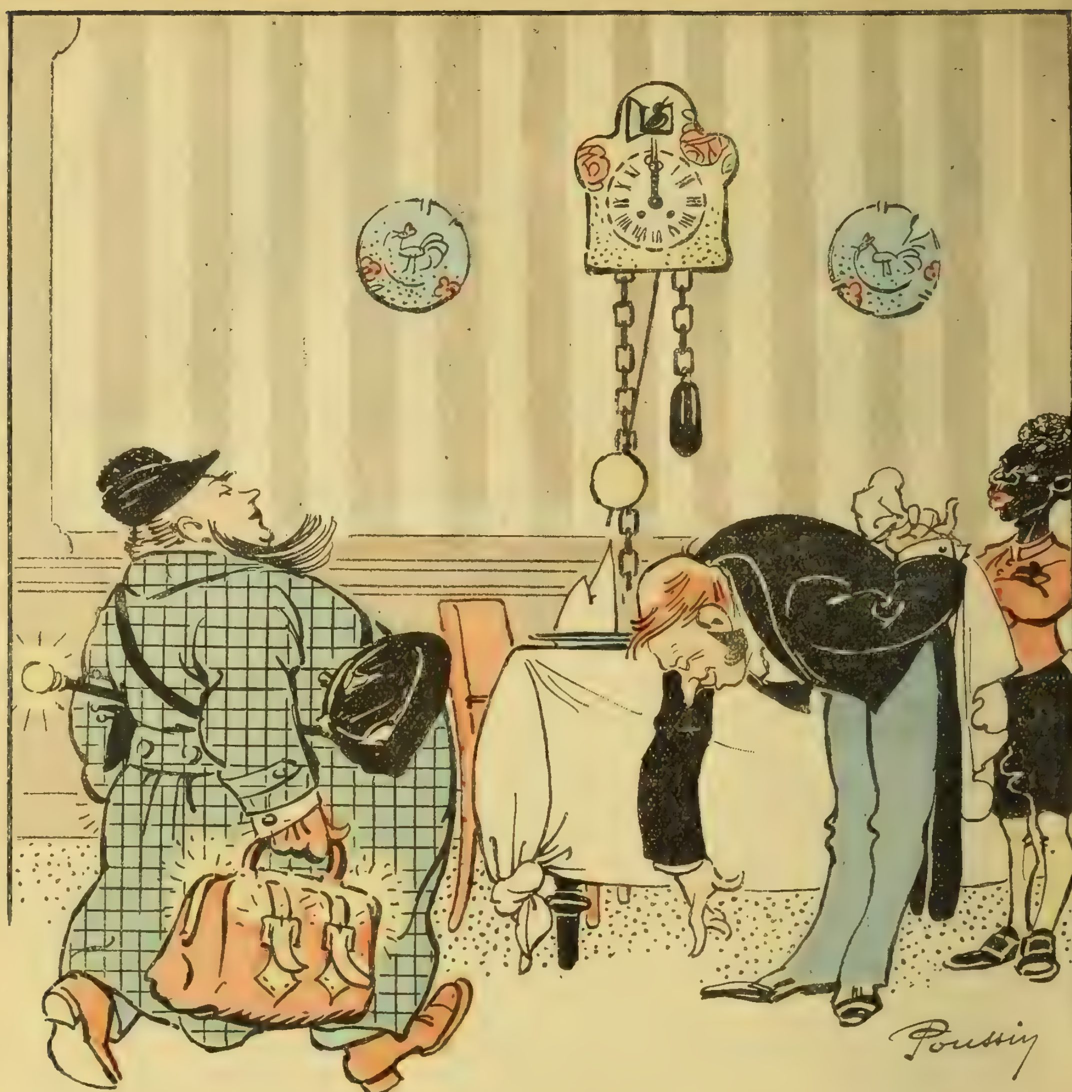


Ces pantomimes, avec l'aide de vos parents, de vos maîtres, vous les pouvez jouer vous-même, aux heures de récréation; elles seront une source de gaîté inépuisable.

Deux pourtant dépasseront vos moyens, *Le Riche Voyageur* et la *Mouche*; puis elles seraient peut-être mal vues de vos parents qui tiennent à juste titre à la conservation de leur mobilier. Ce sont des pantomimes américaines, des « Hanlon-lee ». Elles sont une note spéciale des clowns-nés, modernes, venus d'outre-mer.



Et sur ce, mademoiselle Loulette, Mossieu Pierrot, je vous re-salue, entrez! pressez-vous! foulez-vous! hâtez-vous! Il n'y aura plus de place pour tout le monde; et si vous êtes contents de la représentation, faites-en part à vos amis et connaissances et envoyez-nous du monde, s'il vous plaît!



LE RICHE VOYAGEUR

PANTOMIME AMÉRICAINE

Personnages : PUYG, l'hôtelier ; Le Riche voyageur (Minstrels) ; TRIPP, garçon d'hôtel (Négro).

La scène représente la salle de table d'hôte à l'hôtel. Puyg, le patron, la serviette sur le bras, attend la clientèle. Tripp, son garçon, négro, attend aussi. Arrive un voyageur apparemment très riche. Il porte une valise de cuir rouge, aux ferrures nickelées, éblouissantes. Il a en bandoulière une sacoche de cuir de Russie évidemment gonflée de billets de banque et d'or. Le très riche voyageur est pressé, brusque, hautain, autoritaire. Puyg, obséquieux, le salue, s'incline fort bas. D'un coup de pied dans la culotte, le voyageur le redresse ; il lance sa valise à Tripp en pleine poitrine. Le négro dégringole, roule à terre en braillant : « Oh là là !... » Le riche voyageur prend dans sa sacoche un dollar et lance ce pourboire au négro ; cela le console illico de sa chute et le guérit de sa blessure d'amour-propre. Il sourit de toutes ses dents blanches.

« Monsieur désire une chambre, interroge Puyg, empressé.

— Toutes, commande le riche voyageur.

— C'est qu'il y en a soixante-douze, fait observer Puyg.

— M'est égal, riposte le riche voyageur : vous mettrez sur la note.

— Bien alors! acquiesce l'hôtelier, très bien. Monsieur désire déjeuner?

— J'ai faim! rugit le voyageur.

— Boum! s'exclame Puyg. — Poulet? rumsteack?

— Perdreau! commande le voyageur net.

— C'est que, risque Puyg, j'ose faire remarquer à Monsieur que la chasse est fermée.

— M'en moque! ouvrez-la, vous mettrez sur la note! décide le voyageur.

— Ah, parfait, consent Puyg,.. Monsieur boit du vin? de la bière?

— Alcool, beugle le voyageur.

— Ah! excellent cognac, kirsch, fine champagne?

— Rhum! décide le voyageur.



— Parfait, déclare Puyg, en se frottant les mains. — Monsieur, je cours prévenir le chef et le sommelier. Je vous salue! »

D'un coup de pied au fond de culotte, le voyageur le pousse : « Dépêchez! »

Pendant l'absence de Puyg, le riche voyageur regarde la table d'hôte. Les verres et les assiettes sont bien rangés en lignes. Pour se faire de la place, un à un, une par une, le voyageur les prend et les jette par la porte.

Puyg revient au milieu de fracas de verreries et faïences cassées.

« Oh là là! ma vaisselle! s'exclame l'hôtelier.

— Ce n'est rien, répond le voyageur, très calme : vous mettrez sur la note.

— Oh, alors! — et Puyg inscrit longuement sur une immense langue de papier qui traîne sur le sol.



Tripp apporte le plat au voyageur, qui s'est installé. Le dit voyageur prend le perdreau à pleine main. Il le flaire.

« Faisandé, prononçe-t-il ». Plouc! il le lance en pleine figure de Tripp qui tombe avec le plat et la sauce, en hurlant. Le voyageur s'essuie les doigts, pleins de sauce, à la nappe — jette un dollar à Tripp qui se console — et qui, pour se relever, s'accroche à la nappe. Tout dégringole, surtout, compotiers, corbeilles...

« Vous mettrez sur la note », souligne le voyageur.

Puyg sur la note inscrit, inscrit...

« Des cigares! » commande le riche voyageur.

Puyg se précipite, apporte une petite caissette de cigares. Un à un le client les prend, les allume, fait la grimace, les jette. Ça sent le roussi.

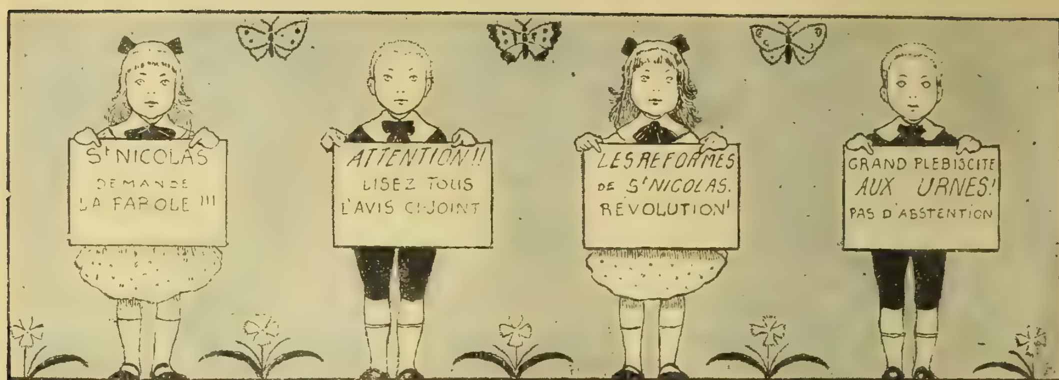
« Au feu! au feu! hurle Tripp, courant pour éteindre sous ses pieds les allumettes qui flambent, les cigares qui brûlent.

— Vous mettrez l'incendie sur la note », riposte le voyageur, fumant à petites bouffées, très calme.

Soudain, il se lève, pressé.

« Ma chambre!... »

Précédé de Puyg qui tieut le flambeau, suivi de Tripp empressé, le riche voyageur alors gagne sa chambre....



Mon Dieu, oui! Saint Nicolas demande la parole, pour se présenter à ses abonnés de 1912! C'est la 33e fois qu'il s'acquitte de cette douce obligation : vous voyez, mes enfants, qu'il ne s'en porte pas plus mal!

Est-il utile de vous rappeler que Saint Nicolas est votre grand-papa adoptif, le patron et le protecteur de tous les enfants sages? Si vous l'ignoriez, vous voilà avertis. Passons vite à ma petite famille, dont vous entendrez souvent parler.

J'ai pour cuisinière une excellente femme qui s'appelle *Catherine*. Son neveu, *Michel*, prétend « qu'elle monte quelquefois comme une soupe au lait » : cela prouve que les meilleurs serviteurs ont leurs petits défauts.

Mon secrétaire est un grand garçon nommé *Babylas* — qui n'a pas moins de douze sœurs, *les Rosettes*. La première compte dix-huit printemps, la dernière cinq, et elles possèdent le privilège extraordinaire d'avoir toujours le même âge. Elles s'appellent dans l'ordre : *Rosette*, *Rosetta*, *Roselle*, *Rosella*, *Rose*, *Rosa*, *Roseline*, *Roselina*, *Roselinette*, *Roselinetta*, *Roselette*, *Roseletta*.

Ce n'est pas tout! Vous savez que les Saints passent leur temps à faire la navette entre la Terre et le Paradis. Aussi ai-je dû confier la rédaction matérielle de mon journal à un ami à moi, *Barnabé*.

Et comme un rédacteur ne vient jamais seul, *Barnabé* m'a encombré de son protégé *Médard*.

Ah, ce Médard! Mes anciens abonnés le connaissent... à leurs dépens! Ce serait le patron des enfants diables, si les enfants diables méritaient d'en avoir un. Espérons, pour la sécurité de mes papiers et le salut de mon mobilier, qu'il se tiendra à peu près tranquille cette année. C'est la grâce que je n'ose me souhaiter!

La présentation ne serait pas complète si j'omettais mes quatre corbeaux *Corvinus*, *Negro*, *Œil de Jais* et *Grain de Cassis*, qui parcourent sans cesse le monde pour me renseigner sur ce que mes enfants font de bien ou de mal.

Vous ferez, d'ailleurs, la semaine prochaine, plus ample connaissance avec *Grain de Cassis*, qui a bien voulu ajouter, à ses fonctions de surveillant, celles, plus modernes, de chroniqueur sportif.

Là! Vous voyez que Saint Nicolas n'a pas de secrets pour vous. Payez-le vite de retour, et présentez-vous sans plus tarder.

A côté de sa petite famille, n'en a-t-il pas une grande... celle que vous composez vous-mêmes, mes chers Nicolets et mes gentilles Nicolettes! Et il voudrait tant, tant vous connaître, afin de vous envoyer ses bénédictions!

Voilà donc qui est convenu : vous allez m'écrire, en toute confiance, et à tous je promets une petite réponse dans la Boîte aux Lettres. Seulement — seulement ! — il ne faudra pas vous scandaliser, mes chers petits, si cette réponse ne paraît qu'au bout d'un mois et plus. Un journal comme le *Saint Nicolas* demande plusieurs semaines à être rédigé, imprimé, illustré, colorié, broché. Promettez-moi de ne pas vous impatienter, encore moins de vous décourager.

Encore un mot. C'est une grande joie pour votre vieux patron de vous mettre en relations de correspondance les uns avec les autres. Nous avons même à cet usage des « cahiers de confidences » que les Nicolettes échangent entre elles, et qui sont un charmant moyen de faire connaissance. Nous les livrons, sur commande accompagnée du montant en timbres-poste, au prix de 0 fr. 10 le cahier, 1 fr. 50 les 25, 2 fr. 75 les cinquante et 5 francs les cent avec reliure.

Si vous désirez correspondre avec un frère ou une sœur en Saint Nicolas, faites-moi part de votre désir, et ne craignez pas de m'importuner. Vos lettres seront les bienvenues, et je vous en remercie d'avance.

Saint Nicolas.

Je vous parlerai, dans le n° 2, de nos *Concours des Devinettes* et des *Jeudis-Salons* — et je reprendrai ma petite correspondance de la *Boîte aux Lettres*, interrompue par l'abondance des matières.



LA CHRONIQUE AÉRIENNE

Par le Corbeau GRAIN de CASSIS

Je me présente : Grain de Cassis, corbeau de Saint Nicolas, et rédacteur sportif au journal du même nom.

Comment je reçus mission — moi qui n'avais pas même vu la mer auparavant — de me rendre aux États-Unis pour y représenter l'Aviculture française à la Coupe Gordon-Bennett des Sphériques, je l'ai déjà raconté à mes lecteurs de l'an passé. Ils savent dans quelles circonstances dramatiques je fus sauvé d'une pieuvre par une mouette du Gris-Nez, nommée Marga ; et comment cette aventureuse personne s'offrit à m'accompagnée dans mon « raid » d'outre-océan.

Je reprends donc sans autre préambule, le fil de mon récit.

. . . .

J'étais arrivé à l'Ile-aux-Mouettes, tout au bout de notre Bretagne, le 2 octobre au soir. Le 4, j'y étais encore. Ma compagne de voyage, effrayée de mon inexpérience des choses maritimes, avait exigé que je retarde mon départ de deux jours, et ces quarante-huit heures n'avaient pas été perdues.

Marga m'avait initié à ce merveilleux « vol à voile » dont vos savants n'ont pas encore percé le mystère, et qui permet aux grands « transatlantiques » — Albatros ou Frégates — de franchir d'énormes distances les ailes larges ouvertes, sans un mouvement visible, rien qu'en combinant l'action de la pesanteur avec la force ascensionnelle du vent.

Elle m'avait enseigné à reconnaître, à travers les bavures dont se marbre l'entre-deux des houles, les œufs de poisson et le fretin à peine éclos appelé le « frai ». C'est, en mer, le déjeuner des oiseaux, et ne le prend pas qui veut!

Il faut happer cette manne au vol, toc! au moment precis où elle affleure dans le grésillement de l'écume; puis, d'une détente brusque, rebondir à angle droit, avant que le grand mur vert de la vague se soit écroulé sur vous. Malheur au maladroit qui se laisse seulement éclabousser par une de ces cataractes, toujours déferlantes et toujours reformées. S'il n'a les pieds en nageoires et le duvet imperméable des palmipèdes, c'en est fait de lui ; il appartient aux poissons ; de dîneur, il devient dîner!

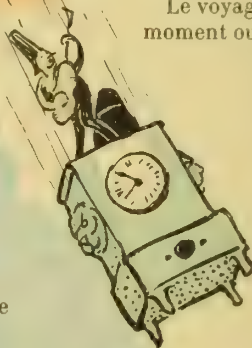
Pendant que je faisais mon apprentissage de « longipenne », la nouvelle de notre départ s'était répandue jusqu'aux parages les plus éloignés. Songez donc! Une Mouette tenter la traversée du Grand Océan, c'est déjà un événement sensationnel, étant donné le caractère précautionneux de ces oiseaux, qui ne se risquent guère hors de la vue des côtes. Mais que moi, Grain de Cassis, aie l'audace de l'accompagner, il y avait là de quoi piquer la curiosité des pingouins eux-mêmes!

En moins de rien, notre grotte se trouva encombrée par les échantillons les plus variés de la gent volatile. Il en pleuvait de tous les coins de l'horizon : pluviers et vanneaux de l'étang de Daoual; foulques à aigrette des marécages de la Basse-Loire ; canards migrateurs en rupture de colonne volante; bécassines dégringolant du ciel comme des balles à musique : plus loin, un albatros des mers australes, fort surpris de se rencontrer bec à nez avec un cygne sauvage des lacs du Cumberland ; et jusqu'à des macareux, à allures de manchots, venus, Dieu sait comment! des Fœrœr ou des Lofoten.

Tout cela piaule, crie, siffle, jacasse, et, dans tous les patois de l'Air, commente la grande nouvelle : traversée de l'Atlantique par deux « novices » — une Mouette et un Corbeau — à qui le départ sera donné aujourd'hui, sans rémission, au moment où le soleil viendra par le travers de l'Ile de Sein.

(*A suivre*).





SCÈNE II

La scène représente la chambre. Lit, table de nuit, édredon, glace, tableaux, pendule sur la cheminée, lavabo, broc, cuvette, etc. Le riche voyageur arrive, Puyg lui a ouvert la porte en s'effaçant; il tient sa longue note et inscrit toujours. Tripp suit, portant la belle valise. Le voyageur inspecte la pièce. Il regarde un tableau, monte sur une chaise.

« Mauvaise peinture », déclare-t-il. Il prend le tableau, le jette par la fenêtre.

« Vous mettrez sur la note », continua-t-il à dire.

Il se regarde dans la glace du lavabo, il fait la grimace.

« Je suis pas joli », trouve-t-il; et d'un coup de canne il brise la glace.

— Je le mets sur la note », dit simplement Puyg, qui a pris l'habitude.

Le Monsieur jette successivement l'édredon par la fenêtre sous prétexte qu'il est trop chaud, l'oreiller qui est trop dur.

Il va à la cheminée, il regarde la pendule, il tire sa montre et compare.

« Ça retarde », déclare-t-il.

Tripp, discipliné, prend la pendule et la jette par la fenêtre.

« Vous mettrez sur la note », déclara-t-il à son patron, qui inscrit toujours.

C'est à la table de nuit que va le voyageur; il ouvre la petite porte, sort le vase blanc, et, grave, il en coiffe Tripp, qui hurle.

Un dollar ramène le noir au silence et au calme.

Tripp lance le vase par la fenêtre et Puyg continue à grossir la note.

Maintenant le riche voyageur examine le lit, il découvre les draps, et s'écrie :

« Des punaises! des punaises! »

Il tire son revolver de sa poche, il vise. Pan, une fois. Pan, deux fois... il tire trois, quatre fois.

Tripp se bouche les oreilles. Puyg marque chaque coup sur la note.

Cette fois l'inspection est finie, le riche voyageur annonce :

« Je vais me coucher. »

— Bonsoir », salue Puyg. « Bonne nuit » et il inscrit les deux saluts sur la note.

« Souliers! » commande le voyageur qui s'assied et hausse les pieds en l'air.

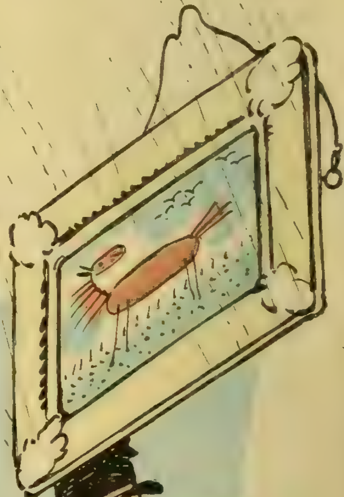
Puyg et Tripp se précipitent à genoux, chacun prend une jambe et déchausse le voyageur. Dans un coup brusque en pleine figure le voyageur envoie rouler ces deux hommes.

Tripp beugle, Puyg inscrit sur la note.

Enfin ils se sont relevés; ils se dirigent vers la porte.

Le voyageur a pris son revolver et, au moment ou Tripp s'en va, Pan! le voyagaur s'amuse à tuer, ou à avoir l'air de tuer le nègre. Puyg se fâche.

« Puisque vous le mettrez sur la note, fait le voyageur pour le calmer.





— La note, la note, déclare Puyg, elle est complète.

— Combien? demande le voyageur.

— Vingt-trois mille six cent quatre-vingt-sept dollars dix shillings.

— Voici! et le voyageur donne une poignée de billets à Puyg.

— Merci, dit Puyg qui vérifie.

— Combien le négro! demande le voyageur.

— Cent mille dollars, déclare Puyg.

— C'est trop cher : pour ce prix je pouvais tuer vous.

— Moi? fait Puyg, révolté : non! pas pour trois cent mille.

— Alors, je mets quatre cents... » Le voyageur prend son revolver.

— Non! non! hurle Puyg, effrayé. Laissez ça, laissez ça. »

*
* *

Puyg effaré se sauve, le voyageur, pistolet au poing, le pourchasse. Puyg se cache derrière le lavabo, le voyageur le poursuit; il file derrière la table de nuit, le voyageur le débusque; il se faufile derrière la ruelle du lit, le voyageur le braque. Pan, pan, pan! les coups du revolver rechargé crépitent.

Puyg hurle : « Au feu! au voleur! à l'assassin! au secours! »

Enfin, en courant, il s'empêtre dans le tapis et tombe.

Le voyageur, froidement, le vise. Pan! et tirant de sa sacoche des billets, il les compte, en pose dans la main de Tripp, dans celle de Puyg, prend son chapeau, salue et s'éloigne.

« Bonsoir! bonne nuit! »

*
* *

Puyg et Tripp, peu à peu, se raniment, se redressent. Ils voient les billets de banque, ils se relèvent et, gais, joyeux, ils dansent une gigue désordonnée.

MONTFRILEUX.





Les *Jeudis-Salons* sont des concours spéciaux au *Saint-Nicolas*; ils reviennent périodiquement à raison d'un *Jeudi-Salon* par trimestre.

Je pose une question à mes enfants; ils y répondent, soit par une composition littéraire, soit par un dessin, soit par les deux à la fois.

Aucune règle spéciale n'est prescrite pour les « Jeudis » littéraires. Il est interdit de se faire aider, c'est là une question de probité et de délicatesse sur laquelle je n'ai pas besoin d'insister.

En revanche, comme je reproduis les dessins les plus intéressants du « Concours artistique », leur exécution est soumise à certaines règles auxquelles vous devez *rigoureusement* vous conformer :

1° Tout dessin destiné au « Jeudi-Salon » doit être exécuté à *l'encre noire sur papier blanc*. Aucun dessin *colorié* ne peut-être accepté.

2° Le dessin doit être *encadré d'un filet rectangulaire* ayant *10 centimètres de large* sur *7 centimètres de haut*.

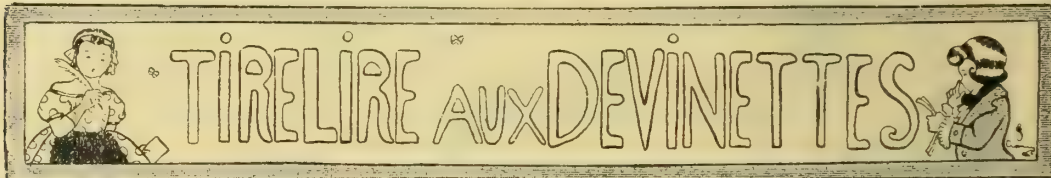
3° Ne seront admis au concours que les dessins portant, par derrière, cette attestation *signée d'un de vos parents* : « J'atteste que ce dessin est absolument original et inédit ».

Le sujet du *13e Jeudi-Salon* est le suivant :

1. Concours littéraire. — *Quel est votre favori?*

2. Concours artistique. — *Dessinez-le.*

Les dessins et les compositions doivent m'être parvenus le *15 janvier 1912*, dernier délai.



Tous les jeudis, à cet endroit du journal, je proposerai à mes enfants des *devinettes*, dont les solutions devront m'être envoyées dans des délais fixés au bas de chaque Tirelire.

Mais il va sans dire que les abonnés habitant des pays éloignés, et par conséquent recevant le *Saint-Nicolas avec un retard régulier*, ont droit à un délai *équivalent à ce retard*.

Par exemple, un petit Russe qui ne reçoit son journal que le dimanche, soit avec trois jours de retard, aura trois jours de grâce pour envoyer ses solutions.

Le premier *Concours des Devinettes* du *Saint-Nicolas* porte sur les solutions de décembre et de janvier; le second, sur celles de février et de mars, etc. Il y a donc un nouveau concours tous les deux mois.

Les lauréats sont ceux qui ont obtenu le plus de points, c'est-à-dire deviné le plus de solutions justes pendant la durée d'un concours.

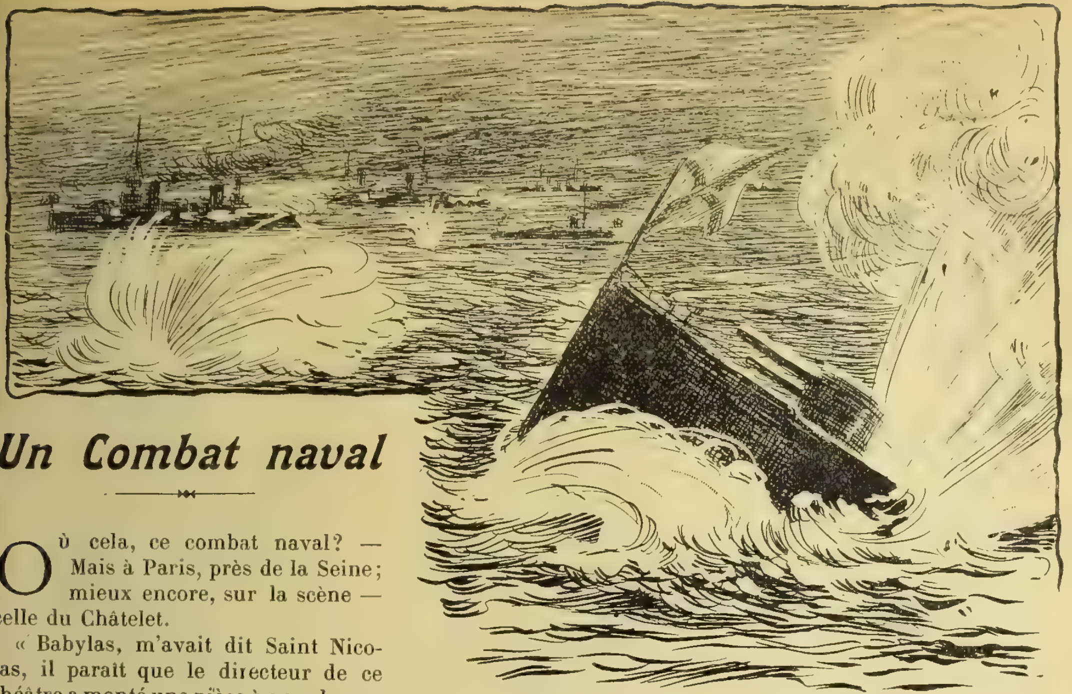
En outre, à la fin de chaque semestre, *20 prix d'Encouragement* sont réservés aux concurrents de la Tirelire qui n'ont pas obtenu de récompense pendant le semestre.

Je donnerai jeudi prochain la première *Tirelire* de décembre. Soyez bien exacts, mes chers petits, à m'envoyer les solutions que vous aurez trouvées; autrement, vous risqueriez de perdre tout le fruit de vos efforts, et j'en serais le premier désolé.

AVIS pour la BOITE AUX LETTRES

A partir de la semaine prochaine, je reprendrai avec mes petits enfants nos chères causeries de la *Boite aux Lettres* : la place me manque aujourd'hui. Donc, mes enfants, à demain... dans huit jours!

Saint Nicolas.



Un Combat naval

Où cela, ce combat naval? — Mais à Paris, près de la Seine; mieux encore, sur la scène — celle du Châtelet.

« Babylas, m'avait dit Saint Nicolas, il paraît que le directeur de ce théâtre a monté une pièce à grand spectacle, la *Course aux Dollars*; on y voit, entre autres merveilles, une reconstitution de la bataille de Tsou-Chima. Toi qui as vu le siège de Port-Arthur, va donc faire un tour au Châtelet avec Rosette, et dis-nous ce que tu en penses. »

Inutile de vous dire, amis lecteurs, combien la pièce nous a paru belle, somptueuse et bien réglée : c'est l'habitude au Châtelet : n'insistons plus, et parlons du combat naval.

Vous savez ce que fut la bataille de Tsou-Chima. L'escadre russe, affaiblie par un immense voyage, mal approvisionnée, et privée de son chef dès le premier choc, succomba après une résistance désespérée. C'est à cette bataille, et à l'agonie du cuirassé-amiral, que nous allons assister.

L'action s'engage comme dans la réalité, à la longue portée, par une brume assez forte. Tout ce début est d'une vérité saisissante. Tonnerre lointain des pièces de marine, minuscules navires se déplaçant plus ou moins vite, selon qu'ils se trouvent plus ou moins éloignés de nous, tout y est. Ce qui accapare surtout l'attention, ce sont les éclairs de la canonnade, dont les étincelles crépitent sur les coques sombres. De loin, ça n'a l'air de rien, ces petites lumières-là; de près, chacune d'elles est une flamme longue de vingt mètres, chassant un obus dont l'explosion produit des effets terrifiants.

Soudain, sur la droite, une étrave géante se profile... puis, la « plage » avant d'un cuirassé, puis la tourelle allongeant les volées de ses énormes pièces, puis le blockhauss cuirassé.... Au vent claque la croix de Saint-André, bleue sur étamine blanche; c'est le cuirassé-amiral russe.... Contre lui, toute la division japonaise concentre ses feux. Un obus emporte le blockhauss; un second explose dans le flanc même du navire, où le feu éclate instantanément.

Cette fois, le malheureux cuirassé est frappé à mort. On le voit plonger par l'arrière, et lentement, s'enfoncer dans l'abîme....

Tout cela est émotionnant en diable, mais... pas assez épouvantable à mon gré. Ainsi, j'ai vu tirer des pièces de 305 sur le *Cesarewich* : tous les servants avaient le sang qui leur sortait par les narines et les oreilles. Ici, pas un spectateur n'a eu l'ombre d'un saignement de nez.

De même, quand l'obus au fulmicoton explose sur le cuirassé, tout devrait être pulvérisé de la Tour Saint-Jacques au Palais de Justice. Il faudrait que le feu se mette aux décors, que le lustre s'effondre sur les fauteuils d'orchestre, et que les dames reçoivent sur leurs toilettes des paquets d'entrailles et des débris de cervelle.

Eh bien, je regrette de le constater, rien de tout cela dans la *Course aux Dollars*. Rosette, à qui j'exprimais cette petite critique, a levé les bras au ciel et s'est écriée :

« Y penses-tu, Babylas! On voit bien que tu n'es pas une Nicolette! Je trouve, moi, qu'une pièce où les petites filles peuvent tout entendre, y compris les coups de canon, est tout bonnement la perfection du genre. »

Et comme tout vrai Français est galant homme, j'ai répondu, en faisant le salut militaire :

« Brigadier!... vous avez raison! »

BABYLAS.



BOUGEONS PLUS!

Personnages : Le photographe PUYG; — TRIPP, son apprenti, clowns tous deux;
LE TRÈS JOLI JEUNE HOMME.

La scène représente l'atelier de pose de la photographie Puyg : au milieu un appareil sur son pied à trois branches, un fauteuil, un guéridon, un appuie-tête, etc. Tripp, l'apprenti, qui est en même temps garçon de magasin et domestique, est occupé à faire le ménage; il a du moins son torchon, son plumeau, son balai; mais, comme le paresseux n'aime pas l'ouvrage à faire, il flâne, il regarde les épreuves étalées sur le guéridon, avec des grimaces différentes.

Puyg, le patron, sur la pointe des pieds silencieusement s'approche, il aperçoit son employé.... sans emploi et, furieux, sitôt qu'il est à portée de Tripp, il lui décoche un maître coup de pied dans le fond de sa vaste culotte.

Tripp lance un ouah! formidable, fait un bond, se rattrappe à l'appareil dont l'instable équilibre ne peut résister au choc et qui dégringole avec lui. Puyg furieux, inquiet pour son matériel, invective son employé.

« Stioupide animal, paresseuse et maladroite! »

Tripp se relève, de la main gauche il se frotte à la place atteinte, de la droite il montre, derrière le dos de Puyg, un poing menaçant. Ouh!-ouh!

« Allons, dépêche-vô, je attendai une très importante gentleman, prépare tiou de souite le atelier. »

Très noble, très impérieux, Puyg s'en va; il hausse les épaules de commisération pour tant de bêtise chez son employé. Tripp lui tire la langue, lui fait mille grimaces. Pourtant il obéit en bougonnant; il redresse l'appareil, le cale à coups de pied et de poing pour passer sa rage, il se mouche dans le voile noir avec des menaces constantes dans la direction de Puyg.

« Oune très importante gentleman! je vais

loui préparer une très importante réceptionne.

Il prend un tuyau en caoutchouc et la poire destinée ordinairement à faire marcher le déclic de l'instantané, il l'attache le long de l'appareil, l'extrémité près de l'obturateur; dans la poire il verse de l'eau, la revisse et la dépose délicatement du pouce et de l'index sur la planchette de l'appareil; il se dépêche, il rit à froid.

Cela fait il prend son plumeau d'une main, son balai de l'autre, astique, époussette, foisonne... On sonne! drinn! drinn!

Mais Tripp est beaucoup trop occupé pour aller ouvrir, il époussette. On resonne plus fort : drinnn! drinn! Puyg accourt au vacarme.

« On sonne, entendez-vô, oh pôt!... voilà maintenant qu'il est sourde. »

Il va ouvrir lui-même, pressé. Tripp lui glisse malicieusement son balai dans les jambes pour le faire tomber, sans avoir l'air.

Le très joli jeune homme entre. Il a un complet d'un gris adorable, une chemise raide comme du bois, une cravate délicieuse, des souliers vernis longs et pointus, une énorme fleur à la boutonnière.

Puyg le salue jusqu'à terre. Tripp, toujours affairé, laborieux, l'époussette... il éternue, nouveau coup de pied de Puyg. Tripp se confond en excuses. Le joli jeune homme sourit : « Ce n'est rien »... Tripp approche le fauteuil, mais le recule au moment où le joli jeune homme s'assied; il s'effondre à terre : floue! Puyg s'élance, le relève; il sourit toujours : « Ce n'est rien ». Nouveau coup de pied à Tripp, qui se confond en pardons. Enfin le joli jeune homme est assis. Puyg fait signe à Tripp d'avancer l'appuie-tête. Tripp le pousse si violemment que le très beau chapeau est projeté à trois pas. Puyg se précipite pour le ramasser, Tripp a l'air de faire de même et en réalité il pousse son maître qui tombe à plat ventre sur le chapeau. On se ramasse : le beau chapeau n'est plus qu'un accordéon, on le rend ainsi au beau jeune homme qui sourit et excuse toujours : « Ce n'est rien ». Enfin Puyg a mis au point, en se coulant sous le voile noir, malgré les entraves de Tripp. Il fait prendre au joli jeune homme la pose définitive... la tête ici... un peu à droite... un peu plus penchée... moins... le bras un peu en dehors... le pied tourné de ce côté... encore... regardez là, etc. Toujours complaisant, le joli jeune homme se prête à tout ce qu'on veut : « Ce n'est rien!... »

« Parfait. Bougeons plus!... » Puyg a lancé son ordre dans l'oreille du client, si fort que celui-ci tressaute et, souriant toujours, dérange toute la position durement obtenue. Puyg lève les bras au ciel; tout est à recommencer. Il recommence, dispose et cette fois à petite voix douce, l'index sur les lèvres : « Bougeons plus!... regardez ici, prenez oune air gracieuse; il va sortir un petit zoizeau... »

Le joli jeune homme sourit plus fort et ouvre des yeux curieux, attentifs... (*A suivre.*)





J'accepte avec plaisir le pseudonyme de *Violette de Cobre* et préviens ma nouvelle Nicolette que tous les renseignements relatifs au Concours se trouvent dans le numéro 2 du mois de décembre.

Brin d'Azur désire échanger des confidences avec *Vif-Argent* et *Casse-Cou*; *Fauvette de Jouy*, avec des Nicolettes de douze à quatorze ans.

Tante Bébé espère ne pas être indiscrète en demandant à *Miss Rouspett* son nom, la ville qu'elle habite, et s'il y a parenté entre elles deux ou erreur. Dans tous les cas, *Tante Bébé* remercie *Miss Rouspett* de ses amitiés et lui envoie les siennes.

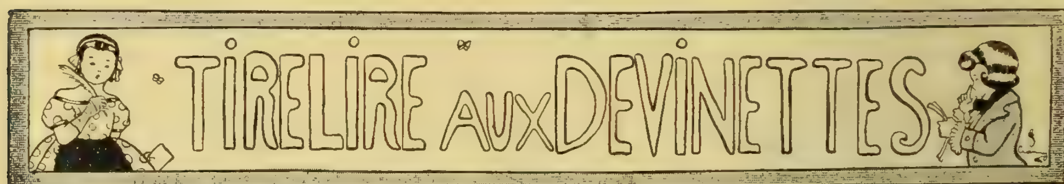
Jeune Foot-Balliste désire échanger des timbres avec des Nicolets collectionneurs.

Mistinguette serait heureuse d'entrer en correspondance avec *Microbette*.

Hélas! *Ordem et Progresso*, ton Jeudi-Salon me parvient trop tard pour concourir avec les autres. Je regrette ce contre-temps, car ton dessin n'est pas mal du tout et aurait peut-être obtenu un accessit. Fais encore de ton mieux la fois prochaine, et crois bien, mon cher petit, que je suis très heureux de te compter parmi mes enfants.

Je vous présente, mes enfants, une Nicolette italienne qui s'appellera *Monna Lisa*. Ce sera notre Joconde à nous, en attendant qu'on retrouve sa sœur en peinture. *Monna Lisa* a onze ans, et désire correspondre avec *Petite Mésange*, *Your Betzy* et *Frimoussette*, qui lui semble « une très gentille Nicolette ». Ce n'est pas moi qui dirai le contraire!

Comment, toi aussi, tu nous quittes, *Tulipe Noire*?... « parce que tu auras trop à travailler cet hiver pour prendre part aux Concours! » C'est une raison sérieuse, il est vrai, et je dois m'incliner non sans regrets, car laisse-moi te dire que les Jeudis-Salons (seuls concours que tu fasses régulièrement) ne t'occupaient que tous les trois mois... et pas plus d'un après-midi, certainement! Sois sûre, ma chère *Tulipe*, que moi aussi je garderai de toi un excellent souvenir et laisse-moi, en guise d'adieu, t'envoyer ma dernière et bien paternelle bénédiction. SAINT NICOLAS.



N° 1. — **Charade.**

L'hiver, puis le printemps, puis l'été, puis l'automne
Font un premier complet. — Planète est notre deux.
Qui fait mon trois ne peut être cru de personne.
L'entier nous attend tous, humble ou grand, noble [ou gueux.

Envoi de *Bouillabaisse marseillaise*.

N° 2. — **Charade.**

Un est le poids du diamant.
Dans les Deux-Sèvres mon deuxième.
L'entier est le régal suprême
D'un petit garçon très gourmand.

Envoi de *Perdreau truffé* à tous les *Perdreaux* du journal.

N° 3. — **Anagramme.**

Je vaux mieux que parler. — Brouillez : ville en [Russie.

Envoi de *Fleurette des Bois*.

N° 4. — **Métagramme.**

Pour bien vous repérer, vous m'enfoncez en terre.
— Changez ma tête : Achille a succombé par là.
— Où maint artiste en herbe expose avec éclat.
— Et le signe du grade au bras d'un militaire.

Envoi d'*Asperge montée*.

N° 5. — **Mots en losange.**

Un, lettre. — Deux, plus malaisé
Que la critique. — Trois arrête un train lancé.
— Dans mon quatre pleuvent les balles.
— Mon cinq est chez les cannibales.

Envoi de *Pétronille*.

AVIS. — Les solutions des devinettes posées dans le mois de *décembre 1911*, devront être mises à la poste, en bloc ou séparément, le *jeudi 4 janvier 1912*, *dernier délai*.



La Chronique aérienne



Par le Corbeau GRAIN de CASSIS

(*Suite — Voy. N° 2*).

Le sort en est jeté!... Juste au moment où le soleil couchant coiffait de son panama écarlate la coupole du phare de Sein, Marga et votre serviteur avons pris l'atmosphère, et, résolument, mis le cap au nord-ouest. A la grâce de Dieu!

Pourquoi cette heure tardive? — Cela, c'est le secret de Marga. A toutes mes questions, elle sourit d'un petit air entendu et répond : « J'ai mon plan : n' « aye » crainte, monsieur Grain, et mettons-en!... »

Ah! pour ce qui est « d'en mettre », on en met! Les migrateurs professionnels ne trouveraient rien à reprendre à ma nage, tant elle est posée, régulière, rectiligne. Nous filons à la bonne hauteur — entre deux et trois cents mètres — mettant à profit les coups de « Kornog » (vent d'ouest) pour nous soutenir en vol plané et ménager d'autant nos muscles.

Au reste, la traversée s'annonce pour le mieux : ciel gris, mer calme, brise maniable. Pourtant, quand la boule d'agate du soleil a plongé sous l'horizon et que la nuit s'est faite, de plus en plus compacte, une sourde appréhension m'envahit malgré moi. Je me sens si loin de tout, perdu dans cet océan sans fin, sans autre secours qu'une mouette un peu folle et — qui sait? aussi peu rassurée que son compagnon.

Car il n'y a plus à barguigner : à mesure que nous gagnons au large, Marga perd de sa belle assurance. Elle monte, redescend, fait de longues incursions à droite et à gauche, comme quelqu'un qui ne retrouverait plus sa route. Deux fois déjà nous avons failli nous perdre.

Avec cela, il fait un noir! Plus une lueur au couchant, pas une étoile au zénith. Seul, derrière nous, à l'est-nord-est, un faisceau de lumière cendrée balaye l'horizon, de plus en plus bas, de plus en plus effacé. C'est le phare de Créac'h, sentinelle avancée de la côte française, montant la garde dans les écueils d'Ouessant. Toutes les cinq secondes la lueur semble sortir de la mer pour nous dire : « Revenez! revenez!... »

Et je me demande s'il ne serait pas sage d'obéir à ce rappel silencieux de la patrie, quand, sur ma droite, un cri joyeux déchire les ténèbres.

« Navire... sous le vent à nous! »

Je concentre toute ma vie dans mon regard : rien!... rien que le noir opaque du ciel, et le noir luisant des houles. Marga aurait-elle rêvé?.... Non : maintenant, je vois : quelque chose de blanc scintille là-bas, dans les confins du ciel et de l'eau. Étoile, ou feu de position?

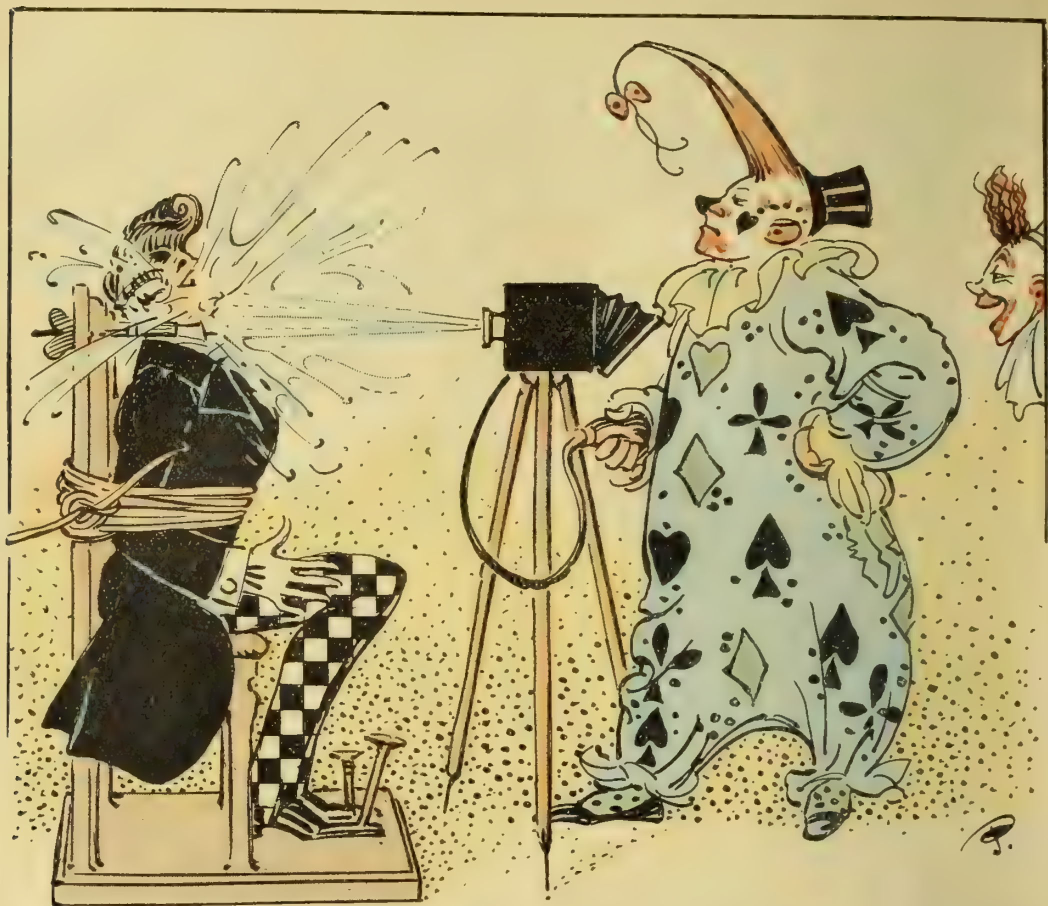
« Un navire! » confirme la mouette; et elle précise : « C'est le transatlantique français *Savoie*; il a quitté le Havre à la marée du matin; il file 22 nœuds. En activant, nous l'aurons dans une heure. »

Vous pensez si je me fais répéter l'invite. Le Petit Poucet n'était pas plus joyeux en apercevant la lumière de l'Ogre du haut de son arbre. Ce feu qui brille là-bas, c'est un navire, et un navire français! Je me sens la force de trente-six frégates; mes ailes claquent comme des castagnettes; mes croassements font sursauter les poissons. Marga est obligée de modérer ces transports.

« Pas tant de potin, monsieur! Ça fera du beau travail, pour une fois, parlons-en, si on nous entendait du bateau! tu n'aurais plus qu'à déménager sur le *Deutchland*, qui nous talonne de 24 heures... un allemand, sais-tu bien!... »

Cette menace me rappelle à propos que si le silence est d'or pour les hommes, il est de diamant pour les oiseaux. D'ailleurs, je n'ai pas trop de mes deux yeux pour admirer.

(*A suivre.*)



« Très bien, parfaite, excellente... bougeons plus... le zoizeau... » Puyg ôte l'obturateur.

Mais Tripp fait des grimaces au joli jeune homme et se met à imiter le canard : coin coin coin.

Le joli jeune homme, dont les yeux s'arrondissent encore tend les bras vers l'appareil et s'écrie : « Le zoizeau! j'entends le zoizeau!... »

SCÈNE II

Puyg, à ce cri, se lamente; jamais il n'arrivera à faire son cliché, si le client remue tout le temps.

Pourtant, quoique un peu nerveusement, Puyg recommence à disposer le joli jeune homme dans la pose; cette fois il lui parle, la voix un peu rude.

« Ya plus de zoizeau, il est envolé; il y a une grosse chien qui mordez vous si vous bougez, yes. »

« Ouach! ouach!... » Fait Tripp dans son coin.

Le joli jeune homme, à cette menace, se met à trembler comme la feuille dans le vent; ses genoux flageolent, ses dents claquent, ses yeux papillotent; il ne sourit plus.

« Oh la la! fait Puyg, qui commence à s'emporter. Oh la la!... bougez plus!... »

« Ouach », fait Tripp.

« Le chien! attachez le chien!... implore le joli jeune homme.

— Yes, fait Puyg pour avoir le calme et l'immobilité. Taisez-vous, chien!... là, il est attaché... avec des saucisses... mais je prie vô, bougez plus... »

Le joli jeune homme se calme, il reprend le sourire, ne remue plus.

« Parfaite, siouperbe. Je commence... »

Mais Tripp, avec une plume arrachée à son plumeau, chatouille l'oreille du patient; le joli jeune homme tressaute, ses deux pieds sautent en l'air.

Puyg, cette fois, en a assez, trop même... il perd son temps, il s'irrite, il faut faire tenir tranquille ce gentleman, de gré ou de force!...

Il prend deux clous énormes, un gros marteau, il cloue les deux bottines vernies du patient au sol, pan, pan. « Là! comme ceci! plus bougé!... »

Mais au contraire le joli jeune homme se débat, quoique souriant toujours, il agite les bras, essaye de se lever. Puyg prend une corde et il l'attache par le torse, par les poignets, à sa chaise.

Le beau jeune homme pousse des cris de

putois... avec son mouchoir, Puyg le baillonne.

« Là, fait Puyg, gracieux... là, mon ami... ne bougeons plous!... je commence... souriez... »

Il prend la poire, il la presse... frutt... le jet d'eau jaillit, inonde le client qui se débat, arrive à se débaillonner et hurle désespérément.

« Au feu! au voleur!.., à l'assassin!... »

Tripp se roule de joie, il se sàuve sur la pointe des pieds, narguant et Puyg et le jeune homme.

Puyg s'est précipité vers le client, confus; il ne comprend rien à cette douche inattendue, il se confond en excuses, le déliant, déclouant les pieds.

Cette fois le très joli jeune homme, devenu très vilain, se fâche.

« Vous vous payez ma tête... au lieu de la photographier. C'est bon, je vais aller me plaindre à la police... la police, oui, la police!

— Voilà! boum!... » c'est Tripp qui entre; il a mis une tunique d'agent boutonnée, un coupe-choux, il a le képi sur l'oreille, une fausse moustache, des gants blancs.

« Je souis la police... circulez, circulez...

— Monsieur l'agent, déclare poliment l'ex-joli jeune homme, je signale à votre haute justice,...

— Vous avez raison, je arrête... vô ».

Il met la main au collet de Puyg, qui ne rit plus.

— Au nom de la loi... je vous arrête aussi, vô... »

Il empoigne le jeune homme.

Et Tripp les secoue... « Circulez, circulez... »

Alors les deux prisonniers fouillent dans leurs poches, tirent leur porte-monnaie, et du porte-monnaie une belle pièce de cent sous; de chaque côté, entre le pouce et l'index tendus, il les font miroiter à l'œil de Tripp.

Tripp commence à sourire, il va desserrer son étreinte. Mais il se ravise, il roule au contraire des yeux énormes, frappe le sol du pied.

« Ah! ah!... mes drôles! vous croyez qu'on achète la justice, vô... pour si peu??? »

Nouvelle fouille, nouvelle pièce... cette fois Tripp lâche ses prisonniers; pour mettre les pièces dans sa poche il déboutonne sa tunique, son habit de clown apparaît... Puyg regarde... Tiens, tiens... il s'approche, fait tomber le képi... le joli jeune homme tire la moustache... Ah bast! c'est Tripp.. le filou... Saisissant l'un sa canne, l'autre le pied de l'appareil, ils lui administrent une volée pendant que Tripp hurle: « Bougez plus!... bougez plus!... le zoizeau, le chien, coin coin, ouah ouah... le chien! le zoizeau!... »





QUE c'est triste, *Heidelbeeren*, de se quitter! Oh! oui « les séparations sont toujours très dures » et jamais je ne l'ai mieux senti que ce soir, où il me faut te dire adieu... à toi, ma si fidèle Nicolette! Heureusement, nous conserverons un lien entre nous, puisque ta jeune sœur va s'abonner au journal. Dis-lui que je compte sur sa gentille obligeance pour te transmettre les très fidèles bénédictions du vieux Saint Nicolas qui ne t'oubliera pas.

Amie de Tête de Linotte, je suis désolé que ton douzième Jeudi-Salon me soit parvenu passé le délai. Impossible, cette fois, de te causer, par une nouvelle récompense, une joie semblable à celle que tu me dépeins si bien dans ton concours. A charge de revanche, ma chère petite! Je t'embrasse bien fort pour te dédommager un peu et suis plus que jamais ton tout dévoué Saint Nicolas. *Amie de Tête de Linotte* adresse ses affectueux souvenirs à *Tête de Linotte*, *Heidelbeeren* et *Pétronille*.

Eclaireur Irlandais est le bienvenu dans notre grande famille.... Je l'adopte avec plaisir sous le pseudonyme qu'il a signé dans son Jeudi-Salon, et regrette que son gentil dessin m'arrive trop tard pour être classé et reproduit.

Alors, mon pauvre *Coquelicot* et mon pauvre *Bleuet* n'apprécient pas les maximes, comme sujet de devinette.... Voici, pour éclairer leur savoir, ma très amicale bénédiction. Que mes chers enfants ne se découragent pas et fassent de leur mieux.

Ton papier à lettres me plaît, *Grisemine*, et aussi les phrases gentilles dont tu l'as couvert... Je te félicite de travailler autant.... De cette manière, tu es bien sûre de ne jamais t'ennuyer et d'apprécier encore davantage les heures de récréation. Et puis, tu vas devenir savante, et les reconstructions avec un *i* de plus ou de moins ne seront qu'un jeu pour toi. Je t'envoie, ma chère petite, ma bien paternelle bénédiction.

Allons, va pour *Petit Couard*, mais j'espère qu'il ne mérite pas trop son pseudonyme? Ce qui est certain, c'est que mon affection lui est toute acquise. N'est-il pas le frère de mes fidèles enfants, *Sire Noble* et *Dame Hermeline*? J'ai beaucoup de félicitations à adresser à celle-ci.... un brevet élémentaire passé! Quelle délivrance charmante! Saint Nicolas va y gagner de longues et fréquentes lettres, n'est-ce pas, *Dame Hermeline*? et les charades embarrassantes des réponses justes. Tout est donc pour le mieux, mes petits, et je n'ai plus qu'à vous envoyer les bénédictions réclamées, que je choisis, bien entendu, parmi les meilleures.

Enfin, *miss Stick*, tu as reçu ton cahier de confidences. Vont-elles être intéressantes les confidences, pour avoir été mijotées si longtemps! *Chrysanthème bleu*, je parierais, ne se lassera pas de les relire!... Alors, mon *Bouchon* désire une correspondante? Avis aux nicolettes de neuf à dix ans. J'ajouterai, moi, que *Bouchon* a des papillottes blondes et un très bon cœur. Je ne plains pas les fillettes qui deviendront ses amies. Pour toi, ma grande *miss Stick*, toute ma paternelle affection. Ton abonnement finit le 30 Novembre... mais tu renouvelles, n'est-ce pas? Ton départ me peinerait trop....

Oui, *miss Poupée*, « je t'aime bien et je pense à toi ». Je suis heureux de te le dire une fois de plus, à cette fin d'année où l'on échange tant de douces paroles! Dois-tu en avoir, de ces douces paroles, à envoyer à tes correspondantes! Elles sont si nombreuses, tes correspondantes!! Eh! bien, tu « ne bous plus d'impatience » au sujet du grand Concours... mais je t'engage à rêver à celui de 1912 qui sera couronné de prix si jolis... si jolis... Mon seul regret est que mes enfants ne puissent les gagner tous à la fois!

N'oublie pas, *Boule-de-Neige*, de m'envoyer non seulement le titre du volume que tu choisis, mais aussi ton bon de livre, aussitôt que tu l'auras reçu. C'est sur ce bon de livre que tu inscriras le titre de l'ouvrage que tu préfères. Je prends note de ta ferme résolution « de fouiller dans tous les coins et recoins des tiroirs de ton cerveau pour deviner *toutes* les charades du journal ». Ce pauvre petit cerveau transformé en panier à salade m'est infiniment sympathique. Je lui adresse vite ma plus lumineuse bénédiction pour l'éclairer, en sorte que la recherche que tu m'annonces soit plus facile. Et puis, je t'embrasse de tout cœur par-dessus le marché. — Amitiés de *Boule-de-Neige* à *Lilette*.

SAINT NICOLAS.

LA CHRONIQUE AÉRIENNE

Par le Corbeau GRAIN de CASSIS (*Suite.— Voy. les Nos 2 et 4.*)



Le ver luisant de tout à l'heure est devenu une chenille lumineuse, traînant ses anneaux de feu sur l'eau miroitante. On dirait une illumination de fête vénitienne ; la mer, déserte auparavant, en est toute peuplée. L'électricité étincelle partout, dessine le gréement des mâts, les étages des ponts-promenade, les lignes de hublots des salons et des cabines. Le scintillement de toutes ces lumières, l'éclaboussement vert du feu de babord, les volutes de fumée pourpre et d'escarbilles enflammées vomies par les cheminées, se reflètent sur les vagues et allongent sur la mer comme une route de feu liquide. On perçoit maintenant les bruits les plus divers. tonnerre sous - marin des hélices et flonflons aériens des tziganes ; à la senteur salée de l'océan



se mêlent des odeurs de suie et des fumets de " poulet-cocotte " qui vous mettent la larme à l'œil et l'eau à la bouche.

« Eh bien, vieux Cassis! triomphe Marga : avais-je raison, oui ou non, de partir après dîner? Que dis-tu de ce perchoir à vapeur, qui va marcher pour nous toute la nuit?

— Vous êtes la perle des mouettes, m'écriai-je avec transport. A l'avenir, ma chère Marga, je jure de ne me régler que sur vos conseils! »

Que n'ai-je tenu parole!...

...Quelques minutes plus tard, nous dominions le beau transatlantique. Ma compagne alla se brancher sur la pomme d'artimon ; je m'installai à l'autre bout du navire, juste sous le poste-vigie du mât d'avant.

Nuit parfaite, réveil délicieux. Je vis le jour poindre, le soleil sortir des flots, les marins de corvée procéder à la toilette des ponts, pieds nus et manches retroussées. Puis, sur le coup de neuf heures, ce fut une procession de garçons en veste blanche, courant de cabine en cabine porter le déjeuner du matin. Oh, les bonnes odeurs de pain chaud, de café au lait et de chocolat qui montaient des plateaux jusqu'à mes narines!

Marga fut sans doute de mon avis, car je la vis quitter son observatoire aérien, en criant gaiment :

« En l'air, Monsieur Grain! A la soupe!

— Quelle soupe? » demandai-je, en prenant, moi aussi, ma volée.

— La soupe du bord, donc! » — Et elle expliqua : « Comprends cela, Monsieur Grain : tous ces fonds de tasse qu'on rapporte sur des plateaux, où va-t-on les jeter? Dans la mer, sais-tu bien! Et qui les mangera? Les poissons, sais-tu bien! Et sais-tu bien qui mangera les poissons? Ça pourrait bien être un corbeau de mes amis!... »

Et nous de rire, car c'était vrai. Amorcés par cette pluie de « gâteaux de Savoie » qui leur tombait des offices, les poissons frétillaient en masse dans notre sillage. On n'avait, ma parole, que l'embarras du choix. Nous nous décidâmes pour un turbot magnifique, qui s'était fait bêtement couper en deux par une des hélices de tribord.

Le malheur, c'est qu'un morceau pareil est plutôt difficile à gober, quand on n'a table ni fourchette : essayez vous-mêmes! Agacé de n'avaler que des arêtes, j'avise le perchoir de Marga — autrement dit la pomme du mât d'artimon — et je m'y installe, au grand scandale de ma compagne.

« Ne fais pas cela! me crie-t-elle, de loin : on te regarde! Tu vas te faire pincer! Gare là-dessous!... »

Peine perdue! J'ai faim, l'endroit me plaît : le grand diable d'enfer ne m'en ferait pas grouiller. Cependant, par simple acquit de conscience, je laisse tomber sur le pont un regard distrait, et je vois une carabine qui m'ajuste, avec un petit garçon au bout de cette carabine.

(*A suivre.*)



ROGNONS SAUCE MADÈRE

Personnages : PUYG, en cuisinier; PLOUC, en cuisinière, tous deux clowns; M. GOURMET.

La scène représente la cuisine de M. Gourmet : table, deux chaises, fourneau que l'on peut figurer avec une caisse vide, casseroles, etc... M. Gourmet se désole, s'arrache les cheveux... il est sans cuisinière et l'heure du déjeuner approche. Il a faim, faim surtout de bonnes choses, ainsi qu'il l'exprime par sa mimique claire. Soudain il se frappe la tête. Une idée lui vient, lumineuse. Il prend une grande feuille de papier blanc, un charbon de bois, qu'il taille avec le couteau de cuisine; il écrit :

ON DEMANDE UNE CUISINIÈRE. — GAGES SUPERBES. RÉFÉRENCES.

Cela fait il installe son écriteau bien en vue; il attend, rassuré. Gages superbes! cela va attirer quelques précieux serviteurs... Pour tuer le temps et tromper sa faim, il grignote, l'air piteux, une vieille croûte de pain sec... fi!.. enfin... heu, heu!... Son appel en effet ne tarde guère à être entendu, plutôt aperçu, puisque voici à droite et à gauche deux cuisinières, qui approchent. Sous le bonnet blanc classique, derrière le blanc tablier, on peut aisément reconnaître le clown Puyg, déguisé; de même le bonnet tuyauté et le tablier bleu de la cuisinière, son grand panier passé au bras, n'arrivent pas à nous dissimuler ce drôle de Plouc. Ils saluent tous deux, de chaque côté, cérémonieux, M. Gourmet, et se présentent.

« Marie! Couisinière pour servir vô!

— Rosalie, cordon bleu, pour le service de Mossié. »

M. Gourmet regarde l'un et l'autre alternativement, embarrassé pour choisir... Les deux rivales se dévisagent avec de grands airs méprisants.

« Mossié, oune cordon bleu c'était beaucoup plus distingué, qu'oune méchante petite couisinière ordinaire, comme toute le monde. »

Ce n'est pas l'avis du tout de la cuisinière qui riposte.

« Nô, c'est oune couisinière qu'il fallait à mossié, je voyais bien qu'il était délicate du estomac, il aimait le petit plat succulent. Oune cordon bleu faisait le cuisine compliqué. »

M. Gourmet hésite entre la sagesse et la gourmandise. Il se démène, se trémousse.

— Oune couisinière il fait danser l'anse de la panier.

— Oun cordon bleu, il abimait l'estomac. »

M. Gourmet se bouche les oreilles, ça lui fend la tête, tout ce vacarme de mots.

Tout doux, tout doux. Taisons-nous.

— Vous, vous êtes oune vieux oie maigre.

— Et vous, une grosse dindon.

— Oh! du calme, du calme... attendez, que je dise mon mot. »

Mais plus M. Gourmet prêche le silence et demande la paix, plus Puyg et Plouc, hurlent et bataillent. Ils ont pris chacun une casserole, ils les brandissent menaçants, ils se lancent des coups. C'est ce pauvre M. Gourmet qui les reçoit.

Il finit par se dresser et d'une voix de commandement, tel un caporal, il s'écrie : « Cessez! »

Au port d'armes, avec la casserole, talons en équerre, les deux clowns s'arrêtent.

« Je vous prends tous les deux, pour essayer... »

Radieux, calmés, Puyg et Plouc se précipitent, s'excusent, saluent, le bichonnent. L'un le brosse avec le revers de sa manche; l'autre, avec son tablier, lui fait briller les chaussures.

« C'est bon, bien, parfait. Parlons des gages...

— Oun cordon bleu ça vaut beaucoup d'argent, déclare Puyg, très digne.

— Et ça faisait peu de travail, souligne Plouc.

— Oun cordon bleu... oune couisinière.... »

Monsieur Gourmet, se lamente, oh! la! la!... voilà que ça recommence!... Il est exaspéré.

« Je ne prends plus personne...

— Si, si, si mossié, moi douce, moi gentille, moi pas bavarde, moi silencieuse. »

Tous deux protestent, prient, se mettent à genoux : « Excusez! pardonnez! »

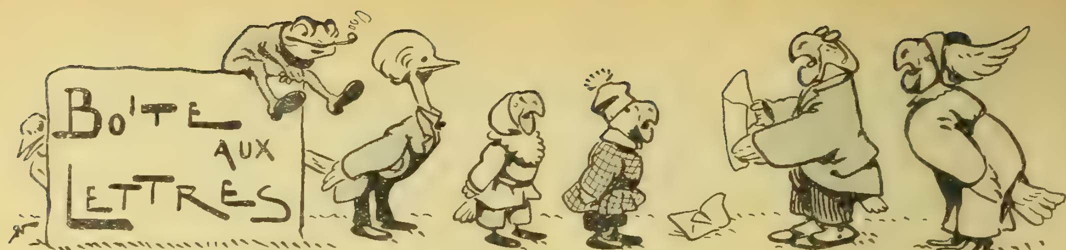
« Bon, bon... allons, levez-vous, vous allez me faire, comme essai, un rognon sauce madère.

— C'est mon spécialité!... c'est ma triomphe!...

— Bien, bien... nous allons voir et goûter!... »

M. Gourmet s'éloigne en se frottant d'avance l'estomac et se léchant les lèvres. Les deux clowns se regardent, menaçants, les yeux roulés de rage : « Oust! oust! oust! »





Enfin! Voici le mystère éclairci; *miss Rouspett* est la cousine de *miss Poupée* et non pas celle de *Tante Bébé*; il faut pardonner au vieux bon papa cette méprise bien excusable, n'est-ce pas, mes petites filles, puisque toutes vous êtes sœurs, sous l'abri de mon grand manteau. Je te charge, *miss Rouspett*, de mes félicitations très paternelles pour ma grande *Pie Borgne*... peut-être aurais-je le plaisir de la retrouver, d'ici quelques années, en la personne d'un gentil petit homme ou d'une charmante fillette, que j'aime déjà par avance!... puisqu'ils seront les enfants d'une Nicolette fidèle.

Mais non, *Boule de Neige*, je ne t'oublie pas du tout; seulement, mes premières boîtes aux lettres de l'année sont, tu le comprendras fort bien, consacrées spécialement à mes nouveaux enfants, pour leur souhaiter la bienvenue, accueillir leurs pseudonymes et leur fournir toutes les explications qu'ils réclament.... Non pas que cette manière d'agir fasse tort à mes anciennes affections... la place de mes chers grands est toujours bien chaude et bien gardée, mais Saint Nicolas ne doute pas qu'ils ne possèdent tous la charmante qualité de savoir, à l'occasion, s'oublier pour les autres... et voilà cette occasion qui se présente pour eux; Saint Nicolas leur sera doublement reconnaissant de ne pas la laisser échapper. Dans ta lettre, *Boule de Neige*, je n'ai pas trouvé trace des 2 francs annoncés... j'espère qu'ils n'ont pas été égarés. Je mets de côté ton anagramme et t'en remercie.

Ma pauvre *Violette de Nice*, ma bien chère petite fille, comme je te plains d'avoir perdu ton papa et comme je suis de tout mon cœur avec toi dans ce grand chagrin! Oui, ma chérie, tu peux m'envoyer tes solutions lorsqu'elles seront prêtes,... je comprends trop bien qu'elles te soient doublement précieuses, par le souvenir qu'elles te rappellent : celui de l'absent, si bon, qui les cherchait avec toi. Crois-moi, toujours, ton Saint Nicolas très dévoué : encore plus dans la peine que dans la joie.

Monna Lisa va recevoir son catalogue du Louvre.... Je lui adresse, en attendant, mon affectueuse bénédiction et lui répète que ses gentilles lettres me feront toujours grand plaisir.

Mais oui, *Taureau de la Camargue*, tu te montres un fidèle Nicolet en recommandant le journal à tes amis et j'accueille bien volontiers ton petit camarade sous le pseudonyme de *Prince charmant*, en vous envoyant à tous deux ma meilleure bénédiction.

J'accepte également les pseudonymes de *Lectrice enragée*, de *Pluie d'Or*, de *Cycliste du Forez*, d'*Anémone rose*, de *Lapin des Dunes* et de *Bouquet de persil* en assurant mes nouveaux enfants de toute ma paternelle sympathie.

Bravo, *Marcassin des Ardennes!* C'est tout à fait gentil de choisir le jour de tes dix ans pour faire plus ample connaissance avec Saint Nicolas; je te félicite de ta résolution de prendre part au Concours des devinettes et au Jeudi-Salon et te souhaite bonne chance, mon petit ami, afin d'avoir la satisfaction de t'offrir bientôt beaucoup, beaucoup de récompenses!

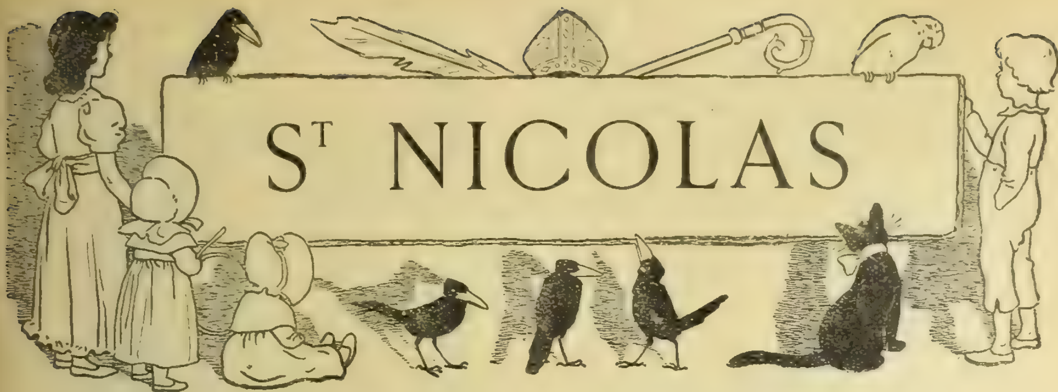
Vraiment, *Ginette* et *Guitte de Juan-les-Pins*, j'ai négligé à ce point de faire paraître vos envois à la tirelire? Vous m'en voyez désolé, puisque cette négligence vous a pareillement déçues; bien entendu, je compte vous dédommager prochainement... puisque vous me restez encore cette année, affectueuses et chères petites filles.

Très amicales bénédictions aux *Deux Cytises*, à *Guéguette*, *Lilette*, *Jeune foot-balliste*, *René* et *Madeleine de Wassy*, *Microbette* (à qui je fais envoyer le numéro 44 récemment égaré par suite d'une erreur d'adresse), *Père Ronchon*, *Deux Francs-Comtois en Touraine* (que je remercie de leurs envois à la tirelire); *Cycliste du Forez* (vraiment trop gentille de penser, bien que toute nouvelle Nicolette, à me souhaiter ma fête); aux *Quatre Grillons de Delle*; au 7e *petit Grain de Blé* (qui écrit fort bien, ma foi, pour ses six ans, et m'adresse une jolie carte); à *Fleurette des bois*; *Jean Bart*; *Alouette* (dont la petite lettre m'a bien amusé) et *Muguet des Alpes* (en la félicitant de son courage pour chercher les devinettes récalcitrantes).

Père Ronchon désire échanger des timbres-postes avec des collectionneurs de bonne volonté.

Ah! voilà de la part de *Causette* un compliment qui me fait plaisir. Il paraît que « j'ai le don pour choisir des histoires palpitantes ». Aussi, *Causette* me souhaite-t-elle une santé florissante, et une vie très très longue, car elle se demande, anxieuse, « si mes successeurs choisiraient aussi bien les romans du journal! » Finalement, *Causette* m'écrit un charmant bout de lettre et je l'embrasse de tout cœur en guise de remerciement.

(*Voyez la suite plus loin.*)



LA CHRONIQUE AÉRIENNE

Par le Corbeau GRAIN de CASSIS *(Suite).*

Vous pensez si je ne fais qu'un bond. Trop tard! la maudite carabine est partie avant moi!... Je ressens, dans le gras de l'aile, comme un fort coup de fouet, et, sans savoir comment, je me trouve sur le pont, criant comme trente-six geais, au milieu d'une meute de gens qui me pourchassent en hurlant encore plus fort.

Moi de me défendre, mordant par-ci, griffant par-là. Mais un grand échalas d'Américain me coiffe de son water-proof comme d'un filet à papillons — et me voilà pris!

« Tenez, Master Philippe! » fait le grand échalas, en me tendant, tout emmailloté comme un poupon, au jeune chasseur. « Voilà votre gibier.... Un vraiment joli coup de fusil, ma parole d'honneur! »

Mais Philippe a tâté de mon bec; il n'a plus envie de s'y frotter.

« Tuez-le d'abord, monsieur Brown! s'écria le petit misérable. Il m'a mordu; c'est un méchant laid!...

— Go one! répond l'autre, sans s'émouvoir. Après tout, il est plus humain d'achever « ce » pauvre bête que de le faire mourir à petit feu!... »

Horreur! Et je ne peux même pas bouger! L'homme m'empoigne par les pattes et par la queue, et s'apprête à me cogner la tête contre sa botte, selon la coutume barbare des chasseurs.

C'en était fait de votre dévoué Grain de Cassis, sans l'intervention d'une blondinette de dix ans — la propre sœur de Philippe, ainsi que je ne tardai pas à l'apprendre.

« C'est vous les méchants! s'écrie-t-elle. Pauvre petit, je ne veux pas qu'on le tue! Donnez-le moi, vous allez voir s'il me mord, moi!... »

Et elle tend vers moi deux amours de mains potelées — des mains volontaires qui ne tremblent pas.

Pauvres chères menottes! Mon premier mouvement est de taper dessus à coups de bec, tant la lutte m'a affolé. Je me retiens pourtant, grâce à Dieu! Au milieu de ces cannibales dont le moins féroce veut me casser la tête par « humanité », la blondinette est le seul être ayant un vrai cœur de corbeau — un cœur ouvert à la pitié....

Et je m'abandonne, sans résistance, à ma libératrice. Ses prunelles claires, où brillait une flamme héroïque, sont maintenant toutes mouillées de compassion; la petite main, tendrement, lisse mes plumes ébouriffées par la bataille. Et la voie est douce comme une compresse d'arnica.

« Pauvre mignon! comme ils l'ont fait souffrir: je sens son cœur qui bat, qui bat!... N'aie pas peur, mon chéri, ta petite Josette ne te fera pas de mal, elle!... Elle va te mener à son papa : c'est un grand médecin, son papa, un spécialiste de la gorge. Tu vas voir comme il te guérira vite!... »

Et nous voilà partis, l'une portant l'autre. Nous descendons un escalier monumental, traversons une antichambre décorée de plantes vertes, puis un couloir interminable, agrémenté d'une ribambelle de portes toutes pareilles. Josette, de son air décidé, ouvre une de ces portes, et m'introduit dans un élégant lavatory — mi-boudoir, mi-toilette — où un monsieur en pujama se fait la barbe.

« Papa, papa!... Regarde vite : c'est un beau perroquet tout noir, que Philippe vient de tuer avec sa carabine : n'est-ce pas qu'il ne mourra pas?... »

Le monsieur doit joliment aimer sa petite fille, car il pose son rasoir, rajuste son lorgnon d'or, et se met aussitôt à m'ausculter, sans même essuyer ses joues blanches de savon.

(*Voy. la suite page 24.*)



SCÈNE II

M. Gourmet apporte un paquet dans le papier jaune du boucher et une bouteille poudreuse, alléchante. Les deux rivaux continuent à se menacer en silence.

— Voici le rognon, tendre, tendre... le Madère, vieux, vieux... Allez maintenant, je reviendrai quand ce sera prêt. »

Sitôt que M. Gourmet a le dos tourné, Puyg et Plouc se précipitent; du même geste ils veulent prendre le paquet, le saisissent toux deux à la fois, se le disputent, se l'arrachent, se battent. Dans la lutte le bonnet de Plouc reste à la main de Puyg, celui de Puyg demeure en celle de Plouc.

Ils aperçoivent leurs classiques perruques à trois cornes, se reconnaissent...

« Qui s'cqui c'est qu'ça?... Puyg!... Plouc!... »

Un rire les secoue... « Ma vieux t'ami!... »

Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre.

Toujours un peu inquiet, M. Gourmet, justement à ce moment même, passait la tête pour voir s'il n'y avait pas de grabuge. Il aperçoit le touchant accord. Il se frotte les mains, satisfait... « C'est bien, tout s'arrange. Parfait... »

Il s'éloigne se léchant les lèvres, se frottant le creux de l'estomac.

« Aôh, ma vieux camarade, je souis content. »

Ils remettent leurs coiffures, s'arrangent, se mettent à l'ouvrage.

Puyg découpe le rognon, le partage en deux parts. Ils le font sauter avec force sel, poivre, agitation de casserole.

Ils prennent une fourchette et goûtent...

« Oh! excellent! tendre! savoureux!... »

Ils goûtent, regoûtent, croquent, dévorent...

Plouc débouche enfin le Madère... flaire le goulot... « Oh! oh ! que ça sent bonne... »

Puyg empoigne la bouteille. « Fisez voir... » il sent : « Aoh yes, ça sent si bonne. »

Ça sent si bon qu'il en met sur son mouchoir.

« Il faut mettre le Madère dans le sauce. »

Puyg prend la fiole, mais au lieu de verser dans la casserole, il porte le goulot à sa bouche.

« Qui c'que tou fais? demande Plouc.

— Aoh! moi, je goûte toujours le sauce.

— Moi aussi, je veux toujours goûter. »

Et pour le prouver, Plouc prend la bouteille, avale une lampée.

Puyg secoue la tête : « C'est dommage de faire couire du si bonne vin.

— Aoh, yes! trop pénible »; déclara Plouc.

Aussi, pour mettre leur théorie en action, ils s'attablent, ils prennent des verres, se versent à pleins bords le Madère de la sauce.

« A ton santé! au tien! » Ils trinquent.

A ce moment M. Gourmet, que la faim presse et pousse la friandise, passe la tête pour voir si tout va en paix. Il flaire, il aperçoit la scène.

« Oh! fait-il, les bras au ciel.

— Cette Madère est excellente. Il est aussi excellente que sa patron.

— Il faut faire de bonne couisine à ce bon homme. »

A cette parole, M. Gourmet se rassure, sourit; il hausse les épaules, pitoyable aux faiblesses humaines, le fourneau assoiffe, tous les cuisiniers boivent un peu du vin des maîtres et goûtent les plats qu'ils préparent, c'est fatal. Tant pis! si la sauce est bonne. Mais Puyg n'y tient pas, il verse des nouveaux verres.

« Nô, c'est trop bonne pour la couisine. »

Les deux hommes se rassoient et boivent, un peu, beaucoup, passionnément: dans la bouteille il reste... pas du tout.

Soudain Plouc crie : « Ça sent la broulé! »

Ils se précipitent : « Aoh! broulé! tout est broulé!... » Ils versent le contenu de leurs casseroles dans la boite aux ordures... M. Gourmet qui sent le brûlé passe la tête, inquiet, au moment où Puyg a pris un bouchon qu'il coupe en rondelles dans la casserole. Cela fait, il verse de l'eau, et met sur le feu.

M. Gourmet est entré et demande, grave et sombre, furieux.

« C'est bientôt prêt?...

— Boum! crie Puyg... Boum! fait Plouc; et tous deux posent les casseroles sur la table, de chaque côté de M. Gourmet.

— Voilà, c'est délicieuse, pour le sauce, mais le rognonne, il était un peu dour. Le boucher malhonnête homme, il a donné à vous du viande vieux...

M. Gourmet, silencieux, froid, calme, prend de chaque main une casserole, il a l'air de humer et au moment où, grimaçants, les deux clowns, un peu en arrière de chaque côté, se moquent, d'un geste net et sûr, il les coiffe tous deux, de cuivre, et digne, pendant que, aveuglés, échaudés, ils se débattent : « Aoh! aoh! aoh! » M. Gourmet s'en va, grave, fier et vengé.



« Ton perroquet est un corbeau, sourit le bon docteur, et un fameux encore! Par exemple, du diable si je comprends ce qu'il venait faire sur la *Savoie*, à plus de cinq cents milles des côtes françaises!... En tout cas, il m'a l'air bien vivant, ce corbeau miraculeux.... La tête... rien!... Le corps... parfait!... L'aile.... Ah, ah, mon gaillard, c'est là que nous avons reçu le pruneau, hein?.... Peuh! une plaie contuse, juste de quoi te rendre sympathique à ma petite Zette : tu as de la chance que Philippe ne dispose que d'un joujou à air comprimé : avec un fusil pour de bon, ton affaire était réglée!... »

A ce moment, un cri de douleur m'échappe. Le docteur a mis la main sur ma patte gauche, et je vois sa figure s'assombrir.

« Diable, diable!... Une patte démise!... Mauvais, cela... très mauvais!...

— Alors, papa... — interroge la petite fille, qui a suivi ce monologue avec l'air anxieux d'une maman consultant pour son bébé — c'est... c'est grave?...

— Grave ou pas grave, tout dépend du malade. Pour une personne raisonnable, quelques séances de massage, deux jours de repos absolu, et il n'y paraîtra plus. Mais une bête.... »

Il n'achève pas. Josette lui a bondi au cou, et elle l'embrasse impétueusement, en se barbouillant jusqu'aux oreilles de mousse de savon.

« Oh, merci, mon papa, mon petit papa adoré! Je te jure qu'il sera sage, parce qu'il m'aime!... N'est-ce pas, Médor chéri, que tu te laisseras bien soigner par ta maman Zette, pour vite guérir?.... »

Je fais « oui », de la tête, ce qui a le don de jeter « maman Zette » dans des transports de joie inexprimables.

« Il a dit « oui », papa!... Oh, l'amour de perroquet... non, de corbeau.... Et dire que Philippe voulait le tuer, sous prétexte qu'il était méchant!... Je vais vite le coucher dans le berceau de ma poupée... pour qu'il guérisse, ce pauvre cher petit Médor en sucre!... »

Et voilà comment, amis lecteurs, je passai malgré moi de la pomme d'artimon de la *Savoie* dans le dodo parfumée de Diane, la poupée de ma nouvelle maîtresse, sous le pseudonyme imprévu de Médor.

Ce prénom de chien, que je trouvais alors le plus harmonieux des noms, aurait dû m'avertir des humiliations et des périls qui m'attendaient ... Mais n'anticipons pas!

(*A suivre.*)



May-Flower m'a envoyé très gentiment une réclamation parfaitement juste et je me suis fait un vrai plaisir de la satisfaire tout de suite. Avis à mes enfants, lorsqu'ils auront quelque chose à demander... comme dit l'autre : le ton fait la chanson!

Eh! oui, *Mauvaise Tête*, il faut bien se dire adieu... je t'assure que cela me coûte!... Ne m'as-tu pas accablé de tant et tant de sottises! c'est un bien comme un autre tissé entre nous et je ne puis t'en conserver rancune, car tu étais sûrement convaincu, en agissant ainsi, de la vérité du proverbe, « qui aime bien, châtie bien! » Je me console un peu en pensant que j'aurai de tes nouvelles par ta petite sœur. Qu'elle choisisse vite son pseudonyme... bien entendu, mon affection lui est toute acquise. Allons, « au revoir » et non pas « adieu », mon cher grand!

Comment, *Morinoute* a été « très souffrante » et je n'en ai rien su! Vite, que *Babisson* m'envoie quelques détails sur la maladie de ma chère petite fille et qu'il me rassure au sujet de sa santé actuelle. Je lui envoie, bien vite, mes meilleures bénédictions pour aider à la guérison complète et l'embrasse très fort, sans oublier *Babisson*.

Gai Colibri est tout excusé en raison du fameux déménagement de Besançon à Remiremont. Je connais le beau pays où il va demeurer, et Gérardmer, en particulier, m'a laissé de charmants souvenirs. Je suis très aise que mon cher enfant s'intéresse toujours autant à son journal, et, je lui envoie mon très amical souvenir.

Oh! oui, *Microbette*, ta tante a une bien bonne idée de t'abonner encore cette année, car je serais, pour ma part, désolé de ne plus te compter parmi mes Nicolettes... Heureusement, tu m'a promis de me donner ta petite famille dans l'avenir et je n'ai garde d'oublier une promesse qui resserrera encore notre affection.

(*Voyez la suite plus loin.*)

LA CHRONIQUE AÉRIENNE

***Par le Corbeau GRAIN de CASSIS** (Suite. — Voy. les Nos 2, 4, 5, et 6.)*

Grâce à la science du docteur, au dévouement de Josette, et surtout à ma sagesse exemplaire, mes blessures sont complètement guéries. Je n'aurais qu'à ouvrir l'aile, et bonsoir la compagnie!

Or, voici mon cinquième jour de captivité; et ce geste libérateur, je ne l'ai pas encore fait. Pourquoi?

Pourquoi!... Dites-moi d'abord pourquoi personne ne peut vivre avec Josette, ne fût-ce qu'un quart d'heure, sans l'aimer? J'ai fait comme les autres : je suis pincé! La mission de Saint Nicolas, la coupe Gordon-Bennett, et Marga, et ma dignité d'Oiseau, j'ai tout oublié; il ne me reste plus en tête qu'une idée, une seule : celle de disputer à la poupée Diane les faveurs de ma petite maîtresse. Beau mérite, vraiment, avec une adversaire qui ne peut même pas se défendre!

En tous cas, ma victoire est complète. A moi les meilleurs morceaux de la table des Premières; à moi le berceau de Diane, la voiture de Diane, la layette de Diane, les dentelles de Diane. Je dors sur de la vraie Valenciennes, ma chère! Je suis lissé à l'eau de Cologne, bichonné, pomponné, adonisé.... J'ai perdu jusqu'au sentiment du ridicule!

Et j'en suis arrivé, moi, Corbeau de Saint Nicolas, à bénir la carabine de Philippe — qui m'a permis de voyager gratis, en cabine de luxe, sur le plus « dernier-bateau » des transatlantiques!

Tout cela est bien mal, n'est-ce pas? Et pourtant je ne fais qu'arriver à l'endroit le plus pénible de ma confession. Vous allez voir jusqu'où peut tomber un être libre, quand il fait passer son bien-être avant son honneur!

Nous avions eu, depuis le départ, une traversée idéale. Pas de mer, de vrais après-midis de septembre, et des couchers de soleil comme aucun feu d'artifice n'en peut donner l'idée. Les messieurs en pardessus d'été, les dames en chandails, restaient sur le pont jusqu'au premier coup de cloche du dîner; et vous voyez d'ici les bonnes promenades que je faisais, traîné dans ma voiture par maman Zette, au milieu des enfants émerveillés.



Ce matin-là, au contraire, le temps ne se décidait pas à se lever. On entrait dans les parages de Terre-Neuve, et la brume matinale, au lieu de se dissiper, s'attardait fâcheusement. Il faisait frisquet, et Maman Diane avait dû me hausser la couverture jusqu'aux narines... une bronchite est si vite arrivée!

« Allons! ça se gâte! » prophétisait le lieutenant en second, qui nous avait pris en affection et s'amusait à nous tenir compagnie. « Vous verrez qu'avant cinq heures on n'ira plus qu'à la sirène.... D'ailleurs, la preuve : voici les coureurs-de-mer qui rallient!... »

Il désignait une nuée de ces oiselets couleur de suie, que les savants appellent « thalassidrômes » (ou coureurs-de-mer) — un bien grand nom pour de si petits êtres. Ils couraient au ras des houles, comme s'ils n'avaient plus la force de s'élever; à chaque minute ils manquaient de se heurter la tête contre les flancs d'acier du navire. *(A suivre.)*



DEUX CLIENTS

Personnages : M. GNAFFE, marchand de chaussures; M. PODAGRE, vieux rentier; Le clown, PUYG.

La Scène représente la boutique d'un marchand de souliers, en tous genres, ou du moins en genres variés, si l'on en juge par les étranges chaussures qui composent l'étalage. Pour représenter cette clownerie vous n'aurez qu'à faire appel aux pieds de vos amis, la variété des objets sera une source de fantaisie, M. Gnaffe a, comme tout marchand de chaussures, un beau tablier vert, d'un vert sel de cuivre; c'est en quelque sorte un vert d'uniforme, on le croirait taillé dans une bâche de voiture à foin. M. Gnaffe attend la clientèle. Passe M. Puyg, le clown, l'air très dégagé, très grand seigneur, il fait tourner sa badine et sifflotte un air de gigue. Il a son chapeau pointu sur l'oreille, la tête en arrière, l'air d'un gentleman... Pourtant il est bien mal chaussé, il est même peu chaussé, surtout si la pluie venait à tomber. C'est étrange pour un homme de cette importance. Ses souliers, à vrai dire, sont de lamentables savates, usées, archi-usées. On voit passer les chaussettes de Puyg par les extrémités bâillantes, qui rappellent la gueule d'une carpe sortie de la rivière. M. Gnaffe regarde surtout les chaussures de ceux qui passent; cela l'intéresse, il en vend. En apercevant celles-ci, il fait un geste d'effarement. Comment, un si beau Monsieur, si mal chaussé! Il ne peut retenir un cri : « Monsieur, Monsieur, vos pieds!... » Puyg à ces mots regarde à terre, comme s'il ne savait pas, le misérable, le fourbe.

« Aoh! c'est stioupid, je m'ai trompé de chaussures, c'est ridicoule.

— Monsieur, vous trouverez chaussure à votre pied.

— Aoh! quand je songeai que je pouvai mouiller le pied, enrhumer... »

« Atchoum! atchoum! » cette ficelle de Puyg éternue en pleine figure de M. Gnaffe.

« A vos souhaits, monsieur, à vos souhaits... Souhaitez-vous des escarpins vernis, des souliers en chevreau, Molière ou Richelieu, des bottines en box-calf, des brodequins en cuir de Russie, des bottes en vache imperméable?...

— Vous n'avez pas de la crocodile... ou de la phoque?

— Non. C'est trop mal porté : j'ai du daim, du chevreau glacé, du mégis, à boutons, à élastiques, à lacets... bouts ronds, bouts pointus.

— Faites voir le plus joli, très cher, ça m'est égal le prix, du tout égal. »

M. Gnaffe se frotte les mains. A la bonne heure, songe-t-il, voilà un bon client, un rare, un précieux client, qui ne regarde pas au prix, qui ne marchande pas, qui sait apprécier la marchandise... S'il se doutait que si ce filou de Puyg ne s'inquiète pas du prix c'est qu'il compte emporter sans payer, filer à l'anglaise sans bourse délier!...

« Voici ce qui se fait de plus nouveau, de plus élégant, de plus coquet, de plus solide... le soulier Sévigné. »

Puyg essaye, il marche, ça fait : croc, croc, croc.

« Aoh! cette bruit, il est insoupportable.

— Parfait, oui, mais j'ai la semelle, chromée ou caoutchouc... »

Puyg essaie la semelle chromée, c'est souple et silencieux comme enfant, il a un sourire de côté, plein de mauvaise malice... « Combien?... »

« Oh! monsieur, c'est donné, 29,90... »

Ordinairement M. Gnaffe les vend 19,90, mais à ce client qui ne regarde pas...

— Bon, je prends trois paires. Allez, je vous prie, appeler ma valet de pied, à ma carrosse au coin du roue... là, à droite.

— Je vais porter moi-même à la voiture de Monsieur.

— Aoh! vous êtes un artiste, monsier Bottier! »

Très flatté, très fier, M. Gnaffe se redresse et va, au tournant de la rue.

Mais c'est la ruse de Puyg. Sitôt que M. Gnaffe est éloigné, sur la pointe des pieds, avec ces semelles silencieuses, il s'éloigne. Au beau milieu de la boutique, ironiquement, il a rangé ses vieux souliers, ses vieux chibins, ses vieilles savates.

« J'ai dit à loui que je prenais trois paires, je n'ai qu'oune parole, moa! »

Et il s'en va, mettant deux boites sous son bras, le filou!





Avis important. — Une lettre de *Perruchonnette* me fait découvrir — trop tard, hélas! — une faute d'impression que j'ai laissée passer dans la donnée du *13e Jeudi-Salon*.

Le sujet était : « Quel est votre *jeu* favori? ». Les typographes ont écrit : « Quel est votre favori? ».

A quelque chose malheur est bon, dit le proverbe. Souhaitons que la question, presque incompréhensible sous la forme inattendue qu'on lui a donnée, nous vaille des réponses également imprévues. En tous cas, c'est bien sans le faire exprès que j'ai mis à la torture la sagacité de mes enfants. Je leur en fais toutes mes excuses!

Saint Nicolas.

Mais certainement « je veux bien t'embrasser », *Franciscus Sedanensis*, mon nouvel enfant, et suis tout heureux de t'accueillir. Voici « l'énorme paquet de bénédictions réclamé... » J'y joins la recommandation de toujours envoyer les devinettes sur une feuille séparée. Remercie pour moi *Your Betzy* de son gentil petit mot d'adieu... et assure-la de mon très fidèle et très affectueux souvenir.

Your Betzy regrette de ne pouvoir correspondre avec *Monna Lisa*, mais cet hiver, elle abandonne complètement le journal à son frère *Franciscus Sedanensis* .

Bravo! *Jean Staron*, c'est très bien de prendre part aux concours et de me chercher des abonnés ... seulement, tu devrais choisir un joli pseudonyme. Bonne chance pour tes essais, mon cher petit, et crois-moi ton dévoué Saint Nicolas.

Amie des Animaux se trouvera en pays de connaissance dans ma grande famille, qui compte pas mal de petits abonnés russes. Mais oui, ces petits abonnés m'écrivent... et même de très gentilles lettres. . Je vois que tu fais comme eux, chère petite nouvelle. Aussi voilà un gros baiser pour te souhaiter la bienvenue, en attendant l'envoi même un peu tardif du Grand Concours.

Mes compliments à ton frère, *Fil de zinc*, au sujet de ses hautes ambitions d'avenir : « Vouloir être empereur pour remplacer Napoléon Ier », voilà certes, une « idée fine » qui le mènera loin par le chemin du travail et de l'effort constant. Allons, c'est très bien et je prépare tout exprès pour *Futur Empereur*, à l'abri de mon grand manteau, une belle petite couronne impériale. Affectueuses bénédictions à *Fil de zinc, Pomme d'api de Saint-Huruge, Plum-kake* et *Futur Empereur*, de leur vieux Saint Nicolas qui les aime de tout son cœur.

Petit Gas du Berry accepte avec plaisir l'échange de timbres avec *Jeune foot-balliste* et le prie de commencer.

Je prends note des pseudonymes de *Manon* et de *Dragée rose* et remercie beaucoup mes petites filles de leurs gentilles lettres. Oui, l'histoire du « prince Mokoko » est très amusante... presqu'autant que la confection des malles, n'est-ce pas, petite *Dragée*? Ah! je ne suis guère de ton avis sur ce point... mais comprends tout à fait la joie de voir arriver la nuit délicieuse où l'on met son soulier! Pour toi, Manon, pour toi *Dragée rose*, pour *Petit Gas du Berry*, *Adèle Ch.*, *Nono et Néné* et *Bruyère des Vosges*, mes très paternelles bénédictions.

Dragée rose désire correspondre avec des Nicolettes de dix à douze ans habitant les colonies, et échanger des timbres-poste avec des Nicolettes françaises du même âge.

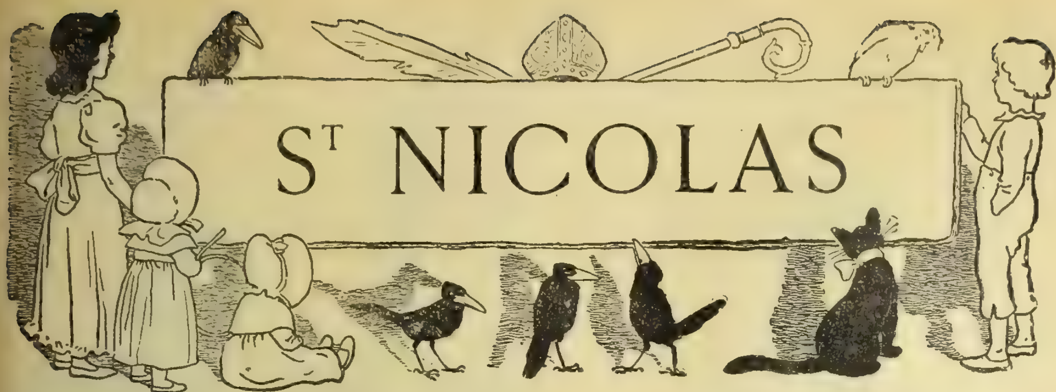
Tu es vraiment trop gentille, *Myosotis de Pologne*, de toujours me gâter avec ces jolies cartes postales... J'ai été très sensible à mon portrait, et Roselinette trouve que les petites ailes grises lui iraient à merveille! Et puis la belle forêt de sapins que je vais traverser... en image seulement, hélas! Un bon baiser pour toi, chère petite.

Encore une jolie carte et encore une aimable Nicolette! Cette fois, c'est *Amie de Tête de Linotte* qui me fait ce charmant envoi et que je remercie de tout cœur... comme je l'aime!

Saint Nicolas prie sa gentille Nicolette, *Cycliste du Forez*, d'écrire sur les feuilles séparées les solutions des devinettes, les concours des Jeudis-Salons et les lettres de Saint Nicolas. Il joint à cette recommandation un affectueux baiser pour sa petite fille.

Allons, *Futur Ingénieur*, te voilà adopté par Saint Nicolas et il espère bien trouver en toi un lauréat des devinettes, les dites devinettes devant te paraître un jeu auprès des problèmes difficiles que tu devras résoudre. Bon courage, mon ami, et crois à toute ma paternelle sympathie.

(*Voyez la suite plus loin.*)



LA CHRONIQUE AÉRIENNE

Par le Corbeau GRAIN de CASSIS *(Suite. — Voy. les Nos 2, 4, 5, 6 et 7).*

« Je vais les tirer avec ma carabine! s'écria ce démon de Philippe.

— Gardez-vous en bien! nos hommes ne vous le pardonneraient pas!... Pour eux, les coureurs-de-mer ne sont pas des oiseaux, mais des âmes : les âmes de leurs camarades « péris en mer »; s'ils reviennent, ouvrons l'œil, car la mort est sur nous!

— Et vous croyez ça, vous? interrogea Philippe, pas très rassuré.

— On ne sait jamais! » fit l'officier, d'un air grave. Mais voyant les petites figures s'assombrir, il reprit gaîment : « Quoi qu'il en soit, ce sont de vaillants oiseaux, des vrais marins d'eau salée, qui n'hésitent pas, eux si petits, à s'aventurer à d'énormes distances des côtes, et préfèrent mourir libres que de subir la loi d'un maître.... »

J'écoutais ces conversations qui ne flattaient guère mon amour-propre — quelle différence avec moi — quand un cri de Philippe me fit sursauter.

« Une mouette!... Ah, celle-là, je ne la raterai pas!... »

Et il courut chercher son damné fusil.

A pareille distance de toute côte, cette mouette ne pouvait être que Marga; et c'était elle, en effet. Je la reconnus sans peine, et elle aussi me reconnut. Sans se douter des intentions criminelles de mon tyran, elle piqua droit sur la voiture où je me prélassais, et vira à angle aigu, si près que son vent souleva mes dentelles.

« Grain de Cassis!!! » cria-t-elle, dans notre langue.

Ah, ce cri! Il aurait dû me traverser le cœur comme un fer rouge; car il voulait dire : « Que fais-tu là? N'as-tu pas honte, toi, fils du ciel, de servir de jouet à nos pires ennemis, dans cette défroque de singe habillé? Debout, Grain de Cassis : haut les cœurs!... »

Eh bien, non, je n'ai pas répondu à cet appel d'en haut! Je me suis contenté de tourner la tête sur mon oreiller, et de cligner de l'œil du côté de Marga, avec un petit air narquois, qui semblait dire :

« Va toujours, ma belle Marga!... Je ne voudrais pas être à votre place ce soir, quand nous serons entrés dans le pot-au-noir!... »

Comparable ingratitude.... Mais l'expiation était proche.

. . . .

Comme l'avait prédit l'officier, la brume n'avait fait qu'épaissir. Dès trois heures, il avait fallu allumer l'électricité sur le pont; à six, on aurait découpé le brouillard en cubes. La sirène beuglait en aveugle; à certains intervalles réglementaires, elle s'arrêtait. Alors toutes les oreilles se tendaient anxieuses, vers cet inconnu redoutable au-devant duquel nous courions, de toute la vitesse de nos vingt mille chevaux....

« Si les coureurs-de-mer reviennent, ouvrons l'œil, car la mort est sur nous!... » — Ces paroles du marin, je me les répétais en moi-même, machinalement; et j'avais peur!....

Avant dîner, maman Zette voulut absolument aller voir « le vilain brouillard ». Elle me prit dans ses bras, et m'ayant bien emmitouflé dans son manteau, risqua deux ou trois pas sur le pont couvert, sans lâcher la rampe d'appui.

La sirène venait de se taire, comme à bout de souffle, et nous avions encore les oreilles tout endolories de sa rafale de bruit.

Soudain, dans l'ombre opaque, un autre mugissement éclata, sorti on sait d'où; et, presque à la même seconde, une masse formidable surgit, se rua, courant en sens inverse, tout près de nous, à nous toucher....

Dans un fracas d'écluse, le paquebot passa, avec son étrave géante, ses ponts flamboyants, ses quatre cheminées vomissant le feu.... C'était le *Mauritania*, de la Cunard, à destination de Liverpool.

Un écart de vingt mètres, et les deux monstres s'écrasaient l'un sur l'autre, à plus de quatre-vingts kilomètres à l'heure!... *(A suivre.)*



SCÈNE II

L'air piteux, gêné, ayant peur de contrarier un si bon client qui paye si cher et prend trois paires, M. Gnaffe revient, tête basse. Il n'a pas dû trouver la voiture; il a pourtant bien regardé, appelé...

« Monsieur m'excusera, mais ses chevaux sans doute ont pris le mors aux dents... »

Il regarde, son client n'est plus là. Au beau milieu de la boutique, les vieilles bottines seulement restent, bouche bée, comme se moquant dans leur rire. M. Gnaffe commence à comprendre, à voir qu'il est joué, dupé, volé.

« Filou, canaille, bandit, va-nu-pieds! »

Non, Puyg n'est pas, n'est plus un va-nu-pieds. Il a de beaux souliers aux pieds, et deux paires de précaution, sous son bras. M. Gnaffe compte : trois fois neuf vingt-sept pose sept et retiens deux, trois fois neuf vingt-sept et deux vingt-neuf... il voit les vieux souliers, il bredouille : pose deux et retiens neuf... Ah! le bandit, il m'en a pris pour 59 fr. 70, et il s'est moqué de moi, par St Crépin...

Il s'arrache les cheveux, comiquement douloureux, si ému qu'il ne voit pas arriver un beau monsieur, âgé, élégant, décoré, qui boite, marche avec peine en s'appuyant sur une canne. Le monsieur entre et s'effondre sur une chaise.

« Ah! enfin un siège! » Il s'éponge le front.

Aveuglé de colère, M. Gnaffe croit que c'est toujours le mauvais client de tout à l'heure. Il l'empoigne au collet.

« Filou! voleur! canaille!

— Assassin! criminel! au secours! »

M. Gnaffe s'arrête, regarde, s'excuse :

« Oh! monsieur, mille pardons...

— Vraiment, voilà une singulière façon de recevoir la clientèle!

— Excusez-moi ; mais à l'instant, monsieur, un voleur audacieux m'a emporté trois paires.

— Ah! monsieur, en quel siècle vivons-nous ! Les filous ont l'air d'honnêtes gens, ainsi moi...

— Au fait, songe M. Gnaffe, qu'est-ce encore que ce bonhomme? ne va-t-il pas, lui aussi, me voler? Ah mais! ouvrons l'œil...

— Monsieur le bottier, on m'a dit que vous étiez consciencieux et habile.

— C'est ça, mon vieux, fais-moi des compliments pour m'endormir... ça ne prend plus...

— Je voudrais des bottines souples, tendres : j'ai si mal au pied que je ne puis rien supporter.

M. Gnaffe voit que le client est en chaussettes.

« Oh! c'est de la même bande, des va-nu-pieds : il n'a même pas de chaussures du tout, celui-là!

— Qu'avez-vous à m'offrir de doux... pour le cuir, car pour le prix ça m'est égal : pourvu que je ne souffre pas.

— Oh! le monstre, le prix l'indiffère, comme l'autre, il compte ne pas me payer : mais attends, tu payeras pour deux... »

Par derrière il lui montre le poing,

« Voyons, bottier, je suis un peu pressé. »

M. Gnaffe, commerçant tout de même, atteint des chaussures, les essaye. Ce sont des : « Ah » des « aïe! » des « oh la la! Trop étroit! trop dur! »

M. Gnaffe lassé : « C'est tout! »

Le vieux monsieur aperçoit les vieilles grolles laissées par Puyg.

« Et ceci, passez voir? »

M. Gnaffe tend les souliers au vieux monsieur.

« Ah! parfait, excellent, délicieux. Je ne souffre pas, non, du tout, exquis!... » Il danse.

M. Gnaffe est stupéfait.

« Combien ces merveilleuses chaussures?

— C'est que, monsieur, elles ne sont pas à vendre.

— En voulez-vous dix, vingt, trente, cinquante, soixante francs?...

— Mais, monsieur....

— C'est bon, mettons-en cent. J'en prends trois paires, voici les trois billets... Portez à ma voiture, là à gauche, à l'angle de la rue... »

Le vieux monsier s'en va gambadant.

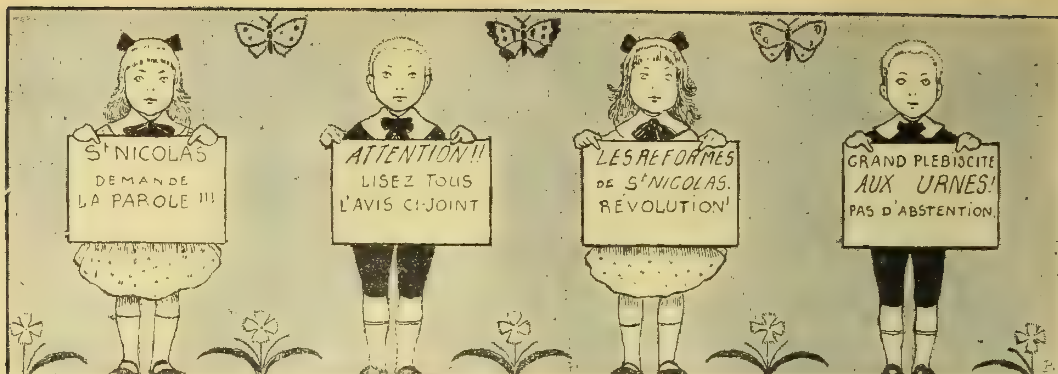
Et Monsieur Gnaffe regarde les trois billets, les tâte, les examine à la lumière. Ils sont bons.

« Et dire qu'il y a des gens qui nient la justice immanente et dénigrent le commerce. ».

Il s'assied, brisé d'émotion, sur la terre, plouc!

JÉROME DOUCET.





Concours des Devinettes

I. — Quatrième Concours de 1911
(Juin-Juillet 1911)

Premiers Prix (donnant droit à 5 francs de livres). — Bobby (50 p.). — Nichée de Pies. — Brin d'Ajonc (48). — Branche d'Olivier. — Fauvette de Jouy. — Petite Mocotte. — Trois Farfadettes.

Seconds Prix (donnant droit à 4 francs de livres). — Babissou (47). — Bruyère Rose de Corrèze. — Drahonnet (Andrée). — Les Frères Sancho VII. — Mauvaise Tête. — Nono et Néné. — Petit Perdreau Rouge. — Tante Ise. — Fleur des Neiges de Moscou (46). — Grande Sœur de Lili. — Loulou. — Mimi Coco. — Manène et Poum. — Reine des Singes. — Trésor Fin.

Troisièmes Prix (donnant droit à 3 francs de livres). — Académie Tapageuse (45). — Filleule Reconnaissante. — Henri le Balafré. — Lis de la Meuse. — Linotte de Champvert. — Mouette du Rhône. — Miss Stick. — Pierrot Comtois. — Trotte-Menu.

II. — Cinquième Concours de 1911
(Août-Septembre 1911)

Premiers Prix (donnant droit à 5 francs de livres). — Académie Tapageuse (46). — Babissou. — Branche d'Olivier. — Bobby. — Nichée de Pies. — Rose Pompon. — Trois Farfadettes. — Tante Ise.

Seconds Prix (donnant droit à 4 francs de livres). — Fauvette de Jouy (45). — Les Frères Sancho VII. — Ginette et Guitte de Juan les Pins. — Jean de Troyes. — Linot de Malakoff. — Mauvaise Tête. — Petite Mocotte. — Zédag.

Troisièmes Prix (donnant droit à 3 francs de livres). — Bobette (44). — Deux Inséparables. — Edelweis. — Grande Sœur de Lili. — Manène et Poum. — Moulin à Paroles. — Quatre Grillons de Delle. — Reine des Singes. — René de Wassy. — Riri-Tonton. — Trésor Fin. — Bruyère Rose de Corrèze (43). — Butterfly. — Fifi Fenouillet. — Fleurs Jumelles. — Mimi Coco. — Sainte Adresse.

Mentions honorables.

Amie des Lézards (19). — Asperge montée (17). — Amie de Tête de Linotte. (24). — Boule de Neige de Kieff (33 et 30). — Bruyère des Vosges (25). — Brin d'Azur (24). — Bruyère de Bretagne (26 et 22). — Brin d'Ajonc (42). — Bobette (42). — Bateau d'Or (16). — Butterfly (44). — Blue and White (17 et 40). — Blondinette (32 et 32). — Biquette (3). — Coquelicot et Bluet (39 et 42). — Clématite de Vaucelle (37 et 40). — Clochette d'Avril et Sabot de Noël (10 et 17). — Chrysocôme (42 et 28). — Chevrette de Céphalonie (28 et 26). — Les Deux plus petits (39 et 33). — Deux Inséparables (41). — Deux Nièces de Miss Tranquille (39 et 42). — Deux Francs-Comtois en Touraine (42 et 42). — Deux Linottes de Saintonge (21). — Drapeau Français, Ramoneuse et Soleil Rouge (13). — Deux Cytises (17). — Deux Gazelles de France (16). — Edelweiss (29). — Étincelle d'Argent (27). — Fleurette des Bois (37 et 40). — Madeleine Forceville (26). — Fleur des Bois (29 et 38). — Suzanne Fitan (41 et 41). — Fleur des Neiges de Moscou (27). — Futur Chasseur de Panthères (23 et 23). — Fouille au Pot (18). — Franc-Sois! (20 et 25). — Fifi Fenouillet (41). — Grisemine (37 et 42). — Général Pompon (34 et 40). — Grande Sauterelle (34 et 40). — Gerbe de Blé (26). — Joseph de la Gour (12 et 14). — Gai Colibri (42 et 37). — Graine de Blé (10). — Grogna (23 et 35). — Glaïeul Rose (31 et 6). — Giboulée (22). — Henri le Balafré (25). —

(*Voyez la suite plus loin.*)

LA CHRONIQUE AÉRIENNE

Par le Corbeau GRAIN de CASSIS (*Suite. Voy. les Nos 2, 4, 5, 6, 7 et 8.*)

Vous jugez si je pus dormir, après une pareille émotion. Le hurlement continu de la sirène me serrait le cœur; le salon-toilette attenant à la cabine, et où l'on déposait mon berceau tous les soirs, me faisait l'effet d'un cercueil plombé. J'étouffais; à chaque minute, je m'attendais à l'effroyable secousse d'un navire comme le *Mauritania*, venant s'écrabouiller contre le nôtre et nous envoyant par le fond....



Après dîner, les enfants descendirent se coucher, suivis de leurs parents qui ne les quittaient plus d'une semelle, les pauvres! Maman Zette me reborda, m'embrassa, me fit avaler de force une tranche de foie gras, cinq petits fours et une cuillerée d'eau de fleur d'oranger....

Cela me calma un peu les nerfs. On éteignit la lampe, et je finis par m'assoupir, au bourdonnement monotone de l'arbre de couche.

A travers mon demi-sommeil, je percevais confusément le babil des enfants, qui causaient d'une couchette à l'autre, dans la cabine d'à côté. C'est ainsi que le nom de Médor, prononcé à plusieurs reprises, réveilla mon attention. Je prêtai l'oreille. C'était Philippe qui parlait.

« Enfin, Médor est-il à moi, oui ou non?... »

Un silence.... Qui ne dit rien consent!... Et Philippe reprenait, triomphant :

« Hein! Ils vont en faire une tête, les Yankees, quand ils me verront passer dans les rues, avec un corbeau en laisse au lieu de chien!... »

En laisse?... Moi?... Je me dressai, haletant.... Maintenant, c'était la douce voix de maman Zette qui parlait.... Elle paraissait mouillée de larmes....

« Pauvre petit Médor!... Ce n'est tout de même pas une raison pour lui couper les ailes!...

— C'est cela! Pour qu'il me file sous le nez, au premier coup de cravache qu'il recevra!... »

Je n'en écoute pas davantage. Bondissant hors de mon berceau, je cours comme un fou dans toute la pièce, au grand dommage de mes dentelles.

Ainsi, voilà le sort qui m'attend dans quelques heures : je redeviens le jouet de Philippe: on me traîne, corde au cou et cravache au poing, sous les yeux de la foule imbécile; et pour arrêter court toute tentative d'évasion, on commence par me faire subir la plus déshonorante des mutilations, on me coupe les ailes, comme à une volaille de basse-cour!...

Cela, jamais : plutôt la mort!... Oh! fuir, fuir tout de suite!... Mais par où? — La porte?... impossible! — Le hublot?... verrouillé, lui aussi!... N'importe, il faut l'ouvrir!... Cette espèce de trébuchet, c'est par là : je tire, je secoue, je tape... le loquet cède... le hublot s'ouvre... il est ouvert!

Ouf! La voie est libre : on peut respirer!... Tout d'abord, commençons par ôter toutes ces fanfreluches, qui me gênent pour voler; elles ne sont pas à moi, d'ailleurs!... Le petit tricot de soie... l'écharpe de nuit... le bonnet d'Irlande.... Pauvre bonnet, je ne te reverrai plus! Jamais plus je ne sentirai, sur mes plumes, courir les doigts légers de maman Zette.... Adieu, tout cela!...

Est-ce tout?... Non, pas encore : je viens d'aviser une écritoire, avec papier à en-tête de la *Savoie*. D'un coup sec je m'arrache une plume de la queue, et j'écris — je sais écrire!

« Josette chérie — je vous dois la vie : jamais je n'oublierai cela. Mais Philippe est trop méchant. Je pars pour n'avoir pas les ailes coupées.... Je ne suis pas Saint Nicolas, et pourtant je vous bénis.... Priez pour moi. — *Grain de Cassis.* »

Le papier bien en vue.... Ma plume noire en travers.... Et maintenant, au large!... Me voici sur l'étroite cloison qui me sépare de l'abîme. Au delà du nid tiède et parfumé où j'ai vécu tant d'heures inoubliables, c'est le noir illimité, l'étouffante fumée d'eau qui glace les os et le courage.... Et toujours cette sirène qui hurle à la mort....

Est-ce bête? Voilà que, maintenant, je ne me sens plus le cœur de m'en aller!...

Allons, Grain de Cassis : soyons corbeau, que diable!...

Hop! C'est fait : j'ai plongé. La coque énorme du transatlantique me frôle, lancée à toute vitesse; et tout de suite le mur d'ombre s'est refermé sur elle. Pendant quelques secondes, son cri de monstre en détresse s'enroue dans le brouillard.... Puis, plus rien... rien qu'un pauvre corbeau, enseveli vivant dans un suaire de brume sur le cimetière infini des flots!... (*A suivre.*)



LA MOUCHE

PANTOMIME AMÉRICAINE

Personnages : M. SAM, millionnaire (Minstrel); BLACK et BLICK, tous deux négros-burlesques; LA MOUCHE.

La scène représente le salon de M Sam. Luxe lourd, massif, exagéré. Tables, sièges, potiches, tableaux, pendule, lustre, etc., etc... le tout très doré. Du tape-à-l'œil, sans goût, mais indiquant la grosse richesse d'un Roi de porcs.

M. Sam, le très richissime maître de céans, est étendu dans son rocking-chair, nonchalant et béat; il digère un copieux déjeuner. — Sa figure est rouge brique, comme celle de toute personne qui a trop mangé gloutonnement et bu plus que de raison, sottement. M. Sam fume un très gros cigare et il a mis, à la mode américaine, ses gros pieds crottés sur la table : shoking!

M. Sam est content de soi, il a gagné mille dollars et mangé plus qu'hier; chacun prend son plaisir où il le trouve, à sa portée.

Dans un coin, tout en haut de la glace, sur le cadre très sculpté, très doré, la mouche aussi est installée; elle ne fume pas de cigare, elle n'a pas déjeuné.

Elle se nettoie les pattes, en les frottant les unes contre les autres, comme si elle aiguisait deux couteaux, elle lisse ses ailes, se débarbouille, se coiffe, fait et refait sa toilette. Elle trottine de-ci de-là sur la glace, bien mieux qu'un patineur de profession, elle s'arrête la tête en bas, sans tomber, sans glisser; elle reprend, après ce petit arrêt, sa zigzaguante promenade, marquant l'endroit où elle s'est arrêtée d'un petit point grisâtre. La belle glace en est toute piquetée, au détriment de son éclat biseauté.

Les mouches préparent l'ouvrage des valets de chambre nettoyeurs de glaces; une idée soudaine

vient à la mouche, probablement, car elle s'élance brusquement de la place où elle aiguisait nerveusement toutes ses pattes et d'un vol net, tel un aéroplane qui descend, elle se va poser sur le nez rouge de M. Sam.

Les phares attirent les oiseaux de mer, la lumière appelle les insectes, le nez de M. Sam, rouge comme le feu, plaît sans doute à madame la mouche.

M. Sam avait clos les yeux béatement, il se sent chatouillé; d'un geste mol, endormi, il chasse la mouche; elle n'a pas attendu l'arrivée de la grosse main, aux grosses bagues, elle s'est sauvée... vrumm... vrumm..., mais pas loin.

Sitôt que la grosse main est retombée, clac, sur la cuisse grasse... vrumm... vrumm... la mouche ayant nettoyé ses pattes, salies par le nez rouge, s'y vient à nouveau reposer.

Plus agacé, M. Sam fait un geste plus vif, mais la petite mouche est plus prompte que la grosse main... vrumm... vrumm..., elle s'est envolée plus loin, sur l'oreille. Elle aiguise toujours ses pattes et vient dans le cornet, dire son mécontentement... vrumm... vrumm...



M. Sam, de la main gauche, cette fois, fait un geste vif, si vif, qu'il fait tomber la cendre blanche du cigare, le beau morceau de cendre qu'il retenait précieusement en équilibre, comme un dilettante; la cendre s'éparpille salisseuse sur son gilet.

M. Sam est furieux. Mais la mouche est têtue, c'est même étonnant pour une si petite bête; à peine a-t-elle pris le temps de faire un peu de corde raide sur un cheveu de M. Sam et de s'aiguiser les pattes, qu'elle va... vrumm... vrumm..., s'accrocher à la joue du millionnaire. Furieux, M. Sam se décoche une calotte : clac..., la mouche est écrabouillée..., je t'en moque, elle a filé..., vrumm... vrumm... M. Sam est furieux, la joue très rouge encore; « la sale bête », s'écrie M. Sam.

Il tire de sa poche son mouchoir et il s'évente. Vrumm... vrumm..., la mouche n'aime pas les coups d'air, qui troublent son vol, elle va s'abriter derrière l'oreille, sur le cou gras de M. Sam; elle profite d'une accalmie, pour revenir une fois encore sur le nez. Elle est une mouche américaine, elle a sans doute fait le pari de venir sur le nez de M. Sam. En Amérique, un pari est chose sacrée, on se ferait plutôt tuer pour tenir la gageure.

Vrumm... vrumm, pour la vingt-troisième fois elle trône sur le pif rouge-écarlate. M. Sam hurle désespérément : « Black! Blick! »

Mais Black et Blick, qui travaillent sans doute comme des nègres, n'entendent pas l'appel vigoureux de leur maître. Vrumm... vrumm..., fait la mouche, pour les appeler peut-être, à sa façon.

M. Sam s'est précipité vers la sonnette électrique, il appuie désespérément ; drinn, drinn..., il est ponceau, écarlate, violet-pourpre de rage.





Tu es trop modeste, *Robert le Diable* : pourquoi douter ainsi du hasard? je ne suis pas sûr du tout, moi, que tu ne « gagneras rien au concours des Étrennes ». Je te remercie de tes bons souhaits et t'envoie une affectueuse bénédiction.

Futur Chasseur de Panthères accepte l'échange de timbres proposé par *Père Ronchon* et le prie de commencer.

Bon courage à *Futur Chasseur de Panthères*, dans la recherche des devinettes « si difficiles ». Saint Nicolas lui envoie pour éclairer ses idées, sa plus lumineuse bénédiction.

Chrysanthème bleu réclame des nouvelles de *Blue and White*; *Frimoussette* embrasse bien fort *Petite Mésange* et *Monna Lisa*.

Comment, mon pauvre *Chrysanthème bleu*, tu te donnes en vain un pareil travail pour trouver les anagrammes? Demande donc, à l'occasion, quelques conseils à tes correspondantes plus exercées... elles ne te les refuseront certainement pas.

Je ne me souviens plus si la lettre de *Blue and White* était timbrée ou non... je vais m'en informer; je suis sûr, néanmoins, que cette lettre a été envoyée. Pour toi, chère petite, pour *Frimoussette* et *Petit Hercule*, les meilleurs baisers de Saint Nicolas.

Miss Puce, ma nouvelle Nicolette qui a « des yeux bleus, des cheveux châtains, un petit chien qui bouge tout le temps, et un grand frère de quatorze ans », a bien raison d'avoir confiance en moi, car ma sympathie lui est tout acquise. Je lui prédis un bel avenir de Nicolette travailleuse et l'embrasse paternellement pour mieux faire connaissance.

Miss Puce désirerait échanger des cartes postales représentant des souverains, contre les cartes postales favorites d'autres Nicolettes. Avis aux collectionneuses.

Ce que tu traites de « bavardage importun », *Linotte de Champvert*, est pour moi une fort gentille lettre que je suis d'autant plus heureux de recevoir qu'elle s'est faite un peu plus attendre. Je suis tout attristé du deuil qui vous a frappés, mes pauvres enfants, et comprends trop bien que depuis ce moment votre journal ait été un peu négligé. Merci de vos souhaits; merci de votre soin à me choisir de jolis étrennes.... Je suis certain que l'affection que vous voulez bien me porter vous a rendus très perspicaces et que votre liste aura chance d'être bien classée. Sur ce bon espoir je vous quitte en vous embrassant tous de grand cœur.

Ta « première lettre » m'a causé un vif plaisir, *Petite Mésange*, et c'est pour moi un précieux autographe.... Ta bonne volonté à l'écrire me prouve que tu seras, comme ma grande *Fauvette de Jouy*, une fidèle correspondante et je m'en réjouis à l'avance.

Je fais ta commission à *Monna Lisa* et t'envoie de bons baisers à partager avec *Fauvette de Jouy*.

Petite Mésange n'ayant que cinq ans, craint d'être un peu inexpérimentée dans l'art d'écrire et elle chargera sa grande sœur, *Fauvette de Jouy*, de correspondre pour elle avec *Monna Lisa* qui paraît si gentille.

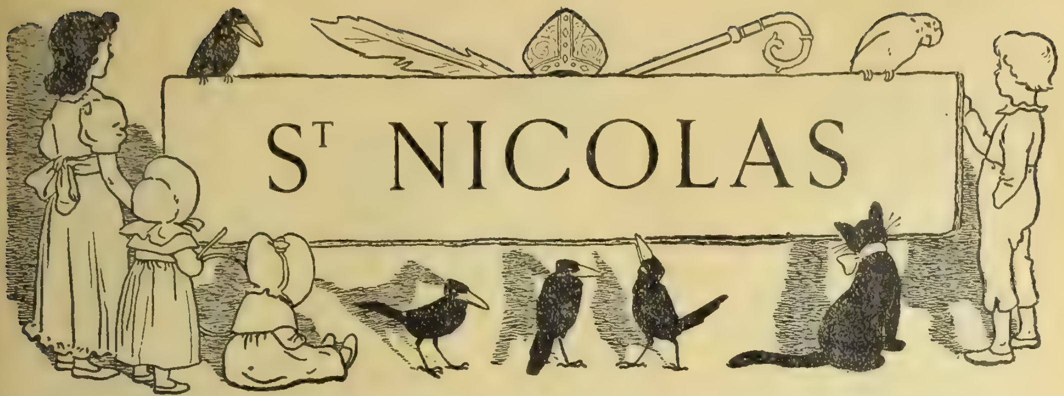
Je te fais adresser les suppléments qui te manquent, *Fleur des Neiges de Moscou*, et profite de l'occasion pour t'imiter en te donnant « un grand baiser pour finir l'année et un autre grand baiser pour la commencer ». Crois-moi toujours, chère petite lointaine, ton très dévoué Saint Nicolas.

L'explication de tes réponses au 3e questionnaire du Grand Concours me semble très satisfaisante, *Jeune foot-balliste*, et je n'ai plus qu'à te souhaiter bonne chance en t'adressant une affectueuse bénédiction en l'honneur de l'année nouvelle. Qu'elle t'apporte la sagesse, afin que mes corbeaux n'aient plus jamais rien de fâcheux à me redire sur ton compte. C'est chose conclue, n'est-ce pas, mon petit homme? (Il me semble que tu possèdes un fort beau papier à lettres!)

Des nouveaux! des nouvelles! une pluie de Nicolets et Nicolettes qui tous gentiment se présentent et proposent leurs pseudonymes.

Voici d'abord *Fée Grabotte*, l'amie de *Rose Pompon*, qui est loin de m'être une étrangère puisque jadis sa maman appartint à ma grande famille. Donc, *Fée Grabotte* est la très bienvenue parmi nous et je lui envoie mes meilleurs souvenirs pour elle et sa maman.

(*Voy. la suite plus loin.*)



LA CHRONIQUE AÉRIENNE

Par le Corbeau GRAIN de CASSIS (*Suite. Voy. les Nos 2, 4, 5, 6, 7, 8 et 9*).

. . . .

J'ai si bien fait le sacrifice de ma vie que je ne me soutiens plus dans l'air que par instinct. A deux reprises, je suis sur le point de piquer dans la vague, et ce serait la fin. Et puis après? A quoi bon lutter? Pourquoi aller ici plutôt que là, puisqu'aussi bien c'est partout la même fumée opaque, les mêmes houles, les mêmes tombes mouvantes? Un peu plus tôt, un peu plus tard!...

Heureusement, cette défaillance coupable ne dure guère. Le froid de la nuit me fouette le sang et me rend à moi-même. Et puis — jeu de mots à part — le seul fait de voler vous élève les sentiments. Luttons! Rien n'est désespéré. Après six jours de traversée, au train dont filait le transatlantique, la côte ne saurait être loin. On n'a pas le droit d'échouer ainsi au port!

Au reste, je suis dans des parages sillonnés par tous les grands « liners » internationaux. Le *Deutchland*, en particulier, ne nous talonnait-il pas à quelques heures?

Mais, au fait, pourquoi pas cette bonne *Savoie* elle-même? J'ai souvenance de certaine hune de misaine, à l'abri du poste de vigie, où la carabine de Philippe n'aurait garde de me dénicher, tout au moins cette nuit. Quand il fera clair — s'il fait clair! — le gros cachalot à vapeur aura encore avalé pas mal de milles marins : autant de pris à l'ennemi. On verra à se dégrimoner passé neuf heures... l'heure du chocolat!

C'est dit : en route pour rattraper la *Savoie*; ou, à son défaut, le *Deutchland*!

. . . .

Depuis combien d'heures — de siècles — suis-je là à tourner à l'aveuglette dans cet enfer de fumée âcre? — Dix heures au moins, plus même; car une demi-teinte verdâtre, couleur d'aquarium sale, filtre à travers les nappes vitreuses du brouillard.

Hélas! rien, absolument rien en vue durant cette nuitée funèbre. La *Savoie*?... évaporée! — Le *Deutchland*?... introuvable! Pas un sifflet lointain, pas un appel de sirène : le désert sans vie et sans fin!...

Oui : c'est bien le jour qui pointe. Il n'éclaire rien, ce jour polaire et livide; il ne fait que rendre plus précise l'horreur de ma situation.

Cette fois, je me sens perdu, perdu sans remède, avec cette impression désolante que chaque coup d'aile m'éloigne de la ligne des navires. Mon sens de l'orientation est paralysé par ce brouillard, qui m'étouffe à la manière d'un bâillon. Et puis, en pleine mer, quel point de repère?

Je ne sais qu'une chose; mais celle-là est claire comme l'eau de roche, implacable comme la fatalité : c'est que je suis au bout de mon rouleau. Douze heures de vol ramé, après une convalescence comme la mienne, c'est tout ce que je puis faire. Disons le mot brutal : je suis crevé!

Vous ne connaissez pas cela, vous autres hommes, la « crevaison » qui arrête net le galop du cheval, le vol de l'oiseau. Chez vous, la fatigue s'annonce bien avant l'épuisement; on dirait qu'elle vous crie : « Attention... j'arrive! » — Nous, les bêtes, elle fond sur nous sans crier gare, et nous terrasse en dix minutes. Brusquement les oreilles se mettent à tinter; les yeux, brouillés, s'emplissent de visions surnaturelles; on sent comme une poussée de fièvre qui décuple les forces... le dernier chant du cygne... et patatras! tous les ressorts s'arrêtent à la fois, et le condamné s'abat d'un bloc, fut-il à deux mètres du but, comme un jouet mécanique à bout de ressort.

Et voici que, dans mon crâne vide, le bourdonnement sinistre vient de retentir... On dirait le « bruit de la mer » des coquillages.... Encore dix minutes, et tout sera fini!.....

(*A suivre.*)

SCÈNE II

A l'appel impérieux de la sonnerie, Black et Blick, les deux négros, accourent, l'air souriant, roulant des yeux en boule de loto, leurs grosses lèvres entr'ouvertes laissant luire leur mâchoire blanche de cannibales.

« Bon maître, nous appelai? »

En manière de réponse, le bon maître décoche un coup de pied à l'un et à l'autre.

« Le mouche, commande-t-il, chassez le mouche. »



Blick et Black, à ces mots, roulent des yeux effroyables.

« Où qu'il était le mouche? demandent-ils!

— Vrumm... vrumm..., répond la mouche en passant rapide.

— La voilà », crie M. Sam, et, du doigt, il la montre sur le ventre d'une potiche.

Doucement, de sa grosse patte de singe, mise en cuillère, s'approchant sur la pointe des pieds, Black se prépare à la cueillir, la main glisse, frotte le vase, le geste part....

« Je tinai le mouche, déclare Black triomphant.

— Hipp! hipp! hourrah! » chante Blick triomphant et dont le rire s'arrête aux oreilles.

M. Sam est satisfait, tant qu'il en oublie de botter Black qui, dans son geste brusque, a fait dégringoler la potiche en morceaux sur le sol.

« Vrumm... vrumm..., chante la mouche dans la main de Black.

— Bon maître, entendai le mouche. »

Black a mis son poing fermé à l'oreille de M. Sam qui écoute et entend : Vrumm... vrumm....

« Ah! le sale bête! le sale bête! il est prise. M. Sam rayonne. Je le tiens.... »

Du moins Black la tient, ou plutôt Black croit la tenir... mais il ouvre les doigts doucement l'un après l'autre, du pouce et de l'index gauches, il va la saisir, l'écraser... frutt..., la mouche, leste, s'échappe.

« Aoh! il a fiché son camp, soupire Black, atterré.

— Le sale bête! » rugit M. Sam, et l'on ne sait si l'épithète s'adresse à Black ou à la mouche; en tous cas, une dégelée de coups de poings, une brassée de coups de botte, s'adressent, eux, directement et sûrement à la tête crépue et au dos gras du négro, qui reçoit stoïquement l'abattage.

Mais il faut rattraper la mouche qui bourdonne, arrogante. Vrumm... vrumm....

« Le mouche, hurle M. Sam, je voulai que tou attrappai le mouche! »

La chasse alors commence, intrépide.

La mouche se pose sur un guéridon. D'une claque formidable, Black veut l'aplatir; le guéridon est fendu en deux du coup, la mouche, elle, s'envole.

Elle se pose sur le ventre rond d'un tiroir de commode. Blick lui décoche un coup de pied homérique, le pied s'enfonce dans le meuble, la mouche s'envole.

Elle se pose sur une pendeloque du lustre. Vrumm... vrumm... M. Sam l'aperçoit, il saisit sa canne et... Vlan... vlan... il frappe à tour de bras dans les cristaux qui s'éparpillent avec un cliquetis joyeux sur le tapis.

Vrumm... vrumm..., chante la mouche moqueuse.

« La sale bête, la sale bête, glapit M. Sam. »

La mouche est allée se poser au beau milieu de la glace, trop haut pour être atteinte, très en vue, elle fait sa toilette et quelques taches nouvelles sur le miroir.

M. Sam fouille dans sa poche, il tire son revolver; le coude plié, l'œil clignant, il vise posément, pan... le coup part, la balle siffle, les deux nègres se bouchent les oreilles, la glace est étoilée de mille fentes. La mouche s'envole paisiblement. Vrumm... vrumm... et se pose sur le nez de M. Sam.

Black l'aperçoit, sans réfléchir, le poing noué, boum... il assène un coup formidable sur la face de son maître... plouc..., M. Sam encaisse, la mouche s'envole. Blick ne peut s'empêcher de se rouler de rire.

Froid, vexé, furieux, M. Sam, d'un coup de revolver, pan... abat le nègre qui l'a boxé, pan... il abat l'autre nègre qui ose se moquer. La mouche a disparu.

Alors, M. Sam s'éponge le front, il se remet dans son rocking, se balance, tire un gros cigare, l'allume. Bouf, bouf... il tire une grande bouffée et contemple son salon en lambeaux et brisé.

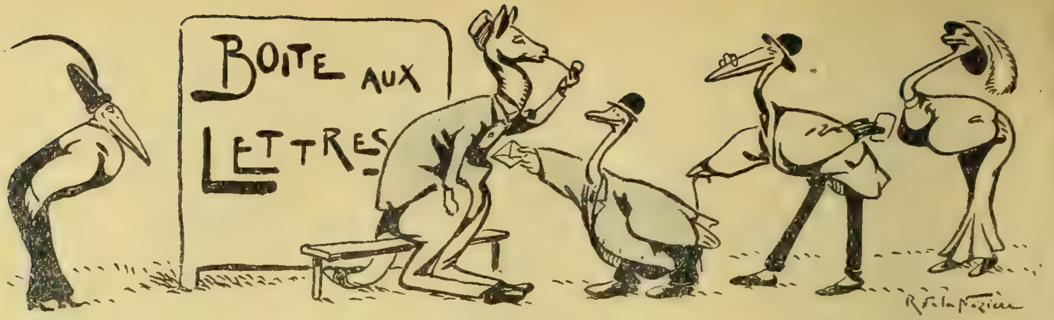
Mais qu'importe, M. Sam est délivré de ce chétif insecte. Il est assez riche pour acheter un autre salon.... Il rêve....

Soudain, dans le silence profond, il entend : Vrumm... vrumm....

« Le mouche, hurle-t-il, le mouche!... »

Et cette fois, désespéré, il appuie le canon de son revolver sur sa tempe et pan... tire la dernière balle... (ou fait semblant de la tirer comme les autres).





Je ne vois aucun inconvénient à ce que tu t'appelles *Escargot de Bourgogne*, Edmond C. Je trouve même que pour un escargot de sept ans, tu n'écris pas mal du tout et ta gentille lettre m'a fait grand plaisir. Es-tu, réellement, si « lambin » que cela? Voici une très amicale bénédiction du vieux Saint Nicolas pour t'exhorter à un peu plus de vitesse « en mangeant la soupe et en faisant tes devoirs ».

Enfin, quand j'aurai adopté *Croix de Saint-André*, *Bambinet*, *Pierrette*, *Prince Mokoko*, *Tout beau* et *Douce des Douces*, ma liste de nouveaux sera close... pour le moment.

Fauvette de Jouy fait ses amitiés à *Fleur des Bois* et réclame des nouvelles de ses petites correspondantes.

Je remercie beaucoup ma fidèle *Fauvette* de ses vœux, si affectueusement exprimés, et de ses petits brins de gui, qui vont certainement me porter bonheur pour 1912.

Grisemnie, comme toutes les petites filles, est insatiable « de longs messages dans la boîte aux lettres », mais je réclame à mon tour de ma Nicolette une très longue lettre... Ainsi, plus renseigné sur ses faits et gestes, je pourrai infiniment mieux lui répondre.

Il me semble que *Coucouroux* est bien difficile : dans tout un catalogue d'étrennes, depuis les bicyclettes jusqu'aux appareils de photographie, en passant par les aéroplanes et les billards-Nicolas, il ne trouve pas un seul objet qui lui plaise! Cela prouve, n'est-ce pas, mes enfants, que *Coucouroux* est chez lui joliment gâté! Tu es moins difficile, *Reine des Steppes*, et je t'en félicite en t'embrassant de tout cœur, sans oublier ton frère. Va-t-il au moins recevoir le fusil de ses rêves? Je le lui souhaite en l'honneur de 1912.

Tu possèdes en vérité, *Glaïeul rose*, un fort joli papier à lettres. Est-ce un cadeau du petit Noël?... Tu possèdes aussi le secret d'envoyer à Saint Nicolas des petits mots affectueux qui lui font grand plaisir. Je te promets d'élargir autant qu'il sera nécessaire mon « grand manteau élastique » afin que tous les nouveaux enfants ne prennent jamais la place des anciens. Es-tu rassurée! Je t'envoie, chère petite, mes meilleures bénédictions à partager avec *Pinsonneau* que je n'ai garde d'oublier.

Trésor fin prévient les amateurs qu'il possède 400 timbres espagnols à échanger.

J'ai bien reçu son 3e questionnaire et j'ai même constaté que dans le choix des étrennes de son vieux Saint Nicolas, *Trésor fin* avait surtout songé aux abonnés... et beaucoup moins à Saint Nicolas lui-même. Nous verrons si la liste idéale donnera raison ou non à mon Nicolet, à qui j'adresse en attendant un très amical souvenir.

Cor de chasse est un bon petit garçon et il comprendra facilement mes raisons, si je le prie de conserver son pseudonyme. Un changement semblable me demande en effet un quart d'heure de travail, et, vraiment, à moins de motif grave, je sais gré à tous mes enfants de me l'épargner. Donc voilà qui est entendu et *Cor de Chasse* gardera gentiment le surnom sous lequel il a mérité toute mon affection.

Le petit « toutou » que tu dessines sur ta lettre s'acquitte parfaitement de son emploi, chère *Pastille*... Je suis fort touché des bons souhaits que tu lui confies et voudrais pouvoir te promettre « un petit prix » au Grand Concours; mais la Justice est une déesse sévère que je respecte fort, tu le sais.

Puisque tu cherches une correspondante italienne, *Bruyère rose de Corrèze*, je te recommande tout particulièrement *Monna Lisa* qui est une nouvelle Nicolette pleine d'ardeur pour se faire de gentilles amies. Elle habite Rome et comme vous écrivez fort bien toutes deux, votre échange de lettres ne manquera pas de charmes. Sais-tu que les fiançailles de *Super Nebula Stella* m'ont beaucoup intéressé! Moi non plus, je n'en reviens pas de posséder une ex-Nicolette en âge d'être mariée. Je te charge pour elle de mes bien paternelles et bien affectueuses félicitations.... Dis-lui que j'espère la retrouver d'ici quelques années dans la personne de gentils bambins et de charmantes fillettes que je serai tout heureux d'accueillir en souvenir de leur maman. Quant à *Fleur des Tropiques*, c'est une vaillante qui ne craint pas les séparations, quand il s'agit de s'instruire, et son séjour en Angleterre lui profitera beaucoup, j'en suis sûr. Souhaite lui bon voyage pour moi, chère *Bruyère rose*, et garde pour toi l'assurance de ma vive affection.

(*Voyez la suite plus loin.*)

LA CHRONIQUE AÉRIENNE

***Par le Corbeau GRAIN de CASSIS** (Suite).*



A la grâce de Dieu : oiseau, j'ai fait mon devoir d'oiseau ; je tomberai comme j'ai vécu, libre!... Je vais replier au corps mes deux ailes — ces ailes que n'ont pas souillées les ciseaux de l'esclavage ; je ne me débattrai pas ; j'ouvrirai tout grand le bec, pour que l'eau salée entre plus vite en moi et abrège mon agonie....

Mais, auparavant, je veux faire ma prière de corbeau. Je monterai aussi haut que mes forces me le permettront, je tâcherai de percer le brouillard, d'atteindre le bleu profond des hauteurs.... Et là, quand le Soleil émergera de la mer des nuages, je pousserai mon plus beau « Cro... croâ!!! » — afin que Saint Nicolas puisse l'entendre du haut de son Paradis!

. . . .

..... Croâ!... Cro... croâ!!!....

Que c'est beau, le ciel, que c'est beau! J'aspire à pleins poumons cet air balsamique et glacé, cet air des aigles et des anges.... Une dernière fois, j'aurai connu l'ivresse du vol!... Soyez béni, mon Dieu, vous qui m'avez permis de contempler encore, avant de mourir, la splendeur de votre Firmament.

.... « Grain de Cassis!... Monsieur Grain!.... »

C'est bien cela : le délire a commencé, avec ses visions de folie. Il me semble apercevoir, dans l'auréole du soleil levant, Saint Nicolas sur son âne, et les Rosettes avec des ailes de chérubins, et aussi les thalassidromes de la veille.... Est-ce leurs cris que j'entends, à travers le bourdonnement continu qui m'emplit les oreilles?

.... Un choc au cœur : cette fois, je n'ai pas rêvé. C'est bien la voix de Marga qui vibre dans le cristal du ciel.

« Par ici, Monsieur de Cassis!... Tu as donc laissé tes yeux dans ta cuvette, pour une fois, monsieur le Corbeau-Incassable?

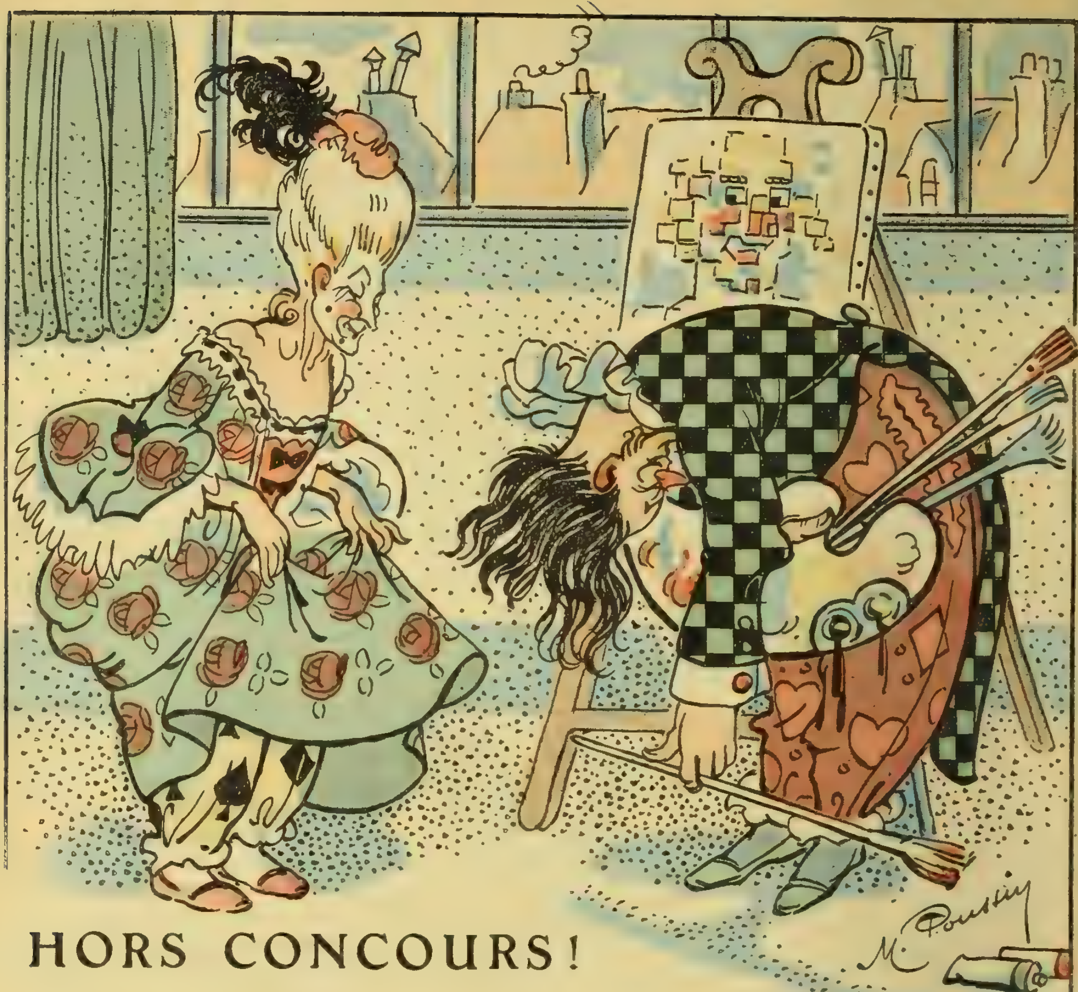
— Marga!

— Oui-dà, Marga en personne! Vive le Corbeau-Voyageur!... Un ban pour le Recordmen de l'Atlantique!... »

Oui, c'est Marga, Marga la Mouette, Marga qui plane, ailes éployées, au milieu d'une volée de thalassidromes.

Je veux répondre à leur ovations. Mais, brusquement, ma tête se met à tourner, mes ailes cessent de battre, et je me sens tomber, tel un paquet inerte, dans les flots de brouillard qui se referment sur moi.

(A suivre.)



HORS CONCOURS!

Personnages : PUYG, artiste peintre ;
PLOUC, son élève, clowns tous deux ;
L'AMATEUR DE PEINTURE.

La scène représente l'atelier de Puyg ; un chevalet, une boîte à couleurs, quelques toiles de ce prétendu maître qui n'est qu'un barbouilleur sans vergogne, un paquet de vêtements pour modèles.

Puyg range un peu l'atelier (!) : il attend un client sérieux, un gros acheteur, il faut le séduire, le rouler... il secoue les vêtements du modèle, fort poussiéreux....

Et voici qu'en agitant ces défroques, une idée géniale lui arrive. Sa joie se manifeste par quelques gambades et une taloche amicale à son élève qui l'aide....

« Plouc ! mon ami... lissez mettre cette joli chapeau, cette siouperbe manteau.... »

Il l'affuble d'un vieux tapin à plumes et l'enveloppe d'un inénarrable cachemire à trous et à taches. On aperçoit au-dessous des franges la grosse culotte bouffante du clown.

« Tou es beau.... Ah! encore oune petite chose, pour qu'on voit pas trop ton petite museau.... » Il lui attache une grosse voilette épaisse....

« Tou est magnifique ! »

Plouc, docilement, va prendre une pose, immobile.

« No, je vôlai pas faisai ton peintoure ; je vôlai vendre. Tou vas jouer la comédie, tou seras une grande dame, une marquise. Tou viendras pour acheter oune tableau, tou arriveras quand le client il est ici, tou comprends pas ?.. je vais t'apprendre. »

Il fait sortir, Plouc.... « Cogne le porte.... » Plouc frappe : « Toc-toc ». « Trrez... » clame Puyg. Plouc entre.... « Bonsoir patron.... »

— No, no, pas ça di tout... tou es marquise, tou dis : « Salou Maître ! »

— Salou Maître....

— Médeme le Marquise, je souis votre serviteur.... Maintenant tou dis.... Maître... je vinai pour avoir le bonheur d'acheter oune petite tableau de vô! je connais votre gloire....

— Maître... je achetai avec bonheur oune chef-d'œuvre de vô....

— Parfaite!... Médeme le Marquise, vôlai-vô cette jolie chose....

— Oh! le beau pitite chât.

— Mais nô, stioupide, c'est oune rossignol.

— Maître... je achetai cette déliciouse petite rossignol....

— Médeme le Marquise, por vô, c'est mille francs seulement.

— Où volez-vô que je prends mille francs!... j'ai pas oune centime.

— Oh! la, la! que tou es bête... tou dis... Oh! Maître... c'était pour rien... vôlai-vô porter à mon voitoure, je faisai oune chèque sur ma banquier.... C'est divin, ce peintoure... divin....

— Qu'i-c'qui c'est qu'ça, oune chèque?

— C'est oune petite papier avec mille francs dessous... Tiens, tou prendras cette carnette à chèques (il lui donne un carnet à dessins) tou feras semblant d'écrire, tou mettras ce que tou veux, tou ôtes le page, tou plis en quatre et tou donnes, en disant : « Maître, voilà le chèque.... » Je disai : « Merci, Médeme le Marquise ». Tou dis : « Je souis bien heureuse... d'avoir votre peintoure... » et tou pars, par le porte.... Tou as compris.... »

A ce moment, on frappe....

« Sauve-toi, et ni te trompes pas. Maître... mille francs... chèque.... »

Plouc s'est esquivé. Puyg ouvre, un monsieur entre.

Saluts réciproques....Le monsieur regarde autour de soi....

« Voulez-vous me montrer quelque chose; je désirerais acheter une peinture.... »

Puyg met une toile sur le chevalet, empressé. On frappe : toc-toc.... « Trrez!... »

C'est Plouc, affublé dans ses oripeaux.... Puyg salue.... Médeme la Marquise.... Maître....

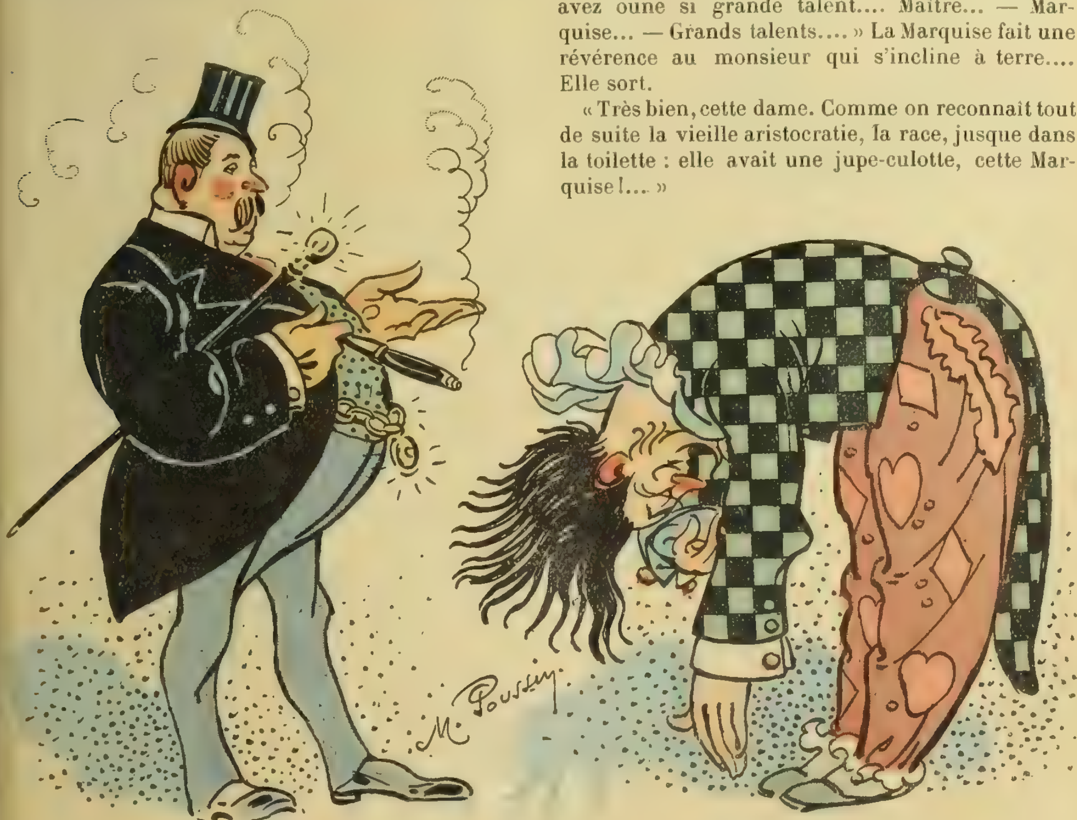
Le monsieur aussi s'incline devant la marquise... et la scène combinée se déroule.

« Oh! le joli rossignol. — C'est mille francs!...— Si peu..., c'est donné..., je faisai le chèque. Vôlai-vô porter à mon voitoure.... — Maître.... »

Puyg sort pour porter la toile. Plouc s'assied et fait le chèque. Le monsieur, discrètement, regarde une toile dans un coin.

Puyg est revenu.... « Voici Maître, oune chèque chez ma banquier... je souis si heureux.... Vous avez oune si grande talent.... Maître... — Marquise... — Grands talents.... » La Marquise fait une révérence au monsieur qui s'incline à terre.... Elle sort.

« Très bien, cette dame. Comme on reconnaît tout de suite la vieille aristocratie, la race, jusque dans la toilette : elle avait une jupe-culotte, cette Marquise!... »





Je prie mon nouvel enfant *Maurice-Claude*, de choisir bien vite un pseudonyme et félicite « l'oncle Claude » de la bonne pensée qu'il a eue de l'amener parmi nous cette année.

Petite Fleur de printemps désirerait échanger des confidences avec une Nicolette de dix à treize ans habitant Kieff, Niégen ou Nicolaïew.

Pauvre *Gerbe de Blé*! je comprends trop bien la grosse peine que t'a causée la mort de ton oncle pour t'en vouloir d'avoir négligé, dans un si triste moment, l'envoi de ton Grand-Concours. Tu es tout excusée et je me ferai un plaisir de t'accorder ce que tu me demandes.

Très affectueuses bénédictions de *Blondinette*, *Petite Fleur de Printemps* et *Fleur de lys*, *Brise du Rhône et Muguet des Alpes*, *Roi du Far-West*, *Blue and White* (qui souhaite la bonne année à toutes les Nicolettes de quatorze ans), *Gai Colibri*, *Fleur de la Loire*: *Marcassin des Ardennes*, *Lilas de Remirecourt*, *Ingénieur en Herbe*, *Alcyon* et *Croix de Saint-André* (dont j'ai été fort heureux d'avoir des nouvelles).

Alcyon de Saint-André désirerait savoir si *Tante Bébé* a bien reçu sa lettre et lui envoie ses amitiés.

Mouette du Rhône accepte l'échange de timbres proposé par *Dragée rose* et réclame à *Bruyère des Vosges* et à *Père Ronchon* des timbres qu'ils ne lui ont pas rendus.

C'est fort bien à toi, *Grain de Sable*, de vouloir devenir une Nicolette active en faisant tous les concours. J'accepte bien volontiers ton pseudonyme et te souhaite de brillants succès dans ta nouvelle carrière.

Entendu, *Jean S.*, pour le surnom de *Petit Soldat Français*. Tu es très aimable de songer déjà à me chercher des abonnés, et cette pensée ne m'étonne pas d'un petit garçon aussi gentil que tu parais l'être.

Je serais obligé à *Ragotin Ier* de me donner son nom... s'il veut même ajouter quelques détails sur ses faits et gestes, Saint Nicolas sera heureux de connaître davantage son nouvel enfant.

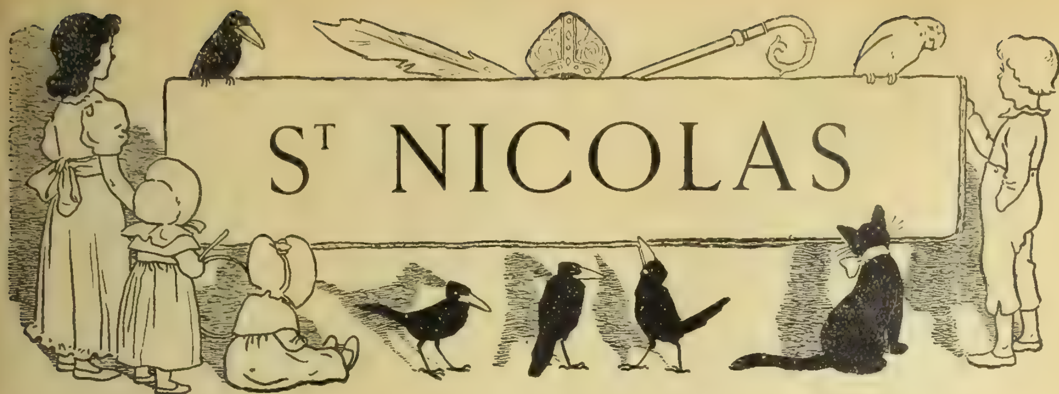
A *Fleur des Alpes*, Anne-Marie G., une petite nouvelle également, je demanderai son adresse et un bout de causerie à l'occasion. Je constate que *Ragotin Ier* s'est mis bravement à la recherche des devinettes. Espérons que *Fleur des Alpes* va suivre cet exemple et devenir une vaillante Nicolette.

Ma pauvre *Perce-Neige de Moscou*, je transmets à la librairie tes réclamations et vais faire de sérieuses recherches pour trouver le motif de l'irrégularité que tu constates dans l'envoi de ton journal. Si mes investigations n'amènent aucun résultat fâcheux à notre actif, il faudra t'en prendre et de verte façon aux intermédiaires entre nous et toi, qui seraient, dans ce cas, les grands coupables. J'accepte tes réponses et t'assure, une fois de plus, de ma vive affection.

Vraiment, *Kinou*, tu es trop discrète et Catherine m'a affirmé qu'elle aurait été ravie de s'arracher à ses balais et à ses nettoyages pour recevoir ta visite.... Moi, je n'étais pas au ciel à cette époque des vacances du Jour de l'An, mais bien chaudement emmitouflé dans mon fauteuil auprès du feu, très occupé à soigner un gros rhume. Cela, du reste, ne m'empêchait pas de travailler au Journal et de penser à des Nicolettes aussi gentilles que ma petite *Kinou*.... Tant mieux si les présents du petit Noël ont été de ton goût, et un gros baiser à ma Nicolette. Qu'elle soit satisfaite : il paraîtra, cette année, un nouveau roman de Maurice Champagne.

Pluie d'Or, je comprends trop bien ta déception, en voyant interrompue — par suite de la non arrivée du journal, — l'histoire de Mokoko et d'Islé. Je fais vite le nécessaire pour réparer ce petit malheur et te félicite de la façon aimable dont tu m'adresses ta réclamation. Ce procédé me plaît toujours de la part de mes enfants : je t'embrasse bien fort en guise de dédommagement.

(*Voyez la suite plus loin.*)



LA CHRONIQUE AÉRIENNE

***Par le Corbeau GRAIN de CASSIS** (Suite).*

.... Deux surprises. La première, c'est de me réveiller en ce bas monde. Un monde plutôt mouillé, puisque c'est celui des poissons; mais, enfin, je surnage, et c'est là mon second sujet d'étonnement. Il faut croire que nous avons, nous autres oiseaux, des petits flotteurs dans le corps pour nous empêcher de couler à pic.

Quant à sortir de l'eau, c'est une autre paire de manches. Au premier effort que je risque, plouf! je bois un coup. Mes plumes poissées par le sel, alourdies par l'eau, semblent collées à la mer; et voici, horreur! qu'un marsouin vient de sauter presque sur moi, comme pour dire : « Mon garçon, à tout à l'heure!... »

Affreuse perspective : n'ai-je échappé à la noyade immédiate que pour être mangé vif par les monstres marins?

Non, pas encore!... Un bruit d'étoupes molles, des ailes qui battent, des appels aériens : « Par ici.... Il flotte!... » Un pétrel passe en coup de vent, puis deux, trois, dix... et presque aussitôt deux ailes blanches, frangées de noir, descendent en vol plané et se posent sur la vague.

C'est Marga, qui, décidément, tient à jouer jusqu'au bout son rôle de Providence.

« Eh bien, mon pauvre Grain : en voilà des manières!... Alors, ça ne va plus?

— Vous voyez : je suis à l'eau... coulé!...

— Veux-tu bien te taire! Les amis, alors, à quoi ça sert-il, pour une fois? Tu vas voir, on est allé chercher un filin sur l'*América*.

— L'*América*?... Un navire, sans doute?

— Mieux : un ballon, et dirigeable, « if te please!... » le propre ballon de Welman....

— De Welman?... »

Marga éclate de rire, et s'écrie :

« Mon pauvre monsieur, nous serons encore là demain matin si tu répètes comme ça la fin de toutes mes phrases. Patience, je te mettrai au courant tout à l'heure. Voici nos pétrels avec le filin... Ohé, du bateau!... Pare à virer!... Laisse venir!... »

Une compagnie de thalassidromes vient de s'encadrer dans la toile de fond du brouillard. Elle traîne une longue ficelle de fouet, agrémentée d'herbes marines; on dirait une queue de cerf-volant.

« Largue tout!... »

Flac! La queue de cerf-volant s'abat juste sur ma tête, et ondule, devenue serpent de mer, au gré des houles.

« A toi, maintenant, fils! commande le « capitaine » Marga. Les camarades vont te haler jusqu'à l'*América*, qui est mouillé dans le vent à trois vols planés d'ici. S'agit de ne pas gêner la manœuvre, et de l'aider si tu peux. Prends le bout de l'amarre dans ton bec.... C'est ça.... Ferme tout!... Holà! Tout le monde est paré?... Quand vous voudrez!... »

Dix coureurs de mer s'attellent au filin, qui du bec, qui des pattes; dix paires d'ailes battent l'air; sous cette traction énergique, le haut de mon corps se soulève hors de l'eau. J'aide le mouvement de mon mieux, en retenant mon souffle au passage des plus grosses vagues.

Quand je dis « vagues », j'exagère : à peine un léger clapotis. Aussi le singulier hydroplane, dont je figure la coque et les pétrels le moteur, avance-t-il plus vite qu'on n'aurait pu l'espérer.

Quant à l'excellente Marga, elle veille à tout, remplaçant les équipes fatiguées par des équipes fraîches, réglant l'allure, tantôt nageant, tantôt volant. Ah, la brave mouette!

(*A suivre.*)



— Yes! mais vô aussi, vous étiez oune monsieur du monde, fait Puyg, flatteur.

— Oh! moi, je suis riche, très riche. J'ai gagné beaucoup d'argent, beaucoup dans l'épicerie.

— C'est un bon métier, utile... distingué. »

Le monsieur, flatté, sourit, salue. Puyg lui répond.... Congratulations....

« Les grandes richesses, il encourageait les arts. Vô été oune personne dans le genre de Médicis.... »

L'épicier est très flatté, bien qu'il ignore même la fontaine de ce nom....

SCÈNE II

Cependant, les préliminaires ont suffisamment duré, songe Puyg; il est temps de vendre quelque chose, pour de vrai, pour du bon argent, à ce véritable client.

Il pose une toile sur le chevalet.

« Celui-ci, mossié, il est beaucoup mieux que la méchante petite machine du marquise.

— Ah..., pourquoi? demande le monsieur.

— Parce qu'il était plus haut de ça et plus large de ceci....

— C'est comme dans l'épicerie, plus il y a de kilogs, plus c'est cher.

— Yes, mais, dans les artistes, Mossié, c'était pas comme dans l'épicerie, c'est plus beau, mais c'est pas plous cher. Mille francs.

— C'est donné....

— Yes, donné, oune occasion exceptionnelle, iounique, jamais j'ai vendou oune si belle peintoure, je voulai garder pour moi.

— Alors, pourquoi voulez-vous me la vendre.

— Est-ce que vous mangez toute votre épicerie?... En peintoure, c'est la même chose, on garde pas toute son bonne peintoure, on vend aussi, comme à la marquise.

— C'est vrai, j'achète, comme la marquise; je vais vous faire un chèque, comme la marquise. Voulez-vous le porter à ma voiture, comme la marquise.

— Aoh! yes, tiou de souite », fait Puyg, empressé.

Si empressé qu'il se précipite et dégringole, passe un pied dans la toile et la crève.

« Aoh! fait le monsieur, atterré.

— Ça n'est rien, fait Puyg, rien di tout. C'était oune toile mauvaise, tinez, la, oune grosse faute de la dessin.... Non, celoui-ci, il est bonne et plous grande encore.

— Pas plus chère, demande le monsieur.

— Nô, oune artiste, il n'a qu'une parole.... Mille francs.... »

Le monsieur est ravi. Cette fois, Puyg, avec mille précautions, enveloppe la toile dans un vieux journal, la ficelle et l'emporte délicatement.

Le monsieur tire son carnet de chèques... « Je vais faire comme la marquise.... » Il prend donc le soi-disant chèque, fait par la soi-disante dame et que Puyg d'un air dédaigneux, a jeté sur la table. Il le déplie pour prendre exemple.... Mais il pousse un oh! étonné, indigné... « Oh! on a fait ma caricature, qu'est-ce qu'il y a d'écrit... portrait d'une poire... Oh... facile à rouler... qui va prendre pour mille francs, un navet..., l'imbécile....

« Oh! ce peintre, c'est plutôt un jardinier, un insolent, un filou.... On voulait me duper, me rouler, me voler. Ah! ah! je ne suis qu'un épicier, aussi je vais faire du potin... Non... tout doux, je vais me venger, me gausser d'eux à mon tour. »

Il écrit nerveusement sur son carnet....

Puyg revient, radieux. Le monsieur lui tend le chèque plié en quatre....

« Maître, voici la valeur de votre tableau, bien modeste auprès de ce qu'il vaut.

— Mossié, fait Puyg, vos êtes oune vrai gentilhomme, je souis content, parce que vô avez choisi oune œuvre d'art, oune grande peintoure.

— A l'huile, comme dans l'épicerie... et pas cher..., pas cher du tout..., à bientôt. »

Il s'en va, avec un salut narquois et digne.

A peine est-il parti que Puyg appelle son complice, Plouc. Il arrive.

« Tiens, le chèque, va vite le toucher, à sa magazin. J'ai craignai, que loui change d'avis, qu'il rapportai le toile, rendai le marchandise.... »

Plouc se précipite, le chèque à la main.

Fou de joie, Puyg danse la gigue, bourre sa pipe, fait mille excentricités..., il va même jusqu'à peindre...

Mais voici Plouc qui revient très vite, il se tient la joue et... le bas du dos....

« Déjà, bravo! fait Puyg. Donne vite ce que tou as reçu.... »

Plouc, à ces mots, donne à Puyg deux claques sonores et un coup de pied dans le dos....

« Aoh! stioupide, je te disais de verser....

— Voilà tout ce que j'ai reçu. Les garçonnes de sa épicerie m'a administré..., lis le chèque. »

Puyg prend le papier, le déplie et lit :

« A présentation, veuillez administrer au porteur la correction qu'il mérite.... »

« Oh! le canaille, la filou, il a gardé ma tableau.... »

Ils s'effondrent tous deux à terre, désespérés....

Toc, toc, on frappe. « Entrez » fait Puyg, à voix étranglée..., le monsieur entre....

« Tenez, voici votre croûte, filou, je ne veux pas vous voler..., voleur....

— Merci, ma bon mossié, fait Plouc, jetez plou, la cour est pleine.

— Madame la Marquise, fait le monsieur, en saluant Plouc de la main.... Maître », fait-il à Puyg, narquois.... Il sort.

Puyg se gratte la tête.... Que faire?

« Si tou demandais oune commande à l'État....

— Aoh! ma pauvre ami, tou vois comment le bourgeoisie, il encourage les artistes. C'est fini, nous allons faire garçonne épicier.... »

Ils lèvent les bras au ciel.





Amie de Tête de Linotte envoie mille souvenirs affectueux à *Heidelbeeren*, *Tête de Linotte*, *Guéguette*. *Pétronille* et *Bruyère de Bretagne*. Même commission de la part de *Violette de Cobre*, à l'adresse de *Monna Lisa*. Je te fais expédier les numéros qui te manquent, *Amie de Tête de Linotte*... et pense que le bon de livre que tu as mérité les suivra de peu. Moi aussi, chère enfant, je me réjouis de te garder parmi nous une nouvelle année et te remercie de tes lettres qui me causent toujours le plus grand plaisir.

Ah! que le climat anglais doit, en effet, te sembler triste après « le bon soleil d'Espagne », *Violette de Cobre*! d'autant que tu es au lit depuis trois mois, avec un pied malade, et dois passer, me dis-tu encore, trois longs mois dans la même réclusion. Puisse le journal te distraire un peu, ma pauvre petite. Je t'engagerais même à choisir quelques gentilles correspondantes, qui, j'en suis certain, se feraient un plaisir de t'adresser régulièrement de bonnes lettres, bien détaillées, capables de te faire un instant oublier tes ennuis. Je t'engage aussi à participer à tous les concours du journal et t'assure de mon affectueuse indulgence que je t'envoie à l'avance avec ma meilleure bénédiction.

C'est dit, *Miss Poupée*, et « jusqu'à la fin des siècles, je te crois ma fidèle miss Poupée ».... comme je reste pour le même temps « ton fidèle Saint Nicolas ». Seulement, nous ne resterons pas très frais, ni toi, ni moi, au bout de ce temps-là. Je suis ravi d'adopter ton cousin et te suis infiniment reconnaissant de mener semblable propagande pour le journal. Cela me prouve ton affection d'abord... et puis aussi le plaisir personnel que tu éprouves à lire le *Saint-Nicolas*, plaisir que j'apprécie à sa valeur, sois-en certaine. Je t'envoie, ma grande fille, mes très affectueuses pensées.

Rassure-toi, *Petite Mocotte*... c'est une douceur pour moi, en te disant adieu, de te laisser comme souvenirs de nos charmants rapports tous les prix que tu as pu mériter en 1912. Tu recevras donc les bons de livres auxquels tu auras droit.... Je suis très touché des regrets que tu éprouves à quitter le journal... et aussi le vieux Saint Nicolas. Crois-bien, chère petite, que ces regrets sont très réciproques... mais quelque chose me dit que nous nous retrouverons plus tard, dans la vie, lorsque *Petite Mocotte* sera devenue une excellente mère de famille. Alors, c'est un « au revoir » et non pas un « adieu » que je t'adresse de tout mon cœur, en attendant cet heureux temps.

Ton « bavardage » n'est pas fait pour me déplaire, *Saphir du Ciel*, tout au contraire. Je te vois très bien, écrivant à ton vieux bon papa, au coin du feu, pendant « que le vieux fou ronfle devant la cheminée et que la pétulante « darling », malgré le froid, course sous le ciel bleu les oiseaux dans les guérets ». Va, notre hiver parisien est moins sain et moins reposant que le tien... ne l'envie pas. Je transmets tes amitiés à *Guéguette* et lui annonce que tu seras enchantée de recevoir ses cartes postales. Qu'elle veuille bien commencer à t'écrire par l'entremise du journal, car je ne donne jamais d'adresse dans la Boîte aux Lettres.

Et maintenant, au revoir, chère petite, et à bientôt.

Chrysocôme m'envoie, pour me souhaiter la bonne année, une belle petite lettre, sur un papier vert espérance des plus engageants. Elle a déjà, ma foi, une bonne écriture, et m'annonce que les histoires du journal l'intéressent beaucoup, ce qui me flatte toujours, puisque c'est moi qui les choisis.... Que ne puis-je te promettre, petite *Chrysocôme*, que tu gagneras un jouet au concours d'étrennes. Ce que tu pourrais plus sûrement mériter, ce serait un prix aux Jeudis-Salons. Il faut concourir, ma chérie, pour que ton vieux bon papa ait le plaisir de te décerner une récompense.

Trésor Fin, vu les circonstances, bien fâcheuses en vérité, j'accepte ton envoi de solutions et t'adresse une bénédiction toute particulière pour te guérir, si possible, de ton étourderie. Tu veux donc faire concurrence à Médard? Choisis, de préférence, un autre modèle, je t'en conjure, et crois-moi toujours ton bien dévoué Saint Nicolas. Tu vas recevoir le numéro demandé.

Comment, mon pauvre *Ingénieur en Herbe*, tu viens d'avoir la scarlatine! Quelle ennuyeuse maladie, et comme tu dois être heureux d'en être guéri.... Merci beaucoup à ta maman d'avoir si bien rempli son rôle de secrétaire, en plus de son rôle de garde-malade.... J'accepte ton Jeudi et te souhaite, mon petit homme, meilleure santé pour l'année nouvelle en t'embrassant paternellement.

(*Voy. la suite plus loin.*)

13e Jeudi-Salon de Saint Nicolas

(Saint Nicolas est à son bureau. Paraît Catherine en proie à une violente émotion.)

CATHERINE. — Au secours!... Au secours!...

SAINT NICOLAS. — Qu'y a-t-il donc, ma bonne Catherine?

CATHERINE. — A la porte... dans la rue... on voit des chevaux... des chiens... des chats...

SAINT NICOLAS. — Je le sais bien! la rue Soufflot est une rue très animée.

CATHERINE. — Ouiche! Ceux-là parlent... ils



Le Favori de *Mayflower.*

disent qu'on leur ouvre, qu'ils sont les fa... les fafa... les favoris!

SAINT NICOLAS (agité). — Ah! mon Dieu! J'étais sûr que cette faute d'impression... Catherine, je compte sur toi! ferme vite les volets, et si on insiste... ton balai!

CATHERINE (énergique). — Mon balai! c'est çà. Monseigneur peut être tranquille! (Elle fait un moulinet peu engageant et disparaît... pour reparaître au bout d'une demi-minute, la figure décomposée. Elle balbutie.

— C'est horrible... mon balai!... l'autre balai... deux balais...

SAINT NICOLAS (très ému). — Mon Dieu! Catherine devient folle!

CATHERINE (sursautant). — Je ne suis pas folle! mon balai aussi s'est mis à parler! Parfaitement! Et même, à l'heure qu'il est, il danse la cachucha avec un autre balai qui s'appelle *Violette*! Écoutez plutôt : les v'là qui montent l'escalier....

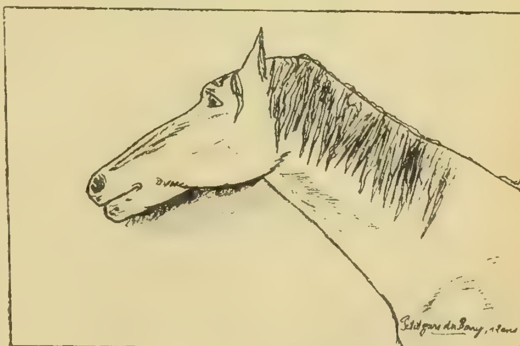
A ce moment, la porte s'ouvre avec fracas, et Saint Nicolas lève les bras au ciel devant l'irruption qui envahit son cabinet : trois chevaux, six chiens, sept chats, cinq cages de serins, un coq, une mésange, six lapins, une vache, un caleçon de bain, un ours-joujou, un singe vivant, une crèche, un bébé de sept mois, une vieille poupée, un ballon de foot-ball, un oignon de jacinthe, un galliwag, un cinéma-jouet, deux garçonnets, un bateau, le jeune nain du nouveau cirque et enfin un petit balai, déluré, qui mène la bande et s'écrie, en faisant à Saint Nicolas un beau salut : « Avouez, Monseigneur, que nous sommes gentils comme des amours! Vous nous posez pour le 13e jeudi une question incompréhensible! Nous, bonnes pâtes, nous pensons : c'est un 13, ça explique tout... et nous voilà. Voilà les favoris de vos Nicolets et de vos Nicolettes. Saluez. (Salut général.)

LE BALAI (continuant). — Je me présente : balai de crin, favori de votre petite *Violette.*

CATHERINE. — C'est donc ça que mon balai à moi, refusait de marcher!...

LE BALAI. — Dame! les balais ne se mangent pas entre eux! Et puis, apprenez, dame Catherine, que dans ma jeunesse, je jouai le rôle d'épée, suspendu triomphalement à la ceinture de Mlle *Violette*, ma petite maîtresse. Mlle *Violette*, ayant lu *Don Quichotte*, ne rêvait qu'actions héroïques et m'emmenait à la chasse aux rats, soit à la cave soit au grenier! Je vous avouerai, entre nous, Saint Nicolas, que nos *exploits dans la cave, consistaient en une station de quelques minutes sur la premiere marche de l'escalier...* Ma maîtresse tremblait de peur assise dans le noir... *après quoi...* (Modeste.) Mais c'est assez parler de ma valeur... Je continue.... Cette *petite vieille, en capeline rose et robe à crinoline*, c'est *Rigrison*, le préféré de Mlle *Paquet de Nerfs : le modèle des ouistitis apprivoisés. Il mange à table à côté de Mlle Paquet de Nerfs; et quand un plat ne lui plaît pas, il lui pince le bras....*

M. RIGRISON (un peu vexé). — Oh! Saint Nicolas, ce n'est pas grave; je vous assure que je suis très sage : *je couche dans un tout petit lit à*



Le Favori de *Petit gas du Berry* (12 ans).

côté de ma maîtresse, je me déshabille tout seul et m'habille de même.

CATHERINE (horrifiée). — C'est y Dieu possible! Parlez-moi plutôt de ce gentil petit « nounourse », joujou de Mlle *Cycliste du Forez*... Il est là dans un coin bien tranquille et il ne fait pas de saletés, lui...

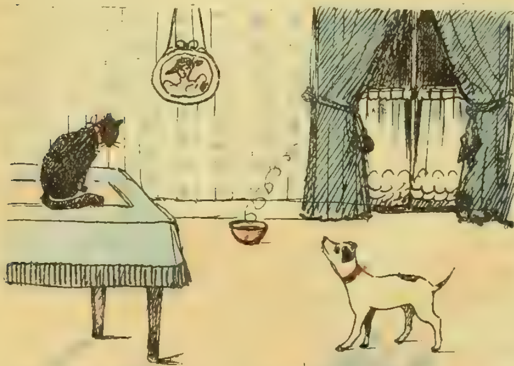
Un meuh!... formidable interrompt Catherine... elle se retourne et reçoit un amical coup de queue de *la Vache préférée* de Mlle *Claire de Wassy*.

LA VACHE (très aimable). — Qui veut du lait... du bon lait du jour, sans plâtre et sans eau!

CATHERINE (pratique). — Ma foi! c'est pas de refus! Justement, Monseigneur est... au lait pour l'instant, rapport à son estomac... je vas vite chercher un bol et...

Mais Catherine a toutes les peines du monde à gagner la porte sans écraser six lapins blancs, magnifiques angoras de la plus pure espèce qui sont là, tassés en boule, sans vouloir avancer.

LE BALAI (engageant, s'adressant aux deux premiers lapins). — Allons, allons, *Monsieur Mustapha* et *Madame Fatma, pas de bouderies, ni de caprices*, chez Monseigneur, n'est-ce pas. Montrez-vous les dignes favoris de Mlle *Amie des Animaux*... N'êtes-vous pas *des lapins instruits qui passez la plus grande partie de votre temps dans sa salle d'études*.



Simplette (13 ans).

Eh! eh! tous les lapins ne pourraient en dire autant!... les autres bêtes non plus!

Miaou... Miaou! (C'est un charmant *angora à longs poils gris avec une queue en panache et des yeux bleus* qui proteste, en son langage de chat.)

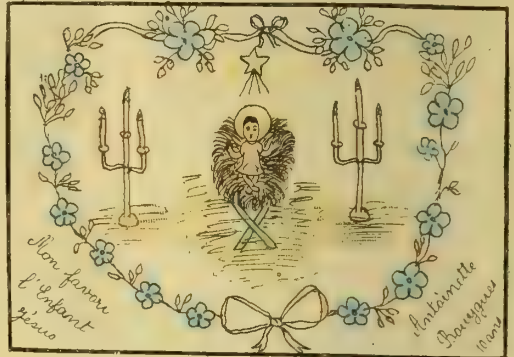
LE BALAI (riant). — Mais oui, monsieur *Kiki*, nous savons vos mérites *de chat sauteur à la corde* et n'oublierons pas de les révéler à Saint Nicolas. Votre maîtresse, Mlle *Petite-Lorraine*, est trop fière de son élève.

M. MINET (qui tient à faire honneur à son ami *Prince Avril*). — *Miaou... Miaou...* Moi, *je sais faire l'exercice et je porte sur l'oreille gauche un petit bonnet de police. Enfin je joue au malade avec ma bonne maîtresse Ginette.*

M. PUSS. — Et moi! *je m'assieds sans bruit sur la table de travail de Mlle Hirondelle des Cheminées et je reste si tranquille et si sage*, pendant qu'elle apprend ses leçons, *que je ressemble tout à fait*, m'a-t-elle dit, *à un chat presse-papier, ou à un chat pour essuie-plumes*.

SAINT NICOLAS. — Bien! fort bien! mon ami. Mais vous autres Minets, pourquoi vous cachez-vous honteusement derrière vos camarades?

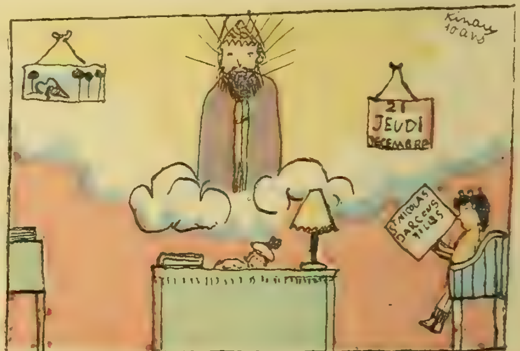
LE BALAI (gravement). — Ah! Monseigneur, peut-être ces messieurs n'ont-ils pas la conscience tran-



Antoinette (de l'Académie tapageuse).

quille! J'ai ouï-dire à *Mlle Jenevole* une *histoire de côtelette volée*, qui ne semble pas édifiante... Quant à *Mlle Mayflower* elle m'a avoué qu'elle avait grand'peine à pardonner à Mimi, son favori, de *croquer les moineaux du jardin*. Enfin, monsieur *Némo*, ici présent, a imaginé depuis quelques jours *de se rouler dans le charbon*, si bien que M. *Fin-Finet*, son propriétaire, ne le reconnaissait plus. Il n'y a que *M. Minet, le matou favori de Mlle Petite Rêveuse* et *Minette*, la bonne chatte de *Mlle Simplette*, qui n'aient commis, je crois, aucun acte répréhensible. Aussi regardez *Minet* comme il s'amuse gaiement avec un bouchon, et voyez *Minette* s'endormir entre les pattes de son camarade le chien *Bob*.

— Cui-cui! Cui! Vous nous oubliez, monsieur le Balai « Barnum ». (C'est la volée de serins en cage, qui réclame : le serin des bois de *Microbette*, celui de *Glaïeul rose*, et, plus impérieusement encore que



Kinou (10 ans).

ses compagnons, le *Danseur Inconnu*, favori de *Poulet de Luçon*.)

LE BALAI. — Patience! Patience, mes amis! réservez-nous pour le concert final *vos trilles écla-*

tants... Oui, Monseigneur sait bien que vous êtes *de gracieuses petites bêtes*, des *prodiges d'oiseaux*, comme déclare *Mlle Microbette*.

— Je ne sais pas, moi, si je suis un « prodige d'oiseau » monsieur le Balai, mais je tiens beaucoup à dire bonjour à Saint Nicolas. Ma grande amie, Mlle *Edelweiss*, prétend que je sais dire bonjour comme personne *en penchant la tête de côté comme pour prononcer de tendres paroles... Aussi, elle a bien soin de me laisser ma liberté..., et je la remercie à ma manière, en étant, avec elle, entièrement familière.*



Miss Stick.

LES BOUVREUILS DU JAPON. — Nous, nous sommes les préférés de *Mlle Kot-Kot-Dzi*... Notre maîtresse déclare que puisque *la science aime ses oiseaux*, *dirigeables intrépides, aéroplanes aux ailes blanches, véritables oiseaux du génie humain, Mlle Kot-Kot-Dzi*, elle, peut bien aimer les siens... Ah ! elle parle très bien, notre petite maîtresse !

CATHERINE (émerveillée). — Pour ça oui... un aéroplane « véritable oiseau du *genre* humain » ! C'est beau ! Je répéterai ça chez le boucher. Il est toujours un peu long à servir et il y a toujours beaucoup de monde dans sa boutique. Ça fera très bon effet, rapport au journal.



Branche de Gui (11 ans).

LE BALAI (poursuivant). — Enfin, Saint Nicolas, quand vous aurez admiré le *joli gazouillement du printemps dont la joyeuse fanfare sème la joie dans les cœurs* (autrement dit le favori serin ou chardonneret de *Mlle Biquelte*) et *maître Biscuit le coq de Mlle Rose-Pompon*, vous serez édifié sur les mérites de messieurs les oiseaux.

MAITRE BISCUIT (un peu vexé). — Vous oubliez, mon cher Barnum, de signaler à Monseigneur, que ma maîtresse a soigné tout particulièrement mon éducation et que, émerveillée de mes talents et me jugeant le plus accompli des coqs, elle *s'attend à trouver un jour au poulailler... mes mémoires de coq : rien que cela* !

— Oua ! Oua ! Oua ! (Un aboiement formidable interrompt le discours de maître Biscuit... Le pauvre n'a que le temps de s'envoler et de se percher... sur un coin de la bibliothèque. Une grosse boule noire a surgi : *une paire d'oreilles pointues, des yeux pétillants de malice* et *une bouche qui vomit feu et flammes*. Tel est Max, le chien favori de *Pastille de Chocolat*.



Roi du Far West (12 ans 1/2).

MAX (riant). — Ah ! ah ! mon brave *Biscuit*, je t'en ai fait une rude peur... c'est que vois-tu, ma petite maîtresse *m'a familiarisé avec tout ce qui constitue à ses yeux le talent des chiens : je saute à des hauteurs prodigieuses, je donne la chasse aux chats* (*ici un coup d'œil vers le coin des minets*) *et je joue à la perfection à l'attrape aux poules !...*

LE BALAI (doucement). — Allons, allons, du calme, M. Max ! Le logis de Saint Nicolas est un logis d'hospitalité et de paix, ne l'oubliez pas ! Prenez exemple sur la tenue de vos compagnons : *Lady*, la chienne favorite de Mlle *Mamina Koukolka*; *Bob*, le « *fox terrier raté* » de Mlle *Simplette*, qui, si obli-

geamment, *lui porte à la promenade son ouvrage ou son parapluie; Bobby*, « le chien modèle » de *Miss Puce*; *Jo*, le type de l'obéissance personnifiée, grâce aux conseils de *Mlle Fleur de la Loire*; *Clio*, le camarade infatigable de Mlle *Grain de Sable*; et même ce petit diable noir de *Jabonne, si séduisant lorsqu'il veut se faire pardonner quelque sottise, oubliée sur la portière du salon.*



Le Favori de *Miss Puce*.

Saint Nicolas (approbatif). — Bravo! mon cher Balai, tu t'acquittes à merveille de ton rôle d'introducteur. Mais que vient faire le caleçon de bain qui, docilement, attend son tour de présentation?

Le balai (riant). — Ah! Monseigneur, ce gentil caleçon est ici l'emblème du goût frénétique que possède votre Nicolet *Marcassin des Ardennes* pour les plongeons dans la Meuse... C'est comme *ce ballon de foot-ball* : que de fois a-t-il caressé — à sa façon — le nez de *Th. Lecouvette!*... Voici encore le *cinéma-jouet* de *Pierre J.*, votre nouvel enfant....

Saint Nicolas. — J'aperçois aussi des fleurs, des livres, deux poupées... et un oignon de jacinthe, Dieu me pardonne!

Le balai (toujours complaisant). — Sachez, Monseigneur, que ces fleurs et ces livres sont les objets de prédilection de Mlle *Violette de Cobre*; quant aux poupées, la première, ce vilain nègre en habit bleu et en culotte rouge, est le célèbre *Gollewag*, la poupée bien aimée de votre Nicolette *Élisabeth E.*; l'autre, ce jeune *Roland aux airs crâneurs, aux belles guêtres de cuir jaune, au polo enfoncé sur l'oreille*, c'est l'*ancienne Juliette*, la fille de Mlle *Miss Stick*. Sa mère en est folle,... pensez donc: *elle l'aime depuis dix ans et il possède à ses yeux ce que les autres jouets ne possèdent pas : le souvenir.*

Roland (modeste). — Oui, oui, ma maman *Miss Stick* dit que je *suis ravissant* et *que d'ici dix ans, toutes les poupées célibataires voudront m'épouser* (Rires de l'assemblée).

Saint Nicolas (riant aussi). — Je n'en doute pas, mon ami. (Puis, s'adressant à l'oignon de jacinthe, qui, timidement, attend la fin du panégyrique de Roland). Et toi, petit oignon, de qui es-tu le favori?

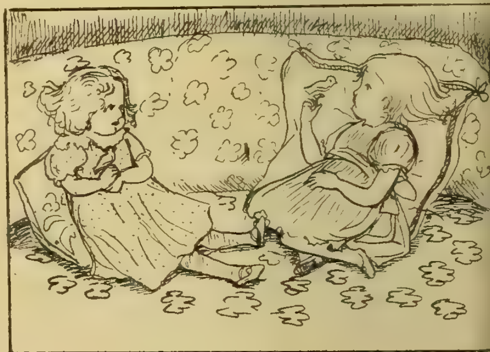
L'oignon de jacinthe (saluant). — De *Mouette du Rhône*... pour vous servir, Monseigneur. *J'ai coûté huit sous : c'est très cher. Je fus perdu dans la rue* par votre Nicolette, *mais retrouvé, grâce au ciel*, et *je remercie ma petite maîtresse des soins qu'elle me prodigue par la promesse de lui donner bientôt de ravissantes fleurs bleues.*

— Qui parle de fleurs! Nous, c'est une fleur vivante que nous vous apportons, Saint Nicolas, dans la personne de *Geneviève*, la mignonne sœur de *Branche de Gui*. Et deux petits garçons qui ne sont autres, que *Robert D.* le camarade préféré de *Ralph Idain* et *Jean*, le frère chéri de *Suzanne de l'Académie Tapageuse*, font leur entrée, tenant dans leurs bras, comme en un petit fauteuil, un amour de bébé de sept mois; devant ce charmant cortège saute et cabriole un drôle de petit homme qui n'est autre que le nain du Nouveau Cirque et qui crie à tue-tête... « Salut à Saint Nicolas, salut à tous!... je suis le favori de Mlle *Mistinguette*.... »

Le balai. — Cette fois, Monseigneur, la liste des favoris est presque close... Il en est un cependant que Mlles *Myosotis de Pologne et Ninon* ont choisi entre tous. Ce favori... c'est vous même, Monseigneur, vous, notre bon, notre indulgent, notre cher Saint Nicolas! Pour un bon choix, c'est un bon choix, n'est-ce pas, mes amis! (Un trépignement d'enthousiasme lui répond).

Le balai. — Chut! Silence! après quoi, nous les favoris, nous disparaîtrons... comme une carte à jouer chez Robert Houdin... Allons, approchez dernier favori : phonographe de M. *Trop Pressé*... faites votre office et enregistrez exactement tout le 13e Jeudi... J'ai dit.

Le phonographe (enregistrant avec docilité). —



Les Favoris de *Gipsy*.

Les balais ne se mangent pas entre eux, apprenez dame Catherine que dans ma jeunesse, je jouai le rôle.... ro... ro... rrrrr... crrrr..., etc. (Bruits de phonographe qui endorment tout doucement Saint Nicolas, dans son bureau paisible... enfin!



LA CHRONIQUE AÉRIENNE

***Par le Corbeau GRAIN de CASSIS** (Suite).*

Tout en rythmant la « nage », elle bavarde : « Oh, hisse!... Oh, hisse!... Ah, Monsieur de Cassis, tu peux te vanter de m'avoir causé des émotions, depuis hier!... En douceur, là-haut : ça embarque!... Le matin, d'abord, quand les pétrels m'ont affirmé que le *Mauretania* avait dévié de sa ligne et courait droit sur la *Savoie*. Nous avons essayé de te prévenir, mais tu n'avais d'yeux que pour ta nouvelle conquête!

— Ah, Marga! me pardonnerez-vous jamais! — Cet affreux souvenir.... »

Je n'en pus dire plus long, car, ayant lâché ma ficelle, je retombai dans la vague et bus un coup dont je demeurai tout étourdi.

« Failli bavard! cria la mouette. Je t'avais défendu d'ouvrir ton écoutille!... Repêche-moi l'amarre, et plus de bêtises : on repart! »

Une nouvelle équipe s'attelle au filin, et la drôle de procession reprend sa marche à la surface des flots. Marga, sans rancune, me met au courant des dernières nouvelles; j'apprends ainsi l'événement qui vient de révolutionner l'Atlantique : l'atterrissage, en pleine mer, d'un ballon dirigeable piloté par un chat!

« Quand je dis « piloté », rectifie la mouette, c'est une manière de parler. La vérité est que le matou s'est contenté de grimper au plus haut de l'enveloppe; et là, il miaule, il miaule à attendrir un requin. Comme personne ici n'entend sa langue, c'est comme s'il chantait devant des banquettes. Est-ce que, pour une fois, tu saurais le « chat », Monsieur Grain? »

Je fais signe que cette langue ne m'est pas étrangère, sans desserrer le bec.

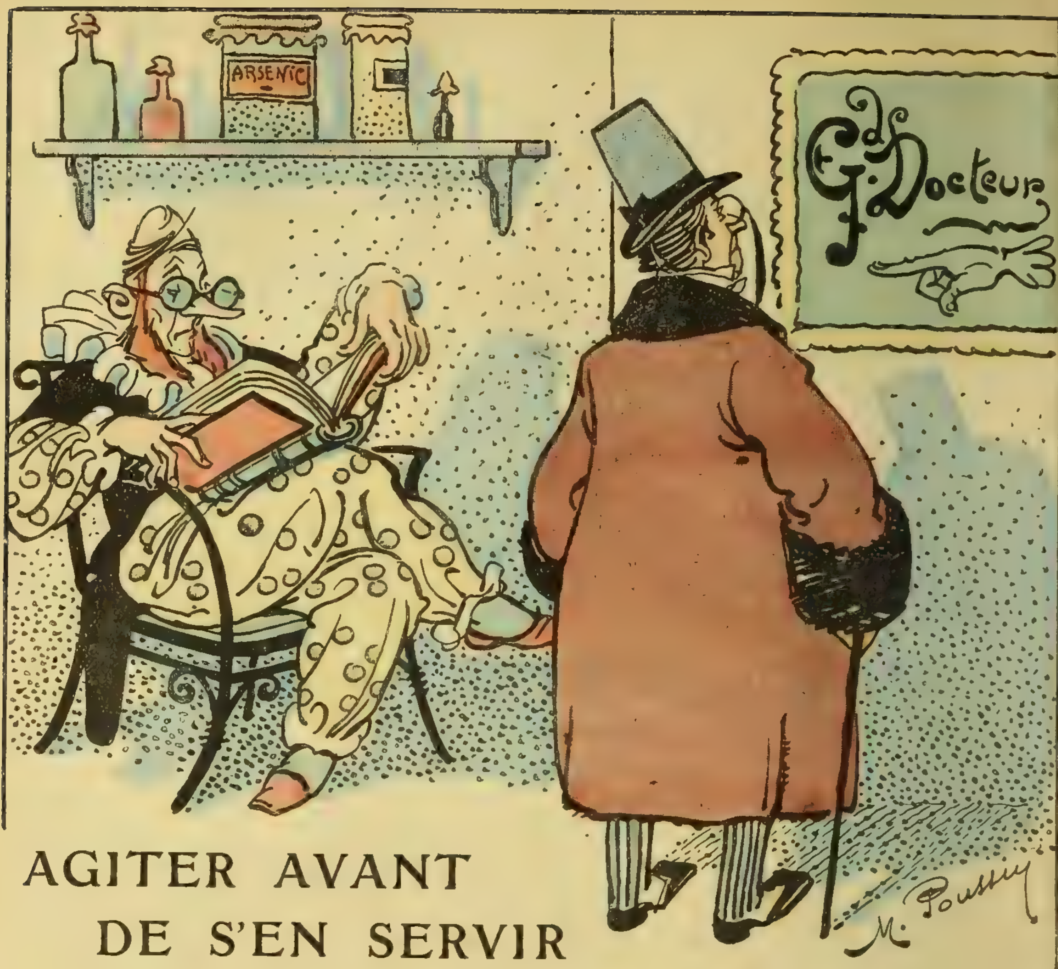
« Tant mieux! s'écrie Marga. Quand on se comprend, on s'aide; et jamais chat n'a eu tant besoin d'aide... Tiens, vieux Grain, regarde : on voit très bien l'épave, à présent! »

Ah, mes enfants! Il faut avoir vu la mort deux fois, comme votre fidèle Grain de Cassis, pour comprendre la joie qui m'emplit et me déborde à cet instant!....

L'*América* est là, tout près. Dans la brume qui commence à se lever, on distingue de plus en plus nettement sa sphère vaporeuse, dont le bas fait corps avec le clapotis des vagues.

Du coup, une sorte de fureur endiablée me saisit; je lâche la remorque, trop lente à mon gré, et me voilà fonçant droit sur l'immense bouée, pagayant des pattes, battant des ailes, et volant plus que je ne cours à travers les montagnes russes de la houle.

Je fais d'ailleurs bien de me hâter; car la brise du sud-est, en balayant la brume, creuse la mer. Il y a déjà de vraies vagues, frisées en copeaux d'écume; mais il me semble que je passerais à travers le Niagara! Encore un effort, et je touche l'échelle du salut... autrement dit le filet de l'*América,* le long des mailles duquel je grimpe avec l'allégresse que vous devinez! (*A suivre.*)



AGITER AVANT DE S'EN SERVIR

Personnages : PUYG, médecin; PLOUC, pharmacien, clowns tous deux; LE MALADE IMAGINAIRE.

Puyg est devenu tout à coup médecin et Plouc, son compère, s'est établi pharmacien à côté de lui. La scène représente le cabinet sommaire de ce morticole et la boutique, peu garnie, du faiseur de drogues : quelques bocaux dont un avec le mot : ARSENIC, *quelques fioles, une balance.*

Ils savent, les misérables, que la peur du mal et l'espoir de la guérison rendent l'homme fort crédule et très généreux, que l'imagination suffit à guérir, comme elle arrive seule à rendre malade, selon que l'on a de la crainte ou de la confiance.

Puyg a mis un écriteau éloquent, c'est ce qu'il appelle avoir pris son inscription : « Grand docteur de la Faculté, spécialiste de toutes les maladies », et Plouc, de même, a mis sur sa boutique : « Pharmacien de première classe et de toutes les autres ».

Pour attirer la clientèle, ils ont ajouté cette affiche : « Avis important au public.

« Le monde savant informe la population qu'il « sévit en ce moment une très grave épidémie de « machinchovite foudroyante. Consulter son médecin d'urgence, visiter aussitôt son pharmacien ».

Voici justement un brave homme qui passe; il a l'air à la fois cossu et bon enfant, mais il est distrait; il ne prend pas garde aux hum... hum... de Puyg.

Plouc, délibérément, l'accroche par le bras et lui montre l'avis.

« Mossié, est-ce que tou sais pas lire? »

Le monsieur, à cette question, est un peu froissé, mais il a pitié de la naïveté de son interlocuteur; pour prouver qu'il sait lire, il met son monocle et

regarde l'affiche. Il lit, il lit très bien, si bien même qu'à mesure qu'il lit, il se met à frissonner, à trembler. Il s'effare, il grelotte de tous ses membres... oh! oh!...

« C'est très grave! très dangereuse, mortelle! appuie Puyg d'un air sombre.

— Qu'est-ce que c'est que cette maladie? quel symptôme, je vous prie?

— Tous les symptômes, déclare Puyg : tête chaude, estomac lourd, ventre gros, pieds froids... »

A chaque indication, le monsieur fait le geste, tâte sa tête, frotte son estomac, palpe son ventre, frappe des pieds....

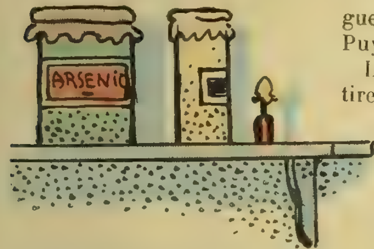
« Oh! là, là! que je souffre, déclare enfin le monsieur des plus tourmenté, frappé.

— C'est une grande bonheur, pour vô, que je souis ici, proclame Puyg. »

Plouc approche un siège. Tous deux empoignent le mossié et l'assoient vigoureusement.

« Tirez la langue, commande Puyg. »

Le monsieur tire la langue.



Plouc pose dessus un poids de la balance.

« Aoh! fait Puyg, tou vois, ton langue il est chargé! »

Il ôte le poids. « Maintenant, donnez le pouls. »

Le monsieur tend le bras. Puyg le prend avec une pincette et compte : one, two, three....

« Douze, s'écrie Plouc. Il est midi, il est temps d'aller déj'ner. »

Puyg lui envoie un coup de pied pour le rappeler à l'ordre, l'inviter au silence.

« Aoh! fait le pseudo-docteur, c'est grave, très grave. Levez-vô, je auscultai tiou de souite. »

Tout en l'auscultant de dos, par devant, de côté, Puyg le fouille et le vole; il lui prend sa montre, sa bourse, sa pipe, son portefeuille, son mouchoir, ses clés, etc....

« Seyez-vous, maintenant, que je prenai vos affaires en main. Vô n'avez plous rien du tout. »

Plouc sourit du cynisme de son complice.

« Je vais achever le guérison avec une ordonnance... Pharmacienne!... exécoutez, je vous prie! mmmm... 10 grammes, mmmm... 5 milligrammes... mmm... une once.... »

Plouc, à mesure que Puyg commande, a l'air d'exécuter, de peser, de piler, de préparer.

Enfin, il tend au docteur une bouteille.... « C'est prêt.... Voici, mossié.... »

Enchanté, le monsieur demande.... Combien?... Il va chercher dans son gousset.

Puyg l'arrête... d'un air généreux.

« C'était gratis, pour l'hioumanité : je souis si bonne, si généreuse, loui aussi.

— Oh, bravo! fait le monsieur émerveillé.

— Agitez avant de servir....

— Bon.... » Le Monsieur agite et boit.

Mais voici qu'en abaissant la tête, après avoir bu, le monsieur aperçoit le bocal sur lequel est écrit : ARSENIC.

« Est-ce que vous avez mis de cela, là-dedans, demande-t-il, anxieux....

— Aoh! yes, fait Puyg, je ordonnai ceci : je écrivai oune kilog, je souis si savant.

— Yes, renchérit Plouc, je mettai oune kilog.... et plous, je souis si généreuse...

— Un kilog! s'écrie le monsieur, un kilog.... vous avez mis un kilog!... »





Je comprends fort bien, *Robert le Diable*, que tu préfères des prix à des mentions honorables. Vite, je t'envoie ma bénédiction, en souhaitant de tout mon cœur qu'elle te procure le profit avec l'honneur.

Combien je suis reconnaissant à *Nonne de Fragaria* et à *Lilas de Remicourt* — puisque c'est à elles que je dois ma nouvelle et si gentille *Petite Nicolette*. Je fais « pleuvoir » sur toutes — marraines et filleules — tous mes remerciements et toutes mes tendresses. Les cahiers de confidences coûtent 10 centimes le cahier, et nous les adressons contre remboursement aux abonnés qui en commandent. — Enchanté des envois à la Tirelire, qui me rendront grand service.

Je suis heureux d'accepter dans ma grande famille Etienne L., sous le pseudonyme d'*Auroch de Pologne*; aussi bien est-ce dans ce pays-là, en Lithuanie, si j'ai bonne mémoire, que vivent les derniers aurochs. Seulement je demanderai à la grande sœur, qui sert si maternellement de secrétaire, de reproduire le pseudonyme sur *toutes les feuilles détachées* ou *destinées à être classées séparément*.

Il paraît que *Trésor Fin* est étourdi à ses heures; je le regrette pour les solutions de décembre-janvier : travail perdu! J'espère, en revanche, qu'il a bien reçu le *Bon de Livre* en remplacement de ceux qu'il a égarés dans son wagon, et qui lui a été adressé le 11 février.

Moi aussi, je suis ravi que *Babissou et Marinoute* aient enfin gagné un premier prix. Que *Marinoute* s'arrange, par-dessus le marché, pour ne plus jamais tomber malade, et Saint Nicolas sera le plus heureux des grands-pères.

J'envoie bien vite mes bénédictions les plus efficaces à ce pauvre *Asperge Montée* — qui est victime de la scarlatine et, comme tel, tenu étroitement en quarantaine. Mon petit malade sait combien je m'intéresse à sa santé; aussi ne se fâchera-t-il pas si je lui présente, à mon tour, une requête. *Asperge Montée* constate que son papier à lettres lui-même peut devenir contagieux, et... il m'écrit, une lettre bien tendre, bien affectueuse, mais qui n'en reste pas moins un danger pour ceux qui la manipulent. J'ai brûlé la lettre et supprimé ainsi le danger; mais n'oubliez pas, mes chers petits, que votre patron vit, de près ou de loin, en contact avec plusieurs milliers d'enfants; s'il se préoccupe peu de sa santé, il tient beaucoup à celle des autres, et supplie ceux de ses enfants qui sont atteints d'une maladie contagieuse de ne pas « briser la consigne en sa faveur ».

Cette observation faite dans l'intérêt commun, j'embrasse — par la pensée — mon cher petit malade, et je compte sur *Nanette* pour me tenir au courant de sa santé. Merci d'avance à ma gentille correspondante.

Je ne voudrais certainement pas en être au moment où *Pierrot de la Maison des Abeilles* « aura de la barbe » : cela arrive trop vite, aux Pierrots comme aux autres! Mais je vois qu'après lui *Nono*, *Jeannot*, *Annik*, *Mik* et les jumeaux continueront encore bien des années à butiner mon miel pour la *Maison des Abeilles*. Profitons du présent, et s'il est vrai que la poste — puisqu'il faut l'appeler par son nom — a fait au n° 6 la guerre, souhaitons à mon cher ami Pierrot d'être plus heureux une autre fois. « Vergiss mein nicht », mon cher *Pierrot!*

Pour compenser leurs fautes d'écriture, *Tartarin et Bredinette* ont trouvé le meilleur moyen, qui est « de m'embrasser sur les deux joues, en me disant qu'ils m'aiment déjà beaucoup ». Au reste, leur écriture peut devenir excellente, s'ils s'appliquent. Je leur envoie une paternelle caresse, et j'annonce que *Bredinette* brûle d'entrer en correspondance « avec une gentille Nicolette (elles le sont toutes!) de neuf à dix ans ».

Trois frères, une sœur, et *Fée Grabotte*, cela fait cinq petits enfants sous un même pli de manteau. Comment, après cela, les lettres de ma Nicolette pourraient-elles m'ennuyer! Au contraire, je les aime cinq fois — et, pour le prouver, je vais tâcher de rattraper, dans le paquet des solutions, l'envoi anonyme de *Fée Grabotte*... Pourvu qu'on ne l'ait pas jeté!

Lilas de Remicourt me demande « toutes mes bénédictions, pour que nous soyions tous contents ». c'est peut-être ambitieux pour de simples mortels, mais tant pis, les voilà : que pourrais-je refuser à une si fidèle Nicolette, à qui je suis redevable d'une nouvelle petite fille : *Petite Nicolette* — pour ne pas la nommer!

Du moment que mes nouveaux abonnés *Deux Bons Diables* ont envoyé leurs solutions à temps, avec leur pseudonyme sur la feuille, tout est pour le mieux dans la meilleure des Tirelires. Il ne reste qu'à attendre... et à espérer!

(*Voyez la suite plus loin.*)

La Résurrection de Jeannot

COMÉDIE EN UN ACTE

par M. J.-H. DE VISMES

PERSONNAGES

PETIT-PIERRE, dix ans;
LINETTE, neuf ans, sa sœur;
COUSIN ROBERT, vingt-trois ans;
JEANNOT, huit ans (ou Jeannette, ce rôle pouvant également être tenu par une petite fille).

La scène se passe dans la chambre de Linette. Au fond, une fenêtre. A gauche, une table de toilette avec accessoires. A droite, une porte. Sur le devant et, légèrement de côté, une chaise longue.

SCÈNE I

LINETTE, puis PETIT-PIERRE.

(Au lever du rideau, Linette est étendue sur la chaise longue, un oreiller sous la tête. Elle est vêtue d'une robe de chambre et chaussée de pantoufles.)

PETIT-PIERRE (passant sa tête dans la porte). — On peut entrer, Linette?

LINETTE. — Entre, Petit-Pierre, je m'ennuie toute seule. (Petit-Pierre entre.) Le docteur m'a bien permis de me lever, mais maman aime mieux que je reste étendue cet après-midi encore. Mais demain (elle agite frénétiquement les jambes), je m'en donnerai!... (Prenant soudain un air languissant.) Aujourd'hui, je suis encore souffrante... Sais-tu que le médecin est venu me voir quatre fois, oui, quatre fois, mon cher... Tiens, maintenant, je verrais quelqu'un de malade, toi par exemple, je saurais très bien m'y prendre pour te soigner, pour te tâter l'estomac, le secouer à droite, à gauche, le pincer par-ci, par-là, y enfoncer les doigts....

(*Voyez la suite p. 60.*)

PETIT-PIERRE (un peu effrayé). — Je ne suis pas malade, tu sais, Linette, je ne suis pas malade.

LINETTE (poursuivant). — Je saurais faire tirer la langue et l'examiner... Le docteur me la faisait tirer tout le temps à moi.

PETIT-PIERRE. — Moi, quand j'ai eu mon angine, il fallait que je la tire trois fois par jour.

LINETTE. — Moi, c'était cinq.

PETIT-PIERRE. — Attends un peu... C'était plutôt huit fois que je la tirais.

LINETTE. — Eh bien moi, c'était dix fois!

PETIT-PIERRE. — Oh! Linette, tu exagères!

LINETTE. — Hum... et toi?

PETIT-PIERRE. — Hum...

LINETTE. — Ah! si tu savais aussi combien de fois le docteur et maman m'ont tâté le pouls! Au moins huit fois par jour.

PETIT-PIERRE. — Moi, pendant mon angine, c'était douze fois qu'on me le tâtait.

LINETTE. — J'ai dit six fois, je pourrais plutôt dire quinze fois.

PETIT-PIERRE. — Moi, il y avait des jours où c'était vingt fois.

LINETTE. — Oh! Petit-Pierre, tu exagères!

PETIT-PIERRE. — Hum... et toi?

LINETTE. — Hum... Enfin, j'ai été très malade, voilà qui est sûr.

PETIT-PIERRE. — Tu n'as jamais été aussi malade que moi, ma chère sœur : ce que tu as eu...

LINETTE (prononçant avec difficulté). — Un embarras gastrique.

PETIT-PIERRE. — Oui, un embarras gastrique, ne peut se comparer avec une angine; une angine, c'est une maladie sérieuse, parlez-moi de ça!

LINETTE (piquée). — Mon embarras gastrique était très sérieux, Monsieur.



Il regarde la bouteille; elle est vide.... Oh!... Il la jette avec effarement.

« Je disais agiter avant de servir; je ne disais pas de jeter après avoir servi....

— Un kilog, un kilog! murmure le monsieur à voix peu à peu étranglée, atténuée, mourante...

Un kilog!... »

Il tombe raide sur le sol.

SCÈNE II

Le monsieur est là, roide sur le sol. Puyg et Plouc le regardent en se grattant la tête.

« Qu'is-ce qu'il a? interroge Puyg.

— Tou es le médecin, déclare Plouc, tou dois savoir. »

Puyg se penche vers le monsieur; il lui parle. « Tirez le langue. » Pas de réponse. « Donnez le pouls. » Pas de geste. Il se penche tout à fait, écoute le cœur, se relève effaré.

« Il est mouru!

— Oh! Zout! C'est stioupide », déclare Plouc.

Et tous deux, à deux mains, s'arrachent les trois pointes de leurs perruques de clowns.

« Si le jioustice il vient, interroge Plouc, qu'est-ce que tou dis, toi, maintenant? imbécile.

— Moi, je disai que tou as empoisonné, je jourre de dire le vérité... toute le vérité.

— Stioupide... tou sais bien que mon arsenic il est du scioucre en poudre.

— Alors, il faut frictionner », propose Puyg. »

Cela dit, ils se mettent à frotter le client comme on cire un soulier.... Rien n'y fait, le pauvre homme ne bouge pas.

« Il faut tenter le tractionne rythmée du langue. »

Tous deux à genoux, en face du bonhomme, lui tirent la langue désespérément, en mesure, en cadence.... Chose étonnante, cela ne produit aucun effet....

Si... ça les fatigue bientôt; ils s'arrêtent.

« Cette fois, il est tout à fait mouru, soupire Puyg.

— C'est ton faute, mauvaise docteur, prononce Plouc.

— C'est ton tienne, détestable pharmacien », riposte Puyg.

Dispute, grimaces, attrapades, gifles, coups de pieds, vociférations, telles que le client se réveille, se redresse, les regarde et les écoute.

« Toi, tou es oune fausse docteur, tou es pas seulement ossifié de santé, pas même charlatan, rebouteux, tou es oune canaille, oune bandit....

— Et toi, qu'est-ce que tou es, pas pharmacien je pense, ni plous droguiste, tou es pas apothicaire, pas même épicier, tou es oune filou, oune voleur....

— Tou as pris son argent... entôleur!

— Tou as toué son personne, assassin!

— Oh! oh! fait le monsieur, édifié; il se fouille,

constate en effet qu'il est dépouillé; il leur montre le poing. Attendez, mes gaillards!

— Écoute, mon ami, fait Puyg conciliant, il fallait sauver nos têtes de la bourreau.

— Yes, mon vieux, convient Plouc, je faisai des exquiouses, tou es oune grande médecine, Esquioulappe.

— Mon ami, pas exagérationne, tou es oune excellente pharmacienne, tou es Raspail. »

Ils se saluent, se félicitent, se secouent les mains....

« Il faut emporter ce personnage... allons chercher le panier. »

Ils sortent bras dessus bras dessous. Le monsieur se redresse tout à fait, il prend un rideau, il se drape pour imiter le fantôme et se cache derrière le soi-disant comptoir du pseudo-pharmacien.

Les deux complices reviennent avec un panier de cuisinière.... Au moment où ils entrent, le monsieur caché fait : Hou! hou! hou!

« Qui-c'qui c'est qu'çà? interroge Puyg, l'œil rond d'effroi.

— Ji sais pas, déclare Plouc, qui tremble comme la feuille.

— Hou! hou! hou! continue le monsieur. Les deux clowns claquent des dents.

— Caïn, fait le monsieur, Caïn, qu'as tu fait de ton frère?... »

Puyg et Plouc se regardent affolés, ils se montrent réciproquement du doigt.

« C'est pas moi, M'sieu! c'est loui. Je ferai plous jamais... hi! hi! hi!

— Hou! hou! hou!... Qu'as-tu fais de sa montre? De son porte-feuille? De sa bourse?... »

A chaque mot, Puyg, de sa vaste poche, tire l'objet désigné. Plouc, de même, en tire des siennes des choses qu'ils ont déjà dérobées à quelqu'autre personne. Ils posent le tout sur le comptoir, en tas.

« Hou! hou! hou! fait la voix plus forte, et soudain le fantôme se dresse : hou! bras au ciel.

— Oh! la, la! » font les deux drôles, et, plac! ils s'effondrent sur le sol, évanouis.

Le monsieur rejette son rideau, il prend le panier apporté par les clowns. Il y pose tout le butin restitué, le sien et le reste.

Cela fait, il prend une des pancartes et la retourne; il écrit :

« Ces deux misérables ont été guillotinés » et il signe : « Deibler. »

Il pose la pancarte en évidence et, très calme, son panier au bras, il s'éloigne.

Puyg et Plouc, dans le silence, rassurés un peu, se risquent à ouvrir un œil, à lever la tête, puis le cou, puis le torse, ils regardent : rien; ils écoutent : rien... Ils se risquent.

Mais, soudain, ils aperçoivent l'écriteau.... Ils le montrent du doigt.

« Exéquioutés!... Nous sommes exéquioutés!... Oh! la, la! »

Alors ils pleurent. Exéquioutés! ils se serrent les mains... Exéquioutés! Adieu ma pauvre ami... adieu pour toujours... adieu... pour vingt-cinq minoutes... oh!...

Ils retombent sur le sol de tout leur long. Plac! ploc!... Tableau!



La Résurrection de Jeannot (Suite)

PETIT-PIERRE. — Et ma coqueluche, Mademoiselle! Voilà encore qui s'appelle une maladie!

LINETTE. — Moi j'ai eu la rougeole.

PETIT-PIERRE. — Oui, mais avec la rougeole, on n'étouffe pas.

LINETTE. — Un peu tout de même, parce qu'on a la fièvre. Et puis, j'avais des choses rouges partout, avec la coqueluche, on n'a pas ça.

PETIT-PIERRE. — C'est égal, j'étouffais, et toi tu n'étouffais pas... Je crois... presque... qu'à ce moment-là, le docteur a parlé de m'ouvrir la poitrine avec une scie pour me permettre de respirer.

LINETTE (renchérissant). — Eh bien, moi, je crois... presque... que le docteur a parlé de m'arracher toute la peau pour faire disparaître les taches rouges.

PETIT-PIERRE (renchérissant). — Pour mon angine. on était... presque sur le point de me couper la gorge,

LINETTE (renchérissant). — Pour mon embarras gastrique on voulait... presque... m'enlever l'estomac.

PETIT-PIERRE. — Sais-tu ce qu'on aurait fait de ma gorge?

LINETTE. — Sais-tu ce qu'on aurait fait de mon estomac?

PETIT-PIERRE. — On aurait gratté ma gorge avec un couteau plus grand que celui de la cuisine.

LINETTE. — On aurait mis mon estomac à cuire avec du gros sel et de la lessive.

SCÈNE II

LES MÊMES, plus COUSIN ROBERT.

(La porte s'ouvre brusquement et Cousin Robert apparaît. Il a son chapeau sur la tête et une canne à la main; il dépose celle-ci dans un angle de la pièce).

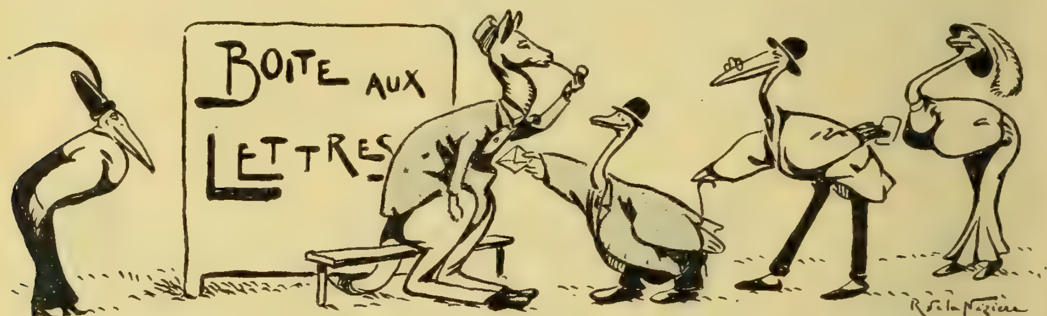
COUSIN ROBERT. — Salut, petits cousins. Voici cinq minutes que je suis derrière la porte, et je n'aurais pas donné ma place pour tout l'or du monde, car j'entendais des choses vraiment intéressantes et instructives.

LINETTE ET PETIT-PIERRE (un peu confus). — Tu as entendu?...

(*A suivre.*)

AVIS. — *Maintenant que mes enfants sont un peu rassurés sur le sort de Grain de Cassis, qu'ils me permettent d'interrompre sa narration, et de la remplacer par la charmante Comédie* « la Résurrection de Jeannot ». — *Nous reprendrons, aussitôt le rideau baissé, la suite des* Chroniques de Grain de Cassis.

SAINT-NICOLAS.



SAINT NICOLAS accepte avec plaisir les pseudonymes de *Deux chardons de Bretagne*; *Miss-thé-rieuse*; *Marsouin*; *Kibus*; *Blue-bell*; *Jean le Bon*; *Brin d'herbe*; *Crevette grise du Minihic*; *Petit Cardinal*; et il envoie à ses enfants d'amicales bénédictions pour leur souhaiter la bienvenue.

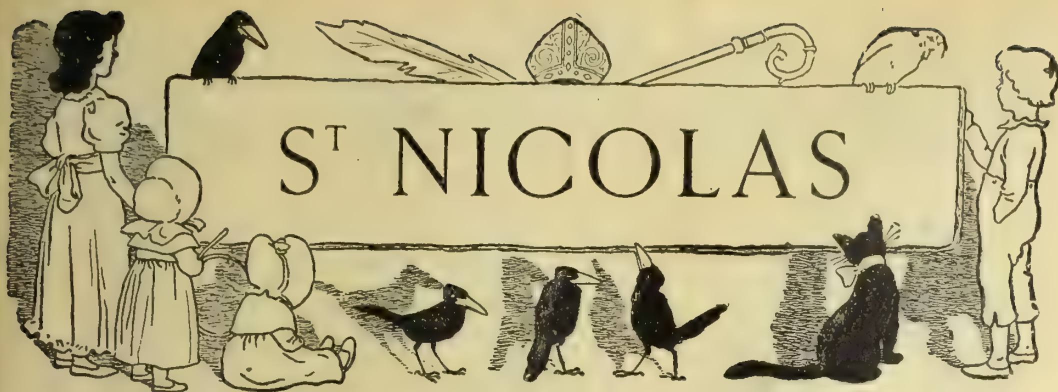
Petite Mésange envoie un bon baiser à *Frimoussette* et réclame de ses nouvelles. Elle embrasse *Fleurs des bois* et *Monna Lisa* et attend les confidences de cette dernière.

Fauvette de Jouy serait heureuse de correspondre avec *Guéguette, Miss Tinguette*, *Microbette* et *Gerbe de blé.*

Eh bien, *miss Stick*, même sur la terre et... au *Saint-Nicolas* « les derniers sont les premiers »... etc. Tandis que tu te désolais au sujet du Jeudi-Salon, il te méritait une belle récompense. Ta modestie me plaît, et pour te le prouver je t'embrasse bien fort sans oublier mon petit *Bouchon* aux papillottes blondes.

Fouille au Pot ne recevant ses journaux à Kieff que très tardivement, a droit pour l'envoi de ses concours à un retard égal à celui que met le *Saint-Nicolas* pour lui parvenir. Je n'oublie pas ses bons de livres et l'assure une fois de plus de toute mon affection.

Amie des Animaux est, au dire d'*Œil de Jais*, une Nicolette... charmante. Ses affectueuses lettres me font grand plaisir.... et je suis heureux de la savoir guérie de son ennuyeuse maladie... Seulement... seulement, qu'elle lise avec grande attention mon dernier entrefilet, adressé à *Asperge montée*, dans le numéro 34, et en fasse son profit pour la prochaine occasion...... Une tendre bénédiction à ma petite fille. (*Voyez la suite plus loin.*)



La Résurrection de Jeannot (A suivre.)

Cousin Robert. — Oui, j'ai entendu qu'il a été question d'ouvrir la poitrine et la gorge à ce pauvre Petit-Pierre; que cette malheureuse Linette a manqué être écorchée vive comme une vulgaire anguille et privée, pour cause de récurage dans l'eau de lessive, de son estomac malade... Est-ce cela? (Petit-Pierre et Linette baissent la tête, embarrassés.) Vous avez de l'imagination, mes petits cousins, je n'ai pas besoin d'en dire plus, car je vous vois assez honteux de vos gasconnades... Parlons de cette santé, Linette; ta maman, que j'ai rencontrée dans la rue, m'a dit que tu avais été souffrante d'un embarras gastrique... ne serait-ce pas plutôt le nom scientifique d'une indigestion d'éclairs au chocolat?

Linette (protestant). — Oh non, cousin Robert.

Cousin Robert (taquin). — Je veux bien te croire, je me suis peut-être trompé sur la nature des gâteaux : il s'agissait sans doute de babas au rhum? (Pinçant les joues de Linette) : Toujours taquin ce grand cousin, n'est-ce pas? Avoue tout de même qu'il a été bien gentil de monter quatre à quatre, entre deux cours, pour voir si les joues de la petite Linette étaient encore bonnes à pincer... Allons, je constate avec plaisir que tu ne fais pas pitié... Là-dessus, je campe mon chapeau sur ma tête, et je file. Au revoir, Petit-Pierre. Pour l'amour du ciel, n'attrape pas une seconde angine ni une seconde coqueluche, je serais au désespoir qu'on t'ouvrît la poitrine et la gorge. Pour ce qui est de toi, Linette, pour l'amour de ton vieux cousin, plus de rougeole ni d'embarras gastrique. Grand Dieu! Je suis épouvanté à l'idée d'être le cousin d'une petite fille écorchée vive, d'une petite fille dont l'estomac est à mijoter avec du gros sel et de la lessive... (Tout en s'en allant.) C'est cette lessive surtout qui m'impressionne, c'est cette lessive...



SCÈNE III

Linette, Petit-Pierre.

Petit-Pierre. — Cousin Robert s'est moqué de nous.

Linette. — Oui, c'est bien ta faute; en me racontant des bêtises, tu me forces à en dire.

Petit-Pierre. — C'est toi qui as commencé à inventer ces sornettes... Enfin, ne nous disputons pas, et cherchons à quoi nous pourrions employer l'après-midi jusqu'à ce que maman rentre.

Linette. — C'est çà, Petit-Pierre... Tiens, Cousin Robert a oublié sa canne, cours vite après lui pour la lui porter.

Petit-Pierre. — Tu veux rire! Avec ses grandes jambes, Cousin Robert est déjà loin.

Linette. — Regarde donc par la fenêtre s'il n'est pas assis dans le petit square, il s'installe là, quelquefois, pour étudier.

Petit-Pierre (à la fenêtre). — Non, pas de cousin Robert: il n'y a que trois petites filles qui sautent à la corde et deux petits garçons qui se battent (quittant la fenêtre). Je pose la canne dans ce coin, Cousin Robert la retrouvera là, s'il vient la chercher... Voyons, Linette, à quoi jouer?

Linette (un doigt sur le front). — Oui, à quoi jouer?

(On entend soudain, du dehors, un cri perçant suiv de gémissements sonores. Petit-Pierre et Linette se précipitent à la fenêtre.) (*A suivre.*)



SUPPLÉMENT DE BAGAGES

Personnages : PUYG et TRIPP, les deux clowns; LE CHEF DE GARE; DEUX HOMMES D'ÉQUIPE.

La scène représente commodément le quai de la gare, c'est-à-dire rien. Le train précédent est passé, le suivant n'est pas arrivé encore et, pour le moment, il n'y a pas de voyageurs. Il n'y a pas non plus d'employés.

Nos deux clowns arrivent tout doucement, prenant des précautions pour ne pas être aperçus. Ils portent une grande malle chacun par une poignée. Ils la posent à terre, silencieusement. Puyg s'éponge copieusement le front, exagérément.

« Ouf! comme ça est lourd, cette malle!

— No, ça n'été pas lourd di tout, répond Tripp, pouisque ça est vide.

— Taisez-vô, stioupide, pouisque les gens ils croyaient que ça était plein.

— Pourquoi? interroge Tripp, ahuri.

— Pourquoi tou vas mettre toi là-dedans. (Puyg soulève le couvercle). Tou vas coucher ici et tou voyages comme oune bagage, ça est plus économique beaucoup.

— Aoh! il fallait que je mettai moi dedans?

— Yes, tou es très confortable, tou as toute l'appartement pour toi, oune joli petite maison.

Et, pour achever de convaincre Tripp, Puyg le pousse dans la malle, le bourre à grands coups dedans et ferme le couvercle.

Mais, aussitôt, comme un diable sorti de sa boîte, Tripp repousse le couvercle, se redresse; Puyg le renfonce et le rabat, Tripp le resoulève, Puyg le re-referme. Ce petit jeu de va-et-vient saccadé et alternatif, plic, ploc, durerait encore si le chef de gare n'était pas apparu.

« Plus bougé, dit Puyg, voici la gendarme! »

A cette parole menaçante, Tripp s'arrête. Le chef de gare, très grave, très galonné, s'approche.

« Salut, général! » fait Puyg, obséquieux.

Le chef de gare est très content, au fond, de ce salut militaire et flatteur. Il n'aperçoit pas Tripp qui a soulevé le couvercle et passe le bout du nez.

Mais Puyg l'a vu, il s'assied sur la malle pour faire tenir l'autre tranquille. Il déclare :

« Mossié, ceci est mon malle, je volai faisai enregistrer à la bagage ; il a dedans mon affaire, mon chémise, mon chaussette.

— Comme dans toutes les malles, déclare le chef de gare qui connaît ça.

— Oh ! mon malle à moi il est précieuse, il est fragile, il est très lourd. »

Puyg s'est levé pour faire cette confidence à l'oreille du chef de gare. Tripp en profite pour soulever le couvercle, passer la tête. Il soupire.

« Oh ! la ! la ! je souis mal, je étouffe », déclare-t-il.

A ces mots, le chef de gare a bondi : « Monsieur, votre bagage a parlé, il a dit : je souis mal.

— Parce qu'elle dit son nom, ça vous étonne ? elle est malle, vous savez bien.

— Bon, bon, allez chercher votre billet au troisième guichet à gauche, seconde salle à droite, au bout du quatrième couloir en face. »

Puyg, à cette indication précise, mais un peu compliquée, regarde et remue alternativement ses mains, ses bras, droits et gauches, compte sur ses doigts ; il part tout de même.

« Vous faisez attention à mon malle, recommande Puyg, si on allait voler.

— Monsieur, fait le chef de gare indigné, pour qui prenez-vous ma Compagnie ? »

Puyg s'éloigne, le chef de gare fait les cent pas.

N'entendant pas de bruit, Tripp soulève doucement le couvercle. Le chef de gare voit le mouvement : sa casquette, sur sa tête, se hérisse avec ses cheveux à mesure que se soulève le couvercle, lentement, lentement.

« Oh ! oh ! fait le chef de gare ; il y a un cadavre dans cette malle ! Oh !

— Je souis pas confortable di tout », déclare Tripp.

Mais au « Oh ! » du chef de gare, effrayé, plouc, il referme le couvercle d'un coup.

Le chef de gare se gratte le front, il réfléchit. « Ce mort qui parle anglais et français. On a voulu, je pense, duper l'Administration..., frauder sur la marchandise. Oh ! oh !... tromperie sur le tarif. Oh ! oh ! oh !... attendez, mes gaillards ! »

Très digne et très indigné, il se redresse, passe la main comme Napoléon dans sa redingote, tire son sifflet d'argent et siffle. A ce sifflet, Tripp lève le couvercle.

« Aoh ! voici le train. » Il ne voit rien, referme le couvercle.

Deux hommes d'équipe approchent.

« Une corde, fait le chef de gare, autoritaire ; ficelez cette malle solidement ! »

Les deux hommes d'équipe ficellent la malle avec toute la douceur habituelle de ces délicats manieurs d'objets fragiles. « Fourrez-moi ça a la consigne. »





Résultats du 6e Concours des Devinettes de 1911

(OCTOBRE-NOVEMBRE 1911)

Premiers Prix (donnant droit à 5 francs de livres.

Trois Farfadettes (42 points). — Chrysocôme (41 p.). — Lis de la Meuse. — Nichée de Pies. — Moulin à Paroles (40 p.). — Popinjay.

Seconds Prix (donnant droit à 4 francs de livres).

Bobby (39 points). — Fleur des Neiges de Moscou. — Fifi Fenouillet. — Grisemine. — Grande Sœur de Lili. — Jackpote. — Petit Perdreau Rouge. — Petite Mocotte.

Troisièmes Prix (donnant droit à 3 francs de livres).

Académie Tapageuse (38 p.). — Bruyère Rose de Corrèze. — Brin d'Ajonc. — Bobette. — Bateau d'Or. — Les Neuf Enfants de la Mabilais. — Les Frères Sancho VII. — Fleurs Jumelles. — Ginette et Guitte de Juan les Pins. — Monoplan. — Perce-Neige de Moscou. — Quatre Grillons de Delle. — Reine des Singes. — Sainte Adresse. — Stephen. — Tic et Tac.

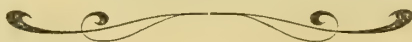
Mentions Honorables.

Amie de Tête de Linotte (14). — Boule de Neige de Kief (28). — Babissou et Marinoute (36). — Bruyère des Vosges (36). — Brin d'Azur (17). — Branche d'Olivier (19). — Butterfly (35). — Blue and White (35). — Blondinette (28). — Coquelicot et Bluet (36). — Clématite de Vaucel (31). — Chevrette de Céphalonie (34). — Camelia Blanc (19). — Cycliste du Forez (19). — Les Deux plus petits (15). — Deux Inséparables (20). — Deux Nièces de Miss Tranquille (13). — Deux Francs Comtois en Touraine (17). — Deux Cytises (16). — Deux Gazelles de France (17). — Edelweiss (35). — Fleurette des Bois (30). — Fauvette de Jouy (37). Suzanne Fitan (34). — Futur Chasseur de Panthères (12). — Fleurs Jumelles (37). — Fleurs des Bois (17). — Général Pompon (18). — Grande Sauterelle (36). — Joseph de la Gour (17). — Gai Colibri (32). — Grogna et Fifire (15). — Gobeau (Daniel) (17). — Henri le Balafré (36). — Jean Bart (30). — Jean de Troyes (35). — Jeune Fottballiste (32). — La Joconde (15). — Kot-Kot-Dzi (28). — Linot de Malakoff (34). — Loulou (35). — Mouette du Rhône (32). — Miss Stick et Bouchon (30). — Mayolette II et Microbe du Bonheur (24). — May Flower (34). — Mimi Coco (37). — Miss Printemps (34). — Mauvaise Tête (37). — Manème et Poum (20). — Miss Poupée (36). — Muguet des Alpes (19). — Miss Rouspett (19). — Napier (Geneviève) (10). — Perruchonnette (17). — Pierrot Comtois (33). — Prince Avril (30). — Pierrot Poitevin (32). — Petit Russien et Reine des Steppes (13). — Rose Pompon (36). — Robert le Diable (31). — René de Wassy (37). — Riri-Tonton (20). — Ralph Idain (35). — Sire Noble et Dame Hermeline (32). — Trotte Menu (18). — Trésor Fin (37). — Tap (17). — Tante Ise (32). — Tante Bébé (17). — Violette de Nice (36).

Prix d'Encouragement du 2e Semestre de 1911.

(20 Prix d'un franc, décernés, dans l'ordre du mérite, aux concurrents n'ayant obtenu que des mentions honorables dans le 2e semestre de 1911.)

Coquelicot et Bluet (117 points). — Suzanne Fitan (116). — Miss Poupée (116). — Grande Sauterelle (113). — Miss Printemps (113). — Ralph Idain (ou Surl' d'O) (113). — Gai Colibri (111). — Kot-kot-dzi (111). — Mayflower (110). — Robert le Diable (110). — Clématite de Vaucel (108). — Fleurette des Bois (107). — Deux Francs Comtois en Touraine (101). — Tap (99). — Blue and White (92). — Blondinette (92). — Général Pompon (92). — Boule de Neige de Kief (91). — Deux Nièces de Miss Tranquille (91). — Perruchonnette (90).



La Résurrection de Jeannot (Suite)

Petit-Pierre. — C'est un des petits garçons de tout à l'heure qui a été renversé par l'autre; son camarade a pris le galop.

Linette. — Le pauvre petit! Il se tâte la jambe, elle est sans doute écorchée.

Petit-Pierre. — Il se tâte la tête, il a dû se la cogner contre le banc.

Linette. — Il se tâte le bras, il se l'est peut-être cassé.

Petit-Pierre. — Il se tâte le dos, c'est sans doute sa colonne vertébrale qui est en morceaux.



Linette. — Il se tâte l'estomac, il a peut-être un embarras gastrique... Oh! Petit-Pierre, j'ai une idée : qu'elle est belle, mon idée! Descend vite, vite l'escalier et ramène avec toi le petit garçon : nous allons le soigner, lui mettre des bandages, lui tâter le pouls, lui faire tirer la langue... Oh! Petit-Pierre, va vite!

Petit-Pierre. — Je descends; tu as raison, je crois que ça va être joliment amusant (il sort).

SCÈNE IV

Linette.

(Elle se dirige vers la fenêtre. Monologue facultatif). Le petit garçon est toujours par terre... Voici Petit-Pierre... il va près du petit garçon, il lui parle... il l'aide à se relever... il lui donne le bras... Ils viennent... Le petit garçon boite un peu en marchant... Là, maintenant, ils sont entrés sous la porte (elle quitte précipitamment la fenêtre). Y a-t-il tout ce qu'il faut ici pour le soigner... Il manque une cuiller pour regarder la gorge et des bandes de toile, je vais chercher tout cela (elle sort aussitôt et revient, portant les objets susnommés). Je les entends monter l'escalier, je cours leur ouvrir la porte.

SCÈNE V

Linette, Petit-Pierre, Jeannot.

(Jeannot apparaît soutenu par Petit-Pierre. A cette vue, Linette se précipite et prend l'autre bras du blessé qu'elle conduit vers la chaise longue).

Linette. — Comment est-ce que tu t'appelles?

Jeannot. — Jeannot.

Linette. — Eh bien, mon petit Jeannot, n'aie pas peur, nous allons te soigner et te guérir (désignant la chaise longue). D'abord, étends-toi ici.

Jeannot. — C'est pas la peine.

Linette (autoritaire). — Si tu veux qu'on s'occupe de toi, il faut nous obéir (Jeannot s'allonge maladroitement sur ledit siège, poussé de droite et de gauche par Linette et Petit-Pierre). Maintenant tire la langue!

Petit-Pierre. — Pas tout de suite, Linette : Jeannot va d'abord nous expliquer où il a mal (prenant une pose et un ton dignes et solennels). Parle, Jeannot, nous écoutons.

Jannot. — C'est le grand Hippolyte, le gars à la fruitière, qui a tombé sur moi avec une raclée, parce qu'il m'a dit comme ça : Tu m'as chapardé une bille verte et blanche. Ce n'était pas vrai!

Linette. — Alors, qu'est-ce que tu lui as répondu,

Jeannot. — Je lui ai répondu : c'est pas vrai!

Petit-Pierre. — Et qu'est-ce qu'il t'a répondu?

Jeannot. — Il m'a répondu : C'est pas vrai!

Linette. — Et alors, qu'est-ce que tu lui as répondu?

Jeannot. — Je lui ai répondu : C'est pas vrai!

Petit-Pierre. — Et alors qu'est-ce qu'il t'a répondu?

Jeannot. — Alors, il m'a répondn : C'est pas vrai!

Petit Pierre. — Ouf! Continue ton histoire.

Jeannot. — Alors, il m'a bourré de coups de poings et de coups de pied et il m'a jeté par terre.

Linette (pressée). — Tire la langue!

Petit-Pierre. — Attends donc, Linette... Où as-tu mal au juste, Jeannot?

Jeannot. — Au genou, il saigne; je dois aussi avoir une bosse derrière la tête....

Linette (désignant son estomac). — Tu n'as pas mal là?

Jeannot — Je crois bien que si.

Linette (enchantée). — C'est un embarras gastrique... Tire la langue... Comme elle est rouge! Elle doit avoir le sang à la tête.

Petit-Pierre. — Tu radotes, Linette! Une langue qui a le sang à la tête!....Pour moi, Jeannot doit avoir une angine. Donne ton pouls, Jeannot.

Jeannot (effaré et se grattant la tête). — J'en ai pas, de poux.

Petit-Pierre. — Innocent! Ce que je te demande, c'est ton poignet, comprends-tu, pour prendre ta température.

Linette. — C'est moi qui vais le faire.

Petit-Pierre. — Tu t'es déjà occupée de sa langue.

Linette. — Il a deux pouls, n'est-ce pas, prenons-en chacun un (au bout d'un instant). Combien as-tu trouvé?

Petit-Pierre. — Deux cents... et toi?

Linette. — Moi, vingt-huit.

Petit-Pierre. — Sans doute que ça n'est jamais pareil des deux côtés... Je crois... presque... que le médecin a dit ça un jour. (à Jeannot) Tire la langue!

Linette. — Non, c'est moi!

Petit-Pierre. — Chacun son tour, n'est-ce pas!

Jeannot. — Pourquoi qu'on me fait tout ça.

Linette. — C'est comme ça qu'on guérit les gens. Nous allons à présent laver ton genou et te le bander (examinant le membre endommagé). Tu as beaucoup saigné... Petit-Pierre, apporte la cuvette pleine d'eau (Petit-Pierre va à la toilette et remplit la cuvette d'eau (jeu simulé) puis la porte sur la chaise longue et, en voulant la poser, la renverse entière sur Jeannot (jeu simulé).

(*A suivre.*)



SCÈNE II

Puyg revient, ahuri, sans billet.

« Aoh! je pouvai pas trouver le douzième guichet du septième couloir à droite.

— Ça n'y fait rien, déclare le chef de gare, narquois. Je vais vous emballer tout de même.

— Où est mon malle? demande Puyg, soudain, inquiet de ne plus voir son colis.

— On est allé la peser, l'enregistrer.

— Aoh! il est très lourde, vous savez.

— Si elle est trop lourde, on en coupera la moitié.

— Aoh, non! bondit Puyg, je veux pas qu'on abîmait ma bagage!

— L'avez-vous fait désinfecter à l'arrivée, demande le chef.

— Nao! mon malle il sentait pas mauvais; pourquoi désinfecter?

— C'est la loi. Voyez, c'est affiché, l'ordonnance du président du Syndicat des docteurs du Congrès de prophylaxie, troisième pilier, quatrième couloir, cinquième salle ; voyez l'affiche ».

Puyg, de plus en plus ahuri, essaye de compter sur ses doigts.

« Aoh! quis-que c'est qu'ça! désinfecter?... demande-t-il, inquiet.

— Oh! ce n'est rien, fait le chef de gare, souriant; on prend la malle et on la plonge dans l'eau bouillante à cent degrés.

— Oh! fait Puyg, avec un bond formidable, je volai pas plonger, vous allez tout mouiller ma chaussette.

— Alors, on va la passer à la vapeur sous pression de 150 atmosphères.

— No! no! je voulai pas de désinfectionne di tout.

— Pourquoi donc, mon ami, c'est excellent, ça tue les microbes, les plus petits... et même, ajoute le chef de gare, d'un air férocement narquois, les plus gros.

— Les grosses, il est toué? aoh! fait Puyg, qui pleure...

Le chef de gare fait des signaux. Les deux hommes d'équipe arrivent. Il leur parle à voix basse à l'oreille.

« Oh, la, la, la! oh, la, la! gémit Puyg, mon malle, mon cher malle.

— Tenez, fait le chef de gare, ce doit être fini... on va vous la rapporter tout de suite, désinfectée à fond. »

Il siffle. Puyg s'est dressé à ce sifflet.

Les deux hommes d'équipe reviennent. Ils portent, la tenant chacun d'un côté par une petite

manette au petit doigt, une petite boîte ficelée en carton brun.

Puyg se précipite, effaré.

« Ça, déclare le chef de gare, c'est votre malle après les opérations imposées par le Conseil d'hygiène, votre malle désinfectée.

— Ah! fait Puyg, qui s'arrache les cheveux, il a toué le gros microbe, il a abîmé mon malle!

— Monsieur, déclare le chef de gare, si vous trouvez que votre malle est abîmée, je vais vous donner le registre des déclarations; on vous dédommagera. La Compagnie est riche, honnête, elle rembourse intégralement ce qu'elle détériore, égare, déraille, écrase, tamponne. On a désinfecté un peu trop fort, je le reconnais, enfin c'est fait, rien à empêcher à présent; vous en achèterez une autre, voilà tout.

— Oun autre! oh la la!... Voilà tout! il a dit voilà tout! » Puyg se désespère.

Le chef de gare prend son carnet et interroge.

« Nous disons : combien de chemises, une demi-douzaine... zaine... de chaussettes? huit paires... ettes... faux-cols... sept et demi, à six francs, vingt neuf sous et quatre-vingt-cinq centimes, ça fait donc, 24 et 6 trente, pose 0 et retiens 3, 8 fois 9, 72, pose 2 avance 7; 6 et 5, 11 et 7, 18 et 8, 26... vous en avez pour 26 francs 95 et deux sous de timbre, voilà vingt-sept francs, je vous devrai un sou. »

Dans la main de Puyg, ahuri, il met la monnaie et s'éloigne, digne et narquois.

Puyg pleure toujours sur la petite boîte où son ami Tripp est désinfecté. Il se décide enfin à l'ouvrir, il coupe la ficelle, ôte le couvercle, et du bout des doigts, les yeux fermés de peur, il prend... il tire... un petit singe en peluche.

« Oh, la, la! oune singe, fait-il ».

Soudain, l'air profond, il se frappe le front... « Le singe il descendait de l'homme! »

A cet instant, on voit arriver par le côté une malle, elle est droite, dressée dans le sens de la longueur et elle marche. Tripp, à coups de pieds, a défoncé un côté.

A cette vue, Puyg, effaré, crie.

« Mon malle! mon malle, il marchait tout seule, il est pas désinfecté alors! »

Il se précipite, détache les cordes, délivre Tripp, qui sort de prison, très sombre :

« Quand vous avez fini de disé cette histoare!... vous pensez qu'on été si bienne en cette armoare!...

— Aoh! no, ma pauvre ami! ma pauvre grosse microbe! »

Ils s'embrassent à deux bras. Au fond, le chef de gare, digne et narquois, entouré de ses deux hommes d'équipe, s'éloigne. Il tire son sifflet, siffle... Rideau!





Ma chère petite *Totote* P., tu es tout excusée pour les concours, puisque la raison de ton silence est le temps consacré à « de sérieuses et difficiles études ». Certes, je compte bien que « tu te rattraperas aux vacances » et je te prédis pour cette époque de grands succès... une Nicolette laborieuse comme toi devant forcément en obtenir. Reçois, chère petite, mes meilleures bénédictions. Bénédictions également à *Père Ronchon*, *Fleurette des bois*, *Blue and White*, *Jeune foot-balliste*; *Rose Pompon* (dont j'accepte la requête); *miss Tourbillon* et *Primavera*; *Bruyère rose de Corrèze*, *Fleurette des Tropiques* et *Super Nebula Stella* que je félicite de ses qualités de « metteur en scène »; aux *Deux Gosses*; à *Grisemine*; à *Alcyon* et à *Mouette de Saint-André*; à *Lolotte et Guéguette*, en espérant que celle-ci est tout à fait rétablie... comme son cher papa.

Que mes nouvelles Nicolettes *Aimée* et *Anna* T. choisissent bien vite des pseudonymes... je suis heureux de les accueillir dans ma grande famille et les assure de toute mon affection.

Mon indulgence vous est tout acquise, *Muguet des Alpes* et *Brise du Rhône*, au sujet de vos envois. Vous êtes de consciencieuses Nicolettes qui faites de votre mieux, et vos efforts vous obtiendront un jour ou l'autre une récompense. Dans cet espoir, je vous adresse une très amicale bénédiction, mes chères enfants.

Hélas, *Fleur des neiges de Moscou*, je ne puis que te donner la réponse adressée plus haut à *Chysocome* : évidemment l'un de tes envois, celui de septembre, a été perdu... tu me vois désolé de ce contretemps et je compte sur ton gentil caractère pour faire contre mauvaise fortune bon cœur. Ne tiens pas rigueur de cet événement à ton pauvre Saint-Nicolas, qui n'y peut rien!

Edelweiss remercie beaucoup *Amie des Lézards* de ses affectueuses lettres et se plaint du silence de *Petite fleur d'Alsace*.

Je suis heureuse, *Perroudière*, de constater que tu prends goût à nos concours et je t'engage à continuer dans cette voie, avec une nouvelle ardeur. Non, il n'existe aucun papier à dessin spécial pour les Jeudis artistiques. Reçois, ma chère petite, mon amical souvenir.

Petite Moresnétoise désire connaître l'adresse de de *Manon*, *Bruyère des Vosges*, *Bouquet de Persil*, *Ramoneuse*, *Tante Bébé*, *Mistinguette*, *Petit Canard*, *Boule de Neige*. Elle désire échanger « les portraits de souverains avec *Péninsule des Balkans*, *Scandinavie*, *Angleterre* et *Russie* » et offre d'envoyer à ses correspondantes ce qu'elles préfèrent en échange de bagues de cigares. Je transmets ses proposition, sans les comprendre très bien.

Petite Gâtée désirerait correspondre avec *Petite Mésange*, *Fauvette de Jouy*, *Coucouroux*, *Miss Puce*, *Lapin des dunes*, *Prince charmant*, *Mauvaise tête*, *Miss Poupée*, *Kot-Kot-dzette* et *Linotte de Champvert*.

Mon cher *Pierrot comtois*, ne te tourmente pas au sujet des reconstructions que tu m'indiques. S'il y a eu faute d'impression, la question sera annulée... sinon, console-toi en songeant qu'une autre fois tu seras plus heureux dans tes recherches. Fais de ton mieux et reçois les gros baisers de ton dévoué bon papa.

Ta lettre me fait le plus grand plaisir, *Pierre J.* et j'attends toujours que tu me proposes un autre pseudonyme que *Bobby* (surnom déjà pris) pour t'inscrire sur la liste précieuse de mes chers enfants. Crois, néanmoins que mon affection t'est déjà tout acquise et que je suis ravi de te compter parmi mes Nicolets.

Deux *petites graines de blé* de onze ans et douze ans, seraient heureuses de correspondre avec *Mouette du Rhône* et avec *Linotte de Saintonge*.

A la bonne heure, *Ragotin*, me voici, grâce à ta bonne causerie, mieux renseigné sur tes faits et gestes... dis à *Ragotin II* qu'il suive ton exemple et m'écrive bientôt. J'accepte dès à présent son pseudonyme et vous envoie à tous deux mes meilleures bénédictions.

Thérèse, l'une des *Quatre petits singes*, serait désireuse de savoir si des Nicolettes, habitant Rouen, vont au lycée Jeanne d'Arc, comme elle.

Merci à mes enfants de leur joli dessin et de bons baisers de Saint-Nicolas pour eux quatre.

Bénédictions à *Edelweiss* et à *Petit Perdreau rouge*.

Pouliche échappée est la très bienvenue dans ma grande famille. Je la remercie beaucoup de sa longue lettre détaillée, qui me permet de faire tout de suite connaissance avec elle et suis heureux de penser que c'est au fidèle souvenir d'une maman ex-Nicolette que je dois le plaisir d'adopter aujourd'hui sa petite fille. (*Voyez la suite plus loin.*)

La Résurrection de Jeannot *(A suivre.)*

JEANNOT (douché). — Aïe, c'est froid! Me voilà trempé.

PETIT-PIERRE. — Tu n'en mourras pas. Ton genou est lavé par la même occasion. Un peu de pommade maintenant; nous n'avons que de la pâte dentifrice, mais ça fera tout aussi bien... Vite une bande, Linette!

LINETTE. — Attends un peu (à Jeannot). Tire la langue... C'est bien... Une bande? En voici une, je commence à l'enrouler.

PETIT-PIERRE. — Serre plus fort, Linette, autrement, ça ne tient jamais ces affaires-là... je vais t'aider (Petit-Pierre prend l'extrémité libre de la bande et tire de toutes ses forces, puis Linette la repasse sous la jambe. Même jeu de part et d'autre jusqu'à ce que la bande soit complètement enroulée).

JEANNOT. — Aïe! Ce que ça me serre! je peux plus seulement bouger le genou.

LINETTE. — C'est ce qui faut... Maintenant, où



as-tu mal? Ah! oui, à la tête. D'abord, tire la langue.

PETIT-PIERRE. — Donne-moi ton pouls (ils se livrent tous deux à leurs examens respectifs). Cette fois-ci, j'ai trouvé trois cent quinze... Nous allons lui bander la tête aussi pour aplatir sa bosse... Donne une bande. (Même jeu que précédemment).

JEANNOT. — Aïe! ce que ça me serre! ça me bouche les yeux, je ne vois plus clair, aïe!

PETIT-PIERRE (sans prendre garde aux lamentations de Jeannot) — Linette, regarde comme Jeannot prend déjà tournure, on voit bien que c'est un malade!

LINETTE (toute fière). — Je te crois! Si on soignait maintenant son embarras gastrique... Jeannot, tire la langue!

PETIT-PIERRE. — Jeannot, donne ton pouls... Cette fois-ci, j'ai trouvé dix-sept seulement.

LINETTE. — Je vais t'ausculter (elle enfonce méthodiquement les poings dans l'estomac du malheureux Jeannot.)

JEANNOT. — Aïe, je peux plus respirer!... j'aime encore mieux le grand Hippolyte... aïe, hélas, aïe, hélas!

PETIT-PIERRE. — Ce que c'est douillet, tout de même, les malades! (A Jeannot). As-tu mal au bras aussi?

JEANNOT (faiblement, dans un soupir). — J'ai mal partout.

LINETTE. — Tire la langue.

PETIT-PIERRE. — Donne-moi ton pouls... Cette fois-ci, j'ai trouvé cent vingt-deux... Mais, tu as une écorchure au poignet... Tu as dû tomber sur ton poignet, il est couvert de boue. Vite, Linette, apporte la cuvette pour laver la plaie... Et maintenant, oh! je m'y connais, il faut désinfecter cela; un peu de vinaigre de toilette fera l'affaire : y en a-t-il ici?

LINETTE. — Voici bien le flacon, mais rien dedans.

PETIT-PIERRE. — Eh bien, va chercher du vinaigre de cuisine, ça pourra remplacer.

JEANNOT (effaré). — Ah non, non! pas de vinaigre de cuisine.

PETIT-PIERRE (indigné). — Pourquoi non? Du vinaigre d'Orléans, la ville de Jeanne d'Arc! Bien, mon vieux, tu n'es pas renchéri, non, un peu seulement.

JEANNOT (écrasé sinon convaincu par l'argument). — Bon!

(Linette sort et revient avec un litre de vinaigre qu'elle verse incontinent sur la blessure du patient).

JEANNOT (bondissant). — Ça me cuit, ça me cuit.

PETIT-PIERRE. — C'est pour ton bien. Bande-lui le poignet, Linette.

JEANNOT (énergique). — Non!

PETIT-PIERRE. — Alors, c'est comme ça que tu es reconnaissant des soins qu'on te donne?... Ton poignet!...

JEANNOT. — Non! Non! (Petit-Pierre et Linette veulent le lui saisir de force, ils luttent tous trois pendant quelques instants, des pleurs commencent à couler.

JEANNOT (qui va avoir le dessous, à part). — J'ai une idée (il pousse un cri et ne bouge plus. Linette et Petit-Pierre se regardent terrifiés).

PETIT-PIERRE. — Jeannot, Jeannot, on te laissera tranquille... Il ne répond pas... Jeannot... Linette, sais-tu ce que je crois?...

LINETTE (pleurant abondamment). — Il est mort, n'est-ce pas?

SCÈNE VI

LES MÊMES, plus COUSIN ROBERT.

COUSIN ROBERT (tout en entrant). — J'ai dû laisser ma canne dans ce coin (apercevant les enfants). Mais que se passe-t-il (Linette et Petit-Pierre, en silence, vont prendre chacun une des mains de Cousin Robert qu'ils entraînent dans un coin de la pièce. Ils lui parlent tout bas). C'est fort grave : voyons cependant si je puis arranger la chose; restez là (il va à Jeannot et lui dit quelques mots dans le creux de l'oreille).

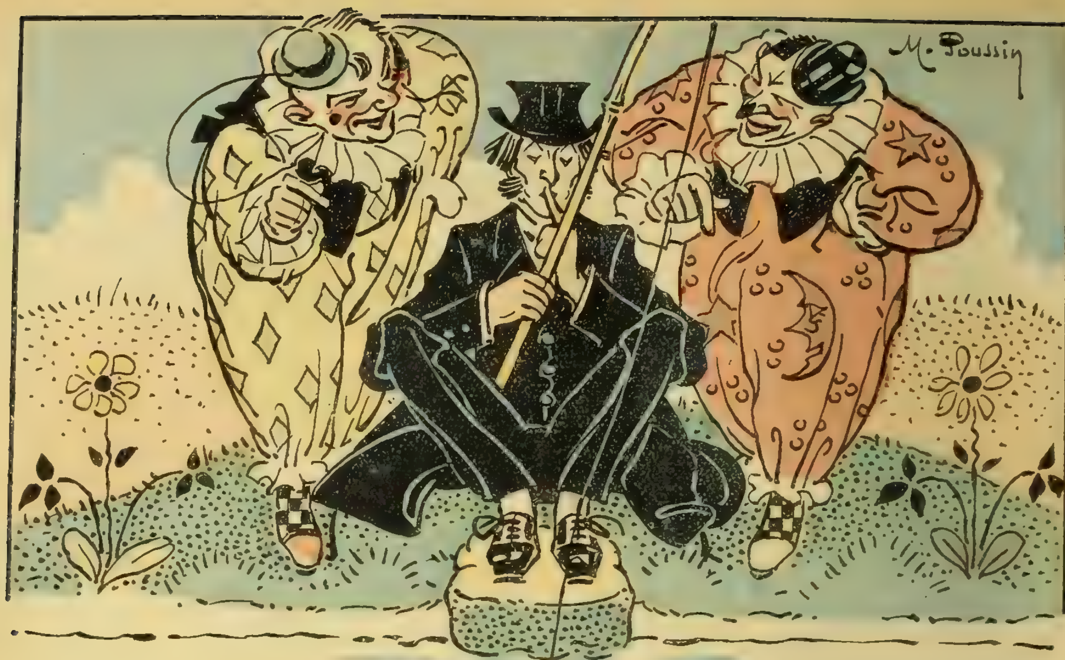
JEANNOT (à mi-voix). — C'est bien vrai, il ne me feront plus rien?

COUSIN ROBERT. — C'est promis (à Petit-Pierre et à Linette). Approchez, j'ai rappelé Jeannot à la vie.

PETIT-PIERRE (émerveillé). — Comment as-tu fait?

COUSIN ROBERT. — C'est mon secret, un secret de grandes personnes.

(La fin page 72.)



SAUVETEURS SYNDIQUÉS

Personnages : PUYG et TRIPP, les deux clowns. M. PRENTOUT, huissier.

Profitant du dimanche, où l'on n'a, hélas, pas le droit de saisie, M. Prentout, huissier, est allé à Petit-Trou-sur-Marne pour pêcher à la ligne, cette fois, en eau claire. Au bord d'un bras de la rivière, peu profonde, peu large, il a choisi un petit coin charmant, à l'ombre, il plonge béatement du fil dans l'eau, attend patiemment. Ça ne mord pas du tout, les poissons eux-mêmes n'aiment pas les huissiers.

Puyg et Tripp, en promenade, passent; ils aperçoivent le pêcheur, ils s'approchent, curieux, intéressés et demandent :

« Est-ce qui ça mord? »

M. Prentout, arraché à sa somnolence, sursaute; il pose un doigt sur ses lèvres... « Chutt! Chutt! »

Puyg et Tripp, avec d'infinies précautions, s'assoient de chaque côté de M. Prentout et se penchent à ses oreilles; à voix imperceptible, ils demandent :

« Est-ce qui ça mord? »

M. Prentout, d'un air convaincu, répond :

« Ça va mordre. »

Et tous trois, du bout de l'index, sur les lèvres, font ensemble la recommandation de silence : N'effrayez pas le poisson! Ça va mordre!

Et le silence est si complet, si calme, si absolu, que M. Prentout s'endort.

Puyg et Tripp ricanent et tout doux, tout doux, Puyg attire le fil de la ligne, prend l'hameçon entre ses doigts.

Tripp, de sa poche, tire un hareng-saur et l'accroche à l'hameçon; il replonge doucement le poisson dans l'eau et, l'air très innocent, tous deux attendent.

Tout à coup, sur le bois de la ligne, avec ses doigts, Puyg donne de petits coups secs. En M. Prentout, l'âme du pêcheur s'éveille.... il regarde; le bouchon est enfoncé.

« Je croyai que ça mordai..., glisse Puyg à l'oreille.

— Ça mord! ça mord! » s'écrie M. Prentout, radieux; il ferre d'un coup sec et, triomphant, tire son hareng-saur de la rivière.

« Ça mordai! ça mordai! » hurlent Tripp et Puyg, debout, dansant la gigue. M. Prentout est tellement satisfait qu'il veut se relever aussi et, plouc! il glisse et, patatras, tombe d'une masse à la rivière.

Heureusement l'eau est peu profonde. M. Prentout en a jusqu'aux ais-



selles, il hèle cependant désespérément : « Au secours! au secours! » Il ne se sent plus dans son élément.

Puyg et Tripp se dévêtent lentement, posément, ôtent, un, deux, trois, quatre, cinq gilets.

« Au secours! au secours! » glapit le pauvre huissier dans son bain de siège.

Enfin, Puyg et Tripp sont prêts; ils tendent à M. Prentout le bois de la ligne. M. Prentout le saisit. Ho-hisse! ho-hisse! par le bras, par le fond de la culotte, Puyg et Tripp le ramènent ruisselant sur la berge.

M. Prentout est sauvé : joie, reconnaissance, accolades.

Il faut sécher M. Prentout. On lui ôte sa belle redingote. Tripp va l'étaler au soleil. Dans la poche, il aperçoit une liasse de billets de banque; il les tire, les regarde avec convoitise et, l'air grave, il les remet vivement.

M. Prentout a retourné les poches de son pantalon pour les faire sécher; il trouve un poisson, deux poissons, trois poissons... oh! oh! oh!

« Ça mord! ça mord! » crie Puyg, à tue-tête.

Cependant Tripp lui a fait un signe d'approcher et à l'oreille il lui parle :

« Tou sai, il est américain-millionnaire; beaucoup d'argent, il faut faire payer.

— Oh! oh! fait Puyg, c'était oune excellente sauvetage. »

Il revient vers M. Prentout, extasié devant ses trois poissons.

« Ce était mieux, maintenant?

— Oh, oui! très bien, merci mon sauveteur! mon ami! »

Puyg et Tripp, de chaque côté, d'un geste net, tendent la main.

M. Prentout les saisit et les serre avec effusion. Puyg et Tripp recommencent. Nouvelle effusion.

« Nô, fait Puyg, à la quatrième étreinte, c'était pour la petite pourboire.

— Ah! fait M. Prentout, soudain moins reconnaissant, le pourboire... je croyais que c'était pour l'honneur, par dévouement, au nom de la fraternité.

— Yes! fait Tripp, c'était pour toute ce grand chose et aussi pour la petite pourboire.

— Vous êtes sauveteurs....

— Syndiqués », déclare Puyg, très net.



La Résurrection de Jeannot (Fin.)

LINETTE (bas à Petit-Pierre). — Sans doute que Cousin Robert est un grand saint.... Merci, Cousin Robert, merci!

JEANNOT. — J'ai mal partout.

COUSIN ROBERT. — Montre tes blessures... C'est un peu ta faute ce qui est arrivé; il ne fallait pas être douillet, quand on tombe, que diable! on se relève mieux portant qu'avant (il lui enlève ses bandages). Quelles plaies horribles!

JEANNOT. — Ils m'ont versé dessus un litre de vinaigre d'Orléans.

COUSIN ROBERT. — Et tu n'as rien dit, nigaud?

JEANNOT. — Dame, c'était du vinaigre de Jeanne d'Arc.

COUSIN ROBERT. — Je vois que j'ai affaire à un patriote et (se tournant vers Petit-Pierre et Linette) à deux jeunes sots. Attendez, je vais vous servir une petite morale soignée, mais auparavant, sachez qu'en l'honneur de la résurrection de cet intéressant malade et pour le remettre définitivement, je vous paie à tous une tournée chez le pâtissier... Maintenant, tirons la conclusion pratique de l'histoire, ce qui me sera facile après la conversation entendue tout à l'heure... Approchez petits cousins, je ne veux pas crier cela sur les toits, vous comprenez, c'est affaire entre nous. (Commençant), rappelez-vous... (on entend des mots entrecoupés tels que : permission, trop petits, parents (s'interrompant brusquement, désignant le rideau de la scène et apostrophant les spectateurs). Non, mais ne nous gênons plus! Ah ça, Messieurs et Mesdames, croyez-vous que je parle pour le public?... Qu'on me ferme ce rideau-là tout de suite!

H. DE VISMES.



N° 83. — **Charade.**

Possessif mon premier. — Lorsque bébé sanglote,
On entend le deuxième. — En grinçant sur ses trois
La porte du cachot sinistrement pivote.
On peut voir en mon tout plus d'un Cochinchinois.

Envoi de *Coquelicot français*.

N° 84. — **Charade.**

Mon premier se remarque au front de la vipère.
Mon deuxième, ainsi que mon trois,
Se récolte au pays chinois.
L'argent est, ce dit-on, le quatre de la guerre.
Et mon entier soigne les maux
Des animaux.

Envoi de *Mademoiselle Pourquoi*.

N° 85. — **Reconstruction.**

Avec les lettres suivantes, formez un proverbe :
AAA EEEEE II L MM N OO PP Q RRR SSSSS UUU

Envoi de *Bruyère du Bocage*.

N° 86. — **Anagramme.**

J'étais, jadis, un maléfice.
Brouillez mes pieds; et grâce à mon service,
Vous montez jusqu'au toit du plus haut édifice.

Envoi de *Trotte Menu*.

N° 87. — **Métagramme.**

De mon frère cadet je fus le meurtrier.
Otez un point, changez la tête :
Frivole; — bien portant : — sert à vous nettoyer;
— L'inverse d'un géant; — un bénéfice honnête;
— Derrière le miroir : — au bout de votre bras;
— Et ce que le Français mange à tous ses repas.

Envoi de *Petite Mine*.

N° 88. — **Mots carres.**

1. Longtemps on porta ma fourrure.
2. Pique le goût et l'odorat.
3. D'Ispahan va jusqu'à Hérat.
4. Sert à guider votre monture.

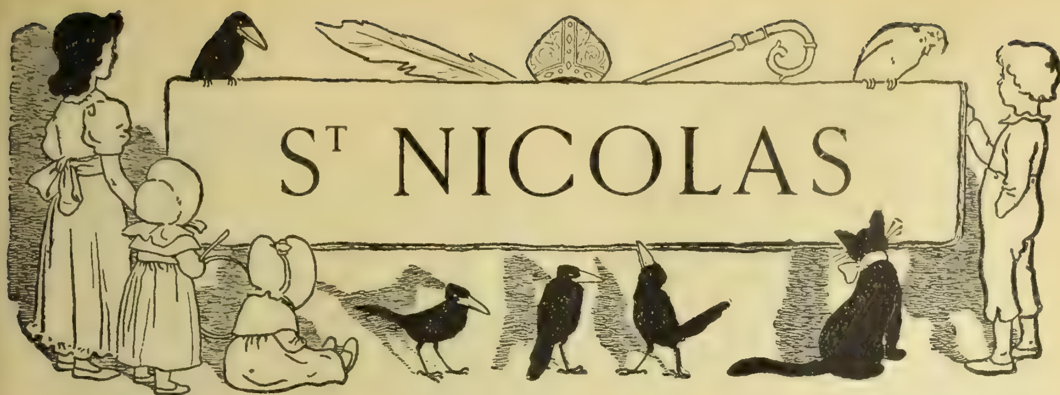
Envoi de *Miss Stick*.

N° 89. — **Mots en triangle.**

1. Célèbre chute d'eau. — 2. Fut la sœur d'Antigone.
3. Un produit résineux. — 4. Cours d'eau de l'Armagnac.
5. Bête de la campagne, utile autant que bonne.
6. On l'entend dans la gamme. — 7. On le met sur son arc.

Envoi de *Petite Nicolette*.

AVIS. — Les solutions des devinettes posées dans le mois *d'avril 1912*, devront être mises à la poste, en bloc ou séparément, le *jeudi 2 mai 1912*, *dernier délai*.



PETIT SOU, LOUIS D'OR

DIALOGUE

PETIT SOU : *pauvre diable, en costume gris-olive terne.*

LOUIS D'OR : *élégant petit garçon en costume de satin jaune.*

PETIT SOU

Tiens, Louis d'or!

LOUIS D'OR

Tiens, Petit sou!

PETIT SOU

Toujours flambant neuf!

LOUIS D'OR

Oui.

PETIT SOU

Toujours doré sur tranche!

LOUIS D'OR

Oui.

PETIT SOU

Et beau comme un beau Dimanche!

LOUIS D'OR

Oui.

PETIT SOU

Heureux Louis d'or!

LOUIS D'OR

Heureux, non! point du tout!

PETIT SOU

Allons donc!

LOUIS D'OR

Je suis triste.

PETIT SOU

Ah bah! par quel prodige!
Toi, Louis d'or...

LOUIS D'OR

Triste, te dis-je.

PETIT SOU

Et pourquoi? N'as-tu pas en tout lieu des amis?
Gros messieurs, gras messieurs, messieurs beaux et bien mis?
Ne dansent-ils pas tous autour de toi la ronde?
Ne roules-tu pas dans un monde
Où moi je ne suis pas admis ?

LOUIS D'OR

Sans doute.

PETIT SOU

Eh bien?

LOUIS D'OR

Ce monde où tu crois que je trône
Ainsi qu'au ciel un séraphin,
Ce monde qu'ici-bas chacun envie ou prône,
Sache qu'il m'ennuie, à la fin!
Ses yeux pour moi sont tout de glace!
D'une main dans l'autre je passe
Sans qu'il en coûte un clin d'œil seulement.
Pareil au jeton monotone
Que l'un reçoit, que l'autre donne,
Je vais, je viens... Finalement
Je n'ai fait plaisir à personne.
Hier j'étais empilé dans un coffre de fer;
Cette nuit, un joueur, ayant partie gagnée,
M'a dans un tas, d'une poignée,
Ramassé sur le tapis vert;
Et sans doute, demain, en faisant quelque emplette,
Une fière et sèche coquette
Me laissera, sans le savoir,
Sur un comptoir!
Et dans tous ces gens-là, pas un qui me regrette!
Autant valait, morbleu! pour moi
Naître petit sou, comme toi.

PETIT SOU

Qui sait! Tu ne crois pas, peut-être, si bien dire.

LOUIS D'OR

Car?...

PETIT SOU

Si je t'entends bien, ce dont ton cœur soupire
C'est de ne pas pouvoir, en faisant des heureux,
Te faire aimer un peu sur terre.

LOUIS D'OR

Oui.

(*Voyez la suite page 76.*)

SCÈNE II

De sa poche de gilet, avec lenteurs et regrets, M. Prentout tire deux pièces de cinq sous et les donne aux deux clowns.

« Pouah ! fait Puyg, avec dégoût, est-ce que tou te moques de nous; c'est cinq cents francs.

— Cinq cents francs ! bondit l'huissier, blessé à mort.

— C'était le tarif de la syndicat, explique Tripp.

— Cinq cents francs ! cinq cents francs ! Où voulez-vous que je les prenne ? demande M. Prentout.

— Là, fait Tripp, d'un geste de la main désignant la redingote.

— Jamais de la vie, refuse l'huissier, saisi d'effroi.

— Bon, dit Puyg, calme. Il prend l'huissier et, plouc ! il le rejette à l'eau.

— Au secours ! Au secours ! pleure M. Prentout.

— C'est cinq cents francs, déclare Puyg.

— Nous sommes syndiqués, souligne Tripp.

— Prenez, prenez, consent l'huissier : dans la poche... gauche. »

Tripp plonge la main, il compte cinq cents francs à Puyg qui les fourre dans sa poche, cinq cents francs pour soi-même.

« Au voleur ! au voleur ! braille l'huissier à cette vue.

— Qu'est-ce que toui dis ? interroge Puyg, vexé.

— C'est cinq cents francs, et vous prenez mille.

— Cinq cents francs par personne, rectifie Puyg.



— Pouisque nous sommes syndiqués, ajoute Tripp.

— Soit! consent M. Prentout, vaincu... mais vous paierez.

— Nô, c'est toi qui payerai... prononce Tripp, bonsoir... »

Et les deux clowns font mine de s'éloigner, laissant l'huissier dans le bouillon.

« Au secours! au secours! répète-t-il sanglotant.

— C'est cinq cents francs, demande Puyg.

— Par personne, complète Tripp : nous sommes syndiqués.

— Mais je vous ai déjà payés, clame M. Prentout.

— Tou nous a payés pour l'autre fois, explique Puyg, c'était à recommencer.

— Voleurs! filous! canailles! bandits! fripouilles!

— Si tou attaques le syndicat, déclare Tripp, ça était double prix.

— Oh! fait M. Prentout, soudain calmé à cette idée, c'est bon, prenez. »

Puyg prend cinq cents francs, Tripp cinq cents autres, ils saluent :

« Nous sommes syndiqués. »

Cela fait, les deux clowns, ho-hisse, ho-hisse, par le bras, le fond de la culotte, retirent l'huissier de la rivière, le déposent sur le sol.

« Filous! bandits! » clame M. Prentout, se redressant.

Plic, plac, clic, clac, deux coups de bottes, deux claques sonores le ramènent au silence, poli.

« Est-ce que tou veux encore être sauvé? interroge Puyg.

— Est-ce que tou connais pas le prix dou syndicat? ajoute Tripp.

— Non... non... si... si... affirme M. Prentout.

— Eh bien, tou faisais bien de taire ton bouche.

— Et tou disais merci.

— Merci, consent l'huissier, à voix étranglée.

— Et tou sais, ce était pas cher di tout, déclare Puyg.

— Voleurs! ne peut retenir l'huissier.

— Compte, tou as payé deux mille francs.

— Filous! assassins! pleure M. Prentout.

— Rigarde : deux bains et trois goujons, oune souperbe hareng, ce était biaucoup de choses.

— Ce était donné, affirme Tripp.

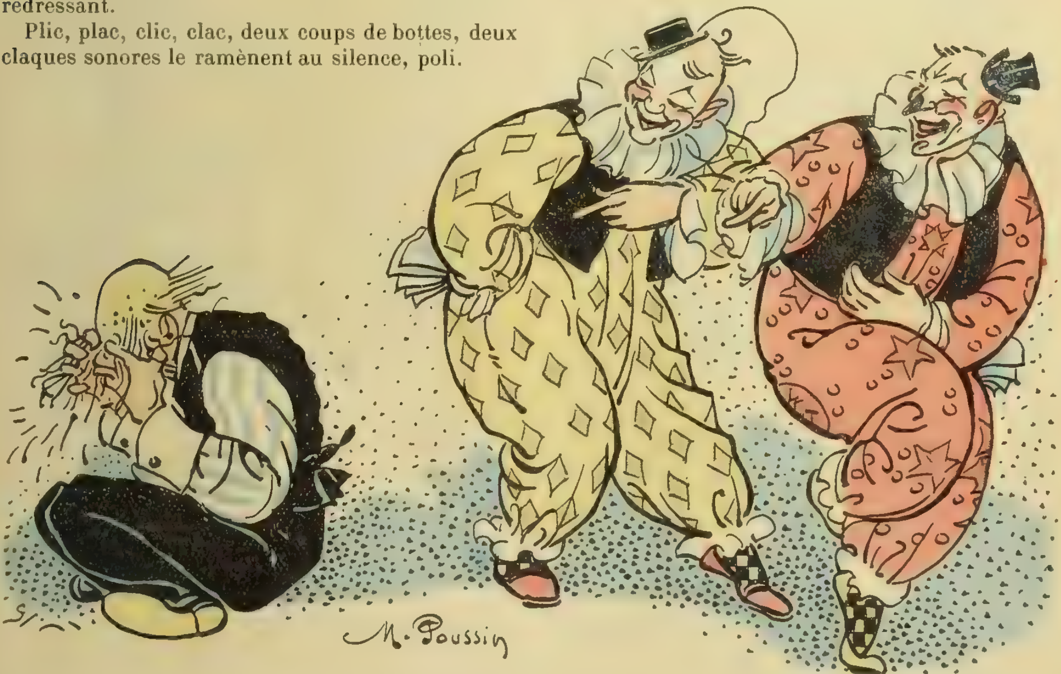
— Le été est sec, chaud, les bains froids, c'est précieuse.

— Le vie, tou sais, était très chère.

— Le poisson, le victuaille, il a été hors du prix.

— Et nous sommes syndiqués », termine Tripp.

L'huissier ne trouve rien à dire; désespéré, il s'arrache les cheveux, pendant que, ricanant, gambadant, Puyg et Tripp s'éloignent, se retournant pour le regarder.



PETIT SOU, LOUIS D'OR *(SUITE)*

PETIT SOU

En ce cas la chose est claire :
Être sou pour toi vaudrait mieux.

LOUIS D'OR

Un petit sou peut donc servir à quelque chose?

PETIT SOU

Belle demande! Sache bien
Que pour les pauvres gens d'ici-bas qui n'ont rien,
Un sou vaut tout l'or du Potose!
Aux mendiants, aux meurt-de-faim,
Je donne pour un sou de pain,
Aux pauvres leur aumône et leur jouet aux mioches,
Aux fumeurs qui, sans résultat,
Grattaient les bas-fonds de leurs poches,
O bonheur! un sou de tabac.
A mon égard, aussi, quelle tendresse!
A travers le gousset, sur le cœur, on me presse;
On me serre d'un doigt fiévreux.
Me perdre, ce serait pour eux
Le malheur que rien ne répare,
Et le suprême instant enfin qui nous sépare
Est toujours l'instant douloureux.

LOUIS D'OR

Petit sou?

PETIT SOU

Quoi?

LOUIS D'OR

Je te propose
Un marché.

PETIT SOU

Hein?

LOUIS D'OR

Changeons de sort :
Moi, Petit sou, toi, Louis d'or.

PETIT SOU

Merci de la métamorphose.
Et d'ailleurs comment y songer,
Mon cher? Il n'est plus d'alchimiste
Par qui l'on puisse voir encore à l'improviste
Le cuivre en or pur se changer.

LOUIS D'OR

C'est dommage : aujourd'hui l'or, pour aimer à vivre
Volontiers fût devenu cuivre.
Ah! quel sort fâcheux que le mien!

PETIT SOU

Oui!... Je ne vois qu'un moyen
De le rendre plus tolérable.

LOUIS D'OR

Lequel?

PETIT SOU

C'est de trouver quelque maître assez bon
Pour te glisser, en joyeux don,
Dans la poche d'un pauvre diable!

M. M.



Ta bonne lettre détaillée m'a fait un vif plaisir. *Croix de Saint-André*... Tu parais enchantée de toutes les parties du journal et cette satisfaction touche beaucoup ma petite vanité de directeur, toujours si soucieuse de plaire à mes chers enfants. Ne te décourage pas dans la recherche des devinettes : les débuts sont un peu difficiles, mais ensuite les questions paraissent plus simples, et bientôt tu seras tout étonnée de les résoudre sans effort, comme tes compagnes.

Pour toi et mon fidèle *Alcyon*, de bien affectueuses bénédictions.

Gipsy est une petite fille modeste qui est « toute surprise » de ses succès aux Jeudis-Salons! Cette modestie me plait.... *Grain de Cassis* est enchanté d'avoir chez elle un sosie en bois, il m'a déclaré qu'il irait s'assurer par lui-même de l'exactitude de la ressemblance... Par exemple, il ne peut — et pour cause — fixer l'époque déterminée de cette visite. Il adresse à *Gipsy* ses respectueux hommages de corbeau; j'y joins un paternel baiser.

Je ne comprends pas très bien, *Jeune Foot-balliste*, pourquoi tu dois écourter ta lettre lorsque ta maman « attend une amie qui veut passer l'après-midi »? C'est donc toi qu'elle charge de distraire l'amie en question? ou bien c'est donc elle, ta complaisante maman, que tu charges de te dicter tes lettres. Éclaire-moi sur ce point, mon petit homme, et crois toujours à la vive affection de ton vieux Saint Nicolas. (*Voyez la suite plus loin.*)

LA CHRONIQUE AÉRIENNE

***Par le Corbeau GRAIN de CASSIS** (Suite).*

MAINTENANT, amis lecteurs, que Saint Nicolas m'a donné le temps de me sécher, je reprends le récit de mes aventures — en vous présentant sans façon mon nouvel ami Flying Cat.

Autrement dit, le Chat-Volant. Tel est du moins le surnom modeste qui s'est décerné l'angora de



Welman. En réalité, il se nomme Pussy, et c'est ainsi que je continuerai de l'appeler; car ce nom convient à merveille à la pauvre petite pelote, miaulante et hérissée, qui s'offrit à mes regards lorsque je me fus hissé au sommet de l'*América*.

Je faisais, moi-même, assez triste figure : l'air d'un monsieur en habit qui serait tombé dans sa baignoire. J'eus cependant la charité de ne pas rire, et ce fut le plus sérieusement du monde que je me présentai.

« Enchanté, Monsieur... Grain de Cassis, rédacteur sportif au *Saint Nicolas*... Et vous?

— Flying Cat, de l'*América*... le premier des chats-volants, le recordman de l'Atlantique.

— Monsieur est modeste! Tous mes compliments. Pourrai-je savoir si je puis vous être utile à quelque chose?

— J'ai faim!

— Excellente maladie, à condition de pouvoir la soigner. Aimez-vous le poisson?

— Yes..... J'aime la truite saumonée, le filet de sole, le turbot sauce câpres...

— Excusez du peu! Eh bien, mon camarade, je vous présente mon amie Marga, qui certainement ne refusera pas d'aller pour vous à la halle au poisson. Par exemple, il faudra vous contenter de ce qu'elle trouvera... Pas vrai, Marga?

— Ça va! » répondit l'excellente mouette, en plongeant du haut de l'*América*.

Quelques secondes plus tard, elle réapparaissait en plein vol, tenant un carrelet qu'elle jeta, tout frétillant, entre les pattes du Chat.

Brave Pussy! Je vous jure qu'il ne fit pas de difficulté pour se l'envoyer dans l'estomac, peau et arêtes comprises. Je n'aurais jamais cru qu'un angora aimât tant le carrelet!

Je me restaure un peu moi-même — toujours grâce à l'inépuisable complaisance de Marga. Après quoi, voyant Pussy se lécher les babines d'un air satisfait, je reprends :

« Ça va mieux, camarade?

— Well!

— Tant mieux!... A présent, vos intentions?

— Veuillez me ramener chez moi, New-York, 17e Avenue, « to » Mistress Welman. »

Cette fois, c'est plus fort que moi : j'éclate de rire... un rire solennel et concentré, à la manière des Corbeaux de bonne compagnie. Enfin :

« Hélas, cher monsieur, je le voudrais : mais, vraiment, ce service est au-dessus de ma bonne volonté... Tous mes regrets!... »

Pussy ne bronche pas, et, froidement, riposte :

« Je ne demande pas un service, je propose une affaire.

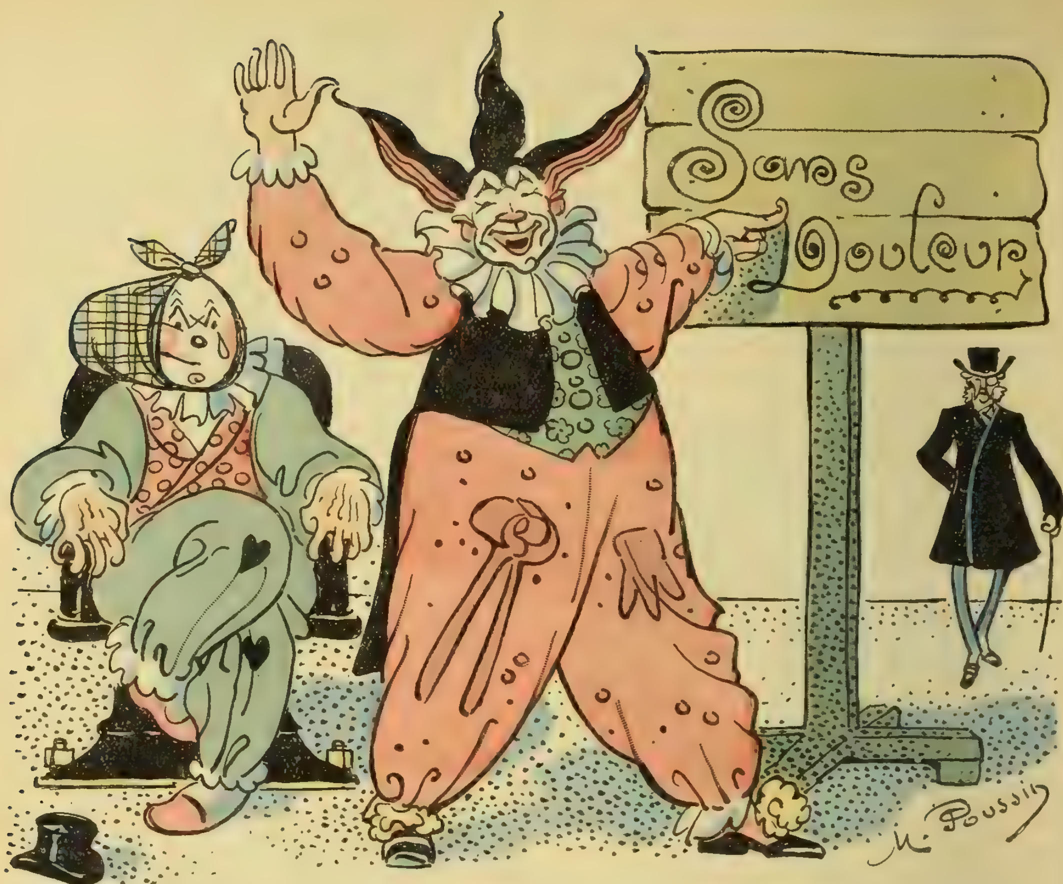
— Qui est?

— Voici. J'ai accompli à bord de l'*América* un raid aérien sans exemple jusqu'à ce jour, même aux États-Unis... Cet exploit, que l'on peut comparer aux plus beaux de Stanley, de Cook, de Peary et autres Américains illustres, fait de moi le Roi des Angoras, le premier Chat-Volant du monde...

— Entrrrez, Mesdames et Messieurs!... En avant la musique!...

— Le récit de ce voyage, continue le chat, imperturbable, vaudrait dix mille dollars à New-York ou à Philadelphie. Je l'offre, en toute propriété, au *Saint-Nicolas*, dont vous êtes reporter, à cette seule condition : vous vous engagez, en échange, à me remettre dans les vingt-quatre heures, en bon état, entre les mains de Mistress Welman, ma maîtresse. Donnant, donnant : acceptez-vous l'affaire?

(A suivre.)



SANS DOULEUR !

Personnages : POUM, dentiste; PUCK, son compère, clowns tous deux; LE CLIENT.

Poum est un arracheur de dents; c'est aussi, comme dit le proverbe, un menteur. Son cabinet dentaire est en plein vent; il se compose d'une table sur laquelle sont rangés des outils, frissonnants, rébarbatifs, étranges : tenailles et pincettes, parmi des bouteilles de dentifrice, du coton, des dents énormes, en carton, à trois racines. Un ballon rouge attaché par sa ficelle à un outil en fer, domine étrangement le tout. Un écriteau au bout d'un bâton porte le nom de : POUM, chirurgien-dentiste, méthode brevetée, s. g. d. g. (le gouvernement, ni personne d'ailleurs, pas même Poum, lui-même, ne saurait en effet garantir sa méthode). Plusieurs médailles !.. Dieu sait pourquoi? où? quand? En gros caractères, une ligne souligne le tout : SANS DOULEUR.

Poum sait que l'humanité, en général, ceux qui souffrent des dents, en particulier, n'aiment pas la douleur et la redoutent dans la fatale extraction.

Puck lui sert de compère, pour aguicher le client; il est assis sur une chaise, la tête enveloppée dans un immense foulard à carreaux, sous lequel bombe à gauche une énorme fluxion, que le foulard protège et surtout cache.

Puck se lamente : Oh la la! Oh la la!... Poum, à pleine voix, lance : « Sans douleur! Sans douleur! »

Mais nul client ne s'arrête à ces promesses humanitaires, car personne ne passe devant la boutique du dentiste.

Si... voilà quelqu'un qui s'approche, enfin! un monsieur qui a l'air cossu et distingué.

Il pousse le coude à Puck qui se lamente : Oh la la! et aussitôt il clame : « Sans douleur! je arrachai le dent de vô, sans douleur! »

Le monsieur s'est arrêté, vivement intéressé par la scène. Poum le salue et l'interpelle.

« Tinez, vous, mossié, qui êtes intelligente et sym-

pathique... (le monsieur salue gracieusement) je voulai montrer à vô oune merveilleuse opérationne, iounique dans la monde. Approchez, mossié, plous encòre, c'est si stoupifiant... Tinez, vô voyez le flouxionne de loui, il est énorme, il est souperbe, il est délicieuse.... »



Poum, à coups de poings sur la fluxion, l'accentue et Puck gémit... Oh la la!

« Môssié, sans douleur; je ôtai immédiatement.... »

Dans un geste volontairement désordonné, Poum enfonce le chapeau du monsieur sur les yeux qui pourraient voir la supercherie et profitant de cet instant, il retire le ballon qui, caché entre le foulard et la joue, simule la superbe fluxion. Il le fourre dans la poche de sa vaste culotte.

« Rigardez, plous fluxionne; sans douleur! »

Le monsieur a recouvré la vue; il regarde: la joue de Puck est unie, sans bosse.

Le monsieur ouvre des yeux admiratifs... félicite Poum, lui serre la main vigoureusement, l'embrasse, lui fait des révérences profondes... Poum se gonfle, s'étale....

Le monsieur s'éloigne avec un petit adieu du bout des doigts, mais ça ne fait pas l'affaire de Poum qui lui lance : « Sans douleur! »

« Oui, oui, » fait le monsieur tout en s'éloignant.

Poum se précipite... le prend par les bras....

« C'est pas fini... je arrachai le dent, maintenant sans douleur... breveté! »

Le monsieur de nouveau regarde. Poum prend le ballon rouge. Œil effaré du spectateur.

« Avec cette ballonne, yes! sans douleur. »

Même geste désordonné qui enfonce commodément le chapeau du curieux. Pendant qu'il se dépêtre, Poum, à la ficelle du ballon rouge, attache une dent de papier; cela fait, il fourre la dent dans la bouche de Puck qui retient le fil entre ses lèvres.

« Rigardez, mossié, rigardez, sans douleur. »

Le monsieur s'est débarrassé de son chapeau qu'il frotte de son coude... il regarde.

« Ouvre le bouche », commande Poum.

Puck ouvre la bouche et le ballon qui n'est plus retenu, monte, entraînant, au bout du fil, la dent de papier découpé avec ses trois racines....

« Sans douleur », déclare pompeusement Poum.

Et le monsieur, que l'effarement terrasse, se laisse tomber à terre; regarde d'un œil médusé le ballon qui monte emportant la dent arrachée de façon si imprévue et si neuve... sans douleur!





Premier Concours des Devinettes

(DÉCEMBRE 1911 — JANVIER 1912)

Premiers Prix (*donnant droit à 5 francs de livres*).

(30 points): Babissou et Marinoute. — Brin d'Azur. — Lutin. — Nono et Néné. — Nichée de Pies.

Deuxièmes Prix (*donnant droit à 4 francs de livres*).

(29 points) : Académie Tapageuse. — Chrysocôme. — Escargot de Bourgogne. — Fauvette de Jouy. — Grisemine. — Iris. — Mimi Coco. — Manène et Poum. — Moulin à Paroles. — Marouette. — Parnassie des Marais. — Pierrot Comtois. — Petit Pêcheur de Surmelin. — Quatre Grillons de Delle. — Rose Pompon. — René de Wassy. — Trotte Menu. — Les Trois Marrons. — Tourbillon des Marais. — Violette de Nice.

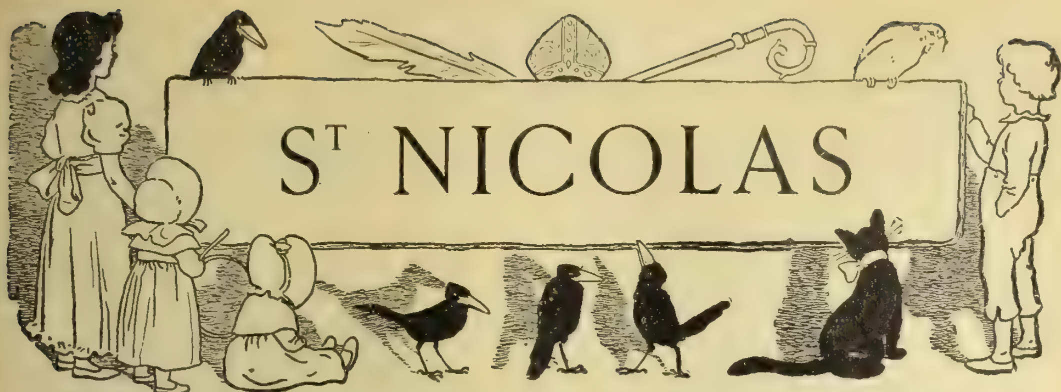
Troisième Prix (*donnant droit à 3 francs de livres*).

(28 points) : Camélia Blanc. — Fifi Fenouillet. — Fée Grabotte. — Gai Colibri. — Monoplan. — Mouette du Rhône. — Perce-Neige de Moscou. — Trois Farfadettes. — Tante Ise.

Mentions honorables.

Amie des Beaux-Arts (24). — Alcyon de Saint-André et Germaine B. (23). — Auroch de Pologne (16). — Amie des Animaux (4). — Asperge montée (18). — Bâteau d'or (24). — Blondinette (20). — Bobette (26). — Boule de Neige (21). — Bruyère Rose de Corrèze (27). — Branche d'Olivier (25). — Blue and White (26). — Butterfly (24). — Brise du Rhône et Muguet des Alpes (13). — Blonde et Rousse (8). — Bruyère des Vosges (16). — Colibri (4). — Coquelicot et Bluet (27). — Chrysanthème Bleu (25). — Castillonette (17). — Cycliste du Forez (12). — J. et A. Caillard (27). — Deux Cytises (8). — Deux Gazelles de France (21). — Deux bons Diables (21). — Deux Chardons de Bretagne (16). — Deux (les) Gosses (18). — Christiane Delmas (17). — Anne Marie Dufour (20). — Edelweiss (26). — Lucien Engel (21). — Edelweiss du mont Govet (16). — Futur Chasseur de Panthères (12). — Fleur des Neiges de Moscou (22). — Fin Finet (15). — Fleur de Cerise (25). — Filleul de Condé (18). — Fleur des Bois (21). — Fleurette des Bois (15). — Fleurs Jumelles (19). — Grande Sauterelle (6). — Gerbe de Blé (27). — Glaïeul Rose (6). — Gipsy (8). — Joseph de la Gour (16). — Ginette et Guitte de Juan les Pins (17). — Pierre Jaumard (4). — Jean de Troyes (27). — Jeune Footballiste (21). — Kot-kot-dzi (26). — Linotte de Champvert (6). — Pierre Léculier (6). — Henri et Lucien Lebeurre (26). — Lis de la Meuse (27). — Lélette (9). — Loulou (22). — Lilas de Remirecourt (17). — Muguette (20). — Marcassin des Ardennes (25). — Miss Printemps (8). — Miss Poupée (25). — Miss Tourbillon et Emma Vera (8). — Mayflower (27). — Moumousse (25). — Miss Kot-kot-Dzette (6). — Minette (8). — Miss Stick (17). — Les Neuf Enfants de la Mabilais (27). — Nanette (21). — Pastille de Chocolat (25). — Paotrezic (24). — Pierrot Poitevin (21). — Perruchonette (19). — Prince Avril (26). — Pierrot de la Maison des Abeilles (19). — Peppino (11). — Petite Hirondelle des Cheminées (24). — Petit Provençal (20). — Petite Nicolette (19). — Petit Chasseur Alpin (20). — Petit (un) Poseur (8). — Rosnoblet Alexis (6). — Robert le Diable (26). — Roi du Farwest (5). — Ralph Idain (26). — Ragotin Ier (22). — Reine des Steppes et Coucouroux (2). — Gabrielle de la Rousserie (21). — Schnifouille de Montmartre (27). — Tic et Tac (27). — Trop tard à la Soupe (6). — Terrible (8). — Turbulent Champenois (2). — Tap (21). — Tototte (5). — Tartarin et Bredinette (18). — Tybert (20). — Violette Russe (15).





LA CHRONIQUE AÉRIENNE

Par le Corbeau GRAIN de CASSIS (*Suite*).

Jusqu'ici, j'étais à peu près arrivé à garder mon sérieux; mais, vraiment, la proposition de Pussy, sa vanité de Yankee, son bluff, tout cela était si bouffon, en pareilles circonstances, que je lui éclatai de rire au nez.

Marga et les coureurs de mer, mis au courant, firent chorus, — sans parvenir à démonter le moins du monde notre Chat-Volant, qui attendit, avec la dignité du génie méconnu, la fin de cette bordée de rires.

« Mon cher master Pussy, — déclarai-je enfin, — si j'avais l'honneur d'être le Bon Dieu, je discuterais peut-être votre marché. Mais, hélas! je ne suis pas le Bon Dieu, pas même Saint Nicolas; j'ignore comment on fait les miracles!... Or, vous me permettrez bien de vous dire, master Pussy, qu'à moins d'un miracle, je ne vois guère le moyen de vous tirer de là!

— Yes.... J'offre dix mille dollars pour ce miracle.

— Vous m'agacez, à la fin, avec vos dollars! Je ne suis pas Barnum, moi!

— Nous sommes Français, pour une fois sais-tu bien! » précise Marga, avec son joyeux accent de mouette flamande.

On annoncerait à Pussy la fin du monde, qu'il ne ferait pas figure plus tragique. Sa moustache retombe, ses oreilles s'aplatissent, et il miaule d'un air désespéré.

« Miaô... Français!... Alors, je suis déjà mort!... Des oiseaux de mon pays, ils auraient trouvé un moyen, yes!... Mais seulement des oiseaux américains!... »

Pour le coup, je sens la moutarde monter à mon bec de patriote. Ah, master Flying-Cat, vous prenez mes compatriotes pour des emplâtres!... Eh bien, on va vous montrer ce dont un corbeau parisien est capable, quand il y va de l'honneur national!

Je me redresse sur les ergots, et, bien net, je détache :

« Master Pussy, précisons. J'ai refusé votre marché, parce que je n'aime pas promettre sans tenir. En revanche, je vous propose ceci : je vais tâcher de vous sauver, avec l'aide de Dieu et de mes braves camarades; je m'engage à tout sacrifier, ma sécurité, ma mission, ma vie, tant que vous ne serez pas hors de danger. A tout cela, je ne mets qu'une condition.

— Qui est!

— De ne plus me faire l'injure de parler d'argent! Dans mon pays, monsieur, qui est celui de La Fayette et de Rochambeau, on sait obliger son prochain aussi bien qu'ailleurs, mieux peut-être; seulement, on fait cela pour l'amour de l'art, pour l'honneur, voilà!

— Voilà! » répète l'écho de Marga, qui a deviné plutôt que compris le sens de mes paroles.

Ce désintéressement a le don de stupéfier Flying-Cat. Il me considère avec des yeux tout ronds, comme vous regarderiez un marchand qui vous offrirait sa marchandise gratis. Enfin, ne pouvant plus douter de mes intentions, il laisse là ses airs suffisants, et, tout à fait conquis, il s'écrie :

« By Jove! Vous êtes de vrais sportsmen : compliments! Je suis heureux, gentlemens, très heureux d'être sauvé par vous.

— On fera son petit possible, monsieur le chat. Commençons par le commencement, — autrement dit, faisons le tour du propriétaire; nous aviserons ensuite au plus pressé.... Et puis, soit dit entre nous, je ne serai pas fâché de me dérouiller les ailes; histoire de m'assurer si l'eau de mer n'a pas abîmé mon « carburateur.... »

(*A suivre.*)



SCÈNE II

Poum suppose qu'il a suffisamment bluffé et paradé, il veut maintenant faire une recette. Le client que la bonne fortune lui a conduit doit être suffisamment édifié et n'avoir désormais aucune hésitation à confier sa mâchoire.

Poum, avec des politesses réitérées, l'aide à se ramasser; c'est pénible, très pénible. Puck l'aide; à eux deux, ils parviennent à redresser le client, qui, toujours, regarde béat le ballon... le doigt tendu vers lui, pétrifié, extasié... Ils l'installent sur la chaise d'opération.

« Ouvrez le bouche, toi, à présent », déclare Poum.

Mais, ramené à la réalité, le monsieur serre les lèvres très fort, au contraire, et se redresse vivement. Poum lui met la main sur l'épaule aussitôt, le force à se rasseoir.

« Sans douleur, mossié, sans douleur... » fait-il d'une voix pleine d'assurance.

Le monsieur n'écoute pas, il tente de se lever. Poum le fait réasseoir et ce va-et-vient des jarrets qui se dressent, des mains de Poum qui appuient sur les épaules, se renouvelle; on dirait la cadence des scieurs de long.

Enfin, Poum fait un geste et Puck par derrière vient tenir le client assis, de force, immobilisé, cette fois.

« Imbécile, lui fait Poum, gentiment, tou es stioupide : sans douleur! »

Poum sourit, prend des airs si tendres, comme une mère qui parle à son bambin; il chatouille la joue du monsieur, du bout du doigt, au coin des lèvres....

« Ouvrez votre petit bec, mon amour, montrez à môa votre jolie quenotte... allons, faisez risette au mossié; ouvrez votre petite gueulette rose... sans douleur, mon mignon, sans douleur. »

Rien n'y fait; le monsieur refuse catégoriquement de rien ouvrir.

Poum commence à s'impatienter, l'heure passe....

« Ah! tou veux pas ouvrir ton four... ah! tou veux pas.... »

Geste de tête très net du client, répété vigoureusement.

« Tou veux pas... oune fois... deux fois... trois fois... Eh bien, laisse fermé.... »

Le monsieur, rassuré, reprend son calme; il tente de se relever.

« Reste assis... je vais ouvrir moi-même; je savai ouvrir le boite à conserve. »

Il prend un ciseau, un marteau. Gestes épouvantés du client qui, en se débattant, tombe, entraîne la chaise et Puck aussi.

Poum le relève, le brosse, le rassied.

« Tou vois, tou es toute sali; ouvre ton bouche... sans douleur. »

Comme rien n'y fait, Poum met son outil entre les lèvres du client, fait pesée; le monsieur ouvre une bouche énorme.

« Tou vois bien, déclare Poum, sentencieux... sans douleur.... » Il pose ses outils et s'approche; il regarde cette bouche, se penche, se redresse, effaré, stupide....

« Aoh! il a plous une seule dent, aoh!... »

Le monsieur sourit; cette fois il va se lever, partir... Non, Poum le fait rasseoir encore, toujours violemment.

« Puisque tou as plous de dents, je vais poser à toi, sans douleur.

— Mais non, mais non, laissez-moi tranquille, déclare le monsieur par gestes... je m'en vais... »

Il regarde sa montre, il est pressé, n'a pas le temps... une autre fois.

Poum a un client, il n'entend pas le lâcher.

« Si, je veux mettez des dents, sans douleur. »

Lassé, découragé, pour avoir la paix, le client par force se rassied de lui-même sur la chaise et ouvre la bouche tout seul, énorme....

« Je mettai oune ratelier breveté, sans douleur, sour mesure. »

Poum prend les mesures, avec un mètre, il prend la largeur de la bouche : oune mètre soixante-qninze; la profondeur du gosier... doux mètres six millimètres... Très bienne.

Il va à sa table, prend une peau d'orange et se met à la découper en dents de scie, comme on le fait par jeu communément.

Le monsieur, de loin, inquiet toujours, d'autant que Poum s'est éloigné, le regarde pour voir ce qu'il fait; il lui voit agiter un couteau... la peur le reprend; tout doux, tout doux, il se dresse sur la pointe des pieds, il se met à marcher tout doux, tout doux, pour s'échapper enfin.

Mais Poum, qui a fini, se retourne trop tôt... le monsieur, comme un enfant pris en défaut, se précipite sur sa chaise, se rassied bien sage, la bouche ouverte.

Poum et Puck lui posent le ratelier breveté... du plus beau jaune orange.

« Là! sans douleur... fermez la bouche, maintenant. »

Comme il est contrariant, ce client qui ne veut pas fermer la bouche que, tout à l'heure, il ne voulait ouvrir! Poum et Puck appuient pour clore ce bec... Clac, il se ferme brusquement et dans ce geste il happe deux doigts qui traînaient.

Si bien que bouche close, serrée, le monsieur se lève, se redresse, se recoiffe et s'en va, très grave, emmenant Poum et Puck pincés chacun par un doigt au coin de sa bouche... contorsionnés, grimaçants.





Mon brave *Fouille au pot*, as-tu bien reçu, enfin les numéros qui te manquaient, ainsi que le livre choisi par toi en échange du bon adressé à la librairie? Donne-moi ce renseignement et crois toujours, mon petit ami, ton vieux Saint Nicolas très soucieux de te satisfaire.

Bruyère rose de Corrèze accepte de correspondre par cartes postales et en italien avec *Monna Lisa* et la prie de commencer.

Remercie beaucoup *Super Nebula Stella* de son petit mot, *Bruyère rose de Corrèze :* rien ne me touche tant que l'affection fidèle de mes anciennes Nicolettes, surtout d'une Nicolette *fiancée*... pense donc! l'époque de la vie où les jeunes personnes ont la pensée la plus absorbée et la mémoire la plus courte. Tu penses si je suis flatté, ton histoire de crêpes m'a bien amusé... décidément ton Américain avait une « vigoureuse poigne ». J'ai, moi aussi, mangé des crêpes pour le mardi gras, Catherine étant une personne fidèle aux traditions; elles étaient très bonnes, si bonnes que Médard a trouvé le moyen d'en ingurgiter 17. Après quoi, il a déclaré qu'il n'avait plus faim. Pour sa punition je lui ai déclaré que je citerais sa gourmandise dans le journal, et je tiens parole, comme tu vois.

Mais non, *Deux bons Diables*, les envois à la tirelire n'éliminent pas leur auteur pour les concours des devinettes. Donc, continuez à être mes aimables collaborateurs et recevez, mes chers petits, ma très affectueuse bénédiction.

Violette Russe désire échanger des cartes postales avec des Nicolettes de tous pays, elle leur enverra en échange des vues de Russie.

Si les devinettes te paraissent si compliquées, *Violette Russe*, essaye de concourir pour les Jeudis-Salons... Il me semble que tu pourrais obtenir un accessit, soit en composition littéraire, soit en dessin, et j'aurais grand plaisir, chère petite, à te décerner un prix. Ne te décourage donc pas et fais de ton mieux. Saint Nicolas t'embrasse de tout cœur.

Mon pauvre *Brin d'Azur*, voici pour te « défâcher » les lignes réclamées si énergiquement dans la boîte aux lettres... Mais si, j'ai répondu à tes derniers mots! peut-être pas très longuement, à cause de toutes les acceptations de nouveaux pseudonymes, mais je suis bien certain de t'avoir adressé mes affectueuses bénédictions, plusieurs fois dans ces derniers numéros. La librairie t'a fait écrire directement au sujet du retard que tu constates dans l'arrivée de ton journal, retard bien extraordinaire, puisque ce journal est mis à la poste le mardi soir. Peut-être quelqu'un dans le pays s'offre-t-il, avant toi, la lecture du *Saint Nicolas*. Je t'engage à éclaircir le mystère. En tout cas, cher petit, ne doute jamais de la fidélité de mon affection, car tu me ferais trop de peine! Alors la paix est faite entre nous, n'est-ce pas? et pour la cimenter, je t'embrasse bien fort et m'empresse de transmettre ta commission.

Brin d'Azur serait désireux d'échanger des confidences avec un Nicolet de onze ans.

Mais bien sûr, *Petit Bout*, tes lettres me feraient un très grand plaisir! Comment peux-tu douter de cela? Je te promets de juger « le petit dessin de ta composition » avec toute l'indulgence d'un bon papa pour sa Nicolette de neuf ans et je t'envoie un gros baiser en guise d'encouragement.

Mayolette II est une fidèle qui, le jour de sa première communion, n'oublie pas « de prier pour son vieux Saint Nicolas ».

Merci à ma chère fille de sa bonne pensée... Je suis certain que sa prière me portera bonheur... à moi et à ceux que j'aime... et ils sont plus nombreux encore depuis peu!

Je prends note de ton changement d'adresse, *Henry le Balafré*. Il serait trop triste en effet que des prix si laborieusement gagnés aillent s'enfouir dans une gare... jusqu'à la fin du monde, au lieu de procurer un agréable passe-temps à mon petit ami. Je t'adresse toutes les bénédictions demandées et transmets tes amitiés à Médard, Barnabé, Catherine et aux Rosettes, très flattés que tu ne les oublies pas. (*Voyez la suite plus loin.*)



LA CHRONIQUE AÉRIENNE

Par le Corbeau GRAIN de CASSIS *(Suite)*.

Grace à Dieu, l'expérience réussit à souhait. Je « décolle » au premier effort; je me sens même très frais, sans calembour. Ah! quelle joie de se retrouver sur ses ailes, quand on a été réduit si longtemps au rôle inférieur de pingouin!

Je fais le tour de l'*América*, ou pour mieux dire de ce qui en surnage. C'est encore, tel quel, un joli cigare de soie jaune, long de 70 mètres, large de 16, et cubant 10 000 mètres cubes; en somme, un des plus puissants navires de l'air construits jusqu'à ce jour. Le chat de Welmann a le droit d'en être fier.

Bien qu'à moitié dégonflée, l'enveloppe aurait encore assez de gaz pour s'enlever et tenir l'atmosphère un nombre respectable d'heures. Par malheur, elle est emprisonnée dans un filet, qui la lie à la nacelle comme un vivant à un cadavre. C'est tout ce bâti d'acier et d'aluminium, depuis longtemps submergé, qui pèse sur elle d'un poids toujours accru, et qui finira par l'entraîner au fond de la mer... à moins que....

Au fait, pourquoi pas?... Une idée hardie me passe dans la cervelle. Vite, je m'abats auprès de mon nouvel ami, et je lui demande à brûle-pourpoint :

« Master Pussy, craignez-vous le vertige? »

Pussy pouffe de rire.

« Mon cher monsieur, j'ai gagné le dernier cross-country de Brooklyn : le parcours comprenait vingt-deux gouttières, dont une sur un « gratte-ciel » de trente-cinq étages. C'est vous dire que je ferais de la voltige sur un trapèze, à trois mille pieds en l'air.

— A merveille; c'est précisément à une performance de ce genre que j'aurai l'honneur de vous inviter. Nous remplacerons le trapèze par la soie lisse de l'*América*, voilà tout.

— Je ne comprends pas.

— C'est pourtant bien simple. Vous avez certainement observé que le filet qui rattache l'enveloppe à la nacelle ne règne que sur la partie supérieure. A mi-hauteur, les mailles de ce filet aboutissent à une vingtaine de câbles, fixés aux deux extrémités de la nacelle.

— Exact.

— Autre observation : ce raccord est fait par l'intermédiaire d'une corde souple; il suffirait d'en scier le bout pour dégager, d'un coup, une cinquantaine de mailles. Le filet lui-même est bâti à mailles libres, comme les hamacs, sans doute pour acquérir plus de souplesse. Un nœud coupé, ou défait, et les rangs cèdent les uns après les autres.... Commencez-vous à comprendre, à présent?

— Un peu.... Vous voulez couper le filet?

— Pas tout le filet, ce serait trop long, et d'ailleurs bien inutile. Faisons simplement une ouverture à l'une des extrémités du filet, assez grosse pour que l'anguille puisse y glisser. Le ballon, en raison de sa force ascensionnelle, s'échappera de sa cage par la porte ainsi ouverte; master Pussy, redevenu le Chat-Volant, prendra place à l'avant, en s'agrippant de toutes ses griffes à la soie caoutchoutée; et comme le vent de l'Est....

— J'ai compris!... s'écria le matou. C'est tout à fait bien trouvé.... Mylord Grain de Cassis, vous êtes le plus intelligent corbeau, yes, le plus prodigieusement ingénieux corbeau que j'aie vu... même aux États-Unis! »

Plaisantez tant que vous voudrez, amis lecteurs; mais ce compliment, provenant d'un animal aussi prévenu que le chat de Welman, me remplit de joie et d'orgueil.

(A suivre.)



CHAMPOING !

Personnages : LE BARBIER; PUYG, clown; LE VIEIL ONCLE, mannequin.

La scène représente, autant que possible, la boutique d'un perruquier en plein air, c'est-à-dire que l'on voit une petite table avec une glace et une petite étagère. Sur la table, les instruments ordinaires de la profession, mais agrandis ou arrangés singulièrement et drôlement; un peigne grand et gros comme un râteau, des ciseaux énormes comme des cisailles à tondre les haies, un rasoir plus long qu'un sabre de cavalerie, etc., etc.... Sur la tablette, des flacons d'essences, de frictions, aux couleurs vives et variées. Devant la table, une chaise pour le client, peignoir, serviettes, etc....

Au début de la pantomime, le perruquier, qui attend la pratique, est assis sur la chaise, les jambes croisées ; il lit son journal pour être informé exactement et tenir le crachoir à celui qu'il rasera doublement tout à l'heure.

Ce perruquier, contrairement au savetier qui, dit le proverbe, est toujours mal chaussé, est au contraire, merveilleusement peigné. Il a une raie admirable sur le côté, des cheveux bouclés au petit fer, avec un toupet d'un 1830 complet; il a un peigne sur l'oreille, il est en bras de chemise, prêt à servir illico le premier de ces messieurs!...

Il n'entend pas d'abord les personnes qui approchent : Puyg, le clown, avec un sourire malin et préparant quelque tour de sa façon.

Puyg, comme une nourrice, pousse une voiture, une voiture d'infirme dans laquelle est un très très vieil homme — singulier personnage — en réalité, un mannequin.

Au moment où Puyg, qui va tout doux, tout doux, sur les pointes des pieds, arrive à côté du perruquier que son journal absorbe, il se penche, doucement toujours, à côté de l'oreille du lecteur et d'une voix aimable, mais formidable, il s'écrie : « Bon-soâr ! » Le barbier, surpris, bondit sur son siège, mais, apercevant la clientèle, il s'incline jusqu'à terre, infiniment poli.... « Messieurs, j'ai bien l'honneur, que faut-il pour votre aimable service.»

« Ça n'est pas pour ma service, répond Puyg, c'est pour ma pauvre oncle, ma vieil oncle, ma si bonne oncle à héritage.

— Que désire monsieur votre oncle? Taille, barbe, friction?...

— Non, non, pas barbe, il a pas du barbe; pas taille, il a pas du cheveu; il vôlai du frictionne, yès, champoing! yès. »

Et pour bien accentuer le désir de son oncle, probablement, Puyg, à nouveau se rapproche de l'oreille du perruquier et hurle : « Champoing! »

Nouveau bond du coiffeur qui, pourtant, s'incline toujours, obséquieux.

« Voilà!... boum. Champoing à Monsieur. »

Il va prendre une serviette, l'attache au cou du vieil oncle; il va retourner à sa table.

Puyg lui frappe vigoureusement sur l'épaule ; le perruquier s'arrête.

« Que faut-il à monsieur.

— Vous avez pas bien attaché son serviette? Il prend les deux coins du linge et serre effroyablement. Effrayé, le barbier le veut retenir.

« Mais vous aller étrangler votre oncle.

— Pas du danger, c'est ma oncle à héritage. »

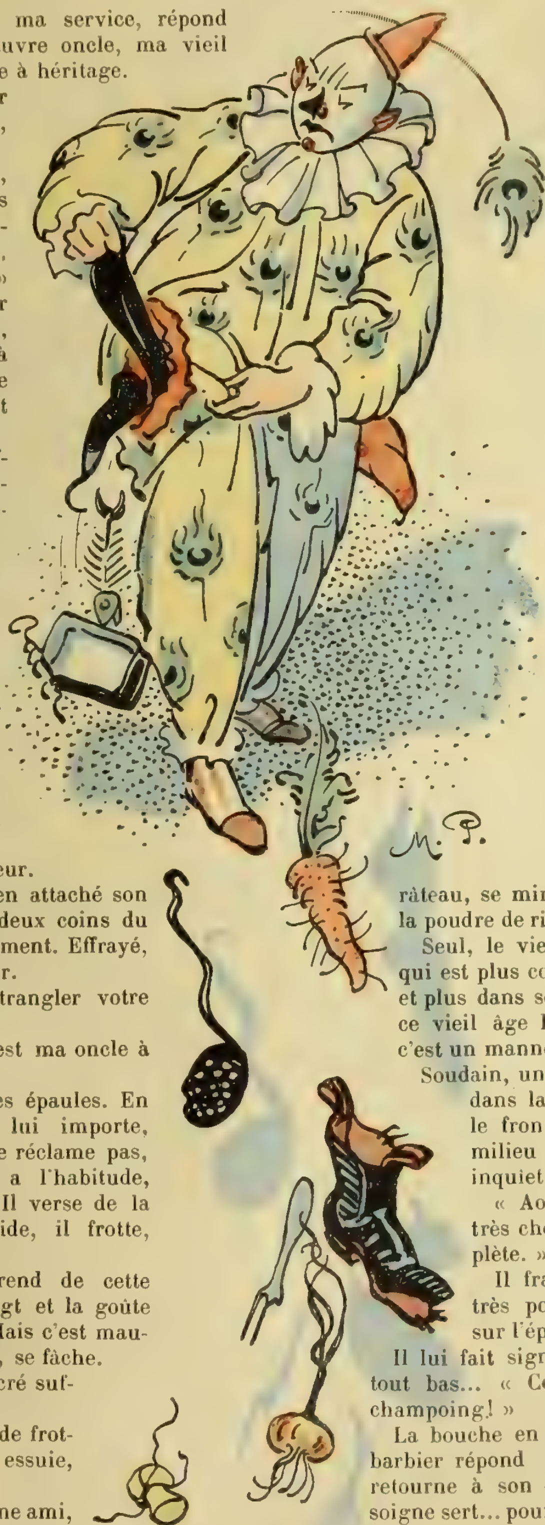
Le barbier hausse les épaules. En réalité, au fond peu lui importe, puisque le dit oncle ne réclame pas, c'est sans doute qu'il a l'habitude, que ça lui plaît ainsi. Il verse de la poudre de savon humide, il frotte, frotte; ça mousse.

Puyg, émerveillé, prend de cette mousse au bout du doigt et la goûte comme un gourmand. Mais c'est mauvais, il crache, éternue, se fâche.

« Vous n'avez pas soucré suffisamment. »

Le perruquier achève de frotter, puis il rince, essuie, frotte....

.... Lecteur, mon jeune ami, vous pouvez d'ici, avec votre imagination personnelle, aidée de vos souvenirs, car vous êtes souventes fois, je l'espère, allé au cirque, supposer toutes les cocasseries, les grimaces, les cabrioles, les gambades que peuvent faire et ce perruquier et Puyg le clown, que vous pouvez répéter vous-même en mimant cette scène burlesque.



Le perruquier fait des grâces avec ses bras, les petits doigts redressés, écartés de la main, l'intention d'être élégant, délicat, il penche la tête à droite, à gauche, fait des ronds de jambes, bombe le torse, se recule pour juger de l'effet, s'approche pour examiner de près, se démène, prend des airs d'importance et d'attention, la bouche en cœur.

Puyg, intéressé, le suit, l'imite, se moque, s'inquiète s'il va un peu fort, se mouche dans la serviette, se peigne avec le râteau, se mire dans la glace, se met de la poudre de riz... fait mille excentricités.

Seul, le vieil oncle ne bouge pas, ce qui est plus convenable à son âge rassis, et plus dans ses facultés, car, outre que ce vieil âge l'eut pu rendre impotent, c'est un mannequin avec une tête de bois.

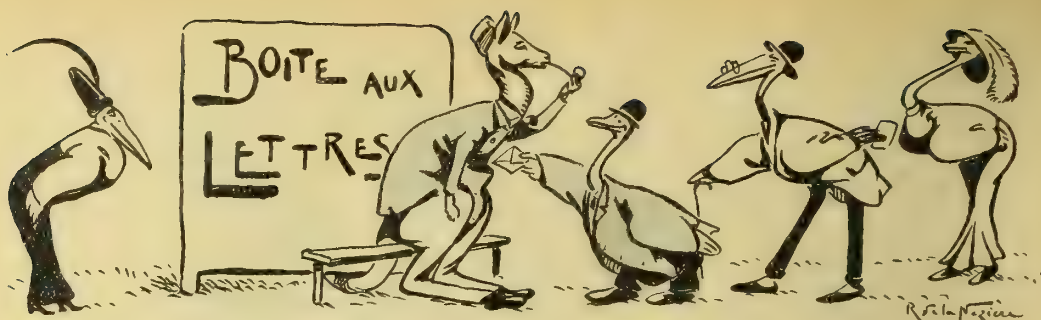
Soudain, une question, grave, se pose dans la tête de Puyg; il se frappe le front, se met l'index sur le milieu du crâne, et l'air soudain inquiet.

« Aoh! ce doit-être beaucoup très cher, oune frictionne si complète. »

Il frappe à nouveau d'un air très poli et de façon très douce sur l'épaule du coiffeur.

Il lui fait signe d'approcher et tout bas, tout bas... « Combien? la frictionne, la champoing! »

La bouche en cœur et l'air discret, le barbier répond : « Trois francs » et il retourne à son client qu'il frotte, essuie, soigne sert... pour ses trois francs. (*A suivre.*)



Lapin de Garenne serait désireux de correspondre avec des Nicolets de dix à douze ans. Avis aux enfants de bonne volonté.

Edelweiss du mont Jovet, je crois bien que tu te trompes au sujet d'*Auroch de Pologne*, qui n'est pas celui que tu crois.... Je m'empresse de rectifier ton pseudonyme, suivant tes instructions, et t'engage à prendre part à tous les concours du journal, afin d'être sacrée « vraie Nicolette ». Reçois, ma chère petite, ma paternelle bénédiction pour mieux t'encourager.

Primavera serait heureuse d'échanger des confidences avec *Monna Lisa* et avec des petites filles s'appelant Geneviève comme elle.

Les dessins du Jeudi-Salon que tu as vus reproduits dans le journal, sont colorés par les coloristes de M. Delagrave et non par les enfants... c'est pourquoi, mon petit *Ted*, tu devras m'envoyer ton Jeudi artistique en noir, comme je te l'ai recommandé. Oui, c'est un bon début que celui que tu as fait au treizième Jeudi. Le prochain t'amènera peut-être de nouvelles et agréables surprises.... Tu es un Nicolet de si grande bonne volonté et de si belle ardeur, que c'est pour moi une vraie satisfaction de te récompenser. Sois-en bien sûr, cher petit. Je t'envoie un gros baiser sur chaque joue.

Amie des Animaux, je te remercie des bonnes nouvelles que tu me donnes de tes lapins. Cette brave lapine de Fatma m'intéresse énormément et je comprends que tu l'aies un peu déchargée de son rôle de mère nourrice « en élevant au biberon ses huit nouveaux enfants de peur qu'elle n'ait pas assez de lait pour tous ses petits ». Voilà une sage précaution. Je te souhaite, ma chère petite fille, de réussir aussi bien dans le nouveau Jeudi-Salon que dans l'élevage des lapins et je t'embrasse de tout mon cœur.

Affectueuses bénédictions à *Primavera*, *Bruyère des Vosges*, *Boule de Neige*, *Gipsy*, *Poulet de Luçon*.

En vérité, *Jeune foot-balliste*, tu me vois tout aise d'apprendre « que la chance t'est venue » et que tu trouves facilement les devinettes.... Ton cas va servir d'encouragement à plusieurs d'entre mes Nicolettes qui se donnent beaucoup de mal, sans parfois réussir dans leurs recherches.... Indique-leur donc ton moyen, pour qu'à elles aussi, les pauvrettes, « la chance vienne bientôt ». Ce sera d'un bon petit frère en Saint Nicolas.

Miss Stick envoie ses amitiés à *Pain de Sucre* et à *Chrysanthème bleu*, dont elle réclame impatiemment des nouvelles; *Bouchon* serait très désireuse de correspondre avec *Lilette*, *Petite Mésange* et *Amie des Animaux*.

Que mon gentil *Bouchon* ne se désole pas de « ne pas avoir trouvé encore une correspondante ». Je sais que les Nicolettes auxquelles elle s'adresse aujourd'hui par mon entremise, seront heureuses de lui écrire et deviendront vite pour elle de bonnes amies.

Tant pis pour les devinettes, ma chère *Miss Stick*... puisque « tu n'as pas la bosse » et que le travail — un travail sérieux, absorbe tout ton temps. Sois fidèle aux Jeudis-Salon, que tu réussis brillamment, et continue à m'envoyer de gentils bouts de lettres, fidèles et affectueux, car ils me font le plus grand plaisir. Je t'embrasse fort sans oublier *Bouchon*.

C'est très bien, *Grisemine*, de m'avoir adressé une « longue lettre ». Voilà qui mérite une « longue réponse » dans la boîte aux lettres. Non, je ne connais pas la ménagerie dont tu me parles et je n'ai jamais mené les Rosettes voir aucune ménagerie. T'avouerais-je, que, en dehors des bêtes féroces du Jardin des Plantes et du Jardin d'Acclimatation, je n'ai jamais vu de ménageries... aucun dompteur n'a fait évoluer, sous mes yeux, sa petite famille. Je t'avoue cela entre nous, car mes enfants vont trouver leur Saint Nicolas bien ignorant en la matière. Que veux-tu, l'occasion m'a sans doute manqué, et ma foi, je ne m'en porte pas plus mal pour cela. Je vois que tu partages l'opinion enthousiaste de mes enfants sur l'histoire du prince Mokoko.... Il est réellement bien sympathique, ce petit prince, et son amie Islé encore plus.... Oui, monsieur Chancel a beaucoup de talent et je sais qu'il vous gâtera encore prochainement par un nouveau récit tout à fait « palpitant ». Sur cette annonce, faite pour te plaire, je te quitte, petite *Grisemine*, non sans t'octroyer une bien affectueuse bénédiction.

(*Voyez la suite plus loin*).



LA CHRONIQUE AÉRIENNE

Par le Corbeau GRAIN de CASSIS (*Suite*).

Nous nous mîmes sans tarder à la besogne, qui, je vous prie de le croire, n'était pas jeu d'enfants. Nous avions décidé de nous attaquer à l'avant : c'était la partie la plus renflée de l'aéronat, et l'enveloppe y était presque entièrement hors de l'eau; au lieu que l'arrière, presque vidé de son gaz et alourdi par chaque vague qui léchait l'étoffe en passant, plongeait de plusieurs pieds dans la mer. Cette position oblique de l'épave facilitait singulièrement la manœuvre, et nous travaillions tous avec une ardeur fébrile.

Les câbles d'avant étaient au nombre de douze, six à tribord, six à bâbord. Comme je possédais le bec le plus gros et le plus fort de la bande, c'était moi qui entamais la corde et qui limais les ligaments les plus durs. Quand elle se trouvait réduite à l'état de paille hachée, je l'abandonnais à Marga et aux autres oiseaux de mer, qui achevaient de la décortiquer et de l'arracher fibre par fibre.

Pendant ce temps, le minet, resté dans le réseau supérieur, travaillait des dents et des griffes, aidant les mailles à se défaire, dégageant les cordelettes emmêlées, et débrouillant les nœuds imprévus.

Nous étions moulus, mais le travail avançait; quatre fois déjà, nous avions salué de nos vivats le bruit sec produit par un câble qui, vaincu, cassait; à chaque lien qui se rompait, l'immense cigare frémissait et relevait un peu plus la tête, en tendant plus raides les agrès qui le retenaient encore. Vraiment, on aurait dit quelque cachalot monstrueux, condamné à mourir avec le navire qui l'avait harponné, et dont nous nous efforcions de briser les chaînes.

A midi, six câbles sur douze avaient cédé; et les autres, supportant tout l'effort ascensionnel de l'aéronat, étaient raidis à se rompre et vibraient au moindre contact comme des cordes de violon.

Encore quelques coups de bec dans ces fils surtendus, et la victoire était à nous.

J'estimai que nous pouvions prendre une heure de repos. Pussy, qui n'en pouvait plus, vint se coucher sur la pointe du ballon, déjà entièrement dégagée du filet; j'allai au poisson avec Marga; et nous fîmes, au fin soleil d'octobre, un repas qui ne valait pas celui de la *Savoie*, mais qui n'en fut pas moins délicieux — assaisonné qu'il était par la fatigue et égayé par l'espoir d'une prochaine délivrance.

A défaut d'autre boisson, nous trouvâmes un peu d'eau douce, provenant du brouillard dont l'humidité s'était accumulée dans une poche de l'enveloppe, à l'abri du vent et du soleil. Pussy lécha ce que nos becs n'avaient pu absorber; et, pendant que nous faisions la sieste, il nous ronronna son aventure. Vraiment, elle vaut la peine d'être racontée.

Brave Flying Cat! Il serait joliment scandalisé, s'il apprenait jamais que le nom de Wellmann n'est pas aussi populaire en France que celui de Jeanne d'Arc ou de Napoléon! Et pourtant, reconnaissons-le, ce n'est pas la faute de Wellmann. Après avoir essayé de découvrir le Pôle Nord en ballon dirigeable, ne s'est-il pas mis en tête de traverser l'océan Atlantique, toujours par la route des oiseaux?

Deux chiffres vous feront immédiatement comprendre la folie d'une telle aventure. Le record de la distance, pour tout mode de locomotion aérien, détenu par notre compatriote Emile Dubonnet, est d'environ 2 000 kilomètres. Or, du Havre à New-York, on en compte 5 875 — près du triple!

(*A suivre.*)



SCÈNE DEUXIÈME

Puyg fouille dans sa poche; il en tire un mouchoir, une carotte, etc... toutes les fantaisies qu'il vous conviendra, mon ami, mais pas un sou, même pas au fond du vieux bas qu'il finit par tirer de sa vaste culotte bouffante. Il se gratte le crâne vigoureusement... très ennuyé... cherchant. Il aperçoit, à la table du coiffeur, un tiroir.... Une idée l'illumine : ce doit être la caisse. Tout doux, tout doux, il s'approche, ouvre le tiroir, met la main et retire... une perruque. Le coiffeur se retourne à ce moment vers Puyg, qui prend un air distrait et cache la perruque dans sa grande poche.

« Boum! voilà, mossié est servi. »

Puyg s'approche, il examine de très près la tête de son oncle.

« Aoh! stioupide personnage, c'est encore mouillé de cette côté-ci. »

Complaisant, le coiffeur essuye la place indiquée, par obéissance.

Puyg s'est approché de l'autre tiroir; il l'a ouvert, fouille et tire une fausse barbe.

Le coiffeur, cette fois, n'a plus rien à faire; il tend la main.

« C'est trois francs.

— Aoh! ce n'est pas fini, mossié; nô, il faut couper le chiveu de ma oncle.

— Mais, monsieur, votre oncle n'a pas de cheveux.

— Pas de chiveux, vous êtes stioupide; il a plus que vous de chiveux. Allez, prenez votre ciseau et coupez tout de souite. »

Le perruquier hausse les épaules : c'est un fou! Enfin, au fond, ça lui est égal, pourvu qu'il travaille, c'est tout ce qu'il veut; il s'approche de la table et prend ses cisailles. Pendant qu'il les aiguise, Puyg, sur la tête du mannequin, pose la perruque prise dans le tiroir.

Le perruquier s'approche, sûr de trouver la tête chauve qu'il vient si bien de frictionner avec son champoing; il aperçoit cette chevelure superbe, d'un noir magnifique.

Imaginez son effarement, qui se traduit par un cri, des yeux ronds, la bouche ouverte, les bras au ciel et la chute de ses ciseaux.

« Vous voyez, être stioupide et bête, que ma oncle il a des chiveux.

— Oui, oui, je reconnais, j'avoue. »

Pendant qu'il se baisse pour ramasser ses ciseaux, Puyg ôte rapidement la perruque, si bien que le pauvre perruquier, qui approche pour tailler ces cheveux incroyables, ne retrouve plus qu'une tête de chauve absolu.

Nouvelle surprise, nouveau cri, nouveaux gestes désordonnés.

Puyg prend un air innocent.

« Aoh! qu'est-ce que tou as, tou as oune maladie, ma pauvre ami.

— Les cheveux? les cheveux? il n'a plus de cheveux.

— Ma oncle, il a jamais eu di chiveux. C'est la barbe que vous allez couper, tout de souite. »

Abasourdi, le pauvre barbier va chercher son rasoir, sans songer à dire que le vieil oncle n'avait pas de barbe; il ne sait plus où il en est.

Pendant qu'il affute d'un air effaré son grand rasoir, Puyg, au mannequin, a mis la fausse barbe, si bien que le barbier se trouve en face d'un vrai sapeur.

Il prend un seau, avec un pinceau énorme il remue l'eau et le savon mousseux; il s'approche pour savonner le client diabolique. Puyg retire vivement la barbe et remet la perruque.

« Oh! oh! oh! » cette fois, terrifié, le perruquier se laisse tomber, assis dans le seau à savon.

« Qu'est-ce que tou as... tou as mal.

— La barbe, la barbe, balbutie le barbier, démonté.

— Tou n'es pas poli, stioupide personne, fait Puyg, prenant un air scandalisé.

— Les cheveux, les cheveux, continue le perruquier, à moitié fou. »

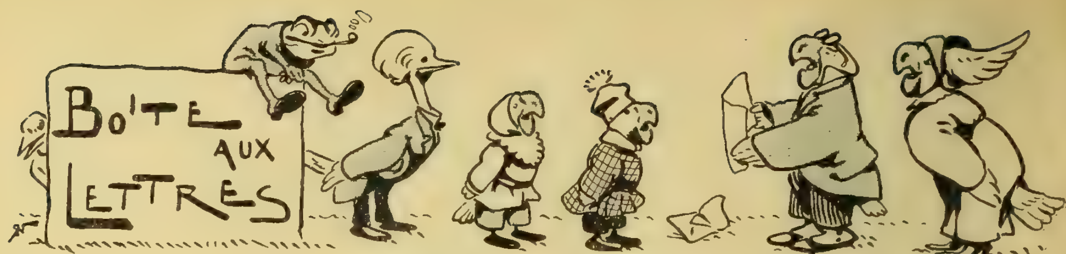
Puyg le regarde d'un air très sérieux.

« Aoh! je crois que tou te moques de ma oncle, de ma vénérable oncle, de ma oncle chéri. Ma oncle, il n'a pas de chiveux, pas plous qu'il n'a di barbe; tinez, vois-tou bien, stioupide personne. »

Et pour prouver ce qu'il dit, il prend la tête de bois du mannequin, il la retire du corps où elle est fichée et la présente au barbier, assis, dans son seau, à terre.

Horreur! le barbier, cette fois, tombe évanoui, Puyg se laisse aller à un rire énorme et silencieux; il boit une lampée à même une bouteille, se frotte le ventre et, sur la pointe des pieds, s'en va très vite... poussant la voiture de « sa oncle... » et disant en claquant de la langue : « Ma chère, c'est de la Cologne! »





Étoile d'Argent désire échanger des timbres avec des Nicolettes collectionneuses, pourvu qu'elles n'aient pas encore quinze ans. Elle demande à correspondre avec une Nicolette russe et une Nicolette d'un autre pays, étant depuis longtemps ma petite-fille. Elle adresse plus spécialement cette proposition à *Boule de Neige*, et l'embrasse des milliards de fois pour la décider. Seulement, selon la règle, ce sera à *Étoile d'Argent* de commencer, dès qu'elle aura la réponse de ses futures correspondantes.

Tu me fais peur, *Muguette*, avec tes « Serpents » et leur Revue! Je les embrasse de loin, afin qu'ils ne me fascinent pas quand je ferai le prochain Jeudi-Salon. Pourvu, mon Dieu! que tu mérites une récompense!

Pourquoi je mets toujours des charades si difficiles, *Perce-Neige de Moscou?* — Mais tout simplement parce que mes petites Œdipes sont tellement fortes sur les devinettes, qu'il faut leur poser des énigmes dix fois plus embrouillées que celle du Sphynx, si l'on veut n'avoir pas cinquante premiers prix avec le maximum. Je vais rechercher tes charades; mais le plus sûr, crois-moi, c'est encore de m'envoyer de nouveaux problèmes, et de recommencer souvent. Dis-moi si tu as réussi à tes examens d'avril, et si ton bon de livre t'est parvenu.

Je t'ai envoyé depuis longtemps le bon de livre que tu me réclames, mon cher *Robert le Diable*. Je t'en renverrai un autre pour remplacer l'égaré. Le résultat des *Étrennes de Saint Nicolas* sera donné très prochainement. Donc, un peu de patience encore!

Je t'envoie les plus paternelles de mes bénédictions, ma pauvre et chère *Miss-Thé-Rieuse*, car je sais combien tu en as besoin en ce moment. Dans ces cruels instants, ceux qu'il faut plaindre sont ceux qui restent; j'applaudis aux sentiments si courageux et si pieux qui t'inspirent. Tant mieux, ma chère petite, si ton journal te distrait un peu de ta grande tristesse; celui-ci te dira que je suis, plus que jamais, de cœur avec toi.

Je ne me rappelle plus très bien, *René de Wassy*, si je t'ai retourné un bon de livre en remplacement du bon incomplet qu'on t'avait adressé. Si un oubli a été commis, avise-m'en bien vite, afin que je répare cela.

J'ai bien reçu, *Heidelbeeren*, ta lettre du 25 mars, et je m'empresse de faire tes commissions. Merci de ton aimable petit mot, et à « très bientôt », n'est-ce pas?

Je suis six fois heureux d'adopter *Six Yeux Bleus* parmi mes nouveaux enfants. Mais je supplie ces trois paires d'yeux, couleur de pervenche, de me dire à qui elles appartiennent : à des garçons, ou à des petites filles? Leur nom, prénoms, âges, adresse? Autant de problèmes troublants que je serai reconnaissant à tous ces yeux bleus de tirer au clair.

Je voudrais bien te donner satisfaction, *Petite Rêveuse*, mais ne pourrais-tu préciser ce que c'est que le « Concours de saltimbanques » et celui « des 360 jours de l'année »? J'ai beau monter sur ma plus haute tour, et mettre mes lunettes n° 1, je cherche, je cherche, et ne vois rien venir!

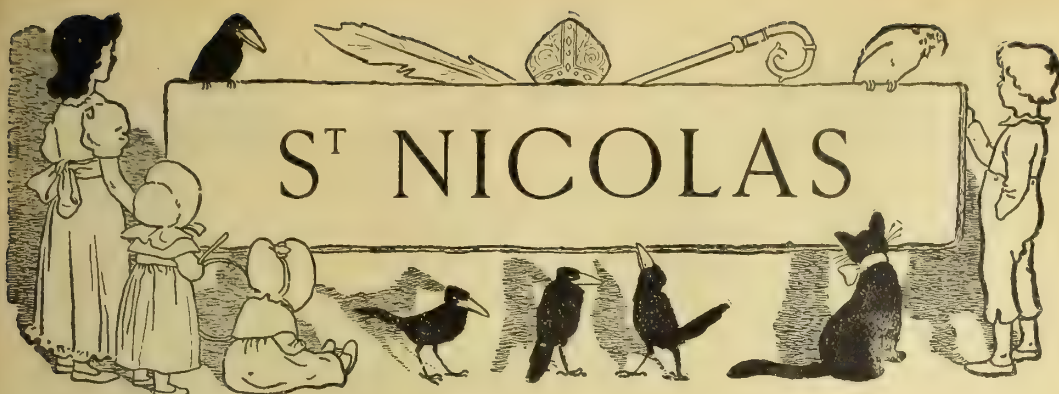
Mon Dieu, que *Brise du Rhône* et *Muguet des Alpes* étaient donc pressées le 29 mars dernier. Je ne sais pourquoi, mais je les remercie d'avoir pensé au vieux patron dans cette bousculade. Hop, hop, pressons! voilà deux bénédictions, pour quand vous aurez trois minutes!

Ted ressemble à ce monsieur qui disait : « Je n'ai jamais vu Chicago, mais c'est ma ville préférée. » *Ted*, lui, adore la Bretagne, bien qu'il n'y soit jamais allé; et c'est en Breton qu'il s'est costumé à mon grand bal du Jeudi-Salon. Je souhaite à *Ted* et à sa sœur de passer ses prochaines vacances dans la Bretagne de ses rêves, et d'y emporter les deux calfas et les deux capucins gagnés à la loterie. Parions que ces mignons oiseaux ne se plaignent pas, eux non plus, de leur lot!

As-tu reçu enfin ton livre, *Chardon Bleu*? On me dit, à la librairie, que le nécessaire a été fait pour cela. Comme tu vois, je te donne le surnom français que tu as choisi, et qui me semble admirablement trouvé. Quand on s'appelle Chardon et qu'on loge rue des Bluets, on ne saurait chercher autre chose!

J'ai déjà, je crois, accepté le surnom de *Petit Lapin de Garrigue* : voici, pour lui, une paternelle bénédiction, avec tous mes vœux de réussite aux concours que mon petit garçon va disputer. J'ai transmis son enveloppe de timbres à *Trésor Fin*, le 6 avril dernier. *Petit Lapin* réclame d'autres collectionneurs : que ceux qui acceptent lèvent la main!

(*Voyez la suite plus loin.*)



LA CHRONIQUE AÉRIENNE

***Par le Corbeau GRAIN de CASSIS** (Suite).*

Rien que cela donnerait à réfléchir à un homme ordinaire. Mais le maître de Flying-Cat n'est pas un homme ordinaire ; et le résultat de ses réflexions a été que la traversée pouvait très bien se faire, pour peu qu'on se fît aider par le fameux « courant du golfe ».

Vous connaissez tous, amis lecteurs, le *Gulf-stream*; c'est, vous ne l'ignorez pas, un courant d'eau tiède provenant du golfe de Mexique, et traversant en ligne oblique tout l'Océan, de la Floride au Spitzberg.

Saviez-vous de même que ce courant d'eau se double d'un courant d'air, qui se dirige dans la même direction, c'est-à-dire du sud-ouest au nord-est? C'est le « suroit » de nos pêcheurs bretons, le « zéphyr » des anciens, le vent dominant de l'Europe océanique; nous lui devons le ciel nuageux et le climat tempéré de notre pays.

Sans doute, ce vent n'a pas la régularité de l'alizé, par exemple; s'y confier à bord d'un sphérique ordinaire équivaudrait à un suicide. Avec un dirigeable de gros tonnage, la question change, du moins semble-t-il. Au « stabilisateur » qui traîne sur les vagues et permet de biaiser avec le vent, s'ajoute la vitesse propre de l'aéronat; ce que le voilier des airs ne saurait se permettre, le « steamer » peut le tenter, si minime soit la chance de succès. All right!

Et, bravement, Wellmann risque le paquet. Il fait construire un puissant dirigeable, l'*América*, long de 70 mètres, et capable d'enlever dans les airs 12 000 kilogrammes de charge utile. Sa nacelle, longue de 45 mètres, large de 60 centimètres, est divisée en plusieurs compartiments, affectés aux passagers, à la machinerie, aux bagages, outils et instruments de toute nature. Ses deux moteurs, de 90 chevaux chacun, actionnent quatre hélices, deux à droite, deux à gauche. A bord, les inventions les plus modernes : téléphone portatif, dynamos pour l'électricité, et un puissant phare à acétylène, afin d'éclairer et de repérer la marche pendant la nuit.

Au-dessous, petite nacelle accrochée à la grande, un canot de sauvetage pend à ses palans. En marche normale, ce canot remplit un office imprévu; c'est le poste de télégraphie sans fil. En cas d'accident, les passagers de l'*América* pourront envoyer à travers l'espace leurs signaux de détresse, et attendre les secours dans le canot démontable.

C'est dans ces conditions que, le samedi 15 octobre 1910, à huit heures et demie du matin, le premier transatlantique aérien s'élevait majestueusement au-dessus d'Atlantic-City, à 160 kilomètres sud de New-York, et, tout allant bien, piquait résolument vers le large.

Mais, ici, je laisse la parole à l'ami Pussy. Inutile d'ajouter, chers lecteurs, que nous nous sommes remis à l'ouvrage; mais le minet a la langue bien pendue, et il ne perd ni un coup de griffe, ni un coup de dent.

« Oui, gentlemen, fait-il, du diable si je m'attendais à voyager à cent pieds au-dessus des vagues, lorsque, le vendredi soir, je me suis couché dans ma corbeille de nuit, selon ma coutume.

« Je savais d'ailleurs que mon maître allait partir d'un moment à l'autre; je ne fus donc pas autrement surpris de le voir entrer dans ma chambre en tenue de route. Je voulus même lui souhaiter bon voyage, et je commençai à m'étirer lentement, en filant mon rouet....

« Brusquement, Mr. Wellmann me saisit à pleines mains, me fourre dans mon panier de voyage, et allez donc! me voilà enfermé et emporté comme un vulgaire colis... »

(*A suivre*, p. 96.)



UNE BELLE NOCE!

Personnages : La Mariée Femme a Barbe ; le Marié Auguste ; l'Hercule et le Nain, témoins du mari ; — l'Avaleur de Sabres et l'Homme-Serpent, témoins de la femme ; — Les forains voisins, la foule, M. l'Adjoint, le Greffier, le Garçon de la Mairie, l'Agent de Police, etc.

PREMIER TABLEAU

Le coin des baraques, à la foire, où sont remisés les gens de la noce. Devant une roulotte, l'Hercule, pesant 220 kilos ; il a mis son plus beau maillot complet de coton rose vif, tout neuf ; aux chevilles, ses guêtres de poils de tigre ; aux poignets ses bracelets de cuir ; sur ses biceps, nerveux comme des chaînes, s'étalent en bleu ciel des tatouages variés, et sa poitrine est constellée d'une batterie de médailles aux rubans multicolores. Sur la tête, il a mis son haut-de-forme et il essaye d'enfiler des gants jaune vif. A ses côtés, on aperçoit le Nain, second témoin, aussi minuscule, aussi petit, aussi gringalet, que l'autre est grand, fort et gros. Il est vêtu comme un seigneur Louis XV et semble une poupée à figure vieillotte et ridée. Près de la seconde roulotte, attendent les deux autres témoins : l'Avaleur de Sabres, avec, sous son habit, son jersey rayé bleu et blanc, l'Homme-Serpent dans son maillot vert à paillettes imitant les écailles.

« Est-ce qu'on va bientôt se presser? l'heure du déjeuner approche! clame de sa grosse voix l'Hercule impatient.

— Voilà! voilà! » répond une voix empressée. Et Gugusse, M. Auguste, le marié, apparaît sur le seuil de sa demeure. Il est en grand costume de cérémonie. Habit dont les basques traînent sur les talons, pantalon noir beaucoup trop long et qui fait un accordéon au-dessus de chaque pied, gilet blanc très vaste et cravate blanche nouée de travers sous un col droit trop évasé. Il a le nez rouge et une mèche de cheveux toute droite sur le front. Toujours distrait et godiche, Gugusse a oublié de mettre le pan de sa chemise dans sa culotte; il a l'air d'un Albanais avec son jupon blanc.

« Tu pourrais mettre tes mouchoirs dans tes poches, lui déclare l'Hercule, scandalisé. »

Gugusse regarde, voit son erreur, se précipite dans la roulotte, si vite, qu'il tombe en grimpant le petit escalier, se relève, se sauve.

« Est-on bientôt prête, demande à son tour l'Homme-Serpent à la roulotte de la mariée.

— Une seconde, je frise ma moustache, répond une voix de l'intérieur. »

Pour passer le temps, les témoins s'amusent : l'Hercule porte le Nain à bras tendus, le torse gonflé, le sourire sur les lèvres.

« Un petit bravo pour l'amateur, lance l'Avaleur de Sabres. »

L'Hercule dépose son poids léger et salue, la main sur le cœur.

L'Avaleur de Sabres prend une canne et l'avale; la poignée seule sort de la bouche, redressée. L'Homme-Serpent se cogne la tête sur les talons.

Cette fois, Gugusse est prêt, il accourt, affairé, son chapeau sur la tête, enfoncé jusqu'aux oreilles où son rire s'arrête.

Il est joyeux, cela se comprend, on ne se marie pas tous les jours et tout le monde n'a pas le bonheur d'épouser la Femme à Barbe.

La voici, la belle épousée, prête à son tour.

Elle est superbe : deux mètres de haut, des bras comme des jambons avec des gants de gendarme, elle a une robe de soie blanche à traîne, une couronne de fleurs d'oranger, comme toute mariée, un voile, et sur sa poitrine s'étale en éventail sa belle barbe noire, ondulée, brossée. Les crocs de sa moustache ont l'air de vouloir passer dans les anneaux d'or de ses oreilles. Quel beau tambour-major de sapeurs elle ferait.

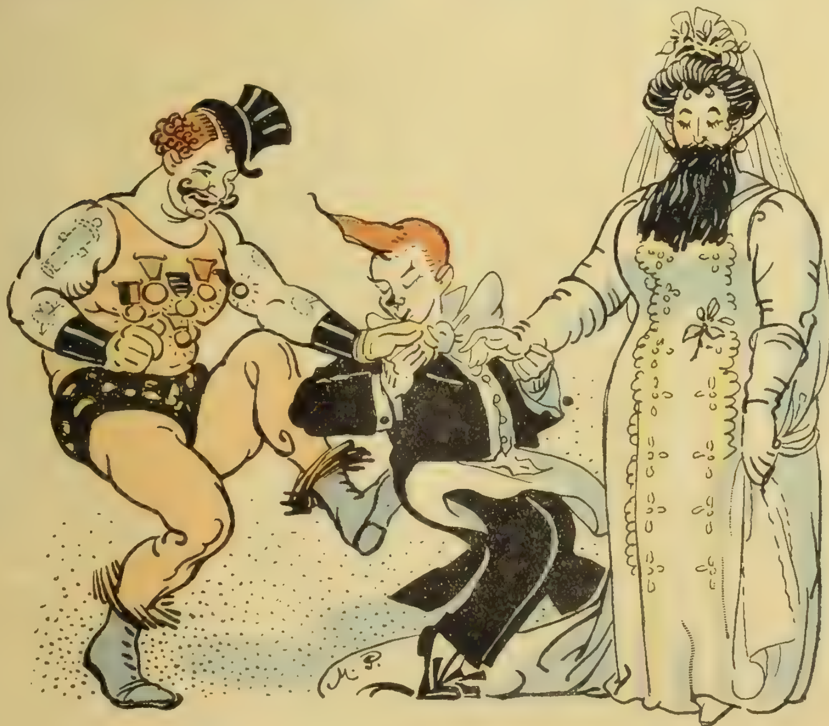
« Hipp! hipp! hipp! hourrah! salue l'assistance. »

Gugusse s'empresse; il veut déposer un baiser galant sur la main de sa future; il se trompe, embrasse celle de l'Hercule qui l'envoie rouler à terre d'un geste surpris.

« En route, s'écrie l'Homme-Serpent. »

Et tendant galamment son bras à l'épouse, il ouvre le cortège, l'Hercule suit, tenant le Nain par la main.

Gugusse a oublié ses gants; il se précipite dans la roulotte : je vous rejoins....



Tac! .. Un des cables, attaqué par cinq becs à la fois, vient de casser bruyamment; pendant une minute, c'est une débandade de mailles qui se défont et de cordelettes s'échappant de leurs œillets de cuivre.

Minet active la débâcle, en surveillant du coin de l'œil la pointe de l'enveloppe à demi sortie de son restant de filet. Vous comprenez, il ne faudrait pas qu'elle parte sans lui!...

Enfin, rassuré, il reprend :

« Je dois dire que ce manque d'égards me choqua beaucoup. On m'aurait demandé d'embarquer sur l'*América*, j'aurais accepté avec orgueil.... Yes, avec beaucoup d'orgueil.... Mais cet enlèvement ridicule me froissa dans ma « respectabilité », et je me jurai bien de le faire sentir à Mr. Wellmann.

(*A suivre.*)



Mais oui, *Franciscus Sedanensis*, il faut faire la prochaine fois le Concours littéraire : deux sûretés valent mieux qu'une, tu dois le savoir, ô mon vaillant « chef de tribus marocaines ». Merci de tes affectueux souvenirs : j'aime beaucoup qu'on pense ainsi à moi.

Puisque *Amie des Animaux* est si heureuse de me lire, voici une bénédiction à son adresse. J'espère que son journal lui est enfin parvenu, sinon je serais, comme elle, « triste, triste au possible... ». — Une autre bénédiction à *Crevette Grise du Minhic*. Le présent concours comprend les solutions des problèmes posés en avril et en mai 1912.

Le fait est, *Fil de Zinc*, qu'on ne saurait trouver d'abonnés plus fidèles que toi et ta sœur, *Pomme d'Api de Saint-Huruge*. Que de fois ai-je écrit vos noms dans le *Saint-Nicolas*, depuis huit ans que je vous ai adoptés. Aussi ai-je renoncé à vous dire combien vous m'êtes chers, faute de mots suffisants. — Le Grand Concours des *Étrennes de Saint Nicolas* est complètement compté; je refais en ce moment les additions, pour être bien sûr de ne pas me tromper. C'est horriblement délicat et absorbant, tous ces calculs et pointages!

Tiens, tiens! Je vois qu'*Amie des Animaux* est curieuse, et que mon corbeau *Œil de Jais* l'intrigue. Ah, ces corbeaux, et leurs yeux de jais! Je t'en supplie, ma chère petite, ne sois plus jamais malade; si, par malheur, tu le redeviens, fais-moi écrire par une autre personne, s'il y a crainte de contagion. Ce n'est pas, Dieu le sait! pour moi que je crains. Je t'envoie la plus paternelle de mes bénédictions.

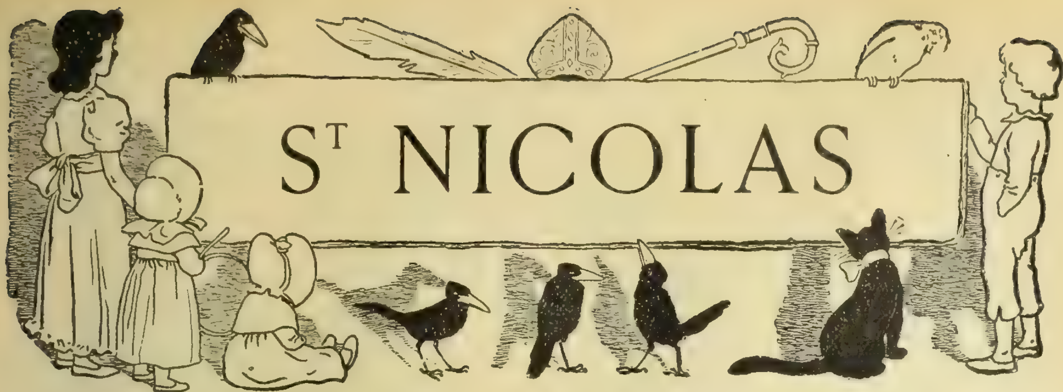
J'ai déjà, il me semble, adopté ton cousin, André de K., sous le pseudonyme de *Futur Page*. Si tu le vois, dis-lui que je l'embrasse, comme le fait un bon papa très dévoué.

Comme je te sais gré, *Microbette*, de m'écrire de si longues lettres, et dans un style si vivant que je crois voir d'ici les bouquets voler d'un balcon à l'autre de Saint-Raphaël, et l'aviateur Hanouille frôler la foule de sa grande libellule! Toutes mes félicitations pour le « prestige » dont tu jouis auprès de tes enfants du catéchisme : évidemment, l'habit ne fait pas le moine, le chignon non plus, mais il inspire tout de même plus de respect que les boucles dans le dos. Je te continue mes prières, en vue de la grâce que tu ne peux encore révéler et dont je me doute un peu.... Nous verrons si je me trompe : jusque là j'approuve ta discrétion. Quant à ton dessin du dernier Jeudi, laisse-moi te dire qu'il était, précisément, trop « fignolé ». C'est le tort des débutants de s'imaginer que plus il y a de traits dans un centimètre carré, plus le dessin est bon. Au contraire. Et puis, il est certain que je suis partial — je l'avoue sans fausse honte — pour les concurrents qui envoient à la fois une excellente composition et un excellent dessin. Mon habitude, en ce cas, est de récompenser l'un des envois, et de désavantager un peu l'autre. Autrement, il y a de pauvres petits qui n'auraient jamais rien, les premières places étant occupées toujours par les grands « ténors ». N'est-ce pas que j'ai raison, et qu'un échec dans ces conditions n'a rien de décourageant?

Fée Grabotte est une petite Nicolette bien courageuse, qui cherche à deviner mes problèmes malgré leur difficulté, et ne se décourage nullement de revenir souvent bredouille de cette chasse aux devinettes. C'est un tour de main à attraper, et le succès viendra vite, parions-le! Je lui envoie une grande bénédiction pour lui faciliter la tâche, sans oublier *Zizi*, *Joujou* et la grande sœur.

J'accepte, j'ai même accepté depuis longtemps

(*Voyez la suite plus loin.*)



LA CHRONIQUE AÉRIENNE

***Par le Corbeau GRAIN de CASSIS** (Suite).*

« En attendant, je n'avais qu'à me résigner : à part le manque d'air, on est assez « confortable » dans mon panier capitonné. Il y eut un mouvement extraordinaire, des appels, des adieux, la voix de Mistress Wellmann ; au demi-jour bleuâtre qui filtrait à travers le couvercle, je compris que l'aube était levée. Puis, j'eus froid : cela sentait la brume de mer, mêlée à des odeurs impossibles à définir. Où diable m'emmenait-on? A coup sûr, ni en railway, ni en steamer. Et, soudain, le « Yankee Doodle » éclate, et des « hip, hip, hurrah! », et des sifflets, et des sirènes, un tintamarre d'enfer.... En même temps, une drôle de sensation, comme un creux dans l'estomac.... L'endroit où j'étais vibrait comme une auto débrayée, tandis qu'un ronronnement formidable m'emplissait les oreilles.... Vous avez déjà deviné, c'était l'*América* qui appareillait.

« Mais moi, qui ne m'en doutais pas, je commençai à m'inquiéter; et je fis tant des griffes, des dents, de la tête, que la fermeture du panier se relâcha. Hop! Je ne fus pas long à en sortir, je vous prie de le croire.

« Ah, gentlemen! Quel spectacle inattendu! Au delà du mince treillis de la nacelle, à droite, à gauche, partout, le ciel immense, l'espace, le vide; les quatre hélices tournaient follement, comme des ailes de moulin à vent. Penchés aux bastingages, mon maître et d'autres hommes agitaient des mouchoirs et des drapeaux.

« Alors, seulement, je compris : nous étions partis pour l'Europe, et je faisais partie de l'expédition.

« Mon premier sentiment? — Du dépit, gentlemen : on m'emmenait, sans m'avoir consulté! Pour moins que cela nos ancêtres ont fait la guerre de l'Indépendance! Mais à quoi bon bouder contre l'inévitable? Et le moyen de rester maussade, quand le drapeau étoilé de l'Union flotte, pour la première fois, dans le royaume des aigles de mer?

Hop! D'un bond, je sautai sur la barre d'appui, à côté de M. Wellmann; et là, aussi tranquille que dans ma corbeille du petit salon, je regardai les rues d'Atlantic-City se déplacer lentement sous nos pieds, pendant que la mer semblait accourir à notre rencontre, comme un brouillard solide.

« Bon matin, Pussy! fit joyeusement mon maître, en me flattant l'échine de la main. Alors, nous n'avons pas le vertige, hein, garçon? »

Et, s'adressant aux hommes qui se tenaient dans la nacelle :

« Tout va bien?

— Tout va bien, capitaine!

— En ce cas, les enfants, à la grâce de Dieu! Nous partons! »

Il atteignit l'embouchure du porte-voix, communiquant avec le canot de sauvetage où se tenait l'opérateur de télégraphie sans fil, et cria :

« Allo.... Vous m'écoutez, Irwin?... Bien : veuillez télégraphier qu'à cette heure, 15 octobre, 8 heures 32, le départ de l'*America* pour l'Europe devient officiel!

— Hurrah! » répondirent neuf voix humaines, auxquelles se mêla mon « miaou ».

Les hélices ronflaient; le tonnerre des cylindres grisait les oreilles, on se serait cru à la bataille!... Je regardai du côté de l'ouest : déjà la côte s'était évanouie dans le brouillard matinal ; et seul, petite fourmi claire sur le grand miroir terne de l'Océan, un yacht — l'*Olida* — nous saluait de ses acclamations, à mille pieds en contre-bas!...

N. B. — *Je continuerai le récit de Pussy dans le N° 28.*

(*A suivre.*)



SCÈNE DEUXIÈME

A la mairie, la salle des mariages. Dans la salle voisine, l'adjoint attend, avec le secrétaire, la noce annoncée et qui est en retard.

Enfin un bruit formidable, des bravos, des rires, des lazzis, emplissent les couloirs, et la noce, la belle noce, arrive, suivie d'une foule considérable qui s'est formé en cortège tout le long du chemin... et la noce entre dans la grande salle des mariages.

La Femme à Barbe donne le bras à l'Homme-Serpent, l'Hercule tient, comme une nourrice, son poupon, le Nain, sur son bras pour le protéger de la bousculade.

On s'assied, on se groupe; le garçon de la mairie qui étouffe littéralement, en retenant son envie de rire, ouvre la porte et annonce :

« Mossieu le Màre! »

Tous se lèvent. Le maire en question entre, grave et un peu préoccupé, il va à sa place, tripote quelques papiers, il lève enfin les yeux pour s'adresser en face aux futurs époux; il aperçoit la Femme à Barbe qui, souriante, le dévisage.

A la vue de ce sapeur, coiffé de fleurs d'oranger et vêtu d'une robe de soie blanche, le Maire est d'abord effaré, ses yeux s'arrondissent, mais il voit l'Hercule, le Nain, l'Avaleur de Sabres, il comprend et... un besoin de rire le saisit éperdument....

Rire... il ne le peut, il ne le doit; il est le grave fonctionnaire à qui le rire est en ce moment interdit; ses yeux clignent, le nez le chatouille, sa bouche aux coins se tire... Mais, à deux mains, le Maire tient son sérieux, et il prend ses papiers par contenance.

Il ouvre le Code.

« Madame, Monsieur, fait-il, en s'inclinant un peu, vous allez accomplir, à cette heure, un des actes les plus graves à la fois et les plus doux de la vie.... »

Il voudrait lire, il doit lire l'article du code où il est dit que l'époux doit aide et protection à sa femme qui, en retour, est contrainte à l'obéissance, mais il songe que ce serait plutôt le sapeur, l'épouse, qui pourrait protéger le gringalet qui l'accompagne.... O ironie de la vie!

« Monsieur, interroge-t-il enfin, consentez-vous à prendre pour épouse...

— Moi, fait l'Homme-Serpent, pas du tout, je ne suis pas le marié.

— Vous n'êtes pas le marié? Mais alors, où est-il, le marié? »

On regarde, on s'aperçoit qu'Auguste n'est pas là, on l'a égaré en route, perdu!

« Auguste! Auguste! Auguste! appelle la voix formidable et angoissée de la mariée.

— Gugusse! Ohé, Gugusse! blague un titi dans l'auditoire.

— Le ma-rié, le ma-rié, le ma-rié, » chante la foule sur l'air des lampions.

A ce bruit, un agent arrive et s'arrête majestueux et sombre dans la porte.

« Qu'est-ce que c'est que ce potin? à présent?... Circulez!

— Vous n'avez pas vu le marié? interroge le Maire.

— Le marié! fait l'agent, donnez-moi-z-au moinsse son signalement.

— C'est un homme en habit noir, avec un nez rouge et une grosse cravate, un chapeau de soie en hérisson, énumère l'Homme-Serpent.

— Suffit, déclare net le sergot, je sais ous-qu'il est.

— Mon mari! où est mon mari, clame la Femme à Barbe.

— Le ma-rié, le ma-rié... reprend la foule sur l'air des lampions.

— Il est z'au poste, déclare l'agent, très calme.

— Au poste! et la Femme à Barbe s'évanouit à moitié dans les bras faibles de l'Homme-Serpent.

— Le marié est bouclé, oh là là! clame le titi.

— Rendez le marié! rendez l'argent!... chante la foule.

— Silence, commande l'agent, je vais le chercher, vu que le dénommé m'est advenu, courant comme un dératé et m'a interrogé, nonobstant ma dignité, si je n'aurais pas vu sa femme avec des moustaches... que je l'ai subséquemment suggéré fou, je l'ai passé à tabac. Voyez-vous, il faut arrêter les gens d'abord, toujours, on s'explique après ».

L'agent toujours grave et digne, à pas de parade, sort lentement.

Le silence, le calme dans l'attente générale se rétablissent; l'agent revient bientôt; il conduit Auguste, cravate dénouée, chapeau sur l'oreille, menottes aux mains.

Il lui rend gravement la liberté : « Circulez. »

« Vive le marié! » clame l'assistance.

Dans sa joie, l'Hercule prend le buste en bronze de la République et le porte à bras tendus. L'Avaleur de Sabres avale la canne du maire, et l'Homme-Serpent, sur la table, se renverse en arrière saisit l'encrier entre ses dents et le boit.

« Bravo! Bravo! Bravo! » clame la foule en délire....

« Monsieur, peut enfin demander le Maire, consentez-vous à prendre pour femme....

— Oui! Oui! Oui!... répondent tous les assistants.... »

Signatures, félicitations, embrassades.... Joie populaire et générale.





Mistinguette est très désireuse de correspondre avec *Miss Stick* et *Microbette*... Je me permets de plaider sa cause auprès de mes grandes filles, car *Mistinguette* est une charmante Nicolette, dont l'esprit vif et le cœur affectueux plairont sûrement à ses nouvelles amies. Elle accepte bien joyeusement de correspondre avec *Fauvette de Jouy*.

J'ai reçu ton quatorzième Jeudi, cher *Alcyon de Saint-André* et tu verras, par toi-même qu'il a concouru avec les autres. Je vous félicite, *Croix* et toi, de vos succès scolaires, et suis très touché de constater que vos premiers loisirs me sont consacrés. Je connais votre joli Jersey, ayant passé autrefois un mois à Saint-Aubin... et cela me permet de vous suivre encore mieux par la pensée dans Saint-Hélier, si pimpant, et ses pittoresques environs. Croyez-moi toujours, mes chères petites, votre bien affectionné Saint Nicolas.

Fleur des Alpes fait toutes ses amitiés à *Glaïeul rose*.

Fauvette de Jouy est charmée de correspondre avec *Miss Puce*, *Petite gâlée* et *Blue and White*, et elle les prie de commencer.

Très amicales bénédictions à *Fauvette de Jouy*, *Petite Mésange*, *Branche de Gui*, *Violette de Nice* et sa petite sœur, *Fleur des Alpes*, *Glaïeul rose*, *Pinsoneau*, *Mistinguette*, *Deux bons diables*, *Amie des Animaux*, *Blonde et Rousse*, *Franciscus Sedanensis* (dont j'ai bien reçu l'anagramme) et *Loulou*, à qui je fais adresser le livre demandé.

Ginette et Guitte de Juan les Pins seront bien aimables de me dire si elles ont enfin reçu les livres choisis ; dans cet espoir je les embrasse de tout cœur.

Brin d'Azur, mon cher petit homme, il me semble que tu me calomnies... tu m'accuses de rester indéfiniment silencieux à ton égard et je crois me rappeler un long passage qui t'était consacré dans l'une des dernières boites aux lettres. Ce qui est bien sûr, c'est que dans mon cœur, ta place est demeurée intacte! Je reçois toujours avec le même plaisir tes affectueuses lettres. Allons, je pense qu'à présent ton « ciel noir » s'est bien éclairci d'azur?... Reçois mon meilleur baiser.

Brin d'Azur désirerait entrer en correspondance avec un petit garçon étranger de dix à douze ans ; il serait heureux d'échanger des confidences avec *Franciscus Sedanensis* et *Dragée rose*.

Brise du Rhône, tu peux parfaitement gagner une récompense au Jeudi-Salon en ne faisant que la partie artistique et je t'engage beaucoup, ainsi que ta sœur, à participer à ce concours.

Je prends note de tes envois à la tirelire, et te félicite de la belle ardeur que tu mets à chercher les devinettes... Quelles bonnes Nicolettes vous allez devenir, ta sœur et toi! Je suis très heureux et vous embrasse toutes deux, mes chères petites filles, bien affectueusement.

Blonde et Rousse, pour concourir au Jeudi-Salon, il suffit pour la partie littéraire de répondre, un peu en détail, à la question posée ; et pour la partie artistique, de dessiner l'objet de sa réponse : costume, animal préféré, etc... ou la scène que l'on veut décrire : soir de Noël, réception des étrennes, etc... Ce concours est facile et je ne saurais trop engager mes nouvelles Nicolettes à s'y mettre bravement. Très heureux moi-même d'avoir à leur décerner peut-être bientôt des récompenses.

J'accepte volontiers le pseudonyme de *Petite patriote mendoise* et envoie à ma nouvelle fille, ma plus amicale bénédiction de bienvenue, en la remerciant de sa charade.

Guida, je ne me souviens pas avoir jamais reçu aucune lettre de toi ; n'importe ; je t'accepte avec plaisir dans ma grande famille et prends note de ton pseudonyme.

Guida serait désireuse de correspondre avec *Mona Lisa*.

Ma pauvre *Mistinguette*, je m'en veux de t'avoir laissé attendre avec une « impatience fébrile » ce cahier de confidence... mais j'ai été souffrant... plus de trois semaines au lit... et mes chers enfants se sont trouvés un peu sacrifiés pendant cette période. Qu'ils excusent leur vieux Saint Nicolas. Il va maintenant redoubler de zèle pour les satisfaire.

Quelle patience il te faut, ma pauvre petite *Violette*, pour guérir ce malheureux petit! Encore trois mois, immobile... après six mois d'un semblable régime. Sois sûre, ma chérie, que je pense beaucoup à toi et suis très bien heureux que le journal puisse te distraire un peu... La vieille dame aux exclamations... « beautiful » doit être très drôle... certainement elle apprécie la gentille compagne que tu dois être pour elle. Ecris-moi encore et crois-moi ton bien affectionné Saint Nicolas. Si tu désires d'autres correspondantes, je pourrai très facilement te recommander à telles ou telles Nicolettes qui, sûrement, ne demanderont pas mieux d'égayer par leurs lettres ta réclusion de malade. (*Voyez la suite plus loin.*)



14ᵉ Jeudi-Salon

DE SAINT NICOLAS

Je suis Babylas, votre ami Babylas ; et je vais vous raconter le Bal du 14ᵉ Jeudi.

Un bal, pour les invités, commence deux heures après que tout le monde est arrivé. Pour ceux qui le donnent, il commence un jour avant. Dès le matin du jeudi, toute la rue Soufflot est en révolution. Les frotteurs frottent, les déménageurs déménagent, les piles de sandwichs s'entassent sur des montagnes de plum-cakes. Glaciers, marmitons, sommeliers, tailleurs, coiffeurs, perruquiers, costumiers, se suivent à la queue leu-leu. Ma tante — c'est Catherine — ne décolère pas. Saint Nicolas ne retrouve plus ni sa plume, ni son encre. Quelle chance que le journal soit parti la veille !...

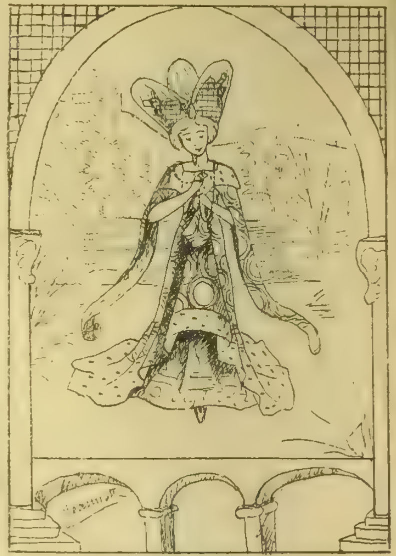
8 heures. — Le grand coup de feu. La maison sauterait qu'on n'arracherait pas les Rosettes à leur cabinet de toilette. Douze filles à friser, brrr! J'ai revêtu mon uniforme de général russe, Michel est en Esquimau, et nous aidons Monseigneur à passer les ampoules électriques dans les guirlandes de feuillage. Roseletta aurait bien voulu suivre le conseil de *Fée Grabotte*, « *éclairer brillamment le salon*

par quelques rayons du soleil, et quelques étoiles empruntées au Bon Dieu ». Mais Saint Nicolas s'en est tenu à l'électricité, en disant qu'il ne faut pas multiplier les miracles sans nécessité.

8 h. 1/2. — Tout le monde est paré! Les Rosettes représentent toutes les espèces de roses, depuis le Rosier nain jusqu'à la grosse « France ». Catherine est en Minerve, avec son balai en guise de cimier. Pas de Médard : qu'est-ce qu'il nous mijote? Saint Nicolas donne les suprêmes instructions.



Triple Croche (14 ans 1/2).



Jeannette (12 ans).

« Surtout, Catherine, n'introduis personne sans la bande du journal tenant lieu d'invitation. Un de ces affreux « bandits-chauffeurs » n'aurait qu'à se glisser ici avec son browning!... A propos, *Pouliche Échappée* m'a prévenu qu'elle sera *en Boër, armée de deux fusils, trois pistolets, une hache, un couteau de chasse, un poignard,* etc. Assure-toi que les armes à feu sont déchargées, et fais mettre les couteaux au vestiaire : c'est plus prudent... Pour les autres, tu connais le signalement. *Violette* en « *n'importe quoi* », *Simplette* en Isabeaumarquospanoitalochinonegrosorciericowgirentravo... là, là, ne te monte pas : c'est si simple, voyons!... »

9 heures. — Toujours pas de Médard; en revanche, au neuvième coup de l'horloge, rumeur dans la rue : « En voilà un... Saint Nicolas... 2 000 enfants ressuscités... Vive l'Empereur ». Motif : arrivée d'un *Grenadier de la Garde* — alias *Poulet de Luçon*, qui se cogne dans *Acacia Rose*, en *cantinière Premier Empire* : exactitude militaire, salut militaire, vive Napoléon!... Ça commence bien!

9 h. 1/2. — On arrive, on arrive! Le vestiaire est débordé, ma tante furibonde. Saint Nicolas ne sait plus quelle joue embrasser, et répète d'un air ravi : « Ah! ces enfants! ont-ils de l'esprit!... ont-ils de l'esprit!... »

Moi, comme tout garçon, je suis ahuri, je ne reconnais ni les Nicolettes qui me disent bonjour, ni les Nicolets qui me pincent le bras... Pourtant, si!... Cette espèce de *Madame Sans-Gêne* avec son chapeau cabriolet, c'est *Chrysanthème Bleu*; cette *bergère Watteau* devant qui se pâme Saint Nicolas, c'est notre chère *Gipsy*; ces deux *Bretons* qui dansent la « dérobée », c'est *Ted* et sa sœur. Cette *Fée* comme on n'en fait plus, ne peut être que *Fée Grabotte*; et si je n'ai pas tout de suite deviné *Jeannette* sous son hennin de *Princesse des Contes Bleus*, c'est qu'elle n'a pu emmener son vieux donjon avec elle. Voici *Petit Poseur* en *garde-chasse*; *Bou-*



Hélène (de l'Académie tapageuse).



Mugnette (13 ans).



Microbette (18 ans).

chon, impayable en pantalon et petite jupe Louis-Philippe; *Amie des Animaux*, dans ses pittoresques atours de *paysanne moldave; Flocon de Neige* en *Apache sur le sentier de la guerre*; il y a même une *élégante... 1912*, qui est cette espiègle de *Kinou*. Le fait est que la mode actuelle ressemble tellement à un déguisement de mi-Carême!

Très entourées, *Miss-Thé-Rieuse* et *At-Choum*; la première s'est fabriqué un costume de *Nicolette*, rien qu'avec des numéros du Saint Nicolas : on ne se lasse pas de la « lire » sur toutes les coutures. L'autre est en *Triples-Croches...* gare aux dentelles!

Soudain, dans l'antichambre, un grognement rauque... et apparaît un pauvre *Petit Chaperon Rouge*, poursuivi par... un Ours! L'ours, c'est Médard : quand je vous disais qu'il préparait quelque chose!... On rassure le *Petit Chaperon Rouge*, ou plutôt *Six Yeux Bleus*, qui, sans rancune, accorde son premier quadrille à « Monsieur l'Ours ». Moi, j'invite *Petite Rêveuse lointaine*, encore qu'elle m'intimide, avec son costume de *danseuse orientale* : ce qu'on nous regarde!... En face de moi, *Franciscus Sedanensis*, en *Chef Marocain*, donne le bras à *Mayflower*, une *Source des Bois* comme Rostand lui-même n'en inventerait pas. Il manque un couple : je présente *Ragotin Ier* à *Grain de Sable* : *Henri IV* et *Marie de Médicis*, c'est tout à fait assorti... Et en avant la musique!...



Miss Puce (13 ans).

10 heures. — Je suis en nage, mes gants ressemblent à tout, excepté à des gants, mais l'honneur franco-russe est sauf : j'ai déjà fait danser cinq Nicolettes! Naturellement, je leur ai demandé si elles avaient chaud, si elles préféraient la mer ou les montagnes, et où elles avaient pris l'idée de leur jolie robe. Heureusement, leur conversation est plus spirituelle que la mienne ; ça compense!



Franciscus Sedanensis (13 ans).

Par exemple, *Bredinette*; savez-vous où elle a déniché son costume d'*Auvergnate* ?... En Auvergne, direz-vous ? — Erreur! *Bredinette* a fait tout le Cantal dans la Panhard de son papa, pour se documenter. Elle a vu partout « *des chaudrons de cuivre, beaucoup de fromages, des vaches toutes rouges... mais pas d'Auvergnates* ». Et c'est à Toulouse, sur la place du Capitole, qu'elle a enfin découvert le fichu rouge et les boucles d'oreilles des filles de « Chainflour »... C'était bien la peine de brûler tant de moto-naphta!

Demandez-vous, de même, pourquoi *Branche de Gui* est venue en *Alsacienne*, avec un grand nœud noir sur les cheveux? Par patriotisme! « *En le portant,* m'a-t-elle dit, je *montre ouvertement que je suis une Française, que j'aime mon pays, et que, bien jeune encore, je connais ses tristesses.* » — C'est pour cela, sans doute, que nous avons tant d'Alsaciennes chez Monseigneur : *Brunette, Châtaigne de Corrèze, Heidelbeeren...* Bravo, les Alsaciennes!

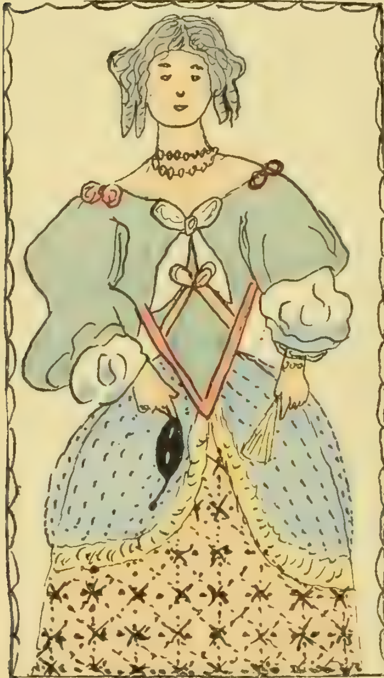
10 h. 1/2. — Encore une émotion, causée, cette fois, par l'entrée en scène d'un *aéroplane*... disons : *d'une* aéroplane, puisque c'est *Mistinguette* en personne : ailes aux bras, roues aux pieds, hélices, gouvernail, rien n'y manque... Elle nous raconte qu'elle n'a jamais pu entrer dans la limousine; il a fallu réquisitionner un fourgon d'aéroplanes à Issy-les-Moulineaux!



E. Capoé.

L'émoi est à peine calmé, que des « ah! » des « oh! », des « c'est elle! » retentissent dans l'antichambre. On re-court, on se re-précipite, et l'on voit entrer qui?... *La Joconde!* Monna Lisa en personne, avec son cadre et son sourire... Hélas! après enquête, on apprend que c'est *Mac Hignon* qui se cache sous le cadre : mais on a eu une fameuse émotion!

11 heures. — On danse, on chante, on rit, comme s'il était 4 heures de l'après-midi. Il y a un tas de petits bals dans le grand, selon les âges, les modes et les goûts. Le cabinet de rédaction est devenu le quartier général des *Pierrots*. Je n'en compte pas moins de six, plus enfarinés, les uns que les autres : *Blondinet*, *Marcassin des Ardennes*, *Fleur de la Loire*, *Bébé Printemps*, *Grogna* et *Marie - Magdeleine de Wassy*. C'est aussi le coin des « marquises » : *Myosotis de Pologne*, tout à fait « grand-style » en marquise de Rambouillet; *miss Kot-Kot-Dzette*, exquise *bouquetière Louis XVI*, qui ne lâche pas sa sœur Yvonne, un *marquis* très féminin, en dépit de son tricorne et de sa canne à pomme d'or. *Brise du Rhône* et *Muguet des Alpes* rivalisent de grâce en *bouquetières Louis XVI*... Citons encore deux *marquises Louis XV*, *Blue and White* et *Rose Pompon*, toutes aussi fraîches, aussi pimpantes, aussi printanières les unes que les autres.



Myosotis de Pologne (13 ans).

Rose Pompon me confie le secret de cette sympathie des marquises pour les pierrots : farine et poudre de riz, cela va de pair, et ces demoiselles y tiennent beaucoup, à leur « neige d'antan ». « Au fond, ajoute *Rose Pompon*, *je danserais aussi bien avec un pierrot qu'un ramoneur; mais je ne veux pas qu'ils m'embrassent, parce que... ils m'ôteraient ma poudre de riz!...* »



Gipsy.

Je reviens dans le grand salon, où la cohue est indescriptible. Pauvre Saint Nicolas, qui devra, tout à l'heure, récompenser les meilleurs de tous ces chefs-d'œuvre!... Les *meilleurs?*... j'aime mieux que ce soit lui que moi!

Noté, parmi les plus remarqués : *Les deux Gosses*, en *Napolitaine; Jeune Footballiste*, en *Toréador; Petite Moresnetoise* et *Pseudo-Benjamine*, l'une en *Bayadère*, l'autre en *Tyrolienne;* et *Fifi Fenouillet*, absolument méconnaissable sous sa coiffe de *Hollandaise*.



FIGUREZ-VOUS, amis lecteurs, que j'ai découvert l'écriture des Animaux : et cela, en pêchant à la ligne :

La pêche à la ligne consiste à prendre, dans une boite de fer-blanc généralement verte, des petits vers assez répugnants appelés « asticots ». On les enfile sur l'hameçon et l'on attend que les poissons aient mangé l'asticot. Après quoi, on recommence.

Or, un jour où je me livrais à cette innocente distraction tout en lisant, entre deux amorçages, le *Paradis Perdu* de Milton, j'en arrivai au passage célèbre où le poète anglais nous montre Adam et Ève au milieu des Animaux :

« A leurs côtés, dit-il, se glissait l'insidieux Serpent. Il entrelaçait, il repliait sa queue en nœuds inextricables et leur donnait, sans qu'ils en eussent alors le moindre soupçon, des preuves de sa fatale astuce. »

Au fait, me dis-je tout à coup, pourquoi le Serpent, qui savait tant de choses, n'aurait-ils pas essayé d'apprendre à lire à nos Premiers Parents? Qui nous prouve que ces nœuds, qui leur parurent alors « inextricables », n'étaient pas tout simplement les premières lettres de l'Alphabet des Animaux?

Pour en avoir le cœur net, j'étalai sur la boite verte une pincée d'asticots.

Stupéfaction! Miracle! Les asticots se tortillaient comme le Serpent de Milton. En s'allongeant ils formaient des I; en se recourbant, des O ou des U; en se réunissant à plusieurs, des syllabes entières comme ba, BA, ou mu, MU...

Vous pouvez faire vous-mêmes l'expérience, c'est tout à fait impressionnant.

Je ne vous dirai pas, chers lecteurs et gentilles lectrices, par quels savants travaux j'arrivai à découvrir le secret de l'écriture-serpent ou *serpentin*, et à déchiffrer toute l'histoire du monde, telle que l'ont écrite les Animaux. Vous n'y comprendriez rien... ni moi non plus!

Je vous révélerai seulement que les principaux scribes des Animaux sont les Vers : ils passent toute leur vie à graver en creux leurs inscriptions serpentines dans les vieilles armoires normandes, les boiseries vermoulues et les étoffes de laine.

Malheureusement, ce sont des bêtes taquines, commettant toutes sortes d'erreurs pour le plaisir de faire enrager les pauvres savants. Vous ferez bien de vous méfier de leurs inventions.

Vous remarquerez aussi que, dans cette légende des Bêtes, l'Homme a toujours le vilain rôle. Cela tient à ce que ce sont les Animaux qui racontent l'histoire.

A vous, mes chers enfants, de leur donner tort, en traitant avec bonté les pauvres bêtes qui vous servent, et qui ne peuvent se défendre.

C'est ainsi — ainsi seulement — que vous prouverez à ces humbles serviteurs que l'Homme, quoi qu'en dise la *Légende des Bêtes*, est vraiment le Roi des Animaux.

G. L.





CHAPITRE PREMIER

Le Grand Solitaire.



Si l'on en croit les Vers de l'époque fossile, le premier habitant de la Terre fut le *Grand Solitaire* — autrement dit, le *Grand Serpent*.

Cet animal extraordinaire ne mesurait pas moins de 40 millions 75 mille 992 m. 50 de la tête à la queue, et de 7 m. 50 de la queue à la tête.

En effet, quand il était enroulé autour de notre Globe, dans la petite rainure de l'Équateur, il ne s'en fallait que de ce chiffre — 7 m. 50 — pour que ses deux extrémités pussent se toucher.



Il faisait chaud comme dans un four à cette époque; aussi le Grand Solitaire dormait-il toute la journée. Et puis, que faire, sans personne avec qui causer? Quand on a regardé, 365 fois par an, Jupiter et ses sept lunes, Saturne et son anneau, et les deux Ourses avec leurs chariots d'étoiles, sans oublier les signes du Zodiaque, on finit par trouver cela plutôt monotone. Bref, notre Serpent ne se dérangeait plus que pour dire bonsoir aux Comètes, lorsqu'elles revenaient à date fixe balayer la Voie Lactée avec leurs cheveux.

Un jour, il fut tiré de sa somnolence par le bruit d'une violente dispute. C'était la Terre qui mettait sa vieille Lune à la porte. Le Grand Serpent la vit s'éloigner avec cet air rechigné et maussade qu'elle a gardé depuis; et il se disposait à reprendre son somme interrompu, quand son attention fut attirée par un objet de forme ronde, qui brillait à 7 m. 50 de ses lunettes.

« Tiens! fit-il : cette pauvre dame Lune qui aura oublié son dé à coudre : voyons un peu!... Mon Dieu, qu'il fait chaud!... »





Et, non sans transpirer, il fit trois pas dans la direction de l'objet inconnu.

Stupéfaction. L'objet se mit à imiter tous ses mouvements, reculant quand il avançait, s'arrêtant quand il s'arrêtait.

« Oh, oh! pensa notre Boa :

ce jeune impertinent voudrait-il se payer ma tête?.. C'est ce que nous allons voir! »

Et, comme il avait le temps, il resta en arrêt, sans même cligner des paupières, pendant trois siècles à la file. Quand il jugea que cette fascination avait opéré, il compta tout bas : « Une!... deusse!... troisse!... » et pif!... il se détendit comme un ressort à boudin!

Paff!!!... L'objet brillant bondit comme un autre boudin, et retomba, narquois, à 7 m. 50 du Serpent.

Alors, celui-ci oublia sa prudence bien connue; tête baissée, il se lança à la poursuite de l'insolent galopin. Naturellement, le galopin ne l'attendit pas; et il s'empressa de détaler, en réglant son allure sur celle du Boa.

Dix kilomètres à l'heure.... Cent mille, dix mille, cent mille!... Tous les records, de temps et de distance, dégringolaient à qui mieux mieux.... Et la Terre, entraînée par ce fouet gigantesque, se mit à tourner sur elle-même, à la façon d'une grosse toupie hollandaise.

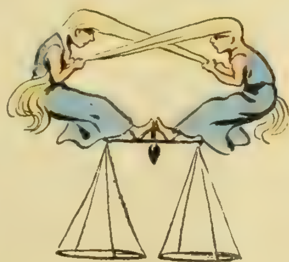
Hélas! le Serpent ne regagnait pas un centimètre; et cette poursuite aurait pu s'éterniser jusqu'à la fin du monde, si le Boa, dans l'ardeur de la lutte, n'avait brusquement déraillé de la ligne équatoriale.

Cette embardée eut pour première conséquence d'incliner l'axe de la Terre, ce qui rendit possible le retour des saisons, et par conséquent, la vie sur notre Planète.

Mais le résultat le plus important, c'est que le Boa vit diminuer, peu à peu, la distance qui le séparait de son adversaire.

Plus que cinq mètres.... plus que deux... plus qu'un!...





Et, dans un emballage irrésistible, le Serpent happa au vol — enfin! — l'objet tant convoité....

Malédiction! C'était la Sonnette de sa queue!...



14e Jeudi-Salon de Saint Nicolas

I. — CONCOURS LITTÉRAIRE

1er prix. — Bredinette.

2e prix. — Microbette.

3e prix. — Poulet de Luçon.

1er accessit. — Violette. — Simplette.

2e accessit. — Mac Hignon. — Branche de Gui.

3e accessit. — Mistinguette. — Edelweiss.

4e accessit. — Bruyère Rose de Corrèze. — E. Capoé. — Reine des Serpents.

5e accessit. — Miss Kot-Kot-Dzette. — Kot-Kot-Dzi.

6e accessit. — Fin Finet. — Gerbe de Blé. — Causette.

7e accessit. — Perruchonnette. — Brunette et Blondinet. — Mayflower. — Petite Moresnetoise. — Henri le Balafré.

Mentions honorables.

Petite Rose des Haies. — Marcassin des Ardennes. — Fleur de la Loire. — Grogna et Fifire. — Fée Grabotte. — Jeannette. — Six yeux bleus. — Alcyon de Saint-André. — Cycliste de Seine-et-Marne. — Myosotis de Pologne. — Rose Pompon. — Blue and White. — Grain de Sable. — Kinou. — Gipsy. — Petit Poseur. — Biquette. — Paquet de Nerfs. — Miss Puce. — Les deux Gosses. — Chevrette de Céphalonie. — Amie des Animaux. — Pouliche échappée. — Toréador. — Jeune Foot-balliste. — Miss Stick. — Petite Rêveuse lointaine. — Pseudo-Benjamine. — At-Choum, etc., etc.

II. — CONCOURS ARTISTIQUE

1er prix. — Rose Pompon.

2e prix. — Gipsy.

3e prix. — Miss Puce. — Petite Rêveuse lointaine.

1er accessit. — Jeannette. — Myosotis de Pologne.

2e accessit. — Brise du Rhône et Muguet des Alpes. — Tante Ise. — *Amie de Tête de Linotte.*

3e accessit. — At-Choum. — Kinou.

4e accessit. — Fée Grabotte. — Miss Thé Rieuse.

5e accessit. — Acacia Rose. — Microbette.

6e accessit. — Hélène et Antoinette (de l'Académie Tapageuse). — Branche de Gui.

7e accessit. — Paquet de Nerfs. — Blue and White. — Flocon de Neige.

8e accessit. — Franciscus Sedanensis. — Chrysanthème Bleu. — Heidelbeeren.

Mentions honorables.

Fragolinka et Bébé Printemps. — Causette. — Violette. — Fifi Fenouillet. — Jeune Foot-balliste. — Pouliche échappée. — Miss Stick. — Parnassie des Marais. — Petite Rose des Haies. — Petit Bout. — Edelweiss. — Marie-Magdeleine de Wassy. — Marcassin des Ardennes. — Lapin des Dunes. — Mistinguette. — Henry le Balafré. — Miss Kot-Kot-Dzette. — Grain de Sel. — Fleur de la Loire. — Jean le Bon. — Chevrette de Céphalonie. — Châtaigne de Corrèze. — Ted. — Amie des Animaux. — Violette de Cobré. — Glaïeul Rose. — Reine des Serpents. — Biquette. — Perruchonnette. — Poulet de Luçon. — Petit Pois de Clamart. — Six yeux bleus. — Liseron. — Bouchon, etc., etc.

Le sujet du *15e Jeudi-Salon* est le suivant. C'est, comme vous l'a dit Babylas, à ma petite *Violette* que je le dois : *Quelle est la lettre de l'alphabet que vous préférez et pourquoi?*

Pour les artistes, le sujet devient celui-ci : *Dessinez la lettre que vous préférez, avec une ornementation indiquant le sujet de votre préférence.*

Envoyez-moi copies et dessins, *15, rue Soufflot*, pour le *1er juillet 1912*, dernier délai.

Recommandations importantes.

1° Je rappelle que les dessins doivent être à *l'encre noire sur papier blanc,* sans surcharges, lavis, *ni couleurs d'aucune sorte.* Autrement, je ne puis les reproduire.

2° Ne dessinez pas *trop fin.* Les hachures de *Microbette* n'ont rien donné de bon. La marquise de *Rose Pompon,* si gracieuse dans l'original, ne serait pas venue du tout à la gravure.

3° Faites tenir votre dessin dans un *rectangle* ayant 7 cm. de large sur 10 cm. de haut.

4° Enfin, il est indispensable de faire signer, *par une grande personne,* au verso de votre dessin, l'attestation suivante : *Je certifie que ce dessin est original et inédit.* — C'est-à-dire qu'il n'a été copié nulle part, et qu'il est de la main du concurrent même.

Je vous soupçonne si peu de copier que, dans le dernier Jeudi, j'ai reproduit le dessin de *E. Capoé,* bien qu'il soit dépourvu de toute attestation. C'est, d'ailleurs, une distraction de ma part, car tout dessin non certifié original et inédit *est mis, de ce seul fait, hors concours.*

SAINT NICOLAS.



LA CHRONIQUE AÉRIENNE

***Par le Corbeau GRAIN de CASSIS** (Suite).*

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Le corbeau Grain de Casssis *a été envoyé par Saint Nicolas aux États-Unis, afin de représenter les Oiseaux de France aux deux Coupes Gordon-Bennett des Sphériques et des Aéroplanes, dont le premier départ est fixé au 19 octobre 1910.*

Grâce à l'évidente protection de Saint Nicolas, il s'échappe du transatlantique Savoie, *et, après s'être perdu dans le brouillard, il trouve un refuge inespéré sur le ballon dirigeable de Wellmann, l'*Amérıca, *abandonné par ses passagers et échoué en mer dans les parages de Terre-Neuve.*

Il retrouve là sa compagne de voyage, la mouette Margo, au milieu d'une colonie de pétrels. Mieux encore : tout en haut de l'enveloppe qui peu à peu se dégonfle, un pauvre chat grelotte de froid et d'épouvante. C'est Pussy, dit Flying Cat, le chat de Wellmann.

*Les oiseaux s'efforcent de le sauver en allégeant l'enveloppe de la nacelle déjà submergée et du filet qui l'emprisonne; et pendant qu'ils coupent les câbles un à un, Pussy leur raconte l'extraordinaire et véridique équipée de l'*Amérıca.

Pussy fit une pause pour mordiller un bout du filet qui ne se dévidait pas assez vite, et reprit :

« Nous étions partis pleins d'ardeur d'Atlantic City, et, d'abord, l'événement sembla justifier toutes les espérances. Les moteurs tapaient bien, et nous filions rapidement au-dessus du verre dépoli de houles, en dépit d'une petite brise nord-est qui s'était mise bêtement à nous souffler dans le nez : un vent jaloux, un vent d'Europe, by Jove !

« L'équipage, tout compte fait, était de 10 hommes : mon maître, Walter Wellmann, et son second, l'ingénieur Melvil Vaniman ; l'honorable Mr. Simon, officier de la marine américaine ; Irwin, exclusivement chargé de la télégraphie sans fil, installée, comme je vous l'ai dit, dans le canot de sauvetage, au-dessous de la grande nacelle. Enfin, deux mécanos, et quatre hommes d'équipage pour la manœuvre. Un fameux équipage, ma parole d'honneur !

« Moi, qui n'avais ni manœuvre à faire, ni marconigrammes à expédier, j'avais prudemment exploré les lieux. Vous comprenez, gentlemens, on avait pu me jouer, une fois, le mauvais tour de me fourrer dans un panier, comme un chat d'Europe : mais deux fois, jamais : la preuve, c'est que je suis ici, et non dans le bow-window de Mrss. Wellmann... »

Pan ! Un des maîtres-câbles, attaqué par dix becs à la fois, éclata avec un fracas de pétard, et l'enveloppe pointa en l'air, si brusquement que maître Pussy faillit tomber à la mer.

« Oh, oh, garçons ! annonça-t-il joyeusement : j'ai cru que le gros boudin nous faussait compagnie : pas sans moi, hein !... »

Il alla se poster sur la partie déjà libre ; et sûr désormais que l'*América* ne partirait pas sans lui, il continua :

« Je commençai donc par ronger avec mes dents la fermeture d'osier de mon panier : ce qui revient, pour un prisonnier, à mettre dans sa poche la clef du cachot.

« Tranquille de ce côté, je m'inquiétai de me découvrir une cachette où l'on n'irait pas me dénicher. Pas commode, dans une maison à claire-voie, où la place est comptée au centimètre carré ! Je trouvai tout de même mon affaire dans le quatrième compartiment, au fond d'un racoin bourré d'étoupes et de chiffons gras. A la guerre comme à la guerre !

« L'après-midi se passa à peu près bien ; l'une des hélices de babord nous donna quelques ennuis qui se chiffrèrent par un retard sur notre horaire : mais nos mécaniciens furent à la hauteur et à cinq heures, avant le thé, Irwin pouvait expédier, par ondes hertziennes, le message suivant : « Tout va bien à bord, moteurs fonctionnent admirablement ; faisons route nord-est ; au revoir ! »

Là-dessus, j'allai me coucher en rond dans mon lit de chiffons sales ; et, malgré l'odeur de pétrole et de cambouis qu'ils répandaient, je m'endormis, aussi paisible qu'Alexandre la veille de la bataille de Chicago... »

Pussy, évidemment, voulait dire la bataille d'Arbèles ; mais ces Yankees n'écrivent pas l'histoire comme tout le monde !

(*A suivre.*)

CHAPITRE II

Le Boa Constructeur.

Alors, tandis que la Terre continuait à tourner en vertu de la vitesse acquise, le Grand Serpent, arrêté net, éclata comme une boîte à mitraille. Et comme il contenait en lui toutes les espèces d'animaux, la surface du Globe se trouva jonchée de pattes, d'ailes, d'antennes, de nageoires, de mandibules, au milieu desquelles des morceaux de boa s'obstinaient à tourniquer. C'étaient les Derviches-Tourneurs. Ils ne sont pas encore arrêtés aujourd'hui.

Quant à l'infortuné Serpent, il ne lui resta plus, attaché à ses lunettes, qu'un tronçon d'une trentaine de pieds.

Qui fit une drôle de tête? — Ce fut (c'est le cas de le dire), la tête du Serpent Boa.

« Je suis justement puni, confessa-t-il bien haut, d'avoir oublié ce précepte du Sage : « Connais-toi toi-même! — Maintenant je me connais; et puisque j'ai tout cassé, raccommodons! »

A ces mots, il ramassa une mâchoire de Caïman, des yeux de Porc, des mains de Charbonnier, un arrière-train de Crapaud; il assembla le tout à grand renfort de colle de poisson, et le posa délicatement sur le sol.

Aussitôt, ce drôle de corps se mit à sautiller sur place en répétant à chaque soubresaut : « Je suis le *Cheirotherium* ou *Labyrinthodon*!... »

Encouragé par ce premier succès, l'ancêtre avisa une carcasse de Poulet ; il lui adapta, au petit bonheur, des pattes de Grenouille, des dents de Serpent, une membrane de Chauve-souris et une queue de Libellule — et il obtint un *Ramphorynchus*.

« Thank-You! », remercia le gracieux amphibie, qui se mit aussitôt à voler.

« Maintenant, annonça le Serpent en rajustant ses lunettes sur son museau, nous allons fabriquer quelque chose de pas banal avec la tête du Lézard, les dents du Crocodile, le cou de la Girafe, les côtes du Caméléon, le corps de la Tortue et les nageoires de la Baleine! »

Ce quelque chose fut le *Plésiosaure macrocéphale*.

DES BÊTES *(à suivre)*.

Nous ne pouvons décrire, et pour cause, tous les êtres biscornus qui durent le jour à l'imagination du Grand Serpent. Disons seulement qu'il mérita, ce jour-là, son glorieux surnom de Boa Constructeur.

Tant qu'il resta ici-bas un morceau de lui-même, il colla, souda, enfila et embobina, confondant les pieds avec les oreilles, les nez avec les queues, et les mammifères avec les poissons.

Ces drôles de corps se tiraient tant bien que mal de leur métier de bêtes à tout faire, quand patatras! le temps se mit au froid sans crier gare.

Vite, Grand-papa Boa confectionna des pelisses fourrées et des manchons d'astrakan pour ses pauvres enfants, qui claquaient de froid entre deux glaçons. Mais le moyen d'être prêt à temps?

A peine quelques privilégiés, comme le Mammouth, le Rhinocéros antique et l'Ours des Cavernes, purent-ils prendre livraison de leurs peaux de biques.

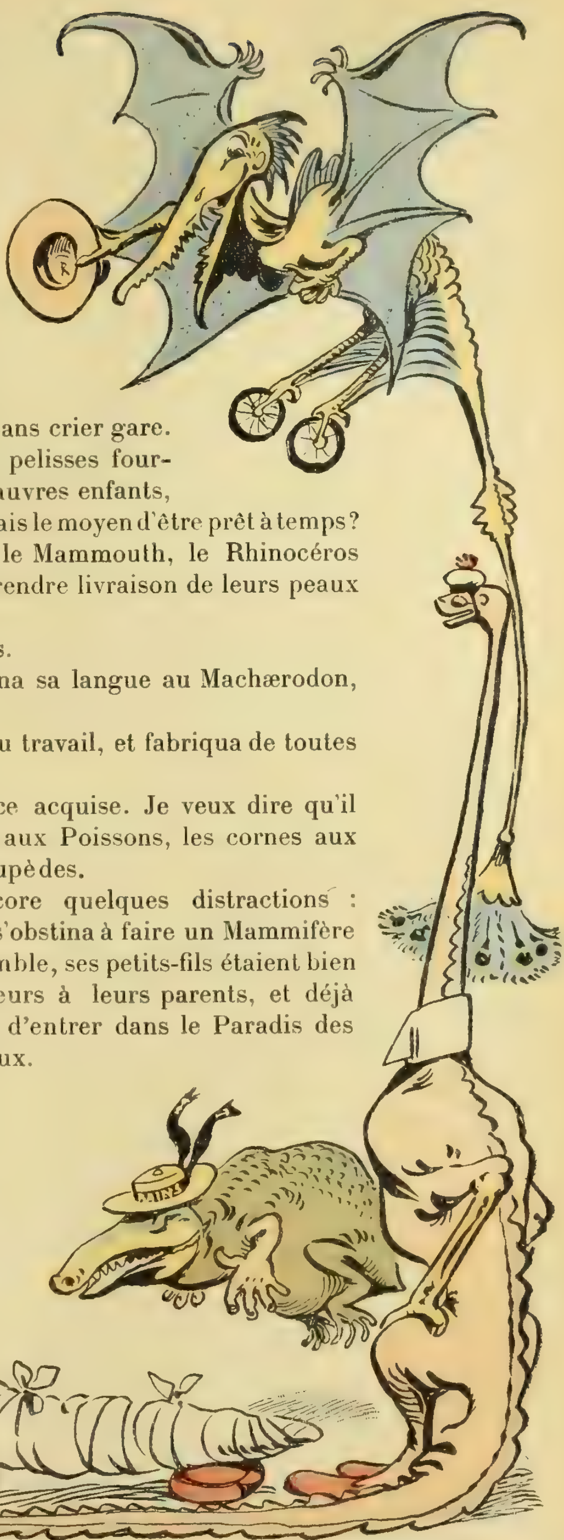
Le reste fut transformé en sorbets glacés.

Vous croyez que le Grand-Serpent donna sa langue au Machærodon, qui était le Chat de cette époque?

Pas du tout! Il se remit bravement au travail, et fabriqua de toutes pièces une nouvelle famille.

Mais, cette fois, il profita de l'expérience acquise. Je veux dire qu'il attribua les ailes aux Oiseaux, les nageoires aux Poissons, les cornes aux Bêtes à Cornes, et quatre pattes aux Quadrupèdes.

Sans doute, il lui échappa encore quelques distractions : la Baleine, par exemple, dont il s'obstina à faire un Mammifère comme la Vache. Mais, dans l'ensemble, ses petits-fils étaient bien supérieurs à leurs parents, et déjà dignes d'entrer dans le Paradis des Animaux.





Le deuxième prix que tu viens de gagner, *Tourbillon du Marais*, doit t'encourager, il me semble, à participer à tous les concours du journal. Si tu ne sais pas dessiner, fais seulement la partie littéraire du Jeudi-Salon... Cet exercice de style est vraiment utile pour les enfants et ils arrivent à m'envoyer de petits chefs-d'œuvre, en ce genre... Quel entrain, quelle gaîté, quelle personnalité... Je voudrais pouvoir les publier, pour donner à tous mes Nicolets le désir d'en écrire autant.

Apprends, chère *Edelweiss du mont Jovet*, que tout changement d'adresse doit être accompagné de 0 fr. 50. Continue, ma bonne petite, à faire de ton mieux pour les devinettes et reçois une amicale bénédiction de Saint Nicolas.

Bénédictions également à *Tourbillon des Marais*, *Linotte de Champvert*, *Blue and White*, *Père Ronchon* et *Gipsy*.

Ma pauvre *Blue-Bell*, tu me vois désolé. Sache bien que je n'ai jamais reçu la petite enveloppe dans laquelle tu m'avais enfermé les 1 fr. 50 destinés aux cahiers de confidence. Je vais m'informer à ce sujet et te faire envoyer les cahiers de confidence en question, plus un cahier pour le timbre joint à ta dernière lettre. Je comprends trop bien ton mécontentement, ma chère petite, il est tout naturel. Excuse-moi, car je ne suis pour rien dans l'affaire; crois à ma sincère affection et à tout mon regret de t'avoir si involontairement fâchée.

Blue-Bell est désireuse de correspondre avec *Bouchon.*

Les fleurs de ton jardin me sont un précieux souvenir, chère *E. Capoé*, et l'affection et la confiance que tu me témoignes, me touchent infiniment. Je partage du fond du cœur les inquiétudes que tu as éprouvées ces temps derniers et te promets mes prières les plus ferventes à l'intention que tu sais .. Distribue mes baisers et mes bénédictions à tes sœurs et gardes-en une bonne part pour toi, ma chérie. Tu trouveras dans le premier numéro de décembre 1911, toutes les explications que tu désires au sujet de mes corbeaux, de Médard, Barnabé, Babylas, des Rosettes, etc.

Je compte sur ton petit *Lilas de Rémicourt* pour me faire le récit des belles fêtes de Jeanne d'Arc à Orléans... et je songerai bien affectueusement à tes jeunes frères, au sujet de leur confirmation. Je t'embrasse paternellement, ma chère petite, ainsi que les futurs confirmés et ton amie *Miss-thé-Rieuse.*

Je ne demande pas mieux que de te croire, *Fleur des Neiges de Moscou*, et comme tu as pu voir, je me suis fait un plaisir de te donner satisfaction. Au reste, une erreur était d'autant plus possible que rien ne ressemble plus au chiffre 9 que le chiffre 2. Espérons que ce malentendu entre nous sera le dernier et faisons la paix, n'est-ce pas, ma chère grande fille?

Il y avait longtemps que *Perce-Neige de Moscou* avait réclamé quelque chose! Cette fois, il s'agit de deux bons qui lui parviendront prochainement. Saint Nicolas joint à l'envoi un paternel baiser.

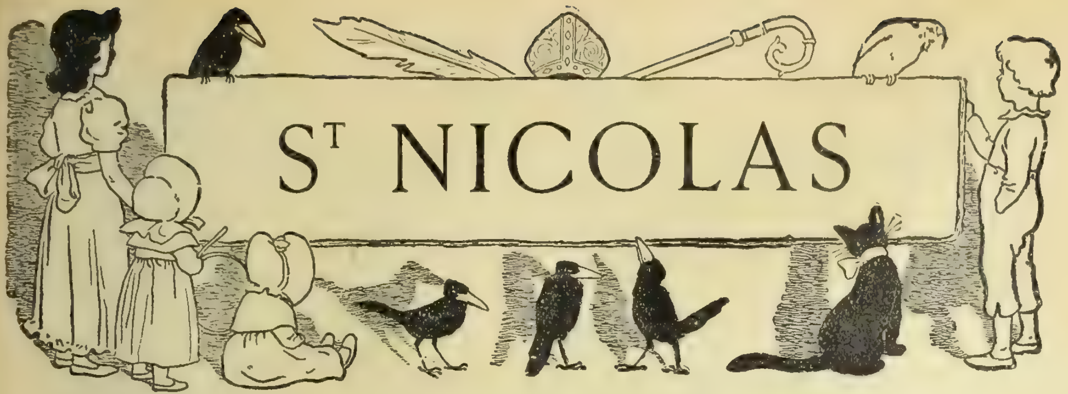
Que *les deux Gosses* soient satisfaites... j'ai transmis à l'enfant Jésus, leur vif désir d'avoir un petit frère, et peut-être exaucera-t-il ce souhait s'il juge que mes Nicolettes sont dignes d'être récompensées de la sorte. Je les embrasse de tout cœur pour les exhorter à la patience, en attendant.

Petit Gars du Berry sera bien aimable de me rappeler son adresse, car j'ai une lettre pour lui et ne sais où la lui faire parvenir.

Quelles sont les Nicolettes qui signent : « Deux graines de blé »? Je possède à leur adresse une lettre de *Mouette du Rhône* et voudrais la leur envoyer.

Ma petite *Blue and White,* si tu désires une *longue* réponse dans la boîte aux lettres, il faut envoyer une *longue* lettre à Saint Nicolas, lui racontant avec détail tes faits et gestes. Il aura ainsi plus ample matière pour te répondre et je t'assure qu'il le fera avec grand plaisir. Pour aujourd'hui reçois, ma bonne petite, ma très affectueuse bénédiction.

Bénédictions également à *Robert le Diable*, *Tartarin* et *Bredinette*, *Babissou* et *Marinoute*, *Violette de Nice* — *Blondinette*, *Ralph Idain*, *Miss Stick*, *Bouchon*, *Franciscus Sedanensis*, *Moulin à Paroles*, *Deux bons diables*, *Ginette et Guitte de Juan-les-Pins* — Une bénédiction toute particulière à mon nouvel enfant Jean de V. dont j'accepte le pseudonyme de *Futur Marin.*



LA CHRONIQUE AÉRIENNE

***Par le Corbeau GRAIN de CASSIS** (Suite).*

La parole est toujours à Pussy, le chat de Wellmann. N'oubliez pas, amis lecteurs, que toute cette histoire est authentique, — à part l'anecdote du panier, que notre Chat-Volant a bien pu enjoliver, pour se donner le beau rôle. Je continue sa relation.

« Gentlemen, le lendemain, 16 octobre, ne fut pas la victoire. Ce fut un dimanche très maussade, comme on en passe à Londres dans les plus mauvais jours de décembre.

« Dès le petit matin, brume épaisse, et on n'en sortit plus de toute la journée. C'était froid, c'était lugubre....

— A qui le dites-vous ! m'écriai-je, en interrompant une minute mon travail. A pareille date, j'étais à bord de la *Savoie*; nous avons même failli nous jeter sur le *Mauretania*.... »

Flying-Cat eut un sourire dédaigneux.

« Nous autres, navigateurs de l'air, n'avions pas à craindre de ces accidents-là. L'*America* était seule là-haut, à une époque où vos dirigeables d'Europe n'auraient pas quitté leurs hangars pour tout l'or du monde [1]. Voilà pourquoi, n'ayant rien de mieux à faire, j'allai me coucher dans mon panier. Ainsi se passa notre deuxième jour de traversée. Quand vint le soir, nous avions gagné un nombre respectable de milles dans l'est. Le matin du 17 nous trouva dans la bonne direction, entre Nantucket et la Nouvelle-Écosse.

« Quand, après un bon sommeil, je sortis du compartiment n° 4 pour faire ma tournée d'inspection, je vis que le temps avait changé. Plus de brume, un ciel dégagé; mais, à l'horizon, une grande panne de nuages d'un vilain aspect.

« Irwing, en bas, communiquait avec un poste de télégraphie sans fil, celui de Siaskonsett. Je me penchai pour le regarder; je constatai alors que l'*America* s'était rapprochée de la mer d'une façon inquiétante. Cinquante pieds à peine séparaient le canot de la crête des houles; et elles n'étaient pas rassurantes du tout, ces houles, avec leur couleur vert bouteille et l'écume jaune qui les coiffait.

« Je n'aime pas l'eau, gentlemen, surtout l'eau de mer. Je résolus donc de me tenir au courant de la situation. Chose facile, dans une nacelle dont la largeur est celle d'un balcon ordinaire : c'est vous dire que tout le monde y est en paquet.

« Je m'approchai de M. Wellmann, en grande conversation lui-même avec l'ingénieur Vaniman et Simon, l'officier de marine. Loin de me repousser, mon bon maître me souleva par la peau du cou, m'installa sur son épaule, et me flatta de la main.

« Eh bien, Pussy? plaisanta-t-il : bonne nuit? Tant mieux, garçon : il faut faire des provisions de sommeil; parce que, vois-tu, nous ne savons pas trop où nous coucherons cette nuit.... Pas vrai, Simon?

— C'est mon avis, capitaine.

— A moins de renoncer à l'expédition, et de regagner la côte pendant qu'il en est temps encore?

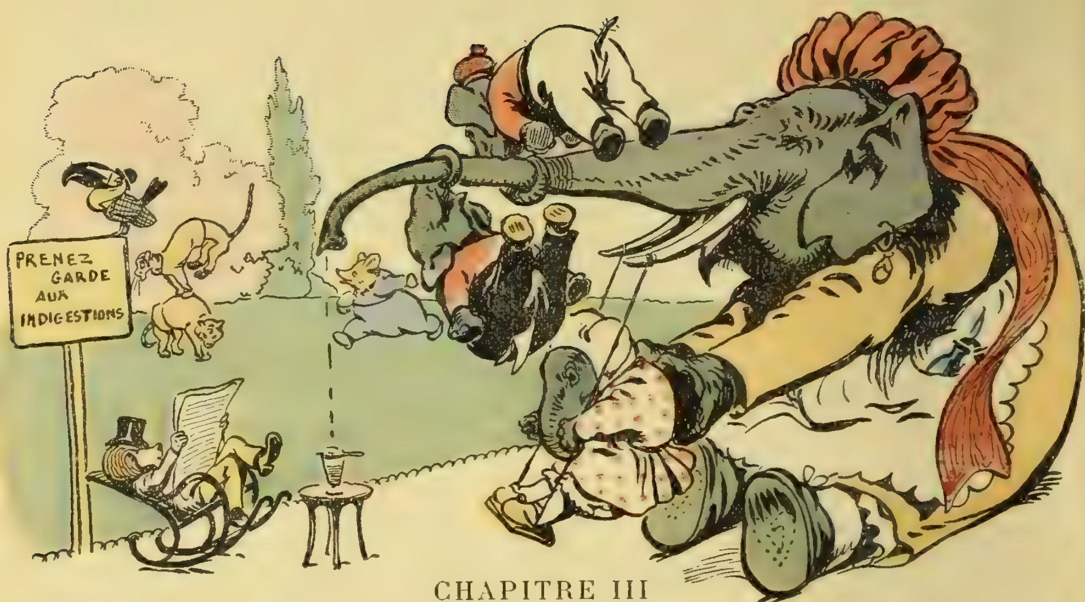
— A moins de regagner la côte, vous l'avez dit, capitaine. »

« Il y eut un silence impressionnant. Le vent, que nous avions franchement dans le nez, sifflait dans les agrès. On entendait, avec une netteté surprenante, le bruit des vagues s'écroulant en écume, telle de la soie qu'on déchire....

(A suivre.)

1. Flying-Cat se trompait. Juste à ce moment, le 17 octobre, un dirigeable français, le *Bayard-Clément*, acheté par le gouvernement anglais, quittait son hangar de Lamothe-Breuil, franchissait la Manche à la hauteur de Boulogne, et reprenait terre sans encombre auprès de Londres, à l'endroit désigné pour l'atterrissage. Il n'avait mis que 6 heures pour effectuer les 350 kilomètres du parcours.

Quel dommage que je n'aie pu deviner cet exploit, pour rabattre le caquet à ce présomptueux de Pussy !



CHAPITRE III

Le Paradis des Animaux.

Si nous en croyons ces petits plaisantins de Vers Blancs, le Paradis des Animaux était en Amérique, sur les bords d'un fleuve si limpide, qu'il suffisait d'en boire une cuillerée à soupe pour guérir de toutes les maladies. Aussi l'appelait-on la *Saine*.

On y admirait une superbe allée de sable fin, l'*Avenue des Champs-Élysées*, où chaque paire d'Animaux avait son petit enclos séparé. Le palais de l'*Élysée-Boa* prenait jour au centre, sur le *Rond-Point des Félicités Incommensurables*, où des bocaux de poissons rouges alternaient avec des boules de verre du plus gracieux effet.



Enfin, toutes les promenades venaient aboutir à une vaste place quadrangulaire, qui avait reçu le nom touchant de *Place de la Concorde Universelle*. Là s'élevait *Bonos-Airs*, l'Eden-Concert des Oiseaux. En face, s'arrondissaient les coupoles de *Montez-vider-l'eau*, le Paradis-Aquarium des Poissons.

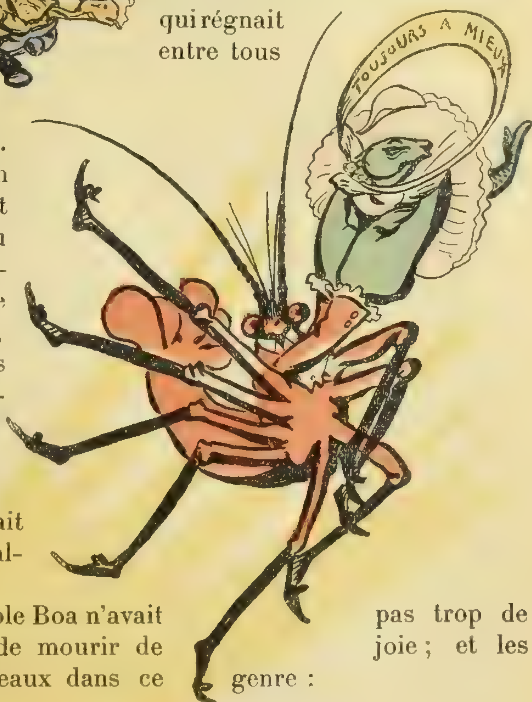


C'était, comme chacun sait, une sorte de music-hall aquatique,



éclairé par les globes électriques des Méduses. Ma commère la Sardine de Nantes y faisait mille tours avec son compère, le Homard à l'Américaine, au milieu de fontaines lumineuses que la Seiche colorait en violet, le Murex en pourpre, et l'Infusoire en vert de phosphore.

Mais ce qu'il y avait encore de plus merveilleux dans cette Merveille des merveilles c'était la bonne harmonie qui régnait entre tous



ses habitants. Le Lion cabré berçait le Chevreau dans ses pattes; sur les pelouses, où tout le monde avait le droit de marcher, les Ours, les Tigres, les Onces et les Léopards, faisaient d'éternelles parties de saute-mouton. Le pesant Éléphant, contournant sa trompe flexible, employait toute son industrie à varier leurs plaisirs. Tout le monde s'aimait, et l'on était si heureux qu'on finissait par en devenir malheureux!

Oui! Dans ce Jardin de béatitute, le vénérable Boa n'avait pas trop de sa vigilance pour empêcher les Animaux de mourir de joie; et les pelouses du Paradis étaient pleines d'écriteaux dans ce genre :

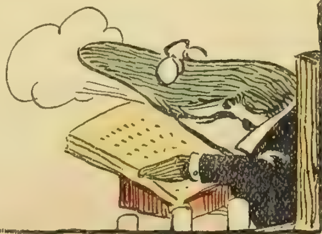
PRENEZ GARDE AUX INDIGESTIONS! ou encore :

DÉFENSE D'AIMER SON PROCHAIN PLUS QUE SOI-MÊME.

Enfin, chaque premier Mai, Grand-Papa Boa réunissait toutes les bonnes Bêtes autour de son Kiosque rustique. Là, étendu dans une longue baignoire en zinc où il faisait éternellement peau neuve[1], il rendait la justice, et veillait à ce que personne ne se sacrifiât trop complètement au bonheur d'autrui.



Voilà pourquoi, par ce radieux premier mai de l'Age d'or, la clochette du Mouton appelait tous les hôtes du Paradis autour de l'Elysée-Boa.



1. On sait que les Serpents changent de peau tous les printemps. Or, comme le printemps du Paradis Terrestre était éternel, le Boa passait toute sa vie à changer de peau.



ENCORE un peu de patience, et Gabrielle C., ma petite Nicolette de Dieppe, saura si elle est une des heureuses lauréates de mon Grand Concours de Décembre. La liste est presque établie aujourd'hui.

Pauvre *Petit Perdreau Rouge*, qui, si jeune, est logé à la même enseigne que son vieux grand-père : il a des rhumatismes, et on l'oblige à boire du lait... qu'il déteste, c'est toujours comme cela. Vite, une bénédiction, pour sucrer son lait et calmer ses douleurs!

A la bonne heure : si *Dragée Rose* « a perdu l'habitude d'écrire », je vois qu'elle ne demande qu'à la reprendre : bon signe de santé, cela! Donc, *Dragée Rose*, qui est ma Nicolette depuis quatre ans, accepte en bloc les propositions d'*Etoile d'Argent* : timbres et correspondance. Elle désire, en outre, échanger avec *Violette de Cobre* des cartes postales de Nice et de la Côte d'Azur.

Voyez-vous cette *Miss Poupée* qui « se consume » dans l'attente des Résultats du Grand Concours! Grâce à Dieu, son martyre touche à sa fin. Voici « beaucoup » de bénédictions, puisqu'il en faut beaucoup; et, pour finir, les importantes communications suivantes :

Miss Poupée accepte avec plaisir de correspondre avec *Petite Gâtée*. Elle désire en faire autant avec *Garçon Manqué*, dont les goûts lui semblent en harmonie avec les siens — et, en général, avec plusieurs Nicolettes de quatorze à seize ans. Je rappelle que c'est toujours à celle qui fait la proposition, de commencer.

Me voilà maintenant fixé sur le compte des *six yeux bleus* de mes trois Nicolettes de Libourne. Comme tant d'autres, elles ont succédé à leur maman, et c'est une joie pour le vieux patron d'adopter ainsi des Nicolettes de la deuxième génération : quand ce sera la troisième, nous tirerons un feu d'artifice... de bénédictions! A bientôt, mes chères petites, ne coloriez plus vos dessins, et faites bien vos Jeudis-Salons *toutes seules*.

Quel est donc le petit Nicolet qui me demande des découpages, et qui oublie de signer cette demande? Serait-ce la souris blanche, en haut de sa lettre, qui a rongé sa signature? Je verrai pour ces découpages; mais c'est toute une affaire, et cela demande réflexion!

J'envoie ma bénédiction à *Bateau d'Or*, dont j'accepte les solutions oubliées poste restante; — à *Petit Provençal*, *Miss Printemps*, et à tous mes aimables collaborateurs de la Tirelire; — à *Marouette*, à *Jackpote*, à *Futur chasseur de Panthères*, etc. etc., dont les bons de livre doivent être arrivés à bon port depuis plusieurs semaines.

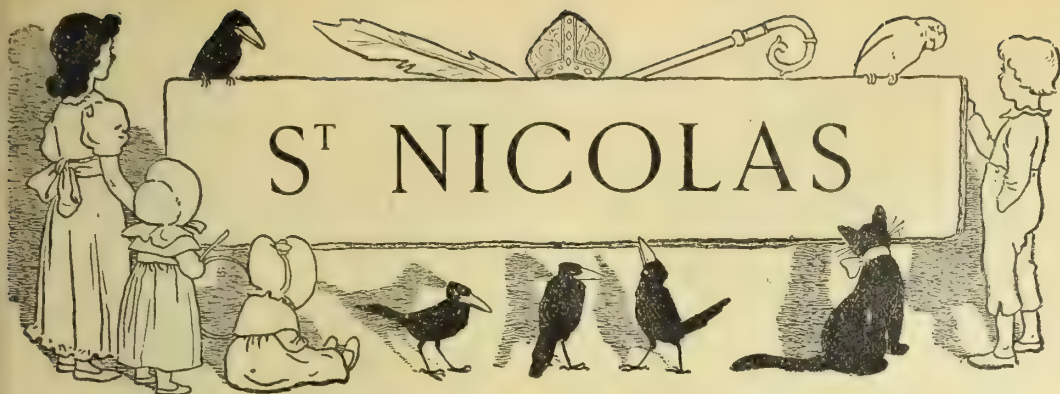
Mais non, *Amie des Animaux*, ni Catherine, ni les Rosettes ni moi, ne concourons pour les devinettes sous des pseudonymes. Je me contente de poser les questions et cette besogne renouvelée si souvent me suffit, je t'assure. Dis à *Futur Page* que je ne l'oublie pas et que je suis heureux de te compter au nombre de mes enfants. Pour vous deux, mes biens affectueuses bénédictions.

Liane sauvage désire correspondre avec *Guéguette*, *Fauvette de Jouy*, *Mistinguette*, et toutes les Nicolettes de quinze ans de bonne volonté.

Ma pauvre *Tante Ise*, tu as, en effet, peu de chance avec tes livres. Il faut renvoyer à la librairie les deux volumes en expliquant la raison de ce renvoi et en indiquant deux autres livres que tu choisiras dans la liste. Je suis désolé pour toi de ce petit ennui et t'embrasse de tout cœur en guise de dédommagement.

Tant mieux, *Fée Grabotte*, si j'ai pu te faire plaisir... c'est toujours ma plus vive ambition lorsqu'il s'agit de mes enfants. Je vois que tes sympathies sont acquises à Blanchette et je m'en réjouis... Bonnes amitiés pour toi et ta chère *Rose pompon*.

(*Voyez la suite plus loin.*)



LA CHRONIQUE AÉRIENNE

Par le Corbeau GRAIN de CASSIS *(Suite)*.

« Mes amis, reprit M. Wellmann, vous m'avez suivi librement : vous êtes libres de regagner la terre, ou de risquer le tout pour le tout. Que dois-je faire? »

« Les deux hommes se consultèrent du regard; sans doute ils s'étaient déjà entendus, car Vaniman répondit sans hésitation :

« Capitaine, nous irons où vous irez.

— Mais nos hommes?...

— Je les ai interrogés un à un : nos hommes ne demandent qu'à pousser de l'avant, pour l'honneur de la libre Amérique!

— Tu entends, Pussy! s'écria mon maître, transporté de joie. L'*America* ira jusqu'au bout, malgré le vent contraire, malgré les brouillards, malgré les cyclones.... Car c'est un cyclone qui nous arrive, n'est-il pas vrai, Simon? »

« L'officier se mit à rire.

« Peuh! une queue de cyclone, capitaine, rien qu'une queue de cyclone.... et dans la zone maniable, encore! Je suis au regret de ne pouvoir en offrir davantage à Master Pussy, pour sa première traversée. Tout de même, voilà qui tombe mal pour nous, car nous allons être rabattus dans le sud. Voyez : le vent a encore tourné. De nord-est qu'il était tout à l'heure, il s'est mis carrément du nord.

— Et alors, nous faisons?

— Je n'ai pas d'ordres à donner, capitaine.

— Vous êtes un homme de mer, Simon : vos conseils sont précieux.

— Eh bien, capitaine, je ne suis pas d'avis de tenir tête à l'orage : nous y laisserions nos hélices, et l'*America* avec. Le mieux, c'est de nous résigner à fuir devant le temps, en nous arrangeant pour perdre le moins de terrain possible. Larguons le stabilisateur, il ralentira le mouvement entraînant dans les vagues; pendant ce temps, les moteurs se reposeront, et nous remettrons le cap à l'est une fois le « coup de chien » passé.

Nous allons être secoués de la belle manière je le sais, et nous risquons de tout casser. Mais, comme disent les Français, « qui ne risque rien n'a rien »; et pourvu que l'*America* résiste...

— Elle résistera, j'en réponds! interrompit Vaniman. C'est une gaillarde; un tour de valse n'est pas fait pour lui faire froid aux yeux.

— Bien parlé! conclut mon maître. Et maintenant, à la manœuvre, car le grain approche, et il faut être paré pour le recevoir... »

« Quelques minutes plus tard, le stabilisateur touchait la surface de l'océan. Il était temps : le vent fraîchissait d'instant en instant; notre bel aéronat, en dépit de son gouvernail et de ses quatre hélices, ne pouvait plus lutter contre une pareille pression.

« Stop!... »

« Le ronronnement des moteurs s'était arrêté; et l'*America*, devenue ballon libre, se mit à filer dans le sens du vent et des vagues, remorquant le long câble du stabilisateur.

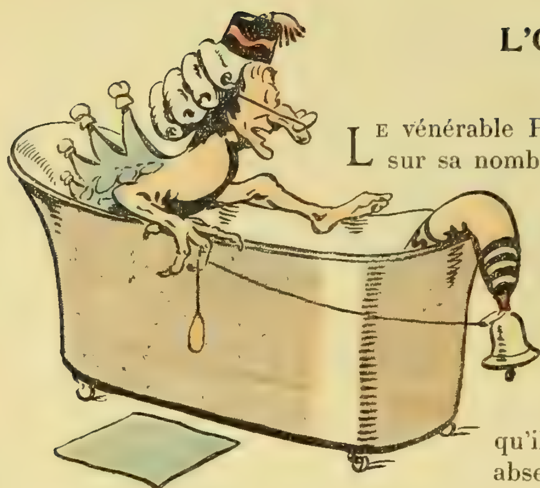
« Damnable invention, gentlemen, que ce stabilisateur. Figurez-vous une sorte de flotteur qui traîne dans les lames, et saute de crête en crête en imprimant autant de secousses à la nacelle. L'impression de traverser une terre labourée, un jour de gelée, dans une charrette sans ressorts. Au bout d'une heure de ce petit exercice, nous avions les reins en capilotade, et plus une idée dans le cerveau.

« Ce que je me demande, c'est comment l'*America* pouvait résister à pareille trépidation : car elle résistait. Vaniman se frottait les mains : mon maître plaisantait; tout le monde était triomphant et plein d'espoir. Moi seul me disais qu'on n'atteindrait pas le lendemain sans anicroche; et c'est moi, gentlemen, qui devinai juste.

(*A suivre.*)

CHAPITRE IV

L'Obélisque de Louqsor.



Le vénérable Papa-Boa promena sa belle tête à la Voltaire sur sa nombreuse famille, et commença :

« Mes p'tits enfants, mes chers petits enfants..... »



Mais, presque aussitôt, on le vit froncer le sourcil; et il observa :

« Il me semble qu'il y a bien des absents aujourd'hui ? Je ne vois ni le Cheval, ni la Baleine, ni le Crocodile..... Où donc sont-ils?... Répondez, Lapin, mon fils ! »

Albinos, ou le Lapin de Chou, était le seul animal un peu redouté du Paradis; seul, il osait répondre sans s'évanouir aux questions de son grand-père. Aussi, quand le petit Agneau ne voulait pas s'endormir entre les pattes de la Lionne, sa nourrice, celle-ci n'avait qu'à dire : « Fais dodo bien vite, où l'oncle Lapin va venir ! » Et aussitôt le petit Agneau devenait sage comme un Loup blanc.



Ce personnage terrible monta donc les marches du Kiosque, et se cacha la tête dans ses pattes en sanglotant :

« P'pa, Louqsor fait l'obélisque sur la Place de la Concorde Universelle !

— Et pourquoi?

— L'autre jour, p'pa, Louqsor a failli marcher par mégarde sur la Fourmi. Aussitôt, il a juré en pleurant de ne plus faire un pas désormais, de peur d'écraser quelqu'un sans le vouloir ; et voilà bientôt deux semaines qu'il reste en équilibre sur le museau, la tête en bas et la queue en l'air. Malheureusement...

— Quoi, mon fils : ce n'est pas tout?

— Non, p'pa ! Malheureusement la Baleine et le Cachalot ont voulu consoler Louqsor; mais quand ils l'ont vu pleurant ses pauvres larmes de crocodile, à leur tour ils se sont mis à pleurer par toutes leurs narines; c'est eux qui font ces grands jets d'eau de chaque

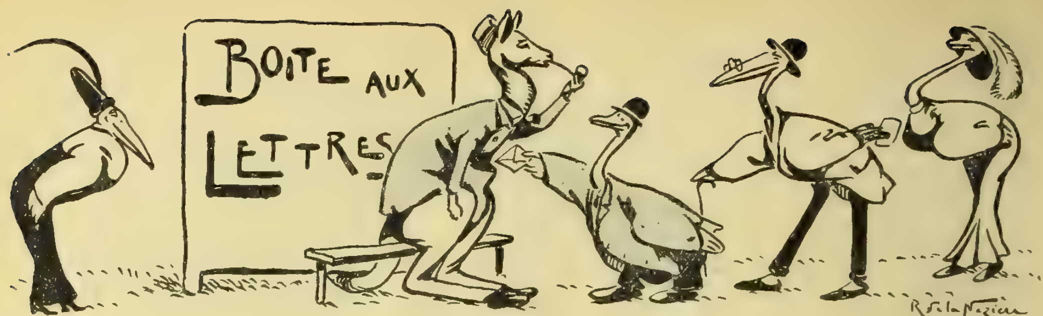
côté de Louqsor. Malheureusement....

— Encore, mon fils!

— Oui, p'pa! Malheureusement, Marly le Cheval et Carrousel le Zèbre n'ont pu supporter ce spectacle déchirant. Ils sont montés sur Hippopotame et sur Rhinocéros, ne se tenant chacun que sur deux pattes. Ils déclarent qu'ils ne quitteront pas cette posture fatigante, tant que la Baleine ne sera pas consolée. Malheureusement..... »

Un soupir étouffé fut la seule réponse du malheureux père; et Albinos reprit en fondant en larmes: « Ah p'pa, si vous voyiez la douleur de Triomphe, le pauvre Eléphant! Il a pris une des boules en verre du Rond-Point des Félicités-Incommensurables, il s'est mis dessus en équilibre, et il a juré de n'en pas descendre tant que Marly ne se reposera pas. Et la boule roule, roule depuis deux semaines sans pouvoir s'arrêter, et Triomphe a beau se tirer désespérément la queue avec sa trompe pour faire machine arrière, il se cogne à tous les arbres et n'a plus figure humaine. Malheureusement......





Amie des Animaux, n'omets pas de joindre un timbre de 10 centimes aux lettres que tu adresses à tes correspondantes françaises.... Tu me dois cette somme pour l'envoi de ta lettre à *Bouchon*.

Affectueuses bénédictions à ma grande *Gerbe de Blé* dont tout les « grains » travaillent aux devinettes avec une ardeur méritant un sort meilleur que celui de la dernière fois.

Bravo pour tous les succès scolaires que vous m'annoncez, *Sire Noble*, *Dame Hermeline* et *Petit Cooard*. Ils ne m'étonnent guère, car vous êtes tous trois de bons travailleurs et vous méritez largement de réussir. En vous félicitant, je vous embrasse, mes chers petits, avec ma bien sincère affection.

Je vois, *Auroch de Pologne*, que tu possèdes une grande sœur bien complaisante. J'espère qu'ellemême trouve en toi un petit frère toujours prêt à lui rendre service? J'attends de toi la lettre promise et t'envoie, en attendant, un gros baiser.

Coquelicot et Bleuet se plaignent du silence d'*Henry le Balafré* et réclament sa nouvelle adresse.

Que tu es heureuse, *Primavera*, de contempler « la dent du Midi » pendant que tu écris à ton vieux Saint-Nicolas. Il t'envie! car la Suisse lui a laissé de bien jolis souvenirs... Enfin, faute de mieux, il doit se contenter de l'admirer par tes jeunes yeux et c'est une consolation.

C'est ainsi que tu oublies de terminer tes lettres, *Croix de Saint-André*? Heureusement le nom d'Alcyon et le timbre de Saint-Hélier, m'ont aidé à découvrir l'auteur de la lettre inachevée et je remercie beaucoup cet auteur de m'avoir consacré les rares instants de liberté que lui laissé son travail. Oui, je connais *Jersey* et y retournerais de grand cœur, si cela était possible. Ne m'oublie pas auprès de mon gentil *Alcyon* et garde pour toi une bien amicale bénédiction.

Le regard des *Six yeux bleus* me plait tellement que je ne puis refuser d'accéder à leur désir pour cette fois — très heureux de leur prouver ainsi ma bien réelle sympathie.

Tu m'as adressé une très jolie devinette, *Étoile d'Argent*, et j'espère la faire paraître dans le journal, si tu m'affirmes qu'elle est bien composée *chez toi*. Bon courage, ma chérie, dans la recherche de toutes les questions qui te semblent si compliquées. Peu à peu tu deviendras très forte, tu verras. Je t'envoie à cette intention ma plus lumineuse bénédiction.

Je suis ravi de votre bonne volonté à prendre part à tous les concours, *Coucouroux* et *Reine des Steppes*. J'aurais, voyez-vous, mes chers petits, un si grand plaisir à vous décerner des récompenses! En attendant cet heureux moment je vous embrasse de tout cœur.

Certes, ta longue lettre si soigneusement écrite « afin de ne pas fatiguer mes yeux » m'a fait grand plaisir, *Brise du Rhône*, et je t'en remercie beaucoup. Il m'est difficile de vérifier ce que tu me demandes, car je ne possède plus les réponses du concours en question... Je le regrette vraiment, chère petite, car j'ai la plus grande confiance en ta parole. Espérons que la fois prochaine, il n'y aura plus aucun malentendu et que tes efforts auront toute la récompense qu'ils méritent. Dans ce bon espoir, je te quitte en t'embrassant paternellement, ainsi que *Muguet des Alpes*.

Mais oui, petite *Benjamine*, je t'accepte volontiers dans ma grande famille et je m'empresse de faire tes commissions. *Benjamine* désirerait vivement correspondre avec les Nicolettes de huit à dix ans habitant l'Angleterre, l'Allemagne, la Roumanie, la Grèce, l'Italie, ou l'Espagne. Elle souhaiterait recevoir des timbres, des cartes représentant des animaux et renverrait en échange ce qui ferait plaisir. Elle embrasse bien fort toutes les Nicolettes et particulièrement sa cousine *Miss Puce*.

Petite Moresnéloise voudrait échanger des cartes postales avec des Nicolettes de treize ans, habitant la Russie, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, la Suède, ou la France.

Blue-bell désire correspondre avec *Bouchon*.

Je transmets tes confidences à *Mistinguette*, ma chère *Blue-bell*, et je t'avoue que Médard et les Rosettes grillent d'impatience de recevoir en échange, de toi, la « surprise » annoncée.

Blue-bell espère que Mistinguette va bien vite lui envoyer ses confidences, en réponse aux siennes.

(*Voyez la suite plus loin.*)



LA CHRONIQUE AÉRIENNE

***Par le Corbeau GRAIN de CASSIS** (Suite).*

« Vers l'heure du thé, une secousse plus forte que les autres nous fit sauter en l'air : le câble venait de casser.

« En un clin d'œil, tout l'équipage fut sur pied. Le ballon, délivré de son entrave, filait au ras des vagues, en pleine dérive. Cette fois, nous étions bien à la merci de l'ouragan.

« Pourtant, ma première impression fut une sensation de repos, de bien-être, de sécurité inexprimable. Plus de moteurs qui trépident, plus de ces secousses abominables qui vous arrachaient les entrailles, plus de vent, plus de bruit, plus rien. Il me semblait nager dans un oreiller d'édredon. Ce n'est qu'en écoutant mes compagnons que je compris combien notre situation devenait critique.

« En effet, le vent nous emportait dans son tourbillon à angle droit de notre route, c'est-à-dire au sud-est. Or, le sud-est, gentlemen, c'est l'immensité de l'Océan, jusqu'au Pôle Sud, jusqu'au... »

Flying Cat chercha un instant ce qu'il pouvait bien y avoir au delà du Pôle Sud; mais il ne trouva rien, en dépit de sa riche imagination de Yankee; et il reprit :

« Bref, nous étions perdus, à moins que le vent ne tournât, ou qu'un navire n'arrivât pour nous recueillir.

« Nous résolûmes d'agir en conséquence. Simon, qui ne chômait pas, je vous prie de le croire, lança des appels de détresse dans toutes les directions; mon maître fit allumer le puissant phare à acétylène; chacun prit son poste : celui-ci au guide-rope, ceux-là aux moteurs; après quoi, tout le monde prêt à manœuvrer au premier commandement, nous attendîmes tranquillement un secours qui ne dépendait plus que de la Providence.

« Pas gaie, gentlemen, cette veillée dans la nuit tombante. L'Océan, vu de cent pieds de haut n'en paraît que plus immense; un désert uniformément noir, piqueté de millions de points blancs, qui sont la crête des vagues. Et je pensais, avec un frisson involontaire, que le moindre de ces « moutons-là » suffirait pour avaler notre *America* et tout son contenu, sans leur donner le temps de faire ouf!... Mais je bavarde, tandis que vous travaillez tous comme de bons garçons que vous êtes. Ou je me trompe fort, ou notre ballon ne demande qu'à s'envoler.

— Et dans la bonne direction, Monsieur! lança Marga la mouette. Sens-tu bien cette jolie brise qui nous arrive par le travers? Encore ce boyau d'aloès à couper, et tu vas voir la grosse vessie, comme elle va fausser compagnie à ses agrès et filer du côté de la terre.

Ainsi, Monsieur le Chat, amène vite la fin de ton histoire, et raconte-nous grand largue ce qu'est devenu ton monsieur Wellmann.

— By Jove! s'écria le Chat : je n'en sais rien au juste, attendu que ce que je craignais arriva. A peine mon repas du soir avalé, M. Wellmann m'empoigna par la peau du cou, me fourra dans mon panier, referma le couvercle au cadenas, et bonsoir!

« C'était pour mon bien, ainsi que vous pourrez le voir, gentlemen. Mais je vous l'ai dit : je suis un chat indépendant, un citoyen de la libre Amérique.

« C'est pourquoi je ne restai pas dans cette prison, toute confortable qu'elle était. Quand je crus comprendre que les gens étaient occupés ailleurs, je défis la ligature intérieure que j'avais eu la précaution de ronger l'avant-veille; quelques minutes après, j'étais en sûreté au fond du compartiment aux chiffons.

(*A suivre.*)

CHAPITRE V

Découverte de l'Homme par l'Amérique.



PAPA Boa allait se fâcher pour de bon, quand il aperçut, dissimilé sous une touffe de pâquerettes, une espèce d'animal cornu, pas plus gros qu'une breloque.

« Que vois-je! s'écria-t-il : le Bœuf qui s'est fait aussi petit que la Grenouille!...

— Bon papa! supplia le pauvre Bœuf en tombant à genoux; pardonnez à ma flamme : je l'aime!

— Il m'aime! ô jour trois fois heureux! » s'écria la Grenouille, en se pâmant dans les bras du Héron.

Cet incident mit le comble à l'émotion générale. Tout le monde sanglotait d'attendrissement; le Serpent était aussi troublé que les autres, et il se mouchait à grand bruit pour cacher son envie de pleurer.

Cependant il parvint à se dominer, agita sa sonnette pour rétablir le silence, et, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre sévère, il prononça :

« Votre grand-papa est très mécontent, mes petits-enfants : si vous continuez à vous aimer de la sorte, il sera obligé de vous séparer. Pour commencer, je défends au Bœuf de revoir sa fiancée, avant qu'il n'ait repris sa taille ordinaire; il lui suffira, pour cela, de boire deux cuillerées d'eau de Saine un quart d'heure avant chaque repas. Lapin mon fils, emmenez le coupable, et... Mais qu'aperçois-je?... Albinos... Ce tremblement convulsif... cette pâleur livide!... Ciel! Le Lapin se meurt... le Lapin est mort... Des sels, vite, des sels pour mon pauvre Lapin en sucre!... »



Ce n'était rien, Dieu merci : un simple embarras d'estomac. Dans la simplicité de sa bonne âme, Albinos n'avait pu se résoudre à manger la Feuille de Chou, sa bienfaitrice; depuis cinq jours il ne se nourrissait plus que de cailloux, pour ne faire souffrir aucun être ayant vie.



Mais ce qu'on ne saurait exprimer, c'est l'impression produite sur l'assemblée par ce trait de bonté héroïque, surtout de la part d'un si fameux Lapin. Le Chat miaulait, le Chien hurlait, le Coq s'étranglait à faire cocorico — tandis que le Perroquet, les plumes hérissées et la queue en éventail, répétait sur tous les tons :

« As-tu déjeuné, Jacquot? — Oui, oui, oui, oui! — ... Et de quoi?... du Rrrrrrôt!... Caroline!... Qu'est-ce qu'est là?... »

Or, voici qu'au moment où le Jacquot jetait, pour la millième fois, son éternel : « Qu'est-ce qu'est là? » — une petite voix grêle répondit, du fond de la baignoire en zinc :

« C'est Bibi Lolo de Saint-Malo! »

— Quoi, quoi? » reprit le Jacquot, abasourdi!

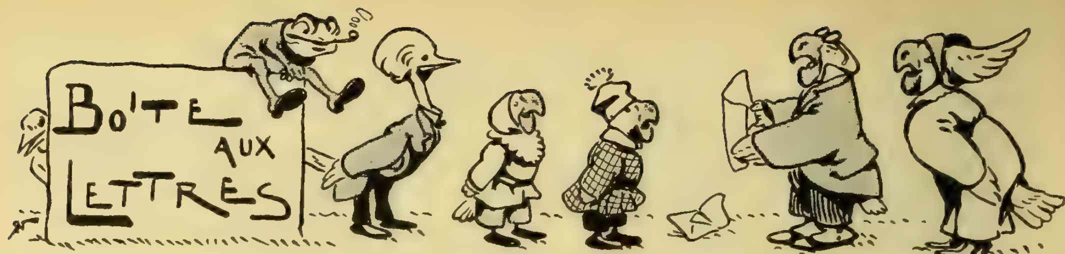
Alors, dans un silence d'autant plus profond qu'il était fait de milliers de silences, la même voix de crécelle articula :

« Je ne puis vous dire mon nom, parce que je ne sais pas encore parler. Sachez seulement que je suis un vertébré mammifère, doué de raison et de langage articulé, à station verticale, présentant des mains et des pieds à plante large et à orteils courts.

— L'Homme! » s'écrièrent, d'une seule voix, tous les assistants.

Et sur le sol de la libre Amérique, où venait de naître le premier et le dernier des enfants du Boa, tous les Animaux tombèrent à la renverse évanouis!





VOYEZ-VOUS ce *Pierrot Comtois* qui m'accuse « de lui jouer des farces » — tout cela parce que les imprimeurs ont remplacé un I par un J dans le problème pointé n° 92! Hélas, la confusion est si facile à faire, et si difficile à corriger! D'ailleurs, n'était l'ennui de « casser la tête » aux pauvres chercheurs, ces erreurs n'ont aucune importance : c'est comme si j'avais, ce jour-là, donné un problème de moins. Toutes mes bénédictions à mon petit ami : j'ai bien pensé à lui le 16 juin.

Continue, comme tu le fais, à chercher bravement les solutions de la Tirelire, ma chère *Edelweiss du Mont Jovet* : c'est en forgeant qu'on devient forgeron. Voici ma bénédiction pour t'aider dans cette tâche difficile.

Mais si, ma pauvre et chère *Soldanelle*, je me fais trop bien l'idée de ton chagrin, parce que je le partage. Alors, ta petite sœur, dont tu me parlais encore dans ta dernière lettre, vous a quittés pour un monde plus heureux? Je pense à elle et à toi, et je t'envoie, dans une bénédiction, toute ma tendresse de vieux papa. Je n'ai pas ton adresse à Marseille, sans cela je t'aurais écrit directement, sans attendre si longtemps que ma réponse paraisse dans le journal.

Naturellement, *Fleur des Neiges de Moscou*, tu ne peux m'en vouloir d'erreurs ou de retards que je n'ai pas voulus moi-même. Donc, nous voilà redevenus amis; j'espère que tu auras reçu tes bons, et je te souhaite un voyage en Allemagne, en Suède et en Norvège aussi intéressant que tu te l'imagines d'avance.

Comme j'aurais été heureux, *Bruyère Rose de Corrèze*, de manger en ta société ces bonnes cerises dont tu me parles! Ici, nous en avons bien, mais c'est tout autre chose de les cueillir à l'arbre même. Je vois que si tu t'es surtout amusée à Cognac, le séjour à Montauban n'a pas été morose. Allons, mes plus affectueux souvenirs à tes sœurs, et à bientôt, ma chère petite.

Et *Monna Lisa*, est-ce qu'elle est perdue, elle aussi comme sa patronne la Joconde? *Bruyère Rose de Corrèze* s'inquiète de son silence, et attend de ses nouvelles avec une impatience bien compréhensible.

Merci de ta charade, *Amie des Polonais*. Je suis heureux que ta gentille lettre m'ait permis de faire connaissance avec toi et je t'embrasse très amicalement sans oublier *Princesse Islé et Petite patriote mendoise*.

Deux bons diables, mes pauvres enfants, je vous plains de tout mon cœur d'avoir perdu votre bonne grand'mère. Je vous promets de prier pour elle... Puisse l'affection de votre vieux Saint-Nicolas et toute sa sympathie adoucir un peu votre chagrin... Je vous envoie à cette intention mes meilleures bénédictions, chers petits.

Coquelicot et Bleuet attendent patiemment l'adresse d'*Henry le Balafré* afin de lui envoyer une image de leur première communion.

Bon courage, pour votre concours du Jeudi-Salon, *Blonde et Rousse*. Soyez sûrs que j'aurai, si la chose est possible, le plus grand plaisir à vous décerner un prix. Avez-vous reçu le cahier de confidences réclamé ? Dans ce bon espoir, je vous quitte, non sans vous avoir adressé une paternelle bénédiction.

Que mon nouvel enfant *Jean G.* choisisse un autre pseudonyme que celui de *Prince Makoka* qui est déjà porté. Il peut concourir sous son nom, en attendant, car je l'accueille bien volontiers dans ma grande famille.

Rassure-toi, *Moulin à Varules* — de même que tous mes autres enfants — au sujet de l'erreur d'imprimerie qui a été commise dans la reconstruction n° 92. Cette devinette se trouve naturellement annulée, personne n'ayant pu la trouver — et pour cause!

Tu es vraiment trop bonne, *Perruchonnette*, « d'embrasser de si bon cœur, mes vieilles rides ». Elles sont très touchées et très honorées de ton baiser que je te rends, par retour... de boîte aux lettres, ce qui n'est pas tout à fait retour du courrier. » Mais la patience est une grande vertu et j'avoue que j'énerve parfois — bien involontairement — celle de mes enfants.

Décidément, la vie est pleine de mystères troublants. C'est ainsi que ma petite abonnée de Madère m'a écrit plusieurs lettres, dont aucune ne m'est parvenue. Je n'ai reçu que sa réclamation du 20 juin, transmise par la Librairie Delagrave. Vite, je lui envoie ma plus affectueuse bénédiction, et j'annonce que *Guida* désire correspondre avec ses sœurs en Saint-Nicolas, plus spécialement avec *Monna Lisa* — qui habite l'Italie.

(*Voyez la suite plus loin.*)

LA CHRONIQUE AÉRIENNE

***Par le Corbeau GRAIN de CASSIS** (Suite).*



« Je prêtai l'oreille : personne ne s'était douté de mon escapade, car le silence s'établit bientôt. Que faisait-on? où étions-nous? Mystère. L'*América* filait toujours au fil du vent, du moins je le supposais. Ni bruit, ni secousse, ni lumière. Je n'avais qu'une chose à faire : dormir d'un œil, en me tenant prêt à toutes les éventualités.

« Il était certainement une heure avancée de la nuit, quand un bruit de voix me fit dresser l'oreille. J'entendis des pas, des appels rapides; mon maître jetait des ordres dans le porte-voix... A coup sûr, il se passait quelque chose d'imprévu : mais quoi?

« J'allais sortir de ma cachette, quand, de nouveau, la voix de M. Wellmann s'éleva :

— John, vous avez le panier.... Well!.... Tenez-le ferme, garçon; il n'aurait qu'à tomber à la mer!... »

« Tomber à la mer!.... Un frisson me courut dans l'échine, à la pensée d'être enfermé dans ce cercueil et confié au gros John.... un brutal de premier ordre, et maladroit!

« Prestement, je me rejetai dans mon trou d'ombre, confiant en mon agilité pour m'esquiver au bon moment.

« Le brouhaha croissait au dehors. De longs frémissements agitaient la nacelle; j'entendis un grincement de poulies, le frottement d'une corde qu'on file; en bas, une voix monta.

« Stop! »

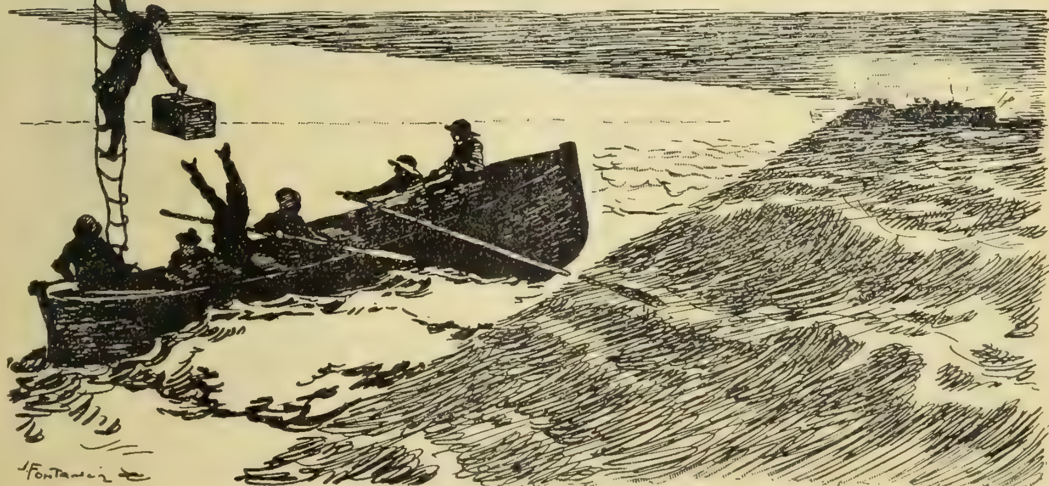
« Le frottement s'arrêta; il y eut une légère secousse; et il me sembla que notre aéronat se balançait de droite et de gauche, comme un ballon captif à bout de câble.

— John!... Le panier!... répéta la voix de mon maître.

— Va, mon garçon! plaisantai-je à part moi. Tu peux le donner aux poissons, ton panier, si bon te semble : Pussy ne s'en portera ni mieux ni plus mal!....

« Cependant le va-et-vient allait croissant à bord. On marchait, on courait, on déménageait : une vraie bousculade! Le mieux, évidemment, était de me tenir coi au fond de ma logette, et d'attendre une accalmie pour opérer ma rentrée.

« Et j'attendis.... J'attendis même très longtemps : qu'est-ce qu'ils pouvaient bien faire au dehors, avec leur gymnastique?.... Enfin, le tumulte se calma un peu; le bruit des voix diminua, les secouses devinrent moins brutales.... L'*America* continuait à osciller, comme un navire à l'ancre.... (*Voyez la suite page 128*).





CHAPITRE VI

Le Ver Adam.

Ce serait une grande erreur que de se présenter le Premier Homme du monde sous les traits d'un Prince Charmant aux blonds cheveux bouclés, ou encore d'une façon d'Hercule aussi musclé que l'Homme-Canon.

Oh! que non point!

Le nouveau-né était violet comme une aubergine[1], et tout à fait semblable à un gros ver : aussi le nomma-t-on Adam. Il n'avait ni yeux, ni pattes, ni bras : à peine deux moignons informes, comme on en voit à la Vénus de Milo. Quant à cette fameuse Raison, il ne s'en servait guère que pour demander des choses déraisonnables, telles que la Lune, de l'Eau-de-Feu ou des balles dum-dum.

N'importe! Les bonnes Bêtes étaient aux anges d'avoir trouvé cette petite poupée vivante; et il fallait voir avec quelle touchante sollicitude elles soignaient leur frère puîné!

1. D'après les vers blancs, l'Homme a été successivement violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge; et c'est le mélange de ces sept couleurs ou prisme qui aurait produit la race blanche.

DES BÊTES *(à suivre)*.

La Louve obtint la faveur de l'allaiter, et la Vipère le réchauffa dans son sein. Le Hareng-saur lui donna sa main, la Chauve-souris sa chevelure, la Taupe ses yeux : aussi n'en ont-ils plus aujourd'hui. Le myriapode lui céda deux de ses pieds, le Phoque lui offrit une magnifique paire de moustaches; enfin, Marly le Cheval, qui depuis sa récente équipée avait perdu l'usage des pieds de devant, lui fit présent des deux sabots devenus inutiles.



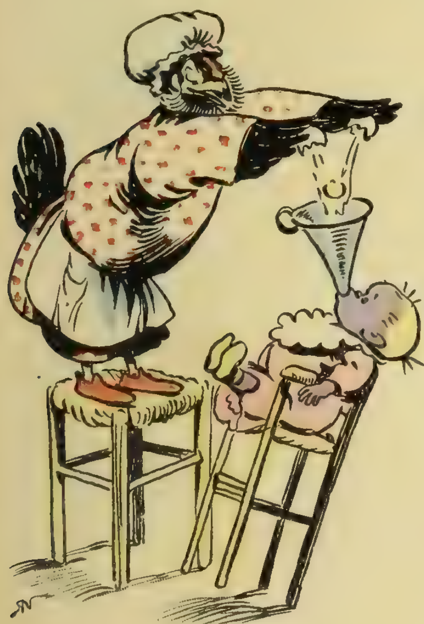
En un tour de main, l'homme fut à peu près conformé comme il l'est de nos jours, à part, bien entendu, sa belle couleur aubergine; et si le Boa n'était pas arrivé à temps pour couper court à ce déluge de cadeaux, les élégants modernes se promèneraient sur nos boulevards avec une trompe comme l'éléphant, des andouillers comme le cerf, des ailes comme le condor et une carapace comme la tortue.

Et quelles caresses naïves! quelle profusion de petits noms d'amitié! Le Paon l'appelait « Léon! », le Serin « Kiki », le Mouton « Bêbê »; et Albinos, le fameux Lapin, le surnomma Totor, ce qui était un diminutif héroïque d'Hector.

Eh bien, le croirait-on? Malgré ces soins éclairés, le nourrisson restait aussi empoté que le jour de sa naissance!

Après six semaines il était encore au lait; et il ne lui fallut pas moins de deux ans pour apprendre à tenir d'aplomb sur ses jambes.

A quatre ans, il ne savait pas manger tout seul.



En revanche, sa méchanceté naturelle se développait avec une rapidité qui tenait du prodige.

Il vola les lunettes du Serpent; il s'amusa à couper la queue et les oreilles du Caniche, et tortura la Morue pour boire l'huile de son foie.

Un jour, il fallut lui arracher de force le Homard : il l'avait plongé dans un bassin d'eau bouillante, et essayait de lui retourner les pattes sur le dos, sous prétexte « que c'était une mode américaine, et que le Homard en avait bien l'habitude! »

En un mot, cet enfant gâté ne savait quelle sottise inventer pour prouver sa supériorité.

Mais tout cela devait bientôt changer, comme vous allez le voir au chapitre suivant.



« Un navire?.... Au fait, pourquoi pas? Si c'était un navire qui ait aperçu nos signaux et pris le contact avec nous.... Mais alors....

« D'un bond, je suis hors de ma cachette. Nuit profonde, personne sur le pont.... Alarmé, je m'avance jusqu'au bastingage : la mer est là, tout près; et, à deux milles de là, une lueur.... les lumières d'un paquebot.... Le ballon est immobile, donc il tient à quelque chose : à quoi?

« Je me penche, et je frisonne. La chose à laquelle nous sommes amarrés, c'est le poste de télégraphie sans fil... ou plutôt le canot de sauvetage, redevenu embarcation. Tout l'équipage est embarqué : et le seul lien qui rattache l'*America* au canot, c'est l'échelle de corde, dont deux hommes maintiennent les derniers échelons.

« A ce moment, un faisceau lumineux fauche l'horizon et vient s'arrêter sur la barque, éclairant de sa lumière crue les dix hommes qui s'y entassent. Je vois, comme en plein jour, mon maître installer à côté de lui un panier... mon panier!.... Sa voix s'élève, très calme :

« Tout est paré?

— Tout est paré, capitaine!

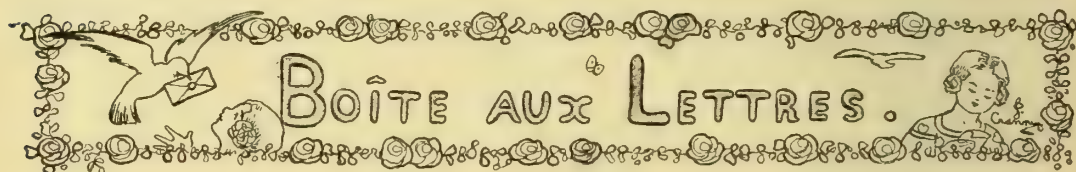
— Lâchez tout!

— Une minute... miaoû!.... »

« C'est moi qui ai poussé ce cri de détresse, comprenant, trop tard! que l'*America* est sacrifiée. Avant que je n'aie atteint le premier échelon de l'échelle, une secousse formidable manque me jeter à la mer.

Les hommes ont lâché ensemble le seul lien qui me rattachait à la vie. L'aéronat, délesté de sa chaloupe et de ses passagers, bondit dans les ténèbres du ciel... tandis que là-bas, dans la traînée lumineuse des projecteurs, le canot de sauvetage fait force de rames vers le paquebot libérateur.

SAINT NICOLAS.



J'espère, *Auroch de Pologne*, que tu as reçu enfin le numéro qui te manquait. Ta maman est bien aimable de te servir ainsi de secrétaire. Je la remercie de sa lettre et vous envoie à tous deux mille bons souvenirs.

Entendu, *Kiki* : te voilà inscrit en bonne place sur la liste de mes enfants. Tu peux concourir pour la partie artistique seulement ou pour les 2 parties ensemble. Les dimensions au dessin sont de 10 cm. sur 7 cm. Crois, mon cher enfant, à toute ma paternelle sympathie et sois le bienvenu parmi nous.

Je suis heureux d'avoir de tes nouvelles, *Mortelot Breiz*, et te félicite de concourir au Jeudi-Salon. N'oublie pas seulement, à l'avenir, de recopier sur une feuille séparée de ta lettre la partie littéraire du Jeudi, ainsi que tu as fait pour la partie artistique. Alors la mer est ta grande amie? Voilà une amitié que je comprends et partage moi-même très profondément.

Ma pauvre *Monna Lisa*, tu as bien des malheurs réunis pour une seule personne! Un numéro perdu! des cahiers de confidences égarés et toutes les correspondantes muettes! Je vais faire mon possible pour remédier à toutes ces infortunes : en attendant, en guise de consolation je t'embrasse bien fort, ma chérie.

Monna Lisa se plaint du silence de ses amies en Saint-Nicolas. Elle désirerait correspondre avec *Petite Rose des haies*.

Je préviens *Petite Gâtée* et *Petite Moresnetoise* qu'à moins d'une raison grave je n'accorde jamais les changements de pseudonymes, changements qui compliqueraient trop la comptabilité du journal. Donc que mes petites filles gardent les leurs... et un gros baiser de leur vieux bon papa, par-dessus le marché.

Petite Gâtée désire correspondre avec *Amie des Animaux*, *Gypsy*, *E. Capoé*, *Chat Botté*, *Biquette*, *Kot-Kot-Dzi*, *Reine des Serpents*, *Lapin des Dunes*, *Paquet de nerfs* et les prie de commencer. Elle voudrait recevoir des timbres et des cartes d'animaux.

Petite Moresnetoise désire correspondre avec *Mistinguette*, *Microbette*, *Monna Lisa*, *Muguet russe*, *Petite Lorraine*, *Edelweiss* et les prie de commencer. Elle embrasse bien fort sa cousine *Miss Puce*.

Les récompenses du 14e Jeudi-Salon ont paru dans le numéro 27, *Petite Moresnetoise*; tu n'as qu'à le parcourir, pour savoir si tu es ou non lauréate.

(*Voyez la suite plus loin.*)



LA CHRONIQUE AÉRIENNE

Par le Corbeau GRAIN de CASSIS *(Suite).*

Ce jour-là, nous ne bavardâmes pas plus avant. Le dernier câble, contre lequel vingt becs s'acharnaient depuis un quart d'heure, cassa brin par brin, en produisant une série de détonations pareilles à celles d'un « crapaud » d'artifice.

Il y eut un soubresaut brusque; le long cigare du dirigeable pointa vers le ciel, et, sous la poussée de ce qui lui restait de gaz, s'échappa comme une anguille à travers le réseau distendu de son filet, avec un bruit soyeux de taffetas qu'on froisse....

Pour parler comme nos chirurgiens, « l'opération avait parfaitement réussi ». Tout le poids inerte de l'aéronat — nacelle, agrès, filet — disparut à jamais sous l'eau vitreuse ; et de l'*America* de Wellmann, il ne resta plus que le ballon lui-même, son âme vivante, qui retournait au ciel, avec mon ami chat cramponné à son étoffe.

Pussy était redevenu le Chat-Volant!

Quant à savoir par quel concours de circonstances les hasards de la tempête avait amené son épave juste à point pour me recevoir moi-même, j'en suis encore réduit aux hypothèses.

D'après les documents que j'ai pu consulter plus tard, l'*America* avait été prise dans le cyclone de Cuba, et entraînée vers le Sud, à 150 milles du cap Hatteras.

C'est là que ses passagers furent aperçus et recueillis par le capitaine Down, du transatlantique *Trent*, à cinq heures du matin, par 35°43′ de latitude, et 68°18′ de longitude.

Le brave capitaine s'empressa de radiographier la nouvelle, en précisant qu'il avait « recueilli Wellmann et son équipage, *dont un chat...* »

Nos lecteurs savent ce qui en est, et ils devinent la déconvenue de ce bon maître, quand il se sera aperçu que le panier de Pussy était vide de son petit locataire !...

N'importe ! Petit bonhomme vivait encore ; une jolie brise du sud-est chassait les dernières brumes, et le ballon filait au fil du vent, à cinq cents mètres environ au-dessus des vagues, juste dans la direction de la côte américaine.

Nous n'avions aucune peine à le suivre. Marga surtout. Elle allait, venait, plongeait entre les houles, faisait cinq fois plus de chemin qu'il n'était nécessaire. Moi, j'allais mon train de sénateur, en me guidant sur le ballon ; même, à plusieurs reprises, j'eus la sagesse de me reposer sur ce perchoir idéal ; et c'étaient alors entre Pussy et moi des causettes à n'en plus finir.

Au cours d'une de ces escales, je vis Marga virer à angle droit et venir se percher à côté de nous.

« Pour une fois, tu sais, fit-elle, nous y sommes ! »

Nous y sommes !... Mon cœur cessa de battre, car j'avais deviné : « y », c'était la terre, ce ne pouvait être que la terre !...

« Vous êtes sûre? » demanda Pussy, qui, lui, n'avait rien perdu de son flegme.

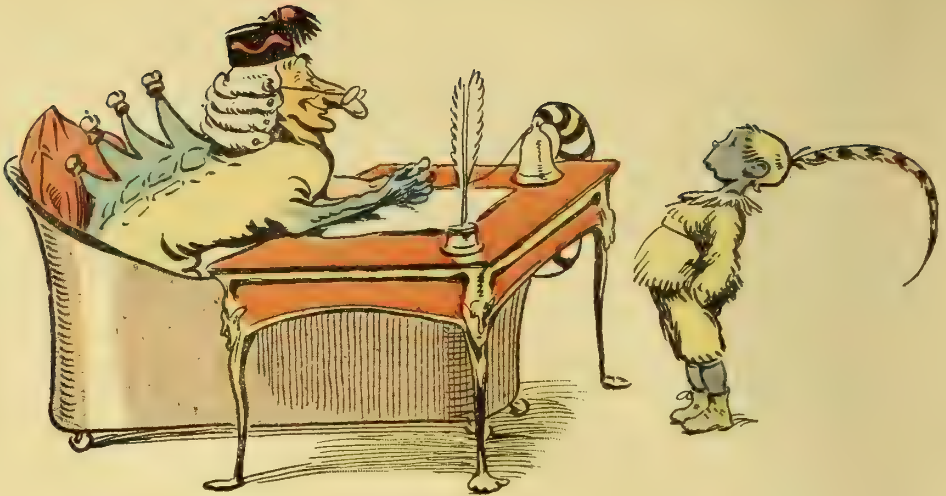
— Autant qu'une mouette du Gris-Nez peut être sûre de quelque chose, monsieur Chat! C'est dire que tu peux préparer tes griffes pour l'atterrissage.

— Pourtant on ne voit rien... que de l'eau.

— La belle malice !... Et sa couleur donc? Et les poissons qu'on y trouve? Et un tas de signes auxquels une mouette ne se trompe jamais?... Nous y sommes, te dis-je.... Et d'ailleurs, tiens : regarde là-bas, par bâbord devant.... »

Je regardai, Pussy regarda ; sans doute nous n'avions pas l'œil marin, car nous ne vîmes rien, que la ligne de mer vers laquelle, déjà, le soleil déclinait.

(A suivre.)



CHAPITRE VII

Comment le Premier homme passa de l'Aubergine à l'Indigo.

Quand le Ver Adam eut atteint sa septième année, le vénérable Boa le fit appeler devant sa baignoire de travail, et il lui dit d'un ton plus grave que de coutume :

« Mon cher Bibi-Lolo-Hector de Saint-Malo, écoute-moi attentivement. Jusqu'à aujourd'hui, je t'ai laissé gambader avec tes petits camarades, et faire le fou comme tu l'entendais. Mais à présent, mon petit Tom, que tu es arrivé à l'âge de raison....

— Parfaitement, papa Boa, interrompit étourdiment le petit Tom : « Mammifère doué de raison et de voix articulée, présentant des mains et....

— Bien, Totor, il suffit : je vois avec plaisir que tu te connais à merveille. Seulement, il serait temps d'apprendre à connaître autre chose, par exemple la lecture, l'arithmétique, les exercices militaires, l'instruction morale et civique : en un mot, toutes les matières prescrites par l'article 1er de la loi du 28 mars 1882 sur l'instruction laïque et obligatoire... ».



Décrire la mine effarée et piteuse du pauvre Ver Adam serait impossible : de violet il était devenu lilas blanc, et des larmes jaunes lui coulaient sur les joues.

Le Boa, qui redoutait une colère bleue, prit cela pour de la résignation.

« Bravo, dit-il, mon petit Tom, je vois que vous brûlez de devenir un grand Tom : bravo ! J'avais d'abord songé à vous envoyer à l'École de l'Arbre de la Science du Bien et du Mal ; mais dans la crainte que vous n'appreniez que le mal, je préfère vous confier à



des professeurs particuliers. Kangourou le Boxeur vous servira de maître de gymnastique. Quant à l'instruction intellectuelle et morale, vous ne sauriez le recevoir d'un maître plus autorisé que Pollux, le fidèle et industrieux Castor. Embrassez-moi, car j'entends vos précepteurs qui viennent vous chercher. »

Pauvre Tom! Le Kangourou-boxeur le prit par une main, le castor Pollux par l'autre, et ils l'emmenèrent, tandis que l'aïeul lui jetait en guise de réconfortant :

« Courage, Adam Hector de Saint-Malo : travaillez, prenez de la peine, et n'oubliez jamais ce proverbe des nations : il n'y a que le premier pas qui coûte, et ce premier pas se fait sans qu'on y pense ! »

L'infortuné se laissait faire sans résistance apparente, changeant de visage à chaque pas et mâchonnant ces mots incohérents : « Boîte!... Bachot!... Potasser!... »





Mais quand, arrivés sur les bords d'une onde pure où l'Agneau se désaltérait, les excellents maîtres jetèrent enfin les yeux sur leur élève, un même cri de stupeur s'échappa de leurs lèvres :

De VIOLET, le Ver Adam était devenu INDIGO!



TA cousine est la très bienvenue parmi nous, *Giboulée.* Dis-le-lui de ma part et embrasse-la pour moi. J'accepte son pseudonyme de *Diable Vert* et la prie de me donner son adresse. Pour toi, *Giboulée*, un baiser de ton affectionné Saint Nicolas, qui te promet toute son indulgence de grand-papa pour juger ton premier Jeudi-Salon.

Bénédictions à *Amie des Lézards* et à *Méchante Gosse*, ma nouvelle Nicolette, qui ne mérite pas (je le parierais) le sévère pseudonyme qu'elle s'est choisi. Le qualificatif de « modeste » serait peut-être plus exact, n'est-ce pas vrai, ma petite fille?

Violette de Cobre accepte avec plaisir l'échange de cartes postales avec *Dragée rose* et la prie de commencer, ainsi que *Saphir du Ciel*. Elle envoie ses amitiés à *Glaïeul rose* et serait heureuse de correspondre avec *Fauvette de Jouy*, *Mistinguette* et *Guéguette*.

Je prends note de ton adresse, *Violette de Cobre*, et suis heureux de songer que le mois de juillet te verra essayer quelque pas... pauvre petite recluse depuis si longtemps!

Bénédictions à mon gentil couple de *Perdreaux gris et rouge*; bénédictions à *Perce-Neige de Moscou* (dont j'accepte les solutions) et à mon cher enfant *Jean de Prague* que je remercie beaucoup de ses affectueuses lignes. Je lui demande de m'écrire encore une *longue* lettre et lui promets une *longue* réponse dans la boite aux lettres. Qu'il ait soin par exemple de toujours séparer la feuille des solutions de la feuille réservée à la correspondance de Saint Nicolas.

Petite *Fleur de la Croix du Frène*, j'accepte ton pseudonyme et t'envoie de bons baisers à partager avec mon brave petit *Pinsonneau*, sans oublier ma future Nicolette de deux mois : la jeune *Monique*.

Fleur de la Croix du Frènè désire correspondre avec une Nicolette se nommant *Béatrice*, ou avec une Nicolette née en avril 1901.

Muguet des Alpes et *Brise du Rhône* sont de fidèles Nicolettes, pleines d'ardeur au travail. Je ne saurais trop leur répéter, combien cette ardeur me fait plaisir... et pour le leur prouver, je les embrasse affectueusement. Mes Nicolettes seraient gentilles de me rappeler leur adresse exacte à Valence.

Oui, *Petite Mouche*, tu passeras de très bons moments au Nouveau-Cirque et *Blon-Dhin, caporal*, est une fantaisie militaire des plus réussies. Je puis t'affirmer que Médard et les Rosettes en sont revenus ravis... et depuis lors, c'est tout juste si mon bureau n'est pas tranformé en caserne, tant les souvenirs de « Blon-Dhin » fournissent aux Rosettes des sujets de charades et de comédies improvisées.

Je te remercie de ton sujet de Jeudi, *Brunette*, mais il a été déjà donné dans le *Saint-Nicolas*, il y a quelques années. Cherche autre chose et fais-moi part de tes découvertes. En attendant, reçois un bon baiser de ton vieux Saint Nicolas.

Vous êtes les très bienvenues parmi nous, *Deux petites françaises en Espagne*, et je suis sûr que les correspondantes ne vous manqueront pas, car la perspective de recevoir des cartes postales de Malaga et de ses environs va tenter plus d'une Nicolette. Écrivez-moi encore, chères enfants, et recevez ma très sympathique bénédiction.

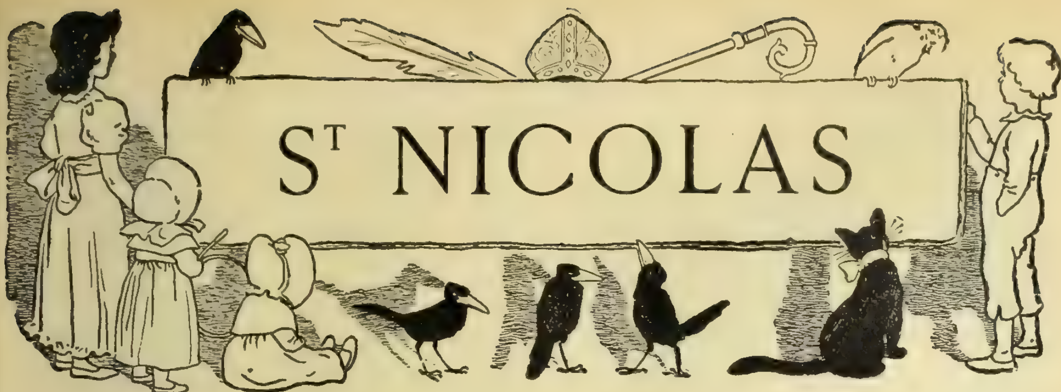
Monna-Lisa, je ne puis te donner dans la boite aux lettres l'adresse de *Guida* et de *Miss Stick*. Écris-leur, au journal, en timbrant tes deux enveloppes; je leur ferai parvenir tes lettres et elles t'indiqueront elles-mêmes leur adresse en te répondant. Bonnes amitiés, ma chère petite.

Je suis très heureux de te retrouver, ma grande *Trotte-Menu*. Vraiment je m'ennuyais de rester si longtemps sans nouvelles de toi. Pendant ce temps tu passais tranquillement ton brevet, comme on achète un mouchoir... et puis tu m'annonces cette nouvelle avec une modestie tout à fait charmante. Bravo pour ton succès, ma grande fille, et bravo pour ta rentrée aux concours du *Saint-Nicolas*. Je n'oublie pas le fameux grand Concours et publierai prochainement la liste des récompenses. Je compte sur toi pour m'écrire souvent cet été et t'embrasse paternellement.

Trotte-Menu, qui a quinze ans, accepte avec grand plaisir de correspondre avec *Miss Poupée* et *Liane sauvage*, et les prie de commencer.

Non, *Dragée rose*, les échanges de timbres ou de cartes ne sont admis au *Saint-Nicolas* qu'entre abonnés du même sexe... mais je suis certain que tu trouveras une collectionneuse de bonne volonté pour recevoir tes timbres. Avis à mes Nicolettes, et pour toi, ma bonne petite, mon affectueuse bénédiction.

(*Voyez la suite plus loin.*)



LA CHRONIQUE AÉRIENNE

Par le Corbeau GRAIN de CASSIS (*Suite*).

Pourtant, à force d'écarquiller les yeux, je distinguai comme une bande floue, vaporeuse; et cette barre augmentait d'intensité à mesure que l'aéronat avançait.

Il faut même croire que le vent avait fraîchi, et que, par conséquent, l'allure de notre ballon était devenue assez vive, car, un quart d'heure après, le doute n'était plus possible; Pussy lui-même, qui n'avait pas nos yeux d'oiseau, se mit à crier :

« Terre! Terre! »

Ah, lecteur! ce mot de Terre ne vous dit peut-être rien à vous, comme il n'avait aucun sens particulier pour moi quand j'habitais ma tranquille rue Soufflot.

Mais quand, à deux reprises différentes, on s'est vu perdu dans l'immensité des flots; quand pendant une semaine et demie, on n'a jamais contemplé d'autre spectacle que le cercle éternel et monotone d'un horizon de mer, d'autre paysage que le double désert du ciel et de l'océan, la terre apparaît bien vraiment comme la Patrie, comme la fin de tous les maux et la réalisation de tous les espoirs.

Je ne pouvais détacher mes regards de cette ligne sombre qui se faisait plus nette d'instant en instant, et qui était la côte américaine ; il me semblait sentir déjà l'odeur des feuilles, la senteur de la terre, tous ces parfums dont j'étais privé depuis si longtemps; et un hymne de reconnaissance montait vers le bon saint Nicolas, dont la protection m'apparaissait maintenant avec une telle évidence.

A quatre heures, on pouvait noter les gros détails de la côte, distinguer les fumées qui s'élevaient en grand nombre et annonçaient un pays très peuplé.

« Pussy? demandai-je à brûle-pourpoint.

— Master Grain?

— Avez-vous encore besoin de mes services?... Je vous avouerai que mes ailes me démangent; et, comme je crois avoir rempli ma promesse, et vous avoir ramené sain et sauf dans votre pays....

— Exact, Master Grain, tout à fait exact. Il ne me reste plus qu'à descendre. Mais... je n'ai pas d'échelle, et vous ne voudriez pas que je saute de là-haut.... »

Je ne pus m'empêcher de rire de l'embarras comique du pauvre Pussy.

— Vous ne sauterez pas, mon ami Pussy, rassurez-vous. C'est l'*América* qui va descendre à votre commandement, et vous déposer délicatement au sommet d'un arbre. Il vous suffira d'ouvrir la soupape.

— Quelle soupape?

— Décidément, Pussy, pour un chat américain, vous manquez un peu d'initiative. La soupape, mon pauvre ami.... Mais ce sont vos dents et vos griffes qui vont se charger de l'ouvrir. Déchirez-moi un coin de ce taffetas-là : le gaz s'échappera par ce « panneau de déchirure », et....

— Yes, j'ai compris....

— Alors, nous sommes quittes?

— Nô... pas quittes. Je vous dois beaucoup de reconnaissance, Master Grain; et, vous savez, Pussy n'oublie pas ceux qui lui ont rendu service. Si jamais vous avez besoin de quelque chose, aux États-Unis....

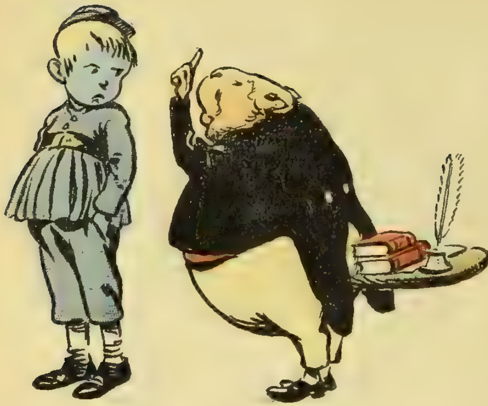
— Convenu!... Et maintenant, bonsoir, ami Pussy : n'oubliez pas que je suis reporter.... J'ai hâte de sentir la terre ferme sous mes ailes, et de savoir où nous en sommes.

— En ce cas, je ne vous retiens pas : good-bye, Master Grain de Cassis!

— Adieu, Pussy!.... »

Et je m'élançai dans l'espace, laissant dériver derrière moi l'aéronat et son original passager.

(*A suivre.*)



CHAPITRE VIII

Un match anté-homérique

ou ce que fit l'Homme-Ver pendant qu'il était bleu.

Bibi-Lolo de Saint-Malo — disons-le à sa louange — ne garda pas longtemps sa vilaine couleur de rage concentrée; intelligent comme il était, il avait vite compris que le travail est, en somme, la façon la moins ennuyeuse de s'ennuyer.

« Monsieur de Saint-Malo, répétait le sentencieux Pollux, *labor improbus omnia vincit*; on n'arrive qu'en se donnant un mal de tous les diables !



— Go on, Tomy, go on ! renchérissait le Kangourou-Boxeur en lui bourrant la figure, on ne fait pas de pudding sans casser des œufs ! »

Et Tomy, qui préférait le plum-pudding aux classiques, s'escrimait comme un beau diable à casser les œufs de ses voisins; aussi fut-il bientôt, en chausson comme en boxe, dans une forme splendide, « une vraie pomme tapée », comme disait le Kangourou dans son rude langage d'Anglo-Saxon.



Le fait est qu'après trois semaines d'entraînement, Totor était littéralement criblé de ces beaux bleus sportifs que nous appelons si bien « bleus d'outremer ».

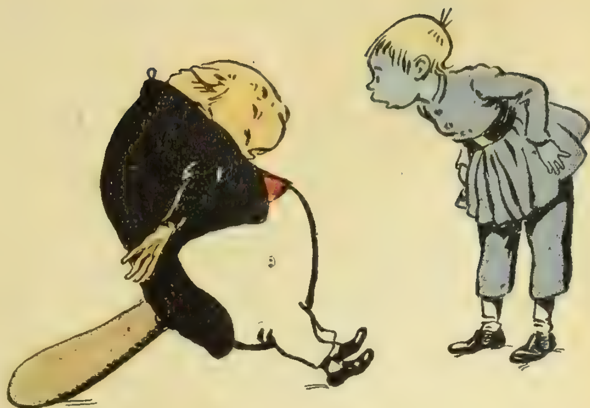
Mais voici le revers de la médaille : les autres animaux, accueillis à coup de poing en dépit de leurs bonnes intentions, commençaient à se méfier de leur cher « Bêbê ».

Pollux, lui, y perdait son latin.

En vain il se tuait à lui répéter :

« Pas tant de sport, monsieur de Saint-Malo : « cedant arma togæ » ! Méditez la fable de la Cigale

et de la Fourmi, et n'attendez pas, pour commencer les semailles, l'époque de la moisson; car il sera trop tard pour bien faire, et vous aurez beau alors frapper votre tête chenue et gémir comme le vieillard de Sophocle : « Oï moï! pheu! pheu, ô dusmoros! aï! aï! popoï, popoï ô popopoï »....



— Popoï vous-même! ripostait le méchant Bleu. Pas moyen de travailler d'ici quinze jours, attendu que j'ai conclu un match au « finish » avec Malakoff, l'Ours Brun des Cavernes. C'est le champion des poids moyens, et goddam! je n'ai pas de temps à perdre à des fariboles quand il y va de l'Humanité tout entière! »

Avec Adam, il y allait toujours de l'Humanité tout entière : belle raison sans doute, puisqu'il était seul de son espèce!

Mais Pollux n'était pas pour rien l'industrieux Castor : la veille de l'assaut, il alla trouver Malakoff dans sa redoute du Grand-Chaco; si bien que le jeune Totor surprit cette fin de dialogue entre son « proff » et le champion des poids moyens.



« ... Oui, mon cher confrère, aux grands maux les grands remèdes : mais surtout n'allez pas taper trop fort; juste de quoi lui donner à réfléchir....

— Heu! heu! heu! plaisantait l'Ours avec son gros rire; on sait ce que c'est, mon bon monsieur : une simple chiquenaude, comme cela, pouff! »

Et il fit le geste d'assommer un bœuf....



2e Concours des Devinettes

Problèmes posés en FÉVRIER et MARS 1912

Premiers Prix (donnant droit à 5 francs de livres).

Branche d'Olivier (48 points). — Nichée de Pies. — Pierrot Comtois. — Grisemine (47 points). — Six Yeux Bleus. — Trois Farfadettes. — Moulin à Paroles (46 points). — Prince Mokoko. — René de Wassy.

Seconds Prix (donnant droit à 4 francs de livres).

Académie Tapageuse (45 points).— Fifi Fenouillet. — Fleurs jumelles. — Gerbe de Blé. — Mimi Coco. — Miss Puce. — Parnassie des Marais. — Tourbillon du Marais. — Tybert.

Troisièmes Prix (donnant droit à 3 francs de livres).

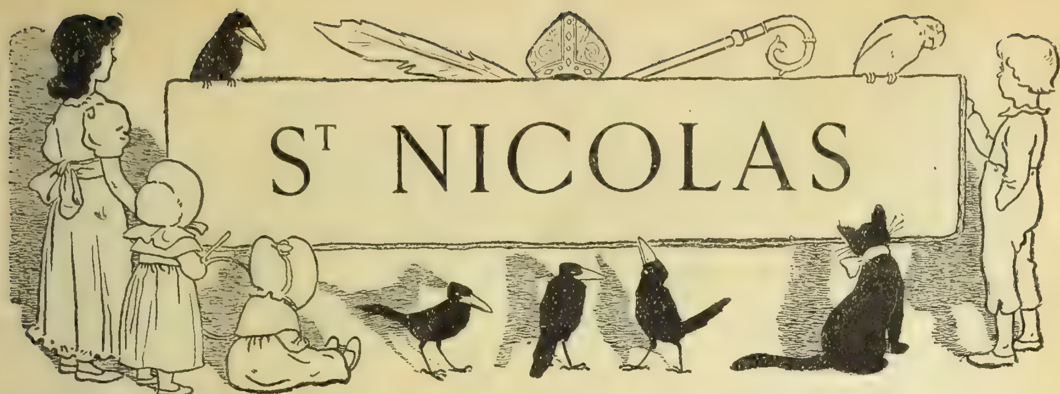
Babisson et Marinoute (44 points). — Bruyère Rose de Corrèze. — Brin d'Azur. — Edelweiss. — Fauvette de Jouy. — Fleur des Bois. — Ginette et Guitte de Juan-les-Pins. — Manène et Poum. — Petit Pêcheur du Surmelin. — Quatre Grillons de Delle. — Violette de Nice.

Mentions honorables.

Amie des Beaux-Arts (5). — Alcyon et Croix de Saint-André (36). — Auroch de Pologne (21). — Amie des Animaux (35). — Asperge montée (22). — Bateau d'or (41). — Bobette (42). — Boule de Neige de Kieff (25). — Blue and White (40). — Butterfly (37). — Brise de Rhône et Muguet des Alpes (14). — Bourguignon salé (17). — Blonde et Rousse (26). — Bruyère des Vosges (34). — Brin d'Ajonc (42). — Borand (Marc) (14). — Brunette (14). — Branche de Gui (23). — Camélia Blanc (37). — Coquelicot et Bluet (42). — Chrysanthème Bleu (17). — Castillonnette (23). — Cycliste de Forez (24). — Collot (Anne-Marie) (24). — Deux Cytises (27). — Deux Gazelles de France (5). — Deux bons Diables (39). — Deux Chardons de Bretagne (26). — Les Deux Gosses (18). — Dufour (Anne-Marie) (42). — Edelweiss du Mont Jovet (35). — Ecapoé (19). — Fillietaz (Aimée et Anna). — Fleurette des Champs (36). — Futur Chasseur de Panthères (22). — Fleur des Neiges de Moscou (42). — Fin Finet (25). — Fleur de Cerise (43). — Fée Grabotte (26). — Fleurette des Bois (38). — Gai Colibri (36). — Glaïeul Rose (12). — Gipsy (20). — Giboulée (16). — Henri le Balafré (26). — Iris (42). — Jeune Footballiste (40). — Jean, Marcelle et Marie-Louise (24). — Kibus (22). — Lutin (26). — Lebeurre (Henri et Lucien) (21). — Lis de la Meuse (43). — Lélette (21). — Loulou (42). — Lilas de Remicourt (26). — Louis du Luart (11). — Lectrice enragée (22). — Marcassin des Ardennes (36). — Miss Printemps (38). — Monoplan (19). — Miss Tourbillon et Emma Vera (39). — Mayflover (43). — Marouette (41). — Mouette du Rhône (42). — Miss Kot-Kot-Dzette (22). — Mano (37). — Neuf (les) Enfants de la Mabilais (41). — Nono et Néné (25). — Nanette (15). — Nozières (Pierre et Henri) (23). — Oudard (J.) (19). — Paotrezic (36). — Pierrot Poitevin (13). — Perruchonnette (32). — Perce-Neige de Moscou (41). — Prince Avril (24). — Pierrot de la Maison des Abeilles (19). — Pierrette (40). — Petit Jean (15). — Porte (Germain) (2). — Petite Hirondelle des cheminées (14). — Petit Provençal (18). — Petit Chasseur Alpin (27). — Petit (un) Poseur (10). — Petit Berger (37). — Petit (un) Nigaud (27). — Rose Pompon (25). — Robert le Diable (40). — Ralph Idain (38). — Ragotin Ier (32). — Rousserie (Gabrielle de la) (22). — Schnifouille de Montmartre (41). — Sedanensis Franciscus (41). — Sainte-Adresse (42). — Tic et Tac (41). — Tante Ise (24). — Trois (les) Marrons (42). — Tap (39). — Tartarin et Bredinette (22). — Trésor Fin (39). — Vialard (Marie) (20).

Plus 6 feuilles de solutions sans nom ni pseudonyme d'aucune sorte.





Mes lecteurs me sauront certainement gré d'interrompre le récit de mes aventures pendant deux numéros, au profit de la touchante histoire qui va suivre. Cela me donnera le temps de souffler : merci! GRAIN DE CASSIS.

Le Gentil Acrobate

PASSANT un jour avec son père sur les grands boulevards, Eugène Tilloy, un jeune enfant de treize à quatorze ans, s'arrêta tout à coup, fort intéressé.

A la devanture d'un grand magasin de jouets était exposée une charmante statuette, haute de 70 à 75 centimètres. Elle représentait un écolier, bien campé sur ses jambes, les deux mains dans les poches de son pantalon et tenant sous le bras un cartable et des livres. Ce qui permettait de supposer qu'il revenait de l'école.

On donnait un tour de clef à un ingénieux mécanisme dissimulé dans le piédestal et, aussitôt, dodelinant la tête avec grâce, l'air espiègle et déluré, le petit automate se mettait à siffler. C'était : *Au clair de la lune*, *Le bon roi Dagobert*, *J'ai un pied qui remue*, *Les petits bateaux*, *Il était une bergère*, etc., tous ces refrains magiques qui amusèrent notre enfance et dont, en vieillissant, le souvenir nous émeut peut-être encore davantage.

C'était frappant de naturel, de grâce et de vérité.

« Le beau jouet! » murmura l'enfant.

Il avait bien envie de le demander à son père, toujours si bon pour lui, mais le prix, sans doute élevé, l'effrayait.

« Eugène, lui dit alors son père qui devina son muet désir, si à la fin de l'année tu obtiens le premier prix d'histoire, je te promets la somme nécessaire à cette acquisition et tu viendrais toi-même le chercher. »

Cette réponse fit rougir l'enfant de plaisir. Et pourtant il savait bien que c'était en histoire qu'il était le moins avancé et que six mois à peine le séparaient de la date fixée. Mais durant ces six mois il piocha dur et ferme la généalogie de nos rois, il emmagasina en sa mémoire les dates de tous les événements marquants de notre histoire, à tel point qu'en lui désignant au hasard une année quelconque, il vous disait, sans la moindre hésitation, tous les faits importants qui s'y étaient accomplis.

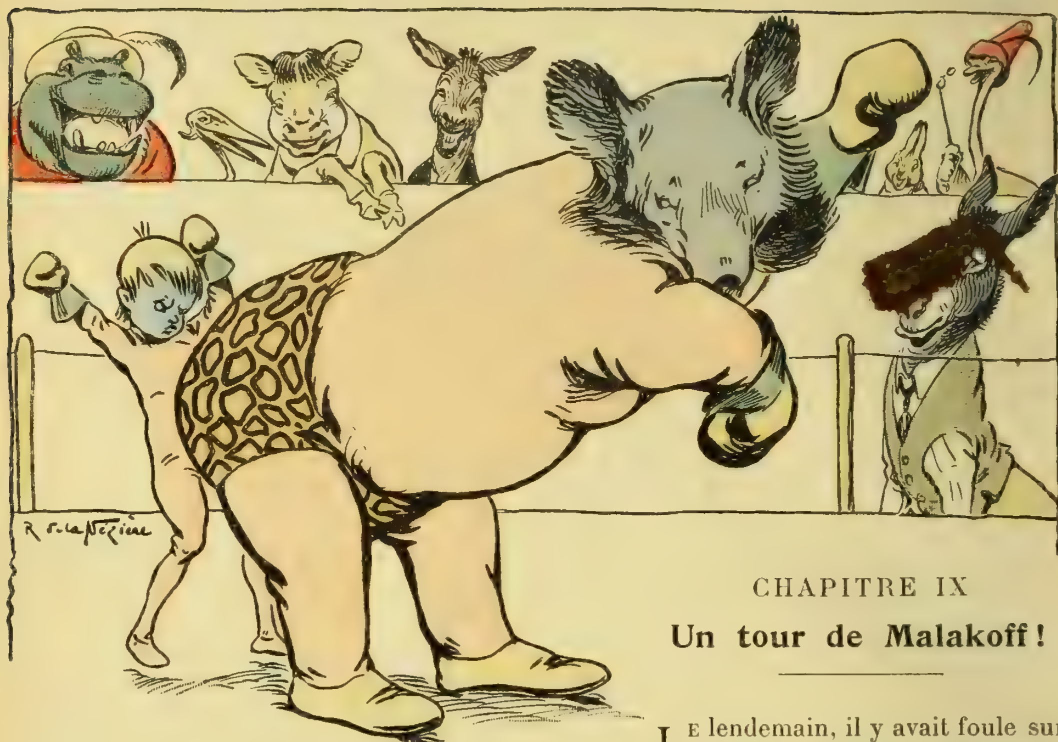
Il lui avait fallu, pour arriver à un aussi prompt résultat, beaucoup de travail et de persévérance. Bien des fois le découragement s'était emparé de lui ; à maintes reprises il avait fermé son livre de dépit en murmurant : « Je n'y arriverai jamais! » Mais toujours, à ces moments critiques, lui était apparue l'image du gentil automate et, redoublant d'attention et de zèle, le courage lui était revenu et il s'était remis à l'étude.

Ses professeurs étaient émerveillés de ses progrès. Chaque semaine, la note « très bien » figurait sur son bulletin. Aussi attendait-il avec la plus grande confiance l'épreuve décisive. Son père, en échange de ce prix d'histoire si laborieusement obtenu, lui remettrait la somme promise et le « petit siffleur » deviendrait sa propriété.

Ah! comme il se promettait de le faire siffler sans relâche! Comme il se réjouissait, à l'avance, de son triomphe et de l'étonnement qu'éprouveraient tous ses petits amis en le voyant possesseur d'un aussi beau jouet!

Par moments une subite frayeur s'emparait de lui à cette idée de ne plus le retrouver; à cette pensée qu'un autre que lui pourrait s'en rendre acquéreur; car il s'imaginait naïvement que ce jouet était unique et que le marchand ne devait pas en posséder d'autres semblables. Alors, vite, il accourait devant le magasin et ses terreurs s'évanouissaient tout aussi vite qu'elles étaient nées; car, plus désirable que jamais, l'automate continuait, à l'étalage, à exciter les convoitises des promeneurs.

(Voyez la suite plus loin.)



CHAPITRE IX

Un tour de Malakoff !

Le lendemain, il y avait foule sur l'arène de sable de Montez-vider-l'eau : l'annonce de ce match sensationnel avait fait accourir le Tout-Paradis; car ces sortes d'exhibitions étaient toujours inoffensives, étant donné le naturel charitable des bonnes Bêtes, qui auraient préféré se battre elles-mêmes plutôt que de faire le moindre bobo à leur adversaire.

Mais cette fois, l'intérêt se corsait d'une certaine partialité, et les animaux se surprenaient à former des vœux pour Malakoff : surtout le Caniche, la Morue, le Homard et le Serin, à qui Totor avait arraché les plumes de la queue pour en faire des volants de raquette.

Les deux matcheurs parurent bientôt, Pollux trouva encore le moyen de glisser à l'oreille de l'Ours cette dernière recommandation :

« Et surtout, cher confrère....

— On sait ce que c'est, reprit l'autre, n'ayez crainte, mon bon Monsieur : heu! heu! heu! heu! »

Et comme l'Ane, de sa belle voix claironnante, donnait le signal du premier « round », Malakoff et Tommy tombèrent en garde.

Deux écoles, deux tactiques. L'Ours, mastoc et bon enfant, présentait le dos à son adversaire, s'amusant à envoyer dans le vide d'effroyables coups de battoir qui ne blessaient que le vent. Cette pantomime innocente faisait tordre le populaire — le « Paradis », comme on disait déjà.

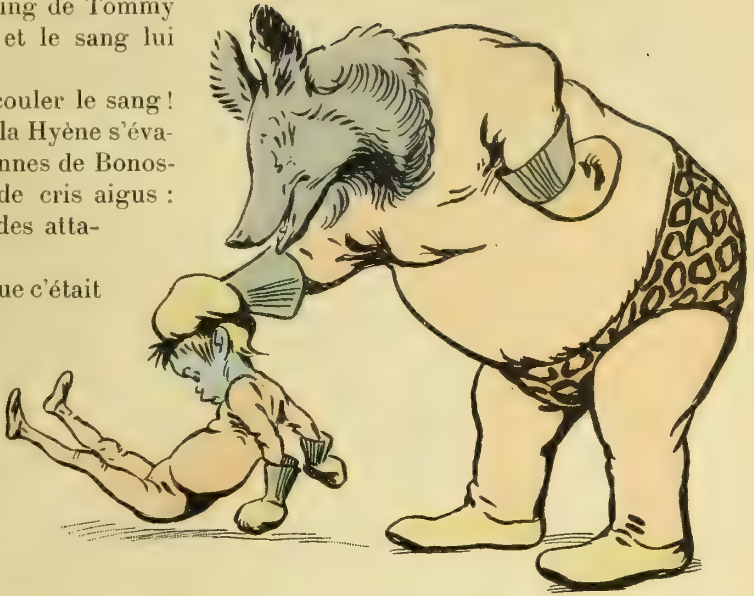
L'Homme, agile et méthodique, tournait autour de son rival, s'ingéniant à deviner les coups d'après la direction des regards; soudain on vit son avant-bras se détendre comme une fronde, et vlan! dans la bouche!

Une rumeur d'étonnement courut parmi la foule. Comment, un animal qui frappait un de ses frères? Quel scandale!

DES BÊTES (*à suivre*).

Il est vrai que Malakoff n'avait rien senti : en revanche, le poing de Tommy avait rencontré un croc, et le sang lui coulait sur le bras.

Jamais on n'avait vu couler le sang ! La Baleine se trouva mal, la Hyène s'évanouit ; et des galeries aériennes de Bonos-Airs partit un charivari de cris aigus : tous les oiseaux avaient des attaques de nerfs.



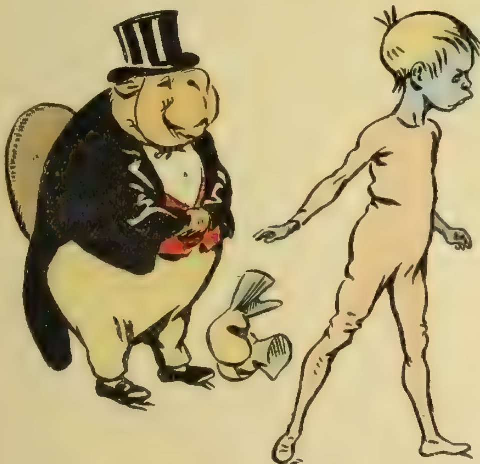
Totor, lui, s'imagina que c'était la cabale du Serin qui le sifflait ; oubliant toute méthode, sourd aux « Hi ! Han ! » de l'âne qui sonnait la fin du combat, il se précipita sur son adversaire, tapant, cognant, ruant, au grand dommage de ses extrémités.

Il était temps de mettre fin à cette scène déplorable ; le castor fit un signe, et aussitôt Malakoff, bien doucement, bien paternellement, laissa tomber sa rude poigne sur le crâne de Bibi Lolo.

Paoûf!!! En dépit de toute la discrétion du bon Ours, Tommy s'abattit comme un paquet et resta dix bonnes minutes sur le dos, haletant comme un soufflet de forge.

« Bien, bien ! cher confrère ! criait Pollux : voilà une leçon bien donnée, et j'espère qu'elle portera ! »

— Oui, vraiment, la leçon avait porté, et Tommy n'en menait plus large : il s'en fut tout penaud, riant jaune et pleurant bleu, très mécontent de lui et par conséquent des autres.



« C'était bien la peine, songeait-il mélancoliquement, de me ruiner le tempérament à apprendre la boxe, pour succomber sans lutte au premier « swing » de Malakoff : que serait-ce si j'avais matché Triomphe, qui est cinq fois plus gros? Alas! Alas! comme dit cet « ingliche » de Kangourou : il n'y a encore que le système Castor pour faire d'un homme le Roi des Animaux! »

Et le soir même, il déclara au sage Pollux qu'il renonçait à la boxe pour étudier Cicéron !



Je prie *At choum* de me donner son adresse, car le bon de livres que je lui ai expédié à Lyon m'est revenu.

Claire de Wassy, un bon de livres reçu vaut mieux que rien... Ne désespère donc pas de recevoir le second et aime toujours bien fort ton vieux Saint Nicolas.

Voilà qui est fait, *Marquis de la Rouspétance*, et ta place est inscrite parmi nous. Je m'empresse de faire tes commissions et t'envoie ma plus sympathique bénédiction en guise de bienvenue.

Marquis de la Rouspétance désire échanger des cartes postales avec un Nicolet de douze ans, étranger (russe de préférence).

Ted, n'oublie pas, à l'avenir, de mettre sur une feuille distincte de ta lettre, ta réponse au Jeudi-Salon. Je suis ravi que tu admires autant la belle église bâtie en mon honneur à Bordeaux; tu me sembles déjà capable d'apprécier la peinture et l'architecture... et je t'en félicite, mon petit homme, ou plutôt je félicite tes parents qui ont l'excellente idée de te former le goût de très bonne heure.

Oh! la belle basilique que Saint-Pierre de Rome et combien je suis reconnaissant à *Monna Lisa* de m'en adresser une vue en couleur. Merci à ma Nicolette de sa gentille pensée.

Totote m'a écrit un mot charmant et je suis très flatté de penser que le lieu de sa villégiature lui importe peu « pourvu qu'elle puisse correspondre avec son cher grand-papa qu'elle aime de tout son cœur ». Qu'elle sache bien que son affection m'est très précieuse et que je la lui rends dans une large mesure.

Totote envoie des milliers de baisers aux Nicolettes de neuf ans et serait heureuse de trouver parmi elles des correspondantes de bonne volonté.

Violette de Cobre accepte l'échange de cartes postales avec *Dragée rose* et *Saphir du ciel* et les prie de commencer.

Certainement, *Violette de Cobre*, tu seras bientôt aux Jeudis-Salons « un peu plus haute que mention honorable ». Ne te décourage pas et fais de ton mieux. Mon indulgence de vieux bon papa est tout acquise à une pauvre petite recluse comme toi. Dis-moi vite ce qu'a décrété le docteur de Londres qui t'a examinée et reçois ma meilleure bénédiction à partager avec ta petite sœur de quatre ans. *Roselinette* te remercie de ton bon souvenir.

J'ai bien reçu tes solutions, *Henri de C.* . et je m'empresse de te faire savoir que je les accepte et que je les accepterai dorénavant. Écris-moi pour que nous fassions plus ample connaissance et donne-moi des détails sur la vie que tu mènes à l'île Maurice. Je m'intéresse beaucoup à toi, cher petit; n'en doute pas.

Je suis ravi de te retrouver, *Bicha-Bichon*, et te promets toute mon indulgence pour juger ton Jeudi-Salon. Je ne puis te promettre davantage, la justice étant une déesse que je sers jalousement. A bientôt des nouvelles, n'est-ce pas, ma grande fille? Tes lettres gaies m'amusent et j'espère qu'en mon honneur tu secoueras un peu ta paresse et me conteras tes faits et gestes de l'été.

Certes, ta longue lettre mérite une longue réponse, *Microbette*, et je te sais gré de distraire de ta vie si occupée, un bon moment pour écrire à ton vieux Saint Nicolas. Tout ce que tu me dépeins de ta vie occupée dans cette odorante Provence m'intéresse vivement. J'ai lu ta lettre à *Roselinette*... et (vois son indiscrétion), elle meurt d'envie de posséder un « flacon » de lavande tressé par toi! Excuse cette petite, qui ne doute de rien! Elle t'envie de monter à cheval, sa grande et irréalisable passion... et me charge de t'embrasser et de te dire de lui envoyer ton portrait, habillée en paysanne. Moi je réclame des nouvelles de cette fameuse grâce pour laquelle je prie toujours et dont tu ne souffles plus mot?? Parions, du reste, que j'ai deviné de quoi il s'agit... Je te dirai cela, plus tard, dans le tuyau de l'oreille.... Je t'embrasse paternellement en attendant cet heureux temps.

Microbette accepte volontiers l'échange de correspondance avec *Mistinguette* et la prie de commencer.

Petite Moresnetoise me doit 30 centimes pour le port des trois cartes postales adressées à *Fauvette de Jouy*, *Linotte de Champvert* et *Miss Puce*.

Merci à mon aimable Nicolette *Jeanne d'Arc*, de son envoi à la tirelire. Saint-Nicolas lui adresse sa meilleure bénédiction ainsi qu'à *Brunette*.

Je suis tout à fait heureux de te retrouver, mon *Pain de Sucre*. Je commençais à m'inquiéter de ton long silence et suis désolé de penser que ce silence était dû à la maladie! Enfin les mauvais jours sont oubliés et voici le bel été pour te remettre. Où vas-tu passer tes vacances, mon cher petit? Écris-moi tes faits et gestes, et crois toujours à ma vive affection.

SAINT NICOLAS.

Le Gentil Acrobate

(*Suite et Fin.*)

Il apprit ainsi qu'ils étaient tous deux presque voisins.

Puis, chaque fois qu'ils se revoyaient, attirés tous deux devant le magasin par leur mutuel amour du beau petit « siffleur », les confidences s'échangeaient plus intimes; il apprit, un jour, que l'enfant avait la physionomie toute triste et les joues humides des larmes qu'il venait de verser, que le père étant tombé malade, avait dû quitter son emploi, que la misère devenait terrible dans le pauvre logis; que mécontent de voir le dernier terme impayé, le propriétaire s'était fâché et avait notifié congé à la malheureuse famille qui allait se trouver bientôt sans abri.

Ce soir-là, Eugène rentra chez lui l'esprit tout pensif et le cœur bien gros. Il n'avait point songé à cela, lui, que, faute d'argent, des gens pouvaient se trouver ainsi dans la peine. Appartenant à une famille aisée, il n'avait jamais entendu parler d'embarras d'argent, il avait toujours ignoré ce que c'était et voici que, brusquement, la réalité brutale de ces misères insoupçonnées lui apparaissait.

Dès ce moment, une résolution héroïque lui vint, résolution qui, de jour en jour, s'ancra plus fermement en son cerveau. Et quand, le grand jour arrivé, il reçut son prix d'histoire, quand son père lui eut donné la somme si bien gagnée, vite il courut à l'adresse que lui avait donnée son petit ami.

Il le rencontra dans la rue, allant aux provisions.

« Tiens, dit-il, en lui remettant son argent, remets cela bien vite à ta mère. C'est le prix du bel automate que mon père avait promis de m'acheter. Mais je n'y tiens plus, vois-tu, et je me contenterai de faire comme j'ai fait depuis longtemps, — comme tu fais toi-même, — de venir le voir et l'entendre le plus souvent possible avec cette satisfaction de te savoir heureux et de ne plus te voir pleurer quand sifflera, pour nous deux, notre gentil écolier. »

Puis, sans attendre la réponse de son petit camarade, il retourna chez lui et, à son père surpris de le voir rentrer sans son jouet, il raconta ce qui venait de se passer.

***

Monsieur Tilloy ne savait que penser de cette histoire. Si, d'un côté, il éprouvait un grand contentement de l'acte de générosité que venait d'accomplir son fils, il ne pouvait se défendre, d'autre part, d'une certaine appréhension en songeant que l'enfant avait pu être trompé par le récit de quelque fausse et mensongère misère et qu'il pouvait avoir été victime de son bon cœur.

Il restait donc perplexe, ne sachant que décider, prêt à blâmer son fils d'avoir agi sans le consulter, quand son domestique vint l'avertir qu'une femme, accompagnée d'un jeune garçon, était là, demandant à lui parler.

« Faites entrer », répondit M. Tilloy.

C'était la mère de l'autre enfant qui venait, en toute hâte, rapporter l'argent qu'Eugène avait donné à son fils.

Elle aussi venait seulement d'apprendre tout ce qui s'était passé. Sachant que c'était un autre enfant qui avait remis cet argent, elle accourait, inquiète, priant M. Tilloy de bien vouloir excuser son garçon qui, dans son jeune âge, avait cru bien faire en agissant ainsi qu'il l'avait fait.

M. Tilloy la tranquillisa; puis, l'ayant priée de s'asseoir, l'interrogea avec bonté.

L'histoire qu'elle lui raconta lui fit voir qu'Eugène n'avait rien exagéré. L'argent était tombé en bonnes mains. Ces gens étaient réellement malheureux et, de plus, honnêtes et intéressants.

Aussi, quand elle eut fini, M. Tilloy, appelant à lui le petit garçon, lui remit une seconde fois la somme dont Eugène avait disposé et y ajouta un billet de cent francs en disant, avec un bon sourire, à la mère toute confuse et qui en vain protestait.

« Croyez-moi, madame, laissons faire ces enfants. Il faut s'entr'aider en ce monde. Ils nous ont donné l'exemple, respectons-le. Quand monsieur votre mari sera rétabli, qu'il vienne me trouver : j'aurai un emploi pour lui et, plus tard, quand les jours heureux seront revenus, eh bien ! si vous y tenez absolument, nous recauserons de tout cela. »

... Le lendemain, quand Eugène s'éveilla, il ne put retenir un cri de joyeuse surprise. Plus beau que jamais, bien campé sur ses jambes, les deux mains dans les poches de son pantalon, tenant sous le bras son cartable et ses livres, se dressait, sur sa petite table de travail, l'air déluré et espiègle, « le petit écolier siffleur » !

« Tu auras ainsi une double joie, mon enfant, lui dit son père qui, depuis quelques instants, épiait son réveil : le souvenir d'une bonne action et la légitime récompense que méritait ton assiduité à ton travail de l'année. »

M. Az.



CHAPITRE X

Ver-Vert.



Sous l'habile direction de Pollux, le jeune collégien fit de rapides progrès.

A treize ans, il savait que Bibi-Lolo signifie, en latin de cuisine, « J'ai bu du lait »; qu'Hector était fils de Priam, et que M. de Saint-Malo se dit « pater Malvinensis » dans la langue de Virgile.

A seize ans, il récitait sans accroc le fameux théorème de Géométrie :

« Le Carré de l'Hypothénuse
Est égal, si je ne m'abuse,
A la somme des deux carrés
Construits sur les autres côtés! »

Bref, tout semblait alors couleur d'espérance, et Hector de Saint-Malo — pardon : Malvinus Priamidès — était devenu lui-même d'un aussi beau vert que les lauriers académiques dont il ornait jusqu'à ses narines.

Enfin, ayant conquis tous ses diplômes, il fit cette requête par-devant son digne maître :

« Doctor castorissime », je sais sur le bout du doigt la recherche du plus petit commun multiple, tous mes verbes en-Mi, les règles du syllogisme et les devoirs du parfait électeur. Ne pourriez-vous pas à présent m'enseigner une science qui serve à quelque chose ?

— Demandez, Malvinus, et vous obtiendrez.



— Mon bon maître, je voudrais apprendre comment on construit une maison autrement qu'avec les tas de sable de l'avenue des Champs-Elysées?

— Venez donc à Montmartre, mon cher Priamidès, vous verrez ma famille à l'œuvre, et vous êtes digne de lui être présenté. »

Montmartre était un petit Mont-Blanc sur les bords du Rio Salado : ses pentes étaient gentiment plantées d'arbres de Noël, bien garnis de bougies multicolores et saupoudrés de sucre en poudre en imitation de neige. C'était le Paradis des Bêtes à fourrures, et son nom lui venait de la Martre qui y fréquentait avec la Zibeline, la Loutre, le Renard Bleu, le Chinchilla et Pollux lui-même.

Bientôt la rivière apparut, et Malvinus poussa un cri d'admiration à la vue d'un joli village construit sur l'eau et protégé en amont par une belle jetée-promenade.

« Quoi c'est ça? s'écria-t-il. — (Car il n'avait pu se défaire entièrement de ce patois anglais contracté à l'école du Kangourou.)

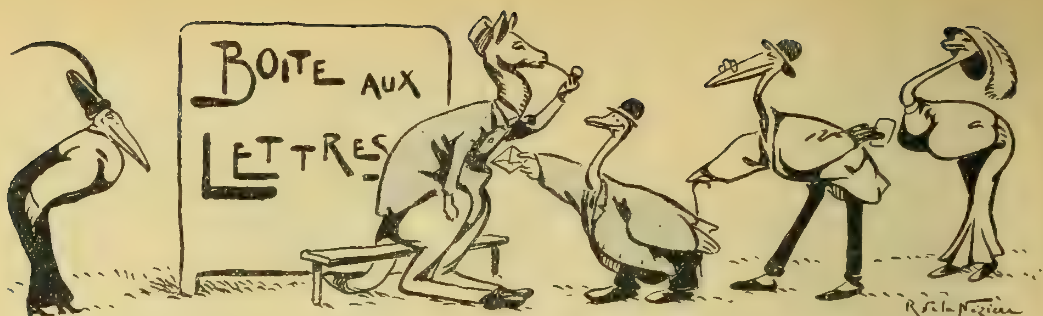


— Cela, mon cher Priamidès, vous représente la Cité des Castors : un petit Marseille, mon enfant! Considérez ces gros pilotis solidement encastrés, ils constituent la charpente ou gros-œuvre. Ce bâti primitif est complété par tout un réseau de poutrelles et de branches flexibles entrelacées. Mais comme il reste des jours entre leurs interstices, observez le manège de ces deux castors jumeaux : ils gâchent l'argile avec leurs pieds, la battent avec leur queue, et se servent de ce mortier pour boucher les vides et faire un revêtement imperméable. Ajoutez à cela un chapeau qui est le toit et vous avez une maison inaccessible aux vents et à la pluie!

— Dieux immortels, « Sonny »! s'extasiait Malvinus, qui en redevenait bleu : voilà qui est ravissamment « beautiful »! — Mais dites-moi, vous qui savez tout, comment fait-on pour rendre sa maison également inaccessible aux autres animaux que la pluie et le vent?

— Cela, Malvinus, vous l'apprendrez au block-haus de Pierre le Termite. Suivez-moi, et n'ayez pas peur! »





Pain de Sucre ouvre les bras à tous les Nicolets philatélistes qui voudront correspondre avec lui pour échanger des timbres à la rentrée des vacances; il avise ses anciens correspondants qu'il reprendra l'échange à cette époque-là.

Tant mieux, *Grisemine*, si Jacqueline Sylvestre t'intéresse autant. Cette petite héroïne a toutes mes sympathies et je suis heureux que cette sympathie trouve un écho dans le cœur de mes Nicolettes. Bon courage pour les futures reconstructions, ma pauvre *Grisemine*, et crois-moi toujours ton dévoué Saint Nicolas.

Tu es un peu curieuse en effet, *Étoile d'Argent*, mais toutes les petites filles ne sont-elles pas curieuses un brin, et les bons papas ne sont-ils pas mis sur la terre tout exprès pour répondre aux nombreuses questions des petites filles? Alors, je m'exécute avec plaisir, vis-à-vis de toi, ma chérie. 1° Garde ton pseudonyme qui est très joli; 2° La signature des parents n'est demandée que pour la partie artistique des Jeudis-Salons; 3° Pour trouver les devinettes il faut chercher, comme dirait M. de la Palisse, en s'inspirant des questions déjà posées dont les réponses ont paru dans les numéros précédents. Avec un peu d'entraînement, ma gentille *Étoile d'Argent* réussira comme les autres dans cet exercice, un peu difficile au début, avouons-le; 4° Ta jolie question : « Pourquoi faut-il craindre l'eau. Réponse : parce que l'eau rage et que l'eau triche (orage, Autriche), ne peut trouver sa place dans mes devinettes, car il est impossible d'en découvrir la réponse, sauf pour celui qui l'a inventée et je ne puis poser à mes enfants des problèmes insolubles.

Étoile d'Argent serait désireuse de correspondre avec *Mistinguette*.

Je te souhaite de bonnes vacances en Savoie, *Edelweiss du Mont Jovet*, et compte bien que tu profiteras de ta liberté pour m'envoyer de longues lettres, pleines de détails sur ta villégiature.

J'ai la plus grande confiance en ta parole, *Miss Slick*, et crois ce que tu me dis au sujet des dessins du Jeudi-Salon. Rappelle simplement à *Bouchon* que les dessins faits absolument sans aide ont pour moi la plus grande valeur. Leur inexpérience et leur sincérité me plaisent plus que toute la science que des mains compatissantes peuvent y ajouter. J'ai eu l'occasion de transmettre à l'auteur de la Légende des Bêtes tes compliments enthousiastes et il y a été fort sensible. Allons, au revoir, ma grande fille. Je vais quitter Paris et c'est dans une belle campagne selon mes goûts que je vais aller lire vos Jeudis, et *surtout* terminer le classement du grand concours qui est à moitié fait.

Bouchon est enchantée de posséder d'aussi gentilles correspondantes qu'*Amie des Lézards*, *Amie des Animaux* et *Blue-Belle*. Elle espère que sa correspondante ne les ennuie pas, et les embrasse fort.

Ta petite nièce *Dédée* sera la très bienvenue parmi nous, *Tante Ise*; dis-le-lui de ma part en embrassant pour moi cette future Nicolette. Te voici en vacances et tu auras plus de loisirs pour chercher les devinettes difficiles comme ces « terribles reconstructions ». Puissent tes efforts te mériter une récompense, ma bonne petite. Dans cet espoir je t'embrasse paternellement.

Brise du Rhône, je te félicite de la façon gentille dont tu acceptes les petites misères qui peuvent contrarier mes enfants dans le classement des concours. Oui, tu es « une Nicolette peu exigeante » et je me fais un plaisir de le constater en t'indiquant comme exemple de bon caractère à tous les mécontents du Journal. Reçois, ma chérie, un paternel baiser de ton affectionné bon papa.

Alors, *Kinou*, te voilà en passe de rivaliser dans l'amour des lapins avec *Amie des Animaux*. Certes ton *Jeannot* doit posséder les mérites du fameux *Mustapha* dont j'entends si souvent parler!... Vos deux cœurs, si maternels pour les lapins, sont faits pour s'entendre, et je t'engage à entrer vite en correspondance avec *Amie des Animaux*, qui est une charmante Nicolette.

Certes, *Garçon Manqué*, je n'oublierai pas ton frère et son baccalauréat de philosophie. Du reste, quand ces lignes paraîtront, il en aura fini avec son examen et je souhaite bien vivement son succès. Tu ne me dis pas le nom de la Nicolette avec laquelle tu acceptes de correspondre. Répare vite cet oubli, chère petite. Tout ce que tu m'écris d'aimable à propos du Journal me touche infiniment. Crois bien que je te rends largement ton affection et écris-moi encore de ces bonnes lettres qui me causent le plus grand plaisir.

(*Voir la suite plus loin.*)



LA CHRONIQUE AÉRIENNE

Par le Corbeau GRAIN de CASSIS *(Suite du nº 34).*

Je renonce, amis lecteurs, à vous décrire mon émotion, lorsque je vis se grandir, s'étendre, découpée à l'emporte-pièce sur le ciel rose du couchant, la bande bénie de la Terre; lorsque je distinguai le relief des collines, le moutonnement des arbres dans leur toilette d'automne, les cubes réguliers des maisons, le lacet clair des routes, la fourmilière des hommes et des quadrupèdes... en un mot, la vraie terre, celle que depuis quinze jours je n'avais pas contemplée!

Quinze jours!... Je crois bien que j'ai mis une année à vous les raconter : mais il est des minutes qui comptent comme des heures; et, vraiment, ces deux semaines de mer avaient duré pour moi plus d'une année.

Je ne sentais plus la fatigue, tant la joie de l'atterrissage prochain m'emplissait le cœur, les yeux, les poumons; et quand — enfin! — je coupai, à cent mètres en l'air, la ligne blanche des brisants qui marque la frontière entre la terre et l'eau, je sortis de mon gosier le plus triomphal « cro... croà » que j'aie jamais entonné à la gloire de Dieu et de Saint Nicolas, notre patron.

« A ta santé, monsieur Grain! » fit une voix joyeuse à côté de moi.

Au fait, c'est vrai : brave Marga, je l'avais oubliée! Et ce premier oubli m'en rappela deux autres : d'abord, l'ami Pussy, que nous avions lâché au train dans notre hâte d'arriver sur le continent.

Je fis un crochet, et inspectai l'horizon de mer. Très loin, presque invisible dans la brume crépusculaire, un point minuscule se maintenait dans l'air : c'était l'*America*. Je calculai qu'il lui faudrait encore une petite heure, le vent étant presque tombé, pour achever la traversée.

De ce côté, tout allait bien.

Sans doute, en prévision de l'atterrissage, Flying Cat travaillait déjà, des ongles et des dents, à labourer la soie de l'aéronat, afin d'activer sa descente. Je pouvais, sans arrière-pensée, m'occuper de mes affaires.

Mais voyez comment va la vie! A peine sauvé du péril de mer, je poussai un cri d'angoisse.

« Et la coupe! La Coupe Gordon-Bennett des ballons libres!.... »

Car si j'avais traversé l'Atlantique, au risque de ma vie, c'était pour représenter les Oiseaux de France à cette grande solennité de l'Air! J'avais quitté la rue Soufflot, par ordre de Monseigneur, pour assister aux deux Coupes Gordon-Bennett — celle des sphériques et celle des aéroplanes — et en raconter toute les péripéties aux abonnés du *Saint-Nicolas*.

Mais... n'était-il pas trop tard? Je m'ouvris de mes craintes à Marga.

« Mademoiselle Marga, demandai-je; avez-vous une idée un peu nette du mois où nous sommes? »

La mouette se mit à rire.

« Dans quel mois veux-tu être, monsieur Grain, si ce n'est pas celui d'octobre?

— Vous me rassurez : seulement en octobre?... Et... le quand?...

— Mais... le 19, donc!...

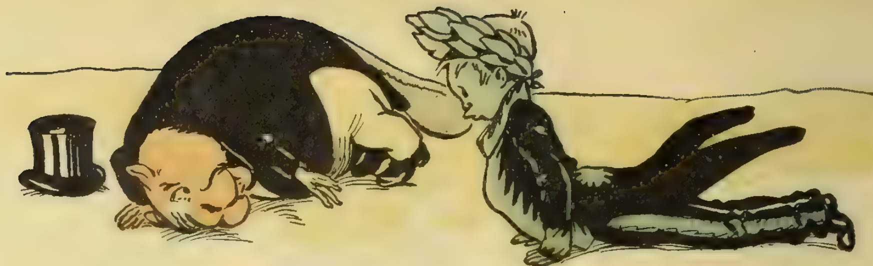
— Vous êtes sûre?... Le 19... alors demain... sera le 20?...

— Comme hier était le 18.... Ça, c'est sûr, comme deux et deux font quatre.

— En ce cas, ma bonne, ma chère Marga, je vous fais mes adieux!

— Tu t'en vas?... Qu'est-ce qui te prends, monsieur, pour une fois sais-tu?

(A suivre.)



CHAPITRE XI

Termitopolis.

Ils tournèrent à droite, traversèrent Taupinambourg, la ville des Insectivores, et arrivèrent devant un écriteau sur lequel on pouvait lire :

ZONE MILITAIRE — DÉFENSE DE MONTER SUR LES FORTIFICATIONS!!!

« Couchez-vous, et silence au camp! » souffla Pollux, qui resta immobile plus d'une heure, l'oreille collée contre terre.

« Doctor... hasarda tout à coup Malvinus.

— Silence donc, malheureux!

— C'est que, doctor... ça me picote très fort dans le nez, dans les oreilles, partout... j'ai des fourmis dans les jambes....

— Forcément, nous sommes en pleine fourmilière.... Je viens d'éventer une des galeries souterraines de Termitopolis.... Bon, cela : on bat le tambour : sans doute les sentinelles qu'on relève dans le chemin de ronde. C'est l'instant : « *Tuque invade viam, Aenea!* », avancez à plat ventre, mon cher Priamidès, et du courage! »

Certes, en ce moment critique, le fils de Priam avait bien besoin d'être encouragé : ces ruses d'Apache lui faisaient oublier qu'on était encore en Paradis, et il était vert comme jamais il n'avait été vert.

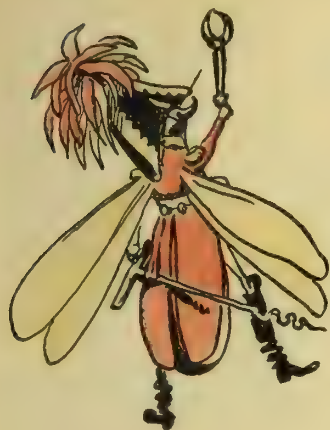
Il suivait son guide, qui lui-même suivait sa piste. Enfin, il le vit s'arrêter net devant une espèce de pavillon du Creusot, flanqué de plusieurs tourelles coniques : ni portes, ni fenêtres, rien qu'un silence peu rassurant.

Soudain, une pince formidable jaillit d'une embrasure invisible, et une voix rauque cria :

« Qui vive!

— Amis! répondit le Castor.





— Le mot d'ordre?

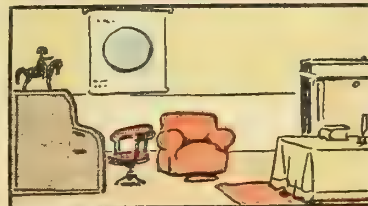
— France et Russie!

— Avancez à l'ordre! »

Comme par miracle, tout un pan du rempart s'abattit, et par cette ouverture on aperçut une série de casemates superposées : le boudoir de Madame, le dortoir de Monsieur, les chambres des Domestiques et le corps de garde des Soldats — toutes ces pièces hermétiquement séparées par de solides blindages.









Sur la brèche se tenait Pierre le Termite, le chef de cette communauté militaire et cloîtrée de Fourmis. Il agitait sa pince à bout de bras et déclara d'un ton assuré :

« Mille tonnerres, camarades! vous voyez qu'on se garde bien à Termitopolis! A peine aviez-vous franchi la frontière que le poste-vedette nº 37 bis signalait vos mouvements; cinq minutes plus tard j'en étais averti par les voltigeurs du 5e Termite-Léger, régiment rouge. Camarades, c'est pour avoir l'honneur de vous saluer! »

Et la brèche se reboucha avec la même précision militaire, tandis que la voix terrible grondait à l'intérieur :



« Grrrenadiers, dragons, sapeurs, par le flanc droit, en avant, Harrche! »

Hector ne jugea pas prudent d'insister, tout fils de Priam qu'il était!

D'ailleurs, il en savait assez pour voler de ses propres ailes. Pendant quelques jours, on l'entendit qui marmonnait à mi-voix : « Ciment armé.... Grilles de fer.... Cellules.... Verrous.... » — et soudain il se frappa le front en s'écriant comme un grand poète :

« Ça y est : j'ai quelque chose *là!* »

Nous allons voir ce qu'il y avait dans le plafond de Malvinus!

Les Étrennes de Saint Nicolas

Je donnerai, dans le Journal de la semaine prochaine, N° 38, la liste officielle des Gagnants du *Grand Concours* de 1911-1912, avec l'attribution des *Prix* qu'ils ont mérités.

Je crois utile de rappeler, aujourd'hui, la manière dont je m'y suis pris pour déterminer les Gagnants.

Le *Grand Concours* comportait *3 épreuves*, consistant à indiquer, dans *3 questionnaires* distincts, *3 listes d'étrennes* pour les *Garçons*, les *Petites Filles*, et enfin pour votre dévoué patron *Saint Nicolas*.

Trois listes d'étrennes *gagnantes* ont été établies, d'après vos propres réponses, selon le principe déjà appliqué les années précédentes : chaque objet figurant sur un questionnaire avec le N° 1 a reçu 10 points; avec le N° 2, 9 points; et ainsi de suite jusqu'au N° 10, qui n'a compté que pour 1 point.

Voici, établies de la sorte, les *trois listes gagnantes* :

Questionnaire N° I. — Étrennes de Garçons.

1. *Auto-pédales « Louvre »*, N° **73 003** (1 406 p.).
2. *Bicyclette « Louvre »*, N° **73 007** (1 341 p.).
3. *Le « Côte d'Azur »*, N° **37 179** (1 117 p.).
4. *Aéroplane marin « Antoinette-Morane »* N° **372** (758 p.).
5. *Auto-pédales « Louvre »*, N° **73 005** (715 p.).
6. *Aéroplane « Antoinette »*, N° **37 173** (655 p.).
7. *Cinéma-lanterne magique*, N° **37 182** (588 p.).
8. *Biplan Curtiss*, N° **373** (585 p.).
9. *Machine à écrire « Simplex »* N° **37 118** (575 p.).
10. *Le « Mécano »*, N° **37 125** (522 p.).

Questionnaire N° II. — Étrennes de Filles.

1. *Ameublement de poupée*, N° **3 768** (1 675 p.).
2. *La maison de mes poupées*, N° **376** (1 204 p.).
3. *Bébé parlant*, N° **3 710** (1 181 p.).
4. *La cuisine idéale*, N° **37 111** (1 114 p.).
5. *Toilette Louis XV*, N° **3 733** (1 102 p.).
6. *Berceau laqué blanc*, N° **3 731** (1 008 p.).
7. *Bébé mécanique*, N° **3 713** (873 p.).
8. *Fourneau-cuisine*, N° **37 107** (840 p.).
9. *Machine à coudre*, N° **37 120** (688 p.).
10. *Voiture de poupées*, N° **37 209** (607 p.).

Questionnaire N° III.
Étrennes de Saint-Nicolas.

1. *Garniture de bureau*, N° **63 316** (841 p.).
2. *Garniture de bureau*, N° **63 360** (796 p.).
3. *Bibliothèque*, N° **4 260** (740 p.).
4. *Machine à écrire*, N° **63 345** (706 p.).
5. *Sac de voyage*, N° **5 926** [1] (607 p.).
6. *Porte-plume réservoir*, N° **63 372** (589 p.).
7. *Remontoir or*, N° **76 137** (498 p.).
8. *Bicyclette*, N° **73 007** (485 p.).
9. *Auto-pédales*, N° **73 005** (480 p.).
10. *Baromètre*, N° **63 379** (422 p.).

Comment classer les lauréats? — De la façon suivante.

Chacun des 30 objets des *3 listes gagnantes* comporte 3 chiffres : le *numéro de classement* (de 1 à 10), à gauche; le *numéro de catalogue* (à droite, en lettres grasses); — enfin, entre parenthèses, le *nombre de points* réuni par cet objet.

Tout objet inscrit sur un questionnaire avec le *numéro de classement* et le *numéro de catalogue* vaut à l'auteur du questionnaire autant de points qu'il en a lui-même réunis; et c'est l'addition de ces points qui détermine, dans l'ordre, la liste des lauréats.

Exemple. — Celui qui a écrit, dans son 1er questionnaire :

1. Auto-pédales Louvre, *N° 73 003*, obtient 1 406 points.

Au contraire, celui qui n'aurait désigné *qu'en second* l'auto-pédales **73 003**, ou qui aurait désigné, au *N° 1*, l'auto-pédales **73 005**, n'aura aucun point; car il n'a pas donné *en même temps* le bon *numéro de classement* et le *bon numéro de catalogue.*

De cette manière, aucune confusion n'est possible. Vérifiez vous-mêmes d'après vos listes, et ne formulez de réclamation que si elle est fondée.

Je m'empresse d'ajouter que chaque questionnaire a été pointé à trois reprises, par trois personnes différentes, et revu par moi-même. Il est donc presque impossible qu'une erreur ait pu échapper à un examen si rigoureux — et c'est là, mes chers enfants, l'excuse du long retard que j'ai imposé à votre impatience.

A la semaine prochaine la liste des heureux lauréats.

SAINT NICOLAS.

1. Le premier chiffre de ce numéro d'ordre était mal imprimé dans certains catalogues. J'ai donc compté comme *bons* les questionnaires donnant le *n° 3 926*, qui, avec la mention annexe « *Sac de Voyage* », désigne évidemment le même article que le *n° 5 926*.



LA CHRONIQUE AÉRIENNE

***Par le Corbeau GRAIN de CASSIS** (Suite).*

— Ce qui me prend? — Tout bonnement que c'est aujourd'hui, 19 octobre, que le départ a été donné aux concurrents de la Coupe... parmi lesquels deux sphériques français, la *Picardie* et l'*Ile de France*. Je pars à leur rencontre, voilà tout!

— Voilà tout! Comme tu dis çà, monsieur! On dirait que tu n'as qu'à prendre un fiacre!... d'abord, d'où sont-ils partis, tes gros poussahs? »

Je baissai la tête, et, d'un ton moins assuré :

« Je crois que... que c'est de Saint-Louis!

— Et ça perche, ton Saint-Louis....

— Aux États-Unis.

— Plutôt vague, monsieur, comme renseignement!... Allons, crois-en une bonne mouette qui a beaucoup navigué : quand tu te seras esquinté toute la nuit en ciel inconnu, tu n'en seras pas plus avancé, au contraire. Et puis, moi, tu sais, je n'aime pas m'enfoncer très avant dans les terres; ça manque de poisson et j'y tiens, dame, au poisson américain. Nous avons été le chercher de trop loin, pas vrai? Conclusion : reposons-nous, passons une bonne nuit à terre, mangeons, buvons, et renseignons-nous. Il fera jour demain matin, pour une fois sais-tu bien! »

Je dus me rendre à l'évidence. Le soir tombait, l'ombre envahissait le ciel; le pays, très habité, n'en était pas moins inconnu. Nous avisâmes, après dix minutes d'exploration, un petit lac dont la nappe tranquille miroitait, enchâssée dans un bois de bouleaux et de sapins. Une île, ou plutôt un gros rocher supportant trois bouleaux, formait au milieu de cette pièce d'eau un perchoir commode et sûr. Nous en fîmes notre quartier général.

Je fus assez heureux pour dénicher, près d'une espèce de ferme, une carcasse de lapin encore garnie d'une partie de sa chair. Ce morceau de roi me fournit un festin comme je n'en avais pas fait, depuis mon évasion de la *Savoie*.

Marga, de son côté, se livra sur l'étang à une pêche fructueuse, et la dévora avec une voracité qui prouvait en faveur de son appétit. Les pétrels insinuent, non sans un certain dédain, que les mouettes sont des oiseaux de terre : en tous cas, la mienne semblait revenue dans son élément, et ne parlait plus du tout de regagner le large.

Nous bûmes avec délices l'eau douce du petit lac; après quoi, nous allâmes nous brancher côte à côte, et nous nous endormîmes presque aussitôt, bercés par le frisselis des feuilles sèches et le murmure plus lointain de la brise dans la sapinière.

Malgré l'effort des jours derniers et la fatigue très réelle que j'en ressentais, je m'éveillai bien avant l'aube, car l'inquiétude me tourmentait. Le bruit du vent me rappelait trop qu'à cette heure, deux aérostats, montés chacun par deux de mes compatriotes, voguaient dans les ténèbres, en plein inconnu, pour l'honneur de la France; et je me reprochais d'être là, impuissant, pendant que ces quatre braves avaient l'œil ouvert, et s'ingéniaient à distancer leurs rivaux américains ou allemands.

A la fin, je n'y tins plus; et, voyant le ciel pâlir à l'orient, je réveillai ma compagne.

« Attendez-moi, lui dis-je. Je pars aux nouvelles et serai de retour avant que le soleil ne dépasse la ligne des sapins.

— Taratata! fit l'excellente mouette. Nous n'en avons plus pour si longtemps à voler ensemble : le temps de croquer un menu fretin, et je suis à toi! »

Voilà bien les mouettes : ça mange tout le temps! Au reste, je n'avais pas achevé ma toilette matinale que le carpillon était déjà dans l'estomac de Marga. Nous prîmes notre essor de conserve.

Une heure après, nous étions fixés. Marga avait pris langue avec des compagnes, et, comme elle a cette langue bien pendue, elle avait appris que les sphériques, partis de la veille, se dirigeaient du côté des grands lacs. (*A suivre.*)



CHAPITRE XII

La fête du Travail.

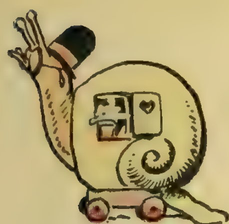
Le premier soin de Malvinus fut d'embaucher des équipes de travailleurs : chose facile à une époque où la main-d'œuvre était pour rien.

Cela fait, il réunit son personnel et discourut ainsi :

« Compagnons, j'ai résolu de nous bâtir une de ces petites maisons de campagne qui ne sera pas piquée des hannetons....

— Qu'est-ce qu'il ne faut pas piquer? interrogea l'obligeant Hanneton.

— Une simple façon de parler, mon ami! Je disais



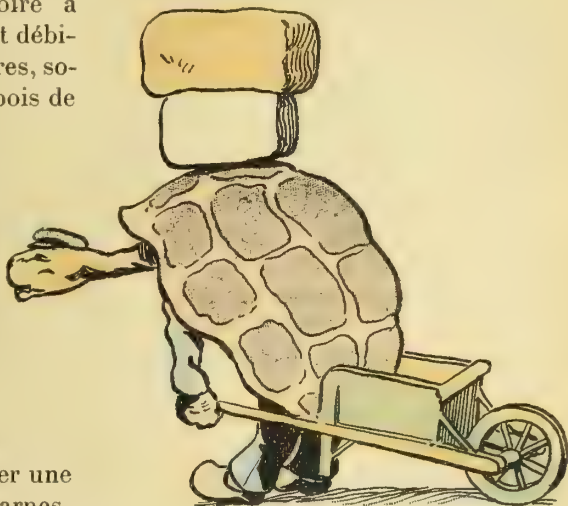
donc que j'avais l'intention d'élever ce petit hôtel sur la rive droite de notre belle Saine, en pleine grève de sable fin.

— Bravo! s'écrièrent les Animaux enthousiasmés. Vive la grève!

— Alors, à l'ouvrage! Vous, le Poisson-Scie....

— C'est moi-même! remarqua le Poisson-Scie.

— Bon : prenez votre meilleure mâchoire à champ tourné, et débitez-moi des poutres, solives, moulures et lames de parquet en bois de « gopher ».



— Qu'est-ce que le « gopher », monsieur le Bipède?

— Je n'en sais rien, c'est un mot hébreu. Mettons que ce soient ces noyers que vous apercevez là-bas. — Toi, le Taureau des Indes, « Inde Toro », comme dit le *pater Aeneas*....

— En effet, je suis d'Inde! confirma le modeste animal.

— Et une fameuse dinde encore, plaisanta Malvinus. Or donc, tu vas me chercher une demi-douzaine de trous en forme de lucarnes, et tu en feras des œils-de-bœuf pour éclairer la maison.

« Ah! Tu diras à ton ami le Colimaçon borgne de me confectionner un escalier, également en colimaçon.

— Chouette! s'écria le farceur de petit Borgne. »



Et il se mit à montrer les cornes et à tourner une rampe en spirale, tout en sifflant gaiement :

« Je suis colis,
» Je suis maçon,
» Je suis Colimaçon-Maçon! »

C'était un spectacle vraiment réconfortant que cette imposante fête du Travail. Des poissons de toute espèce descendaient la Saine, remorquant de longs trains de bois proportionnés à leur taille. La Grue aidait au transbordement, la Tortue brouettait les matériaux sur sa large carapace. Reptiles, batraciens, zoophytes, tout le monde y allait de ses dix doigts.

Les Étrennes de Saint Nicolas

LISTE DES GAGNANTS

1er Prix. — **Un Kodak pliant**, valeur 60 francs. *Fin-Finet* (3402 + 2879 + 0 = 6281 p.)

2e Prix. — **Un Réveil-Bijou.** *Girofla* (Marie Crépin) (1914 + 2548 + 841 = 5303 p.)

3e Prix. — **Un Téléphone (2 postes).** *Ralph Idain* (2747 + 2283 + 0 = 5030 p.)

4e Prix. — **Une Machine à écrire.** *Guéguette et Lilette* (1705 + 1114 + 2143 = 4962 p.)

5e Prix. — **Monoplan « Alma ».** *Prince Avril* (2523 + 1114 + 841 = 4478 p.)

6e Prix. — **Jeu de Croquet de salon.** *Académie Tapageuse* (2523 + 1204 + 422 = 4149 p.)

7e Prix. — **Le Petit Facteur.** *Cousin Pernod* (4093 + 0 + 0 = 4093 p.)

8e Prix. — **Trousse de voyage.** *Bruyère des Vosges* (1406 + 1721 + 796 = 3923 p.)

9e Prix. — **Épicerie.** *Perrette* (Marie-Antoinette Reverdy) (3864 + 0 + 0 = 3864 p.)

10e Prix. — **Machine à Coudre.** *Sainte Adresse* (2747 + 1008 + 0 = 3755 p.)

11e Prix. — **Le merveilleux Wondergraph.** *Trotte-Menu* (1341 + 1528 + 706 = 3575 p.)

12e Prix. — **Le Cirque amusant.** *Rhododendron* (Paul von der Weid) (1981 + 1528 + 0 = 3509 p.)

13e Prix. — **Chambre de Poupée.** *Clochette de Corneville* (588 + 2789 + 0 = 3377 p.)

14e Prix. — **Mignonnette.** *Grisemine* (0 + 1114 + 2244 = 3358 p.)

15e Prix. — **Trousse à ouvrage.** *Colette Lichtemberger* (1929 + 1204 + 0 = 3133 p.)

16e et 17e Prix. — **Jeux de Dames.** *Miss Poupée* (1406 + 1675 + 0 = 3081 p.). — *Chou* (1341 + 0 + 1637 = 2988 p.)

18e Prix. — **Une paire d'échasses.** *Nono et Néné* (0 + 2216 + 589 = 2805 p.)

19e Prix. — **Jeu de Dames.** *Paquet de Nerfs* (1117 + 0 + 1637 = 2754 p.)

Recevront, en outre, des *bons de livres* de la librairie Delagrave :

20 à 24. — Pour 5 francs de livres : Sire Noble, Dame Hermeline et Petit Couard (2747). — Perce-Neige de Moscou (2747). — Branche de Gui (2747). — Écho Choletais (2545). — Fauvette de Jouy (2525).

25 à 29. — Pour 4 francs de livres : Trop tard à la soupe (2523). — Filleul de Candé (2508). — Fil de Zinc (2470). — Lapin VII (2458). — Chrysocôme (2455).

30 à 34. — Pour 3 francs de livres : Pierrot Comtois (2321). — Victor Vidal (2321). — Deux Francs-Comtois en Touraine (2143). — Causette (2099). — Fleur de Noël (2013).

35 à 49. — Pour 1 franc de livres : Fleur de la Loire (1995). — Jean de Troyes (1955). — Gerbe de Blé (1910). — At Choum (1832). — Quatrième Numéro (1811). — Anémone Rose (1702). — André Rétif (1702). — Violette (1675). — Riquet (1675). — Marouette (1675). — Cycliste du Forez (1675). — Lilas de Rémicourt (1637). — Muguette (1624). — Moulin à Paroles (1612). — Garçon Manqué (1496).

Avis important. — Des *Bons* seront envoyés aux 49 lauréats du Grand Concours. Prière instante d'indiquer, sur ce bon qui devra être renvoyé à la Librairie Delagrave, *l'adresse exacte* à laquelle devront être expédiés les prix. Nous déclinons toute responsabilité en cas d'indication inexacte ou incomplète.

Le port des prix *autres que des livres* est à la charge des lauréats, qui recevront les colis en *port dû.*



15e JEUDI-SALON DE SAINT NICOLAS



ROSELINETTE (entrant en coup de vent chez Saint Nicolas). — Oh! Monseigneur, venez à mon secours, je vous en supplie! *Roseletta* est d'une paresse ce matin! Impossible de lui faire prendre sa leçon de lecture. J'ai beau lui répéter que c'est honteux, à cinq ans, de ne pas même savoir ses lettres, elle m'a jeté le livre à la tête et veut absolument laver ses bottines dans la cuvette!

SAINT NICOLAS (riant). — Pauvre Roselinette! Pauvre professeur en herbe!... Qui sait? J'ai peut-être, pour t'aider, un moyen excellent.

ROSELINETTE. — Oh! donnez, donnez vite, Monseigneur : vraiment, je suis enragée, et si Roseletta continue, j'ai peur de la jeter par la fenêtre.

SAINT NICOLAS. — Ce serait un châtiment un peu énergique, ma chérie. Montre plutôt à ta récalcitrante élève le 15e Jeudi-Salon sur la lettre préférée de l'alphabet. Tu lui expliqueras pourquoi mes enfants ont choisi telle lettre, plutôt qu'une autre...

ROSELINETTE (ravie et pressée). — Oh! merci, Monseigneur. Elle va être aux anges... je cours la trouver, et je vous rapporterai le tout dans une heure.

. . . .

Roselinette et *Roseletta* sont assises devant une grande table. Sur la table sont étalés les dessins du 15e Jeudi. *Roseletta* ouvre des yeux grands comme des portes cochères, tandis que *Roselinette*, tout à son rôle, explique consciencieusement :

— *A*... une lettre : *longue, mince, élégante, bien campée sur ses jambes fines comme celles d'un héron et dressant haut sa petite tête triangulaire*... C'est M. *Pain de Sucre* qui a écrit çà. Mlle *Amie des Lézards* trouva qu'*A* ressemble à un clocher et que c'est l'image de l'*idéal*.

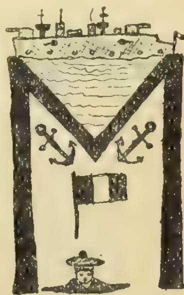
ROSELETTA (candide). — Qu'est-ce que c'est que la « Lidéal »?

ROSELINETTE. — Tu n'as pas besoin de comprendre : c'est quelque chose de très beau, que « chacun met où il peut », a dit un jour Monseigneur. Je n'ai pas bien compris non plus. Mlle *Edelweiss*, elle, trouve qu'*A montre l'exemple, ouvre le feu, et c'est très bien de montrer l'exemple*... pas l'exemple des sottises, comme Médard lorsqu'il te conseille de laver tes bottines dans la cuvette, mais l'exemple d'aimer la France, avec la lettre *A* qui est « pétrie d'amour » comme dit Mlle *Edelweiss*. Tu as saisi?

ROSELETTA (convaincue). — Oh! oui.

ROSELINETTE (poursuivant). — Tiens; voilà *C*, la lettre favorite de *Miss Puce*, parce que c'est l'initiale de ses trois héros : César, Cicéron et Charlemagne. Oh! comme c'est drôle! Charlemagne a habité tout près de sa ville natale.

ROSELETTA. — Est-ce qu'ils ont joué ensemble?



ROSELINETTE (sérieusement). — Non, il était trop vieux : il était même mort! Mais *Miss Puce le considère comme belge et l'aime comme belge*. Voilà tout. Quant à Mlle *Miaou*, *le C lui rappelle un chat et un chien qui se disputaient*... Après tout, les généraux et les rois se disputent aussi, tout ça va très bien ensemble.



E. Une lettre chère à Mlle *Microbette*, parce que c'est l'initiale du papa qu'elle a perdu et qu'elle aimait tant.

ROSELETTA (émue). — Est-ce qu'elle le retrouvera..?

ROSELINETTE (l'embrassant). — Bijou, va! Non, elle ne peut pas le retrouver... il est parti auprès du petit Jésus...







mais elle pense à lui et l'aime toujours. Elle est très gentille, tu sais... Microbette! Monseigneur l'aime beaucoup...

A présent, cette lettre-là, ma poupée, c'est une *F*. Mlle *Brunette* l'a choisie à cause de la France, et d'une belle phrase.... Écoute la belle phrase : *Tout homme a deux patries, la sienne et la France*... Ça veut dire que notre pays est le plus beau de tous. Tu as saisi?



ROSELETTA (convaincue). — Oh! oui.

ROSELINETTE (reprenant). — A *Mlle Rêveuse lointaine* l'*F* rappelle avec la France un conte de fée... joli... joli... je te le dirai un jour où tu n'auras pas lavé tes bottines dans la cuvette.

Et là, tu vois cet *I*... C'est le favori de *miss Stik*, encore une gentille amie de Monseigneur... elle écrit toujours des choses si drôles! Ainsi elle trouve que l'*I est le jeune gommeux de l'alphabet avec sa raideur, ses cheveux collés, et son allure de prince du sang... de plus il a été cité par un poète, parle Italien comme personne et a fort bon cœur puisque constamment il prête son « point » à son confrère le J?*

Le *J*! *En voilà une lettre qui n'est pas à plaindre*, remarque M. *Ted*. *Ne commence-t-elle pas le nom du petit Jésus*?

ROSELETTA (vivement). — Et aussi le nom des joujoux.



ROSELINETTE. — Parfaitement, et Mlle *Asperge Montée* pense tout comme toi. Quant à *Fée Grabotte*, elle aussi adore le mot « joujoux », non pas à cause d'une voiture ou d'une chambre de poupée, non... *Joujou* c'est son petit frère, *un vrai chérubin*, paraît-il.

ROSELETTA. — Je voudrais le voir!

ROSELINETTE. — Moi aussi, mais il n'est pas là. Faut se faire une raison. Pour te consoler, écoute un beau calembour sur la lettre *K*. Il est de M. *G. de la Taille.*

« Le *K* embellit le visage
« Et de la vieille et du vieillard :
« Voyez : tout joueur de billard
« Vous dira que « *K* rend beau l'âge »

Ne cherche pas, c'est trop difficile pour toi, nous le donnerons à Médard.... Mais, Mlle *Kinou* aime le *K parce que c'est l'initiale du cher pseudonyme sous lequel Monseigneur l'a adoptée comme Nicolette.*



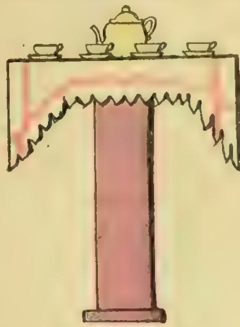
Et Mlle *Myosotis de Pologne* : en voilà une qui a de l'affection pour la lettre *K*. *Son nom de famille commence par cette lettre, sa maison favorite aussi, et Kosciusko est le grand héros polonais...*

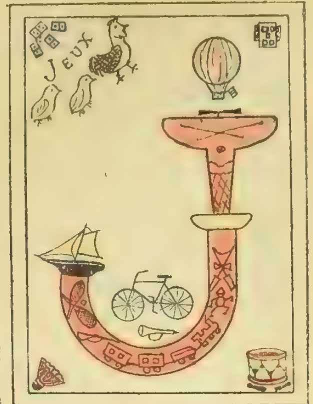
Décidément les abonnées de Monseigneur aiment leur pays et leurs souverains; *Petite Moresnetoise* pense au roi Léopold en choisissant la lettre *L*, tandis que *Jeannette* ne pense qu'*à lire des histoires, à plat ventre dans l'herbe ou sur un divan... lire, jusqu'à en avoir mal à la tête.*

ROSELETTA. — Est-ce qu'elle lit l'histoire du petit Chaperon rouge?

ROSELINETTE. — Oh! sûrement... et puis beaucoup d'autres qui sont dans le *Saint-Nicolas*. Ah! le *Saint-Nicolas*, a-t-il donné du prix à la lettre *N*... Mais, regarde : tout ça de Nicolettes qui ont choisi l'*N* en l'honneur de Monseigneur : *Brunette*, *Fleur de la Loire* (qui le met dans







son cœur, en paquet avec *Napoléon, une tête de nourrice lui rappelant sa bonne maman, Noël* et *Neptune, roi de la mer*); *miss Kot-Kot Dzette* qui adore Saint-Nicolas pour avoir inventé *un pareil journal! Causette et Garçon manqué*, qui sont tout aussi convaincues.

Pour *Kot-Kot Dzi, N est l'emblème du foyer familial. Le foyer! Quelque chose de si doux, où nous avons été tant aimés... où nous avons appris à aimer...*



ROSELETTA (soucieuse). — Roselinette, pourquoi tu fais des fautes en m'apprenant... On a mis *M* après *N*, et tous les jours tu me grondes quand je fais ça.

ROSELINETTE (l'embrassant). — Bravo, mon trésor! C'est toi qui as raison! Vois-tu, les abonnés de *Saint-Nicolas* me font perdre l'esprit. Mais bien sûr que l'*M* est avant l'*N*, et elle en a des amis, la lettre *M*. Ne commence-t-elle pas le nom de *maman, le plus beau nom qui existe*, déclare *Amie des Animaux, puisque c'est le nom de celle que chaque enfant aime par-dessus tout. Gerbe de blé, Miss Kot Kot Dzette, Violette de Cobre*, et *Bicha-Bichou* sont tout à fait de cet avis. Seulement *Gerbe de blé* aime doublement l'*M, à cause de sa maman et à cause de la Vierge Marie* et *Violette de Cobre a un faible pour sa sœur Myrthe et pour... Médard.* Oh! ça c'est amusant... il faut lui dire... (Appelant Médard.) Viens vite! On parle de toi, dans le 15e Jeudi.

MÉDARD (surgissant, de l'encre au col, de l'encre aux doigts, de l'encre jusqu'au bout du nez). — On parle de moi! Qui a parlé de moi?

ROSELINETTE. — *Violette de Cobre*, mon cher : c'est à cause de toi qu'elle préfère la lettre *M*.

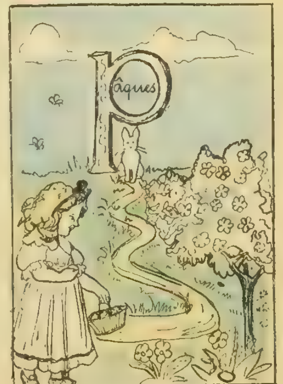


MÉDARD (transporté). — Vive *Violette de Cobre!* Je lui enverrai une boîte d'amorces pour la remercier. Un cake-walk en l'honneur de *Violette de Cobre*! Allons, Roseletta!

(Roseletta ne se fait pas prier, et Médard et sa compagne tourbillonnent comme des fous à travers la pièce.)

ROSELINETTE. — Allons, assez, assez! Médard, arrête-toi, lâche Roseletta, elle perd sa galochette... et il faut finir le Jeudi. (Médard, tourne toujours.)

ROSELETTA (qui commence à se fâcher). — Vilain Médard, lâche-moi, Médard, ma galochette ma fait mal, va-t'en, vilain, vilain!... (Médard ne semble pas entendre : c'est une vraie toupie remontée... qui tourne, tourne éternellement.)



ROSELETTA (éperdue). — Je vais te griffer, Médard! Je vais te griffer!.. Roselinette, viens à mon secours!

ROSELINETTE. — Oh! une idée! (Elle attrape la carafe et la vide sur la tête de Médard qui pousse un cri et lâche l'infortunée *Roseletta*... Médard se secoue en riant, Roselinette le pousse en dehors.)

ROSELINETTE. — Quel diable que ce Médard! Et notre Jeudi qui n'est pas du tout fini. Voyons, où en étions-nous? Aux *M*! Regardons un peu les dessins : Cette jolie *M* avec un bateau, elle est de *Martelot Bréiz*. Le *P* fleuri de papillons qui soutient le Prince Percinet est la lettre chère





à *Prince Avril*, puisqu'elle commence son pseudonyme; *Coquelicot et Bleuet* chérissent l'*R* qu'ils retrouvent dans le nom de leur maman, de leur papa, de leur bon papa et de leur oncle; *May-flower* déclare que c'est *une lettre gaie qui vibre dans le mot espoir*; et *Petite Gâtée* la préfère aux autres, puisque c'est l'initiale de sa maman, *la personne qu'elle aime le plus au monde.*

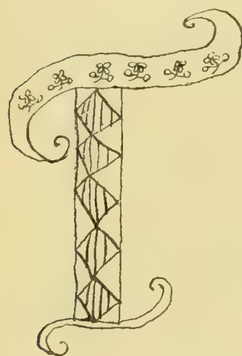
... Oh! et l'*S*, tu ne devinerais jamais pourquoi *Hervé de la Chapelle* a choisi l'*S*... *en l'honneur des serpents!*

ROSELETTA. — Mais c'est très méchant, les serpents!

ROSELINETTE. — Oui, *mais ça a une grande bouche pour mettre beaucoup de gâteaux, Hervé de la Chapelle aime les gâteaux et aussi Saint Nicolas.*

ROSELETTA (sentencieuse). — Eh! ben, moi, j'aime les gâteaux et Saint Nicolas, mais j'aime pas les vilains serpents.

ROSELINETTE. — Ce que tu aimes toi, ce sont les *vacances*; et te voilà d'accord avec *Paquet de Nerfs* et *Branche de Gui*, qui apprécient le V pour cette raison.





ROSELETTA (bâillant). — *Roselinette*, je suis fatiguée, c'est fini de travailler, n'est-ce pas? Tu sais, c'est l'heure d'aller arroser mes salades!

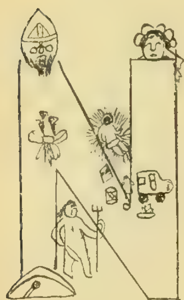
ROSELINETTE. — Oui, oui, tes salades et puis tes bottines avec... nous connaissons ton amour de l'arrosage! Encore un peu de courage, mon poulet. Tiens, voilà *Z*, une pauvre lettre, qui a eu des malheurs, explique Mlle *Bouchon. Elle était autrefois droite comme un i... et puis, un jour qu'elle se promenait, un grand coup de vent fit tomber une vieille cheminée sur son dos, et depuis ce jour elle est devenue toute bossue et toute tordue.*

ROSELETTA. — Pauvre petit *Z*.

ROSELINETTE. — Aussi, Mlle *Violette* et Mlle *Bouchon*, qui ont très bon cœur, ont choisi le Z pour le consoler... Quant à Mlle *Muguette*, elle a fait comme toi, étant petite... elle a sauté de joie en voyant qu'après le *Z* sa leçon était finie! Maintenant, embrasse-moi et va jouer, ma jolie! Tu as été très sage! Tu auras un bonbon.

ROSELETTA (*enchantée*). — Un bonbon vert en papier, n'est-ce pas! (Elle se précipite sur sa sœur et l'embrasse avec fougue comme si elle voulait la mordre. Et puis elle se sauve en courant.)

ROSELINETTE. — Ouf! Ça y est, la leçon! Et puis, ça y est le Jeudi de Monseigneur... Ah! ouiche! j'ai oublié le W de Mlle *Bredinette* et l'*L* de M. *Poulet de Lucon* et des *Six Yeux bleus.* C'était pourtant bien joli, ce qu'ils écrivaient sur la lettre *L*... *les Six Yeux bleus!* Bah! je vais leur donner un prix — un prix, c'est toujours à sa place!..



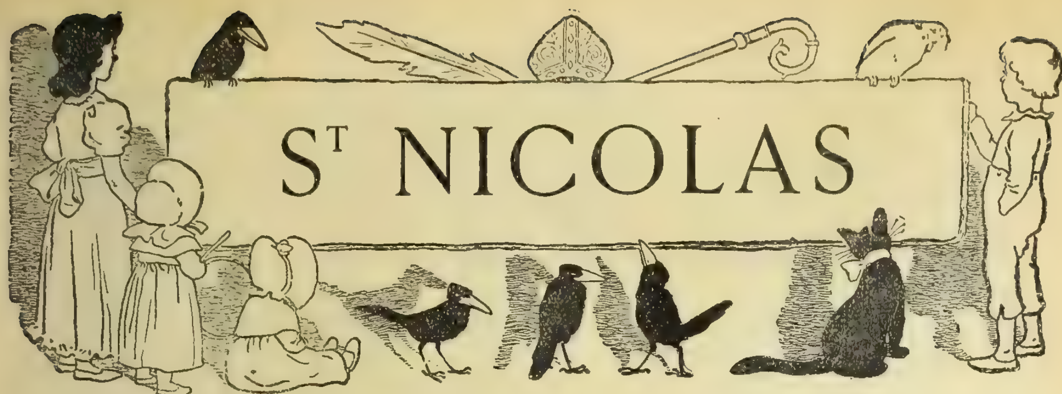


Le sujet du 16e *Jeudi-Salon* est le suivant : *Quel est le métier qui vous semble le plus à plaindre?*

Les artistes pourront illustrer leur composition, ou simplement *représenter ce métier par un de ses attributs ou de ses instruments.*

Les Compositions devront m'être parvenues le 5 octobre 1912, dernier délai.

SAINT NICOLAS.



LA CHRONIQUE AÉRIENNE

***Par le Corbeau GRAIN de CASSIS** (Suite du nº 34).*

De mon côté, je me procurai — que Dieu me pardonne ce larcin — un journal rédigé en français, dans une ville qu'on appelle Québec; cette particularité confirma les renseignements des mouettes indigènes, concernant le pays où nous nous trouvions. Le hasard nous avait fait aborder au Canada, non loin de la frontière des États-Unis. C'était donc tout profit pour moi; le Canada, c'est presque la France; on y parle couramment notre langue; la journée commençait bien.

Après avoir mis en commun nos renseignements, nous étudiâmes la situation, et nous tombâmes aussitôt d'accord sur le plan à suivre.

D'après la direction et la vitesse du vent, les ballons devaient passer au-dessus des lacs inférieurs — l'Érié ou l'Ontario. — En supposant que les conditions atmosphériques ne changent pas, ils découvriraient ces lacs le 20 au soir, et c'est là, sans doute, que se déciderait la partie.

Il y avait gros à parier que les pilotes les moins expérimentés, se trouvant à court de lest ou de gaz, et voyant la nuit approcher, n'oseraient pas se risquer sur ces lacs, qui, bien que très inférieurs au Michigan ou au lac Supérieur, n'en sont pas moins encore de véritables mers d'eau douce. Les autres — et nos pilotes, les Faure et les Leblanc, avaient bien des chances d'être ces « autres » — pousseraient hardiment de l'avant, et c'est à ces audacieux que serait la victoire.

Il fallait donc, coûte que coûte, atteindre l'Érié avant la nuit.

J'étais frais, supérieurement entraîné, aidé par un vent de trois-quarts bien établi; comme repère, la voie du « Canadian Railway » dont le quadruple ruban de fer relie Halifax, capitale de la Nouvelle-Écosse, à Victoria, le grand port du Pacifique; si je préférais, je pouvais piquer droit à l'Ouest, jusqu'au Saint-Laurent — un fleuve immense, que je n'aurais plus qu'à remonter pour gagner l'Ontario.

Je fis donc mes adieux à Marga. Chère Marga! Comme je compris, en me séparant d'elle, combien de place elle tenait déjà dans mon existence! Elle me confia ses projets, m'indiqua — autant que peut le faire une personne aussi aventureuse — les parties de la côte canadienne qu'elle se proposait d'explorer; et, après un énergique « au revoir », nous nous séparâmes, Marga reprenant la route de la mer, tandis que je ramais,de toute la force de mes ailes, dans la direction de Toronto.

Est-ce grand, cette Amérique, est-ce grand! Du point où j'ai abordé jusqu'au Niagara, où l'Erié se précipite dans l'Ontario, il y a, au bas mot, la distance de Calais à Marseille.

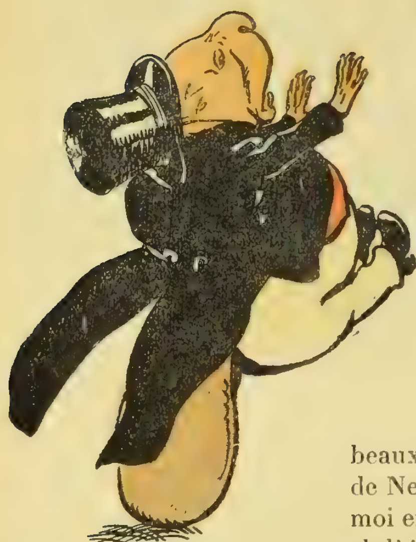
Ah! comme je me félicite d'avoir pris un à-compte sérieux de sommeil, avant de me lancer au-dessus de ces immenses territoires! Heureusement, la terre est là; et, sur terre, votre ami Grain de Cassis a retrouvé son sens de l'orientation. Il fait beau, un peu froid, vent favorable, le temps rêvé pour un record d'endurance; et j'avance, j'avance régulièrement, à mon altitude favorite — 75 mètres environ au-dessus des arbres — tandis que sous moi, d'interminables forêts de bouleaux, de mélèzes et de sapins se déplacent rapidement, comme un immense trottoir roulant.

Quelque chose me dit que j'approche; je ne sens pas ma fatigue; au contraire, j'active l'allure; et voici qu'au-dessus de moi, un grand vol de canards sauvages passe, allant en sens inverse de ma route.

Et le canard de tête, celui qui ouvre le triangle et entraîne tout le peloton, me jette au passage, en franco-canadien, ces mots qui me font bondir le cœur :

« Au large!... Voilà les Hommes!... »

(A suivre.)





CHAPITRE XIII

Pipo!!!

Ce qu'il faut renoncer à peindre, c'est la joie et l'orgueil de Pollux! Il trottait d'un groupe à l'autre, prodiguant les conseils à grand renfort de grec et de latin.

« Pas ainsi, malheureux Malakoff, on ne se roule pas comme vous faites dans les tas de chaux, votre fourrure a de beaux cheveux à présent! Autant passer la tunique soufrée de Nessus! — C'est cela, monsieur le Fox-Terrier, creusez-moi encore un trou pour le pilotis Nord-Nord-Est. — Eh là, eh là! madame la Girafe, vous allez vous démantibuler l'occiput à vouloir clouer avec votre tête : ce n'est pas votre affaire, contentez-vous d'étendre le mortier avec votre langue. — Bien, Triomphe, empoignez-moi cette meule de granit, et enfoncez les chevilles à tour de trompe. — Que fait ma gentille Araignée avec ces fils de bois de fer?

— Des grillages, monsieur, pour mettre aux œils-de-bœuf.

— Ah! Très curieux! Quelle patience vous avez, ma chère : « Daedaleum opus ». ce sont de vrais boucharabis! — Savez-vous, Gypaète, mon gaillard, au lieu de tourniquer sans rien faire d'utile, courez donc jusqu'à l'Élysée-Boa; vous y trouverez sous la grande Baignoire de réception, tiroir de droite, de vieilles peaux à Grand-Père Boa, qui feront une jolie couverture imperméable pour notre toit.



— J'y vole! s'écria le Gypaète. Vrrrrrrrrrrrrrrr!!!

— Vous travaillez tous comme des images, conclut le digne contremaître. Notre bien-aimé Malvinus Priamidès, mon élève, messieurs, doit être fier de lui : voilà un véritable palais qu'il peut se vanter d'avoir bâti tout seul! »

En cet instant, Pollux, ayant jeté les yeux sur son disciple, poussa un cri d'épouvante.



« O popoï! qu'aperçois-je? Le fils de Priam est la proie des flammes! « Pheu! Pheu! » Au feu! Pê pê! Pê pê! Pê pê! »

Et le digne castor de se précipiter vers le Priamide, qu'enveloppaient des tourbillons d'une fumée âcre et nauséabonde.

Hector n'avait pas le feu : *il fumait!*

Oui! encore une invention qu'il avait trouvée tout seul. — Un long roseau dans les dents, au bout de ce tuyau une noix de coco bourrée de tabac, il aspirait d'énormes bouffées qui lui ressortaient par la bouche, le nez et les oreilles.

« Hein! triomphait-il : enfoncés le Vésuve, le Cotopaxi et le Popocatépelt : tout volcans qu'ils sont, ils n'ont pas de calumet de ce calibre!



— Heureusement! Quelle peur vous m'avez faite, mon pauvre Malvinus : j'ai cru voir Troie entière s'écroulant dans les flammes du haut de son faîte élevé! — Mais, dites-moi, cela doit être bien désagréable? Vous êtes tout jaune, mon enfant!

— Désagréable! protesta Malvinus, qui, effectivement, passait à vue d'œil du vert épinard au jaune de nicotine. — Essayez plutôt!

— Heu! Heu! Heu! fit l'Ours en se dandinant, le poil tout collé par la chaux et le plâtre. Goûtons un peu! »

Mais il jeta la pipe aussitôt en criant :

« Pouah! quelle infection! »

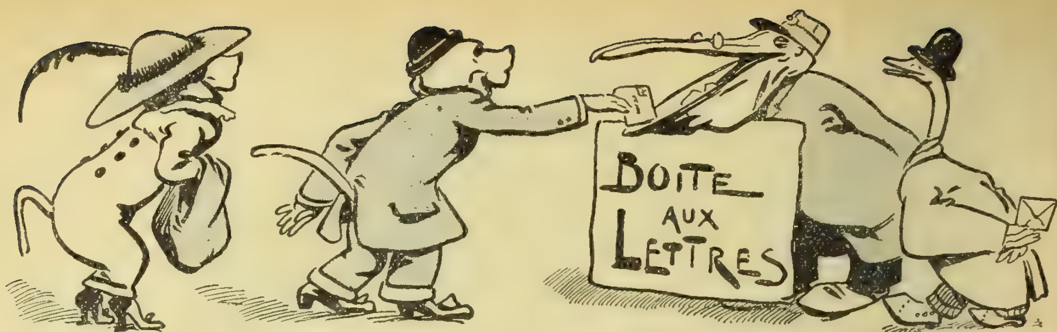


Tel fut l'avis unanime. Seul, le Lapin s'obstina à tirer quelques bouffées, afin de sauvegarder sa réputation de fameux lapin. Mais il dut s'esquiver sous un vague prétexte, et quand il reparut, il était blanc comme une petite hermine.

Bibi Lolo n'en menait guère plus large : sa figure, ses mains, ses yeux jaunissaient de plus en plus; son rire même était jaune!

N'importe : il avait prouvé, une fois de plus, sa supériorité sur les autres Animaux. Il reprit son instrument de torture, raviva la braise à demi éteinte, et, comme un fameux ministre, déclara :

« Messieurs, la séance continue!... »



Trotte-Menu accepte volontiers l'échange de correspondance avec *E. Capoé*, et la prie de commencer. Ma bonne *Trotte-Menu*, je ne veux à aucun prix te faire « consumer d'impatience » dans l'attente des résultats du Grand Concours. Comme je l'ai dit plus haut à *René de Wassy*, je te promets de faire mon possible pour te contenter rapidement. Tu as très bien fait de choisir *E. Capoé* pour correspondante. C'est une charmante petite fille, sérieuse, bonne et dévouée : je parie que vous vous entendrez à merveille. Ainsi tu pars dans la Meuse, passer tes vacances. C'est de là sans doute que m'arriveront tes gentilles lettres. Sois sûre, chère petite, que je me ferai toujours un grand plaisir d'y répondre et reçois en attendant mes très affectueuses bénédictions.

Mais si, je t'ai répondu, *Méchante Gosse*.... seulement mes lignes ont dû se croiser avec les tiennes. Je t'avais même accusée de trop de modestie à cause du choix de ton pseudonyme.... pseudonyme peu envié, parmi mes Nicolettes. Celles-ci tiennent, en effet, à faire valoir autre chose que leurs défauts.... quitte à faire valoir quelque chose. N'importe, je respecte ton désir et te voilà inscrite dans ma grande famille sous le surnom qui te plaît. J'espère que tu vas m'envoyer beaucoup de détails sur ton existence berlinoise. J'aime infiniment à connaître la vie et le caractère de mes enfants.... Ainsi je deviens pour eux le vieil ami indulgent à qui l'on dit tout, qui comprend tout et ne se fâche jamais. Donne-moi tes impressions sur le journal, les concours, les histoires et crois, ma bonne petite, à toute ma sympathie.

Je fais le nécessaire, *Biquette*, pour que le changement d'adresse soit effectué à la librairie. Excuse ce malentendu et laisse-moi, en guise de dédommagement, t'embrasser paternellement sur tes joues roses.

Je t'en supplie, *Gerbe de Blé*, ne renouvelle pas l'alléchante invitation que tu me fais d'aller passer mes vacances à Mortagne-sur-Gironde : je n'aurais qu'à céder à la tentation, et qui deviendraient mes principes? Et ta jolie maison, elle aussi, la vois-tu envahie par les douze Rosettes, Médard, Barnabé, Babylas, Michel, Catherine et les quatre corbeaux, sans oublier mon âne et mon perroquet? Contente-toi de mes bénédictions, moins encombrantes, que je t'envoie pour fêter tes treize ans et demi et tes « trop courtes » vacances.

Je pense toujours tendrement à mes chers *Deux bons Diables*, et suis heureux de les avoir, au moins un peu consolés.

Merci à *Fleur d'Estagel* de ses Envois à la Tirelire. Je ne comprends pas pourquoi ma petite Nicolette n'a pas eu de mention honorable, à défaut d'autre chose, au dernier Concours. Ses solutions ne me seraient-elles pas parvenues?

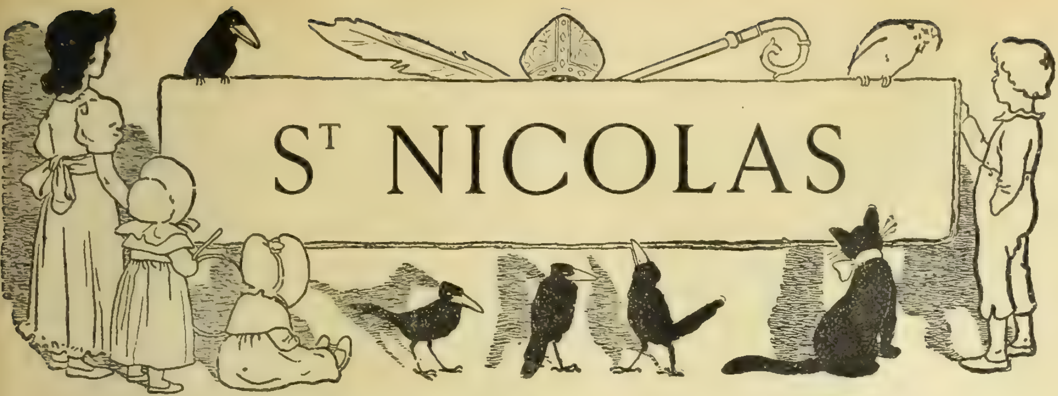
Tant mieux si *Fauvette de Jouy* aime mes prix : à elle, en ce cas, d'en mériter d'autres, afin d'enrichir sa bibliothèque. Et *Petite Mésange*, n'en gagnerait-elle pas aussi, ne fût-ce que pour demander un manuel d'arithmétique — elle que les additions et les soustractions amusent tant!

Fauvette de Jouy embrasse bien fort *Bouchon*, dont le petit mot lui a causé tant de plaisir, ainsi que *Frimoussette*, *Miss Puce* et *Mistinguette*, dont elle attend impatiemment des nouvelles.

La lettre de Louise, la sœur de *Fleur des Bois*, m'a été droit au cœur, et, bien vite, je lui donne le surnom demandé de *Diamant Bleu*, afin qu'elle m'appelle longtemps encore son grand-père — ou plutôt son grand-papa, comme si j'en étais un pour de bon. Elle est peut-être trop grande, cette chère *Diamant Bleu*, pour que je l'embrasse, même par la Boîte aux Lettres. Alors, j'embrasserai *Fleur des Bois* pour deux, en attendant une nouvelle lettre d'une des deux sœurs.

Sais-tu bien, *Jeune Footballiste*, que tu écris... comme un chat enrhumé! Guéris-toi de cette mauvaise écriture, qui te ferait bien du tort, mon cher petit, dans tes études et dans toute la vie, car elle décèle un défaut d'ordre : pas vrai? — Cela ne m'empêche pas de t'aimer, au contraire, et de te souhaiter beaucoup de succès à mes concours, auxquels tu prends une part si active.

Eh bien, *Miss Stick*, as-tu bien « ramé en cadence » sur le lac d'Annecy. Parions que tu vas en revenir avec une âme à la Lamartine, et des joues dans le genre pomme d'api ! Je te souhaite l'une... et les autres : embrasse Renée de ma part. — *Miss Stick* fait bien ses amitiés à *Guida*, *Chrysanthème Bleu* et *Pain de Sucre*, ainsi qu'à *Monna Lisa*, qu'elle brûle de connaître. (*Voyez plus loin.*)



LA CHRONIQUE AÉRIENNE

***Par le Corbeau GRAIN de CASSIS** (Suite).*

DANS tous les idiomes d'oiseaux, la phrase : « Voici les hommes » est un cri d'alarme; elle signifie : « Voici l'ennemi : fuyez! »

Mais à la façon dont les canards m'ont jeté ce …le à vous! », j'ai tout de suite compris de … était question. Les Hommes, ce ne sont ni …asseurs, ni des dénicheurs de couvées; il …ut s'agir que d'Hommes-volants — aviateurs ou aéronautes.

Et sans hésiter, le cœur battant, je me lance au-devant de l' « ennemi » : que Dieu me conduise à bon port!...

Dans le jour tombant, tout là-bas, vers l'ouest, une trouée s'élargit dans le moutonnement des forêts : une nappe de vapeurs ondoie, l'horizon s'aplanit, se tend en ligne droite, une ligne de mer, nette et rigide : c'est l'Erié. Je touche au but!

... Oui, plus de doute : un vol de pluviers me croise et me renseigne. Au bord du lac, disent-ils, une immense sphère est descendue, venant du ciel. Il y avait deux hommes dedans.

C'est un aérostat. Je demande son nom : *Ile de France*, ou *Picardie*? — Ni l'un ni l'autre. — Tant mieux : il y a de l'espoir... Allons vérifier par nous-même!

... Les pluviers disaient vrai. Un concurrent de la Coupe a atterri, à court de lest. Aucune chance, celui-là!... Il bat pavillon américain; c'est, en effet, le *Million-Population*, un des trois représentants des États-Unis. Un de moins!...

Puis, une poignée de nouvelles, les unes bonnes, les autres moins. La *Picardie*, un de nos champions, aurait pris terre, trop près pour avoir chance de se classer. Un autre ballon serait tombé dans le lac Erié. Enfin, plusieurs sphériques on été aperçus, filant à grande hauteur dans la direction de la rive canadienne. L'un d'eux, à sa nacelle, arborait un drapeau à trois couleurs : bleu, blanc, rouge. C'est Leblanc! Hurrah!

Je ne sens plus ma fatigue; je ne vois plus la nuit, qui descend en nappes d'ombre; l'immensité du lac, basta! j'en ai traversé bien d'autres, avec et sans navire convoyeur. Le drapeau passe, là-haut, les couleurs de mon pays : au drapeau!...

La nuit... Nuit complète, tous les chats y sont gris : quant aux ballons, autant retrouver une aiguille dans une botte de foin!... Et puis, l'excitation tombée, je sens mes forces me lâcher. Il faut atterrir... ou plutôt, comme on dit en ce siècle d'hydro-aéroplanes, amerrir : amerrissons!...

A trois milles dans le nord, une petite étoile éclabousse les ténèbres de sa goutte d'or pâle : c'est le feu d'un steamboat; je m'y pose, avec tout le mystère que mes diables de pennes me permettent; et je dors d'un œil, par raison autant que par besoin, pendant que le steamboat, paresseux et pataud, fait avec ses aubes un bruit de moulin battant l'eau noire...

Le vent est tombé : un bonheur pour moi; les ballons n'iront pas loin, et je pourrai regagner le chemin perdu, dès qu'on y verra clair...

Qu'il est long à se lever, le jour, qu'il est long! Enfin, voici un peu de clarté qui filtre, à l'orient, entre ciel et terre... lac plutôt, car nous sommes en bateau... Ma foi, je l'avais presque oublié. En route : go one!... Tiens, je commence à parler l'anglais!...

Tout de même, l'Erié n'est pas la mer. J'aperçois la côte, dont la dentelure s'enlève en ombres chinoises sur le gris laiteux du ciel. De la brume; le vent n'est pas levé. J'ai le temps de boire, et de me mettre quelque chose sous la dent.

(*A suivre.*)

CHAPITRE XIV

Le palais de Mavinuls.

PENDANT que se passaient ces graves événements qui devaient révolutionner le monde, la maison s'achevait rapidement. On disposa un plancher à pans coupés, avec rigole au milieu pour le Tout-à-l'Égout; on établit dans un coin l'Escalier-Colimaçon: enfin, on assujettit sur ses gonds le battant de la porte, que l'Homme décora lui-même d'un judas grillagé, toujours de son invention.







« Voilà qui est fait! annonça-t-il. Holà! la Girafe, un dernier coup de main, s. v. p., pour accrocher l'enseigne à l'entrée de l'hôtel. Thank you!

— Et maintenant, vous autres, ajouta-t-il en se tournant vers son personnel, au lieu de rester là comme des serins...

— Présent! fit le Serin.

— Eh bien, entrez tous là-dedans, et dites-moi s'il ne reste pas de faux jours à boucher. Pendant ce temps, l'Ours clouera la porte à l'intérieur, pour vérifier si elle ferme bien. »

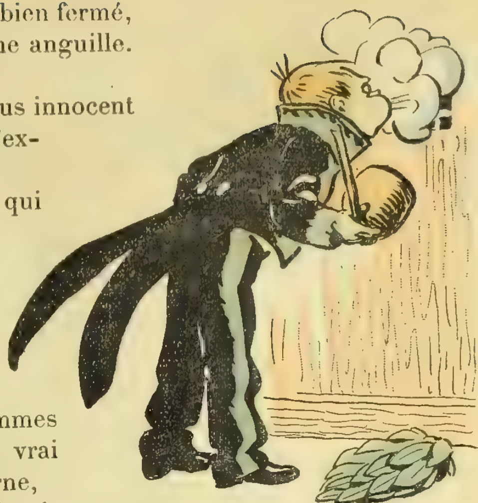
Tous les animaux s'engouffrèrent dans la vaste salle, et l'on entendit Malakoff dont les coups de marteau faisaient trembler la terre.

« Eh bien? demanda Malvinus par le judas.

— Heu! Heu! Heu! répondit la bonne grosse voix : la porte tient comme un bloc à présent, et je défierais le Bélier lui-même de la rouvrir.

— Mon Kiki, confirma le



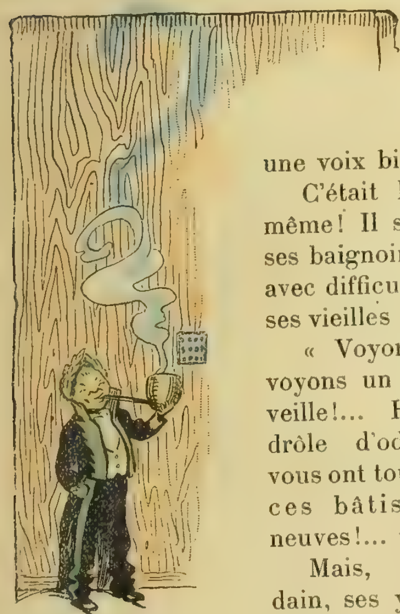


Serin derrière le grillage d'une lucarne, tout est bien fermé, on ne saurait trouver où passer la pointe d'une anguille. Quelle jolie cage, mon Kiki!

— Alors restez-y! déclara Hector de l'air le plus innocent du monde. Moi, cependant, je ferai sentinelle à l'extérieur, en fumant une pipe à votre santé! »

En même temps, voilà mon petit sans-cœur qui se met à insuffler des torrents de fumée par l'ouverture du judas.

« Ouvrez-nous! criait vainement le pauvre Castor. Arrêtez, mon fils : il ne reste plus céans le moindre oxygène, nous sommes dans un vrai lac Averne, « maleolentis Averni! » Tout le monde va être asphyxié! »



Peine perdue! L'Homme riait toujours de son vilain rire « jaune nicotine », et il s'ingéniait de plus belle à enfumer les pauvres Animaux, quand une voix bien connue le fit tressaillir.

C'était la voix du vénérable Ancêtre, Grand-Papa Boa lui-même! Il s'était décidé à sortir de ses baignoires et il arrivait, marchant avec difficulté et jonchant la route de ses vieilles peaux.



« Voyons un peu, répétait-il, voyons un peu cette fameuse merveille!... Humph!!! Hum! quelle drôle d'odeur vous ont toutes ces bâtisses neuves!... »

Mais, soudain, ses yeux tombèrent sur la pancarte apposée au-dessus de l'entrée ; et, pour la première fois, comme un pressentiment sinistre envahit son âme.

Sur la pancarte reluisait, en belles lettres d'or, cette devise tout à fait paradisiaque :

LIBERTÉ! ÉGALITÉ! FRATERNITÉ!

Et, au-dessous, ce simple mot :

PRISON!



Voyez comme mes enfants sont gentils : *Petit Provençal*, comme *Marie-Louise et Marcelle J.*, se sont vu attribuer beaucoup moins de points au dernier Concours qu'ils n'avaient, selon eux, envoyé de solutions justes; ils se contentent de s'étonner, et me demandent, sans la moindre impatience, « comment donc on compte les devinettes? »

Mon Dieu, mes pauvres petits, on compte autant de points qu'il y a de solutions justes! S'il manque des points à votre compte c'est, ou bien qu'une ou plusieurs Tirelires n'ont pas été reçues dans les délais, ou bien qu'elles ne nous sont pas parvenues du tout, ou bien que vous aviez omis votre nom et pseudonyme, ou bien une autre cause que je ne devine pas. Ce qui est sûr, c'est que je compte tout ce qui me parvient en fait de solutions régulières, avec autant de justice, de soin et d'exactitude que si le salut de l'État en dépendait.

Merci mille fois à tous les obligeants fournisseurs de ma Tirelire : à *Brunette*, à *Bruyère Rose de Corrèze*, à *Pierrette*, à *Moustachu*.

Je vois qu'*Heidelbeeren* a été fort occupée avec sa sœur venue de Paris, et sa Tante arrivée d'Amérique.

Je lui souhaite de trouver un petit moment pour concourir au *Jeudi-Salon*, et obtenir le nouveau prix qui grossira les crédits du premier Bon. Je transmets avec plaisir ses amitiés à *Taty*, *Amie de Tête de Linotte* et *Boule de Neige*.

Une paternelle bénédiction à « ma zélée petite Nicolette qui m'aime », autrement dit *Rose Pompon*, dont j'admets au concours le Mot en Triangle N° 167, 2e édition.

J'ai déjà parlé à *Marie-Louise et Marcelle J.* — qui malheureusement n'ont pas signé de pseudonyme; alors, comment pourrais-je deviner *qui* habite 50, rue des Alpes? Ce sera à recommencer. Je plains bien la pauvre Marcelle d'avoir commencé ses vacances par le mal de dents; c'est arrivé à toute ma famille l'an passé, à pareille époque, et cela n'a rien de réjouissant — même en souvenir! Bravo pour la sonate de Beethoven, malgré la petite erreur qui — j'en mettrais ma tête au feu — aura passée inaperçue. Voici toutes mes bénédictions, pour couronner ce long « petit mot ».

Oui vraiment, *Fée Grabotte*, tu es bien étourdie, et je me perds moi-même au milieu de toutes tes distractions. Enfin, si tu t'y retrouves toi-même, c'est l'essentiel, et ce n'est pas ton vieux bon papa qui t'empêchera de concourir.

Décidément *Babissou* et *Marinoute* se ressemblent en tout. Ils ont eu, tous les deux, les prix d'excellence; et tous deux ils ont attrapé la rougeole au moment de partir pour la campagne. Il faudra maintenant faire un match de bonne santé, et arriver ensemble au poteau : ceci vaudra mieux que cela! Voici, à cette fin, deux bénédictions, parfumées de la senteur des foins où j'écris en ce moment ma Boite aux Lettres. Car je puis bien vous dire où je suis, ne serais-ce que pour satisfaire *Perruchonnette*, que cette discrétion désespère. Je suis dans un petit village au bord de la Seine, entre Vernon et les Andelys. C'est presque sur la route de Trouville, et c'est de là que j'envoie, à ma gentille et curieuse Nicolette, « autant de bénédictions qu'il y a de fleurs dans ma prairie » : elle en aura déjà une belle botte, sans aller plus loin!

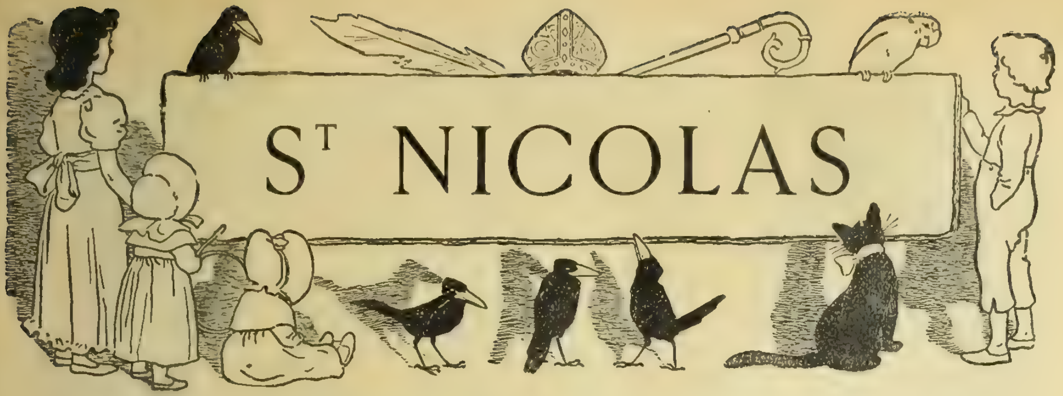
Que tu dois être bien, *Miss Thé Rieuse*, dans ton joli pays d'Argelès! Toi aussi, tu t'es offert une maladie avant de partir, une vilaine maladie même — la scarlatine! T'en voilà guérie, et je t'adresse ma bénédiction pour te préserver du retour de pareilles mésaventures.

Affectueux souvenirs à *Amie des Animaux* et à ses lapins : sont-ils diplômés, ces fameux lapins?

Amie des Polonais me permettra bien une petite observation, à partager — comme mes bénédictions — avec *Princesse Islé* et *Petite Patriote Mendoise*. Ces chères petites manquent tout à fait d'ordre; elles m'envoient solutions, correspondance et réclamations sur la même feuille de papier, et ne donnent pas leur nom. Conséquence : un gros retard subi dans l'envoi du journal du 18 juillet, faute par mes secrétaires de savoir *à quel nom* l'adresser. Espérons que tout se sera arrangé; et à bientôt de vos nouvelles, n'est-ce pas, chères petites?

Ton adresse est prise, *Diable Vert*, et bien prise. Merci.

J'ai envoyé ta carte à *E. Capoé*, 2e *Grain de Blé*, et transmis ton bonjour à Catherine et à toute ma famille : je te retourne, en échange, leur meilleur « bonsoir », car voici la nuit qui tombe. Voici, d'autre part, les millions de bénédictions que tu réclames et que je t'envoie sans compter, à charge par toi de les répartir entre tous les grains de la *Grande Gerbe*, toi comprise, cela va de soi. (*Voyez plus loin.*)



LA CHRONIQUE AÉRIENNE

***Par le Corbeau GRAIN de CASSIS** (Suite).*

LÀ ; me voilà restauré, ragaillardi, plus dispos que jamais. Le brouillard s'attarde, c'est vrai ; mais, en montant au-dessus de la nappe de vapeurs, je trouverai le ciel pur ; et il y a gros à parier que Leblanc et consorts ont pris le même chemin : l'humidité alourdit les enveloppes, mieux vaut geler un peu !

...Brrr ! Il fait frisquet dans la haute atmosphère ; à cinq cents mètres environ, je tombe dans un courant glacé : suivons le vent !...

Ah, ah !... Quelque chose en vue. De nouveau, j'ai ma petite émotion : si c'était !...

...C'en est un : imperceptible poussière blonde, qui dérive très loin, au bout du monde ; mais dans cette poussière du ciel, mes yeux exercés à l'espace ont reconnu la forme en toupie d'un sphérique. Mon Dieu : si c'était le ballon aux trois couleurs, le ballon de Leblanc !...

Maudit vent : c'est à peine si je le gagne de vitesse, et pourtant « j'en mets ». Voilà bien deux heures que je rame sans une seconde de vol plané, et pourtant c'est à peine si je distingue la nacelle de l'enveloppe... Encore une heure d'efforts, et les détails se détachent de l'ensemble : la silhouette des passagers, le serpent du manche à air, le long fil du guide-rope, et, pendant au long du filet, une longue bande d'étoffe : le drapeau !... Je vois du rouge... du blanc... et une autre couleur encore, du bleu, sans doute... Voilà Grouchy !...

Hélas ! c'est Blücher !... La troisième couleur est noire, ou tout comme ; et puis, les bandes sont assemblées dans le sens de la longueur. Le drapeau tricolore, salué au passage par les pluviers du lac Erié, et sur qui se fondait tout mon espoir, est le drapeau de l'Allemage. Déception !

Je n'essaye même pas de rattraper l'aérostat : à quoi bon ? Qu'il soit monté par Pierre ou par Jean, c'est un Allemand ; et comme on n'a signalé qu'un ballon « tricolore » au delà des lacs, il faut en conclure que, cette année encore, la Coupe Gordon-Bennett des Ballons Libres échappe à la France.

Je fais demi-tour, découragé ; et pour me délasser de mon gros effort, je me laisse retomber dans un courant plus chaud, qui oblique fortement sur la gauche du courant supérieur. La brume commence à se lever ; le vent la déchire comme une fumée ; on voit, par intervalles, fuir des cimes de sapins, luisantes d'eau et comme vernies de neuf.

Et soudain, au cours d'un plongeon dans ces vapeurs, je reçois sur la tête une cascade de sable fin.

Je fais demi-tour, je regarde en l'air...

— Un ballon !

Celui-là est tout près, à vingt mètres peut-être, énorme ; nous sommes l'un sous l'autre, si exactement l'un sous l'autre que le rond de la nacelle s'encadre juste dans la sphère de l'enveloppe ; si je n'ai pas vu l'aérostat, c'est à cause de la brume, où il flotte comme une grosse lune d'opale.

Ma douche de sable provient, à coup sûr, d'un sac de lest, que les aéronautes viennent de vider pour gagner des régions moins humides.

Ma foi, ce visiteur inattendu vaut bien qu'on lui rende sa visite. En trois coups d'aile, je suis à sa hauteur.

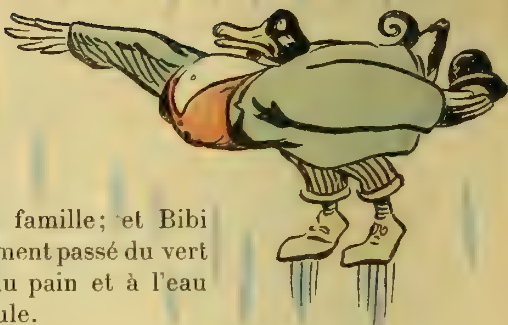
Et un croà de surprise et de bonheur s'échappe de mon gosier.

Ce ballon-là montre en plein son pavillon : bleu, blanc, rouge.

C'est Leblanc ! C'est un Français ! Vive la France !...

(A suivre.)





CHAPITRE XV

Le déluge.

Le Boa délivra sa famille; et Bibi Lolo, définitivement passé du vert au jaune, fut mis au pain et à l'eau dans sa propre cellule.

Qu'êtes-vous devenus, candeur naïve et doux épanchements des jours verts? Chacun pleure le frère dégénéré, et mouille de ses larmes la baignoire paternelle. Surtout la douleur de Pollux fait peine à voir.

« Ah! sanglote-t-il, coupable et infortuné Hector! C'est donc en vain que j'ai nourri de miel attique tes lèvres enfantines : qui donc m'a changé mon Hector! « Quantum mutatus ab illo!... » Sûrement il reviendra à de meilleurs sentiments!.... »

Mais l'Aïeul ne partageait pas ces illusions, ayant beaucoup vu et beaucoup retenu. depuis le temps de la Grande Nébuleuse!

« Mes pauvres enfants, soupirait-il en hochant la tête, ce petit touche-à-tout ne s'amendera jamais, et il finira par détraquer quelque chose dans notre beau Paradis! Voyez plutôt comme il fume! »



En effet, une immense colonne de fumée s'élevait, bleue et toute droite, au-dessus des noyers de la Saine; arrivée à une certaine hauteur, elle s'épanouissait en un panache grisâtre qui gagnait peu à peu sur le soleil.

Au bout d'un jour, l'ombre portée de cet immense parasol atteignit l'Elysée-Boa; le lendemain matin, elle avait envahi et caché tout le satin bleu du ciel.

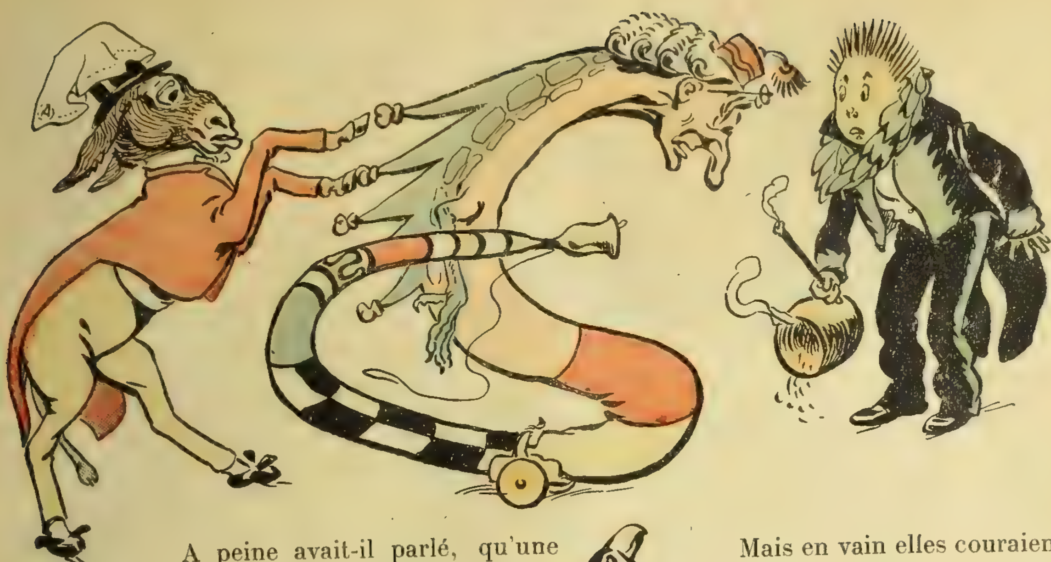
Au même instant, les animaux poussèrent un cri étonné :

« Tiens! une goutte d'eau! »

Ils avaient bien lu, dans la bibliothèque fossile de l'Elysée-Boa, des histoires d'averses et d'orages : mais ils prenaient cela pour des contes de fées.

Seul, le Serpent savait! Il sauta hors de sa baignoire, et montrant cette mer de vapeurs qui envahissait l'horizon :

« Nous sommes tous perdus! Malheur, trois fois malheur! Voyez là-haut ces nimbus gonflés comme des outres! Ecoutez ces larges gouttes qui crépitent sur les feuilles : c'est le Déluge Universel qui commence! »



A peine avait-il parlé, qu'une lueur infernale éblouit tous les yeux, et un coup de tonnerre roula d'échos en échos dans les profondeurs de l'espace.

« Fuyons! » s'écrièrent les Bêtes épouvantées.



Mais en vain elles couraient se mettre à l'abri sous les plus gros nuages : elles n'en furent que plus trempées.

Alors, à bout de souffle, elles revinrent se blottir autour de l'Aïeul, en suppliant de leurs pauvres voix mouillées :

« J'ai peur, Grand-Papa : sauvez-nous!

— Je ne vois qu'un remède, mais il est désespéré! annonça-t-il d'un air sombre. Demandons asile à Hector de Saint-Malo : il est capable de tout, même de nous rendre service, quand il y va de sa propre peau! Mais vite, car l'orage redouble!

— Oui, oui, courons! Quelle douche, bon papa, quelle douche! »

On trouva Hector tranquillement assis la pipe à la bouche, encore plus jaune que l'avant-veille et suivant d'un œil amusé ce débordement des écluses célestes.

En deux mots, son grand-père le mit au courant de la situation.

« Massage et Hydrothérapie! jura-t-il en sautant sur ses pieds. Nous sommes frais!

— Trouvez quelque chose, mon cher Priamidès, supplia Pollux : nous sommes tous à court d'imagination, « consilii inopes »!....

3e Concours des Devinettes

(AVRIL ET MAI 1912)

Premiers prix (donnant droit à 5 francs de livres).

Bourguignon Salé (48 points). — Chrysocôme. — Nichée de Pies. — Pierrot Comtois. — Prince Mokoko. — Rose Pompon. — Tourbillon des Marais.

Deuxièmes prix (donnant droit à 4 francs de livres).

Académie Tapageuse (47 points). — Fée Grabotte. — Fleurs Jumelles. — Tante Ise. — Tap. — Babisson et Marinoute (46 points). — Branche d'Olivier. — Moulin à Paroles. — Sainte Adresse.

Troisièmes prix (donnant droit à 3 francs de livres).

Bobette (45 points). — Trois Farfadettes. — Tybert. — Coquelicot et Bluet (44 points). — Fleur des Neiges de Moscou. — Mimi Coco. — Manène et Poum. — Monoplan. — René de Wassy.

Quatrièmes prix (donnant droit à 2 francs de livres.)

Grisemine (43 points). — Jean de Troyes. — Parnassie des Marais. — Pierrette. — Quatre Grillons de Delle. — Six Yeux bleus.

Mentions Honorables.

Alcyon et Croix de Saint-André (36 points). — Auroch de Pologne (35). — Amie des Animaux (33). — Asperge Montée (36). — Blondinette (30). — Bruyère Rose de Corrèze (20). — Brin d'Azur (40). — Blue and Withe (41). — Butterfly (32). — Brise du Rhône et Muguet des Alpes (37). — Blonde et Rousse (7). — Bruyère des Vosges. (Muguet Champenois) (13). — Borand (Marc) (2). — Brunette (34). — Camélia Blanc (39). — Cerberine (39). — Deux Chardons de Bretagne (21). — Deux (les) Gosses (15). — Deux Bons Diables (42). — Dufour (Anne-Marie) (38). — Edelweiss (40). — Edelweiss du Mont Jovet (33). — Fleur d'Estagel (33). — Fin Finet (29). — Fleur de Cerise (35). — Fauvette de Jouy (17). — Fleur des Bois (17). — Fleurette des Bois (10). — Fifi Fenouillet (42). — Gai Colibri (41). — Gerbe de Blé (39). — Glaïeul Rose (31). — Ginette et Guitte de Juan-les-Pins (38). — Grogas et Fifire (33). — Iris (33). — Jeune Footballiste (22). — Jorrand (Pierre) (17). — Kot-Kot-Dzi (22). — Linotte de Champvert (6). — Lutin (17). — Lebeurre (Henri et Lucien) (17). — Lélette (40). — Lis de la Meuse (42). — Loulou (23). — Mayflower (42). — Marcassin des Ardennes (33). — Miss Tourbillon et Primavera (35). — Marouette (39). — Miss Puce (15). — Neuf Enfants (les) de la Mabilais (42). — Nanette (34). — Négriton Zazane (31). — Oudard (J.) (11). — Pierrot Poitevin (37). — Perruchonnette (35). — Perce-Neige de Moscou (41). — Prince Avril (32). — Porte (Germaine) (18). — Petit Provençal (37). — Petit Pêcheur du Surmelin (40). — Petit (un) Poseur (15). — Petit Berger (33). — Robert le Diable (39). — Ralph Idain (38). — Ragotin Ier (18). — Reine des Steppes et Concouroux (13). — Schnifouille de Montmartre (29). — Sedanensis Franciscus (16). — Sir Noble et Dame Hermeline (33). — Tic et Tac (17). — Trois Marrons (les) (16). — Tartarin et Bredinette (13). — Trésor Fin (42). — Violette de Nice (40).

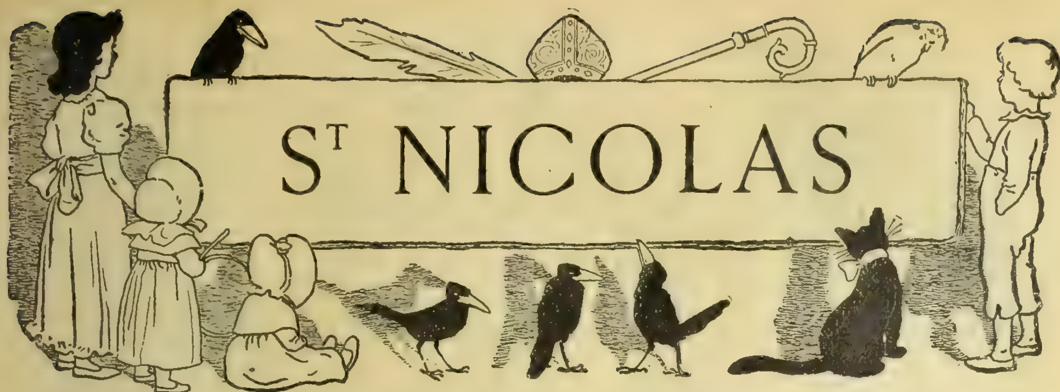
Prix d'Encouragement du Premier Semestre de 1912 (décerné, dans l'ordre du mérite, aux 30 concurrents de la Tirelire n'ayant eu que des mentions honorables de décembre 1911 à juin 1912).

(*Bons de 2 francs*). — Mayflower (112). — Lis de la Meuse (112). — Les Neuf Enfants de la Mabilais (110). — Blue and White (107). — Robert le Diable (105). — Fleur de Cerise (103). — Deux bons Diables (102). — Ralph Idain (102). — Dufour (Anne-Marie) (100). — Schnifouille de Montmartre (97).

(*Bons de 1 franc*). — Alcyon et Croix de Saint-André (95). — Marcassin des Ardennes (94). — Butterfly (93). — Loulou (87). — Perruchonnette (86). — Edelweiss du Mont Jovet (84). — Jeune Footballiste (83). — Prince Avril (82). — Miss Tourbillon et Primavera (82). — Trésor Fin (81).

(*Bons de 50 cent.*) — Asperge Montée (76). — Petit Provençal (75). — Auroch de Pologne (72). — Amie des Animaux (72). — Ragotin Ier (72). — Pierrot Poitevin (71). — Lélette (70). — Nanette (70). — Petit Berger (70). — Fin Finet (69).





LA PETITE FÉBRONIE

(CONTE POPULAIRE RUSSE)

Vous savez que s'il existe sur terre de braves gens, il s'en trouve aussi de mauvais; il y en a qui ne connaissent point la crainte de Dieu, qui devant leurs frères n'éprouvent aucune honte. C'est chez de tels gens qu'était tombée la mignonne Fébronie.

Toute petite, elle était restée orpheline; ces gens l'avaient recueillie, ils la nourrissaient de pain sec, lui défendaient de sortir et tous les jours l'exténuaient de travail. Elle servait, faisait le ménage, et pour tous et de tout devait répondre.



Pour bousculer et battre il y avait toujours quelqu'un ; mais jamais personne pour complimenter et encourager.

Or son hôtesse avait trois grandes filles : l'aînée s'appelait Un-Œil, la cadette Deux-Yeux et la plus jeune Trois-Yeux; mais elles ne savaient faire autre chose que rester près de la porte et regarder dans la rue. Pour elles, la petite Fébronie travaillait, faisait des vêtements, filait, tissait et jamais une bonne parole n'entendait. Voici qui était bien pénible : pour bousculer et battre, il y avait toujours quelqu'un, mais jamais personne pour complimenter et encourager.

Parfois, la mignonne Fébronie s'en allait aux champs, elle embrassait sa vache tachetée, et, se penchant sur son cou, en l'entourant de ses bras, elle lui racontait combien la vie lui était dure à vivre :

« Petite vache chérie, m'amie! On me bat, on me gourmande, on me refuse le pain, on me défend de pleurer. Pour demain on m'a donné 5 ponds [1] à filer et toute la toile à rouler. »

Et la vache de lui répondre :

« Grimpe sur moi, jolie fille! Entre par une oreille et ressors par l'autre, tout sera prêt. »

Ainsi fut fait. Elle sortit de l'oreille, la belle enfant : tout était fini, et tissé, et blanchi, et calandré. Elle porta l'ouvrage à la marâtre; celle-ci regarda, grogna quelque peu, le serra dans son coffre et lui donna encore plus de travail.

Fébronie s'en fut de nouveau trouver la vache, entra par une oreille, sortit par l'autre, et tout ce qui était prêt, elle le prit et l'emporta.

La vieille s'étonna, elle appela Un-Œil :

« Ma bonne et jolie fille, va donc voir un peu qui aide l'orpheline, qui tisse, file et roule la toile pour elle. »

Un-Œil partit dans la forêt avec l'orpheline, la suivit aux champs, mais elle oublia l'ordre maternel, et incommodée par la chaleur du soleil, elle s'étendit sur l'herbe pendant que Fébronie, en chantant, répète : « Dors petit œil, dors petit œil! »

Le petit œil se ferma. En attendant son réveil, la vache tissa et blanchit. Et la marâtre ne put rien savoir.

Elle envoya Deux-Yeux. Celle-ci aussi, fatiguée de l'ardeur du soleil, s'étendit sur l'herbe, oublia la recommandation maternelle et ferma les yeux; Fébronie, toujours chantant, la berçait : « Dors, petit œil, dors petit œil, que l'autre s'endorme aussi! » La vache tissa, blanchit, roula toute la toile et Deux-Yeux dormait toujours.

(*Voyez la suite p. 172.*)

1. Le pond vaut 16 k. 380.



CHAPITRE XVI

Le Manoir à l'Envers.

L'HOMME réfléchissait. Brusquement, il se frappa le front comme il avait fait autrefois, et s'écria :

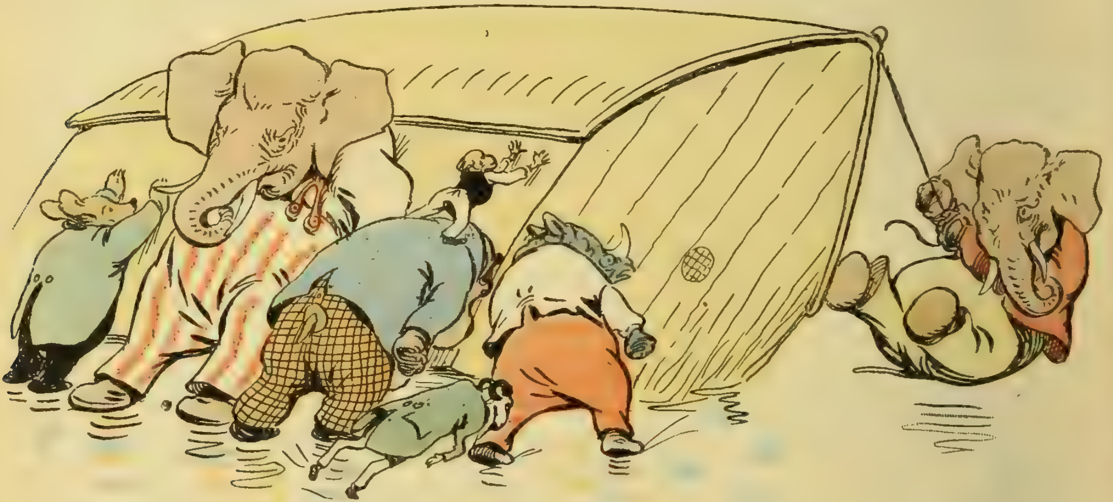
« Ça re-y est : j'ai re-quelque chose re-là !

« Holà ! commanda-t-il, le Cerf, l'Autruche, l'Aigle et tous les « scratch », partez, courez, volez et réunissez-moi « presto subito » des vivres pour quarante jours et quarante nuits !

« A toi maintenant, le Poisson-Scie, coupe-moi les pilotis de cette baraque à ras de terre, et dépêchons : l'eau gagne ! »

C'était vrai, on pataugeait ! Le fleuve commençait à refluer vers sa source.

Un dernier coup de scie, et l'édifice ne tint plus au sol que par son propre poids. L'homme cria de nouveau :



« A votre tour, l'Eléphant, le Rhinocéros, l'Ours, tous les Colosses : pendez-vous d'un côté, poussez de l'autre, et retournons la boîte sur le couvercle. Vite, et de l'ensemble : Oh, Hisse ! Oh, Hisse ! Han !!! »



Sous l'effort combiné de la trompe, des pattes et des épaules, la grand baraque bascula tout d'une pièce et se retourna sens dessus dessous, en soulevant une grosse vague autour d'elle.

Il n'était que temps : Triomphe avait de l'eau jusqu'au poitrail.

Mais le plus gros était fait : la maison, devenue bateau, se balançait gracieusement sur son toit comme un vaisseau sur sa quille.

« Nous flottons ! triomphait Pollux : « Fluctuat nec mergitur ! » Quelle sublime invention que votre plancher à rigole, mon cher Malvinus : le voici transformé en un toit à gouttière !

— Laissons cela, notre maître, et embarquons. Où est la Baleine ?

— Me voilà ! souffla la grosse dame. Que dois-je faire ?

— T'atteler à la proue du bateau, tu seras le moteur. Oh, là ! Oh, là ! mes intestins ! Voilà que ça commence à danser. »



C'était la mer, dont les premières vagues déferlaient en ce moment sur la Place de la Concorde Universelle. Heureusement les Coureurs arrivaient l'un après l'autre, apportant le sucre en poudre de Montmartre ou de grands saladiers du Rio Salado, remplis d'eau de fleur d'oranger. On les arrima dans le grenier-cale, et l'Homme s'apprêtait à fermer la porte quand le vénérable aïeul poussa un cri de détresse :

« Grand Dieu! Et les Poissons qu'on allait oublier! »

Il n'était que temps! La panique régnait dans Montez-vider-l'eau, et l'on eut toutes les peines du monde à embarquer deux ou trois centaines de ses habitants : quant au reste, il fallut l'abandonner à son triste sort.

Hélas! c'en était fait du Paradis Terrestre : dans ce ciel hier encore si bleu, d'informes nuées olivâtres couraient l'une après l'autre comme des haillons sales! sur ces pelouses autrefois si vertes, l'inondation roulait ses flots jaunes et visqueux : et l'Homme, pour la première fois, sentit de vraies larmes humaines lui mouiller les yeux, à la vue de ce désastre qu'il avait causé!

Mais le dernier arbre plongea sous l'eau envahissante; de longues houles balayèrent la plaine liquide, entraînant avec elles des baignoires de l'Elysée et des arbres de Noël déracinés : il fallait partir, sous peine de s'ouvrir sur ces dangereuses épaves.

— Ferme l'écoutille, cria l'Homme; et le cap au Nord-Est. — En avant!.... *ARCHE!!!!* »

L'hélice de la baleine fouetta l'écume, et l' « Arche » s'ébranla majestueusement sur les vagues, emportant vers des plages inconnues César et sa fortune!



LA PETITE FÉBRONIE (SUITE).

La vieille se fâcha et le troisième jour, elle envoya Trois-Yeux, et donna encore plus d'ouvrage à l'orpheline.

Et Trois-Yeux, tout comme ses sœurs aînées, sauta, sauta, tant et si bien que sur l'herbette tomba.

Et Fébronie de chanter : « Dors petit œil, dors petit œil, que l'autre s'endorme aussi ! »

Mais elle oublia le troisième.

Deux yeux s'endormirent, mais le troisième vit tout, tout, comment la jolie fille entrait par une oreille et sortait par l'autre et ramassait les toiles prêtes.

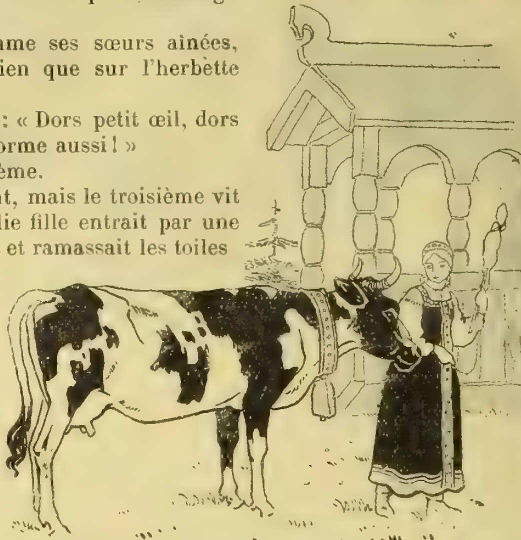
Tout ce que vit Trois-Yeux, à sa mère elle le raconta. La vieille se réjouit; le lendemain, elle s'en fut vers son mari :

« Tue la vache tachetée, dit-elle. »

Le vieux fit, comme ci, comme ça :

« Qu'est-ce qui te prend, femme? As-tu bien toute ta raison? La vache est jeune, bonne!

— Tue-la toujours! »



Petite vache m'amie, on me bat, on me refuse du pain, on me défend de plourer.

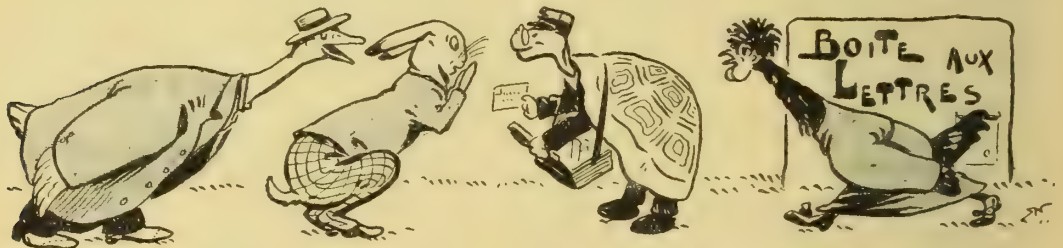
Il aiguisa son couteau....

Fébronie courut vers la vache : « Petite vache chérie, m'a mie, on veut te tuer.

— Toi, jolie fille, reprit la vache, ne mange pas de ma chair, recueille mes os, noue-les dans un mouchoir, plante-les dans le jardin, conserve toujours ma mémoire, et chaque matin, avec de l'eau, arrose-les. »

Fébronie fit tout ce que la vache lui avait ordonné. Elle souffrit les tourments de la faim, elle ne mangea pas de sa chair; tous les jours elle arrosait les os dans le jardin, et voilà qu'il en sortit un pommier.

(*La fin au prochain numéro.*)



AFFECTUEUX souvenirs aux *Deux Gosses* dont j'accepte les solutions. J'ai fait le nécessaire pour leur faire parvenir le n° 34 et pense qu'elles l'ont enfin reçu. Un gros baiser pour elles, en guise de dédommagement. Le sujet de « Jeudi » peut servir à l'occasion.

Mais tu es vrai poisson d'eau salée, *Fée Grabotte*, et ta vie maritime me semble en effet remplie de charmes. Il y a peut-être des esprits chagrins qui trouveraient que « boire un bon bouillon d'eau salée » pour apprendre à nager est une distraction plutôt désagréable... il y a aussi les cœurs sensibles au mal de mer, qui manqueraient tout à fait d'enthousiasme pour aller pêcher le poisson en pleine mer! Mais toi, tu es une vaillante que tous ces passe-temps réjouissent fort, et je t'en félicite en t'envoyant ma meilleure bénédiction.

A la bonne heure, voilà une longue lettre, chère *Alcyon de Saint-André*, et j'en suis d'autant plus touché que tes amies et cousines de Genève sont là, sans cesse, pour absorber tous tes loisirs. Oh! oui, tu dois passer avec elles d'agréables vacances, et le pauvre Saint-Hélier ne t'a pas encore inspiré un seul regret, je le parierais! Console-toi de ne pas m'avoir vu pendant ton séjour à Paris : j'étais déjà en villégiature à cette époque. C'est une jolie soirée à la Comédie-Française, n'est-ce, pas que le spectacle d'*Horace* et du *Malade Imaginaire*, et je comprends qu'il vous ait plu, à *Croix* et à toi. J'attends les nouvelles de ton voyage en Savoie et t'assure une fois de plus, ainsi que ta sœur, de toute mon affection.

(*Voyez la suite plus loin.*)



LA PETITE FÉBRONIE

(CONTE POPULAIRE RUSSE)

(Fin.)

Et quel pommier, mon Dieu! Les pommes qui pendaient étaient transparentes; le feuillage qui bruissait était d'or; et d'argent, les branches qui ployaient. Quiconque passait en voiture, à cheval ou à pied, ne pouvait s'empêcher de s'arrêter pour l'admirer.

Or, voici ce qui arriva. Un jour où les jeunes filles se promenaient dans le jardin, un jeune et riche seigneur, aux cheveux bouclés, qui chevauchait justement par les champs, aperçut le pommier. Interpellant les jeunes filles :

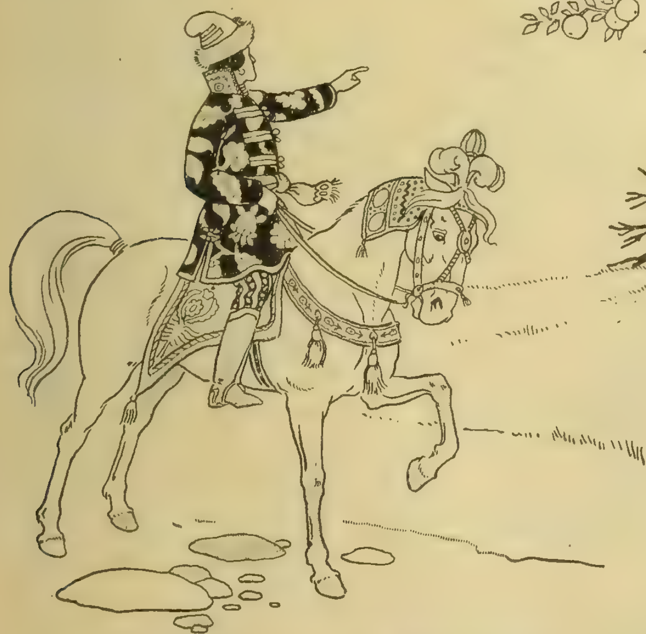
« Belles Damoiselles, dit-il, celle d'entre vous qui m'offrira une pomme deviendra ma femme. »

Les trois sœurs, à qui mieux mieux, se précipitèrent vers le pommier. Mais les fruits qui pendaient très bas, et se trouvaient à portée de la main, s'élevèrent soudain, haut, bien haut, et se balancèrent fort loin au-dessus des têtes.

Les sœurs voulurent alors les gauler — leurs yeux furent remplis de feuillage. Elles s'efforcèrent de les arracher — les branches défirent leurs nattes. Elles eurent beau se démener, s'agiter, se déchirer les mains, elles ne purent les atteindre. A son tour Fébronie s'avança, aussitôt les branches s'abaissèrent.

Le seigneur l'épousa, et elle commença à vivre dans la richesse et ne connut plus le malheur.

L.

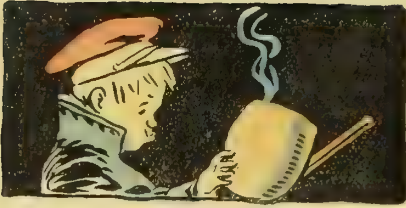


Un jour, un jeune et riche seigneur aperçut le pommier.

CHAPITRE XVII

L'Arche de Noyer.

(Journal de Bord du Ver Blanc.)



Me sera-t-il permis d'interrompre, une toute petite minute, cette intéressante relation?

Une de mes lectrices m'écrit, non sans esprit, que si les vers blancs étaient de petits farceurs, j'en suis, moi, un gros; et elle ajoute que je serais bien embarrassé de lui montrer un seul de mes prétendus manuscrits en écriture-serpent.

Embarrassé? — Je le suis si peu que je vais lui en indiquer, non pas un, mais trois, d'autant plus faciles à consulter qu'ils s'étalent en plein Paris.

Tous ceux qui visitent notre Capitale connaissent ces majestueux échafaudages que la Ville expose, de trois en trois ans, sur la façade des principaux monuments de Paris. Ils ont décoré tour à tour l'Arc de Triomphe de l'Étoile, l'église Saint-Sulpice, la Sainte-Chapelle, et, tout dernièrement, la Tour Saint-Jacques.

Ce qu'on sait moins, c'est que trois de ces madriers proviennent de l'Arche de Noyer! Les piquetûres de vers, qu'on remarque à la loupe sur leur face postérieure, ne sont ni plus ni moins que des inscriptions serpentines remontant au Déluge; et ma gentille incrédule pourra les déchiffrer elle-même sur le noyer originel, si elle ne craint pas de ramper entre ciel et terre, à quarante pieds au-dessus des autobus.



Hélas! De barbares entrepreneurs ont scié ces « ophiglyphes » à leurs extrémités, détruisant du même coup la plus grande partie du « JOURNAL DE BORD » du Ver Blanc. Voici la traduction des trop courts fragments qui en restent.

. . . .

3[e] *jour.* — Il fait nuit : eau noire, ciel noir, noir partout.... L'Homme a posé sa pipe : est-ce que nous allons tous mourir?

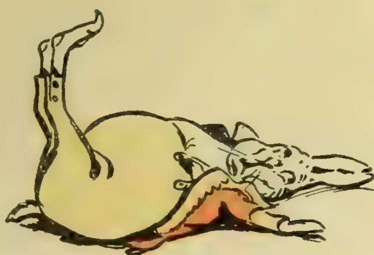
4[e] *jour.* — Nous ne sommes pas morts, mais Malakoff est très malade. Il paraît que c'est le sucre en poudre qui ne lui réussit pas.

5[e] *jour.* — Et la pluie tombait toujours! On dit que nous en avons pour quarante jours et quarante nuits. Pourvu que les quarante nuits

ne viennent pas après les quarante jours!... Je demande au sage Pollux si, dans ce cas, l'inondation atteindrait la pâle étoile, feu du soir, que j'aime comme une sœur parce qu'elle est douce et compatissante. Pollux me répond : « Fluctus ad sidera tollit! » — ... Ah! que n'ai-je étudié!



6e jour. — C'est horrible!... Grand-père m'a traduit la réponse du Castor : c'est un vers latin qui veut dire : « Les flots s'élèvent jusqu'aux étoiles. » Pauvre petite Etoile aimée!



7e jour. — Ça remue de plus en plus fort. Albinos lui-même, le fameux Lapin, s'est couché sur le dos et nous regarde avec des yeux tout choses. Grand-papa lui dit pour le réconforter : « Rodrigue, as-tu du cœur? » A quoi Oncle Albinos a répondu : « Tout autre que mon père l'éprouverait sur l'heure. »

C'est vrai que nous sommes tous très éprouvés.

8e jour. — On vient de sauver le Poisson Rouge, qui était tombé, on ne sait comment, dans un de nos saladiers d'eau potable. Les autres sont très sages, et causent silencieusement en agitant leurs ouïes.

9e jour. — Dimanche!... encore une semaine! La machine se repose une petite minute, et l'Homme demande la permission de culotter quelques pipes. Depuis quelques jours, sa peau jaune prend une jolie couleur de mandarine : sans doute un effet de l'eau de fleur d'oranger.... Pourvu qu'il ne fasse pas trop de mal avec son maudit tabac! Le Castor cite une phrase latine, je n'ose me la faire traduire....

10e jour. — J'en étais sûr : l'averse redouble! Sûrement l'Étoile va..... (*Ici, une lacune. Passons au second madrier.*)





Oh, oui, *Edelweiss du Mont Jovet*, il est bien beau, ton pays de Savoie : je suis heureux des bonnes excursions que tu as pu y faire, encore plus que si je les avais faites moi-même.

Et moi, *Guéguette*, je ne me suis pas senti de joie en voyant que tu avais gagné, au Grand Concours, une machine à écrire : tu verras qu'elle est très jolie, notre machine à écrire : c'est moi qui l'ai choisie. Fais vite ton meâ culpâ, car je t'aime toujours, non pas autant, mais plus — autant de fois en plus qu'il y a d'années que nous nous écrivons. Embrasse pour moi *Lélette*, et dis-moi si tu es en bonne santé.

Les *Rosettes* sont très touchées de ton joli souvenir, *Kinou*, et auraient bien voulu t'en remercier elles-mêmes ; mais je préfère me réserver exclusivement la Boîte aux Lettres, sans quoi nous n'y suffirions plus! Je suis content que tu te sois tellement plu à La Baule, et désolé que Jeannot Lapin soit mort ; disons, pour nous consoler, qu'il a un tombeau magnifique élevé de tes mains, tel le roi Mausole, et qu'il revit dans la personne de huit petits lapins. Je ne sais pas l'âge d'*Amie des Animaux* ; tu as la réponse du Jeudi-Salon ; enfin, les Cahiers de Confidences coûtent 10 centimes le cahier : c'est un ensemble de questions et de réponses, constituant le plus charmant moyen de faire connaissance entre Nicolettes.

Les succès de *Grisemine* à mes Concours me réjouit beaucoup. Je la félicite, et lui envoie ma bénédiction, afin que le vent ne tourne pas.

Moineau Franc n'est pas obligé de joindre sa bande d'abonnement aux solutions des Devinettes qu'il m'envoie en vue du Concours. Si je requiers cette formalité, c'est surtout en cas de réclamations, parce que mes petits enfants oublient souvent de dire qui ils sont et où ils habitent. La bande du journal remplit heureusement cette lacune. Voilà tout!

Merci à *Brunette* de ses envois de solutions.

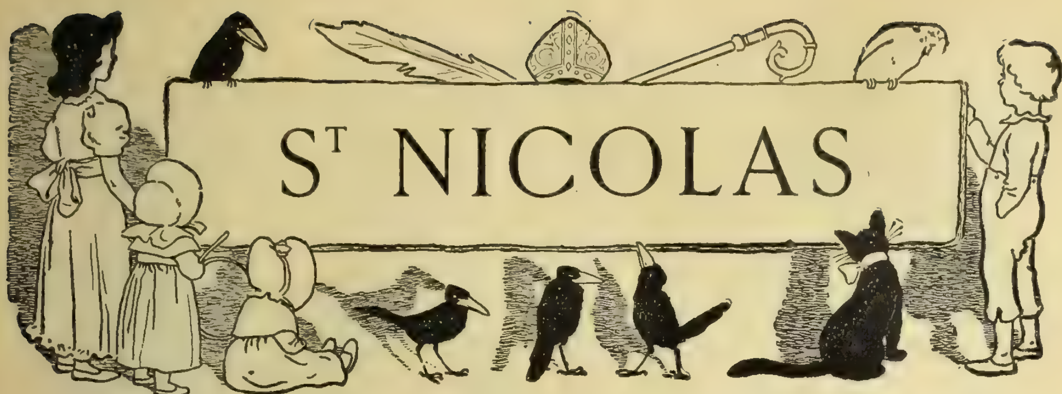
Saint Nicolas exprime tous ses regrets à *Microbette* et à *Mistinguette* au sujet du retard qui s'est fait dans l'envoi de leur premier échange de correspondance. Personne n'est coupable de négligence... la faute vient d'un malencontreux hasard que Saint Nicolas tient à signaler pour rassurer chacune des Nicolettes sur les sentiments de sa future amie. Cela dit, il adresse à ses petites filles sa meilleure bénédiction et remercie beaucoup *Microbette* de sa longue lettre. Oh! la charmante faneuse que représente le portrait envoyé aimablement à *Roselinette*! Elle est très fière de le posséder et proclame à qui veut l'entendre que « *Microbette* est aussi gentille que ses lettres ». Et c'est à cette faneuse-là, qu'il faudrait dire adieu? Oh! non, cela serait trop triste... et Saint Nicolas espère bien la retrouver dans quelques années, sûr que son cœur de Nicolette fidèle, n'aura pas changé malgré les événements!

M. *Toto* va recevoir le numéro qui témoigne de ses exploits et sa place est toute prête sous le grand manteau familial... il n'a qu'à venir le prendre et le plus tôt sera le mieux.

Ta carte postale m'intéresse vivement, *Edelweiss du mont Jovet*. Je l'ai donnée aux Rosettes qui ont déclaré que cette coiffure de Tarentaise était « extrêmement seyante » et facile à exécuter pour un déguisement. Elles t'en remercient donc, chère petite, et moi, je t'adresse mon très affectueux souvenir.

Mais certainement, les *Enfants de Genève* seront les bienvenues au concours du Jeudi-Salon. J'accepte leur pseudonyme et leur envoie ma meilleure bénédiction en guise d'encouragement. Les dimensions du dessin sont de 7 cm. sur 10 en hauteur ou en largeur. Le dessin doit être fait à l'encre noire sur papier blanc. Il doit porter au verso la signature des parents avec cette attestation : « original et inédit ». Il doit être exécuté sur une feuille *séparée* de la feuille où est écrite la composition littéraire.

(*Voyez la suite plus loin.*)



LA CHRONIQUE AÉRIENNE

Par le Corbeau GRAIN de CASSIS (*Suite*).

Je reprends ma relation, amis lecteurs, au point où la petite Fébronie l'avait interrompue — c'est-à-dire à la minute où je découvris, juste au-dessus de moi, les trois couleurs de l'*Ile de France*.

Car vous l'avez déjà deviné : le bel aérostat qui venait, si à propos, de m'envoyer son lest sur les plumes, était bien l'*Ile de France*, le ballon de Leblanc.

Ah, lecteurs ! Quelle chose étrange que le drapeau ! Et comme on voit que nos sans-patrie n'ont jamais traversé par la voie des airs l'océan Atlantique, le Canada et le lac Érié, pour assister à la Coupe Gordon-Bennett des Sphériques !

En France, à moins qu'il ne passe entre les baïonnettes, aux accents de la musique de guerre, le drapeau ne nous dit rien de bien héroïque; nous sommes trop habitués à le voir flotter devant toutes les mairies, à la porte de tous les commissariats; nous le mêlons aux quinquets et aux lampions les jours de quatorze juillet; ce n'est plus, trop souvent, qu'une enseigne, un motif de décoration.

Mais ici, dans le ciel du Canada, sur cette terre illustrée par les Champlain et les Montcalm, et qui, jadis, s'appelait la Nouvelle-France, le pavillon tricolore n'est plus un assemblage quelconque d'étoffes. C'est la Patrie qui passe; et voici que j'oublie tout, jusqu'à la plus élémentaire prudence, tant mon cœur déborde d'émotion et d'enthousiasme.

Un fracas d'ailes qui battent, le temps de lever le nez, et les deux pilotes de l'*Ile de France* voient se poser, sur le cercle d'assemblage de leur aérostat, un corbeau qui les salue gravement, en agitant la tête de haut en bas.

A dire vrai, j'ai toutes les peines du monde à tenir longtemps mon sérieux, tant mes nouveaux amis semblent interloqués. Leblanc, qui somnolait un peu, se frotte les yeux, déjà rougis par une nuit blanche ; quant à son compagnon....

Allons, bon ! voilà que j'ai oublié son nom, à ce cher homme ! Nous l'appellerons, si vous voulez bien, Népomucène ; c'est le prénom masculin que je préfère, et je ne le donne jamais qu'aux gens pour lesquels je professe une grande admiration.

Donc, Népomucène regarde Leblanc, il me regarde, il re-regarde Leblanc, et, enfin, il éclate de rire.

« Par exemple ! plaisante-t-il : il faut venir en Amérique pour voir çà !... Plutôt familiers, hein, les corbeaux de ce pays-là ! »

Je module un « cro... cro... cro... » de protestation, comme pour dire : « Pardon, cher monsieur : je ne suis pas Américain, moi ! »

Népomucène a l'air de comprendre, car il reprend, de son même ton amusé :

« Eh bien quoi, mon garçon : ça te fâche?... Oui !... Regarde donc, Leblanc : est-il drôle ! On dirait qu'il veut causer !... »

Et, ôtant cérémonieusement sa casquette d'aviateur, il baragouine :

« God morning, sir : how do you do? »

Je prends un air indigné, qui déride Leblanc.

« Pas de chance, vieux, avec ton anglais des Batignolles, fait-il. Tu oublies que nous sommes au Canada, pays de langue française. Pas vrai, Monsieur du Corbeau?... »

Je fais « oui » de la tête, avec un frétillement joyeux de toutes mes plumes.

« A la bonne heure ! continue Leblanc, de plus en plus amusé. Monsieur du Corbeau, vive la France ! »

(*A suivre.*)



CHAPITRE XVIII

La Tempête.

Journal de Bord du Ver Blanc
(2me madrier).

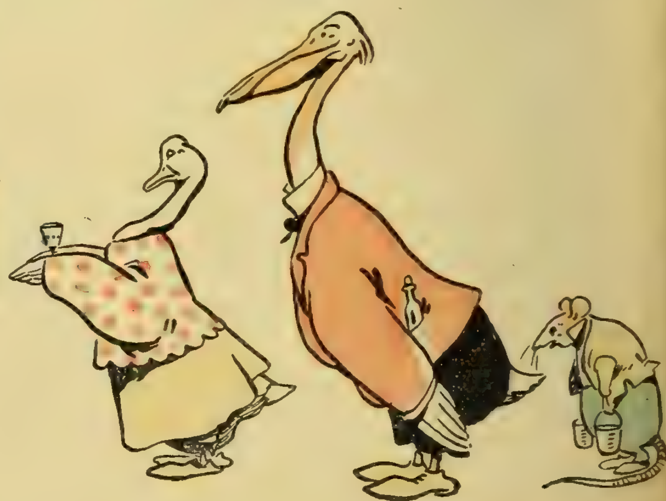
28e jour. — .... salade de sucre et poudre de saladiers : nous n'avons plus de vivres que pour une semaine.

29e jour. — L'Océan est démonté; des paquets de mer embarquent par les œils-de-bœuf; il y a trois pieds d'eau dans le grenier. L'Homme fait monter les malades dans la cave. Le Cachalot et le Marsouin font office de pompes, sans quoi nous coulerions en moins d'un quart d'heure.

30e jour. — La tempête est effroyable; les pompes jouent sans relâche; on n'en peut plus. Le pauvre Malakoff fait pitié; voilà trois jours qu'il reste cramponné par la bouche à la rampe de l'escalier; il est absolument sur les dents. Nous aussi!...



31e jour. — Le vent mollit; les vagues n'embar-



quent plus. Enfin! On peut descendre dans le grenier, qui se vide petit à petit. Presque tous nos saladiers sont cassés. Heureusement le Chameau et le Dromadaire ont encore des réserves d'eau douce dans leur estomac. On nous met à la demi-ration.



32e jour. — Les Poissons commencent à apparaître au fond du grenier. Pauvres bêtes! Comme elles ont l'air contentes de respirer un peu d'air potable! Elles font toutes des sauts de carpe, comme si elles voulaient jouer à saute-mouton. On se sent renaître à l'espérance et à la vie.

33e jour. — Cet après-midi, la Truite-Saumonée l'a échappé belle! En voulant sauter sur la Raie au beurre noir, elle a si mal calculé son élan qu'elle a passé par une lucarne mal fermée.

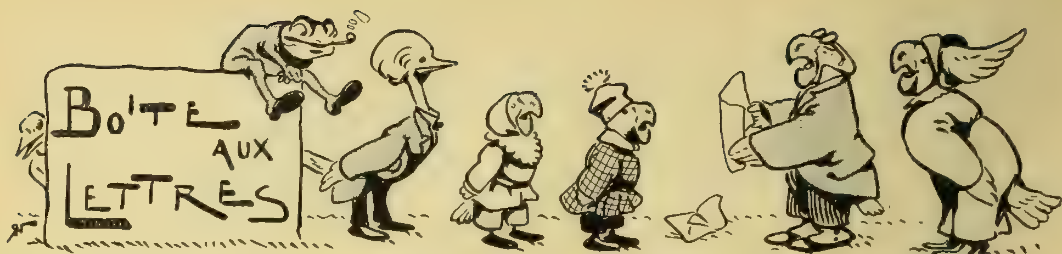
« Un poisson à la mer! » a crié Pollux aussitôt. — Tout le monde d'accourir; mais hélas! C'en était fait de notre pauvre amie si le Cormoran, n'écoutant que son courage, ne s'était précipité par la même ouverture. Il a eu le bonheur de rattraper l'imprudente, et l'a ramenée plus morte que vive au fond de son gosier. C'est égal, quelle émotion! Pollux a félicité l'héroïque sauveteur en latin et en grec, et l'Homme a tenu à le décorer de la Médaille de sauvetage...

(*Nouvelle lacune. — Passons au 3me Madrier.*)

37e jour. — On a consommé la dernière goutte d'eau du Dromadaire, la dernière pincée de sucre : plus rien! — Les passagers se mutinent, et parlent de jeter l'Homme à la mer. L'Homme jure ses grands dieux que la terre est proche, et demande trois jours. A mon avis, on ferait mieux de le manger tout de suite à l'américaine : c'est un méchant!



38e jour. — L'Homme n'en mène pas large. Il a envoyé le Pigeon à la découverte. Le Pigeon est revenu le soir, très fatigué. Il n'y a vu que du feu... pardon, de l'eau. Les murmures redoublent...



Je t'assure, *Fauvette de Jouy*, que j'aurais grand plaisir à visiter ta « ménagerie » puis à me reposer ensuite dans la jolie chambre, où trône la « bibliothèque toute neuve ».... Malheureusement, je suis un vieux bon papa, attaché sans rémission à son fauteuil, et c'est par la pensée que je me transporte auprès de toi et te fais une paternelle et bien amicale petite visite. Embrasse pour moi *Petite Mésange* et crois-moi toujours ton dévoué Saint Nicolas.

Petite Moresnetoise serait gentille de me dire à quelle Nicolette est destinée sa lettre contenant un coupon-réponse, car je ne puis l'envoyer sans adresse.

La deuxième *Gerbe de blé* attend avec impatience des nouvelles de *E. Capoé*. Elle désire correspondre avec *At-choum* et *Brise du Rhône* et les embrasse bien affectueusement toutes deux, afin de les mieux décider. Certainement, je prierai à l'intention que tu m'indiques, ma bonne petite fille. Continue toi-même à demander avec persévérance cette grande grâce que tu désires tant obtenir et dis-toi bien que si à l'heure présente tes prières ferventes ne sont pas efficaces, elles le seront sans doute un jour, à l'heure que la Providence aura choisie pour les exaucer.

Les Rosettes, et en particulier Roseletta, te remercient infiniment de ton bon souvenir. Elles regrettent de ne pouvoir correspondre avec toi, mais le nombre de mes Nicolettes est si grand que Roselinette et ses sœurs ne pourraient répondre à toutes les demandes, et seraient ainsi désolées d'avoir à choisir parmi de si aimables petites filles. Bravo, pour les dessins qui ornent ta lettre. Il faudrait maintenant les dessiner et non les décalquer.

Perruchonnette, enfin, je puis te dire qu'à l'heure actuelle il fait un temps superbe et que je plains du fond du cœur les infortunés qui ayant pris leurs vacances en août n'ont eu en partage que des averses, tandis que ce temps merveilleux est bien fait à présent pour raviver tous leurs regrets.

Pour moi. mouillé en août, ensoleillé en septembre, je me déclare satisfait et c'est d'une âme sereine, que je t'envoie, ma fidèle Nicolette, mes meilleures bénédictions.

Je connais la plage de Carnac, *Fleur de la Loire*, et te vois par la pensée construisant des forts, pêchant à la crevette et apprenant à nager comme une petite ondine. Je me réjouis de ton heureuse chance au grand concours et t'embrasse bien affectueusement.

Tu fais, il me semble, un bien beau voyage en Italie, *Brise du Rhône*. Donne-moi tes impressions. Tu trouves le temps en cours de route de chercher les devinettes du Journal et d'écrire à ton vieux bon papa? Voilà qui me touche infiniment sans m'étonner du reste, venant d'une dévouée Nicolette comme toi. Pour te remercier je t'embrasse paternellement, ma chère petite, sans oublier *Muguet des Alpes*.

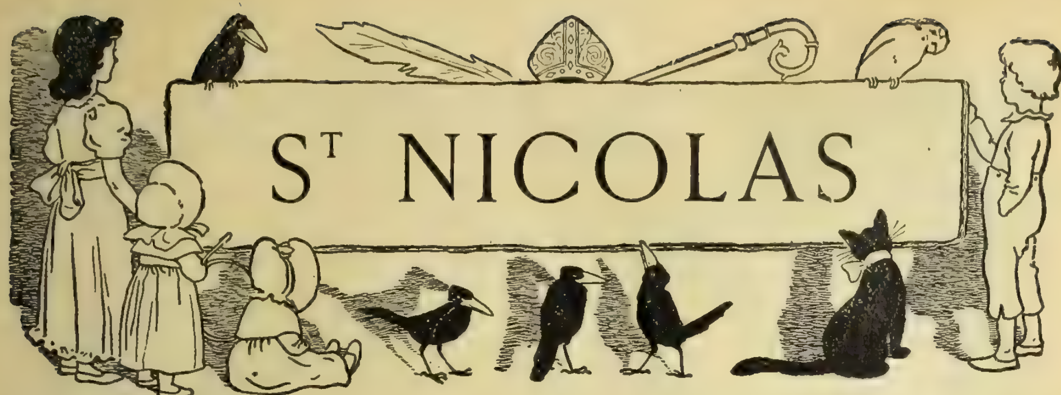
Encore un gentil visage dont j'ai le plaisir de faire la connaissance! C'est celui de *Petit coq de bruyère*, mon brillant lauréat du dernier Jeudi. Il n'est pas bien vieux... mais fait déjà de la bicyclette, comme un grand garçon, va au collège, toujours comme un grand garçon, et écrit de charmantes lettres aimablement terminées par la sœur Jeanne « quand la main de son cadet est un peu fatiguée ». Voilà qui est parfait et je n'ai plus qu'à adresser à mon cher petit coq une très amicale bénédiction, qu'il partagera avec son dévoué secrétaire.

Je suis tout heureux de te retrouver, mon fidèle *Zedag*, et j'espère que les jours de congé te permettront cet hiver de continuer à chercher les devinettes, comme au bon vieux temps, où tu n'avais pas tant à travailler. N'oublie pas de concourir pour 1913 au grand concours des étrennes de Saint-Nicolas.... La chance peut t'être favorable et les prix gagnés cette année étaient fort séduisants! A bientôt de tes nouvelles, n'est-ce pas, cher enfant, et crois-moi toujours ton très affectueux Saint Nicolas.

Bredinette se plaint du silence de *Primavera*.

Hum! Hum! ce n'est pas une très longue lettre que m'envoie *Bredinette* « afin de mériter une *longue* réponse dans la boîte aux lettres »! Mais l'intention étant réputée pour le fait, je dois en tenir compte à ma gentille Nicolette. Oh! oui, c'est triste de quitter la belle campagne, le grand air, la vie libre... Il faut, pour se consoler au départ, songer à la douceur du logis qu'on retrouve, aux amis qu'on revoit avec tant de plaisir, après la séparation des vacances! Et puis le *Saint-Nicolas* est toujours là avec ses intéressantes histoires de M. Champagne. Et c'est une petite consolation de posséder ce fidèle compagnon, n'est-il pas vrai, *Bredinette*? Là-dessus je te quitte, ma chérie, en te souhaitant une bonne fin de vacances.

(*Voyez la suite plus loin.*)



LA CHRONIQUE AÉRIENNE

***Par le Corbeau GRAIN de CASSIS** (Suite).*

J'AGITE frénétiquement les ailes, et je crie « Cro... cro... cro... croâ », sur le rythme du hip, hip, hip, hurrah » des marins britanniques.

Enthousiasme général, comme bien vous pensez. Pendant deux bonnes minutes, rires et exclamations se croisent en feu roulant.

« Épatant.... Miraculeux.... C'est un corbeau savant.... Un oiseau qui vient de France... il a passé son baccalauréat... » — et mille autres éloges que j'abrège par modestie.

Enfin :

« Il n'y a pas à dire, propose Leblanc : cette bête a vraiment l'air de comprendre le bon français. Explique cela qui voudra; moi, j'en profite. »

Alors, redevenu sérieux, il se tourne vers moi :

« Corbeau, mon ami, m'entends-tu?

— Croâ, croâ....

— Là, là! Tu m'assourdis, et moi je ne connais pas ton charabia. Dis-moi si tu comprends : un croâ pour oui, deux croâ pour non.

— Croâ!

— C'est oui?... Nous allons voir. Corbeau, combien sommes-nous dans cette nacelle?... Un?

— Croâ... croâ!

— Deux?

— Croâ!

— Extraordinaire!... Et avec toi, cela fait combien? Deux?

— Croâ... croâ!

— Trois?

— Croâ!

— C'est à en tomber à la renverse!... Et mon ballon, ami Corbeau, sais-tu comment on l'appelle?... *Azuréa?... Picardie?... Condor?... Quo Vadis?... Düsseldorf?...* »

Il me cite une quinzaine de noms de sphériques : à chacun, j'oppose le « croâ, croâ » le plus énergique. Au mot d'*Ile de France*, je jette un seul croâ, si net, si péremptoire, que le plus incrédule ne pourrait plus douter sans mauvaise foi.

« L'expérience est concluante! » prononce Népomucène

— Absolument concluante. Reste à profiter de cet auxiliaire qui nous tombe du ciel — c'est le cas de le dire ou jamais.... Mon ami corbeau, veux-tu nous rendre un immense service? »

Je trépigne de joie, et mon croâ part comme un appel de clairon.

« Bravo!... Eh bien, voici la chose. Monsieur et moi concourons pour la Coupe des Sphériques.... Ah, tu sais? Tu sais donc tout?... En ce cas, venons au fait. Nous sommes partis hier, il y aura bientôt vingt-quatre heures. J'ai tout lieu de croire que nous avons laissé les Grands Lacs derrière nous; à cette heure, nos concurents doivent avoir pris terre les uns après les autres, car...

— Croâ! croâ!

— Quoi? Non?... Tu as rencontré des ballons?

— Croâ!

— Oh, oh!... Tu ne sais pas qui?... Non?... As-tu vu, au moins, leur pavillon?... Oui, tu l'as vu?... Américain?... Non?... Alors... Allemand? »

Sans doute Leblanc est bon patriote, car mon « croâ » affirmatif le fait bondir.

« Diable! Diable! s'écrie-t-il.... Voilà qui change tout.... Pas vrai?

— Absolument! répond Népomucène. Ou bien notre corbeau-phénomène n'est qu'un vulgaire canard, ou bien l'un des trois Allemands est arrivé à nous fausser compagnie.

— Si nous nous laissons faire, ce qui ne sera pas, morbleu! Il y a cinq minutes, j'hésitais à atterrir; maintenant, je risque tout... grâce à cet oiseau de la Providence! »

(*A suivre.*)

CHAPITRE XIX

Journal de Bord du Ver Blanc
(3me madrier) *(fin)*.

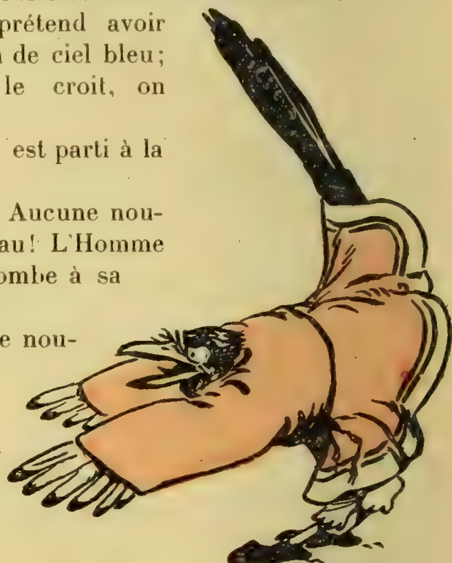
Port Ararat.



39e jour. — Nous avons tous des crampes d'estomac; la soif surtout nous dessèche le gosier. Le Chat a essayé de boire de l'eau de Mer, et depuis, il semble avoir perdu la raison. Il court comme un fou sur la gouttière, et pousse des grondements qui vous retournent le cœur dans les entrailles...

L'Homme prétend avoir aperçu un coin de ciel bleu; personne ne le croit, on souffre trop!...

Le Corbeau est parti à la découverte.



40e jour. — Aucune nouvelle du Corbeau! L'Homme envoie la Colombe à sa recherche.

Mais, à cette nouvelle, une terrible émeute éclate à bord.

La Pie harangue les révoltés :

« Qu'attendez-vous, triples sots, jacasse-t-elle d'une voix rauque, pour faire son procès à cet imposteur? Qu'il vous envoie à la mort l'un après l'autre, comme il a fait pour le pauvre Corbeau et la tendre Colombe? Non, non : immolons-le à notre juste colère : rien n'est bon comme un bifteck d'Homme coupable! Le terme qu'il s'est assigné vient d'expirer : qu'il expire lui-même!

— Oui, oui! Vengeance! « Lunchons » le charlatan! A la broche! »



Mais, au même instant, le Castor se précipite en criant :

« Arrêtez!... La Colombe!... »

Et nous voyons la Colombe qui se perche sur un des pilotis, tenant dans son bec un rameau d'olivier...

Nous nous regardons, n'osant en croire nos yeux; mais soudain, un cri fou descend du gaillard d'avant :

« Terre! Terre!... »

Sauvés! oui, sauvés! C'est le Mont Ararat, un petit bout d'île en cône, avec un olivier sur sa pointe et un rond de ciel bleu par-dessus.

DES BÊTES *(à suivre)*.

Dzin, badaboum! Turlututu, chapeau pointu! Bi du bout, bout du bi, bout du bi du bout du banc! Nous chantons, nous dansons, nous nous embrassons; tous nos maux sont oubliés! Vive la Terre! Le petit Tom est un grand Homme!



. . . .

1er *jour des Temps Modernes.* — Nous avons mangé toutes les olives, y compris les noyaux et l'arbre. L'arc-en-ciel brille, les eaux se sont retirées, la vue est superbe!... Nous aidons l'Homme à remettre son manoir à l'endroit...

P.-S. — Hélas! Pourquoi faut-il que ce premier beau jour soit attristé par la perte d'un de nos frères?...

A peine échappé à la mort, l'Homme a rallumé sa pipe; il a voulu mettre la Sardine en boîte, et faire des conserves de Thon mariné.

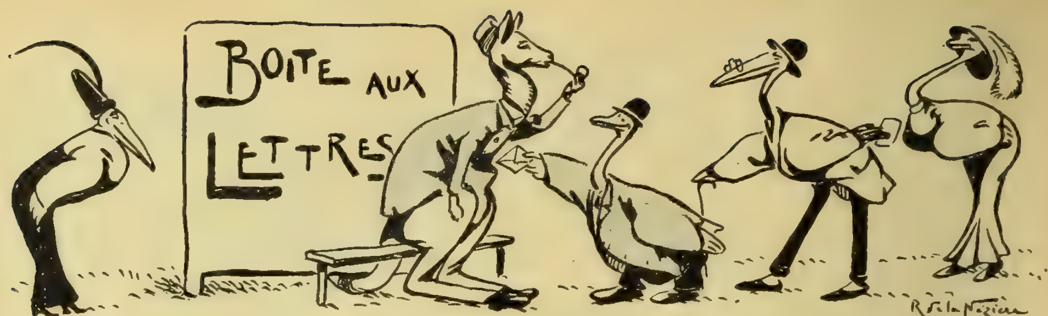
Mais Grand-Père s'est interposé avec son autorité coutumière. Il a dit ceci :



« Écoutez mes suprêmes paroles, Hector de Saint-Malo. Nous avons tous travaillé au salut commun; mais pas un de vos frères ne peut vivre sous votre toit, sans devenir la victime ou l'esclave de vos coupables plaisirs; mieux vaut nous séparer amis qu'ennemis. Je remets le sceptre de la Royauté au Lion, le plus vaillant comme le plus généreux de mes descendants. Adieu donc, Monsieur de Saint-Malo! Que Dieu, qui créa le même soleil pour les humbles et les superbes, vous inspire et vous garde! Et vous, mes fils bien aimés, ne pleurez pas : car le désert est large, et la nature a fait pour tous les prairies et les bois. Je vais vous y conduire : suivez-moi! »



Et nous l'avons tous suivi, entraînant avec nous l'inconsolable Pollux ».



J'espère que les *Deux Bons Diables* ont passé de bonnes vacances à l'Hopital-sur-Rhino; en tous cas, ils ont eu le temps de chercher mes devinettes, et c'est le principal.

J'envoie ma bénédiction à *Croix de Saint-André*, en la remerciant du problème pointé qu'elle a composé pour ma Tirelire. Même bénédiction et le double de remerciements à *Alcyon*, qui, elle, m'a gâté en m'envoyant une « Tirelire assortie ».

Puisque j'en suis aux envois à la Tirelire, que je reçois toujours avec tant de reconnaissance, je me permets de faire une requête à mes gentils collaborateurs. Elle a d'ailleurs pour but unique de les obliger, en me permettant d'utiliser plus souvent leurs problèmes.

Je leur dirai donc que j'ai un gros album dans lequel je classe tous les problèmes qu'on m'envoie : il y a un dossier pour les charades, un autre pour les anagrammes, un autre pour les mots carrés, en triangle ou en losange, et ainsi de suite pour tous les types de devinettes.

Pour que ces devinettes ne se perdent pas, *je les découpe et les colle*, comme des timbres-poste, dans le gros album, chacune au chapitre auquel elle se rapporte.

Vous comprendrez maintenant pourquoi tant de problèmes dus à l'obligeance de mes abonnés sont perdus, et pourquoi je vous demande si instamment d'*écrire chaque problème sur le recto* seulement de la feuille, en le faisant précéder de son signalement (charade, mots décroissants syllabiques, etc.), et suivre de la solution, telle qu'elle doit être donnée dans le *Saint-Nicolas*. Enfin, il faut répéter la signature et, s'il y a lieu, la dédicace (envoi de X à Z) *après chaque problème séparé*.

En effet, si vous m'envoyez, comme l'a fait ma petite *Alcyon*, une seule feuille de papier, portant sur le recto une *charade*, un *métagramme*, une *reconstruction* et un *anagramme*, et sur le verso une *reconstruction*, un *mot en triangle*, un *anagramme* et la signature *Envoi d'Alcyon de Saint-André* — me voilà obligé, quand je découperai ces problèmes, de sacrifier ceux de la page 2 si je colle par le verso, ou ceux de la page 1 si je colle par le recto. En outre, comme la charade de la page 1, par exemple, sera séparée de la signature et collée sur une autre partie de l'Album, il s'ensuit que je ne saurai plus à qui l'attribuer. Je serai obligé de la publier sans nom d'auteur, ce qui est toujours aussi désagréable aux enfants qu'à leur vieux grand-papa.

Vous me direz bien que je n'ai qu'à recopier les problèmes moi-même, en les complétant. Malheureusement il est bien rare que j'aie ce loisir; et voilà pourquoi, lorsque des abonnés me demandent si j'ai bien reçu leurs envois à la Tirelire, ou pourquoi ces envois n'ont jamais paru, je ne puis même pas les renseigner.

Quel long bavardage à propos de Tirelire! Je ne le crois pourtant pas tout à fait inutile, et j'espère que vous en profiterez pour m'envoyer, à l'avenir, des problèmes disposés de telle sorte que je puisse les découper, les classer et les coller en vue d'une utilisation rapide.

« Vraiment nous n'avons pas été favorisés par le beau temps » : voilà une phrase qui revient, avec des variantes, dans toutes les lettres de mes enfants. A Dinard comme à la Baule, en Suisse comme en Alsace ou en Auvergne, la pluie, le vent et le froid ont gâché récoltes comme vacances.

Croix de Saint-André et Odette — je veux dire *Alcyon* — n'ont pas échappé à ce mauvais sort; il leur a fallu abréger leur séjour en montagne et rentrer à Genève, avec une ample provision de noisettes et de cyclamens. Je sais bien qu'elles ont vu évoluer sur le lac des hydroaéroplanes — la nouveauté de cette saison aérienne : — c'est une consolation, à défaut de soleil!

Moi aussi, *Fin Finet*, j'ai été bien content de te voir gagner un des Grands Prix du Concours des Étrennes. C'est une juste récompense de tes efforts et de ta persévérance, et je suis sûr que l'appareil sera de ton goût — à en juger par les hurlements de convoitise qu'il arrachait à Médard. Tu as dû recevoir le bon, et j'espère bien que tu n'auras pas attendu cette réponse de la Boîte aux Lettres pour nous l'adresser. Je répète que les *Bons* sont indispensables : on ne délivre et n'expédie les récompenses qu'en échange de ces Bons. Dis-moi si tout est bien arrivé, et si *Fin Finet* est un heureux *Finet*.

(*Voyez la suite plus loin.*)



LA CHRONIQUE AÉRIENNE

***Par le Corbeau GRAIN de CASSIS** (Suite).*

Et Leblanc d'étendre la main vers moi, comme pour me caresser. Je réprime une envie bien naturelle de me sauver, et cet acte d'amical héroïsme dissipe les derniers brouillards. C'est sur le ton de la plus entière confiance que mon ami homme reprend :

« Voici donc où nous en sommes. Comme tu vois, cher du Corbeau, nous avons économisé notre gaz; quant au sable, il nous en reste en sacs de quoi tenir vingt-quatre heures; plus, s'il le fallait. La seule difficulté, c'est la Coupe Gordon Bennett des Aéroplanes, dont le départ sera donné, comme pour des sphériques, à Saint-Louis, après-demain.

— Croâ!

— Bon, je vois que tu es au courant. Et dire qu'il y a des gens pour nier les miracles!... Continuons. Comme la Coupe des Ballons Libres, la Coupe des Aéroplanes se dispute par équipes : trois pilotes par nation. Je suis un des trois champions désignés par l'Aéro-Club de France; je puis même dire, sans fausse modestie, que c'est sur moi et mon Blériot que l'on compte pour faire rentrer la coupe chez nous. Autrement, elle risque terriblement de filer en Angleterre avec l'ami Graham White; ce serait une demi-défaite... demi seulement, puisque White monte un Blériot comme le mien, et que nous pouvons le revendiquer comme un de nos élèves.... N'importe, il faut que le vainqueur soit moi; et pour cela, je dois être rendu à Saint-Louis, sans accrocs ni blessures, après-demain matin... »

— Croâ?

— Ça veut dire alors? — Alors, tu vas me faire l'amitié de battre la campagne et de t'assurer des dispositions de mes concurrents. C'est facile : leurs dispositions, c'est le nombre de sacs de lest dont ils disposent. S'ils sont à bout de sable, tant pis : je file tant qu'il me restera assez de gaz pour me soutenir. Dans le cas contraire!... »

Et Leblanc a un geste de découragement.

« Tu comprends, explique-t-il, nous arrivons en pleine forêt canadienne, dans un pays de sauvages, où il faut se frayer une route tout seul, à la hache, loin de tout moyen de communication. Je peux rester une semaine, plus encore, sans même pouvoir donner de mes nouvelles.

« Conclusion : te voilà devenu la colombe de mon arche. Si tu peux, renseigne-toi; sinon, bonsoir : au passage de la ligne du Canadian Railway, j'atterris. Convenu? »

Je fais « oui » de la tête, et, sur un croâ vibrant d'espoir, je prends ma volée. Un quart d'heure plus tard, l'*Ile-de-France* n'est plus qu'une poussière blonde dans l'azur.

Je scrute l'horizon, tout en observant le pays que je survole. Des forêts de plus en plus denses, de plus en plus interminables. Comment des ballons pourront-ils prendre terre sur cette brosse dont chaque poil est un conifère de vingt mètres de haut?

Ah : un lac... Un lac qui ne figure pas sur les atlas des collèges. Il n'en est pas moins considérable. Il est vrai que dans ce pays-là, une nappe d'eau douce de l'importance du lac Léman mérite à peine qu'on lui donne un nom.

Mon lac inconnu a des rides, comme la mer quand le temps est beau; il miroite au soleil oblique, et son eau est si transparente qu'on aperçoit les poissons qui s'y croisent et les branches pourries qui flottent entre deux eaux.

Au beau milieu, un objet bizarre pique ma curiosité. C'est une longue forme sombre, presque entièrement submergée. On dirait un sous-marin au moment où, sa plongée étant commencée, il va s'enfoncer et disparaître.

Je ne l'ai pas vu d'abord, parce qu'il se trouve dans le reflet du soleil; mais, à mesure que je me rapproche, mon regard tombe plus d'aplomb, et je distingue mieux. (*Voyez la suite plus loin.*)

CHAPITRE XX

Le bon Phylloxera.



Dans son Manoir à l'endroit de Port-Ararat, l'Homme était resté seul, sans autre distraction que de fumer des pipes ou de boxer contre les arbres. Aussi était-il très malheureux.

« Alas! alas! gémissait-il, avec l'accent anglais des mauvais jours : qu'est-ce que je leur ai donc fait, à ces « sales » bêtes? Le Mouton ne veut plus jouer à saute-mouton, le Chat ne veut plus jouer à chat-perché, le Pigeon ne veut plus jouer à pigeon-vole!... Qu'on s'ennuie, by God, qu'on s'ennuie!.... »

Il bâilla, détacha deux ou trois « directs » dans la muraille, et se décida à sortir, dans l'espoir de trouver quelque sujet d'occupation.

Hélas! tous les êtres vivants avaient fui; pas un oiseau en vue, pas un bourdonnement de mouche. Le pauvre abandonné comprit qu'il n'avait plus qu'à mourir d'ennui; et il s'effondra à plat ventre, si découragé qu'il en oubliait de pleurer.



Et voici que tout près, contre son oreille, une voix s'éleva — une voix si menue, si fluette, qu'un froissement de brin d'herbe suffisait à la couvrir.



Et la petite voix chantait, dans ce gai parler du Midi qui sent le muscat et le soleil :

« Plante qui plante,
« Voici la belle plante!....

— Qui vive! cria l'Homme, en tombant en garde.

— Hé Dieu, ce tonnerre!... » flûta la voix.

Et elle reprit :

« Qui vive? Tu le vois bien, pécaïre : c'est le Phylloxera! »

Bibi Lolo écarquillait les yeux, tant et si bien que sur une feuille à cinq pointes, il distingua une bande



d'insectes, les uns ailés, les autres pas, à peine gros comme des pépins de groseille. Ils portaient des serpettes, des paniers, des bannières et mille autres choses encore, qu'ils agitaient en gesticulant et en chantant au refrain :

« Plantez, plantin, plantez lou boun vin;]
« Voici la belle plante en vin;]
« Voici la belle plante!....

— « Qu'est-ce que vous faites là? demanda l'Homme.

— La vendange, té! répondit celui qui avait déjà parlé. — Ah ça, l'échalas, t'arrives donc de Pontoise?

— Nô... j'arrive d'Amérique.

— Tiens : comme nous, alors!.... Eh bien, mon gros plant américain, c'est pas pour dire, mais t'es plutôt dans le genre saule pleureur.... Qu'est-ce que tu fais, de ton métier?

— Je m'ennuie....

— Pauvre de toi!.... Voyons, gros père, te me fais pitié, vrai de vrai, avec ta mine de buveur d'eau. Si tu veux, faisons un marché. Un coup de mistral nous a emmenés à trois lieues de Château-Muscat, et jamais nous n'y reviendrons tout seuls. Veux-tu nous remettre chez nous? On te servira pour ta peine un petit « saint-phylloxère » comme on n'en boit pas tous les jours. C'est dit? »

Vous jugez si l'Homme se fit répéter cette invitation. Il cueillit délicatement la feuille de vigne, et se mit à gravir la colline, suivant les indications qu'on lui jetait.

Dans le creux de sa main la bande des phylloxeras avait repris sa farandole et menait un vacarme d'enfer. Et Bibi Lolo, mis en train par ces joyeux lurons, se mit à danser la gigouillette et à répéter, lui aussi, moitié anglais, moitié gascon :



« Taillez, taillin, taillez lou boun vin;
« Voici la belle taille en vin!... »



Non, ce n'est pas un sous-marin. On dirait, ma parole, une enveloppe de ballon dirigeable suspendue entre deux eaux...

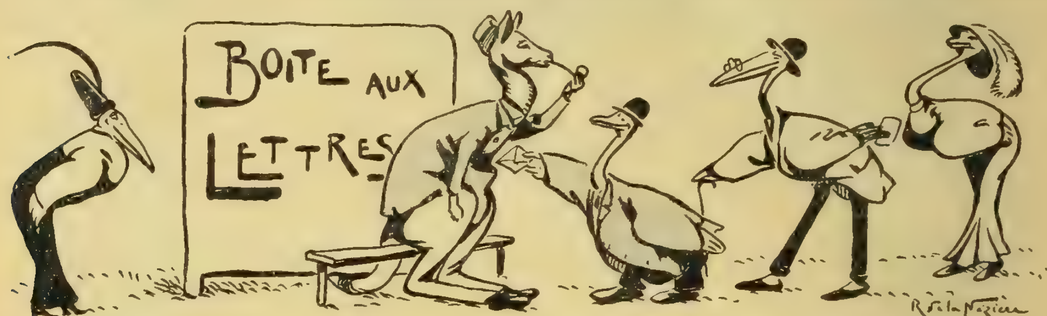
Maintenant, je suis juste au-dessus de cette curieuse épave. C'est bien un aéronat submergé, sauf en un point couvert et découvert alternativement par les petites vagues du lac... Il en pleut donc, des dirigeables!

Tiens?... Quelle est donc cette petite tache noire accrochée à l'étoffe?... On dirait qu'elle remue... Voyons, voyons!... Aurais-je la berlue?... Il me semble... Je crois...

Oui, plus d'erreur!... Un « miaou » à peine perceptible, une lamentation qui semble sortir de l'autre monde, vient de frapper mes oreilles.

Mais, si expirant soit-il, ce son de voix, je l'ai reconnu. La petite tache noire agrippée à l'aéronat qui sombre là, sous mes yeux, c'est un chat — et ce chat, c'est mon ami, celui que j'ai juré de ramener vivant en terre ferme... c'est Pussy, le chat de Wellmann!

(*La suite au N° 49.*)



C'est très aimable à toi, *Pain de Sucre*, de me donner de tes nouvelles, et je remercie le jeune secrétaire improvisé qui te servait de garde-malade. Je pense que cette vilaine angine n'a pas trop assombri la fin de tes vacances, et que tu rapportes de bons souvenirs de Saint-Briac. As-tu visité, à Saint-Briac, la fabrique de « grès » artistiques. Elle possède de jolis spécimens en ce genre.

J'y ai, pour ma part, fait l'acquisition d'un vase couleur de mer qui orne encore mon bureau et évoque pour moi l'eau si bleue des anses bretonnes, au pied des falaises et des petits chemins douaniers, appréciés des Rosettes. As-tu été ne excursion à Saint-Lunaire? Dinard? Saint-Malo? descendu la Rance? visité le Mont Saint-Michel? J'ai une affection toute particulière pour cette côte pittoresque et riche en excursions. Seulement il faut du soleil pour la juger à sa valeur et le soleil, cet été, a plutôt brillé par son absence. Voilà une longue réponse, mon *Pain de Sucre*. Tu la mérites pour toutes les affectueuses lettres pleines de détails que tu m'adresses si souvent. A bientôt donc et un très amical souvenir en attendant.

Pourrais-je demander à ma gentille *At Choum* si elle a reçu le Bon de Livre mérité par elle au Jeudi-Salon des Costumes? Je crois bien lui en avoir renvoyé un; mais, contrairement à mon habitude, j'ai oublié de noter cet envoi... Ce qui me fait craindre un oubli. Il va sans dire que cet oubli serait involontaire, et que j'ai hâte de le réparer — s'il a été commis.

Heureusement, *Ingénieur en Herbe*, que ton silence n'était éternel que *presque* : pour s'être fait attendre, ta lettre n'en a pas moins été la bienvenue, et je te pardonne, sachant ce qu'est un déménagement. J'annonce à tous les amateurs de timbres-poste que mon ami *Ingénieur en Herbe* est un fervent philatéliste, et qu'il serait heureux d'entrer en correspondance avec eux pour échanger des timbres-poste.

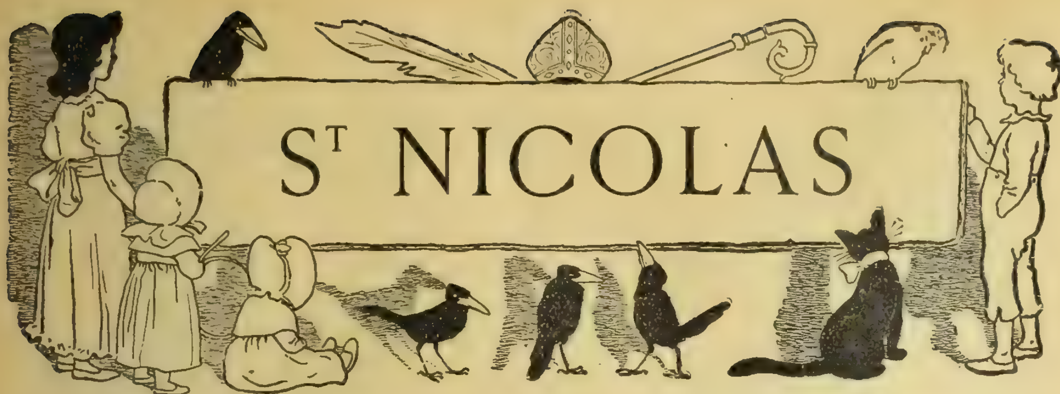
Je vois que *Gipsy* n'a aucune vocation pour le métier de professeur; et son dessin de Jeudi trahit cela de la façon la plus expressive. Pauvres maîtres d'école! En tous cas, parions que *Gipsy* ne les ferait pas, elle, blanchir avant l'âge?

Affectueuse bénédiction de Saint Nicolas à *Edelweiss du Mont Jovet* — en échange de ses cartes postales qui m'ont fait tant de plaisir.

Donc, *Causette*, mon petit doigt ne me trompait pas en me disant que c'était toi, l'aînée, qui étais ma Nicolette. Tu as, semble-t-il, un bien drôle de petit cousin dans la personne du jeune Robert : il s'imagine qu'on tire les vrais aéroplanes avec des ficelles, ce n'est déjà pas si bête! A bientôt, ma chère petite.

La petite *Fiammiferinette*? Certainement, je m'en souviens; seulement, je ne comprenais pas pourquoi elle ne m'écrivait plus. C'était, paraît-il, par honte de faire des fautes. Et qui n'en fait pas, moi tout le premier! Allons, écris-moi encore, ma chérie, les fautes ne m'empêcheront ni de te répondre, ni de t'aimer.

(*Voyez la suite plus loin.*)



La Taupe et l'Alouette

SAYNÈTE

LA TAUPE. — *Petite paysanne, d'allure lourde, habillée de drap gris, et coiffée d'un petit bonnet gris taupe.*

L'ALOUETTE. — *Vive petite personne en costume de ville gris, coiffée d'un chapeau en ailes d'alouette.*

LA TAUPE (*S'asseyant.*)

Ouf!... Sous ce vert buisson qui donne un peu d'om-
Goûtons un instant de repos. [brage
Le temps sans doute est à l'orage,
Car ce maudit soleil fait rage
Et me pétille dans la peau.
J'aurais bien dû chez moi passer cette journée!
Moi qui crains les congestions!... Oui, j'aurais dû
Sagement, dans ma taupinée,
Dormir...

(*A ce moment l'alouette accourt sur la scène, radieuse, ivre de joie, illuminée.*)

L'ALOUETTE

Ah! je l'ai vu, je l'ai vu, je l'ai vu!

LA TAUPE (*A part.*)

Qu'est-ce que c'est que cette folle?

L'ALOUETTE

Je l'ai vu, lui, le radieux,
Le foudroyant, le glorieux,
Lui, le dieu de feu, lui l'idole!
J'ai vu, j'ai vu le roi des cieux!

LA TAUPE (*A part.*)

Bien sûr, cette alouette a la tête fêlée!
(*A l'alouette.*)
Vous avez vu quoi, mon enfant?

L'ALOUETTE

Lui, l'astre unique et triomphant!
Le soleil!... Ah! il m'a criblée,
Aveuglée, brûlée, accablée,
En m'arrachant le cœur, les yeux...

LA TAUPE

Et vous souffrez beaucoup?

L'ALOUETTE

C'était délicieux!

LA TAUPE

Ma foi, je ne la comprends guère!

L'ALOUETTE

O soleil! ivresse! lumière!

LA TAUPE

Moi, madame, je suis taupe, pour vous servir,
Et (n'y voyez pas de critique)
Plus je cherche, moins je m'explique
Ce qui dans le soleil paraît tant vous ravir.
Pour moi, c'est bien simple, il me tue!
Au soleil, je souffle, je sue,
J'ai vertiges, points de côté,
Troubles dans l'ouïe ou dans la vue,
Et tout cela, ça n'est pas bon pour la santé!

L'ALOUETTE (*Étourdiment.*)

Pour la santé?... quelle santé?...

LA TAUPE

Eh mais, ma chère,
Pour la mienne, je pense! Avez-vous pas aussi
De ce côté quelque misère?

L'ALOUETTE

Ma foi, je ne m'en suis jamais mise en souci!

LA TAUPE

A votre aise! Moi, sur la mienne
Je veille scrupuleusement.
Boire et manger paisiblement,
Bien dormir, pour reprendre haleine,
D'un sommeil solide et calmant,
Voilà, sans que jamais d'un iota j'en dévie,
Tout le programme de ma vie!

L'ALOUETTE

Pas possible!... Et vous vivez où?

(*Voyez la suite p. 192.*)



CHAPITRE XXI

Eve... Ohé!!!

Comment l'Homme rentra-t-il à Port-Ararat? C'est un de ces problèmes qu'il ne faut pas essayer d'expliquer.



Jamais le respectable Pollux n'aurait reconnu son élève dans cet espèce de Peau-Rouge au nez enluminé, à la figure barbouillée de lie de vin, qui se cognait à tous les arbres en beuglant d'une voix pâteuse : « Evohé!!!... E... vo... hé!!!.... Ohé!!!... Ohé!!! »

Bibi Lolo ne se reconnaissait plus lui-même. Ma parole, on aurait dit qu'il y avait maintenant deux Bibi Lolo sous la même casquette : un Bibi-Lolo qui s'évertuait à marcher, et un autre qui s'amusait à lui donner des crocs-en-jambe; un Bibi-Lolo qui riait comme un jocrisse, et un autre qui pleurait comme une Madeleine!...

Disons la vérité : Hector de Saint-Malo avait trop bu de saint-phylloxère; c'est pour cela qu'il voyait double!...

Moitié sur les pieds, moitié sur la tête, il atteignit enfin sa maison, dont il se rappelait vaguement avoir laissé la porte ouverte.

Stupéfaction : plus de porte!

Ou plutôt, si : il apercevait bien la porte : mais une porte toute ronde, et qui s'était nichée, devinez où? — A la hauteur d'un premier étage, juste sous la gouttière!

Nos petits lecteurs, n'ayant jamais bu de saint-philloxère, ont déjà trouvé l'explication de ce phénomène.



A force de tourniquer dans tous les sens, l'Homme avait abordé sa maison par le mauvais côté; et ce qu'il prenait pour la porte n'était que la fenêtre.... Vous savez, ce fameux « œil-de-bœuf » qui en avait tant vu, pendant la traversée?

Par malheur, avec ce diable de Jus de la Vigne, on ne voit pas la vie comme tout le monde. A l'aspect de cette farceuse de porte qui le narguait, tout là-haut, de son œil rond, notre Tomy fut pris d'un accès de fou rire; et, pendant un bon quart d'heure, il se roula, à s'en donner un torticolis.

Tout cela ne le faisant pas rentrer chez lui, il devint furieux, recula de dix pas, poussa son cri de guerre, et hop-là!... il essaya de bondir le long de la muraille, comme il l'avait vu faire au Chat-Tigre.

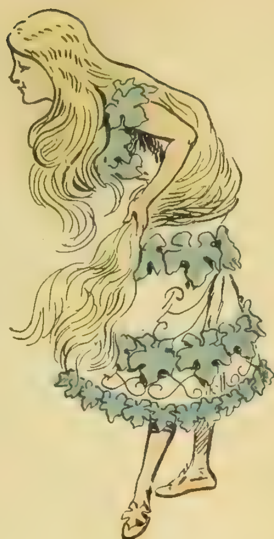
Il ne réussit qu'à s'écorcher ce qui lui restait de nez. Alors il

s'assit par terre, désespéré, en pleurant des larmes de vin qui lui sortaient par les narines, les yeux et les oreilles.

Et, soudain, il poussa un véritable hurlement de surprise.

Là, devant lui, devinez ce qui venait d'apparaître?





Non plus, cette fois, un Bibi-Lolo pour de rire, une apparence de Bibi Lolo — mais un véritable Bibi Lolo, avec des pieds comme ses pieds, des bras comme ses bras, une tête comme sa tête; bref, un frère qui lui ressemblait comme une sœur.

Et la preuve que le Bibi Lolo N° 2 n'était pas le Bibi Lolo N° 1, c'est qu'il avait la figure blanche et non rouge, une ravissante toilette en feuilles de vigne, et des cheveux en soie d'or si longs, si longs, qu'il était obligé de les relever sur son bras, comme la mariée fait de sa traîne quand elle ouvre le bal.

L'étrange apparition fit la révérence, et :

« Bonjour, l'Homme! » dit-elle.

L'Homme était bien trop ahuri pour répondre; il se balançait comme un ours en cage et ouvrait des yeux tout ronds. Et la créature aux cheveux d'or reprit, en le menaçant du doigt :



« C'est du joli, Monsieur, de vous mettre dans des états pareils!... Allez vous débarbouiller, et qu'on ne vous reprenne plus à courir les cabarets!

— Oh!... Ohé!... Evohé! » bégaya l'Homme, sans pouvoir articuler autre chose.

Le Bibi Lolo d'en face eut une moue d'impatience.

« Ne me dites pas « ohé », c'est trop laid; ni « évohé », c'est trop long..... Appelez-moi « Eve », tout court! Je serai votre femme, et nous aurons beaucoup d'enfants. »



Ainsi fut fait. Eve devint la compagne du Ver Adam; et, depuis ce temps-là, l'Homme n'a jamais cessé de voir double.

La Taupe et l'Alouette
(FIN)

LA TAUPE

Dans un excellent petit trou
Creusé fort profond sous la terre,
Asile obscur et frais réduit,
Où je vis, calme et solitaire,
Loin du soleil et loin du bruit.
Là j'ai mon lit, là ma cuisine,
Et là je dors, et là je dine.
Parfois, comme aujourd'hui, je mets le nez dehors,
Afin que l'appétit s'éveille un peu plus vite;
Puis, quand j'ai regagné mon gîte,
Plus fraîche d'esprit et de corps,
Eh bien, mais... de nouveau je dine, et puis je dors.
(*L'alouette éclate de rire.*)
Qu'est-ce qui vous fait rire?

L'ALOUETTE

Oh rien!

LA TAUPE

Quoi rien!

L'ALOUETTE

Je dine...
Je dors... C'est drôle!

LA TAUPE

Et vous, vous ne dinez donc pas?

L'ALOUETTE

Mon Dieu oui... non... selon les cas.

LA TAUPE

Et votre table, est-elle fine?

L'ALOUETTE

Que sais-je? un ver, un grain de blé.

LA TAUPE

Et puis, après?

L'ALOUETTE

Après... tireliré, ollé!

LA TAUPE

Ollé, qui?... quoi, ollé?

L'ALOUETTE (*Enthousiaste.*)

Vers celui qui m'appelle,
A ses flamboyants paradis
D'un coup de fronde, je bondis.
Ma fronde, à moi, c'est mon coup d'aile.
Je monte. Dans mon cœur, de rayons empourpré,
Une ivresse qui me dilate
Monte et déborde, monte, éclate,
Et je chante : tireliré!
Plus haut!... Mon chant jaillit et pétille en fusée.
Adieu la terre et le sillon!
De flammes plus vives grisée
Je monte dans un tourbillon.
Ollé! toujours plus haut! Le dieu d'or qui m'attire
Rit en flamboyant dans mon cœur.
Il est breuvage, et je l'aspire;
Aiguillon d'or, il me déchire.
C'est mon tyran, c'est mon vainqueur.
Quelle ivresse! nager dans l'éther, mer sans [rames,
En cinglant follement vers des caps éblouis,
Voir passer dans ses yeux, comme un torrent de [flammes,
Des escadrons vermeils aux galops inouïs;
Hors du monde, un instant, vivre, l'âme élargie
Dans une vaste et sainte orgie,
Et, par l'Idéal aveuglé,
Monter toujours, d'un vol plus pressé, plus avide,
Vers son sanctuaire splendide,
Voilà, voilà! ollé! tireliré, ollé!

LA TAUPE

Comprenne qui pourra... Soleil, flammes, coup
Pour moi, je n'y vois que chandelles. [d'ailes :
Et lorsque vous avez bien crié sur les toits,
Là-haut, votre étrange romance?..

L'ALOUETTE

Je tombe.

LA TAUPE

Ça fait mal?

L'ALOUETTE

Parfois.

LA TAUPE

Alors?...

L'ALOUETTE

Je me remets.

LA TAUPE

Et puis?

L'ALOUETTE

Je recommence.

LA TAUPE

Étonnant!... Enfin, ici-bas,
Chacun peut vivre à sa manière.
Moi, j'en tiens pour ma taupinière,
Tireliré, ollé... j'y rentre de ce pas.
(*Elle se lève et s'en va, lourdement.*)

L'ALOUETTE

Et moi je sens que de nouveau l'astre de flamme
Crie en mon sang et me réclame.
Reprenons notre essor ailé,
Et vers lui, de toute notre âme,
Envolons-nous... Ollé, ollé!
(*Elle disparaît.*)

M. M.



LA CHRONIQUE AÉRIENNE

***Par le Corbeau GRAIN de CASSIS** (Suite).*

COMMENT l'*América* est-elle venue s'échouer dans ce lac inconnu, après avoir traversé une partie du Nouveau-Monde? Depuis combien de temps flotte-t-elle ainsi, à demi submergée? Quel drame a pu se passer sur cette épave, dont ne semblent vouloir ni le ciel ni la terre?

Je le devine plus que je ne le comprends. Sans doute, Pussy, parvenu au-dessus de la terre ferme, n'aura pas eu assez de force pour crever le tissu très résistant de l'enveloppe, ainsi que je le lui avais recommandé. L'aéronat aura donc continué à dériver vers le nord-ouest, caché à tous les yeux par la brume; il aura franchi, pendant la nuit, la région habitée de la côte; et après avoir rasé les immenses solitudes boisées qui s'étendent au nord du Saint-Laurent, il sera venu tomber, à bout de gaz, dans le lac où il agonise.

« Mia-ou!... Mia...ou! »

Un instant couverte par l'eau montante, la voix lamentable vient de s'élever; et cet appel de détresse me serre les entrailles.

« Mia...ou!... Mia... »

Le cri se noie dans une vague — une ondulation, plutôt, car cette nappe lacustre n'a rien des houles de la mer. Mais l'enveloppe étant déjà à fleur d'eau, le moindre mouvement suffit pour la submerger.

Pendant plusieurs secondes, l'eau reprend son niveau au-dessus de l'épave et je n'aperçois plus que par transparence la petite loque vert-sombre qui s'y agrippe encore.

Dieu soit loué : elle reparaît, ruisselante, contractée, immobile. Pussy est-il mort?

J'appelle... Rien!... Que faire?... On dirait que le chat a remué... Oui, un frisson agite ses poils collés; son œil, déjà vitreux, s'entr'ouvre...

Affolé, je tourne autour de lui, cherchant un secours Quel secours? Pas une barque, pas un être vivant!...

Hélas, si! En voici un, mais quel!... Un oiseau énorme vient d'apparaître, tout là-haut, et descend en spirale en resserrant ses cercles autour de nous. C'est une buse : elle a flairé une proie, et attend la fin pour intervenir.

« Mia-ou! Mia...ou! »

Comprenez-vous, lecteurs, mon angoisse! Il faut que je sauve mon ami; je l'ai juré; d'ailleurs, quand je n'aurais rien promis, me serait-il possible d'assister, impassible, à cette agonie lugubre d'un être vivant comme moi?

Mais, en même temps, une autre idée me traverse le cerveau.

Pendant que je m'immobilise devant ce tombeau mouvant, la course des ballons se poursuit, aveugle, à travers les solitudes de l'espace. Et c'est sur moi que comptent mes braves compatriotes pour disputer jusqu'au bout la victoire.

« Au passage de la ligne du Canadian Railway, j'atterris! Compris?... »

Oh oui, j'ai compris! Et ces paroles de Leblanc bourdonnent encore dans mes oreilles.

C'est des renseignements que je vais recueillir que dépend le succès. Pas de nouvelles, et l'*Ile-de-France* ne dépassera pas la coupée pratiquée dans la forêt canadienne par la ligne ferrée du « Canadian Pacific Railway ». A moi de m'informer des derniers atterrissages, de reconnaître les dispositions de nos rivaux, et, s'ils ont, eux, dépassé la ligne ferrée, d'en aviser à temps mes amis.

A temps!... Pour arriver à temps, pour suffire à cette tâche peut-être au-dessus de mes forces, il me faut toute ma journée, tous mes instants, toute ma force. Et voici que mon ami va mourir — et de quelle mort — si je ne trouve pas un moyen immédiat de le secourir.

Il faut choisir : Leblanc, ou Pussy?... Mon pays, ou ma conscience?...

(*A suivre.*)

CHAPITRE XXII

Le Serpent tenté par la Femme.



Depuis que l'Homme était deux, il était devenu un objet d'admiration et d'envie pour les autres animaux. La Femme surtout les émerveillait. Tous les jours elle lançait une nouvelle mode, inventait un nouvel entremets; et chacun se désolait d'en être réduit à contempler de loin toutes ces belles choses. Bon-Papa surtout ne tenait plus en place; car il avait les deux défauts des âmes simples : curiosité et gourmandise. Il se rapprocha tant et tant, qu'un beau jour il se trouva, sans savoir comment, dans la cuisine.

Eve était seule, devant la grande cheminée. Sans quitter sa poêle, d'où s'échappait une savoureuse odeur de caramel, elle cria :

« Bonjour, beau-papa Boa : vous m'excusez? Ce sont des beignets aux pommes; mon mari en raffole, aussi les appelons-nous des « pommes d'Adam »... Mais parlons de choses sérieuses. Comme vous avez maigri!... Les jolies plumes.... Sont-elles à vous? »

Il faut vous dire, en effet, que le Serpent, n'ayant plus sa bonne nourriture de l'Élysée-Boa, était devenu mince comme un fil; et son dos s'était couvert d'un duvet blanc et frisé, qui lui donnait l'air d'une grande chenille à plumes.

« Hélas, mon enfant! soupira-t-il. Je donnerais bien toutes ces plumasseries pour une seule de vos pommes d'Adam; rien que l'odeur m'en fait monter le sucre à la bouche!

— Vrai? s'écria la rusée. En voici une, beau-papa : vous me direz si c'est bon!

— Exquis!... délicieux!... adorable!... s'extasiait le Boa, la bouche pleine. Ah! si mes pauvres enfants en avaient de pareilles!...

— Mais bien volontiers : ne sont-ils pas mes cousins?.... C'est dit : allez les chercher! »

Les « cousins » faisaient la haie autour de l'Arche; ils s'empressèrent d'accourir.

Alors, la Femme déploya toute son astuce. A force de cajoleries, de belles paroles et surtout de beignets, elle amena les pauvres innocents à lui céder ce qu'ils portaient sur eux de plus précieux. En un tour de main elle dépouilla Triomphe de ses ivoires, Polype de son corail, l'Huître de ses perles, l'Autruche de ses plumes, l'Hermine de sa fourrure, Tortue la blonde de son écaille...

Enfin, quand il n'y eut plus de place dans ses cartons ni de beignets dans sa poêle,



elle congédia ses invités, qui faisaient bien triste figure, allez, avec leur chair à vif et leur air d'oiseaux sans queue!

Papa-Boa s'apprêtait à les suivre; Ève le retint.

« Cher beau-papa! s'écria-t-elle : comment vous remercier de toutes vos gâteries?... Venez m'embrasser pour la peine! »

Le Boa se laissait faire. La Femme l'enroula deux ou trois fois autour de son cou, et, prestement, épingla la jambe sur le bras. Alors, après s'être admirée dans la glace avec cet air anxieux qu'ont les dames quand elles regardent leur bébé ou leur chapeau :



« Vous m'allez à ravir, beau papa! fit-elle. Je vous porterai tout l'hiver; et si vous êtes sage, on vous redonnera des pommes d'Adam!... »

Et voilà comment le pauvre Boa, pour avoir cédé à sa gourmandise, fut changé en tour de cou!



Trotte-Menu réclame des nouvelles de *E. Capoé*. Tant mieux, ma bonne *Trotte-Menu*, si le Wondergraph t'a fait plaisir... voilà une occupation reposante à intercaler entre tes parties de tennis. J'espère avoir à offrir pour 1913, à mes chers enfants, de très jolies étrennes... Peut-être la chance te favorisera-t-elle de nouveau, car tu sembles très experte dans ce genre de concours. Dis-moi si les histoires du Journal te plaisent et crois-moi toujours ton très dévoué Saint Nicolas,

Affectueuses bénédictions à *Muguet des Alpes* et à *Brise du Rhône*, qui vont recevoir le supplément demandé: à *Gai Colibri* et aux *Deux Gosses*, dont j'accepte les solutions.

Voilà une gentille pensée de mon fidèle *Brin d'Azur*. « Saint Nicolas, m'écrit-il, je serais bien heureux d'obtenir une récompense au Jeudi-Salon... non seulement pour l'objet, mais parce qu'elle viendrait de vous! » Sois sûr, mon cher petit, que je serais bien heureux, moi aussi, d'avoir à te nommer lauréat. Invoquons ensemble la déesse « Justice » qu'elle te soit favorable et reçois en attendant ma plus amicale bénédiction.

Étoile d'Argent serait désireuse de correspondre en *allemand* avec une Nicolette allemande. Elle serait bien reconnaissante aux petits abonnés s'ils pouvaient lui envoyer des jouets hors d'usage ou des jouets fabriqués par eux : albums d'images, jeux de patience, etc... Ces jouets sont destinés aux enfants malades des hôpitaux et distribués par une œuvre dont fait partie la charitable *Étoile d'Argent*.

Sais-tu, *Grande Sœur*, que je suis très flatté de garder encore *Tante Bébé* parmi nous? C'est une si fidèle et si gentille Nicolette. Je vous félicite de posséder huit petits frères. Voilà de quoi faire sécher de jalousie la famille du Petit Poucet, sans compter celle de l'ogre! Quelles bonnes mères de famille vous ferez, *Tante Bébé* et toi, avec un apprentissage pareil. Je vous envoie pour tous les meilleures de mes bénédictions et à toi, *Grande Sœur*, un gros baiser par-dessus le marché, pour te remercier de ta gentille lettre.

Mais c'est une vraie lettre d'affaire que tu m'adresses, *Myosotis de Pologne*! J'aimerais mieux un peu plus de détails sur l'emploi de tes vacances. Enfin, ce sera pour ta prochaine lettre, n'est-ce pas? Je te fais expédier le numéro perdu, te promets mon indulgence pour le dessin du Jeudi et te réponds les quatre lignes réclamées. Avoue que je suis une bonne pâte de Saint Nicolas. Embrasse-moi pour ma peine et écris-moi bientôt, chère petite.

Liane Sauvage désire correspondre avec une Nicolette étrangère de douze à seize ans.

Les mentions honorables ne donnent droit à aucun prix, ma bonne petite *Amie des animaux*. Peut-être obtiendras-tu bientôt un accessit qui te méritera un livre. Je serais si heureux de te le décerner, ma chérie. Je pense souvent à toi, à ta pauvre maman, bien heureuse à présent, sois en sûre, à ton chagrin d'être privée d'elle. Tout mon cœur de vieux bon papa très dévoué bat et souffre avec le tien et je ne puis, hélas, que t'embrasser bien fort avec toute ma vive affection.

Sois le bienvenu parmi nous, *Petit Chaperon rouge*. J'accepte ton pseudonyme, ton dessin pour le Jeudi et t'assure de ma sympathie très sincère.

Bruyère rose de Corrèze se plaint du silence de *Monna Lisa* et désire correspondre avec une Nicolette italienne de quinze à seize ans.

Quelles bonnes lettres tu m'écris, *Bruyère rose de Corrèze*: il me semble souvent te connaître pour de bon! N'as-tu pas, à l'occasion, une petite photo d'amateur où tes sœurs et toi seriez représentées? Je connais la méthode Frœbel dont tu me parles, elle donne d'excellents résultats pour l'enseignement de la lecture; c'est même suivant cette méthode que les Rosettes ont appris à lire. Je vous vois par la pensée dans votre fraiche maison même, heureuses personnes qui possédez un jardin en terrasse, et attends de ma fidèle *Bruyère* le récit de ses impressions sur son nouveau logis.

Blue-Bell serait heureuse d'échanger des confidences avec *Amie des Animaux*. Elle accepte avec plaisir l'échange de confidences avec *Blue and White*.

Combien je te plains, ma pauvre petite fille, d'avoir perdu ton cher papa. Crois bien que je prends part, du fond du cœur, à ton chagrin. Je voudrais te consoler; je ne puis, hélas! que t'embrasser avec toute ma vive affection. Sois sûre que je prierai pour ton pauvre père.

Brin-d'Azur se plaint du silence de ses correspondants. Il est tout disposé à échanger des confidences avec des Nicolets de dix à douze ans, allant au collège.

(*Voyez la suite plus loin.*)



LA CHRONIQUE AÉRIENNE

Par le Corbeau GRAIN de CASSIS *(Suite)*.

« Mia...ou!... Vrrrr!... »

La lamentation de Pussy se mêle au battement d'ailes de la buse, toute proche, maintenant, et déjà audacieuse.

Allons, tant pis! Dieu l'a voulu! La France perdra peut-être la Coupe, mais mon devoir n'est pas douteux : je dois sauver Pussy, ou périr avec lui.

Voyons, réfléchissons!... Enlever le chat entre mes griffes, et le porter jusqu'à la rive, il n'y faut pas songer. La buse, elle, le ferait facilement : moi, je ne suis pas de taille.

Et pourtant, après inspection des lieux, nous ne sommes pas bien loin de la terre; non pas la rive elle-même, qui reste à dix bons kilomètres au plus près! mais, pas bien loin, une petite île boisée verdoie à la surface du lac. Arrivé là, mon Pussy est hors d'affaire.

Seulement, voilà! Pour l'atteindre, il faut qu'il se mette bravement à l'eau, et franchisse à la nage l'espèce de détroit qui nous sépare de l'îlot.

Je lui fais signe de lâcher l'épave; mais je comprends aussitôt qu'un pareil effort est au-dessus de ses forces. A demi asphyxié par l'eau qui le couvre et le découvre alternativement, épuisé de fatigue et de privations, le glorieux « Plying Cat » n'est plus qu'une loque inerte.

Soit : je l'aiderai. Je le dirigerai. Essayons du moins.

Et comme avait fait Marga la mouette lorsque je suis moi-même tombé à la mer, j'accroche le pauvre naufragé par la peau du cou, et, le tenant solidement par mes griffes, j'essaye de l'entraîner jusqu'à la berge de l'île.

C'est le diable! Pussy ne s'aide pas, et boit comme une éponge imbibée d'eau. Moi, je me donne un mal d'enfer, et me rends bien compte que cet effort violent m'aura vite épuisé.

Mais je ne veux pas penser à cette extrémité : tant que j'aurai du souffle, je lutterai. Pour l'instant, nous gagnons du terrain; l'île grossit à vue d'œil, et je cherche déjà, dans sa ceinture de roseaux et de plantes aquatiques, une brèche pour l'atterrissage, qui sera laborieux.

Et soudain, au moment où le but n'est plus qu'à quelques mètres, où le salut semble assuré, un choc terrible en plein crâne m'étourdit à moitié.

Le temps de me ressaisir, et pac! Un second coup du massue, en même temps qu'une couronne de serres aiguës m'enserre la tête.

J'ai compris : c'est la buse. Elle s'est rendu compte que sa proie allait lui échapper; et, délibérément, elle attaque.

Cette fois, c'en est fait de Pussy.

Que je me défende, et l'infortuné, abandonné à lui-même, coule aussi sûrement que s'il avait déjà la pierre au cou.

Que je continue à le soutenir, et c'est moi qui vais succomber sous les coups redoublés du puissant rapace. Aussi bien mon affaire est-elle réglée : je ne suis pas de taille à résister.

N'importe; il ne sera pas dit que Grain de Cassis est tombé sans se défendre.

Rassemblant toutes mes forces, je lâche Pussy, et me retourne contre l'écumeur de l'air.

Pic! Pac! Croa! Crrrri! Les coups de bec se croisent avec les coups de griffe, la fièvre du combat me grise, je ne sens plus les blessures. Mes attaques doivent porter, car des plumes volent, qui ne sont pas les miennes. Est-ce mon sang, est-ce le sang de la buse, qui m'inonde et rejaillit en éclaboussures rouges? Je n'en sais rien : je tape comme un sourd, en poussant mon cri de guerre pour m'encourager et me soutenir.

Hélas! Ce duel inégal ne peut durer. La buse, surprise par cette résistance inattendue, revient à la charge avec une nouvelle ardeur; une grêle de coups s'abat sur moi; je sens ma tête vaciller, l'horizon tourner...

(A suivre.)



CHAPITRE XXIII



Comme Baptiste!!!

QUAND Adam rentra, sur le tard, avec une platée de choux à mettre dans la marmite, Ève était encore devant le miroir, fort affairée à rassortir la couleur de ses cheveux avec celle de ses fourrures. Quant à la marmite, elle était transformée en boîte à crépons.



On devine la scène. L'Homme jeta la boîte à crépons par la fenêtre, et donna un tel coup de poing dans le mur qu'il s'en foula le poignet. La Femme piqua une attaque de nerfs, et annonça qu'elle voulait retourner « chez ses parents »!

Les menaces les plus bêtes sont celles qui prennent le mieux. Bibi Lolo, épouvanté à l'idée de rester seul avec son entorse, demanda pardon à genoux. Ève restait maîtresse du champ de bataille, et l'Homme dut abdiquer tous ses privilèges, jusqu'au droit de s'appeler par son nom. Ce ne fut plus Bibi-Lolo-Tomy-Malvinus-Adam-Hector de Saint-Malo, mais Baptiste!

« Baptiste, ne vous traînez pas sur les genoux!... Baptiste, allumez le fourneau!... Baptiste, attachez-moi dans le dos!... »

Car dès cette époque, la Femme avait des robes si compliquées, qu'il lui était devenu impossible de s'habiller toute seule.

Et Baptiste se privait de jouer pour ne pas se salir, et s'épuisait des journées entières à frotter deux morceaux de bois l'un contre l'autre, pour en faire jaillir l'étincelle.

Par exemple, dès que Madame avait le dos tourné, il fallait voir comme Monsieur se rattrapait... surtout les jours de grande chaleur, où le Boa restait accroché dans le placard.





DES BÊTES (*à suivre*).



« Quel métier, bon papa! s'écriait Baptiste en s'épongeant le front. Ah! si j'osais!...

— Ah! si je pouvais! répondait le pauvre séquestré, avec une voix blanche qui sentait la naphtaline. Songez, mon fils, que depuis trois mois je ne me suis pas même allongé... »

Soudain Bibi Lolo s'enfonça l'index dans la tempe : signe d'une idée géniale.

« Écoutez, bon papa, chuchota-t-il d'un air mystérieux : vous ne bougez pas assez, et moi je bouge trop. Si nous changions tout cela?

— Qu'ai-je entendu?... vous pourriez!...

— Yes!... J'ai re-re-quelque chose re-re-là! Vous allez voir!... »

... Que fit Baptiste Adam? — Mystère et discrétion! Dès qu'il avait une heure à lui, il disparaissait au plus profond des charmilles; et c'étaient alors des grincements de scie, des crissements de varlope, des coups de marteau à réveiller un mort. Vraiment, il fallait que la Femme fût bien absorbée par la création de sa nouvelle « jupe-culotte », pour ne rien entendre d'un pareil tintamarre.

Pendant ce temps, le Serpent employait ses heures de réclusion à graver sur écorce les prospectus suivant, dont l'Homme lui avait dicté les termes :



Quant tout fut prêt, l'Homme dressa son écriteau, bien en vue, à l'entrée du Grand Labyrinthe; et bientôt, de la charmille où il s'était caché, il put constater que la réclame prenait au delà de ses espérances. Toutes les victimes de la Femme étaient là, se bousculant à qui mieux mieux pour lire l'affiche du Grand Guérisseur......

Ce soir là, Baptiste fit son service tout de travers, rinça la vaisselle dans l'eau de cuivre, et se jeta tout habillé sur son lit en marmottant :

« Demain, c'est moi qui serai la Reine!!! »



Muguet des Alpes et *Brise du Rhône*, mes bonnes petites filles, je ne suis nullement fâché de votre curiosité qui me touche, au contraire, car elle prouve beaucoup d'affection. Seulement, je vous avouerai que je tiens fort au portrait de moi qui, depuis plus de trente ans, a été regardé avec sympathie par tant de jeunes yeux! Pourquoi en publier un autre? Saint Nicolas perdrait certainement au change.

Je suis, en effet, assez philosophe et, grâce au ciel, accepte tant bien que mal la joie et la peine.

Ne faut-il pas donner l'exemple à mes chers enfants? Mais non, en général, les personnes âgées « ne sont pas un peu grognon »; combien j'ai connu des vieillards qui comprenaient la jeunesse mieux que personne. J'espère donc, pour mon compte, vieillir indéfiniment avec le même sourire sur les lèvres et rester toujours un bon papa dévoué à sa jeune et nombreuse famille.

Fée Grabotte, tes lettres affectueuses me touchent infiniment et j'y réponds de grand cœur. Profite bien, ma chérie, des jours heureux... le souci vient vite. J'en sais quelque chose, moi qui pour clore de bonnes vacances, passées gaiement malgré la pluie, me vois à présent victime d'une douloureuse et longue maladie à la main dont les conséquences seront bien graves pour l'un de mes doigts. C'est la simple piqûre d'une mouche infectieuse qui a causé tout le mal et ce mal aurait pu être encore plus grand. Cette pensée m'aide à me résigner et les bons soins et les gâteries de tout mon entourage me font souvent oublier mes misères. Et puis n'ai-je pas toujours mon journal à diriger, tâche possible grâce au zèle de mon fidèle Barnabé? Ainsi les jours passent. Puissent-ils amener une guérison partielle à laquelle je souscris d'avance. Je sais que tous mes enfants prieront pour moi et je les en remercie, toi en première ligne, chère et dévouée petite fille.

Affectueuses bénédictions à *Gerbe de Blé*, *Manène* et *Poum*, dont j'accepte les solutions.

Non, *Perruchonnette*, je ne t'oublie pas et je suis heureux de causer un instant avec toi. Il y a bien longtemps que je n'ai eu moi-même aucune nouvelle de *Taty* et de *Boule de Neige de Kief*. Cette dernière a été malade, je crois. Tu ferais bien de choisir d'autres correspondantes, car bien des Nicolettes seront ravies d'échanger avec toi des cartes postales ou des confidences. J'ai reçu ton Jeudi-Salon et te souhaite bonne chance pour ce concours. En attendant le plaisir de te nommer lauréate, je t'embrasse paternellement, ma bonne petite fille.

René L., je t'accueille volontiers dans ma grande famille, mais le pseudonyme de *Trotte-Menu* étant déjà porté, je te prie d'en choisir un autre le plus tôt possible. Signe de ton vrai nom tes envois en attendant et sois assuré, mon cher petit, de toute ma sympathie.

Oui, je connais Genève, *Croix de Saint-André*, et je pense comme toi que c'est une jolie ville qui doit être agréable à habiter. Seulement il y a ta petite amie de Jersey et votre douce habitude de vivre ensemble! Enfin les lettres ont été inventées pour adoucir les séparations et il faudra vous écrire beaucoup. Dis à *Alcyon* que je suis très flatté de posséder une Nicolette qui se prépare au brevet supérieur. Ceci représente de sa part une fidélité datant de longues années et la fidélité en affection est peut-être la qualité que je préfère. Je compte, mes chères petites, sur le récit de vos nouvelles impressions et vous envoie, que ce soit à Genève ou à Jersey, toute ma vive affection.

Anne-Marie D. et *Deux bons Diables* vont recevoir leurs bons de livres.

Pour les encourager à la patience Saint Nicolas leur envoie à tous trois un gros baiser.

Comment, *Jeune Foot-balliste*, tu vas à la chasse aux moineaux?

Pauvres moineaux! J'aime mieux que ce soit toi que moi qui soit chargé de les tuer. Parce que je suis un vieux Saint Nicolas, la chasse m'a toujours semblé cruelle! Je comprends cependant qu'elle ait un grand attrait pour d'autres. J'espère, mon petit homme, que tu vas travailler sérieusement cet hiver. C'est la grâce que je te souhaite en t'envoyant à cette intention ma meilleure bénédiction. (*Voyez la suite plus loin.*)



LA CHRONIQUE AÉRIENNE

***Par le Corbeau GRAIN de CASSIS** (Suite).*

AMIS lecteurs, vous croyez déjà votre fidèle Grain de Cassis « dans le lac », comme on dit chez vous; et vous vous demandez par quel miracle, étant mort, j'ai pu achever mes Chroniques.

Le fait est que je n'en menais pas large, et que je n'avais déjà plus la force de parer les coups, lorsque, soudain, je perçois comme un tonnerre prolongé, suivi d'un sifflement bizarre....

Dziiii.....

Un second ébranlement de l'air succède au premier, suivi du même sifflement.

Qu'y a-t-il? La grêle de coups qui sonnait sur mon crâne a cessé net. Mon ennemie a disparu. Où est-elle?

Là, à mes pieds, flottant au gré des vagues, les ailes grandes ouvertes, inanimée. A la hauteur du poumon, un filet de sang filtre à travers les plumes, et fait une nappe rose à l'entour du cadavre.

Car la buse est morte; et je n'ai pas à chercher bien loin la cause de sa mort. Au-dessus des broussailles de l'îlot, des flocons de fumée blanche achèvent de se déchirer à la brise. Un chasseur était embusqué là, et il n'a pas perdu son plomb!

Et Pussy?....

Ah, le brave, le vaillant chat! Il n'a pas coulé, comme je le croyais. Il a eu la force de se soutenir à la surface, et ce qui devait causer sa mort devient pour lui une planche de salut.

Je le vois s'agripper au cadavre de la buse, comme le naufragé s'accroche à la bouée. Bon, cela : il y a gros à parier que le tireur inconnu viendra ramasser son coup de fusil, et alors....

Là, qu'est-ce que je vous disais! Du côté opposé de l'île, une « norvégienne » vient d'apparaître, enlevée par deux vigoureux avirons. Le gaillard qui la monte rame comme s'il y allait de la vie de dix personnes. Pourtant, il ne sait pas ce qui l'attend!

Rendu prudent, je m'envole hors de portée du terrible fusil, dont le double canon luit entre deux banquettes.

Là : voici la norvégienne à portée de la buse. L'homme étend la main... puis, un geste de stupéfaction... Un « oh! » qui monte jusqu'à moi...

Dame : abattre une buse et trouver un minet, en plein lac canadien, c'est là, vous l'avouerez, une aventure de chasse comme on n'en a pas tous les jours, même en Amérique!

Au reste, je suis vite rassuré sur le compte de mon chasseur. Sauvage ou non, il se conduit avec Pussy comme un vrai gentlemen.

Il le tire de l'eau par la peau du cou, le pose sur sa manche, lui parle... Pussy agite les oreilles... L'homme a l'air de chercher quelque chose autour de lui; et, brusquement, il étend la buse dans le fond de la norvégienne, installe le minet sur le duvet tout chaud de son ventre, et une... deux... rabat sur lui les deux ailes à la façon d'une couverture.

Brave homme de Canadien, va! Tant de sollicitude et d'à-propos me rassurent. Mon ami Pussy est tombé en bonnes mains.

Bonsoir, ami Pussy! Vous m'excuserez de filer « à l'américaine », sans vérifier à mes dépens si le hammerless auquel vous devez la vie est rechargé ou non.

Vous voilà devenu, Pussy, un chat canadien; au lieu du glorieux Wellmann, vous avez pour maître un trappeur inconnu, mais sympathique. Adieu : puissiez-vous être heureux dans votre nouvelle condition, et ne pas trop regretter les tapis moelleux et les paniers capitonnés de Mistress Wellmann!...

. . . .

« Et l'*Ile-de-France?* — demanderez-vous. Et Leblanc? A-t-il gagné la Coupe Gordon-Bennett? »

(*La fin p. 204.*)

CHAPITRE XXIV. — Les Chevaux de Boa.

Le *Pousse-tout-seul* était une plate-forme tournante, coiffée d'un toit en cône. Son plancher supportait huit pieds de cuivre garnis de sangles et régulièrement espacés.

Quand les malades — et Dieu sait s'il y en avait, de ces pauvres éclopés! — arrivèrent dans le Grand Labyrinthe, ils trouvèrent le savant docteur Mac Boa déjà attelé, au moyen d'une série de colliers, au rebord intérieur de la plate-forme.



Ce n'était autre — on l'a déjà deviné — que Papa Boa...mais un Papa Boa entièrement rasé, et ripoliné de frais aux couleurs américaines. Il avait la tête à 50 centimètres de la queue, comme au temps de la Grande Nébuleuse; seulement, ce malin de Bibi Lolo avait remplacé la sonnette par un beignet au caramel. Le brave Serpent se sentait rajeuni de quarante siècles, et se tenait à quatre pour ne pas sauter, avant le signal, sur une proie si affriolante.

Baptiste, lui, avait emprunté à l'oncle Lapin son brillant uniforme; et il criait :

« Allons, allons! Qui veut du « Pousse-tout-seul?... » Vous, seigneur Marly?... Mettez vous ici : le train de derrière au plancher, celui de devant dans la sous-ventrière!... Constatez, Mesdames et Messieurs, l'état dans lequel l'imbécile s'est laissé mettre : plus de crins, plus de corne aux pieds!... Heureusement je suis là!... Serrons la sangle... et maintenant, bougeons plus, je commence! »

Et, saisissant un pinceau, il lui peignit, à même la peau, un harnachement complet, avec une crinière noire et de jolis ronds sang de bœuf sur la croupe et le poitrail.

« Là! fit-il, en se reculant pour juger de l'effet. Ce sera sec dans une petite heure. Passons à dom Pourceau : plutôt godiche, gros frère, de te laisser rafler tes soies pour qu'on en fasse des brosses à dents!... Ça mérite bien qu'on t'écrive ton nom sur le dos, en lettres de confiserie, s'il vous plaît! A qui le « trois »?... »

Il peinturlura de la même façon le Chameau, le Lion, le Zébu, le Lapin, le Tigre et le Bœuf; après quoi, il sauta en selle sur Marly et commanda d'une voix de stentor :

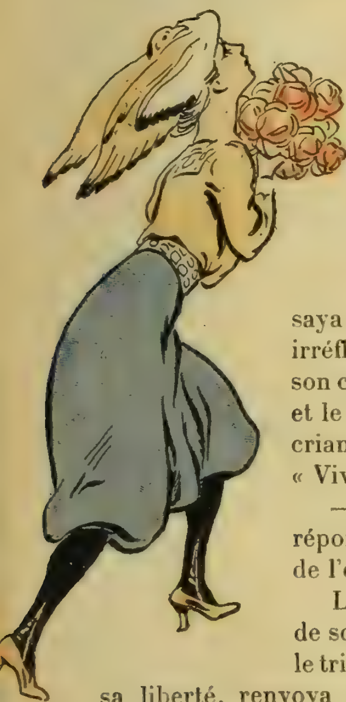
« En avant la musique! »

Le Boa démarra, patina, se cabra, rua, haleta, souffla, glissa, toussa, poussa, galopa, s'emballa... et les « Chevaux de Boa », se mirent à tourner, plus vite, toujours plus vite, à la satisfaction de toute l'assistance!...

Et soudain Ève apparut à l'entrée du Labyrinthe, belle comme une boutique. Elle portait sa fameuse jupe-culotte, symbole de la toute-puissance, et disait, en fronçant les sourcils : « Qui donc s'est permis de... »



Mais elle s'arrêta, pétrifiée par ce spectacle extraordinaire : le « pousse-tout-seul » tournant à une allure de manège à vapeur; et, debout sur ses étriers, sabre au clair, panache au vent, l'Homme, en grand uniforme de général, superbe, victorieux, invincible!!!...



« Austerlitz et Marengo! vociférait-il : chasseurs, hussards, dragons, cuirassiers et cent-gardes, pour charger, en avant, feu!!!... »

C'en était trop : Ève n'essaya même pas de lutter. D'un geste irréfléchi, elle arracha les fleurs de son chapeau, en fit un bouquet, et le lança à son vainqueur en criant d'une voix vibrante : « Vive l'Armée !...

— Honneur aux Belles! » répondit le Général, en saluant de l'épée.

Le Boa s'arrêtait, à bout de souffle. L'Homme, qui avait le triomphe généreux, lui rendit sa liberté, renvoya ses « clients » sans leur réclamer un sou, mais retint le Cheval, qu'il installa sur un chariot à bascule, toujours de son invention.

Alors, faisant caracoler sa noble conquête devant la Femme extasiée, il brandit son coupe-choux dans un geste qui embrassait l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, l'Océanie et le pôle Sud, et cria d'un air sublime :

« L'Avenir, l'AVENIR, L'AVENIR est à Moi!!! »

FIN DU *VER ADAM*.

Hélas, non! Il ne gagna ni celle des sphériques, ni celle des aéroplanes. En vain, telle ma sœur Anne, il interrogea l'horizon, attendant le renseignement que je lui avais promis. Le renseignement ne vint pas : vous savez pourquoi. Et Leblanc atterrit, comme il l'avait annoncé, non loin de la voie du Transcanadien, en face d'un buffle sauvage qui n'en est pas encore revenu.

Quant à la Coupe des aéroplanes, il la manqua, elle aussi, d'une paille. Il avait course gagnée quand, au 99e kilomètre, alors qu'il ne lui restait plus qu'un tour à faire, il heurta un pylone qui le mit hors de combat.

Et voilà comment, par la faute d'un chat et celle d'un poteau, le double trophée échappa, cette année, à la France. Voyez, tout de même, à quoi tiennent les victoires — comme disait le Maréchal de Saxe après Fontenoy.

Mais quoi! Tout se recommence; et si, pendant trop longtemps, nos compatriotes ont joué de malchance dans ce genre de compétitions, l'année 1912 leur a enfin accordé la revanche éclatante à laquelle ils avaient droit.

C'est d'abord Védrines qui, dans la Coupe des aéroplanes, a couvert les 200 kilomètres du parcours à une allure telle — plus de 170 à l'heure! — que ses rivaux ont préféré s'abstenir.

Et voici que la Coupe des ballons libres, qui cette année avait Stuttgard pour point de départ, et dans laquelle s'alignaient des pilotes allemands, autrichiens, américains, belges, suisses, italiens et anglais, s'est terminée par un triomphe aussi complet que le premier.

En effet, les trois champions français, Maurice Bienaimé, Alfred Leblanc et Georges Blanchet, ont fini en tête dans cet ordre; et les deux premiers battent le record du monde de distance, couvrant 2 200 et 2 100 kilomètres.

Et ceci m'a consolé de cela!

GRAIN DE CASSIS.



Me voici arrivé au vilain tournant de l'année, celui où j'écris, pour plusieurs de mes enfants, ma dernière Boîte aux Lettres!

Le numéro suivant sera accaparé par le Jeudi-Salon ; et dans quinze jours, votre journal entrera dans sa trente-quatrième année; aussi jeune, aussi printanier que jamais.

Oui! mais qui dit feuilles nouvelles dit feuilles qui tombent; et je les ai tant aimées, ces feuilles de 1912 qui sont mes Nicolets et mes Nicolettes, et dont plusieurs ne se serreront plus autour de leur vieux patron!

Car l'âge vient, les occupations et les devoirs se font plus pressants que jamais, et il faut, la mort dans l'âme, dire adieu — ou plutôt au revoir — au vieil ami des jours d'enfance. Comme c'est triste, tout cela!

Mais Saint Nicolas sait bien que ses enfants ne l'oublieront pas, qu'ils feront, abonnés ou non, connaître son journal autour d'eux — et que tous ces bons offices mutuels resserreront la grande famille au lieu de l'émietter.

C'est que je peux dire, sans crainte d'être démenti, que jamais votre journal n'aura renfermé d'histoires plus intéressantes que celles que je vous réserve en 1912-1913.

Vous n'aurez, pour vous en convaincre, qu'à jeter les yeux sur notre premier numéro de décembre, et me dire ce que vous pensez du nouveau roman de Jules Chancel :

LULU AU MAROC.

L'auteur du *Moucheron de Bonaparte* et du *Petit Roi du Masque Noir* a trouvé, dans ce sujet d'actualité, des inspirations de génie, qui rendent l'ouvrage aussi attachant à des personnes de vingt ans qu'à des enfants de huit.

Aussi est-ce en toute confiance que je vous dis, à tous et à toutes : « Mes enfants, dans quinze jours, et vive le nouveau *Saint Nicolas!* »

(*Voyez la suite plus loin.*)

16ᴱ JEUDI-SALON de Saint-Nicolas

Mes chers petits,

Je suis content cette fois de vos envois au Jeudi-Salon. Vous avez répondu avec votre intelligence et avec votre cœur en même temps : je suis heureux de le constater. Je vois que la lecture de « l'Enfant de la Mine » a laissé dans vos esprits une impression très vive, car, pour le plus grand nombre d'entre vous, le métier de mineur est le métier le plus à plaindre.



Miss Stick.

« *Quoi de plus affreux*, s'écrie *Fée Grabotte*, *que de rester toujours enfermé sous terre, sans air pour respirer* — en êtes-vous bien sûre, chère Fée! — *Et sans lumière surtout! Moi qui ne peux m'endormir le soir dans une chambre entièrement noire, que deviendrais-je dans une mine? Pour sûr j'y mourrais!* — Vous croyez peut être que c'est de peur? Pas du tout. — *J'ai* — vous explique Fée Grabotte — *une si grande frayeur de devenir aveugle, qu'il me faut absolument un petit rayon de lumière pour reposer mes yeux.* » — Pauvre *Fée Grabotte*! — Une autre préoccupation hante le cerveau de *Lisette*, qui aime son lit le matin. Le sort du mineur est malheureux parce qu'*il doit se réveiller de bonne heure en hiver! — Parce que, tout enfant, il ne peut lire le Saint-Nicolas, le journal le plus terriblement amusant*, dit *Miss Kot-Kot-Dzette*. — *Parce qu'on ne voit plus les fleurs, les arbres, la mer et la montagne*, déclare *Fin-Finet*. — A côté de ces motifs plus ou moins fantaisistes, nous en trouvons de plus réels sous la plume de *Marcassin des Ardennes*, de *Miss Stick*, d'*Asperge montée*, de *Six Yeux bleus*, des *Deux Gosses*, de *Pouliche échappée*, de *Brin d'Azur*, de *Bleuet* et de *Coquelicot*, qui nous parlent des dangers quotidiens auxquels est exposé le mineur : l'éboulement, l'inondation, l'incendie, l'explosion du grisou. C'est pourquoi, le jour où, le féminisme ayant triomphé, *Mayolette II* sera ministresse du Travail, épinglera-t-elle le ruban de la Légion d'honneur sur le bourgeron de tous les mineurs de France. En attendant « cette distinction », ceux-ci peuvent s'enorgueillir d'avoir inspiré à *Grande Sœur* et à *Tante Bébé* une pièce de vers dont je ne puis m'empêcher de transcrire ici la dernière strophe :



Marcassin des Ardennes.

> Leur vie est fort pénible et triste
> Dans ce lieu profond et sinistre :
> Aussi, moi, je plains le mineur
> Dont l'horizon est la noirceur.

Cette noirceur ne se retrouve certes pas dans votre âme, chère petite *Grande Sœur*, dont la belle audace ne craint pas de faire rimer *triste* et *sinistre*. Permettez-moi de vous signaler que *ministre* aurait fourni une rime plus complète.



Fée Grabotte (14 ans).

Comme il n'est pas de règle sans exception, *Brunette*, seule de son avis, — ce qui ne prouve pas qu'elle ait tort, — remarque fort judicieusement que le mineur aime la mine, à laquelle il est habitué depuis son enfance. Elle cite à l'appui de son dire, le

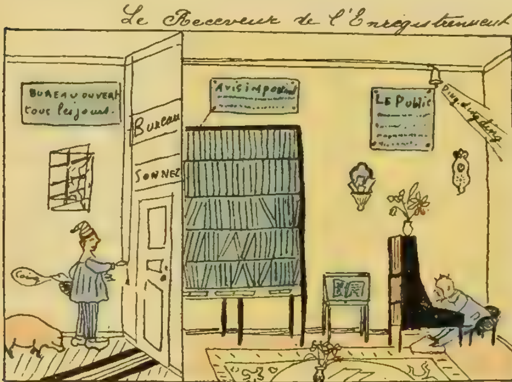
cas d'un ouvrier qui, parti de la mine parce que sa vue baissait, en eut la nostalgie et quitta la « surface » pour reprendre, au bout de trois ans, sa vie souterraine.

Et maintenant permettez-moi de vous faire observer que vous êtes tous, mes chers enfants, condamnés par la loi à être mineurs — jusqu'à l'âge de vingt et un ans!

Après la terre, la mer. Le sort des mousses fait saigner le cœur compatissant de *Miaou*, de *Bouchon* et de *Kot-Kot-Dzi.* « *A peine* — vous déclare le premier — *une sottise est-elle commise à bord, que les coupables accusent le mousse. Alors c'est une pluie de coups administrée par le patron et, pendant que l'innocent pleure, ceux qui l'ont lâchement accusé se moquent de lui.* » Brr! Plaignons le mousse et souhaitons un adoucissement à ses misères, en chantant la chanson :

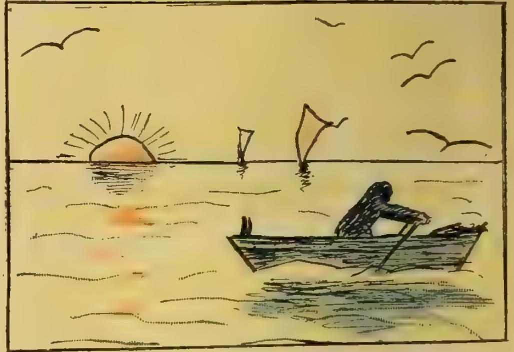
Va, petit mousse,
Où le vent te pousse!

Les bateaux d'aujourd'hui n'ont plus besoin du



Paquet de Nerfs (14 ans).

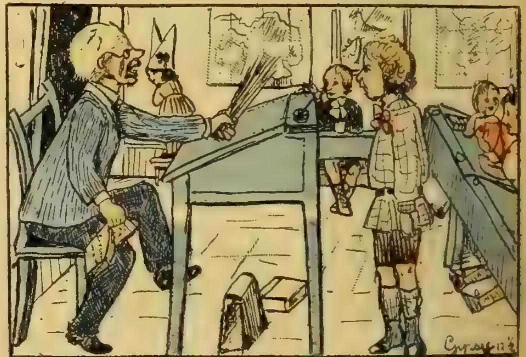
vent pour marcher. Mais la machinerie qui met l'hélice en mouvement a besoin de mécaniciens, de chauffeurs qui, à fond de cale, dans la chambre de chauffe ou dans les soutes, ont un véritable travail de forçats. « *Ils sont jour et nuit* — nous décrit Bruyère rose de Corrèze — *enfermés dans une petite salle basse, où règne une chaleur suffocante, devant un fourneau ardent, qu'il faut sans cesse rendre plus ardent... Ils courent de vrais dangers, dont le plus terrible est l'explosion des chaudières, sans compter les incendies et les naufrages... Le charbon peu à peu leur brûle les poumons et ils meurent poitrinaires.* » — Tout en est fort exact, ma petite Bruyère, et je reconnais bien dans ces quelques lignes ton esprit d'observation et de déduction. Il est d'ailleurs juste de signaler, avec *Diable vert*, que, dans les parages où la chaleur est particulièrement intolérable, les chauffeurs européens sont remplacés par des chauffeurs nègres


Bouchon.

— mais, ici comme en musique, il faut deux noirs pour égaler un blanc.

Par contre, notre race doit baisser pavillon devant les frères de couleur, lorsqu'il s'agit de descendre sous les flots pour recueillir des éponges ou des perles. Ce dernier métier nous est minutieusement décrit par *Microbe du Bonheur*, qui nous montre le malheureux Indien pêcheur de perles attaqué par un requin, dont, fort heureusement, il triomphe en lui plantant son couteau dans le flanc. N'oubliez pas la recette, le jour où il vous prendra fantaisie d'aller cueillir pour votre grande sœur un collier de perles au fond des mers.

« Tel rit qui n'a pas le cœur gai », dit le proverbe. L'on pourrait ajouter : « Tel fait rire qui a le cœur triste ». C'est le cas du saltimbanque et du clown. *Branche de Gui*, *Ami des Animaux* et *Myosotis de Pologne* ont eu l'intuition de ce qu'il peut y avoir de navrant, pour un être humain, à amuser ses semblables par des pirouettes, des grimaces et des pitreries, alors qu'il porte au fond du cœur la tristesse, l'angoisse ou le deuil. As-tu jamais été enlevée par des saltimbanques, chère *Branche de Gui*, pour si bien connaître et si bien décrire les petits drames quotidiens, les épisodes


Gipsy (12 ans 1/2.)



Myosotis de Pologne.

menus et navrants qui se déroulent entre les quatre murs étroits d'une roulotte?

A côté de semblables tristesses, *Violette* et *Paquet de Nerfs* nous permettront, malgré la sombre peinture qu'elles nous en font, de considérer comme des succursales du Paradis les deux professions, assez dissemblables, je l'avoue, de marchande de bonbons et de receveur de l'Enregistrement. La pitié de *Violette* est excitée par ce dilemme : ou la vendeuse de bonbons a le droit de manger sa marchandise, et elle se condamne à la gastralgie chronique; ou bien cela lui est défendu et, alors, quel supplice de Tantale! Certaines personnes voient la vie trop en rose. Toi, chère *Violette*, tu la vois trop en sucre!

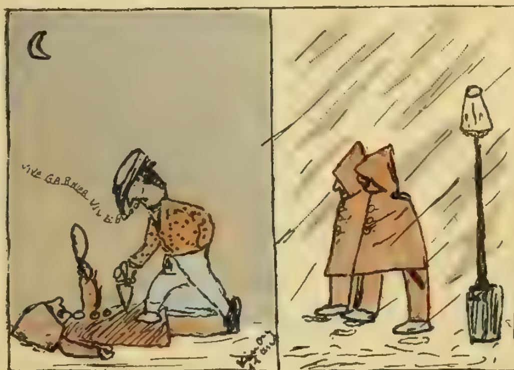
Ce n'est pas en sucre, mais en vinaigre, voire même en fiel, qu'est la vie des pauvres instituteurs : telle est l'opinion de *Miss Puce* et de *Gerbe de Blé. L'enfant*, déclare celle-ci, qui semble s'y connaître, *est malin de son naturel, cruel même; et souvent celle qui est chargée de l'élever devient l'objet de sa malice. Il la tourne en ridicule, épie ses moindres faits et gestes, pour les interpréter à sa guise et se venge par des moqueries des injustes reproches qu'elle a pu lui faire.* » Eh oui! le bon La Fontaine l'avait déjà constaté: cet âge est sans pitié.



Muguet des Alpes (12 1/2).

Diriger les enfants n'est donc pas toujours une joie. Et les machines donc, et les locomotives, et les automobiles, croyez-vous que ces mécaniques soient agréables à mener? s'exclament de concert *Petit Chaperon rouge* et *Futur Page*, ce dernier impressionné par le terrible accident survenu à son frère, il y a peu de temps. Je m'arrête un instant pour souhaiter au pauvre sinistré un prompt rétablissement, et, malgré leurs déclarations, je suis persuadé que mes deux petits amis feraient d'excellents chauffeurs. *Petit Chaperon rouge* ne sera jamais embarrassé pour retrouver son chemin; et comment n'être pas le roi du volant, quand on est hardi comme un... futur page.

« *Souffler n'est pas jouer* », tel doit être l'avis du souffleur de bouteilles, d'après *Petit Coq de Bruyère*, qui n'y va pas par quatre chemins et nous déclare que ce métier est immédiatement



Kinou (11 ans).

mortel pour ceux qui s'y livrent. Puisque nous sommes dans les proverbes, ajoutons que le vieux dicton : « *A force de forger, l'on devient forgeron* », a le don de faire faire la grimace à *Perruchonnette*, qui n'a aucun goût pour le marteau ni pour l'enclume. Voyez plutôt cette description de la forge : « *On s'y croit dans l'enfer, avec ces flammes, ce bruit de fer et cet homme s'y mouvant, rouge et noir, avec un air sinistre* ». Je suis rassuré sur le sort de *Perruchonnette* dans l'autre monde : la crainte de l'enfer sera pour elle le commencement de la sagesse dans celui-ci.

Elle ne se mettra donc jamais dans le cas d'être condamnée à mort — ou même à une peine plus légère — par le juge, objet des préoccupations de *Pain de Sucre*. Il se rappelle sans doute ce que son papa ou sa maman lui ont dit sur ce qu'il y a de pénible dans la nécessité de punir; il plaint donc le magistrat qui condamne plus que le criminel frappé. « *Avoir à faire tant souffrir de peur, d'anxiété, de regret et d'horreur un homme auquel, trois*

jours après, on arrachera la vie, ce doit être le pire cauchemar. »

Si Pain de Sucre n'a pas la vocation de magistrat, *Kinou* n'a pas celle de sergent de ville. Quelle vie est celle du pauvre sergot! « *Pensez donc! Être toute la journée dans les cohues, dans les voitures, dans la poussière du fiévreux Paris. Et puis il faut indiquer aux étrangers le nom des rues, et le malheureux, qui ne sait pas l'allemand, arrive à grand'peine à renseigner le sujet de Guillaume!* »

Quel métier! Celui de casseur de cailloux sur les grandes routes est évidemment préférable!

— Que non! proteste *Croa*. « *Le casseur de pierres touche une paye très minime et cette paye varie suivant le nombre de tas qu'il a faits. Accablé*



Casse-Cou (14 ans).

par la chaleur, la fatigue, les reins courbaturés, il s'étend sur son tas de pierres pour se reposer. C'est un lit bien dur. »

— Et celui de la gardeuse d'oie, s'exclame *Fleur de la Loire*. « *Une simple paillasse sur laquelle on se couche, harassée de fatigue, le ventre creux, sans avoir eu, tout le jour durant, d'autre société que celle des oies, animaux qui ne sont pas réputés pour leur intelligence.* »

— Que diriez-vous du métier de ramoneur, fouchtra! riposte *Turbulent Champenois*. Être toujours dans le noir. Brr!!

— Être toujours dans le blanc n'est guère plus drôle, intervient *Muguet des Alpes*, à qui répugne à l'excès la tâche de la repasseuse, déplaisante pour sa monotonie.

Aller cueillir les fleurs dans les champs est évidement plus réjouissant. Mais il n'est pas de roses sans épines. *Brise du Rhône*, avec son bon cœur, va faire remarquer ce qu'a de pénible la vie de la petite bouquetière qui « *pauvrement vêtue, grelotte pendant l'hiver, pour vendre son modeste butin aux enfants riches.* »



Bruyère Rose de Corrèze.

La bouquetière de *Brise du Rhône* a, du moins, une conpensation à sa fatigue et à ses longues attentes : celle de respirer les parfums de sa marchandise. Il n'en va pas de même pour le — dois-je prononcer le mot — pour le vidangeur — qui excite la pitié de *Franciscus Sedanensis* — et qui... mais j'aperçois Catherine et la bande de mes Rosettes qui se bouchent le nez et me font signe de m'arrêter. Je n'insiste pas.

La morale de notre Jeudi a été dégagée par *Perruchonnette*, déjà nommée; elle conclut philosophiquement que « Tous les métiers sont à plaindre, sauf celui de rentier ». — Es-tu bien sûre de la vérité de cette dernière affirmation, *Perruchonnette* ma mie? Est-ce bien sur le dos d'un rentier qu'il faut aller chercher la chemise d'un homme heureux?

SAINT NICOLAS.



Miss Puce.

Si vous le permettez, mes enfants, je donnerai le sujet du 17e Jeudi-Salon dans le premier numéro de décembre.

Cela m'évitera de le répéter pour nos nouveaux abonnés de 1912-1913.

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

N° 52. TOME 33. *Tous droits de traduction et de reproduction réservés.* 28 NOVEMBRE 1912.

St NICOLAS

JOURNAL ILLUSTRÉ POUR GARÇONS ET FILLES

CONTES — JARDINAGE — POÉSIE — VOYAGES

SCIENCES — BEAUX-ARTS — JEUX — AVENTURES



INSTRUIRE EN AMUSANT

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
N° 15, Rue Soufflot PARIS

SOMMAIRE. — 16e Jeudi-Salon de Saint-Nicolas. — Prix du 15e Jeudi-Salon. — Solutions d'Octobre. — Le Fils du Planteur (*fin*).

E. MEAULLE. SC.

		France et Colonies.	Union postale.
NICOLAS	**Édition ordinaire**........	Le n° **20** c. Un an, **10** fr. Six mois, **6** fr.	— Un an, **12** fr. Six mois, **7** fr.
	Édition de luxe..........	— **35** c. Un an, **18** fr. Six mois, **10** fr.	— Un an, **20** fr. Six mois, **12** fr.

LES MANUSCRITS COMMUNIQUÉS A LA RÉDACTION ET NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS

CHEMIN DE FER DU NORD

SERVICES RAPIDES entre PARIS, L'ANGLETERRE, LA BELGIQUE, LA HOLLANDE, L'ALLEMAGNE LA RUSSIE, LE DANEMARK, LA SUÈDE ET LA NORVÈGE

PARIS-NORD à LONDRES

vià Calais ou Boulogne.

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens.

VOIE LA PLUS RAPIDE :

Trajet en 6 h. 45. — Traversée maritime en 1 heure.

PRIX DES PLACES (droits de ports compris) :		1re cl.	2e cl.	3e cl.
Billets simples valables 7 jours	vià Boulogne-Folkestone	62.50	43.35	28.35
	vià Calais-Douvres	70.80	49.55	32.05
Billets d'aller et retour valables 1 mois	vià Boulogne-Folkestone	109.85	78.80	46.70
	vià Boulogne-Folkestone ou Calais-Douvres	119.75	87.35	50.55
Billets d'aller et retour valables 2 mois :	vià Boulogne-Folkestone ou Calais-Douvres	136.60	95.70	61.90

Le coupon de retour des billets d'un mois peut être prolongé d'un mois moyennant supplément.

Bagages : 25 kilogr. transportés gratuitement.

La Gare de Paris-Nord distribue en outre, conjointement avec des billets à destination de Londres, des billets de Londres aux différentes stations de l'Angleterre desservies par les chemins de fer anglais.

6	express sur	**Bruxelles**	Trajet en	3 h. 55
3	—	**La Haye**	—	7 h. 30
3	—	**Amsterdam**	—	8 h. 30
5	—	**Francfort-sur-Mein**	—	12 h. »
5	—	**Cologne**	—	7 h. 29
4	—	**Hambourg**	—	15 h. 19
5	—	**Berlin**	—	15 h. 31
2	—	**Saint-Péterbourg**	—	50 h. »
		par le Nd-express bi-hebd.	—	45 h. »
1	—	**Moscou**	—	60 h. »
		par le Nd-express hebdom.	—	53 h. »
2	—	**Copenhague**	—	26 h. »
2	—	**Stockholm**	—	43 h. »
2	—	**Christiania**	—	49 h. »

Pour renseignements précis, s'adresser aux gares et bureaux de ville de la Compagnie.

COMÉDIES, DRAMES
MONOLOGUES

POUR JEUNES GENS ou JEUNES FILLES

BRICON & LESCOT, 10, rue de l'Éperon, PARIS-VIe

Précédemment : 19, rue de Tournon (Envoi franco du Catalogue)

Chez Confiseurs et Épiciers. Dépôt Gal : 1, Cloître St-Merri, Paris.

BONBONS JOHN TAVERNIER
LES MEILLEURS !

Exigez le nom JOHN TAVERNIER sur chaque Bonbon.



— Ma chère, ce sont les ***véritables*** Tablettes ***Coquelicots***, les seules efficaces, celles qui portent le nom de l'Inventeur **JOHN TAVERNIER**, imprimé dans le sucre. Prends-en et tu ne tousseras plus !



Un bon Conseil. — Mon petit ami, toutes les fois que vous tousserez, prenez les ***vraies*** Tablettes ***Coquelicots***, les seules efficaces, celles qui portent le nom de l'Inventeur **JOHN TAVERNIER**, imprimé dans le sucre, rien de meilleur pour le rhume !

ARBRE DE NOEL

Envoyez 7 fr. 50 — Nous disons 7 fr. 50

à LION et SCHERLÉ, 38, Rue de Bondy, à Paris.

Vous recevrez franco :

100 Beaux Jouets assortis

2e Série : 25 fr. le cent.



La "PHOSPHATINE FALIÈRES" est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. ***Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.***

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHARMACIES.

Résultats du 15e Jeudi-Salon de Saint-Nicolas

1er Prix. — Gerbe de blé.
2e Prix. — Bruyère Rose de Corrèze.
3e Prix. — Branche de Gui.
1er Accessit. — Amie des Animaux. — Miaou.
2e Accessit. — Microbe du Bonheur — Mayolette II — Fée Grabotte.
3e Accessit. — Myosotis de Pologne — Brunette — Miss Thé Rieuse.
4e Accessit. — Miss Puce — Perruchonnette Turbulent Champenois.
5e Accessit. — Paquet de Nerfs — Kinou — Coquelicot et Bleuet. — Croâ.
6e Accessit. — Kot-Kot-Dzi — Tante Bébé et Grande Sœur.
7e Accessit. — Fleur de la Loire — Miss-Kot-Kot Dzette — Brin d'Azur.
8e Accessit. — Lisette — Pouliche échappée — Marcassin des Ardennes.
Mentions honorables. — Bredinette. — Futur Page. — Edelweiss. — Les Deux Gosses. — Ted. — Enfant de Genève. — Diable-Vert. — Pain de Sucre. — Muguet des Alpes et Brise du Rhône. — Miss Tick et Bouchon. — Fin Finet. — Violette. — Six yeux bleus. — Petit Coq de Bruyère. — Petit Chaperon Rouge. — Asperge montée. — Franciscus Sedanensis.

II. — **Concours des Dessins.**

1er Prix. — Pain de Sucre.
2e Prix. — Paquet de Nerfs.
3e Prix. — Gipsy.
1er Accessit. — Miss Puce. — Myosotis de Pologne.
2e Accessit. — Marcassin des Ardennes. — Muguet des Alpes et Brise du Rhône.
3e Accessit. — Fée Grabotte. — Bruyère Rose de Corrèze.
4e Accessit. — Marie Magdeleine de Wassy. — Pastille de Chocolat (dont le dessin m'est arrivé un peu en retard).
5e Accessit. — Petite Rêveuse lointaine. — Franciscus Sedanensis.
6e Accessit. — Kinou. — Branche de Gui.
7e Accessit. — Miss Kot-Kot-Dzette. — Bouchon et Miss Stick. — Edelweiss.
Mention honorables. — Ted. — Miss Thé Rieuse. — Bredinette. — Rose Pompon. — Casse-cou. — Fleur de la Loire. — Marie de B. — Futur Page. — Amie des animaux. — Violette. — Lurette. — Petit Chaperon Rouge. — Enfant de Genève. — Mayolette. — Microbe du Bonheur. — Turbulent Champenois. — Coquelicot et Bleuet. — Asperge montée. — Lisette. — Six Yeux bleus. — Heidelbeeren. — Kot-Kot-Dzi.

Solutions des Problèmes posés en Octobre 1912

I. — N° 44

N° 224. — *Charade* : Mirliton (Mire-Lit-Thon).
N° 225. — *Charade* : Garance (Gare-Anse).
N° 226. — *Problème pointé* : Belle tête, dit-il; mais de cervelle, point!
N° 227. — *Anagramme* : Crusoé, source, course.
N° 228. — *Mots décroissants syllabiques* : col-onne, col-on, col.
N° 229. — *Mots carrés* : ALIBI, LIMER, IMITE, BETON, IRÈNE.
N° 230. — *Mots en Losange* : ISARD, SÈVE, AVE, RE, D.

II. — N° 45

N° 231. — *Charade* : Déficit (Défi-Scythe).
N° 232. — *Charade* : Rustique (Russe-Tic).
N° 233. — *Reconstruction* : On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
N° 234. — *Anagramme* : Cause, Sauce.
N° 235. — *Mots décroissants syllabiques* : Soumis-sion, Mis-si-on, Si-on, On.
N° 236. — *Mots carrés syllabiques* : AM-BA-GE, BA-NA-NE, GE-NE-RAL.
N° 237. — *Mots en triangle* : CHALET, HABIT, ABBÉ, LIE, ET, T.

III. — N° 46

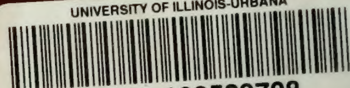
N° 238. — *Charade* : Léonidas (Lé-eau-nid-Dace).
N° 239. — *Charade* : Arkhangel (Archange-Ailes).
N° 240. — *Problème pointé* : L'ignorance vaut mieux qu'un savoir affecté.
N° 241. — *Anagramme* : Repasseuse, Paresseuse.
N° 242. — *Métagramme* : Cimon, Simon, timon, limon.
N° 243. — *Mots carrés syllabiques* : MAS-CA-RA-DE, CA-NO-TA-GE, RA-TA-TI-NÉ, DÉ-GÉ-NÉ-RÉ.
N° 244. — *Mots en losange* : M, FIN, FILON, MILLION, NOISE, NOÉ, N.

IV. — N° 47

N° 245. — *Charade* : Photographie (Faute-Ogre-A-Fi!)
N° 246. — *Charade* : Tabatière (Ta-bas-Thiers).
N° 247. — *Problème pointé* :
Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.
N° 248. — *Anagramme* : Nil, lin.
N° 249. — *Métagramme* : Pieux, vieux, lieux, cieux, mieux, dieux.
N° 250. — *Mots carrés* : IRIS, RARE, IRUN, SENS.
M° 251. — *Mots en losange* : L, SOC, LOIRE, CRI, E.

Le Propriétaire-Gérant : CH. DELAGRAVE.

Paris. — Imp. CH. DELAGRAVE, 180, rue de Vaugirard.


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 109529708